




ARTES
LIBRARY





LA REVUE DE PARIS

LA REVUE DE PARIS

LA

REVUE DE PARIS

QUATRIÈME ANNÉE

TOME PREMIER

Janvier-Février 1897

PARIS

BUREAUX DE LA REVUE DE PARIS

85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

1897

LETTRES

DE L'EMPEREUR ALEXANDRE Ier

ET

DE MADAME DE STAEL[1]

— 1814-1817 —

I

MADAME DE STAEL A L'EMPEREUR ALEXANDRE

Londres, ce 25 avril 1814.

Sire,

La Constitution anglaise a été regardée de tout temps, par tous les publicistes, Montesquieu, M. Necker, etc., comme le plus haut point de perfection auquel la société humaine pût atteindre. Votre Majesté en a proposé les bases à la France et, dans le moment où l'invasion étrangère faisait tout craindre, c'est un roi légitime et un gouvernement libre que vos armes victorieuses ont donnés : c'est un événement sans pareil dans l'histoire et qui n'est dû qu'à Vous seul. Si la France se montre digne un jour de la monarchie limitée, il faut que votre nom, Sire, soit le cri de ralliement de toutes les âmes généreuses. N'en croyez que vous, Sire, et vous achèverez et vous maintiendrez ce que vous avez commencé. Vous êtes encore plus le premier homme de votre empire par la nature

1 Une traduction russe de ces lettres a été publiée par le général Schilder dans le *Vestnik Evropy* du 1 13 décembre. Nous devons à l'obligeance du général Schilder et de madame E. Endaouroff de pouvoir en donner le texte original.

LETTRES

DE L'EMPEREUR ALEXANDRE Ier

ET

DE MADAME DE STAEL[1]

— 1814-1817 —

I

MADAME DE STAEL A L'EMPEREUR ALEXANDRE

Londres, ce 25 avril 1814.

Sire,

La Constitution anglaise a été regardée de tout temps, par tous les publicistes, Montesquieu, M. Necker, etc., comme le plus haut point de perfection auquel la société humaine pût atteindre. Votre Majesté en a proposé les bases à la France et, dans le moment où l'invasion étrangère faisait tout craindre, c'est un roi légitime et un gouvernement libre que vos armes victorieuses ont donnés : c'est un événement sans pareil dans l'histoire et qui n'est dû qu'à Vous seul. Si la France se montre digne un jour de la monarchie limitée, il faut que votre nom, Sire, soit le cri de ralliement de toutes les âmes généreuses. N'en croyez que vous, Sire, et vous achèverez et vous maintiendrez ce que vous avez commencé. Vous êtes encore plus le premier homme de votre empire par la nature

1. Une traduction russe de ces lettres a été publiée par le général Schilder dans le *Vestnik Evropy* du 1/13 décembre. Nous devons à l'obligeance du général Schilder et de madame E. Kudauroff de pouvoir en donner le texte original.

que par le rang. Dans ce pays, où Votre Majesté n'exerce que le pouvoir de l'opinion, dans ce pays où tout est libre, vous serez reçu, Sire, comme un triomphateur à Rome. Je vous ai vu, Sire, aussi grand dans l'adversité que vous l'êtes maintenant au sommet des prospérités humaines, et j'ai entendu de Votre Majesté à Pétersbourg des paroles que je lui demande la permission de transmettre à la postérité dans mon premier ouvrage[1].

Je suis avec respect, Sire, de Votre Majesté, la très humble et très obéissante servante.

NECKER DE STAEL-HOLSTEIN

J'ose prier Votre Majesté d'accueillir mon fils avec bonté.

II

MADAME DE STAEL A L'EMPEREUR ALEXANDRE

Coppet (Suisse), ce 8 juin 1815.

Sire,

Dans la crise où l'Europe se trouve de nouveau[2] il ne manquera pas de gens qui vous diront que votre générosité a été cause de nos malheurs actuels. Je viens de passer un an en France, et je puis affirmer à Votre Majesté que c'est uniquement pour n'avoir pas suivi ses conseils que nous avons perdu le bonheur que nous avions recouvré. Tout ce que vous avez voulu, Sire, l'île d'Elbe exceptée, eût intéressé la nation à se défendre de l'armée, et l'homme que nous détestons n'aurait pu compter sur l'opinion du parti nombreux qui l'a reçu, si l'on eût adopté vos plans soit sur la constitution en elle-même, soit sur la manière de l'établir ; j'ose donc supplier Votre Majesté, au nom de l'humanité, d'être fidèle à elle-même dans les nouvelles circonstances qui vont se développer, et de prendre ce qu'elle a fait pour règle de ce qu'elle fera. Il est rare, Sire, de pouvoir dire à un souverain du fond de son

1. *Dix Années d'exil*, 2e partie, chap. XVII.
2. Après le retour de l'île d'Elbe.

âme : Ne prenez conseil que de vous-même ; mais je crois le salut de l'Europe assuré s'il en est ainsi.

La France ne saurait être démembrée dans la moindre partie sans que des troubles toujours nouveaux y renaissent ; elle ne saurait obéir qu'à un roi constitutionnel, et, si l'on se proposait cette fois d'abolir tous les principes de liberté, on ne ferait qu'enterrer le volcan, et son explosion ne serait que plus terrible dans la suite. Louis XVIII et son ami M. de Blacas ont montré dans toute occasion un esprit de justice et de bonté qui leur mérite l'estime et le regret de tous les honnêtes gens. Mais tous les alentours n'ont pas été sincères ; la plupart des choix n'ont pas été bons, et, si j'avais l'honneur de causer une heure avec Votre Majesté, je crois que je pourrais lui raconter des détails qui peut-être l'intéresseraient ; mais tout se réduit à vous demander, Sire, de vous recommencer. L'admiration et la reconnaissance du genre humain seront le résultat de cette magnanimité deux fois manifestée. J'écris dans ce moment l'histoire de Votre Majesté à son entrée à Paris l'année dernière, et, me plaçant ainsi à la distance de la postérité, je me permets de pressentir ce qu'elle attend de vous.

La Suisse aussi se flatte, Sire, d'obtenir de Votre Majesté l'appui libéral dont elle a tant besoin. Le pays souhaite la neutralité, et le traité par lequel elle vient de lui être ôtée[1] a été accepté par respect, mais non avec bonheur. Si vous pouvez engager les alliés à ne pas profiter de la facilité de passer sur le territoire qu'ils se sont laissée, la plus ancienne république de l'Europe et la dernière subsistante encore aujourd'hui vous devrait, Sire, son repos et sa dignité. Quelle position dans l'histoire que celle de Votre Majesté ! Désintéressé dans cette question, chevalier de l'Europe et pouvant seul nous préserver de l'ancien arbitraire et de la nouvelle tyrannie, il y a au fond de votre cœur une conscience de vérité qui n'existe nulle part. Sire, au nom de Vous, soyez toujours Vous, c'est mon unique prière.

Je suis avec respect, Sire, de Votre Majesté la très humble et très obéissante servante.

1. L'acte du 27 mai, par lequel la Confédération suisse accédait à la déclaration des puissances réunies au congrès de Vienne (du 20 mars).

III

L'EMPEREUR ALEXANDRE A MADAME DE STAEL

Heidelberg, le 13/25 juin 1815.

J'ai été on ne peut plus sensible, madame, aux sentiments exprimés dans votre lettre. Les vœux que vous formez pour le bien de l'Europe et de la France auront, je l'espère, leur accomplissement, quelle que soit la complication des circonstances qui ne sauraient toutefois altérer les principes immuables de la justice et de la vérité. Je conçois sans peine que les événements qui ont mis fin à la dernière guerre vous aient paru un sujet digne d'occuper vos loisirs. Cependant, je désirerais que cette époque, à laquelle j'ai pris une part active, fût soustraite au jugement prématuré de mes contemporains qui ne sauraient, quelques efforts qu'ils fassent, se placer à la distance de la postérité. C'est à elle que la Providence réserve le fruit de nos travaux, c'est elle seule aussi qui en est le juge véritable.

Pour ce qui concerne la situation de la Suisse, dans le moment actuel, je n'hésite pas à vous témoigner, madame, que son accession à un système sur lequel repose celui de son intégrité et de son indépendance, ne me semble point détruire sa neutralité. Le passage même par son territoire des troupes alliées, librement consenti et réglé à des conditions peu onéreuses pour la Suisse, est trop nécessaire au succès des opérations pour devoir être rejeté par des considérations secondaires. Aux yeux d'une nation éclairée et généreuse, quelques instants de repos ne sauraient contrebalancer l'intérêt de sa conservation et de son honneur.

Recevez ici, madame, l'assurance de mon estime.

IV

MADAME DE STAEL A L'EMPEREUR ALEXANDRE

Coppet, ce 9 août 1815.

Sire,

J'ai pris la liberté d'écrire à Votre Majesté par madame de

Krüdener il y a près de deux mois. Si vous avez daigné me conserver quelque bienveillance, malgré mes craintes, je n'en ai pas moins, Sire, le plus vif désir de vous revoir. Daignez me rassurer en recevant mon fils avec bonté.

Sire, la France est bien malheureuse. La France à qui Pierre le Grand a dû les lumières qui ont civilisé son peuple, la France à laquelle l'Europe a dû ses jouissances sociales, ses lumières philosophiques et, dans des temps plus reculés, son esprit de chevalerie, a-t-elle perdu tous ses droits au respect de la terre parce qu'un étranger s'est servi de son enthousiasme militaire pour l'égarer ? Sire, tous les hommes éclairés espèrent en Vous : cette seconde époque de votre vie est plus difficile que la première, mais c'est par cela même qu'elle sera plus glorieuse encore. Nos craintes se dissiperont et notre espoir sera fondé si vous vous décidez, Sire, en ne consultant que votre cœur généreux. Il appartient à Votre Majesté d'apaiser la douleur de vingt-quatre millions d'hommes : un tel pouvoir est plus qu'humain, et c'est l'histoire qui vous récompensera d'en avoir usé avec la magnanimité qui vous caractérise.

Je suis avec respect, Sire, de Votre Majesté Impériale la très humble et très obéissante servante.

V

L'EMPEREUR ALEXANDRE A MADAME DE STAEL

Paris, le 13 août 1815.

Ayant reçu, madame, par l'entremise de monsieur votre fils la lettre que vous m'adressez, je crois devoir joindre à ma réponse celle que je vous écrivis à mon départ de Heidelberg, et qui n'était point parvenue jusqu'ici à sa destination.

Les considérations que vous suggère un sentiment bien légitime pour cette France à laquelle vous consacrez des talents héréditaires dans votre famille, et les souvenirs que vous rappelez, madame, sont de nature à fixer l'attention. Je ne puis cependant me départir de la conviction qu'on ne saurait se

flatter de mettre un terme aux malheurs de la nation française et de consolider son bien-être qu'autant qu'on s'appliquera à chercher les garanties du nouvel ordre de choses dans des institutions sagement combinées, au lieu de faire dépendre sa stabilité des sentiments de tel ou tel individu. Cette marche est suggérée par une pénible expérience, et l'exemple d'un État voisin, qui doit à ce système un long cours de prospérité et de gloire, suffit pour mettre dans tout son jour l'importance de cette maxime. Le roi[1] est privé depuis tant d'années de l'usage de sa raison, et cependant tout marche selon l'ordre habituel, et le bien-être national n'en souffre nullement. Ce n'est qu'en neutralisant l'esprit de parti par de semblables institutions, que la France parviendra à faire cesser les réactions qui la menacent sans cesse. Dès lors cette nation, en paix avec elle-même, cessera d'être agressive envers l'Europe. Les résistances dans son intérieur une fois régularisées au point de n'être que des contrepoids permanents et salutaires, la France reprendra sa place dans la balance du système européen. Je m'estimerai sans doute heureux de pouvoir contribuer à ce grand résultat, et j'aime à croire à l'efficacité des vœux que forment pour son accomplissement tous ceux qui, comme vous, madame, sont doués d'une sensibilité profonde et exercés à la réflexion.

Recevez l'assurance du plaisir que j'aurai à voir monsieur votre fils, ainsi que celle de mon estime pour vous.

VI

MADAME DE STAËL A L'EMPEREUR ALEXANDRE

Lausanne, ce 9 septembre 1815.

Sire,

Je me suis entretenue de Votre Majesté avec l'homme du monde qui lui est le plus attaché parce que c'est celui qui la connaît davantage. J'ai osé parler à M. de La Harpe du culte que j'ai voué à vos admirables qualités: c'est de loin, c'est

1. Le roi d'Angleterre George III, fou depuis 1811.

sans aucun intérêt, c'est, comme Votre Majesté l'a dit si bien, *à la distance de l'histoire* que je la contemple. — S'il reste de la liberté dans le monde au milieu de tous les désastres que la réformation politique a entraînés, c'est à Votre Majesté *seule* qu'on le devra. Elle a daigné m'écrire des paroles d'oracle : *La France ne peut se sauver que par la constitution anglaise.* Mais il ne faut pas que Votre Majesté ait exprimé ce désir et manifesté cette opinion sans que le succès la couronne. A la première entrée de Votre Majesté à Paris, en 1814, elle avait arrangé tout de manière que l'on était comme assuré d'une liberté sage, et les dix mois de la Restauration telle que vous l'aviez modifiée, Sire, ont donné les plus grandes espérances : mais en est-il de même à présent?

Les deux Chambres ne sont-elles pas composées en grande partie d'hommes dont l'intention secrète et même publique est de ramener l'ancien régime? La Chambre des députés surtout, qui doit être la sauvegarde des droits du peuple, n'en sera-t-elle pas l'habile adversaire? La manière dont les élections se sont faites n'a permis des choix populaires presque nulle part, et la liberté est perdue, quand ceux mêmes qui sont destinés à la défendre s'apprêtent à la saper sourdement. Quand Votre Majesté sera partie, qui maintiendra son ouvrage? Le ministère? Mais un ministère n'est rien, s'il n'est pas soutenu par la majorité des représentants. C'est de cette majorité que tout dépend, et Votre Majesté n'aura rien fait pour la liberté de la France, si elle ne l'a pas remise d'abord entre les mains d'hommes qui la souhaitent sincèrement.

Tant que vous êtes à Paris, Sire, la grandeur de Votre nom, l'étonnant respect qu'inspire un monarque ami des lumières, bien qu'il soit dépositaire d'un pouvoir sans bornes, ne permet point à l'esprit de servitude de se montrer en entier : mais après votre départ, votre gloire, Sire, serait diminuée, si ce que vous avez *voulu* était renversé. L'état des protestants dans le Midi, les hommes placés dans la Chambre des représentants qui ont authentiquement professé dans leurs écrits et dans leurs discours la haine du gouvernement représentatif, tout doit donner de l'inquiétude pour l'avenir, et la postérité réclame de Votre Majesté un dernier effort énergique en faveur de la cause de l'espèce humaine. Je me flatte, Sire,

que je ne mourrai pas sans vous revoir; vous reviendrez dans le Midi, dont votre pensée a toute la flamme, et il me sera permis de mettre encore une fois mon humble respect à vos pieds.

Je suis avec respect, Sire, de Votre Majesté la très humble et très obéissante servante.

VII

L'EMPEREUR ALEXANDRE A MADAME DE STAEL

Paris, le 14 septembre 1815.

La lettre que vous m'avez adressée, madame, par M. de La Harpe, a fixé toute mon attention, et j'ai cru nécessaire de ne pas différer d'y répondre, dans la vue de rectifier l'opinion que vous y énoncez sur la responsabilité qu'entraînerait pour moi le succès plus ou moins complet de l'œuvre difficile entreprise pour le salut de la France. La Providence divine ne m'a point appelé seul à décider cette grande question. Une suite d'événements antérieurs au moment actuel l'avait en outre placée de manière que sa solution ne pût être indépendante des faits et des circonstances inhérentes à la prompte et heureuse fin de la guerre. Cette considération laisse apercevoir l'insuffisance des opinions abstraites pour un objet de cette nature, ainsi que l'inefficacité de leur application.

La France a été et demeure constamment menacée d'un double danger. Forte et puissante, elle a bouleversé l'ordre social et porté atteinte à l'indépendance des nations. Faible et conquise, elle ne saurait en peu de temps replacer sa tranquillité et son bonheur sur des bases immuables, désarmer d'un seul trait l'esprit de vengeance des peuples qu'elle a offensés et humiliés, et faire cesser les justes alarmes que leur inspire la proximité de ce foyer révolutionnaire. La constitution la plus sage est encore insuffisante pour faire naître instantanément cette confiance, qui seule garantit la durée des transactions humaines. Pénétré de cette vérité, j'ai cru ne pouvoir remédier plus efficacement au mal, qu'en plaçant la restauration de cet État sous la sauvegarde d'une grande alliance euro-

péenne; et je me suis appliqué à faire sentir que cette restauration ne pourra se réaliser qu'autant que les institutions naissantes seront mises à l'abri des préjugés et des passions.

Il ne m'appartient pas d'en faire davantage, sans exercer des droits qui me sont étrangers, et sans faire peut-être plus de mal à cette France, pour le salut de laquelle je ne cesserai de faire des vœux.

Recevez, madame, l'assurance de mon estime.

VIII

MADAME DE STAEL A L'EMPEREUR ALEXANDRE

Florence, ce 26 février 1816.

Sire,

Me permettez-vous de communiquer à Votre Majesté le mariage de ma fille avec le duc de Broglie, pair de France? L'un et l'autre m'ont demandé de mettre leur hommage à vos pieds.

Je ne cesse de suivre vos actions politiques, Sire, avec cet intérêt et ce respect dont mon âme est remplie pour vous. J'admire avec l'Europe entière votre constitution pour la Pologne, votre ukase sur les jésuites, et je crois voir une grande et belle intention de tolérance dans la déclaration des trois puissances de religions diverses, mais toutes les trois chrétiennes [1].

Que n'avez-vous influé plus directement, Sire, sur le sort de la France! Avais-je raison, Sire, dans ce que j'osais vous écrire il y a huit mois, c'est que la Chambre des députés, qui n'est pas composée des représentants de la nation, mais de ceux du parti des émigrés, abîmerait la France? Ils marchent à la contre-révolution de fait sans gagner le moins du monde les esprits, et les Français gémissent sous le poids des forces étrangères, sans lesquelles ils ne supporteraient pas qu'on eût recours aux formes les plus arbitraires de la révolution

1. Le traité dit de la Sainte-Alliance, signé à Paris le 14/26 septembre 1815 entre les empereurs d'Autriche et de Russie et le roi de Prusse.

pour en détruire les meilleurs principes. Je ne sais si votre agent à Paris vous peint les choses telles qu'elles sont; j'ai d'importantes raisons d'en douter. Pardonnez-moi, Sire, la franchise avec laquelle je vous parle; j'aurais bien d'autres observations à vous communiquer. Sire, si l'on pouvait écrire avec abandon.

Dans cette riche et pauvre Italie, Sire, j'ai souvent entendu des vœux s'élever vers vous; vous conquerrez l'Europe par l'opinion parce que seul entre les souverains vous marchez dans le sens de la postérité.

Daignez honorer ma famille et moi, Sire, de votre bienveillance.

Je suis avec respect, Sire, de Votre Majesté la très humble et très obéissante servante.

IX

L'EMPEREUR ALEXANDRE A MADAME DE STAEL

Saint-Pétersbourg, 4/16 avril 1816.

Il m'a été très agréable, madame, d'apprendre par votre lettre la nouvelle du mariage de mademoiselle Staël, et je suis vraiment sensible à l'intention qui vous a suggéré de m'en faire part.

L'opinion que vous énoncez relativement à la constitution du royaume de Pologne, et surtout celle que vous avez conçue de l'acte fraternel et chrétien du 14/26 septembre, prouvent l'attention et le soin éclairé avec lequel vous étudiez les événements dont la Providence se sert pour exercer sur les nations une influence réparatrice et tutélaire. La tolérance est toujours l'effet immédiat des sentiments d'amour et de paix que nous inspire la vraie religion chrétienne, et ce serait méconnaître son essence, que de faire de ses divers préceptes une application différente.

Mais cette action bienfaisante de Dieu, dont tout souverain doit s'estimer heureux d'être l'instrument, se manifeste souvent d'une manière formidable, à l'égard des peuples qu'une

longue période de troubles a rendu moins susceptibles de repos et de bonheur.

Les maux de la France auraient cessé entièrement, s'il eût été au pouvoir des hommes d'en effacer jusqu'au dernier vestige. Les mesures prises pour son avenir n'ont rien laissé à désirer à l'équité comme à la prévoyance humaine. Mais il est des bornes qu'elles ne sauraient franchir. Si la situation actuelle de la nation française n'est pas encore analogue à nos vœux et à nos espérances, on ne saurait imputer cet état d'inquiétude qu'aux événements moraux dont elle se compose et que le temps seul peut concilier et raffermir.

D'ailleurs, pour ce qui concerne les détails de ce qui se passe dans cette belle partie du continent européen, il n'est rien que je puisse ignorer. A l'époque où nous vivons, croyez, madame, qu'il n'est plus au pouvoir des individus de déguiser les faits. Une force supérieure semble dicter à l'opinion ce que les intérêts partiels voudraient lui taire, et l'erreur même contribue de nos jours à dévoiler la vérité.

Je n'hésite pas à le répéter ici. Je n'ai omis aucun moyen *légitime* pour concourir au bien-être de la France. Je n'en négligerai aucun à l'avenir, dans la ferme conviction que je serai secondé par les souverains mes alliés, par les bons Français, par les hommes bien pensants de tous les pays.

C'est à la Providence à couronner nos efforts et à faire le reste.

Recevez, madame, l'expression sincère de l'intérêt que je vous porte, ainsi que l'assurance de toute mon estime.

X

MADAME DE STAEL A L'EMPEREUR ALEXANDRE.

Florence, ce 2 juin 1816.

Sire,

M. Hitroff, votre très spirituel et très dévoué serviteur, m'a remis la lettre dont vous avez daigné m'honorer. C'est une époque bien glorieuse dans ma vie qu'une marque du souvenir de Votre Majesté, et si je peux la mériter c'est par mon

enthousiasme pour elle. Je ne cesse de souhaiter que le bien de l'Europe se fasse par vous.

Sire, vous me paraissez désigné par la Providence pour établir la tolérance dans la religion et le gouvernement représentatif dans l'ordre social. Si vous accomplissez ces deux buts, vous aurez rempli votre destinée ; mais jusqu'à présent la torture et l'inquisition reparaissent en Espagne, Rome déclare que la tolérance des autres religions est contraire à sa doctrine, et la France est dans un état déplorable. Votre Majesté, m'a-t-on dit, avait vu de loin le seul remède à ces maux : la dissolution de la Chambre des députés ou plutôt des émigrés ; mais cet avis si salutaire n'a point été suivi et, s'il ne l'est pas, à force de supplices et de troupes étrangères on pourra contenir le mécontentement, mais il bouillonnera tous les jours plus dans les cœurs. Peut-être éclatera-t-il de nouveau, comme à Grenoble, par quelque émeute, et l'on appellera cette insurrection du jacobinisme, du bonapartisme, tandis que ce sera seulement l'irritation causée par la destruction journalière de toute charte constitutionnelle, de la liberté de la presse, de celle des élections, de la violation des formes judiciaires, etc. Napoléon a dit à un homme de mes amis lors de son retour qu'il n'était point revenu par une conspiration, mais seulement parce qu'il avait lu que M. Ferrand avait dit au milieu de la Chambre des pairs que les émigrés en France avaient seuls fait leur devoir. Napoléon avait conclu du blâme jeté sur la nation entière qu'elle devait désirer un changement. En effet, Sire, je le demande à votre caractère généreux, quand l'on ne cesse de dire à vingt-quatre millions d'hommes qu'ils se sont conduits comme des brigands pendant vingt-sept années, lorsqu'on n'admet aucune exception ni pour les amis de la liberté, ni pour les guerriers les plus braves, lorsqu'à la tribune et dans les gazettes ce langage se répète constamment, sans qu'il soit permis d'y répondre, le désespoir des Français n'est-il pas naturel, et n'est-ce pas manquer de respect aux souverains de l'Europe que de fouler ainsi aux pieds un peuple dont la gloire militaire au moins a mérité leur estime ?

Lorsque Charles-Quint, Sire, parut dans le monde, c'était au milieu de la réformation qui a établi le protestantisme. S'il eût adopté sincèrement cette réformation, il aurait été

le bienfaiteur du genre humain; il hésita, manqua son rôle; lassé du trône il abdiqua, et son abominable fils, après sa mort, l'accusa d'avoir été protestant au fond du cœur. Vous avez bien plus de vertus, Sire, que Charles-Quint et votre âme est bien plus grande parce qu'elle est plus pure. Mais la réformation politique dépend de vous comme la réforme religieuse dépendait de lui. Vous êtes, Sire, par la supériorité de votre esprit, mille fois au-dessus de tous les princes existants; votre Empire est indépendant, tout ce qui pense et tout ce qui souffre du nord jusqu'au midi tourne les yeux vers vous; ne laissez pas échapper un tel sort.

Je pars demain pour la Suisse et dans quelques mois je compte mener ma fille à Paris; je prendrai la liberté d'écrire de là à Votre Majesté si je peux trouver une occasion *sûre* pour lui parler avec vérité. Je voudrais exprimer à Votre Majesté ma profonde admiration pour elle, mais il me semble qu'en écrivant pour le public j'oserai parler de vous, Sire, avec moins de timidité qu'en m'adressant à vous-même.

Je suis avec respect, Sire, de Votre Majesté la très humble et très obéissante servante.

XI

MADAME DE STAEL A L'EMPEREUR ALEXANDRE

Paris, ce 8 avril 1816.

Sire,

Je ne sais comment écrire d'ici à Votre Majesté, ma lettre ne passant ni par les postes de France, ni par votre ministre; et je ne veux me confier ni à l'un ni à l'autre. Je remets donc à lord Burgerst cette lettre pour M. de Lieven; elle retardera, mais, si elle contient quelque vérité, le temps n'y changera rien.

Votre Majesté vient de sauver la France, ou tout au moins d'ajourner son malheur, en conseillant la dissolution de la Chambre; mais la mesure n'a point été complète, on a laissé les électeurs d'adjonction de l'année dernière, on a laissé le ministère divisé, dont trois, la justice, la marine et la

guerre, sont entre les mains des ultra-royalistes. Toutes ces restrictions ont donné l'idée que la mesure n'était pas sérieuse, et les royalistes exagérés n'ont cessé de répandre que le Roi s'y était vu forcé par l'opinion de Votre Majesté. Si la nation pouvait se montrer, elle serait ce qu'elle a toujours été : dans la proportion de *vingt contre un* pour les principes libéraux. Mais les persécutions de l'année dernière et la présence des étrangers effrayent le peuple et tous ceux qui ont servi depuis vingt-cinq ans ; ils se tiennent donc dans le silence, ne se fiant point à ce qui se passe, et ne pouvant, vu la distance où est Votre Majesté de France, prendre leur point d'appui dans sa générosité.

Le Roi s'est montré dans cette occasion ce qu'il est toujours, un homme de beaucoup d'esprit et de raison ; mais son successeur[1] ayant agi ou fait agir avec une activité incroyable pour faire nommer les députés de la Chambre dissoute, l'opinion nationale est déroutée et les royalistes exagérés seuls ont leurs mouvements libres. La manœuvre bizarre que M. de Chateaubriand leur a conseillée les met souvent dans une fausse position ; ils ont l'air de conscrits qui ne savent pas manier de nouvelles armes, et, tout en se disant constitutionnels, ils maudissent ceux qui le sont et qui l'ont été. Le ministère voudrait combattre les ultras, sans se rapprocher des vrais libéraux, La Fayette, d'Argenson, le duc de Broglie, etc. Mais rien n'est si difficile que de marcher sur une lame aussi étroite, et je ne crois point à la force d'un système aussi timide.

Si Votre Majesté était ici, elle verrait en un jour où est le mal, où est le remède ; mais ni votre force, Sire, ni votre génie, ni votre loyauté n'y sont représentés. D'ailleurs, dans la situation où est la France, les partis s'appuient chacun d'une puissance étrangère, et la nation disparaît en présence de ses vainqueurs. Ne vous découragez pas cependant, Sire, de secourir ce pays qui ne peut être protégé que par votre caractère persévérant et votre situation désintéressée. C'est l'œuvre des siècles que vous préparez. Tant que les troupes étrangères seront en France, il ne s'y passera *que des intrigues.*

1. Le comte d'Artois.

Quand Votre Majesté — car c'est à elle seule qu'on le devra — abrégera le supplice de la présence de ces troupes étrangères, c'est alors que toute sa force d'esprit doit se porter sur le sort de la France et qu'elle en consolidera tous les rapports.

Quelle belle lettre, Sire, que la vôtre à Speranski[1] ! Vous ne faites pas un pas, vous ne prenez pas une seule résolution qui ne soit empreinte de la grandeur de votre caractère. L'amélioration de votre pays et la rénovation de l'Europe seront votre ouvrage ; mais il faudrait qu'encore une fois vous vinssiez en France ou près de la France, car rien ne peut se terminer que par vos regards.

Je voudrais vous revoir encore, Sire, et il me semble que mille faits qu'on n'ose écrire vous seraient une lumière à beaucoup d'égards. Au reste, vous avez celle qui descend d'en haut, et je m'y fie avec amour et respect.

Je suis avec respect, Sire, de Votre Majesté, la très humble et très obéissante servante.

XII

MADAME DE STAEL A L'EMPEREUR ALEXANDRE

Paris, 14 décembre 1816.

Sire,

J'ai eu l'honneur d'écrire à Votre Majesté par le comte de Lieven au moment de mon arrivée à Paris ; mais à présent que j'y ai passé six semaines, je crois pouvoir lui rendre un compte plus exact de la situation des choses et de l'influence salutaire que sa volonté peut y exercer.

Depuis l'ordonnance du 5 septembre[2], les affaires de France marchent dans une direction beaucoup meilleure, mais ce qui manque au gouvernement pour l'établir, c'est de la prospérité. La détresse des finances et celle des subsistances qui en est la suite donnent de l'avantage aux ennemis du système actuel : les fonds publics sont-ils plus haut, disent-ils, le pain moins cher, les contributions moins pesantes ? Mais où en serions-

1. Le rescrit nommant Speranski au poste de gouverneur de Nijni-Novgorod.
2. Ordonnance dissolvant la Chambre introuvable.

nous si la dernière Chambre existait encore? Vous avez, Sire, proposé le seul remède à nos maux : retirer trente mille hommes. Si le Roi avait pu annoncer cette amélioration aux deux Chambres, tous les esprits se seraient ranimés, l'espérance aurait doublé le soulagement, et l'on se serait cru certain d'arriver à ce terme de deux années, le dernier que l'on puisse supporter : car, on doit le dire, au delà de cette époque, et peut-être avant, je ne sais si la France contiendra son désespoir, et cependant il le faut; mais comment donner de la prudence à vingt-quatre millions d'hommes! Tant que les étrangers occuperont le territoire français, rien de ce qui se passe dans l'intérieur ne peut acquérir de stabilité; il n'y a sur tout que des semblants; le despotisme proposé par les uns est sans force et la liberté réclamée par les autres est sans garantie. Si vous voulez, Sire, qu'il y ait une France et que la réforme politique soit consolidée par vous, hâtez-vous de rendre ce pays à lui-même, l'opinion ne s'y montrera qu'alors.

— Mais, dira-t-on, serait-il sûr que sans l'appui des étrangers les Bourbons restassent sur le trône? — Singulière question! L'Europe peut-elle et doit-elle rester en armes pour les y maintenir? Le Roi s'est fait aimer depuis qu'il a repris le système constitutionnel, ses successeurs n'ont qu'à l'imiter, et ils seront de même certains de régner. On est las des révolutions, mais on aime mieux périr que de perdre les institutions voulues pendant vingt-sept années, et de ne conserver que la honte des forfaits qu'on a commis pour les obtenir. S'il fallait que lord Wellington, quelque grand qu'il soit comme guerrier, fût encore quatre ans le maître de la France, je concevrais comment une nation, dans un tel état, voudrait pouvoir s'anéantir elle-même d'un seul coup plutôt que de prolonger son humiliation. Tous les partis, un seul excepté peut-être, sentent avec une égale vivacité ce que j'ose exprimer à Votre Majesté; les exagérés s'adressent à l'Angleterre, mais tout ce qu'il y a de cœurs français, Sire, vous réclame. Impartial par votre situation, et plus encore par la générosité de votre caractère, sauvez la France et par elle la liberté de l'Europe et la cause des lumières : que Votre Majesté se souvienne de l'enthousiasme qu'elle a suscité en 1814! Il n'y a plus de Napoléon à l'île d'Elbe et lui seul pouvait détruire le bien que vous

avez fait ; tout ce que vous déciderez maintenant, Sire, sera durable.

On ne peut se le dissimuler, le ministère actuel serait plus fort s'il avait destitué les ultra-royalistes qui remplissent encore un grand nombre de places ; leurs pas dans la carrière de la liberté sont faibles et timides. Votre ministre Pozzo di Borgo est un homme bien capable de marcher avec beaucoup d'esprit et d'adresse vers son but, et je crois, Sire, que maintenant il a adopté celui que Votre Majesté a désigné. Mais le *soleil levant*[1], quand le Roi a la goutte, agit sur bien des hommes ; les ministres en ménageant la cour ne rallient point la nation ; elle reste neutre entre les deux partis, et la question des étrangers est la seule dont on s'occupe vivement hors de Paris. On prononce les mots de liberté de la presse, de liberté individuelle, de liberté des cultes, mais rien n'a de réalité que par les bonnes dispositions actuelles du Roi et des ministres. Si les hommes étaient changés, il resterait plus de décrets arbitraires qu'il n'en faut pour qu'on rétablît tout l'ancien régime au nom de la charte. La liberté des cultes que Votre Majesté a consacrée d'une façon si solennelle dans la Sainte-Alliance est ce qui court le plus de risques en France. A Nîmes les protestants sont dans un état continuel d'oppression, et *les autorités non destituées* forcent les gens du peuple protestant à changer de religion par les promesses et les menaces. Huit maisons de Jésuites, sous le nom de Pères de la Foi, sont déjà établies en France, et c'est par les prêtres qu'on fait sa cour et par les prêtres que les moyens les plus funestes à la liberté sont préparés.

Sire, accomplissez votre destinée glorieuse ; que la Russie, par l'administration, que les Français par l'indépendance et la liberté tiennent de vous leur bonheur, et la postérité vous accordera des titres non encore réunis sur une même tête. Vous serez tout à la fois le défenseur de la religion et de la philosophie et vous aurez rétabli l'ordre par le fer et la liberté par la pensée.

Je suis avec respect, Sire, de Votre Majesté la très humble et très obéissante servante,

1. Le comte d'Artois.

XIII

L'EMPEREUR ALEXANDRE A MADAME DE STAEL

Saint-Pétersbourg, le 24 février 1817.

C'est avec un intérêt particulier, madame, que j'ai lu les réflexions sur l'état actuel de la France et la marche de son gouvernement qui font l'objet de votre dernière lettre. J'ai été surtout très satisfait de voir que vous appréciez avec une sagacité bienveillante les mesures qui ont influé si utilement sur la représentation nationale, et qui donnent à l'administration de ce pays le caractère rassurant d'une énergique impartialité.

Toutefois en rendant, madame, pleine justice à votre manière de voir, je ne saurais acquiescer à votre opinion sur la part que vous attribuez à mon influence dans ces combinaisons, propices à la tranquillité et au bonheur de votre patrie. Le prix que j'attache au maintien de l'ordre établi en France est déterminé par la foi des traités, et par la conviction intime où je suis qu'il n'y a qu'une persévérance imperturbable qui puisse consolider le résultat de tant d'efforts. Mais si rien ne peut décourager ce sentiment, rien aussi n'a le pouvoir de le faire sortir de certaines limites. Je ne les outrepasserai jamais. D'ailleurs j'aime à penser que si tout en France n'est pas encore au niveau de vos désirs, que s'il existe des obstacles à l'affermissement de la Restauration, ces obstacles seront levés à une époque prochaine et déterminée : les intentions deviendront alors plus pures, et les bienfaits d'un ordre de choses stable et conservateur y contribueront puissamment.

Votre esprit éclairé, votre amour pour le bien, qu'aucune prévention n'altère, vous feront partager mes espérances. Elles sont un présage du succès, lorsqu'on s'est acquitté envers le devoir.

Recevez, madame, l'assurance de mon estime.

RAMUNTCHO[1]

VI

Il s'agit d'une grande partie de paume pour dimanche prochain, à l'occasion de la Saint-Damase, au bourg d'Hasparitz.

Arrochkoa et Ramuntcho, compagnons de continuelles courses à travers le pays d'alentour, cheminent le jour entier, dans la petite voiture des Detcharry, pour organiser cette partie-là, qui représente à leurs yeux un événement considérable.

D'abord, ils ont été consulter Marcos, l'un des Iragola. Au coin d'un bois, devant la porte de sa maison verdie à l'ombre, ils l'ont trouvé assis sur une souche de châtaignier, toujours grave et sculptural, les yeux inspirés et le geste noble, en train de faire manger la soupe à un tout petit frère encore dans ses maillots.

— C'est le petit onzième, celui-là? ont-ils demandé en riant.

— Ah! ouat!... a répondu le grand aîné, il court déjà comme un lapin dans la bruyère, le onzième de nous! C'est le numéro douze, celui-ci!... vous savez bien, le petit Jean-

1. Voir la *Revue* du 15 décembre 1896.

Baptiste, le petit nouveau qui, je le pense, ne sera pas le dernier.

Et puis, baissant la tête pour ne pas se heurter aux branches, ils ont traversé les bois, les futaies de chênes sous lesquelles s'étend à l'infini la dentelle rousse des fougères.

Et ils ont traversé plusieurs villages aussi, — villages basques, groupés tous autour de ces deux choses qui en sont le cœur et qui en symbolisent la vie : l'église et le jeu de paume. Çà et là, ils ont frappé à des portes de maisons isolées, maisons hautes et grandes, soigneusement blanchies à la chaux, avec des auvents verts, et des balcons de bois où sèchent au dernier soleil des chapelets de piments rouges. Longuement ils ont parlementé, en leur langage si fermé aux étrangers de France, avec les joueurs fameux, les champions attitrés, — ceux dont on a vu les noms bizarres sur tous les journaux du sud-ouest, sur toutes les affiches de Biarritz ou de Saint-Jean-de-Luz, et qui, dans la vie ordinaire, sont de braves aubergistes de campagne, des forgerons, des contrebandiers, la veste jetée à l'épaule et les manches de chemise retroussées sur des bras de bronze.

Maintenant que tout est réglé et les paroles fermes échangées, il est trop tard pour rentrer cette nuit chez eux à Etchézar ; alors, suivant leurs habitudes d'errants, ils choisissent pour y dormir un village à leur guise, Zitzarry, par exemple, qu'ils ont déjà beaucoup fréquenté pour leurs affaires de contrebande. A la tombée du jour donc, ils tournent bride vers ce lieu, qui est proche et confine à l'Espagne. C'est toujours par les mêmes petites routes pyrénéennes, ombreuses et solitaires sous les vieux chênes qui s'effeuillent, entre des talus richement feutrés de mousse et de fougères rouillées. Et c'est tantôt dans les ravins où bruissent les torrents, tantôt sur les hauteurs d'où apparaissent de tous côtés les grandes cimes assombries.

D'abord, il faisait froid, un vrai froid cinglant le visage et la poitrine. Mais voici que des bouffées commencent à passer, étonnamment chaudes et embaumées de senteurs de plantes : le vent du sud, presque africain, qui se lève encore une fois, ramenant tout à coup l'illusion de l'été. Et, alors, cela devient

pour eux une sensation délicieuse, de fendre l'air si brusquement changé, d'aller vite sous les souffles tièdes, au bruit des grelots de leur cheval qui galope follement dans les montées, flairant le gîte du soir.

Zitzarry, un village de contrebandiers, un village perdu qui frôle la frontière. Une auberge délabrée et de mauvais aspect, où, suivant la coutume, les logis pour les hommes se trouvent directement au-dessus des étables, des écuries noires.

Ils sont là des voyageurs très connus, Arrochkoa et Ramuntcho, et, tandis qu'on allume le feu pour eux, ils s'asseyent près d'une antique fenêtre à meneau, qui a vue sur la place du jeu de paume et l'église ; ils regardent finir la tranquille petite vie de la journée dans ce lieu si séparé du monde.

Sur cette place solennelle, les enfants s'exercent au jeu national; graves et ardents, déjà forts, ils lancent leur pelote contre le mur, tandis que, d'une voix chantante et avec l'intonation qu'il faut, l'un d'eux compte et annonce les points, en la mystérieuse langue des ancêtres. Alentour, les hautes maisons, vieilles et blanches, aux murs déjetés, aux chevrons débordants, contemplent par leurs fenêtres vertes ou rouges ces petits joueurs si lestes qui courent au crépuscule comme les jeunes chats. Et les chariots à bœufs rentrent des champs, avec des bruits de sonnailles, ramenant des charges de bois, des charges d'ajoncs coupés ou de fougères mortes... Le soir tombe, tombe avec sa paix et son froid triste. Puis, l'angélus sonne — et c'est, dans tout le village, un tranquille recueillement de prière...

Alors Ramuntcho, silencieux, s'inquiète de sa destinée, se sent comme prisonnier ici, avec toujours ses mêmes aspirations, vers on ne sait quoi d'inconnu, qui le troublent à l'approche des nuits. Et son cœur aussi se serre, de ce qu'il est seul et sans appui au monde, de ce que Gracieuse est d'une condition différente de la sienne et ne lui sera peut-être jamais donnée.

Mais voici qu'Arrochkoa, très fraternel cette fois, dans un de ses bons moments, lui frappe sur l'épaule comme s'il avait compris sa rêverie et lui dit d'un ton de gaîté légère :

— Eh bien ! il paraît que vous avez causé ensemble, hier au soir, la sœur et toi, — c'est elle qui me l'a appris, — et que vous êtes joliment d'accord tous deux !...

Ramuntcho lève vers lui un long regard d'interrogation anxieuse et grave, qui contraste avec ce début de leur causerie :

— Et qu'est-ce que tu penses, toi, demande-t-il, de ce que nous avons dit tous deux ?

— Oh ! moi, mon ami, répond Arrochkoa devenu plus sérieux lui aussi, moi, parole d'honneur, ça me va très bien !.. Même, comme je prévois que ce sera dur avec la mère, si vous avez besoin d'un coup de main, je suis prêt à vous le donner, voilà !..

Et la tristesse de Raymond est dissipée comme un peu de poussière sur laquelle on a soufflé. Il trouve le souper délicieux, l'auberge gaie. Il se sent bien plus le fiancé de Gracieuse, à présent que quelqu'un est dans la confidence, et quelqu'un de la famille qui ne le repousse pas. Il avait cru pressentir qu'Arrochkoa ne lui serait pas hostile, mais ce concours si nettement offert dépasse de beaucoup ses espoirs. — Pauvre petit abandonné, si conscient de l'humilité de sa situation, que l'appui d'un autre enfant, un peu mieux établi dans la vie, suffit à lui rendre courage et confiance !...

VII

A l'aube incertaine et un peu glacée, il s'éveilla dans sa chambrette d'auberge, avec une impression persistante de sa joie d'hier, au lieu de ces confuses angoisses qui, si souvent, accompagnaient chez lui le retour progressif des pensées. Dehors, on entendait des sonnailles de troupeaux partant pour les pâturages, des vaches qui beuglaient au jour levant, des cloches d'églises, — et déjà, contre le mur de la grande place, les coups secs de la pelote basque : tous les bruits d'un village pyrénéen qui recommence sa vie coutumière pour un jour nouveau. Et cela semblait à Raymond une aubade de fête.

De bonne heure ils remontèrent, Arrochkoa et lui, dans leur petite voiture, et, enfonçant leurs bérets pour le vent de la course, partirent au galop de leur cheval, sur les routes un peu saupoudrées de gelée blanche.

A Etchézar, quand ils arrivèrent pour midi, on aurait cru l'été, — tant le soleil était beau.

Dans le jardinet devant sa maison, Gracieuse se tenait assise sur le banc de pierre :

— J'ai parlé à Arrochkoa ! — lui dit Ramuntcho, avec un bon sourire heureux, dès qu'il se trouva seul avec elle... — Et il est tout à fait pour nous, tu sais !

— Oh ! ça, — répondit la petite fiancée, sans perdre l'air tristement pensif qu'elle avait ce matin-là, — oh ! ça... mon frère Arrochkoa, je m'en doutais, c'était sûr ! Un joueur de pelote comme toi, tu penses, c'est fait pour lui plaire, à son idée c'est tout ce qu'il y a de supérieur...

— Mais ta maman, Gatchutcha, depuis quelques jours elle est bien mieux pour moi, je trouve... Ainsi, dimanche, tu t'en souviens, quand je t'ai demandée pour danser...

— Oh ! ne t'y fie pas, mon Ramuntchito !... tu veux dire avant-hier, à la sortie de la messe ?... C'est qu'elle venait de causer avec la Bonne-Mère, n'as-tu pas vu ?... Et la Bonne-Mère avait tempêté pour que je ne danse plus avec toi sur la place ; alors, rien que dans le but de la contrarier, tu comprends... Mais, ne t'y fie pas, non...

— Ah !... — répondit Ramuntcho, dont la joie était déjà tombée, — c'est vrai, qu'elles ne sont pas trop bien ensemble...

— Bien ensemble, maman et la Bonne-Mère ?... Comme chien et chat, oui !... Depuis qu'il a été question de mon entrée au couvent, tu ne te rappelles donc pas l'histoire ?

Il se rappelait très bien, au contraire, et cela l'épouvantait encore. Les souriantes et mystérieuses nonnes noires avaient une fois cherché à attirer dans la paix de leurs maisons cette petite tête blonde, exaltée et volontaire, possédée d'un immense besoin d'aimer et d'être aimée...

— Gatchutcha, tu es toujours chez les sœurs ou avec elles ; pourquoi si souvent ? explique-moi : elles te plaisent donc bien ?

— Les sœurs ? non, mon Ramuntcho, celles d'à présent surtout, qui sont nouvelles au pays et que je connais à peine — car on nous les change souvent, tu sais... Les sœurs, non... Je te dirai même que, pour la Bonne-Mère, je suis comme maman, je ne peux pas la sentir...

— Eh bien ! alors, quoi ?...

— Non, mais, que veux-tu, j'aime leurs cantiques, leurs chapelles, leurs maisons, tout... Je ne peux pas bien t'expliquer, moi... Et puis, d'ailleurs, les garçons, ça ne comprend rien...

Son petit sourire, pour dire cela, fut tout de suite éteint, changé en une expression contemplative ou une expression d'*absence*, que Raymond lui avait déjà souvent vue. Elle regardait attentivement devant elle où il n'y avait pourtant que la route sans promeneurs, que les arbres effeuillés, que la masse brune de l'écrasante montagne ; mais on eût dit que Gracieuse était ravie en mélancolique extase par des choses aperçues au delà, par des choses que les yeux de Ramuntcho ne distinguaient pas... Et, pendant leur silence à tous deux, l'angélus de midi commença de sonner, jetant plus de paix encore sur le village tranquille qui se chauffait au soleil d'hiver ; alors, courbant la tête, ils firent naïvement ensemble leur signe de croix...

Puis, quand finit de vibrer la sainte cloche, qui dans les villages basques interrompt la vie, comme en Orient le chant des muézins, Raymond se décida à dire :

— Ça me fait peur, Gatchutcha, de te voir en leur compagnie toujours... Je ne suis pas sans me demander, va, quelle idée tu gardes au fond de ta tête...

Fixant sur lui le noir profond de ses yeux, elle répondit, en reproche très doux :

— Voyons, c'est toi, qui me parles ainsi, après ce que nous avons dit ensemble dimanche soir !... Si je venais à te perdre, oui alors, peut-être,... pour sûr, même !... Mais jusque-là, oh ! non... oh ! sois bien tranquille, mon Ramuntcho...

Il soutint longuement son regard, qui peu à peu ramenait en lui toute la confiance délicieuse, et il finit par sourire d'un sourire d'enfant :

— Pardonne-moi, demanda-t-il... Je dis des bêtises très souvent, tu sais !...

— Ça, par exemple, c'est vrai !

Alors, on entendit sonner leurs deux rires, qui, en des intonations différentes, avaient la même fraîcheur et la même jeunesse. Ramuntcho, d'un geste de brusquerie et de grâce qui lui était familier, changea sa veste d'épaule, tira son béret de côté, et, sans autre adieu qu'un petit signe de tête, ils se séparèrent, parce que Dolorès arrivait là-bas au bout du chemin.

VIII

Minuit, une nuit d'hiver noire comme l'enfer, par grand vent et pluie fouettante. Au bord de la Bidassoa, au milieu d'une étendue confuse au sol traître qui éveille des idées de chaos, parmi des vases où leurs pieds s'enfoncent, des hommes charrient des caisses sur leurs épaules et, entrant dans l'eau jusqu'à mi-jambe, viennent tous les jeter dans une longue chose, plus noire que la nuit, qui doit être une barque, — une barque suspecte et sans fanal, amarrée près de la berge.

C'est encore la bande d'Itchoua, qui cette fois va opérer par la rivière. On a dormi quelques moments, tout habillés, dans la maison d'un recéleur qui habite près de l'eau, et, à l'heure voulue, Itchoua, qui ne ferme jamais qu'un seul de ses yeux, a secoué son monde ; puis, on est sorti à pas de loup, dans les ténèbres, sous l'ondée froide propice aux contrebandes.

En route maintenant, à l'aviron, pour l'Espagne dont les feux s'aperçoivent au loin, brouillés par la pluie. Il fait un temps déchaîné; les chemises des hommes sont déjà trempées, et, sous les bérets enfoncés jusqu'aux yeux, le vent cingle les oreilles. Cependant, grâce à la vigueur des bras, on allait vite et bien, quand tout à coup apparaît dans l'obscurité quelque chose comme un monstre qui s'approcherait en glissant sur les eaux. Mauvaise affaire ! C'est le bateau de ronde qui promène chaque nuit les douaniers d'Espagne. En hâte, il faut changer de direction, ruser, perdre un temps précieux quand déjà on est en retard.

Enfin pourtant les voici arrivés sans encombre tout près de la rive espagnole, parmi les grandes barques de pêche qui, les nuits de tourmente, dorment là sur leurs chaînes, devant la « Marine » de Fontarabie. C'est l'instant grave. Heureusement la pluie leur est fidèle et tombe encore à torrents. Tout baissés dans leur canot pour moins paraître, ne parlant plus, poussant du fond avec les rames pour faire moins de bruit, ils s'approchent doucement, doucement, avec des temps d'arrêt sitôt qu'un rien leur a paru bouger, au milieu de tant de noir diffus et d'ombres sans contours.

Maintenant les voici tapis contre l'une de ces grandes barques vides, presque à toucher la terre. Et c'est le point convenu, c'est là que les camarades de l'autre pays devraient se tenir pour les recevoir et pour emporter leurs caisses jusqu'à la maison de recel... Personne, cependant!... Où donc sont-ils?... Les premiers moments se passent dans une sorte de paroxysme d'attente et de guet, qui double la puissance de l'ouïe et de la vue. Les yeux dilatés et les oreilles tendues, ils veillent, sous le ruissellement monotone de la pluie... Mais où sont-ils donc, les camarades d'Espagne? Sans doute l'heure est passée, à cause de cette maudite ronde de douane qui a dérangé tout le voyage, et, croyant le coup manqué pour cette fois, ils seront repartis...

Des minutes encore s'écoulent, dans la même immobilité et le même silence. On distingue, alentour, les grandes barques inertes, comme des cadavres de bêtes qui flotteraient, et puis, au-dessus des eaux, un amas d'obscurités plus denses que les obscurités du ciel et qui sont les maisons, les montagnes de la rive... Ils attendent, sans un mouvement ni une parole. On dirait des bateliers-fantômes, aux abords d'une ville morte.

Peu à peu la tension de leurs sens faiblit, une lassitude leur vient, avec un besoin de sommeil — et ils dormiraient là même, sous cette pluie d'hiver, si le lieu n'était si dangereux.

Itchoua alors tient conseil tout bas, en langue basque, avec les deux plus anciens, et ils décident de faire une chose hardie. Puisqu'ils ne viennent pas, les autres, eh bien! tant pis, on va tenter d'y aller, de porter jusqu'à la maison, là-bas, les caisses de contrebande. C'est terriblement risqué, mais ils l'ont mis dans leur tête et rien ne les arrêtera plus.

— Toi, dit Itchoua à Raymond, avec sa manière à lui qui n'admet pas de réplique, toi, mon petit, tu seras celui qui gardera la barque, puisque tu n'es jamais venu dans le chemin où nous allons; tu l'amarreras tout contre terre, mais d'un tour pas trop solide, tu m'entends, pour être prêt à filer sans bruit si les carabiniers arrivent.

Donc, ils s'en vont, tous les autres, les épaules courbées sous les lourdes charges; les frôlements à peine perceptibles de leur marche se perdent tout de suite sur le quai désert et

si noir, au milieu des monotones bruissements de l'averse. Et Ramuntcho, resté seul, s'accroupit au fond de son canot pour moins paraître, s'immobilise à nouveau, sous l'arrosage incessant d'une pluie qui tombe maintenant régulière et tranquille.

Ils tardent à revenir, les camarades, — et par degrés, dans cette inaction et ce silence, un engourdissement irrésistible le gagne, presque un sommeil.

Mais voici qu'une longue forme, plus sombre que tout ce qui est sombre, passe à ses côtés, passe très vite, — toujours dans ce même absolu silence qui demeure comme la caractéristique de cette entreprise nocturne : une des grandes barques espagnoles !... Cependant, songe-t-il, puisque toutes sont à l'ancre, puisque celle-ci n'a ni voiles ni rameurs... alors, quoi ?... c'est que c'est moi-même qui passe !... Et il a compris : son canot était trop légèrement amarré, et le courant, très rapide ici, l'entraîne, — et il est déjà loin, filant vers l'embouchure de la Bidassoa, vers les brisants, vers la mer...

Une anxiété vient l'étreindre, presque une angoisse... Que faire ?... Et, ce qui complique tout, il faut agir sans un cri d'appel, sans un bruit, car, tout le long de cette côte qui semble le pays du vide et des ténèbres, il y a des carabiniers, échelonnés en cordon interminable et veillant chaque nuit sur l'Espagne comme sur une terre défendue... Il essaie, avec une des longues rames, de pousser du fond pour revenir en arrière ; — mais il n'y en a plus de fond ; il ne trouve que l'inconsistance de l'eau fuyante et noire, il est déjà dans la passe profonde... Alors, ramer coûte que coûte, et tant pis !...

A grand'peine, la sueur au front, il ramène seul contre le courant la barque pesante, inquiet, à chaque coup d'aviron, du petit grincement révélateur, qu'une ouïe fine là-bas pourrait si bien percevoir. Et puis, on n'y voit plus rien, à travers la pluie plus épaisse qui brouille les yeux ; il fait noir, noir comme dans les entrailles de la terre où le diable demeure. Il ne reconnaît plus le point de départ où doivent l'attendre les autres, dont il aura peut-être causé la perte ; il hésite, il s'arrête, l'oreille tendue, les artères bruissantes, et se cramponne, pour réfléchir, à l'une des grandes barques d'Espagne... Quelque chose alors s'approche, glissant comme avec des précautions infinies à la surface de l'eau à peine remuée : une

ombre humaine, dirait-on, une silhouette debout, — un contrebandier, sûrement, pour faire si peu de bruit! L'un l'autre ils se devinent, et, Dieu merci! c'est bien Arrochkoa: Arrochkoa, qui a détaché un frêle canot espagnol pour aller à sa rencontre... Donc, la jonction entre eux est opérée et ils sont probablement sauvés tous, encore une fois!

Mais Arrochkoa, en l'abordant, profère d'une voix sourde et mauvaise, d'une voix serrée entre ses dents de jeune félin, une de ces suites d'injures qui appellent la réplique immédiate et sonnent comme une invitation à se battre... C'était si imprévu, que la stupeur d'abord immobilise Raymond, retarde la montée du sang à sa tête vive. Est-ce bien cela que son ami vient de dire, et sur un tel ton d'indéniable insulte!...

— Tu as dit?

— Dame!... — reprend Arrochkoa, un peu radouci tout de même, et sur ses gardes, observant dans les ténèbres les attitudes de Ramuntcho. — Dame! tu as manqué nous faire prendre tous, maladroit que tu es!..

Cependant les silhouettes des autres surgissent d'un canot voisin.

— Ils sont là, continue-t-il, arme ton aviron, rapprochons-nous d'eux!

Et Ramuntcho se rassied à sa place de rameur, les tempes chaudes de colère, les mains tremblantes... Non, d'ailleurs... c'est le frère de Gracieuse: tout serait perdu s'il se battait avec lui; à cause d'elle, il courbera la tête et ne répondra rien.

Maintenant leur barque s'éloigne à force de rames, les emmenant tous; le tour est joué. Il était temps; deux voix espagnoles vibrent sur la rive noire : deux carabiniers, qui sommeillaient dans leur manteau et que le bruit a réveillés!... Et ils commencent à héler cette barque fuyante et sans fanal, moins aperçue que soupçonnée, perdue tout de suite dans l'universelle confusion nocturne.

— Trop tard, les amis! ricane Itchoua, en ramant à outrance. Hélez à votre aise, à présent, et que le diable vous réponde!

Le courant aussi les aide; ils s'éloignent dans l'épaisse obscurité avec la vitesse des poissons.

Ouf! Maintenant ils sont dans les eaux françaises, en sécurité, non loin sans doute de la vase des berges.

— Arrêtons-nous pour souffler un peu, propose Itchoua.

Et ils lèvent leurs avirons, tout haletants, trempés de sueur et de pluie. Les voici de nouveau immobiles sous l'ondée froide qu'ils ne semblent pas sentir. On n'entend plus, dans le vaste silence, que le souffle peu à peu calmé des poitrines, la petite musique des gouttes d'eau qui tombent et leurs ruissellements légers.

Mais tout à coup, de cette barque qui était si tranquille et qui n'avait plus que l'importance d'une ombre à peine réelle au milieu de tant de nuit, un cri s'élève, suraigu, terrifiant: il remplit le vide et s'en va déchirer les lointains... Il est parti de ces notes très hautes qui n'appartiennent d'ordinaire qu'aux femmes, mais avec quelque chose de rauque et de puissant qui indique plutôt le mâle sauvage; il a le mordant de la voix des chacals et il garde quand même on ne sait quoi d'humain qui fait davantage frémir; on attend avec une sorte d'angoisse qu'il finisse, et il est long, long, il oppresse par son inexplicable longueur... Il avait commencé comme un haut bramement d'agonie, et voici qu'il s'achève et s'éteint en une sorte de rire, sinistrement burlesque, comme le rire des fous...

Cependant, autour de l'homme qui vient de crier ainsi à l'avant de la barque, aucun des autres ne s'étonne ni ne bouge. Et, après quelques secondes d'apaisement silencieux, un nouveau cri semblable part de l'arrière, répondant au premier et passant par les mêmes phases, — qui sont de tradition infiniment ancienne.

Et c'est simplement l'*irrintzina*, le grand cri basque, qui s'est transmis avec fidélité du fond de l'abîme des âges jusqu'aux hommes de nos jours, et qui constitue l'une des étrangetés de cette race aux origines enveloppées de mystère. Cela ressemble au cri d'appel de certaines tribus Peaux-Rouges dans les forêts des Amériques; la nuit, cela donne la notion et l'insondable effroi des temps primitifs, quand, au milieu des solitudes du vieux monde, hurlaient des hommes au gosier de singe.

On pousse ce cri pendant les fêtes, ou bien pour s'appeler le soir dans la montagne, et surtout pour célébrer quelque joie, quelque aubaine imprévue, une chasse miraculeuse ou un coup de filet heureux dans l'eau des rivières.

Et ils s'amusent, les contrebandiers, à ce jeu des ancêtres ; ils donnent de la voix pour glorifier leur entreprise réussie, ils crient par besoin physique de se dédommager de leur silence de tout à l'heure.

Mais Ramuntcho reste muet et sans un sourire. Cette sauvagerie soudaine le glace, bien qu'elle lui soit depuis longtemps connue ; elle le plonge dans les rêves qui inquiètent et ne se démêlent pas.

Et puis, il a senti ce soir une fois de plus combien était incertain et changeant son seul appui au monde, l'appui de cet Arrochkoa sur qui il aurait pourtant besoin de pouvoir compter comme sur un frère ; ses audaces et ses succès au jeu de paume le lui rendront sans doute, mais une défaillance, un rien, peut à tout moment le lui faire perdre. Alors il lui semble que l'espoir de sa vie n'a plus de base, que tout s'évanouit comme une inconsistante chimère.

IX

C'était le soir de la Saint-Sylvestre.

Toute la journée, s'était maintenu ce ciel sombre qui est si souvent le ciel du pays basque — et qui va bien d'ailleurs avec les âpres montagnes, avec la mer bruissante et mauvaise, en bas, au fond du golfe de Biscaye.

Au crépuscule de ce dernier jour de l'année, à l'heure où les feux de branches retiennent les hommes autour des foyers épars dans la campagne, à l'heure où le gîte est désirable et délicieux, Ramuntcho et sa mère allaient s'asseoir pour souper, quand on frappa discrètement à leur porte.

L'homme qui leur arrivait de la nuit du dehors, au premier aspect leur sembla inconnu ; quand il se fut nommé seulement (José Bidegarray, d'Hasparitz), ils se rappelèrent le matelot parti depuis des années pour naviguer aux Amériques.

— Voilà, — dit-il, après avoir accepté une chaise, — voilà quelle commission l'on m'a chargé de vous faire. Une fois, à Rosario de l'Uruguay, comme je causais sur les docks avec d'autres Basques émigrés là-bas, un homme, qui pouvait

avoir cinquante ans environ, s'est approché de moi, en m'entendant parler d'Etchézar.

» — Vous en êtes, vous, d'Etchézar? m'a-t-il demandé.

» — Non, mais du bourg d'Hasparitz, qui n'en est guère éloigné.

» Alors il m'a fait des questions sur toute votre famille. J'ai dit :

» — Les vieux sont morts, le frère aîné a été tué à la contrebande, le second a disparu aux Amériques ; il ne reste plus que Franchita avec son fils Ramuntcho, un beau jeune garçon qui peut avoir dans les dix-huit ans aujourd'hui.

» Il était tout songeur en m'écoutant parler.

» — Eh bien, m'a-t-il dit pour finir, puisque vous retournez là-bas, vous leur direz le bonjour de la part d'Ignacio.

» Et, après m'avoir offert un verre à boire, il s'en est allé...

Franchita s'était levée, tremblante et encore plus pâle que de coutume. Ignacio, le plus aventurier de toute la famille, son frère disparu depuis dix années sans donner de ses nouvelles !...

Comment était-il? Quelle figure? Habillé de quelle façon?... Avait-il l'air heureux, au moins, ou la tenue d'un pauvre?

— Oh ! répondit le matelot, il marquait bien encore, malgré ses cheveux gris : pour le costume, il paraissait un homme à son aise, avec une belle chaîne d'or à sa ceinture.

Et c'était tout ce qu'il pouvait dire, par exemple, cela, avec ce naïf et rude bonjour dont il était porteur ; au sujet de l'exilé, il n'en savait pas davantage, et peut-être, jusqu'à la mort, Franchita n'apprendrait jamais rien de plus sur ce frère presque inexistant comme un fantôme.

Puis, quand il eut vidé un verre de cidre, il reprit sa route, le messager étrange qui se rendait là-haut dans son village. Alors, ils se mirent à table sans se parler, la mère et le fils ; elle, la silencieuse Franchita, distraite, avec des larmes qui faisaient briller ses yeux ; lui, troublé aussi, mais d'une manière différente, par la pensée de cet oncle, courant là-bas la grande aventure.

Au sortir de l'enfance, quand Ramuntcho commençait à déserter l'école, à vouloir suivre les contrebandiers dans la montagne, Franchita avait coutume de lui dire en le grondant :

— D'ailleurs, tu tiens de ton oncle Ignacio, on ne fera jamais rien de toi !...

Et c'était vrai qu'il tenait de son oncle Ignacio, qu'il était fasciné par toutes les choses dangereuses, inconnues et lointaines...

Ce soir donc, si elle ne parlait pas à son fils du message qui venait de leur être transmis, c'est qu'elle devinait le sens de sa rêverie sur les Amériques et qu'elle avait peur de ses réponses. Du reste, chez les campagnards ou chez les gens du peuple, les petits drames profonds et intimes se jouent sans paroles, avec des malentendus jamais éclaircis, des phrases seulement devinées et d'obstinés silences.

Mais, comme ils finissaient leur repas, ils entendirent un chœur de voix jeunes et gaies, qui se rapprochait, accompagné d'un tambour : les garçons d'Etchézar, venant prendre Ramuntcho pour l'emmener avec eux faire en musique le tour du village, suivant la coutume des nuits de la Saint-Sylvestre, entrer dans chaque maison, y boire un verre de cidre et y donner une joyeuse sérénade sur un air du vieux temps.

Et Ramuntcho, oubliant l'Uruguay et l'oncle mystérieux, redevint enfant, dans son plaisir de les suivre et de chanter avec eux le long des chemins obscurs, ravi surtout de penser qu'on entrerait chez les Detcharry et qu'il reverrait un instant Gracieuse.

X

Le changeant mois de mars était arrivé, et avec lui l'enivrement du printemps, joyeux pour les jeunes, mélancolique pour ceux qui déclinent.

Et Gracieuse avait recommencé de s'asseoir, au crépuscule des jours déjà allongés, sur le banc de pierre devant sa porte.

Oh ! les vieux bancs de pierre, autour des maisons, faits, dans les temps passés, pour les rêveries des soirées douces et pour les causeries éternellement pareilles des amoureux !...

La maison de Gracieuse était très ancienne, comme la plupart des maisons de ce pays basque, où les années changent,

moins qu'ailleurs, les choses... Elle avait deux étages; un grand toit débordant, en pente rapide; des murailles comme une forteresse, que l'on blanchissait à la chaux tous les étés; de très petites fenêtres, avec des entourages de granit taillé et des contrevents verts. Au-dessus de la porte de façade, un linteau de granit portait une inscription en relief; des mots compliqués et longs, qui, pour des yeux de Français, ne ressemblaient à rien de connu. Cela disait : « Que notre Sainte » Vierge bénisse cette demeure, bâtie en l'an 1630 par Pierre » Detcharry, bedeau, et sa femme Damasa Irribarne, du vil- » lage d'Istaritz. » Un jardinet de deux mètres de large, entouré d'un mur bas pour permettre de voir passer le monde, séparait la maison du chemin; il y avait là un beau laurier-rose de pleine terre, étendant son feuillage méridional au-dessus du banc des soirs, et puis des yuccas, un palmier, et des touffes énormes de ces hortensias, qui deviennent géants ici, dans ce pays d'ombre, sous ce tiède climat enveloppé si souvent de nuages. Par derrière ensuite, venait un verger mal clos, qui dévalait jusqu'à un chemin abandonné, favorable aux escalades d'amants.

Les rayonnants matins de lumière qu'il y eut ce printemps-là, et les tranquilles soirs roses !...

Après une semaine de pleine lune, qui maintenait jusqu'au jour les campagnes toutes bleues de rayons, et où les gens d'Itchoua ne travaillaient plus, — tant était clair leur domaine habituel, tant s'illuminaient leurs grands fonds vaporeux de Pyrénées et d'Espagne, — la fraude de frontière reprit de plus belle, dès que le croissant aminci fut redevenu discret et matinal. Alors, par ces beaux temps recommencés, la contrebande des nuits fut exquise à faire; métier de solitude et de rêve où l'âme des naïfs et très pardonnables fraudeurs grandissait inconsciemment en contemplation du ciel et des ténèbres animées d'étoiles, — comme il arrive pour l'âme des gens de mer veillant sur la marche nocturne des navires, et comme il arrivait jadis pour l'âme des pasteurs de l'antique Chaldée.

Elle était favorable aussi et tentante pour les amoureux, cette période attiédie qui suivit la pleine lune de mars, car il faisait noir partout autour des maisons, noir dans tous les

chemins voûtés d'arbres, — et très noir, derrière le verger des Detcharry dans le sentier à l'abandon où ne passait jamais personne.

Gracieuse vivait de plus en plus sur son banc devant sa porte.

C'était là qu'elle s'était assise, comme chaque année, pour recevoir et regarder les danseurs du carnaval : ces groupes de jeunes garçons et de jeunes filles d'Espagne ou de France, qui, chaque printemps, s'organisent pour quelques jours en bande errante et, vêtus tous de mêmes couleurs roses ou blanches, s'en vont parcourir les villages de la frontière, danser le fandango devant les maisons, avec des castagnettes...

Elle s'attardait toujours davantage à cette place qu'elle aimait, sous l'abri du laurier-rose près de fleurir, et quelquefois même, sortait sans bruit par la fenêtre, comme une petite sournoise, pour venir là respirer longuement, après que sa mère était couchée. Or Ramuntcho le savait et, chaque soir, la pensée de ce banc troublait son sommeil.

XI

Un clair matin d'avril, ils cheminaient tous deux vers l'église, Gracieuse et Raymond. Elle, d'un air demi-grave, demi-moqueur, d'un petit air particulier et très drôle, le menant là pour lui faire faire une pénitence qu'elle lui avait commandée.

Dans le saint enclos, les parterres des tombes refleurissaient, comme aussi les rosiers des murailles. Une fois de plus les sèves nouvelles s'éveillaient, au-dessus du long sommeil des morts.

Ils entrèrent ensemble, par la porte d'en bas, dans l'église vide, où la vieille *benoîte* en mantille noire était seule, époussetant les autels.

Quand Gracieuse eut donné à Ramuntcho l'eau bénite et qu'ils eurent fait leur signe de croix, elle le conduisit, à travers la nef sonore pavée de dalles funéraires, jusqu'à une étrange image accrochée au mur, dans un recoin d'ombre, sous les tribunes des hommes.

C'était une peinture, empreinte d'un mysticisme ancien, qui représentait la figure de Jésus les yeux fermés, le front sanglant, l'expression lamentable et morte; la tête semblait tranchée, séparée du corps, et posée là sur un linge gris. Au-dessous, se lisaient les longues *Litanies de la Sainte-Face*, qui ont été composées, comme chacun sait, pour êtres dites en punition par les blasphémateurs repentants. La veille, Ramuntcho, étant en colère, avait juré très vilainement : une kyrielle tout à fait inimaginable de mots, où les sacrements et les plus saintes choses se trouvaient mêlés aux cornes du diable et à d'autres vilenies plus affreuses encore. C'est pourquoi la nécessité d'une pénitence s'était imposée à l'esprit de Gracieuse.

— Allons, mon Ramuntcho, recommanda-t-elle en s'éloignant, n'omets rien de ce qu'il faut dire.

Elle le quitta donc devant la Sainte-Face, commençant de murmurer ses litanies à voix basse, et se rendit auprès de la benoîte, pour l'aider à changer l'eau des pâquerettes blanches, devant l'autel de la Vierge.

Mais quand le langoureux soir fut revenu, et Gracieuse assise dans l'obscurité à rêver sur son banc de pierre, une jeune forme humaine surgit tout à coup près d'elle; quelqu'un qui s'était approché en espadrilles, sans faire plus de bruit que les hiboux soyeux dans l'air, venant du fond du jardin sans doute, après quelque escalade, et qui se tenait là, droit et cambré, la veste jetée sur une épaule: celui vers qui allaient toutes ses tendresses de cette terre, celui qui incarnait l'ardent rêve de son cœur et de ses sens...

— Ramuntcho! dit-elle... Oh! que j'ai eu peur de toi!... D'où es-tu sorti à une heure pareille? Qu'est-ce que tu veux? Pourquoi es-tu venu?

— Pourquoi je suis venu? A mon tour, pour te commander une pénitence, répondit-il en riant.

— Non, dis vrai, qu'est-ce qu'il y a, qu'est-ce que tu viens faire?

— Mais, te voir seulement! C'est ça que je viens faire... Qu'est-ce que tu veux! nous ne nous voyons plus jamais!... Ta mère m'éloigne davantage chaque jour. Je ne peux pas vivre comme ça, moi... Nous ne faisons pas de mal après

tout, puisque c'est pour nous marier, dis!... Et tu sais, je pourrai venir tous les soirs, si cela te va, sans que personne s'en doute...

— Oh! non!... Oh! ne fais pas ça, jamais, je t'en supplie...

Ils causèrent un instant, et si bas, si bas, avec plus de silences que de paroles, comme s'ils avaient peur d'éveiller les oiseaux dans les nids. Ils ne reconnaissaient plus le son de leurs voix, tant elles étaient changées et tant elles tremblaient, comme s'ils avaient commis là quelque crime délicieux et damnable, rien qu'en restant près l'un de l'autre, dans le grand mystère caressant de cette nuit d'avril, qui couvait autour d'eux tant de montées de sèves, de germinations et d'amours...

Il n'avait même pas osé s'asseoir à ses côtés; il demeurait debout, prêt à fuir sous les branches à la moindre alerte comme un rôdeur nocturne.

Cependant, quand il voulut partir, ce fut elle qui demanda, confuse, en hésitant et de façon à être à peine entendue :

— Et... tu reviendras demain, dis?

Alors, sous sa moustache commençante, il sourit de voir ce brusque changement d'idée et il répondit :

— Mais oui, bien sûr!... Demain et tous les soirs!... Tous les soirs où nous n'aurons pas de travail pour l'Espagne... je viendrai...

XII

Le logis de Raymond était, dans la maison de sa mère et juste au-dessus de l'étable, une chambre très nettement badigeonnée à la chaux; il avait là son lit, toujours propre et blanc, mais où la contrebande lui laissait maintenant peu d'heures pour dormir. Des livres de voyages ou de cosmographie, que lui prêtait le curé de sa paroisse, posaient sur sa table, — inattendus dans cette demeure. Les portraits encadrés de différents saints ornaient les murailles, et plusieurs gants de joueur de pelote pendaient aux poutres du plafond, — de ces longs gants d'osier et de cuir, qui semblent plutôt des engins de chasse ou de pêche.

Franchita, à son retour au pays, avait racheté cette maison, qui était celle de ses parents défunts, avec une partie de la somme donnée par l'étranger à la naissance de son fils. Elle avait placé le reste ; puis elle travaillait à faire des robes ou à repasser du linge pour les personnes d'Etchézar, et louait, à des fermiers d'une terre environnante, deux chambres d'en bas, avec l'étable où ceux-ci mettaient leurs vaches et leurs brebis.

Différentes petites musiques familières berçaient Ramuntcho dans son lit. D'abord, le bruit constant d'un torrent très proche ; puis, des chants de rossignols quelquefois, des aubades de divers oiseaux. Et, à ce printemps surtout, les vaches, ses voisines d'en bas, excitées sans doute par la senteur du foin frais, se remuaient toute la nuit, s'agitaient en rêve, avec de continuels tintements de leurs clochettes.

Souvent, après les longues expéditions nocturnes, il rattrapait son sommeil pendant l'après-midi, étendu à l'ombre dans quelque coin de mousse et d'herbes. D'ailleurs, comme les autres contrebandiers, il n'était guère matinal pour un garçon de village, et s'éveillait des fois bien après le lever du jour, quand déjà, entre les bois mal joints de son plancher, des raies d'une lumière vive et gaie arrivaient de l'étable d'en dessous, — dont la porte restait toujours grande ouverte au levant après le départ des bêtes pour les pâturages. Alors, il allait à sa fenêtre, poussait le vieux petit auvent en bois de châtaignier massif peint d'un ton olive, et s'accoudait sur l'appui de la muraille épaisse pour regarder les nuages ou le soleil du matin nouveau.

Ce qu'il voyait là, aux entours de sa maison, était vert, vert, magnifiquement vert, comme le sont au printemps tous les recoins de ce pays d'ombre et de pluie. Les fougères, qui prennent à l'automne une si chaude couleur de rouille, étaient maintenant, à cet avril, dans l'éclat de leur plus verte fraîcheur et couvraient le flanc des montagnes comme d'un immense tapis de haute laine frisée, où des fleurs de digitale faisaient partout des taches roses. En bas, dans un ravin, le torrent bruissait sous des branches. En haut, des bouquets de chênes et de hêtres s'accrochaient sur les pentes, alternant avec des prairies ; puis, au-dessus de ce tranquille Eden, vers

le ciel, montait la grande cime dénudée de la Gizune, souveraine ici de la région des nuages. Et on apercevait aussi, un peu en recul, l'église et les maisons, — ce village d'Etchézar, solitaire et haut perché sur l'un des contreforts pyrénéens, loin de tout, loin des lignes de communication qui ont bouleversé et perdu le bas pays des plages; à l'abri des curiosités, des profanations étrangères, et vivant encore de sa vie basque d'autrefois.

Les réveils de Ramuntcho s'imprégnaient, à cette fenêtre, de paix et d'humble sérénité. D'ailleurs, ils étaient pleins de joie, ses réveils de fiancé, depuis qu'il avait l'assurance de retrouver le soir Gracieuse au rendez-vous promis. Les vagues inquiétudes, les tristesses indéfinies, qui accompagnaient en lui jadis le retour quotidien des pensées, avaient fui pour un temps, chassées par le souvenir et l'attente de ces rendez-vous-là; sa vie en était toute changée; sitôt que ses yeux se rouvraient, il avait l'impression d'un mystère et d'un enchantement immense, l'enveloppant au milieu de ces verdures et de ces fleurs d'avril. Et cette paix printanière, ainsi revue chaque matin, lui semblait toutes les fois une chose nouvelle, très différente de ce qu'elle avait été les autres années, infiniment douce à son cœur et voluptueuse à sa chair, ayant des dessous insondables et ravissants...

XIII

On est au soir de Pâques, après que se sont tues les cloches des villages, après qu'ont fini de se mêler dans l'air tant de saintes vibrations, venues d'Espagne et de France...

Assis au bord de la Bidassoa, Raymond et Florentino guettent l'arrivée d'une barque. Un grand silence à présent, et les cloches dorment. Le crépuscule attiédi s'est prolongé beaucoup et, rien qu'en respirant, on sent l'été venir.

Sitôt la nuit descendue, elle doit poindre de la côte d'Espagne, la barque de contrebande, rapportant le phosphore très prohibé. Et, sans qu'elle touche la rive, eux doivent aller chercher cette marchandise-là, en s'avançant à pied dans le

lit de la rivière, avec de longs bâtons pointus à la main, pour se donner, s'ils étaient par hasard pris, des airs de gens qui pêchent innocemment des « platuches ».

L'eau de la Bidassoa est cette nuit un miroir immobile et clair, un peu plus lumineux que le ciel, où se reproduisent et se renversent toutes les constellations d'en haut, toute la montagne espagnole d'en face, découpée en silhouette si sombre dans l'atmosphère tranquille. L'été, l'été, on a de plus en plus conscience de son approche, tant la nuit s'annonce limpide et douce, tant il y a ce soir de langueur tiède épandue sur ce recoin du monde, où manœuvrent silencieusement les contrebandiers.

Mais cet estuaire, qui sépare les deux pays, semble en ce moment à Ramuntcho plus mélancolique que de coutume, plus fermé et plus muré devant lui par ces noires montagnes, au pied desquelles brillent à peine çà et là deux ou trois incertaines lumières. Et alors, il est repris par son désir de connaître ce qu'il y a au delà, et au delà encore... Oh ! s'en aller ailleurs !... Échapper, au moins pour un temps, à l'oppression de ce pays, — cependant si aimé ! Avant la mort, échapper à l'oppression de cette existence toujours pareille et sans issue. Essayer d'autre chose, sortir d'ici, voyager, savoir !...

Puis, tout en surveillant les petits lointains terrestres où la barque doit poindre, il lève les yeux de temps à autre vers ce qui se passe au-dessus, dans l'infini, regarde la lune nouvelle, dont le croissant, mince autant qu'une ligne, s'abaisse et va disparaître ; regarde les étoiles, dont il a observé, comme tous les gens de son métier, pendant tant d'heures nocturnes, la marche lente et réglée ; s'inquiète au fond de lui-même des proportions et des éloignements inconcevables de ces choses...

Dans son village d'Etchézar, le vieux prêtre qui lui avait jadis appris son catéchisme, intéressé par sa jeune intelligence en éveil, lui a prêté des livres, a continué avec lui des causeries sur mille sujets, et, à propos des astres, lui a donné la notion des mouvements et des immensités, a entr'ouvert devant ses yeux les grands abîmes des espaces et des durées. Alors, dans son âme, les doutes innés, les effrois et les désespérances qui sommeillaient, tout ce que son père lui avait légué en sombre héritage, tout cela a pris forme noire et s'est dressé. Sous le

grand ciel des nuits, sa foi de petit Basque a commencé de faiblir. Son âme n'est plus assez simple pour admettre aveuglément les dogmes et les observances, et, comme tout devient incohérence et désordre dans sa jeune tête si étrangement préparée, dont personne n'a pris la direction, il ne sait pas qu'il est sage de se soumettre, avec confiance quand même, aux formules vénérables et consacrées, derrière lesquelles se cache peut-être tout ce que nous pouvons entrevoir des vérités inconnaissables.

Donc, ces cloches de Pâques qui, l'année dernière encore, l'avaient rempli d'un sentiment religieux et doux, cette fois ne lui ont semblé qu'une musique quelconque, plutôt mélancolique et presque vaine. Et, à présent qu'elles viennent de se taire, il écoute, avec une tristesse indéfinie, venir de là-bas ce bruit puissant et sourd, presque incessant depuis les origines, que font les brisants de la mer de Biscaye et qui, par les soirs paisibles, s'entend au loin jusque derrière les montagnes.

Mais son rêve flottant change encore... C'est que, maintenant, l'estuaire qui achève de s'enténébrer, et où ne se voient plus les amas d'habitations humaines, lui semble peu à peu devenir différent ; puis, étrange tout à coup, comme si quelque mystère allait s'y accomplir; il n'en perçoit plus que les grandes lignes abruptes, qui sont presque éternelles, et il s'étonne de penser confusément à des temps plus anciens, d'une antiquité imprécise et obscure... L'Esprit des vieux âges, qui parfois sort de terre durant les nuits calmes, aux heures où dorment les êtres perturbateurs de nos jours, l'Esprit des vieux âges commence sans doute de planer dans l'air autour de lui; il ne définit pas bien cela car son sens d'artiste et de voyant, qu'aucune éducation n'a affiné, est demeuré rudimentaire; mais il en a la notion et l'inquiétude... Dans sa tête, c'est encore et toujours un chaos, qui perpétuellement cherche à se démêler sans y parvenir jamais... Cependant, quand les deux cornes agrandies et rougies de la lune s'enfoncent lentement derrière la montagne toute noire, les aspects des choses prennent, pour un inappréciable instant, on ne sait quoi de farouche et de primitif; alors, une mourante impression des époques originelles, qui était restée on ne

sait où dans l'espace, se précise pour lui d'une façon soudaine, et il en est troublé jusqu'au frisson. Voici même qu'il songe sans le vouloir à ces hommes des forêts qui vivaient ici *dans les temps*, dans les temps incalculés et ténébreux, parce que tout à coup, d'un point éloigné de la rive, un long cri basque s'élève de l'obscurité en fausset lugubre, un *irrintzina*, la seule chose de son pays avec laquelle jamais il n'a pu se familiariser entièrement... Mais un grand bruit dissonant et moqueur se fait dans le lointain, des fracas de ferraille, des sifflets : un train de Paris à Madrid, qui passe là-bas, derrière eux, dans le noir de la rive française. Et l'Esprit des vieux temps replie ses ailes d'ombre et s'évanouit. Le silence a beau revenir : après le passage de cette chose bête et rapide, l'Esprit qui a fui ne reparaît plus...

Enfin, la barque que Raymond attendait avec Florentino se décide à poindre là-bas, à peine perceptible pour d'autres yeux que les leurs, petite forme grise qui laisse derrière elle des rides légères sur ce miroir couleur de ciel de nuit où les étoiles se reflètent renversées. C'est du reste l'heure bien choisie, l'heure où les douaniers veillent le plus mal ; l'heure aussi où l'on y voit le moins, quand les derniers reflets du soleil et ceux du croissant de lune viennent de s'éteindre, et que les yeux des hommes ne sont pas encore habitués à l'obscurité.

Alors, pour aller chercher ce phosphore prohibé, ils prennent leurs longs bâtons de pêche et entrent tous deux silencieusement dans l'eau...

XIV

Il y avait une grande partie de paume arrangée pour dimanche prochain à Erribiague, un village très éloigné, du côté des hautes montagnes. Ramuntcho, Arrochkoa et Florentino y joueraient contre trois célèbres d'Espagne ; ils devaient ce soir s'exercer, se délier les bras sur la place d'Etchézar, et Gracieuse, avec quelques autres petites filles de son âge, était venue s'asseoir sur les bancs de granit, pour les

regarder faire. Jolies, toutes; des airs élégants, avec leurs corsages de couleurs pâles, taillés d'après les plus récentes fantaisies de la saison. Et elles riaient, ces petites, elles riaient! Elles riaient parce qu'elles avaient commencé de rire et sans savoir de quoi. Un rien, un demi-mot de leur vieille langue basque, dit sans le moindre à-propos par l'une d'elles, et les voilà toutes pâmées... Ce pays est vraiment un des coins du monde où le rire des filles éclate le mieux, sonnant le cristal clair, sonnant la jeunesse et les gorges fraîches.

Arrochkoa était là depuis longtemps, le gant d'osier au bras, lançant seul la pelote, que, de temps à autre, des enfants lui ramassaient. Mais Raymond, Florentino, à quoi donc pensaient-ils? Comme ils étaient en retard!...

Ils arrivèrent enfin, la sueur au front, la démarche pesante et embarrassée. Et, comme les petites rieuses les interrogeaient, avec ce ton moqueur que les filles, lorsqu'elles sont en troupe, prennent d'ordinaire pour interpeller les garçons, ils sourirent, et chacun d'eux frappa sa propre poitrine qui rendit un son de métal... Par des sentiers de la Gizune, ils revenaient à pied d'Espagne, bardés et alourdis de monnaie de cuivre à l'effigie du gentil petit roi Alphonse XIII. Nouveau truc de contrebandiers : pour le compte d'Itchoua, ils avaient changé là-bas, à bénéfice, une grosse somme d'argent contre des pièces de billon, destinées à être ensuite écoulées au pair, pendant les foires prochaines, dans différents villages des Landes où les sous espagnols ont communément cours. A eux deux, ils rapportaient dans leurs poches, dans leur chemise, contre leur peau, une quarantaine de kilos de cuivre. Ils firent tomber tout cela en pluie, sur l'antique granit des bancs, aux pieds des petites très amusées, les chargeant de le leur garder et de le compter; puis, après s'être essuyé le front, avoir soufflé un peu, ils commencèrent de jouer et de sauter, se trouvant tout légers à présent et plus lestes que de coutume, cette surcharge en moins.

A part trois ou quatre enfants de l'école, qui couraient comme de jeunes chats après les pelotes égarées, il n'y avait qu'elles, les petites, assises en groupe perdu tout en bas de ces rangées de gradins déserts, dont les vieilles pierres rougeâtres avaient en ce moment leurs herbes et leurs fleurettes

d'avril. Robes d'indienne, clairs corsages blancs ou roses, elles étaient toute la gaîté de ce lieu solennellement triste. A côté de Gracieuse, Pantchika Dargaignaratz, une autre blonde de quinze ans, qui était fiancée à son frère Arrochkoa et allait l'épouser sans tarder, car celui-ci, comme fils de veuve, ne devait pas de service à l'armée. Et, critiquant les joueurs, alignant sur le granit les rangées de sous empilés, elles riaient, elles chuchotaient, avec leur accent chanté, avec toujours leurs finales en *rra* ou en *rrik*, faisant rouler si alertement les *r* qu'on eût dit à chaque instant des bruits d'ailes de moineau dans leurs bouches.

Eux aussi, les garçons, s'en donnaient de rire, et venaient fréquemment, sous prétexte de repos, s'asseoir parmi elles. Pour jouer, elles les gênaient et les intimidaient trois fois plus que le public des grands jours, — si railleuses, toutes!

Ramuntcho apprit là de sa petite fiancée une chose qu'il n'aurait jamais osé espérer : elle avait obtenu l'autorisation de sa mère pour venir aussi à cette fête d'Erribiague, assister à la partie de paume et visiter ce pays qn'elle ne connaissait pas; c'était arrangé, qu'elle irait en voiture, avec Pantchika et madame Dargaignaratz; et on se retrouverait là-bas ; peut-être même serait-il possible de combiner un retour tous ensemble.

Depuis tantôt deux semaines que leurs rendez-vous du soir étaient commencés, c'était la première fois qu'il avait l'occasion de lui parler ainsi dans le jour et devant les autres, — et leur manière s'en trouvait différente, plus cérémonieuse d'apparence, avec, en dessous, un très suave mystère. Il y avait longtemps aussi qu'il ne l'avait vue si bien et de si près au grand jour : or, elle embellissait encore beaucoup à ce printemps-là; elle était jolie, mais jolie!... Sa poitrine devenait plus ronde et sa taille plus mince ; son allure gagnait chaque jour en souplesse élégante. Elle continuait de ressembler à son frère, les mêmes traits réguliers, le même ovale parfait; mais la différence de leurs yeux allait s'accentuant : tandis que ceux d'Arrochkoa, d'une nuance bleu-vert qui semblait fuyante par elle-même, se dérobaient quand on les regardait, les siens au contraire, prunelles et cils noirs, se dilataient pour vous regarder fixement. Ramuntcho n'en

connaissait de semblables à personne; il en adorait la tendresse franche, et aussi l'interrogation anxieuse et profonde. Bien avant qu'il se fût fait homme et accessible aux duperies des sens, ces yeux-là s'étaient emparés de sa première petite âme d'enfant par tout ce qu'elle avait de meilleur et de plus pur. Et voici maintenant qu'autour de tels yeux, la grande Transformeuse énigmatique et souveraine avait mis toute une beauté de chair, qui appelait irrésistiblement sa chair à lui pour une communion suprême...

Ils étaient fort distraits, les joueurs, par le groupe des petites filles, des corsages blancs et des corsages roses, et ils riaient eux-mêmes de se voir jouer plus mal que de coutume. Au-dessus d'elles, qui n'occupaient qu'un petit coin du vieil amphithéâtre de granit, montaient des rangées de bancs vides un peu en ruines ; puis, les maisons d'Etchézar, si paisiblement isolées du reste du monde ; puis enfin la masse obscure, encombrante de la Gizune, emplissant le ciel et se mêlant à d'épais nuages qui dormaient contre ses flancs. Nuages immobiles, inoffensifs et sans menace de pluie ; nuages de renouveau, qui étaient d'une couleur tourterelle et qui semblaient tièdes comme l'air de cette soirée. Et, dans une déchirure, bien moins haut que la cime dominatrice de tout ce lieu, une lune ronde commençait de s'argenter à mesure que déclinait le jour.

Ils jouèrent, au beau crépuscule, jusqu'à l'heure des premières chauves-souris, jusqu'à l'heure où la pelote envolée ne se voyait vraiment plus assez dans l'air. Peut-être sentaient-ils inconsciemment tous que l'instant était rare et ne se retrouverait plus : alors, autant que possible, ils le prolongeaient...

Et, pour finir, on s'en alla tous ensemble porter à Itchoua ses sous d'Espagne. En deux parts, on les avait mis dans deux grosses serviettes rousses qu'un garçon et une fille tenaient à chaque bout, et on marchait en mesure, en chantant l'air de « la Fileuse de Lin ».

Comme ce crépuscule d'avril était long, clair et doux !... Il y avait déjà des roses et toutes sortes de fleurs, devant les murs des vénérables maisons blanches aux auvents bruns ou verts. Des jasmins, des chèvrefeuilles, des tilleuls embaumaient. Pour Gracieuse et Raymond, c'était l'une de ces heures exquises que plus tard, dans la tristesse angoissée des

réveils, on se rappelle avec un regret à la fois déchirant et charmé...

Oh ! qui dira pourquoi il y a sur terre des soirs de printemps, et de si jolis yeux à regarder, et des sourires de jeunes filles, et des bouffées de parfums que les jardins vous envoient quand les nuits d'avril tombent, et tout cet enjôlement délicieux de la vie, puisque c'est pour aboutir ironiquement aux séparations, aux décrépitudes et à la mort...

XV

Le lendemain vendredi, le départ s'organise pour ce village où la fête aura lieu le dimanche suivant. Il est situé très loin, dans une ombreuse région, au tournant d'une gorge profonde, au pied de très hautes cimes. Arrochkoa y est né et y a passé les premiers mois de sa vie, au temps où son père habitait là comme brigadier des douanes françaises ; mais il en est parti trop enfant pour en garder le moindre souvenir.

Dans la petite voiture des Detcharry, Gracieuse, Pantchika et, un long fouet à la main, madame Dargaignaratz, sa mère, qui doit conduire, partent ensemble à l'angélus de midi, pour se rendre directement là-bas par les routes de montagne.

Ramuntcho, Arrochkoa et Florentino, qui ont à régler des affaires de contrebande à Saint-Jean-de-Luz, prennent un grand détour pour arriver de nuit à Erribiague, par le petit chemin de fer qui relie Bayonne à Burguetta. Aujourd'hui, il sont insouciants et heureux tous les trois ; jamais bonnets basques n'ont coiffé plus joyeuses figures.

La nuit tombe quand ils s'enfoncent, par ce petit train de Burguetta, dans le tranquille pays intérieur. Les wagons sont pleins d'une foule très gaie, foule des soirs de printemps qui s'en revient de quelque fête, jeunes filles coiffées sur la nuque d'un mouchoir de soie, jeunes garçons en bérets de laine ; tout ce monde chante, rit et s'embrasse. Malgré l'obscurité envahissante, on distingue encore les haies toutes blanches d'aubépines, les bois tout blancs de fleurs d'acacias ; dans les compartiments ouverts, pénètre une senteur à la fois violente

et suave que la campagne exhale. Et sur toutes ces floraisons blanches d'avril, de plus en plus effacées par la nuit, le train qui passe jette, comme un sillage de joie, le refrain d'une vieille chanson navarraise, indéfiniment recommencée à pleine gorge, par ces filles et ces garçons, dans le fracas des roues et de la vapeur...

Erribiague ! Aux portières, on crie ce nom qui les fait tressaillir tous trois. La bande chanteuse était depuis quelque temps descendue, les laissant presque seuls dans ce train devenu silencieux. Des montagnes plus hautes sur le parcours avaient rendu la nuit très épaisse, — et ils dormaient presque.

Tout ahuris, ils sautent à terre, au milieu d'une obscurité où même leurs yeux de contrebandiers ne distinguent plus rien. C'est à peine si, tout en haut, brillent quelques étoiles, tant le ciel est encombré par les cimes surplombantes.

— Où est le village? demandent-ils à un homme qui est là seul pour les recevoir.

— A un quart de lieue, de ce côté, sur la droite.

En effet, ils commencent à distinguer la trainée grise d'une route, tout de suite perdue au cœur de l'ombre. Et dans le grand silence, dans l'humide fraîcheur de ces vallées pleines de ténèbres, ils se mettent en marche sans parler, leur gaîté un peu éteinte par la majesté noire des cimes qui gardent ici la frontière.

Voici enfin un vieux pont courbe, sur un torrent; puis, le village endormi que n'annonçait aucune lumière. Et l'auberge, où pourtant brille une lampe, est là tout près, adossée à la montagne, les pieds dans l'eau vive et bruissante.

D'abord, on les conduit à leurs petites chambres, qui ont l'air honnête, — et l'air propret malgré leur vétusté extrême : bien basses, bien écrasées par leurs énormes solives, et, sur toutes leurs murailles blanchies à la chaux, des images du Christ, de la Vierge et des saints.

Ensuite, ils redescendent s'attabler pour souper dans la salle d'entrée, où sont assis deux ou trois vieux en costume d'autrefois : large ceinture, blouse noire, très courte, à mille plis. Et Arrochkoa ne se tient pas de leur demander, vaniteux de son ascendance, s'ils n'ont pas connu Detcharry, qui fut ici brigadier de douane, il y aura tantôt dix-huit ans.

Un des vieux le dévisage, en avançant la tête, la main sur les yeux :

— Ah! vous êtes son fils, vous, je parie, pour sûr! Vous lui ressemblez trop!... Detcharry! Si je m'en souviens, de Detcharry!... Il m'a pris dans les temps plus de deux cents ballots de marchandises, tel que vous me voyez!... Ça ne fait rien, tenez, touchez là tout de même si vous êtes son fils!

Et le vieux fraudeur, qui fut un grand chef de bande, sans rancune, avec effusion, serre les deux mains d'Arrochkoa.

C'est que ce Detcharry est resté fameux à Erribiague, pour ses ruses, ses embuscades, ses captures de marchandises de contrebande, avec lesquelles plus tard il s'est fait ces petites rentes, dont jouissent Dolorès et ses enfants.

Et Arrochkoa s'enorgueillit, tandis que Ramuntcho baisse la tête, se sentant d'une condition plus humble, lui qui n'a pas de père.

— Vous ne seriez pas aussi dans la douane, comme votre défunt père était, vous par hasard? continue le vieux sur un ton de goguenardise.

— Oh! non, pas précisément... Tout le contraire, même...

— Ah! bien!.. Compris!.. Alors, touchez là encore une fois... Et ça me venge de Detcharry, tenez, de savoir que son fils s'est mis dans la contrebande comme nous autres!..

Ils font apporter du cidre et ils boivent ensemble, tandis que les vieillards redisent les exploits et les ruses de jadis, toutes les anciennes histoires des nuits de la montagne; ils parlent un basque un peu différent de celui d'Etchézar, village où la langue se conserve plus nettement articulée, plus incisive, plus pure peut-être. Raymond et Arrochkoa s'étonnent de cet accent du haut pays, qui adoucit les mots et qui les chante; ces conteurs à cheveux blancs leur semblent presque des étrangers, dont la causerie serait une suite de strophes monotones, indéfiniment répétées comme dans les antiques complaintes. Et, dès qu'ils se taisent, les bruits légers du sommeil de ces campagnes arrivent des paisibles et fraîches ténèbres extérieures. Les grillons chantent; on entend, au pied de l'auberge, le torrent bouillonner et courir; on entend là-haut s'égoutter les terribles cimes surplombantes, qui sont tapissées de feuillées épaisses et pleines de sources vives...

Il dort, le tout petit village, écrasé et perdu dans son creux de ravin, et on a le sentiment que la nuit d'ici est une nuit plus noire qu'ailleurs et plus mystérieuse.

— Mon Dieu ! — conclut le vieux chef, — la douane et la contrebande, dans le fond, ça se ressemble; tout ça, c'est jouer au plus fin, n'est-ce pas, et au plus hardi ? Même, je vais vous dire mon opinion à moi, c'est qu'un douanier un peu décidé et un peu matois, un douanier comme était votre père, par exemple, eh bien ! vaut autant que n'importe lequel de nous !

Sur ce, l'hôtesse étant venue avertir qu'il est l'heure d'éteindre la lampe, — la dernière lampe encore allumée dans le village, — ils s'en vont, les vieux fraudeurs. Raymond et Arrochkoa montent dans leurs chambres, se couchent et s'endorment, toujours au chant des grillons, toujours au bruit des eaux fraîches qui courent ou qui tombent. Et Ramuntcho, comme dans sa maison d'Etchézar, perçoit vaguement pendant son sommeil des tintements de clochettes, au cou des vaches qui s'agitent en rêve, au-dessous de lui, dans l'étable.

XVI

Maintenant ils ouvrent, au beau matin d'avril, les volets de leurs étroites fenêtres, percées comme des sabords dans l'épaisseur de la très vieille muraille.

Et tout à coup, c'est de la lumière à flots, dont leurs yeux s'éblouissent. Dehors, le printemps resplendit. Jamais encore ils n'avaient vu, surplombant leur tête, des cimes tellement hautes et proches. Mais le long des pentes feuillues, le long des montagnes garnies d'arbres, le soleil descend pour rayonner dans ce fond de vallée sur les blancheurs du village, sur la chaux des maisonnettes anciennes, aux contrevents verts.

Du reste, ils s'éveillent tous deux avec de la jeunesse plein les veines et de la joie plein le cœur. C'est que ce matin ils ont le projet d'aller, là-bas dans la campagne, chez des cousins de madame Dargaignaratz, faire visite aux deux petites qui ont dû arriver hier au soir en voiture, Gracieuse et Pantchika...

Après un coup d'œil à la place du jeu de paume, où ils reviendront s'exercer dans l'après-midi, ils se mettent en route, par des petits sentiers magnifiquement verts qui se cachent au plus creux des vallées en longeant des torrents frais. Les digitales en fleurs s'élancent partout comme de longues fusées roses au-dessus de l'amas léger et infini des fougères.

C'est loin, paraît-il, cette maison des cousins Olhagarray, et ils s'arrêtent de temps à autre pour demander leur chemin à des bergers, ou bien ils frappent à la porte des quelques logis solitaires rencontrés çà et là sous le couvert des branches. Ils n'en avaient jamais vus de si vieux, de ces logis basques, ni de si primitifs, à l'ombre de châtaigniers si grands.

Les ravins dans lesquels ils s'avancent sont encaissés étrangement. Plus haut encore que tous ces bois de chênes et de hêtres, qui se tiennent comme suspendus au-dessus, apparaissent de farouches cimes dénudées, toute une zone abrupte et chauve, d'un brun sombre, qui pointe dans le bleu violent du ciel. Mais ici, en bas, c'est la région abritée et moussue, verte et profonde, que le soleil ne brûle jamais et où l'avril a caché tout son luxe fraîchement superbe.

Et eux aussi, les deux qui passent dans ces sentiers de digitales et de fougères, participent à cette printanière splendeur.

Peu à peu, dans leur amusement d'être là, et sous l'influence de ce lieu sans âge, les vieux instincts de chasse et de destruction se rallument au fond de leurs âmes. Arrochkoa surtout s'excite, bondit de droite et de gauche, brise, déracine des herbes et des fleurs; s'inquiète de tout ce qui remue dans les feuillages si verts, des lézards qu'on pourrait attraper, des oiseaux qu'on pourrait dénicher, et des belles truites qui nagent dans l'eau vive; il saute, il saute; il voudrait des lignes de pêche, des bâtons, des fusils; vraiment il se révèle un peu sauvage, dans l'épanouissement de ses robustes dix-huit ans blonds... Ramuntcho, lui, s'apaise vite; après les premières branches cassées, les premières poignées de fleurs arrachées, il commence de se recueillir; il contemple et il songe...

Les voici arrêtés maintenant à un carrefour de vallées, en un lieu perdu d'où ne s'aperçoit aucune habitation humaine. Autour d'eux, des gorges d'ombre où se tassent de grands chênes, et au-dessus, partout, un lourd amoncellement de

montagnes, d'une couleur rousse, brûlée de soleil. Nulle part, aucun indice des temps nouveaux ; un absolu silence et comme une paix des époques primitives. En levant la tête vers les cimes brunes, ils aperçoivent là-haut, très loin, des paysans qui cheminent par des sentiers invisibles, poussant devant eux des petits ânes contrebandiers : infimes comme des insectes, à de telles distances, ces passants silencieux, au flanc de la montagne géante ; Basques d'autrefois, presque confondus, quand on les regarde d'ici, avec cette terre rougeâtre d'où ils sortirent — et où ils doivent rentrer, après avoir vécu comme leurs ancêtres sans rien soupçonner des choses de nos temps, des choses *d'ailleurs*...

Ils ôtent leurs bérets, Arrochkoa et Ramuntcho, pour s'essuyer le front ; il fait une telle chaleur dans ces gorges, et ils ont tant couru, tant sauté que la sueur perle sur tout leur corps. Ils ont beau s'amuser là, ils voudraient bien arriver, pourtant, auprès des deux petites blondes qui les attendent. Mais à qui demander la route à présent, puisqu'il n'y a plus personne ?...

— *Ave Maria !* crie près d'eux, dans l'épaisseur des branches, une vieille voix rauque.

Et cela se continue par une kyrielle de mots dits en decrescendo rapide, vite, vite ; une prière basque dégoisée à perdre haleine, commencée très fort, puis mourante pour finir. Et un vieux mendiant émerge des fougères, tout terreux, tout velu, tout gris, courbé sur son bâton comme un homme-des-bois.

— Oui ! dit Arrochkoa, en mettant la main à la poche. Mais tu vas nous conduire à la maison Olhagarray, pour gagner notre aumône.

— La maison Olhagarray ! répond le vieux. J'en reviens, mes beaux enfants, et vous y êtes !

En effet, comment n'avaient-ils pas vu, à cent pas plus loin, ce bout de pignon noir, parmi des ramures de châtaigniers ?

En un point où bruissent des écluses, elle baigne dans le torrent, cette maison Olhagarray, antique et grande, parmi des châtaigniers séculaires. Alentour, la terre rouge est dénudée et ravinée par les eaux de la montagne ; des racines énormes s'y contournent, comme de monstrueux serpents

gris; et le lieu entier, surplombé de tous côtés par les masses pyrénéennes, est rude et tragique.

Mais deux jeunes filles sont là, assises à l'ombre; des chevelures blondes et d'élégants petits corsages roses; d'étonnantes petites fées très modernes, au milieu du décor farouche et vieux... Et elles se lèvent avec des cris de joie, pour courir au-devant des visiteurs.

C'eût été mieux, évidemment, d'entrer d'abord dans la maison pour saluer les anciens. Mais ils se disent qu'on ne les a sans doute pas vus venir, et ils préfèrent commencer par s'asseoir chacun auprès de sa fiancée blonde, au bord du ruisseau, sur les racines géantes. Et, comme par hasard, les deux couples s'arrangent de façon à ne pas se gêner mutuellement, à rester cachés l'un à l'autre par des rochers, par des branches.

Là alors, ils entonnent tout bas une causerie longue, Arrochkoa avec Pantchika, Ramuntcho avec Gracieuse.

Qu'est-ce qu'ils peuvent bien dire, pour parler tant et si vite?

Bien que leur accent soit moins chanté que celui du haut-pays, dont ils s'étonnaient hier, on croirait tout de même entendre des strophes scandées et rythmées, une sorte de petite musique infiniment douce où les voix des garçons s'atténuent jusqu'à sembler des voix d'enfants.

Qu'est-ce qu'ils peuvent bien se dire, pour parler tant et si vite, au bord de ce torrent, dans cet âpre ravin, sous le lourd soleil de midi?... Mon Dieu, cela n'a guère de sens; c'est plutôt une sorte de murmure spécial aux amoureux, quelque chose comme ce chant particulier que les hirondelles font en sourdine, à la saison des nids. C'est enfantin, tissu d'incohérences et de redites. Non, cela n'a guère de sens, — à moins que ce ne soit ce qu'il y a de plus sublime au monde, ce qu'il est possible d'exprimer de plus profond et de plus vrai avec des paroles terrestres... Cela ne veut rien dire, à moins que ce ne soit l'hymne éternel et merveilleux pour lequel seul a été créé le langage des hommes ou des bêtes, et auprès de quoi tout est vide, misérable et vain.

Il fait une étouffante chaleur dans le fond de cette gorge si encaissée de toutes parts; malgré l'ombre des châtaigniers, les rayons tamisés par les feuilles brûlent encore. Et cette terre

nue d'une couleur de sanguine, la vieillesse extrême de ce logis voisin, l'antiquité de ces arbres donnent aux entours, tandis que les amoureux causent, des aspects un peu âpres et hostiles.

Jamais Ramuntcho n'avait vu sa petite amie si rosée par le soleil : à ses joues, le beau sang rouge est là, qui affleure la peau mate, la peau fine et transparente; elle est rose comme les fleurs des digitales.

Des mouches, des moustiques bourdonnent à leurs oreilles. Or, voici que Gracieuse a été piquée, presque sur la bouche, en haut du menton, et qu'elle essaie d'y passer le bout de sa langue, de se gratter en mordant la place avec ses dents d'en haut. Et Ramuntcho qui regarde ça de tout près, de trop près, se sent pris d'une langueur subite, et, pour faire diversion, s'étire violemment les bras comme quelqu'un qui veut s'éveiller.

Elle recommence, la petite, sa lèvre lui démangeant toujours, — et, lui, de nouveau, détend les deux bras en se rejetant le torse en arrière.

— Qu'est-ce que tu as, Raymond, à t'étirer comme un chat?...

Mais, la troisième fois que Gracieuse se mord à la même place et montre encore le petit bout de sa langue, lui se penche, vaincu par l'irrésistible vertige, et mord lui aussi, prend dans sa bouche, comme un joli fruit rouge qu'on a cependant peur d'écraser, la fraîche lèvre que le moustique a piquée...

Un silence de frayeur et de délices, pendant lequel ils frissonnent tous deux, elle autant que lui; elle, tremblante aussi de tous ses membres, pour avoir senti là ce contact de la naissante moustache noire.

— Tu n'es pas fâchée, au moins, dis?

— Non, mon Ramuntcho... Oh! je ne suis pas fâchée, non...

Alors il recommence, éperdu tout à fait, et, dans cet air languide et chaud, ils se donnent, pour la première fois de leur vie, les longs baisers des amants...

PIERRE LOTI
de l'Académie française.

(A suivre.)

LA

POLITIQUE DU SULTAN[1]

I

Au témoignage de tous ceux qui l'ont approché, le Sultan Abd-ul-Hamid II est un homme doux, réservé, poli, un peu déconcertant et froid au premier abord, mais de fréquentation attachante. Son humeur est toujours égale et sa parole toujours affable, son intelligence réelle, mais sa culture presque nulle : il se complaît seulement aux farces grossières du théâtre turc, et aux romans mystérieux ou sanglants de notre presse populaire ; il s'est fait traduire tout Xavier de Montépin. De caractère timide, il est d'une ténacité inusable et d'un entêtement sans bornes. Sa piété, peut-être simulée, est étroite et superstitieuse, et sa vie, sérieuse jusqu'à l'austérité. Les « Jeunes Turcs » les plus sévères sont forcés de reconnaître que « le trône ottoman n'avait pas été occupé, depuis des siècles, par un souverain aussi irréprochable dans ses mœurs, aussi modéré dans ses plaisirs[2]. »

Les diplomates qui ont passé par Constantinople ont tous commencé par être sous le charme de cet homme, et beaucoup y sont restés : charme personnel, fait de l'extrême poli-

1. Voir la *Revue* du 15 décembre 1896.

2. Mourad-Bey, *le Palais d'Yildiz* (Chaix, 1895), p. 28.

tesse que cet autocrate témoigne à ses interlocuteurs, de l'attention qu'il accorde à leurs remarques, de l'autorité qu'il feint d'attribuer à leurs conseils, des preuves évidentes de travail, d'étude des affaires, de bonne volonté et de scrupules même, qui paraissent dans ses questions et dans ses réponses. On ne sort jamais d'une audience que satisfait et touché. Les Jeunes Turcs les plus libéraux crurent, à certaines heures, l'avoir converti : « Il m'avait accordé une audience, raconte un de leurs chefs, Mourad-Bey, que nous aurons souvent à citer; dans un tête-à-tête de plus de deux heures, l'entente la plus complète dans l'échange des idées n'avait cessé de régner entre le Sultan et moi. Quand je quittai le Palais, j'étais autorisé à lui présenter un projet de constitution très modéré, mais libéral. Un moment, je crus que tout était sauvé. Ce résultat obtenu m'emplissait de joie pour les destinées de mon pays.[1] »

Il faut un grand effort ou une longue habitude pour se défier ou se déprendre d'un homme qui semble si bon et si honnête, et qui, certainement, est malheureux. Car tout dans son attitude, paroles et silences, brusques contractions des lèvres, sursautements du buste, effarement des yeux, et jusqu'à la pâleur des joues sous le fard des pommettes, tout trahit à toute minute la peur irraisonnée, la peur inguérissable du malheureux successeur des infortunés Aziz et Mourad.

Cette peur domine et explique l'homme tout entier. Elle l'a rendu prudent et réfléchi, finassier et cauteleux. Elle a tué en lui la morgue et l'orgueil, les passions et les vices, mais aussi la générosité, la franchise, l'honneur et tout autre sentiment que l'égoïsme, toute autre ambition et toute autre pensée que le souci de la conservation. Il a l'horreur de la souffrance et de la mort, et jusqu'à ces dernières années, il ne laissait exécuter personne ; mais, au premier soupçon qui réveillait sa peur, il envoyait des centaines d'hommes au Hedjaz ou au Fezzan, à une mort plus horrible que la potence. C'est un bon musulman, qui respecte les prêtres et dote les sanctuaires; mais, en 1892, les étudiants en théologie, les *softas*, de Stamboul, s'étant agités, il y eut des noyades dans le Bosphore et plus de deux mille exils. Enfin, c'est un bon

1. Mourad-Bey, *le Palais d'Yildiz*, p. 18.

père qui gâte ses fils et ses filles, un bon maître qui comble de faveurs son entourage ; mais au dernier Baïram, forcé de traverser la ville et d'aller à Stamboul baiser le manteau du Prophète, il avait pris, entre ses genoux, le plus jeune de ses fils pour se couvrir des poignards, et, sur le siège en face, pour se garantir des balles et des bombes, le vieil Osman-Pacha, le populaire héros de Plewna.

Sa vie est un cauchemar de poison, de poignards, de dynamite et de revolvers. Loin de Stamboul et du Vieux Sérail, déjà délaissés par ses prédécesseurs, loin même de leurs palais du Bosphore, il s'est enfui tout au bout de la ville. Un grand cottage anglais, entouré de hautes murailles, lui sert de palais officiel, — *Yildiz-Kiosk*, le Kiosque de l'Étoile, — et une multitude de petites maisons lui donnent un abri variant tous les soirs. Il vit dans ce parc, plus nomade que ses ancêtres dans la steppe, déménageant chaque jour et découchant chaque nuit. Tout autour, gravite un monde de gardiens, de policiers et de mouchards, et tout un quartier de casernes, de Lazes, de Syriens, de Kurdes et d'Albanais s'étage sur les collines voisines. La moitié de l'armée n'est employée qu'à cette garde.

Chaque vendredi, obligé par la coutume d'assister à la prière publique, il met le pied hors de son parc et descend jusqu'à la mosquée toute voisine : c'est alors un déploiement de cavalerie, d'infanterie, de troupes de marine, de zouaves, de généraux, de chambellans, d'eunuques et de braves. Ils précèdent et entourent sa voiture, d'où, jusqu'ici, le régicide ne fut écarté que par la présence d'Osman-Pacha. Il paraît. Dans son grand carrosse doré, à l'abri d'Osman-Pacha, derrière une longue file de pachas et d'aides de camp, au milieu d'une cohue chamarrée qu'endiguent six rangées de soldats, il descend au pas tranquille de deux grands alezans. Seuls, quelques privilégiés, représentant son peuple et l'Europe, ont pris place à des fenêtres réservées et, sous la surveillance de nombreux agents, peuvent entrevoir une minute ses joues fardées et son œil errant. Il arrive à la mosquée, où les chevaux de ses fils et les carrosses de ses filles lui font un épais rempart. Mais, à peine la prière terminée, abandonnant filles, fils, carrosses et pachas, il se jette dans une voiture légère que deux chevaux alertes emportent en cou-

rant, et la troupe des cordons, des aiguillettes, des galons et des uniformes s'époumonne à le suivre. Il disparaît de nouveau derrière les murailles de son parc. C'est fini jusqu'au vendredi suivant, jusqu'au prochain *Sélamlik*. Nul ne le verra, sauf, pour les affaires courantes, ses secrétaires et son grand-vizir, ou quelque ambassadeur pour une réclamation pressée, et les indispensables valets de plume et de bouche.



Si l'on considère son gouvernement, administration intérieure et politique étrangère, on apercevra partout le même moteur. La Russie et l'Angleterre ayant eu, aux débuts de son règne, un rôle capital dans les affaires turques et dans son avènement au trône, il restera toujours anxieux entre ces deux croquemitaines, le cosaque et l'habit rouge. Il se jettera sous la griffe de l'un pour fuir la gueule de l'autre ou, suivant les heures, préférera la gueule à la griffe; jamais il ne sortira de sa peur pour regarder en face les intérêts de son peuple et les ressources de sa situation. Sans doute, si l'Allemagne n'eût pas dit bien haut que tout cela ne valait pas les os d'un grenadier poméranien, ou si l'Autriche eût mieux caché ses appétits balkaniques et sa propre crainte des Russes, ou si la France, conformément à des traditions glorieuses et nécessaires, eût pris en main la cause de l'Europe et de l'humanité, il se fût peut-être affranchi de ces deux protecteurs en se couvrant d'un autre patronage. Mais, dans l'état actuel des choses, il a toujours cru ne pouvoir hésiter qu'entre la protection russe et l'amitié anglaise; pour éviter l'invasion ou l'intervention dont personne d'ailleurs ne le menaçait, il a toujours accepté un demi-vasselage, changeant seulement de maître au gré de son effroi.

A l'intérieur de l'Empire, la même imagination lui fit voir dès les premiers pas deux sphinx menaçants, auxquels il faudrait disputer le chemin, la Vieille et la Jeune Turquie. Il entendait celle-ci crier à l'Europe : « Il est hostile aux réformes : c'est un réactionnaire fanatique », et celle-là crier au peuple du Prophète : « C'est un infidèle, un *giaour* ». Sa peur ne lui laissa jamais comprendre que les sphinx aujourd'hui sont

de pierre et ne dévorent plus personne, que l'Europe préférera toujours le fanatique le plus rétrograde, payant ses coupons et favorisant le commerce, au plus moderne novateur faisant une faillite ou une révolution, et que le peuple préfère aussi un *giaour*, demandant peu d'argent et donnant beaucoup de repos, à tous les croyants qui *mangent* ou qui tuent. Il essaiera durant tout son règne de tenir la balance égale entre les récriminations des Jeunes Turcs et les menaces des Vieux Turcs, penchant un jour vers ceux-ci, et le lendemain vers ceux-là, ou plutôt s'écartant un jour des uns, et le lendemain des autres. Car, ne songeant toujours qu'à un péril imaginaire, ses efforts vont seulement à ne pas tomber dans l'abîme qu'il aperçoit béant devant lui. Son attitude est la reculade sans arrêt devant le danger des affaires ou la menace des hommes.

A cette conception du gouvernement, correspond un système gouvernemental complet.

Autrefois, le Sultan régnait et gouvernait, maître absolu : pour la manifestation de sa Toute-Puissance, il avait une armée de serviteurs, fonctionnaires d'État, dont la tête était le grand-vizir ; le centre, la Sublime-Porte ; les chefs, les différents ministres ; et les membres, tous les employés civils ou militaires. Le Sultan gouvernait ; le grand-vizir administrait. Le Palais donnait ses ordres ; la Sublime-Porte les transmettait aux exécuteurs compétents. Les réformes introduites depuis un siècle avaient changé la pratique administrative, sans toucher au pouvoir absolu. Elles l'avaient plutôt élargi et consolidé, en établissant l'uniformité dans l'Empire, en brisant les privilèges ou la semi-indépendance des autorités locales. En droit, le bon plaisir n'était limité par rien : le Sultan n'avait près de lui qu'une réunion de conseillers, les ministres, et un conseiller-chef, le grand-vizir, qu'il était libre de ne jamais écouter et de révoquer selon son bon plaisir. En fait, son caprice était dirigé par leurs suggestions ou leurs remontrances, et ses ordres influencés et déviés par leur zèle ou leur lenteur. A certaines époques, on pouvait suivre dans les affaires le plan d'un ministre, et, dans la plupart des mesures journalières, la main de la Sublime-Porte.

Du jour où la vie du Sultan devint le seul intérêt, la peur, le seul moteur, et la défiance, le seul instrument de

règne, le Palais dut être le centre de tout et l'on ne put laisser à la Sublime-Porte même un semblant d'autorité. C'est à cet anéantissement de la Porte que travaillèrent sans trêve Abd-ul-Hamid et son entourage. Commencée dès 1880 par *Koutchouk* Saïd-Bey (le petit Saïd-Bey), premier secrétaire de Sa Majesté, cette œuvre se poursuivit durant tout le règne et contre tous les grands-vizirs, jusqu'au jour où la Porte tomba aux mains séniles du titulaire actuel, Halil-Rifat-Pacha, vieillard sans culture, ne connaissant pas une langue européenne.

Toutes les affaires sont aujourd'hui entre les mains du maître, notes d'ambassadeurs et rapports de gendarmerie, nominations de gouverneurs-généraux et patentes de veilleurs de nuit, procès des mosquées et rixes des portefaix ou des bateliers. Il passe ses jours et ses nuits à déchiffrer des grimoires, où reviennent à chaque ligne les interminables formules du protocole khalifal : — « Que le salut d'Allah soit sur lui !... Qu'Allah lui procure de longs jours !... Que le Miséricordieux lui fasse un beau règne ! » — et à dicter des réponses ou des projets de rapports. C'est le premier bureaucrate du monde et du siècle. Mais, regardant tout, il ne peut rien voir. Ce défilé de formules et de minuties lasserait la meilleure volonté et la plus forte attention. Les affaires importantes attendent, durant des semaines, un examen, puis une décision. Les affaires courantes sont indéfiniment ajournées. Les difficultés se compliquent. Les animosités s'aigrissent et les problèmes les plus simples deviennent insolubles.

Un homme ne pouvant, malgré tout, suffire à la paperasse d'un empire, il a dû s'entourer de secrétaires et de commis, et créer en face de la hiérarchie des ministères, une hiérarchie du Palais, — moins nombreuse, mais aussi compliquée. On a maintenant les scribes du Sultan et les scribes de l'État, ou, comme on dit en Turquie, les gens d'Yildiz et les gens de la Porte. Le chef de cette hiérarchie nouvelle est le premier secrétaire du Palais, l'*alter ego* du Maître, dont il copie ou contresigne les décrets. Ses subordonnés, occupant les alentours d'Yildiz, mais débordant aussi dans la capitale et dans tout l'Empire, contrôlant tout, surveillant tout, indigènes, étrangers et surtout fonctionnaires, renseignent le Palais sur toutes les affaires, en d'interminables *journaux* (suivant

le mot courant dans la presse et le public) ; découvrir ou forger des secrets importants est le seul moyen d'accroître leurs revenus ou leur pouvoir et, de délations en délations, de se pousser dans la faveur du maître. La foule de ces employés va croissant de jour en jour. Des collaborateurs volontaires s'y viennent adjoindre par milliers, à mesure que pénètre dans l'Empire la nouvelle qu'un *journal*, sur n'importe qui et n'importe quoi, est toujours lu et bien payé. Les formes mêmes d'autrefois ne sont plus respectées. En 1895, c'est au Palais directement qu'a été porté, au Sultan en personne, le mémorandum des six puissances sur les affaires arméniennes. Les gouverneurs de provinces, les préfets, les juges, tous les officiers civils et militaires reçoivent les ordres directs d'Yildiz, et correspondent avec Yildiz par-dessus la tête du ministre et à son insu. L'Empire, gouvernement et administrés, vit sous la pression ou la crainte de ce pouvoir nouveau, que l'on sent ou que l'on soupçonne partout.



Le premier inconvénient du système est de coûter très cher au pays. En théorie, le Palais et tous ses gens sont entretenus par la Liste civile. Mais, malgré ses énormes revenus, malgré la sobriété et l'économie du Sultan pour ses dépenses personnelles, la Liste civile ne peut fournir aux soldes toujours grandissantes de la police et de la garde impériales, aux traitements énormes de tant de personnages que la défiance du maître appelle des provinces et retient à Constantinople, et aux libéralités journalières qui suscitent le zèle ou calment l'hostilité. Ajoutez les envois, à travers l'Europe, de présents aux souverains, de plaques en diamants aux ministres et à leurs épouses, et de pots-de-vin aux journalistes allemands, français, américains, etc.

Le Sultan s'est d'abord efforcé d'augmenter ses revenus personnels en augmentant ses propriétés particulières. Il a fait passer dans son domaine privé les terres de la couronne, de l'État, des mosquées, des *tekkés* (couvents), des fondations pieuses (en rejetant sur l'État les charges de ces fondations), et les biens des condamnés à mort, des exilés et des sus-

pects. Il est ainsi devenu le propriétaire du sixième au moins de son Empire. Les champs les plus fertiles des grandes plaines asiatiques et européennes, autour de Brousse, Aïdin, Serrès et Avlona, lui appartiennent aujourd'hui. Ces accaparements ont lésé bien des intérêts particuliers. Ils ont, en outre, grandement ébréché les revenus publics, leur premier effet étant de soustraire à la dîme, en tant que propriétés impériales, des terres qui jusqu'alors payaient l'impôt.

Puis il a cherché des bénéfices, et comme des parts de fondateurs, dans une série d'emprunts ou de concessions aux syndicats financiers, régie des tabacs, quais, chemins de fer, monopoles. Chaque opération de cette sorte lui a rapporté une somme assez forte, — toujours aux dépens de l'État, dont elle augmentait les charges ou diminuait les revenus. Les besoins du Palais grandissant toujours, il a mis la main sur certains revenus publics. Autrefois, les Postes et les Douanes s'administraient elles-mêmes et les bénéfices servaient à l'entretien de la diplomatie. C'est le Palais aujourd'hui qui les exploite : depuis six mois, le corps diplomatique n'a pas touché de traitement. D'autres revenus, le péage du Grand-Pont, par exemple (3 000 francs par jour), étaient attribués au Ministère de la marine. La complaisance du ministre les a fait couler au palais. Ce ministre modèle a même poussé le dévouement jusqu'à vendre les provisions de ses arsenaux, puis le matériel de sa flotte : dans la Corne-d'Or, on peut voir des bateaux à vapeur armés, dont les hélices et les machines ont été vendues pour faire de l'argent.

Enfin, on a dû faire passer au compte de l'État les serviteurs du maître, nommer généraux, maréchaux, amiraux, conseillers d'État ou de préfecture, ministres ou sénateurs, ses mouchards et ses braves. Les revenus publics étaient considérablement diminués depuis dix ans, d'abord par les conséquences de la guerre, puis par l'amortissement des emprunts successifs ; ils avaient en outre perdu les monopoles cédés en garantie de la Dette publique et une partie des dîmes cédées en garantie des chemins de fer. Ils ne pouvaient suffire aux dépenses publiques, et on les chargeait encore des dépenses du Palais ! On trouva un compromis. Aujourd'hui les fonctionnaires de la Porte ne touchent plus de traitements :

les revenus de l'État ne vont plus qu'aux employés du Palais. Les populations, surtout les populations musulmanes, n'ont rien gagné au change : le Palais est un créancier autrement exigeant que la Porte. Une dépêche ordonne de faire rentrer les arriérés, une seconde de vendre ou de confisquer les terres non libérées, une troisième d'arrêter les débiteurs. La prison, vide le matin, est pleine le soir, et pleine surtout de Musulmans, car, dans toutes les villes où l'Europe a des consuls, les autorités, craignant une affaire, n'osent pas pressurer jusqu'au sang les populations chrétiennes.

Et puis, il faut que les fonctionnaires vivent, et le Palais doit fermer les yeux sur leurs *mangeries*, d'autant que chacun d'eux a dans l'entourage d'Yildiz un patron qui partage ses petits bénéfices. La philosophie du système était énoncée et pratiquée devant moi par un Albanais, qui, jadis diplomate, avait eu trop de complaisance pour les projets de l'Albanais-Italien Crispi ; disgracié, il *mangeait* sa préfecture d'Adalia : « Ne vous scandalisez pas trop, me disait-il dans le plus pur français de Paris. En Turquie, tout le monde mange. La seule différence est que, suivant les préceptes de Molière, les uns mangent pour vivre et que les autres vivent pour manger. » Cet homme sage, ayant payé cent mille francs de dettes, puis économisé pareille somme, rentra en grâce, devint pacha, ministre à Madrid, gouverneur de Crète, ministre des affaires étrangères, et partout déploya le même appétit...

Le pays savait depuis longtemps que le seul rôle des fonctionnaires est de tout entraver par leur inquisition, de tout empêcher par leur vénalité et leurs lenteurs. Mais encore n'avait-il jamais vu un pouvoir aussi manifestement contraire, pour ne pas dire aussi délibérément hostile aux intérêts des individus et des peuples. Les travaux qui, dans toute l'Europe, ont le plus développé le bien-être populaire, les chemins de fer, par exemple, ou les télégraphes, ou les routes, n'ont été en Turquie que des instruments de dommage. Les chemins de fer, décuplés depuis vingt ans, n'ont guère servi qu'à doubler la misère populaire. Même si, laissant de côté les opérations scandaleuses et les vols qualifiés, on négligeait les lignes Moudania-Brousse ou Dédéagatch-Andrinople, on ver-

rait par l'histoire des autres lignes que la concession, la construction et l'exploitation fut presque toujours dirigée contre les intérêts indigènes, pour le service d'intérêts étrangers, serviteurs eux-mêmes des intérêts du maître. De cette prétendue rénovation par les chemins de fer, le pays ne peut apprécier qu'un résultat : les dîmes, données en garantie, doivent rendre désormais tout ce qu'elles rendaient autrefois, plus l'argent des garanties. Elles ont doublé en certains gouvernements, triplé ailleurs. Des rapports consulaires affirment qu'elles sont levées deux et trois fois de suite la même année. On a voulu les étendre à des personnes ou à des populations exemptes jusque-là. Et c'est un résultat trop matériel pour n'être pas senti ; la cause en est trop apparente pour n'être pas comprise ou devinée ; et cet exemple des chemins de fer est corroboré par un trop grand nombre d'autres, pour que la conclusion ne s'impose pas à l'esprit de tous : Notre ennemi, c'est notre maître.

*
* *

Le système, n'ayant de raison d'être à l'origine que la peur, ne pouvait avoir de but que la sécurité du Sultan ; pourtant, il n'arrive, en fin de compte, qu'à ruiner de plus en plus la sécurité, à affoler de plus en plus la peur.

Une armée de mécontents se forme, et grandit de jour en jour, et finit par englober tout l'empire, musulmans et chrétiens. Sans parler des victimes individuelles et de leurs familles, des condamnés et des suspects, des emprisonnés, des relégués, des exilés, des commerçants ruinés, des paysans dépouillés, des fonctionnaires non payés ou chassés de leur emploi, tant de partis, de classes et de peuples ont été tour à tour flattés et blessés, Jeunes Turcs dans leurs rêves et leur patriotisme, Vieux Turcs dans leur orgueil, Musulmans dans leur fanatisme ou leurs préjugés et dans ce qu'ils appellent leurs droits, Chrétiens de l'Empire dans leurs chimères nationales ou leurs traditions séculaires, Chrétiens d'Europe dans leurs ambitions ou leur dignité, tous dans leurs intérêts journaliers les plus pressants et les plus vitaux ! Celui qui revendique la direction et le contrôle de toutes les affaires, en porte,

dans l'esprit de tous, l'entière responsabilité. Les fonctionnaires eux-mêmes, et les plus élevés, dénoncent le coupable.

Sans doute, dit le rapport de Mourad-Bey[1], dans un gouvernement aussi dépourvu d'hommes de valeur que celui de l'Empire Ottoman, il était nécessaire et naturel qu'un Grand Souverain tel que Votre Majesté intervînt dans les affaires de l'État et exerçât sur elles une heureuse influence. Mais une intervention dans toutes les affaires devrait être considérée comme absolument nuisible, surtout pour les Souverains absolus. Car, sans l'intervention du souverain, les fautes pourraient être réparées, en les mettant au compte de tel ou tel ministre responsable, qui alors serait destitué ; dans le cas contraire, une réparation est impossible à concevoir. A l'exception de Saïd-Pacha, on n'a pas vu un seul grand-vizir qui, se trouvant aux prises avec une situation difficile, ne commît le crime, pour dégager sa responsabilité, de signaler à tout venant, comme l'auteur responsable, Votre Majesté Impériale, l'accusant de ne pas lui avoir laissé sa liberté d'action.

On arrive à penser tout haut que la ruine de tous est délibérément poursuivie pour la fortune d'un seul :

Il est connu, dit encore ce rapport, même des classes inférieures de la société, que, pour l'extension des propriétés de la Couronne, des empiètements ont été commis sur les droits des humbles... et on tient des propos diffamatoires jusqu'à donner à entendre que Votre Majesté Impériale, ayant perdu l'espoir de conserver son Empire, a l'intention d'amasser une fortune pour assurer l'avenir de sa famille... On dit encore que, comme Votre Majesté s'occupe à amasser une fortune, elle voit d'un œil satisfait que ses serviteurs imitent son exemple... et qu'elle ne peut pas ignorer les prévarications commises au grand jour par les Hassan-Pacha (ministre de la marine).

Ironie ou logique des choses, le mécontentement gagne jusqu'à l'armée, sur la fidélité de laquelle tout le système repose. Car, si le Sultan court un risque, ce ne peut être que du côté de l'armée, soulevée ou autorisée par un *fetwa* (décision) du Cheik-ul-Islam. Le Sultan a cru prendre ses précautions de l'un et de l'autre côté. Le Cheik-ul-Islam, créature du maître qui l'a élevé à ce poste suprême par-dessus tous les degrés de la hiérarchie, est gardé à vue par de sûrs affidés. Pour l'armée, le Sultan a tout fait, croyant

1. Mourad-Bey, *Le Palais de Yildiz*, p. 30 et 34.

de son double intérêt d'avoir une armée solide contre les ennemis du dedans et du dehors, et une armée européenne organisée par des officiers allemands, qui lui serviraient à lui-même de patrons auprès du tout puissant Empereur. Il a fait des écoles militaires pour les futurs officiers et des écoles préparatoires pour les futurs cadets : pris à dix ans, par la faveur du maître, le jeune officier est nourri, logé, vêtu, élevé jusqu'à l'âge de vingt ans dans ces écoles. Peine inutile ! Le jeune officier est à peine sorti des écoles qu'il n'a plus qu'aversion et paroles sévères pour son bienfaiteur. Dans l'armée nouvelle, l'élément vieux, un peu sacrifié, reste fidèle et muet ; mais l'élément jeune, toujours favorisé pourtant, murmure et menace.

C'est que le premier caractère, assurément, d'une armée régulière est d'avoir une solde. Or, on a fait une armée régulière pour tout l'Empire, et l'on n'a plus de solde que pour l'armée du Palais, pour la garde impériale et la garnison de Constantinople. Dans le reste du pays, l'armée de l'État ne reçoit pas plus d'argent que les autres fonctionnaires de l'État. La vieille armée, habituée à ce régime, se contente de peu et vit aux dépens du peuple. Mais la jeune armée a été habituée pendant dix ans à une vie régulière et confortable : elle a, en outre, appris de ses instructeurs européens une certaine dignité personnelle et un peu de cet orgueil corporatif, si hautain dans l'armée allemande ; et il lui fallut crever de faim ou vivre d'expédients.

Ajoutez que les deux faiblesses du maître, la lâcheté et la défiance, sont les défauts les plus antipathiques aux qualités maîtresses de la race : par nature, le Turc est brave et franc. Il est de notoriété publique que le Sultan, craignant les fusils qui portent trop loin, a défendu de déballer et de distribuer aux troupes le nouvel armement, — cet armement payé si cher aux usines allemandes ! Les exercices à feu ne sont pas permis. Quand le général Brialmont, chargé de visiter les fortifications des Dardanelles, demanda à voir l'exercice du canon, on répondit que l'on n'en avait ni la permission, ni les moyens. A Constantinople, les munitions sont déposées en des endroits secrets, et la réunion de plusieurs civils et militaires, connaissant chacun une partie

du secret, est nécessaire pour les découvrir. Dans les provinces, autre spectacle : les arsenaux brûlent, comme par miracle, à la première annonce d'une inspection ; et le Palais, qui souvent a touché sa part sur le prix des farines et des poudres volées, le Palais qui, ouvertement, trafique de la flotte et des arsenaux, est sans blâme pour de telles liquidations... J'ai entendu de jeunes officiers dire tout haut, en public, que l'*homme* est un voleur et un traître et que d'ailleurs (ils font allusion à son type physique et à des racontars de harem) ce n'est pas un Turc, mais un Arménien.

Le Palais, qui sait tout, ne pouvait ignorer un mécontentement aussi général et aussi bruyant. Les policiers avaient trop d'émulation pour rien cacher au maître. L'intérêt personnel, d'ailleurs, les forçait tous à parler, car le silence des uns, infailliblement trahi par les rapports des autres, eût passé pour une connivence et une trahison. Le maître savait donc, jour par jour, qu'un batelier l'avait appelé le *giaour* (infidèle) ou le Sultan trembleur (le mot turc bien plus expressif, usité par tout le peuple, ne pourrait être traduit que dans la langue de Rabelais) ; qu'un iman, dans une mosquée de Stamboul, avait prêché contre l'esclave de l'Europe ; et que le vendredi, au Cercle européen de Péra, les habitués, vers deux heures, tirant leur montre, guettaient la rentrée des troupes et le retour du *Sélamlik* : deux heures cinq, personne encore ! — deux heures dix, les troupes ont dix minutes de retard ! — deux heures vingt, serait-ce pour aujourd'hui ? Mais brusquement les fanfares éclatent : les troupes reviennent ! encore rien de fait ; c'est pour vendredi prochain !

Une telle réalité, à coup sûr, n'avait déjà rien en soi de rassurant, et la police ne s'en tenait pas à la réalité. Pour assurer leur crédit ou s'attirer de nouveaux subsides, c'était une rivalité de tous à découvrir des motifs de crainte derrière les événements les plus insignifiants, ou des intentions perfides derrière les paroles les plus simples. On biffait des livres et des journaux, et l'on signalait, dans les conversations des particuliers, des mots ou des phrases notés comme révolutionnaires :

Outre qu'aucune opinion libérale, disait Mourad-Bey au Sultan, ne peut être exprimée ni dans les écoles ni dans la presse, il est défendu de

se servir des mots : *patrie, amour, effort patriotique, sacrifice, liberté, émancipation, fléau, folie, plainte, révolte, nation, majorité, justice*, et d'autres mots pareils. La censure a biffé d'un alphabet français la phrase : *Tout le monde aime sa Patrie*... C'est pour cette raison que tout le monde s'est mis à apprendre les langues étrangères et à lire les journaux des pays étrangers : quand le *Terdjuman*, qui se publie en Crimée, se vend à Constantinople à 10 000 exemplaires, le *Tarik*, l'un des plus anciens journaux de l'Empire, ne peut pas vendre plus de 150 exemplaires.

Toute réunion, surtout intime, devenait suspecte. Le plus riche Grec de Constantinople donnant un bal dans sa villa du Bosphore, la police faisait le blocus et enlevait la maison d'assaut pour saisir les conjurés : les ministres de l'Intérieur et de la Liste civile étaient de la fête. Dans les provinces, tout conciliabule de fonctionnaires ou de sujets était dénoncé. Une visite chez un consul, une conversation avec un suspect devenaient des chefs d'accusation : à Uskub, deux professeurs du gymnase bulgare sont en prison pour être venus dans ma chambre d'hôtel ; la police de toute la Macédoine me guettait au passage comme un agent de la Double-Alliance, chargé de réconcilier Serbes et Bulgares et d'organiser la révolte pour le printemps prochain.

Quand aucune mauvaise disposition ne pouvait être soupçonnée parmi les peuples, la police travaillait contre elle-même et, se dénonçant les uns les autres, ils inventaient des machines terribles, des révoltes de la garde, des conspirations de chambellans, des colloques entre Mourad, le Sultan détrôné, et Réchad, l'héritier présomptif, et l'officieuse agence Havas communiquait à la presse :

Constantinople, 17 juin.

Avant-hier, le Sultan a promulgué un iradé ordonnant à la police, à la gendarmerie et à la troupe, de faire feu sur tout rassemblement qui ne se disperserait pas après les sommations. On croit que cette mesure est dirigée surtout contre les membres de la Jeune Turquie, assez nombreux dans certaines armes et dans *la marine*.

La marine elle-même, la marine des Lazes et de Hassan-Pacha, était soupçonnée !

Parfois l'émulation de zèle produisait des rencontres étonnantes et des paniques. Au cours des affaires arméniennes, en

perquisitionnant chez des révolutionnaires, on avait trouvé des bombes, que la police de la ville avait soigneusement gardées. Le second jour des massacres, ces bombes, vidées, furent données aux Albanais de la garde, qui devaient les déposer dans les maisons arméniennes, où, quelques jours plus tard, la police les retrouverait. Mais l'un des *toufekdjis*, distrait sans doute par la tuerie, oublia la consigne, et le soir, avec une pointe de vin, il rentrait au Palais en chantant (c'était un Lappe) : « J'ai des bombes dans mon panier ! » La police urbaine, voulant conserver le mérite d'une si belle invention, n'avait pas prévenu la police du Palais. On saisit l'Albanais ; on le fouille : douze bombes ! On se précipite chez le Maître déjà couché ; on le change de maison ; on aligne les douze bombes que, de loin, il peut voir au passage. L'Albanais arrêté et bâtonné criait que le préfet de police avait présidé à la distribution. On court à la préfecture et tout s'explique. Mais les soupçons du maître étaient indéracinables : le vendredi suivant, vingt *toufekdjis* seulement entouraient sa voiture ; les autres avaient pris le chemin de la Tripolitaine.

Enfin, le hasard et les choses elles-mêmes semblaient se mettre de la partie. A sa dernière visite, — sa visite annuelle, — à la mosquée de Stamboul et au manteau du Prophète, comme le Sultan, livide, derrière son fils et Osman-Pacha, mettait le pied sur le seuil, à ce moment précis, un tremblement de terre fit chanceler la pierre et trembler l'édifice. Le mot de dynamite, aussitôt prononcé, met le Sultan en fuite. Il court au quai, se jette dans son caïque et revient. Il n'ira plus à Stamboul. Car Stamboul et dynamite sont associés pour lui maintenant, et ce dernier mot suffit à le rendre stupide : il a défendu la lumière électrique dans la ville à cause des dynamos.

Isolé affolé, se croyant poursuivi de tous et traqué, attendant à toute heure une révolution et la mort, il lisait les journaux d'Europe. Les uns demandaient sa déchéance ou le partage de son Empire. D'autres annonçaient le retour de Mourad à la santé et la possibilité de son retour aux affaires. Quelques-uns prenaient la défense du Sultan ; mais il connaissait le prix de leurs articles et la valeur de leur dévoue-

ment. Quelles folies ne germeraient pas dans ce cerveau, le jour où viendrait la nouvelle que l'Asie-Mineure se révoltait, que des révolutionnaires y semaient les assassinats et les bombes, que les musulmans se plaignaient de la faiblesse du Khalife, que les chrétiens refusaient les impôts, chassaient les gendarmes et préparaient leurs drapeaux anglais ou russes, et que, dans Stamboul même, deux mille Arméniens marchaient sur la Sublime-Porte ?

II

Tel est le protagoniste de notre drame ; et voici les autres personnages.

Il ne saurait être question ici de résumer, même en quelques mots, l'histoire de la nation arménienne. Originaire des hautes montagnes qui se dressent entre la Mésopotamie et la Transcaucasie, ayant débordé sur le plateau de Perse et surtout vers le plateau de Cappadoce et la plaine de Cilicie, elle avait longtemps vécu de ses champs et de ses troupeaux, jusqu'au jour où, perdant l'indépendance, partagée entre le Persan et le Turc et restant chrétienne sous des maîtres musulmans, elle s'était adonnée au commerce et était devenue le grand intermédiaire entre le christianisme d'occident et l'islamisme le plus oriental.

De toutes les chrétientés de Turquie, elle passait pour la plus tranquille et la plus résignée à son sort. Comme toutes les autres, sans doute, elle avait tourné ses regards vers le tsar libérateur. Pierre le Grand avait accueilli les doléances des Arméniens ; Catherine II puis Nicolas Ier leur avaient promis l'indépendance et l'établissement d'un royaume autonome. En 1828, dans la guerre de la Russie contre la Perse, les milices arméniennes avaient aidé les armées russes, et une portion de l'Arménie persane jusqu'à l'Araxe était devenue gouvernement russe sous le nom de Province d'Arménie. A partir de l'entrée en scène d'un nouveau co-partageant de l'Arménie, il y aura, entre la Turquie et la Russie, une question arménienne, longtemps obscure et

dissimulée, mais qui devait se préciser un jour. Bientôt, oubliant ses promesses, le libérateur avait tenté de russifier la nation par l'église et par l'école. Une lutte, — sur laquelle je me réserve de revenir quelque jour, — s'ouvrit entre les préjugés de la foule demeurée favorable à la Russie, et le patriotisme d'une élite qui, depuis 1860, déclara son loyalisme turc et sa haine du « Moscoff ». Car si le régime turc ne sauvegardait que médiocrement les intérêts individuels, la tolérance turque ne mettait jamais en péril l'existence nationale. Pour les Arméniens patriotes, c'est-à-dire pour ceux qui voulaient, de cette race disséminée sous des dominations diverses, faire un jour une nation et une patrie, le danger n'était pas en Turquie, mais de l'autre côté de la frontière. Pendant vingt ans, ouvertement, ils combattirent les sympathies traditionnelles de la masse, et ils furent secrètement aidés dans cette lutte par les hommes d'État qu'avait alors la Turquie et qui comprenaient l'utilité, pour le Sultan, d'un loyalisme arménien; ils furent aidés aussi, de 1860 à 1870, par la France, protectrice de la Turquie.

Aussi, dans la dernière guerre turco-russe, l'approche des Russes, même commandés par l'Arménien Loris Melikoff, ne suscita en Arménie ni l'enthousiasme ni la coopération qu'ils avaient espérés. Mais elle eut pour effet une explosion de fanatisme musulman. La garnison de Bayasid, accusant les Arméniens de connivence avec l'armée assiégeante, les massacra. Dans toute l'Asie-Mineure, on courut sur le *giaour* protégé des envahisseurs, surtout quand on apprit que les Arméniens envoyaient une députation au grand-duc Nicolas sous les murs de Constantinople. Ces massacres permirent à la Russie de stipuler l'article 16 du traité de San-Stefano :

Comme l'évacuation par les troupes russes des territoires qu'elles occupent en Arménie et qui doivent être restitués à la Turquie, pourrait y donner lieu à des conflits et à des complications préjudiciables aux bonnes relations des deux pays, la Sublime-Porte s'engage à réaliser sans plus de retard les améliorations et les réformes exigées par les besoins locaux dans les provinces habitées par les Arméniens, et à garantir leur sécurité contre les Kurdes et les Circassiens.

La Russie, durant les dix années précédentes, avait un peu délaissé les autres chrétiens orientaux pour ne songer qu'aux

« petits frères » bulgares. Mais, une fois ses projets réalisés dans les Balkans, elle se tournait vers l'Asie turque, et alors apparut en plein jour la question arménienne. La Russie prenait ouvertement contre la Porte ce rôle de protectrice des Arméniens, que la Porte, en secret, avait essayé de jouer contre elle. Elle donnait à la foule un motif d'espérances et comme un gage de ses intentions, afin de détruire les accusations ou les insinuations de l'élite.

La Porte ne voulut pas laisser une telle arme aux mains des Russes et, renchérissant sur leurs promesses, elle offrit aux Arméniens un plus sûr garant de son bon vouloir. Au mois de juin 1878, elle signait avec l'Angleterre l'alliance défensive connue sous le nom de Convention de Chypre : l'Angleterre garantissait au Sultan l'intégrité de ses possessions asiatiques, et le Sultan « promettait à l'Angleterre les réformes nécessaires (à être arrêtées plus tard par les deux puissances) ayant trait à la bonne administration et à la protection des sujets *chrétiens et autres* de la Sublime-Porte, qui se trouvent sur les territoires en question ».

Il faut noter la différence. A San-Stefano, on stipulait des réformes, par conséquent des privilèges pour la seule Arménie. La convention de Chypre promettait de rendre l'Asie-Mineure habitable à tous, Musulmans et Chrétiens, Arméniens, Grecs, Lazes et Kurdes, sans distinction de race ni de religion. L'Angleterre ne se portait garante que d'une promesse faite *à tous les sujets, chrétiens et autres*, de la Porte. Mais le Turc fut plus arménophile que l'Anglais : sur les conseils de la Porte, à l'instigation du Sultan, le patriarche arménien, monseigneur Nersés, envoya des doléances et des délégués au congrès de Berlin, et la diplomatie turque fit entrer ainsi dans l'article 61 du traité de Berlin l'article 16 de San-Stefano; elle l'aggravait même en promettant aux puissances des rapports périodiques sur les mesures prises et en leur reconnaissant le droit d'en surveiller l'application.

De 1880 à 1890, ces réformes ne furent ni présentées par la Porte ni réclamées par les Arméniens. La Russie était en pleine défaveur à Constantinople. L'Angleterre et la Triple Alliance y étaient au contraire toutes-puissantes, et pourtant l'Angleterre ne demandait rien pour les provinces dites armé-

niennes. C'est que la Porte, comprenant son erreur et abandonnant la théorie russe d'une Arménie privilégiée, en était revenue à la théorie anglaise d'une Asie-Mineure pacifiée et bien administrée, unie pour la défense et l'intégrité de l'Empire. L'Angleterre, dans son mémorandum pour la convention de Chypre, tout en rappelant « les réformes nécessaires dans le gouvernement de ces régions », avait déclaré ne pas croire « désirable plus qu'un engagement en termes généraux »; elle ajoutait qu'elle ne regardait pas comme « impossible qu'un choix soigneux et un fidèle appui des officiers individuels, auxquels le pouvoir doit être confié dans ces contrées, fût un élément plus important, pour l'amélioration de la condition du peuple, que même des changements législatifs. » Elle conserva jusqu'au bout cette théorie :

L'ambassadeur russe qui part en congé, écrit sir Ph. Currie le 14 février 1894, est venu me faire sa visite d'adieu. Il m'a parlé de la question arménienne : pour les cas de mauvaise administration signalés par les consuls russes, il a fait des représentations à la Porte... Je lui ai répondu que nous avions fait de pareilles représentations non officielles, mais que nous trouvions difficile, sinon impossible, d'amener la Porte à introduire des réformes dans la Turquie asiatique et que, dans notre pensée, le point le plus important était d'assurer la nomination de bons gouverneurs.

Les Arméniens, de leur côté, savaient par expérience l'inutilité des réformes écrites, annoncées à l'Europe, publiées dans tout l'Empire et jamais appliquées. Ils appréciaient, comme l'Angleterre, le « choix soigneux » des fonctionnaires détenteurs du pouvoir. Ils ne purent que se déclarer satisfaits de ce choix, puisqu'il tombait alors sur eux-mêmes et que l'administration turque devenait arménienne. Il faut, en effet, avoir connu la Turquie et surtout l'Asie-Mineure vers 1888, pour imaginer la situation que la Porte avait faite aux Arméniens. Non seulement leurs communautés avaient pleine liberté pour leurs églises et leurs écoles, mais au Palais, où ils étaient ministre et secrétaires de la Liste civile, à la Porte, où l'un d'eux, Agop-Pacha, avait le portefeuille des finances, dans les gouvernements généraux, dans les préfectures, dans les tribunaux, ils tenaient tous les emplois de confiance. Auprès des valis musulmans, gouverneurs de parade, l'Armé-

nien, dans presque toutes les provinces, était directeur des affaires politiques, chargé des relations avec les consuls et de toutes les affaires européennes. De 1880 à 1888, on peut dire que la Turquie officielle n'eut de places que pour les Albanais et pour les Arméniens. Le Sultan donnait le pouvoir extérieur, le sabre, à ses chers Albanais; il confiait l'administration, la plume, à ses fidèles Arméniens : « nation fidèle, *Millet-i-Sadica* » remplaçait couramment « nation arménienne », même dans les papiers officiels.

Sur les fonds de la Liste civile, le Sultan entretenait dans les universités d'Europe des étudiants arméniens dont il faisait ensuite ses hommes de confiance. Leur loyalisme lui était assuré et il favorisait leur propagande nationale. Le mouvement arménien, très actif déjà, se faisait au grand jour et ne semblait en rien contraire aux intérêts ni aux désirs du Maître : « La Turquie asiatique, avait dit lord Salisbury dans le mémorandum de Chypre, contient des populations de beaucoup de races et de religions différentes, qui ne possèdent pas de capacités pour l'autonomie et pas d'aspirations pour l'indépendance, mais qui doivent leur tranquillité et toute perspective de bien-être politique au gouvernement du Sultan. » Arméniens et Turcs étaient alors persuadés de cette vérité, et l'Angleterre s'efforçait de prévenir ou d'atténuer entre eux les froissements toujours produits par les mêmes causes : vexations et brigandages des Kurdes, exactions et mangeries de l'autorité. Exactions et vexations ne sont, en effet, possibles ou réellement gênantes — car la patience du chrétien est grande, son accoutumance longue et ses exigences minimes — que par la complicité ou la négligence des gouverneurs généraux et des préfets. L'ambassade anglaise tenait à jour un dossier de l'Empire, où chaque fonctionnaire avait sa fiche, avec le relevé exact de sa carrière et surtout de ses mangeries. A chaque nomination de préfet ou de gouverneur, elle intervenait. L'Asie-Mineure, que j'ai connue de 1888 à 1890, faisait à ses pachas une légende de bonté, surtout à l'honnête gouverneur d'Angora, Abeddin-Pacha : « C'est le bon pacha, me disait en 1890 mon gendarme d'escorte; tout le monde l'aime, même chez vous; quand le Sultan l'avait envoyé en France et qu'il dut en repartir, tous les petits enfants de

Paris pleuraient dans les rues en disant : Voilà le bon pacha qui part. »



Il ne faut rien exagérer : les Arméniens n'avaient pas souvent de ces explosions de tendresse. Mais si les imperfections du régime turc eussent à certaines heures pu ébranler leur loyalisme, la claire notion du danger moscovite les eût bien vite ramenés. Il était impossible, en effet, de s'y tromper maintenant : les prévisions des patriotes n'étaient pas alarmistes : la Russie semblait avoir pris à tâche de supprimer la nation arménienne à l'intérieur de ses frontières.

Depuis 1870 surtout, les Arméniens avaient beaucoup prospéré au sud du Caucase. Débordant de leur pays, ils avaient peu à peu occupé la Géorgie, et les grandes villes étaient en majorité arméniennes : Tiflis, Alexandrapol, etc. La terre était passée dans leurs mains. Le commerce local et le transit entre l'Europe et la Perse les avaient enrichis, et leurs maisons avaient des comptoirs en France, en Angleterre, en Amérique, dans le monde entier. Mais leurs sentiments à l'égard des Russes n'avaient pas changé. Au contraire, à mesure que leurs relations avec l'Europe développaient leur culture, à mesure qu'un plus grand nombre de leurs fils s'en venaient aux universités d'Allemagne et de France, et qu'un plus grand nombre de leurs marchands fréquentaient l'Angleterre et l'Amérique, l'idée nationale arménienne gagnait des adeptes plus nombreux et plus convaincus. Les journaux arméniens de Tiflis, les écoles, les prédicateurs, toute la jeunesse s'en faisaient les organes auprès du peuple. Des brochures anti-russes circulaient dans les villages, promettant une autonomie donnée par l'Europe.

Le gouvernement essaya d'abord des rigueurs individuelles : nombre d'Arméniens prirent le chemin de la Sibérie « par mesure administrative ». Puis, en 1884, il tenta un véritable coup d'État. Profitant de la mort du catholicos Georges et de la vacance du Siège, il fit fermer les écoles et ne les laissa rouvrir qu'au bout de trois ans, après avoir forcé la main à la nation et fait élire son candidat Makar, contre Melchissedek, candidat des patriotes. Les écoles furent rouvertes,

mais avec défense d'enseigner la langue, la religion, l'histoire et la géographie arméniennes : le russe était désormais la seule langue tolérée.

En même temps, on employait tous les moyens pour l'union des églises, ou plutôt pour la suppression de l'église arménienne, qui, sous son patriarche œcuménique, son catholicos, restait toujours indépendante, aussi éloignée de l'orthodoxie que du catholicisme. Quand le catholicos Makar, malgré ses sentiments russophiles, alla se plaindre à Saint-Pétersbourg au sujet des écoles fermées, on essaya, mais vainement, de l'amener dans le giron de l'église orthodoxe. La Société orthodoxe de la Croix-Rouge faisait une propagande active dans les villages, et ses émissaires présentaient aux paysans des feuilles d'adhésion à l'église russe : une signature au bas de la feuille et l'Arménien était orthodoxe; la moitié d'un village signant, l'église passait au clergé russe. Pour hâter les conversions, le gouvernement donnait des terres aux adhérents, et à eux seuls. La population arménienne ayant beaucoup augmenté, les paysans demandaient depuis longtemps qu'on leur distribuât les terrains en jachère, surtout autour de l'ancienne capitale des Bagratides, Ani. Comme ils se montraient trop attachés à leur église, le gouvernement importa de Russie des colonies de dissidents qu'il établit en cet endroit.

Paysan, clergé, commerçants, classe dirigeante, toute l'Arménie russe lésée dans ses sentiments et ses intérêts enviait le bonheur des Arméniens de Turquie. Des sociétés secrètes se formèrent à Tiflis contre l'autorité russe, et le tribunal de Kars condamna à vingt ans de travaux forcés le chef du Comité patriotique arménien. Ces comités étaient en rapport étroits avec les villes de Turquie et surtout avec les Arméniens de l'étranger, qui venaient de fonder la Société désormais historique de l'*Hindchak, la Sonnette.*

L'Hindchak date de 1887. Il fut fondé à Paris par un Arménien du Caucase, nommé Avetis Nazarbek, descendant d'une ancienne famille. Ce devait être, dans la pensée de son fondateur, une sorte de comité central de la nation, qui essaimerait dans le monde arménien et fonderait des sous-comités, mais qui resterait toujours la tête et le maître du mouvement : tous les adhérents s'engageaient à recevoir

les ordres des chefs et à ne rien faire sans les consulter. Aujourd'hui encore, Nazarbek en est le président et le moteur. Venu à Paris pour étudier la médecine, il quitta bientôt la France pour des raisons de santé et s'installa à Genève. C'est là que, durant quatre années (1888-1892), il travailla à l'organisation et au développement de la propagande, surtout par ses journaux et revues en arménien, l'*Hindchak*, bi-hebdomadaire et surtout politique, *l'Aptak* (la Claque), mensuel et surtout pamphlétaire, *le Gahapar* (l'Idée), trimestriel et moins exclusivement consacré aux choses arméniennes. Puis, les événements se précipitant, Nazarbek voulut se rapprocher de l'Arménie et, de 1892 à 1894, il s'installa à Athènes avec son comité central. Mais, traqués par la police turque, insuffisamment protégés par la primitive police du roi Georges, son comité et lui revinrent en Occident et, après une courte halte à Paris, ils s'installèrent définitivement à Londres (1894).

Ils se proposaient le développement de l'idée nationale arménienne en Turquie et surtout la lutte pour cette même idée en terres russes. Leurs rêves n'allaient pas alors jusqu'à l'indépendance, ni leurs vœux jusqu'à des privilèges. En Turquie, ils demandaient seulement un peu plus de sévérité contre les Kurdes oppresseurs et contre les préfets et gendarmes voleurs. Sentant déjà une légère hésitation dans l'affection du Sultan pour ses Arméniens, ils s'efforçaient de le ramener à ses sentiments d'autrefois et de le convaincre qu'en dehors de la tranquillité de leur pays, de la liberté de leurs écoles et de leurs églises, de la sécurité de leurs personnes et de leurs biens, et de la suppression des impôts — infamants, disaient-ils — payés par le chrétien aux beys ou aghas musulmans, ils n'avaient aucune revendication proprement politique : ils entrevoyaient seulement pour leurs communautés, mais dans un avenir très lointain, une organisation en villages, communes ou cantons (ils étaient alors à Genève), qui confierait seulement aux chrétiens indigènes le soin de la police locale et la collecte des impôts, et qui n'entamerait en rien la souveraineté ni les revenus de la Sublime-Porte.

Mais, loyalistes en Turquie, ils commençaient en Russie une lutte ouverte contre les autorités. Leurs relations avec les

nihilistes, souvent affirmées par le gouvernement russe, ont toujours été niées par eux. Il semble bien que jamais les chefs de l'Hindchak ne négocièrent une entente avec les sociétés nihilistes, dont ils réprouvèrent toujours les procédés et même les doctrines. Mais il semble bien aussi qu'un grand nombre d'Arméniens nihilistes s'affilièrent à l'Hindchak. Le gouvernement russe ne fit pas de différence : tout hindchakiste fut traité en nihiliste ; le seul mot de « Hindchak » prononcé conduisit en Sibérie, et l'on fit une chasse active aux numéros du journal *Hindchak*. Mais journal, lettres du comité et des sous-comités pénétraient sans grande difficulté par la frontière turque, bien difficile à surveiller. C'était une lutte de ruses et de secrets, où le gouvernement, comme toujours, n'avait pas le dessus, et qui ne servait qu'à affermir les convictions nationales, même parmi les indifférents.

Pour fermer sa frontière et aussi pour prendre l'offensive contre les comités de Turquie, le gouvernement russe installa dans l'Arménie turque une police et une propagande. La propagande s'adressait surtout aux districts limitrophes et essayait de les convertir à l'orthodoxie, en leur promettant le soutien du tsar et l'entrée prochaine des troupes libératrices. La police se composait d'Arméniens et de Musulmans stipendiés, de fonctionnaires surtout. Auprès de chaque gouverneur et dans chaque préfecture, la Russie avait son espion : à Erzeroum, par exemple, ce rôle était tenu par le cadi de Hassan-Kala, et, de toute la province, on venait lui vendre des renseignements. Des inspecteurs et des espions faisaient des tournées régulières et semaient dans les villages des feuilles d'adhésion à l'orthodoxie.

Police et propagande produisirent un grand émoi dans toute l'Asie-Mineure : orgueil des chrétiens et craintes des musulmans à l'annonce du « Moscoff » qui viendra bientôt ; colère des comités contre les traîtres et les vendus ; inquiétude du clergé et des patriotes devant les conversions extorquées ; méfiances de l'autorité qui sent une agitation tout autour d'elle et qui trouve les chrétiens moins souples à ses fantaisies ; redoublement de propagande arménienne : les esprits peu à peu penchèrent à la violence, et l'on se prépara à la guerre ouverte. Dans cette lutte entre les Arméniens et la

Russie, les intérêts de la Turquie étaient évidents. Le catholicos Makar, l'ancien protégé des Russes, avait, en 1888, fait renouveler au Sultan les assurances de dévouement de la nation. Les Hindchakistes eux-mêmes, en relations directes avec le Palais, ne cessaient de protester publiquement et secrètement de leur loyalisme. Mais si les intérêts de la Turquie étaient d'un côté, le Sultan voyait maintenant les siens de l'autre.



On peut dire que, jusqu'en 1890, Abd-ul-Hamid, obsédé par les souvenirs de la dernière guerre, avait gouverné contre la Russie. Il avait demandé les conseils et l'appui de la Triple Alliance pour ses possessions d'Europe, de l'Angleterre pour ses provinces asiatiques. L'empereur d'Allemagne, qui vint lui rendre visite, était son grand protecteur. En juin 1892, un mémorandum de la Porte à l'ambassade d'Angleterre protestait encore des dispositions « dont les autorités impériales sont animées envers la grande nation amie ». Cette politique avait subi une légère déviation, après l'annexion de la Roumélie par les Bulgares, que soutenait la Triple Alliance. Elle avait bientôt repris son cours et elle était personnifiée en Kiamil-Pacha, l'homme de l'Angleterre.

Kiamil resta grand vizir jusqu'en septembre 1891. A partir de 1890, sa faveur avait graduellement décru, à mesure que le Sultan avait vu paraître et se multiplier les signes précurseurs d'un nouveau groupement de l'Europe. La Russie, jusqu'alors isolée, avait trouvée une amie. La Triplice semblait se disjoindre et l'Angleterre s'attirer peu à peu la désaffection de tous. Le Sultan allait se trouver seul en face du Russe qu'il avait défié. Par brusques à-coups on le vit changer sa politique. Qui dit changement dans les États orientaux, et surtout en Turquie, et plus encore sous le Sultan Abd-ul-Hamid, dit presque toujours revirement. Le Sultan devint l'ami des Russes. Signa-t-il avec eux, comme certains l'affirment, un traité secret qui serait le pendant de la convention — d'abord secrète — de Chypre avec les Anglais? Cette affirmation a été répandue par les Jeunes Turcs; or, depuis la conversion à leurs idées de Saïd-Pacha, ministre des Affaires

étrangères, ils peuvent être en possession de bien des secrets. Ces engagements sont-ils très étroits? Les mêmes Jeunes Turcs prétendent qu'ils font du Sultan l'humble vassal, le serviteur très docile de la Russie, et que les ordres de l'ambassadeur et du drogman russes sont aveuglément obéis au Palais. Il faut faire la part des récriminations ; mais il est certain que depuis 1890, et surtout depuis la chute de Kiamil-Pacha en 1891, une série de mesures ont prouvé l'intention du Sultan de plaire à la Russie et à son ambassadeur : cette chute elle-même, l'ouverture des détroits à la flotte volontaire, l'attitude de la Porte dans la visite de Stambouloff et l'affaire du Sinaï, les échanges de cadeaux et de cordons, et les envois d'ambassades extraordinaires en furent les marques les plus visibles. On y peut joindre le changement de dispositions à l'égard des Arméniens. La politique du Sultan à l'égard de ceux-ci étant hostile à la Russie, il devait l'abandonner le jour où il tomberait sous la dépendance des Russes.

D'ailleurs, ce changement avait été préparé par divers événements. Dès 1887, il y avait eu une légère mauvaise humeur du Sultan. Saïd-Pacha, tombé en défaveur, voulait reprendre la main. Sans que rien motivât cette démarche, il demanda au Palais d'étudier les fameuses réformes promises par le traité de Berlin, et dont personne, depuis sept ans, ne parlait plus. Le Sultan soupçonna les Arméniens d'avoir acheté Saïd. La fondation de l'Hindchak et sa propagande, malgré les protestations de ses chefs, l'inquiétaient. Il se croyait joué par eux. Il mettait sur leur compte la propagande des agents russes. Les plaintes des autorités contre les menées secrètes des Arméniens, le mécontentement et l'inquiétude des musulmans indigènes, faisaient naître en lui des terreurs insurmontables. Il se rapprocha des chefs kurdes qui jadis, à l'exemple des beys albanais, et à son instigation, avaient formé une ligue pour la défense et l'intégrité de leur pays. Il ordonna aux autorités de surveiller étroitement les fonctionnaires arméniens et la propagande arménienne. Aussitôt, il y eut des exils : la communauté de Van fut durement frappée en 1888. Les préfets soumirent à une revision les firmans impériaux accordés aux églises et aux écoles : on ferma toutes celles qui dans les années dernières avaient été ouvertes au su de l'au-

torité, mais sans firman. Les exactions dans les levées d'impôts redoublèrent. En même temps les Kurdes, se sentant soutenus ou du moins non contrariés, s'abandonnent à leurs fantaisies : le grand bandit Moussa-Bey, après un procès fameux où l'on démontre sa culpabilité et sa vie de rapines, est acquitté. Les *dere-beys* (beys de la vallée), des plaines et les *aghas* des montagnes rançonnent les hommes et enlèvent les femmes. Les évêques se plaignent des conversions forcées à l'Islam. En 1889, dans les districts-frontières surtout, la situation des Arméniens devient très dure.

Le 26 février 1890, le conseil de la nation, par l'organe du patriarche Achikian, adresse à la Porte des doléances auxquelles on donne une réponse polie. Mais en mai, sur une dénonciation venue on ne sait d'où, les autorités d'Erzeroum reçoivent l'ordre de fouiller les églises arméniennes et d'y chercher les armes et les munitions entassées là par les révolutionnaires. La perquisition se fit avec la maladresse et la brutalité que le pouvoir turc apporte d'ordinaire à ces opérations. L'église cathédrale, défendue par les Arméniens, fut prise de force et profanée par les soldats ; la perquisition prouva seulement que ni dans les autels, ni sous les dalles soulevées, ni dans les armoires forcées il n'y avait d'armes ni de poudres ; mais vingt Arméniens avaient été tués et plus de trois cents blessés.

III

Cette affaire d'Erzeroum, qui mit du sang entre le Sultan et ses Arméniens, marque véritablement la fin de l'entente. Désormais, le Sultan sera convaincu que la propagande des comités est tournée contre lui et que toute la nation marche derrière les Comités. Les Comités, d'autre part, se persuadent que l'on ne peut rien obtenir de l'intelligence ou du bon vouloir du Maître et qu'il faut lui forcer la main. Leur but sera de l'intimider et, si la peur ne suffit pas, de créer en Asie-Mineure par tous les moyens un état des choses et des esprits qui attire l'attention et, si possible, l'intervention des puissances européennes.

Les Co ... ies par des me-
nation d... nommé Garabet
fluence ... de Samsoun, a été
au sein ... pour avoir dénoncé
pour la ... placards. Le nommé
relatio ... masia, également par
ment ... leurs secrets... Un
leur ... ranchée et placée entre
So ... upé introduit dans la
la ...
a ... les Arméniens restés
u ... ndifférents durent servir
l ... peu, chaque ville armé-
... un comité omnipotent. Les
... gnaient dans l'ombre et le
... fabuleux ; tel ce « Baron
... Marsovan, en 1892-1893,
... que personne l'eût jamais vu.
... ands devaient fermer le bazar.
... ant tel ou tel fonctionnaire,
... le saluaient au passage. La
... mans et chrétiens devenait un
... à Tokat pour un tapis, à
... propagandistes, armés et par-
... les villages ; ils excitaient les
... musulmans, sous prétexte, ou à
... plus ou moins volontaires, de
... en conteste. On rossait et l'on
... eurs de taxes. On attaquait les
... ouvernement.
... sembla nécessaire et l'on essaya
... les Sassouniotes se souciaient mé-
... onale et, pour leurs affaires per-
... entente avec leurs aghas kurdes
... intervention européenne. Du côté de
... mieux préparé : les Zeïtouniotes,
... en étaient à leur troisième révolte

Le Trochak, au reste, en tant que société, n'eut pas un grand rôle : l'attaque de la Banque Ottomane en 1896 fut son seul exploit; après un court séjour à Vienne, son comité central était revenu à Genève, où il se trouve encore, sans influence et sans argent. Mais, au sein même de l'Hindchak, jusqu'en 1893, les Arméniens russes eurent une influence prépondérante, surtout dans les comités d'Asie-Mineure. Là, à partir de 1891, les Hindchakistes se conduisirent en véritables terroristes, aussi bien envers leurs congénères qu'envers les populations musulmanes et les autorités turques. Leur but hautement avoué était de rendre nécessaire, à n'importe quel prix, une intervention européenne, pour obtenir l'établissement d'une province (aussi petite que l'on voudrait) ou simplement d'un canton autonome qui serait le noyau indestructible de la future nation arménienne. L'exemple des Slaves et le mot bien connu d'Aali-Pacha sur le Zeïtoun hantaient leurs esprits : ils voulaient un Montenegro arménien. Ils croyaient qu'étant donné la propagande et l'oppression russes, et, d'autre part, l'entente du Sultan avec le Tsar, ils n'avaient plus de temps à perdre. A cette heure décisive, mesurant l'importance et les difficultés de l'entreprise, ils étaient décidés à tous les sacrifices et à tous les moyens :

« Il faudra beaucoup de choses pour arriver à la délivrance, disait la Ligue patriotique arménienne dans un de ses Appels; il nous faudra beaucoup de temps et d'argent, et il nous faudra beaucoup de sang... Pour accomplir notre œuvre, beaucoup devront engager leurs vies et succomber, les armes ou la plume à la main[1]. »

Il fallait d'abord grouper toute la nation et montrer à l'Europe une Arménie, et une Arménie mécontente. Or, le peuple arménien, malgré tout, n'était pas mécontent, dans l'ensemble tout au moins. Les paysans souffraient et criaient, mais les citadins, habitués au calme et aux bénéfices du bazar, et surtout les fonctionnaires arméniens, très nombreux encore dans toutes les administrations, ne se plaignaient pas. Les comités rencontrèrent de l'indifférence chez les riches et de l'hostilité chez des employés du gouvernement, qui les dénoncèrent même

1. *Livre Bleu*, 1896, 6, p. 38.

aux autorités. Les comités terrorisèrent les riches par des menaces, les mouchards par des assassinats. « Le nommé Garabet Kernulian, écrit l'agent consulaire anglais de Samsoun, a été assassiné par ordre des Comités arméniens pour avoir dénoncé au sous-préfet leur intention d'afficher des placards. Le nommé S. Paghladounian a été assassiné à Amasia, également par ordre des Comités, pour avoir dénoncé leurs secrets... Un autre espion, Djamakian, a eu la tête tranchée et placée entre ses mains, et un de ses doigts coupé introduit dans la bouche[1]. »

Avertis par de tels exemples, les Arméniens restés fidèles à la Turquie ou seulement indifférents durent servir ou tolérer la propagande. Peu à peu, chaque ville arménienne tomba sous la tyrannie d'un comité omnipotent. Les chefs, inconnus de la foule, régnaient dans l'ombre et le mystère sous des noms à demi fabuleux ; tel ce « Baron Minet » que tout le district de Marsovan, en 1892-1893, connaissait, et suivait, sans que personne l'eût jamais vu. Un ordre paraissait, et les marchands devaient fermer le bazar. Un placard était affiché dénonçant tel ou tel fonctionnaire, et le lendemain des coups de feu le saluaient au passage. La moindre dispute entre musulmans et chrétiens devenait un prétexte à bataille ou à rébellion, à Tokat pour un tapis, à Siwas pour une charrette. Des propagandistes, armés et parfois montés, circulaient dans les villages ; ils excitaient les paysans contre leurs voisins musulmans, sous prétexte, ou à cause parfois de conversions plus ou moins volontaires, de troupeaux volés, de champs en conteste. On rossait et l'on tuait les gendarmes collecteurs de taxes. On attaquait les convois et les caisses du gouvernement.

Enfin une révolte ouverte sembla nécessaire et l'on essaya du côté du Sassoun. Mais les Sassouniotes se souciaient médiocrement de l'idée nationale et, pour leurs affaires personnelles, ils préféraient une entente avec leurs aghas kurdes à toutes les promesses d'intervention européenne. Du côté de Zeïtoun, le terrain était mieux préparé : les Zeïtouniotes, depuis un demi-siècle, en étaient à leur troisième révolte

1. *Livre Bleu*, 1896, 3, p. 123-190.

ouverte et, dans l'intervalle, ils avaient vécu en une perpétuelle semi-rébellion. En 1892, un mouvement semble avoir été tenté. Mais ces affaires de Zeïtoun, qui seraient parfaitement connues si le Gouvernement français publiait un Livre Jaune, restent bien ténébreuses encore. Ce ne fut que beaucoup plus tard, en octobre 1895, quand la crise arménienne battait son plein, que les Zeïtouniotes se levèrent pour cette insurrection de six mois, que Nazar-Bek a racontée dans la *Contemporary Review* (avril 1896).

En somme, l'agitation des comités n'avait produit que des assassinats de traîtres, quelques fuites de suspects, des enlèvements de filles et des vols de troupeaux, une certaine excitation parmi les chrétiens, un grand mécontentement et une sourde colère parmi les musulmans, et un malaise général à la suite des querelles, des vengeances et des dénonciations.



Ainsi quelques hommes avaient entrepris de créer une nation arménienne à tout prix et par tous les moyens. Mais si les comités s'égaraient en une politique condamnable et inutile, le Sultan allait commettre une erreur bien plus grande et bien plus criminelle, en confondant, comme de parti pris, la nation et les comités, le peuple et une poignée de meneurs. Qu'il ait cru nécessaire à sa sécurité personnelle et à la tranquillité de son empire de supprimer la propagande arménienne, soit! Ce n'était pas une politique d'homme éclairé et perspicace, car, même en acceptant les demandes des comités et l'autonomie d'une province arménienne, on peut croire qu'il eût servi les véritables intérêts de son gouvernement et de ses peuples : mais c'était son droit de souverain absolu. Or, il pouvait atteindre les comités, malgré le secret et la terreur dont ils s'entouraient, et, en fait, l'autorité les atteignit toutes les fois qu'elle en reçut l'ordre et qu'elle voulut s'en donner la peine : à Marsovan, le sous-préfet cerne de nuit la maison où siège le comité, l'enlève d'assaut malgré une défense acharnée, tue cinq membres, met en fuite les autres, et l'agitation disparaît. D'autre part, il pouvait, par l'intermédiaire du Patriarche, des évêques,

des chefs des communautés et surtout de ses fonctionnaires arméniens, arriver à la nation et réveiller en elle, contre les comités, le désir de calme et de paix qui animait au fond ce peuple de commerçants, moins curieux de politique que de bonnes affaires.

Mais tous ces instruments d'influence et de pacification furent brisés un à un ou employés à l'œuvre de tyrannie et de persécution. On surveilla d'abord les employés arméniens et on élimina ceux qui ne voulurent pas se prêter aux besognes d'espionnage. Il ne resta bientôt plus que les mouchards ou les coupe-bourses, dont la présence, loin de rassurer les populations, ne faisait qu'aigrir les rapports entre préfets et Arméniens. Mépris, colère, désir de vengeance d'un côté, suspicion, tyrannie, craintes personnelles de l'autre, on arrivait peu à peu aux coups de couteau ou aux emprisonnements en masse. Traqués par la haine publique, les Arméniens demeurés fonctionnaires fuyaient de toute l'Asie-Mineure et venaient à Constantinople se poser en victimes de leur loyalisme et en accusateurs de leur peuple.

Sur leurs dénonciations, le gouvernement s'en prit alors aux chefs des communautés : l'évêque de Zeïtoun, l'évêque de Hadjin, l'évêque d'Adana, l'évêque d'Arabguir, l'évêque de Fernooz, les métropolitains de Mouch, de Kemakh et de Boulanik, et plus de cent prêtres, furent arrêtés, emmenés les fers aux pieds dans les prisons d'Alep ou d'Erzeroum, exilés à Rhodes et à Saint-Jean-d'Acre, ou même condamnés à mort. Le Sultan avait déconsidéré le patriarche Achikian par les basses besognes qu'il lui avait imposées. Les comités forcèrent le patriarche à démissionner. La nation élut alors un homme estimé de tous, monseigneur Ismirlian, en qui le Sultan aurait pu trouver un modérateur des esprits : car, chez les chrétiens et chez les musulmans, la rigidité des mœurs du Patriarche, sa charité et son activité apostolique lui avaient fait un renom de saint; l'Europe et ses représentants appréciaient sa droiture et son intelligence. Patriote sans faiblesse, monseigneur Ismirlian était incapable de flatteries envers les passions populaires ou d'ambitions chimériques pour sa nation et pour lui-même. Mais il était incapable aussi des besognes indignes que le Palais avait imposées à ses prédé-

cesseurs, et le jour de son intronisation il avait prêté le serment de fidélité en ces termes :

Ce serment doit avoir un triple caractère de fidélité au gouvernement, de fidélité à la nation arménienne, de fidélité à la constitution.

Ma fidélité, d'abord, va au gouvernement. Mais cet engagement est limité par les droits que nous avons à la vie, à la propriété, à l'honneur, à la sécurité. Toute déclaration de fidélité, sans cette réserve, serait un mensonge et une fraude, dangereuse pour les intérêts de la nation et du gouvernement. Tout désir, toute demande, toute doléance, toute démarche, qui se proposera l'affermissement de ces droits, loin d'être une violation de mon serment, sera au contraire une preuve de mes sentiments de fidèle loyalisme.

En second lieu, ma fidélité à la nation : c'est la fidélité même à l'Église ; car le devoir de notre Église apostolique est de ne pas se séparer des droits du peuple. Les droits de nos Église et Nation sont imprescriptibles et sacrés. Votre Patriarche en sera le défenseur et l'interprète, puisqu'il en est le gardien responsable devant la Nation et devant l'Église.

Enfin, pour le respect de la constitution et la conduite de nos affaires intérieures, toute ma carrière passée vous doit être un sûr garant.

Pour apprécier la dignité, mais aussi la modération de ce discours, il faut savoir qu'il fut prononcé au commencement de janvier 1895 : après quatre ans de tyrannie, de vexations, d'exils, d'emprisonnements et de pendaisons, après deux mois de massacres déjà commencés et plus de vingt mille victimes, pas un mot de récriminations, pas une demande politique, mais le seul droit réclamé pour un peuple de vivre, et de vivre en paix. Le Sultan traita cet homme en révolutionnaire, refusa de le recevoir désormais, et finit par le forcer à démissionner.

Après les chefs, les communautés. Sous prétexte de revision, on reprend les firmans des écoles et des églises. On confisque les cimetières comme terrains usurpés. On empêche les chants religieux comme révolutionnaires. Le commerce du bazar est entravé, sous mille prétextes; les boutiques de vin ou d'alcool, par exemple, sont fermées ou saisies dans le voisinage des mosquées et lieux saints, qu'elles souillent ; or, avec les innombrables *djamis*, *tekkés*, *médressés*, tombeaux de saints et

fontaines miraculeuses d'une ville musulmane, tout le bazar et toute la ville sont dans le voisinage d'un lieu saint. On enlève les enfants et les filles et on les convertit à l'Islam. Aux individus, on défend la moindre réunion; tout conciliabule devient un comité pour la police, et tout soupçon un motif d'arrestation. L'autorité sait exactement le nombre des comités et de leurs membres, qui souvent se font hautement connaître; mais, quand un placard, un assassinat ou un attentat survient, on arrête en masse tout un village ou tout un quartier : à Narman 58 personnes, à Mouch 250, à Bitlis 60, à Zeïtoun plus de 300. On juge à la grosse et l'on ne condamne qu'à l'exil ou à la mort : à Rhodes et à Saint-Jean-d'Acre, au bout de six mois, on a plus de 1 200 forçats arméniens et les pendaisons ont dépassé deux ou trois centaines. Et cependant les comités eux-mêmes, en des placards, en des lettres ouvertes, préviennent le palais et les préfectures qu'eux seuls ont agi.

Il est visible, d'autre part, que les communautés sont tyrannisées par les comités : les riches, pour échapper à leurs extorsions et à leurs menaces, émigrent en Amérique ou en Russie. Mais les préfets défendent l'émigration, pour garder eux-mêmes leurs victimes. Car l'accusation de menées ou de paroles révolutionnaires est devenue un des grands moyens de *mangerie :* cinq Arméniens de Marach, les plus riches, sont amenés à Alep, sous accusation de réunions secrètes; après un long interrogatoire et une plus longue détention, on les renvoie sans jugement; mais ils ont dû payer une rançon à tous les grands fonctionnaires[1]. Les moindres dépositaires de l'autorité, gendarmes et veilleurs de nuit, en usent ainsi et menacent de dénonciation, c'est-à-dire d'emprisonnement, tout Arménien qui leur refuse des marchandises ou de l'argent. En cas de résistance, le Sultan et ses officiers, dans son empire, contre ses sujets, se conduisent comme fait une armée en pays ennemi, contre les bandes de partisans : un village est tenu responsable pour la faute de quelques-uns, le plus souvent étrangers. Évidemment, pour supprimer la résistance des meneurs, on veut supprimer la nation.

1. *Livre Bleu*, 1896, 3, p. 11.



On prête à Saïd-Pacha un mot qui doit avoir été prononcé : « On supprimera la question arménienne, en supprimant les Arméniens. » Pour nos cerveaux européens, c'est là une telle sottise et une telle monstruosité, qu'il est difficile, au premier abord, d'admettre une telle préméditation.

A la vérité, le Sultan s'autorise d'exemples donnés par l'Europe. Quand les ambassadeurs lui firent des remontrances sur les emprisonnements en masse, il leur cita l'exemple de la Russie et le procès de Kars, où quarante-trois Arméniens répondirent d'un discours prêté à l'un d'eux. Quand les ambassadeurs firent des remontrances sur l'enrôlement des Hamidiés : « Ce sont de vrais Cosaques », répondit le Sultan. Il y avait un autre exemple que le Sultan n'invoquait pas, mais qu'il eut toujours devant les yeux. Les Juifs gênaient le gouvernement et le peuple russes : la Russie les a supprimés. Des centaines de mille exilés ont dû quitter l'Europe. Le Sultan, sous ses fenêtres, a vu passer leurs convois au long du Bosphore ; le tout-puissant baron Hirsch en avait même amené plusieurs milliers dans ses terres de Macédoine ou de Syrie.

Mais le Sultan n'avait pas besoin de ces exemples de la politique européenne. C'est une vieille tradition musulmane que le gouvernement ne va pas sans hécatombes : le jour où les Grecs de Chios sont gênants, on les massacre ; le jour où les janissaires sont inutiles, on les canonne et on les hache ; au printemps prochain, tout le monde sait que la Macédoine créera des ennuis, et, déjà, par des appels aux Albanais, on prépare la solution.

Cette tradition est plus fidèlement gardée dans l'Empire par les Arabes syriens, pour qui un massacre de chrétiens s'impose périodiquement comme une nécessité religieuse et sociale : sans ces massacres périodiques, le Liban, depuis un siècle, et la Syrie, depuis cinquante ans, seraient chrétiens. Or, par conviction religieuse et par ambition politique, surtout par peur d'une révolte arabe ou syrienne, le Sultan a toujours été un défenseur ou un rêveur du Pan-Islam, et le Syrien a toujours été en faveur au Palais. Dans son intimité, le Maître admet depuis longtemps Aboul-Houda, un de ces

derviches fanatiques et un peu fous, que l'on rencontre dans les bazars syriens, couverts de vermines et d'ulcères, les joues et les seins transpercés de poignards, les jambes et les bras tailladés de blessures volontaires, — de saints hommes vraiment et de grands faiseurs de miracles, que la vénération populaire tranforme aisément en *madhis*. Aboul-Houda était venu à Constantinople, traînant derrière lui, à travers l'Asie-Mineure, un renom de sainteté et de sagesse. A Stamboul, le peuple l'avait entouré et buvait tous ses mots, et il prêchait contre la corruption du siècle, le luxe des chefs et la tiédeur des croyants, surtout contre les concessions aux idées et aux exigences du *giaour* et contre la faiblesse du Khalife envers les *raias*. Le Sultan l'a attiré et gardé à Yildiz-Kiosk, pour se réserver à lui seul un si vertueux conseiller. Le peuple raconte qu'entre eux, ce sont, à certaines heures, des entretiens et des exercices pieux, une lutte de macérations et de prières et aussi de sortilèges et d'enchantements. Il est certain qu'Aboul-Houda a conquis une grande influence, dont la magie et la religion ne sont pas les véritables instruments. On ne tient vraiment Abd-ul-Hamid que par la peur.

Aboul-Houda, auprès du Sultan, incarne le vieil Islam et son mécontentement, le fanatisme populaire et ses menaces d'explosion, surtout le nationalisme arabe et syrien et ses tendances au séparatisme. En relations avec les séminaires et les mosquées de Stamboul, avec les couvents d'Asie-Mineure et les confréries de Syrie et d'Égypte, il parle au nom de tous ces fidèles, que l'envahissement de l'Europe et surtout la prospérité des chrétientés indigènes lèsent dans leurs intérêts quotidiens et blessent dans leurs convictions intimes. Il prédit la révolte prochaine de tant de cœurs généreux, prêts à verser leur sang pour le service du Prophète et pour le salut du Khalifat, même contre le Khalife. Il ordonne de revenir aux vrais principes de gouvernement : seul le musulman a droit à l'existence; les autres, épargnés par la générosité du vainqueur, ne subsistent que par la tolérance du maître. Leur droit à la vie n'est qu'un don gracieux, toujours précaire, toujours révocable. Quand, par la faute de ces *chiens*, le Khalife est amené à choisir entre leur disparition et le bien-être des croyants,

la sécurité de son empire et, — qui sait peut-être? — la conservation même de sa précieuse vie, la moindre hésitation serait un crime et pourrait coûter cher.

C'est ainsi que peu à peu, par des voies très diverses, mais qui, toutes, aboutissaient à la vertu dominante du Maître, la peur, l'idée du massacre se forma, grandit, devint pressante, obsédante. Il fallait une occasion. On ne l'attendit pas longtemps. Après l'affaire du Sassoun (janvier 1895), le Sultan revint aux promesses de réformes. Il donna sa parole qu'elles étaient l'objet de toutes ses pensées, qu'au reste elles étaient prêtes et qu'avant un mois elles seraient publiées. La propagande des comités s'arrêta aussitôt, pour ne donner aucun prétexte de retard. Mais cinq mois se passent et de semaine en semaine le Palais recule la date. Le rapport de la commission internationale sur les atrocités de Sassoun paraît (juillet 1895) et le Sultan se confond en nouvelles promesses, en paroles d'honneur : huit jours encore et l'Empire sera réformé. Trois mois de retard encore, sans que ni la nation, ni les comités, — ni l'Europe d'ailleurs, — perdent patience. Enfin le 28 septembre 1895, les comités arméniens envoient aux ambassadeurs, à la Porte et au Palais, la note suivante :

Constantinople, le 16 (28) septembre.

Les Arméniens de Constantinople, ayant décidé de faire prochainement une manifestation tout à fait pacifique pour exprimer leurs *desiderata* concernant les réformes à introduire dans les provinces arméniennes, et cette manifestation ne devant avoir aucun caractère agressif, l'intervention de la police et de la force armée pour l'empêcher pourrait avoir des conséquences regrettables, dont nous repoussons d'avance toute la responsabilité.

Le Patriarcat fit tout, la Porte ne fit rien pour empêcher cette démonstration. Dans ce pays, où tout groupe de quatre personnes est surveillé et dispersé, dans cette ville de Constantinople, où la terreur du Sultan empêche même les musulmans de se réunir pour un dîner ou pour un bal, on laissa deux mille Arméniens se grouper en armes à Koum-Kapou et marcher vers la Sublime-Porte. Le grand vizir avait reçu l'avis de l'Hindchak en même temps que les ambassades. Des soldats et des gendarmes attendaient la manifestation devant

la Porte. Si l'on en croit le gouvernement, les officiers donnèrent l'ordre de la disperser « avec le plat du sabre et la crosse des fusils ». Un coup de feu partit, qui tua un officier. Une décharge générale de la troupe mit en fuite les Arméniens. Ces apprentis révolutionnaires, armés de pistolets et de poignards, ne firent aucune défense : ceux qui tiraient fermaient les yeux ou détournaient la tête et envoyaient leurs balles dans le pavé. Les softas et la canaille turque accourus avec des bâtons — ce fut la première apparition des *sopadjis* — les assommèrent comme du bétail à l'abattoir, soutenus par la troupe, aidés par la police, ainsi que les ambassadeurs l'affirmèrent dans leur note collective à la Porte[1].

Cette assommade de Stamboul, du 30 septembre 1895, fut le début des massacres systématiques qui commencèrent le 2 octobre à Trébizonde, continuèrent par Erzeroum le 6, Kighi le 14, Erzindjian le 21, Bitlis le 25, Baibourt le 27, Malatia le 29, Mersina le 31, Diarbekir le 1er novembre, Arabkir le 5, Mardin le 7, Van le 10, Mouch et Tokat le 15, Sert le 19, puis Samsoun, Orfa, etc., — il faudrait énumérer toutes les villes d'Asie-Mineure, — s'espaçant durant trois mois suivant l'arrivée des émissaires qui apportaient les ordres du Palais. On avait d'abord télégraphié ces ordres, mais l'ambassade anglaise ayant pu acheter l'original d'une des premières dépêches, on recourut au système des émissaires. Après trois mois de travail, il y eut quelques semaines de chômage, puis on reprit. Mais la besogne était plus disséminée et moins abondante. Il restait pourtant les Arméniens de Constantinople, que l'on avait gardés pour la fin et que l'on assomma aux trois journées d'août 1896. Depuis, les villes oubliées ou exécutées à la hâte ont eu leur tour ou leur renouveau. Jusqu'en novembre 1896, pendant treize mois, le Sultan poursuivit son œuvre, avec le concours des populations musulmanes fanatisées et avec la complicité indirecte de l'Europe, qui acceptait ses excuses mensongères, ses pourboires et ses décorations.

VICTOR BÉRARD

(A suivre.)

1. *Livre Bleu*, 1896, 2, page 35.

NOTES SUR HUGO

Il est, à coup sûr, intéressant et légitime de voir derrière une œuvre, de près, l'homme qui la conçut. La critique a droit à des intimités illustres, mais elle doit s'en montrer digne. La mort est indiscrète, mais le voile qu'elle soulève exige, pour le manier, des mains scrupuleuses.

Toutes ne le furent pas. Nous avons vu M. Biré scruter à la loupe la grande vie d'un Hugo avec un minutieux acharnement, pour y surprendre des contradictions, des fautes, des vétilles. Il espionne le génie, pèse l'homme avec des balances d'apothicaire, chicane ses amitiés, suspecte ses haines, en cherche les raisons vilaines et les égoïsmes secrets.

Cependant, si la critique eut envers Hugo cette lippe qu'est M. Biré, je lui connais aussi de plus nobles visages. Je vois M. Renouvier pencher sur cette grande mémoire un front grave et des yeux clairvoyants. Son étude restera un des beaux travaux de ce noble esprit. M. Mabilleau montra du soin, de la perspicacité et de la méthode. Combien d'autres encore ! Et Paul de Saint-Victor, dont les articles admirables de netteté forment tout un livre sommaire, mais brillant. Le plus illustre des poètes anglais, Swinburne, n'a-t-il pas écrit

premier bénéfice, le plus mince et de simple détail. A mesure qu'elles deviennent plus étendues, plus explicatives, leur apport documentaire augmente. Le hasard nous en livre parfois de confidentielles. Il faut les écouter de près, à l'oreille, discrètement. L'autographe vaudrait mieux, car la vie palpite dans les formes diverses de l'écriture, et la passion morte, aussi bien que le temps, semble avoir jauni de son feu les papiers d'autrefois.

Comme aux autres on ne parle guère que de soi, directement ou indirectement, il y a chance de trouver dans les lettres qu'on leur adresse des traits de caractère et de nature. Les hommes se connaissent fort bien entre eux d'après ce qu'ils se disent réciproquement. La lettre est de la parole à distance ; elle en garde le charme et l'imprudence, et si nous y goûtons l'un, nous y profitons de l'autre.

D'ailleurs, la garantie de sincérité d'une correspondance se trouve dans le procédé naturel de sa composition. Les impressions les plus diverses la motivent, et on ne peut guère supposer qu'une intention générale unifie, en les faussant dans un sens prémédité, les parcelles de cette mosaïque aux arabesques involontaires. Cela dépasserait le calcul humain et cette supercherie nécessiterait une prévoyance et une hypocrisie à bien longue portée ; l'épistolier le plus précautionneux ne pourrait pas se rendre compte de l'aspect exact du tissu final. Il risquerait des surprises, car, à vrai dire, il ne livre guère là que les cartes éparses d'une sorte de tarot dont il dessine les figures, mais que d'autres interpréteront.

Je crains de trouver pourtant un peu de ce calcul dans une portion des lettres de Hugo postérieures à celles-ci. Arrivé à un certain point culminant de sa vie, il adopta une attitude qu'il voulut définitive, et dont il ne se départit plus. Il s'y conforma à un certain idéal de lui-même, et ne négligea rien pour en bien inculquer le sentiment. Ses portraits marquent ce soin. Le laconisme de ses préfaces, jadis dogmatiques, les lapidifie. Sa correspondance devient mandataire ; à mesure qu'il sent grandir en lui la statue qu'il veut être et qu'il sera, chaque parole tourne à l'oracle. Il prédit et vaticine. Il est l'homme qui écoute sa pensée et regarde la mer. On a con-

servé le souvenir de ce Hugo théâtralement sublime. On entend le « *Jungamus dextras* » dont il salue la gloire naissante d'un rival. Il est le « Victor Hugo, Océan » de la lettre de Dumas. La bouche d'ombre parle. De cette époque datent ces billets connus et souvent parodiés, qui tombaient comme des versets du haut du roc de l'exil.

Le premier volume de la *Correspondance* ne présente pas heureusement encore ce caractère. Ce sont les lettres d'un homme à des hommes. Un seul sentiment ne les remplit pas ; les plus divers les animent. Les circonstances sont là, en leur minutie ou leur petitesse, qui forcent à s'occuper d'elles. Plus tard, une circonstance unique absorba tout le poète, ici il se prête à chacune. Avant de tout voir du haut de l'époque qu'il domine, il se mêle à son temps et y participe au jour le jour.

De là le charme de cette correspondance, surtout familiale et familière, amicale aussi. Il s'occupe de ses amis un peu, on le sent, dans la mesure où ils sont les amis de sa gloire. Il montre pour les jeunes gens qui l'admirent des complaisances avisées ; il a pour ses aînés qui le secondent des exigences. Voyez les charmantes lettres au jeune Victor Pavie, en qui il a trouvé un chaud partisan de son génie. Comme il soigne cette sympathie humble et lointaine ! Comme il l'encourage et la soutient d'attentions délicates ! Il est tour à tour fraternel et paternel, et que ce jeune Pavie, poète et angevin, devait donc être enchanté ! Si Hugo savait caresser, il savait aussi avertir. On trouve, adressée à Charles Nodier, une lettre bien curieuse. Hugo sent son ami se détacher sourdement de lui. Aussi, à la première apparence favorable, il écrit. C'est admirable de tact, d'habileté, de sentiment. Jamais on n'a mieux prévenu ni intimidé la défection.

Il ne suffit pas, dans la pratique de l'amitié, de savoir amener à soi et y retenir. Elle compte des cas plus délicats et plus compliqués. Si l'on rencontre parfois des gens simples comme Victor Pavie et d'excellents bonshommes comme Charles Nodier, on tombe aussi parfois sur un Sainte-Beuve. Les Goncourt racontent qu'à un dîner Magny quelqu'un lança dans la causerie le nom de Hugo, et qu'à ce nom Sainte-

Beuve bondit « comme si une bête l'avait mordu sous la table ». Cela renseigne sur les sentiments que le vindicatif critique gardait pour son illustre ami, car les deux hommes furent liés d'amitié. Elle prit fin. Le billet de rupture est éloquent en sa brièveté. D'autres lettres le précèdent. de dates diverses. Certaines touchent au fond du dissentiment. Je n'y insisterai pas. Quelle fut exactement la conduite de Sainte-Beuve? L'apparence en reste louche et la supériorité demeure au poète. On entend le bruit d'une porte qui se ferme, mais on n'a pas encore la clef de la serrure.

Si les amis tiennent une grande place dans ce premier volume de la *Correspondance*, la famille en occupe une plus grande encore. Le général Hugo y a d'abord la sienne. On voit un fils respectueux non seulement des hauts faits militaires mais aussi de la littérature paternelle. Le général publia ses Mémoires ; il rima même et son fils lui écrit aimablement de ces vers tout le bien qu'il en peut penser. Les lettres assez nombreuses à madame Victor Hugo racontent le voyage à Reims à l'occasion du Sacre. Il n'y faudrait pas chercher une description des fêtes. On n'y trouvera guère que des détails de route et de vêtement et d'aimables souhaits de se revoir.

Madame de Sévigné sut écrire à sa fille; Hugo sut écrire à ses enfants. Il leur envoie de belles lettres doucement enjouées, d'une paternité amicale. La petite Léopoldine en reçut de charmantes. Puis la jeune fille grandit et devient femme, et les lettres continuent de lui apporter leurs tendresses délicates. Parmi toutes, il en est une particulièrement touchante et triste. Elle est écrite de Biarritz et adressée à Villequier. On n'y répondit jamais. La mort et la mer avaient fait leur œuvre et le doux billet, comme un oiseau égaré, heurta de l'aile à une tombe.

Ceux qui le connurent vantent l'extrême politesse de Victor Hugo. Elle est visible dans ces lettres, ingénieuse, souple, variée. Elle enguirlande. Le compliment se parachève en madrigal.

Vous voyez là un Victor Hugo qui a tous les sentiments ordinaires des autres hommes; bon fils, bon père, bon époux, ami attentif, et il faut regarder d'assez près pour discerner peu à peu certains indices plus particuliers qui deviendront distinctifs. L'orgueil démesuré perce la modestie des formules. On distingue au fond l'habile homme, adroit aux ménagements de la vie, circonspect aux entours de son existence, subtil à manier les circonstances, très d'aplomb, infatigable aux minuties comme aux plus grandes choses, et décidé à tirer tout de la gloire; — rien d'ailleurs qu'on ne sût déjà et qui ne fasse que confirmer un ouï-dire universel.

Cette *Correspondance* est un choix. Que retrancha-t-on? Je ne sais. On y pourrait souhaiter peut-être des pièces plus confidentielles et, sinon plus intimes, au moins plus indiscrètes. La curiosité sera déçue et je ne pense pas qu'elle puisse jamais être satisfaite.

Comme tous les hommes de son époque, Hugo eut le sentiment du théâtral, mais le manteau où il se drape le recouvre tout entier de ses plis grandioses. Il ne porte pas de fleurs à sa boutonnière, fleurs amoureuses dont nous aimons à respirer l'odeur, ni le lys brisé de Lamartine, ni la rose rouge de George Sand, ni le brin de saule de Musset. Ses amours ne connurent pas la publicité littéraire; elles furent, comme celles des dieux, innombrables. Ce qu'il emprunte à la vie, il le rend à l'art agrandi, modelé, anonyme. L'œuvre garde le frisson de son origine, mais la terre s'émiette aux sabots du faune. Il ne promut jamais à l'apothéose le scandale de ses passions, et le décor orgueilleux de sa vie n'admit pas d'autre femme que la Muse éternelle.

Le mérite littéraire des lettres de Hugo n'a rien de révélateur. Il écrit avec aisance, justesse et netteté. Il sait fort bien ce qu'il veut dire et le dit sans y mettre rien de plus. Peu d'ornements, que ceux d'un bon langage, ni de littérature plus qu'il n'en faut pour être clair et correct. On n'y trouve pas de matière perdue. Hugo semble s'y garder soigneusement de tout ce qui l'y dépenserait. On sent qu'il a des livres à faire et des lettres à écrire, deux travaux parallèles qu'il ne mélange jamais. Prodigue pour l'un, il économise sur l'autre.

Ce n'est point que d'agréables détails manquent çà et là, ni des inventions charmantes de sentiment et de tour, mais cela l'ennuie et une fois même, dans un de ces suspens de pensée où l'esprit s'échappe de sa tâche, il dessine, en marge, machinalement, l'ombre des feuilles qui caresse son papier, et il contourne à l'encre les formes mobiles qui amusent ses yeux et distraient sa besogne.

***

Cette ombre de feuilles éparses sur un papier blanc, c'est un peu ce que je voudrais fixer de Hugo. Je ne puis pas analyser, fibre à fibre, l'arbre immense qu'il est. Je me suis assis comme tant d'autres à son pied, et j'ai vu se dessiner sur le sable ensoleillé certains jeux de branches et de feuilles, et j'ai entendu murmurer au vent le vaste ombrage vénéré.

***

La mort de tout grand homme surexcite l'admiration qui l'entoura. Elle l'exprime d'ordinaire par plusieurs marques apparentes. Les fleurs se nouent en couronnes; le défilé des funérailles encombre la rue. La presse, si elle le taquina de son vivant, s'excuse; si elle le méconnut, elle le découvre. Puis la question du monument se pose. Le comité se constitue : on souscrit. Pour certains on en précipite l'exécution comme si l'on voulait profiter de l'opinion surchauffée du moment et donner à la gloire l'appui immédiat du bronze, sa matérialité visible, sa consécration indestructible. Il y a dans cette hâte généreuse moins un engouement qu'une crainte secrète. L'offrande versée, la libation monétaire accomplie, advienne que pourra, la dette est payée. Le silence se fera peut-être, mais l'Ombre oubliée aura au moins son effigie, et si elle n'occupe plus les mémoires, elle subsistera aux yeux des passants.

D'autres grandes morts ont une suite différente; elles créent après elles ce premier silence où l'œuvre semble se dissoudre dans les esprits épars. Sa substance se morcelle et s'émiette dans la pensée de chacun et de tous. Cet abandon apparent est fructueux. Cette gloire latente est belle. L'œuvre dispersée à tous les cœurs et à tous les cerveaux ensemence

l'oubli provisoire où elle feint de s'être éparpillée. La graine mystérieuse germe, grandit, s'élève, se ramifie. Elle pousse, et fleurit un jour le bosquet de lauriers et de roses qui abritera, marbre ou bronze, en sa survie définitive, solidifiée à jamais par le consentement unanime, l'Ombre ressuscitée en sa forme mortelle pour n'être jamais morte en sa forme spirituelle. La gloire est hâtive ou léthargique.

Balzac meurt, son œuvre immense végète sourdement. Nulle ne dormit d'une vie souterraine plus nourricière et plus féconde. Pendant vingt ans, elle s'infiltre partout, façonne des êtres à son image, et se crée sa vérité : elle aboutit de toutes parts. Aussi ce grand homme qui ne mourut que célèbre, renaît glorieux vingt-cinq ans après, mûr pour cette gloire qu'il appela tristement et magnifiquement « le soleil des morts ». Pour lui, la statue manque, peut être parce qu'elle est inévitable.

D'ordinaire ces attentes vis-à-vis de la postérité semblent les indices d'une durée perpétuelle. Baudelaire attendit et attend ; mais son œuvre, embaumée aux parfums précieux dont il l'imprégna, défie le temps et sommeille, odorante et intacte.

Hugo, qui connut toutes les gloires, connaît aussi les vertus de ce sommeil préalable. Toute belle œuvre y a droit. Il faut qu'elle perde sa première vie pour en conquérir une seconde, il faut qu'elle se décharne et s'ossifie; elle a besoin de silence. C'est l'instant, d'ailleurs, où une première postérité la fréquente. Après la grande rumeur des funérailles, c'est le pas discret du passant qui tourne autour de la tombe solitaire.

Une sorte de critique anonyme et universelle soupèse et crible la cendre enchantée. Chaque main qui feuillette le livre palpe la page; chaque oreille en ausculte l'écho intérieur. Un tri mystérieux s'opère peu à peu, minutieusement. L'œuvre se polit de mains en mains. On en échange les secrets à voix basse. Une alchimie invisible en transmute les métaux refroidis. Une beauté suprême y apparaît. Les parties caduques qui la voilaient tombent d'elles-mêmes ; la pierre s'effrite; elle se dentèle ou s'écroule, l'édifice s'ajoure en ruine, il prend son attitude séculaire; ce qui s'en effondre

dégage ce qui en subsiste. Le crépuscule travaille la pierre, la nuit la sculpte, l'aube l'enjolive de ses rosées, l'aurore la peint et le soleil se lève, et la ruine tout entière, lumineuse, chante.

Aucune œuvre plus que celle de Hugo ne passa par cette pénombre et cette métamorphose. Nulle plus que la sienne ne risqua l'écroulement par la superficie même de sa construction. L'amplitude démesurée qu'il lui voulut trompa maintes fois l'entente miraculeuse de l'architecte. Plus d'une colonne chancela ; le mur bâilla de fissures énormes. Une ornementation parasite en dénaturait souvent l'aspect vrai. En elles-mêmes, les aventures de Ruy Blas, de Quasimodo ou même d'Eviradnus pouvaient cesser d'intéresser. Le pathétique des drames sonnait faux, les combinaisons des romans nous menaient à travers des labyrinthes inutiles, la philosophie des épopées tournait à l'absurde. Des clefs grossières ouvraient des portes derrière lesquelles il n'y avait rien. Hugo n'est pas de ces hommes qui se survivent par les idées. Les siennes présentent le mélange le plus singulier d'enfantillage et de profondeur. La prophétie y voisine avec la calembredaine et s'achève en calembours ; il est forain et sibyllin. Voltaire ou Rousseau, qu'on ne lit guère, vivent en nous, malgré nous, à dose infinitésimale. La transfusion est faite. Ils s'assimilent. Hugo s'admire, se sent, il communique ce qu'il a senti, mais n'infuse pas ce qu'il a pensé. Seul le prodige de sa nature a triomphé des désavantages de son esprit ; une force unique soutient l'édifice de son œuvre, force vitale qu'il posséda plus que nul homme au monde, qui est sa vertu efficace, par laquelle il subjugue tout, la force verbale en lui souveraine, intarissable et éternelle.

***

Il y a de grands écrivains pour qui les mots ont le sens exact de ce qu'ils signifient. Ils en usent en leur précision sans leur demander autre chose que ce qu'ils contiennent. Ils ne voient guère en eux que des moyens de communication spirituelle. Chaque mot a sa valeur fixe, unique et chaque fois la même. Ils en considèrent l'effigie exacte, la

pèsent scrupuleusement, la mettent en place juste où il faut exprimer ce qu'elle représente. Le bon choix du vocable profite à la pensée, la rend claire. Le style tire tout son agrément de cet usage du terme dont ils se servent avec précaution et dextérité. Une intention générale anime la chaîne des mots, la tend ou la relâche. Cette façon d'écrire, toute française, solide et superficielle à la fois, nous valut nombre de bons écrivains. D'autres ne se contentent pas de ce procédé rigoureux, et Hugo donne un exemple célèbre du surplus évocatoire qu'on peut exiger des mots.

Il va sans dire que Hugo possède d'abord, et au plus haut point ce sens premier et fondamental du mot sans lequel il n'y a pas d'écrivain durable et qui est la base commune de tout beau style. Le mérite en est si nécessaire et si varié qu'à lui seul il suffit à beaucoup et que beaucoup se bornent à ses seules ressources. Le style classique tout entier repose sur cette donnée. Ajoutez-y la force et vous aurez Corneille; la grâce en fait Racine; l'ampleur oratoire, Bossuet, la fougue tortueuse, Saint-Simon. Pascal en est le raccourci. Ce soin de choix et d'exactitude profite à maints auteurs de second ordre jusqu'à leur prêter l'apparence d'être du premier. Il étend son bénéfice à toute une époque qui en vit. Il a ses fanatiques qui voient là la seule façon raisonnable de s'exprimer. Nul ne connaît mieux que Hugo cette portée classique d'un mot, sa valeur étymologique ou conventionnelle ; mais il joint à cette science un don particulier, impérieux, vivifiant. Pour lui, les mots ne sont pas seulement des signes; ils contiennent en eux l'image même de ce qu'ils représentent. Ils ont une couleur, une densité, un parfum, un bruit. Ils sont.

Car le mot, qu'on le sache, est un être vivant.

Cette vie latente des mots exista toujours : mais Hugo la provoque, la surexcite et la gouverne. Il la rend palpable et audible. On la touche et on l'entend. Le poème tout entier l'exalte. Il est magicien et nulle sorcellerie verbale n'égala jamais la sienne.

Cette sorcellerie, il l'a apprise aux autres. Il l'a rendue presque inévitable. L'obligation s'en relâche à peine de nos jours

où l'ancienne tradition réapparaît. C'est en cela, je crois, que consistèrent surtout le génie de Hugo et l'influence qu'il exerça. Il mit cette vertu extraordinaire de son cerveau au service des idées contemporaines. Il n'inventa pas, à proprement parler, le Romantisme qui existait en maintes tentatives éparses. Venu d'Allemagne et d'Angleterre, il avait déjà pénétré les imaginations avisées. La source bruissait, mais Hugo en épanouit en gerbes et en jets prodigieux le murmure fluide. Le succès fut d'autant plus grand que toutes les préparations antérieures le secondèrent. Toutes les forces réunies se précipitèrent par l'issue ouverte. Un grand mouvement des esprits trouva en Hugo son grand poète. Il l'était par ce don unique qui paraît presque au début de son œuvre et l'anime toute. D'année en année cette verve verbale devient plus magnifique, elle augmente de livre en livre, et, en son excès et sa splendeur, la vieillesse même ne l'éteint pas et semble plutôt la renforcer encore ; elle finit par donner au néant de la pensée une sorte de vie hagarde et fantastique, et, autour de l'idole chenue et vide, tourne toujours, comme une inépuisable couronne, sans cesse renouée et refleurie, la danse flexible du verbe. Jamais plus magnifique abondance. La richesse de l'image vaut le nombre de la langue. Hugo est singulier par cette progression continue. Il semble qu'il s'agrège peu à peu toute l'époque, puisant en chacun des forces qu'il centralise et décuple en sa puissante cervelle. Il reflète tout et rend agrandie l'image qu'il répète. A vrai dire, il doit beaucoup à ses contemporains et le spectacle qu'il leur donna fut souvent à leurs dépens. Un indice épars çà et là, une intention au coin d'une page, lui servent de point de départ. Il utilise, et tout fructifie en lui. Il rend ce qu'il a pris avec une générosité inconsciente et magnifique. Qui sait si peut-être le *Moïse* d'Alfred de Vigny n'est pas devenu *la Légende des Siècles*? Toute la rumeur du temps s'amasse en sa conque redondante et en ressort à son souffle de dieu. Il est, ainsi qu'il l'a dit lui-même, « au centre de tout comme un écho sonore ».

***

Pendant vingt-cinq ans, on le voit vivre la plus belle vie

que poète vécut jamais. Il se développe méthodiquement. Chaque jour apporte sa pensée, sa trouvaille.

Les œuvres se suivent tâtonnantes, puis vite magistrales. Les cloches royalistes du sacre de Reims saluent les *Odes et Ballades ;* la fusillade libérale de Juillet acclame *Hernani*. Chaque livre est une émeute ou une victoire. Le renom du poète grandit sans cesse. Il touche à tout. Il élargit le roman, renouvelle le théâtre. Une jeune fille compose sur des paroles de lui la musique d'un opéra plusieurs fois représenté. La gloire lui vient, les honneurs l'appellent, l'argent arrive. Il fut pair de France. L'Académie l'accueille. Il prononce l'éloge de Népomucène Lemercier et écrit *les Burgraves*. Les sculpteurs modèlent son buste. Le renom turbulent de sa jeunesse se pacifie en une admiration glorieuse. Il se porte bien ; il va avoir cinquante ans, Il peut vieillir, laisser s'éteindre peu à peu le don magnifique qui l'a porté si haut. Il est incontestable, immortel, riche. Il est Victor Hugo.

C'est alors que lui advint la plus extraordinaire aventure qui arriva à un vivant. Une Révolution populaire amena une Restauration césarienne, qui lui valut l'exil, et d'un seul coup le destin l'arrache à tous comme pour mieux le mêler à tout. Il se passa alors dans cet homme brusquement contrecarré juste au milieu de sa vie, un fait sans exemple. La colère, la rancune, l'orgueil et l'isolement déchaînèrent en lui des forces mystérieuses et irritées. Les profondeurs de son être vibrèrent d'une crise profonde. Le pas était dangereux. La catastrophe politique crée plutôt des énergumènes et des récalcitrants : cette fois elle fit un exilé. L'exil est solitaire. La solitude concentre. Le grand remous qui bouleversa cette grande âme y agita ce qui y dormait encore. L'île du naufrage contenait un trésor.

La transformation de Hugo date de là. Cet homme changeant se fixa dans une obstination de vingt années. Le travail remplaça tout. Il se satisfit de lui-même.

L'histoire mentale de Hugo à Jersey se trouve dans ses œuvres de cette époque, nulles ne sont mieux explicatives de son génie. Il s'y montre à nu. Dans la solitude, les son-

geries sociales, historiques, philosophiques ou religieuses qui le hantaient prirent leur forme la plus expressive. C'est l'époque féconde et splendide.

Vraiment cette petite île où bat la mer doit nous rester sacrée à jamais. Victor Hugo l'a décrite, les a décrites, plutôt, car l'asile du poète fut double, Jersey la gracieuse et l'âpre Guernesey. Il a parlé de leurs falaises et de leurs grèves, de leurs verdures et de leurs ruisseaux ; il a laissé le nom des lieux qu'il aimait. Sa vie est mêlée à cette terre de bon accueil qui fut non seulement pour lui un refuge mais un instrument de travail. C'est d'elle qu'il semble avoir appris le printemps et l'automne, la beauté des étoiles, les remous du vent, les sursauts de la tempête, la délicatesse des fleurs. Elle lui a enseigné le bruit de la mer. Certes, le poète savait déjà tout cela, mais dans l'île révélatrice il en subit un contact plus intime et plus direct, journalier, minutieux. C'est là qu'il a senti le plus profondément la nature. Par l'île terrible et charmante, une seconde jeunesse entra en lui et se greffa à la force de sa puissante maturité. La rude secousse de la destinée avertit sa pensée et ses sens. Il reçut en lui les infiltrations du vent et du silence ; il s'y est revivifié. Nourri de toutes ses forces antérieures, il en retrouva là de presque printanières. Ce renouveau apparaît sensible dans ses *Contemplations*. Les pièces qui datent d'avant l'exil sont belles, mais les autres sont plus belles encore.

Le procédé de composition reste le même, mais l'usage en diffère. L'expression se consolide, la maîtrise augmente, l'abondance croît. L'arabesque du poème s'entrelace plus flexible, se noue, se dénoue et contourne sa fantaisie robuste ou sa délicatesse savante. On y reconnaît toujours la présence d'un certain nombre de vers conducteurs entre lesquels les autres s'intercalent. Tout cela se ramifie sur la pensée première, la complète, la transforme, y revient. La vérification des manuscrits confirme cette hypothèse. C'est bien ainsi que travaillait le Maître. Les sutures sont visibles sur le papier. La composition est généalogique : une racine engendre un feuillage. La faculté d'amplifier se contre-balance par celle de raccourcir. La pensée tour à tour se dilate ou se solidifie, elle s'écartèle ou se tasse ;

le vers est une aile ou une griffe. Hugo procède de même en tout. Les épopées se composent de poèmes juxtaposés. On a pu reclasser la *Légende des Siècles*. Parfois l'amalgame est moins visible. D'adroites soudures créent un ensemble à des parties hybrides. La *Fin de Satan* ou *Dieu* font illusion à distance; de près on ne s'y trompe pas.

De même pour les romans. Prenez par exemple les *Misérables*. Les deux flambeaux volés par Jean Valjean à l'évêque Myriel illuminent des faces nombreuses et inattendues. Les personnages naissent à mesure du récit qui parfois les tient en réserve pour s'en servir au bon moment; ils apparaissent juste à point pour incarner les rêveries humanitaires, pathétiques ou sociales qui, par eux, se mêlent au mélodrame central. Un vaste pot-pourri de morale, de philosophie, d'histoire grouille en sa fièvre et sa beauté.

Voyez encore. Un sourire permanent sur une bouche difforme, et voici que surgit autour de cette vision la complication d'une fable adjacente. Un labyrinthe d'aventures s'ouvre au fantôme entrevu qui se précise, se met à vivre, et avec lui toute une Angleterre pompeuse, féodale et foraine, de la lande à la prison, du palais de Josiane à la cabane d'Ursus, de la Manche à la Tamise, monde bizarre,peuplé de pirates basques, de potences, de bateleurs, d'engastrimythes, de chiens philosophes et de philophes cyniques, de tortionnaires et de juges en perruques qui tiennent une rose à la main.

Les *Travailleurs de la Mer* présentent un autre exemple du même procédé d'amplification. Qu'est-ce, sinon, autour du roc qui retient entre ses pinces la carcasse éventrée de *la Durande*, l'effort d'un homme? Giliatt aime, lutte et meurt à travers des circonstances et des péripéties; mais cette fois le livre a une étrange grandeur, car il contient autour d'un homme toute la mer avec ses flots, ses algues, ses vents et ses marées.

J'ai souvent rêvé à ce qu'aurait été *Notre-Dame de Paris* écrite par Hugo à cette époque de sa vie. La cathédrale, qui emplit le livre romantique de son ombre grandiose et du bruit de ses cloches, serait devenue formidable et éloquente. Une vie surnaturelle animerait la pierre distendue et elle apparaîtrait comme un de ces édifices de fumée et de nue que le

grand poète griffonne d'une main visionnaire aux marges illustrées de ses cahiers, dessins bizarres qui dressent sur le papier leur silhouette corrosive, saumâtre et sulfureuse.

***

Prosateur ou poète, Victor Hugo reste toujours le même homme. Dans ses romans c'est moins le récit qu'il faut suivre qu'en considérer les grands arrêts. Eugène Sue aurait pu, à la rigueur, composer *les Misérables* et La Landelle imaginer *les Travailleurs de la Mer*. Leur beauté leur vient du style. Parfois l'action s'interrompt, stagne et laisse place aux disgressions. On en trouve de célèbres, le Waterloo des *Misérables*, la grotte sous-marine des *Travailleurs*. Hugo y resplendit de toute sa force descriptive. Il immobilise le roman et le suspend à sa guise pour donner cours à sa faculté presque surhumaine de manieur de mots et d'images.

Certes, le siècle compte de grands prosateurs. Balzac et Michelet sont grands ; Flaubert parfait. Hugo les dépasse tous par l'inépuisable richesse de son vocabulaire. *L'Homme qui rit* émerveille à cet égard. L'arrière-fond du langage y trouve son emploi. Des mots usuels épuisés il passe aux plus rares et aux plus surprenants. Le mot pullule sous sa plume. Il faut cela pour accomplir des tours de force pareils aux siens. Nul ne décrivit jamais comme lui les grands phénomènes naturels, la marée, le vent, lès nues. Sa phrase, courte d'ordinaire, se presse, déferle. L'une suit l'autre, sur laquelle elle redouble. La page moutonne ou écume, jusqu'à ce qu'elle roule dans sa volute le galet poli d'une formule définitive, la coquille nacrée de quelque étonnante trouvaille. C'est du style à la fois brut et délicat : chacun y ramasse ce qui lui plaît ; il y a à rejeter, car les algues les plus fines se mêlent aux cailloux les plus grossiers. Hugo ne connaît guère en prose la longue période classique qui s'ordonne et se balance, faite d'équilibre réfléchi, de pesées égales ; il ignore les soudures qui unifient le style et le fondent en un amalgame indissoluble, et ces grands effets primordiaux de la langue, il ne les rencontre guère que dans la mécanique du vers. Il est le plus grand faiseur de vers de tous les temps.

***

C'est Pierre de Ronsard qui fit le vers francais et, à travers une lacune séculaire, le légua à André Chénier à qui Hugo le reprit après avoir puisé, en arrière, dans tous les grands auteurs du XVIe siècle, qui le pratiquèrent.

Comme dans le célèbre poème du *Satyre* où l'humble chèvre-pied devient Pan, Hugo fit de la douce flûte retrouvée un instrument prodigieux. Il semble jouer dans une forêt sonore. Les arbres en échos renforcent de leur murmure le souffle qui les anime. C'est toute une forêt qui chante avec les feuillages, le vent, les sources, et par la voix d'un dieu.

Le vers de Hugo est universel. Il va de la délicatesse à l'emphase; il est naïf ou sibyllin, éloquent comme un fleuve ou laconique comme un éclair. Tous ces mots s'y enchâssent ou y fluent, et la rime le surplombe, surprenante chaque fois, exacte, inattendue. De ce vers qu'il multiplie, de ces vers qu'il accole, entrelace, distance, rapproche, il use avec un art incomparable; il les groupe, les unit, les isole. Ils se suivent, modelant l'idée par l'image, la façonnant, tournant autour d'elle, la diamantant d'un diadème subit; puis dans un élan dernier il domine ces préparations et ces préambules et surgit seul, concentrant en lui l'essence du poème qu'il devient un instant tout entier. Ce procédé d'annulation du poème par le vers final est fréquent chez Hugo; parfois aussi il se sert de l'inverse : le poème commence en pleine lumière, s'achève en crépuscule et semble s'effacer peu à peu, retourner au silence où il se disperse.

Hugo est le grand ressasseur. Il s'acharne à sa pensée, la fortifie d'analogies, la répercute d'image en image, la renforce de circuits qui la ramènent sur elle-même jusqu'à ce que, épurée ou opime, elle apparaisse, scintillante ou ténébreuse.

***

J'aurais pu accumuler des exemples et des distinctions, prendre un mot dans ce peuple de mots et suivre sa présence.

On pourrait écrire l'histoire du mot *ombre* chez Hugo. Il y revient perpétuellement, y prend maints sens divers, y a une vie particulière; il s'ouvre comme un antre ou passe comme un fantôme, gronde comme un écho ou caresse comme une aile. Les mots deviennent des êtres : le poète les aime pour eux-mêmes. Il en a inventé pour leur sonorité et leur pittoresque. Il oppose Spartibor à Borivorus. Certains noms propres sont des portraits et Hugo crée des êtres à la ressemblance des mots : Gavroche.

Rien du métier de ce grand homme qui reconstitua le vers français ne saurait nous rester indifférent. C'est lui qui nous donna l'instrument poétique actuel. Les modifications postérieures furent souvent la conséquence des siennes. Il représente une époque du vers.

C'est ce que je voulais indiquer dans ces notes sommaires. J'ai tenté de fixer un aspect de Hugo. Il faudrait en outre entrer plus à fond dans les diversités de ce vaste esprit; dire le crieur d'invectives qui retrouva la grande satire avec sa bave et son clairon, le créateur de types épiques et caricaturaux, le rêveur social, le philosophe, peser la somme de ses idées, discuter leur qualité, suivre le chemin qu'elles ont fait, ce qu'elles engendrèrent, ce qui en périt, mais je n'ai voulu voir en lui que le Pasteur des Mots. Il les a conviés dans son œuvre à une grande fête retentissante dont la rumeur vibre en nous.

Certes la nature vécut en lui, comme en Wagner, une de ses formes sonores; elle a imprégné son génie poreux de son ambiance ; il en répète tous les échos.

On fit au grand homme des funérailles nationales. Il dort dans la crypte d'un triste Panthéon. Il méritait comme Chateaubriand, et plus que lui, quelque tombe marine entre le ciel et l'eau, parce que la mer, comme le ciel, est multiforme, innombrable, et qu'elle chante.

HENRI DE RÉGNIER

LES DEUX RIVES

I

Comme la voiture s'arrêtait devant la grille du Collège de France, madame Chambannes sauta vivement à terre; et sans prendre la peine de refermer la portière, elle s'achemina d'un pas hâtif, balançant du bras son manchon, à travers la cour solennelle où trois pigeons déambulaient dans une sécurité de désert et de silence.

Par les carreaux de la porte vitrée du fond, M. Pageot, premier appariteur du Collège, la regardait s'avancer, sa grosse moustache retroussée un peu par un sourire de sympathie.

« Encore une! » songeait-il en se remémorant toutes les dames élégantes que, depuis une heure, il voyait défiler. Et gentille qui plus est! Avec sa petite figure fine et hardie, son veston d'astrakan, son toquet de velours pourpre, à bordure d'astrakan pareil s'emmêlant à ses frisons bruns, et piqué sur le côté d'une aigrette de plumes blanches, elle lui rappelait, révérence parler, et moins les favoris, une vieille lithographie placée au-dessus de son lit : *Murat, futur roi de Naples, à la bataille d'Eylau.*

Aussi fut-ce d'une main empressée qu'il ouvrit devant elle la porte.

— Vous désirez, madame?

— Le cours d'Égyptologie, s'il vous plaît?

— Le cours de M. Raindal? C'est ici, juste en face de nous.

Elle s'élançait. D'un geste d'apaisement M. Pageot la retint :

— Oh! inutile, madame! La salle est comble, archibondée... Du reste, vous ne perdez pas grand'chose... Dans cinq minutes ce sera fini!...

— Je vous remercie! fit madame Chambannes d'un ton de regret.

Puis après une pause :

— Vous n'auriez pas vu une grande dame en costume bleu... une grande dame blonde, avec une veste à brandebourgs?...

Pageot se recueillait :

— Vue? vue?... Sûrement, que je l'ai vue; mais il y en a tellement, madame!... Ma parole, depuis quinze ans que je suis huissier au Collège, je ne me souviens pas d'avoir compté tant de monde à une leçon d'ouverture...

Et, redressant négligemment sa légère chaîne de nickel, il ajouta d'un air compétent :

— C'est rapport, je suppose, à son livre sur Cléopâtre qu'on vient...

Madame Chambannes baissa la tête en signe d'assentiment. Mais en même temps une poussée de gens rabattait la porte du cours, et l'immense vestibule retentit du choc avec une sonorité d'église.

— Tenez, la voilà peut-être, votre amie en bleu! fit Pageot. désignant une dame qui sortait parmi les premières.!

Madame Chambannes se précipita pour saisir madame de Marquesse au passage.

— Vous! se récriait l'autre... Par exemple, vous pouvez vous vanter d'être une fière lâcheuse! Moi qui n'étais venue que pour vous être agréable!

La jeune femme s'excusa :

— Une lettre de Gérald que j'attendais... Je vous raconterai cela... J'en ai assez ragé, je vous jure!... Enfin, était-ce bien là dedans, au moins? Ça valait-il le dérangement?... A-t-il parlé de Cléopâtre? A-t-il dit des horreurs?

Madame de Marquesse prit un accent gamin :

— *I don't know*... Vous m'en demandez trop... Je suis comme la petite fille de l'Ambigu... Je n'ai rien vu, rien entendu... Debout, des tas de bonshommes devant moi, et une odeur de respirations !... Oh ! on ne m'y repincera plus de sitôt... ou j'enverrai mon valet de chambre retenir mes places d'avance...

— C'est gai !...

— Bah, ce n'est pas la catastrophe !... fit d'un air protecteur madame de Marquesse... Grand Dieu ?... Êtes-vous enfant, ma petite Zozé ! Vous le reverrez ici ou autre part, votre M. Raindal... Il n'y a rien de perdu !... Et tout cela parce que M. de Meuze vous a monté la tête avec ses boniments !...

— Il ne s'agit pas de M. de Meuze !...

— Et de qui alors ?... De Gérald, peut-être ?... S'il ne s'agit du père, il s'agit du fils... Non, mais sincèrement, vous croyez que ça mord sur lui les notoriétés ?... Ah ! vous avez votre dose de candeur !...

— Comment donc ! approuva madame Chambannes d'une voix gouailleuse... Avec ces idées-là, en trois mois je finirais par avoir une maison comme celle des Pums ou des Silberschmidt... Merci !... Allez, mon système n'est pas tellement bête... Je sais ce que fais !...

Puis d'un ton plus cordial :

— Nous regardons la sortie ?...

— Je veux bien ! fit madame de Marquesse.

Elles se rangèrent auprès de l'étroite issue par où s'écoulait l'auditoire.

C'était évidemment un public de parade, une délégation de cette brillante garde citoyenne que Paris entretient autour des gloires à succès, tout le monde des salons littéraires, des revues à fort tirage, des gazettes modérées, illustrations authentiques en tête, académiciens célèbres ou obscurs, penseurs, songeurs, réfléchisseurs, remueurs d'idées, souleveurs de questions et agitateurs de problèmes, maîtresses attitrées des grandes tables à parler, — plus leur sémillante cohorte, petites femmes, petits hommes, petits jeunes, petits vieux, la volée entière de celles et de ceux qui jasent, pépient, caquettent sur les cimes de l'art comme les moineaux sur les hautes branches ; de gracieux minois mats de poudre dans

le mol évasement des collets de zibeline, des silhouettes fureteuses aux moustaches quasi militaires, des voix disciplinées à la pratique du bien dire, des fronts rayés de plis par les années d'étude ou la recherche constante du mot spirituel, des sourires, des fourrures, des bouffées de bons parfums. Et l'on s'appelait, on se saluait, on se communiquait l'opinion qu'on avait ou même que l'on allait avoir, sous les yeux ébahis de quelques profanes qui se citaient à voix basse des noms avec respect.

Madame Chambannes, surtout, paraissait ravie du spectacle. Faire partie de ce clan d'élite ne l'avait jamais bien tentée. Par un hasard de destinée, elle visait ailleurs, vers un objet plus simple, plus humain, plus tendre, où malgré même l'apparence contraire, s'acheminaient toutes ses actions. Mais assister aux papotages, aux coquetteries, aux rassemblements amicaux de ces personnes connues dont si souvent parlaient les feuilles, cela lui constituait un naïf régal, une joie de l'œil et de la pensée qui rendait sa petite figure toute grave d'attention.

Et soudain, dans un involontaire mouvement de surprise, elle poussa du coude madame de Marquesse :

— Oh ! voyez donc celle-là !

Elle indiquait du regard une jeune fille pauvrement nippée qui venait dans leur direction.

Son paletot en drap vert à parements de vison semblait plus défraîchi encore que la capote de tulle poussiéreuse épinglée de travers dans sa chevelure. Et elle avait cette démarche hautaine, cette physionomie agressive et revêche que font souvent aux femmes de science la fatigue, l'orgueil ou des soucis d'homme. Elle passa auprès des deux dames en les dévisageant d'un coup d'œil presque hostile ; puis, s'approchant de l'huissier :

— Pageot ! demanda-t-elle avec un ton d'autorité... Est-ce que mon père est sorti ?

L'appariteur, prestement, avait retiré sa calotte :

— Non, mademoiselle... Faut-il le prévenir que mademoiselle...

— Merci, Pageot... Vous lui direz que je l'attends là-bas, devant la grille...

— Bien, mademoiselle !... fit l'huissier qui courait lui ouvrir la porte.

Et, retournant aussitôt vers madame Chambannes :

— Vous ne savez pas qui c'est ? questionna-t-il d'une voix mystérieuse... Non ?... C'est mademoiselle Thérèse Raindal, la demoiselle de M. Raindal !...

Dehors, devant la grille dévernie, mademoiselle Raindal s'était mise à marcher activement, allant, revenant, le cou blotti entre les épaules, le buste courbé en avant, comme une sentinelle qui lutte contre le froid.

Parfois elle s'arrêtait et lançait un regard vers le perron du fond. On apercevait, contre une vitre, la figure méditative de Pageot ; et l'air épais, comme peint en ocre, de cette obscure après-midi de novembre lui donnait, à distance, un teint jaune d'hôpital. Mais M. Raindal n'arrivait pas.

Alors Thérèse reprenait sa faction, les coudes appuyés aux hanches, les mains croisées dans son manchon de peluche ; et peu à peu la ligne de ses lèvres, minces à peine comme des lisières de soie rose, blanchissait, s'effaçait dans une expression de maussaderie.

Elle songeait, tout en marchant, à la corvée du soir, à cette présentation forcée chez les Lemeunier de Saulvard, de la section des Sciences morales, — à cet inconnu qu'on lui présenterait dans un bal, afin d'en faire son mari, au besoin, l'être qui aurait droit à ses baisers, à son corps, et passerait ensuite toutes les nuits auprès d'elle. Un de plus à refuser ! Le neuvième depuis dix ans ! « Un jeune savant du plus réel mérite, avait écrit Saulvard, un des espoirs de la jeune assyriologie, M. Pierre Bœrzell... »

M. Bœrzell ! M. Bœrzell ! Elle répétait à mi-voix ce nom rude et barbare. Allons, il devait être encore bien campé, bien avenant, cet espoir-là ! A peu près comme le petit monsieur bedonnant, à serviette d'avocat, qui remontait, en face, l'autre trottoir.

Elle avait stoppé machinalement pour détailler de loin le passant, la bouche pincée de méchanceté, l'œil aguiché comme par une proie.

Puis, faisant demi-tour, les lèvres relâchées d'un sourire de dédain :

— Oui, un gaillard dans ce genre-là, probablement! murmura-t-elle avec un haussement d'épaules.

Elle souffrait. Quelque chose de froid lui harponnait la chair du cœur, comme la bise qui mordait son visage.

Elle se rappelait l'autre — celui qu'elle avait manqué naguère — le fiancé fuyard et félon, cet Albert Dastarac, dont après dix années, certaines nuits, dans ses rêves de vierge, elle croyait encore resentir les affolantes étreintes ou les baisers à goût de fraise.

Ah! qui aurait prévu qu'il serait aussi perfide, ce jeune agrégé d'histoire, ce Méridional enjôleur, ce séduisant *Albârt*. — ainsi qu'il prononçait de sa voix grave comme un bourdon? Lui si câlin, si passionné, et dont le directeur de l'École normale avait tellement fait l'éloge! Non, à présent encore, devant la grille, dans le brouillard glacé, mademoiselle Raindal ne pouvait y croire, à cette antique trahison, se l'expliquer, y rien comprendre.

Il lui semblait, — tant restaient familières, récentes, ces images chaque jour évoquées, — être auprès d'Albârt, dans le petit salon paternel, rue Notre-Dame-des-Champs. Elle revoyait son insolente silhouette de spadassin classique, sa stature élancée et ses jarrets pliants, ses prunelles brunes, énormes, sans nul blanc alentour, pareilles à des yeux de cheval, et la fine moustache noire qu'il épointait de ses doigts aigus, cuivrés par le tabac. Comme il l'avait aimée, durant ces huit jours de fiançaille!

Elle avait la taille plate, la bouche exsangue, menue, rétrécie comme par un lacet, et le visage terni de ce hâle verdâtre qu'on gagne loin du soleil, dans la poussière des livres, la tiédeur des bibliothèques ou l'air fiévreux des salles de cours. Mais de tous ces défauts qu'elle connaissait mieux que personne et dont, plus d'une fois, en secret, elle s'était affligée, Albârt paraissait n'en remarquer aucun. Il n'était frappé que de ses charmes. Il s'extasiait, à tout moment, sur son nez pâle et droit, modelé à l'antique, sur ses terribles yeux gris surmontés de velours noir comme ceux de Minerve, disait-il, ou sur les enroulements massifs de sa chevelure brune qu'il eût voulu défaire pour s'y plonger la face. Et la tendresse de ses propos égalait son talent à flatter.

Sans cesse, sans motif, ardemment, il appelait Thérèse d'un ton d'invocation, de prière: « O ma *Thérézoun!* O ma *chato!* » Il lui chantait de lentes romances provençales, plaintives comme des airs de chasse au loin, et que madame Raindal, — du Midi, elle aussi, — accompagnait tant bien que mal au piano en chevrotant le refrain. Ou, s'il demeurait seul avec la jeune fille, il se postait à ses pieds, sur un tabouret de satin bleu, tandis qu'elle lui confiait des projets d'avenir, comment elle désirait régler le temps de son travail, l'aider dans sa carrière, le pousser aux plus hauts emplois. Et soudain, sauvagement, il vous sautait sur elle, vous l'empoignait entre ses bras en balbutiant: « Ma Thérézoun ! » Elle sentait les fermes biceps rouler contre son buste comme des pierres rondes, une moustache fleurant l'œillet s'approcher de sa bouche, des lèvres savoureuses se poser à ses lèvres; et elle renversait la tête, les paupières closes, avec des envies de succomber, laissant couler en tout son être le baume bienfaisant des baisers.

Puis, un matin, on avait reçu une lettre embarrassée d'Albârt. Des affaires de famille l'obligeaient à repartir immédiatement pour Saint-Gaudens, son pays natal, et à ajourner le mariage. Il s'excusait, l'honnête jeune homme, pleurnichait, protestait de son chagrin. Et trois semaines plus tard, au Luxembourg, où M. Raindal l'avait menée, comme une convalescente, prendre un peu de repos, dans l'air printanier du jardin, Thérèse rencontrait son fiancé, — un Dastarac pimpant, guilleret, avec une jeune fille au bras, une petite créature malingre et osseuse: la troisième fille de M. Gaussine, le professeur de langue sumérienne à la Sorbonne. En arrière, le père les suivait.

— Viens donc! mon enfant, murmurait M. Raindal pour entraîner Thérèse. Eh oui, ils vont se marier... je ne le sais que d'hier!... Maître Gaussine a la réputation de bien placer ses gendres... C'est ce qui aura attiré notre mauvais drôle... Viens, je t'expliquerai...

Elle n'avançait plus.

Elle avait failli crier de douleur, tomber là, en public, dans une attaque de nerfs. Quel outrageant souvenir! Et après, les affreuses journées, dans sa chambre tout imprégnée encore

des parfums du gredin — ces longues heures de songeries où elle avait, devant elle-même, prononcé ses vœux de renoncement, se vouant désormais à une vie d'études, comme d'autres, par désespoir, entrent en religion !

Mais, malgré l'éloignement — car on *le* disait enfoui à des lieues de Paris, bloqué dans un obscur lycée de Provence, en dépit des intrigues de Gaussine, — malgré le labeur, malgré les années, malgré tout, elle n'avait pu chasser de son cerveau, si peuplé pourtant de savoir, l'image tenace du charmant Albârt.

Elle gardait de ses caresses une sorte d'éblouissement, comme ces mortelles de jadis qu'un dieu avait aimées. Il demeurait son époux regretté, son seigneur impérieux, occulte. Et lorsqu'on voulait la marier, la livrer à un autre, c'était lui qui s'interposait, la reprenait, ressuscitait en ce corps austère sa folle Thérézoun, sa Thérézoun captivée.

Elle croyait le voir surgir, invisible à tous quoique présent, poing sur la hanche, jarret pliant, dans sa bravache posture de reître, et ses lèvres narquoises murmuraient : « Voyons, ma *chato*, non, mais regarde, compare !... Est-ce que c'est possible après moi ? » Oui, comment déroger ? Comment le trahir ? Et brusquement, en quelques mots, le prétendant était éconduit.

— Ainsi tu n'en veux pas, mon enfant? demandait d'un ton piteux M. Raindal.

Oh ! le refus qui l'accueillait ! Un refus sec, rageur, violent comme une bourrade, et dont il chancelait presque, étourdi, réduit au silence, incapable de discuter.

— Hé ! fillette, nous sommes prêts?... J'ai été retardé par un journaliste, un reporter, qui m'interviewait sur Cléopâtre, les Anglais en Égypte... est-ce que je sais?... Tu ne t'es pas trop impatientée, dis-moi?

Thérèse, à la voix joviale de son père, avait sursauté :

— Mais non, je réfléchissais, je travaillais, en marchant.

— Bon ! bon ! tant mieux !...

Puis la prenant sous le bras comme un ami, un collègue, il se dirigea d'une allure rapide vers le boulevard Saint-Michel.

On se retournait à leur passage, intrigué par ce couple étrange, ce vieil officier de la Légion d'honneur, ce vieux monsieur à barbe blanche et cette jeune fille à mine d'institutrice, s'en allant bras dessus, bras dessous, tendrement. On faisait des conjectures, on souriait instinctivement à des idées vagues, sympathiques, et quelquefois des étudiants qui connaissaient de vue le maître, le fixaient à dessein pour attirer son regard ou le saluaient même comme par élan de respect.

Mais M. Raindal n'apercevait que confusément ces hommages. Maintenant il était tout entier à questionner Thérèse, à savoir sur la leçon d'ouverture son opinion exacte. Était-elle satisfaite? Cela avait-il bien été? Pas trop de longueurs, non? Et la péroraison, qu'en pensait-elle? Leur avait-il convenablement signifié leur congé aux badaudes et aux badauds qui se permettaient d'envahir son cours, sa petite chapelle tranquille?

— Oui, certes, fit Thérèse... Tout ce que je te reprocherais, c'est de t'être montré dans le ton un peu sévère, un peu mordant!...

— Jamais assez... C'est bon pour la Sorbonne tous ces godelureaux, toutes ces belles dames... Chez nous, il ne faut que des travailleurs, de vrais apprentis...

Puis il partit en des commentaires diffus sur les devoirs, la dignité, la destination du Collège de France. La science! Le Collège de France! Sa foi, son église à lui, qui n'en avait point d'autres! Et Thérèse, qui savait par le menu la marche et les versets de ces fougueuses litanies, le laissait aller sans interrompre.

— N'importe, mon enfant, conclut-il d'une voix essoufflée... Ils sont avertis... On ne les reverra plus, j'imagine... Du reste, cette affluence a ses raisons... C'est encore un miracle de notre *Cléopâtre*.

— Oh! « notre »! protesta Thérèse...

— Si, si, « notre »! je maintiens le mot...

Et d'abord, par la pente naturelle qui mène à parler de soi, il se mit à retracer les phases de son déconcertant triomphe : la célébrité venue de la veille au lendemain, la presse entière, les revues, les salons, s'employant ensemble à le rendre illustre, cinq mille exemplaires écoulés en trois semaines, des

articles chaque soir, chaque matin, partout, — les retardataires plus chauds que les premiers, cherchant dans la ferveur de l'adhésion une excuse à la honte du retard, — des lettres, des interviews, des demandes de copie, d'autographes, de portraits. Le succès, en un mot, l'investiture impériale que Paris donne parfois à certains de ses élus, avec les théories d'offrandes sans fin, les prétoriens en délire, et même cet enthousiasme intolérant qui force les envieux d'attendre.

Or, à qui M. Raindal devait-il tout cela, hein? Qui donc, trois ans avant, lui avait suggéré le sujet du livre? Qui avait eu l'idée d'une *Vie de Cléopâtre*, rédigée au point de vue national égyptien et s'inspirant des documents indigènes, des sentiments populaires de l'époque? Qui l'avait ensuite, jusqu'au bout, secondé fidèlement dans cette lourde besogne? Qui avait classé les matériaux, recopié les papyrus, transcrit les inscriptions, lu et relu les épreuves une à une, sauf les notes en latin? Qui avait...

— Ah çà! mais où me conduis-tu donc? s'écria-t-il en quittant le ton de réquisitoire amical qu'il avait pris pour prononcer ce panégyrique.

Thérèse eut un sourire attendri :

— Voilà ce que c'est, père, que d'exagérer... On oublie le reste, on ne se connaît plus... Je te conduis au *Bon Marché*, où je vais acheter des gants pour ce soir...

— Ah, oui! ce bal! fit M. Raindal en soupirant, comme s'il venait déjà de recevoir l'estocade du refus coutumier.

Puis il reprit :

— Eh bien! non, je te laisse... Il faut que je monte chez ton oncle Cyprien chercher des nouvelles de son rhumatisme et m'informer s'il dînera tantôt...

Ils parvenaient devant l'église Saint-Germain-des-Prés. Ils s'arrêtèrent au milieu de la foule mélancolique qui piétinait auprès du bureau des tramways, — et, se serrant la main vigoureusement, comme deux camarades :

— Au revoir, ma fille... A tout à l'heure!

— Au revoir, père!

Thérèse traversait. M. Raindal assujettit sous son bras sa serviette de cuir qui glissait et, d'un pas flâneur, comme alourdi par les pensées, il s'engagea lentement dans la rue Bonaparte.

II

M. Cyprien Raindal habitait dans une vieille maison formant le coin de la rue Vavin et de la rue d'Assas. Il y occupait, au sixième étage, un petit logement dont les deux pièces spacieuses dominaient, à perte de vue, les charmilles du Luxembourg.

C'était un homme d'environ cinquante-cinq ans, trapu, sanguin, la moustache grisonnante et la tête rasée de près, comme un soldat d'Afrique.

D'un tempérament irascible, indiscipliné, il avait eu grand'peine à se maintenir dans les bureaux du Ministère de l'industrie, où, dès 1860, son aîné l'avait placé. Plus d'une fois il eût été révoqué pour insubordination ou propos factieux, sans l'intervention puissante de son frère Eusèbe. Il était né au temps de misère où M. Raindal, le père, chassé de l'Université comme complice de Barbès, courait les leçons à deux francs le cachet; et l'on eût dit qu'il avait hérité de lui le goût de l'opposition.

L'Empire, M. Thiers, le Seize-Mai, l'opportunisme, il avait tour à tour détesté tous les gouvernements que ses fonctions l'obligeaient à servir. Et finalement, en 1889, on saisissait dans la cantine du général Boulanger une carte à son nom, complétée par ces lignes d'exhortation cordiale : « Bravo, général ! En avant! Tout le pays est avec vous. »

Il allait, à cette époque, être nommé sous-chef de bureau. Convoqué aussitôt dans le cabinet du ministre, il arrivait souriant, la bouche mâchonnant déjà les paroles de gratitude; et l'annonce de sa révocation l'avait frappé en plein esprit de paix, comme l'insulte imprévue, la gifle sur la joue qui se tend au baiser.

Il était rentré dans son bureau en vociférant des hurlements de rage et de menace. Puis, tout de suite, il avait couru se commander des cartes nouvelles où, au-dessous de son nom, on lisait : « *Ancien sous-chef de bureau au Ministère de l'in-*

dustrie », — et il avait même cloué l'une d'elles à la porte de son logement.

Mais sa vengeance s'était arrêtée là. Le fonctionnaire qui subsistait en lui n'avait osé pousser plus loin cette quasi usurpation de titre. Il s'était décidé à brûler le restant des cartes fallacieuses. Et puis son frère intriguait pour lui garder, quand même, le bénéfice de la retraite, trois mille francs sans lesquels il fût tombé dans la pire des gênes. Il attendit, se tint coi pendant quelques semaines, et ne recommença de s'exprimer en liberté que lorsqu'on eut officiellement liquidé sa pension.

Seulement, alors, la fougue de ses opinions et la violence de son langage éclatèrent terriblement, comme des explosifs trop longtemps comprimés. Trente années d'exaspérations retenues, dans le besoin de vivre et la crainte des supérieurs, firent irruption par sa bouche en avalanches qu'on pouvait croire intarissables.

Au début, il voulait donner une formule à ses animosités, étayer de certains principes son mécontentement ; et il inclina vers le socialisme. Par malheur, il se perdait dans les questions de capital et de salaire. Les statistiques l'ennuyaient et l'économie politique le dérouta par ses systèmes instables ou que d'autres démentent.

Bourgeois de goûts sinon d'opinions, irréligieux comme son frère par éducation, rond-de-cuir par accoutumance, il lui fallait une doctrine plus humaine et moins subversive, des théories faciles à embrasser, de la morale plutôt que des chiffres, du sentiment plutôt que de la déduction.

Et peu à peu, de lui-même, inconsciemment, il se fabriqua un credo social où il se trouvait à l'aise, comme dans un habit sur mesure. Persuadé qu'il avait pâti de l'injustice, c'était la justice qu'il désirait voir établir. Le châtiment des méchants, la mort ou l'exil des voleurs, le retour des mœurs probes, l'écrasement de l'iniquité, voilà, en premier lieu, ce qu'on devait poursuivre. Après? Bah! on aviserait. Que l'on obtînt d'abord ces purifications ; puis on s'occuperait du reste pour le mieux. M. Raindal cadet n'était pas de ces rêveurs fanfarons qui promettent de détruire et de rebâtir la société comme s'il s'agissait de la hutte d'un cantonnier. Il savait la force de

la tradition, la nécessité de la famille, le charme indispensable de la liberté. Avant de supprimer tout cela, qu'on songeât donc à nettoyer le pays de la vermine qui l'infectait. A l'occasion, l'oncle Cyprien ne refuserait pas son coup de main.

Il se déclarait prêt à marcher le jour où les camarades iraient en masse appréhender, jusque dans leurs palais, les prévaricateurs, les juifs et les calotins dont la coalition clouait la France au sol comme une fourche à trois branches. La comparaison était de son cru et il la répétait volontiers, en parlant de se faire casser la tête ou de casser celle de beaucoup d'autres.

La lecture des journaux opposants l'avait d'ailleurs préparé à merveille pour figurer dans cette armée de justiciers sincères que la mort du général rebelle a laissée sans chef, mais non sans espoir.

D'instinct, l'oncle Cyprien était allé aux pamphlétaires qui dénoncent les ennemis des faibles ou soutiennent les victimes contre leurs oppresseurs. Et même, successivement, par une anomalie curieuse, il s'était découvert toutes les haines, souvent disparates, dont ces maîtres attisent la flamme. Avec Rochefort, il avait discerné en son cœur la haine des politiciens ; avec Paul Bert ou ses disciples, la haine du prêtre et des dévots; avec Drumont, la haine du juif et de l'exotique. Il relisait sans cesse leurs articles, leurs livres, et en citait de mémoire des passages entiers. Sa conversation s'en ressentait. Les fanfares des injures les plus diverses y croisaient leurs notes discordantes. Les mots de chéquard, de repu, de panamiste, les mots de calotin, de cafard, de ratichon, joints à ceux de youtre, youpin ou rasta, vibraient pêle-mêle comme la basse continue de ses indignations. Et il navrait les siens par sa virulence quand, devant des étrangers, il discutait sociologie.

Au coup de sonnette de la porte d'entrée, il s'élança du petit canapé de reps vert où il somnolait, et, la main appuyée aux reins, il alla ouvrir en boitant un peu.

Un sourire de joie dilata sa physionomie à la vue de M. Raindal. Les deux frères s'embrassèrent selon leur coutume.

Puis Cyprien s'écria :

— Ah! je suis bien content de te voir! Viens par ici... J'avais justement des tas de choses à te lire...

— Et la santé? Comment cela va-t-il? T'aurons-nous à dîner ce soir? questionnait M. Raindal tout en suivant son frère.

— Mais oui, mais certainement!...

Et, comme ils pénétraient dans la pièce qui servait de salon :

— Là, assieds-toi et écoute, fit-il en appuyant affectueusement sur les épaules de M. Raindal.

Après quoi, il se mit à fouiller d'une main hâtive parmi les journaux qui jonchaient le canapé, dépliés, froissés et s'amputant les uns aux autres leurs vastes titres en lettres grasses. Une gâterie, une débauche de malade, tous ces journaux brouillés, — un luxe qu'il s'offrait quand des rhumatismes le retenaient à la chambre. Mais autrement, il ne lisait les feuilles qu'au café, à la brasserie, et en petit nombre, — deux ou trois gazettes de combat qui lui chauffaient délicieusement le cerveau après déjeuner comme le petit verre de fine dont il se brûlait la gorge. Enfin il eut achevé son triage, trouvé les trois journaux qu'il cherchait, et les brandissant dans un crépitement de papier chiffonné :

— Voilà du nanan! fit-il, du bon, du meilleur!... De quoi m'amuser et de quoi te faire claquer d'orgueil... *Primo*, bien entendu, ce qui m'amuse...

Puis il entama d'une voix victorieuse la lecture du premier journal. En termes discrets, quoique impitoyables, on y annonçait à bref délai l'arrestation d'un sénateur, ancien ministre, ancien député, bien connu pour ses tripotages, ses complaisances envers la haute banque, ses tendances cléricales, et l'on félicitait le gouvernement de ce prochain acte d'énergie.

— Tiens, tu vois, s'écria l'oncle Cyprien en terminant, je ne sais pas qui c'est... J'ai réfléchi pendant des heures sans trouver... Et pourtant, je te l'avouerai, cette nouvelle m'a fait passer une excellente journée... Il n'est que temps qu'on nous balaie toutes ces fripouilles... Un de plus à Mazas! Je le marque!...

Il sourit de cette plaisanterie et ajouta, les deux mains posées sur ses genoux :

— Hein! qu'est-ce que tu en penses? Ça se corse!... Ça crève, tous ces abcès!

M. Raindal hésitait. Il voulait s'épargner une controverse ou tout au moins l'ajourner en bloc jusqu'après la lecture imminente des deux autres journaux. Habitué par profession, par tournure d'esprit, à ne considérer les choses qu'à travers l'immensité du temps, l'infini des siècles passés et futurs, il avait du présent plutôt le dédain que l'insouciance. Et chaque fois que son frère le provoquait à causer politique, il se sentait plus effaré, plus gêné que s'il eût fallu débattre en langue indigène sur une question de *tabou* avec un chef sauvage de la Polynésie.

Alors il procéda comme il faisait en pareil cas, et déchaînant hypocritement entre eux le flux tiède des généralités:

— Évidemment! Certes!... déclara-t-il. Nous vivons dans une époque fort troublée... Il y a eu beaucoup d'abus... Que veux-tu?... La concussion est la plaie des démocraties... Polybe l'a dit...

— Laisse-moi donc tranquille avec ton Polybe! interrompit l'oncle Cyprien en secouant la tête comme pour se désengluer de ces aphorismes. Dis-moi donc simplement que nous sommes gouvernés par des crapules... Ce sera plus juste et plus vite fait...

Puis un peu honteux d'avoir ainsi gourmandé cet illustre aîné, qu'il vénérait au fond de son âme tumultueuse :

— Bah! ne nous fâchons pas... C'est de ta faute... Tu m'agaces avec tes grandes phrases vagues... Tiens, voici pour gagner mon pardon... Demandez le portrait de M. Eusèbe Raindal, l'homme du jour, le drapeau de la famille, la gloire de l'égyptologie française, avec l'histoire de sa vie depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours!... Tara ta ta ta ta ta ta!...

Il avait tendu le second journal à son frère et il fit le tour de la pièce en sonnant, dans sa main roulée en cornet, une marche triomphale, comme jadis au bureau, lorsqu'on célébrait le succès d'un collègue.

M. Raindal demeurait les yeux attachés sur le journal qu'il tenait à bouts de bras, éloigné du buste, en raison de sa presbytie.

Oui, cette grossière gravure, à hachures charbonneuses,

c'était bien lui, son nez charnu, sa barbe blanche, sa paterne figure, — une vraie figure de sénateur, assurait l'oncle Cyprien.

Et au-dessous s'étageait sa biographie, — des dates, des dates encore ou les titres de ses livres, à la suite, qui n'en disaient pas plus sur son existence, ses idées, ses joies et ses douleurs d'homme, que les bornes de la route ou les poteaux des carrefours sur les pays que l'on traverse. Mais pour lui ces chiffres et ces mots secs vivaient comme de la chair. Un sourire nerveux remua ses lèvres. Des rafales de vanité montaient de son cœur à sa bouche, — et une honte le faisait rougir comme s'il eût vu fixés sur lui les regards de toute la foule qui, ce jour même, contemplait ses traits. Il se maîtrisa pourtant, par pudeur, puis avec calme :

— C'est très exact! fit-il. Je te remercie... J'emporterai cela à la maison...

Il se levait pour partir. Mais, d'un geste, l'oncle Cyprien lui commanda de se rasseoir.

— Attends! attends!... Ce n'est pas tout... voilà le déplaisir, maintenant!... On t'injurie dans le *Fléau*, un sale journal rédigé par des calotins et lu par toute la haute juiverie... Tiens, écoute le morceau... c'est du propre!

Et l'oncle Cyprien commença d'une voix railleuse que la colère faisait un peu trembler :

INDISCRÉTIONS ACADÉMIQUES

« C'est prochainement que se réunit à l'Académie française la commission chargée de décerner le prix Vital-Gerbert (15 000 francs), au meilleur livre d'histoire paru dans l'année. Si nous en croyons les on-dit, la lutte sera chaude, plusieurs candidats étant en présence. L'un d'eux, assure-t-on, serait M. Eusèbe Raindal, de l'Institut, l'auteur de cette *Vie de Cléopâtre* autour de laquelle une certaine presse a mené quelque bruit depuis un mois. Mais la candidature de M. Raindal compte dans les milieux académiques de sérieux adversaires. Plusieurs estiment que le succès de son livre est dû en grande partie aux détails pornographiques qui y fourmillent et qui ont captivé une clientèle spéciale. Or, sans vouloir nous prononcer dans ce délicat débat, force pourtant nous est de con-

venir que ce livre est un des plus immoraux, qui soient sortis, depuis longtemps, de la Coupole. Les notes principalement, quoique rédigées en latin, y sont d'une révoltante obscénité. L'auteur aura beau alléguer, pour sa défense, qu'il n'a fait que traduire des pamphlets égyptiens de l'époque, et même qu'il a eu soin de les traduire en latin, il n'en demeure pas moins acquis que, volontairement ou non, il a publié là un recueil d'authentiques ordures. Nous savons que l'histoire a ses droits et que l'historien a ses devoirs. Mais M. Raindal nous prouvera difficilement qu'il était du devoir de l'historien de nous montrer Cléopâtre râlant des mots de portefaix dans les plus abjects abandons de l'amour ou raffinant en termes immondes sur la débauche comme une Néron femelle. C'est à d'autres œuvres, traitant de plus vastes questions et à un point de vue social et élevé qu'à notre avis sont réservées les récompenses académiques. A MM. les Immortels de décider si nous avons tort. Pour nous donner raison, ils n'auraient, cette année, que l'embarras du choix. »

— Eh bien! conclut l'oncle Cyprien, en jetant à terre le papier qu'il avait pétri en boule... Comme éreintement, c'est coquet!... Cela n'a aucune importance, étant donné, je te l'ai dit, que cette feuille n'est lue que par des youpins... Mais, tout de même, si tu m'y autorisais, j'irais de bon cœur tirer les oreilles au cafard dont la plume s'est permis...

M. Raindal, qui avait blêmi de souffrance à mesure qu'avançait la lecture, dressa la main en un geste philosophique et, d'une voix encore mal assurée :

— Inutile, murmura-t-il... Ce sont les petits revenants-bons de la célébrité... Et puis, je sais de qui c'est!...

— De qui donc?

— Je parierais que c'est inspiré, sinon écrit, par mon collègue et concurrent Saulvard... Lemeunier de Saulvard, des Sciences morales... Je reconnais sa manière... Il voudrait obtenir le prix, avec son *Histoire des affranchis sous l'Empire romain*... Je le gêne... Il me fait diffamer... Le coup est classique... Il n'y a qu'à plaindre ce malheureux et à sourire...

M. Raindal effectivement grimaça un sourire avec peine. Mais cette rage qu'on ressent devant l'injustice lui obstruait

la gorge comme un caillot amer; et il cracha plutôt qu'il ne proféra :

— Pornographe!

Il avait pris un temps de répit; puis, d'une voix soulagée, il répéta :

— Pornographe!... Non, on ne m'avait rien dit de plus fort dans le métier, où j'en ai vu cependant, des jalousies, et des petitesses, et des calomnies... Oh! si l'on savait quels égouts il y a au-dessous de ce qu'on appelle les pures régions de la science!... et les saletés qui s'y dégorgent! Pornographe!... après une carrière comme la mienne!... Les misérables!

Il exhala un petit rire méprisant :

— Ha! ha!... Traiter de pornographe un homme qui s'est marié presque vierge!... Un homme qui depuis quarante ans travaille douze heures par jour... C'est tout ce qu'ils ont trouvé... Tiens! j'en ris!... C'est trop drôle! C'est plus comique qu'autre chose.

L'oncle Cyprien se taisait pour laisser libre élan à cette crise de révolte dont la véhémence ravissait ses instincts.

— Voilà qui est parler! approuva-t-il en venant serrer la main de son frère... Allons, tu as encore du sang de Raindal dans les veines... Tu n'aimes pas qu'on te taquine... Tu te rebiffes... A la bonne heure! Et j'espère bien que quand tu reverras ce monsieur...

— Je le verrai ce soir! fit M. Raindal, éteignant soudain son ardeur.

— Ce soir? balbutia avec stupeur l'ancien fonctionnaire. Comment?... Où cela?...

— Chez lui... A un bal qu'il donne...

— Et tu iras?

— Dame! oui... un mariage pour Thérèse... On doit nous y présenter un jeune homme, un jeune savant...

L'oncle Cyprien empoigna de sa main droite la sphère lisse de son crâne, et, le regard songeur :

— Ah! ah! un mariage pour mon neveu! — Il appelait ainsi Thérèse, en raison de ses allures masculines. — Bon! bon! C'est un motif cela... Moi, j'ai comme une idée que mon neveu n'en voudra pas, de ce jeune savant... Enfin, tu fais bien, il faut voir... Mais de la prudence! Ton Saulvard m'a

tout l'air d'un jean-f... et je n'aurais guère confiance en ce qui me viendrait de lui...

M. Raindal se leva :

— Sois tranquille... Je veillerai... D'ailleurs, tu te trompes... En dehors de ses ambitions, Saulvard n'est pas un méchant homme...

L'oncle Cyprien poussa un sifflement d'incrédulité :

— Phui !... C'est possible !... Allons, à tantôt, sept heures !...

Et il accompagna son frère jusque sur le palier.

On allumait dehors les réverbères, quand M. Raindal arriva chez lui, rue Notre-Dame-des-Champs.

Vivement, il avait passé un coin-de-feu en molleton marron, des pantoufles à semelles de feutre, et, dans le noir, à pas veloutés, il se dirigea vers son cabinet de travail.

Deux bureaux de chêne accolés, face à face, comme dans une salle de banque, emplissaient presque la pièce de leurs lourdes masses rectangulaires. Assise à l'un d'eux, Thérèse écrivait auprès d'une lampe à pétrole, et l'abat-jour de carton vert rabattait durement sur elle la lumière que son front incliné reflétait par endroits.

— Déjà à l'œuvre ! s'écria M. Raindal.

Il lui avait saisi la tête entre ses deux mains, comme à une fillette, et il l'embrassait avec ce redoublement de tendresse égoïste, ce besoin de rapprochement que vous inspirent les êtres chers, après qu'on a subi la méchanceté d'autrui.

Elle se dégagea en souriant, et doucement :

— Laisse-moi, père !... Je corrige les épreuves de ton article pour la *Revue*. On vient les chercher à cinq heures et demie. Tu vois que c'est pressé.

— Parfait ! J'obéis, fit M. Raindal.

Puis, s'asseyant à l'autre table, en face d'elle, il amena des papiers qu'il se mit à annoter. Alentour, la pièce était sombre, sauf quelques fils d'or qui luisaient dans l'algérienne des rideaux fermés, et un mince rond jaunâtre que la lampe faisait frémir au plafond. On n'entendait que la respiration un peu embarrassée de M. Raindal, le craquement du coke dans la grille ou parfois une cloche qui, dans le voisinage, lançait, à longs intervalles, quelques sons isolés et tristes.

— Dis donc! s'écria tout à coup le maître... Et ta mère?... Elle n'est pas rentrée?

— Non, mais elle ne tardera pas, fit Thérèse, elle ne peut pas tarder...

Puis, sans cesser d'écrire, elle ajouta, d'une voix plutôt goguenarde :

— Il me semble bien... Non, je ne devrais pas te le dire... Enfin, j'ai commencé, tant pis!... Oui, il me semble bien avoir vu tout à l'heure, maman qui entrait à Saint-Germain-des-Prés!...

— Encore! murmura M. Raindal, avec un hochement de pitié... Cela fait au moins deux fois depuis ce matin... C'est déplorable!...

Thérèse fixait son père en souriant :

— Qu'est-ce que tu veux?... Puisque c'est son bonheur, sa tranquillité!

M. Raindal eut une grimace de mélancolie.

Lui, qui dans son athéisme philosophique et rogue, ne croyait à rien qu'à la science, lui que, même chez ses amis, la foi religieuse irritait comme une marque d'incompréhension, n'avait-il pas tout fait jadis pour les procurer à sa femme, ce bonheur, cette tranquillité, ou du moins ce qu'il jugeait tel? Et avec quelle patience, quelle abnégation, madame Raindal mieux que quiconque, pouvait en témoigner; — si encore elle se rappelait!...

La surprise pourtant, avait été rude. A voir mademoiselle Desjannières, si gaie, si rieuse, si enfant malgré ses vingt ans, ou bien à voir son père, un avocat de Marseille venu par aventure tenter la fortune en Égypte, beau parleur, bon garçon, chanteur de chansonnettes, personne n'aurait soupçonné les secrètes ferveurs qui travaillaient la jeune fille. Bah! qu'importait à M. Raindal, puisqu'il aimait sa fiancée! Il la soignerait, la guérirait! Et dès le lendemain des noces à Alexandrie, puis à Paris où le ménage rentrait, la cure commençait, se poursuivait méthodiquement. Chaque jour, des heures durant, il discutait avec sa femme, la sermonnait, la raisonnait. Et elle, de son côté, se prêtait au régime. essayait par tendresse de vaincre ses terreurs. Mais, au bout de trois mois, un matin, elle se jetait aux genoux de son mari, en pleurant, en demandant grâce. Elle le suppliait d'inter-

rompre le martyre, de la laisser retourner au confessionnal; et, devant tant d'affliction, il avait dû y consentir.

C'était une force surhumaine qui la poussait, une peur invincible, la crainte des châtiments que le péché entraîne. Une vieille bonne provençale, sorte de Dante domestique, lui avait, toute petite, infusé le germe du mal. Le soir elle lui décrivait, comme si elle en revenait, les sites rouges, les brûlantes horreurs, les affres éternelles où se débattent les pécheurs dans le pays d'enfer, la peine du dam, la peine du sens, les hurlements, les plaintes, les contorsions diaboliques. Et, à mesure que l'enfant devenait jeune fille, à la flamme de ces récits, son âme graduellement se faisait plus étroite, plus sensible, plus douillette au péché. Le moins grave d'entre eux lui pesait comme une faute irrémissible. Sous cet épineux fardeau, elle sentait son cœur étouffer. Il lui fallait alors courir auprès d'un prêtre, se décharger dans son indulgence de ce poids d'angoisse plus dur qu'un poids de fer. Souvent même, à la porte du sanctuaire, un scrupule l'arrêtait, un semblant d'oubli, qui la ramenait en hâte sur ses pas, pour implorer encore l'assistance de celui qui quittait la clôture sacrée. Et, depuis son mariage, depuis trente-deux ans, elle continuait ainsi, chassée sans cesse vers les églises par des tourments de conscience nouveaux, cachant chez elle ses épouvantes, incapable dehors de les dominer, craignant les railleries des siens et pleurant sur leur damnation.

— Son bonheur! sa tranquillité! grommelait M. Raindal en écrivant... Ah! si seulement elle avait eu l'énergie de m'en charger!...

Mais deux coups vifs retentissaient au timbre de l'entrée.

— Attention! fit le maître, voici ta mère... Je suis curieux de ce qu'elle va nous dire...

Madame Raindal apparut sur le seuil, enserrée dans une longue douillette noire doublée de petit-gris et dont le drap usé brillait un peu aux épaules. Elle susurra d'une voix essoufflée.

— Attendez!...

Sous le manteau elle avait porté la main à son cœur pour en écraser les battements, et elle expliqua :

— Je suis montée trop vite...

— Assieds-toi, repose-toi! fit avec flegme M. Raindal.

— Mais non, c'est fini, cela va mieux!

Elle décrocha l'agrafe de la pèlerine, et alla embrasser son mari, puis sa fille. Elle avait les joues glacées par le vent du dehors, froides comme une vitre, et sa poitrine haletait encore en se penchant sur eux.

— D'où arrives-tu donc si tard? demanda M. Raindal sans lever la tête de dessus son papier.

Elle se récria :

— Si tard!... Mais il n'est pas si tard... Il est cinq heures un quart tout au plus... Je viens de chez Guerbois, commander un vol-au-vent pour dîner... Cyprien dîne, n'est-ce pas?

— Cyprien dîne!

Elle n'insista pas. Un commencement de frayeur l'étranglait, car elle venait de commettre quasiment le péché de mensonge. Alors elle tisonna le coke rougeoyant de la cheminée, abaissa la mèche de la lampe qui filait, et n'y tenant plus sous ce silence imprégné d'ironie, et de soupçons peut-être, elle sortit, les joues en feu maintenant, la poitrine gonflée de soupirs.

Thérèse et M. Raindal avaient simultanément redressé le front et échangeaient un sourire d'entente.

— Hein! as-tu vu... son vol-au-vent?...

Il haussait les épaules, d'un air découragé. La jeune fille murmura avec compassion :

— Cette pauvre maman!... Elle est si bonne!...

III

Vers six heures moins le quart, l'oncle Cyprien passa dans son étroite cuisine obscure où il avait coutume de se cirer les bottes avant de sortir.

Il formait le projet d'aller rejoindre à la petite brasserie Klapproth, rue Vavin, son vieil ami, Johann Schleifmann, et de causer une bonne heure avec lui en sirotant l'apéritif.

Les personnes qui connaissaient l'antisémitisme de M. Rain-

dal cadet s'étonnaient de son intimité avec ce juif de Galicie.

Mais lorsqu'on le questionnait à ce sujet, l'oncle Cyprien ne manifestait aucun embarras. Loin de là, il toisait dédaigneusement l'interrogateur, haussait les épaules, puis il vous apprenait — si vous teniez à le savoir — que ce Schleifmann était la plus brave pâte d'homme qui fût. Depuis dix ans qu'il le fréquentait, pas une seule fois il n'avait eu à s'en plaindre ; et au reste, ces questions lui semblaient oiseuses, car, assurait-il, Schleifmann, quoique juif, était « aussi antisémite que vous et moi ».

En proférant cette assertion, l'oncle Cyprien exagérait, ou du moins il se méprenait sur les sentiments de son ami.

Schleifmann ne pouvait être rangé parmi ces juifs prudents qui renient leur juiverie par crainte des préjugés, platitude devant la majorité, intérêt professionnel ou mondain.

Son antisémitisme n'était fait au contraire que d'amour pour sa race et d'orgueil atavique. S'il paraissait antisémite, ce devait être à la façon d'un Jérémie, d'un Isaïe ou d'un Amos. En vérité, l'âpre esprit des vieux prophètes soufflait dans son cœur; et il ne maudissait ceux de sa religion que parce qu'ils se dérobaient aux destinées d'Israël et se corrompaient dans les frivoles vanités au lieu de régir le monde par l'influence de la pensée.

Cet orgueil sémitique avait même causé toutes les difficultés de sa vie aventureuse.

Docteur ès sciences philosophiques de l'Université de Lemberg, il n'avait pas tardé à négliger l'ancienne loi mosaïque pour adopter la foi récente qui s'épandait dans l'univers : le socialisme. De cette foi, selon lui, les juifs avaient été les initiateurs comme de l'autre. Karl Marx et Lassalle lui apparaissaient les modernes délégués de Iaveh sur la terre pour apporter l'évangile nouveau et la religion économique de l'avenir. Il considérait leurs ouvrages comme des livres presque saints, et se réjouissait de voir une fois de plus la divine prépondérance juive s'affirmer par leurs écrits. Il s'était affilié aux principaux groupes socialistes de la ville et faisait, dans les faubourgs, une propagande active. Trois mois de forteresse, dix ans d'interdiction de séjour, l'arrêtèrent soudain dans son zèle, sinon dans ses croyances.

En prison, il avait longuement réfléchi sur l'endroit où il se réfugierait après sa libération. En Autriche, en Allemagne, surveillé par la police et exposé aux attaques des antisémites, l'existence, pour lui, s'annonçait très pénible. Il résolut provisoirement de se retirer quelque temps en France et vint s'y installer vers la fin de 1882.

Il comptait subsister en donnant des leçons d'allemand, de philosophie, ou d'histoire naturelle. Il arrivait muni de chaleureuses recommandations que lui avaient fournies des israélites de Vienne pour leurs parents ou coreligionnaires établis à Paris. Et rapidement ainsi, il eut une petite clientèle d'élèves qui le mit hors du besoin, voire dans une certaine aisance.

Mais aussitôt, il allait perdre volontairement ce bien-être par ambition idéaliste, manie de réaliser ses doctrines tout en ramenant les juifs aux devoirs héréditaires.

Il avait remarqué, dans les pays de l'Est, les contagieux progrès de l'antisémitisme, et il était imbu de cette conviction que le microbe antisémitique continuerait sa marche inflexible vers l'Occident, gagnant successivement la France, l'Angleterre, puis le nouveau monde, toute la chrétienté enfin.

Comment y résister, le combattre, lutter contre ? Schleifmann avait là-dessus une doctrine fort nette qu'il déclarait puisée aux sources du plus pur judaïsme. Il fallait simplement, pour les israélites riches, revenir aux traditions de leur race dont la mission quasi divine est de fournir aux peuples des exemples moraux, aux cerveaux des idées, aux cœurs une religion.

Dans ce sens, rompre avec les errements passés, quitter la société mondaine et cléricale où ils s'amollissaient au détriment de leur dignité, rentrer dans la démocratie d'où ils étaient issus, employer leurs rares facultés à la défense des humbles, à la victoire du droit, aux conquêtes sur l'injustice et, finalement, sauf une rente individuelle qui ne dépasserait en aucun cas le chiffre de dix mille francs, opérer l'abandon des richesses acquises dont l'ensemble servirait à des fondations nationales, populaires ou colonisatrices, — tels se formulaient en bref les principaux moyens pratiques par lesquels Schleifmann prétendait assurer le salut et la gloire du peuple élu de Dieu.

Puis, au bout de quelques mois de séjour à Paris, il crut le moment propice pour soumettre aux parents de ses élèves, au clergé et aux notabilités de la juiverie, son audacieux plan de régénération. Mais il ne garda pas longtemps d'illusions sur le succès de l'entreprise.

Les juifs de finance venaient de se heurter contre la catholicité dans la première grande bataille. Une version disait : avec l'appui du ministère. Une autre : avec l'approbation ouverte d'un gouvernement gagné, de longue date, à la cause juive. Une troisième, plus modérée : avec la sympathie officieuse de l'Administration qu'inquiétait la révolte des fortunes catholiques. Finalement, soutenus ou seuls, ils avaient triomphé ; et l'enthousiasme de la victoire les aveuglait. Jamais leur arrogance n'avait été plus folle, ni leur confiance dans la loi plus obtuse.

Partout Schleifmann fut éconduit. Les rabbins, effarés à la pensée des ennuis qu'il pourrait leur susciter avec la haute finance, toute-puissante dans le consistoire, le supplièrent de ne pas donner suite à ses dangereuses utopies. Les riches et les demi-riches le congédièrent par des paroles sèches, ou des plaisanteries méprisantes.

Fort peu daignèrent discuter. Ils tapaient d'un air paternel sur l'épaule du têtu Galicien et lui demandaient si c'était sérieusement, voyons, que lui, M. Schleifmann, un homme érudit et sensé, parlait de toutes ces sornettes. L'antisémitisme? Bon pour les pays germaniques, les pays slaves où, soit dit sans vouloir l'offenser, les juifs étaient ce qu'il savait bien ! Mais, en France, dans le pays de toutes les libertés, sur la belle terre de France, mère de la Révolution et de la sublime Déclaration des droits de l'homme, jamais, jamais, au grand jamais, il entendait, l'antisémitisme ne fleurirait. Et on éclatait de rire en lui offrant un cigare.

A ces échecs d'amour-propre ne se borna pas la mésaventure du coupable Schleifmann. Beaucoup de parents effrayés par ses théories, lui retirèrent leurs enfants. Il resta, ayant juste de quoi vivre ou de ne pas mourir de faim, avec le tiers à peine de sa jeune clientèle.

La catastrophe était complète. Il la supporta vaillamment.

Afin de parer aux éventualités, aux maladies possibles, il

vendit tous ses meubles, tous ses livres sauf une centaine de volumes indispensables, — la Bible, l'Imitation, Gœthe, Spinosa, Shakespeare, Mendelssohn, Renan, Taine, les poésies de Victor Hugo et les écrivains socialistes.

Puis il loua, au sixième étage d'une maison de la rue de Fleurus, une vaste chambre bien éclairée, où il attendit en lisant que la fortune et l'humanité lui devinssent moins mauvaises.

Trois ans s'écoulèrent ensuite, et il doutait, à la fin, de sa perspicacité prophétique, quand les faits brusquement lui rendirent la foi.

Tout de même, sous le fumier de l'envie et des ressentiments, sous l'engrais des maladresses et des exactions, l'antisémitisme commençait à germer, à fleurir sur la belle terre de France. Et chaque jour, en dépit des grillages et des règlements, des lois écrites et des droits de l'homme promulgués, sa floraison ardente s'épanouissait davantage.

Johann Schleifmann en eut d'abord une joie vaniteuse, puis un vif chagrin. Et il suivit l'affaire, partagé toujours entre ces impressions adverses.

Il s'affligeait des attaques cruelles, partiales, qu'on prodiguait à ses coreligionnaires, mais il ne pouvait se défendre d'un certain orgueil, en songeant qu'il les avait prédites. Plus on les dénigrait injustement, plus sa fureur croissait contre eux. Ah! les imbéciles, les pauvres êtres! S'ils avaient voulu, pourtant! Et, lorsque les journaux mondains racontaient les magnificences de leurs garden-parties, de leurs raouts ou leurs chasses à courre, il avait des ricanements méchants et navrés, il répétait tout haut d'un ton sardonique comme des mots de malédiction : « Garden-parties, raout, chasse à courre!... » Oui, oui, ils n'avaient qu'à « gardener », à danser, à chevaucher. Ils jouissaient de leur reste, les gaillards! Et l'indignation l'emportait, au calcul de tant d'argent gaspillé par sottise, dont une part seulement donnée de bon cœur au peuple eût tout refait, tout arrangé, en servant une cause généreuse.

C'était vers cette époque qu'il avait lié connaissance avec M. Cyprien Raindal, à la brasserie Klapproth où ils prenaient tous deux pension.

Dès les premiers mots, ils s'étaient plu, ils s'étaient sentis mutuellement attirés. De nationalités différentes, de religions antagonistes, de tempéraments divergents, ils se trouvaient, sans avoir les mêmes rancunes, détester les mêmes castes. La curiosité, de plus, les avait associés, l'oncle Cyprien découvrant dans Schleifmann pour ses haines une mine de documents exceptionnels, et Schleifmann dans l'oncle Cyprien un spécimen inappréciable des ennemis de sa race. Puis, ils mûrissaient, en cachette, des projets l'un sur l'autre. Le Galicien voulait convertir son ami aux doctrines de Karl Marx, tandis que M. Raindal cadet s'était juré d'arracher l'exilé à ses opinions internationalistes. Et enfin, par-dessus tout, la Pauvreté les unissait, la Pauvreté qui de ses mains rugueuses malaxe tous les humbles en une pâte identique, les coagule en une famille pareille, les transforme en frères et alliés, malgré l'âge, l'origine et tout ce qui s'y oppose. De sorte que, depuis dix ans, ils n'avaient presque pas passé un jour sans se rencontrer dehors ou s'aller visiter dans leurs mansardes respectives.

L'oncle Cyprien, ayant achevé sa toilette, ouvrait la porte pour sortir. Il recula de stupeur en apercevant sur le seuil, la main au cordon de la sonnette, Schleifmann, Johann Schleifmann lui-même.

— Comment, c'est vous ?

— Oui, c'est moi ! fit Schleifmann de sa voix que la pratique de l'hébreu avait rendue un peu nasillarde et traînante... Je ne vous ai pas vu hier et je venais savoir si vous étiez malade...

— Oh ! rien, un brin de rhumatisme, mon sacré rhumatisme... Mais, entrez donc, mon cher, — fit M. Raindal cadet qui enlevait son chapeau. — Il me semble qu'il y a des siècles que nous n'avons causé !...

Il referma la porte, en tirant par la manche son vieil ami Johann.

— Soit ! Causons... Je vous apporte, du reste, une surprise, que je vous avais annoncée l'autre jour ! répliqua Schleifmann avec un sourire... Tenez, savourez !...

Et il jeta sur la table une sorte de dictionnaire à couverture

de toile rousse au dos duquel se lisait en lettres noires : *Annuaire de la Finance française.*

Pendant que l'oncle Cyprien examinait, palpait le volume, Schleifmann s'était à moitié étendu sur le petit canapé de reps et semblait suivre des pensées narquoises. Il avait le type des juifs asiatiques, une figure de kalmouk au teint cireux, le nez camard, retroussé du bout, largement ouvert, des yeux jaunâtres, petits et scintillants de malice. Sa barbe et sa chevelure grises étaient crépues, floconneuses comme une toison de mouton, et pour atténuer sa myopie, il portait de larges lunettes d'or, suprême élégance des universitaires teutons.

— Hô, mon garçon ! s'écria-t-il tout à coup de sa voix traînarde... Il y en a là dedans, des noms !... Et des juifs, et des musulmans, et des chrétiens, des *goys* aussi... Des noms de tous les pays et de toutes les religions... Oui, c'est à tous ces noms-là qu'appartient la richesse du pays... C'est tous ces noms-là qui signent ce qui nous tond et nous gruge, vous comprenez, mon bon Raindal ?... Un de ces noms-là, au bas d'un papier, c'est plus qu'une cartouche de dynamite au bas d'une maison... Ça vous fait sauter, danser les millions comme des oranges aux mains d'un jongleur... Mais, le Seigneur soit loué, cela ne durera pas toujours, mon ami !...

— Ouais ! vous êtes un malin, Schleifmann ! murmura M. Raindal cadet en décochant au Galicien un regard scrutateur par-dessus le livre qu'il tenait entr'ouvert... Nous savons votre jeu... Vous voulez de nouveau m'allumer sur votre socialisme... Et bien, non ! bernique ! Cela ne prendra pas encore ce soir... Je suis pour la liberté, moi, et pour la propriété, et pour tout le tremblement de notre sale société, à condition qu'on soit honnête, par exemple... Ah ! mais oui... Sans ça, pan, pan ! Au mur, messieurs les chéquards !...

Schleifmann protesta avec mollesse du désintéressement de ses remarques ; puis, approchant de l'oncle Cyprien qui s'était attablé pour mieux consulter l'annuaire, il s'assit à côté de lui et se mit à le guider dans ses fouilles parmi le réseau terrible des banques, conseils d'administration, comités, sous-comités et autres mystérieux groupements de combat.

M. Raindal cadet, progressivement, se surexcitait à cette lecture. Quand un même nom se répétait en deux, trois,

quatre conseils, il poussait des cris de détresse comme un homme qu'on égorge ou qu'on pille. Mais surtout les noms à désinences hébraïques l'exaltaient d'une joviale colère.

— Encore un ! lançait-il à Schleifmann.

— Il me semble ! ripostait mélancoliquement le Galicien... Est-ce de ma faute ?

Ils reprenaient leur lecture et, à les voir de dos, ainsi penchés sur le gros volume, les têtes proches, les coudes entre-serrés, on eût dit deux sages petits garçons parcourant avidement ensemble quelque livre d'images ou un passionnant recueil d'aventures.

Mais, soudain, l'oncle Cyprien redressa le buste et frappant son front bombé aux angles :

— A propos, Schleifmann, vous qui connaissez tout Paris, connaissez-vous un nommé Lemeunier de Saulvard ?...

— De l'Institut ?

— Oui, parfaitement.

Si Schleifmann connaissait Saulvard ? mais il ne connaissait que cela. Justement, Saulvard déposait ses fonds à la banque Stummerwitz ; et, plus d'une fois, le Galicien en avait entendu parler chez les Stummerwitz, car il enseignait l'allemand aux petits de la maison, ou plutôt il les affermissait dans la science de cette langue, dont, dès le berceau, ils avaient reçu les rudiments de leur grand-père maternel, né à Stuttgart, ainsi que de leur aïeul paternel, originaire de Cologne. Et, vivement, en une centaine de mots acerbes, le compte de Saulvard fut réglé.

Un monsieur, soit dit sans reproche, peu catholique, ce Saulvard !... Savant de troisième ordre, esprit des plus médiocres, écrivain anémique, flagorneur en outre, intrigant et rapace, il s'était servi de ses relations avec la haute finance pour parvenir à l'Institut, puis de son titre d'académicien pour pénétrer dans les conseils d'administration. On n'avait, d'ailleurs, qu'à se reporter à la table de l'*Annuaire*. (L'oncle Cyprien, fébrilement, s'y reporta.) Il y figurait trois fois, comme membre de trois conseils lucratifs, quoique discrédités. Quant à sa femme...

— Une cafarde, probablement ? interrogea M. Raindal cadet.

Non, pas une cafarde : — une dévergondée. Schleifmann, mieux informé d'habitude, ignorait le nom de ses amants divers ; mais il en citait deux, tout au moins, au sens symbolique et sommaire, affirmant qu'elle avait forniqué avec Dieu et avec le diable. Vaniteuse, d'autre part, menée par le snobisme, peinte et poudrée jusqu'aux reins, médisante, aigrie par une maladie d'estom...

M. Raindal cadet n'en put écouter plus. Il étouffait, débordait.

— Pardonnez-moi, Schleifmann, fit-il, en posant amicalement sa main sur l'épaule du Galicien... J'oublie l'heure... Je dîne avec mon frère, qui, précisément, va ce soir au bal chez ce coquin... Je suis bien aise d'être si complètement renseigné; non, je vous jure... bien satisfait... Vous ne m'en voulez point, n'est-ce pas? Je n'ai que le temps! Je file... Vous venez?...

Et au bas de l'escalier il précipita les adieux, tant la hâte le talonnait d'être arrivé rue Notre-Dame-des-Champs et de déverser là, sur l'indolence fraternelle, la masse d'immondices dont libéralement Schleifmann l'avait empli.

M. Raindal ne vit pas entrer son frère sans une certaine appréhension.

Il le savait en un de ses jours de crise discoureuse et pressentait pour la soirée une reprise d'hostilités, de controverses, qui d'avance l'indisposait. Il l'accueillit donc d'un air froid, comme afin de prévenir toute nouvelle tentative d'attaque ; et, lui tendant distraitement la main :

— Je suis à toi, je finis un travail urgent... Si tu veux m'attendre au salon, ces dames y sont...

Puis, l'oncle Cyprien sorti, il se loua de son énergie. De tout temps, au demeurant, sur quelque sujet que ce fût, il avait horreur de discuter avec son frère. Comme dans le tournoi d'antan interdit aux vilains, il lui fallait pour antagonistes des pairs, des preux de sa caste, du même rang intellectuel et pratiquant sans défaillance la noble escrime des idées. Autrement, il fuyait pour décliner la lutte, se défilait par des acquiescements courtois, ou feignait, au besoin, une surdité subite.

Mais à table, son contentement redoubla. Jamais l'oncle Cyprien ne s'était montré aussi gai, aussi affable et peu enclin aux querelles. Il plaisantait Thérèse sur son mariage prochain, l'appelait à tout propos « Madame mon neveu », ou annonçait à Brigitte, la servante, une jeune Bretonne rougeaude, que, sapristi ! bientôt ç'allait être son tour.

Thérèse acceptait de bonne grâce ces facéties un peu vulgaires. Elle permettait beaucoup à son oncle, ayant deviné tout ce qui se dissimulait de tendresse réelle dans ce cœur intolérant et sous ces imprécations furibondes.

Quant à madame Raindal, secrètement elle admirait son beau-frère. Elle lui était reconnaissante de détester les juifs, en qui elle exécrait les bourreaux du Sauveur, et elle excusait ses blasphèmes concernant les ecclésiastiques, en faveur de son aversion contre la race déicide.

Sa petite figure ronde, aux joues molles et blêmes, s'empourpra d'un afflux de vanité, quand il la complimenta sur l'excellence du vol-au-vent; et jusqu'à la fin du dîner elle ne cessa de s'esclaffer à toutes ses saillies, bien que le comique véritable souvent lui en échappât.

M. Raindal, par politesse, l'imitait d'un sourire; et le café pris, il regagna, avec son frère, le cabinet de travail, tandis que ces dames se rendaient à leur toilette. Ils restèrent quelque temps à méditer isolément, sans rien dire. Le maître somnolait, les yeux mi-clos, les pieds vers la grille rutilante de la cheminée, dans cette parfaite quiétude qu'on éprouve près d'un ami sûr. L'oncle Cyprien, lui, avait allumé sa lourde pipe de merisier des Vosges et marchait par la pièce en poussant de puissantes bouffées. Il se préparait à lancer sa mitraille exterminatrice, toutes ces révélations meurtrières, que depuis deux heures il retenait par raffinement de plaisir intime.

Et, brutalement, il lâcha la première bordée :

— Ah ! au fait, il est frais, ton bonhomme de ce soir !

Ce fut comme le canon d'alarme réveillant le soldat endormi au bivouac. M. Raindal tressaillit d'émoi, et, avec humeur :

— Quoi? fit-il. Quel bonhomme?

— Ton Saulvard, pardi !... Oh ! j'ai sur lui de gentils renseignements... Il peut s'en féliciter, le monsieur !

Et, coup sur coup, toutes les munitions amoncelées par Schleifmann y passèrent.

— Tu m'étonnes infiniment! balbutiait M. Raindal... Je connais peu Saulvard, j'en conviens... Je n'ai guère eu avec lui que des relations professionnelles... Cependant jamais je n'avais entendu dire... Ton ami Schleifmann doit exagérer...

A ces défaites, l'oncle Cyprien souriait en dessous, sans répondre, tout au soin de vider dans un cendrier le culot éteint de sa pipe.

— Mais, dis-moi, reprit-il après un moment de silence... Où habite-t-il, ce Saulvard?...

M. Raindal s'agita sur sa chaise. Il prévoyait la gravité de la réponse à faire, et, essayant d'équivoquer :

— Je ne sais, mon Dieu plus... C'est la première fois que nous y allons... Thérèse a la carte d'invitation et te le dira...

— Tu ne sais pas? fit d'un ton sceptique et agressif l'oncle Cyprien... Allons donc!... J'admets que tu ne saches pas le numéro... Mais la rue, le quartier, tu le sais bien?

— Il me semble, répliqua M. Raindal en cachant son malaise et simulant des recherches lointaines... Il me semble qu'il habite avenue Kléber... oui, c'est cela, avenue Kléber...

— Évidemment! s'écria d'un ton vainqueur l'oncle Cyprien... Je l'aurais parié...

Et alors, dans un tumulte de vociférations et de phrases comminatoires éclata sur le maître la tempête redoutée.

L'oncle Cyprien venait en effet de trouver une occasion pour replacer sa théorie des *Deux Rives*, et il la retonitruait avec fracas.

A vrai dire, il n'en était pas l'unique auteur. Schleifmann et lui devaient s'en partager la gloire. Le Galicien avait fourni l'idée, l'oncle Cyprien les développements d'éloquence et la vigueur de son organe. Mais, à force de se la réciter réciproquement, de la ciseler ensemble et de l'accroître en commun, ils avaient fini par n'y plus discerner leur lot personnel de collaboration, et par s'en attribuer chacun la paternité, quand l'autre était absent.

Selon eux, Paris se composait de deux villes absolument distinctes par la population, les mœurs, les coutumes. La Seine

séparait ces deux cités ennemies; et, sur ses rives, Sion la vénérable s'étendait en face de Gomorrhe.

Sion, la rive gauche, figurait la contrée de vertu, de science et de foi. Son peuple, chaste, modeste et laborieux, avait conservé, dans la pauvreté et le labeur, les traditions nationales, honnêtes et décentes. Les hommes y étaient purs, les femmes irréprochables. Tout l'héritage des ancêtres, loyauté, dévouement, grandeur d'âme, s'y transmettait de père en fils, à l'abri des corruptions de l'argent et des honteux exemples de l'étranger. C'était en réalité la ville sainte.

Gomorrhe, la rive droite, représentait la région du vice, de la licence et de l'improbité. Elle servait de repaire à toute cette racaille cosmopolite, à toutes ces hordes sournoises d'exotiques, qui, peu à peu, après la guerre, s'étaient silencieusement glissés, agglomérées en France. Multitude nomade, scélérate et pillarde, sans principes, sans patrie, sans morale, et que seule unifiait la soif de l'or ou des plaisirs grossiers, L'agio avait rempli ses coffres et les manœuvres criminelles payé ses fastueuses demeures. Les femmes y valaient les hommes, faisant fleurir l'adultère auprès de l'escroquerie. Des quartiers entiers, et des plus beaux, étaient devenus son domaine. Chaillot, Monceau, Malesherbes, le Roule se courbaient devant ses ordres et devant son argent. On voyait là de longues rangées d'hôtels tous peuplés de rastaquouères, et des maisons que du haut en bas, à chaque étage, les juifs avaient conquises. Le Sémite de Francfort y fraternisait avec l'aventurier du Nouveau-Monde, l'Américain suspect avec l'Oriental douteux. Et tout le pays s'épuisait à servir cette tourbe impudente, qui commandait en baragouin. La rive droite, c'était la ville maudite.

De ces descriptions et de ces parallèles, l'oncle Cyprien tirait toujours de gros effets, d'interminables discours et comme une marque locale pour apprécier les gens. Qu'on habitât sur la rive gauche, tout de suite on acquérait ses sympathies. Qu'on logeât sur la rive droite, en un quartier riche, du coup il vous décernait sa méfiance, quitte à vous rendre justice, après, si vous méritiez son estime.

Et quoique M. Raindal se fût souvent évertué à combattre tout ce que cette théorie pouvait avoir d'incertain psycholo-

giquement ou topographiquement d'inexact, l'oncle Cyprien y persistait parce qu'elle était simple, violente et corroborait ses passions.

Mais ce soir surtout, reposé par le silence des deux journées d'avant et fouetté par la visite de Schleifmann, il chevauchait sa doctrine autour de M. Raindal avec une recrudescence d'audace provocatrice et caracoleuse.

— Oui! criait-il à son frère, en piétinant dans la pièce... Tu ne sais rien... Tu ne connais rien... Tu vis dans ton coin, enfoui au milieu de tes momies, dans ton capharnaüm de livres... Tu n'as jamais été plus loin que le pont des Saints-Pères... Tu es une dupe, un exploité, un enfant... un gosse, comme dit Schleifmann. Mais va donc te promener un jour où je t'indique... Cause, informe-toi, questionne... Et tu verras... Il se passe, dans ce monde-là, dans ces maisons-là, des saletés de premier choix, des choses abominables!...

M. Raindal, à bout de patience muette, risqua une des parades usitées par lui dans cette polémique où les ripostes à la longue étaient devenues régulières, machinales, comme dans un duel de théâtre.

— Pourtant tu ne prétendras pas que toute la vertu de Paris s'est réfugiée dans notre quartier!... Et je te le répéterai sans me lasser : il y a de l'autre côté de l'eau beaucoup de personnes de la bonne société, de l'aristocratie même, qui ont quitté le Faubourg pour s'installer dans les quartiers neufs, aux Champs-Élysées, par exemple... Eh bien! ceux-là, tu ne me diras pas que ceux-là...

L'oncle Cyprien releva le défi, d'un ricanement apitoyé :

— Ha! ha!... je ne te dirai pas?... Mais si, mon ami, je te dirai!...

Et il se mit à dire, bondissant de digressions en digressions, sabrant à gauche, à droite, en avant, en arrière, faisant le moulinet des idées et abattant partout des têtes, dans une furie de charge universelle. Tour à tour l'aristocratie dégénérée, la juiverie, la chéquardise et la prêtraille subissaient le choc de ses coups, et il les renforçait par des citations de ses maîtres favoris, qui l'excitaient comme des cris de guerre.

M. Raindal se tut, un moment. Mais, sentant que le silence

exaspérait peut-être plus l'adversaire que des répliques anodines, il rouvrit le robinet aux généralités conciliantes. Cela suintait de ses lèvres par phrases amorphes, inachevées, par petits jets intermittents, comme la bave incolore et limpide qu'on voit couler au menton des poupards, ou cela séchait soudain au vent des invectives :

«... La plaie des démocraties... mal nécessaire... Ce M. Rochefort a bien de l'esprit... L'expérience nous enseigne... Ce M. Drumont ne manque pas de verve... Une des fautes du régime ploutocratique... Ça n'est pas d'aujourd'hui que les traitants et les financiers... Je ne nie pas que M. Schleifmann soit un cerveau fort distingué... Nous atteignons à un tournant de l'histoire... »

Il fallut l'entrée de Thérèse pour le délivrer. En la voyant, l'oncle Cyprien avait instinctivement baissé la voix. Car, autant les détours timides de M. Raindal lui inspiraient d'assurance, autant il craignait les gouailleries ou les nettes reparties de mademoiselle son neveu.

— Eh bien! qu'arrive-t-il donc? questionna doucereusement Thérèse... Je gagerais, mon oncle, que tu es encore à taquiner ce pauvre père?

— Hum!... Non, non! fit d'un ton contraint l'oncle Cyprien... Pas du tout, nous causions... Et tu comprends, on se monte, on s'échauffe...

Thérèse le considéra, avec une moue railleuse :

— Oui, oui, mon oncle, tu te montes, tu t'échauffes... Je l'ai bien entendu de ma chambre...

Et, se tournant vers M. Raindal :

— Allons, père, il est onze heures... Maman est prête... Va passer ton habit...

Demeurée seule avec l'oncle, elle se rapprocha de la cheminée, pour rétablir, devant la glace, sa coiffure que les fleurs avaient écrasée par endroits. C'étaient des œillets blancs, qu'elle portait en mémoire d'Albârt. Leur blancheur touffue égayait sa physionomie ; et dans l'encadrement de mousseline rose que lui faisait le corsage, sa poitrine, par reflet, semblait d'un grain moins jaune, plus délicat.

Elle se sourit ingénument. Elle était surprise de se trouver ainsi, gracieuse, séduisante, presque jolie. Et de fait, elle

avait cet immatériel chatoiement de beauté que projette d'abord sur les femmes la splendeur insolite des toilettes de gala. Charme éphémère, léger comme une teinte de pastel, qui s'efface, s'évapore dans la chaleur et les rivalités du bal. Mais, au logis, il rassure les plus laides. Un instant, dans la solitude du chez soi, devant son miroir, on se trouve belle, assez belle, trop belle — et l'on ose partir, on part.

— Alors, mon neveu? interrogea l'oncle Cyprien qui observait d'un regard amical ces petits manèges de coquetterie... Alors, comme cela, nous allons nous amuser dans le monde où l'on s'amuse?...

— Prodigieusement, mon oncle! fit Thérèse avec un soupir. Et il faut s'amuser ici-bas... Il y aura toujours des gens qui s'amuseront. Il y aura toujours une société dépravée, frivole... S'ils ne s'amusaient pas de l'autre côté de l'eau, ils s'amuseraient par ici, voilà tout... C'est la loi. Tu n'y peux rien...

L'oncle Cyprien rebroussa de la main les crins de sa tête rase, qui crépitaient un à un sous ses doigts.

— Philosophie! Philosophie! murmurait-il dédaigneusement... Et puis, tu sais, mon neveu, nous ne discutons pas, nous deux... Tu es trop forte, trop sûre de toi. Là! je l'avoue, tu me gênes!...

M. Raindal rentrait suivi de madame Raindal, emmitouflée dans sa longue pèlerine, les cheveux piqués d'une vieille aigrette mauve, aux poils épars et fléchissants comme un pinceau usé.

— Eh bien! nous descendons tous? demanda le maître à son frère.

— Mais oui, en route, mauvaise troupe!

Devant la porte un fiacre attendait, dont Brigitte remit le numéro à M. Raindal.

La famille s'entassa dans le fond. L'oncle Cyprien referma la portière; et, comme la voiture s'ébranlait:

— Bonne chance! cria-t-il. Bonne soirée, mon neveu!

Après quoi, il pinça cordialement le menton de Brigitte, qui souriait d'un air nigaud.

— Dormez-bien, ma fille... Rêvez d'un promis!

Puis, le collet relevé, il tourna dans la rue Vavin; et tout,

enfiévré de son triomphe, il faisait tournoyer à chaque pas, comme une sanguinaire masse d'armes, sa grosse canne en bois de cornouiller.

IV

Le bal qu'offraient M. et madame Lemeunier de Saulvard (de l'Institut) « en leur appartement » de l'avenue Kléber à l'occasion des fiançailles de mademoiselle Geneviève de Saulvard, leur nièce, avec M. Brisset de Saffry de Lamorneraie, lieutenant au 21[e] hussards, avait attiré une grande affluence.

Armée, beaux-arts, littérature, science, haute bourgeoisie, gens de savoir, gens de club, gens de banque et gens de salon, le contingent complet de leurs relations emplissait dès onze heures ledit appartement; et tout le monde, à défaut d'autre sujet d'entente, s'accordait pour déclarer la fête très réussie.

Les Saulvard, au reste, méritaient cet éloge, n'ayant pas ménagé les frais. Le buffet était somptueux, surchargé d'argenteries, de viandes, de sandwiches en pile, de glaces, de boissons odorantes, et les assiettes de fruits frappés y étalaient de loin en loin leurs larges rondelles roses ou vert pâle, comme des plaques de soie terne. Partout on avait prodigué les fleurs, en massifs, en corbeilles, en guirlandes. Des digues de chrysanthèmes blancs masquaient de leurs enchevêtrements crochus les croisées jusqu'à la moitié; et des chaînons de roses d'hiver frêles grimpaient le long des lustres, où, par les facettes du cristal, fulgurait avec calme l'intense lumière des lampes électriques.

L'orchestre était composé de Tziganes, en vestes rouges soutachées d'or. Ils formaient devant le piano une sorte de garde d'honneur barbare; et, dans l'intervalle des danses, on s'arrêtait pour les voir fourbir leurs instruments étranges comme des sauvages au camp.

Puis ils commençaient à jouer leurs airs sensuels. Un couple, deux couples, trois couples se levaient; et aussitôt les lueurs du parquet vide, qui reflétait les lustres, disparaissaient

sous la foule emmêlée des danseurs. Des mères souriaient. De vieux savants, rêveusement, rythmaient du pied la mesure, et des têtes de jeunes femmes se penchaient en arrière avec des regards enamourés. Sous la béatitude de cette musique énervante, tous frémissaient un instant, malgré eux, d'une jouissance pareille qui les rapprochait; et on pouvait se croire alors à une de ces réunions où des gens du même monde fusionnent dans une intimité joyeuse, avec la sécurité de l'entre-soi.

Mais, à l'accord final, l'illusion tombait. C'était comme ces liquides, réfractaires au mélange, qui, dès qu'on cesse de les agiter, se séparent et mécaniquement reprennent leur couleur et leur place. Le tourbillon des danseurs se désagrégeait, les enlacements se dégrafaient, les regards affiliés rompaient leurs attaches. Chacun, d'instinct, retournait à son rang, vers les siens. Et de nouveau, dans l'interstice des groupes hostiles ou au milieu de la salle, le parquet étendait sa steppe intimidante qui luisait sous les lustres.

Pour s'y aventurer, il ne se trouvait guère que quelques hardis jeunes gens des grands clubs : Gérald de Meuze, Tommy Barbier, Patrice de Vernaise, Saint-Pons, le petit prince de Tavarande, qui s'étaient commis là sur les suppliantes instances de madame de Saulvard; et aussi des camarades du fiancé, en dolman bleu ciel et pantalon garance à bande claire, titrés pour la plupart ou portant de ces noms bourgeois qui, à défaut de la noblesse, sonnent la vieille fortune, la famille dûment établie.

Ils se promenaient autour des salons, seuls ou bien deux par deux, l'air méditatif, soutenant d'une main leur coude replié et frisant de l'autre leur moustache. Ils examinaient les femmes une à une, studieusement, comme des bêtes à la foire; et ils avaient tous la paupière si lourde, si dégoûtée, qu'on ne savait au juste s'ils rapetissaient exprès leurs yeux aux dimensions de ce petit monde, ou s'ils n'étaient point tourmentés peut-être par une permanente et rebelle envie d'éternuer.

Quant aux autres éléments de l'assemblée, Saulvard avait vainement tenté de les fondre ensemble, au début du bal, puis, devant les résistances, il avait renoncé.

La haute banque avec la grande industrie et leurs tenants à toutes deux formaient ainsi un clan compact dans l'angle de droite du premier salon. Rieur, papoteur, caquetant et se suffisant à soi-même, ce groupement s'assombrissait si un intrus osait y quémander une chaise, un peu de terrain, le moindre accès. Il ne se montrait accueillant que pour les représentants de l'aristocratie. Mais ceux-ci, massés à côté, en une petite élite, se serraient étroitement après les saluts de rigueur; et affectant, dès lors, d'ignorer leurs joviaux voisins, ils se réservaient entre eux les cordialités et les sourires. Sauf quelques gentilshommes que le goût de la chair fraîche ou le besoin de conseils financiers aguichait vers l'autre clan, le groupe de la noblesse demeurait donc fidèle à ses principes de séparatisme et à ses virtuosités de morgue.

Les Académies également conservaient leurs distances. Les cinq sections de l'Institut siégeaient à la ronde sans fraterniser. A peine y échangeait-on de brèves aménités ou se passait-on des chaises pour éviter la promiscuité avec l'Académie de Médecine, cette intruse, que signalait à tous une odeur volatile d'iodoforme ou de phénol apportée dans l'étoffe des habits.

Les ménages de littérateurs s'étaient constitués en cercle fermé avec les ménages des peintres et des musiciens. Mais la gêne y régnait ou l'animosité réciproque.

Si bien que peu à peu, Saulvard, en faction à la porte, prenait l'aspect d'un surveillant de bal public, d'un contrôleur de casino qui marque l'entrée des abonnés, en cajolant de même ses clientèles diverses.

Petit, chauve, les yeux obliques, la face jaune bandée de courts favoris blancs — une tête de Japonais devenu maître d'hôtel — il souriait sans cesse, s'inclinant, se redressant, sautillant sur ses hauts talons pointus, comme dans l'attente ou le remerciement d'un pourboire. A chaque invité, dès le seuil, il murmurait, pendant quatre ou cinq pas, des flatteries appropriées. Ses regards roulaient alentour, discrets, confidentiels, et, de loin, on eût dit qu'il désignait aux arrivants le chemin du vestiaire ou de quelque autre endroit.

Lorsque les Raindal parurent, d'une alerte glissade il s'élança à leur rencontre.

— Ah! mon cher collègue!... Quelle joie!... Je commençais à désespérer...

Il avait happé entre ses deux mains la main de M. Raindal, et il continua :

— Je ne vous ai pas revu depuis votre succès!... Quel triomphe!... Quel beau livre!... Madame... Mademoiselle...

Il saluait, puis, se haussant jusqu'à l'oreille de M. Raindal, il chuchota :

— Vous savez, notre jeune homme est là... Un charmant garçon... Il plaira tout à fait à mademoiselle votre fille... C'est forcé... *Fata volunt!*... Venez par ici, venez, mon cher collègue, et je vous amène le phénix...

D'une instinctive pression sur l'épaule, il aiguillait M. Raindal vers le coin du salon où la section des Inscriptions avait disposé ses retranchements. Quelques chaises y demeuraient libres au premier et au second rang. M. et madame Raindal s'installèrent en arrière, Thérèse devant, entre les deux filles d'un collègue de son père. Elles étaient maigres, menues, comme un attelage étique de fiacre à galerie, et, en causant, à la dérobée, elles inspectaient sa toilette. A la voix de Saulvard qui reparaissait suivi d'un jeune homme de petite taille, Thérèse dressa la tête.

— Mon cher ami, mon cher maître, héla-t-il par-dessus les demoiselles, permettez-moi de vous présenter un de nos jeunes confrères que vous connaissez assurément de nom : M. Pierre Bœrzell...

Les deux savants balbutiaient des paroles de courtoisie que ni l'un ni l'autre n'entendit. Saulvard ajouta :

— M. Pierre Bœrzell... Mademoiselle Raindal...

Le jeune homme esquissait un salut gauche, et, comme le prélude d'une valse déroulait ses lentes harmonies, il murmura :

— Mademoiselle, voulez-vous m'accorder cette valse?...

Thérèse refusa d'un ton de sympathie :

— Non, monsieur, je vous remercie... Je ne danse pas... Mais, si vous le désirez, nous pouvons la causer, comme on dit, je crois...

Bœrzell bredouilla une acceptation reconnaissante. Justement, les petits chevaux de fiacre venaient de partir en course

pour la valse. Il s'empara d'une des chaises restées vides à côté de Thérèse; et, tout de suite, la conversation, habilement engagée par elle sur le terrain scientifique, devint cordiale, presque familière.

Il n'était pas beau, ayant la poitrine étroite, le nez un peu court, des joues boursouflées qui débordaient comme des cloques hors d'une barbe enfantine, et les paupières rougies par le travail du soir. Mais ses yeux, derrière les verres épais du pince-nez, brillaient d'un éclat tendre et bon. Il avait dans la causerie ces inflexions caressantes, minutieuses, des gens d'intellect qui aiment à faire tinter leurs mots comme des pièces de solide aloi ; et, tandis qu'il parlait. ses gestes se démenaient plus allègres, plus vivaces, ses bras se déglaçaient, rejetant graduellement leur carapace de malaise.

Bientôt, M. Raindal, par curiosité, avança sa chaise et se mêla au marivaudage des deux jeunes gens. Ils flirtaient sur le sens d'une inscription trilingue récemment découverte en Mésopotamie, et Thérèse défendait son interprétation, avec cette assurance de professionnelle, cette voix d'homme qu'elle prenait toujours dans les discussions de science.

— Ah ! monsieur ! s'écria Bœrzell, découragé... Mademoiselle est très forte, beaucoup plus forte que moi !... Elle m'a battu...

M. Raindal acquiesça d'un sourire :

— Et vous n'êtes pas le premier, monsieur !... Tenez, moi-même, souvent...

Mais la valse finissait, et les petites haridelles, rentrant à la station, délogeaient le jeune savant. Il proposa à Thérèse :

— Accepterez-vous, mademoiselle, que je vous conduise au buffet, ainsi que madame votre mère...

— Avec plaisir, monsieur !... Viens-tu, maman ?

Et, tous trois, madame Raindal au bras de Bœrzell, Thérèse les suivant, ils se dirigèrent vers le buffet, parmi la presse des danseurs qui regagnaient leurs chaises.

M. Raindal les contemplait s'éloigner, figé dans sa posture favorite : les coudes serrés au buste, les avant-bras relevés, les mains pendant au bout du poignet, toutes molles, comme les pattes d'un chien qui fait le beau. De sa place, par la

baie de la porte ouverte à deux battants, il pouvait apercevoir, sans se pencher, la salle du buffet. Il voyait le dos de sa femme courbée sur la table d'apparat, où elle picorait hâtivement. Puis, contre la haute cheminée, bourrée jusqu'au marbre de floraisons blanches, Thérèse avec Bœrzell, dégustant à petits coups de cuiller des glaces roses qui semblaient des fruits, ou s'arrêtant par moments pour rire en se regardant, se parlant de près, comme des amis de vieille date.

Oh! si elle se décidait, si elle agréait le jeune homme!... Non, ce serait trop beau!... Et qui sait, pourtant!... Tour à tour, aux remous des réflexions contraires, les lèvres de M. Raindal s'étiraient en sourires attendris ou se plissaient d'une grimace d'amertume.

Mais des collègues s'approchaient, le félicitaient de son livre. D'autres accoururent. Un petit rassemblement d'ovation s'amassa autour de M. Raindal, lui cachant sa fille. Les derniers survenants inclinaient la tête de profil, tendaient l'oreille pour saisir les réponses du maître. On percevait des « Vous êtes infiniment bon... », des « Je suis confus, en vérité... », des « Croyez bien que, de mon côté... »; et les complimenteurs s'excitant l'un l'autre à renchérir, protestaient de leur sincérité par un redoublement d'éloges.

Pourtant l'enthousiasme s'épuisa. On se taisait afin d'écouter M. Raindal qui retraçait ses souvenirs de jeunesse, la misère des débuts.

Et, au milieu, la voix câline de Saulvard fit s'entr'ouvrir les rangs de l'auditoire.

— Pardon, messieurs!... Pardon...

La main en proue de navire, il frayait le chemin devant une jeune femme brune qu'il avait à son bras, et, stoppant près de M. Raindal :

— Mon cher ami... Voulez-vous m'aider à exaucer les vœux d'une de vos admiratrices qui brûle de vous connaître?... M. Eusèbe Raindal... Madame Georges Chambannes...

M. Raindal s'était levé et saluait, la main au dossier d'une chaise.

— Madame, trop heureux...

Madame Chambannes se récria :

— Mais c'est moi, monsieur...

Puis ils restèrent un instant en détresse, comme ne sachant plus que se dire, malgré leur bon vouloir mutuel.

M. Raindal examina timidement la jeune femme. Sa petite figure d'aiglonne était adoucie par des yeux marron à reflets langoureux; et les ondulations de sa chevelure noire, tirée sur la nuque à l'antique, avaient en leurs riches replis quelque chose de sauvage et de volontaire. Enfin, elle poursuivit par phrases hésitantes où les mots déviaient souvent de la précision qu'elle leur eût souhaitée :

— Oui, monsieur, j'admire beaucoup votre livre... C'est un livre charmant, une très grande œuvre... Je ne peux pas vous dire combien elle m'a charmée, combien elle m'a amusée... Ah! ce doit être si intéressant d'écrire des ouvrages comme cela... Et le style est si joli, si agréable à lire!...

— Je vous abandonne! interrompit Saulvard en clignant ses yeux obliques... Mes invités... Vous m'excusez!...

Il disparaissait, les laissant seuls, car peu à peu, par discrétion, les gens de l'attroupement s'étaient écartés.

D'un coup d'œil d'entente, M. Raindal et la jeune femme convinrent de s'asseoir pour continuer la causerie. Mais il vit si près du drap noir de son pantalon la jupe en satin bleu pâle de madame Chambannes que, machinalement, il se retira un peu. Elle accumulait en souriant les éloges, les offrant un à un, la poitrine tendue vers M. Raindal, comme si elle les eût détachés de son corsage. Alors l'embarras qu'éprouvait d'habitude le maître à causer avec les personnes de culture inférieure — telles que les ignorants, les femmes ou les mondains — s'accrut encore d'un trouble pudique devant le décolletage de son admiratrice. Malgré lui, ses regards s'y appesantissaient, en suivaient les courbes pleines et tranquilles. Il lui semblait qu'une invisible force les attirât vers cette peau mate et diaphane comme une porcelaine fine, vers ces seins parfumés qui, dans la quiétude de leur jeune fermeté, haletaient contre le ruché de l'échancrure sans daigner même y prendre appui. Il répondait distraitement, de travers, avec des fuites soudaines de pensées, aux exclamations, aux questions multiples de madame Chambannes. Et tout en essayant de l'écouter, intérieurement il la comparait à une suivante de Cléopâtre,

oui, à une de ces gentilles esclaves grecques dont les beautés espiègles sertissaient la Reine des Égyptes, comme des nymphes autour d'une déesse.

Cependant la verve louangeuse de la jeune femme se ralentissait. Maintenant son petit front uni se fronçait d'un pli de recherche dans l'encadrement des deux boucles plates qui le limitaient. Elle ne trouvait plus de chapitres, de passages, où piquer ses « si joli » et ses « si charmant », comme des bons points égaux de couleur alternante. Mais tout à coup sa gracieuse figure se rasséréna, ses narines retroussées palpitèrent de malice ; et elle donna en mille à M. Raindal une autre raison, une dernière raison, pour laquelle elle aimait tant son livre.

Le maître feignait de s'ingénier. Enfin, il déclara avec modestie :

— Je ne sais pas !

— Eh ! cherchez donc ! ordonna familièrement madame Chambannes en roulant les « r ».

M. Raindal, sans chercher, songeait :

« Elle est fort plaisante, mais un peu sotte ! »

Et il répéta du même ton :

— Non, décidément, je ne sais pas !

Elle se résigna à lâcher son mystère, sa surprise finale et, en réalité, son prétexte à relations, son amorce suprême... Eh bien ! précisément, l'hiver suivant, elle projetait d'accomplir avec son mari un voyage au Caire, à Alexandrie, au Nil. Le livre de M. Raindal était donc venu à propos, au moment exact où elle commençait à étudier les antiquités égyptiennes en vue de ce voyage ; et naturellement...

— Chère madame, interrompit une voix à l'accent guttural. Pardonnez-moi... Voudriez-vous me faire le plaisir de me présenter à monsieur...

— Mais certainement !

Et elle présenta :

— M. le marquis de Meuze... un de nos meilleurs amis... et qui adore votre livre.

C'était un puissant vieillard à l'abdomen majestueux et à la prestance aristocratique. Avec ses favoris blancs et sa blanche moustache en croc il avait un type de général autrichien,

une de ces têtes que volontiers on s'imagine coiffées d'un bicorne doré, à flottant panache de plumes vertes. Dans une attaque de paralysie faciale, causé par le krach de 1882, il avait perdu l'usage de sa paupière gauche qui retombait inerte, grisâtre, voilant l'œil aux trois quarts — et cette infirmité complétait, comme une glorieuse blessure, son air de vieux combattant de Custozza.

Il s'empressa en protestations admiratives. Puis, selon l'immuable règle qui veut que la plupart des gens achèvent leurs compliments par une apologie d'eux-mêmes, il aborda le vrai sujet qui l'amenait vers le maître. Autrefois, il avait possédé une collection de camées, une collection tout à fait remarquable, exceptionnelle. (Et sur la qualité des objets qui la composaient, M. Raindal pouvait consulter plusieurs de ses collègues : le comte de Lastreins, de l'Académie des Inscriptions, le baron Grollet, membre libre de l'Académie des Beaux-Arts, le vicomte de Sernhac, de l'Académie française, tous bons amis ou vieux camarades du marquis.) Or, un des joyaux de cette collection était un camée de Cléopâtre. Hélas ! M. de Meuze avait dû s'en défaire, à la suite de revers financiers. Mais il en connaissait l'acquéreur, un boursier juif, un monsieur Strahlhaus, et, si M. Raindal désirait, le marquis se targuait d'obtenir communication de la pierre.

Le maître, sans accepter, ne refusa point. L'entretien se circonscrivit à l'art des camées, plus quelques commentaires adjacents sur la numismatique, dont le marquis avait des notions. Madame Chambannes, déroutée, pépiait de temps à autre, en sourdine, ses « si joli » et ses « charmant ». M. Chambannes, un long garçon blond, au teint fripé, à l'œil veule, au cheveu fin et rare, l'avait rejointe. Sa grosse moustache cylindrique semblait un couvercle à charnière, tant elle recouvrait hermétiquement ses lèvres ; et l'ensemble de sa personne lasse paraissait aussi bien celui d'une fripouille avachie que celui d'un brave jeune homme épuisé par la fête.

Tous trois, ils cernaient M. Raindal qui répondait à leurs babillages par des sourires approbatifs et fatigués. Il se fût reproché la plus légère rebuffade envers des étrangers si courtois malgré leur niaiserie. Seulement, tout de même, à la

longue, cela l'impatientait, ces politesses forcées dont il n'apercevait pas le terme ; et il ne l'ennuyait pas moins, ce vieux marquis, avec ses verbeux propos de brocanteur, ses histoires de camées, de ventes, d'occasions, ou ses nomenclatures de catalogue.

Enfin, du renfort lui arriva, du sauvetage. Madame Raindal revenait, accompagnée de Thérèse et de Bœrzell. Ce furent de nouvelles présentations. Madame Chambannes, aussitôt, réitéra en bref ses louanges. Madame Raindal bégayait, toute rougissante, comme des paroles d'excuse. Thérèse observait en silence, d'un regard viril qui jugeait. Puis, madame Chambannes demanda le jour de ces dames, l'autorisation de leur rendre visite. Il y eut une accalmie. On parlait pour parler, du bal, des tziganes, des danseurs. Et, soudain, madame Chambannes interpella le marquis :

— Monsieur de Meuze...

— Madame ?...

— Un petit secret à vous dire... Vous permettez, mesdames ?...

Derrière son éventail déployé, elle chuchota quelques mots à M. de Meuze qui l'écoutait, le buste infléchi, les sourcils arqués d'attention.

— Croyez-vous ?... J'ignore s'il voudra... Baste ! je vais courir la chance !...

Il s'acheminait à pas indécis vers la salle voisine, portant haut sa fière tête de feld-maréchal, et fouillant l'assistance de son unique petit œil vert, quand, à la porte du buffet, il bifurqua promptement, la main brandie comme un crochet pour happer quelqu'un qui fuyait.

Du grand jeune homme que le marquis avait empoigné, Thérèse ne distinguait que les épaules carrées et la nuque brune au-dessus d'un reluisant col blanc. Sans doute, M. de Meuze devait exiger des choses absurdes, impraticables, car la nuque brune se secouait en dénis indignés, semblant affirmer que l'on était fou, qu'on se moquait du monde... Et brusquement, la nuque obéit, le grand monsieur fit volte-face en haussant les épaules. Thérèse sentit son cœur se tordre comme un serpent blessé.

C'était presque Albârt. Un Albârt plus marqué par l'âge,

plus affiné, plus à la mode, d'une classe supérieure. Mais c'était lui : les mêmes yeux aux larges prunelles couleur d'agate foncée, la même moustache noire aux pointes impertinentes, le même dandinement sur des jarrets pliants. Et il marchait vers elle précédé par le marquis, le regard en éveil comme pour reconnaître à distance contre quel ennemi on le menait.

Thérèse baissa la tête, le dos arcbouté à sa chaise, dans un ramassement d'émoi. Elle ne voyait plus ni ses parents, ni les Chambannes, ni Bœrzell, ni les couples qui commençaient à valser, ni les gens auprès ou au delà. Elle ne voyait que les longues bottines vernies, les pieds étroits et souples du jeune homme, qui se rapprochaient, se rapprochaient toujours.

Quand ils furent tout près, le marquis s'effaça, et, saluant :

— Mademoiselle, je vous présente mon fils, M. Gérald de Meuze...

Le jeune comte se balançait un peu sur ses jarrets :

— Mademoiselle, voulez-vous m'accorder la fin de cette valse ?...

Thérèse proféra inconsciemment, d'un ton de petite fille :

— Mais, monsieur, je ne sais pas danser...

— Qu'importe? Tout dépend du danseur...

Il décochait à madame Chambannes une preste œillade d'amitié ou d'ironie, et, comme tenant une gageure :

— Pas de danger, mademoiselle. Je vous garantis la valse...

Thérèse le fixa vivement dans un besoin de bien le voir, de s'abreuver à fond de ses traits. Elle ne put résister. Une raie de sueur lui mouillait le dos. Le désir d'être dans ces bras, comme jadis dans d'autres si pareils, la dominait. Elle se leva, puis d'une voix brève, presque bourrue malgré le sourire dont elle tentait de la corriger :

— Soit, monsieur... Essayons !...

Gérald l'enlaça et ils partirent en tournant. Aux premiers pas elle trébuchait, par ignorance, crainte de manquer de rythme. Alors, la soulevant comme une enfant, il l'emporta délicatement parmi les danseurs. Ses pieds ne touchaient plus le sol. Les couples la frôlaient sans heurts. Elle avait l'impression de glisser avec un amant robuste sur des nuages, en

cadence. Elle ferma les yeux. Des sanglots de volupté lui barraient la gorge. Il la crut essoufflée, et, s'arrêtant :

— Eh bien ! mademoiselle... qu'est-ce que je vous disais?... Cela va à merveille...

Thérèse approuva d'une inclinaison de tête, ses minces lèvres pâlies de plaisir.

— La danse, c'est comme la nage! poursuivait le comte d'un ton paternel... Il faut s'y jeter à l'aveuglette... La musique vous pousse comme les vagues... Ensuite on n'a plus qu'à se laisser aller...

Et il continua sa théorie, ses comparaisons, pour éviter un silence impoli. Thérèse répondait à demi, par monosyllabes indistincts. Elle se reprenait maintenant, comme au réveil de ces songes coupables où Albârt, la nuit, parfois la pressait si doucement. Quoi! elle, Thérèse Raindal, faiblir ainsi qu'une pensionnaire, une gamine perverse, sous l'étreinte de ce bellâtre! Un dégoût d'elle-même l'envahit. Pour dissimuler sa tristesse, elle s'appliquait à regarder le chef des tziganes, un gros homme olivâtre, qui jouait avec gravité. Ses lents coups d'archet arrachaient du violon les mélodies pantelantes comme de longues lanières d'épiderme, et il faisait tanguer, dans l'effort, son buste dodu à veste cramoisie, l'œil écouteur, les paupières battantes. Elle enviait sa bestialité, la joie irréfléchie dont frissonnait son sombre visage. Ah! que n'était-elle comme lui, une brute sans pensée, sans subtilité et ne vivant que par les sens qui le soutenaient jusqu'en son art!... Un mouvement de Gérald la tira de sa rêverie. Il se tenait devant elle, le bras prêt à l'enlacer.

— Nous repartons, mademoiselle?...

Elle espérait encore refuser et, se contraignant, elle murmura :

— Mais, monsieur, la valse va finir!

— Profitons-en... Un dernier tour!

Il avait dit cela sans entrain et déjà ses yeux viraient vers la place où il allait la reconduire. Elle eut peur. Elle se vit remerciée, rassise, sevrée pour la soirée de ces délices retrouvées; et, dans un élan de concupiscence plus forte, résolument elle prononça :

— Eh bien! oui, un dernier tour.

Il rentra avec elle dans la [illegible] des couples. D'un imperceptible palpitement son bras [illegible] scandait la mesure, et, à chacune de leurs moelleuses passes, il semblait à Thérèse que le parquet ployait sous eux. Involontairement elle se colla à Gérald, s'incrusta à son enlacement. Tout le passé rejaillissait en elle à ce contact, par saccades brutales qui l'affolaient.

Elle voulut faire un dernier appel à sa raison, à sa dignité, à cette mademoiselle Raindal qu'elle était. Mais le ravissement l'étourdissait. Elle cessa de lutter, et les yeux de nouveau clos, elle s'abandonna comme une femme qui cède, avec effroi et frénésie.

Gérald, sans rien deviner de ce bouleversement, souriait aux camarades, et ses coups d'œil goguenards les prenaient à témoin de la tapisserie, du paquet, du coffre à bois qu'il lui fallait manœuvrer. Encore une heureuse idée qu'ils avaient eue là, son père et Zozé!... Sans compter qu'elle lui dépiautait l'épaule, la jeune enfant, avec ses doigts osseux, dont elle se cramponnait afin de ne pas tomber. Ah! par exemple, cela, c'était trop violent! Un pinçon fiévreux lui tenaillait l'épaule, et, comme il inclinait la tête pour voir si la petite, par hasard, ne perdait pas la boule, il dut retenir Thérèse des deux bras, car elle pâmait, [illegible] blême et raide comme une morte.

— Allons bon! il ne manquait plus que cela!... V[illegible] ma guigne!...

Rapidement, il l'entraînait vers l'antichambre, [illegible] un peu les gens qui encombraient le chemin, et, l'[illegible] sur une banquette, contre le mur, il [illegible] sa famille.

En un moment, les Raindal, les Chambannes, [illegible] marquis, furent debout, se précipitèrent [illegible] de Thérèse.

Madame Chambannes avait tiré de sa poche [illegible] sels en or où luisait un rubis cabochon, [illegible] presque, elle le fit respirer à la jeune [illegible]. Thérèse [illegible] muait pas. Un faible gémissement de [illegible] de ses lèvres disjointes qui découvraient [illegible]. On lui bassina les tempes d'eau fraîche, [illegible] Saulvard, comme on va réquisitionner [illegible]

1er Janvier 1897.

poste, avait pointé droit vers le campement de l'Académie de médecine afin d'y chercher un docteur. Le praticien appuya son oreille à la poitrine moite de Thérèse et diagnostiqua :

— Elle étouffe... Il faut la délacer, cette petite!

Enfin, dans la chambre de madame Saulvard, où sa mère et madame Chambannes l'avaient conduite, elle rouvrit les yeux.

Tout de suite, ses regards étaient allés avec stupeur à son corsage défait. Puis elle reconnut madame Chambannes penchée sur elle, dans une pose d'ange gardien, et sa mère qui priait à côté, comme au chevet d'une agonisante.

Elle détourna la tête. Elle revoyait tous les détails de l'accident, l'ivresse inavouable qui l'avait étourdie et cette chute ridicule en plein bal. Quel double affront pour son orgueil! Elle aurait voulu replonger au néant, détruire avec son corps le souvenir. Elle suffoquait de révolte, et subitement elle fondit en sanglots.

— C'est cela, pleurez, calmez-vous les nerfs! exhortait madame Chambannes.

Mais cette sollicitude vulgaire exaspéra Thérèse. D'un coup, se maîtrisant, elle s'était redressée, et, devant l'armoire à glace, elle commença rageusement à refaire sa toilette.

Elle esquivait dans le miroir les yeux de sa mère, de madame Chambannes, et une colère croissante lui activait les doigts. Oh! oui, on pouvait la regarder! Elle avait bien l'allure, la mine d'une femme qui vient de défaillir! Un homme l'eût ainsi dévêtue, froissée, qu'elle ne se fût pas relevée plus en désordre et plus égarée. Ses prunelles étaient agrandies d'éclat, ses paupières meurtries d'une ombre brune comme après une nuit d'insomnie. La sueur avait posé des teintes huileuses sur les ailes de son nez et tracé des raies grasses à travers la poudre de ses joues. La touffe d'œillets était tombée, formant dans ses cheveux, au-dessus du front, une alvéole profonde, une sorte de blessure aux bords noirs. Et les agrafes du corsage mal ajustées, dans sa hâte, faisaient bâiller la gaze autour de ses seins comme une corde transparente et lâche.

— Pauvre mademoiselle! se risqua à murmurer madame Chambannes... Vous sentez-vous mieux?

Thérèse riposta froidement :

— Beaucoup mieux, madame, je vous remercie.

Puis s'adressant à sa mère, elle interrogea d'une voix qui commandait :

— Nous partons, maman?

— Comme tu voudras, ma fille! répliqua madame Randal.

Elles gagnèrent l'antichambre, où ces messieurs les attendaient.

A leur vue, Gérald s'élança pour les questionner et Bœrzell l'imitait. Mais, comme par mégarde, Thérèse s'échappa dans la direction du vestiaire. Ils n'étaient plus là quand elle revint au bras de son père. M. Raindal ahuri, son claque de satin à demi replié, la soutenait, en traînant la jambe. Madame Raindal fermait la marche, le dos voûté dans sa pèlerine comme une vieille bonne. Saulvard leur fit escorte jusqu'au palier.

— C'est la chaleur, cette damnée chaleur! répétait-il d'un ton compétent.

Et, courbant en deux son petit corps sur l'ébène de la rampe, il cria :

— J'enverrai chercher des nouvelles demain... Ça ne sera rien, j'espère, mon cher collègue!

Dans le fiacre qui les ramenait, M. Raindal, sur le strapontin, avait laissé le fond aux dames. Tous trois restèrent longtemps silencieux. Ils contemplaient songeusement, à travers les carreaux dépolis par la buée, les rues noires et les becs de gaz dont les flammes jaunes dans la brume s'aplatissaient en éventail. Le maître, assis de côté, à chaque cahot perdait l'équilibre. Il devait se rattraper à la courroie de la vitre dont le cuir dur lui tranchait les mains, et le bois de la portière macérait sans répit ses rotules. A un choc plus rude qui l'avait projeté sur elle, Thérèse agacée s'écria :

— Voyons, père, tu es très mal, viens donc ici entre nous deux.

— Mais non! fit M. Raindal. Pas du tout... Ne bougez pas... Et toi, fillette, cela va-t-il?

— Très bien, père, merci...

La causerie tomba court. Thérèse s'était immobilisée derechef. Dans la pénombre, M. Raindal contemplait son profil

maussade en arrêt vers des pensées sûrement douloureuses Il ramassa toute son énergie et, avec bonhomie :

— Eh bien, fillette ? demanda-t-il.

— Eh bien, quoi, père ? répéta Thérèse.

Il y eut un temps, puis M. Raindal articula :

— Eh bien, ce jeune homme du bal !...

Thérèse tressauta et, dardant des regards farouches, elle repartit d'un ton de bravade :

— Quel jeune homme ?

— Ce M. Bœrzell !

Elle exhala un soupir de soulagement. Ah ! il ne s'agissait que de celui-là... Elle l'avait tellement oublié, le pauvre garçon ! Et, en souriant, d'une voix ferme, elle prononça :

— Non, jamais, père !

M. Raindal insista :

— Pourquoi ?... Il avait l'air de te plaire...

— Oui, pour causer, peut-être... Mais c'est tout...

— Alors tu n'en veux pas ?... Tu as bien réfléchi ?... Que je sache, au moins...

— Tu sais... je t'ai dit... je n'en veux pas.

Elle avait saisi la main de son père et lui offrait tendrement sa joue à baiser. M. Raindal l'embrassa en grommelant :

— Bon, à ton aise !... Je n'ai pas le droit de te forcer...

Et par matoiserie, besoin de se rendre compte, il ajouta, sans quitter la main de la jeune fille :

— Évidemment, il n'est pas aussi beau gars que l'autre.

Il prit une pause, en sentant la main de Thérèse qui se rétractait.

— Oui, l'autre... ton danseur... comment l'appelles-tu ?... ce M. de Meuze...

Thérèse, d'un coup, retirait sa main, et avec dépit :

— Oh ! pas de parallèle, père, je t'en prie... M. Bœrzell ne me plaît pas... je le refuse... cela suffit... Je crois que j'ai l'âge, n'est-ce pas ?

Le maître ne répliqua point. Plus de doute, maintenant. C'était ce grand monsieur, cette espèce de Dastarac mondain, qui avait gâté tout, écrasé le petit Bœrzell par son avantageuse stature. Une partie perdue, quoi !

Et M. Raindal s'absorba dans des récriminations intérieures.

On n'entendait plus que le ferraillement des roues contre le pavé ou les stridentes vibrations des vitres dans leur cadre.

Thérèse, la tête renversée, semblait assoupie, et madame Raindal, en son coin, paraissait aussi sommeiller. Mais elle ne dormait pas. Une torture de remords, plus atroce qu'un cauchemar, tenait sous les paupières ses regards éveillés. Elle supputait avec angoisse combien d'heures s'étendaient jusqu'au lendemain matin, jusqu'à l'instant béni où elle pourrait dans la sérénité de l'église, confesser ses récents péchés. Car, poussée par la soif ou cédant à la tentation, elle avait repris par trois fois du café glacé et, par deux fois, de la marquise au champagne, sans compter nombre de petits fours et autres menues friandises.

FERNAND VANDÉREM

(A suivre.)

MES DÉVOTIONS

> Là où les rayons du soleil ne parviennent jamais,
> Au vert printemps la mousse ne manque pas d'apparaître :
> Ses fleurs sont aussi petites que des grains de riz,
> Mais néanmoins elles s'ouvrent à l'imitation des pivoines.
>
> YUAN-TSEN-TS'AÏ.

Les dieux sont morts. Sont-ils bien morts? Oui, les grands dieux,
Tous ces rois qui siégeaient, altiers et fastueux,
Dans la cella du temple et sur l'Olympe en fête :
Ceux-là n'ont pas voulu fuir après leur défaite,
Abandonnant la mer, le ciel ou la forêt,
Et prendre le chemin de l'exil, en secret ;
Mais, pour les petits dieux, je crois aux survivances.

Les petits ont si peu de besoins ! leurs chevances,
Leurs logis sont si peu compliqués ! leurs destins
Sont si facilement couverts et clandestins !
Au bout de dix-huit cent quatre-vingt seize années,
Qui sait, peut-être, après tant de chasses menées
Par le moine et le prêtre au nom de leur Jésus,
Un pâtre, hier encor, vous a-t-il aperçus,
Dieux fugitifs, au fond des lointaines Abruzzes :
— Car le grand Pan est mort, mais, à force de ruses,

Peut-être les derniers de ses pauvres enfants,
Un faune agreste, avec sa femelle et ses faons,
Éludent-ils, blottis aux trous de quelque roche,
Le berger qui les guette et, furtif, se rapproche.
Ils écoutent, dressant l'oreille, sans bouger.
Tout à l'heure ils iront trotter d'un pas léger
Au milieu des lapins, sous l'olivier sauvage.

Ces dieux des humbles, j'en ai deux à mon usage,
— Mes dieux. L'un est errant, mais l'autre n'est resté
Sain et sauf qu'en gardant une immobilité
Complète : tel un lièvre accroupi dans son gîte ;
C'est le vieux Terme, hostile à tout ce qui l'agite,
Enfoncé dans la glèbe inerte comme un pieu,
Esclave de la borne et du juste milieu,
Gardien des seuils plus vigilant qu'un chien de ferme,
Fixe, conservateur, domicilié, ferme,
Têtu, — mais, en revanche, honnête, hospitalier.
Il voit avec chagrin la friche et le hallier.
Ennemi des grands bois et des vastes domaines,
Il chérit les enclos, les demeures humaines,
L'instrument de labour par le travail usé
Et l'homme pullulant sur un sol divisé.
Il déteste l'oisif qui foule les cultures
Quand l'herbe épaisse monte au-dessus des clôtures,
Quand le seigle élevant ses épis inégaux
Est fleuri de moutarde et de coquelicots.
Mais, l'automne venu : « Passez, dit-il, les chaumes
Ne craignent rien. Entrez, parcourez mes royaumes ;
Les blés sont mis en meule et les foins engrangés. »
Ainsi parle sans voix aux passants étrangers
Terme le droiturier, le dieu propriétaire.
Et moi dont le vrai nom est monsieur Jean sans terre,
Bien des fois, écoutant son langage muet,
J'ai senti qu'un regret dans mon cœur remuait,
Et tout bas, à mon tour, je me suis dit : « Heureuse
La vie intime, heureux celui dont le pied creuse
Le pas de sa maison en allant et venant
Et qui voit son dernier asile maintenant !...

Hélas ! je ne l'ai pas, la réelle demeure,
Où l'on naît, où l'on vit jusqu'à ce qu'on y meure.
Je suis un vagabond, un homme sans foyer.
Vingt fois j'ai dû lever ma tente et la ployer,
Et je glisse et je pars à la moindre secousse,
Triste pierre qui roule et n'amasse pas mousse !

» Ah ! si jamais je puis réaliser le vœu
D'un rustique mesnil avec, autour, un peu
De sol à moi, qui, franc de toute servitude,
Deviendrait mon amour, ma vie et mon étude !
Ce jour-là, sûr enfin de ne plus déloger,
Je planterai ta borne au coin de mon verger,
Vieux Terme, et, peu à peu, rampant vers toi, le lierre
T'enlacera de son étreinte familière.
Je te parfumerai de verveine et de thym.
Aux jours prescrits, selon l'ancien rite latin,
Tu recevras les dons que ton culte réclame
Et je n'oublierai pas le gâteau de sésame. »

Terme exaucera-t-il ma fervente oraison ?
Aurai-je, grâce à lui, le champ et la maison ?
Si je les ai, serai-je, à la minute même,
Sans désir ? Non. Le sort qu'on rêve est un poème
Et ce n'est pas assez qu'il soit beau s'il n'est doux.
J'invoque un second dieu, le moins connu de tous,
Mais qui tient dans le creux de sa main fortunée
Tout l'assaisonnement de notre destinée.
De celui-ci, né Grec, on ne sait que le nom ;
Sa naissance est obscure ; il s'appelle Tychon,
Fils puîné, semble-t-il, de Tyché la Fortune.

Dieu des petits bonheurs, de l'aubaine opportune,
De ce qu'on peut trouver dans le pas d'un cheval,
Ce qui flotte en amont, il le pêche en aval ;
C'est lui qui, débonnaire aux gens sans sou ni maille,
Leur greffe le hasard et le change en trouvaille ;
La glaneuse et l'oiseau lui doivent leur épi.
Lorsque Jupin régnait, le pauvre était tapi

Au degré le plus bas de la théogonie,
Ayant pour seuls clients de son humble génie
Le poète et l'esclave, et nul, lorsqu'il passait
Chétif, maigre, en haillons, ne le reconnaissait.
Il a tout doucement franchi le moyen âge :
On le prenait pour un capucin qui voyage...
Tel jadis il alla, de ferme en ferme, et tel,
Un peu voûté, l'œil vif, la barbe poivre et sel,
Sachant tous les sentiers de Navarre et de France,
Il rôde, accompagné de sa sœur l'Espérance
Qui chante un air si gai, douce aveugle aux yeux bleus.

Qu'ils frappent donc un soir à mon huis, tous les deux!
Comme je serai prompt à leur ouvrir ma porte,
A leur offrir, avec l'accueil qui réconforte,
Une place au foyer, un verre de vrai vin!
La flamme, en pétillant, vers le couple divin
S'élance et, tout à coup prosterné : « Quoi, mes fautes
Ne m'ont pas empêché de vous avoir pour hôtes?
Oh! dirai-je au vieillard, merci d'être venu!
Ne vous défendez point; je vous ai reconnu.
C'est vous, gagne-petit du destin, qui nous faites
D'un rayon, d'un parfum nos plus touchantes fêtes.
C'est vous qui révélez la source au pèlerin,
Qui mettez dans les nids de la mousse et du crin
Et qui semez aux murs des prisons étouffantes
Cette petite fleur qui pousse entre leurs fentes.
Parfois votre besace, ô bon jeteur de sorts,
S'entr'ouvre et laisse voir ses mystiques trésors,
La santé du désir, l'essor vers l'aventure,
L'allégresse, présents gratuits de la nature.
Prodiguez-moi ces dons. Que chaque heure ait pour moi
Son charme et sa surprise et m'apporte l'émoi
D'une observation toujours renouvelée :
Soyez pour moi, rêveur dans mon unique allée,
Comme un diable boiteux de l'herbage et du sol;
Ouvrez magiquement le toit du campagnol,
Du lérot, du mulot et de toutes les bêtes.
Montrez-moi leur ménage en leurs douces retraites

Et les gestes qu'ils font dans leur intimité.
Que tout avec fraîcheur me soit manifesté,
L'œuf récent, la couvée encore à peine éclose
Et l'insecte au moment de sa métamorphose.
Donnez-moi des regards perçants et clairvoyants.
Veuillez, mire subtil aux remèdes puissants,
Toucher mes yeux avec la rue, avec l'euphraise,
Et que ni la rougeur de la première fraise,
Ni le vol du sphinx, ni le départ de l'essaim,
Ni la fleur de la mousse, ô savant médecin,
Ne puissent échapper à ma vue éclaircie.
Accordez-moi le don sacré de minutie,
Car c'est la privauté qui consacre l'amant
Et je voudrais tout voir, — voir amoureusement !

» Quand j'aurai savouré ces voluptés frugales,
Quand j'aurai bien compté les cynips dans leurs galles,
Bien noté les fourmis remorquant leurs fétus,
Bien appris les couleurs, les aspects, les vertus
Et que — rassasié? non pas, ni lassé même —
Vieux seulement, trop vieux pour garder ce que j'aime,
Il me faudra partir, — ce jour-là, dieu Tychon,
Exauce un dernier vœu, fais-moi ton dernier don.
Le vent capricieux te consulte et t'écoute :
Dis-lui d'ensemencer ma tombe. Dans sa route
Incertaine, écheveau qu'il embrouille à travers
Les monts, les champs, les prés, les bois et les couverts,
Dis-lui de m'amener des plus lointains rivages
Tout le peuple confus des semences sauvages,
Afin qu'autour de moi, lorsque je dormirai,
La vie encor foisonne et fourmille à mon gré
Et que mon tertre obscur brille dans la lumière
Semblable au toit fleuri d'une vieille chaumière. »

RAPHAEL PÉRIÉ

JEAN-GABRIEL BORKMAN[1]

ACTE III

Chez madame Borkman. La lampe continue à brûler sur la table, près du canapé. La pièce du fond est plongée dans l'ombre. — Madame Borkman, son grand fichu sur la tête, en proie à une vive agitation, entre par la porte du vestibule, s'approche de la fenêtre et écarte un coin de rideau. Puis elle traverse la chambre et va s'asseoir près du poêle. Un instant après, elle se lève brusquement et tire le cordon de la sonnette. Elle attend, debout, près du canapé. Personne ne vient. Elle sonne plus fort. — Au bout d'un moment, la femme de chambre, Maleine, entre par la porte du vestibule. Elle a l'air maussade. On voit qu'elle a été éveillée en sursaut et s'est habillée à la hâte.

MADAME BORKMAN, avec impatience.

Où êtes-vous donc, Maleine? C'est la seconde fois que je sonne!

MALEINE.

J'ai bien entendu, madame.

MADAME BORKMAN.

Alors pourquoi n'êtes-vous pas venue?

MALEINE, bourrue.

Il fallait bien me mettre quelque chose sur le dos.

MADAME BORKMAN.

Oui, et vous allez même vous habiller convenablement pour courir chercher mon fils.

MALEINE, la regardant étonnée.

Madame veut que j'aille chercher M. Erhart?

1. Voir la *Revue* du 15 décembre 1896. — *Droits de représentation réservés.*

MADAME BORKMAN.

Oui, vous lui direz de venir tout de suite. J'ai à lui parler.

MALEINE, aigrement.

En ce cas, il vaut mieux que j'aille éveiller le cocher de l'intendant.

MADAME BORKMAN.

Pourquoi cela ?

MALEINE.

Pour qu'il attelle un traîneau. Il tombe beaucoup de neige, ce soir.

MADAME BORKMAN.

Cela ne fait rien. Allons, dépêchez-vous. C'est tout près d'ici. Il n'y a qu'à tourner le coin.

MALEINE.

Mais non, madame, vous savez bien que ce n'est pas si près que ça.

MADAME BORKMAN,

Voyons ! Vous ne connaissez pas la villa Hinkel ?

MALEINE, d'un ton sarcastique.

Tiens ! c'est donc là qu'il est ce soir, M. Erhart ?

MADAME BORKMAN, avec un mouvement.

Et où croyiez-vous qu'il était ?

MALEINE, avec un demi-sourire.

Mon Dieu, je croyais qu'il était où il est toujours.

MADAME BORKMAN.

Que voulez-vous dire ?

MALEINE.

Chez cette madame Wilton, pardi !

MADAME BORKMAN.

Chez madame Wilton ? Mon fils n'y va pas si souvent, que je sache !

MALEINE, entre ses dents.

On dit qu'il y vient tous les jours du bon Dieu,

MADAME BORKMAN.

Ce ne sont que des commérages, Maleine. Voyons ! Allez vite chez les Hinkel et prévenez-le,

MALEINE, haussant les épaules.

On y va, madame, on y va.

Au moment où elle va sortir par la porte du vestibule, cette porte s'ouvre; ELLA RENTHEIM et BORKMAN paraissent sur le seuil.

MADAME BORKMAN fait, en chancelant, un pas en arrière.

Qu'est-ce que cela veut dire?

MALEINE, effrayée, joignant instinctivement les mains.

Doux Jésus!...

MADAME BORKMAN, bas, à Maleine.

Dites-lui de venir à l'instant même!

MALEINE, bas.

Oui, madame.

ELLA RENTHEIM entre, suivie de BORKMAN. — MALEINE se glisse derrière eux, sort et referme la porte. — Un court silence.

MADAME BORKMAN, qui s'est maîtrisée, se tournant vers Ella.

Que vient-il faire ici... chez moi?

ELLA RENTHEIM.

Il voudrait s'entendre avec toi, Gunhild.

MADAME BORKMAN.

Jamais il n'a fait un pas vers une entente.

ELLA RENTHEIM.

Il vient l'essayer, ce soir.

MADAME BORKMAN.

La dernière fois que nous nous sommes trouvés face à face, c'est au tribunal... devant les juges qui me demandaient des explications...

BORKMAN.

C'est moi qui viens en donner aujourd'hui.

MADAME BORKMAN, le regardant.

Toi!

BORKMAN.

Il ne s'agit pas de ce que j'ai commis. Tout le monde le sait.

MADAME BORKMAN, avec un amer soupir.

Tu as raison : tout le monde le sait,

BORKMAN.

Ce qu'on ignore, ce sont les motifs qui m'ont fait agir... qui m'ont forcé à commettre certains actes. Le monde ne

comprend pas que j'ai été obligé d'agir comme je l'ai fait, et cela parce que je suis Jean-Gabriel Borkman... et pas un autre. Voilà ce que je tiens à t'expliquer.

MADAME BORKMAN, secouant la tête.

C'est inutile. On n'est pas absous pour avoir agi par impulsion.

BORKMAN.

Cela peut nous absoudre à nos propres yeux.

MADAME BORKMAN, avec un geste de la main.

Trêve d'excuses de ce genre!... J'ai profondément réfléchi sur ces tristes questions.

BORKMAN.

Moi aussi. J'ai eu tout le temps de le faire pendant mes cinq années de prison cellulaire et autre. Et plus encore, pendant les huit ans passés là-haut, dans la grande salle. J'ai repris l'instruction et refait le procès... à moi seul. J'ai été mon propre accusateur, mon propre défenseur, mon propre juge! Un juge impartial.... j'ose le dire. Là-haut, tandis que j'arpentais la salle, je tournais et retournais chacune de mes actions. Je les ai examinées de tous les côtés, et sous tous les aspects, sans ménagement ni pitié, comme l'avocat d'un adversaire. Or, tous ces débats contradictoires aboutissaient invariablement au même arrêt.., un arrêt qui ne me reconnaît coupable qu'envers moi-même.

MADAME BORKMAN.

Et envers moi? Et envers ton fils?

BORKMAN.

Dans le mot *moi-même*, vous êtes compris l'un et l'autre.

MADAME BORKMAN.

Et les centaines de personnes que tu as, dit-on, ruinées?

BORKMAN, d'un ton plus violent.

J'avais le pouvoir! Et j'obéissais à une suggestion intérieure d'une irrésistible puissance. De tous les points du pays, du cœur des rochers et du sein des montagnes, m'appelaient les millions captifs, implorant leur délivrance! Personne n'entendait leur appel... excepté moi.

MADAME BORKMAN.

Oui, à la honte du nom de Borkman!

BORKMAN.

Je voudrais savoir comment auraient agi les autres s'ils avaient eu le pouvoir.

MADAME BORKMAN.

Personne n'aurait fait ce que tu as fait.

BORKMAN.

Peut-être. C'est que personne n'avait mes facultés. Et ceux-là même qui auraient agi comme moi l'auraient fait pour une autre fin. L'acte n'eût plus été le même... Bref, j'ai prononcé mon propre acquittement.

ELLA RENTHEIM, doucement, avec une prière dans la voix.

Oh! Borkman, es-tu bien certain de ce que tu avances?

BORKMAN, avec un mouvement de tête.

Oui, je me suis acquitté sur cette question. Mais je sens peser sur moi une autre accusation, lourde et accablante.

MADAME BORKMAN.

Laquelle?

BORKMAN.

Huit précieuses années de mon existence ont été gaspillées là-haut sans aucun profit. Le jour même de mon élargissement, j'aurais dû me tourner vers la réalité, une réalité froide et sans rêves, m'abandonner à sa main de fer, recommencer la vie par en bas et remonter une seconde fois vers les cimes... pour m'élever plus haut que jamais... en dépit du passé.

MADAME BORKMAN.

Ah! tu n'aurais fait que revivre la même existence. Tu peux en être sûr!

BORKMAN, secouant la tête et la toisant d'un air doctrinaire.

Il n'arrive rien de nouveau dans le monde et pourtant rien ne s'y répète. Car notre vision change et modifie le sens de nos actes. Un même acte se transfigure quand notre œil régénéré s'ouvre à une vision nouvelle... (S'interrompant.) Mais tu ne comprends pas cela.

MADAME BORKMAN, d'un ton bref.

Non, je ne comprends pas.

BORKMAN.

Ah! c'est justement là ma destinée maudite! Pas une âme qui m'ait jamais compris!

ELLA RENTHEIM, le regardant.

Pas une, Borkman?

BORKMAN.

Une seule... peut-être... il y a bien, bien des années. C'était au temps où je ne croyais pas avoir besoin d'être compris par les autres. Depuis, personne! Il n'y a pas eu pour moi de compagnon vigilant, debout à l'aurore et faisant sonner la cloche du matin afin que je retourne au travail, l'esprit libre et hardi, personne pour me confirmer dans l'idée que je n'ai commis rien d'irréparable.

MADAME BORKMAN.

Ainsi tu as besoin d'une confirmation venant du dehors?

BORKMAN, avec un bouillonnement de colère.

Eh! quand tous à l'unisson me sifflent dans l'oreille que je suis perdu sans retour, il peut y avoir des moments où j'en vienne à le croire moi-même. (Secouant la tête.) Mais ma conscience est là! Elle se redresse triomphante et m'acquitte!

MADAME BORKMAN, avec un regard dur.

Pourquoi n'es-tu jamais venu me demander, à moi, *de te comprendre*, comme tu dis?

BORKMAN.

A quoi cela m'aurait-il servi... de venir chez toi?

MADAME BORKMAN, avec un signe de la main.

Tu n'as jamais aimé que toi-même... voilà le fond de tout.

BORKMAN, fièrement.

J'ai aimé le pouvoir...

MADAME BORKMAN.

Oui, le pouvoir!

BORKMAN.

...Le pouvoir de créer le bonheur tout autour de moi à la ronde!

MADAME BORKMAN.

Tu as eu autrefois le pouvoir de me rendre heureuse. Qu'en as-tu fait?

BORKMAN, sans la regarder.

Il n'y a pas de naufrage sans victime.

MADAME BORKMAN.

Et ton propre fils? Ton pouvoir lui a-t-il jamais servi?... as-tu vécu un seul jour pour le rendre heureux, lui?

BORKMAN.

Mon fils? Je ne le connais pas.

MADAME BORKMAN.

Non, tu dis vrai ; tu ne le connais même pas.

BORKMAN, durement.

Tu as veillé à ce qu'il en fût ainsi, toi, sa mère.

MADAME BORKMAN, le regardant avec un air de supériorité.

Va ! tu ne sais pas à quoi j'ai veillé.

BORKMAN.

Toi?

MADAME BORKMAN.

Oui, moi. Et j'ai été seule à le faire.

BORKMAN.

Eh bien ! dis-moi ce que c'est.

MADAME BORKMAN.

J'ai veillé au soin de ta mémoire. Voilà mon œuvre.

BORKMAN, avec un petit rire sec.

Au soin de ma mémoire? On dirait vraiment que je suis mort !

MADAME BORKMAN, d'un ton ferme.

Tu l'es.

BORKMAN, lentement.

Tu as peut-être raison. (Bondissant.) Mais non, non ! pas encore ! J'en ai été bien près, bien près. Mais j'en suis revenu. Me voici debout. J'ai encore de la vie devant moi. Je vois briller une vie nouvelle. Elle fermente. Elle attend... Tu verras bien, toi aussi...

MADAME BORKMAN, levant la main.

Ne rêve plus jamais de vivre ! Reste étendu où tu es !

ELLA RENTHEIM, indignée.

Gunhild ! Gunhild ! comment peux-tu...?

MADAME BORKMAN, sans écouter Ella.

J'élèverai un monument sur ta tombe.

BORKMAN.

Un pilori, sans doute?

MADAME BORKMAN, avec une exaltation croissante.

Oh ! non ! Ce ne sera pas un monument de bois, de pierre ou de métal. Et personne n'osera y graver d'inscription infa-

mante. Tout autour, des arbres et des buissons épais formeront une haie vive qui dérobera aux yeux des hommes toutes les taches du passé. L'oubli couvrira tout. Et rien n'apparaîtra de ce qui fut Jean-Gabriel Borkman.

BORKMAN, d'une voix rauque et stridente.

C'est là l'œuvre de charité que tu veux accomplir !

MADAME BORKMAN.

Pas avec mes propres forces ; je n'ose pas y compter. Mais j'ai élevé celui qui m'aidera en consacrant sa vie à cette tâche unique. Il vivra en pureté, en hauteur, en lumière, de telle sorte que ta vie de ténèbres aura disparu sans laisser de trace après elle !

BORKMAN, sombre et menaçant.

Si c'est d'Erhart qu'il s'agit, dis-le tout de suite !

MADAME BORKMAN le regarde fermement dans les yeux.

Oui, c'est d'Erhart... de mon fils... de celui dont tu veux faire la victime expiatoire de tes péchés.

BORKMAN, avec un regard vers Ella.

Du plus sombre de mes crimes.

MADAME BORKMAN, se raidissant.

D'un crime envers une autre ? Songe à ton crime envers moi ! (Les toisant d'un regard triomphant.) Mais il ne vous écoutera pas ! Quand je l'appellerai dans ma détresse, il viendra ! C'est près de moi, près de moi seule qu'il veut être ! (Tendant subitement l'oreille). Je l'entends ! C'est lui !... c'est lui, Erhart !

ERHART ouvre violemment la porte du vestibule et se précipite dans la chambre, en pardessus, le chapeau sur la tête.

ERHART, pâle et anxieux.

Pour l'amour de Dieu, mère !... qu'y a-t-il ? (Il est saisi en apercevant Borkman contre la porte du fond et ôte son chapeau. — Après un moment de silence.) Que me veux-tu, mère ? Qu'est-il arrivé ?

MADAME BORKMAN, lui tendant les bras.

Je veux te voir, Erhart ! Te garder près de moi... toujours !

ERHART, interdit.

Me garder ?... toujours !... Que veux-tu dire ?

MADAME BORKMAN.

Près de moi, près de moi, te dis-je! On veut te prendre à moi!

ERHART, reculant d'un pas.

Ah!... Tu sais donc?...

MADAME BORKMAN.

Oui. Toi aussi?

ERHART, avec un mouvement de surprise, la regardant.

Si je le sais? moi? Mais, naturellement...

MADAME BORKMAN.

Ah! un complot derrière mon dos!... Erhart! Erhart!

ERHART, vivement.

Mère! dis-moi de quoi tu parles!

MADAME BORKMAN.

Je sais tout. Je sais que ta tante est venue t'enlever à moi.

ERHART.

Tante Ella!

ELLA RENTHEIM.

Oh! Erhart, laisse-moi te dire d'abord!...

MADAME BORKMAN, continuant.

Elle veut que je te cède à elle. Elle veut te tenir lieu de mère, Erhart! Elle veut que, désormais, tu sois son fils et non le mien. Elle veut te laisser tout ce qu'elle possède. Elle veut que tu quittes ton nom pour prendre le sien.

ERHART.

Est-ce vrai, tante Ella?

ELLA RENTHEIM.

Oui, c'est vrai.

ERHART.

C'est la première fois que j'entends parler de tout cela. Pourquoi veux-tu que je revienne demeurer chez toi?

ELLA RENTHEIM.

Je sens que je te perdrai entièrement si tu restes ici.

MADAME BORKMAN, d'un ton dur.

Je te le prendrai, n'est-ce pas? Et ce sera bien fait.

ELLA RENTHEIM, avec un regard suppliant

Erhart, la perte serait trop cruelle. Sache-le bien : je suis seule et la mort m'attend.

ERHART.

La mort?...

ELLA RENTHEIM.

Oui, la mort. Veux-tu m'assister jusqu'à mes derniers moments? T'attacher à moi sans réserve, comme si tu étais mon propre enfant? Veux-tu...

MADAME BORKMAN, l'interrompant.

... Trahir ta mère et peut-être aussi ton devoir, ta mission en ce monde? Le veux-tu, Erhart?

ELLA RENTHEIM.

Je suis condamnée. Réponds-moi, Erhart.

ERHART, avec une vive émotion.

Tante Ella... tu as été adorablement bonne pour moi. Chez toi mon enfance a pu s'écouler dans l'insouciance et le bonheur, un bonheur tel que jamais enfant n'en connut de plus doux...

MADAME BORKMAN.

Erhart, Erhart!

ELLA RENTHEIM.

Oh! quelle joie de t'avoir laissé un tel souvenir!

ERHART.

... Mais tu me demandes un sacrifice que je ne peux te faire. Je ne puis pas me vouer tout entier à cet acte de pitié filiale.

MADAME BORKMAN, triomphante.

Ah! je le savais bien! Tu ne l'auras pas, Ella! tu ne l'auras pas!

ELLA RENTHEIM, douloureusement.

Oui, tu me l'as repris. Je le vois.

MADAME BORKMAN.

C'est vrai!... il est à moi et je le garde! N'est-il pas vrai, Erhart? Nous avons du chemin à faire ensemble, toi et moi.

ERHART, en proie à une lutte intérieure.

Mère... je ne puis te le taire plus longtemps...

MADAME BORKMAN, inquiète.

Quoi?

ERHART.

Nous ne ferons pas beaucoup de chemin ensemble, mère.

MADAME BORKMAN, atterrée.

Que veux-tu dire?

ERHART, s'enhardissant.

Eh! mon Dieu, mère... je suis jeune! Cette odeur de renfermé finira par m'étouffer.

MADAME BORKMAN.

Erhart!

ERHART.

Oui, mère, j'étouffe ici!

ELLA RENTHEIM.

En ce cas, viens avec moi, Erhart!

ERHART.

Eh! tante Ella, ici ou chez toi, c'est tout comme! Il n'y a que l'enseigne de changée. C'est toujours du renfermé. Rose ou lavande... Je ne m'en porterais pas mieux.

MADAME BORKMAN, agitée, mais se maîtrisant.

Du renfermé! La maison de ta mère!

ERHART, avec une impatience croissante.

Ma foi, je ne trouve pas un autre mot. Idolâtrie... sollicitude maladive... que sais-je?... Le fait est que je n'y tiens plus!

MADAME BORKMAN, le considérant d'un regard grave et profond.

Oublies-tu le but auquel tu as voué ton existence, Erhart?

ERHART, éclatant.

Eh! dis plutôt que c'est toi qui l'y as vouée. Tu as substitué ta volonté à la mienne! Jamais je n'ai eu le droit de vouloir! J'en ai assez, de ce joug! Je suis jeune, mère! Il ne faut pas l'oublier! (Tournant un regard poli et plein de déférence vers Borkman.) Je ne puis consacrer ma vie à expier les torts d'un autre... quel que soit cet autre.

MADAME BORKMAN, avec une angoisse croissante.

Qui t'a changé ainsi, Erhart?

ERHART, troublé.

Qui?... ne puis-je donc pas, de mon propre mouvement?...

MADAME BORKMAN.

Non! non! tu subis une influence étrangère. Tu n'es plus sous celle de ta mère, ni sous celle... de ta mère adoptive.

ERHART, avec un air de bravade forcé.

Je n'obéis qu'à moi-même, mère, et ne subis d'autre influence que celle de ma propre volonté.

BORKMAN, s'avançant vers Erhart.

Allons ! peut-être mon heure est-elle enfin venue.

ERHART, avec une froide politesse.

Que voulez-vous dire, mon père ?

MADAME BORKMAN, sarcastique et dédaigneuse.

Je me le demande aussi.

BORKMAN, sans se laisser troubler.

Écoute-moi, Erhart... N'es-tu pas disposé à suivre ton père? Personne ne peut être réhabilité par un autre. Ce ne sont là que chimères et que songes, dont on t'a bercé ici..., dans le renfermé de ces chambres. Quand tu mènerais une vie aussi édifiante que tous les saints du paradis, je n'en serais pas plus avancé.

ERHART, froidement respectueux.

C'est la pure vérité.

BORKMAN.

Oui, c'est la vérité. Et je ne gagnerais pas davantage à me morfondre dans la contrition, à me plonger dans la pénitence. J'ai, durant toutes ces années, tâché de me soutenir par l'espoir et le rêve. Mais cela non plus ne me vaut rien. J'ai cessé de rêver.

ERHART, s'inclinant légèrement.

Et que comptez-vous faire, mon père?

BORKMAN.

Je veux me relever moi-même. Commencer par en bas. Seuls le présent d'un homme et son avenir peuvent racheter son passé. Je veux travailler, travailler sans relâche à ce qui fut la vie pour moi, au temps de ma jeunesse, à ce qui l'est aujourd'hui mille fois davantage. Erhart, veux-tu être avec moi et m'aider à refaire mon existence ?

MADAME BORKMAN, l'adjurant du geste.

Ne fais pas cela, Erhart !

ELLA RENTHEIM, chaleureusement.

Si ! si ! viens-lui en aide, Erhart !

MADAME BORKMAN.

C'est toi qui lui donnes ce conseil? Toi qui, tout à l'heure, te disais seule et mourante !

ELLA RENTHEIM.

Oh! qu'importe!...

MADAME BORKMAN.

Oui, qu'importe, n'est-ce pas, pourvu qu'il ne soit pas à moi?

ELLA RENTHEIM.

Tu l'as dit, Gunhild.

BORKMAN.

Eh bien, Erhart?

ERHART, navré.

Père... je ne peux pas. Cela m'est impossible!

BORKMAN.

Mais que veux-tu donc, à la fin?

ERHART, s'enflammant.

Je suis jeune! Je veux vivre! Vivre ma propre vie!

ELLA RENTHEIM.

Sans en sacrifier quelques semaines à éclairer la fin d'une pauvre vie qui s'éteint?

ERHART.

Je le voudrais, tante, mais cela m'est impossible..

ELLA RENTHEIM.

Alors qu'il s'agit d'un être qui t'aime par-dessus tout?

ERHART.

Aussi vrai que j'existe, tante Ella, je ne peux pas!

MADAME BORKMAN, avec un regard sévère.

Et ta mère? rien ne t'attache donc plus à elle?

ERHART.

Je t'aimerai toujours, mère. Mais je ne peux continuer à vivre rien que pour toi. Je ne suis pas fait pour la vie que tu veux m'imposer.

BORKMAN.

Eh bien, encore une fois, viens te joindre à moi. La vie, Erhart, c'est le travail. Allons sur les chemins de la vie et travaillons ensemble!

ERHART, avec passion.

Oh! mais je ne veux pas travailler, en ce moment! Je suis jeune! Je ne l'avais jamais senti jusqu'à présent. Mais voici que le feu de la jeunesse me coule par toutes les veines. Je ne veux pas travailler! Je veux vivre, vivre, vivre!

MADAME BORKMAN, traversée d'un pressentiment.

Erhart !... qu'appelles-tu vivre ?

ERHART, les yeux brillants.

Je veux être heureux, mère !

MADAME BORKMAN.

Et où vas-tu chercher le bonheur ?

ERHART.

Je l'ai trouvé !

MADAME BORKMAN, poussant un cri.

Erhart !

Erhart va vivement vers la porte du vestibule et l'ouvre.

ERHART, appelant.

Fanny !... tu peux entrer !

Madame Wilton, en manteau, apparaît sur le seuil de la porte.

MADAME BORKMAN, levant les bras.

Madame Wilton !...

MADAME WILTON, légèrement intimidée, interrogeant Erhart du regard.

Vrai ?... je puis entrer ?

ERHART.

Oui, viens maintenant... J'ai tout dit.

Madame Wilton entre. Erhart referme la porte derrière elle. Elle s'incline d'un air compassé devant Borkman, qui répond par un salut muet. — Un court silence.

MADAME WILTON, modérant sa voix, mais d'un ton résolu.

Ainsi vous savez tout. Et je suis là comme une coupable qui vient de déchaîner le malheur sur cette maison.

MADAME BORKMAN, avec lenteur, la regardant fixement.

Vous avez brisé les derniers liens qui me rattachaient à la vie. (Avec explosion.) Mais voyons... cela n'est pas possible !

MADAME WILTON.

Je comprends bien, madame Borkman, que cela vous semble impossible.

MADAME BORKMAN.

Voyons ! vous devez vous en rendre compte vous-même ?...

MADAME WILTON.

Je dirais plutôt que c'est absurde. Et pourtant cela est.

MADAME BORKMAN, se tournant vers Erhart.

Erhart, ce n'est pas sérieux ?

ERHART.

Mère, tout mon bonheur est là. Le grand, l'ineffable bonheur qui illumine la vie. C'est tout ce que je puis te dire.

MADAME BORKMAN, se tordant les mains, à madame Wilton.

Ah ! comme vous avez su l'enjôler, l'attirer dans vos pièges, mon malheureux fils !

MADAME WILTON, relevant fièrement la tête.

Vous vous trompez, madame.

MADAME BORKMAN.

Je me trompe, dites-vous ?

MADAME WILTON.

Je ne l'ai pas attiré. Erhart est venu à moi volontairement. Et c'est de plein gré que je suis allée à sa rencontre.

MADAME BORKMAN, la toisant avec décision.

Oui, vous ! je crois bien !

MADAME WILTON, se maîtrisant.

Madame Borkman... il y a dans la vie humaine des forces que vous paraissez ignorer.

MADAME BORKMAN.

Quelles forces, s'il vous plaît ?

MADAME WILTON.

Celles qui obligent deux êtres à unir à jamais leurs destinées... quoi qu'il arrive.

MADAME BORKMAN, railleuse.

Je vous croyais à jamais unie... à un autre.

MADAME WILTON, d'un ton bref.

Cet autre m'a abandonnée.

MADAME BORKMAN.

Mais il vit, dit-on.

MADAME WILTON.

Il est mort pour moi.

ERHART, intervenant.

Oui, mère, il est mort pour elle. D'ailleurs, que m'importe cet autre !

MADAME BORKMAN, avec un regard sévère.

Ainsi, tu savais ce qu'il en est ?

ERHART.

Oui, mère, je sais tout, tout, tout!

MADAME BORKMAN.

Et tu ne te soucies de rien?

ERHART, avec un dédain superbe.

Eh! je te le répète, je ne veux qu'une chose: le bonheur. Je suis jeune! Je veux la vie, la vie, la vie!

MADAME BORKMAN.

Oui, tu es jeune, Erhart. Beaucoup trop jeune.

MADAME WILTON, d'un ton ferme et grave.

Croyez, madame Borkman, que je lui ai dit tout ce qu'il y avait à dire. Je ne lui ai rien caché de mon passé. Plus d'une fois, je lui ai rappelé que j'avais sept ans de plus que lui...

ERHART, l'interrompant.

Bah! Fanny, je le savais depuis longtemps...

MADAME WILTON.

Rien, rien ne l'a effrayé.

MADAME BORKMAN.

Vraiment? Et vous ne pouviez pas le mettre simplement dehors? lui fermer votre porte? C'est là ce que vous auriez dû faire!

MADAME WILTON la regarde et dit en modérant sa voix.

Cela m'était impossible, madame Borkman.

MADAME BORKMAN.

Pourquoi donc?

MADAME WILTON.

Parce qu'il y allait aussi de mon bonheur, à moi.

MADAME BORKMAN, d'un ton dérisoire.

Hem!... De votre bonheur, de votre bonheur...

MADAME WILTON.

Je ne savais pas, jusque-là, ce que c'était que le bonheur. Si tard qu'il vienne, je ne puis le repousser.

MADAME BORKMAN.

Et combien croyez-vous qu'il durera, ce bonheur?

ERHART, interrompant.

Le temps n'y fait rien, mère!

MADAME BORKMAN, avec colère.

Aveugle que tu es! Ne vois-tu pas où tout cela te mènera?

ERHART.

Je ne me soucie pas de l'avenir. Je ne me soucie de rien ! Je veux vivre, à la fin, je veux vivre la vie, voilà tout !

MADAME BORKMAN, douloureusement.

Et c'est là ce que tu appelles la vie, Erhart !

ERHART.

Mais ne vois-tu donc pas comme elle est belle !

MADAME BORKMAN, se tordant les mains.

Ah ! encore cette honte à supporter !

BORKMAN, du fond de la pièce, d'une voix mordante.

Eh ! tu devrais pourtant avoir l'habitude de ces choses-là, Gunhild !

ELLA RENTHEIM, d'une voix suppliante.

Borkman !...

ERHART, de même.

Mon père !...

MADAME BORKMAN.

Voir tous les jours devant moi mon fils, mon propre fils, uni à une... à une...

ERHART, l'interrompant durement.

Tu ne verras rien, mère ! Sois tranquille ! Je ne resterai pas ici.

MADAME WILTON, d'un ton ferme et décidé.

Oui, madame Borkman. Nous partons l'un et l'autre.

MADAME BORKMAN, pâlissant.

Vous aussi ! Ensemble peut-être ?

MADAME WILTON, faisant signe que oui.

Je vais à l'étranger. Dans le Midi. J'accompagne une jeune fille. Et Erhart vient avec nous.

MADAME BORKMAN.

Il part avec vous et... une jeune fille ?

MADAME WILTON.

Oui. La petite Frida Foldal, qui demeure chez moi. Je veux lui faire apprendre la musique.

MADAME BORKMAN.

Vraiment ?

MADAME WILTON.

Oui. Je ne peux pas l'envoyer si loin toute seule, la pauvre enfant.

MADAME BORKMAN, réprimant un sourire.

Qu'en dis-tu, Erhart?

ERHART, avec quelque embarras, haussant les épaules.

Mon Dieu, mère... puisque Fanny y tient absolument...

MADAME BORKMAN, froidement.

A quand le départ, si j'ose le demander?

MADAME WILTON.

Nous partons ce soir... dans un instant. Mon traîneau fermé attend là-bas, devant la maison Hinkel.

MADAME BORKMAN.

Ah!... voilà donc ce que signifiait cette soirée!...

MADAME WILTON, souriant.

... Où nous étions tout seuls, Erhart et moi... Et la petite Frida, bien entendu.

MADAME BORKMAN.

Où est-elle?

MADAME WILTON.

Dans le traîneau. Elle nous attend.

ERHART, avec un pénible embarras.

Tu comprends, mère?... Je voulais t'épargner, à toi et aux autres, tout ce...

MADAME BORKMAN, meurtrie.

Tu voulais partir sans me dire adieu?

ERHART.

Oui, j'aurais préféré cela. Cela eût mieux valu pour tout le monde. Les malles étaient faites. Tout était arrangé. Mais on est venu me chercher, et alors... (Il veut lui tendre les deux mains.) Adieu, mère.

MADAME BORKMAN, le repoussant du geste.

Ne me touche pas!

ERHART, avec douceur.

C'est ton dernier mot?

MADAME BORKMAN, durement.

Oui.

ERHART, se tournant vers Ella Rentheim.

Eh bien! adieu, tante Ella.

ELLA RENTHEIM, pressant les mains d'Erhart dans les siennes.

Adieu, Erhart! Vis donc ta vie... et sois heureux, aussi heureux... que tu peux l'être.

ERHART.

Merci, tante. (S'inclinant devant Borkman.) Adieu, mon père. (Bas à madame Wilton.) Dépêchons-nous maintenant.

MADAME WILTON, bas.

Oui, partons vite.

MADAME BORKMAN, avec un sourire mauvais.

Est-ce bien prudent à vous, madame Wilton, d'emmener cette jeune fille ?

MADAME WILTON, ripostant au sourire et d'un ton moitié plaisant, moitié sérieux.

Les hommes sont si inconstants, madame Borkman !... Et les femmes aussi !... Quand Erhart en aura assez de moi... et moi de lui... il faut bien que le pauvre garçon ait sur qui se rabattre. Cela vaudra mieux pour l'un et pour l'autre.

MADAME BORKMAN.

Et vous-même ?

MADAME WILTON.

Oh ! moi, je saurai toujours m'arranger. Adieu, mesdames et monsieur.

Elle sort par la porte du vestibule. ERHART paraît un moment indécis puis il se retourne et la suit.

MADAME BORKMAN, les mains jointes.

Je n'ai plus d'enfant.

BORKMAN paraît saisi d'une résolution subite.

En avant donc ! Seul dans la tourmente !... Mon chapeau ! Mon manteau ! (Il se précipite vers la porte.)

ELLA RENTHEIM, l'arrêtant, angoissée.

Jean-Gabriel, où vas-tu ?

BORKMAN.

Dans la tourmente de la vie, entends-tu ! Lâche-moi, Ella !

ELLA RENTHEIM, le tenant ferme.

Non, je ne te lâche pas ! Tu es malade. Je le vois à ta figure !

BORKMAN.

Laisse-moi partir, te dis-je !

Il se dégage et sort par la porte du vestibule.

ELLA RENTHEIM, *sur le seuil de la porte.*

Gunhild! aide-moi à le retenir!

MADAME BORKMAN, *au milieu de la scène, d'une voix froide et dure.*

Je ne retiens personne. Personne au monde! Qu'ils me quittent tous, tant qu'ils sont! Qu'ils s'en aillent loin d'ici... où ils voudront! (*Poussant subitement un cri déchirant.*) Erhart, ne t'en va pas!

Elle se précipite vers la porte, les bras écartés. Ella Rentheim lui barre le chemin.

ACTE IV

Une cour ouverte devant la maison Rentheim. A droite, on aperçoit un coin de la maison faisant saillie. Au haut de quelques marches basses, la porte d'entrée. Au fond, fermant l'horizon, une pente rapide boisée de sapins. Elle s'avance jusqu'à la cour. A gauche, des plantations naissantes. La tourmente a cessé, mais une neige épaisse couvre le sol; les arbres en sont chargés. La nuit est sombre, le ciel traversé de nuées entre lesquelles, par instants, la lune apparaît faiblement. Seule, la neige éclaire le paysage d'une lumière mate.

Au haut de l'escalier, on distingue BORKMAN, *madame* BORKMAN *et* ELLA RENTHEIM.— BORKMAN, *las et éteint, s'adosse au mur de la maison. Il est couvert d'une vieille cape jetée sur ses épaules et tient d'une main un chapeau mou de feutre gris, dans l'autre un gros gourdin.* ELLA RENTHEIM *porte son manteau sur le bras. Madame* BORKMAN *a la tête découverte. Son grand fichu a glissé sur ses épaules.*

ELLA RENTHEIM, *barrant le chemin à madame Borkman.*

Tu ne peux pas courir après lui, Gunhild!

MADAME BORKMAN, *hors d'elle.*

Laisse-moi passer. Je ne veux pas qu'il parte!

ELLA RENTHEIM.

Cela ne sert à rien, te dis-je. Tu ne le rattraperas pas.

MADAME BORKMAN.

N'importe! Laisse-moi passer, Ella! Je vais l'appeler du haut de la côte. Il entendra bien les cris de sa mère!

ELLA RENTHEIM.

Il ne t'entendra pas du fond d'une voiture fermée.

MADAME BORKMAN.

Mais... il ne peut pas encore être monté.

ELLA RENTHEIM.

Si! Il est en voiture depuis longtemps.

MADAME BORKMAN, au désespoir.

En voiture, dis-tu? A côté d'elle, alors!... A côté d'elle!

BORKMAN, avec un rire lugubre.

On peut être sûr qu'en ce cas il n'entendra pas les cris de sa mère.

MADAME BORKMAN.

Non... il ne m'entendra pas. (Tendant l'oreille.) Chut! Quel est ce bruit?

ELLA RENTHEIM, de même.

On dirait des grelots...

MADAME BORKMAN, avec un cri étouffé.

C'est *son* traîneau!

ELLA RENTHEIM.

Ou un autre.

MADAME BORKMAN.

Non! c'est le traîneau fermé de madame Wilton. Je reconnais le son des grelots d'argent! Écoutez! Les voici qui passent devant nous. Ils descendent la côte!

ELLA RENTHEIM, vivement.

Gunhild! Si tu veux l'appeler, c'est le moment! Peut-être, tout de même... (On entend les grelots tout près dans la forêt.) Hâte-toi Gunhild! Ils sont tout près!

MADAME BORKMAN reste un moment indécise. Puis elle se reprend et se raidit.

Non, je ne l'appellerai pas. Qu'Erhart Borkman me quitte s'il le veut. Qu'il s'en aille loin, bien loin, vers ce qu'il appelle aujourd'hui la vie et le bonheur.

Le bruit se perd dans le lointain.

ELLA RENTHEIM, après un court silence.

On n'entend plus les grelots.

MADAME BORKMAN.

On aurait dit la cloche des morts...

BORKMAN, avec un rire sec, étouffé.

Eh! eh!... Ce n'est pas encore pour moi qu'elle sonne.

MADAME BORKMAN.

Non, mais pour moi. Et pour celui qui m'a abandonnée.

ELLA RENTHEIM, pensive, hochant la tête.

Qui sait, Gunhild, si elle ne l'appelle pas plutôt à la vie et au bonheur, comme il le dit?

MADAME BORKMAN tressaille et la regarde d'un œil dur.

A la vie et au bonheur, dis-tu?

ELLA RENTHEIM.

Pour quelques pauvres instants, du moins!

MADAME BORKMAN.

Lui souhaiterais-tu la vie et le bonheur... avec elle?

ELLA RENTHEIM, avec chaleur.

Oh! de toute mon âme!

MADAME BORKMAN, froidement.

En ce cas, ta puissance d'amour est plus grande que la mienne.

ELLA RENTHEIM, regardant au loin devant elle.

C'est peut-être la privation qui entretient cette puissance.

MADAME BORKMAN, fixant les yeux sur elle.

S'il en est ainsi... je serai bientôt aussi forte que toi, Ella.

Elle se détourne et rentre dans la maison.

ELLA RENTHEIM demeure un instant immobile, le regard soucieux, fixé sur Borkman; puis elle lui pose doucement la main sur l'épaule.

Jean!... il faut rentrer aussi. Viens.

BORKMAN, qui semble réveillé en sursaut.

Moi?

ELLA RENTHEIM.

Oui. Cet air est trop vif pour toi. Tu ne le supportes pas, Jean. Je le vois à ta figure. Rentrons. Viens te réchauffer sous ton toit.

BORKMAN, avec colère.

Là-haut, peut-être, dans la grande salle?

ELLA RENTHEIM.

Non... plutôt en bas... chez elle.

BORKMAN, avec un mouvement et d'un ton de violence.

De ma vie, je ne remettrai les pieds dans cette maison!

ELLA RENTHEIM.

Où veux-tu donc aller, Jean? Il est tard. Il fait nuit.

BORKMAN, se couvrant.

Je dois d'abord aller visiter mes trésors cachés.

ELLA RENTHEIM, avec un regard anxieux.

Que veux-tu dire, Jean?

BORKMAN, avec un rire sacadé.

Oh! il ne s'agit pas d'un argent volé que j'aurais enfoui. N'aie pas peur, Ella. (S'interrompant et indiquant du doigt.) Regarde donc! qui vient là?

Wilhelm Foldal, vêtu d'une vieille houppelande couverte de neige, le chapeau rabattu sur le front, un grand parapluie à la main, débouche au coin de la maison et s'avance péniblement dans la neige. Il boîte fortement du pied gauche.

BORKMAN.

Wilhelm, que viens-tu encore faire ici?

FOLDAL, levant la tête.

Dieu me pardonne!... c'est toi, Jean-Gabriel? Devant la maison? (Saluant.) Et je vois que madame est avec toi!

BORKMAN, d'un ton bref.

Ce n'est pas ma femme.

FOLDAL.

Pardon... je croyais... C'est que j'ai perdu mes lunettes dans la neige. Mais comment se fait-il que toi, qui ne sors jamais...?

BORKMAN, d'un ton insouciant et jovial.

Eh! il est temps que je me réhabitue au grand air. Trois ans de détention préventive, cinq ans de prison cellulaire, huit ans de claustration là-haut...

ELLA RENTHEIM, inquiète.

Borkman, je t'en prie!...

FOLDAL.

Hélas! hélas!...

BORKMAN.

Mais, voyons, que me veux-tu, à la fin?

FOLDAL, toujours au bas de l'escalier.

Je viens te parler, Jean-Gabriel. J'avais besoin de monter chez toi, dans la salle... Ah! cette salle, cette salle!...

BORKMAN.

Tu reviens chez moi qui t'ai mis à la porte?

FOLDAL.

Eh, mon Dieu! je n'y pense plus.

BORKMAN.

Mais qu'as-tu donc au pied? Tu boites.

FOLDAL.

Ah oui! c'est juste, j'ai été renversé...

ELLA RENTHEIM.

Renversé!

FOLDAL.

Oui, par un traîneau...

BORKMAN.

Tiens! tiens!

FOLDAL.

Un traîneau attelé de deux chevaux qui descendaient la montagne au galop. Je n'ai pas eu le temps de me garer.

ELLA RENTHEIM.

Et vous avez été renversé.

FOLDAL.

Oui, madame... ou mademoiselle. Le traîneau venait droit droit sur moi... tout droit... Il m'a fait rouler... dans la neige, où j'ai perdu mes lunettes. Mon parapluie est cassé. (*Se frottant le genou.*) Et ma jambe aussi a un peu souffert.

BORKMAN, *avec un rire étouffé.*

Sais-tu qui était dans la voiture, Wilhelm?

FOLDAL.

Non. Comment pourrais-je le savoir? Le traîneau était fermé, les rideaux baissés. Et le cocher n'a même pas arrêté un instant en me voyant rouler par terre. Mais qu'importe tout cela?... (*Avec joie.*) Ah! je suis si heureux, vois-tu, si heureux!

BORKMAN.

Heureux?

FOLDAL.

Mon Dieu! je ne trouve pas le mot exact. Mais il me semble que c'est à peu près ça. Oui, je suis heureux... Il m'arrive quelque chose de si extraordinaire! Je n'y tenais plus, Jean-Gabriel... il fallait que je fisse partager ma joie.

BORKMAN, *d'un ton rude.*

Eh bien! fais-la-moi partager. Et dépêche-toi.

ELLA RENTHEIM.

Borkman! Prie d'abord ton ami d'entrer.

BORKMAN, durement.

Je t'ai déjà dit que je ne rentrerai pas.

ELLA RENTHEIM.

Tu entends ce qu'il dit: il a été renversé par un traîneau.

BORKMAN.

Eh! qui n'a pas été renversé une fois dans sa vie! Mais il faut se relever. Et ne faire semblant de rien.

FOLDAL.

C'est très profond ce que tu dis là, Jean-Gabriel. Ne te dérange pas. Je puis très bien te raconter en quelques mots ce qui s'est passé.

BORKMAN, d'une voix adoucie.

Oui, fais-moi ce plaisir, Wilhelm.

FOLDAL.

Écoute donc: ce soir, en rentrant de chez toi, j'ai trouvé une lettre qui m'attendait. Devine de qui elle était...

BORKMAN.

De ta petite Frida, n'est-ce pas?

FOLDAL.

Justement! Tu as bien deviné! Oui, c'était une lettre de Frida... une assez longue lettre qu'un domestique avait apportée. Et sais-tu ce qu'elle contenait?

BORKMAN.

Des adieux à toi et à sa mère, je suppose.

FOLDAL.

C'est bien cela. Comme tu devines juste, Jean-Gabriel! Oui, elle me parle de la grande bonté que lui témoigne madame Wilton. Elle m'apprend que cette dame veut l'emmener avec elle à l'étranger pour lui faire enseigner la musique. Madame Wilton a même poussé la sollicitude jusqu'à choisir un maître habile pour lui donner des leçons en voyage. Tu comprends, la petite est un peu arriérée sur certains points.

BORKMAN, étouffant un gloussement de rire.

Oui, oui, oui. Je comprends, Wilhelm. Je comprends très bien.

FOLDAL, continuant avec chaleur.

Pense donc! C'est ce soir seulement qu'elle a appris ce projet de voyage. A cette soirée... tu sais bien. Hem!... Elle n'en a pas moins trouvé le temps de m'écrire. Et une bonne et jolie lettre encore, je t'assure, qui vient du cœur et où il n'y a pas trace de dédain pour son père. Et quelle pensée délicate que de nous faire ainsi ses adieux par lettre! (Riant.) Mais elle a compté sans son hôte!

BORKMAN, avec un regard interrogateur.

Comment cela?

FOLDAL.

Elle m'écrit qu'ils partent demain matin. De grand matin.

BORKMAN.

Tiens! tiens!... Elle te dit qu'ils partent demain?

FOLDAL, riant et se frottant les mains.

Mais je suis malin, moi... De ce pas, je vais chez madame Wilton...

BORKMAN.

Ce soir encore?

FOLDAL.

Mon Dieu, oui. Il n'est pas si tard... Si c'est fermé, je sonne. Eh! oui, il faut absolument que je voie Frida avant son départ... Bonsoir, bonsoir!

BORKMAN.

Attends un peu, mon pauvre Wilhelm... tu peux t'épargner ce mauvais bout de chemin.

FOLDAL.

A cause de mon pied, veux-tu dire?

BORKMAN.

Oui. Et puis, tu ne pénétreras tout de même pas chez madame Wilton.

FOLDAL.

Oh! que si! Je m'attacherai à la sonnette et je sonnerai jusqu'à ce qu'on vienne m'ouvrir. Je veux voir Frida, et je la verrai.

ELLA RENTHEIM.

Votre fille est déjà partie, monsieur Foldal.

FOLDAL, atterré.

Frida est partie! Vous en êtes sûre? Qui vous l'a dit?

BORKMAN.

Son maître futur.

FOLDAL.

Tiens! vous le connaissez, ce maître? Qui est-ce?

BORKMAN.

Un étudiant nommé Erhart Borkman.

FOLDAL, rayonnant de joie.

Ton fils, Jean-Gabriel! C'est lui qu'elle a engagé?

BORKMAN.

Eh oui! c'est lui qui aidera madame Wilton à faire l'éducation de ta petite Frida.

FOLDAL.

Dieu soit loué! l'enfant est en bonnes mains. Mais es-tu bien sûr qu'ils soient déjà partis?

BORKMAN.

Ils étaient dans la voiture qui t'a renversé.

FOLDAL, joignant les mains.

Quand je pense que c'est ma petite Frida qu'on mène dans cette belle voiture!

BORKMAN, hochant la tête.

Oui, oui, Wilhelm...on la mènera loin, ta fille. Et le jeune Borkman aussi. Allons... As-tu remarqué les grelots d'argent?

FOLDAL.

Comment?... Des grelots d'argent, dis-tu?... C'étaient des grelots d'argent? de véritable argent?

BORKMAN.

Sans doute. Tout est de bonne marque, autour du traîneau comme au dedans.

FOLDAL, avec une douce émotion.

Quelle étrange chose pourtant que le bonheur! On ne sait d'où il nous vient. C'est mon talent, mon petit talent poétique qui s'est transformé en musique chez Frida. Ainsi je n'aurai pas en vain été poète. Grâce à cela, elle connaîtra ce vaste monde que je n'ai vu que dans mes rêves enchantés. Voici la petite Frida partie en traîneau fermé, au son de grelots d'argent...

BORKMAN.

... En passant sur le corps de son père...

FOLDAL, joyeux.

Ah bah! qu'importe ce qui m'arrive, pourvu que mon enfant... Allons puisque je suis venu trop tard, il ne me reste plus qu'à rentrer chez moi et à consoler sa mère qui pleure au coin du fourneau.

BORKMAN.

Ah! elle pleure?

FOLDAL, souriant.

Mais oui, pense donc! Je l'ai laissée pleurant toutes ses larmes.

BORKMAN.

Et toi, Wilhelm, tu ris?

FOLDAL.

Eh! oui, je ris, moi. Mais elle, la pauvre femme, elle ne voit que son petit horizon borné... Allons, adieu! C'est heureux que le tramway passe devant chez moi. Adieu, Jean-Gabriel, adieu! Adieu, mademoiselle!

Il salue et s'en va en boitant.

BORKMAN, demeure un instant immobile, regardant devant lui.

Adieu, Wilhelm! Ce n'est pas la première fois qu'on te passe sur le corps, mon vieux!

ELLA RENTHEIM, le regarde en dissimulant son angoisse.

Tu es si pâle, Jean, si pâle!...

BORKMAN.

C'est l'air de prison qu'il fait là-haut!

ELLA RENTHEIM.

Je ne t'ai jamais vu ainsi.

BORKMAN.

Non! jamais, sans doute, tu n'as vu de forçat libéré.

ELLA RENTHEIM.

Oh! si tu voulais rentrer avec moi, Jean!

BORKMAN.

Cesse ton chant de sirène. Je t'ai déjà dit...

ELLA RENTHEIM.

Je t'en prie! c'est pour ton bien...

MALEINE paraît sur le seuil de la porte.

MALEINE.

Faites excuse. Madame m'a dit de fermer la porte d'entrée.

BORKMAN, bas, à Ella.

Tu vois, ils veulent m'enfermer!

ELLA RENTHEIM, à Maleine.

Monsieur n'est pas tout à fait bien. Il veut respirer un peu d'air.

MALEINE.

Oui, mais madame m'a dit...

ELLA RENTHEIM.

Je fermerai la porte moi-même. Laissez la clef dans la serrure.

MALEINE.

Très bien, mademoiselle. Comme mademoiselle voudra.

Elle rentre.

BORKMAN demeure un instant immobile, l'oreille tendue; puis il descend précipitamment l'escalier.

Me voici en liberté, Ella! Ils ne me reprendront plus jamais!

ELLA RENTHEIM, le rejoignant.

Mais tu es tout aussi libre sous ton toit, Jean. Tu vas et viens tant que tu veux.

BORKMAN, bas, comme saisi de peur.

Jamais plus je ne rentrerai sous mon toit!... Il fait si bon ici, dans la nuit! Si je remontais dans la salle maintenant, le plafond descendrait, les murs se resserreraient pour m'étouffer... pour m'écraser comme une mouche.

ELLA RENTHEIM.

Mais où veux-tu aller?

BORKMAN.

Tout droit devant moi. Voir si je puis reprendre à la liberté, à la vie, au commerce des hommes... Veux-tu venir avec moi, Ella?

ELLA RENTHEIM.

Moi? En ce moment?

BORKMAN.

Oui, oui... de ce pas!

ELLA RENTHEIM.

Mais jusqu'où irions-nous?

BORKMAN.

Aussi loin que nos pieds nous porteraient.

ELLA RENTHEIM.

Y penses-tu? Par cette nuit d'hiver, par le froid et la neige?

BORKMAN, d'une voix rauque, étranglée.

Ah! mademoiselle a peur pour sa santé? Eh! oui, elle est un peu détraquée...

ELLA RENTHEIM.

C'est pour ta santé que j'ai peur.

BORKMAN.

Ha! ha! ha! La santé d'un mort! Tu me fais rire, Ella!

Il fait quelques pas en avant.

ELLA, le suivant et s'attachant à lui.

Que dis-tu là?

BORKMAN.

J'ai dit : « la santé d'un mort ». Te souviens-tu des paroles de Gunhild : « Reste étendu où tu es »?

ELLA RENTHEIM, d'un ton résolu, en s'enveloppant de son manteau.

J'irai avec toi, Jean.

BORKMAN.

Oui, oui, Ella. Nous deux, nous sommes faits l'un pour l'autre! (Marchant.) Viens!

Ils ont atteint les plantations à gauche et y disparaissent peu à peu. On perd de vue la cour et la maison. Le paysage change lentement, devient accidenté, montueux, de plus en plus sauvage.

VOIX D'ELLA RENTHEIM, à droite, dans le bois.

Où allons-nous, Jean? Je ne me reconnais plus.

VOIX DE BORKMAN, d'un point plus élevé.

Avance toujours en suivant mes traces.

VOIX D'ELLA RENTHEIM.

Mais qu'avons-nous besoin de monter si haut?

VOIX DE BORKMAN, se rapprochant.

Il faut suivre le sentier tortueux.

ELLA RENTHEIM, qu'on n'aperçoit pas encore.

Oh! mais je n'en peux plus.

BORKMAN, à droite, au coin du bois.

Viens! viens! Nous arrivons au sommet. Il y avait là un banc, jadis...

ELLA RENTHEIM, apparaissant entre les arbres.

Te souviens-tu de ce banc?...

BORKMAN.

Tu pourras t'y reposer.

Ils sont arrivés en montant à un petit espace découvert derrière lequel s'élève une pente raide. A gauche, au bas des montagnes, une vaste perspective sur le fiord et sur des hauteurs qui s'étagent au loin. Le petit espace est couvert d'une neige épaisse. A gauche, un arbre mort; au pied de l'arbre, un banc à dossier. — BORKMAN et, derrière lui, ELLA RENTHEIM s'avancent péniblement dans la neige.

BORKMAN, s'arrêtant au bord de la pente, à gauche.

Viens voir, Ella.

ELLA RENTHEIM, le rejoignant.

Quoi, Jean?

BORKMAN, indiquant de la main.

Tout ce pays ouvert qui s'étend devant nous... loin, loin.

ELLA RENTHEIM.

Voici le banc où nous venions autrefois nous asseoir. Nos regards s'en allaient bien plus loin encore.

BORKMAN.

Nos regards allaient au pays des rêves.

ELLA RENTHEIM, hochant tristement la tête.

Au pays de la vie rêvée. Maintenant ce pays est couvert de neige... Et le vieil arbre est mort.

BORKMAN, sans l'écouter.

Aperçois-tu, là-bas, sur le fiord, la fumée des grands paquebots?

ELLA RENTHEIM.

Non.

BORKMAN.

Moi, je la vois... Ils sillonnent les eaux, ils font circuler la vie d'un bout de la terre à l'autre. Ils portent la chaleur et la lumière à des milliers d'âmes humaines. Voilà le monde que je voulais créer, le monde de mes rêves.

ELLA RENTHEIM, bas.

De tes rêves irréalisés.

BORKMAN.

De mes rêves irréalisés... (L'oreille tendue.) Entends-tu ce bruit qui vient du fleuve, là-bas? Les fabriques travaillent! mes fabriques! toutes celles que je voulais créer. Écoute : c'est le travail de nuit. Nuit et jour, elles marchent. Écoute, écoute! Les roues tournent et les cylindres grondent... partout, partout! Entends-tu, Ella?

ELLA RENTHEIM.

Non.

BORKMAN.

Moi, j'entends.

ELLA RENTHEIM, *inquiète.*

Je crois que tu te trompes, Jean.

BORKMAN, *s'enflammant de plus en plus.*

Oh! mais tout cela, vois-tu, ce ne sont que les merveilles semées aux abords du royaume!

ELLA RENTHEIM.

Du royaume?... De quel royaume parles-tu?

BORKMAN.

De mon royaume! Du royaume dont j'allais m'emparer au moment... au moment où je mourus.

ELLA RENTHEIM, *bas, secouée d'un frisson.*

Jean!... oh! Jean!

BORKMAN.

Et le voilà sans défense et sans maître... ouvert aux bandits, au pillage... Vois-tu, Ella, cette chaîne de montagnes qui s'étend au loin? Les monts se surplombent, grimpent et s'entassent les uns sur les autres. Tout cela, c'est mon royaume vaste, profond, inépuisable!

ELLA RENTHEIM.

Oh! mais quel souffle de glace nous vient de ce royaume!

BORKMAN.

Pour moi c'est un souffle de vie. Les esprits tributaires me saluent. Ils sont là, les millions captifs. Je les sens. Les filons sinueux se courbent, se bifurquent et se tendent vers moi comme autant de bras suppliants. Je les voyais autour de moi : ils m'entouraient comme des fantômes vivants, la nuit où, ma lanterne à la main, je descendis dans les caves de la banque... Ah! vous imploriez votre délivrance, et je l'ai tentée. Mais je n'eus pas la force de soulever le trésor. Et il retomba dans l'abîme. (*Tendant les bras.*) Mais je vous le dis tout bas, dans le silence de la nuit : Je vous aime, vous qui êtes plongés dans l'abîme et dans les ténèbres et dans la mort apparente! Je vous aime, richesses qui demandez la vie, et j'aime votre cortège de pouvoir et d'honneurs. Je vous aime, je vous aime, je vous aime!

ELLA RENTHEIM, avec une indignation qu'elle peut de moins en moins contenir.

Oui, c'est encore là que descend ton amour, Jean. C'est là que tu l'as enfoui. Et cependant, près de toi, à la lumière du jour, battait un cœur humain chaud et ardent de vie. Ce cœur, tu l'as brisé. Pis que cela ! ah ! mille fois pire ! tu l'as vendu pour... pour...

BORKMAN paraît traversé d'un frisson mortel.

... Pour un royaume, n'est-ce pas ?... Pour le pouvoir... pour les honneurs ?

ELLA RENTHEIM.

Oui, je te l'ai déjà dit tantôt. Tu as tué la vie d'amour dans la femme qui t'aimait... Et que tu aimais aussi, autant qu'il était en toi... (Levant un bras.) Et c'est pourquoi je te le prédis... Jean-Gabriel Borkman... tu ne toucheras jamais le prix du meurtre. Jamais tu n'entreras en triomphateur dans ton royaume de glace et de ténèbres !

BORKMAN s'approche à pas chancelants du banc et s'y laisse lourdement tomber.

Je crains bien que ta prédiction ne s'accomplisse, Ella.

ELLA RENTHEIM, tout près de lui.

Que cela ne t'effraie pas, Jean. Il ne pourrait rien t'arriver de meilleur.

BORKMAN pousse un cri, la main crispée sur sa poitrine.

Ah !... (D'une voix faible.) Elle m'a lâché !

ELLA RENTHEIM, lui secouant le bras.

Qu'as-tu, Jean ?

BORKMAN, se laissant aller contre le dossier du banc.

J'ai senti une main de glace qui me serrait le cœur.

ELLA RENTHEIM.

Une main de glace, dis-tu ? Jean !

BORKMAN, entre ses dents.

Non... pas de glace... Une main de fer.

Il s'affaisse sur le banc.

ELLA RENTHEIM, ôtant vivement son manteau et en couvrant Borkman.

Reste bien tranquille ! Je vais chercher du secours.

Elle fait quelques pas vers la droite, s'arrête, revient, tâte longtemps le pouls de Borkman et pose la main sur son visage.

ELLA RENTHEIM, d'une voix douce et ferme.

Non... Il vaut mieux qu'il en soit ainsi. Cela vaut mieux pour toi, Jean Borkman.

Elle étend son manteau sur lui et s'assied près du banc, dans la neige. — Un court silence. — MADAME BORKMAN, en manteau, débouche du bois, à droite, précédée de MALEINE qui porte une lanterne allumée.

MALEINE, baissant la lanterne.

Si, si, madame. Je vois leurs traces dans la neige.

MADAME BORKMAN, cherchant du regard.

Oui, les voilà! Ils sont assis là, sur le banc. (Appelant.) Ella!

ELLA RENTHEIM, se levant d'un bond.

Tu nous cherches?

MADAME BORKMAN, durement.

Il faut bien.

ELLA RENTHEIM, indiquant de la main.

Regarde, Gunhild : il est là.

MADAME BORKMAN.

Endormi!

ELLA RENTHEIM, faisant signe que oui.

Profondément et pour longtemps, je crois.

MADAME BORKMAN, avec un cri.

Ella! (Se maîtrisant et baissant la voix.) Cela s'est-il fait... volontairement?

ELLA RENTHEIM.

Non.

MADAME BORKMAN, soulagée.

Ainsi... pas de sa propre main?

ELLA RENTHEIM.

Non. Une autre main, une main de fer et de glace lui a broyé le cœur.

MADAME BORKMAN, à Maleine.

Allez chercher du secours. Appelez quelqu'un de la ferme.

MALEINE.

Oui, madame. (Bas.) Ah! doux Jésus!...

Elle rentre dans le bois, à droite.

MADAME BORKMAN, debout, derrière le banc.

C'est l'air de la nuit qui l'a tué...

ELLA RENTHEIM.

Sans doute.

MADAME BORKMAN.

... Lui, l'homme fort.

ELLA RENTHEIM, devant le banc.

Ne veux-tu pas le voir, Gunhild?

MADAME BORKMAN, avec un geste de refus.

Non, non. (Baissant la voix.) C'était un enfant de la mine... Il n'a pu supporter le grand air.

ELLA RENTHEIM.

C'est plutôt de froid qu'il est mort.

MADAME BORKMAN, secouant la tête.

De froid, dis-tu?... Il y a longtemps que le froid l'a tué...

ELLA RENTHEIM la regarde en hochant la tête.

Et qu'il a fait de nous, deux ombres.

MADAME BORKMAN.

Tu as raison.

ELLA RENTHEIM, avec un douloureux sourire.

Un cadavre et deux ombres... voilà ce qu'a fait le froid.

MADAME BORKMAN.

Oui, le froid du cœur... Nous pouvons maintenant nous tendre la main, Ella.

ELLA RENTHEIM.

Il me semble que oui.

MADAME BORKMAN.

Que les deux jumelles unissent leurs mains au-dessus de celui qu'elles ont aimé.

ELLA RENTHEIM.

Et les deux ombres au-dessus du mort.

MADAME BORKMAN et ELLA RENTHEIM unissent leurs mains par-dessus le banc.

HENRIK IBSEN

(Traduction de M. Prozor.)

LA PUISSANCE ÉCONOMIQUE

DE L'ALLEMAGNE

Du pays de Galles au Rhin court, tantôt à fleur de terre, tantôt sous la mer, cette longue bande de charbon qui, trop étroite quand elle traverse notre territoire, s'épanouit au point où, après avoir quitté la Belgique, elle pénètre en Allemagne. Aix-la-Chapelle, la vieille ville carolingienne, s'annonce aujourd'hui d'abord par d'infinis entrecroisements de lacs d'acier, par d'innombrables cheminées vomissant la fumée, et par le fracas des marteaux-pilons. A Cologne, l'antique métropole catholique, une immense gare, dernier chef-d'œuvre de la science de l'ingénieur, s'étend parallèlement à la plus vénérable des cathédrales gothiques.

Le fleuve va au-devant des produits coloniaux que la Hollande fournit à l'Allemagne ; il est la plus importante de ces routes qui marchent, dont la nature a si libéralement gratifié la Germanie. Avec le Weser, l'Elbe et l'Oder, il constitue un réseau de voies fluviales destiné à être incomparable le jour où, par l'exécution des travaux d'art actuelle-

ment à l'étude, une communication artificielle sera établie entre les bassins du Rhin et du Danube.

Aux regards du voyageur qui traverse le pays du charbon s'offrent des villes telles que Barmen, Elberfeld, Crefeld, Dortmund, Solingen, simples villages il y a un quart de siècle, aujourd'hui villes de 100 à 200 000 âmes; — Barmen et Elberfeld, les deux cités jumelles comptant chacune 120000 habitants occupés au tissage de la soie, du coton, de la laine, ainsi qu'à la teinture de ces articles; — Crefeld, la concurrente souvent heureuse de Lyon pour les soieries; — Solingen, le Sheffield continental (125 000 hab.); — Dortmund, qui possède de nombreuses brasseries, de puissants hauts fourneaux et de vastes ateliers de construction pour matériel de chemin de fer. Mais c'est à Hambourg surtout que l'on peut apprécier l'activité économique du pays.

Hambourg est, au point de vue commercial, le cœur de l'Allemagne. On sait que cette cité, ville libre depuis 1224, forma, avec Lubeck et quelques autres villes de moindre importance, l'association puissante qui, sous le nom de Ligue Hanséatique, joua dans le nord de l'Europe, au moyen âge, un rôle si important. La grande prospérité actuelle de Hambourg date du jour où la ville libre entra dans le *Zollverein*, sous réserve de la construction d'un port franc. C'était en 1884. Plus de 125 millions de mark furent dépensés en expropriations et aménagements : le port s'étend aujourd'hui sur un espace de 1015 hectares, dont 113 sont occupés par des bâtiments et 42 par des rues; la longueur totale des quais construits le long des bassins de l'Elbe, atteint 15 kilomètres; enfin les docks couverts occupent une superficie de 185 000 mètres carrés. En 1894, 9 165 navires (sans compter les bateaux de rivière), dont 6 503 vapeurs ont pénétré dans l'Elbe. Sur ce nombre, 3 180 venaient d'Angleterre. Le tonnage de Liverpool, qui était en 1885, de 4 288 000 tonnes, s'est élevé en 1895 à 5 595 959 ; pendant la même période décennale, Hambourg a passé de 3 700 000 à 6 255 000 tonnes; il l'emporte, par conséquent, de plus d'un demi-million de tonnes sur le port célèbre de la Mersey et se flatte d'égaler Londres : son mouvement commercial est le double de celui de Marseille.



Comment ces centres se sont-ils ou constitués ou si puissamment développés? Il faut en rechercher les causes d'abord dans l'augmentation des forces productives du pays, puis dans l'accroissement de la population.

Sur le premier de ces points, la lumière se fait pleine et entière aux yeux de quiconque parcourt, dans les statistiques, les chiffres afférents à des périodes, soit de dix, soit de vingt ans. S'agit-il, par exemple, des richesses minières de l'Allemagne, peu exploitées avant 1870? Les lignites et les houilles qui donnaient respectivement, en 1871, 29 et 8 millions et demi de tonnes, en fournissent, en 1894, 75 et 22 millions, et la valeur des produits miniers a passé, pendant la même période, de 314 millions de mark à 700 millions, la part afférente aux produits des hauts fourneaux s'élevant de 200 à 400 millions.

Les Allemands se félicitent naturellement des progrès d'une industrie à laquelle le dernier traité de commerce germano-russe a ouvert de nouveaux et très utiles débouchés; leurs concurrents de Belgique, et surtout d'Angleterre, inquiets pour leur avenir, ont recherché les causes des succès des Allemands. Des enquêtes ont été ouvertes, et des rapports ont été rédigés où se trouvent de précieux renseignements

Les délégués de la chambre de commerce de Wolwerhampton, au retour d'une tournée dans les centres industriels des bords du Rhin et de Wesphalie, ont publié leurs impressions dans l'*Iron Trade Review* :

L'ouvrier anglais est, au point de vue des heures de travail et des salaires, dans une meilleure situation que ses compagnons du continent. L'Anglais travaille cinquante-trois heures par semaine, l'Allemand soixante heures, le Belge soixante-cinq heures; les salaires de semaine, si les résultats énoncés dans les comptes rendus sont exacts, sont en proportion inverse de la durée du travail. C'est le Belge qui touche les salaires les plus bas et l'Anglais les plus hauts : l'Allemand est entre les deux, mais bien plus près du Belge que de

l'Anglais. Le salaire le plus bas — celui des émailleurs femmes — est, en Allemagne, de 6 à 9 shillings (de 7 fr. 50 à 11 fr. 25) par semaine; le même travail est payé en Angleterre de 12 à 18 shillings. En Allemagne, les chauffeurs de hauts fourneaux de première classe touchent le salaire le plus élevé, 42 à 50 shillings; cette catégorie d'ouvriers est payée seulement de 30 à 38 shillings en Belgique, mais 65 en Angleterre. Les ouvriers les mieux payés en Angleterre gagnent jusqu'à 120 shillings; plusieurs catégories en gagnent 100, tandis que les ouvriers de même espèce en Allemagne ne gagnent que 48 et même 31 shillings. Cette inégalité des salaires, étant donné la différence de la durée du travail, accentue encore la différence des moyennes du travail par heure; plusieurs catégories d'ouvriers gagnent en Angleterre trois ou quatre fois plus que ce que leurs compagnons gagnent en Allemagne et en Belgique.

Au reste, d'après ce rapport, la cause de la victoire de l'industrie allemande n'est pas dans la situation respective des salaires; ce qui a bien plus d'importance, c'est le bon marché des prix de transport et les méthodes de production plus perfectionnées de l'industrie allemande. Le fer, les fils de fer, les clous paient de Düsseldorf, Remscheid et Solingen à Anvers, de 5 sh. 6 d. à 6 sh. 6 d.; à Brême, environ 7 shillings; à Hambourg, en moyenne 9 sh. 6. De Wolwerhampton à Londres, les mêmes articles paient 12 sh. 6 d., bien que la distance entre ces deux endroits soit de 5 milles anglais moins longue que celle de Düsseldorf à Anvers, pour laquelle on paie moins de la moitié du prix de transport anglais. Pour les fers non dénommés (*general hardware*), on paie environ le triple en Angleterre de ce qu'on paie en Allemagne, et encore ne met-on pas en ligne de compte, pour l'Allemagne, les prix de transport par bateaux, qui ne peuvent entrer en comparaison.

Voici un autre avantage que possède, toujours d'après le rapport des délégués anglais, le producteur allemand sur ses rivaux : il fabrique, pour diminuer les frais de production, certains articles d'un débit facile en grandes quantités, et il vend à l'étranger, avec un petit bénéfice, si ce n'est même à perte, ce qui dépasse la demande du marché intérieur. Il peut le faire parce que, protégé sur le marché intérieur par des droits de douanes, il couvre ses frais de production et réalise le bénéfice du fabricant.

Enfin l'industrie allemande doit aussi ses progrès à sa méthode et à son organisation. Le fabricant allemand se limite à la production d'un petit nombre d'articles, tandis que l'Anglais en fabrique un grand nombre et, par conséquent, ne peut arriver à les produire à aussi bon marché que les industriels allemands qui, se limitant, peuvent appliquer les méthodes les plus perfectionnées. L'industrie allemande, encore jeune, emploie les machines les plus neuves et les procédés les plus nouveaux, les améliore et les complète, tandis que le perfectionnement de l'industrie anglaise se fait très lentement; l'esprit essentiellement conservateur des Anglais reste attaché aux vieilles méthodes qui ont fait leur réputation et leur ont conquis le marché du monde.

A cela vient s'ajouter, d'après le même rapport, la manière plus pratique dont les Allemands traitent les affaires. Leurs emballages sont plus plaisants à l'œil; le calcul des prix comprend l'emballage et les frais d'envoi, il est établi dans la monnaie du pays où la marchandise est livrée, et la correspondance est faite dans la langue de l'acheteur; les Anglais, au contraire, conscients de la souveraineté qu'exerce sur le monde leur industrie, n'usent que de la langue anglaise et ne se servent que des monnaies, des mesures de capacité et des poids anglais, fort incommodes pour les étrangers. En outre, la cherté relative des frets anglais rend encore plus difficile la lutte contre la concurrence allemande.

On voit par là que l'Allemagne, d'après le jugement même de la chambre de commerce de Wolwerhampton, tire sa force non seulement des « salaires faméliques » perçus par les ouvriers allemands, mais d'une série de causes diverses. Les délégués anglais avouent aussi que l'industrie allemande, si l'on excepte quelques articles, « livre d'aussi bonnes marchandises que l'Angleterre; que même, dans certaines branches, elle en livre de meilleures, parce que l'ouvrier allemand, en raison de son instruction supérieure, a plus d'habileté et de goût que l'Anglais ».

L'association des maîtres de forges de Charleroi s'est inquiétée, comme les Anglais, des progrès de la métallurgie allemande : ses représentants, après avoir examiné la situation de l'Allemagne et des autres pays d'Europe, se sont

demandé pourquoi l'Allemagne augmente sa production du fer[1].

Ils ont constaté que de vastes syndicats se sont formés en vue de placer à l'intérieur une partie de la production indigène, d'occuper ainsi le marché national et d'y maintenir des prix rémunérateurs. Les syndicats vendent à l'étranger moins cher qu'en Allemagne ; les droits de douane et les conditions favorables de la fabrication mettent l'industrie métallurgique à l'abri de la concurrence étrangère. Les producteurs font mieux encore : non contents de faire payer à leurs compatriotes de véritables primes à l'exportation, ils les obligent à se contenter de matériaux inférieurs et réservent à l'étranger leurs meilleures marques. Mais les syndicats échappent à toute critique lorsqu'ils poursuivent la solution de ce problème : maintenir la production dans des limites raisonnables afin d'éviter l'encombrement du marché, l'avilissement des prix et le chômage de nombreux ouvriers employés dans les hauts fourneaux et les laminoirs. En même temps, ils ont réussi merveilleusement à accroître les débouchés. Par exemple, le syndicat d'exportation des ateliers de constructions et usines métallurgiques a augmenté ses ventes de 200 pour cent en un an. Il a décidé l'établissement en Roumanie et en Bulgarie d'agences analogues à celles qui existent au Caire et à Alexandrie. Il a également résolu de publier en japonais et en chinois un répertoire complet des industries allemandes.

Rivaux des Anglais et rivaux heureux, comme on le voit, en ce qui concerne la métallurgie, les Allemands leur font concurrence sur d'autres terrains encore.

Made in Germany, — c'est-à-dire fait en Allemagne, — tel est le titre d'un volume paru en Angleterre et dont la pu-

1. Voici, le tableau de la production de la fonte en Allemagne depuis 1848 :

1848.	205 342	tonnes.
1853.	305 761	—
1867.	1 113 606	—
1873.	2 240 547	—
1880.	2 729 038	—
1883.	3 469 719	—
1887.	4 023 953	—
1894.	5 559 322	—

blication, coïncidant avec un discours de lord Rosebery sur la puissance de l'industrie allemande, a provoqué une vive sensation. Dans son préambule, l'auteur fait remarquer que, depuis quinze ans, la part de l'Angleterre dans le commerce du monde diminue, tandis que, pour l'Allemagne, le phénomène inverse se produit. Longtemps la Grande-Bretagne, dont le commerce extérieur est aujourd'hui encore supérieur à celui de tous les pays, a pu considérer la concurrence allemande comme une quantité négligeable : il n'en est plus de même aujourd'hui, et, comme la prospérité de sa grande industrie est la base de la grandeur politique de l'Angleterre, chaque atteinte portée à sa situation jusqu'ici privilégiée est un danger national. Non seulement les pays neufs, États-Unis, Brésil, République Argentine, Transvaal, Japon, donnent volontiers la préférence aux produits allemands, mais de vieux clients comme la Russie suivent l'exemple[1]. Les colonies anglaises elles-mêmes sont souvent infidèles à la mère patrie : les Indes anglaises, l'Australie, le Canada et le Cap ont pris l'année dernière à l'Allemagne pour 39, 20, 17 et 12 millions de mark de produits. L'Angleterre elle-même ne sait pas se défendre contre l'article *made in Germany* : toiles, lainages et même cotonnades arrivent à pénétrer sur le sol britannique.

« On n'imagine pas, dit un publiciste allemand, qu'il y a trente ans un Anglais eût pu prévoir la puissance industrielle de l'Allemagne d'aujourd'hui. A cette époque, l'Angleterre était à l'apogée de sa puissance économique ; l'Allemagne était surtout un pays agricole qui ne pouvait, par sa propre production, suffire à sa consommation et dont on parlait à peine sur le marché universel. Nul n'osait songer à faire concurrence à l'Angleterre, et l'Allemagne, qui avait le renom d'occuper la première place dans le monde des idées, pouvait être reléguée dans l'ombre pour ce qui était des biens matériels. »

En 1876, à l'Exposition de Philadelphie, un mot cruel

1. L'empire moscovite demandait, en 1893, 161 413 tonnes de fers à l'Angleterre et 500 000 à l'Allemagne ; survient le traité germano-russe, et aussitôt, pour les mêmes marchandises, le premier de ces chiffres descend à 138 318 tonnes, et le second, au contraire, monte à 1 568 080 : de hauts fourneaux se ferment en Grande Bretagne, en Allemagne ils donnent jusqu'à 30 pour cent.

flétrit l'industrie germanique encore dans l'enfance : « Bon marché, mais mauvais », tel fut l'arrêt des jurés américains. La défaite subie sur le terrain économique blessa au vif le jeune Empire, encore si fier de ses victoires, et ses chefs résolurent d'effacer l'impression répandue dans le monde par la formule yankee.

Y ont-ils réussi? Tandis que de 1871 à 1880 l'exportation anglaise atteignait une moyenne de 5 664 millions de mark, elle n'arrivait en 1895, année de reprise des affaires, qu'à 4 588 millions. L'importation allemande, au contraire, se chiffrait, pour les mêmes époques, par 2 976 millions et par 3 424 millions de mark.

Le fabricant de Londres, Liverpool ou Birmingham fait montre d'un orgueil entêté ; il lui arrive parfois, d'après l'auteur de *Made in Germany*, ou de se refuser à consulter les goûts et usages de ses clients à l'étranger, ou de faire fi des petites commandes ; au contraire, l'Allemand, modeste et insinuant, va au-devant du consommateur et s'arrange toujours de manière à lui fournir des produits exécutés, non d'après la mode allemande, mais d'après celle de Serbie, de Roumanie, du Japon ou du Sud-Amérique. Sa connaissance des pays étrangers, et surtout des langues, lui permet d'employer les façons de payer, de mesurer, de peser en usage dans tous les pays, d'écrire des circulaires dans une langue autre que la sienne; par là, il se donne d'inappréciables avantages sur ses rivaux de France et d'Angleterre [1].

***

Dans sa lutte avec la Grande-Bretagne, l'Allemagne lui laisse-t-elle du moins le bénéfice du transport maritime des produits qu'elle fabrique en si grandes masses? Il y a encore là un sujet de fâcheux étonnement pour l'armateur britan-

1. Il faut rendre à nos agents diplomatiques et consulaires cette justice que, depuis quinze ans, ils ne cessent de parler comme M. Williams, l'auteur de *Made in Germany* : pour s'en convaincre, il suffit d'entr'ouvir *le Moniteur du Commerce extérieur*.

nique[1]. Ici le progrès de l'Allemagne est d'autant plus digne d'attention que le gouvernement impérial accorde peu de subventions postales et que notre système de primes n'existe pas chez nos voisins.

Du temps où l'on construisait les navires en bois, l'Allemagne était dans une situation excellente pour l'industrie des constructions navales ; sa richesse en bois de chêne lui assurait la supériorité sur les nations concurrentes. L'emploi du fer, en se vulgarisant, donna la prépondérance à la Grande-Bretagne ; ses constructeurs trouvaient le métal et la houille dans le voisinage immédiat des ports, tandis que les chantiers allemands devaient acheter leurs matières premières au loin dans l'intérieur du pays. Mais bientôt sont survenus les progrès de la métallurgie ; grâce à eux, grâce aussi aux tarifs de faveur consentis par les chemins de fer pour le transport des pièces destinées à la confection des vaisseaux, l'industrie des constructions navales a pris son essor en Allemagne.

Telle était à la fin de l'année dernière l'activité des chantiers allemands qu'ils avaient des travaux à exécuter jusqu'à l'été de 1897 et ne pouvaient conclure qu'à des termes éloignés. Force fut par suite aux Sociétés de navigation, décidées à augmenter sans retard leur matériel pour répondre aux nécessités toujours croissantes du trafic, de s'adresser en Angleterre : elles y font exécuter, l'une, le « Kosmos » de Hambourg, deux steamers pour l'Amérique du Sud ; l'autre, la Société *Hamburg Amerika*, trois paquebots pour le service des États-Unis ; une troisième enfin, la maison Rickers, de Brême, cinq navires destinés à un service régulier entre la

1. Un coup d'œil sur les tables publiées depuis dix ans par le Bureau *Veritas* permet de constater que, en 1885, les quatre principales nations maritimes de l'Europe occupaient la situation suivante au point de vue du tonnage de leur marine :

Angleterre . .	6 592 496 tonnes	Allemagne . .	628 296 tonnes
France. . . .	722 252 —	Norvège . . .	150 689 —

Nous nous tenions alors au second rang, loin il est vrai de l'Angleterre. En 1895, voici quelle est la proportion :

Angleterre . .	9 984 280 tonnes	France. . . .	864 598 tonnes
Allemagne . .	1 306 771 —	Norvège . . .	455 317 —

En dix ans, la marine marchande allemande a donc augmenté de 108 pour cent, tandis que l'Angleterre ne gagnait que 51 pour cent.

Chine et l'Allemagne, sans compter de nombreuses unités isolées que l'on s'engage, en Angleterre, à livrer à brève échéance ; en raison de la rareté des commandes émanant de maisons anglaises, celles qui viennent d'Allemagne sont exécutées dans les six mois.

Parmi les clients des chantiers de Brême, de Hambourg et de Stettin, une des plus importantes est le *Lloyd* allemand. Les débuts de cette Société de navigation méritent d'être rappelés. C'était en 1857 ; un petit nombre d'armateurs de Brême, désireux de s'affranchir du monopole que l'Angleterre avait conquis en matière de transports maritimes, organisèrent timidement un service de vapeurs entre Brême et la Grande-Bretagne. Tout d'abord, trois modestes navires furent employés à cet usage. Mais bientôt on s'aperçut que le fonctionnement de ce service régulier répondait à des besoins réels. La Compagnie se décida à entreprendre le transport des voyageurs, puis elle s'enhardit à franchir l'Océan, et bientôt son activité prit un développement sans pareil.

En 1858 le *Lloyd* tenta son premier voyage en Amérique, avec un vaisseau dont le chargement était complet il est vrai, mais dont l'entrepont était des plus réduits : il ne s'y trouvait qu'une seule et unique cabine de voyageurs. A l'heure présente, le *Lloyd* a quatre services pour New-York, indépendants les uns des autres : le premier part de Brême, le second de Gênes, le troisième est affecté aux postes et le quatrième enfin est réservé au transport des marchandises. Ces deux derniers services desservent le port d'attache des navires de la Compagnie. C'est le *Lloyd* qui, en moyenne, embarque le plus de voyageurs par comparaison avec les autres compagnies : soit, en 1895, 68 887 contre 53 170 ayant eu recours à la compagnie américaine la *Red Star;* 45 191 à la *Hamburg-Amerika;* 42 530 à la *White Star;* 41 500 à la compagnie Cunard (ces deux dernières sociétés sont anglaises), 24 056 à notre compagnie Transatlantique. En même temps, sur un total de 1 938 250 733 grammes, total du poids des plis échangés en 1894 entre l'Europe et les États-Unis, le *Lloyd* s'était chargé de 671 207 618 grammes, tandis que la compagnie Cunard, la compagnie *Hamburg America*, la *White Star Line*, la compagnie Transatlantique et la *Liverpool and*

Great Western en transportaient respectivement 523 370 468 grammes, 174 462 602 grammes, 172 752 896 grammes, 131 904 828 et 16 515 483 grammes.

En 1868 le *Lloyd* avait organisé, pour les États-Unis, un second service régulier avec Baltimore comme point terminus. Il établit avec l'Angleterre, en 1871, deux services, puis, en 1875, trois; ses bateaux ont deux départs par semaine pour Londres, un pour Hull, un pour Leith. En même temps étaient établies les lignes du Brésil et de la Plata. L'année 1885 est pour le *Lloyd* une date mémorable, celle de l'organisation des services postaux subventionnés pour l'Extrême-Orient et l'Australie ; au service qui aboutit à Shanghaï se rattachent des lignes aboutissant, l'une à Nagasaki, et l'autre à Sumatra; de la ligne Colombo-Sydney se détache un service pour la Nouvelle-Guinée allemande, *vià* Batavia.

L'État alloue au *Lloyd* une subvention annuelle de 4 millions de mark, mais le pays y trouve largement son compte. Lorsque la compagnie commença à être subventionnée par l'État (en 1885), elle n'employait que des navires de dimensions moyennes, 2 500 chevaux, 100 mètres de longueur, 3000 tonneaux de capacité, 12 milles marins et demi de vitesse. Bientôt, et sans que son contrat avec l'État l'y obligeât, le *Lloyd* fit construire des paquebots de 4 500 tonneaux, développant 4 000 chevaux-vapeur et filant 14 milles. Il se débarrassait de ses anciens navires pour n'utiliser que des vaisseaux du type le plus récent, lesquels, d'ailleurs, ne tardèrent pas à devenir insuffisants par suite du développement du trafic et du grand nombre des passagers. Au lieu de construire de nouveaux paquebots, ce qui eût grevé les finances de la société d'un passif formidable, on les agrandit en les coupant en deux et en les allongeant d'une vingtaine de mètres. Ce travail, qui augmentait le cubage total d'un millier de tonneaux, fut tenté pour la première fois en Allemagne et exécuté avec un plein succès sur les chantiers de MM. Blohm et Voss à Hambourg. La même opération fut effectuée sur les paquebots à destination de la Plata, de telle sorte que, sur cette ligne, le *Lloyd* a toujours fait plus que ne l'y obligeaient ses engagements. De même pour les autres lignes : la capacité des navires

affectés aux lignes d'Asie Orientale s'élevait en 1886 à 50 000 tonneaux, et celle des navires de la ligne d'Australie à 41 700 tonneaux; en 1895, elle atteignait, respectivement, 74 000 et 72 500 tonneaux; la moyenne de capacité de chaque navire passait de 3 118 à 5 722 tonneaux pour l'Asie et de 3 090 à 5 578 pour l'Océanie.

En somme, le total des subventions versées par l'État en dix ans s'élève à 40 millions de mark, et le *Lloyd* a, pendant le même espace de temps, payé entre les mains allemandes, d'une part 25 millions pour construction, modifications, ou améliorations de paquebots, et d'autre part, 26 millions de droits de port (en Allemagne), de vins et de charbons. Ces 51 millions ont contribué à faire travailler toutes sortes d'industries et à répandre le goût allemand, dont les produits semi-artistiques, semi-industriels, circulent autour du monde sur des paquebots luxueusement aménagés. De plus, les paquebots allemands, aussi bien à Anvers qu'à Brême, ne s'approvisionnent que de charbons allemands, pour le plus grand profit de l'industrie rhénane: cette provision, pour le dernier exercice, s'élevait à 347 200 tonneaux. Mais le plus grand bénéfice pour la communauté, c'est le développement du commerce : de 1885 à 1895, le trafic allemand avec la Chine, le Japon et l'Australie a respectivement passé de 18 à 47, de 5 à 26, de 17 à 114 millions de mark, et l'accroissement de ce trafic amenait la compagnie à porter la capacité de ses vaisseaux, pour l'Asie Orientale, de 50 à 74 000 tonneaux et pour l'Australie de 41 700 à 72 500.

La situation prise par l'Allemagne en Chine mérite certainement d'attirer l'attention des Anglais. Il y a vingt-cinq ou trente ans, c'était à peine si son pavillon était représenté dans les eaux du Céleste-Empire par quelques navires de faible tonnage; aujourd'hui, grâce surtout à ses nombreux caboteurs (600 à 700), qui, sans jamais revenir en Europe, font le service entre la Chine, le Japon et les Indes, son pavillon occupe le second rang, immédiatement après l'Angleterre. Elle possède sept lignes de bateaux à vapeur ayant des services réguliers entre les ports d'Europe et ceux de Chine: Hambourg occupe, au point de vue du tonnage des navires expédiés à Shanghaï, le troisième rang des ports du monde;

il ne le cède qu'à Londres et à New-York, et l'emporte sur Liverpool, Hong-Kong et Cardiff. Anvers ne vient qu'au septième rang, immédiatement avant Marseille.

En 1882, l'Allemagne n'avait que cinquante-six maisons de commerce dans toute la Chine: elle en possède aujourd'hui quatre-vingt-deux, dont trente-neuf à Shanghaï, quinze à Tientsin, huit à Canton, autant à Hankow, etc. L'usine *Krupp* a des représentants officiels à Shanghaï et à Tientsin, sans compter nombre d'agents officieux ; l'usine *Gruson*, qui est à peu près incorporée dans celle de MM. Krupp, grâce à une fusion des intérêts des deux maisons à laquelle, dit-on, l'influence personnelle de Guillaume II n'a pas été étrangère, a également des représentants officiels à Canton, Hong-Kong, Hankow, Shanghaï et Tientsin. L'usine *Lœwe*, de Berlin, qui fournit de fusils l'armée chinoise, a aussi ses agents.

L'Allemagne possède, depuis octobre 1889, un important établissement de crédit, la *Deutsche Asiatische Bank*, au capital de 5 millions de taëls, dont le siège est à Shanghaï avec une succursale à Tientsin. Cette banque, ou plutôt ce *trust*, représente treize des principales maisons allemandes. Elle a su, en peu d'années, acquérir en Chine une excellente situation, et, ce qui n'est pas moins remarquable, elle a distribué à ses actionnaires des dividendes annuels de 7 à 8 pour cent.

Il faut noter encore l'existence d'écoles destinées à la propagation de la langue germanique et d'un journal, *der Ostasiatische Lloyd*, très bien rédigé et qui est exclusivement consacré à la défense des intérêts allemands[1].

Développement de l'industrie du fer et accroissement de la marine marchande: ces deux phénomènes économiques donnent bien la mesure des progrès de l'industrie allemande.

Ces progrès sont énormes, qu'il s'agisse des textiles (dont la production a passé, en vingt-cinq ans, de 64 000 tonnes à 175 000), des produits chimiques ou des poteries et porcelaines. De 1870 à 1895, la production du sucre a monté de

1. A ce point de vue, on peut rappeler une heureuse mesure prise par le Gouverneur impérial pour favoriser ces mêmes intérêts : il y a quelques mois, il a mis les élèves de l'école des Langues orientales à la disposition du commerce et de l'industrie en vue de la rédaction, soit en chinois, soit en japonais, des prospectus à expédier en Extrême-Orient.

186 000 tonnes à 1 400 000; celle de la bière, de 16 millions d'hectolitres à 34 millions. En 1875, il existait en Allemagne 35 000 machines à vapeur représentant une force de 865 500 chevaux; le premier de ces chiffres s'élevait, en 1892, à 85 000 et le second à 2 850 000. Naturellement ce progrès universel a sa répercussion sur l'industrie des transports par voie ferrée. De 1871 à 1895, le réseau des chemins de fer allemands a passé de 19 000 kilomètres à 45 985, non compris 3 000 kilomètres d'embranchements privés : il dépasse celui de l'Angleterre de 10 000 kilomètres et celui de la France de 5 000 kilomètres. Le développement du réseau ferré a eu pour corollaire le perfectionnement du service postal : en vingt ans, le nombre des bureaux a passé de 8 398 à 30 000, celui des envois de toute nature de 1 383 000 à 2 200 000 ; le nombre des bureaux télégraphiques n'est plus, comme jadis, de 6 388, mais bien de 20 000; la longueur du réseau télégraphique est de 127 240 kilomètres, au lieu de 49 000.

***

Sur le territoire actuellement occupé par l'Empire allemand, territoire à peu de chose près égal à celui de la France (540 000 kilomètres carrés contre 536 000), vivaient, en 1816, 24 831 396 habitants; ce chiffre montait à 49 400 000 en 1890 et à 52 millions en 1895. L'accroissement de la population atteignait, en 1820, 1,43 pour cent; en 1870, 1,14 pour cent, et en 1880, 1,07 pour cent. Pour ce qui est de la répartition de ses habitants entre les campagnes et les villes, on note que, de 1870 à 1890, la population urbaine a monté de 36 à 47 pour cent, et que celle des campagnes, au contraire, est tombée de 64 à 53 pour cent, les agglomérations de 2 000 habitants et au-dessus étant comptées comme villes. La population rurale est restée absolument stationnaire depuis vingt-cinq ans et l'excédent total de la population allemande s'est portée vers les centres. Cela est un indice à noter, et il faut remarquer aussi, d'après les chiffres cités plus haut, que le tant pour cent de l'augmentation de la population tend à

diminuer, si bien qu'on peut croire que l'Allemagne entre peu à peu dans la voie suivie par la France. Il n'en est pas moins vrai que l'excédent des naissances sur les décès dépasse annuellement le demi-million; faut-il — au point de vue allemand, s'entend — se féliciter de cet état de choses, ou doit-on le déplorer? Si les facultés productives d'un pays restent stationnaires, l'excédent des naissances sur les décès est un mal, car ce pays ne donnant pas de quoi nourrir ses enfants, il se produit entre la demande et l'offre d'objets de consommation une rupture d'équilibre qui entraîne la misère du plus grand nombre. Rien de pareil en Allemagne, si l'on s'en rapporte au tableau suivant où est relevée la consommation moyenne par an et par habitant, des denrées d'un usage général nécessaires à l'existence:

	EN 1873	EN 1893
Bière	90lit,6	107lit,5
Sucre	7kg,2	10kg,1
Charbon	1108kg	1905kg
Fer brut	53kg,5	98kg,7
Coton	2kg,84	4kg,7
Harengs	2kg,50	4kg,14
Riz	1kg,55	2kg,64
Pétrole	3lit,75	15lit,01
Blé	51kg,6	62kg,4
Pommes de terre	339kg,9	398kg,2
Seigle	121kg	112kg

La consommation de chaque individu a progressé sur presque tous les articles; si, en effet, la quantité de seigle attribuée à chaque unité a diminué, celle d'aliments plus recherchés, comme le froment et le riz, a augmenté. L'individu consommant de plus fortes quantités qu'il y a vingt ans, on peut affirmer que la généralité ne souffre pas de l'accroissement du nombre des individus.

La populeuse et féconde Allemagne fournit chaque année un fort contingent d'émigration. Or, en portant aux antipodes les idées, les habitudes, le langage de la mère patrie, en en faisant apprécier sous toutes les latitudes les produits industriels, l'émigration rend mille services. Tandis que l'Allemagne admet très peu d'étrangers à gagner leur vie sur son sol — non par suite de mesures vexatoires, mais parce que la den-

sité de la population et son esprit industrieux ne laissent point de place au travail étranger, — ses nationaux essaiment dans le monde entier. Depuis quinze ans, le nombre des émigrants oscille entre 175 et 200 000 individus. De tous les pays extra-européens, ce sont les Éats-Unis qui comptent le plus de citoyens d'origine germanique; par un phénomène qu'explique la complexité de leur nature, ceux-ci deviennent aussi Yankees que les premiers habitants de la grande République, mais ils savent se dédoubler : ils conservent pour leurs anciens compatriotes la plus vive sympathie ; ils ont grandement contribué à établir entre Hambourg et New-York un puissant mouvement d'échanges, et ils sont venus en grand nombre fêter, à Berlin, le vingt-cinquième anniversaire de la bataille de Sedan. Le nombre des Allemands établis aux États-Unis s'élève à trois millions, si l'on n'envisage que les ressortissants de l'Empire, au double si l'on compte tous les originaires des pays de langue allemande. A New-York vivent 160 000 Allemands, ayant à leur disposition près de cent journaux ; 100 000 à Chicago, 16 000 à la Nouvelle-Orléans, 14 000 à San Francisco. Tandis que l'Allemand installé sur les bords du Mississipi ou du Potomac s'occupe principalement de commerce, son compatriote établi au Canada a pour unique occupation l'agriculture. Deux cent mille Germains peuplent les possessions britanniques de l'Amérique du Nord.

Au Mexique et dans l'Amérique centrale, le climat, les habitudes locales, une certaine antipathie qui sépare les Espagnols des Allemands ont éloigné ces derniers de pays intéressants au point de vue commercial, mais la culture du café a, au contraire, amené et retenu au Brésil plus de 200 000 individus de race germanique. Aidés par les autorités locales, ils ont admirablement réussi et forment, particulièrement dans les provinces de Santa Catarina, de Parana et de Rio Grande do Sul, une colonie florissante. Tandis que celle-ci s'adonne à la petite culture, on voit, dans la République Argentine, et cela grâce à l'emploi des machines en usage sur les terres à céréales, un seul homme exploiter un domaine de 100 hectares ; 25 000 Allemands environ sont installés dans les provinces de Santa Fé, d'Entre Rios, de Cordoba et de Buenos-

Ayres, où se trouvent aussi 45 000 Autrichiens ou Suisses de langue allemande, qui tous pratiquent la grande culture ou l'élevage du bétail. Au Chili, les Allemands sont moins nombreux (5 000 à Santiago); ils s'occupent au tannage du cuir, à la fabrication de l'alcool et de la bière.

Une remarque à faire, c'est que les Allemands de l'Amérique du Sud attirent dans le pays de leur résidence bien plus de produits allemands que leurs compatriotes de l'Amérique Septentrionale. Aux 3 millions d'entre eux résidant aux États-Unis correspond une importation allemande de 400 millions de mark; aux 200 000 Allemands vivant dans la partie méridionale de l'autre hémisphère, répond une importation de 200 millions.

* * *

De tous ces résultats, l'Allemand est presque aussi fier que des victoires de 1871 et il a une foi robuste dans les succès nouveaux que lui réserve l'avenir. Ses espérances seront-elles réalisées? Depuis une dizaine d'années le commerce extérieur de l'Allemagne, après s'être prodigieusement développé, a une tendance à rester stationnaire; il a oscillé entre 3 milliards et 3 300 millions, mais il a résisté avec plus de succès que la France ou l'Angleterre à la dépression économique qui a pris fin il y a dix-huit mois. Puis, et c'est un fait capital à noter, aux débouchés qui se fermaient il a su en substituer de nouveaux. D'autre part, le pays trouve en lui-même de nouveaux consommateurs tout prêts à absorber le surplus de sa production, puisque sa population augmente régulièrement de près d'un demi-million par an. Enfin, en raison de l'incessant échange d'idées qui se fait entre la mère patrie et ses enfants installés aux États-Unis, les Allemands ont contracté les habitudes des contrées nouvelles. Chacun d'eux, lorsqu'il entre dans la vie, cherche à faire fortune par lui-même; il se lance dans une affaire, la pousse à fond avec l'esprit de persévérance propre à la race germanique; mais si cette affaire ne réussit pas, il se retourne et tente une nouvelle entreprise. Les bénéfices moyens des industriels et commer-

çants ne sont certainement plus aussi considérables aujourd'hui qu'il y a dix ans; il n'en résulte pas moins de cette activité générale un grand bien pour le pays. Des salaires auront été payés, des courtages soldés, des immeubles auront été construits, en un mot l'argent aura vivement circulé, et les 12 millions d'habitants que l'Allemagne a acquis depuis 1870, qui tous (ainsi qu'on l'a fait remarquer plus haut) se sont portés vers les centres urbains, auront pu subsister dans des conditions que le bon marché des articles de première nécessité (pain de seigle, bière et charcuterie) aura rendues tolérables.

Des pays du centre de l'Europe, c'est certainement l'Allemagne qui offre le plus de sujets d'étonnement au Français qui, comme l'auteur de ces pages, a pu, au cours de la même année, les parcourir presque tous. En Espagne et en Italie, l'on est frappé de la faible animation des voies ferrées, et l'on voit partout un grand nombre de maisons et d'usines en ruines; en France et en Angleterre il semble qu'il y ait plutôt stagnation. Au contraire, si de Berlin l'on se rend à Dresde, à Munich, Cologne ou Francfort-sur-le-Mein, on est étonné du grand nombre de constructions : maisons privées, établissements industriels, gares de chemins de fer, etc., qui s'élèvent de tous côtés.

A ce tableau, certes, il y a des ombres : l'agriculture se plaint de la concurrence transatlantique et la presse aussi bien que les Assemblées sont remplies de ses doléances; mais ceux qui se plaignent sont bien moins les paysans propriétaires de Westphalie, par exemple, qui cultivent eux-mêmes et mènent une existence modeste, que les hobereaux de Prusse Orientale ou de Poméranie. Ceux-ci ne peuvent se résigner à la baisse des fermages, phénomène général en Europe et corrélatif de la baisse du taux de l'intérêt de l'argent. Au moment où a commencé à se dessiner une situation qui aujourd'hui est malheureusement générale en Europe, que s'est-il passé? Ne croyant pas à la durée du trouble apporté à l'équilibre de leur budget, ces propriétaires n'ont pas voulu réduire leurs dépenses, et ils ont emprunté sur hypothèque, pour faire des placements à gros intérêts en fonds de pays que, depuis, l'on a qualifiés d'États à finances avariées. Le jour où ces États ont fait

faillite, leurs créanciers prussiens se sont vus privés à la fois d'une source aléatoire de revenus et des moyens mêmes de solder les intérêts de leurs emprunts. De là, leurs plaintes ; mais ceux là ne se plaignent pas, qui, au lieu d'imiter cette conduite imprudente, se sont efforcés de modifier le régime de leurs exploitations, de substituer à la culture du blé l'élevage du bétail ou, mieux encore, des cultures telles que celles de la betterave à sucre ou de la pomme de terre à alcool, que rendent rémunératrices et les conditions climatériques et la législation fiscale.

« Aide-toi, le ciel t'aidera », n'est point précisément la devise des hobereaux : elle est celle de la majorité de leurs compatriotes. Ceux-ci, en effet, dans le *struggle for life*, n'ont point la mauvaise habitude de se tourner sans cesse vers l'État : ils ne se fient qu'à eux-mêmes et à leurs associations. Ces associations prennent, suivant les cas, la forme des caisses rurales de crédit auxquelles Reffeisen a donné son nom, ou de banques populaires dont les premières furent fondées par Schultze Delitzsch, ou de syndicats pour la vente en commun des produits du laitage qui embrassent des districts ou même des provinces. En matière commerciale, l'esprit d'association se manifeste par la création de trusts puissants, syndicats pour la défense des intérêts houillers ou métallurgiques, unions entre producteurs soit de cuirs, soit de papiers, soit d'objets en jute, soit de pinceaux, soit de couleurs, de cartels pour la dynamite, les entreprises d'électricité, etc.

Par ailleurs, l'Allemand rend justice à l'excellente administration qui régit le pays. Insensible aux sollicitations de la représentation nationale, elle a en vue l'intérêt général, et non la satisfaction d'appétits individuels. L'Allemand sait ce qu'il doit à la politique commerciale sagement libérale, que le comte de Caprivi, devenu sur le tard un éminent homme d'État, a su adopter et poursuivre sans défaillance pendant six années consécutives. Cette politique que, nous aussi, nous avons suivie, puis répudiée avec éclat, c'est la politique des traités de commerce.

★ ★

L'Administrateur-Gérant : ÉMILE NORBERG.

LA PLUS BELLE
FILLE DU MONDE

« Ah ! si la rêverie était toujours possible !... »
ALFRED DE MUSSET

PERSONNAGES

DAME MARTILLE.
FLEURETTE.
LE COMTE GALAOR.
LE BARON FABIEN.
MAITRE OLIBRIUS, notaire.
MERLIN, valet de Galaor.
PHÉNICE, personnage muet.

AU PAYS DE FRANCE. — COSTUMES LOUIS XV.

Une clairière dans une forêt au flanc d'une colline. — A gauche, une maisonnette couverte en chaume et tapissée de plantes grimpantes. La porte d'entrée est précédée de quelques marches. — A droite, au pied d'un grand chêne, un tertre de gazon. Çà et là, taillis et bouquets d'arbres. — Au fond, une route; à droite et à gauche, de nombreux sentiers. — Un jardin entoure la maison. Il est séparé de la route par une haie en fleurs et clos par un portail de bois qu'abrite un auvent. Un ruisseau le traverse, qui va se jeter en cascatelles sur les pentes du coteau. — A gauche, et adossé à la haie extérieure, un vieux banc de pierre. — Ciel bleu semé de nuages blancs. Soleil du matin. — On aperçoit au loin le clocher d'une ville.

SCÈNE PREMIÈRE

FLEURETTE, à la cantonade, sur le pas de la porte du jardin.

Bonne fête, voisins, et merci du service !
Sans vous ma pauvre sœur demeurait au logis,
Et c'était gros chagrin pour ma belle Phénice
De garder la maison quand on danse au pays.

SCÈNE II

FLEURETTE, DAME MARTILLE, sortant de la maison.

DAME MARTILLE.

Elle est partie?

FLEURETTE.

Oui, mère.

DAME MARTILLE.

Et contente?

FLEURETTE.

Ravie.

DAME MARTILLE.

Et toi, ce gai départ ne te fait pas envie?

FLEURETTE.

Vraiment non.

DAME MARTILLE.

Cherche bien, tout au fond, en secret.

FLEURETTE.

M'avez-vous jamais vu d'envie ou de regret?

DAME MARTILLE.

Non, c'est vrai, mon enfant, j'ai même tort d'en rire.
Ton dévoûment pour nous est si grand, si complet...

FLEURETTE.

Je vous aime, maman.

DAME MARTILLE.

C'est ce que je veux dire,
Il ne te coûte pas et c'est ce qui m'en plaît.
Quand votre père est mort emportant dans la tombe
Avec notre bonheur notre fortune aussi,
— La plus dure misère est bien celle où l'on tombe! —
Quand, nos biens partagés et vendus sans merci,
Pour vivre toutes trois nous n'avions que ceci,
Que cette humble maison, ce petit coin de terre
Où nos fermiers jadis se trouvaient à l'étroit,
Et que nous étions là, moi, votre pauvre mère,
Toi si frêle, Fleurette, et Phénice si fière,
Je me disais : « Mon Dieu! la mort est sous ce toit! »

Mais la plus jeune alors se montra la plus forte;
Cette petite main releva nos deux fronts.
« La misère, dis-tu, vient frapper à la porte?
Ouvrons à la misère et nous la combattrons!
Nous l'attaquerons mieux la prenant pour hôtesse.
Mais pour vous exempter de ce triste combat,
Phénice a la beauté, vous, mère, la vieillesse,
Moi qui ne risque rien, je serai le soldat. »
Et c'est depuis ce jour que vaillante et sereine,
Trouvant même le temps de cultiver nos fleurs,
Ayant même l'esprit de charmer notre peine,
Tu t'es mise au travail, ô ma servante-reine!
Et notre oisiveté se fait de tes labeurs.

FLEURETTE.

Comme si vous n'étiez pas très laborieuse!

DAME MARTILLE.

Je fais ce que je puis, mais j'ai mon âge.

FLEURETTE.

Et moi,
Ayant mon âge aussi je fais ce que je doi.
Mais ne me plaignez pas, mère, je suis heureuse.
L'existence du riche est comme un lac trop plein,
Dont les flots sont dormants et la rive bourbeuse:
Il est plus amusant d'être l'eau du moulin,
De se sentir aimée et de se croire bonne...
Hélas! mes grands travaux ne sont pas malaisés.
Je suis une bien faible et bien pauvre Antigone!
Puis, quand j'ai mes ennuis, n'ai-je pas vos baisers?

DAME MARTILLE.

Mes baisers, ma tendresse et ma reconnaissance;
Tu ne peux pas savoir à quel point...

FLEURETTE, se serrant contre elle.

Je le sais!

DAME MARTILLE.

La seule anxiété de ma douce existence
— Car ils sont doux les jours auprès de toi passés —
C'est Phénice, ta sœur!

FLEURETTE.

Soyez sans crainte aucune!
Elle est si belle!

DAME MARTILLE.

Mais c'est si laid, l'infortune!
Tant de gens s'en effraient, si peu l'osent braver!

FLEURETTE.

Son mari finira toujours par se trouver.

DAME MARTILLE.

Et le tien?

FLEURETTE.

Oh! le mien, j'ai le temps de l'attendre.
Place aux aînés d'abord! C'est le droit coutumier.
Le mari de ma sœur soit votre premier gendre;
Pour le second, s'il vient, nous verrons à le prendre.

DAME MARTILLE.

C'est le second, je crois, qui sera le premier.

FLEURETTE.

Pas du tout! Aussi bien, j'ai mon idée en tête.
La fête où va ma sœur est une grande fête,
Où se presse toujours un flot de curieux,
Et de tous les pays et de tous les milieux,
Là le rayonnement de sa beauté parfaite
Peut gagner bien des cœurs en troublant bien des yeux.

DAME MARTILLE.

Hélas! en admettant qu'on la voie et qu'on l'aime,
L'obstacle à son bonheur vient de sa beauté même.
Le paon est à coup sûr un bien superbe oiseau,
Mais il faut une cour de château pour l'y mettre,
Tandis qu'un roitelet se perche à la fenêtre,
Vit d'un grain de millet et chante amoroso.
D'ailleurs l'homme est un homme, et de deux choses l'une :
S'il est pauvre, il a peur de la misère à deux;
Il cherche, s'il est riche, à doubler sa fortune.
Dis-moi que c'est un mal, mais c'est la loi commune.
Harpagon a raison, la cassette a des yeux!

FLEURETTE.

Ah! que vos almanachs sont tristes!

DAME MARTILLE.

Le reproche
Peut monter, mon enfant, jusqu'à Nostradamus.
La beauté sans argent est un clocher sans cloche,
Il faut de bons écus pour sonner l'angélus.

FLEURETTE.

Aussi bien que l'espoir, le désespoir nous leurre.
Un siècle de bonheur commence en un moment.
Pourquoi pas aujourd'hui? Pourquoi pas tout à l'heure?
Ma sœur se mariera, vous le verrez, maman.
Avez-vous oublié, moi, je me le rappelle,
Ce que disait ce peintre en faisant son portrait :
« Madame, votre fille est royalement belle :
L'image que j'en trace, encor qu'indigne d'elle,
Affolerait d'amour un roi qui la verrait ! »

DAME MARTILLE.

Il le disait afin d'emporter son image.

FLEURETTE.

Il l'emportait pour la faire voir en haut lieu.

DAME MARTILLE.

Ton peintre était un fou.

FLEURETTE.

Mon peintre était un sage.

DAME MARTILLE.

Et ton roi?

FLEURETTE.

Mon roi, lui, se fait attendre un peu...
Comme l'air du matin est pur sous ces grands chênes !

DAME MARTILLE.

Vois donc ce vol d'oiseaux là-haut dans le ciel bleu.

FLEURETTE.

Qu'ainsi puissent s'enfuir et s'envoler vos peines !

DAME MARTILLE.

Qu'ainsi volent vers toi tous les dons du bon Dieu !

FLEURETTE.

Mais nous bavardons là comme deux châtelaines ;
J'ai mes fleurs à servir !

DAME MARTILLE.

J'ai ma soupe à tailler!

FLEURETTE.

Adieu, méchante mère, aux tristesses vilaines.

DAME MARTILLE.

Adieu, joyeuse enfant, flamme de mon foyer.

Dame Martille rentre dans la maison.

SCÈNE III

FLEURETTE jardine et arrose ses fleurs en chantant.

Quand on s'aime un peu, l'amour va si vite!
— Prends garde, garçon, prends garde, petite : —
L'amour est un loup qui vous saute au cou.
En vain l'un s'arrête, en vain l'autre hésite...
Quand on s'aime un peu, l'amour va si vite!
On a bientôt fait de s'aimer beaucoup.

Quand on s'aime moins, l'amour va si vite!
— Songes-y, garçon, souviens-t'en, petite : —
L'amour est un cerf aux bonds éperdus,
Larmes ni regrets n'arrêtent sa fuite...
Quand on s'aime moins, l'amour va si vite!
On a bientôt fait de ne s'aimer plus.

Quand on s'aime bien, l'amour va si vite!
— Sache-le, garçon, apprends-le, petite : —
C'est l'oiseau du ciel au vol sans détours;
Il connaît sa route, il trouve son gîte...
Quand on s'aime bien, l'amour va si vite!
On a bientôt fait de s'aimer toujours.

SCÈNE IV

FLEURETTE, GALAOR, MERLIN. Ils sortent des taillis en écartant les branches.

GALAOR regarde de tous côtés.

Où sommes-nous?

MERLIN.

J'avais ces trois mots sur les lèvres ;
Mon respect pour monsieur les y tenait pendus,
Mais, grâce à son horreur pour les chemins battus,
A son goût pour passer par où passent les lièvres,
Nous voilà, c'est le mot, dans des pays perdus.

GALAOR, apercevant la maison.

Pas si perdus! Vois-tu là-bas, sous la charmille,
Derrière ces rosiers qui lui servent de grille,
La blanche maisonnette avec son air coquet?
Et là, dans son jardin assemblant son bouquet,
De tournure élégante et de teint diaphane,
La plus exquise paysanne...
C'est elle qui chantait pendant que nous montions;
Sa voix est douce autant qu'est douce sa figure.

MERLIN.

Bon! nous voilà partis pour quelque autre aventure!
Monsieur souffrirait-il une ou deux questions?

GALAOR.

Je sais souffrir, Merlin; tu peux parler, j'écoute.

MERLIN.

Depuis l'heure où tous deux nous nous mîmes en route,
Tantôt grimpant par monts, tantôt courant par vaux,
Avez-vous calculé jamais, grave problème!
Combien de jours se sont passés?

GALAOR.

Compte toi-même!
Toi, c'est par le calcul avant tout que tu vaux.

MERLIN.

Tant de jours que de nuits trois cent cinquante-quatre.
Or comme c'est tout juste autant qu'il faut rabattre
Sur le délai d'un an fixé pour nos travaux,
Il nous reste pour tout potage
Onze jours et pas davantage,
Onze pauvres jours, après quoi,
Si vous n'en faites bon emploi,
Nous nous trouverons, vous et moi,
Vous sans fortune et moi sans gage.

GALAOR.

Onze jours! mais, mon cher, c'est une éternité!
Comment! j'ai onze jours encor de liberté,
Et tu veux m'empêcher de chanter ma romance?
Car je te vois venir avec tes gros sabots,
Ton interrogatoire est un avant-propos
D'un long discours sur l'abstinence.
Regarde la fraîcheur de ce joli minois!

MERLIN.

Je la regarde et je la vois.

GALAOR.

Exquise! je l'ai dit, le pense et le repense!

MERLIN.

Monsieur, exquise ou non, fraîche ou vieille, autant vaut :
Ce n'est pas là du tout la femme qu'il nous faut.

GALAOR.

Soit! mais sous le soleil tout n'est pas mariage!

MERLIN.

Non! mais, sous le soleil et sous la lune aussi,
Quand d'un hymen conclu dépend un héritage
Et qu'il le faut conclu dans onze jours d'ici;
Quand depuis près d'un an on n'a pas réussi
A découvrir l'oiseau qu'il vous faut mettre en cage;
On ne s'attarde pas à ces papillons-ci.

GALAOR.

Vraiment depuis le temps que nous vivons ensemble,
Mon principe, Merlin, devrait t'être connu :
Faire ce qui me plaît!

MERLIN.

A l'heure où bon vous semble.

GALAOR.

C'est bien simple.

MERLIN.

Comment! simple? C'est ingénu!
Et si doux à penser, si facile à comprendre!
Vous dormez là, monsieur, sur un bon traversin;
Par malheur le réveil ne peut se faire attendre.
Faut-il vous répéter, daignerez-vous entendre

Que monsieur le baron Fabien, votre cousin,
Accosté d'un notaire aussi prudent que fin,
Au même hymen que vous ayant droit de prétendre,
Voyage comme vous dans le même dessein ;
Et que, s'il prend l'objet que vous tardez à prendre,
Adieu, paniers !... vendange est faite ! et sans raisin.
Vous ne m'écoutez pas ?

GALAOR.

Pas même d'une oreille.
Je contemple cette merveille
De qui la grâce sans pareille
M'enthousiasme en me charmant.
Elle est adorable, vraiment !

MERLIN.

Belle déesse et joli temple !
Voilà des adorations !
Eh bien ! moi, monsieur, je contemple
La légèreté sans exemple
D'un beau coureur de cotillons,
Qui flâne, et muse, et baguenaude
Et va jouer à la main chaude
Un legs de plusieurs millions...
Monsieur, si nous nous en allions ?

GALAOR.

Pas avant d'avoir dit deux mots à la mignonne.

FLEURETTE, apercevant Galaor et Merlin.

Qui sont ces deux seigneurs qui disputent là-bas ?
A voir leurs yeux braqués sur mon humble personne
On dirait que c'est moi l'objet de leurs débats.

GALAOR, à Fleurette, par-dessus la haie.

Bonjour, ma belle enfant.

FLEURETTE.

Bonjour.

GALAOR.

Dis-moi, fillette,
C'est la ville, est-ce pas, ce clocher que je voi ?
Que cherches-tu ? Pourquoi ces tournements de tête ?

FLEURETTE.

Je cherche la fillette à qui vous dites toi.

MERLIN, à Galaor, en aparté.

Cette riposte-là n'a pas l'air d'une avance.

GALAOR.

Vous aurais-je offensée?

FLEURETTE.

Erreur n'est pas offense.

GALAOR.

Mon tutoîment, d'ailleurs, n'était blessant en rien.
C'est un antique usage au pays d'où je vien.

FLEURETTE.

Au pays dont je suis c'est un usage... ancien.

GALAOR.

J'entends.

MERLIN, à Galaor.

Votre escalade a trouvé porte close.
Tenez-vous-en, monsieur, à ce premier assaut:
Cette fille est honnête ou je ne suis qu'un sot.

GALAOR, à Merlin.

Tu n'es qu'un sot!

MERLIN, à Galaor.

Allez! faites doubler la dose!

GALAOR, à Fleurette.

Je vous suis obligé du bon renseignement.
Mais, dans votre pays comme au mien, je suppose,
Il n'est pas interdit — s'il l'implore humblement —
De faire à l'étranger l'aumône d'une rose?

MERLIN, à Galaor.

D'autres coups vont pleuvoir sur vos doigts suppliants.

FLEURETTE.

Cette aumône dépend un peu des mendiants;
Il faut à ma pitié des pauvres plus vulgaires,
Et dont les vœux discrets parlent moins haut surtout.

GALAOR.

Une modeste fleur? rien qu'une? ce n'est guères!

FLEURETTE.

A cueillir ce n'est rien, à donner c'est beaucoup.

MERLIN, à Galaor.

Monsieur n'a pas encor, je crois, ouvert la brèche.
Faisons retraite, allons !

GALAOR, à Merlin.

Silence, rabâcheur !

A Fleurette.

Et si je vous disais que j'ai la gorge sèche,
Qu'un peu d'eau sauverait la vie au voyageur ?

FLEURETTE.

Je vous dirais qu'ici ma source déjà fraîche
A, sous ces arbres verts, encor plus de fraîcheur,

MERLIN, à Galaor.

Elle rive vos clous de la bonne manière !

GALAOR, à Merlin.

D'une manière assez amusante en tout cas !

A Fleurette.

Comment vous nomme-t-on, mignonne jardinière ?

FLEURETTE.

Quand on est sur la route, on ne me nomme pas.

Elle rentre dans la maison.

SCÈNE V

GALAOR, MERLIN.

MERLIN.

Eh bien ! pour un succès, c'est un succès en règle !
Soyez-en fier, monsieur, moi, j'en suis ébloui.
Pauvre alouette prise à votre regard d'aigle !
Elle part fascinée !

GALAOR.

Elle est charmante.

MERLIN.

Oh ! oui !

GALAOR.

Fine, spirituelle, intelligente, espiègle !

MERLIN.

Accueillante !

GALAOR.

Un esprit d'à-propos !...

MERLIN.

Inouï.

GALAOR.

Elle, une paysanne ?

MERLIN.

Oh ! non, c'est une reine.

GALAOR.

Tu ris, mais je suis sûr qu'elle est de noble sang.

MERLIN.

Elle est de noble cœur, toujours, chose certaine !
Et ce n'est pas gibier à chasser en passant.
Tout comme votre temps, vous perdez votre peine,
Donc une fois encor, monsieur, allons-nous-en !

GALAOR.

Il faut absolument qu'elle m'aime ou je meure !

MERLIN.

Oui, je sais. Je connais ce genre de trépas.
Ce sont petites morts qui durent un quart d'heure ;
Vous ressusciterez en marchant.

GALAOR.

Que non pas !
Je suis amoureux fou.

MERLIN.

Pour fou, vous pouvez dire...
Mais pour l'amour !...

GALAOR.

Enfin, n'importe ! elle me plaît
Et je veux la revoir, et je lui veux écrire
Une lettre... ou plutôt, non, fière comme elle est,
La langue des mortels ne saurait lui suffire,
Et je vais en ces bois dont la splendeur m'inspire,
Dans la langue des dieux lui rimer un sonnet.
Attends-moi là !

MERLIN.

Monsieur !...

GALAOR.

Attends-moi là, te dis-je !
Au poète en travail tout homme est importun !...
On ne compose pas des vers devant quelqu'un.

MERLIN.

Je sais l'isolement que le poète exige.
Mais pour l'instant, monsieur, je parle à l'héritier.
Cette mignonne enfant, qui vous semble un prodige,
Et pour qui vous risquez de perdre un jour entier,
Vous n'allez pas vouloir l'épouser?

GALAOR.

Es-tu bête!

MERLIN.

Devant ce cri d'un cœur sincère et malhonnête,
Certain que la fillette est fille de raison,
Et qu'en vous l'héritier veille sur le poète,
Je rengaine un discours qui n'est plus de saison.
Seulement, *fa presto! signor!* car l'heure presse.

GALAOR.

Le plus *prestissimo* peut encore être long :
Nous ne gouvernons pas les fureurs d'Apollon!
Toi, cependant, demeure et, valet plein d'adresse,
Exerce à mon profit ton oreille et tes yeux,
Que je sache au retour le nom de ma maîtresse.

Galaor se dirige vers le bois en se parlant à lui-même et en commençant à écrire sur ses tablettes.

« Petite paysanne au maintien de princesse!... »
« Au maintien » n'est pas bien ; « aux façons » serait mieux. »
« Petite paysanne... »

Il disparaît peu à peu sous les arbres.

SCÈNE VI

MERLIN, seul.

O jeunesse! jeunesse!
La fortune vous cherche et vous prend par la main,
Vous n'avez qu'à la suivre et qu'à vous laisser faire,
Mais qu'il passe un subtil parfum de primevère
Et vous voilà battant les buissons du chemin!
Tout cela cependant ne fait pas notre affaire...
Qui donc vient là de ce côté?
Si j'en crois la noirceur de son habit austère,
Tranchant sur la blancheur dont il est cravaté.

Je dirais que c'est un notaire,
— N'était la singularité
D'un notaire marchant d'un pas précipité.
Mais cette face de carême ?...
C'est maître Olibrius lui-même !...
Suivi de loin, cahin-caha,
Par notre cher cousin. Ah bah !
Qu'est-ce qu'ils viennent faire là ?
Pour le savoir il faudrait s'en instruire.
Si je me montre, ils vont se retirer ;
Si je leur parle, ils vont ne rien me dire...
Écoutons-les sans nous montrer.

Il se cache derrière le chêne.

SCÈNE VII

MERLIN caché, OLIBRIUS, puis FABIEN.

OLIBRIUS, examinant la maison.

Toiture en chaume et murs de brique,
Banc de pierre, portail rustique,
Roses, jasmins et pampres verts ;
Un ruisseau courant au travers...
Pas ne m'est besoin d'autre indice.
C'est bien là qu'habite Phénice.
Il est bien là, l'objet divin !
Et la voilà trouvée enfin,
La future extraordinaire
Qui, sans avoir un sou vaillant,
Va pourtant en se mariant
Rendre un mari millionnaire !
Quel beau contrat nous allons faire !

Appelant.

Par ici, monsieur mon client !

MERLIN, à part.

Le client ne va que d'une aile.

FABIEN, tout essoufflé.

Cette côte est sempiternelle,
Je pensais n'arriver jamais.

OLIBRIUS.

Qui veut parvenir, se démène!
Les bonheurs sont sur les sommets.

FABIEN.

Seyons-nous pour reprendre haleine
Et mettez ce temps à profit
Pour m'expliquer comment se fit
Cette découverte soudaine
Qu'hier je ne compris qu'à peine
Et qu'aujourd'hui j'arrive, en y pensant beaucoup,
A ne plus comprendre du tout.

MERLIN, à part.

Parlez, notaire, on vous écoute!

OLIBRIUS.

D'où vous revient ce nouveau doute?

FABIEN.

La chance est si grande vraiment!

OLIBRIUS.

Mais la chance, précisément!
C'est, après maint tâtonnement,
Mainte recherche en pure perte,
La chose apprise brusquement
Et comme par hasard offerte...

MERLIN, à part.

Ce vieillard parle congrûment,
Et moi j'agis comme il disserte.

OLIBRIUS.

Voici, d'ailleurs, tout le roman:
J'allais cherchant quelqu'un qui me renseigne.
J'entre pour voir au cabaret du coin,
Un jeune peintre était là sans pourpoint.
Le broc en bouche et la palette au poing.
Y peignait-il le patron ou l'enseigne?
L'avenir seul décidera ce point.
Je prends un siège, un verre; on s'offre à boire,
Nous échangeons quelques menus lazzi;
Puis le voilà demandant mon histoire,
D'où je venais, et si j'étais d'ici.
Car, en tous lieux cette chose est notoire,

Mais en frappant à cette porte
Vous allez voir ce qu'il en est.

Fabien et Olibrius se dirigent vers la maison de dame Martille.

MERLIN, à part.

Juste au logis de la fillette !
Diantre ! voilà qui m'inquiète.
Nous allons être reconnus,
Et si sa langue est indiscrète...
Bah ! elle nous a si peu vus,
Si peu regardés, la pauvrette !
Ces grands églantiers si touffus,
Cette haie à hauteur de tête...
Nous paierons d'audace, au surplus :
Monnaie utile et toujours prête !
Mais que font mes hurluberlus ?

FABIEN.

On ne nous ouvre pas bien vite.

OLIBRIUS.

Je ne frappe pas fort non plus,
Car tout en frappant je médite...
Assurément, mon cher baron,
Vous parlez comme Cicéron,
Mais, vu l'affaire et son urgence,
Autant vaudrait, du moins je pense.
Que je parlasse en votre nom.

FABIEN.

Oui peut-être, peut-être non.
En tout cas, c'est moi qui commence ;
Ma dignité l'exige.

OLIBRIUS.

Bon !

Il frappe.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, FLEURETTE.

FLEURETTE, venant ouvrir.

Que voulez-vous ?

FABIEN.

Dame Martille ?

FLEURETTE.

Ma mère!...

FABIEN.

Vous êtes sa fille?

FLEURETTE.

Assurément!

FABIEN.

Hélas! hélas!
Ah! c'est fini, n'appelez pas!

OLIBRIUS, à Fleurette.

Veuillez appeler, au contraire.

Fleurette rentre dans la maison. — A Fabien.

Ceci n'a rien de décevant,
Si tout enfant n'a qu'une mère
Mainte mère a plus d'un enfant.

FABIEN.

Cela s'est vu, cela peut être.

OLIBRIUS.

Cela va se voir. Croyez-m'en;
Je ne fais rien légèrement.

MERLIN, à part.

Irai-je prévenir mon maître?
Non, tant qu'on parle et que j'entend,
Je fais plus sage en écoutant.

FLEURETTE, revenant.

Ma mère me suit à l'instant...
Mais notre humble logis ne nous loge qu'à peine,
La clairière est déserte... et, si vous consentiez,
On pourrait prendre place à l'ombre de ce chêne.

MERLIN, à part.

O Dieu des indiscrets, je te dois cette aubaine!

OLIBRIUS.

Parfaitement!

FABIEN.

Très volontiers!
L'ombrage d'un chêne est propice.
Et, sans déchoir de son emploi,
Mon notaire, dont c'est l'office,

Peut bien faire parler la loi
Où saint Louis rendait la justice.

MERLIN, à part.

Et l'autre qui craignait sa faconde, l'ingrat!

SCÈNE IX

LES MÊMES, DAME MARTILLE.

FLEURETTE, allant à la rencontre de dame Martille.

Un notaire, maman, c'est signe de contrat!

DAME MARTILLE.

Tais-toi, folle!

FLEURETTE.

Ou sage! on verra.

DAME MARTILLE.

Bonjour, messieurs.

FABIEN.

Salut, madame.

MERLIN, à part.

Oyons un peu l'épithalame.

FABIEN.

Nous sommes le baron Fabien;
Maître Olibrius, mon notaire.

OLIBRIUS, à Fabien en aparté.

La présentation est bien;
Maintenant vous pouvez vous taire.

DAME MARTILLE.

Que voulez-vous de moi, messieurs?

MERLIN, à part.

Le baron a l'air furieux!

FABIEN.

Nous voudrions...

OLIBRIUS, lui coupant la parole.

Je sollicite,
Pour ce seigneur de grand mérite,
Dont vous voyez l'émotion,
L'honneur et la permission,

En attendant qu'on les unisse,
D'admirer la belle Phénice.

FABIEN, saluant.

La permission et l'honneur.

FLEURETTE.

C'est un prétendant, quel bonheur !

MERLIN, à part.

Attends, notaire de mon cœur !

Il quitte précipitamment sa cachette et va droit à dame Martille.

Moi, madame, j'ai l'avantage,
Pour un seigneur de haut lignage,
De même rang et de même âge,
Et de même famille encor,
L'illustre comte Galaor,
De mettre son cœur au service
De mademoiselle Phénice
Et de vous demander sa main.

A part.

S'ils sont rusés, je suis malin

FABIEN, à Olibrius.

D'où sort ce gibier de potence?

OLIBRIUS.

Ah ! malencontre et male chance !
C'est ce misérable Merlin !

MERLIN, à part.

Mes renards grognent, pris au piège !

FLEURETTE.

Eh bien ! maman, que vous disais-je ?
Deux prétendants ! deux amoureux !
Tous deux jeunes, nobles tous deux !

DAME MARTILLE.

Dieu soit béni qui nous protège !

MERLIN, regardant Olibrius et Fabien.

Ils n'en sont pas encor remis.

OLIBRIUS.

Cette rivalité nous tue.

FABIEN.

Eh! qui sait? Le doute est permis,
C'est chose à voir.

OLIBRIUS.

C'est chose vue.

MERLIN.

Baron Fabien, je vous salue;
Serviteur, maître Olibrius.

OLIBRIUS.

Tu nous écoutais, je parie.

MERLIN.

Et je vous admirais en sus.

OLIBRIUS.

C'est une indigne fourberie,
Ni plus ni moins.

MERLIN.

Ni moins ni plus!

FLEURETTE, à dame Martille.

Voyons, mère, il faut leur répondre,
Votre joie a l'air d'un dédain,
Vous les laissez là se morfondre...

DAME MARTILLE.

Cela fait mal aussi, le bonheur trop soudain!
En vérité, messieurs, ma surprise est si grande...
Ces deux nobles amours, cette double demande...
Je ne sais trop que dire...

MERLIN.

Oui, oui! ne dites rien.
Le destin n'offre encor à vos regards de mère
Que le candidat du notaire,
Je m'en vais vous chercher le mien.

OLIBRIUS.

Le baron Fabien seul adore votre fille.
N'est-ce pas, baron?

FABIEN.

Je crois bien!

MERLIN.

Mais, ma bonne dame Martille,
Cet excellent baron Fabien,
Devant moi, tout à l'heure, à cette place même,
Loin d'adorer l'enfant pour qui notre cœur bat,
Doutait encor qu'elle existât!...
Le comte Galaor, voilà celui qui l'aime.

OLIBRIUS.

En croirez-vous, madame, un laquais sans mandat?

FABIEN.

Usurpateur d'un rang qu'avilit son état!

OLIBRIUS.

La demande ainsi faite est un affront suprême.

MERLIN.

Qu'est-ce à dire, monsieur le faiseur de contrats?
Mon maître étant absent je parle en son absence.
Tandis que lui, madame, il parle en la présence
D'un amant qui ne parle pas.
La voilà, la suprême offense!...
Sur ce je vais chercher mon maître de ce pas,
Et vous verrez son éloquence.

Sort Merlin.

SCÈNE X

LES MÊMES, moins MERLIN.

FABIEN, à Merlin déjà disparu.

La mienne vaut la sienne, entendez-vous, maraud?
Et dix fois plus même, au bas mot!

OLIBRIUS, à Fabien, en aparté.

Oui bien, mais ne parlez pas trop.

DAME MARTILLE.

Messieurs, un tel conflit, il faut que je le dise,
Étonne mon oreille et surprend mon esprit.

FABIEN.

Madame, n'imputez le transport qui nous prit,
Qu'à l'amour qui nous électrise;
Il n'est pas de ceux qu'on maîtrise,
Il est de ceux que l'on subit.

DAME MARTILLE.

Quel qu'il soit, cet amour agit d'étrange sorte !

FLEURETTE, à part.

Que se passe-t-il donc et pourquoi tout à coup
Ai-je le cœur saisi d'une angoisse aussi forte ?

OLIBRIUS, à part, après avoir regardé tour à tour Fabien et les deux femmes.

Tout est perdu, risquons le tout !
Haut.
Ma très chère dame Martille,
Vous êtes mère de famille,
Le temps presse, et les beaux discours sont superflus.
Le comte Galaor n'aime pas votre fille.

FABIEN.

Non pas lui, mais moi...

OLIBRIUS.

Vous non plus !
Ces deux messieurs ne la connaissent
Ni l'un ni l'autre, et ne s'empressent
Que vers un but intéressé.

FABIEN, à part.

Mais le bonhomme est insensé !

FLEURETTE, à dame Martille.

Que veut-il dire ?

DAME MARTILLE.

Je ne sai.

FLEURETTE, à Olibrius.

Pourquoi cette méchante histoire ?
Vous prétendez...

OLIBRIUS.

On peut m'en croire.
En aparté, à Fabien.
Dans un tournoi d'amour vous étiez écrasé ;
En dépoétisant votre rival d'avance,
J'équilibre entre vous la chance :
Vienne le Galaor et ses galants propos,
Quoi qu'il ressente ou quoi qu'il feigne,
Vous voilà placés dos à dos
Et logés à la même enseigne.
C'est beaucoup de vous rendre égaux !

FABIEN.

N'importe ! c'est désagréable.

OLIBRIUS, à Fabien.

Laissez faire qui vous secourt.
La partie est encor gagnable :
Mais pas de plaidoyer, que diable !
Vous parlez contre en parlant pour.

FLEURETTE.

O mère, est-ce possible ? est-ce vraiment croyable ?
Deux jeunes gens ! ma sœur si belle ! et pas d'amour !

DAME MARTILLE.

La révélation ne peut qu'être sincère :
Autrement, à quoi bon la faire ?

FLEURETTE.

A quoi bon la faire en tout cas ?
Par bonheur, grâce à Dieu, ma sœur ne l'entend pas.

Olibrius et Fabien, qui se sont retirés pour discuter à l'écart, se sont mis d'accord et reviennent trouver dame Martille et Fleurette.

OLIBRIUS, haut.

Ce désaveu brutal et véridique, hélas !
Des déclarations par où nous débutâmes,
Doit surprendre beaucoup ces dames.

DAME MARTILLE.

Oh ! pour surprise, je le suis !

OLIBRIUS.

Ce jeune gentilhomme était d'abord d'avis,
Et j'étais d'un avis conforme,
Qu'avant que d'employer un argument plus fort,
Il était moins choquant et plus courtois encor
De parler d'amoureux transport,
Ne serait-ce que pour la forme.
Mais voici qu'un rival vient rôder alentour,
Et de peur que sa langue experte aux mots d'amour
Ne vous berce et ne vous endorme,
Alors nous vous disons tout franc :
« Ce rival n'est qu'un concurrent,
Il s'agit d'une affaire énorme ! »

FLEURETTE.

Mais c'est affreux, tout simplement !

DAME MARTILLE.

Écoutons jusqu'au bout mignonne.

OLIBRIUS.

Et ce que je dis là, j'en donne
La preuve immédiatement,
En vous lisant ce testament
Comme mon client me l'ordonne.

FABIEN.

Je l'ordonne, effectivement.

OLIBRIUS.

Tout d'abord, pour que nul ne doute et ne conteste,
Vous voyez c'est signé : « Seigneur de Maleteste,
Comte de Cœur-Volant, marquis de Bon-Vouloir. »

FABIEN.

Feu notre oncle !

DAME MARTILLE.

Je vois.

OLIBRIUS.

Et, sous ce cachet noir,
Cet autre pli contient un dernier codicille
Qui ne doit être ouvert que le soir du contrat.

FABIEN.

Espérons, et ce vœu ne vous est point hostile,
Que c'est ce soir qu'on l'ouvrira.

OLIBRIUS, à part.

Voyez un peu s'il se taira !

Haut.

Ce codicille, au reste, est de peu d'importance,
Le testateur, au dos, a lui-même ajouté :
« Ceci ne change rien à notre volonté,
Telle qu'un testament l'établit par avance,
Et n'aura d'autre effet que rendre incontesté
Pour mon neveu déshérité
Le vrai motif de ma sentence. »

DAME MARTILLE.

Pardon ! mais que nous fait, à nous, ce testament ?

OLIBRIUS.

Beaucoup, quoique indirectement.
Patientez encore un tout petit moment :
Mon client voudrait voir votre belle Phénice.

FLEURETTE.

Quoi! pour lui cette vue est de quelque intérêt?

OLIBRIUS.

C'est un point de détail qu'il veut que j'éclaircisse.

FLEURETTE.

Votre client, sans doute, en aura grand regret,
Elle est absente.

FABIEN.

Il se pourrait?

DAME MARTILLE.

Elle est jusqu'à ce soir aux fêtes de la ville.

FABIEN.

Mais, alors...

OLIBRIUS.

Demeurez tranquille.

Il tire de sa poche la miniature, qu'il met sous les yeux de dame Martille.

Ressemble-t-elle à ce portrait?

FABIEN, à dame Martille.

En effet, y ressemble-t-elle?

DAME MARTILLE.

N'était que ses yeux noirs ont encor plus d'éclat,
La ressemblance est très fidèle.

OLIBRIUS.

Alors, tout est là.

FABIEN.

Tout est là!

FLEURETTTE.

Mais comment se fait-il?...

OLIBRIUS.

Mesdames, le temps vole :
Nous nous expliquerons plus tard; lisons, d'abord.

FABIEN.

Vous n'aurez nul regret, moi, je m'en porte fort,
Quand vous aurez ouï que, pour premier apport,
Nous vous apportons le Pactole.

DAME MARTILLE.

Le Pactole?

OLIBRIUS.

Veuillez écouter comme quoi...

Il déplie le testament et se met à lire.

« Sur le seuil du tombeau qui s'ouvre devant moi,
Plus heureux de mourir que je ne fus de naître,
Je pardonne aux parents qui, m'ayant donné l'être,
Me l'ont si mal donné, sans le vouloir peut-être,
Qu'ils m'ont fait de la vie un cadeau sans emploi.
Hélas! que de bonheurs j'ai dû ne pas connaître! »

DAME MARTILLE.

C'est la confession du testateur, je voi.

OLIBRIUS.

C'est l'explication du testament, madame.
Vous allez voir combien c'était une belle âme.

Il reprend sa lecture.

« Horrible de visage et de corps exigu,
J'ai subi sur la terre un infernal supplice
Durant les quatre-vingt-douze ans où j'ai vécu,
Si c'est vivre vraiment que vivre sans délice.
J'ai connu ce froid noir et ce tourment aigu
D'une âme veuve en qui l'ardent désir se glisse,
Et, repoussant l'hymen de peur d'être... vaincu,
J'ai d'un long célibat vidé l'amer calice.
C'est pourquoi, nul enfant n'étant sorti de nous,
Mais désirant au moins qu'il en sorte des autres
De qui la forme humaine ait un aspect plus doux,
Ce dimanche de juin, fête des Saints Apôtres
L'an de grâce mil sept cent vingt de Jésus-Christ,
Libre de volonté, sain de corps et d'esprit,
Nous donnons et léguons tous les biens qui sont nôtres,
Fiefs anciens, fiefs acquis et leurs droits féodaux,
Terres, châteaux, manoirs, bijoux, meubles, tableaux,
Plus quatre millions d'espèces numéraires,
A l'un des deux neveux que m'ont laissés mes frères,
Le comte Galaor ou le baron Fabien...»

DAME MARTILLE.

Tant mieux pour ces messieurs! mais je ne vois pas bien...

OLIBRIUS, lui tendant le testament.

Lisez donc, mère heureuse entre toutes les mères !

DAME MARTILLE, prend et lit.

« Le comte Galaor ou le baron Fabien...
Mais il sera l'unique héritier de mon bien,
Celui qui, comprenant l'espoir qu'en lui je fonde,
Pour procréer des fils en qui la grâce abonde,
En juste noce ainsi qu'il sied et qu'il convient,
Épousera, fût-elle ou brune ou rousse ou blonde,
Possédant quelque chose ou ne possédant rien,
Mais de bonne famille et de sage maintien,
La plus belle fille du monde !
Pour ce faire, lesdits Fabien et Galaor
Auront délai d'un an à dater de ma mort. »
Quelle très merveilleuse et très étrange histoire !

FABIEN.

Vous le voyez, c'est la fortune et c'est la gloire !

OLIBRIUS.

C'est aussi le bonheur, si vous nous épousez !

FLEURETTE, à part.

C'est un marché surtout, et des moins déguisés.

OLIBRIUS.

Sage mère, parlez.

FABIEN.

Parlez, dame Martille.

DAME MARTILLE.

Si ma fille vraiment est la plus belle fille...

FABIEN.

Elle l'est, madame, elle l'est !
Rien ne la vaut ni n'en approche,
Notre notaire en a certificat en poche !

OLIBRIUS.

Tout est en règle et rien ne cloche !
Donc, si l'affaire vous allait,
Vous n'avez qu'à dire et qu'à prendre.
Si vous voulez, voici le gendre,
Voilà le contrat, s'il vous plaît.

DAME MARTILLE.

L'affaire n'ira pas avec cette vitesse.

OLIBRIUS.

Sachez que nous touchons au terme du délai !

DAME MARTILLE, à Fleurette.

Ma pauvre chère enfant, je comprends ta tristesse,
Notre beau rêve est incomplet ;
Mais pouvons-nous, sans injustice,
Ne pas bénir Dieu pour Phénice,
Et, parce qu'il froissa ton cœur comme le mien,
Repousser par fierté le bonheur qui lui vient ?

FLEURETTE.

Vous ne le pouvez pas, vous dites vrai, ma mère ;
Puis, qui sait ? Ici-bas, chacun a sa chimère,
Nul ne doit juger tout d'après son propre cœur.
Le grand luxe n'est pas sans attrait pour ma sœur :
Qu'elle ignore combien l'offre nous fut amère,
Et ces dons du hasard garderont leur douceur.

FABIEN.

Votre enfant parle comme un ange.
Si ce mariage s'arrange,
C'est grand train que nous mènerons.

OLIBRIUS.

N'allez pas préférer, crainte de gros mécomptes,
Le plus dévergondé des comtes
A la fine fleur des barons.
Nous serons un époux modèle,
Toujours là, toujours auprès d'elle,
Tendre, empressé, galant, fidèle.

FABIEN.

Je le jure, nous le serons !

OLIBRIUS.

O noble, ô respectable veuve !
La fière loyauté dont nous avons fait preuve
Vous assure de l'avenir.

FABIEN.

L'engagement qui peut et qui doit nous unir,
Nœud sacré dont nous sommes digne,
Vous pouvez le nouer d'un signe
D'un mot vous pouvez le bénir.

DAME MARTILLE.

Je reconnais, messieurs, votre loyal office,
Mais votre concurrent doit concourir aussi.
La seule chose que je puisse,
C'est d'aller vous chercher Phénice
Et de la ramener ici.
Sa libre volonté conclura tout ceci.

OLIBRIUS, à Fabien.

Voulez-vous m'en croire? Allons-y.

A dame Martille.

Nous vous suivons, madame.

Mouvement de surprise de dame Martille.

Oui, mon client implore
La faveur et le droit d'accompagner vos pas.

DAME MARTILLE.

Allons! soit, j'y consens; vous la verrez là-bas.
Viens, ma Fleurette.

FLEURETTE.

Pas encore.
Non, mère, ne m'emmenez pas.
Ce que je dirais, je l'ignore...
Je parlerais mal, en tout cas,
D'un bonheur qu'à la fois j'admire et je déplore.

DAME MARTILLE.

Qu'il en soit comme tu voudras!
Venez, baron, venez, notaire.

OLIBRIUS, à dame Martille, en s'éloignant.

Nous lui constitûrons, madame, un bon douaire
Par préciput, hors part et la communauté...

Ils disparaissent.

SCÈNE XI

FLEURETTE, seule.

Et moi de qui la joie était si radieuse!
Moi, qui les admirais dans ma naïveté,
Ces nobles paladins épris de la Beauté!
Moi, qui, pour ma Phénice, un moment orgueilleuse,
Prenais presque plaisir à leur rivalité,

Et, voyant leur recherche et notre pauvreté,
M'émerveillais devant la jeunesse amoureuse;
Moi, qui planais gaîment dans mon ciel enchanté,
Trouvant le sort bien doux et ma sœur bien heureuse,
Moi, qui rêvais enfin... Hélas! mon pauvre cœur,
Quelle chute tu fais et de quelle hauteur!

SCÈNE XII

FLEURETTE, GALAOR

GALAOR arrive dans la clairière par le côté opposé à celui par où il est sorti. Il relit sur ses tablettes ce qu'il vient d'écrire.

Oui, ma dernière image est hardie et nouvelle!
Et mon sonnet...

Appelant.

Merlin!... Il a fui, le bandit!
Mais j'aperçois là-bas ma gente demoiselle!
Et seule, mieux que seule encor... hors de chez elle!
Vive le dieu d'Amour qui m'a si bien conduit!
Mes vers lui plairont-ils? Voyons voir, comme on dit.

Il s'avance derrière Fleurette et se penche à son oreille pour lui réciter ses vers.

« Petite paysanne aux façons de princesse... »

FLEURETTE, se retournant à demi.

C'est encor vous, monsieur?

GALAOR.

Moi toujours, moi sans cesse.
Pour tout aussi longtemps qu'insensible à mes vœux...
Mais me trompé-je? Elle a des larmes dans les yeux.
Oh! pardon! Vous pleurez?

FLEURETTE.

Oui, monsieur, oui, je pleure;
Je pleure un pur rayon de joie intérieure,
Apparu tout à coup pour s'enfuir sur-le-champ.
Les hommes sont vilains... et c'est honteux, l'argent.

GALAOR.

Pour l'argent, je consens assez à l'anathème,
Mais que vous ont donc fait les hommes, mon enfant?

FLEURETTE.

Les uns sont fats, légers, hardis, insolents même,
Croyant tout subjuguer d'un regard triomphant,

Ignorant quel respect l'on doit à qui l'on aime.
Si tant est que l'amour tienne en un cœur mouvant!

GALAOR.

Ceci, c'est mon portrait, et, dans ses grandes lignes,
Je l'accepte : il était ressemblant ce matin.
Mais les autres, en quoi vous semblent-ils indignes?
Quel crime ont-ils commis envers votre destin?

FLEURETTE.

Vous vous moquez, sans doute, et croyez en trop dire.
Mais l'amour de l'argent poussé jusqu'au délire;
La porte de son cœur ouverte à deux battants,
Sans même regarder qui s'y peut introduire,
Pourvu que la fortune y passe en même temps;
Une femme, achetée à beaux deniers comptants,
Qu'on n'a vu ni prier, ni pleurer, ni sourire,
Et, pour quelques sacs d'or dont l'éclat vous attire,
Abdiquer la jeunesse et souiller le printemps!...
C'est un crime, cela, le plus grand et le pire
Qui puisse être commis alors qu'on a vingt ans.

GALAOR, à part.

Parle-t-elle au hasard ou d'après quelque indice?
Si Merlin m'a joué ce tour, malheur à lui!

Haut.

Votre jeune sagesse est sévère aujourd'hui
Est-ce encor d'après moi, cette nouvelle esquisse?

FLEURETTE.

L'avidité n'est pas, je pense, votre vice.

GALAOR.

La richesse a pourtant son charme?

FLEURETTE.

Certes oui,
Mais pourvu que l'argent reste ce qu'il doit être,
Un gentil serviteur, un détestable maître.

GALAOR.

Bien dit! Et la maxime est un précepte heureux.
Mais, me croyant exempt du péché d'avarice,
Contre qui s'exhalaient vos mépris généreux!

FLEURETTE.

Contre les prétendants de ma pauvre Phénice.

Car c'est ma sœur, l'objet qu'ils disputent entre eux.

GALAOR.

Votre sœur?

FLEURETTE.

Oui. Ma sœur merveilleusement belle
N'est plus pour ces messieurs qu'un legs très important.
Tous deux, sans l'avoir vue, ont tant d'amour pour elle
Qu'ils veulent tous les deux l'épouser à l'instant.
Sa main tient en effet la clef d'un héritage,
Leurs regards éblouis n'en voient pas davantage;
La forme importe peu, la statue est en or.

GALAOR.

Tous les deux devant vous ont tenu ce langage?

FLEURETTE.

Non, nous ne connaissons qu'un seul des deux encor.
Celui-là, son notaire est son cœur et sa tête,
L'autre a, par son laquais, présenté sa requête.
Mais leur double idéal parut du premier coup :
— Une épouse n'est rien, une fortune est tout, —
De là vient mon mépris qui va jusqu'au dégoût!

GALAOR.

Le jugement est dur.

FLEURETTE.

Est-il juste?

GALAOR.

Peut-être.

FLEURETTE.

Ai-je tort quand je dis qu'avant que de s'unir
Il faut voir si vraiment l'attachement peut naître,
Et qu'en toute union faite sans se connaître
La discorde et l'ennui sont là pour nous punir?

GALAOR.

Non, vous n'avez pas tort.

FLEURETTE.

Et j'ai raison, je pense,
Quand je dis que si l'or jeté dans la balance
Devient l'unique poids qui la fait incliner,
C'est se vendre vraiment, ce n'est pas se donner.

GALAOR.

Oui, vous avez raison et si grand'raison même,
Adorable inconnue au cœur resplendissant!
Que moi, moi qui l'ai fait, ce rêve flétrissant
Où l'immense fortune est le bonheur suprême,
Moi qui me dispensais d'aimer en épousant
Ne voyant plus qu'un chiffre où Dieu mit un poème.
Oui, moi qui me vendais tout à l'heure, à présent
Je me donne!

Il tombe à genoux devant Fleurette.

FLEURETTE.

Monsieur, que faites-vous?

GALAOR.

Je t'aime.
Et non de cet amour audacieux et vain
Dont mes propos galants t'outrageaient ce matin:
Mais d'une amour profonde, immuable, éternelle,
Ta voix d'ange a calmé mon sang de réprouvé,
Mon âme s'est grandie au toucher de ton aile,
Et tes pleurs sont la source où mon cœur s'est lavé.

FLEURETTE.

Ah! cela fait du bien! ah! que je suis contente!
Quel retour de soleil et contre toute attente!

GALAOR.

Une larme pourtant brille encor dans vos yeux.

FLEURETTE.

Oh! celle-là de joie humaine et d'espérance!
Tous les nuages noirs ont disparu des cieux,
La jeunesse renaît, le printemps recommence;
Moi qui voyais la vie avec tant de frayeur...
Ah! que vous êtes bon, de vous montrer meilleur!

GALAOR.

Cette réponse-là semblerait tout promettre,
S'il était bien certain qu'elle s'adresse à moi.
Mais dans le doute sombre où s'abîmait votre être,
Il se peut que l'ardeur que j'ai fait apparaître
Ne soit qu'une clarté qui calme votre effroi.
Tout voyageur perdu dans la nuit et le froid

Sourit à voir au loin s'allumer une flamme,
Sans chercher qui l'allume et sans savoir pourquoi :
Ce long cri de bonheur échappé de votre âme,
Est-ce un acte d'amour ? est-ce un acte de foi ?
Hélas ! vous vous taisez.

FLEURETTE.

Il parle, mon silence !
J'avais si grand besoin que vous pensiez ainsi !...

GALAOR.

Alors vous voulez bien... que je t'aime ?

Fleurette, sans répondre, lui tend ses deux mains, que Galaor porte à ses lèvres d'un geste ému et respectueux.

Merci.
Devant Dieu qui nous voit, ce baiser nous fiance.
Le testateur peut bien garder son testament !
Que m'importent l'argent, le luxe, l'opulence !
La pauvreté du cœur est le vrai dénûment ;
Me voici désormais riche à ta ressemblance.

FLEURETTE

Cette richesse-là, c'est tout mon bien, seigneur.

GALAOR

C'est un bien qui suffit à donner le bonheur.
Ce nom que réclamait tantôt mon insolence,
Mon respect maintenant l'obtiendra-t-il de toi ?

FLEURETTE.

On me nomme Fleurette, et ma mère Martille.
Mon père avait servi comme officier du roi.

GALAOR.

Ah ! Fleurette au doux nom, Fleurette si gentille,
Véritable bouquet de grâce et de vertu,
Si tu m'aimes un peu, chère et charmante fille,
Ton silence, à mon gré, n'a pas trop répondu...
Si tu m'aimes, dis-moi que tu m'aimes, veux-tu ?

FLEURETTE.

Oui, comte Galaor, car c'est bien vous, je gage ;
Mon cœur et ma raison me le disent bien fort.
Oui, vous, qui renoncez pour elle à l'héritage.

Vous qui croyez qu'aussi l'amour est un trésor
Et, cessant d'être fou sans devenir trop sage,
Au sort d'une enfant pauvre unissez votre sort,
Je vous aime, monsieur le comte Galaor.

SCÈNE XIII

LES MÊMES, MERLIN, entrant précipitamment.

MERLIN.

Par la mordieu, monsieur, qu'allez-vous faire?
Lâchez la fille ou vous êtes bâté.
Voici venir mère, cousin, notaire,
Plus, avec eux, la dame de beauté.

GALAOR.

Par la mordieu! j'en suis très enchanté.

SCÈNE XIV

LES MÊMES, DAME MARTILLE, OLIBRIUS.
FABIEN tenant PHÉNICE par la main.

FABIEN.

Mon beau cousin, qui court bien point ne glisse:
Bon pied, bon œil, il n'est que d'en avoir.
J'ai vu premier damoiselle Phénice,
Notre contrat sera signé ce soir.

GALAOR, prenant Fleurette par la main.

Mon bon cousin, qui bien trouve s'arrête.
Humble bonheur vaut mieux que grand avoir.
J'ai vu premier damoiselle Fleurette,
Veuille sa mère, et j'épouse ce soir.

DAME MARTILLE

Quelle journée en miracles fertile!

OLIBRIUS.

Vous êtes tous d'accord sur tous les points?
Alors, messieurs, ouvrons le codicille;
Il est intact, vous êtes tous témoins.

MERLIN, à Galaor.

Vous êtes fou, monsieur?

GALAOR.

Je suis heureux, du moins.

OLIBRIUS, décachète et lit le codicille.

« Dans l'accomplissement de mon arrêt suprême,
Celui qui n'a jugé que sur la loi des sens,
N'a pas mieux deviné mon plan que mon système
Et n'aura nulle part à mes dons bienfaisants.
Mais celui-là sera comme un autre moi-même,
Maître de tous mes biens à venir et présents,
Qui par la loi de l'âme expliquant le problème
N'a suivi que son cœur pour tous calculs savants.
Les enfants de l'amour sont les plus beaux enfants...

GALAOR, lisant par-dessus l'épaule d'Olibrius.

» Et la plus belle fille est celle que l'on aime. »

FLEURETTE.

Oh! monsieur Galaor!

DAME MARTILLE.

Ah! Fleurette!

FLEURETTE.

Ah! maman!

GALAOR.

Et vous, cousin, quittez cette pâleur mortelle:
La sœur de ma Fleurette est aussi riche qu'elle.

OLIBRIUS.

Oh! le noble héritier!

FLEURETTE.

Oh! le beau testament!

MERLIN.

Voilà ce que j'appelle un heureux dénoûment.

Langély, 31 décembre 1896.

PAUL DÉROULÈDE

PEUPLES ET PATRIES[1]

J'ai entendu de nouveau — et ce fut de nouveau comme si je l'entendais pour la première fois — l'ouverture des *Maîtres Chanteurs* de Richard Wagner : c'est un art magnifique, surchargé, pesant et tard venu, qui ose, pour être compris, supposer vivants deux siècles de musique; et il est à l'honneur des Allemands qu'une pareille audace se soit trouvée légitime. Quelle richesse de sèves et de forces, que de saisons et de climats sont ici mêlés! Cette musique vous a tantôt un air vieillot, et tantôt un air étrange, acide et trop vert; elle est à la fois fantaisiste et pompeusement traditionnelle, assez souvent malicieuse et spirituelle, plus souvent encore âpre et grossière ; — elle a du feu et de l'entrain, et, en même temps, la peau flasque et pâle des fruits qui mûrissent trop tard. Elle coule large et pleine ; et, soudain, c'est un instant d'inexplicable hésitation, comme une trouée qui s'ouvre entre la cause et l'effet, une oppression de songe, presque un cauchemar ; — mais voici que déjà s'étend et s'épand à nouveau le flot de

1. Fragments extraits du huitième chapitre de *Par delà le bien et le mal*, volume qui sera publié prochainement par les soins de M. Henri Albert, en même temps que *Ainsi parlait Zarathoustra*.

bien-être, de bien-être très riche et très varié, de bonheur ancien et de bonheur nouveau, et il s'y mêle largement la joie que l'artiste se donne à lui-même et dont il ne se cache point, sa surprise ravie à se sentir maître des ressources d'art qu'il met en œuvre, ressources d'art neuves et vierges, comme il semble nous le faire entendre. Tout compte fait, point de beauté, point de Midi, pas trace de la fine clarté du ciel méridional, pas trace de grâce, point de danse, tout au plus un effort de logique; une insistance appuyée, pesante, comme à dessein; une dextérité de lourdaud, une fantaisie et un luxe de sauvage, un fouillis de dentelles et de préciosités pédantesques et surannées : quelque chose d'allemand, au meilleur et au pire sens du mot, une chose qui est, à la manière allemande, complexe, informe, inépuisable, une certaine puissance, proprement germanique, et une plénitude débordante de l'âme qui n'a pas peur de se cacher sous les *raffinements* de la décadence, — qui peut-être ne se sent vraiment à l'aise que là; une expression exacte et authentique de l'âme allemande, à la fois jeune et vieillote, à la fois plus que mûre et trop riche d'avenir. Ce genre de musique traduit mieux qu'aucune chose ce que je pense des Allemands : ils sont d'avant-hier et d'après-demain, — ils n'ont pas encore d'aujourd'hui.

*
* *

Il fut un temps où l'on donnait habituellement aux Allemands l'épithète de « profonds »; aujourd'hui que le néo-germanisme à la mode a de tout autres prétentions, et reprocherait volontiers à ce qui a de la profondeur d'être trop peu « tranchant », il y a de l'opportunité et du patriotisme à se demander si cet antique éloge n'était pas une duperie, si cette prétendue profondeur allemande n'était pas, au fond, quelque chose de tout différent et de fort mauvais, quelque chose dont, grâce à Dieu, on est en train de se défaire. Essayons donc de voir un peu plus clair dans cette profondeur germanique; il suffit pour cela d'opérer une légère vivisection sur l'âme allemande.

L'âme allemande est avant tout composite, d'origines multiples, faite d'éléments ajoutés et accumulés, plutôt qu'elle

n'est vraiment construite : cela tient à sa provenance. Un Allemand qui oserait s'écrier : « Je porte, hélas ! deux âmes en moi », se tromperait d'un joli chiffre d'âmes. Peuple fait d'un mélange et d'un pêle-mêle indescriptible de races, peut-être avec prédominance des éléments pré-aryens, « peuple du milieu » dans tous les sens du mot, les Allemands sont, pour eux-mêmes, plus insaisissables, plus indéfinis, plus contradictoires, plus inconnus, plus incalculables, plus surprenants que les autres peuples ne le sont à eux-mêmes ; ils échappent à toute définition, et cela suffirait pour qu'ils fissent le désespoir des Français. Il est significatif que la question : « Qu'est-ce qui est Allemand? » reste toujours ouverte. Kotzebue connaissait évidemment bien ses Allemands, puisqu'ils lui crièrent qu'il les avait « devinés » ; — mais Sand aussi crut bien les connaître. Jean-Paul savait ce qu'il faisait lorsqu'il protesta avec colère contre les flatteries et les exagérations mensongères, mais patriotiques, de Fichte ; mais il est probable que Gœthe, qui donna raison à Jean-Paul contre Fichte, pensait des Allemands autre chose que Jean-Paul. — Au fait, qu'est-ce que Gœthe pouvait bien penser des Allemands? Sur bien des sujets fort proches de lui, il ne s'est jamais expliqué clairement, et il a su garder, sa vie durant, un habile silence; il avait sans doute pour cela de bonnes raisons. Mais ce qui est certain, c'est que ce ne furent pas les « guerres de l'indépendance », ni d'ailleurs la Révolution française, qui lui donnèrent une très vive joie : l'événement qui transforma son Faust, qui transforma toute son idée de l'homme, ce fut l'apparition de Napoléon. Il y a des mots de Gœthe qui sont comme un verdict impatient et dur rendu par un étranger contre ce qui est l'orgueil des Allemands : il lui arrive de définir le célèbre *Gemüth* germanique « l'indulgence pour les faiblesses des autres et pour les siennes propres ».

A-t-il tort? — Les Allemands ont ceci de particulier qu'on a rarement tout à fait tort lorsqu'on porte un jugement sur eux. L'âme allemande a des galeries et des couloirs, des cavernes, des cachettes, des réduits; son désordre a beaucoup du charme de ce qui est mystérieux. L'Allemand est à son aise parmi les voies furtives qui mènent au chaos, et, comme toute chose aime son symbole, l'Allemand aime les nuages et

tout ce qui est indistinct, naissant, crépusculaire, humide et voilé; l'incertain, l'embryonnaire, ce qui est en voie de transformation, de croissance, lui donne l'impression de la « profondeur ». L'Allemand lui-même n'*est* pas, il *devient*, il « se développe ». C'est pourquoi le « développement » est la trouvaille propre de l'Allemand, celle qu'il jeta dans le vaste empire des formules philosophiques : idée aujourd'hui souveraine et qui, alliée à la bière allemande et à la musique allemande, est en voie de germaniser l'Europe entière. Les étrangers en demeurent stupéfaits et conquis devant les énigmes que leur propose la nature contradictoire qui fait le fond de l'âme allemande (Hegel l'a mise en système, Richard Wagner a trouvé mieux, il l'a mise en musique). « Bon enfant et sournois » coexistence qui serait absurde s'il s'agissait de tout autre peuple, et qui, hélas! n'est que trop souvent réalisée en Allemagne : allez donc vivre quelque temps parmi les Souabes! La lourdeur du savant allemand, son manque de délicatesse sociale s'allie déplorablement bien avec une acrobatie interne et une audace d'agilité que tous les dieux savent redoutable. Voulez-vous voir l' « âme allemande » grande étalée? jetez un coup d'œil sur le goût allemand, l'art allemand, les mœurs allemandes. Quelle indifférence de rustre à l'égard de toute espèce de « goût »! Quel côtoiement de ce qu'il y a de plus noble avec ce qu'il y a de plus vulgaire! Quel désordre et quelle richesse dans toute l'économie de cette âme! L'Allemand *traîne* son âme; il traîne longuement tout ce qui lui arrive. Il digère mal les événements de sa vie, il n'en finit jamais; la profondeur allemande n'est souvent qu'une digestion pénible et languissante. Et de même que tous les malades chroniques, tous les dyspeptiques, ont une propension au bien-être, ainsi l'Allemand aime la « franchise » et la « droiture » : il est si commode d'être franc et droit! Le plus dangereux et le plus habile déguisement dont soit capable l'Allemand, c'est peut-être ce qu'il y a de candide, d'avenant, de grand ouvert dans « l'honnêteté » allemande; c'est peut-être là son méphistophélisme propre, et il saura encore en tirer parti! L'Allemand se laisse aller, regarde de ses yeux allemands limpides, bleus et vides, — et aussitôt l'étranger ne le distingue plus de sa robe de chambre!

Je voulais dire : que la « profondeur allemande » soit ce qu'elle voudra — et pourquoi n'en ririons-nous pas un peu entre nous ? — nous ferions bien de sauvegarder l'honorabilité de son bon renom, et de ne pas échanger trop complaisamment notre vieille réputation de peuple profond contre le prussianisme tranchant, et contre l'esprit et les sables de Berlin. Il est sage pour un peuple de laisser croire qu'il est profond, qu'il est gauche, qu'il est bon enfant, qu'il est honnête, qu'il est malhabile ; — il se pourrait qu'il y eût à cela plus que de la sagesse, de la profondeur. — Et enfin : il faut bien faire honneur à son nom : on ne s'appelle pas impunément *das tiusche Volk, das Täusche-Volk*, — le peuple qui trompe.



Le « bon vieux temps » est mort : avec Mozart il a chanté sa dernière chanson. Quel bonheur pour nous, que son rococo ait encore un sens pour nous, que ce qu'il a de « bonne compagnie », de tendres ardeurs, de goût enfantin pour la chinoiserie et la fioriture, de politesse de cœur, d'aspiration vers le précieux, l'amoureux, le dansant, le sentimental, de foi au Midi, que tout cela trouve encore en nous quelque chose qui l'entende! Hélas! le temps viendra où tout cela sera bien fini ; — mais, n'en doutez pas, l'intelligence et le goût de Beethoven passeront plus vite encore ; car celui-là ne fut que le dernier écho d'une transformation et d'une brisure du style ; au lieu que Mozart fut la dernière expression de tout un goût européen vivant depuis des siècles. Beethoven est l'intermède entre une vieille âme usée qui s'effrite, et une âme plus que jeune, à venir, qui surgit ; sur sa musique est épandue la lueur crépusculaire d'une perte éternelle, et d'une éternelle et errante espérance, — cette même lueur qui baignait l'Europe alors qu'elle rêvait avec Rousseau, qu'elle dansait autour de l'arbre révolutionnaire de la liberté, qu'elle s'agenouillait enfin aux pieds de Napoléon. Comme tous ces sentiments pâlissent vite, comme il nous est difficile déjà de les comprendre, comme elle est lointaine et étrange, la langue des Rousseau, des Schiller, des Shelley, des Byron, la langue où s'exprima cette même destinée de l'Europe qui chantait en Beethoven!

Puis ce fut, dans la musique allemande, le tour du romantisme : mouvement historique plus court encore, plus fuyant et plus superficiel que n'avait été le grand entr'acte, le passage de Rousseau à Napoléon et à la démocratie montante. Weber : mais que nous veulent aujourd'hui le *Freischütz* et *Obéron*? Ou bien *Hans Heiling* et le *Vampire* de Marschner! Ou même *Tannhäuser* de Wagner! Musique dont nous nous souvenons encore, mais dont les accents sont éteints. Et puis, toute cette musique du romantisme fut toujours trop peu délicate, trop peu de la musique, pour compter ailleurs qu'au théâtre, devant la foule; elle fut tout de suite une musique de second ordre, dont les vrais musiciens ne tinrent pas compte. Autre chose fut Félix Mendelssohn, ce maître alcyonien, qui dut à son âme plus légère, plus pure, plus heureuse, d'être vite admiré, puis vite oublié : ce fut le bel intermède de la musique allemande. Quant à Robert Schumann, qui prit au sérieux sa tâche, et qui tout de suite fut pris au sérieux — il est le dernier qui ait fondé une école, — ne jugeons-nous pas tous aujourd'hui que c'est un bonheur, un allégement, une délivrance d'avoir enfin dépassé ce romantisme schumannien? Ce Schumann réfugié dans la « Suisse saxonne » de son âme, ce Schumann, à demi Werther, à demi Jean-Paul, — certes il n'a rien de Beethoven, ni rien de Byron ; sa musique pour Manfred est une maladresse et un contresens qui passent ce qui est permis, — ce Schumann avec son goût à lui, goût médiocre en somme — je veux dire sa propension au lyrisme silencieux, et à l'effusion attendrie et débordante, propension dangereuse, doublement dangereuse en Allemagne, — ce Schumann à l'allure toujours oblique, sans cesse effarouchée, en retraite et en recul, cette âme noble et sensible, sans cesse brûlante d'un bonheur ou d'une souffrance impersonnels, cette âme de petite fille, *noli-me-tangere* de naissance; — ce Schumann était déjà, en musique, un fait purement allemand, et n'était plus ce qu'avait été Beethoven, ce qu'avait été Mozart à un plus haut degré, un phénomène européen; et avec lui la musique allemande courait cet immense risque, de cesser d'être la voix par où s'énonce l'âme de l'Europe et de tomber au rang médiocre d'une chose purement nationale.



Ce que l'Europe doit aux Juifs? — Bien des choses, du bon et du mauvais, et avant tout une chose qui est à la fois des meilleures et des pires : le grandiose en morale, la redoutable majesté des revendications infinies, le sens des « valeurs » infinies, tout le romantisme et tout le sublime des énigmes morales, — et par conséquent, ce qu'il y a de plus attrayant, de plus captivant et de plus exquis dans les jeux de nuances et les tentations de vivre dont la dernière lueur, la lueur mourante, peut-être, embrase aujourd'hui le ciel crépusculaire de notre civilisation européenne. Et c'est pourquoi nous autres, les artistes entre les spectateurs et les philosophes, nous avons aux Juifs de la reconnaissance.



... Je n'ai pas encore rencontré d'Allemand qui veuille du bien aux Juifs ; les sages et les politiques ont beau condamner tous sans réserve l'antisémitisme, ce que réprouvent leur sagesse et leur politique, c'est, ne vous y trompez pas, non pas le sentiment lui-même, mais uniquement ses redoutables déchaînements, et les malséantes et honteuses manifestations de ce sentiment une fois déchaîné. On dit tout net que l'Allemagne a largement son compte de Juifs, que l'estomac et le sang allemands devront peiner longtemps encore avant d'avoir assimilé cette dose de « juif », que nous n'avons pas la digestion aussi active que les Italiens, les Français, les Anglais, qui en sont venus à bout d'une manière bien plus expéditive ; — et notez que c'est là l'expression d'un sentiment très général, qui exige qu'on l'entende et qu'on agisse. « Pas un Juif de plus ! Fermons-leur nos portes, surtout du côté de l'Est (y compris l'Autriche) ! » Voilà ce que réclame l'instinct d'un peuple dont le caractère est encore si faible et si peu marqué qu'il courrait le risque d'être aboli par le mélange d'une race plus énergique. Or les Juifs sont incontestablement la race la plus énergique, la plus tenace et la plus pure qu'il y ait dans l'Europe actuelle ; ils savent tirer parti des pires conditions

— mieux peut-être que des plus favorables, — et ils le doivent à quelqu'une de ces vertus dont on voudrait aujourd'hui faire des vices, ils le doivent surtout à une foi robuste qui n'a pas de raison de rougir devant les « idées modernes »; ils se transforment, quand ils se transforment, comme l'empire russe conquiert : la Russie étend ses conquêtes en empire qui a du temps devant lui et qui ne date pas d'hier, — eux se transforment suivant la maxime : « Aussi lentement que possible! » Le penseur que préoccupe l'avenir de l'Europe doit, dans toutes ses spéculations sur cet avenir, compter avec les Juifs et les Russes comme avec les facteurs les plus certains et les plus probables du jeu et du conflit des forces.

Ce que, dans l'Europe d'aujourd'hui, on appelle une « nation » est chose fabriquée plutôt que chose de nature, et a bien souvent tout l'air d'être une chose artificielle et fictive; mais, à coup sûr, les « nations » actuelles sont choses qui deviennent, choses jeunes et aisément modifiables, ne sont pas encore des « races », et n'ont à aucun degré ce caractère d'éternité qui est le propre des Juifs : il est bon que les « nations » se gardent de toute hostilité et de toute concurrence irréfléchie. Il est tout à fait certain que les Juifs, s'ils le voulaient, ou si on les y poussait, comme les antisémites ont tout l'air de le faire, seraient dès à présent en état d'avoir le dessus, je dis bien, d'être les maîtres effectifs de l'Europe; il n'est pas moins certain que ce n'est pas à cela qu'ils visent. Ce que pour le moment, au contraire, ils veulent, et ce qu'ils demandent avec une insistance un peu gênante, c'est d'être absorbés et assimilés par l'Europe; ils ont soif d'avoir un endroit où ils puissent enfin se poser, et jouir enfin de quelque tolérance, et de considération; ils ont soif d'en finir avec leur existence nomade de « Juif-errant ». Cette aspiration dénote peut-être déjà une atténuation des instincts judaïques, et il ne serait que juste d'y prendre garde et d'y faire bon accueil; on pourrait fort bien débuter par jeter à la porte les braillards antisémites. Il faut être prévenant, mais avec précaution, et choisir : l'attitude de la noblesse d'Angleterre est un assez bon exemple. Il est trop évident qu'en Allemagne ceux qui risqueraient le moins à entrer en commerce avec eux, ce sont les types assez énergiques et assez forte-

ment accusés du néo-germanisme, par exemple l'officier noble de la Marche prussienne : il serait à tous égards très intéressant d'essayer s'il y aurait moyen d'unir et de greffer l'un sur l'autre l'art de commander et d'obéir, traditionnel et classique dans le pays que je viens de dire, et le génie de l'argent et de la patience, avec son appoint d'intellectualité, chose qui fait encore passablement défaut dans ce même pays. — Mais voilà plus qu'il n'en faut de patriotisme jovial et solennel ; je m'arrête, car je me retrouve au seuil de la question qui me tient à cœur plus que tout, au seuil du « problème européen » tel que je l'entends, je veux dire de l'éducation possible d'une caste nouvelle destinée à régner sur l'Europe.

***

Non certes, ils ne sont pas une race philosophique, ces Anglais. Bacon, c'est une attaque contre tout esprit philosophique ; Hobbes, Hume et Locke sont, plus d'un siècle durant, un ravalement et un amoindrissement de l'idée même de « philosophie ». C'est contre Hume que se dressa Kant, et qu'il se haussa ; c'est de Locke que Schelling put dire : « Je méprise Locke » ; Hegel et Schopenhauer (sans parler de Gœthe) furent unanimes contre le mécanisme à l'anglaise qui fait de l'univers une machine stupide, — Hegel et Schopenhauer, ces deux hommes de génie, frères ennemis en philosophie, qui, attirés vers les pôles opposés de la pensée allemande, furent divisés et furent injustes l'un pour l'autre comme seuls des frères savent l'être. Ce qui manque aux Anglais et leur a toujours manqué, il le savait bien, ce rhéteur à demi comédien, ce brouillon dépourvu de goût que fut Carlyle, et ses grimaces convulsées n'eurent d'autre but que de masquer le défaut qu'il se connaissait, le manque de véritable puissance intellectuelle, de véritable profondeur d'intuition, le manque de philosophie.

C'est un fait significatif, chez une race si dépourvue de philosophie, que son attachement obstiné au christianisme : il lui faut cette discipline pour la moraliser et l'humaniser. L'Anglais, plus morne, plus sensuel, plus énergique et plus brutal que l'Allemand est, pour cette raison même qu'il est le

plus grossier des deux, plus pieux que l'Allemand : c'est qu'il a plus encore que lui besoin du christianisme. Pour un odorat un peu subtil, il y a jusque dans ce christianisme anglais un parfum éminemment anglais de spleen et d'excès alcooliques ; c'est précisément là-contre qu'il est destiné à servir, poison plus délicat contre un poison grossier, et c'est fort bien fait : pour des peuples très grossiers, une intoxication délicate est déjà un progrès, un pas dans la voie de l'esprit. La pesanteur et la rusticité sérieuse des Anglais trouve, après tout, son déguisement, ou mieux son expression et sa traduction les plus supportables dans la gesticulation chrétienne, la prière et les psaumes, et, peut-être, pour tout ce bétail d'ivrognes et de débauchés qui apprit jadis l'art des grognements moraux à la rude école du méthodisme, et qui l'apprend aujourd'hui à l'armée du Salut, la crampe du repentir est-elle relativement le plus haut rendement « d'humanité » qu'on en puisse tirer : cela, je l'accorde volontiers. Mais ce qui est intolérable, même chez l'Anglais le plus perfectionné, c'est son manque de musique, pour parler au figuré (et aussi au propre) : dans tous les mouvements de son âme et de son corps, il n'a ni mesure ni danse, il n'a pas même un désir de mesure et de danse, de musique. Écoutez-le parler ; regardez marcher les plus belles Anglaises : il n'existe pas au monde de plus jolis canards ni de plus beaux cygnes ; — enfin, écoutez-les chanter ! Mais j'en demande trop !...

*
* *

Il y a des vérités qui ne pénètrent nulle part mieux que dans les têtes médiocres, parce qu'elles sont faites à leur mesure ; il y a des vérités qui n'ont d'attrait et de charme que pour les intelligences médiocres : cette proposition peut-être déplaisante est plus que jamais de mise aujourd'hui que la pensée d'Anglais estimables, mais médiocres — je veux dire Darwin, John Stuart Mill et Herbert Spencer — commence à être souveraine maîtresse dans la région moyenne du goût européen. Pour dire vrai, qui songerait à contester que de temps à autre la prédominance d'esprits de ce genre ait

son utilité? On se tromperait si l'on jugeait les esprits de race, les esprits qui prennent leur essor à l'écart, comme particulièrement aptes à établir, à colliger, à ramasser en formules la masse des petits faits ordinaires; ils sont tout au contraire, en leur qualité d'exceptions, dans une situation fort désavantageuse à l'égard des règles. Et puis, ils ont plus à faire que d'apprendre à connaître : leur tâche, c'est d'*être* quelque chose de nouveau, de *signifier* quelque chose de nouveau, de représenter des *valeurs* nouvelles. L'abîme entre le savoir et la puissance agissante est peut-être plus large et plus vertigineux qu'on ne croit : l'homme d'action de grande envergure, le créateur pourrait fort bien être nécessairement un ignorant, tandis que pour des découvertes scientifiques à la manière de Darwin il n'est pas impossible qu'une certaine étroitesse, une certaine sécheresse et une patiente minutie, qu'en un mot quelque chose d'Anglais soit une heureuse prédisposition.

Il ne faut pas oublier qu'une fois déjà les Anglais, par le fait de leur profonde médiocrité, ont déterminé une dépression générale de l'esprit en Europe : ce qu'on appelle les « idées modernes », ou « les idées du XVIIIe siècle », ou encore « les idées françaises », tout ce contre quoi l'esprit allemand s'est levé avec un profond dégoût, tout cela est incontestablement d'origine anglaise. Les Français ne furent que les singes et les acteurs de ces idées, comme ils en furent les meilleurs soldats et malheureusement aussi les premières et plus complètes victimes : car à la maudite anglomanie des « idées modernes » l'âme française a fini par s'appauvrir et s'émacier au point qu'aujourd'hui ses XVIe et XVIIe siècles, son énergie profonde et ardente, la distinction raffinée de ses créations, ne sont plus qu'un souvenir à peine croyable. Mais contre la mode d'aujourd'hui et contre les apparences il faut défendre cette proposition qui est de simple honnêteté historique, et n'en pas démordre : tout ce que l'Europe a connu de *noblesse*, — noblesse de la sensibilité, du goût, des mœurs, noblesse en tous les sens élevés du mot — tout cela est l'œuvre et la création propre de la France; et la vulgarité européenne, la médiocrité plébéienne des idées modernes est l'œuvre de l'Angleterre.



Aujourd'hui encore, la France est le refuge de la culture la plus intellectuelle et la plus raffinée qu'il y ait en Europe. et reste la grande école du goût; mais il faut savoir la découvrir, cette « France du goût ». Qui en fait partie prend soin de se tenir caché : ils sont peu nombreux, et dans ce petit nombre il s'en trouve encore, peut-être, qui ne sont pas très solides sur jambes, soit des fatalistes, des mélancoliques, des malades, soit encore des énervés et des artificiels, qui mettent leur amour-propre à rester cachés. Ils ont ceci en commun qu'ils se bouchent les oreilles pour ne pas entendre la bêtise déchaînée et la gueulerie bruyante du *bourgeois* démocratisé. Car ce qui est au premier plan, c'est une France abêtie et devenue grossière, — cette France qui, tout récemment, aux obsèques de Victor Hugo, s'est livrée à une véritable orgie de mauvais goût et de contentement de soi. Un autre trait encore est commun aux hommes de la « France du goût » : une volonté bien résolue de se défendre de la germanisation intellectuelle, et une impuissance incontestée à triompher dans cette lutte. Dès à présent, je crois bien que dans cette France intelligente, qui est aussi une France pessimiste, Schopenhauer est plus chez lui qu'il ne fut jamais en Allemagne; je ne parle pas de Henri Heine, qui a passé depuis longtemps dans la chair et le sang des lyriques parisiens les plus délicats et les plus précieux, ou de Hegel, qui, dans la personne de Taine — c'est-à-dire du premier des historiens vivants — exerce une action souveraine, presque tyrannique. Quant à Richard Wagner, plus la musique française s'adaptera aux exigences réelles de l'*âme moderne*, plus. on peut le prédire, elle wagnérisera; — elle le fait déjà bien assez!

Il y a cependant trois choses qu'aujourd'hui encore les Français peuvent exhiber avec orgueil comme leur patrimoine propre, comme la marque indélébile de leur ancienne suprématie de culture sur l'Europe, en dépit de tout ce qu'ils ont fait ou laissé faire pour germaniser et démocratiser leur goût. La première, c'est la capacité de passions artistiques, d'enthousiasmes pour la « forme », c'est cette faculté pour qui a été créée,

entre mille autres, l'expression : *l'art pour l'art ;* elle a toujours existé en France depuis trois siècles, et, grâce au respect qu'y inspire « le petit nombre », elle y a toujours rendu possible l'existence d'une littérature de choix, d'une sorte de musique de chambre de la littérature, qu'on chercherait vainement dans le reste de l'Europe. — La seconde supériorité des Français sur l'Europe, c'est leur vieille et riche culture *morale*, grâce à laquelle il existe en moyenne, même chez les petits romanciers des journaux et chez n'importe quel *boulevardier de Paris*, une sensibilité et une curiosité psychologiques dont les autres, les Allemands par exemple, sont incapables, dont ils n'ont même pas idée. Les Allemands n'ont pas eu ce qu'il faut pour en être là : ces quelques siècles d'active éducation morale, que la France a pris la peine de se donner ; et partir de là pour qualifier les Allemands de « naïfs », c'est leur faire un mérite de ce qui est un défaut. Voici qui forme un parfait contraste à l'inexpérience de l'Allemagne et à son innocente abstention de la volupté psychologique — le mortel ennui des relations entre Allemands est assez proche parent de cette innocence — et voici qui exprime parfaitement la curiosité naturelle aux Français et leur richesse inventive dans ce monde d'émotions délicates : je veux parler d'Henri Beyle, ce précurseur et ce divinateur admirable qui, d'une allure à la Napoléon, parcourut *son* Europe, plusieurs siècles d'âme européenne, démêlant et découvrant cette âme ; il fallut deux générations pour le joindre, pour deviner quelques-unes des énigmes qui l'obsédaient et le ravissaient, lui, cet étonnant épicurien et ce curieux interrogateur, qui fut le dernier grand psychologue de la France. — Reste enfin une troisième supériorité. Il y a, au fond de l'âme française, une synthèse presque achevée du Nord et du Midi : les Français doivent à ce trait de leur nature de comprendre bien des choses et d'en faire bien d'autres auquel l'Anglais n'entendra jamais rien. Leur tempérament qu'à des périodes régulières le Midi attire ou bien repousse, leur tempérament que de temps à autre inonde le sang provençal et ligure, les met en garde contre l'horrible « gris sur gris » du Nord, contre les idées-fantômes sans soleil et contre l'anémie. Ils ignorent notre maladie du goût, à nous autres Allemands, qu'en ce moment même on traite résolument en

nous ordonnant force fer et force sang, je veux dire « de la grande politique »; traitement dangereux, dont j'attends encore, dont j'attends toujours les effets, mais toujours sans espoir. A présent encore on sait en France pressentir et deviner la venue de ces hommes rares et difficiles à qui il ne suffit pas d'être d'une patrie et qui savent aimer le Midi dans le Nord, le Nord dans le Midi, et l'on sait aller au-devant de ces *méditerranéens*-nés, de ces « bons Européens ». C'est pour eux que Bizet a écrit de la musique, Bizet, le dernier génie qui ait vu une nouvelle beauté et une nouvelle séduction, Bizet, qui a découvert une terre nouvelle : le midi de la musique.



Grâce aux divisions morbides que la folie des nationalités a mises et met encore entre les peuples de l'Europe, grâce aux politiciens à la vue courte et aux mains promptes qui règnent aujourd'hui avec l'aide du patriotisme, sans soupçonner à quel point leur politique de désunion est fatalement une simple politique d'entr'acte, — grâce à tout cela, et à bien des choses encore qu'on ne peut dire aujourd'hui, on méconnaît ou on déforme mensongèrement les signes qui prouvent de la manière la plus manifeste que l'Europe *veut devenir une*. Tous les hommes un peu profonds et d'esprit large qu'a vus ce siècle ont tendu vers ce but unique le travail secret de leur âme : ils voulurent frayer les voies à un nouvel accord et tentèrent de réaliser en eux-mêmes l'Européen à venir; s'ils appartinrent à une patrie, ce ne fut jamais que par les régions superficielles de leur intelligence, ou aux heures de défaillance, ou l'âge venu : ils se reposaient d'eux-mêmes en devenant « patriotes ». Je songe à des hommes comme Napoléon, Gœthe, Beethoven, Stendhal, Henri Heine, Schopenhauer. Qu'on ne m'en veuille pas trop de nommer à leur suite Richard Wagner. Il ne faut pas se laisser induire à le mal juger par ses propres méprises sur son compte : aux génies de son espèce il n'est pas toujours donné de se comprendre eux-mêmes. Et qu'on ne se laisse point tromper par le vacarme malséant au moyen duquel en ce moment même, en France, on cherche à le repousser et à l'ex-

clure[1] : cela n'empêche qu'il n'y ait une parenté étroite et intime entre le romantisme tardif des Français des années 1840 à 1850 et Richard Wagner. Ils ont en commun les mêmes aspirations, les plus hautes et les plus profondes : c'est l'âme de l'Europe, de l'Europe *une*, qui, sous la véhémente diversité de leurs expressions artistiques, fait effort vers autre chose, vers une chose plus haute. — Vers quoi? vers une lumière nouvelle ? vers un soleil nouveau ? Mais qui se flatterait d'expliquer avec précision ce que ne surent pas énoncer clairement ces maîtres, créateurs de nouveaux modes d'expression artistique ? Une seule chose est certaine, c'est qu'ils furent tourmentés d'un même élan, c'est qu'ils *cherchèrent* de la même façon, eux, les derniers grands chercheurs !

Tous dominés par la littérature, qui imprégnait jusqu'à l'œil des peintres et l'oreille des musiciens, ils furent les premiers artistes qui aient eu une culture littéraire universelle ; presque tous écrivains ou poètes, maniant presque tous plusieurs arts et plusieurs sens, et les interprétant l'un par l'autre — Wagner, comme musicien, est un peintre, comme poète un musicien, et, en général, comme artiste, est un acteur; — tous fanatiques de l'*expression* à tout prix — je songe surtout à Delacroix, très proche parent de Wagner; — tous grands inventeurs dans le champ du sublime, comme aussi du laid et du hideux, plus grands inventeurs encore en matière d'effet, de mise en scène, d'étalage ; tous ayant du talent bien au delà de leur génie ; tous virtuoses jusque dans les moelles, sachant les secrets accès à ce qui séduit, enchante, contraint, subjugue ; tous ennemis-nés de la logique et des lignes droites, assoiffés de l'étrange, de l'exotique, du monstrueux, du contrefait, du contradictoire ; et puis, en tant qu'hommes, tous Tantales de la volonté, plébéiens parvenus, également incapables d'une allure noble, mesurée et lente dans la conduite de leur vie et dans leur production artistique, — songez par exemple à Balzac ; — travailleurs effrénés, se dévorant eux-mêmes à force de travail ; ennemis des lois et révoltés en morale, ambitieux et avides sans mesure, sans répit, sans plaisir ; tous venant enfin se briser et s'écrouler aux pieds de la croix du Christ — (et ils

1. Écrit en 1885.

avaient raison : car qui d'entre eux eût eu assez de profondeur et de spontanéité créatrice pour une philosophie de l'Antechrist ?) ; — en somme ce fut là toute une famille d'hommes audacieux jusqu'à la folie, magnifiquement violents, emportés eux-mêmes et emportant les autres d'un essor superbe, une famille d'hommes supérieurs destinés à enseigner à leur siècle — au siècle de la foule ! — ce qu'est un « homme supérieur »...

C'est affaire aux Allemands amis de Richard Wagner de se demander s'il y a dans l'art wagnérien quelque chose qui soit purement allemand, ou si le caractère distinctif de cet art n'est pas précisément de dériver de sources et de suggestions *supra-allemandes :* mais dans cette évaluation, on doit faire la place qu'il mérite à ce fait qu'il fallut Paris pour donner à Wagner sa marque propre, qu'il s'y sentit porté d'un irrésistible élan à l'époque la plus décisive de sa vie, et qu'il ne se formula définitivement à lui-même ses desseins sur le monde et son auto-apostolat que lorsqu'il eut sous les yeux comme modèle le socialisme français. Une analyse plus délicate établira peut-être, à l'honneur de ce qu'il y a d'allemand dans Richard Wagner, qu'il fit tout d'une manière plus forte, plus audacieuse, plus rude, plus haute que n'eût pu le faire un Français du XIXe siècle — grâce au fait que nous autres, Allemands, nous sommes restés plus proches de la barbarie que les Français ; — peut-être même ce que Richard Wagner a créé de plus surprenant, sera-t-il à tout jamais insaisissable, incompréhensible, inimitable pour toute la race latine si tardive : je veux dire la figure de Siegfried, de cet homme *très libre*, beaucoup trop libre, peut-être, et trop rude, et trop joyeux, et trop bien portant, et trop anti-catholique pour le goût de peuples très vieux et très civilisés. Peut-être même ce Siegfried anti-latin fut-il un péché contre le romantisme ; mais ce péché, Wagner l'a racheté largement dans sa triste et confuse vieillesse lorsque, anticipant sur une mode qui est devenue depuis une politique, il s'est mis, avec toute sa véhémence religieuse, à prêcher aux autres, sinon à entreprendre lui-même, le chemin qui mène à Rome.

FRIEDRICH NIETZSCHE

(Traduction de Henri Albert.)

RAMUNTCHO[1]

XVII

Le lendemain dimanche, ils étaient allés religieusement, tous ensemble, entendre une des messes du clair matin, pour pouvoir rentrer à Etchézar le jour même, aussitôt après la grande partie de paume. Or, c'était ce retour, plus encore que le jeu, qui intéressait Gracieuse et Raymond, car, suivant leur espérance, Pantchika et sa mère resteraient à Erribiague, et eux s'en iraient, serrés l'un contre l'autre, dans la très petite voiture des Detcharry, sous la surveillance indulgente et légère d'Arrochkoa : cinq ou six heures de voyage, tous trois seuls, par les routes de printemps, sous les verdures nouvelles, avec des haltes amusantes dans des villages inconnus.

Dès onze heures du matin, ce beau dimanche, les abords de la place s'encombrèrent de montagnards, descendus de tous les sommets, accourus de tous les sauvages hameaux d'alentour. C'était une partie internationale, trois joueurs de

1. Voir la *Revue* des 15 décembre 1896 et 1er janvier 1897.

France contre trois d'Espagne, et, dans l'assistance, les Basques espagnols dominaient; on y voyait même quelques larges sombreros, des vestes et des guêtres du vieux temps.

Les juges des deux nations, désignés par le sort, se saluèrent avec une courtoisie surannée, et la partie s'engagea, dans un grand silence d'attente, sous un accablant soleil qui gênait les joueurs malgré leurs bérets rabattus en visière sur leurs yeux.

Ramuntcho bientôt, et après lui Arrochkoa, furent acclamés comme des triomphateurs. Et on regardait ces deux petites étrangères, si attentives, au premier rang, si jolies aussi avec leurs élégants corsages roses, et on se disait: « Ce sont leurs promises, aux deux beaux joueurs ». Alors Gracieuse, qui entendait tout, se sentait très fière de son jeune fiancé.

Midi. Ils jouaient depuis bientôt une heure. Le vieux mur, au faîte arrondi comme une coupole, se fendillait de sécheresse et de chaleur sous son badigeon d'ocre jaune. Les grandes masses pyrénéennes, plus voisines encore ici qu'à Etchézar, plus écrasantes et plus hautes, dominaient de partout ces petits groupes humains qui s'agitaient dans un repli profond de leurs flancs. Et le soleil tombait d'aplomb sur les lourds bérets des hommes, sur les têtes nues des femmes, chauffant les cerveaux, grandissant les enthousiasmes. La foule passionnée donnait de la voix, et les pelotes bondissaient, quand commença de tinter doucement l'*Angelus*. Alors un vieil homme, tout couturé, tout basané, qui attendait ce signal, emboucha son clairon, — son ancien clairon des zouaves d'Afrique, — et sonna « aux champs ». Et on vit se lever toutes les femmes qui s'étaient assises; tous les bérets tombèrent, découvrant des chevelures noires, blondes ou blanches, et le peuple entier fit le signe de la croix, tandis que les joueurs, aux poitrines et aux fronts ruisselants, s'étaient immobilisés au plus ardent de la partie, et demeuraient recueillis, la tête inclinée vers la terre...

Au coup de deux heures, le jeu ayant fini glorieusement pour les Français, Arrochkoa et Ramuntcho montèrent dans

leur petite voiture, reconduits et acclamés par tous les jeunes d'Erribiague ; puis Gracieuse prit place entre eux deux, et ils partirent pour leur longue route charmante, les poches garnies de l'or qu'ils venaient de gagner, ivres de joie, de bruit et de soleil.

Et Ramuntcho, qui gardait à sa moustache le goût du baiser d'hier, avait envie, en s'en allant, de leur crier à tous : « Cette petite, que vous voyez, si jolie, est à moi! Ses lèvres sont à moi, je les tenais hier entre les miennes et je les y reprendrai encore ce soir! »

Ils partirent et tout de suite retrouvèrent le silence, dans les vallées ombreuses aux parois garnies de digitales et de fougères...

Rouler pendant des heures sur les petites routes pyrénéennes, changer de place presque tous les jours, parcourir le pays basque en tous sens, aller d'un village à un autre, appelé ici par une fête, là par une aventure de frontière, c'était maintenant la vie de Ramuntcho, la vie errante que le jeu de paume lui faisait pendant ses journées, et la contrebande, pendant ses nuits.

Des montées, des descentes, au milieu d'un monotone déploiement de verdure. Des bois de chênes et de hêtres, presque inviolés et demeurés tels que jadis, aux siècles tranquilles...

Quand venait à passer quelque logis antique, égaré dans ces solitudes d'arbres, ils ralentissaient pour s'amuser à lire, au-dessus de la porte, la traditionnelle légende, inscrite dans le granit : « *Ave Maria!* En l'an 1600, ou en l'an 1500, un tel, de tel village, a bâti cette maison, pour y vivre avec une telle, son épouse ».

Très loin de toute habitation humaine, dans un recoin de ravin où il faisait plus chaud qu'ailleurs, à l'abri de tous les souffles, ils rencontrèrent un marchand de saintes images qui s'essuyait le front. Il avait posé à terre son panier, tout plein de ces peinturlures aux cadres dorés qui représentent des saints et des saintes, avec des légendes euskariennes, et dont les Basques aiment encore garnir leurs vieilles chambres aux murs blancs. Et il était là, épuisé de fatigue et de

chaleur, comme échoué dans les fougères, à un tournant de ces petites routes de montagne qui s'en vont solitaires sous des chênes.

Gracieuse voulut descendre et lui acheter une Sainte Vierge.

— C'est, dit-elle à Raymond, pour, plus tard, la mettre *chez nous*, en souvenir...

Et l'image, éclatante dans son cadre d'or, s'en alla avec eux sous les longues voûtes vertes...

Ils firent un détour, car ils voulaient passer par certaine vallée des Cerisiers, non pas dans l'espoir d'y trouver déjà des cerises, en avril, mais pour montrer à Gracieuse ce lieu, qui est renommé dans tout le pays basque.

Il était près de cinq heures, le soleil déjà bas, quand ils arrivèrent là. Une région ombreuse et calme, où le crépuscule printanier allait descendre en caresse sur la magnificence des feuillées d'avril. L'air y était frais et suave, embaumé de senteurs de foins, de senteurs d'acacias. Des montagnes — très hautes surtout vers le nord pour y faire le climat plus doux — l'entouraient de toutes parts, y jetant le mélancolique mystère des édens fermés.

Et, quand les cerisiers apparurent, ce fut une gaie surprise : ils étaient déjà rouges, au 20 avril!

Personne, dans ces chemins, au-dessus desquels ces grands cerisiers étendaient, comme un toit, leurs branches toutes perlées de corail.

Çà et là seulement, quelques maisons d'été encore inhabitées, quelques jardins à l'abandon, envahis par les hautes herbes et les buissons de roses.

Alors, ils mirent leur cheval au pas ; puis, chacun à son tour, se débarrassant des rênes et se tenant debout dans la voiture, ils s'amusèrent à manger ces cerises à même les arbres, en passant et sans s'arrêter. Après, ils en piquèrent des bouquets à leur boutonnière, ils en cueillirent des branches pour les attacher à la tête du cheval, aux harnais, à la lanterne : on eût dit un petit équipage paré pour quelque fête de jeunesse et de joie...

— A présent, dépêchons-nous! pria Gracieuse. Pourvu qu'il fasse assez clair, au moins, quand nous arriverons à

Etchézar, pour que le monde nous voye passer, décorés comme nous sommes !

Quant à Ramuntcho, lui, à l'approche de ce tiède crépuscule, il songeait surtout au rendez-vous du soir, au baiser qu'il oserait recommencer, pareil à celui d'hier, en reprenant la lèvre de Gracieuse entre ses lèvres à lui, comme une cerise...

XVIII

Mai ! l'herbe monte, monte de partout comme un tapis somptueux, comme du velours à longue soie, spontanément émané de la terre.

Pour arroser cette région des Basques, qui tout l'été demeure humide et verte comme une sorte de Bretagne plus chaude, les vapeurs errantes sur la mer de Biscaye s'assemblent toutes dans ce fond de golfe, s'arrêtent aux cimes pyrénéennes et se fondent en pluies. De longues averses tombent, qui sont décevantes un peu, mais après lesquelles la terre sent les fleurs et le foin nouveau.

Dans les champs, le long des chemins, s'épaississent hâtivement les herbages ; tous les rebords des sentiers sont comme feutrés par l'épaisseur magnifique des gramens ; partout, c'est une profusion de pâquerettes géantes, de boutons d'or à hautes tiges, d'amourettes roses, et de très larges mauves roses comme celles des printemps d'Algérie.

Et, aux longs crépuscules tièdes, d'une couleur d'iris pâle ou d'un bleu de cendre, chaque soir les cloches du mois de Marie résonnent longtemps dans l'air, sous la masse des nuages accrochés aux flancs des montagnes.

Durant ce mois de mai, avec le petit groupe des nonnes noires, aux babils discrets, aux rires puérils et sans vie, Gracieuse, à toute heure, se rendait à l'église. Hâtant le pas sous les fréquentes ondées, elles traversaient ensemble le cimetière plein de roses ; ensemble, toujours ensemble, la petite fiancée clandestine, aux robes claires, et les filles embéguinées, aux

longs voiles de deuil ; pendant la journée, elles apportaient des bouquets de fleurs blanches, des pâquerettes, des gerbes de grands lys ; le soir, c'était pour venir chanter, dans la nef encore plus sonore que le jour, les cantiques doucement joyeux de la Vierge Marie :

— Salut, reine des Anges ! Étoile de la mer, salut !...

Oh ! la blancheur des lys éclairée par les cierges, leurs feuilles blanches et leur pollen jaune en poussière d'or ! Oh ! leurs senteurs, dans les jardins ou dans l'église, pendant les crépuscules de printemps !...

Et sitôt que Gracieuse entrait là, le soir, au bruit mourant des cloches, — quittant le pâle demi-jour du cimetière plein de roses pour la nuit étoilée de cierges, qui déjà régnait dans l'église, quittant l'odeur des foins et des roses pour celle de l'encens et des grands lys coupés, passant de l'air tiède et vivant du dehors à ce froid lourd et sépulcral que les siècles amassent dans les vieux sanctuaires, — un calme particulier tout de suite se faisait dans son âme, un apaisement de tous ses désirs, un renoncement à toutes ses terrestres joies. Puis, quand elle s'était agenouillée, quand les premiers cantiques avaient pris leur vol sous la voûte aux sonorités infinies, cela devenait peu à peu une extase, un état plein de rêves, un état visionnaire que traversaient de confuses apparitions blanches : des blancheurs, des blancheurs partout ; des lys, des myriades de gerbes de lys, et de blanches ailes, des tremblements d'ailes d'anges...

Oh ! rester longuement ainsi, oublier toutes choses, et se sentir pure, sanctifiée et immaculée, sous ce regard de fascination ineffable et douce, sous ce regard d'irrésistible appel, que laissait tomber du haut du tabernacle la Vierge sainte aux longs vêtements blancs !...

Mais, quand elle se retrouvait dehors, quand la nuit de printemps la réenveloppait de tiédeurs et de souffles de vie, le souvenir du rendez-vous qu'elle avait promis hier, hier ainsi que tous les jours, chassait comme un vent d'orage les visions de l'église. Dans l'attente du contact de Raymond, dans l'attente de la senteur de ses cheveux, du frôlement de sa moustache, du goût de ses lèvres, elle se sentait prête à défaillir, à s'affaisser comme une blessée au milieu des étranges

compagnes qui la reconduisaient, des paisibles et spectrales nonnettes noires.

Et, l'heure venue, malgré toutes ses résolutions elle était là anxieuse et ardente, aux aguets du moindre bruit de pas, le cœur battant si une branche du jardin remuait dans la nuit, — torturée par le moindre retard du bien aimé.

Il arrivait, lui, toujours de son même pas silencieux de rôdeur nocturne, la veste sur l'épaule, avec autant de précautions et de ruses que pour les plus dangereuses contrebandes.

Par les nuits pluvieuses, si fréquentes durant ces printemps basques, elle restait dans sa chambre de rez-de-chaussée, et lui s'asseyait sur le rebord de la fenêtre ouverte, ne cherchant pas à entrer, n'en ayant pas d'ailleurs la permission. Et ils se tenaient là, elle en dedans, lui en dehors, mais leurs bras noués, leurs têtes se touchant, la joue de l'un longuement posée contre la joue de l'autre.

Quand il faisait beau, elle escaladait cette fenêtre basse pour l'attendre dehors, et c'était sur le banc du jardin que se passaient leurs longs tête-à-tête presque sans paroles. Entre eux deux, ce n'étaient même plus ces continuels chuchotements en sourdine dont les amoureux sont coutumiers ; non, c'étaient plutôt des silences. D'abord ils n'osaient pas causer, de peur d'être découverts, car les moindres murmures de voix, la nuit, s'entendent. Et puis, tant que rien de nouveau ne menaçait leur vie ainsi arrangée, quel besoin avaient-ils de se parler ? qu'est-ce qu'ils auraient bien pu se dire, qui valût mieux que les longs contacts de leurs mains jointes et de leurs têtes appuyées ?

La possibilité d'être surpris les tenait souvent l'oreille au guet, dans une inquiétude qui rendait plus délicieuse ensuite les moments où ils s'abandonnaient davantage, la confiance reprise... Personne du reste ne les épouvantait comme Arrochkoa, très fin rôdeur nocturne lui-même, et toujours si au courant des allées et venues de Ramuntcho... Malgré son indulgence à leurs projets, que ferait-il, celui-là, s'il venait à tout découvrir ?...

Oh ! les vieux bancs de pierre, sous des branches, devant les portes des maisons isolées, quand tombent les soirs attiédis

de printemps!... Le leur était une vraie cachette d'amour, et même il se faisait là chaque soir une musique pour eux, car, dans toutes les pierres du mur voisin, habitaient de ces rainettes chanteuses, bestioles du midi, qui, dès la nuit tombée, donnent de minute en minute une petite note brève, discrète, drôle, participant de la cloche de cristal et du gosier d'enfant. On produirait quelque chose de semblable en touchant çà et là, sans jamais appuyer ni tenir, le clavier d'un orgue à voix céleste. Il y en avait d'ailleurs partout, de ces rainettes, qui se répondaient en différents tons; même celles de dessous le banc, tout près d'eux, rassurées par leur immobilité, chantaient aussi de temps à autre; alors ce petit son brusque et doux, si rapproché, les faisait tressaillir et sourire. Toute l'exquise obscurité d'alentour était comme animée de cette musique-là, qui se continuait au loin, dans le mystère des feuilles et des pierres, au fond de tous les petits trous noirs des rochers ou des murailles; cela semblait un carillon en miniature, ou plutôt une sorte de grêle concert un peu persifleur, — oh! mais très peu et sans malice aucune, — mené timidement par d'inoffensifs gnomes. Et cela rendait la nuit plus vivante et plus amoureuse...

Après les audaces enivrées des premières fois, la frayeur les prenait davantage, et, quand l'un d'eux avait quelque chose de particulier à dire, il entraînait d'abord l'autre par la main sans parler; cela signifiait qu'il fallait marcher, doucement, doucement, comme des chats en maraude, jusqu'à une allée, derrière la maison, où l'on pouvait causer sans crainte.

— Où demeurerons-nous, Gracieuse? — demandait Raymond, un soir.

— Mais... chez toi, j'avais pensé.

— Ah! oui, moi aussi, j'avais pensé de même... Seulement je craignais que tu ne trouves bien triste d'être si loin de la paroisse et de la place...

— Oh!... avec toi, trouver quelque chose triste?...

— Alors, on renverrait ceux qui demeurent en bas, dis, et on prendrait la grande chambre qui regarde la route d'Hasparitz...

C'était pour lui une joie de plus, que de savoir sa maison

acceptée par Gracieuse, d'être sûr qu'elle viendrait apporter le rayonnement de sa présence dans ce vieux logis aimé, et qu'ils feraient là leur nid pour la vie...

XIX

Voici venir les longs crépuscules pâles de juin, un peu voilés comme ceux de mai, moins incertains cependant et plus tièdes encore. Dans les jardins, les lauriers-roses de pleine terre, qui commencent de fleurir à profusion, deviennent des gerbes magnifiquement rosées. A la fin de chaque journée de labeur, les bonnes gens s'asseyent dehors devant les portes, pour regarder la nuit tomber, — la nuit qui bientôt embrume et confond, sous les voûtes de platanes, leurs groupes assemblés pour de bienfaisants repos. Et de tranquilles mélancolies descendent sur les villages, pendant ces interminables soirs...

Pour Ramuntcho, c'est l'époque où la contrebande devient un métier presque sans peine, avec des heures charmantes : marcher vers les sommets, à travers les nuages printaniers; franchir des ravins, errer dans des régions de sources et de figuiers sauvages; dormir, pour attendre l'heure convenue avec les carabiniers complices, sur des tapis de menthes et d'œillets... La bonne senteur des plantes imprégnait ses habits, sa veste jamais mise qui ne lui servait que d'oreiller ou de couverture; — et Gracieuse quelquefois lui disait le soir : « Je sais la contrebande que vous avez faite la nuit dernière, car tu sens les menthes de la montagne au-dessus de Mendiazpi », — ou bien : « Tu sens les absinthes du marais de Subernoa ».

Elle, Gracieuse, regrettait le mois de Marie, les offices de la Vierge dans la nef parée de fleurs blanches. Par les crépuscules sans pluie, avec les sœurs et quelques « grandes » de leur classe, on allait s'asseoir sous le porche de l'église, contre le mur bas du cimetière d'où la vue plonge dans les vallées d'en dessous. Là, c'étaient des causeries, ou bien de ces jeux très enfantins, auxquels les nonnes se prêtent toujours si volontiers.

C'étaient aussi des méditations longues et étranges, quand on ne jouait pas et qu'on ne causait plus, des méditations auxquelles le déclin du jour, le voisinage de l'église, des tombes et de leurs fleurs, donnait bientôt une sérénité détachée des choses et comme affranchie de tout lien avec les sens. Dans ses premiers rêves mystiques de petite fille, — inspirés surtout par les rites pompeux du culte, par la voix des orgues, les bouquets blancs, les mille flammes des cierges, — c'étaient des images seulement qui lui apparaissaient, — il est vrai, de très rayonnantes images : autels qui posaient sur des nuées, tabernacles d'or où vibraient des musiques, et où venaient s'abattre de grands vols d'anges. Mais ces visions-là maintenant faisaient place à des idées : elle entrevoyait cette paix et ce suprême renoncement que donne la certitude d'une vie céleste ne devant jamais finir ; elle concevait d'une façon plus haute que jadis la mélancolique joie d'abandonner tout pour n'être qu'une partie impersonnelle de cet ensemble de nonnes blanches, ou bleues, ou noires, qui, des innombrables couvents de la terre, font monter vers le ciel une immense et perpétuelle intercession pour les péchés du monde...

Cependant, dès que la nuit était tombée tout à fait, le cours de ses pensées redescendait chaque soir fatalement vers les choses enivrantes et mortelles. L'attente, la fiévreuse attente commençait, de minute en minute plus impatiente. Il lui tardait que ses froides compagnes au voile noir fussent rentrées dans le sépulcre de leur couvent, et d'être seule dans sa chambre, libre enfin dans la maison endormie, prête à ouvrir sa fenêtre pour guetter le bruit léger des pas de Raymond.

Le baiser des amants, le baiser sur les lèvres, était maintenant une chose acquise dont ils n'avaient plus la force de se priver. Et ils le prolongeaient beaucoup, ne voulant ni l'un ni l'autre, par scrupules et par pudeur charmante, s'accorder davantage.

D'ailleurs, si l'enivrement qu'ils se donnaient ainsi était bien un peu trop charnel, il y avait entre eux cette tendresse absolue, infinie, unique, par laquelle toutes choses sont élevées et purifiées.

XX

Ramuntcho, ce soir-là, était venu au rendez-vous plus tôt que de coutume, — avec plus d'hésitation aussi dans sa marche et son escalade, car l'on risque, par ces soirs de juin, de trouver des filles attardées le long des chemins, ou bien des garçons, derrière les haies, en maraude d'amour.

Et, par hasard, elle était déjà seule en bas, regardant au dehors, sans cependant l'attendre.

Tout de suite, elle remarqua son allure agitée, ou joyeuse, et devina du nouveau. N'osant pas s'approcher trop, il lui fit signe qu'il fallait vite venir, enjamber la fenêtre, gagner l'allée obscure où l'on causait sans crainte. Puis, dès qu'elle fût près de lui, à l'ombre nocturne des arbres, il la prit par la taille et lui annonça brusquement cette grande nouvelle qui, depuis le matin, bouleversait sa jeune tête et celle de Franchita sa mère.

— L'oncle Ignacio a écrit!

— Vrai? l'oncle Ignacio!...

C'est qu'elle savait, elle aussi, que cet oncle aventurier, cet oncle d'Amérique, disparu depuis tant d'années, n'avait jusqu'ici songé à envoyer qu'un étrange bonjour, par un matelot de passage.

— Oui!... Et il dit qu'il a du bien là-bas, dont il faut s'occuper, de grandes prairies, des troupes de chevaux; qu'il n'a pas d'enfants, que, si je voulais aller m'établir près de lui, avec une gentille Basquaise épousée au pays, il serait content de nous adopter tous deux... Oh! je crois que ma mère viendrait aussi... Donc, si tu voulais... ce serait dès maintenant que nous pourrions nous marier... Tu sais, on en marie d'aussi jeunes, c'est permis... A présent que je serais adopté par l'oncle et que j'aurais une vraie position, elle consentirait, ta mère, je pense... Et ma foi, tant pis pour le service militaire, n'est-ce pas, dis?...

Ils s'assirent, sur des pierres moussues qui étaient là, leurs têtes tournant un peu, aussi troublés l'un que l'autre

par l'approche et la tentation imprévue du bonheur. Ainsi, ce ne serait plus dans un incertain avenir, après son temps de soldat, ce serait presque tout de suite; ce serait dans deux mois, dans un mois peut-être, que cette communion de leurs âmes et de leurs chairs, si ardemment désirée et aujourd'hui si défendue, hier encore si lointaine, pourrait être accomplie sans péché, honnête aux yeux de tous, permise et bénie... Oh! jamais ils n'avaient envisagé cela de si près... et ils appuyaient l'un contre l'autre leurs fronts alourdis de trop de pensées, fatigués tout à coup d'une sorte de trop délicieux délire... Autour d'eux, l'odeur des fleurs de juin montait de toute la terre, emplissait la nuit d'une suavité immense. Et, comme s'il n'y avait pas encore assez de senteurs épandues, les jasmins, les chèvrefeuilles des murs exhalaient d'instant en instant, par bouffées intermittentes, l'excès de leur parfum; on eût dit que des mains balançaient en silence des cassolettes dans l'obscurité, pour quelque fête cachée, pour quelque enchantement magnifique et secret.

Il y a souvent et partout de ces très mystérieux enchantements-là, qui émanent de la nature même, commandés par on ne sait quelle souveraine volonté aux desseins insondables, pour nous donner le change à tous, sur la route de la mort...

— Tu ne me réponds pas, Gracieuse, tu ne me dis rien?...

Il voyait bien qu'elle était grisée, elle aussi, comme lui, et pourtant il devinait, à sa façon de rester si longtemps muette, que des ombres devaient s'amasser sur son rêve charmeur et beau.

— Mais, demanda-t-elle enfin, tes papiers de naturalisation, tu les as déjà reçus, n'est-ce pas?...

— Oui, c'est arrivé depuis la semaine dernière, tu sais bien... Et c'est toi, d'ailleurs, qui m'avais commandé de les faire, ces démarches-là...

— Et alors, tu es Français aujourd'hui... Et alors, si tu manques à ton service militaire, tu es déserteur!

— Dame!... Dame oui!... Déserteur, non; mais *insoumis*, je crois, ça s'appelle..., et ça ne vaut pas mieux, du reste, puisqu'on ne peut plus revenir... Moi qui n'y pensais pas!...

Comme elle était torturée à présent d'en être cause, de l'avoir elle-même poussé à cet acte-là, qui faisait planer une menace si noire sur la joie à peine entrevue! Oh! mon Dieu, déserteur, lui, son Ramuntcho! C'est-à-dire banni à jamais du cher pays basque!... Et ce départ pour les Amériques, devenu tout à coup effroyablement grave, solennel, comme une sorte de mort, puisqu'il serait sans retour possible!... Alors, que faire?...

Voici donc qu'ils restaient anxieux et muets, chacun d'eux préférant se soumettre à la volonté de l'autre, et attendant, avec un égal effroi, la décision qui serait prise, pour partir ou pour rester. Du fond de leurs deux jeunes cœurs montait peu à peu une même et pareille détresse, empoisonnant le bonheur offert là-bas, dans ces Amériques d'où l'on ne reviendrait plus... Et les petites cassolettes nocturnes des jasmins, des chèvrefeuilles, des tilleuls, continuaient de plus belle à lancer dans l'air des bouffées exquises pour les enivrer; l'obscurité dont ils étaient enveloppés semblait de plus en plus caressante et douce; dans le silence du village et de la campagne, les rainettes des murailles donnaient de minute en minute leur petite note flûtée, qui semblait un très discret appel d'amour, sous le velours des mousses; et, à travers la dentelle noire des feuillages, dans la sérénité d'un ciel de juin qu'on eût dit à jamais inaltérable, ils voyaient scintiller, comme une simple et gentille poussière de phosphore, la multitude terrifiante des mondes.

Le couvre-feu cependant commença de sonner à l'église. Or, le timbre de cette cloche, la nuit surtout, représentait pour eux quelque chose d'unique sur la terre; en ce moment, c'était même comme une voix qui serait venue apporter, dans leur indécision, son avis, son conseil décisif et tendre. Muets toujours, ils l'écoutaient avec une émotion croissante, d'une intensité jusqu'alors inconnue, la tête brune de l'un appuyée contre la tête blonde de l'autre. Elle disait, la voix conseillère, la chère voix protectrice : « Non, ne vous en allez pas pour toujours; les lointains pays sont faits pour le temps de la jeunesse; mais il faut pouvoir revenir à Etchézar: c'est ici qu'il faut vieillir et mourir; nulle part au monde vous ne dormiriez comme dans ce cimetière autour de l'église, où

l'on peut, même couché sous la terre, m'entendre sonner encore... » Ils cédaient de plus en plus à la voix de la cloche, les deux enfants dont l'âme était religieuse et primitive. Et Raymond sentit bientôt couler sur sa joue une larme de Gracieuse :

— Non, dit-il enfin, déserter, non ; je crois, vois-tu, que je n'en aurais pas le courage...

— Je pensais la même chose que toi, mon Ramuntcho, dit-elle. Non, ne faisons pas cela... Mais j'attendais, pour te le laisser dire...

Alors, il s'aperçut qu'il pleurait lui aussi, comme elle...

Donc, le sort en était jeté, ils laisseraient passer le bonheur, qui était là, à leur portée, presque sous leur main ; ils remettraient tout à un avenir incertain et si reculé !...

Et à présent, dans la tristesse, dans le recueillement de leur grande décision prise, ils se communiquaient ce qui leur semblait de mieux à faire :

— On pourrait, disait-elle, lui répondre une jolie lettre, à ton oncle Ignacio ; lui écrire que tu acceptes, que tu viendras avec beaucoup de plaisir aussitôt après ton service militaire ; ajouter même, si tu veux, que celle avec qui tu es fiancé le remercie comme toi et se tiendra prête à te suivre ; mais que, déserter, tu ne le peux pas.

— Et, à ta mère, si tu lui en parlais dès maintenant, toi, Gatchutcha, pour voir un peu ce qu'elle en penserait ?... Car enfin, voici que ce n'est plus comme autrefois, tu comprends bien, je ne suis plus un abandonné comme j'étais...

... Des pas légers derrière eux, dans le chemin... Et au-dessus du mur, la silhouette apparue d'un jeune homme, qui s'était approché sur la pointe de ses espadrilles, comme pour les épier !...

— Va-t'en, sauve-toi, mon Ramuntcho, à demain soir !...

En une demi-seconde, plus personne : lui, tapi dans une broussaille, elle, envolée vers sa chambre.

Fini, leur entretien grave ! Fini jusqu'à quand ? Jusqu'à demain ou jusqu'à toujours ?... Sur leurs adieux, brusques ou prolongés, épouvantés ou paisibles, chaque fois, chaque nuit, pesait la même incertitude de se revoir...

XXI

La cloche d'Etchézar, la même chère vieille cloche, celle des tranquilles couvre-feu, celle des fêtes et celle des agonies. sonnait joyeusement, au beau soleil de juin. Le village était tendu partout de draps blancs, de broderies blanches, et la procession de la Fête-Dieu défilait très lente, sur une verte jonchée de fenouils et de roseaux coupés dans les marais d'en bas.

Les montagnes paraissaient proches et sombres, un peu farouches avec leurs tons bruns et leurs tons fauves, au-dessus de cette blanche théorie de petites filles cheminant sur un tapis de feuilles et d'herbes fauchées.

Toutes les vieilles bannières de l'église étaient là, éclairées par ce soleil qu'elles connaissent depuis des siècles, mais qu'elles ne voient qu'une ou deux fois l'an, aux jours consacrés.

La grande, celle de la Vierge, en soie blanche brodée d'or éteint, s'avançait portée par Gracieuse, qui marchait tout de blanc vêtue et les yeux perdus en plein rêve mystique. Derrière les jeunes filles, venaient les femmes, toutes les femmes du village, coiffées d'un voile noir, y compris Dolorès et Franchita, les deux ennemies. Des hommes, assez nombreux encore, fermaient ce cortège, le cierge à la main, le béret bas, — mais c'étaient surtout des chevelures grises, des visages aux expressions vaincues et résignées, des têtes de vieillards.

Gracieuse, en tenant haut la bannière de la Vierge, devenait à cette heure une petite illuminée ; elle se croyait en marche, comme après la mort, vers les célestes tabernacles. Et quand, par instants, le souvenir des lèvres de Raymond traversait son rêve, elle avait l'impression, au milieu de tout ce blanc, d'une souillure cuisante, bien que délicieuse. Vraiment, à mesure que ses pensées de jour en jour s'élevaient, ce qui la ramenait sans cesse vers lui, c'était moins les sens, susceptibles chez elle d'être domptés, que de plus en plus la tendresse, la vraie, la profonde, celle qui résiste au temps et

aux déceptions de la chair. Et cette tendresse-là, d'ailleurs, s'augmentait encore de ce que Raymond était moins fortuné qu'elle-même et plus abandonné dans la vie, n'ayant pas eu de père...

XXII

— Eh bien! Gatchutcha, tu lui en as enfin parlé, à ta maman, de l'oncle Ignacio! — demandait Raymond, très tard, le même soir, dans l'allée du jardin, sous des rayons de lune.

— Pas encore, non, je n'ai pas osé... C'est que, vois-tu, comment lui expliquer que je sais toutes ces choses, moi, puisque je suis censée ne plus causer avec toi jamais, et qu'elle m'en a fait défense?... Songe un peu, si j'allais lui donner soupçon!... Après, ce serait fini, nous ne pourrions plus nous voir! J'aimerais mieux remettre à plus tard, à quand tu auras quitté le pays, car alors tout me sera égal...

— C'est vrai!... Attendons, puisque je vais partir.

En effet, il allait partir et déjà leurs soirs étaient comptés.

Maintenant qu'ils avaient définitivement laissé échapper ce bonheur immédiat, offert là-bas dans les prairies d'Amérique, il leur semblait préférable de hâter le départ de Raymond pour l'armée, afin qu'il fût de retour plus vite aussi. Donc, ils avaient décidé qu'il demanderait à « devancer l'appel », qu'il irait s'engager dans l'infanterie de marine, le seul corps où l'on ait la faculté de ne servir que trois ans. Et, comme il leur fallait, pour être plus certains de ne pas manquer de courage, une époque précise, envisagée longtemps à l'avance, ils avaient fixé la fin de septembre, après la grande série des jeux de paume.

Cette séparation de trois années, ils la contemplaient d'ailleurs avec une confiance absolue dans l'avenir, tant ils se croyaient sûrs l'un de l'autre, et d'eux-mêmes, et de leur impérissable amour. Mais c'était cependant une attente qui déjà leur serrait le cœur étrangement; cela jetait une mélancolie imprévue sur les choses même les plus indifférentes

d'ordinaire, sur la fuite des journées, sur les moindres indices de la saison prochaine, sur l'éclosion de certaines plantes, sur l'épanouissement de certaines espèces de fleurs, sur tout ce qui présageait l'arrivée et la marche si rapide de leur dernier été.

XXIII

Déjà les feux de la Saint-Jean ont flambé, joyeux et rouges dans une claire nuit bleue, — et la montagne espagnole, là-bas, semblait ce soir-là brûler comme une gerbe de paille, tant il y en avait de ces feux de joie, allumés sur ses flancs. La voici donc commencée, la saison de lumière, de chaleur et d'orage, vers la fin de laquelle Raymond doit partir.

Et les sèves, qui au printemps montaient si vite, déjà s'alanguissent dans le développement complet des verdures, dans l'épanouissement large des fleurs. Et le soleil, toujours plus brûlant, surchauffe toutes les têtes, de bérets coiffées, exalte les ardeurs et les passions, fait lever partout, dans ces villages basques, des ferments d'agitation bruyante et de plaisir. Tandis qu'en Espagne commencent les grandes courses sanglantes, c'est ici l'époque de tant de fêtes, de tant de parties de paume, de tant de fandangos dansés le soir, de tant d'alanguissements d'amoureux dans la tiède volupté des nuits!...

C'est bientôt la splendeur chaude de juillet méridional. La mer de Biscaye s'est faite très bleue et la côte Cantabrique a pour un temps revêtu ses fauves couleurs de Maroc ou d'Algérie.

Avec les lourdes pluies d'orage, alternent les merveilleux beaux temps qui donnent à l'air des limpidités absolues. Et il y a les journées aussi où les choses un peu distantes sont comme mangées de lumière, poudrées d'une poussière de soleil; alors, au-dessus des bois et du village d'Etchézar, la Gizune très pointue devient plus vaporeuse et plus haute, et, sur le ciel, flottent, pour le faire paraître plus bleu, de tout

petits nuages d'un blanc doré avec un peu de gris de nacre dans leurs ombres.

Et les sources coulent plus minces et plus rares sous l'épaisseur des fougères, et, le long des routes, s'en vont plus lents, sous la conduite des hommes demi-nus, les chars à bœufs, qu'un essaim de mouches environne.

A cette saison, Ramuntcho, dans le jour, vivait de sa vie agitée de *pelotari*, tout le temps en courses, avec Arrochkoa, de village en village, pour organiser des parties de paume et pour les jouer.

Mais, à ses yeux, les soirs existaient seuls.

Les soirs!... Dans l'obscurité odorante et chaude du jardin, être assis très près de Gracieuse; nouer les bras autour d'elle, peu à peu l'attirer et l'appuyer contre la poitrine pour la tenir comme blottie, et rester ainsi longuement sans rien dire, le menton appuyé sur ses cheveux, à respirer la senteur jeune et saine de son corps.

Il s'énervait dangereusement, Raymond, à ces contacts prolongés qu'elle ne défendait pas. D'ailleurs, il la devinait assez abandonnée à lui maintenant, et confiante, pour tout permettre; mais il ne voulait pas tenter d'aller jusqu'à la communion suprême, par pudeur d'enfant, par respect de fiancé, par excès et par profondeur d'amour. Et il lui arrivait parfois de se lever brusquement pour se détendre, — à la manière d'un chat qui s'étire, disait-elle comme jadis à Erribiague, — quand il se voyait pris d'un tremblement dangereux et d'une plus impérieuse tentation de se fondre en elle, pour une minute d'ineffable mort...

XXIV

Cependant Franchita s'étonnait de l'attitude inexpliquée de son fils, qui, semblait-il, ne voyait plus jamais Gracieuse et qui pourtant n'en parlait même pas. Alors, tandis que s'amassait en elle-même la tristesse de ce départ si prochain pour le

service militaire, elle observait, avec son mutisme et sa patience de paysanne.

Un soir donc, un des derniers soirs, comme il partait, mystérieux et empressé, bien avant l'heure de la contrebande nocturne, elle se dressa devant lui, le regard dans le sien :

— Où vas-tu, mon fils ?

Et le voyant détourner la tête, rouge et embarrassé, elle acquit la soudaine certitude :

— C'est bon, maintenant je sais... Oh ! je sais !...

Elle était plus émue que lui encore, à la découverte de ce grand secret... Que ce ne fût pas Gracieuse, que ce fût une autre fille, l'idée ne lui en était même pas venue, elle était pour cela trop clairvoyante. Et ses scrupules de chrétienne s'éveillaient, sa conscience s'épouvantait du mal qu'ils avaient pu faire tous deux, — en même temps que montait du fond de son cœur un sentiment dont elle avait honte comme d'un crime, une espèce de joie sauvage... Car enfin... si leur union charnelle était accomplie, l'avenir de son fils s'assurait tel qu'elle l'avait rêvé pour lui... Elle connaissait bien assez son Ramuntcho, du reste, pour savoir qu'il ne changerait pas et que Gracieuse ne serait jamais abandonnée.

Le silence cependant se prolongeait entre eux, elle toujours devant lui, barrant le chemin :

— Et qu'avez-vous fait ensemble ? — se décida-t-elle à demander. — Dis-moi la vérité, Raymond, qu'avez-vous fait de mal ?...

— De mal ?... Oh ! mais rien, ma mère, rien de mal, je vous le jure...

Il répondait cela sans aucune irritation d'être interrogé, et en soutenant le regard de sa mère avec de bons yeux de franchise. C'était vrai, d'ailleurs, et elle le crut.

Mais, comme elle restait encore en face de lui, la main sur le loquet de la porte, il reprit, avec une sourde violence :

— Vous n'allez pas m'empêcher d'y aller, au moins, quand je pars dans trois jours !

Alors, devant cette jeune volonté en révolte, la mère, enfermant en elle-même le tumulte de ses pensées contradictoires, baissa la tête et, sans un mot, s'écarta pour le laisser passer.

XXV

C'était leur dernier soir, car avant-hier, à la marie de Saint-Jean-de-Luz, il avait, d'une main un peu tremblante, signé son engagement de trois années pour le 2e d'infanterie de marine, qui tient garnison dans un port militaire du Nord.

C'était leur dernier soir. — et ils s'étaient dit qu'ils le prolongeraient plus que de coutume, — jusqu'à minuit, avait décidé Gracieuse : minuit, qui est dans les villages une heure indue et noire, une heure après laquelle, on ne sait pourquoi, tout semblait à la petite fiancée plus grave et plus coupable.

Malgré l'ardent désir de leurs sens, l'idée n'était venue ni à l'un ni à l'autre que, pendant ce dernier rendez-vous, sous l'oppression du départ, quelque chose de plus pourrait être tenté.

Au contraire, à l'instant si recueilli de leurs adieux, ils se sentaient plus chastes encore, tant ils s'aimaient d'amour éternel.

Moins prudents, par exemple, puisqu'ils n'avaient plus de lendemains à ménager, ils osaient causer, là, sur leur banc d'amoureux, ce que jamais ils n'avaient fait encore. Ils causaient de l'avenir, d'un avenir qui était pour eux si loin, car à leur âge, trois ans paraissent infinis.

Dans trois ans, à son retour, elle aurait vingt ans ; alors, si sa mère persistait à refuser d'une manière absolue, au bout d'une année d'attente elle userait de son droit de fille majeure, c'était entre eux une chose convenue et jurée.

Les moyens de correspondre, pendant la longue absence de Raymond, les préoccupaient beaucoup : entre eux, tout était si compliqué d'entraves et de secrets !... Arrochkoa, leur seul intermédiaire possible, avait bien promis son aide; mais il était si changeant, si peu sûr !... Mon Dieu, s'il allait leur manquer !... Et puis, accepterait-il de faire passer des lettres cachetées ? — Sans quoi il n'y aurait plus aucune joie à s'écrire. — De nos jours où les communications sont faciles et constantes, il n'y en a plus guère, de ces séparations com-

plètes comme serait bientôt la leur; ils allaient se dire un très solennel adieu, comme s'en disaient les amants de jadis, ceux du temps où existaient encore des pays sans courriers, des distances qui faisaient peur. Le bienheureux revoir leur apparaissait comme situé là-bas, là-bas, dans le recul des durées; cependant, à cause de cette foi qu'ils avaient l'un dans l'autre, ils espéraient cela avec une tranquille assurance, comme les croyants espèrent la vie céleste.

Mais les moindres choses de cette dernière soirée prenaient dans leur esprit une importance singulière ; à l'approche de cet adieu, tout s'agrandissait et s'exagérait pour eux, comme il arrive aux attentes de la mort. Les bruits légers et les aspects de la nuit leur semblaient particuliers et, à leur insu, se gravaient pour toujours dans leur souvenir. Le chant des grillons d'été avait quelque chose de spécial qu'il leur semblait n'avoir jamais entendu. Dans la sonorité nocturne, les aboiements d'un chien de garde, arrivant de quelque métairie éloignée, les faisaient frissonner d'une frayeur triste. Et Ramuntcho devait emporter en exil, conserver plus tard avec un attachement désolé, certaine tige d'herbe arrachée dans le jardin en passant et avec laquelle il avait machinalement joué tout ce soir-là.

Une étape de leur vie finissait avec ce jour ; un temps était révolu, leur enfance avait passé...

De recommandations, ils n'en avaient pas de bien longues à échanger, tant chacun d'eux se croyait sûr de ce que l'autre pourrait faire en son absence. Ils avaient moins à se dire que la plupart des fiancés, parce qu'ils connaissaient mutuellement leurs pensées les plus intimes. Donc, après la première heure de causerie, ils restaient la main dans la main et gardaient un silence grave, à mesure que se consumaient les minutes inexorables de la fin.

A minuit, elle voulut qu'il partît, ainsi qu'elle l'avait décidé d'avance dans sa petite tête réfléchie et obstinée. Donc, après s'être embrassés longuement, ils se quittèrent, comme si la séparation était, à cette minute précise, une chose inéluctable et impossible à retarder. Et tandis qu'elle rentrait dans sa chambre, avec tout à coup des sanglots qui vinrent jusqu'à lui, il enjamba le mur et, au sortir de l'obscurité des

feuillages, se trouva sur la route déserte, toute blanche de rayons lunaires. A cette première séparation, il souffrait moins qu'elle, parce que c'était lui qui partait, lui qu'attendaient les lendemains remplis d'inconnu. En s'en allant sur ce chemin poudreux et clair, il était comme insensibilisé par le puissant charme des changements, des voyages; presque sans aucune pensée suivie ni précise, il regardait marcher devant lui son ombre que la lune faisait nette et dure. Et la grande Gizune dominait impassiblement les choses, de son air froid et spectral, dans tout ce rayonnement blanc de minuit.

XXVI

Le jour du départ. Des adieux à des amis, çà et là; des souhaits joyeux d'anciens soldats revenus du régiment. Depuis le matin, une sorte de griserie ou de fièvre, et, en avant de lui, tout l'imprévu de la vie.

Arrochkoa, très gentil ce dernier jour, s'était offert avec instances pour le conduire avec sa voiture à Saint-Jean-de-Luz et avait combiné qu'on partirait au déclin du soleil, de façon à arriver là-bas juste au passage du train de nuit.

Donc, le soir étant inexorablement arrivé, Franchita voulut accompagner son fils sur la place, où cette voiture des Detcharry l'attendait toute prête, et là son visage, malgré sa volonté, se contracta de douleur, tandis que lui se raidissait pour conserver cet air crâne qui sied aux conscrits en partance pour le régiment :

— Faites-moi une petite place, Arrochkoa, — dit-elle brusquement, — je vais monter entre vous deux jusqu'à la chapelle de Saint-Bitchentcho; je m'en reviendrai à pied...

Et ils partirent au soleil baissant qui, sur eux comme sur toutes choses, épandait la magnificence de ses ors et de ses cuivres rouges.

Après un bois de chênes, la chapelle de Saint-Bitchentcho passa, et la mère voulut rester encore. D'un tournant à un

autre, remettant chaque fois la grande séparation, elle demandait à le conduire toujours plus loin.

— Allons, ma mère, en haut de la côte d'Issaritz il faudra descendre! — dit-il tendrement. — Tu m'entends, Arrochkoa, tu arrêteras ta voiture où je viens de dire; je ne veux pas qu'elle aille plus loin, ma mère...

A cette côte d'Issaritz, le cheval avait de lui-même ralenti son allure. La mère et le fils, les yeux brûlés de larmes retenues, restaient la main dans la main, et on allait doucement, doucement, en un silence absolu, comme si c'était une montée solennelle vers quelque calvaire.

Enfin, tout en haut de la côte, Arrochkoa, qui semblait muet lui aussi, tira légèrement sur les guides, avec un simple petit : « Ho!... là!.,. » discret comme un signal lugubre qu'on hésite à donner, — et la voiture fut arrêtée.

Alors, sans rien dire, Raymond sauta sur la route, fit descendre sa mère, lui donna un grand baiser très long, puis remonta lestement sur le siège :

— Va, Arrochkoa, vite, enlève ton cheval, partons!

Et en deux secondes, à la descente rapide d'après, il perdit de vue Celle dont le visage enfin s'inondait de larmes.

Maintenant ils s'éloignaient l'un de l'autre, Franchita et son fils. En sens inverse, ils cheminaient sur cette route d'Etchézar, — à la splendeur du soleil couchant, dans une région de bruyères roses et de fougères jaunies. Elle, remontait lentement vers son logis, rencontrant quelques groupes isolés de laboureurs, quelques troupeaux menés à travers le soir d'or par des petits pâtres en bérets. — Et lui descendait toujours, et très vite, par des vallées bientôt obscures, vers le bas pays où le chemin de fer passe...

XXVII

Au crépuscule donc, elle s'en revenait, Franchita, de conduire son fils, et s'efforçait de reprendre sa figure habituelle, son air de hautaine indifférence, pour traverser le village.

Mais, arrivée devant la maison Detcharry, elle vit Dolorès

qui, près de rentrer chez elle, se retournait et se campait sur sa porte pour la regarder passer. Il fallait bien quelque chose de nouveau, quelque révélation subite, pour qu'elle prît cette attitude de défi agressif, cette expression de provocante ironie, — et Franchita alors s'arrêta, elle aussi, tandis que cette phrase presque involontaire jaillissait entre ses dents serrées :

— Qu'est-ce qu'elle a, pour me regarder comme ça, cette femme?...

— Il ne viendra pas ce soir, l'amoureux, hein! répondit l'ennemie.

— Ah! tu le savais donc, toi, alors, qu'il venait ici, voir ta fille?

En effet, elle le savait depuis le matin : Gracieuse le lui avait dit, puisqu'il n'y avait plus aucun lendemain à ménager; elle le lui avait dit de guerre lasse, après avoir inutilement parlé de l'oncle Ignacio, du nouvel avenir de Raymond, de tout ce qui pouvait servir leur cause de fiancés...

— Ah! tu le savais donc, toi, alors, qu'il venait ici voir ta fille?...

Par un ressouvenir d'autrefois, elles reprenaient d'instinct leur tutoiement de l'école des sœurs, ces deux femmes qui depuis bientôt vingt ans ne s'étaient plus adressé une parole. Pourquoi elles se détestaient, en vérité elles l'ignoraient presque; tant de fois, cela commence ainsi, par des riens, des jalousies, des rivalités d'enfance, et puis, à la longue, à force de se voir chaque jour sans se parler, à force de se jeter en passant de mauvais regards, cela fermente jusqu'à devenir l'implacable haine... Donc, elles étaient là, l'une devant l'autre, et leurs deux voix chevrotaient de rancune, d'émotion mauvaise :

— Eh! répliqua l'autre, tu le savais avant moi, je suppose, toi, l'éhontée, qui l'envoyais chez nous!... Du reste, on comprend que tu ne sois pas difficile sur les moyens, après ce que tu as fait dans les temps...

Et, tandis que Franchita, beaucoup plus digne par nature, restait muette, terrifiée maintenant par l'imprévu de cette dispute en pleine rue, Dolorès reprit encore :

— Non, ma fille épousant ce bâtard sans le sou, voyez-vous ça!...

— Eh bien! j'ai idée que si, moi! qu'elle l'épousera quand même!... Essaie donc, tiens, de lui en proposer un de ton choix, pour voir!...

Alors, comme qui dédaigne de continuer, elle reprit son chemin, entendant, par derrière, la voix et l'insulte de l'autre qui la poursuivaient. Elle tremblait de tous ses membres et chancelait à chaque pas sur ses jambes près de faiblir.

Au logis, maintenant vide, quelle morne tristesse, quand elle fut rentrée!

La réalité de cette séparation de trois ans lui apparaissait sous un aspect affreusement nouveau, comme si elle y avait à peine été préparée; — de même, au retour du cimetière, on sent pour la première fois, dans son intégrité affreuse, l'absence des chers morts...

Et puis, ces mots d'insulte dans la rue! Ces mots d'autant plus accablants qu'elle avait, au fond, cruellement conscience de sa faute avec l'étranger! Au lieu de passer son chemin, ainsi qu'elle aurait dû faire, comment avait-elle pu s'arrêter devant son ennemie et, par une phrase murmurée entre les dents, provoquer cette dispute odieuse? Comment avait-elle pu descendre à une telle chose, s'oublier ainsi, elle qui, depuis quinze ans, s'était peu à peu imposée au respect de tous par sa tenue si parfaitement digne?... Oh! s'être attiré et avoir subi l'injure de cette Dolorès, — dont le passé, en somme, était irréprochable, et qui avait, en effet, le droit de la mépriser!

A la réflexion, voici même qu'elle s'épouvantait de plus en plus de cette sorte de défi pour l'avenir, qu'elle avait eu l'imprudence de jeter en s'éloignant; il lui semblait avoir compromis tout le cher espoir de son fils, en exaspérant ainsi la haine de cette femme.

Son fils!... Son Ramuntcho, qu'une voiture lui emportait à cette heure dans la nuit d'été, lui emportait au loin, au danger, à la guerre!... Elle avait assumé des responsabilités bien lourdes, en dirigeant sa vie avec des idées à elle, avec des entêtements, des fiertés, des égoïsmes... Et voici que ce soir elle venait peut-être d'attirer sur lui le malheur, tandis qu'il s'en allait si confiant dans les joies du retour!... Ce serait sans doute là pour elle le châtiment suprême; elle

croyait entendre, dans l'air de sa maison vide, comme la menace de cette expiation, elle en sentait l'approche lente et sûre.

Alors, elle se mit à dire pour lui ses prières, d'un cœur âprement révolté, parce que la religion, telle qu'elle savait la comprendre, restait sans douceur, sans consolation, sans rien de confiant ni d'attendri. Sa détresse et ses remords étaient en ce moment d'une nature si sombre, que les larmes, les bienfaisantes larmes ne lui venaient plus...

Et lui, à ce même instant du soir, continuait de descendre, par les vallées plus obscures, vers le bas pays où les trains passent — emportant les hommes au loin, changeant et bouleversant toutes choses. Pour une heure environ, il continuerait d'être sur la terre basque; puis, ce serait fini. Le long de sa route, il croisait quelques chars à bœufs, d'allure indolente, qui rappelaient les tranquillités des vieux temps; ou bien de vagues silhouettes humaines lui disant au passage le traditionnel bonsoir, l'antique *gaou-one* que demain il n'entendrait plus. Et là-bas sur sa gauche, au fond d'une sorte de gouffre noir, se profilait encore l'Espagne, l'Espagne qui, de très longtemps sans doute, n'inquièterait plus ses nuits...

PIERRE LOTI
de l'Académie française.

(A suivre.)

LES BONAPARTE

ET

LE DIX-HUIT BRUMAIRE

Vers le milieu de l'an VII (1799), tous les membres de la famille Bonaparte se trouvent réunis à Paris ou aux environs. Le départ de Napoléon pour l'Égypte date d'une année; aucun événement n'est survenu dans cet intervalle qui ait dû modifier la position de ses frères et de ses sœurs, et pourtant dans cet espace de temps et même en moins, — six mois à peine, — ils se sont si publiquement et si authentiquement établis en richesse qu'il faut une époque pareille pour qu'on n'ait, à les regarder, ni étonnement ni curiosité.

Ces petits Corses, qui, six années auparavant, débarquaient à Toulon en si mince équipage, sont maintenant de grands seigneurs possédant hôtels à Paris et châteaux dans les environs; ils traitent de pair avec le gouvernement, écrivent en maîtres aux ministres, donnent à manger aux gens de lettres, nouent à table des parties avec les hommes d'État et paraissent si bien convaincus qu'ils doivent la fortune dont ils jouissent uniquement à leur propre mérite, qu'à peine semblent-ils se souvenir d'un certain porte-épée, leur frère, utile sans doute jadis, mais à présent si éloigné à la fois de la France et de leur esprit, qu'ils s'arrangent comme s'il ne devait jamais revenir.

C'est pourtant avec l'argent laissé par Napoléon, confié par lui, avant son départ, à Joseph, qu'ils mènent cette vie grasse et ont pris ces façons d'hommes puissants : ils ont traité le dépôt comme une succession ouverte et, selon les mérites respectifs, ont attribué les portions d'héritage.

*
* *

Une part a été faite aux filles, mais médiocre, surtout pour Élisa, dont le mari n'est utile à rien. A la fin de l'an VI, comme Élisa manifeste le désir de revenir sur le continent, Baciocchi est nommé commandant du fort Saint-Nicolas, à Marseille (8 fructidor an VI/25 août 1798). Élisa s'établit donc rue Libertat, avec le petit garçon qui lui est né à Ajaccio deux mois auparavant; mais cet enfant meurt le 30 nivôse an VII (19 janvier 1799), et, peut-être pour distraire sa douleur, — car elle fut une mère, — Élisa vient quelque temps à Paris près de ses frères. Puis, Baciocchi promu adjudant général avec emploi de son grade à Ajaccio (2 messidor an VII/20 juin 1799), elle retourne en Corse avec lui. En dehors de ces avantages obtenus du gouvernement, on ne voit pas qu'elle reçoive autre chose que quelques lopins de terres autour d'Ajaccio, soit qu'elle répugne à demander, soit que, dans la situation qu'elle occupe, elle ait moins de besoins, de goûts et de désirs.

Paulette a été mieux traitée : après le baptême civique de son fils Dermide, elle est restée encore quelque temps à Milan, mais la rivalité entre l'élément militaire et l'élément civil, entre les généraux et les ministres du Directoire, donne lieu à des scènes étranges et, après une de celles-là, Leclerc est obligé de demander son rappel. Il partirait sur-le-champ, si Paulette ne tombait malade. Dès qu'elle est rétablie, il l'emmène à Paris (6 messidor/17 juillet 1798) ; et, comme il a reconnu l'ignorance entière où elle est des notions les plus élémentaires, il la met en pension chez madame Campan. Sans doute, elle n'est point en classe avec les petites, mais, comme elles, apprend des leçons et fait des devoirs. « La citoyenne Leclerc, écrit madame Campan à Joseph, le

1er pluviôse an VII (20 janvier 1799), est entrée chez moi il y a six mois. Ses progrès en tout sont étonnants et elle ne savait ni lire ni écrire. »

Pendant que sa femme est en pension, Leclerc, qui est parvenu, le 12 brumaire an VII (2 novembre 1798), à sortir officiellement de l'Armée d'Italie et à se faire employer à l'Armée d'Angleterre, s'établit à Rennes comme chef d'état-major de cette armée. L'année, d'ailleurs, ne se passe point sans qu'il soit nommé général de division (9 fructidor an VII/26 août 1799), et il est alors chargé du commandement des troupes de l'Armée d'Italie réunies à Lyon. Il a vingt-sept ans, mais s'il peut devoir quelque chose de son récent avancement à son alliance avec les Bonaparte, c'est à son mérite seul qu'il a dû, avant vingt-cinq ans, son grade d'adjudant général. Il porte dans les affaires une intelligence et une sagacité qui le rendent un allié désirable et un auxiliaire puissant : aussi les Bonaparte se gardent bien de le négliger.

En Italie, Leclerc a acheté de la princesse romaine Bernolda, un domaine sis à Villa-Reatino, dans la commune de Novellara, et rapportant de 3 800 à 4 000 francs par an. A Paris, il achète un hôtel, rue de la Victoire, n° 1, au coin de la rue du Mont-Blanc, et, aux environs de Paris, il acquiert une terre : d'abord, le Plessis-Chamant, près de Senlis, l'ancien château de M. de Briges où le cardinal de Bernis avait passé plusieurs mois de son exil ; puis, le Plessis revendu à Lucien, le beau château de Montgobert, près de Villers-Cotterets, qui, avec la ferme de Soucy, rapporte d'utile 17 400 francs par an. Plus tard, il y joint Lieu-Restauré, ancienne abbaye de l'ordre de Prémontré qui vaut plus de 4 000 livres de revenu.

Louis, trop jeune pour s'établir encore, arrivé d'ailleurs tardivement, jouit de la fortune commune, mais sans en recevoir de particulière. A son retour d'Égypte, il a trouvé à Ajaccio sa mère encore sous l'influence des fièvres dont elle a été très malade durant vingt-sept jours. Il l'a ramenée avec lui à Livourne, sous l'escorte des avisos l'*Encourageante* et la *Dangereuse* et, aussitôt à Paris, il s'est empressé de solliciter du Directoire la confirmation du grade de chef d'escadrons, qu'il affirme lui avoir été conféré par le général en chef de

l'armée d'Orient le 14 messidor an VI (2 juillet 1798), jour de l'assaut d'Alexandrie. A la vérité, il n'en apporte aucune preuve ; nulle allusion n'y est faite dans la dépêche du 16 vendémiaire an VII (9 octobre 1798) dont il est porteur, mais Louis ne se démonte point pour si peu ; il écrit en particulier à chaque Directeur, il demande à Sieyès une apostille chaleureuse : on le croit sur sa parole et, le 12 thermidor (30 juillet 1799), il est, par arrêté du Directoire, nommé chef d'escadrons au 5e dragons. Là-dessus, il réclame un congé de deux mois pour aller aux eaux et se rend avec sa mère à Vichy. Madame Bonaparte se trouve fort bien de sa saison et revient en fructidor (fin août) à Paris où elle s'installe chez son fils aîné, tandis que Louis, qui demande un nouveau congé, prend gîte chez son frère Lucien. Madame Bonaparte est alors dans une telle situation de fortune et a de tels fonds à sa disposition qu'elle peut, dans la même journée, tirer sur Braccini, son homme d'affaires d'Ajaccio, deux lettres de change, l'une de 10 000 et l'autre de 6 000 francs à l'ordre du citoyen Ange Chiappe.

Cela ne compte pas près des dépenses que fait Joseph : quittant l'hôtel meublé de la rue des Saints-Pères, où il a pris gîte après son retour de Rome, il a acheté à l'extrémité de la rue du Rocher, dans la partie que l'on nomme alors rue d'Errancis, près de la Petite Pologne, une grande et belle maison qu'a fait bâtir, par l'illustre Gabriel, une célèbre impure, mademoiselle Grandi, des chœurs de l'Opéra. Le jardin est beau, l'hôtel charmant et rare, les dépendances somptueuses. Le quartier est, à la vérité, peu fréquenté, et l'hôtel est le premier qui ait été construit dans cette rue où, en 1789, on ne comptait, au milieu des guinguettes, que trois maisons ; mais c'est le temps où, pour trouver de vastes terrains, l'on commence à sauter la chaussée d'Antin, et ici les bâtiments et leurs attenances sont tels que, après Joseph, on a pu, sans remaniement, y installer un pensionnat de jeunes gens fort nombreux et des plus renommés.

A la campagne, c'est mieux encore : le 29 vendémiaire an VII (20 octobre 1798), à l'audience des criées du Tribunal civil de la Seine, Joseph a acquis, des héritiers de Duruey,

banquier des Affaires étrangères, — guillotiné le 28 ventôse an II pour ses relations avec les émigrés et en particulier avec « l'infâme Dubarry », — le château et la terre de Mortefontaine : le château avec tous les bâtiments en dépendant, ainsi que les potagers, parc et pépinières y attenant; cinq hectares au lieu dit *le Temple*; le moulin de Vallière et dix hectares de pré; huit maisons au hameau de Charlepont et soixante-trois hectares de pré; les étangs et pièces d'eau au Moulin et à Charlepont; cent quatre-vingt-quatorze hectares de pré à Mortefontaine et à Plailly; deux cent quatre-vingt-quinze hectares de terres, friches et marais, avec tous les bâtiments, terres, friches, terrains vagues et vains, eaux, remises, bois, promenades, etc., à Mortefontaine et à Plailly, dépendant de la succession Duruey; de plus, des rentes dues par divers et s'élevant à 539 francs 37 centimes. Cette acquisition est faite moyennant le prix principal de 258 000 francs sans compter l'obligation d'acquitter diverses rentes montant ensemble à près de 5 000 francs.

Mortefontaine est au nombre des propriétés d'agrément les plus justement célèbres par l'étendue, l'agrément des eaux, les plantations d'arbres rares, les fabriques de tous genres ; de vrais lacs, semés d'îlots boisés, occupent le fond de la vallée qu'entourent des collines où l'art du paysagiste a jeté les plus ingénieuses et les plus rares surprises. Comme la plupart des grandes terres des environs de Paris, Mortefontaine a été embellie, parée, mise au point par une succession de fermiers généraux et de gens d'argent, mais ici la nature leur a fourni largement la trame sur laquelle ils ont brodé et l'on n'a pas à y regretter de ces entreprises qui semblent destinées à démontrer tout ensemble l'opulence des propriétaires et leur ineptie.

On n'habite point Mortefontaine sans un train de maison digne de la terre, sans un peuple de gardes, de basse-couriers, de valets de toute sorte; l'acheteur d'un tel domaine n'entre jamais si avant dans les goûts de son prédécesseur qu'il ne soit tenté d'améliorer, de perfectionner, de bâtir, d'arrondir, de joindre des bois aux bois et des prés aux prés. C'est ce que ne manque point de faire Joseph. Par suite, pour représenter ce qui fut dépensé dès la première année de jouissance, il

faut doubler au moins le prix d'acquisition : — car, depuis la Révolution, Mortefontaine n'a pas été habitée, le château tombe en délabre, les lacs sont des mares fangeuses et, dès l'an VIII, tout est coquet, réparé, propre, agrandi, somptueux, en une tenue qui satisfait les plus difficiles.

On sait quelle était, en l'an V, la situation critique de Lucien et l'aveu, très noble, que sa femme faisait de leur pauvreté. En arrivant de Corse pour siéger aux Cinq-Cents, Lucien descend d'abord chez son frère, rue du Rocher, puis, au milieu de l'an VII, il vient s'installer dans un bel hôtel situé Grande-Rue Verte, n° 125 (rue de la Pépinière), au coin de la rue de Miromesnil. Le 11 fructidor de la même année (28 août 1799), il acquiert de Leclerc et de Paulette la terre du Plessis, moins considérable à coup sûr et moins célèbre que Mortefontaine, point embellie comme celle-ci par des dynasties de financiers, mais encore d'assez bonne façon pour que, après les Saint Simon, un premier écuyer du Roi en ait fait sa résidence. Le vieux manoir avait besoin, paraît-il, d'être mis au goût moderne, car tout y fût bouleversé, château, parc, communs, dépendances, mais cela ne se fit point en cette septième année républicaine déjà presque écoulée.

Ainsi, en moins d'un an, rien qu'en propriétés territoriales purement somptuaires, on peut estimer que les deux aînés des Bonaparte ont dépensé plus d'un million ; quant aux terres que Joseph devait acquérir pour Napoléon aux environs de Paris et en Bourgogne, — Ris et Ragny, — il n'en a pas été question, quoique dans chacune de ses lettres, le général eût formellement renouvelé sa commission. Lorsque, à la fin, Joséphine eut trouvé Malmaison tout à fait à son gré et qu'elle se fut engagée pour 225 000 francs de prix principal, 9 111 francs 60 centimes de droits d'enregistrement et 37 516 francs de mobilier, Joseph consentit à rembourser, au nom de son frère, le 17 messidor an VII (5 juillet 1799), la somme de 15 000 francs que sa belle-sœur avait dû emprunter au citoyen Lhuillier, régisseur du domaine au nom de M. Lecouteulx du Moley, pour donner à celui-ci un premier acompte. Sans doute, pour obtenir cette aumône, Joséphine

dut se fâcher sérieusement et faire témoigner à Joseph que la façon dont elle était traitée différait vraiment trop de celle dont il accommodait lui-même et les siens sur les fonds de Napoléon. Autrement, ce secours, si médiocre qu'il fût, serait inexplicable : si on laissait Joséphine habiter l'hôtel de la rue de la Victoire, on lui payait tout juste la pension fixée par Bonaparte ; on n'entrait dans aucune de ses charges, et elle en avait de nombreuses — la pension seule d'Hortense chez madame Campan coûtait 1 636 francs par an ; — on n'avait jamais pensé qu'elle pût avoir des dettes anciennes ; et de tout cela résultait qu'avec ses bijoux dignes d'une reine, ses tableaux de maîtres et ses antiquités, Joséphine se trouvait dans une véritable détresse.

S'était-on imaginé la prendre ainsi par famine? Était-ce la revanche contre elle d'esprits étroits, ou Joseph croyait-il, en exécutant rigoureusement les ordres anciens de Napoléon, outrepasser encore ses intentions actuelles? Depuis son retour de Plombières, Joséphine, il est vrai, avait donné prise singulièrement par sa conduite, les sociétés qu'elle avait fréquentées, l'affichage de ses amours avec Hippolyte Charles, les affaires de tous genres où elle s'était mêlée, mais ce qui, plus encore avait, avec ses beaux-frères, tendu les rapports au point qu'à ce moment ils paraissent rompus, ç'avait été la politique qu'elle avait adoptée, toute contraire à celle qu'ils suivaient eux-mêmes et de nature certainement à leur porter ombrage.

Sans doute, elle n'était point femme à donner au parti qu'elle embrassait un autre appui que celui du nom qu'elle portait ; mais c'était déjà une force singulière. Car enfin elle tenait de plus près à Bonaparte que ses propres frères. Nul mieux qu'elle ne pouvait passer pour refléter sa pensée. De quelle passion le général l'avait aimée, Paris, la France, le monde le savaient. Qu'elle fréquentât chez les Directeurs, qu'on la sût habituée de leurs salons, en intimité avec Barras et Rewbell, c'était assez pour qu'on imaginât qu'elle exécutait les instructions de son mari et que du côté des Directeurs Napoléon penchait. Le public en était resté à cette impression, entrée dans tous les yeux, fixée dans toutes les mémoires après la campagne d'Italie, par ces médaillons acco-

lés du mari et de la femme, par ces portraits sans nombre, contrefaçons du portrait d'Appiani, qu'il y avait près de Bonaparte une madame Bonaparte agréable à voir, galante, bien habillée et que le général adorait. C'était tout, et ce n'était point sur quelques épigrammes rajeunies qu'il changerait son siège. Au fond rien d'immuable comme l'opinion que se fait un peuple ; après cent ans elle reste encore telle.

Donc, pour les gouvernants, avantage certain à tenir Joséphine de leur côté. Quant à elle, c'eût été déjà un suffisant motif qu'elle fût d'un parti, si ses beaux-frères étaient de l'autre, mais elle ne voyait pas si loin. Incapable, surtout au milieu de la confusion parlementaire, de se former une idée juste et raisonnée sur la politique, elle allait du côté du Directoire parce que c'était le *Gouvernement*, et qu'il est toujours bon d'avoir pour soi le Gouvernement, quel qu'il soit. Aussi, ce n'était pas parce que Barras et Rewbell étaient régicides et que dans l'administration ils s'appuyaient sur les Terroristes, qu'elle cherchait à renouer avec Barras et pensait à marier sa fille Hortense avec le fils de Rewbell ; ce n'était pas parce que Gohier représentait telle ou telle fraction des Conseils qu'elle se jetait à la tête de madame Gohier ; — s'ils étaient le Gouvernement. Elle ne voyait pas au delà, et qui peut dire qu'elle eût si tort ? N'est-ce pas là toute la politique des gens en place, la seule qui rapporte de ces menues faveurs dont on fait de l'argent, — et plus que personne autre n'avait-elle pas besoin d'argent comptant ?

De plus, le cas échéant de la mort de son mari, qui la protégerait contre les héritiers ? Qui lui assurerait même la conservation de ses bijoux ? Qui interviendrait pour qu'on lui constituât un douaire ? Qui la mettrait à l'abri de revendications qu'on pouvait dès maintenant prévoir et qui, si elles se produisaient, la laisseraient plus pauvre qu'avant son second mariage ? Elle avait donc plus besoin encore des Directeurs que ceux-ci d'elle, quoique les renseignements qu'elle fournissait ne fussent point inutiles. Nulle lumière, certes, sur ce que le général faisait et pensait à l'heure présente. D'Égypte, elle ne recevait pas plus de lettres que les autres, et les quelques billets que, au début, son mari lui avait écrits, n'étaient sans doute pas à montrer; mais, sur le passé, sur Bonaparte en

Italie, surtout sur ses beaux-frères, sa conversation était instructive, et ses confidences apportaient des lumières. Elle les ménageait moins à mesure que le temps s'écoulait et que l'hypothèse du retour de Bonaparte devenait moins probable. Chaque jour, presque, le bruit courait de sa mort ; elle en avait envisagé toutes les conséquences, et elle cherchait dès lors, au cas que la nouvelle se confirmât, à s'assurer un avenir.

***

Elle n'était point la seule ; sauf Louis, chacun des frères Bonaparte avait, à son point de vue, raisonné comme elle, et, comme elle, cherchait à tirer son épingle du jeu. Seul, Louis suivait l'idée de procurer des secours à l'armée et à Napoléon ; seul, il espérait pour eux : seul, il affirmait que les abandonner serait un crime de lèse-patrie ; seul, il conservait assez d'affection pour son frère, de confiance en ses desseins, d'assurance en ses destinées pour lutter en sa faveur. « Depuis que le monde existe, écrivait-il à Joseph, il n'y a pas d'exemple de l'indifférence et du peu de compte que fait ou semble faire le Gouvernement de vingt mille Français et d'une colonie aussi riche que l'Égypte... A quoi bon se faire illusion ? Je vous l'ai dit, je l'ai dit aux Directeurs et au ministre : si le siège d'Acre est levé, l'armée est dans une situation extrêmement critique. On dit à présent qu'on ne peut rien faire pour cette armée ; c'est-à-dire qu'elle n'entre pas assez fort dans l'équilibre des affaires actuelles. Si elle se perd, on verra quel effet cela produira en Europe et en France ; on verra alors que l'on aurait dû tout entreprendre pour éviter un si malheureux événement. Mon cher frère, dites-le au Directoire, au ministre ; parlez-leur avec chaleur et sans vous laisser séduire par ce qu'ils vous diront que votre frère se tirera de tout embarras ; en disant cela, ils savent fort bien qu'il est un terme au pouvoir de l'homme, et ces discours tendent à jeter sur lui toute la faute. Lucien et vous devriez n'avoir point de repos que l'on ne vous ait promis de s'occuper de cette armée et de s'en occuper chaudement. Les deux Conseils devraient partager vos craintes et vos sollicitudes auprès du Directoire exécutif. » Dans cette lettre, Louis se plaint en-

core de ne point être député pour pouvoir ameuter les Conseils; il ne recule devant des révélations dans la presse que par crainte de fournir des armes aux ennemis extérieurs. On sent en lui une sincérité entière, une bonne foi absolue : il se tient engagé non seulement vis-à-vis de Napoléon, mais vis-à-vis de ses compagnons d'armes. Il est naïf, il ne cherche son intérêt que dans la mesure de s'avancer d'un grade. Il n'a point de projet d'avenir indépendant et n'envisage point, en ce qui le touche personnellement, que sa fortune puisse être séparée de celle de son grand frère.

Il n'accuse point Joseph d'hostilité, mais seulement de mollesse. Mais cette mollesse même, ce détachement que Joseph semble affecter des affaires d'Égypte, ne cachent-ils nul dessein et nul projet? Sans doute, pour un homme qui a donné jusqu'ici aussi peu de preuves de valeur intellectuelle, de travail et de caractère, c'est un beau rêve de se voir, à trente ans, ancien ambassadeur, représentant du peuple, possesseur d'une grande fortune, d'un bel hôtel à Paris, d'un domaine célèbre dans le Valois, de marcher de pair avec les hommes les plus considérables et les plus justement connus, d'avoir pour amis intimes et pour commensaux Cabanis, Rœderer, Jean Debry, Andrieux, Benjamin Constant et madame de Staël; mais cela suffit-il à Joseph et peut-on croire qu'il borne ses ambitions à la vie qu'il mène? Mis par la loi du 6 prairial an VI au nombre des membres des Cinq-Cents, qui composent ce qu'on nomme le tiers de l'an IV, réputé par suite élu en l'an IV, et destiné à sortir du Conseil avec ce premier tiers en germinal an VII, il est trop familier déjà avec les révolutions pour ignorer que, désigné comme il l'est par son nom et par sa fortune aux regards et à l'envie, il se trouvera en péril dès qu'il cessera d'être couvert par un mandat législatif et rattaché par ce lien au gouvernement. L'attaque au surplus ne se fait pas attendre. Sorti le 1er germinal, dès le 10 (30 mars 1799), il se plaint à Jean Debry des persécutions dont on cherche à l'entourer lui et ses amis. « On le fait passer pour un anarchiste; tous les membres de sa famille sont en suspicion; on a cherché à trouver des crimes dans la famille de sa femme; on emprisonne, dans son

département, tous les amis de la Révolution, s'ils sont soupçonnés d'être les amis de sa famille. » De gré ou de force, par la nécessité des choses, il n'est assuré de vivre que moyennant qu'il participe au pouvoir.

Ne compte-t-il, comme il a voulu le faire entendre, que sur son frère Napoléon? A-t-il lié sa partie si étroitement avec la sienne qu'il se conforme strictement à toutes ses instructions et que, pour les suivre, il garde une espèce de neutralité bienveillante à l'égard du Directoire? N'en est-il sorti qu'une fois, comme il l'a dit, — parce que « dans une réunion générale des membres des deux Conseils, les Directeurs n'avaient pas craint de s'exprimer, par l'organe du législateur Garat, sur le général Bonaparte, d'une manière tellement inconvenante, qu'il n'avait pu contenir son indignation »? Le fait est possible, bien que l'on n'ait jusqu'ici rencontré aucun compte rendu de cette réunion; mais, même acquis, il ne prouve rien. Que Joseph ne laisse point accuser son frère, il y est intéressé au premier chef, mais qu'il fasse un effort en sa faveur, c'est ce que la lettre de Louis rend douteux; que, au demeurant, il songe à se mettre personnellement en mesure pour des éventualités qu'il prévoit prochaines, c'est ce que certains indices rendent probable. On n'a, il est vrai, de lui, durant cette période, ni discours, ni lettres, ni écrits en forme politique, mais, à défaut, on a une manifestation dite littéraire et un acte.

La manifestation littéraire, c'est la publication de cette nouvelle *Moïna ou la Villageoise du mont Cenis*, écrite durant le voyage que Joseph a fait en Italie avec Joséphine et qui, au retour, communiquée par Louis à Bernardin de Saint-Pierre, a si vivement surpris l'auteur de *Paul et Virginie* « par le tableau qu'elle renfermait des malheurs de la guerre, suivi d'une énergique apostrophe contre les ambitieux et les conquérants. » L'appréciation est juste : mais on trouve dans *Moïna* d'autres traits à signaler. On lit à la première page cette épigraphe, qui est un manifeste : *Indépendant des événements externes, le bonheur gît au sein des affections domestiques.* Quant à la fable, c'est, au début, l'histoire à la Daphnis et Chloé de deux jeunes pâtres des Alpes « de sexe divers » qui sont au moment de s'émanciper. Pour dépayser le garçon,

ses parents l'envoient en pension chez un curé du voisinage: puis, brusquement, ils le font revenir, parce que la fille, la vertueuse Moïna, venue par hasard dans un moulin au bas de la montagne, a été ensevelie par une avalanche qui a couvert en entier le bâtiment où elle était. On la croit morte. Le garçon ne veut pas lui survivre; il se jette à la rivière, dont le courant le porte à l'intérieur du moulin où Moïna, parfaitement portante, quoique séparée à jamais des humains, le recueille, le soigne et le sauve. Le jeune couple rencontre dans ce souterrain tout ce qu'il faut pour être parfaitement heureux, et même Moïna y accouche d'une fille, qu'elle nomme Zénaïde. Mais un jour, à travers les rochers, la terre, les neiges qui couvrent leur demeure, les deux jeunes gens perçoivent un bruit effroyable. Une bataille est engagée autour du moulin, auquel les obus mettent le feu. A grand'peine, Moïna et son amant échappent aux flammes, et regagnent la lumière; mais alors, ils rencontrent des soldats qui empoignent le garçon, le forcent à marcher avec eux, le conduisent en Italie, où il est blessé au Pont-de-Lodi et nommé capitaine. Il rentre alors dans sa patrie et couronne « au pied des Autels » la fidélité de Moïna.

Cela était assez niais et eût peu mérité qu'on s'y arrêtât, si, à côté de quelques lignes consacrées à l'éloge du héros Bonaparte, la moitié presque du petit volume n'était remplie par des déclamations d'une virulence étrange contre la guerre et contre les soldats. C'en est l'horreur, la détestation, et jamais, en ce temps surtout, on ne poussa si loin l'invective. Écrit, imprimé, publié par le frère de Napoléon, *Moïna* eût semblé une étrange inconséquence, à qui ne se fût pas avisé d'y voir l'intention de placer en contraste avec le soldat qu'était le cadet des Bonaparte, un législateur, un pacificateur, un ennemi des militaires tel que l'aîné.

Quant à l'acte, il peut paraître plus grave encore et plus décisif. Joseph procure le mariage de sa belle-sœur Désirée avec le général Bernadotte. Or, quiconque s'est trouvé tant soit peu mêlé aux affaires intimes de l'Armée d'Italie sait que, dès l'arrivée de sa division, Bernadotte s'est posé en censeur et même en adversaire de Bonaparte; qu'il a joué le même rôle à Vienne; qu'il a combattu l'expédition d'Égypte; que, en

toute occasion, il a témoigné contre Napoléon des sentiments d'hostilité et d'envie manifestés par de continuelles dénonciations. Faut-il croire que Joseph, en lui donnant sa belle-sœur, en joignant ainsi sa fortune à la sienne, ait l'intention de le ramener à Napoléon? Ce serait une naïveté dont il n'est pas besoin de le défendre. Le Gascon emphatique et retors qui, en politique, ne s'était signalé jusque-là qu'en provoquant l'émeute de Vienne, mais dont nul, dès ce moment, ne pouvait méconnaître l'ambition et la marche décidée vers les grandes places de gouvernement, n'était point de ces hommes qu'on s'imagine mettre en poche. Si Joseph s'est lié à Bernadotte, s'il a cru lier Bernadotte à lui, c'est pour quelque dessein où Napoléon n'entre pour rien : qu'il ait vu en Bernadotte l'homme de main qui, à défaut de Napoléon, prendrait une sorte de consulat militaire, en lui abandonnant à lui, Joseph, un consulat civil auquel il se croyait appelé, rien de plus vraisemblable. Que — la question de la fortune de Désirée mise en dehors — Bernadotte estimant le nom de Bonaparte à son prix et Joseph à sa valeur, ait accepté une combinaison de ce genre, rien de plus probable : que, pour gravir le premier échelon, prendre le portefeuille de la guerre, il ait utilisé l'influence qu'avaient les Bonaparte, rien de plus certain ; mais, quant à se mettre à leur remorque, quant à les servir en quoi que ce fût, il s'en garda. Lorsque Joseph s'aperçut tardivement qu'il était joué, il se retourna vers son frère et combina alors seulement de lui envoyer des émissaires, mais il ne le fit qu'après que Bernadotte fut sorti du ministère, et ce fait à lui seul est significatif.

Toutefois, en la conduite de Joseph, on trouve des indices, point de preuve. L'action de Lucien est bien moins obscure, bien plus manifestée par des paroles, bien moins souterraine et, en apparence, bien plus saisissable. Ce n'est pas que, en réalité, l'on soit mieux éclairé sur ses intentions dernières, mais ses discours fournissent au moins des points de repère certains.

En ce qui touche les affaires d'Égypte, Lucien paraît entièrement désintéressé. « Lucien, et cela me fâche beaucoup, écrit Louis, a de fausses et très fausses idées sur cette armée. »

Pas une fois, dans aucun de ses nombreux discours, Lucien n'a fait allusion à l'Égypte. Jamais il n'a demandé qu'on y portât des secours ; jamais il n'a interrogé le gouvernement sur la situation de l'armée; jamais il n'a cherché à se mettre en communication avec son frère. Napoléon n'existe plus pour lui qu'à l'état d'hypothèse. Il n'entre pas dans ses combinaisons. Quelles sont-elles? C'est sa carrière législative qui va fournir les traits nécessaires pour les reconnaître.

Son élection a été validée le 29 floréal an VI (18 mai 1798), la veille du jour où Napoléon a fait voile de Toulon. Il a été admis pour trois ans dans la séance du 3 prairial (22 mai). Il lui a fallu quelque temps pour regarder autour de lui, écouter les discours, prendre l'air du Conseil. A peine un mois et demi après sa validation, il se tient suffisamment préparé, et, sans autres exercices oratoires que ses discours anciens aux clubs d'Ajaccio, de Toulon et de Marathon, sans nulle étude du droit, sans aucune connaissance des précédents, il escalade la tribune. Du premier coup, — pour rassurer ceux qu'effraierait son passé, ou par un changement radical dans ses opinions, — il se pose et s'établit en réactionnaire, en partisan de la liberté des cultes, en adversaire des mesures inquisitoriales contre les consciences (29 messidor/17 juillet et 19 thermidor/6 août) ; huit jours plus tard (27 thermidor/14 août), reprenant, dans la discussion de l'impôt sur le sel, certaines théories soutenues par les députés proscrits au 18 fructidor, il déclare que « si les conspirateurs ont émis une opinion constitutionnelle, il adoptera leur langage avec la seule différence de l'intention ». Une telle affirmation, étant donné les temps et le milieu, équivaut à un blâme direct du coup d'État. Deux jours après, il prononce un grand discours contre la faction liberticide des dilapidateurs et fait voter que le Conseil se formera en comité général toutes les fois que les rapporteurs de la Commission des finances auront la parole. Ici, c'est l'attaque formelle contre les directeurs Rewbell et Barras qui passent universellement pour les protecteurs des financiers, des agioteurs et des fournisseurs.

Sans doute, ces discours de Lucien sont remplis de la pire phraséologie révolutionnaire, des déclamations redondantes et

médiocres qui avaient cours quatre ans auparavant dans les clubs de province : on y trouve « les forêts de lauriers qui ombragent le génie de notre marine », « les sangsues du peuple qui lancent tous leurs poisons », « l'hydre des factions qui veille autour de ce palais », qui « traduit dans son idiôme infernal ce qui se dit à cette tribune »; à première vue, on s'y trompe, et l'habillement de la pensée fait illusion sur la pensée même; mais c'est là le langage qui plaît et qu'il faut parler pour se faire entendre et gagner le renom d'orateur. Les membres du Conseil se retrouvent au milieu de ces métaphores et elles servent de véhicule jacobin à des idées nettement réactionnaires. Lucien a eu beau dire plus tard que, au début de son admission aux Cinq-Cents, il avait voté parmi les partisans du Directoire, les faits le démentent. Il s'était, au contraire, dès ses premiers discours, montré l'adversaire violent des actes du Gouvernement, et c'était à cette attitude qu'il avait dû, le 2 fructidor (19 août) son élection comme secrétaire.

Il avait compris que, malgré les coups d'État renouvelés chaque année par la faction thermidorienne, malgré la formidable pression exercée sur le corps électoral, malgré les invalidations générales ou particulières, les sentiments de la nation ne pouvaient pas être comprimés plus longtemps : le Directoire, tel qu'il avait été composé en brumaire an IV, tel que, depuis lors, il était parvenu à se maintenir en recrutant ses membres nouveaux dans le parti auquel appartenaient ses membres sortants, ne représentait que l'oppression de la presque unanimité par quelques individus sans mandat. La popularité ne pouvait se trouver que dans l'opposition à ce gouvernement et ses agents; le but que devait poursuivre cette opposition, c'était la substitution, même illégale, d'hommes modérés, ayant acquis une réputation d'intégrité et un prestige personnel, aux hommes de violence, déshonorés par leurs exactions, leurs fréquentations et leur conduite. Pour se mettre lui-même en ligne, Lucien, sans doute, était bien jeune : mais si, à vingt-deux ans, on l'avait trouvé mûr pour le Conseil des Cinq-Cents où il en fallait vingt-cinq, pourquoi exigerait-on de lui qu'il eût quarante ans pour être admis au Directoire?

A partir du moment où il a été nommé secrétaire, Lucien ne laisse point passer une semaine sans se mettre en vue, sans se poser comme l'organe de l'assemblée et l'interprète de ses intentions : ainsi, à la séance du 1er vendémiaire an VII (22 septembre 1798), séance solennelle et toute de cérémonie, avec hymnes et chœurs patriotiques exécutés par le Conservatoire national de musique, où d'ordinaire le président seul porte la parole au nom du Conseil pour prononcer l'apologie de la Révolution et célébrer l'anniversaire de la fondation de la République, on voit Lucien se lever précipitamment, le bras tendu, criant : « Oui ! Vive la constitution de l'an III ! Jurons de mourir pour elle ! » Et tous les députés de se lever, d'étendre le bras, de répéter le serment. Ainsi, à cette séance du 22 vendémiaire (13 octobre), où Jourdan annonce qu'il donne sa démission de député pour aller prendre le commandement d'une armée, Lucien monte aussitôt à la tribune et y prononce une apologie de Jourdan qu'il termine ainsi : « Sûr de n'exprimer que vos sentiments, j'ose être en ce moment votre organe et donner en votre nom un témoignage éclatant d'estime et de confiance au collègue qui va nous quitter. » Ainsi, à cette séance du 22 prairial (10 juin 1799) où, critiquant un discours de Carret sur l'assassinat des plénipotentiaires français à Rastadt, il s'écrie en finissant : « Du fond des vallées helvétiques jusqu'au sommet des Apennins, un seul cri s'est fait entendre ; les ombres des victimes ont tressailli... les bourreaux ont tremblé... Ce cri, vous le répéterez encore avec moi, c'est celui de : — Vive la République ! Vengeance ! Vengeance des assassins ! » Et l'Assemblée se lève tout entière, et les tribunes retentissent d'acclamations et d'applaudissements réitérés.

Ainsi se montre, et grandit, et s'établit réellement sur le Conseil des Cinq-Cents, l'autorité de Lucien. Il ose ; jamais il ne se déconcerte ; il va de l'avant sans cesse, il est toujours prêt à parler, à faire vibrer ces phrases, en quelque sorte sacramentelles, au prononcé desquelles, selon les rites de la Révolution, les assemblées se tiennent obligées de manifester bruyamment leur enthousiasme. D'ailleurs, dans la guerre qu'il mène contre le Directoire il ne manque pas d'habileté. Le seul fait qui puisse encore rallier autour des Directeurs une

partie de la nation, c'est la passion qu'elle a de stabilité. l'espérance qu'après tant de constitutions avortées, celle-ci subsistera, qu'on ne retombera pas encore une fois dans l'anarchie du provisoire. Aussi, Lucien, en saisissant tout prétexte, bon ou mauvais, pour attaquer le Directoire, à propos des innovations qu'on prépare dans la Cisalpine, des atteintes à la liberté de la presse, de l'impôt sur le sel, de chaque mesure financière, ne manque jamais, à chaque fois, d'affirmer son dévouement à la Constitution de l'an III, d'y renouveler ses serments, de faire parade de la plus susceptible inquiétude à son sujet. — Et c'est ainsi jusqu'à la fin de prairial, où, sans contredit, il joue un rôle considérable, et peut-être majeur, dans le coup d'État organisé par la majorité des Conseils contre la majorité du Directoire.

On sait ce qui se passe. Rewbell, désigné par le sort pour sortir du gouvernement, est légalement remplacé par Sieyès; Treilhard, accusé d'avoir été inconstitutionnellement élu, parce qu'il l'a été un an *moins quatre jours* après avoir cessé les fonctions de représentant et que, selon la Constitution, il faut une année pleine, est exclu par une loi; mais, des cinq, restent encore Barras, Merlin et Revellière-Lepaux qui, quelque successeur qu'on donne à Treilhard, forment toujours la majorité. Les Conseils se déclarent en permanence; une Commission des Onze est revêtue par les Cinq-Cents de pouvoirs dictatoriaux pour contraindre Merlin et Revellière à quitter la place, et Lucien, est l'un des membres de cette Commission; il en est même diverses fois le rapporteur. C'est là, au premier chef, un attentat du Législatif contre l'Exécutif, mais on sauve les apparences en exigeant des démissions au lieu de prononcer des proscriptions, et Barras, en trahissant ses collègues pour se sauver lui-même, conserve au Directoire, où il est maintenu, une apparence de stabilité qui lui manquerait si l'on procédait à un renouvellement intégral.

Lucien n'a point eu l'audace d'invoquer contre Treilhard l'argument des quatre jours manquants, lui à qui manquent encore quatre cent cinquante-quatre jours pour être valablement député; mais, contre Rewbell, Merlin et Revellière, contre ce qu'on appelle l'ancien Directoire, il prononce toute une série de réquisitoires; toutefois, s'il est toujours aussi

éloquent, s'il sème toujours en ses phrases cette profusion d'images qui semblent en avoir assuré le succès, il est dès lors moins heureux et paraît moins habile. La situation n'est pas simple : attaquer l'ancien Directoire, c'est attaquer Barras qui fait partie du Directoire régénéré. Or, d'une part, Lucien a envers Barras des obligations anciennes qui le paralysent; Barras, toujours amateur de petits papiers, en a de lui. Puis, Barras, par suite des fausses mesures prises par les Conseils, fait à lui seul la majorité dans le nouveau Directoire. En effet, Sieyès a été élu à la place de Rewbell, Roger-Ducos, qui est l'ombre de Sieyès, à la place de Treilhard, et tous deux marchent dans un sens anti-jacobin avec la majorité des Conseils ; mais Gohier et le général Moulin, qui ont succédé à Merlin et à Revellière, ont presque identiquement les opinions de leurs prédécesseurs. Ils étaient si profondément obscurs, l'un et l'autre, qu'on les a nommés, sur de faux renseignements, sans savoir à quelle faction ils se rattachaient. Barras est donc plus puissant que jamais, puisque, selon qu'il penche à droite ou à gauche, il y fait tomber la balance ; les meneurs du Conseil sont donc d'autant plus obligés de le ménager et c'est pourquoi, dans les nombreux discours que prononce Lucien en messidor et en fructidor, il est impossible de ne pas remarquer des contradictions qui arrivent à l'incohérence. Tantôt il affirme qu'il ne faut pas comprimer l'énergie républicaine, qu'il appartient au Corps législatif de saisir l'esprit public et de le diriger ; tantôt il appuie la proposition de charger le Directoire de veiller au maintien des institutions républicaines (même séance, 8 messidor/28 juin 1799) ; tantôt il attaque les catholiques, tantôt les jacobins ; il s'indigne des attentats renaissants du royalisme dans l'intérieur et plus tard des attentats des clubistes. Orateur d'opposition, il lui manque l'objectif nécessaire pour développer ses ressources de combat. Il ne lui reste qu'un recours, et il est compromettant, c'est d'invoquer, à tout propos, la Constitution de l'an III, d'affirmer que le Corps législatif ne souffrira qu'on ramène ni la royauté, ni le régime de 93 [séances du 26 messidor (14 juillet) et du 14 fructidor (31 août)] ; même, il arrive (29 fructidor/15 septembre) à faire à la tribune avec solennité cette déclaration imprudente : « Je viens répéter

avec Augereau que si une main sacrilège voulait se porter sur les représentants du peuple, il faudrait penser à leur donner à tous la mort avant de violer le caractère d'un seul... Il existe une loi, qui est encore en vigueur, qui fut rendue sur la proposition de Français de Nantes et que vous devez vous rappeler : *c'est celle qui met hors la loi quiconque porterait atteinte à la sûreté de la Représentation nationale.* »

Cette obligation où se trouve Lucien d'affirmer ainsi à chaque instant sa fidélité à la Constitution prouve bien que chacun s'attend à un coup d'État nouveau, que tout le monde soupçonne Lucien de le préparer et qu'il éprouve lui-même le besoin de s'en justifier par avance. Sans cela, pourquoi, contre lui, ces attaques passionnées dans les journaux? pourquoi ces interruptions sanglantes toutes les fois qu'il monte à la tribune ? ces propositions, représentées presque à chaque séance, de renouveler le serment, — comme s'il fallait qu'un serment fût tout neuf, pour qu'on fût mieux obligé de le tenir! — Chacun est si bien convaincu qu'il se machine quelque chose que le moindre incident éveille toutes les défiances; ainsi, à propos de l'impression d'une circulaire passe-partout portant convocation à séance extraordinaire, peu s'en faut que la gauche ne prétende mettre Lucien en accusation (9 vendémiaire VIII, 30 septembre 1799). Il est la bête noire des Jacobins, dans le Conseil comme hors du Conseil; par suite, il se trouve naturellement désigné comme leur plus puissant adversaire. Sans doute, la masse populaire ignore encore son nom, mais, pour la majorité des parlementaires, il représente la seule force conservatrice, si l'on peut dire, la seule force anti-jacobine, anti-conventionnelle qui soit en réserve dans le Conseil des Cinq-Cents.

Cela, pour une raison très simple : les proscriptions, les invalidations, ont vidé les deux assemblées d'hommes de valeur, surtout à droite. Quelques-uns restent aux Anciens, mais usés par dix années de révolution, susceptibles peut-être d'énergie dans les délibérations secrètes, mais non dans les paroles publiques et moins encore dans les actes. Aux Cinq-Cents, c'est pire : il n'y a presque d'hommes capables de parler qu'à gauche : à droite et au centre, une masse flot-

tante, terne, timorée, une majorité qui sait ce qu'elle ne veut pas, mais qui ignore ce qu'elle veut, composée qu'elle est de révolutionnaires convertis, de royalistes honteux et de braves gens sans couleur politique, affamés de sécurité, mais terrifiés par l'idée de se compromettre, de ne point se montrer républicains, et disposés à se joindre toujours aux plus forts. Quelques-uns sont hommes de talent, la plume en main, mais la tribune leur fait peur; quelques autres sont bons administrateurs, tout à fait aptes à la rédaction approfondie des lois, mais ces motions inattendues, confuses, contradictoires, auxquelles il faut improviser une réponse, les surprennent et les déroutent. Ils les dédaignent, haussent les épaules et laissent passer le flux, ce qui donne avantage à leurs adversaires. Seul, peut-être, Boulay est à la fois homme de parole et de plume, énergique et déterminé, mais il n'a point l'audace de Lucien, son inexpérience et sa jeunesse. Avec cela, Lucien ose tout, et c'est ainsi qu'il s'est placé au premier rang.

Faut-il croire qu'il agit en ce moment pour Napoléon? qu'il fait son jeu? qu'il escompte son retour attendu? non pas. Il agit pour lui-même et par lui-même. Pas plus en l'an VI, en l'an VII, en l'an VIII qu'en 1793, il ne s'est subordonné. Il peut causer avec Joseph des choses politiques; il peut avoir quelque idée de l'introduire dans les combinaisons. Il peut, à un moment et dans une mesure, avoir lié partie avec Bernadotte ou quelque autre général; plus tard, il peut, comme il l'a reconnu lui-même, s'entendre avec Sieyès en vue de substituer une Constitution nouvelle à la Constitution de l'an III ou d'amender celle-ci de façon à la transformer radicalement; — mais c'est méconnaître entièrement son caractère et son tempérament que d'imaginer qu'il subit une direction ou même une influence. Dès son enfance, il a cru uniquement en lui-même; il n'a accepté conseil de personne; il a été convaincu de son génie politique et, si on lui refuse ce génie, au moins, devant les événements qui l'ont servi, qui l'ont si vite et si prodigieusement élevé, lui-même est-il en droit de croire que ce que Napoléon a fait dans le militaire, il le fait, lui, dans le civil. Par le fait des circonstances, il voit réalisé tout ce qu'il a pu rêver : en deux ans, en un,

presque du premier coup, il a gravi tous les échelons. Dans sa pensée, c'est un rien à présent qui le sépare du pouvoir : il croit y être porté tout droit par la nouvelle constitution préparée par Sieyès, dont il a reçu la confidence, et où, sans nul doute, il s'imagine qu'une des trois places de Consul lui est réservée. C'est peut-être une illusion, mais ne lui est-il pas permis de se la faire, lorsque, autour de lui, tant de gens paraissent la partager ?

Ce jeune homme, il faut le reconnaître, déploie, durant ces deux années, une activité qu'on dirait sans aucun exemple, si l'on n'avait celui de Napoléon. Non content de cette vie politique intense où chaque jour il se prodigue en discours et en rapports et où, pour acquérir une simple teinture d'une des cent questions qu'il traite, une étude obstinée de plusieurs mois ne suffirait pas à d'autres, il a le temps d'être père de famille — car Christine-Charlotte-Alexandrine-Egypta naît à Paris le 28 vendémiaire an VII (19 octobre 1798), — et sans parler de ses travaux à la campagne, de l'existence luxueuse, des parties de vie mondaine, il écrit et publie un roman ; peut-être même essaie-t-il d'en vivre un où il voudrait introduire comme actrice principale la belle des belles, madame Récamier.

Est-ce assez et, faut-il croire que, avec Sapey qui s'intitule directeur général des bâtiments de la correspondance de Corse, il a aussi des affaires, qu'il a des parts dans ces corsaires pour l'armement desquels, dès l'an IV, Joseph obtenait par Napoléon des lettres de marque, — corsaires qu'on accuse de jouer aux pirates, et dont le *Journal des Hommes libres* dénonce les procédés pour capturer des bâtiments marocains ? Il peut se faire que Lucien y ait des intérêts, mais il est trop grand seigneur à présent pour s'occuper directement de telles vilenies. Il plane ; il touche au port, ou croit y toucher. Encore quelques jours...



Le 21 vendémiaire (13 octobre 1799), éclate la nouvelle que le général Bonaparte, de retour d'Egypte, a débarqué à Fréjus. Pour ses frères, pour Joséphine, surprise égale à

celle qu'éprouvent les Directeurs, les membres du Conseil, tout le monde politique. Seul, Joseph a eu la velléité de lui expédier un émissaire, le Grec Bourbaki ; mais au 13 octobre, Bourbaki n'a pas encore quitté Paris. Depuis le 5 germinal an VII (25 mars 1799), où le courrier Mourveau, parti de Paris le 10 nivôse (30 octobre), l'a rejoint devant Saint-Jean-d'Acre, Napoléon n'a eu avec la France aucune communication. Encore Mourveau, avant son départ, n'avait vu ni Joseph, ni Lucien, mais seulement Joséphine. — Si Napoléon est revenu, ce n'est sur aucune indication de ses frères, c'est de lui-même, parce que, après Aboukir, « il a surpris de la vanité imprudente de Sidney Smith un paquet de journaux anglais et italiens qui l'ont instruit de nos désastres et averti de presser son départ ». Son retour ne dérange pas seulement les combinaisons de Barras avec le prétendant, et celles de Sieyès avec Moreau, il dérange aussi les combinaisons de Lucien. Joseph seul peut s'en réjouir, car il sait à présent qu'il a été dupe de Bernadotte, tourné maintenant, comme la plupart des généraux, comme Augereau et Jourdan, du côté des Jacobins et de la Société du manège.

Quoi qu'il en soit des projets de Lucien, et du degré où il les a avancés, ils s'écroulent devant Napoléon. Devant lui quiconque est Bonaparte disparaît, comme au surplus quiconque tient une place, quiconque participe au Directoire. Pour le peuple, cette nouvelle de son retour n'est pas seulement l'assurance des victoires prochaines, elle est surtout la certitude du rétablissement de l'ordre par l'organisation d'un gouvernement dont il sera le chef. Comment cela s'opérera-t-il? par quel procédé un régime nouveau se substituera-t-il au Directoire croulant sous l'exécration et le mépris? Sera-ce un simple changement de personnel ou faudra-t-il encore une fois bouleverser les institutions ? On ne sait ; mais ce que tout le monde sait, dès que Napoléon a mis le pied à Fréjus, c'est que la nation l'a élu et qu'elle le veut.

A mesure que roule sur la route de Paris la voiture qui l'emporte, la nation soulevée se rue à lui faire cortège. De Fréjus à Aix, une foule, portant des flambeaux, court autour de lui. C'est là l'image de ce que le peuple attend de Napoléon : il vient dans la nuit et il apporte la lumière.

Ses frères, sitôt la nouvelle, partent à sa rencontre : Joseph, Louis et Lucien, que Leclerc accompagne. Louis tombe malade à Autun et ne peut suivre. Les trois autres continuent, rejoignent le général, gagnant trois jours sur Joséphine qui, partie, elle aussi, à la première nouvelle, a manqué son mari sur la route de Bourgogne, a dû pousser jusqu'à Lyon et en revenir. Ce n'est pas seulement de la situation politique que ses frères veulent l'entretenir avant qui que ce soit : elle est si nette, le problème est si clairement posé à tous les yeux qu'il est d'avance résolu ; il ne reste qu'à trouver les moyens qui permettront au peuple d'exprimer sa volonté, la procédure parlementaire de ce que, à défaut de mot propre, on nomme un coup d'État, et qui n'est, en fait, que la rentrée du peuple dans l'exercice de sa souveraineté.

Mais il y a Joséphine : il faut profiter du moment pour en finir avec elle et pour l'écraser : il faut que, en arrivant à Paris, Napoléon ait rompu le lien qui l'attache à une femme sans doute infidèle, mais dont les infidélités sont le moindre tort aux yeux de Joseph et de Lucien. Napoléon devenant, par un procédé quelconque, membre, c'est-à-dire chef du gouvernement — et pour eux c'est déjà un fait comme acquis — Joséphine prend immédiatement une importance, une influence, une place nuisibles aux intérêts de la famille ; elle traîne à sa suite les siens, leur fait donner de l'argent et du pouvoir ; elle détourne Napoléon de la famille pour lui donner un milieu différent auquel on sait qu'il aspire. Le chef du clan, Joseph, consent à ce que, momentanément, son cadet ait les honneurs, mais pourvu que le clan seul continue à récolter les profits. Certes, Napoléon *sait*, mais qu'il revoie seulement sa femme, et tout sera de nouveau en question. Qui a brûlé d'un tel amour, garde toujours au foyer de son cœur quelque étincelle sous la cendre. On ne lui laisse pas le temps : on lui dit les obscures intrigues avec Rewbell et Barras, les indiscrétions sur le passé, les amours présentes avec cet ignoble Charles ; on dit les dettes, les accords avec les financiers véreux, l'hostilité marquée contre la famille, tout ce qui peut le détacher d'elle, la lui faire prendre en haine et en mépris, montrer la créature sans foi qui n'a souci ni de l'honneur du mari, ni de la fortune du politique, ni même de la gloire du soldat.

Il écoute cela et il pleure: certes, ils doivent la voir ainsi ces Corses, et il n'est pas même possible qu'ils la voient autrement. Avec leurs idées traditionnelles sur la famille, sur la femme, sur le rôle dévolu à l'épouse, en s'acharnant contre Joséphine, ils peuvent même croire qu'ils remplissent un devoir. Comment comprendraient-ils un être comme celui-ci, inconstant, mobile, fuyant, lâche devant les passions et les désirs, subordonnant tout à soi par une inconscience d'égoïsme devant qui tout disparaît, mêlant, dans le même instant, la plus calculatrice habileté et l'abandon le plus absolu, capable de suivre un plan avec une rigueur et une continuité qui surprennent, et ne vivant jusqu'ici qu'au hasard des rencontres; un être de civilisation corrompue, en qui s'amalgament avec tous les sentiments compliqués qui rendent la femme le plus inexplicable, les ardeurs du tempérament créole, parées à souhait, pour plaire aux yeux et duper l'esprit, de tendresse, de sensibilité, de grâce, de dentelles et de bijoux?

Mais lui, qui l'a aimée, cette femme, de l'amour le plus passionné qui fut jamais, d'un de ces amours qui brisent le cœur qu'ils emplissent; qui l'a aimée jusqu'au délire dans le désir et jusqu'à l'épuisement dans la possession, peut-il, comme ses frères qui n'aiment point, raisonner les choses et peser les avantages que, pour lui-même, aurait eus, sans nul doute, à ce moment, une répudiation éclatante? Peut-il à ce point bannir de ses sens le souvenir de ces nuits heureuses où, pour la première fois, une femme a fait vibrer tout son être? Peut-il effacer de son esprit l'idée sur laquelle il a vécu deux années, que cette femme appartient à un monde supérieur et lui en ouvre les portes; que, par sa naissance, par ses parentés, par ses alliances, elle se rattache à l'ancienne France et à la vieille cour, qu'elle seule est le trait d'union entre lui et cette société inconnue, dont peut-être il s'exagère, faute de la connaître, l'importance, l'influence et le mérite, mais qu'il faut pourtant qu'il conquière et qu'il amène à ses desseins, s'il veut être l'homme de la France et non pas l'homme d'un parti? Sans doute, il se dit déterminé à rompre et il croit sa décision prise; mais, pour qu'il la garde, il ne faut pas qu'il se trouve en présence du monstre: tant qu'il se sous-

trait, qu'il tient sa porte close, il se contraint ; lorsqu'il voit Joséphine, il a cédé. Encore une fois, elle a vaincu par les seules armes qu'elle puisse employer sans s'accuser ou se défendre : les larmes. Par une habileté suprême, elle y a joint les supplications de ses enfants, devant qui Napoléon ne peut même dire ses griefs, et comme, avec cet instinct de la femme qui ne peut la tromper et qui établit sur l'homme sa puissance, elle sent qu'il la désire encore, elle n'a qu'à se laisser prendre pour que ce soit elle qui pardonne et que la répudiée d'hier se retrouve la maîtresse d'aujourd'hui.

Le lendemain matin, Lucien, mandé par son frère, arrive rue de la Victoire : ordre est donné de l'introduire dans la chambre des époux réconciliés. Cela épargne des discours.

A présent, il faut que les frères fassent à mauvaise fortune bon visage et, puisqu'ils n'ont trouvé nul moyen d'empêcher le raccommodement, que chacun s'emploie à manœuvrer et, selon ses forces, se prête au grand dessein. Madame Bonaparte y a son rôle, et il n'est point médiocre.

D'abord, intime comme elle est avec les Gohier, chez qui elle dînait le soir où l'on apprit le débarquement à Fréjus, et qu'alors elle a cherché à engager avec elle « contre les misérables qui tenteraient de s'emparer de Bonaparte », elle peut décider le mari par la femme ; et c'est ce qu'elle essaie de faire par quantité de menus soins, jusqu'au moment où elle se détermine à s'ouvrir à la dame, qui, trop contente du premier rang pour en accepter un autre, fait la républicaine et repousse, à ce moment, toutes les offres et les compensations.

De même, avec Barras, quoique leur amitié soit fort refroidie et qu'il ne soit plus entre eux question de la bagatelle, elle a conservé de ces relations que, en ce temps, toute femme du monde savait garder avec un ancien amant; elle le rencontre sans embarras, le reçoit sans affectation, et dans son salon qu'il fréquente naturellement il a gardé assez d'habitudes pour que sa présence ne soit point suspecte. Un soir, même, devant quelques personnes qu'il n'a point aperçues d'abord, il y fait des confidences.

Ce salon n'est pas indifférent, et pour les gens qu'on y voit et pour les bruits qu'on y recueille. Dès qu'elle en entr'ouvre la porte, il arrive, pour y frapper, de ces hommes toujours à la recherche de ces endroits où l'on trouve, le soir, du feu, de la lumière, des femmes — ce qu'on appelle le monde. Voici les Caulaincourt, les Ségur, M. de Mun, M. Maupetit, M. de Montigny-Turpin, « des personnes des plus élégantes », sans parler des généraux et des gens de lettres : cela fait un centre, et cela fait aussi un paravent, car, du salon de madame, on passe dans le cabinet du général.

Puis, la réconciliation, très bien prise par le monde de Paris qui en a vu bien d'autres et ne pense pas un instant à trouver ridicule cette rentrée que sauve le mot de Napoléon à Réal : « Les guerriers d'Égypte sont comme ceux du siège de Troie et leurs femmes leur ont gardé le même genre de fidélité » ; cette réconciliation qui rassure tant de femmes pareilles à Joséphine; qui évite le scandale d'un divorce où, quels que soient les torts de la femme, on est toujours disposé à lui donner raison, permet encore à Napoléon de reprendre l'attitude du bon mari, de l'homme d'intérieur, nullement agité d'ambition, qui, « pendant que tout Paris est occupé de de lui, passe sa soirée à jouer au trictrac avec sa femme. »

Joséphine excelle à son rôle, triple ou quadruple. Elle en saisit toutes les nuances et en fait valoir tous les effets. Familière avec madame Gohier, accueillante, aimable, câline pour quiconque franchit le seuil de son salon, reconnaissante, soumise et tendre avec son mari, elle a même l'air de pardonner à ses beaux-frères et leur fait accueil. Elle leur doit, en effet, dans cette transe où ils l'ont mise, le plus éminent service. Pour la première fois à ce qu'il semble, depuis son mariage, elle a deviné quelle *affaire* elle a faite : elle a compris, non Bonaparte auquel elle ne comprendra jamais rien, mais la fortune de Bonaparte. Elle ignore quelle elle sera, n'a point conscience, certes, des sommets où elle peut le porter, mais elle la pressent colossale et elle la tient si bien embrassée que, pour l'en détacher, il faudrait, ce semble, lui briser les os et lui scier les tendons.

Les beaux-frères besognent de leur côté. Joseph. dans son

court passage aux Cinq-Cents, s'est lié avec certains de ses collègues, Cabanis, Jean Debry, Andrieux, entre autres; mais surtout, par une tendance naturelle à son esprit, il s'est rapproché, en politique, des anciens Constituants encore dans les affaires, d'hommes tels que Talleyrand, Rœderer, Volney, Lecouteulx avec qui il est en sympathie d'idées et qu'il n'a nulle peine à amener à son frère, car ils sont convaincus de longue date que « ça ne peut pas durer ». Par eux, il s'est établi chez certains des députés les plus influents au Conseil des Anciens, lesquels sont tous d'ailleurs dans la main de Sieyès, et Sieyès est trop avisé pour ne pas voir que, à présent, sans Bonaparte, il ne peut rien. Cabanis met en contact Joseph et Sieyès; Sieyès est déjà en confidence avec Lucien et presque accordé avec lui. Lucien a donc pu, en omettant certaines parties du plan qui ne sont plus d'actualité, donner des notions sur ses idées générales. Entre Joseph et Sieyès, quelques conférences suffisent : les principes qui doivent servir de base à la nouvelle constitution sont adoptés par Napoléon.

Reste la procédure à suivre pour arriver au but.

Sieyès, outre les Anciens, amène Roger-Ducos, son collègue au Directoire : il ne reste plus à détacher qu'un Directeur pour avoir à soi la majorité dans le pouvoir exécutif. On sonde Barras qui ne parvient pas à donner une réponse, veut se ménager à droite et à gauche pour se maintenir, quoi qu'il arrive. Lui promettre formellement qu'on le conservera, on ne le peut; il est si compromis, si discrédité, que son nom seul frapperait d'impuissance le gouvernement nouveau. D'ailleurs, ce qu'on veut, c'est concentrer et renforcer le pouvoir exécutif; comme, dans les premiers projets pour la Cisalpine, établir trois gouvernants au lieu de cinq. Il faut une place pour Napoléon, deux pour Sieyès et Roger-Ducos. Nulle autre à donner; c'est là le point faible : car il faudrait un tel appât pour amorcer Barras, ou, à son défaut, Gohier, qu'on espère encore par Joséphine, ou Moulin, qu'on travaille par Leclerc, pour obtenir ainsi la majorité légale. Faute de place à donner, on pense aux grands moyens d'argent ou de contrainte. En attendant, on berce Barras usé, las, incapable de ses coups de vigueur de Thermidor, de Prairial ou de Vendémiaire.

Lucien est la cheville ouvrière de la machine au point de vue parlementaire ; il apporte la majorité des Cinq-Cents ; au moins a-t-il droit de le croire, car, au moment du renouvellement du bureau pour Brumaire, il a été élu président. Il a avec lui la plupart des inspecteurs de la salle, et le plus important, le général Frégeville.

Ainsi sur les trois pouvoirs constitutionnels, l'on est assuré de la minorité du Directoire, — de la majorité si Barras, qui résiste pour la forme, finit par se rendre — de la presque unanimité des Anciens et de la majorité des Cinq-Cents.

Des ministres, un seul compte, celui de la Police, Fouché ; on l'a. A l'Intérieur, à la Guerre, à la Marine, aux Relations extérieures, rien à craindre. Celui qu'on a présenté comme le plus hardi, le plus dévoué à la Révolution, Dubois-Crancé, ministre de la Guerre, ne bougea pas, n'écrivit pas une ligne, ne donna pas un ordre, fit le mort.

Hors du gouvernement, les hommes les plus importants sont d'accord qu'il faut en finir. Les malins, comme Talleyrand, ont quitté leurs places pour ne point risquer d'être pris sous l'écroulement final. Au reste, d'hommes de valeur, il y en a bien peu à l'intérieur de la France. La plupart sont proscrits ; les heureux traînent leur exil sur les routes d'Europe, attendant que quelqu'un — n'importe qui — leur rende une patrie et du pain.

Restent les moyens de force : la garnison de Paris, les Gardes du Directoire et des Conseils, les généraux disponibles qui peuvent être tentés soit de prendre le commandement de troupes restées fidèles, soit de se mettre à la tête d'une émeute jacobine. Pour pratiquer les officiers, Napoléon a Leclerc qui joue le principal rôle. Il était à Montgobert au moment du débarquement à Fréjus : Pauline ne se trouvant pas bien du climat de Lyon, il l'avait menée pour passer avec elle un mois à la campagne : il en est parti au devant de son beau-frère. Il peut d'autant mieux le servir que, ancien officier d'état-major de l'Armée d'Italie et de l'Armée de l'Ouest, il est un négociateur autorisé près des généraux que Napoléon ne connaît pas personnellement. C'est lui qui recrute Moreau, allié bon à montrer : aussi, le 16 brumaire, le Moniteur annonce que Bonaparte lui a fait présent d'un damas garni de

diamants qu'il a rapporté d'Égypte et qui est estimé dix mille francs. Il réussit encore avec Macdonald, mais il échoue sur Moulin, si intimement qu'il soit lié avec lui, ayant été son chef d'état-major à Rennes.

En ce qui touche les officiers particuliers, Lannes, Berthier, Murat, Duroc, Lavallette, Marmont, Eugène, sont, chacun pour son arme, des porte-paroles précieux. Il ne faut pas de grands mots pour gagner Lefebvre, commandant la division ; il suffit de lui affirmer que la République est en péril du fait des avocats. Avec Jubé, commandant de la Garde du Directoire, et Blanchard, commandant de la Garde des Conseils, on s'arrange tout de suite : ce sont à peine des soldats l'un et l'autre, et l'effort est médiocre. En cavalerie, il y a à Paris les 8e et 9e dragons et le 21e chasseurs. Les dragons ont été de l'Armée d'Italie, et leurs chefs, Milet et Sébastiani, sont tout acquis, celui-ci avec une nuance particulière de dévouement : il est Corse et se dit parent des Bonaparte. Le 21e chasseurs — ancien hussards-braconniers — est le régiment où Murat a fait sa carrière, et il y a son monde. Quant aux demi-brigades d'infanterie, la 6e, la 79e et la 86e, elles sont tout à Bonaparte, aussi bien que la garde de police et les adjudants de la garde nationale.

Trois hommes seulement restent en dehors : Augereau qui, le matin du coup d'État, se présenta plus en ami qu'en ennemi, bien qu'il eût fait pacte avec les Jacobins ; Jourdan, qui sans doute n'avait pas été abordé inutilement par Joseph, et qui se tint assez neutre pour qu'il n'y eût rien d'irréparable entre Napoléon et lui ; et enfin Bernadotte. Celui-ci était le plus dangereux : il avait des talents et de l'habileté ; il avait acquis de l'autorité comme ministre de la Guerre ; il était connu des soldats et même du peuple. Si la majorité du Directoire (Barras, Gohier, Moulin), s'appuyant sur les hommes du Manège et sur la gauche des Conseils, l'allait chercher et lui offrait une sorte de dictature, il n'hésiterait pas à se mesurer avec Bonaparte. Il aurait pour lui la légalité, mettrait la force de son côté, car la troupe, s'il commandait, hésiterait certainement et, dans ces conditions, l'issue serait douteuse. Bernadotte haïssait Sieyès qui l'avait chassé de son ministère ;

il porterait donc, à prévenir et à réprimer le coup d'État, la passion personnelle que lui inspiraient sa rancune contre Sieyès et l'envie exaspérée qu'il nourrissait contre Napoléon. Aussi, pour gagner Bernadotte, Joseph ne néglige nul effort : le rusé Gascon ne se refuse point aux entrevues, soit qu'il prétende ainsi se réserver une sortie dans chacun des camps ; soit qu'il espionne les Bonaparte pour le compte de Barras ; soit que, avant de se décider, il veuille peser lui-même les forces des deux partis et se vendre le plus cher possible. Il se rencontre à Mortefontaine avec Napoléon, en société de Regnauld, d'Arnault et de quelques autres, ce jour même où par le faux pas d'un cheval il s'en faut de si peu que l'édifice de la fortune de Bonaparte ne croule avant d'être élevé. Le 16 brumaire, il donne à tous les Bonaparte, dans sa maison de la rue Cisalpine (rue de Monceau) un magnifique dîner, à la suite duquel il a dans un berceau, au fond du jardin, un long entretien avec Napoléon. Désirée, madame Bernadotte, a mis tous les ressorts en jeu pour amener son mari à son beau-frère, mais rien n'y fait. Bernadotte ne peut penser que le Directoire s'abandonnera sans tenter au moins la lutte ; il est désigné pour la soutenir ; il attend donc qu'on le fasse appeler, mais ne veut point, en s'offrant, diminuer le prix qu'il pourra exiger au moment décisif. Pourtant, le matin du 18, avant cinq heures, il est chez Joseph, et de lui-même l'accompagne rue de la Victoire. Mais lorsque, arrivé au bout de l'étroite allée qui débouchait dans la cour de l'hôtel, il voit cette cour remplie des officiers de la garde nationale et de l'armée, il quitte brusquement son beau-frère, en lui disant : « Je vais ailleurs où peut-être je suis destiné à vous sauver : car vous ne réussirez pas ; au pis aller, je trouverai toujours en vous un frère et un ami. » Tout Bernadotte est là.

Dans la journée du 18, on gagna, sans combat, la première manche. Nul ne pouvait contester que les Anciens, aux termes des articles 102 et 103 de la Constitution, n'eussent le droit de transférer les deux Conseils de Paris à Saint-Cloud, et si certains membres, qui par hasard étaient de la minorité, n'avaient point reçu à temps leur convocation, ils n'avaient à s'en

prendre qu'aux huissiers. A la vérité, à ce décret, parfaitement légal, les Anciens en avaient ajouté un autre qui constituait le coup d'État, l'usurpation du pouvoir exécutif : ils avaient nommé le général Bonaparte pour commander en chef la 17e division militaire, la garde du Corps législatif et les gardes nationales sédentaires — ce à quoi Bonaparte avait ajouté de sa main, dans son ordre du jour, la garde du Directoire; — mais la prise de commandement s'était effectuée sans aucune difficulté ; tous les chefs de corps, qu'ils fussent ou non prévenus et gagnés, étaient venus se ranger près du général en chef. D'ailleurs, il n'y avait plus de gouvernement, car il n'y avait plus de majorité directoriale, Sieyès et Roger-Ducos étant volontairement démissionnaires, et Barras s'étant, à peu près de bonne grâce, soumis à signer la lettre rédigée par Talleyrand qui le compromettait d'une façon définitive.

C'était bien taillé, mais il fallait coudre.

Il restait les Conseils à convaincre ou à dissoudre, et c'était Napoléon qui devait faire l'un ou l'autre. Sur sa proposition, il fallait que les Anciens, dont on était sûr, prissent l'initiative des mesures de salut public, déclarassent la vacance du gouvernement, nommassent les Consuls provisoires, décrétassent leur propre ajournement ; que cette résolution fût portée, ou tout au moins appuyée par lui aux Cinq-Cents; qu'il y parût et enlevât le vote. Or si, le 18, aux Anciens, devant une assemblée qui paraissait unanime, qui était toute prête à l'applaudir, qui venait de lui conférer la dictature, il avait montré un embarras, une timidité, un manque d'à-propos singuliers, que serait-il, le lendemain, devant une réunion tumultueuse et hostile, dont on avait tout à craindre, et où les violents, comme de juste, écarteraient et réduiraient au silence les modérés, — à moins encore que, comme il y en eut tant d'exemples, ils ne les entraînassent à leur suite?

Tout soldat véritable, en face d'un parlement assemblé, s'emporte ou s'abaisse : pour manœuvrer, ruser, discuter, faire un discours, il faut une autre âme que celle qu'il a de naissance. Habitué au passif silence dans les rangs, toute interruption lui paraît insultante, toute contradiction insupportable. Un *Imperator* qui ne commande pas, c'est un non sens. Le titre même dont il est revêtu, la qualité suprême qu'il

doit posséder, il faut qu'il les abdique. S'il ne se montre pas tel que, par nature, par éducation, par orgueil de son grade, il faut qu'il soit, comme un donneur d'ordres, un disperseur d'émeutes « qui va chercher la garde si l'on fait trop de bruit dans la maison » ; si, de sa main crispée par la colère, il n'a point la tentation formidable de saisir et de brandir l'épée, alors nulle alternative : c'est l'effarement, l'ahurissement : les idées se confondent, sa bouche se sèche, sa voix s'altère, ses mots lui manquent. Rien de la peur qu'un lâche éprouve au feu ; mais cette folie de terreur qui envahit l'acteur inaccoutumé aux planches et le paralyse à son entrée en scène ; un tremblement qui, d'une des extrémités se communique à tout l'être, fait vibrer tous les nerfs ensemble et devant une foule, dont chaque membre est individuellement un imbécile ou un criminel, paralyse à ce point un homme de cœur ou un homme de génie que, coupée net, la parole s'arrête dans son gosier, et que, pour un peu, il pleurerait de désespoir et de honte. Cette sensation, rien n'en triomphe, et si elle est inexplicable pour les gens de parole, — ceux qui en font métier ou ceux qui en ont le don, — elle demeure insurmontable pour les autres et plus peut-être pour les hommes d'action et les hommes d'épée.

Aussi, le 19, dès son entrée dans la galerie de Saint-Cloud où siègent les Anciens, bien que l'immense majorité soit à lui, bien que tout soit préparé à son gré, bien que, après la lettre de démission de Barras, on vienne de lire une lettre de Lagarde, secrétaire général du Directoire, annonçant faussement que *quatre* membres sur cinq ont donné leur démission, Napoléon, aussitôt qu'il prend la parole, est troublé, et les mots qu'il dit, même figés par l'impression, s'entendent hésitants, indécis, sans suite. Ce sont des justifications qu'il invoque, c'est une apologie qu'il balbutie, ce sont des menaces qu'il lance, et tout cela sonne faux, décèle le tremblement, jusqu'à la dernière phrase pourtant apprise, il semble, par cœur : « Souvenez-vous que je marche accompagné du dieu de la Guerre et du dieu de la Fortune. » Cela lancé, il veut se retirer, mais on le retient, on veut qu'il donne des explications, et c'est alors une déroute, car, pour les fournir, il faudrait sortir des généralités ou les présenter avec ces

accents et cette mimique qui, dans les assemblées où l'on se pique d'éloquence, provoquent, à des moments, cette sorte de délire qui étouffe toute discussion et lève tout obstacle.

Il sort enfin dans un grand et terrible silence. Les Anciens n'ont point rendu le décret, ni fait les propositions qui sans retard doivent être transmises à l'autre Conseil. Ils n'ont désigné aucune députation pour accompagner le général, et lui pourtant, d'un pas automatique, comme oubliant ce qui a été convenu, se dirige vers l'Orangerie où siègent les Cinq-Cents.

Là, depuis que la séance est ouverte, Lucien, qui préside, lutte vainement, malgré sa hardiesse parlementaire, l'habitude qu'il a des tempêtes des clubs, contre un courant qui dès le début se dessine et entraîne peu à peu même les conjurés de la veille. Gaudin, le premier inscrit, qui, selon le plan arrêté, doit s'étendre en paroles, tenir la tribune jusqu'au moment où arrivera le décret des Anciens, s'arrête intimidé au bout de quelques phrases courtes et vagues, incapable de conclure. Un tumulte s'élève : la gauche propose que chaque député vienne renouveler à la tribune le serment de fidélité à la Constitution de l'an III. Lucien saisit la motion, la fait voter : le serment à la tribune, c'est du temps qu'il gagne et que les autres perdent. Pendant qu'on jurera, arrivera le décret des Anciens. On fait l'appel nominal : on a prêté le serment : point de messager d'État. Une lettre est remise au président, celle de Barras. Il en donne lecture : avec les interruptions, les exclamations, les insultes à Barras, c'est encore quelques minutes. Les Anciens ne peuvent se faire attendre davantage. La porte s'ouvre, c'est Bonaparte qui paraît, entouré uniquement de quatre grenadiers de la Garde des Conseils, mais suivi de tout un peloton de généraux et d'officiers. Alors, une clameur furieuse sur tous les bancs, une tempête de hurlements. « Hors la loi ! A bas le tyran ! A bas le dictateur ! » Napoléon ne peut prononcer un mot. On le presse, on le menace, on le pousse ; les grenadiers se serrent autour de lui et l'entraînent.

Lucien reste seul avec ces fous déchaînés, et seul il lutte contre eux. « Hors la loi ! hors la loi ! Aux voix, président, le *hors la loi !* » Il quitte le fauteuil, s'approche de la tribune,

glisse un mot au général Frégeville qui, au milieu du tumulte, sort sans être aperçu. Il attend, laisse quelques parleurs développer des motions furibondes, puis, lorsqu'il suppose que les soldats que Frégeville est allé chercher approchent, il escalade la tribune. Sa voix vibrante et profonde domine l'assemblée parvenue au paroxysme de la violence et de l'insulte : « Il n'y a plus ici de liberté, dit-il. N'ayant plus le moyen de me faire entendre, vous verrez au moins votre président, en signe de deuil, déposer ici les marques de la magistrature populaire ! » Il se dépouille de sa toge et de son écharpe, les jette sur la tribune, puis lentement en descend l'escalier, au bas duquel ses amis se sont groupés ; entouré par eux, il marche vers la porte, et au moment où il y arrive paraît la garde qu'il a requise. Il sort alors, il se précipite dans la cour, il s'élance sur un cheval, il fait battre un ban, il harangue les troupes et, sous le coup de son émotion, avec une éloquence passionnée, il demande, il requiert, il commande le dispersement des *représentants du poignard.* Bonaparte donne l'ordre, les tambours battent la charge et, Leclerc et Murat en tête, les grenadiers, baïonnette basse, entrent dans l'Orangerie.

Dans ce même lieu, le même jour, à neuf heures du soir, la majorité des Cinq-Cents est réunie sous la présidence de Lucien. Elle proclame que Bonaparte et ses troupes ont bien mérité de la patrie ; elle décrète qu'il n'y a plus de Directoire ; que soixante et un *individus* ne sont plus membres de la représentation nationale ; elle crée une commission consulaire provisoire composée de Sieyès, Roger Ducos, ex-directeurs, et de Bonaparte, général, et charge deux commissions, chacune de vingt-cinq membres, de préparer les changements à apporter à la Constitution de l'an III. Le Conseil des Anciens approuve la résolution, les nouveaux Consuls appelés prêtent serment ; les commissions intermédiaires sont élues et les Conseils se séparent.

***

Ainsi le coup d'État parlementaire, le coup d'État qu'on avait prétendu entourer de formes quasi légales, le coup d'État dirigé par l'immense majorité des Conseils contre une mino-

rité de soixante et un membres, ce coup d'État combiné entre toutes les fortes têtes du Directoire et du Parlement, assuré de tous les bons vouloirs, garanti par la complicité universelle, avait, on peut le dire, misérablement échoué : atermoiements qui seraient incompréhensibles de la part des Anciens, si l'on n'y soupçonnait la pensée de se réserver, la crainte de l'insuccès, la défiance des forces et de l'énergie de Napoléon; attribution forcée à celui-ci d'un rôle que lui seul *doit* jouer, et qu'il ne *sait*, ni ne *peut* jouer; panique des conjurés dans les deux salles, ce terrible « hors la loi! » qui a tué Robespierre et tant d'autres, sonnant à leurs oreilles; c'en a été assez pour que, contre une fiction de légalité, se brisât presque la volonté de la Nation qui, sans se soucier le moindrement des formes, acclame Napoléon pour son chef. — Et cela a ainsi tourné parce qu'on a eu confiance aux parlementaires, qu'on a suivi leurs directions, adopté leurs plans et embrassé leurs idées. Au 10 Août, au 31 Mai, au 9 Thermidor, au 13 Vendémiaire, au 18 Fructidor, toujours et partout, les parlementaires en face du péril ont perdu la tête, ont été incapables d'action et, lorsqu'ils ont été sauvés comme lorsqu'ils ont été proscrits, ils l'ont été par un homme qui n'était point un parlementaire, qui était un révolutionnaire comme Henriot ou un soldat comme Barras, mais ils ne se sont jamais sauvés eux-mêmes, pas plus qu'ils n'ont à eux seuls combiné et exécuté un coup d'État. Il y a une exception : le 30 Floréal, mais c'étaient parlementaires contre parlementaires.

Par son à-propos, par son activité, par sa résolution froide au milieu du flux bouillonnant de ses propres paroles, Lucien a tout sauvé — et cela parce que, malgré ses deux années de députation, il est resté un révolutionnaire, un clubiste, ne s'est, pas plus qu'à d'autres jougs, soumis à la discipline parlementaire. Mais si, devant l'imminent danger, la nécessité de vaincre ou de périr, l'abîme ouvert pour lui et pour les siens, il s'est déterminé, a, en une seconde, trouvé et employé le seul moyen de sortir de l'impasse, l'expédient légal qui a justifié l'intervention de la force armée, on peut croire qu'il l'a fait à contre-cœur. Ce n'est plus là son programme : l'intervention des soldats, qu'il a été obligé de provoquer, trans-

forme radicalement, et à son détriment à lui-même, le plan convenu, donne l'influence aux soldats et la retire aux avocats, — ces *avocats* dont il a suffi de parler à Lefebvre pour qu'il vît rouge, dont l'évocation seule a précipité les grenadiers, la baïonnette en avant, dans la salle de l'Orangerie. Dans sa combinaison, Lucien agréait sans doute un homme de main, un général, son frère, puisque l'opinion l'imposait : mais à la condition que l'élément civil primât, absorbât le militaire, que, dans le gouvernement, le soldat se trouvât lié par les mille formules légales qui peu à peu brisent sa volonté, détruisent son autorité et anéantissent son prestige. Que Lucien eût ou non adopté sincèrement ce que lui avait laissé voir, de ses théories d'ailleurs fort séduisantes, Sieyès le grand maître en constitutions, ce qu'il voulait, c'était le pouvoir pour lui-même, et à brève échéance. Il comprenait bien la nécessité que Sieyès et Roger-Ducos, ex-directeurs, fissent le pont en quelque sorte entre la Constitution détruite et celle à faire, mais il entendait que, ensuite, une des places fût pour lui, et certes il la rêvait prépondérante. L'entrée en jeu de l'élément militaire dans de telles conditions renversait toutes les proportions, infériorisait tout civil, le rejetait personnellement au dernier plan, — bien en arrière de son frère qui ne l'admettrait jamais pour son égal et ne partagerait certes point avec lui le pouvoir suprême.

Si le programme avait été régulièrement exécuté, c'est-à-dire si les Anciens avaient envoyé à temps leurs propositions et que les Cinq-Cents les eussent votées, le rêve de Lucien se réalisait en entier : la Constitution de Sieyès entrait tout entière en exercice ; par suite, le pouvoir exécutif, où l'élément militaire se trouvait en minorité et n'avait plus qu'un rôle secondaire. était subordonné au pouvoir législatif. Le Sénat ayant, en même temps que le droit d'élire les Consuls, celui de les absorber, — c'est-à-dire de les destituer sans phrases, sans motifs, sans raison, sur une simple inquiétude ; — se recrutant lui-même, ayant à la fois pour attributions de sanctionner les lois et d'élire les députés et les hauts fonctionnaires, eût de fait réuni tous les pouvoirs, anéanti toute initiative de la part de l'Exécutif, brisé le seul ressort par lequel il peut tenter et réaliser de grandes choses, introduit dans l'admi-

nistration la lutte permanente entre des fonctionnaires d'origines différentes ; le système de Sieyès en vigueur, c'était Napoléon avortant avec les réformes qu'il apportait et le grand mouvement national qu'il incarnait, ou c'était Napoléon obligé de recourir à un nouveau coup d'État, purement militaire celui-là, qui eût écarté, non pas seulement les parleurs inutiles, mais les penseurs, les administrateurs, les grands fonctionnaires qui allaient accomplir l'œuvre de réparation et, dans la France pacifiée, élever, sous une direction féconde, parce qu'elle est unique, l'édifice de ses institutions modernes.

Pour la nation, ce fut donc un bonheur si le coup d'État dévia comme il fit : car, grâce à cette déviation, si, le soir du 19 Brumaire, pour les parlementaires qui aiment le compliqué, il y a un gouvernement composé de trois pouvoirs, — un exécutif, les trois Consuls ; un délibératif, la commission des Cinq-Cents ; un approbatif, la commission des Anciens, — pour le peuple, qui est simpliste et qui incarne toujours en un homme ses espérances, ses rêves et ses passions, il y a Napoléon Bonaparte. Cela est si vrai que, aux yeux de tous, même de la plupart des historiens, c'est à cette date que commencent son règne, sa puissance incontestée, sa prépotence presque sans limite, — alors que, en réalité, il y eut un mois et demi de tâtonnements, un espace de quarante-cinq jours, durant lequel les idées constitutionnelles de Sieyès, d'abord prépondérantes, se dispersent, se diluent, se volatilisent heure par heure, sous la pression chaque jour plus forte de la nation, lasse des ambiguïtés parlementaires et réclamant pour le Général-Consul un pouvoir plus indépendant, plus concentré, plus responsable, plus dictatorial.

FRÉDÉRIC MASSON

UN

CONQUÉRANT SOUDANAIS

Le Soudan central a provoqué, depuis quelques années, les convoitises des grandes puissances. La France, l'Angleterre, l'Allemagne se sont disputé l'accès du lac Tchad avec une âpreté qui a parfois troublé leurs relations ; elles ont fini, cependant, par s'entendre à peu près sur le partage de ce nouvel Eldorado, et plusieurs conventions, encore incomplètes ou insuffisamment précises, ont stipulé, en principe, les limites des territoires réservés à chacun de ces États ou, pour employer un néologisme du jargon diplomatique, de leurs « sphères d'influence ». Expression trop inexacte, cette fois : avant même que les négociateurs chargés du règlement de cette future succession se fussent mis d'accord, un tiers s'emparait du bien convoité par les trois prétendus héritiers.

Un noir musulman, Rabah, détruisant en quelques mois de vieilles monarchies, a établi sa domination sur les bords du lac Tchad et menace d'étendre ses conquêtes jusque dans l'empire de Sokoto. Les événements, encore obscurs, dont l'invasion de ses bandes dans le Baghirmi et le Bornou a

donné le signal, ont déjà atteint sérieusement les intérêts du commerce. Les conséquences de cette révolution se font sentir du Nil au Niger, du Congo à la Méditerranée : l'histoire en est inséparable de celle des grands mouvements religieux, si connus sous le nom de mahdisme et de senoûsisme. Comme pour la compliquer encore, on a pu, sur de certains indices, se demander si le conquérant ne subissait pas l'influence plus ou moins directe d'un des grands gouvernements européens.

Alors même que le récit de l'existence agitée de Rabah ne se rattacherait pas à l'étude de quelques-unes des questions africaines les plus considérables, il ne serait peut-être pas sans intérêt de savoir comment se fondent ces empires soudanais, plus ou moins éphémères, que les puissances coloniales travaillent à dominer ou à détruire. Rabah restera aussi célèbre que El-Hadj-Omar et Samory. C'est, il est vrai, une physionomie dont il est encore assez difficile de fixer les traits, mais en rapprochant les indications éparses dans les relations des voyageurs et celles que les caravanes du Soudan ont apportées à Tripoli, il ne nous a pas paru impossible, au moins, de faire connaître les événements auxquels il a été mêlé et qui, depuis trente ans, ont transformé les contrées comprises entre le Haut-Nil, l'Ouellé-Oubanghi, le Chari et le Niger : c'est sur ce vaste théâtre que se déroulent les aventures de Rabah.

***

Ce fondateur d'empire a été esclave. Son maître, le voyant vigoureux, fit de lui un soldat, puis, le jugeant brave, un de ses lieutenants.

Le maître de Rabah, c'était le fameux Zibehr-Rahama (ou Zobeïr), un de ces grands marchands qui, il y a trente ans, faisaient le commerce de l'ivoire et des esclaves dans les provinces égyptiennes du Haut-Nil, et qui s'étaient réservé, comme un terrain de chasse presque vierge encore, le Bahr-el-Ghazal et les pays voisins.

Les conquêtes égyptiennes avaient facilité l'accès de ces contrées jusque-là inconnues. Les Pachas, qui avaient annexé la Nubie et le Kordofan de 1820 à 1823, avaient organisé la

traite des noirs dans le Soudan; non contents d'exiger des chefs indigènes, à titre de tribut, des troupeaux d'esclaves, ils avaient institué des razzias régulières, pour fournir au gouvernement des soldats et des travailleurs, et pour remplir de femmes, d'eunuques et de mignons les harems d'Égypte. Ces battues étaient poussées chaque année plus avant.

Les traitants qui avaient suivi les armées de Mehemet-Ali et de Saïd, et qui s'étaient enrichis sur les marchés de Khartoum, de Chendi et de Berber, s'enhardirent peu à peu à dépasser les limites des pillages officiels; ils allèrent chercher, au delà du Soudan égyptien, des régions encore inexploitées. Parmi eux, des Européens aventureux, de toutes nationalités, pénétrèrent, les premiers, il y a quarante ans, dans la contrée à laquelle l'inextricable fouillis des affluents du Bahr-el-Ghazal a fait donner le nom de pays des Rivières : marécages fétides, cachés sous des forêts de roseaux, défendus par des armées de reptiles et de moustiques, et où les troupeaux d'éléphants et d'hippopotames auraient pu se croire en sûreté. Par delà cette barrière de lagunes et de forêts, les chasseurs découvrirent des terrains plus élevés, bien cultivés, habités par des populations confiantes. Ils portèrent la ruine en ces riches pays. Aux bénéfices, trop aléatoires, du commerce d'ivoire, la plupart d'entre eux joignirent ceux de la traite des noirs; ils furent eux-mêmes, après six ou sept ans de massacres et d'opérations fructueuses, évincés par des traitants indigènes : de 1863 à 1874, ceux-ci furent les seuls maîtres du Bahr-el-Ghazal.

Sous leur domination, le Bahr-el-Ghazal et les régions voisines eurent une sorte d'organisation régulière qui faisait de chacun des marchands presque un souverain, ayant sa capitale, ses places fortes, son armée, et étendant d'année en année son territoire. Chacun des soldats qui avaient acquis au service des traitants quelque réputation de coureur d'aventures, chacun des commis ou des courtiers qui s'étaient enrichis en participant à leurs opérations, pouvait parvenir à prendre place parmi eux, à avoir sa petite armée et à se réserver, pour ses razzias, un territoire plus ou moins vaste.

Zibehr, le maître de Rabah, le conquérant du Dar-Four, est le type de ces marchands enrichis. Il est fils d'un Arabe de la

tribu Jaalin et d'une pauvre Nubienne de Chendi ; il a débuté comme scribe dans un magasin de Khartoum. Il fut ensuite employé par un des traitants du Bahr-el-Ghazal, Ali-Abou-Amouri, celui dont mesdames Tinné, les célèbres voyageuses, reçurent l'hospitalité en 1863. En quelques années, Zibehr acquit par son activité et son intelligence une grande fortune et a pu travailler pour son propre compte. En 1868, quand l'explorateur allemand Schweinfurth parcourut le Bahr-el-Ghazal, six hommes exploitaient cette province : un chrétien copte, et cinq musulmans. Parmi eux, Zibehr tenait le premier rang. Ils évitaient de se faire concurrence et s'étaient partagé le pays. Leurs *zéribas* étaient à la fois des stations commerciales et des postes militaires; ils y concentraient des provisions d'ivoire et des convois d'esclaves. Leurs soldats, bien armés, bien conduits, prêts à tout, ne se contentaient plus, comme ils l'avaient fait tout d'abord, de prendre part aux combats des peuplades indigènes pour se faire livrer une partie des captifs; ils avaient organisé, sur l'ordre et au bénéfice de leurs maîtres, des razzias périodiques. Au moment même où le vice-roi venait d'abolir la traite dans ses États, la chasse à l'homme était devenue l'industrie régulière des marchands du Haut-Nil et du Bahr-el-Ghazal. Et, à mesure que les noirs et les éléphants fuyaient devant eux, les chasseurs pénétraient plus loin au sud : dans le bassin de l'Ouellé et des autres affluents de droite du Haut-Congo; au nord, jusqu'aux confins du Dar-Four.

Zibehr avait, en 1868, trente zéribas dans le Bahr-el-Ghazal et le Dar-Fertit: chaque année, il pouvait envoyer plusieurs milliers d'esclaves à Mechra-el-Req et à Bahr-el-Abiad, où se formaient les convois. De là, ces noirs, chargés de l'ivoire qui devait être vendu en même temps qu'eux, étaient acheminés sur les marchés du Soudan égyptien. Les razzias s'étendaient dans le pays des Niam-Niam et des Mombouttou. Zibehr avait des relations pacifiques avec des régions plus lointaines encore : dans des voyages qui duraient des années, ses caravanes portaient au Ouadaï, au Baghirmi, au Bornou même, les objets de fabrication européenne achetés au Caire, perles, armes, cotonnades; elles en rapportaient les produits du Soudan central, plumes d'autruche, ivoire, cuirs; elles en rame-

naient des esclaves encore. Zibehr avait ainsi concentré en ses mains une très grande partie du mouvement commercial de l'Afrique septentrionale, du lac Tchad au Nil.

Dans sa province, c'était moins un marchand qu'un souverain. Ses conditions d'existence rappelaient, à certains égards, celles de ces burgraves qui, de leurs châteaux forts, surveillaient la route et rançonnaient les populations voisines. Les chefs noirs des alentours subissaient son autorité pour échapper aux ravages de ses bandes : ils étaient à la fois ses tributaires, ses courtiers, ses alliés. Il reçut plusieurs voyageurs européens dans sa résidence principale, Dem Zibehr, où il s'entourait du même luxe que les pachas, au milieu de ses serviteurs et de ses gardes. Ses soldats, au nombre de quelques milliers, étaient armés à l'européenne et, répartis par compagnies, tenaient garnison dans les diverses zéribas. Gens de toute origine, les uns venus volontairement chez qui les payait bien, les autres vendus par les chefs de leurs tribus, ou faits prisonniers dans une razzia, la plupart Nubiens ou riverains du Haut-Nil, quelques-uns Niam-Niams, d'autres nés sur les bords lointains du Congo, ou même choisis parmi les esclaves que ramenaient les caravanes du Soudan central : braves à toute épreuve, mais vicieux et féroces, avides d'orgies et de meurtres. Leurs chefs, parvenus au commandement à force de courage, ont joué, pour la plupart, un grand rôle dans l'histoire du Soudan égyptien. Les uns sont entrés au service du Khédive qui leur a donné des grades et des titres; les autres ont, comme leur ancien maître, fondé de petits États dont quelques-uns subsistent encore.



De celui d'entre eux qui était destiné à la plus haute fortune, Rabah, nous ne connaissons ni l'origine ni les premières aventures. Nous savons seulement qu'il a actuellement une cinquantaine d'années, et que, d'abord esclave, il prit part, dans les troupes de Zibehr, à la plupart des expéditions du traitant. L'avancement que Rabah y conquit rapidement fut la récompense d'une énergie qui, parmi de tels compagnons, ne pouvait être que brutale. Ceux qui l'ont vu, l'an dernier, au Bor-

nou, parlent de lui comme d'un nègre de haute taille, très maigre, mais d'une force peu commune. On assure que, soldat avant tout, il a des goûts simples, et dédaigne le luxe et les plaisirs qui ont perdu tant de conquérants barbares et le Mâhdi lui-même.

Les dernières campagnes conduites par Zibehr, fécondes en résultats politiques, valurent à Rabah le premier rang parmi les lieutenants de son maître.

En 1872, il contribua à la défaite de Mohammed-el-Boulalaoui, qui, avec l'appui indirect du gouvernement égyptien, auquel il avait promis de payer tribut, se proposait de conquérir le Bahr-el-Ghazal. Zibehr, rassemblant toutes ses troupes, livra à Mohammed une bataille dans laquelle l'envahisseur fut tué et ses soldats dispersés. On sait que, demeuré maître du Bahr-el-Ghazal, le traitant s'empressa de prévenir une nouvelle attaque en offrant de se soumettre au gouverneur général du Soudan, qui accepta ses propositions et lui fit conférer, avec le titre d'*agha*, les fonctions de *mudir* de la nouvelle province égyptienne. Ses troupes passèrent avec lui au service du khédive, mais il continua ses opérations commerciales, tout en préparant de nouvelles conquêtes. En 1873, il dirigea une expédition contre la tribu arabe des Rizegât Baggara, coupables d'avoir pillé une de ses caravanes; leur capitale Cheggâ fut conquise. Le vainqueur reçut le gouvernement du territoire annexé, avec le titre de pacha. A Cheggâ on lui amena, parmi ses prisonniers, un homme destiné à une fortune singulière : Abdallah-ben-Mohammed, aujourd'hui le Khalife des Mahdistes, alors obscur guerrier arabe, auquel il fit grâce de la vie en considération de la réputation de piété de sa famille, et de la recommandation des *ulémas*. Le sultan du Dar-Four, en envoyant des secours aux Rizegât, fournit à Zibehr l'occasion de nouveaux succès : avec huit cents hommes, il envahit le Dar-Four; il livra bataille au sultan Brâhim, qui fut vaincu et tué. En quelques semaines, le royaume entier fut conquis (1874). Rabah, durant cette campagne, était le premier *sandjak*, c'est-à-dire le principal lieutenant de ce Zibehr; il n'avait guère plus de trente ans.

Les services de Zibehr-Pacha avaient été trop grands pour qu'il ne fût pas suspect au gouvernement égyptien. Le khédive

l'appela au Caire sous prétexte de le consulter sur l'organisation des nouvelles conquêtes, le reçut magnifiquement, l'installa dans un somptueux palais, mais ne lui permit pas de retourner au Soudan.

Avant de partir pour l'Égypte, Zibehr avait eu soin de faire prêter serment par ses soldats, au nombre de près de deux mille, à son fils Suleyman. Le nouveau gouverneur général, Gordon-Pacha, ne laissa à Suleyman que la *mudirieh* du Bahr-el-Ghazal; une grande partie des serviteurs de son père, et Rabah parmi eux, lui restèrent fidèles. Pendant plus de trois ans, il parut se soumettre, mais il organisait la révolte. Les mesures prises contre la traite, aussi bien que les exactions et la brutalité des nouveaux maîtres du pays, grossirent le nombre des mécontents et, par conséquent, celui des complices de Suleyman. Zibehr lui-même, du fond de son palais, entretenait des correspondances secrètes avec ses anciens lieutenants, avec les princes indigènes, et même avec quelques-uns des traitants dont le gouvernement khédivial avait fait des fonctionnaires : tant son prestige restait grand parmi eux.

A l'instigation d'un des lieutenants de Suleyman, Idris-ben-Ebdar, le gouvernement du Soudan destitua le *mudir* du Bahr-el-Ghazal : c'était donner le signal de la révolte. Suleyman en appela aux armes (juillet 1878); les indigènes, eux-mêmes, se soulevèrent contre les « Turcs », plus haïs que les traitants. Un officier italien, Gessi-Pacha, reçut ordre de combattre Suleyman. Après une pénible campagne de plusieurs mois, celui-ci fut vaincu et réduit à s'enfuir vers le nord.

A Gharra, un émissaire de Gessi, Ismaïl-Ouad-el Bornou, vint lui offrir la vie sauve s'il consentait à se remettre entre les mains des Egyptiens. Seul, parmi les lieutenants de Suleyman, Rabah se prononça contre la soumission : il déclara avec force que, fût-il seul, il ne se livrerait pas à la discrétion du vainqueur, et qu'il se retirerait au Dar-Banda, où les troupes égyptiennes ne le suivraient certainement pas, et dont les habitants, mal armés, ne pourraient lui opposer aucune résistance sérieuse : en cette région, il serait facile aux anciens soldats de Zibehr de fonder un État indépendant de l'Égypte aussi bien que du royaume du Ouadaï et du Baghirmi dont ils seraient voisins. Les projets que Rabah devait réaliser,

douze ans plus tard, s'étaient donc déjà dessinés dans l'esprit de cet homme aussi intelligent qu'énergique : Slatin-Pacha en témoigne dans les récits qu'il vient de publier.

L'avis de Rabah ne prévalut pas. Huit cents hommes seulement l'accompagnèrent dans sa retraite, partageant sa défiance trop justifiée par le sort de Suleyman et des autres chefs. Ceux-ci attendirent à Gharra l'arrivée de Gessi et lui firent leur soumission (24 juillet 1879) ; mais le pacha, croyant avoir saisi les fils d'un complot formé par eux pour s'emparer de sa personne, les fit, dès le lendemain, passer par les armes.

Rabah échappa à la poursuite de Messedaglia-Bey, lancé à sa poursuite : il gagna les monts Marra, puis le nord-ouest du Dar-Four. Rejoint par les débris des vieilles bandes de Zibehr, il disposait donc de plusieurs centaines d'hommes aguerris, avec lesquels il poursuivit, plusieurs années durant, une existence aventureuse, pillant ou rançonnant les villages qu'il trouvait sur sa route, continuant, en somme, avec moins de sécurité et de régularité, la vie que les traitants menaient jadis au Bahr-el-Ghazal.

* * *

Il erra tout d'abord dans l'ouest et le nord-ouest du Dar-Four. Il se trouvait ainsi à la limite des pays qui subissent l'influence du cheik des Senoûsya, le chef de cette grande confrérie religieuse musulmane qui compte plus d'un million d'adeptes fanatiques. Après avoir longtemps menacé le Borkou, Rabah obtint, vers 1881, du Sultan, la cession de quelques districts situés au nord du Dar-Four et du Kordofan. Cet arrangement fut, sans doute, soumis à l'approbation du cheik, entre les mains duquel le sultan de Borkou est un instrument docile : nous ignorons si Rabah eut avec le chef de la secte des relations directes.

Il était encore dans cette région lorsqu'au commencement de l'année 1884, le Mâhdi, qui venait de chasser, en un an, les Égyptiens du Kordofan et du Dar-Four, l'invita à reconnaître son autorité. Rabah ne répondit pas à la lettre du Pro-

phète : qu'avait-il à craindre des Mahdistes, lui qui pouvait si aisément s'éloigner d'eux avec son armée nomade? Déjà, ne pouvant rien espérer, ni du côté du désert, ni du côté du Borkou, ni dans la direction du Nil, il avait dirigé ses razzias vers le sud à travers des contrées dont la situation politique est indécise et où des guerres incessantes n'ont laissé subsister aucun groupe compact de population, et il avait lancé ses gens du côté des régions plus riches comprises entre le Chari, le Bahr-el-Ghazal, et les affluents de droite de l'Ouellé-Oubanghi. En 1884, la présence de ses soldats dans le Dar-Rouna fut signalée par les Niams-Niams au voyageur russe Junker, qui voyageait alors sur le haut Ouellé. Ainsi, dans la même année, nous retrouvons les hommes de Rabah en deux pays séparés l'un de l'autre par sept degrés de latitude : vaste territoire abandonné à leurs razzias. Peut-être faut-il reconnaître aussi ces aventuriers dans les traitants arabes dont parlèrent, quelques années plus tard (1890), au capitaine Van Gèle, les riverains du Mbomou et qui, venus du nord, auraient attaqué les Abiras, sans succès, vers 1882 ou 1883.

En 1887, Rabah était maître du Dar-Rouna, au sud-ouest du Dar-Four : il avait sans doute complètement abandonné les territoires où nous l'avons laissé en 1884, entre le Dar-Four et le Borkou. Il avait reçu, paraît-il, du khalife Abdallah, successeur du Mâhdi, de nouvelles lettres l'invitant à se rendre à Omdourman; il n'en fit aucun cas. Un lieutenant du khalife, son cousin Osman-Adam, aussitôt après avoir pris possession du Dar-Four, engagea à son tour Rabah, en 1887, à venir s'entretenir avec lui à El-Fascher. L'ancien lieutenant de Zibehr, qui ne connaît sans doute pas la fable du lion et du renard, comprit du moins l'apologue par lequel un marabout qui connaissait les Derviches lui conseilla la prudence. Ce *fiki* demanda qu'on lui remît un coq; puis, sans prononcer une parole, il arracha à l'animal les plumes des ailes, lui lia les pattes, acheva ensuite de le plumer, et, enfin, lui coupa la tête. Rabah ne répondit pas plus à l'appel d'Osman qu'il n'avait fait à ceux du Mâhdi et d'Abdallah.

Il ne paraît avoir pris aucune part au mouvement antimadhiste qui, l'année suivante, partit des régions limitrophes du Borkou et du Ouadaï. Le prophète Abou-Gemaïzeh avait,

on le sait, réuni dans une coalition formidable tous les nomades qui errent au nord du Dar-Four; il s'était assuré la neutralité bienveillante du cheikh des Senoûsya, dont il se disait le serviteur, et il avait reçu des renforts de plusieurs des fidèles sectateurs du senoûsisme, et même des sultans du Borkou et du Ouadaï. On peut s'étonner que Rabah ne se soit pas joint à cette coalition : en effet, tandis qu'il s'est toujours défié des Derviches, il a entretenu dès 1881, nous l'avons dit, des relations amicales avec le sultan du Borkou, et il compte vraisemblablement parmi ses soldats de nombreux membres de l'ordre. Néanmoins, comme son nom n'a jamais été cité parmi ceux des auxiliaires de l'anti-mâhdi, nous devons croire qu'occupé sans doute ailleurs, il demeura à l'écart de la guerre qui faillit détruire la puissance mahdiste, mais qui se termina, en février 1889, par la victoire d'Osman Adam.

Un an plus tard, lorsque les Derviches se décidèrent à abandonner le Dar-Four complètement ruiné, ils laissèrent seulement dans El-Fascher une garnison isolée qui fut bientôt obligée de se retirer; une partie des soldats noirs que commandait l'émir Mahmoud-Ouad-Ahmed, successeur d'Osman et frère du Khalife, se refusa à suivre son chef; au nombre d'un millier, ils allèrent se joindre aux bandes de Rabah (1890). Des marchands de Tripoli ont apporté à la côte la nouvelle d'une victoire que Rabah aurait remportée, dans le Dar-Four, sur un parent du Khalife. Quelque vague que soit cette information, elle semble indiquer que la retraite de Mahmoud ne fut pas tout à fait volontaire, ou, du moins, qu'elle fut inquiétée par Rabah. Il n'aurait tenu qu'à Rabah de conquérir le Dar-Four; mais qu'aurait-il fait de ce pays ravagé par huit ans de guerre? La province jadis si riche n'a plus comme habitants que quelques faibles groupes de population, en guerre les uns contre les autres; de grands troupeaux d'éléphants errent dans ces solitudes, où ils sont plus maîtres que les hommes. Rabah profita du recul de l'invasion madhiste pour occuper, en 1890 ou 1891, le Dar-Fertit : mais il n'y demeura pas : un voyageur belge, qui a pénétré en ce pays en 1892, le lieutenant de la Kéthulle, n'a pas entendu parler de lui. C'est qu'il avait porté ses ravages vers l'ouest.



Par plusieurs témoignages, nous constatons, en 1891 et en 1892, la présence des gens de Rabah non seulement dans le Dar-Rouna, mais au sud du Baghirmi et sur la rive du Haut-Chari. Ce sont eux évidemment, ces *Rabi-Tourgous* ou *Snoussous* dont M. Maistre entendit parler, lors de son voyage de l'Oubanghi au Chari : le nom de Rabi–Tourgous ne paraît pas avoir attiré spécialement son attention; il n'en a donné aucune explication ; il ne l'a même mentionné que dans les conférences publiées par les Sociétés de géographie de Paris et de Nancy, et non pas dans son livre; nous croyons, cependant, reconnaître dans cette désignation à la fois le nom de Rabah, et le mot « Turcs » : les noirs qualifient de Turcs aussi bien les musulmans du Soudan égyptien que ceux de l'Égypte et de Tripoli; ils ne peuvent appeler autrement Rabah et les soldats de Zibehr qui constituent le noyau de son armée. Quant au mot : *Snoussous* considéré comme le synonyme de « Turcs de Rabah », il n'a rien qui nous puisse étonner; le conquérant a vécu si longtemps, nous l'avons dit, dans les régions où domine l'influence senoûsiste que beaucoup d'adeptes de la secte, surtout dans le Ouadaï, ont dû se joindre à lui pour chercher aventure; il est possible, également, que le nom de Senoûsien soit devenu synonyme d'homme de Ouadaï, en raison de la quasi suzeraineté exercée sur ce sultanat par le cheikh senoûsi. Comment douter, d'ailleurs, de l'identité que nous proposons d'établir entre ces *Rabi–Tourgous* ou *Snoussous* et les soldats de Rabah? Nous voyons ceux-là installés, en 1891, au dire des voyageurs, dans ces mêmes pays où des informations concordantes, — celles que Junker a recueillies en 1884 de la bouche des indigènes; celles que les prisonniers du mâdhi (et notamment le Père Ohrwalder) ont réunies, en 1890 et 1891, durant leur captivité et qu'ils ont transmises au service des renseignements de l'armée britannique d'Égypte; celles, enfin, qui ont été apportées à Tripoli par les caravaniers venant du Bornou — nous montrent la domination de Rabah établie depuis douze ans.

Aux quelques centaines de soldats attachés à sa fortune depuis des années, il avait joint, en 1890, nous l'avons dit, de nouveaux compagnons : les débris des anciennes garnisons égyptiennes du Dar-Four, lasses de servir le mâdhi. Il avait aussi attiré deux ou trois mille nègres; enfin, une foule d'hommes de sac et de corde étaient venus à lui, réclamant leur part du butin à gagner.

Comme armes, il avait un assez grand nombre de fusils à tir rapide : non seulement les hommes de Zibehr ont dû conserver les leurs, mais la défaite d'Hicks-Pacha dans le Dar-Four par les madhistes a livré à ceux-ci les armes perfectionnées, que les transfuges passés en 1890 dans les troupes de Rabah lui ont apportées. Il ne lui a sans doute pas été difficile d'en acheter d'autres et d'acquérir les cartouches sans lesquelles ces armes seraient inutiles: les guerres terribles dont le Soudan oriental est le théâtre depuis treize ans n'ont pas, en effet, arrêté complètement le commerce des caravanes, surtout de celles qui amènent des fusils et des munitions de guerre. Les Madhistes et les Senoûsya ne sont pas si barbares qu'ils ne comprennent les avantages du trafic; un mouvement continuel de caravanes, interrompu seulement par moments, se fait toujours de la Méditerranée au Ouadaï, de la mer Rouge à la vallée du Nil, du Nil au Dar-Fertit, au Ouadaï, au Bornou. Des commerçants européens y sont intéressés, et ce sont eux qui achètent en Europe et qui — nous le savons par d'irrécusables témoignages — expédient aux Senoûsya, sinon même aux Madhistes, des fusils perfectionnés. Ce sont des opérations dangereuses peut-être, mais si lucratives! Quant aux fusils de traite, les caravanes en inondent le Ouadaï et le Bornou, et il est aussi facile à Rabah qu'au sultan du Ouadaï ou au khalife madhiste de s'en procurer. De même que les Senoûsya et les Madhistes, il a plus d'intérêt à attirer les caravanes en leur promettant de les protéger moyennant rançon, qu'à en piller une ou deux au risque de mettre fin ainsi au mouvement commercial dont il profite.

Aussi ne faut-il pas s'étonner que les caravanes rencontrées en 1892 par M. de la Kéthulle, dans le Dar-Fertit, aient offert à cet officier de le conduire au lac Tchad. Elles devaient,

cependant, passer à proximité des territoires parcourus par les hommes de Rabah (dont ils n'ont, d'ailleurs, pas parlé à l'explorateur). Tous ces barbares conquérants du Soudan oriental ont l'instinct du trafiquant : qu'auraient-ils à gagner s'ils se privaient de toutes communications avec les régions voisines du lac Tchad ou de la Méditerranée ? A tout voleur ne faut-il pas un recéleur qui sert d'intermédiaire entre lui et le commerce honnête ? Si Rabah n'était qu'un brigand dévastant au hasard quelques cantons, il risquerait de mourir de faim dans le désert qu'il aurait fait. Comme les traitants qu'il a servis, et comme les convoyeurs de caravanes du Sahara, il rançonne, mais aussi il vend et achète. C'est ainsi qu'il a pu avoir des munitions; pour vêtir ses soldats, il peut se procurer des étoffes fabriquées dans les États haoussas ou apportées par les caravanes qu'approvisionnent les Européens de la côte. Il a accumulé d'immenses quantités d'ivoire, de plumes d'autruche, de corail, de poudre d'or, au témoignage des marchands tripolitains qui ont vécu près de lui. Le langage qu'il a tenu, à Kouka, à ces négociants, montre qu'il désire maintenir, sinon étendre, les relations commerciales des pays qu'il conquiert.

L'ancien lieutenant de Zibehr, l'homme qui a vu de près, il y a vingt-cinq ans, l'organisation militaire et économique des principautés fondées par les traitants avant qu'ils se soumissent au gouvernement khédivial, l'homme qui, un moment, s'est installé pacifiquement, comme nous l'avons dit, au sud du Borkou, avec l'autorisation du sultan de ce pays, l'homme qui cherche à attirer à lui les caravanes, nous apparaît moins comme un vulgaire brigand, avide de coups de main, que comme un fondateur d'empire. Il rêve sans doute une fortune analogue à celle des grands marchands qu'il a connus à l'œuvre, à celle des négriers qui avaient, eux aussi, dans le Haut-Congo, constitué des États indépendants et pourvus d'une sorte d'organisation régulière. Il veut avoir un territoire où, entouré de soldats obéissant aveuglément à ses volontés, il exploiterait les populations maintenues par la terreur sous sa domination, et assurées d'une tranquillité relative. Ce rêve, il semble l'avoir réalisé dans le Baghirmi et le Bornou. N'en cherchait-il pas déjà l'accomplissement dans les contrées qui,

du Dar-Four au Chari, avaient échappé aux Mahdistes comme au sultan du Ouadaï?

La poursuite de ce dessein ne peut empêcher, d'ailleurs, les soldats de Rabah d'être des brigands dangereux pour les populations non encore soumises, — absolument comme les troupes de Zibehr étaient redoutables à leurs voisins, ou, pour prendre un autre exemple, comme les Touareg razzient les caravanes qui n'ont pas acheté leur protection.

***

Nous avons douloureusement appris à connaître les gens de Rabah en 1891 ; il est difficile de ne pas leur imputer le meurtre de Crampel. Le village d'El-Kouti, où cet infortuné voyageur, parti du Congo pour le lac Tchad, arriva en avril 1891, se trouve par 21° long., et 7°50′ lat., vers le haut Bahr-el-Abiad (une des branches du Chari), c'est-à-dire dans la région où tous les témoignages nous montrent les soldats de Rabah. Les musulmans qui y massacrèrent nos compatriotes ne pouvaient appartenir qu'à ces bandes : leur chef n'est-il pas désigné par Crampel sous le nom de Snoussi, qui, en cette contrée, est le synonyme de « Turcs de Rabah »? Il prétendait dépendre d'un grand chef habitant le Ouadaï. Cette dernière indication, un peu vague, fut précisée par le marabout entre les mains duquel M. Dybowski, au mois de novembre 1891, saisit des objets ayant appartenu à la mission: c'est bien du Dar-Rouna, c'est-à-dire de la région où domine Rabah, qu'étaient venus les meurtriers de Crampel.

M. Dybowski nous a fait connaître, dans ses récits, ces musulmans du Ouadaï et du Dar-Rouna, pénétrant par petits groupes, sous prétexte de commerce, dans la région fétichiste et, grâce à la supériorité de leur armement, s'emparant de l'ivoire, des femmes, des enfants. Qu'ils soient hostiles aux Européens, rien d'étonnant à cela, soit qu'ils voient en eux ces infidèles odieux aux Senoûsya, soit qu'ils cherchent à éloigner des concurrents qui gêneraient leurs opérations. Ce sont les mêmes pillards, les *Snoussous* ou *Rabi Tourgous*, qui furent signalés à M. Maistre, comme ayant leur résidence habituelle sur la rive droite du Ba-Mingui ou Bahr-el-Abiad, et

qui faisaient de fréquentes razzias au delà du fleuve. L'explorateur apprit qu'en juillet 1892, une de leurs bandes avait pillé le pays des Akoungas, sur le Gribingui. A l'ouest, les gens de Rabah s'étaient arrêtés aux limites du pays des Saras, qui reconnaissaient la suzeraineté du Baghirmi.

***

Après dix ans d'occupation, les contrées exploitées par Rabah, et qui ne passent pas pour être particulièrement fertiles, ne pouvaient lui offrir de ressources considérables. L'occasion lui fut donnée, en 1893, de conquérir les riches territoires du Chari. Les circonstances politiques qui ont favorisé le succès de cette entreprise étaient, jusqu'à ces derniers temps, demeurées inconnues : il ne semble pas impossible de les éclaircir, à l'aide de renseignements parvenus récemment en Europe.

Le Soudan central, on le sait, est partagé entre un certain nombre d'États musulmans très considérables, ayant chacun une organisation administrative complète et des institutions judiciaires, financières et militaires qui se rapprochent de celles des royaumes musulmans encore soustraits au contact de l'Europe : elles rappellent celles du Maroc, par exemple, telles qu'elles étaient il y a trente ou quarante ans. Ces États, le Ouadaï, le Baghirmi, l'Adamaoua, le Bornou, l'empire de Sokoto, sont habités par des peuples d'origine diverse : des noirs, de soi-disant Arabes, des Foulah ou Peulhs, et des métis de toute race. Leurs frontières ont fréquemment varié. Le sultan du Ouadaï gouverne, directement ou indirectement, les territoires compris entre le Dar-Four et la rive orientale du lac Tchad. Le *Mbang* du Baghirmi régnait, avant les conquêtes de Rabah, sur la rive méridionale du lac Tchad, et avait étendu sa suzeraineté, au sud, jusqu'au pays des Saras et des Toummoks; au nord-est, le Baghirmi confine au Fittri, qui paie tribut au Ouadaï; au sud-ouest, il est séparé par les territoires des Gaberi, des Mousgou et d'autres tribus païennes, du royaume de l'Adamaoua; au nord-est, il est limitrophe du Bornou.

Le Bornou, qui occupe la rive occidentale du lac Tchad, a, on le sait, pour capitale Kouka, où le commandant Monteil a

fait un long séjour en 1892. La population en est évaluée à cinq millions d'habitants. Au Bornou proprement dit se rattachaient, avant les événements que nous allons raconter, le Kanem, et d'autres États tributaires plus ou moins soumis. Le plus important, celui dont la capitale est la grande ville commerçante de Zinder, est, en fait, absolument indépendant : son bey dispose de cinq mille cavaliers. Le cheikh du Bornou avait une armée permanente de trente mille hommes. Omar, fondateur de la dynastie régnante du Bornou, est resté sur le trône de 1835 à 1884; ses trois fils ont régné successivement après lui : Boubeker, Brahim, puis Hachem qui a pris le pouvoir vers 1890 ; c'est de celui-ci que Monteil a été l'hôte.

Le Bornou a pour voisin, à l'ouest, le grand empire de Sokoto, qui, de la Bénoué au Niger, compte près de dix millions de sujets ou de vassaux. L'émir du Sokoto peut, à lui seul, lever, dit-on, plus de cent mille hommes. Quelques-uns de ses tributaires sont presque aussi puissants. L'Adamaoua, jadis vassal du Sokoto, a cessé de payer l'impôt; mais le Gando, le Noupé, le Zaria, le Daoura, le Katzena, Kano, l'acquittent encore et sont tenus, en temps de guerre, de fournir des contingents militaires. Fondé en 1807 par un aventurier foulah, l'empire de Sokoto a eu, depuis lors, dix émirs. L'ordre de succession a été assez irrégulier. L'influence des parents de l'émir décédé, celle de ses favoris et de ses ministres, et celle de sa garde ont leur part dans le choix du nouveau souverain. En 1875, lorsque mourut l'émir Mazon-ben-Mohammed-Bello (un des fils du fameux sultan Bello, qui régna de 1817 à 1832 et qui reçut les premiers explorateurs anglais du Sokoto), son successeur paraissait devoir être, suivant l'habitude des pays musulmans, son frère Mallem-Saïd, l'aîné de la famille. Il avait pour lui l'appui d'une femme intelligente et énergique qui, depuis longtemps, avait joué un grand rôle dans l'histoire du Sokoto, sa sœur, la princesse Ouerdaji, l'Égérie de plusieurs émirs. Mais la cour proclama son neveu Oumarou-ben-Aliou-Babba. Oumarou est mort en 1891 et il a eu pour successeur son cousin Oumarou-ben-Atikou, que M. Monteil a visité. Mallem-Saïd supporta patiemment sa disgrâce; mais son fils Ayatou ne renonça pas à ses espérances. Après bien

des aventures, il devait amener Rabah jusqu'aux frontières du Sokoto, qu'il menace aujourd'hui.



Lorsque, le 21 août 1891, M. Mizon fut reçu à Yola par le sultan de l'Adamaoua, celui-ci lui reprocha vivement de porter des armes à « son ennemi, le fils révolté de l'empereur du Sokoto ». Notre compatriote réussit à se disculper de cette accusation, d'autant plus injuste qu'il ignorait jusque-là complètement l'existence du prince Ayatou. Le représentant de la Compagnie royale du Niger avait, paraît-il, répandu le bruit que M. Mizon apportait sept cents fusils et trente caisses de mille cartouches à Ayatou. Un mois plus tard, l'excursion du voyageur français dans le Mayo-Kebbi et dans la haute Benoué permit à ses rivaux d'incriminer de nouveau ses intentions : il cherchait, racontèrent-ils, à atteindre le pays du prince Ayatou.

Pourquoi Ayatou était si redouté à Yola ? nous le savons grâce à des renseignements apportés récemment à Tunis par des indigènes et qui ont été consignés dans de curieuses relations manuscrites, transmises à la Société de géographie de Paris par un de ses membres.

Ayatou a quitté Sokoto, vers 1878, sous prétexte de se rendre à La Mecque en pèlerinage. Il passa quatre mois à Kouka, dont le cheikh l'expulsa, sans doute pour ménager les susceptibilités de l'émir Oumarou ; du Mandara, où il s'était retiré, il fut également chassé. A Yola, le sultan lui permit de rester un an, puis le renvoya encore. Il eut le même sort à Meroua. Partout traité en banni, il résolut de demander aux armes la patrie qu'on refusait à ses prières. Appelant à lui les Foulah, nombreux dans l'Adamaoua septentrional et dans le Baghirmi, il s'installa à Halfou, dans le delta du Chari, non loin de Karnak-Logon. Il prêcha la guerre sainte contre les Mousgous et autres païens, et attira tous les gens que séduisait l'espoir du pillage ; bientôt il disposa de deux mille cavaliers et d'un grand nombre de fantassins. Il respectait le Bornou et le Baghirmi, dont les marchés lui fournissaient des armes en échange des esclaves qu'il y vendait ; mais il ne

cessait de diriger des razzias contre l'Adamaoua, le Meroua, le Katagoura. Dans sa résidence, qu'il a appelée Mendjedadi (Beau-Séjour), il organisa une cour comptant les mêmes dignitaires que celle de Sokoto, et il rêva de conquérir le trône dont il avait été dépossédé. Quand le Mâhdi s'efforça de faire reconnaître sa mission divine par tous les princes musulmans, il n'eut garde d'oublier Ayatou, dont la réputation s'était répandue. Vers 1885, il lui écrivit pour lui proposer son amitié; il se faisait fort, paraît-il, de lui assurer l'appui du Ouadaï contre le Sokoto. Ayatou ne répondit pas plus à ces avances que n'avaient fait le sultan du Ouadaï et Rabah. On serait peut-être tenté d'attribuer son silence, comme le leur, à l'influence des Senoûsya, si l'on ne savait que le cheikh du Bornou et l'émir du Sokoto, près desquels le cheikh Senoûsi n'a guère d'autorité, ont gardé la même réserve dédaigneuse à l'égard du Prophète.

Ayatou avait à sa portée une force plus facile à mettre en mouvement que celle des Derviches. Rabah et lui étaient faits pour s'entendre: ils entrèrent en relations, dit-on, en 1892, et convinrent d'unir leurs troupes pour conquérir un vaste empire aux dépens de leurs voisins. Ayatou promit une de ses filles à son allié.

***

Au commencement de 1893, Rabah envahit le Baghirmi où Ayatou pénétrait sans doute, en même temps, par l'ouest; leurs bandes se répandirent comme un torrent sur tout le pays. Bougoman, capitale du sultanat, tomba en leur pouvoir. Parvenu dans la contrée où Ayatou avait depuis longtemps porté la terreur de ses armes, Rabah ne rencontra plus de résistance: il occupa le delta du Chari et les pays du Bas-Logon et entassa à Karnak les richesses du Baghirmi méthodiquement pillé. Avant que le cheikh du Bornou eût réuni son armée, l'envahisseur était déjà sur son territoire. C'est à deux jours de marche de Kouka qu'Hachem essaya d'arrêter l'ennemi. Une bataille s'engagea, les deux armées combattirent avec acharnement; la victoire resta à Rabah. Hachem s'enfuit à Kouka, poursuivi par son terrible adversaire. La population affolée évacua en hâte la capitale, où Rabah put entrer

sans coup férir, mais qu'il trouva presque déserte. Ceci se passait vers le mois de juillet. Son armée, grossie des débris de l'armée vaincue, était si considérable qu'il fallait, dit-on, une heure pour atteindre le centre du camp où se trouvait la tente du conquérant.

Après avoir, en vain, invité le cheikh à se soumettre, il reprit la poursuite : il l'atteignit près de Yeou et lui infligea une nouvelle défaite. Il rentra à Kouka chargé de dépouilles, et accompagné de cinq mille prisonniers. Deux mois plus tard, il abandonna la capitale, qu'il incendia, et établit sa résidence à Dikoua, non loin de celle d'Ayatou, en une région où son influence était plus assurée que dans le Bornou proprement dit. C'est à cette époque que deux Allemands, MM. de Uechtritz et Passarge, venant de l'Adamaoua, arrivaient à Méroua. Bien que cette contrée soit à cent cinquante kilomètres seulement au sud de Dikoua, les gens de Rabah n'y avaient pas encore pénétré (décembre 1893). Les voyageurs, qui s'étaient proposés d'explorer le Baghirmi, jugèrent, non sans raison, qu'il était impossible d'aborder les pays envahis par « les Arabes »: c'est sous ce nom que les tribus païennes désignaient les envahisseurs musulmans.

Rabah demeura plusieurs mois à Dikoua. Se comportant en souverain du Bornou, il organisa une administration régulière; comme ses prédecesseurs, il prélevait sur les habitants un impôt annuel d'une piastre thalari (4 fr. 75 c.) par tête. Il avait eu soin de respecter les biens des commerçants de Tripoli qu'il avait trouvés dans le Bornou; quand ils partirent, il les engagea à rassurer leurs compatriotes sur ses intentions : il promit de bien accueillir les caravanes, et de ne leur imposer d'autres droits que ceux qui avaient été perçus par le cheikh.

Le Bornou tout entier n'était pas soumis. Hachem, qui avait rassemblé à Magoumeri les débris de son armée, avait été déposé par ses guerriers, et remplacé par son neveu, Ba-Kiari, fils du feu sultan Bou-Beker. Ba-Kiari rêvait depuis longtemps de détrôner son oncle; intelligent et généreux, il avait su déjà, lorsque Hachem régnait à Kouka, s'attacher de nombreux partisans; dix mille personnes gagnées par ses présents étaient dans sa clientèle. Le nouveau cheikh ne se hasarda pas à combattre Rabah en bataille rangée,

mais il entreprit de le harceler par des attaques continuelles. Les incidents de cette guerre d'escarmouches ne nous sont pas connus. Vers le mois d'avril 1894, Rabah rassemblait ses troupes à Borsari. Le bruit a couru, depuis, que Ba-Kiari aurait péri dans un combat, et que le vainqueur aurait marché sur Zinder : il se serait proposé d'entreprendre ensuite la conquête de Kano et celle du Sokoto tout entier.

Ce sont là de bien vastes projets, et, si puissant que soit Rabah, quelque influence que Ayatou, son allié, ait pu conserver dans le Sokoto, les armées de l'émir, renforcées de celles de ses grands vassaux, seraient sans doute difficiles à vaincre.

Nous ignorons, d'ailleurs, ce que Ayatou est devenu, depuis la victoire de Rabah ; peut-être faut-il le reconnaître dans ce lieutenant, qui, d'après certains récits, serait resté à Dikoua, lorsque Rabah partit en campagne contre Ba-Kiari. Nous saurons plus tard si Rabah s'est proposé d'installer son beau-père sur le trône dont Ayatou se dit le légitime héritier.



Que Rabah se substitue purement et simplement au cheikh du Bornou ou qu'il entreprenne d'étendre ses conquêtes, le Soudan central traverse une période d'anarchie qui arrête le mouvement commercial et l'arrêtera tant que la paix ne sera pas rétablie entre le vainqueur d'Hachem et les autres sultans. Les négociants de Kano, vers le mois de juillet 1894, se hâtaient de liquider leurs affaires pour quitter la ville, qu'ils croyaient menacée. Pendant longtemps, sans doute, on ne verra plus, parcourues comme autrefois par de nombreuses caravanes, les routes qui réunissent le Bornou à Mourzouk et à Tripoli, d'une part, au Ouadaï de l'autre, ni celles qui, de Kano, conduisent, par Zinder, le Damerghou et l'Aïr, à Rhat et à Ghadamès. C'est le commerce de la Tripolitaine qui souffre, le premier, de cette révolution. Les produits de la région du Tchad restent sur place ; quant à ceux des pays du Niger et des États haoussas, au lieu d'être réunis à Kano, ils devront, sans doute, être dirigés vers le sud ; les comptoirs anglais du Bas-Niger, dont la sphère d'attraction, jusqu'ici, ne dépassait pas le Noupé, peuvent donc espérer voir venir à eux les caravanes

du Sokoto. Mais, comme le mouvement général du commerce a évidemment diminué dans tout le Soudan central, le bénéfice indirect que la Compagnie britannique du Niger pourrait tirer des conquêtes de Rabah ne doit pas être considérable.

On a, cependant, échafaudé, sur cette transformation des conditions économiques du Soudan, tout un système qui rendrait compte des mouvements de Rabah, et cette thèse a plu à ceux qui voient partout la main de « la perfide Albion », comme d'autres sont hantés par le spectre des jésuites ou par celui des francs-maçons. Rabah ne serait qu'un instrument dans la main « des Anglais ». Ceux-ci l'auraient soudoyé pour qu'il détournât vers leurs comptoirs le mouvement des caravanes qui se dirigeait vers la Méditerranée ; et ils l'auraient lancé sur le Bornou pour se venger du cheikh Hachem, qui, en 1892, a fait si mauvais accueil à M. Charles Mac-Intosh, représentant de la Compagnie du Niger.

C'est prêter aux agents anglais des desseins d'un machiavélisme un peu naïf peut-être. A jouer avec le feu, ils risqueraient de se brûler les doigts. Si Rabah menace de ruiner le commerce de Tripoli, l'invasion du Bornou a aussi apporté dans toutes les contrées voisines une perturbation qui ne peut que nuire au trafic des négociants anglais eux-mêmes. La Compagnie du Niger serait-elle sûre, d'ailleurs, d'arrêter où et quand elle voudrait le flot indiscipliné des soldats du conquérant? On dit, il est vrai, que Rabah subit encore l'influence de son ancien maître Zibehr-Pacha; celui-ci aurait été l'intermédiaire dont les agents britanniques se seraient servis pour entrer en relations avec Rabah et le décider à conquérir le Baghirmi et le Bornou. Suppose-t-on donc que l'ancien lieutenant de Zibehr ait eu besoin de conseils pour tenter une aventure qui devait lui procurer tant de profits? Pourquoi ne pas croire que sa nouvelle campagne est simplement la suite des entreprises qu'il mène, depuis plusieurs années, partout où il trouve des richesses à gagner?



Tout en restant convaincu que Rabah, en portant la guerre sur les rives du lac Tchad, n'a pas obéi aux conseils de l'Angle-

terre, nous ne croyons pas moins fermement que si, comme tout porte à le croire, il consolide sa domination dans le Bornou et le Baghirmi, il sera l'objet, de la part des agents britanniques des mêmes sollicitations que les autres sultans du Soudan central.

Nous n'ignorons pas, en effet, avec quelle subtile activité les Anglais, que ce soient les fonctionnaires de la Compagnie du Niger ou les représentants du Gouvernement britannique en Égypte, cherchent à entretenir des intelligences avec tous les chefs, musulmans ou non, dont le concours pourrait apporter une force quelconque à leurs entreprises en Afrique. Ils jettent l'hameçon, prêts à profiter de toutes les occasions et à s'allier, s'ils le jugent utile, à leur adversaire de la veille. Avec les Mahdistes eux-mêmes, n'ont-ils pas noué des intrigues? Ils ont hésité longtemps à recourir aux armes pour reprendre le Soudan, quelque affaiblie que soit la domination mahdiste; ils auraient préféré devoir à la « cavalerie de Saint-Georges » la défection des lieutenants du khalife, sinon sa propre soumission. Le *Journal Égyptien* a publié l'an dernier une lettre que Zibehr-Pacha aurait adressée au successeur du Màhdi pour lui vanter les avantages d'une entente avec l'Égypte: ce document n'a rien d'invraisemblable. Transformer le khalife en vassal du khédive ou en feudataire de la Reine, c'est un rêve qui n'est peut-être pas irréalisable. Le gouvernement anglais paraît avoir caressé longtemps de tels projets. Des circonstances, sur lesquelles la lumière complète n'est pas encore faite, l'ont décidé à entreprendre l'expédition qui vient de conduire ses troupes à Dongola, mais il n'a pas renoncé peut-être à toute espérance d'une solution plus pacifique.

Si un homme est propre à placer, sans coup férir, le Soudan égyptien sous l'hégémonie britannique, c'est, certainement, Zibehr-Pacha. Il oublierait sans doute l'exécution de son fils, et la captivité à peine déguisée qu'il subit maintenant encore, si on lui rendait, avec les biens qu'il réclame depuis longtemps, le pouvoir qu'il rêve toujours, ce gouvernement du Soudan que Gordon proposait en 1884 de lui conférer, et que l'Agence britannique lui offrira peut-être s'il se charge de le reprendre, en unissant la force de son prestige, toujours vivant dans ces régions, à l'or de l'Angleterre.

Entre Rabah et le gouvernement britannique, c'est aussi lui qui serait le meilleur intermédiaire. A-t-il cessé toutes relations avec son ancien lieutenant à partir du jour où il a quitté le Dar-Four? N'est-il pas entré en correspondance avec lui, du moins, depuis que Rabah a, par ses conquêtes, attiré l'attention? Ce n'est pas impossible. Tant de pèlerins et de marchands parcourent l'Afrique musulmane, messagers rarement soupçonnés! Autant nous croyons peu que Rabah ait subi jusqu'ici les inspirations de l'Angleterre, autant il nous paraît vraisemblable que celle-ci veuille profiter des événements qu'elle n'a pas provoqués, et qu'elle sollicite Zibehr un un jour ou l'autre de recommander les représentants de la Compagnie du Niger au nouveau maître du Bornou. Si Rabah était resté dans les régions où il a vécu jusqu'en 1892, les Anglais auraient probablement déjà cherché à obtenir sa coopération contre les Derviches auxquels il s'est toujours montré hostile; aujourd'hui qu'il est le maître d'un Empire puissant (quoique éphémère peut-être), ils ne négligeront rien pour prendre pied chez lui.

Il y a quelques années, un homme en qui s'incarne toute l'énergie de la race anglo-saxonne, M. Cecil Rhodes, exposant un de ses grands projets, la construction d'une ligne télégraphique du Cap à Alexandrie, et parlant de l'éventualité du passage de cette ligne par le territoire du Mâhdi, envisageait la possibilité d'une entente avec celui-ci et disait: « Je n'ai jamais rencontré d'homme avec qui je n'aie pu entrer en arrangement. » Ni le Mâhdi, ni Rabah, ne peuvent paraître aux Anglais des adversaires qu'il soit impossible de séduire.

***

Il est une force avec laquelle chacun doit compter dans l'Afrique septentrionale, c'est celle de la secte des Senoûsia. Le cheihk Senoûsi, dont les adeptes ne reculent pas devant le crime pour écarter les chrétiens du Soudan, peut cependant servir inconsciemment les dessins des Européens contre les musulmans dont il se déclara l'adversaire. Le développement du madhisme a été entravé par son hostilité persistante. Est-il hostile ou favorable à Rabah? Si Rabah était, comme

on l'a affirmé, un des serviteurs du cheikh, les pays qu'il a conquis seraient plus fermés aux entreprises européennes qu'ils ne l'ont jamais été. Mais rien ne permet d'affirmer que Rabah soit affilié au senoûsisme. Il paraît, sans doute, avoir eu, jadis, plutôt les sympathies que l'hostilité de la secte, comme nous l'avons indiqué, et les sultans du Borkou et du Ouadaï, ces fervents senoûsiens, lui ont témoigné, tout d'abord, de bonnes dispositions. Mais, la conquête du Baghirmi a mécontenté le sultan du Ouadaï, Youssif : ce prince n'a pas répondu à une lettre amicale que Rabah lui avait adressée après la prise de Kouka, et c'est peut-être en prévision d'une guerre contre l'aventurier qu'il avait fait, au commencement de l'année 1895, acheter des quantités considérables de fusils en Europe. En même temps que les marchands tripolitains recevaient ces informations sur les dispositions du sultan Youssif à l'égard de Rabah, il leur parvenait une nouvelle bien extraordinaire, jugée d'abord invraisemblable, mais dont l'authenticité a été démontrée : le cheikh senoûsi a quitté Djahrboub pour s'établir dans l'oasis de Koufara. A-t-il voulu, comme on l'a dit, se mettre à l'abri d'un coup de main plus ou moins vraisemblable dont il se serait cru menacé par les Anglais? S'est-il proposé de surveiller de plus près les événements du Bornou, de nouer des relations avec Rabah ou, au contraire, d'organiser contre lui une coalition? D'après certaines indications, cette dernière hypothèse serait la plus plausible : on rapporte, en effet, que vers le mois de mai 1895 Rabah aurait pillé plusieurs villages du Ouadaï; une épidémie aurait arrêté son armée sur la route d'Abecher. Une guerre contre le sultan Youssif, ce serait une rupture complète avec le Senoûsisme, évidemment; mais tous ces événements demeurent encore obscurs.

Il doit nous suffire d'avoir rassemblé ici un certain nombre de faits qui ne se rattachent peut-être pas les uns aux autres, mais entre lesquels l'avenir peut, toutefois, montrer un lien.

Que sera cet avenir? Le nouvel empire s'étendra-t-il encore? S'écroulera-t-il aussi vite qu'il s'est élevé? Rabah se contentera-t-il de garder les positions conquises? En tout cas, après une période d'anarchie, les maîtres du Baghirmi, du

Bornou, du Sokoto, quels qu'ils soient, comprendront, comme Rabah paraît l'avoir fait, les avantages du commerce ; ces pays, qui ont déjà tant de relations indirectes avec l'Europe, en auront, forcément, de plus en plus. Le développement même du Senoûsisme, si, par suite de circonstances encore inconnues, il était la conséquence de ces bouleversements, ne pourrait peut-être empêcher le progrès du commerce que pendant quelques années. Ce n'est pas à dire que nous devions voir le Soudan central s'ouvrir bientôt aux marchands européens. Non, le moment n'en paraît pas venu ; le mouvement commercial continuera à se faire dans les mêmes conditions de lenteur et d'insécurité pendant longtemps peut-être, mais avec une intensité sans doute croissante.

Il continuera, vraisemblablement, à suivre les mêmes voies. Quels que soient les efforts de la Compagnie du Niger, elle ne supplantera pas de sitôt les négociants de Tripoli, de Benghazi, de Ghadamès. Bien des causes contribuent à maintenir les caravanes dans ces routes traditionnelles. La France ne peut qu'en profiter, elle qui, pour développer son influence politique et économique dans le Sud-algérien, a su accomplir, depuis cinq ans, tant d'efforts dont les résultats ne se feront peut-être pas attendre. Rien ne nous serait plus facile que d'entrer en relations avec Rabah, par l'entremise d'un de ces marchands algériens ou tunisiens que nos explorateurs ont rencontrés dans le Soudan central, et qui pourraient être pour nos négociants de précieux intermédiaires ; nous avons d'autant plus d'intérêt à être exactement renseignés sur les intentions du conquérant, que son royaume confine, au sud comme au nord, à des « sphères d'influence » que les traités ont réservées à la France.

JACQUES DAUNIS

UN CONQUÉRANT SOUDANAIS

CARTE DE L'AFRIQUE CENTRALE

LES DEUX RIVES[1]

V

Comme, vers onze heures un quart, madame Chambannes achevait sa toilette, on frappa à la porte, et, par l'huis entr'ouvert, un bras à manche de lustrine tendit un petit bleu.

— Une dépêche pour madame ! annonçait une voix.

— Donnez vite ! fit madame Chambannes.

La femme de chambre, quittant la jupe de sa maîtresse, qu'elle était en train d'agrafer, courut prendre la dépêche.

Madame Chambannes avait déchiré le pointillé d'une main déjà tremblante, et elle lut avidement, les regards galopant le long des lignes :

Mardi matin, 10 heures.

« Ma bonne petite Zozé, je ne sais où j'avais la tête en te disant hier soir à ce bal que nous déjeunerions aujourd'hui ensemble chez nous. Je suis engagé depuis huit jours chez les Mathay. Heureusement que je m'en suis souvenu à temps. Nous rattraperons cela. Pardonne-moi mon étourderie, et à tantôt quatre heures. En hâte tous les baisers de ton *old*.

» G. »

1. Voir la *Revue* du 1er janvier.

Elle déposa avec flegme, sur le lavabo, la dépêche repliée. Puis dans une pelote de velours carmin, elle choisit deux petites épingles de perle dont elle piqua soigneusement sa cravate à larges pans de dentelles. Mais elle ne se contenait plus, et, d'une voix un peu rauque :

— Lâchez tout cela, Anna ! murmura-t-elle... Cherchez-moi ma robe de chambre rose...

— Mais, madame ne sort donc plus ? se récria la camériste en simulant la surprise.

Madame Chambannes avait jeté son corsage sur une chaise et dégrafait fiévreusement sa jupe.

— Non, je ne sors plus...

— Madame déjeunera ici ? Dois-je appeler la cuisinière ?...

— Oui... non..., balbutia Zozé. Dites-lui de me faire à déjeuner... ce qu'elle voudra...

— Bien, madame !

Elle rentrait, portant sur le bras un long peignoir soyeux, enrubanné de satin rose. Madame Chambannes l'endossa, et, tout en nouant les rubans, sèchement, elle commanda :

— Maintenant, allez-vous-en !...

Anna disparut. Madame Chambannes s'affala dans un petit fauteuil de cretonne.

Ainsi, ils ne déjeuneraient pas ensemble, c'était sûr, définitif, irrévocable. Gérald n'avait pas hésité entre elle et cette Mathay ! Il prévoyait bien pourtant quelle douleur, quelle poignante déception il lui causerait en rompant, au dernier moment, sa promesse.

Le misérable ! Elle se l'imaginait d'avance chez les Mathay, à table, assis à côté de la comtesse, une petite blonde au nez retroussé, à la figure puérile, impudique et gouailleuse. Il faisait l'aimable, le joli parleur, appuyant ses regards à ceux de la dame, se livrant de ses grands yeux en gentils abandons. Et le déjeuner finissait. On se rendait dans le hall. On buvait le café. Qui sait ? Mathay sortait peut-être, les laissait seuls en vrai nigaud de mari qu'il était. Alors que se passerait-il ? Car on la connaissait, la jeune gaillarde de comtesse. Elle ne passait pas pour une citadelle, pour le Capitole !... Oh ! l'infamie et l'abjection !

Madame Chambannes aurait voulu saisir son cœur à deux mains et le lancer loin d'elle, dehors, par la fenêtre. Ses ongles griffèrent la place où il palpitait, à travers la soie du peignoir, la cuirasse du corset, et elle songea à des représailles. comme chaque fois que la trahison de Gérald lui semblait un fait accompli.

C'est cela, elle se vengerait, elle le tromperait, elle irait se donner à un autre, à n'importe lequel de tous ceux qui la courtisaient. Des noms d'hommes, avec des décors, surgissaient dans son esprit : l'atelier de Mazuccio, le petit sculpteur, les garçonnières de Burzig ou de Pums, le mari de son amie Flora. Partout on l'attendait, partout on l'accueillerait comme une souveraine qui daigne s'offrir. Elle leur crierait dès le seuil : « Me voici, prenez-moi ! » Et ils choiraient à genoux en bégayant : « Merci ! » avec des sanglots de bonheur.

Ces visions flatteuses la calmèrent. Elle marchait dans le cabinet de toilette, essayant de fixer son choix. Auquel s'adresserait-elle ? Ils lui répugnaient pareillement. En se figurant aux bras de chacun d'eux, un frisson de répulsion lui faisait secouer la tête. Pouah ! Quel courage de rancune il lui faudrait pour s'abaisser là ! De plus, aucun peut-être ne se trouvait libre. Elle risquait des refus polis, un camouflet. Non, tout s'y opposait. Puis elle s'avoua mélancoliquement : « D'ailleurs, jamais je ne pourrai ! »

Elle était retombée dans le fauteuil, les muscles mous et meurtris de tiraillements, comme si elle eût marché des journées durant.

Elle ramassa sur le marbre le petit bleu pour le relire. Chaque mot lui paraissait insulte ou mensonge. Des larmes lui montèrent aux yeux. A la rage le chagrin succédait. Comme il était méchant, glacial, impitoyable parfois, ce Gérald ! Elle eût aimé avoir auprès d'elle une amie maternelle, capable de comprendre et de plaindre, à qui elle se fût confiée en pleurant. Mais qui ? Hélas ! pour recevoir de telles confidences, ni Flora Pums, ni Rose Silberschmidt, ni Germaine de Marquesse, ses anciennes compagnes du cours Levannier, ni la bonne tante Panhias n'avaient l'âme assez haute et assez charitable ! Rien qu'à la pensée de leur joie

dissimulée ou de leurs consolations grossières, l'orgueil de Zozé s'insurgeait.

Elle recommença à sangloter.

Elle avait l'impression d'être échouée sur une île déserte, et volontiers elle eût appelé la mort. Elle se sentait à ces instants de drame, si délaissée de tous, si petite Mouzarkhi, si seule et si étrangère, l'infortunée madame Chambannes, malgré son nom français et son éducation de Parisienne! Pauvre fleur exotique plantée à ras de terre sur un sol ennemi où ses brèves racines craquaient comme des fils aux plus faibles bourrasques! Nulle aide ne la soutenait dans la détresse. Elle ne possédait pas même le recours d'invoquer le ciel, de se réfugier en Dieu, puisqu'on l'avait élevée hors de toute foi religieuse. Et quand elle voulait prier, il ne lui revenait qu'une courte et bizarre oraison, celle que chaque soir, à l'époque de son enfance, la bonne tante Panhias lui faisait réciter en chemise, avant de se mettre au lit. Inconsciemment elle la répéta:

« Mon Dieu, soyez béni!

» Faites que je sois sage, faites que je travaille bien, faites que je contente papa, ma tante, mon oncle, et faites que papa ne saute pas demain à la Bourse. *Amen!* »

Elle sourit à cette dernière phrase. Elle se remémorait son père, mort depuis bientôt sept ans, son brave homme de père, si étrangement tendre et improbe à la fois.

Un type, ce Mouzarkhi dont les origines, pour les intimes, les compatriotes, comme pour les autres, étaient demeurées obscures, inexplicables.

Débarqué un jour d'Alep à Paris, sans relations, sans truchements, sans patrons d'aucune sorte, au bout de six mois il acquérait à la Bourse une des plus puissantes situations de remisier qui fussent sur la place. On disait bien qu'il jouait, gagnait plus par l'agio que par les courtages. Mais il bénéficiait de l'indulgence mêlée de respect qu'on accorde aisément dans ce monde-là aux joueurs heureux. Il ne se cachait pas, par contre, de ses spéculations. Il avait juré de s'arrêter, de cesser tout labeur, sitôt qu'il aurait le million. Il allait y atteindre quand, pour la première fois, il sauta. Son passif était du double. Pendant quelques semaines, discrètement, il

se retira. Puis il revint. Actif, cordial, ingénieux, il se refit rapidement des clients, du crédit. Son négoce maintenant avait un but plus noble : acquitter les créances. Durant deux ans, il solda régulièrement des arrérages. Il ne lui manquait que trois cent mille francs pour épuiser le reliquat de ses dettes. Il ne sut pas patienter, rejoua afin de les gagner plus vite, et pour la seconde fois, il sauta. La malchance ne l'abattait point. Il reprit son trafic, menant l'existence large et gaie, travaillant, payant, spéculant, resautant, rebondissant comme un ballon léger et solide. A son sixième saut, il ne survécut pas. Il était tombé de trop haut, d'une fortune fictive de deux millions au néant et moins. Il mourut d'apoplexie en pleine Bourse, insolvable, mais laissant la réputation d'un camarade fort sympathique et d'un financier merveilleusement doué.

Pourtant, auparavant, il avait assuré le sort des siens en bon père de famille.

D'abord, à la mort de madame Mouzarkhi, décédée peu d'années après l'arrivée à Paris, il avait appelé en France son beau-frère, M. Panhias, avec sa femme, pour les charger de l'éducation de la petite Zozé. D'où venaient-ils, ceux-là? D'Alep, de Ghazir ou de Stamboul? Étaient-ils Grecs, Juifs, Turcs ou Maronites? Personne n'avait pu l'apprendre, les Panhias se montrant aussi réservés que M. Mouzarkhi sur le problème de leur extraction. Ils avaient tous deux un accent indéfinissable qui tenait simultanément de l'espagnol, du hongrois et du moldo-valaque. Panhias, un homme modeste et taciturne, faisait fonctions de fondé de pouvoirs dans la maison de son beau-frère. Madame Panhias veillait fidèlement à l'instruction de la petite, l'accompagnant le jour au cours Levannier, demeurant avec elle le soir, quand le père allait au théâtre ou ailleurs. Elle était corpulente, enjouée, et par accès, communicative. Grâce à elle, on savait que les Panhias n'avaient point gravement pâti dans les déconfitures de leur parent, et conservaient, malgré les déboires, une quinzaine de bonnes mille livres de rente. Mais sur le reste elle gardait le silence, vertu traditionnelle de la famille.

Puis M. Mouzarkhi, un an avant le saut suprême, avait prudemment muni sa fille d'un mari. L'affaire, proposée par

un collègue de la Bourse, ne s'était pas amorcée sans mal. Des deux côtés on se méfiait. Les agences consultées avaient fourni des renseignements à faire peur. Elles représentaient M. Mouzarkhi comme un homme très choyé parmi les gens de son métier, mais d'un crédit suspect et souvent entamé. Georges Chambannes, fils d'un petit médecin du Berri, ex-élève de l'École centrale, était, selon elles, un ingénieur d'avenir, industrieux, hardi, mais ayant jusqu'ici végété, cherché vainement sa voie dans des entreprises louches. Enfin, après réflexion, on sentit de part et d'autre que trop d'exigences seraient messéantes. On transigea sur le terrain de l'espoir, de la confiance respective en des époques meilleures. Et finalement les pourparlers aboutirent.

Zozé, qui ne souhaitait que mariage, délivrance de la tutelle Panhias, liberté, agréa, dès la première entrevue, le jeune Chambannes. Il était, au surplus, joli homme, élégant et d'allures caressantes. Il n'insista pas pour la cérémonie religieuse que M. Mouzarkhi, désireux d'observer la neutralité ou l'incognito en matière de foi, déclarait contraire à ses principes de vieux républicain et de positiviste. Au vrai, on eût réclamé à Zozé un acte de baptême dont M. Mouzarkhi s'était abstenu de la pourvoir et l'obtention de ce diplôme eût encore retardé l'union. Le mariage fut donc célébré civilement. La Petite Bourse toute entière y assista, voire même quelques personnalités de la Haute Banque, où M. Mouzarkhi comptait des admirateurs, sinon des amis. Et, le soir de la célébration, le jeune ménage s'installait dans un coquet hôtel de la rue de Prony, cadeau de noces du financier. Il joignait à l'immeuble un capital de cent mille francs pour aider l'ingénieur à trouver cette voie qu'il cherchait.

En deux ans, sans rien découvrir, Georges Chambannes eut mangé toute la somme et lourdement hypothéqué l'hôtel.

Il ne restreignit pas son budget. Au contraire. Il le soutint et l'étendit par le jeu, des expédients cachés, de sombres tripotages. On affirmait aussi qu'il touchait des secours chez de vieilles dames généreuses dont on citait les noms ; et ces bruits ne rencontraient que peu d'incrédules, car il était beau garçon, dépensier, sans profession ni ressources avérées, et

puis le discrédit, comme la gloire, a ses légendes auxquelles tout le monde veut ajouter foi par malice ou niaiserie.

Mais qu'il passât la nuit au tripot, découchât ou parût maussade, Zozé ne s'alarmait pas. Même aux périodes de malheur, ayant toujours ignoré la gêne, empocher des sommes d'argent et, celles-là gaspillées, en redemander et recevoir d'autres, lui semblait la fonction naturelle de la femme. Un refus, une remontrance, une diminution de son luxe seuls auraient pu l'inquiéter, et Georges jamais ne lésinait.

Elle ne modifia donc son existence que du jour où, par une amie, elle apprit que Georges courait les filles. Le changement fut imperceptible, se fit sans scènes et sans fracas. Elle prit un amant.

C'était un de ses parents qu'elle avait lieu de tenir pour son cousin, Démètre Vassipoulo. Établi à Paris depuis dix-huit mois à peine, tout jeune, — il avait vingt-trois ans, — une mince moustache brune comme tracée au charbon, Démètre courait déjà sur les traces de l'oncle Mouzarkhi. A la Bourse on escomptait son avenir comme une valeur d'État, sûr qu'il ferait une colossale fortune ou une banqueroute retentissante.

Il sillonnait tout le jour Paris, à demi affalé en sa voiture au mois, le bras languissamment posé le long de la capote, ainsi qu'un riche capitaliste qui s'étire, et le cuivre de ses harnais ou le grelot signalant son approche scintillaient au soleil comme des insignes triomphaux.

Zozé l'aima pendant trois mois. Il avait des ardeurs de bête et des ingénuités de sauvage. Elle s'en amusait, puis elle les contait à deux ou trois de ses amies intimes qui comparaient avec leurs amants. Ou bien elle lui révélait l'attrait du savoir-vivre, enroulant sa candeur dans la trame des usages, comme son tailleur lui faisait des vêtements à la mode.

Mais, au bout de trois mois, Démètre la fatiguait. Elle le garda deux mois encore, par charité, pensait-elle, quoique ce fût par prudence et, à son insu peut-être, en attendant mieux.

Sitôt qu'elle crut avoir trouvé l'amant irréprochable, elle quitta bien vite le jeune boursier. Comme prétexte, elle alléguait des dénonciations, sa sécurité, son honneur à sauver. Démètre pleura beaucoup et rugit sa douleur en un dialecte si rauque que l'on eût dit les cris d'un lionceau malade.

notes de fournisseurs, les dettes criardes, les intérêts de l'hypothèque en retard; et Zozé, vaguement, savait qu'il dirigeait de loin, comme ingénieur-conseil, une vaste exploitation de mines en Bosnie.

Un renouveau d'affection la rapprocha alors soudain de son mari. Elle s'en vantait à ses amies, déclarait l'époque des folies passée ! Et pour remplacer ses amants, elle se jeta avec fougue dans les plaisirs de l'intelligence.

Elle se mit à lire sans merci, sans choix et sans trêve tous les ouvrages du jour que son libraire lui désignait. Mémoires, romans, poèmes, voyages, rien ne lassait son appétit. « Je dévore ! » disait-elle. Et, de fait, elle avalait, elle engouffrait sans digérer ni retenir.

Elle s'abonna aux conférences, savoura l'ancienne chanson et s'enthousiasma de la nouvelle. Le dimanche, elle fréquentait les concerts et rêvait en musique à ses liaisons d'antan. Elle ne négligeait que les Salons, par rancune contre les peintres, Mais nulle lueur de raison ne perçait ce tumulte d'études contraires. Madame Chambannes s'étonnait, qu'ayant tant appris, elle n'acquît pas plus d'assurance. Ses opinions fuyaient à l'appel comme des mouches. Elle balbutiait chaque fois qu'il s'agissait d'exprimer son avis. Et finalement les joies d'intellect l'ennuyèrent...

A partir de ce moment, pour le laps de deux ans, ses souvenirs s'embrumaient...

Qu'avait-elle fait ensuite, durant ces deux années? Elle se rappelait bien qu'au 14 juillet, Georges avait obtenu la croix. Mais le reste, cette chasse forcenée à l'amant parfait que, malgré elle, invoquaient son cœur et ses sens, — que demeurait-il de tout cela, séché, tassé au fond de son cerveau par des amours brûlantes et plus lourdes? Deux ombres anémiées dans une lumière grisâtre reparaissaient devant ses yeux : toujours elle et auprès un homme, celui-ci, celui-là, noms et traits oubliés, emmêlés, confondus par l'estompe du temps : flirts dans des bals, promenades blanches en fiacre de cercle, baisers inachevés, ébauches d'abandons, vaines tentatives, espoirs et illusions déçues ! Comment eût-elle chéri ces êtres, ces commis de Bourse allemands, ces courtauds exotiques mieux nippés que des seigneurs et plus goujats que des rus-

tres? Leur avait-elle cédé? Peut-être. A un, à deux ou pas du tout. D'honneur, elle n'eût pu préciser, et plus tard, quand gravement elle jurait à Gérald qu'elle n'avait jadis connu qu'un amant, elle ne mentait sciemment que de deux, la brouillonne petite Mouzarkhi!

Pourtant, dans ces recherches, le dévergondage ne la guidait pas uniquement.

Elle désirait en secret un amant idéal dont traits par traits l'effigie exquise s'accentuait dans ses songeries. Mais l'imagination de beaucoup de femmes est comme leur corps. Elle ne sait que reproduire et non pas créer. Celle de madame Chambannes, fécondée par la lecture de certains romans en vogue, agissait selon leurs formules.

Elle se figurait donc le héros espéré avec une grande barbe blonde, un regard mélancolieux où glissait l'ombre humide de la douleur passée, trente ou quarante mille francs de rente et un nom qui, pour n'être pas noble, restait dans la roture élégant et cossu.

Il aurait naguère cruellement pâti par les femmes, par une surtout, actrice traîtresse, éprise de tromperie, de réclame et d'argent. Madame Chambannes, involontairement, se complaisait à ce détail. Un pli amer soulevait parfois la lèvre de l'amant désabusé. Par cette fissure, des blasphèmes jaillissaient contre le sexe perfide et ennemi de l'homme. Madame Chambannes, de ses baisers, arrêtait tendrement la fuite des anathèmes, posait sur sa poitrine cette tête pleine de chagrin, ramenait sur cette bouche défiante le sourire. Au besoin, s'il l'eût exigé, elle partait avec lui. Ils s'exilaient alors dans une petite île anglaise, loin du monde mauvais, et demeuraient des heures seuls côte à côte sur la grève, leurs deux mains jointes, à contempler indéfiniment les jeux changeants des lames ou les navires rentrant du large.

Que n'arrivait-il pas? Tout était prêt pour le recevoir, pour le suivre, jusqu'à la liste imaginaire des objets, des toilettes de voyage que fébrilement on empilerait dans une malle d'osier sanglée de courroies jaunes et recouverte de luisante vache noire!

Il tarda, mais il arriva.

Il était sédentaire, égoïste, titré, libertin, sans barbe, sans

langueur, sans rancœur. Dès le début, madame Chambannes l'adora tout de même.

Il se nommait Gérald de Meuze, fils du marquis de Meuze, de la branche des Meuze du Poitou. Georges l'avait connu en classe, au lycée Chamfort, puis, leurs études terminées, l'avait perdu de vue.

La présentation se fit aux courses d'Auteuil, un jeudi tranquille, dans une intime réunion de printemps. Elle fut décisive.

Tandis que Georges, par orgueil ou par passion de joueur, les laissait ensemble, s'éloignait pour vaquer à l'œuvre de ses paris, Gérald partout accompagnait madame Chambannes, ne quittait point ses pas.

Il la promena devant les tribunes, l'escorta au paddock, s'égara avec elle derrière les bâtiments, sur les pelouses que le public désertait à l'instant des épreuves.

De larges odeurs de gazon coupé, moites et âpres comme la brise de mer, pénétraient leur poitrine. Madame Chambannes balbutiait de bonheur. Une extase nouvelle faisait palpiter ses seins sous le foulard léger de son corsage. Elle allait la tête basse, suivant des yeux la pointe de ses souliers vernis qui glissaient en luisant dans l'herbe. Enfin il était venu, l'amant tant souhaité ! Elle le tenait enfin ! Nul n'aurait pu l'en dissuader. Elle riait d'un rire nerveux à toutes les remarques de Gérald, pensant lui répliquer quand elle le regardait, se sentant devenir comme folle ; et le manche de son ombrelle safran tremblait au creux de son épaule.

Ah ! quelle n'eût pas été l'ivresse de la petite Mouzarkhi, si elle avait perçu ce qui se disait d'elle parmi les amis du jeune comte, dans la sévère tribune du club !

On s'y demandait avec des clins d'œil égrillards ce que c'était que cette jolie petite femme à laquelle s'acharnait Gérald. Personne ne pouvait répondre. Une fille ? Non. Une petite pays-chaud sans doute, que cette canaille de Meuze se payait de chauffer davantage, histoire de taquiner un peu la baronne... parfaitement... la baronne Mussan, avec qui on avait rompu, vous ne saviez pas ? il y a bien de ça quinze jours tout au plus... C'est égal, une crânement jolie petite créature !

Et dans la tribune des dames, le succès de Zozé n'était pas moindre.

Certes ces dames ne lui épargnaient point ce ton de mépris paisible qu'elles emploient indistinctement pour juger toutes les femmes étrangères à leur caste : filles, actrices ou simples bourgeoises. Pourtant, au dédain près, leur verdict était favorable. Elles trouvaient l'inconnue gentille, sa toilette d'une coupe seyante et ce Gérald, un garçon de goût. Plusieurs, malicieusement, s'enquirent du nom de Zozé auprès de la baronne qui, par contenance, joignit ses éloges aux leurs.

Mais de ce triomphe exceptionnel, madame Chambannes ne distinguait rien. Puis, comment l'eût-elle discerné ? Voyait-elle dans cette foule autre chose que Gérald, son époux, son amant prochain ? Et elle s'avançait, le regard insaisissable, comme une heureuse fiancée qui marche vers l'autel.

Elle y atteignait presque quand les courses finirent. Gérald la suppliait, la pressait en maître déjà ! Il eût désiré la revoir, l'avoir, le lendemain même. Elle se remémorait la voix ardente, dont au départ, dans la cohue, à portée de Georges, il osait murmurer :

— Ainsi, vous ne voulez pas demain ?... Oh ! je vous en prie, ne refusez pas !...

Si ! Elle avait refusé d'un lent mouvement de tête, pendant que ses prunelles exprès se renversaient en arrière, comme plongeant dans le désespoir.

Il fallait encore résister, opposer à celui-là autant de froideur et de scrupules qu'il méritait d'amour, se faire gagner par lui au lieu de se livrer. Une voix intérieure dictait à madame Chambannes cette réserve insolite — et elle l'écouta comme la voix du devoir, persuadée que par ces retards c'était l'avenir qu'elle préservait.

Elle ne s'abandonna qu'après trois semaines de siège, au moment où, rebuté, il allait renoncer.

Mais pendant ce temps elle avait réfléchi, agi, questionné, avec cette surhumaine habileté que déploient souvent les femmes pour armer et défendre leur passion menacée.

Maintenant elle savait tout de Gérald : son existence oisive et mécontente depuis l'époque où, par un coup de rancune juvénile, il avait, après le krach de 1882, donné sa démission

de sous-lieutenant au 30e cuirassiers, puis les quarante mille francs de rente sauvés du désastre par son père, les amitiés mondaines du jeune homme, beaucoup de ses liaisons, sans les noms, la dernière avec la baronne, et son antipathie contre un monde où la petitesse de sa fortune ne lui permettait plus de représenter assez.

Sur ces données morales, elle eut tôt fait de dresser son plan. Deux méthodes s'offraient pour garder Gérald, le retenir prisonnier.

Ou bien se hisser par son aide jusqu'aux salons hautains de ses pairs où il n'aurait pas de peine à l'introduire, à l'imposer. Ainsi, elle pourrait connaître tous ses actes, le surveiller aisément et parer aux dangers possibles.

Ou bien profiter de son dégoût, l'arracher doucement à ce monde dont il se prétendait las, lui former chez elle un foyer plus gai, plus facile et nouveau.

Mais dans le premier cas, mille obstacles l'arrêtaient, mille bassesses à accomplir parmi l'incertitude, la lenteur et les humiliations. Georges, peu de temps auparavant, venait d'être ajourné à deux cercles de plein air. Les comités de ces clubs. plus rigoureux en leurs verdicts qu'un conseil des ministres, avaient, l'un après l'autre, refusé les boules blanches à celui que le gouvernement garantissait de sa croix d'honneur. Par là, en terrain hostile, en état d'infériorité, on s'exposait à un échec. Madame Chambannes adopta la seconde méthode.

Quelques mois lui avaient suffi pour transformer son train de vie, organiser des réceptions, prendre des jours réguliers. Elle y conviait ses plus avenantes amies, des camarades de Gérald, des gens de lettres, des musiciens ou, vainquant même sa répugnance, des peintres. Et peu à peu, de cette manière, elle s'était constitué, pour le soir, une sorte de brillante annexe à l'entre-sol des rendez-vous, un salon composite, mais d'accès sympathique, lieu de plaisirs bourgeois où les hommes allaient comme les femmes, sans calcul, sans morgue, dans le seul projet de se rencontrer et le ferme espoir de se divertir.

Madame Chambannes touchait au but. Gérald captivé, séduit, ligotté, se rendit à sa dame, lui jura attachement, fidélité, amour durable — et fit de la maison de Zozé la sienne.

Il y régnait en tout-puissant despote, cajolé par le mari, flatté par l'entourage, servilement obéi par madame Chambannes, qui se réjouissait et lui savait gré de l'amour acquis enfin et conquis, à jamais unique, et plus que légitime : romanesque, glorieux!... Puis, un soir, le jeune comte avait amené son père. Et le marquis de Meuse, charmé par sa bru, — comme en lui-même il surnommait Zozé, — était revenu spontanément, ayant trouvé l'endroit plaisant, les femmes jolies, la table excellente...

Mais que de luttes, que d'efforts avant de remporter cette victoire! Que de ruses encore chaque jour, que de stratagèmes pour conserver son grand seigneur, écarter les voleurs et se garer de la concurrence!...

Madame Chambannes en exhala un gros soupir. Machinalement elle contemplait la mousse irisée que du fond de son café le sucre soufflait à la surface. La voix sournoise d'Anna la tira brusquement de ses réflexions.

— Madame sort-elle?... Puis-je préparer les affaires de madame?...

Madame Chambannes s'écria avec stupéfaction :

— Quelle heure est-il donc?

— Près de deux heures, madame!...

Deux heures! Et elle était venue de sa chambre ici, avait déjeuné, mangé, bu, demeurée, sans conscience de ce qu'elle faisait, l'esprit cheminant ailleurs, sur les routes obscures du passé!

Elle répliqua d'une voix ensommeillée :

— Oui, je sors... Ma robe de drap bleu... Ma veste d'astrakan...

Puis, d'un pas fatigué, elle se dirigea vers la croisée, et elle souleva le rideau. Dehors, une brume épaisse et blanche stagnait entre les masses des maisons. Tout paraissait fumer, les arbres du parc au bout de la rue, les pavés de la chaussée, le bitume du trottoir, même les chevaux ou les passants qui projetaient par leurs narines des bouffées parallèles. Et démesurément loin, le soleil, en haut, pâlissait comme une lampe dans une tabagie.

Une journée si froide, si funèbre, si bonne pour s'aimer, n'est-ce pas? songeait madame Chambannes. Car, pour l'amour avec Gérald, tous les temps lui semblaient propices, comme aux humbles pour la ripaille.

Où était-il maintenant, M. Raldo, avec ses grands yeux adorés, ses indignes regards? — Oh! qu'elle le détestait! — Et que se contait-on là-bas chez les Mathay, dans le salon assombri, sous le crépuscule du brouillard? Elle laissa naïvement retomber le rideau, comme par crainte de voir. Les larmes lui gonflaient de nouveau la gorge. Elle se cambra en une posture d'énergie. Allons! Il fallait oublier, se distraire, se promener jusqu'à quatre heures. Mais où?

Elle s'ingéniait, s'énumérait des noms de dames à visiter, des adresses de couturières ou de modistes. Et tout à coup, d'une gambade enfantine, elle sauta en tapant dans ses mains.

Parfait! Bravo! Puisque la veille elle avait décidé d'inviter M. Raindal, d'en faire un figurant et, si possible, une vedette, un doyen notoire de son salon, pourquoi temporiser, ne pas profiter de l'occasion? Mardi, c'était le jour de madame Raindal. Puis, l'indisposition de la petite, des nouvelles à chercher, prétextes insoupçonnables. Pas une minute à perdre!

Elle s'était élancée vers sa chambre; et dix minutes plus tard, son manchon sous le bras, elle achevait de se ganter dans la rue, devant l'hôtel, en attendant le fiacre qu'elle avait fait appeler.

VI

La voiture franchit au pas le parc Monceau, puis, prenant le trot, gagna, par les Champs-Élysées, le boulevard Saint-Germain.

Madame Chambannes, blottie dans l'angle de gauche, les pieds collés à la chaufferette dont le métal blanc lui brûlait les semelles, se laissait bercer par les cahots, fermant à demi les paupières.

Elle ne les rouvrit un peu qu'à l'entrée du boulevard Saint-Germain, pour saluer d'un regard, au passage, la rue

de Bourgogne où Gérald habitait avec le marquis; et, après, elle retomba dans sa torpeur.

Elle préférait ne pas penser, tenter de s'engourdir dans sa somnolence. Mais, comme le fiacre tournait rue Notre-Dame-des-Champs, au sortir de la rue de Rennes, instinctivement madame Chambannes se redressa, ainsi qu'un voyageur, quand soudain le paysage change.

La rue était déserte, bordée de longs bâtiments austères. Des collèges, des séminaires, des couvents? Madame Chambannes ne savait. Partout aux fenêtres du bas on apercevait des barres de fer noires serrant contre le jour, contre les bruits de l'extérieur, leurs sombres tiges. De place en place une maison moins haute avait une façade claire. Par-dessus, des faîtes d'arbres dénudés écartaient leur branchages sans feuilles. On devinait au delà des préaux, des jardins immenses, avec des allées discrètes pour y marcher en méditant.

D'autres rues, dans son quartier, dans son district de la plaine Monceau, avaient déjà paru à madame Chambannes aussi mornes. On eût dit, par certains après-midi de semaine, le calme dominical, et les maisons semblaient dénuées d'habitants, tout le monde parti vers le centre, vers la fête des promenades. Mais ici l'aspect était différent, la quiétude moins oisive et comme vibrante de pensée. Derrière ces fortes murailles, on sentait une foule occupée à des besognes chéries ou pieuses, une muette activité, du zèle, de l'ambition et de la foi, des passions dans la discipline. Par moments une cloche, cachée, lançait à travers l'espace ses notes graves.

Madame Chambannes, sans bien comprendre, eut un petit frisson de surprise. Elle se figurait dans ces édifices une multitude de prêtres ou de nonnes. Ils priaient, agenouillés, en files noires ou grises. L'ombre du sanctuaire mollifiait leurs silhouettes, et la fumée de l'encens tordait au-dessus de leurs fronts ses volutes. Dans un élan de curiosité, elle eût souhaité être parmi eux, apprendre leurs prières, partager leurs extases. Elle eût voulu surtout entrer et voir.

Le cocher dut frapper à la vitre pour l'avertir qu'elle était arrivée. La concierge, une vieille femme catarrheuse, lui indiqua l'appartement de M. Raindal : au bout de l'allée, au cinquième à droite.

Elle stoppa avant de sonner, pour inspecter les alentours. En face c'était le mur de la maison voisine qui longeait l'allée. Mais, à droite, on distinguait des jardins, des maisons inégales, tout un panorama de toitures inconnues, séparées par des rues ou la broussaille violette des arbres. De la porte de M. Raindal un parfum de pot-au-feu s'échappait.

Enfin elle sonna, et Brigitte l'introduisit dans le salon.

Madame Raindal, en robe de soie noire, causait avec deux dames mûres, à mise démodée. Elle hésita, à la vue de Zozé, puis, la reconnaissant, s'avança au-devant d'elle.

— Je viens avoir des nouvelles de la jeune malade, fit madame Chambannes, en s'asseyant sur le fauteuil de velours grenat que lui désignait madame Raindal.

— Thérèse ! oh ! elle est tout à fait rétablie... Elle travaille avec son père... Vous la verrez dans un instant... Mais comme c'est aimable à vous....

Madame Chambannes remerciait d'un sourire.

Madame Boudois, une des deux dames, femme d'un professeur à la Sorbonne, s'écria :

— La pauvre enfant !... Elle a été souffrante ?

— Grâce au ciel, pas grand'chose ! fit madame Raindal... Un simple malaise au bal, hier soir, chez les Saulvard, en dansant...

Madame Lebercq, l'autre dame, femme de M. Lebercq, le célèbre mathématicien, questionna :

— Un étourdissement, sans doute ?...

— Je suppose, fit madame Raindal.

Madame Boudois confirma ces présomptions. Son mari, par exemple, qui, Dieu sait ! avait le pied marin et, l'été, chaque jour, à Langrune, sillonnait la mer en bachot de pêcheur, eh bien ! son mari n'avait jamais pu valser. La tête lui tournait aussitôt.

Madame Lebercq, elle, par contre, avait peu navigué, mais, au temps de sa jeunesse, supportait sans inconvénient la valse.

Il y eut un silence, et madame Chambannes reprit :

— Elle était très jolie, cette soirée, n'est-ce pas ?...

— Admirable ! approuva madame Raindal.

Madame Boudois et madame Lebercq réclamaient des dé-

tails ; on leur en fournit. Mais subitement, à un détour de phrase, l'entretien dévia. Madame Boudois parlait des fêtes de l'Avent dont l'époque approchait. Elle engageait madame Raindal à suivre quelques-uns des saluts de Saint-Jacques-du-Haut-Pas, où « les *O* de Noël » promettaient d'être chantés avec un rare éclat. Madame Raindal tenait plutôt pour ceux de Saint-Étienne-du-Mont. La discussion s'échauffa. Madame Lebercq, qui n'était point dévote, se taisait. Madame Chambannes, gênée par les mystères de cette causerie, considérait les arabesques noires de la carpette à fond rouge qu'entouraient les fauteuils du salon.

Enfin, saisissant une pause de répit, elle questionna :

— Serait-il indiscret de déranger le maître et mademoiselle votre fille ?... J'aurais tant de plaisir à leur dire bonjour !

— Mais du tout, du tout ! Au contraire... Ils seront ravis...

Elle frappait à une porte latérale.

— Qui est là ? grommela la voix de M. Raindal.

— Une visite.

Elle s'était effacée devant la jeune femme. Au bruit, Thérèse se leva de son bureau en même temps que le maître.

— C'est madame Chambannes qui vient prendre de tes nouvelles, mon enfant, expliqua madame Raindal.

Thérèse, dont les lèvres se pinçaient déjà de mécontentement, essaya de sourire :

— Oh ! vous êtes trop gracieuse, chère madame... Cela ne valait pas la peine !

M. Raindal mêlait ses protestations de gratitude à celles de sa fille. Madame Raindal, en s'excusant, retourna auprès de ses visiteuses. Le maître, ainsi que la veille, au bal, lors de la présentation, demeurait interdit. Puis il proféra :

— Asseyez-vous donc, madame !

Zozé s'assit et déclara :

— Comme c'est gai, votre cabinet !... Comme vous avez de la lumière !...

— Oui, nous n'en manquons point ! dit M. Raindal... La pièce est fort bien éclairée !...

Madame Chambannes continua :

— Vous travailliez ?... Je vous ai interrompus...

— Par la plus agréable des surprises, riposta M. Raindal avec un salut de la main.

La causerie traînait. Thérèse, le visage renfrogné, ne l'activait guère, s'absorbant à tracer des hachures sur une feuille de papier. La venue de madame Chambannes l'indignait. Pourquoi était-elle là, cette femme? Que voulait-elle encore? De quel droit osait-elle les troubler de ses babillages, de ses questions puériles, de sa présence même qui évoquait les souvenirs de la veille, les hontes de cette soirée maudite?

— Vos fenêtres donnent sur des jardins, n'est-ce pas? demanda madame Chambannes.

— Sur des jardins et sur tout notre Paris! Nous avons une vue merveilleuse! fit M. Raindal.

Elle s'approcha avec lui de la croisée. Le soleil enfin avait dissipé la brume. Et, au-dessous d'eux, tout le Paris de M. Raindal, tout le Paris croyant, studieux et candide, étendait à l'infini, dans une clarté laiteuse, ses raides vallonnements de pierre. Les sommets de certains édifices dominaient le niveau du reste. A droite, la tour carrée de Saint-Jacques-du-Haut-Pas, puis le dôme monstrueux du Panthéon, une fine petite pointe après, — la flèche de la Sorbonne; — plus à gauche, la sphère luisante de la coupole des Missions, et, à l'extrémité, une pyramide tronquée où flottait un minuscule drapeau sans couleur : le palais du Louvre. Dans l'intervalle, les maisons marquaient sur le ciel la ligne irrégulière de leurs toits. Les cheminées amincies, avec le bec de leurs capuchons, se hérissaient en rangs compacts, comme des baïonnettes renversées. Et dans le fond, une large trouée vide signalait des avenues, un parc, le Luxembourg qu'on ne voyait pas.

M. Raindal, complaisamment, commentait le panorama. Madame Chambannes s'extasiait à tout, trouvait tout charmant ou joli. Et, quand il eut fini, il montra du doigt le jardin qui flanquait la maison :

— C'est le jardin des sœurs visitandines de Notre-Dame-du-Saint-Rosaire... Tenez, voilà deux de nos voisines qui se promènent!

Madame Chambannes se pencha pour les regarder. Elles marchaient l'une derrière l'autre autour des pelouses de terre

brune. Dans leurs mains rougies par le froid, elles tenaient un chapelet dont elles faisaient graduellement glisser les grains. Leurs coiffes, inclinées vers le sol, cachaient entièrement leurs figures. L'une, maigre et légère, paraissait jeune. L'autre, plus grosse, semblait être âgée. Toutes deux avaient cette taille carrée et boursouflée que dessine dans la chair sans corset des béguines la sangle du tablier. Madame Chambannes les examina quelques secondes en silence, mais elle jugea plus adroit de ne pas s'enquérir du genre d'exercice auquel se livraient les saintes filles avec leurs rosaires. Et avisant une vitrine appuyée au mur, près de la fenêtre, elle s'écria :

— Oh ! les jolis objets, les gentilles petites momies !... On dirait qu'elles dorment debout...

Elle désignait la planche centrale où s'alignaient des figurines en émail bleu-paon, vert pâle ou blanc de porcelaine. Toutes avaient la coiffure égyptienne, retombant aux épaules en forme de crinière. Leurs yeux étaient faits de traits noirs au-dessus d'un nez camard et souvent éraillé du bout. Le long de leurs corps jusqu'aux pieds, enflés comme des pieds de podagres, des inscriptions s'étageaient. Certaines avaient les bras entrecroisés sur la poitrine. A d'autres, on ne distinguait que les mains sortant comme d'un étroit peignoir. Et sur beaucoup, le sable du désert avait adhéré, laissant aux pieds, au buste, au visage, la marque de ses atomes séculaires.

M. Raindal expliqua l'usage de ces statuettes, qu'on plaçait dans les tombes pour aider le défunt aux travaux de l'autre vie. Puis il nomma à madame Chambannes les divinités qui occupaient la planche supérieure : Hathor à tête de vache, Anubis à tête de chacal, Horus à tête d'épervier, Osiris, le dieu des enfers, avec sa vaste tiare, Thouéris, une terrible idole à tête d'hippopotame et à mamelles de femme, que l'on croyait consacrée à la maternité ou à sauver du mauvais sort. Le maître parlait de toutes avec tendresse, volubilité, comme s'il les eût imaginées, pétries lui-même de ses mains. Et de fait, ne les avait-il pas créées, mises au monde, en les arrachant une à une au néant des sables ou aux profondeurs des sépulcres ? Les scarabées en pierres de couleur étaient aussi chacun de ses trouvailles. Le corps traversé d'une épingle, on les avait piqués côte à côte, sur des rainures blanches,

comme une collection d'insectes authentiques. Et auprès d'eux, dans un écrin, gisaient, pêle-mêle, deux ou trois lourdes bagues d'or à chaton gravé d'hiéroglyphes, qui avaient dû orner de longs doigts jaunes et autoritaires, la main sèche d'un Pharaon.

— Et c'est extraordinairement vieux, tout ça, n'est-ce pas? interrogea madame Chambannes.

— Cela varie, fit M. Raindal... En moyenne, ces objets datent de trois mille, quatre mille, cinq mille ans !..,

— Pas possible?... Et si j'allais en Égypte, l'an prochain, je pourrais en découvrir de pareilles?

— Il y a des chances... en fouillant bien... Le désert en est farci !...

— Comme c'est intéressant ! murmura rêveusement la jeune femme.

Thérèse, derrière elle, battait le parquet du pied avec impatience. Mais elle tressaillit en entendant madame Chambannes qui disait :

— Maintenant, mon cher maître, il me reste une petite faveur à solliciter à vous... Êtes-vous libre dans une quinzaine, le 12 décembre?

— Mon Dieu, madame !... bredouilla M. Raindal, s'efforçant de deviner, malgré sa faible vue, le sens des grimaces que Thérèse lui adressait.

— Parce que, si vous étiez libre, vous me feriez un grand honneur et un grand plaisir en venant dîner chez moi !...

M. Raindal s'inclinait :

— Heu !... Hum !... Certainement, madame... Je puis demander à madame Raindal... Toutefois, je ne suppose pas qu'elle se soit engagée pour ce soir-là...

Et se tournant vers sa fille :

— N'est-ce pas, mon enfant, ta mère ne nous a pas que, je sache...

Thérèse, brutalement, lui coupa la parole :

— Non, père, nous sommes libres...

Elle sentait sa main frémir de rage au montant de la vitrine. Oh ! tout pour se débarrasser de cette femme ! Tout pour qu'elle disparût, s'en allât rejoindre son grand godelureau, ce Gérald dont sûrement elle était la maîtresse ! Plus tard, on s'en tirerait toujours. Seulement qu'elle partît ! Ne

plus la voir, ne plus l'entendre, ne plus respirer son parfum qui fleurait fort comme celui de l'autre !

On était revenu dans le salon. Madame Raindal, surprise, accepta d'emblée, puis toute la famille accompagna Zozé à la porte. Thérèse même suivait, et, dans l'escalier, en relevant la tête pour un dernier adieu, ce fut son regard braqué que rencontra madame Chambannes.

Un drôle de regard ! — réfléchissait Zozé dans le fiacre qui la remportait. Oui, un regard presque d'admiration et presque aussi d'envie, comme les pauvres en ont, à l'entrée de l'Opéra, devant les belles dames qui passent. Quelle singulière fille que cette petite Raindal !

Mais la voiture franchissait le pont de la Concorde et pénétrait dans les Champs-Élysées.

Au premier jeune homme élégant que croisa le fiacre, Zozé ne put se retenir de décocher un coup d'œil sympathique. Enfin elle rentrait dans son climat, dans son pays, dans son quartier.

Déjà elle avait eu une impression semblable au retour de l'étranger, en voyant, après la frontière, l'uniforme du premier douanier. Ici tout se modifiait, les vêtements, les visages, les allures. Le froid semblait moins rude, moins cruel aux joues. Des messieurs descendaient l'avenue, d'un pas tranquille, la démarche dodue, sous leurs molles pelisses. Des femmes filaient dans des victorias, la tête souriante, au milieu des fourrures, et des enfants se poursuivaient en jouant à travers les arbres. Partout les joies de l'été continuaient malgré l'hiver hostile. On se retrouvait entre gens riches, bien mis, au courant, entre connaisseurs, entre soi. Et Zozé serrait fort les paupières pour tâcher de revoir la rue Notre-Dame-des-Champs, si loin, si loin, si loin, en province, grise et morte comme une vue dans un stéréoscope...

Le premier coup de quatre heures, qui tintait à l'horloge de l'Élysée, arrêta net ces comparaisons. Quatre heures, déjà ! Elle allait être en retard. Et Gérald, que dirait-il ? Heureusement on arrivait. Pas assez vite cependant, car Zozé, arc-boutée au fond de la voiture, poussait des deux pieds la chaufferette, comme pour seconder le cheval.

Enfin la voiture stoppa rue d'Aguesseau, devant une maison bourgeoise.

Zozé, à l'aveuglette, payait le cocher. Elle gravit d'une course folle un étage et entra en haletant.

Il était là.

Il sommeillait sur le divan du cabinet de toilette, les bras repliés autour du front, en une auréole noire; et l'ombre de l'encoignure, où reposait sa tête, ajoutait encore de la douceur à la paix de son visage.

Madame Chambannes le contempla avec attendrissement. Pauvre petit Raldo! Etait-il joli, quand il dormait!

Et s'enhardissant, à mi-voix, elle murmura :

— Tu dors?... Tu dors, mon chéri?

Gérald, sans ouvrir les yeux, riposta :

— Non, je ne dors pas, mais j'affecte un profond sommeil!...

— Pourquoi? demanda Zozé en souriant.

— Parce que, fit de même Gérald, parce que vous êtes en retard, madame, et que j'ai horreur de ces plaisanteries!...

Il se levait pour l'embrasser. Elle lui rendit son baiser avec effusion, et, d'un ton gamin :

— Devine d'où je viens?

— Je ne reçois d'ordre de personne! fit Gérald.

— Eh bien! je viens de chez le père Raindal.

— De chez le Kangourou!

Zozé ouvrait des yeux étonnés :

— Le Kangourou?

— Mais oui, fit Gérald. Tu n'as pas remarqué la façon dont il tenait ses bras, ses mains. Un vrai kangourou! Il ne lui manque que la poche, devant, et des petits dedans!

Zozé se mit à rire. Puis elle conta en détail sa visite, blaguant le mobilier, le tapis, les étoffes, l'odeur de pot-au-feu, ou imitant madame Raindal, madame Boudois, madame Lebercq, dans le désir d'amuser Gérald,

Le jeune homme, sans avoir paradé dans les cirques mondains, possédait un certain talent d'acrobate; et pour se dégourdir, tout en l'écoutant, il faisait sur ses mains le tour du cabinet, les pieds pendant au-dessus de la nuque.

Quand elle eut terminé, il se redressa d'un saut périlleux, passa ses bras sous les jarrets, exécuta dans cette posture

malaisée quelques bonds de grenouille, et se remettant debout d'un preste rétablissement, il questionna :

— Alors, tu vas embaucher ce marchand de momies?

— Pourquoi pas? fit Zozé d'une voix un peu inquiète... Cela te déplaît?

— Moi? fit Gérald... Pas le moins du monde... Tous les goûts sont dans la nature... Tu as déjà un romancier, trois peintres, deux musiciens, un abbé... Le Kangourou complétera ta collection... Mes compliments...

Et, dans un salut cérémonieux, indiquant la chambre voisine, il déclara :

— Vous êtes ici chez vous, chère madame!...

Zozé obéit en lui jetant une œillade passionnée. Gérald, un instant après, la rejoignait. Et, tandis qu'il allumait les candélabres de la cheminée, madame Chambannes, les yeux au plafond, s'était tue, la physionomie devenue soudainement grave.

Une vision rapide repassait sous ses regards : les sœurs, les deux sœurs marchant dans le froid, autour des pelouses sans herbe, leurs chapelets à la main.

Elle en éprouva une sorte de honte. Confusément, dans son cerveau, l'idée s'esquissait d'une vie aussi bonne, meilleure peut-être que la sienne, vouée à un autre but que de s'aliter, chaque après-midi, les bougies allumées.

Mais Gérald s'approchait et la voix impérieuse :

— A quoi pense-t-on donc?

D'un trait, comme prise en faute, Zozé avait retrouvé son bienheureux sourire d'amante :

— On pense... on pense qu'on vous adore, méchant Raldo, qui m'avez fait tant souffrir ce matin...

Elle lui tendait les bras, dans un geste d'abandon et d'appel.

Il s'y laissa glisser, en murmurant des gentillesses grossières.

VII

Jamais Thérèse ne travailla avec autant d'ardeur que durant les jours qui suivirent.

C'était sa façon de se soigner à elle, sa médication infail-

lible, quand la retroublaient ce qu'elle nommait ses « crises de souvenir ».

Alors elle macérait son cerveau par l'étude comme les dévots leur chair rebelle dans les exercices de piété.

Pendant des semaines, elle ne quittait plus son bureau que pour se rendre aux bibliothèques. Sitôt rentrée elle s'attablait à la besogne. Puis, le dîner à peine fini, elle se remettait fiévreusement au travail jusqu'à ce que le sommeil la gagnât: et le lendemain elle recommençait.

Rarement la guérison tardait. Sous cet afflux glacial de savoir, toute son effervescence peu à peu s'éteignait. La fatigue pliait ses désirs et l'immense drame de l'histoire lui faisait prendre en dérision ses petits chagrins de sentiment. Un dernier souffle d'orgueil, à ces pensées hautaines, achevait de sécher les larmes intérieures que distillait encore son cœur. La discipline l'avait ressaisie et, comme un cheval rétif qui revient enfin au brancard, elle reprenait sa vie coutumière, d'une âme tranquille et sans joie, mais trop lasse pour se révolter.

Cette fois même, en plus, par un excès de scrupule, elle s'était promis de ne rien tenter pour esquiver le dîner Chambannes. La rechute avait été si grave, si subite, si puérile qu'il lui fallait un châtiment. Elle voulait revoir en face ce beau monsieur de Meuze, se convaincre de sa sottise en affrontant de nouveau le danger.

Mais au fond sa bravoure ressemblait à cette confiance qu'inspire le dédain de l'adversaire. Elle ne redoutait plus Gérald parce que, le supposant l'amant de madame Chambannes, elle reportait sur lui le mépris qu'elle éprouvait pour la jeune femme.

Était-ce bien uniquement du mépris ? Dans sa fierté, Thérèse ne pouvait croire qu'elle enviait cette petite créature dénuée d'intellect. Non, tout au plus en avait-elle pitié !

Elle aimait à se rappeler les maladresses d'expression, les faute d'ignorance ou contre le langage commises presque à chaque phrase par la gentille madame Chambannes. Et la niaiserie des propos de Gérald ! Et sa voix, une voix de viveur, traînante et grasse, avec ces accents impérieux mais sans autorité qui semblent n'avoir jamais commandé qu'à des filles

ou des maîtres d'hôtel ! Un joli couple qu'ils formaient tous deux ! Un ménage assorti !

Et elle trouvait le dîner lent à venir, tant elle eût voulu à présent les braver l'un et l'autre, les tenir sous la froideur hostile de ses yeux gris...

Le soir, à plusieurs reprises, M. Raindal dut l'arracher à son travail. Elle ne se levait qu'en rechignant, après des prières répétées. Il la grondait doucement et, par plaisanterie, il lui offrait son bras pour la reconduire à sa chambre. Ils s'en allaient ainsi le long du corridor obscur. Tout reposait dans la maison. Parfois les puissants ronflements de madame Raindal atteignaient jusqu'à eux, malgré les portes closes. Ils s'arrêtaient à l'écouter en souriant. Puis, sur le seuil, ils s'embrassaient et M. Raindal repartait à tâtons.

« Pauvre fille ! » songeait-il dans un attendrissement mêlé d'admiration.

Ah ! s'il avait su ! S'il avait deviné les luttes, les angoisses de cette âme masculine ! S'il avait entendu le « Pauvre père ! » dont mademoiselle Raindal, tout bas, plaignait son manque de clairvoyance !...

Mais les semaines, à ce régime, s'écoulaient rapidement et enfin le jour du dîner Chambannes arriva.

Vers sept heures un quart, Thérèse était occupée à ajuster devant la glace la lourde pelisse de bure qui lui servait de sortie de bal, quand un grand bruit de dispute retentit dans le couloir et aussitôt quelqu'un frappa.

— Entrez ! fit la jeune fille.

M. Raindal parut, en gilet et manches de chemise. Sa cravate blanche dénouée pendait à travers son plastron.

— Tu ne sais pas ce qui se passe ? s'écria-t-il... Ta mère qui trouve que nous avons accepté trop vite l'invitation de madame Chambannes, que nous aurions dû nous renseigner... Nous renseigner ! Sur quoi, auprès de qui, je te le demande, pour un dîner sans importance !... Et elle voulait que nous nous excusions maintenant, au dernier moment, cinq minutes avant de partir ! Non, je t'en prends à témoin, toi qui, à ce que j'ai cru voir, n'aimes pas beaucoup cette dame, que dis-tu de celle-là ?...

— Peuh !... fit Thérèse déroutée.

— Tu t'imagines, n'est-ce pas, d'où cette idée lui vient ? poursuivit M. Raindal en tournant autour de la chambre... De ces messieurs, naturellement !... De la sacristie !... Oh ! elle n'a pas été longue à avouer... Aussi je l'ai prévenue que si, à l'avenir, ces gaillards s'avisaient encore...

Il n'acheva pas. Madame Raindal venait d'entrer le corsage à demi agrafé :

— Chut !... murmura-t-elle... On a sonné !... Thérèse, il faut que tu ailles ouvrir, mon enfant !... Brigitte est descendue pour chercher une voiture.

— Bien, mère !

Thérèse courait tirer la porte et elle retint un petit cri de surprise en reconnaissant, dans la pénombre, l'oncle Cyprien qui s'essuyait les bottes sur la carpette jaune du palier.

— Bonsoir, mon neveu ! fit-il joyeusement.

Mais, apercevant la pelisse et les gants blancs de Thérèse :

— Tiens ! vous sortez ?... Et moi qui venais manger la soupe... En voilà une déveine !...

L'oncle Cyprien était entré. Thérèse répliqua d'un ton contraint, car, de peur des critiques, on avait caché à M. Raindal cadet le dîner chez les Chambannes.

— Oui, mon oncle, nous dînons en ville !

Le maître, au bruit de la voix fraternelle, était accouru. Il échangea avec son frère l'accolade coutumière. Et, prévenant les questions :

— Tu n'as pas de chance... Nous ne dînons pas ici... Voyons, veux-tu venir demain ?...

— Parfaitement ! fit l'oncle Cyprien.

Et, après une pause :

— Hum ! Y aurait-il indiscrétion à vous demander où vous dînez ?

Thérèse n'osa plus nier :

— Nous dînons rue de Prony, chez madame Chambannes, une dame dont nous avons fait connaissance au bal Saulvard...

— Chambannes ! fit l'oncle Cyprien avec une grimace de défiance... Comment écris-tu cela ?

Thérèse épela lettre par lettre. M. Raindal cadet fronçait le sourcil :

— Chambannes! Chambannes!... répétait-il, comme pour essayer à son oreille le son de ce nom inconnu.

Enfin se résignant:

— Eh bien! au revoir! déclara-t-il... A demain!...

Il serrait la main de son frère, de sa nièce. Et il descendit l'escalier en grommelant: « Chambannes! Chambannes! »

Ce nom, malgré son ensemble, avait une espèce de résonnance juive qui lui déplaisait. Puis, tout le monde sait la malice des Juifs à déguiser leurs noms d'origine, à les changer en noms français. Tel qui s'appelle Duval, Durand, Dubourg dissimule, sous ces syllabes gallo-romaines ou franques, un nom reçu au Sinaï; et l'oncle Cyprien se glorifiait d'un flair exceptionnel pour décéler ces supercheries. Il n'avait même admis la pureté de son nom familial qu'après de minutieuses recherches dans les bibliothèques. Aussi, dehors, s'élança-t-il vivement vers la brasserie Klapproth où Schleifmann ne manquerait pas d'éclairer ses soupçons.

— Comme vous arrivez tard! s'écria le Galicien qui entamait une plantureuse portion de rôti de veau aux confitures.

L'oncle Cyprien s'assit à côté de lui, et tout en étudiant la carte :

— Oui, je voulais dîner chez mon frère... Mais ils dînent dehors, chez une madame Chambannes...

— Rue de Prony? fit Schleifmann.

— Vous connaissez donc cette dame? demanda l'oncle Cyprien.

— Oh! très peu... C'est une fort charmante personne... Je la rencontre quelquefois chez les parents d'un de mes élèves, le jeune Pums, le fils de M. Pums, le sous-directeur de la Banque de Galicie.

— Ah bah! fit l'oncle Cyprien.

— Et même je savais que votre frère devait dîner chez elle... Madame Chambannes a invité madame Pums, devant moi, en lui donnant la liste des convives... Elle parait, du reste, faire grand cas de votre frère...

— Vous le saviez et vous ne me l'avez pas dit? s'écria M. Raindal cadet avec un regard de reproche.

Schleifmann retint un sourire:

— Mon Dieu, non!... Vous ne m'en disiez mot... J'en ai conclu que votre frère ne vous avait pas informé... Alors, la discrétion, vous comprenez?...

L'oncle Cyprien devint soucieux:

— Écoutez-moi, Schleifmann... Répondez franchement!... Qu'est-ce que c'est que ces Chambannes?... Sont-ce des gens bien?...

Schleifmann feignit d'avaler de travers une bouchée, pour gagner le temps de réfléchir. Il ne voulait certes point mentir à son ami. Mais, d'autre part, pourquoi aiguillonner encore cette fougueuse malveillance, toujours prête à bondir, pourquoi susciter peut-être ensuite des querelles de famille? Il choisit un demi-mensonge, et, d'une voix indifférente :

— Peuh!... Je ne saurais trop vous dire... Le mari m'a semblé un assez pâle personnage... Il est ingénieur et s'occupe d'affaires de mines, je crois... La femme est jolie, élégante, avenante... D'ailleurs, je vous le répète, je les connais à peine...

L'oncle Cyprien avait cessé de manger et se mordillait la moustache. Puis, brusquement, comme lâchant un déclic:

— Ils sont juifs, n'est-ce pas?

— Je n'en suis pas sûr! fit Schleifmann. Le mari est originaire du Berri où les juifs ont, en général, peu colonisé... Quant à la femme, elle aurait plutôt le type sémitique... mais si affiné, si mélangé, que je n'ose pas affirmer...

— Pourtant leur nom! insista l'oncle Cyprien.

— Leur nom? répliqua le Galicien, provoqué dans son amour-propre de philologue. Effectivement, il n'y aurait rien d'impossible à ce que ce fût un nom juif francisé... Chambannes pourrait très bien être un arrangement de Rhâm-Bâhal, ou, par corruption, Rhâm-Bâhan, c'est-à-dire, si mes souvenirs sont fidèles, quelque chose comme *haute-idole*, *idole-élevée*...

— Rhâm-Bâhan! répétait avec satisfaction l'oncle Cyprien... Rhâm-Bâhan!... Évidemment c'est cela... Je me disais aussi...

Mais les aveux de Schleifmann le mettaient en appétit, et, d'une intonation négligente, la bouche à dessein remplie de nourriture, il insinua :

— Vous parliez tout à l'heure d'une liste, il me semble, des convives qui seraient chez cette dame...

— Ouais ! Ouais ! fit évasivement Schleifmann.

— Eh bien, qui était-ce ? interrogea de même l'oncle Cyprien.

Le Galicien équivoqua :

— Je ne me rappelle plus au juste !... Non, je vous assure... J'ai oublié !

— Allons donc, Schleifmann ! Cherchez, tâchez de retrouver... Qu'est-ce qui nous presse ?

La tentation était trop forte. Manquer cette occasion de contenter ses rancunes, renoncer à flageller toute cette clique incrédule qui l'avait méconnu jadis, non, Schleifmann, à la fin, ne s'en sentait plus le pouvoir. Et doucement, par gouttelettes légères, il commença d'abord à lancer son venin contre les moins haïs :

— Eh bien, soit ! disait-il... Cherchons !... Il y aura là-bas M. Givonne, un peintre qui peint des éventails ou des tambours de basque pour les bals de la haute société et qui vend tout ce qu'il veut sur le marché américain... Hum !... M. Mazuccio, un petit sculpteur italien qui passe son temps à raconter comment sont faites, en dessous, les femmes dont il a sculpté le buste...

— Joli monde ! encouragea l'oncle Cyprien.

— M. Herschstein, poursuivit Schleifmann, qui s'animait, cet excellent homme d'Herschstein... Ho ! Ho ! Un que je vous recommande !... Une barbe grise de patriarche, de grosses joues, une tête de bon papa, la pâte du bon Dieu... Ce qui ne l'empêche pas d'être un des grands chefs de la bande noire... Vous savez, ce clan de boursiers allemands qui spécule chaque jour contre les fonds français... Ah ! on propage bien des légendes, bien des faussetés sur les juifs... Mais, hélas ! elle est vraie, celle-là, elle existe, cette sale bande ! Et, le premier jour d'émeute où le peuple s'avisera d'aller regarder un peu sous leur nez ce qu'ils tripotent dans ce coin-là, rien ne dit que votre camarade Schleifmann ne sera pas de la partie, mon cher Cyprien !...

— Brave ami ! fit M. Raindal cadet avec émotion.

— M. Herschstein donc et madame, une grande bringue à

l'esprit étroit, routinier, qui s'imagine tout effacer en faisant des largesses à tous les pauvres, à toutes les œuvres de charité...

Schleifmann tapa du poing sur le marbre de la table :

— La charité ! Diable de bête ! Oui, on t'en donnera de la charité, le jour où ta canaille de mari nous aura tous fait expulser...

— Chut ! Chut ! Du calme, Schleifmann ! — murmura l'oncle Cyprien, sûr maintenant du Galicien comme d'un feu qui ronfle et qui flambe... — Du calme, mon ami !... Et puis ?...

— Et puis M. de Marquesse ! continua Schleifmann... Un propre coco, encore... Un ingénieur conseil... Conseil ! Ha ! Ha !... Conseil judiciaire probablement... Déjà deux sociétés où il conseillait et qui ont fini devant le juge... Mais il s'en tire tout de même, le garçon !... On dit que sa femme l'aide... Elle n'est pas belle pourtant, une vraie tête de cheval... Seulement les hommes sont si stupides dans ce monde-là... Pour une particule, ils vous entretiendraient une jument, mon cher !

— Adorable ! fit M. Raindal cadet en se tordant les lèvres d'une plissure de dégoût.

— Ensuite, mon compatriote Pums, un petit brun à moustache noire, une figure de tzigane, et sa femme, une petite rousse... Oh ! par exemple, jolie, elle, grassouillette, le nez retroussé, une vraie chair à peintre, quoi !

— Vous dites ? questionna l'oncle Cyprien.

— Oui, je les appelle ainsi, ces dames, à cause de leur goût pour les peintres... Quand on est peintre, on n'a qu'à se baisser pour les prendre, comme un chiffonnier dans un tas...

— Alors, madame Chambannes, vous pensez que...

Schleifmann, prestement, l'interrompit :

— Non, non, oh ! non !... Au contraire !

Puis, d'un ton malicieux :

— Madame Chambannes a une vie régulière, tout à fait régulière...

Et, suivant l'association normale des idées :

— Je retourne à mes gens... Le marquis de Meuze et son fils, le comte de Meuze...

— Tiens, tiens ! fit ironiquement M. Raindal cadet... De faux nobles, je suppose ?

— Non, de véritables... Ils sont très liés avec les Chambannes... Et tenez, le vieux marquis vous plairait extrêmement... Il a, comme vous, m'a-t-on assuré, horreur des juifs. qui l'ont presque ruiné à l'époque du krach...

Mais la flamme satirique du Galicien tombait. Il cita encore quelques noms sans commentaires : Jean Bunel, le romancier, M. Burzig, un jeune remisier, M. Silberschmidt avec sa femme.

Et, comme il se taisait :

— C'est tout ? demanda l'oncle Cyprien.

— Absolument tout ! déclara Schleifmann en frottant ses lunettes d'or dont la transpiration avait terni les verres.

M. Raindal cadet prit une mine goguenarde :

— Un dernier détail, s'il vous plaît ?

— Je vous écoute, fit Schleifmann.

L'oncle Cyprien se rapprocha, et, la voix engageante :

— Tous Prussiens, naturellement ?

— Non, mon cher Raindal ! riposta le Galicien... Tous Français ou, ce qui est pareil, naturalisés... Naturalisés depuis la guerre... Le petit Pums est leur vétéran... Français de 78. le petit Pums... Ah ! je me souviens très bien comme il était fier, après, quand il est revenu à Lemberg, lors de sa visite annuelle... Il courait de maison en maison. chez les amis. chez les parents, déployant partout son décret de naturalisation... On aurait dit qu'il montrait le diplôme d'un grade...

— C'en est un ! observa l'oncle Cyprien.

— Oui, oui, poursuivait Schleifmann. tous naturalisés Français. sauf le jeune Burzig que j'oubliais... Mais ce n'est pas sa faute... C'est la faute à monsieur son père... Une manie de changement qu'ils ont dans cette famille... Le grand-père naît à Mayence et se fait Américain. Bon ! Le père vient à Paris et se transforme en Français... Puf ! Ce n'est pas assez !... Voilà qu'il fait son fils Anglais pour lui éviter le service militaire... Je vous dis, jamais, jamais contents, ces satanés Burzig !...

Il ricanait, la bouche méprisante.

— Ah ! si les juifs de France avaient un peu de sang aux veines, je vous garantis que depuis beau jour ils auraient mis

dehors tous ces touristes-là... Il fallait, vous, leur faire la vie si dure, si terrible...

— Mais vous-même, Schleifmann, demanda M. Raindal cadet, est-ce que vous n'allez pas bientôt vous naturaliser?...

Le Galicien eut un sourire mélancolique :

— Moi, mon ami?... A mon âge!... A quoi bon?... Le destin m'a créé sans patrie, et sans patrie je reste... Je suis M. Schleifmann, citoyen de l'humanité, comme disait l'autre...

— C'est très gentil tout cela, objecta l'oncle Cyprien... Cependant, en cas de guerre...

— La guerre? murmura rêveusement Schleifmann... La verrai-je, d'abord?... Puis, je suis bien vieux, mon cher Raindal, je serais un bien pauvre soldat... Je le regrette... Quoique je déteste la guerre, les imbéciles raisons pour lesquelles les nations se massacrent, j'aurais tout de même aimé servir la France, le pays le moins bête, en somme, le plus généreux que j'aie connu...

— Baste! fit M. Raindal cadet... Vous pourriez vous rendre utile autrement...

— Oui, c'est vrai! murmura à mi-voix Schleifmann comme se parlant à lui-même... En 1871, il y a eu la Commune!...

Mais l'oncle Cyprien n'avait pas entendu cette tragique réponse. Déjà il était tout aux farces du lendemain. Il se figurait avec délices l'ébahissement de son frère quand il l'interpellerait : « Eh bien!... Et notre vieux Herschstein, comment va-t-il? Et cette charmante madame Pums?... Et l'honorable M. Burzig?... » Il en riait si fort qu'il s'excusa auprès de Schleifmann.

— Pardonnez-moi, je pense à quelque chose... quelque chose de tellement drôle... Ha! ha! c'est impayable!...

Et, dans un mouvement de reconnaissance :

— Voyons, Schleifmann, vous accepterez bien un petit verre de kirschenwasser?... Garçon, du kirschenwasser et deux verres, deux grands, des verres de clients, vous savez, mon petit!...

Le garçon reparaissait avec une fiole enveloppée de paille. L'oncle Cyprien versa deux hautes rasades et, soulevant son verre pour trinquer :

— A l'humanité, Schleifmann! fit-il courtoisement.

— A la France! riposta le Galicien en choquant les verres.

Au même instant, la famille Raindal faisait son entrée dans le salon des Chambannes.

Zozé marcha vivement à la rencontre du maître. Elle portait une ample robe de soie rose à ramages effacés qui lui donnait une silhouette d'infante. Chambannes la suivit, en souriant peut-être sous le mystère de son énorme moustache blonde. Et le défilé des présentations commença.

Les dames, les premières : la petite madame Pums, dans une gaine noire pailletée d'or d'où jaillissait plus fraîche, plus blanche, par contraste, sa chair potelée de rousse rieuse; madame de Marquesse, une grande blonde aux mâchoires chevalines et dont la jupe de crêpe mauve dessinait vers les hanches une ossature massive de République ou de Liberté; madame Silberschmidt, une maigre brunette à figure de poule malade; madame Herschstein, plus anguleuse et hautaine en son corsage de satin blanc qu'une lady de vieille race. Puis les messieurs un à un, au hasard de la proximité. Ils s'inclinaient profondément, et ils avaient tous des regards déférents en même temps que curieux, des serrements de main empressés et timides, des phrases respectueuses et inachevées, comme devant un souverain étranger dont on ne sait pas bien l'étiquette ni la langue.

Pums, le petit doyen des naturalisés, fut présenté le dernier. Menu, propret, de teint jaunâtre, vêtu avec la plus sobre correction, ce qui frappait d'abord dans sa physionomie, ce n'était pas son type de boursier viennois ni sa forte moustache noire, ni le grisonnement de ses tempes, c'était la saillie de ses deux grosses prunelles couleur chocolat clair, et si avides de voir, si ingénues, si langoureuses que, sans une flamme de malice qui vacillait parfois au fond, on eût dit des yeux de bon petit garçon étonnés par le vaste monde. Il s'exprimait en un français convenable, juste à la lisière de l'accent tudesque, un français naturalisé comme lui, et seul il vint à bout de son compliment de présentation.

M. Raindal n'eut pas le temps de le remercier. On passait dans la salle à manger.

Madame Chambannes s'assit entre le maître et le marquis de Meuze. Son mari en face d'elle avec madame Raindal à sa droite et, à sa gauche, madame de Marquesse. Un peu plus loin, Thérèse avait pour voisins Gérald et Mazuccio, une espèce de petit faune brun, qui zézayait avec une furia de moustique vénitien. Les autres s'installèrent à la ronde, selon les cartes de bristol qui marquaient leurs places ; et l'on servit le potage parmi un silence d'attention.

Évidemment, on guettait le maître. On attendait ce qu'il allait dire d'important, d'extraordinaire ; et les dames surtout prêtaient l'oreille, se représentant M. Raindal, d'après la *Vie de Cléopâtre*, comme une espèce de roquentin célèbre qui, à table, devait sûrement en débiter de « raides ».

La déception ne tarda point. Décidément, il n'était pas bien amusant, ce M. Raindal, ni bien original, avec son gros nez mou, ses mains pendantes, ses manières de vieux préfet gêné — et sa voix qu'on n'entendait guère. Sans compter qu'on y perdait peu. Des renseignements sur le climat de l'Égypte, les moyens de transport, les époques de voyage favorables, je vous demande un peu si le *Bædeker*, le *Joanne* ne vous en auraient pas dit autant !

Et bientôt M. Raindal n'eut plus pour auditeurs que le marquis et madame Chambannes, qui ne se lassait pas de le questionner.

Au fond, il ne se sentait point en verve. Non pas que madame Chambannes l'intimidât par ses fervents regards ou ce caressant roulement des *r* qui rendait sa voix si doucement impérieuse. Il lui savait gré, au contraire, de n'être pas décolletée plus ; et il la trouvait pleine de grâce dans ce corsage pudiquement échancré pour découvrir à peine, avec un petit carré de peau mate, son cou svelte sans bijoux. Mais, bien plus que les tendres œillades de la jeune femme, le luxe environnant l'incommodait. Lui qui avait consacré un chapitre entier au *Faste de Cléopâtre*, lui qui n'avait pas bronché devant les gemmes, les ors, les encens et toutes les somptuosités de la *Vie inimitable*, il demeurait comme ébloui devant la réalité d'une magnificence de beaucoup inférieure. La profusion des fleurs qui serpentaient en guirlandes autour de la table, le scintillement des cristaux taillés, les menus

objets du service, l'élégance lustrée des convives formaient autant d'aspérités brillantes où son œil s'accrochait avec ses pensées. Puis, ce qui augmentait encore ses distractions, c'était le ronronnement de locomotives à l'arrêt, les *schh*, les *harrh*, les *horrh*, les *pff* qui fusaient maintenant du groupe Silberschmidt, Herschstein et Pums, massés à l'extrémité de la table.

Car on se mettait à l'aise là-bas, on se déliait la langue dans un petit gargarisme de parler du pays. Le français? Un dialecte de cérémonie, bon pour les politesses, pour les rapports mondains. Mais entre soi, en causant affaires, choses sérieuses ou intimes, pourquoi se retenir? D'ailleurs, comment l'auraient-ils pu? N'était-il pas plus fort que tout, plus fort que les décrets, plus fort que les serments, ce langage natal qui leur remontait aux lèvres avec la naïve vigueur de l'instinct? Et il fallait voir le clin-d'œil goguenard dont Pums corsait ses demandes sur la *Krankheit* (la maladie) du sultan, ou l'autre clin-d'œil narquois dont Herschstein accompagnait ses réponses. Un coup diablement réussi que cette indisposition du sultan, une idée de Herschstein, lancée de Paris à Vienne, relancée de Vienne à Paris et qui, l'après-midi durant, avait bouleversé la Bourse. Des trois francs, des six francs, des dix francs de baisse sur les valeurs turques, la masse des fonds d'État saisie dans la débâcle! Ci une centaine de mille francs pour chacun des membres actifs de la bande noire, et vingt-cinq mille francs seulement pour Pums, simple allié, sorte de complice honoraire. N'importe! il n'avait pas à se plaindre et, comme voulant payer Herschstein de retour, il lui expliquait le plan nouveau de la Banque de Galicie concernant les mines d'or : un immense syndicat qui, sous le nom de Société d'études, raflerait dans le marché les valeurs minières les moins suspectes. Manœuvre aisée, au demeurant, qui consistait à les déprécier d'abord par des nouvelles alarmantes pour les hausser ensuite aux cours les plus élevés par des nouvelles optimistes. L'enfance de l'art, quoi! le procédé infaillible. Et le jeune Burzig, qui, à titre de citoyen britannique, n'avait cessé de flirter en anglais avec la jolie madame Pums, revint brusquement à l'allemand familial pour se joindre aux projets du groupe. On discutait avec Marquesse

sur les valeurs à choisir, les mines qu'on drainerait dans l'opération. On citait des noms anglais ou bataves, plus fulgurants que des diadèmes : *l'Étoile rose de l'Afrique du Sud, le Soleil du Transvaal, la Source des Escarboucles*...

Et soudain la petite pupille verte du marquis de Meuze donna des signes d'inattention. Elle fuyait, virait, vacillait dans l'orbite comme un bouchon de ligne à fleur d'eau. Elle semblait essayer d'entendre. Hein ! il ne se trompait pas? On parlait bien de mines d'or, au bout de la table? Parfaitement... De mines d'or! Nom d'un bonhomme! Nom d'un chien! Comment écouter ces seigneurs, sans désobliger l'autre, ce M. Raindal, avec ses satanées histoires de momies et de Mariette-Bey?... Le marquis s'empourprait en vain à tenter de suivre les deux conversations. Des bribes seulement lui parvenaient de la plus éloignée : *fontein... rand... Chartered... Cecil Rhodes... de Beers... claim...*, dont les syllabes techniques aiguillonnaient encore sa curiosité. C'est qu'il ne s'agissait pas non plus d'une bagatelle! Cent vingt mille francs d'engagés sur le marché des mines. « Cent vingt mille! » se répétait le marquis, cela ne vous conférait-il pas les droits à un peu d'anxiété? Et, comme lui répondant, dans un demi-silence, la voix de Pums proféra :

— *Ja! gewiss... Ich glaube dass die Red-Diamond...*

La *Red-Diamond-Fontein!...* La mine préférée du marquis, sa valeur de prédilection, « sa petite *Red-Diamond* », comme il l'appelait victorieusement! Pour le coup, M. de Meuze ne put plus se contenir. D'une volte brutale, son buste avait pivoté vers les financiers et il interrogea :

— Pardon, monsieur Pums, vous venez de nommer, je crois, la *Red-Diamond*?... Serait-il indiscret de vous demander ce que vous en disiez?

— Du tout, marquis, fit Pums, qui s'honorait toujours que M. de Meuze le consultât.

Et, par égard pour le vieux gentilhomme, le procès des valeurs minières se poursuivit sur-le-champ en français.

Mais M. Raindal n'avait pas remarqué cette défection. Depuis quelques instants, déjà, il ne parlait plus que pour Zozé, et, graduellement, il lui semblait qu'un brouillard de sympathie les isolait ensemble du restant des convives.

« Je disais bien, songeait-il, charmé et aguerri aussi par le mélange des vins qu'il avait bus... Une suivante de Cléopâtre !... Une petite Grecque !... Une vraie petite Grecque !... »

Puis il reprenait :

— Un jour que les fellahs refusaient de porter à bord nos bagages, Mariette-Bey s'élance sur eux, le revolver au poing...

Et Zozé, en se récriant, s'émerveillait de ces récits. Elle ne manquait, au surplus, ni de bon vouloir, ni de respect devant les maximes de philosophie ou les développements historiques, quitte à relâcher son zèle quand elle ne comprenait plus. Alors son regard se dérobait, allait tour à tour s'appuyer innocemment sur chacun des convives, par un besoin de tendresse impersonnel et quasi mécanique qu'elle conservait encore de ses recherches d'antan.

Le petit Pums s'élançait au-devant, les paupières battantes, comme un gymnasiarque qui vise son trapèze. Il était si amoureux, le brave garçon ! Gérald, lui, ripostait par une grimace cordiale du nez, de la bouche ou des joues, et Zozé comprenait : « Oui, oui, c'est entendu, nous sommes amants, nous deux ! » Mais mademoiselle Raindal, hélas ! paraissait moins contente. La pauvre demoiselle ! Gérald et Mazuccio la lâchaient-ils assez, — l'un, la tête inclinée, à la toucher presque, sur la poitrine plane de Germaine de Marquesse; l'autre, le visage en feu, le buste poussé tout de travers contre cette petite poulette lascive de madame Silberschmidt ! Quel vide il y avait de chaque côté de la malheureuse fille ! Non, véritablement ce n'était pas bien, ce n'était pas gentil de la traiter ainsi, comme une institutrice.

Après quoi, madame Chambannes revenait plonger dans le regard de M. Raindal. Cela lui coulait intérieurement une chaleur dont il devenait tout rouge. Ses yeux clignaient de plaisir. Il toussait pour se ressaisir et le front relevé, il attendait inconsciemment le plongeon d'une œillade nouvelle. Ou bien il admirait le profil de Zozé, si net, si délicat sous le ramassé de sa coiffure que serrait à la nuque une minuscule bouclette de perles. Et il se disait tout en continuant ses anecdotes :

« Une vraie petite Grecque !... Une petite Grecque des Iles !... »

Cependant la vraie petite Grecque s'agitait sur sa chaise.

la figure méfiante, l'œil en arrêt vers mademoiselle Raindal que lui cachait à demi le buisson d'orchidées mauves dressé au centre de la table.

Ah çà! de quoi s'amusait-elle donc tant, la jeune fille? Qu'est-ce qui lui creusait donc au coin des lèvres ce sourire immobile et vieillot comme une ride? Et ces regards méprisants, ces airs de pitié qu'elle avait pour vous dévisager les gens, tous les convives l'un après l'autre!

« Ma parole songeait madame Chambannes, on dirait qu'elle regarde des sauvages, des nègres! »

Puis aussitôt elle pensa :

« Bah! elle est vexée, la pauvre petite!... cela se comprend aussi!... »

Et elle appelait Gérald, d'une toux amicale afin de le ramener à ses devoirs. Mais on apportait les bols. Tant pis! Trop tard! Ce serait pour une autre fois! Elle enfonça ses ongles dans la rondelle translucide qui remuait à la surface de l'eau. Et comme elle écartait sa chaise avec une discrète lenteur, tout le monde se leva.

— Mademoiselle! fit Gérald, qui tendait le bras à Thérèse.

La jeune fille y posa la main en évitant son regard d'un dédaigneux détour de tête; et ils s'avancèrent, sans un mot, du côté du salon. Gérald multipliait les mines courtoises, les attitudes déférentes, les effacements du buste, toutes les marques d'une politesse qui se sent en défaut et s'exonère à la muette. Arrivé dans le salon, jusqu'auprès de madame Raindal, il dégagea moelleusement son bras :

— Mademoiselle!...

Il avait salué d'une courbette cérémonieuse et s'acheminait vers le fumoir. Thérèse ne put s'empêcher de le suivre des yeux.

Avec le dandinement de son grand corps sur ses jarrets pliants, il avait l'allure soulagée et lasse d'un homme qui descend de cheval ou qui revient d'une corvée. A l'entrée du fumoir, il empoigna familièrement Mazuccio par les épaules pour le faire passer avant lui; et derrière la portière en vieille tapisserie, on les entendait encore rire, d'un mystérieux rire du gosier, qui, à distance même, avait un son obscène.

— Eh bien? fillette, murmura M. Raindal en s'approchant à petits pas un peu lourds... Eh bien, ce dîner?

— Excellent ! fit froidement Thérèse qui s'asseyait à la droite de sa mère. Je suis enchantée d'être venue...

— N'est-ce pas? continuait à mi-voix M. Raindal, se méprenant au ton de sa fille. Cette madame Chambannes reçoit d'une façon parfaite... Voyons... avoue que j'ai eu raison de ne pas m'arrêter à certaines préventions, à certaines idées préconçues !...

Madame Raindal, devant l'allusion, avait soudainement rougi. Thérèse, la lèvre gouailleuse, chuchotta :

— Mais, certainement père, je te le répète... Ces gens-là, gagnent beaucoup à être vus de près...

M. Raindal se retourna à l'appel de madame Chambannes qui lui offrait une tasse de café.

Au fond du salon, la petite madame Pums et la grande madame de Marquesse se tenaient enlacées par la taille, en se communiquant des secrets joyeux sur l'emploi de l'après-midi. Mais justement leurs dissemblances les faisaient valoir l'une l'autre, et on leur devinait les mêmes goûts, les mêmes aptitudes, tout ce qu'il fallait pour s'accorder dans des parties carrées avec deux bons garçons de tailles équivalentes.

Elles traversaient le salon toujours enlacées. Madame de Marquesse souleva la portière du fumoir. Une vive clameur salua le gracieux couple. Elles entrèrent tout à fait et la clameur redoubla. Ces messieurs n'étaient point ingrats.

Jusqu'à leur retour, la conversation dans le salon se traîna péniblement. Madame Chambannes essayait de causer avec Thérèse et madame Raindal, tandis que madame Herschstein complimentait, à part, le maître. Peu à peu, les sujets se faisaient rares. Après quelques remarques sur l'heure tardive des dîners modernes et quelques pronostics sur l'hiver qui venait, Zozé perdit de son aisance. De quoi leur parler, grand Dieu? Toilette? Il n'y avait pas à y songer! Les pauvres dames, vrai, elles étaient plutôt « fagotées »! Théâtres? Elles confessaient n'y être pas allées depuis près de deux ans. Alors? Zozé cherchait, s'évertuait, et les yeux gris de Thérèse, fixés durement sur elle, l'intimidaient encore davantage. Très intelligente peut-être, cette mademoiselle Raindal, mais pas commode, pas allante du tout, aurait déclaré Gérald. Et Zozé en arrivait presque à lui pardonner son brutal silence du dîner.

Enfin les messieurs revinrent, sauf le marquis, que Cham-

bannes excusa auprès de M. Raindal. De coutume c'était l'instant des gaillardises. On se séparait deux par deux pour chuchoter dans les coins sombres; et en vue, dans le centre du salon, il ne restait que les personnes âgées, qui s'entretenaient paisiblement à haute voix de leurs affaires d'argent ou de leurs infirmités.

La présence des Raindal gênait sans doute l'assistance, car la manœuvre accoutumée n'eut pas lieu. Seuls Givonne, le peintre de tambours, et la petite madame Pums, sortis les derniers du fumoir, osèrent maintenir la tradition. Ils s'étaient installés dans l'encoignure d'une fenêtre. Et, avec sa face correcte de calicot anglais, Givonne semblait de loin vanter à madame Pums un article dont il lui promettait entière satisfaction.

M. Raindal les examina un moment avec une machinale bienveillance. Mais il sentait de l'engourdissement s'appesantir sur ses paupières. L'abondance du repas ou ses efforts de mémoire pendant le dîner lui avaient laissé une lourde fatigue. Et il abusait des sourires affables pour se dispenser de parler.

L'entrée de Jean Bunel, que madame Chambannes amenait dans sa direction, lui fut un prétexte à se lever.

— Monsieur Jean Bunel, dont vous avez lu, j'en suis sûre, les beaux romans! présentait Zozé.

— Mais certes, certes... Ravi, mon cher confrère! fit chaleureusement M. Raindal en serrant les mains de Bunel dont il ignorait pourtant jusqu'au nom.

L'autre, un jeune homme à fine barbe brune, avait vivement tourné une phrase d'admiration, effilée et jolie comme un cornet de bonbons.

M. Raindal remercia d'un salut. Madame Raindal et Thérèse, sur un regard du maître, s'étaient également levées.

— Vous partez! fit madame Chambannes d'un ton de regret qu'elle exagérait.

M. Raindal balbutia des excuses, et l'on se dirigea en troupe vers l'antichambre.

Un frisson de délivrance courut dans l'assemblée. Ce n'était pas une jeune fille, c'en étaient trois qui disparaissaient par cette porte! Et il y avait de la blague dans l'air, un besoin de lâcher des folies, de reprendre ses habitudes. Mais on se

retenait encore, par cette espèce de respect que la notoriété impose aux personnes incultes.

Le retour de madame Chambannes s'accomplit dans un profond silence.

— Ah! vous êtes gais, par ici! s'écria-t-elle.

Puis après une pause :

— Eh bien! comment le trouvez-vous?

— Oh! il est très gentil votre petit ami! fit Gérald au milieu d'une explosion de rires.

Et déjà Pums, encouragé par ce succès, cherchait à dire, lui aussi, quelque chose de bien drôle, quand Jean Bunel, d'un ton impératif, déclara :

— C'est tout bonnement une des plus remarquables intelligences d'aujourd'hui!

— N'est-ce pas? murmura Zozé.

— Oui, poursuivait Bunel, autant par un noble élan de solidarité que pour le malin plaisir d'accabler un clubman... Oui, sans le comparer à Taine ni à Renan, je ne crois pas que l'histoire ait dans ces dernières années, produit de cerveau plus vigoureux ni d'écrivain plus pur...

— En vérité? s'exclama Pums subitement retourné.

Du reste, il ne reprochait à M. Raindal que de parler un peu trop bas. Silberschmidt se rallia à ces considérants. Madame Herschstein, que le maître avait écoutée, affirma que M. Raindal était un homme des plus intéressants. Madame Pums lui trouvait une figure très expressive. Givonne se fit conspuer pour avoir formulé des réserves sur la toilette de madame Raindal. Est-ce que ces choses-là comptaient?

Et le revirement était si décisif, si général, que Zozé en eut de la peine pour son petit Raldo. Pauvre chéri! Quel four!

Elle marchait vers la cheminée devant laquelle il se tenait accoté debout, les coudes contre le marbre. Puis quand elle fut tout près, elle murmura, dans un chuchotement passionné, la question qui, depuis trois grandes heures, lui desséchait la gorge :

— Tu m'aimes?

D'un clin d'œil, sans rancune, le comte affirma que oui.

VIII

Comme trois heures sonnaient d'un timbre énergique à l'horloge du Collège de France, la petite porte dissimulée dans les grisailles du mur s'entr'ouvrit, et M. Raindal fit son entrée.

Il s'était assis à sa vaste table de bois blanc, ayant en face de lui ses huit auditeurs familiers qui attendaient, la plume dressée, prêts à écrire.

Il tira de sa serviette quelques feuilles manuscrites et commença d'une voix simple :

« Nous avons terminé, dans notre leçon d'avant le Jour de l'An, l'étude des peintures oblatoires qu'on a retrouvées dans les mastabas d'Abou-Roash. Nous aborderons aujourd'hui, au même point de vue, l'étude des mastabas de Dahshour. Les peintures que renferme cette nécropole sont peut-être pour l'historien des mœurs d'un plus grand intérêt que celles d'Abou-Roash. Nous y trouvons sur la vie privée et la vie industrielle des Égyptiens des renseignements qu'on peut considérer à bon droit comme uniques. J'attire donc particulièrement votre attention sur cette leçon et les leçons qui vont suivre... »

M. Raindal prit un temps, et, consultant ses notes :

« La principale peinture des mastabas de Dahshour est celle conservée dans la tombe d'un riche négociant de l'époque, un de ces gros armateurs dont les caravanes exerçaient le trafic avec la Libye et la côte syrienne. Signalée en premier par Brugsch, elle a fait l'objet de deux notices fort détaillées de mon éminent et jeune confrère M. Maspero, parues dans les *Annales du Musée de Boulaq* et dans la *Revue d'Égyptologie*. Ledit armateur s'appelait Rhanofirnotpou... »

M. Raindal s'était levé et essuyait à puissants coups de torchon le tableau noir placé derrière sa chaise. Un petit nuage de craie, léger comme une fumée, voleta autour de sa manche.

— Rha-no-fir-not-pou !... épelait-il à mesure que s'inscrivaient sur le tableau les hiéroglyphes du nom.

Mais il n'avait pas achevé que le tambour de la porte se

rabattit en gémissant. De suaves émanations de violette à l'iris traversèrent brusquement la salle. Une dame entrait et s'asseyait avec un bruissement de soies, en arrière des élèves. M. Raindal, malgré lui, comme forcé par l'odeur, se retourna anxieusement. Oui, c'était elle, c'était la jolie petite madame Chambannes !

Il fut si bouleversé qu'en revenant à sa place il ne put que répéter sa première phrase sur le défunt Rhanofirnotpou :

« ... Un de ces riches négociants, vous disais-je, un de ces gros armateurs, dont les caravanes... »

Madame Chambannes ! Madame Chambannes au cours, en jupe de drap bleu, avec une voilette blanche et un veston de loutre ! Avait-on idée d'une pareille folie, d'un aussi puéril caprice ! Et voilà maintenant qu'elle lui adressait de petits signes de tête, comme on fait au théâtre entre amis, de loge à loge. « Bonjour, monsieur Raindal, bonjour, bonjour, ça va bien ? continuait la tête de madame Chambannes. »

Elle s'arrêta pourtant en remarquant que le visage du maître demeurait impassible devant ces politesses.

Du reste la froideur de M. Raindal n'était pas sa seule déception. D'abord, elle ne comprenait rien à cette histoire des peintures de feu Rhanofirnotpou. Quoi ! Des peintures dans une tombe ! Un rude original que ce gros armateur ! Et puis, le décor l'étonnait.

Elle pensait pénétrer dans un grandiose amphithéâtre, où la foule s'entassait sur des gradins de chêne vernis par l'âge. En bas, elle se figurait une chaire énorme, haute comme un tribunal, que flanquaient deux appariteurs à chaînes argentées. Et dans la chaire, M. Raindal, en robe ponceau bordée d'hermine, M. Raindal pérorant, jouant avec sa toque galonnée, buvant de l'eau sucrée et interrompu à chaque mot par l'enthousiasme de l'assistance...

Quelle désillusion ! Quel contraste avec la réalité ! Qui eût imaginé cette étroite pièce aux murailles d'un gris sale, ces deux bustes en simili-bronze, — Platon et Épictète, — juchés, tels que deux potiches, sur des socles en carton-pierre, cette grossière table de bois blanc pareille à une table de cuisine, et les chaises de paille empilées, dans un coin, près du Platon déteint, comme dans un vieux grenier à meubles ?

Zozé éprouvait presque cette imperceptible mélancolie qu'inspire aux personnes riches le spectacle de la misère. Elle tenta de se distraire en inspectant successivement le dos et la nuque des huit élèves. Deux étaient chauves déjà. Trois portaient entre les épaules cette barre brillante qu'impriment dans les étoffes les durs dossiers des omnibus. Le veston d'un autre était passé de couleur. Et vers le bout de la table, à gauche, il y en avait un avec une tignasse brune — oh! cette tête de loup! — qui ne devait pas souvent se ruiner chez le coiffeur!...

Elle les prenait en pitié, ces braves jeunes hommes! Elle aurait voulu leur donner des avis de toilette et, s'il l'avait fallu, les aider de sa bourse.

Un bruit de chaises la tira de ces rêveries charitables. Le cours était fini. M. Raindal avait disparu. Par où? Dans le mur, sans doute. Et pas même un applaudissement! Zozé en restait confondue.

Elle se leva tout engourdie par l'immobilité et suivit les élèves qui sortaient. Quelques-uns s'effacèrent afin de lui livrer passage. Aucun ne la dévisagea, et ceux qui marchaient en avant ne se retournaient pas pour la regarder. Elle les trouva discrets, bien élevés, quoique un peu timides.

Puis elle se mit à flâner dans l'immense vestibule, en faisant sonner ses talons contre les dalles, pour le plaisir d'entendre l'écho. Dix minutes s'écoulèrent. Zozé frissonnait de froid. Elle allait s'informer auprès de Pageot, quand M. Raindal surgit dans l'ombre du fond, sa serviette sous le bras.

A la vue de madame Chambannes, il réprima un mouvement de contrariété et s'avança vers elle avec une mine souriante :

— Vous ici, chère madame! s'écriait-il hypocritement.

— Vous ne m'avez donc pas reconnue? J'étais à votre cours... Je n'ai pas tout compris, mais comme c'était intéressant!

M. Raindal s'excusa sur sa presbytie, et, d'un ton plus inquiet :

— Eh bien! chère madame, en quoi puis-je vous être utile?... Que désirez-vous de moi?... A quel heureux hasard dois-je votre présence?

A quel heureux hasard? Pas si heureux que cela! Elle ne pouvait cependant pas lui répondre : « Gérald m'a encore joué un de ses vilains tours, s'est encore dérobé de deux heures à mes tendresses... Alors, par désœuvrement, par ennui, je suis venue voir un peu comment c'était, un de vos cours, et peut-être aussi combiner un dîner!... »

Et elle riposta avec un petit rire ingénu :

— Mais pas le moindre hasard, cher maître!... Je voulais vous entendre, simplement... Après, je vous ai attendu pour vous serrer la main...

— Vous êtes trop bonne, mille fois bonne, en vérité! murmurait distraitement M. Raindal.

Et, tout en marchant, il ne cessait de jeter à droite, à gauche, des regards apeurés. Mais, arrivé dehors, devant le coupé de madame Chambannes, il ne put dominer l'envie de fuir qui le tourmentait, et, retirant son chapeau :

— Au revoir, chère madame... A bientôt, j'espère... Mes compliments à M. Chambannes, je vous prie...

Zozé s'écria :

— Comment, maître! Vous ne voulez pas que je vous reconduise?... Par ce temps?...

Et d'une moue elle lui désignait la chaussée que le dégel semblait avoir enduite d'une couche sirupeuse de café glacé. Le maître se défendait. Zozé, dans le coupé, insistait, et elle frappait de la main le cuir des coussins, comme pour appeler un petit chien. M. Raindal perdait tout son sang-froid. Si des élèves, des collègues le voyaient en cette posture ridicule! La crainte l'emporta. Il s'assit à côté de madame Chambannes.

— A la bonne heure! Ç'aurait été fou de refuser! fit Zozé en baissant la glace de devant, afin de donner l'adresse au cocher.

Quand elle la releva, M. Raindal observa avec soulagement que la large vitre, comme celle des portières, était couverte d'un voile de buée. A l'abri de ces carreaux opaques, il se ressaisissait peu à peu. Il sourit à madame Chambannes qui lui sourit aussi.

La voiture courait lestement sur le tapis de neige jaune. Dans la douce tiédeur qui montait de la boule, un moelleux parfum de maroquin se mêlait à des senteurs de violette

irisée. M. Raindal soupira avec une impression de bien-être, et comme se réveillant :

— Ainsi, — fit-il paternellement, pour essayer de racheter la rudesse de ses adieux, — ainsi le cours ne vous a pas trop ennuyée, madame ?

— Au contraire ! D'ailleurs, je compte bien que la prochaine fois...

— Quelle prochaine fois ?

— Je veux dire le prochain cours où je viendrai, corrigea Zozé, et les cours suivants...

M. Raindal se rembrunissant :

— Vous songez donc à revenir ?

— Peut-être ! Pourquoi pas ?... Cela vous fâche ?...

— Nullement, chère madame, nullement !...

Il ne put en exprimer plus. La stupeur le paralysait. Alors elle voulait revenir tous les lundis, à tous les cours, le compromettre publiquement, faire de lui la risée du Collège, du monde savant, de la presse peut-être ! Et il croyait entendre l'oncle Cyprien : « Ah ! ah !... Il paraît que madame Rhâm-Bâhan — M. Raindal cadet n'appelait plus autrement madame Chambannes — il paraît que madame Rhâm-Bâhan mord à l'égyptologie... Bravo ! Charmant ! Délicieux ! » Puis c'étaient les ironies sournoises des collègues, les gouailleries jalouses, les allusions, le scandale ! Non, non, pour la fantaisie d'une personne gracieuse, avenante, sympathique, il n'en disconvenait point, mais frivole et sans réflexion, M. Raindal ne risquerait pas la mésaventure où avait sombré le crédit de tant de ses illustres confrères. Et d'une voix ferme il déclara :

— Écoutez, chère madame... Je vous estime assez pour vous devoir la franchise... Eh bien ! il ne me semble pas que vous soyez dans des conditions à profiter de mon enseignement... Le Collège de France est une espèce de séminaire, de pépinière destinée à former de jeunes érudits, vous me saisissez bien ?... Le Collège de France a comme but essentiel...

— Oui, oui, interrompit Zozé d'un ton attristé... Oui, cher maître, je vois que ma présence vous déplaît... Mais comment apprendre pour mon voyage en Égypte, l'hiver prochain ? Comment faire ?... Comment faire ?...

Elle s'accrochait maintenant à cet ancien projet de « préparer son voyage », elle s'y butait avec une obstination câline dont M. Raindal, à la longue, se sentit agacé. Bah ! qu'elle le préparât comme elle pourrait, après tout ! Et dans un recul d'impatience, il laissa glisser sa serviette.

Madame Chambannes l'avait prestement rattrapée :

— Pauvre monsieur Raindal ! fit-elle en lui lançant une de ces tendres œillades qui étaient sa façon naturelle de regarder... Je vous assomme, n'est-ce pas ?...

Il rougit de sa brusquerie :

— Du tout, chère madame... Seulement, je cherche un moyen de vous aider dans vos études, dans vos lectures préalables...

Les sourcils de Zozé se fronçaient d'attention. Mais soudain un éclair de joie fila dans ses caressantes prunelles :

— Moi, j'aurais bien une idée, insinua-t-elle, une idée qui vient de me venir à l'instant, tenez !...

— Laquelle, chère madame ?

— C'est que c'est tellement indiscret !...

— Qu'importe ?... Dites-la ! fit M. Raindal, qui reperdait un peu de son ton d'indulgence.

— Non, je n'aurai jamais le courage !...

Elle hésitait encore, les yeux dans les yeux du maître. Enfin elle se décida à parler, car la voiture stoppait à la porte de M. Raindal.

Voici : elle aurait souhaité, si elle ne le dérangeait pas trop, que le maître consentît à venir rue de Prony une fois par semaine, le jeudi, ou même deux fois par mois, non pas lui donner des leçons, non, Zozé ne se serait pas permis une demande aussi impudente, mais causer avec elle, comme cela, en ami, la diriger dans ses études, lui indiquer ce qu'il fallait lire...

— Vous comprenez... Je sais bien que c'est très indiscret... Pourtant, si vous vouliez, vous me feriez tant plaisir !... Vous ne voulez pas, cher maître ?

Elle avait posé légèrement sa main gantée de blanc sur le genou du maître dans un geste familier, sans calcul de coquetterie, comme sur le genou d'un bon grand-père, — de l'oncle Panhias, par exemple, quand elle en implorait quelque

chose. M. Raindal intimidé n'osait retirer son genou. Et, à voir ce petit être élégant courbé devant lui dans une attitude si ingénue et si humblement quémandeuse, il ressentait une sorte de trouble agréable qu'il prenait pour du regret, pour de l'attendrissement.

— Hum ! Madame ! murmura-t-il d'une voix redevenue affable... Hum !... Je serais désolé de vous mécontenter... Néanmoins, vous devez vous rendre compte que mes obligations, mes travaux...

— Oh ! je sais, je sais ! fit Zozé avec une feinte résignation.

Il y eut un temps. M. Raindal considérait à travers la buée les silhouettes molles des passants, sans se résoudre aux paroles d'adieu.

Mais subitement il tressaillit comme sous le coup d'un élancement.

— Qu'avez-vous, cher maître? fit Zozé d'un ton de sollicitude.

— Rien, rien, chère madame !...

Oh ! presque rien — rien que d'avoir distingué à l'extrémité de la rue un certain balancement d'épaules, de certaines enjambées martiales, l'oncle Cyprien tout simplement qui marchait droit sur la voiture avec des moulinets de sa grosse canne en bois de cornouiller rougeâtre.

M. Raindal, à ce moment, envia la demeure reculée de feu Rhanofirnotpou. Que n'était-il au plus profond de l'hypogée, dans le *serdab* obscur, dans la cellule murée de ciment, au lieu de se trouver dans cette case à vitres, avec cette jeune jolie dame qui le harcelait de prières !

— Vous ne voulez pas vraiment, mon cher maître?... Je vous assure, ce ne serait pas régulier... Vous fixeriez les heures, les jours !...

— Je cherche, je cherche ! répétait-il machinalement, tandis que ses regards suivaient attentifs la marche rapide de l'ennemi.

L'oncle approchait cependant. Ses traits se précisaient. Il atteignait à la voiture. Il examina le coupé, au passage, d'un œil en même temps dédaigneux et méfiant ; puis, sans s'arrêter plus, il entra dans l'allée. M. Raindal, inconsciemment,

poussa un soupir de délivrance ; et la main tendue vers madame Chambannes :

— Au revoir, chère madame... Je réfléchirai, je vous écrirai...

Zozé eut une moue de désappointement :

— Et moi qui espérais votre réponse tout de suite !

M. Raindal passa la main sur ses yeux comme pour en effacer une vision pénible : l'oncle Cyprien, qui redescendait, le rencontrait au sortir de la voiture, acquérait un prétexte à d'interminables sarcasmes... Et il balbutia d'une voix hâtive :

— Eh bien, soit, madame, soit... Je viendrai cette semaine...

— Oh ! que vous êtes gentil !... Jeudi vous convient-il, jeudi à cinq heures ?...

— Oui, jeudi à cinq heures...

— Vous ne savez pas comme vous êtes gentil !

Elle saisit sa main en le contemplant avec une radieuse expression de gratitude. Mais les doigts de M. Raindal s'échappaient de son étreinte.

— Oh ! pardon ! fit-elle... Vous êtes pressé... A jeudi, cinq heures... Je compte sur vous, cher maître...

En refermant la portière, M. Raindal salua gauchement. La voiture s'ébranlait. Un « Bonjour, adieu ! » le fit encore se retourner. C'était Zozé qui, à la fenêtre du coupé, lui adressait de son petit gant blanc un dernier signal d'amitié.

De jour en jour, jusqu'au jeudi, M. Raindal retarda de confier à Thérèse le récit de cette entrevue, comme s'il eût redouté à l'avance ses critiques. Peuh ! ne savait-il pas déjà ce qu'elle lui objecterait : son rang dans la science européenne, sa position académique, le ridicule qu'il encourrait dans une aussi vague besogne de vulgarisation. Et il tenait d'autant moins à entendre ces justes remarques, que, sans se l'avouer nettement, l'idée de retourner chez madame Chambannes ne lui répugnait pas. Une fois hors de la sainte atmosphère du Collège, puis sauvé de l'oncle Cyprien, il s'était reproché d'avoir si durement rebuté sa séduisante admiratrice. La pauvre enfant ! N'était-il pas touchant, au contraire, le cas de cette jeune personne futile s'éprenant soudainement

d'une passion de savoir? N'y avait-il pas là un sujet d'observations captivant au plus haut degré pour un homme de pensée, toute une étude de cérébralité à faire! Et il la revoyait en sa pittoresque attitude de petite suppliante, le buste de profil, la main contre son genou: « Vous ne voulez pas, cherr maîtrre? » Mais certes que si, il voulait! Certes qu'il irait! Ne fût-ce que par égoïsme, par curiosité de savant. Quant à mademoiselle Thérèse — songeait-il presque hargneusement — quant à mademoiselle Thérèse, il serait toujours temps de l'avertir lorsque les leçons se trouveraient commencées!

Et le jeudi matin survint, que M. Raindal n'avait pas trahi le mystère de son rendez-vous.

Il éprouva donc un certain malaise, en voyant, vers neuf heures, Thérèse qui pénétrait dans le cabinet de travail. Quelle malchance! Juste au moment où il était occupé à empaqueter des livres pour madame Chambannes! Il fit cependant bonne contenance;

— Tiens, te voilà, fillette! s'écriait-il gaiement.

Elle se laissa embrasser, puis amenant deux des gros volumes entassés sur la table :

— Qu'est-ce que cela, père?... Maspero!... Ebers!... Ah çà! tu te mets à prêter des livres, à présent?...

— Non! déclara M. Raindal, qui se raidissait contre l'inquiétude. Ce sont des ouvrages que je vais envoyer tantôt chez madame Chambannes!

— Chez madame Chambannes! répéta Thérèse d'un ton stupéfait.

— Mon Dieu, oui...

Et il raconta, trait pour trait, les épisodes du lundi, hormis toutefois la décisive apparition de l'oncle Cyprien.

Thérèse l'écoutait en silence. Lorsqu'il eut achevé, elle redressa la tête. Ses lèvres minces rentraient en une plissure railleuse. De la colère semblait s'amonceler sous l'épais froncement de ses sourcils.

— Et tu vas y aller? questionna-t-elle.

— Dame, puisque j'ai promis!. . J'irai deux ou trois jeudis... La politesse élémentaire le commande... Après, j'aviserai si je dois continuer ou non...

— Bien, bien, père! répétait-elle d'une voix dont elle dé-

guisait mal le tremblement. A ton gré... Je me garderai, tu penses, de te donner des conseils...

— Et si je t'en demandais? fit hardiment M. Raindal.

Elle éclata :

— Si tu m'en demandais, je te dirais que cette madame Chambannes est une petite sotte, que son entourage est de la dernière trivialité, que tu te jettes là dans une fréquentation qui ne te procurera qu'avanies, que désagréments... Je te dirais... Mais non, tiens, père, par respect il vaut mieux que je me taise...

Et sur ses bras croisés, on voyait le bout de ses mains s'abattre et se relever comme de petites ailes palpitantes.

— Oh! oh! Nous nous emportons! riposta M. Raindal, affectant de badiner... Bah !... Si je me rappelle bien, le soir du dîner, nous n'étions pas tellement sévère, fillette... Tu te souviens, après dîner...

Thérèse ne put retenir un haussement d'épaules :

— Comment, père!... Tu n'as pas deviné que je me moquais, que ces gens m'étaient odieux, me révoltaient?... Tu ne les as donc pas jugés toi-même?... Mais tout ce que nous en dira l'oncle Cyprien n'est qu'enfantillage auprès de la vérité... La race, le sang, la nationalité, il s'agit bien de tout cela! Ce sont des gens d'une autre espèce que nous, entends-tu, père? Oui, tous, Allemands, Prussiens, Français, Anglais, Italiens, que sais-je, des gens d'une même bande, d'une même tribu et qui ne sera jamais la nôtre... Ah! quand je réfléchis que toi, dans ta situation, parce que cette petite nigaude t'a flatté, t'a enjôlé...

M. Raindal, à l'énoncé de ces mots, eut une violente contraction de la mâchoire.

— Ah! permets! fit-il... Non, mais, permets, mon enfant... Tu t'égares... Tu oublies un peu à qui tu parles... Et tu me reconnaîtras le droit de te dire, avec ma vieille expérience, qu'en fait de gens je suis peut-être aussi bon connaisseur que toi... Tu m'accorderas peut-être également que jusqu'ici j'ai mené ma vie d'une manière dont ni toi ni moi, nous n'avons à rougir, n'est-ce pas?

Thérèse, sans répliquer, feignait de feuilleter un livre. Il reprit d'un ton adouci :

— Va, crois-moi, fillette!... Laisse ces théories et les autres à ton excellent oncle Cyprien... Dis-moi que madame Chambannes te déplaît, dis-moi que sa société t'inspire de la répulsion, de la défiance... N'aie pas peur! Si tes impressions sont justifiées, je serai le premier à m'en apercevoir et à régler là-dessus ma conduite... Mais au moins ne cherche pas à te faire ni à me faire illusion, à transformer en vues sociales tes animosités personnelles... Ce sont là des procédés indignes de toi, indignes de ta culture, de ta valeur intellectuelle... Tu le sais bien, au fond...

Il lui souriait, avec un regard d'appel :

— Allons, viens m'embrasser!...

La jeune fille s'approcha en tendant son front. M. Raindal y déposa un long baiser, tandis qu'il la serrait fortement dans ses bras.

— Hé là, rions donc! exhortait le maître, car le visage de Thérèse, quoique apaisé maintenant, demeurait inerte et songeur.

Un sourire oblique desserra ses lèvres.

— C'est cela! Parfait! fit M. Raindal, en exagérant la satisfaction que lui causait cette grimace incomplète.

Le déjeuner fut silencieux. M. Raindal évitait les yeux de Thérèse. Il éprouva un secret petit contentement, quand il sut qu'elle sortait après le repas, pour se rendre à la Bibliothèque. Sans s'expliquer pourquoi, il préférait qu'elle fût absente au moment de son départ.

Vers quatre heures, il passa une redingote de cérémonie en drap lisse, puis une paire de gants neufs dont le cuir gris collait à ses doigts. Il se hâtait, par crainte de manquer l'omnibus. Mais en bas, les trottoirs étaient salis de boue. Il appela un fiacre.

FERNAND VANDÉREM

(A suivre.)

LA

POLITIQUE DU SULTAN[1]

Deux fois déjà, au cours du siècle, des massacres avaient été organisés par l'autorité turque, contre les chrétiens de Chios en 1822, contre ceux du Liban en 1860. La première fois, à Chios, travaillant dans une île qui n'est populeuse que par endroits, n'ayant trouvé qu'un médiocre appui dans le petit nombre et l'indifférence des musulmans indigènes, et interrompus en pleine besogne par les brûlots de Canaris et les protestations de toute la chrétienté, les égorgeurs n'avaient guère pu faire que vingt mille victimes. La seconde expérience, au Liban, portant sur un admirable pays, avec des villages nombreux et de très grandes villes, avait trouvé de zélés collaborateurs dans les indigènes fanatiques, et des témoins indifférents dans la plupart des chrétiens d'Europe. Seuls, Abd-el-Kader, du côté des musulmans, et la France, du côté des chrétiens, étaient intervenus. Mais, déjà, cinquante mille cadavres et des centaines de villages brûlés attestaient la gloire du Padichah.

1. Voir la *Revue* des 15 décembre 1896 et 1er janvier 1897. — Dans le second de ces articles, lorsque j'ai fait une allusion à la ligne de chemin de fer de Moudania-Brousse, je n'avais évidemment pas en vue les opérations de la compagnie actuelle, mais les malversations notoires signalées déjà en 1883 par M. Dutemple, vice-consul de France, dans son livre : *En Turquie d'Asie*. — V. B.

Venant en troisième lieu, et perfectionnés par l'expérience acquise, les massacres d'Asie Mineure ont duré plus de deux ans, dévasté une région plus grande que la France, et dressé, au seuil du xxe siècle, cette pyramide de trois cent mille têtes humaines qui restera, à coup sûr, comme l'un des monuments de ce temps. Une telle œuvre demandait, sans doute, la collaboration du fanatisme musulman, mais, bien plus encore, la complaisance ou l'inertie des politiques européens. La plupart n'ont voulu voir ou montrer dans ces événements que le déchaînement d'une force inconsciente et irresponsable, et comme un raz de marée musulmane, contre lequel la prévoyance ou la résistance de l'homme eussent été également impuissantes, contre lequel aussi la justice humaine n'avait pas de recours.

La vérité est que, du côté de l'Islam, d'abord, un seul personnage est responsable de tout ; la même volonté, que nous avons vu présider à l'exécution des massacres, avait depuis cinq ans préparé les voies : dans un livre qui paraîtra prochainement, je donnerai toutes les preuves de cette affirmation. Je ne veux ici qu'établir brièvement les responsabilités qui pèsent sur l'Europe.

Six puissances européennes : la France, l'Allemagne, l'Angleterre, l'Autriche-Hongrie, l'Italie et la Russie, avaient au traité de Berlin garanti les réformes promises par le Sultan à l'Asie Mineure. Ces mêmes six puissances avaient, en 1880, signé la note collective du 7 septembre en réponse aux propositions de la Porte du 5 juillet. Mais, de 1880 à 1890, il fut en quelque sorte admis que l'Asie Mineure regardait surtout l'Angleterre, et qu'ayant eu les bénéfices de la Convention de Chypre, les Anglais en devaient aussi remplir les charges, et veiller « au bien-être des sujets chrétiens et autres » de la Porte dans ces régions. De fait, pendant ces dix années, l'Angleterre tint ce rôle avec succès. A partir de 1890-91, ayant à la suite de l'entente turco-russe perdu toute influence à Constantinople, elle continue cependant jusqu'en 1894 à tenir tête au Sultan dans les affaires arméniennes. Mais elle sent son impuissance et craint de compromettre ses autres intérêts. L'affaire du Sassoun lui offre, en novembre 1894, une occasion d'appeler à son aide les six puissances signa-

taires du traité de Berlin : l'Allemagne et l'Autriche se récusent ; l'Italie est empêchée par les circonstances ; seules, la France et la Russie, avec moins de sympathie que de défiance peut-être, offrent ou donnent leur concours : pendant un an, les affaires arméniennes sont traitées entre le Sultan et les représentants unis des trois puissances. Cette union n'aboutissant à rien, les premières assommades de Stamboul, en octobre 1895, décident un accord des six grandes puissances, qui, avec des intermittences et des semblants de rupture, ont marché ensemble jusqu'aujourd'hui. Il faut donc distinguer trois périodes dans l'intervention de l'Europe au sujet des Arméniens : de 1890 à 1894, action de l'Angleterre isolée ; en 1894 et 1895, action combinée de l'Angleterre, de la France et de la Russie ; depuis 1895, action des six puissances.

I

Outre les engagements pris dans la Convention de Chypre, l'attention de l'Angleterre était attirée vers l'Asie Mineure par le soin d'intérêts immédiats, commerciaux, religieux et politiques. Depuis 1890, le Sultan semblait s'appliquer à froisser les uns et les autres.

Après le traité de Berlin, les intérêts du commerce anglais avaient un peu changé d'objet. La grande route qui reliait autrefois la mer Noire à la Perse, par Erzeroum, Bayasid et Tauris, et qui avait fait la fortune des Arméniens durant deux siècles, était encore importante en 1878. Aussi l'Angleterre n'avait-elle pas consenti aux articles 19 et 20 du traité de San-Stefano qui, par la cession de Bayasid et d'Alachgerd, livraient aux Russes le contrôle de cette route : l'article 60 du traité de Berlin rendit ces districts à la Turquie. Mais longue, difficile, mal entretenue par le gouvernement, souvent coupée par les fantaisies kurdes, cette route perdit, de jour en jour, de sa clientèle. Une autre route arménienne, plus courte et plus sûre, la remplaça : celle de la mer Noire à la mer Caspienne, par le territoire russe. La construction du chemin de fer de Poti et Batoum à Tiflis et Bakou, et l'éta-

blissement de colonies arméniennes tout le long de cette ligne déplacèrent le transit arménien : le commerce des caravanes par le territoire turc disparut presque entièrement.

En Russie comme en Turquie, l'Arménien resta toujours pour l'Angleterre un client et surtout un commissionnaire de première importance. Une colonie arménienne, installée à Manchester depuis 1840, distribuait les cotonnades anglaises à ses comptoirs de Turquie et de Perse et les faisait pénétrer jusqu'au centre de l'Asie. Les intérêts commerciaux de l'Angleterre, depuis dix ans, semblaient donc beaucoup moins engagés dans l'Arménie turque que dans l'Arménie russe : les six volumes et les milliers de dépêches du Livre Bleu ne contiennent qu'une réclamation, et sans insistance, sur l'insécurité de la route Tauris-Erzeroum, que les bandes du fameux aga, Hussein-Pacha, rendent impraticable[1].

Mais des plaintes très vives sont faites, par le consul d'Alep, pour l'autre route des Arméniens en Turquie d'Asie, celle qui, partant de la mer de Chypre, de Mersina ou d'Alexandrette, pénètre vers l'intérieur par Tarse, Marach ou Alep : « Le commerce, écrit le consul, a reçu des événements actuels une atteinte sérieuse : tout transit de marchandises entre Alep et les gouvernements de la Turquie orientale a cessé. Les commerçants d'Alep, tenant pour trop précaires les conditions de fortune et de vie des Arméniens, leur refusent tout crédit. Alep, qui était autrefois un grand dépôt, d'où les ballots de Manchester étaient expédiés à la plus grande partie de l'Asie Mineure et de l'Arménie, a perdu sa principale source de prospérité[2]. »

L'Angleterre était donc directement lésée par la conduite du Sultan envers ses Arméniens. Dans le reste de l'Empire, les intérêts de ses nationaux n'étaient pas mieux traités. Alors que l'Allemagne et la France obtenaient, pour leurs financiers et leurs entrepreneurs, concessions en Europe et concessions en Asie, chemins de fer d'Anatolie et chemins de fer de Macédoine, quais de Constantinople et port de Beyrouth, l'Angleterre était systématiquement tenue à l'écart de cette exploitation. L'ambassadeur avait le droit

1. *Livre Bleu*, 1896, 6, p. 48.
2. *Livre Bleu*, 1896, 6, p. 193.

de dire, en 1894, que la disparition de l'intimité ancienne était vivement ressentie par la colonie anglaise de Constantinople : « La politique du gouvernement anglais n'a jamais été, ajoutait-il, d'insister pour des concessions commerciales en faveur de ses nationaux aux dépens des autres Européens ; encore pensons-nous qu'en ces matières, nos nationaux devraient avoir leur juste part. »

Aux réclamations du commerce, vinrent bientôt se joindre les plaintes des missionnaires protestants.

L'église anglicane et les autres églises anglaises n'ont pas de missionnaires en Asie Mineure. Les missions protestantes, dans ces régions, sont toutes américaines et sous la protection des États-Unis. Mais « l'Alliance Évangélique », dont le siège est à Londres, et l'influence très grande en Angleterre, est toujours intervenue et a toujours pressé le gouvernement d'intervenir chaque fois que le protestantisme est en cause.

Or l'Arménie est le point du monde oriental où le protestantisme a concentré ses efforts. Faut-il voir, dans ce choix, une préméditation politique et comme une attaque, ou tout au moins une riposte de l'Angleterre contre la Russie ? En réalité, si jamais on médita de fermer aux Russes l'Asie turque par une propagande religieuse, ce plan fut conçu et mis à exécution par la France, qui, de 1860 à 1870, entreprit la conversion au catholicisme des Arméniens en Asie, comme la conversion des Bulgares en Europe : une Bulgarie catholique et une Arménie catholique lui semblaient alors les deux meilleurs remparts entre Constantinople et l'orthodoxie russe. Les missionnaires protestants vinrent d'Amérique et non d'Angleterre, et ces Américains furent attirés en Arménie par le seul zèle religieux. Pour les églises catholique ou orthodoxe, qui vivent surtout de l'Évangile, la Palestine, berceau du Christ, théâtre de sa prédication et de sa mort, est, par excellence, le Lieu Saint. Mais les protestants vivent de la Bible, — et l'Arménie, c'est l'Ararat, l'arche, Noé, le déluge ; — pour eux, dans le Nouveau Testament, la figure du Christ disparaît un peu derrière l'apôtre des Gentils, — et l'Arménie, c'est Césarée, Iconium, le pays des *Actes* et de saint Paul.

Depuis 1892, les plaintes des missionnaires affluèrent à l'Alliance. Les préfets turcs ferment les églises et les écoles,

sous prétexte d'irrégularités dans les firmans de concession, ou de violation de ces mêmes firmans dans les dimensions et l'orientation des bâtisses, le nombre des classes ou le programme des cours. Ils accusent les missionnaires, protestants et catholiques, de trahison ou d'espionnage. Ils les menacent d'expulsion ou d'assassinat. Passant à l'exécution, ils incendient, en février 1893, le collège américain de Marsovan. Les consuls de Trébizonde affirment, de source certaine, que le feu a été mis par le colonel de gendarmerie, Khosref-Bey, qui d'abord a menacé toutes les missions de Marsovan, protestantes et catholiques, et tenté de leur extorquer de l'argent, et qui, n'ayant rien obtenu, a amené des caisses de pétrole et mis le feu aux quatre angles du collège américain[1]. Les États-Unis font une enquête et obtiennent réparations et indemnités pour leurs nationaux. Les plaintes de l'Alliance Évangélique forcent l'ambassade anglaise à intervenir aussi. L'autorité turque, en effet, inquiète encore les missions et met en prison deux professeurs arméniens, sous prétexte qu'ils sont les chefs du comité révolutionnaire et les auteurs ou les instigateurs de placards séditieux : des centaines d'Arméniens, leurs complices, dit-on, sont emprisonnés. Une interpellation au Parlement anglais amène une dépêche, très raide de ton, de lord Rosebery à son ambassadeur, le 21 mars 1893 : « La persécution des chrétiens rendant nécessaire un langage énergique, prévenez la Porte que le gouvernement anglais organisera de son propre chef une enquête, si elle n'agit promptement[2]. »

Cette fermeté de l'Angleterre, qu'appuient les États-Unis, intimide le Sultan : il signe une amnistie. Mais il en excepte les auteurs ou prétendus auteurs de placards ; une cinquantaine d'accusés sont amenés devant la Cour d'Angora, parmi eux les docteurs Thoumayan et Kayayan, professeurs au collège américain, et un grand nombre de protestants. Ils ont chanté, dit-on, et distribué des chants révolutionnaires ; on a trouvé chez eux des copies des fameux chants : *Sehlaleyalloum* (Armons-nous !), *Illerri gidellem* (Avançons !), et *Mouharrabbé gidellem* (Combattons !). Ils ont présidé des

1. *Livre bleu*, 1896, 3, p. 64, 79, 80, 160 et 193.
2. *Livre bleu*, 1896, 3, p. 69.

réunions secrètes. Ils ont affiché des placards. Aucune preuve n'est donnée de ces accusations. Les fameux chants ne sont que la traduction, mot à mot, de cantiques religieux que l'on répète chaque dimanche dans toutes les églises protestantes et que l'on peut lire dans la collection Moody et Sankey. L'un d'eux, même, celui qu'on incrimine le plus, *Illerri gidellem*, est un cantique français, catholique :

En avant, soldats du Seigneur,
Marchons à la victoire!

traduit d'abord en anglais, puis en turc. Le procès d'Angora ne démontre la validité d'aucun des griefs allégués. Néanmoins onze accusés seulement sont acquittés; les autres sont condamnés de deux à quinze ans de prison, et les deux professeurs à mort, ainsi que treize de leurs compagnons. Ils en appellent à la Cour de cassation. Mais le nerveux lord Rosebery est indigné de cette comédie judiciaire :

Le gouvernement de Sa Majesté, écrit-il le 3 juillet, ne peut pas attendre les résultats du procès devant la Cour de cassation. Le Sultan est évidemment décidé à ajouter à la cruelle farce d'Angora une autre condamnation ridicule. Chaque jour, qui passe sur ces prisonniers innocents, est une nouvelle injustice.

Lord Rosebery sait comment il faut parler pour être entendu d'Yildiz : le 4 juillet, le Grand-Vizir annonce à l'ambassade que la Cour de cassation a confirmé les condamnations d'Angora, mais que le Sultan veut bien gracier les deux professeurs.

Les protestants désormais ne sont plus inquiétés. Ils obtiennent les firmans qu'ils demandent pour leurs missions. Néanmoins ils sentent contre eux la haine et le sourd travail des autorités locales, et l'Alliance Évangélique s'efforce vainement de détruire la défiance du Palais. Dans un mémorandum remis à Rustem-Pacha, elle se déclare satisfaite de la tolérance turque, et désireuse « d'éviter toute cause possible d'irritation de la part du gouvernement » ; ce n'est que par le gouvernement du Sultan, ajoute-t-elle, qu'elle peut espérer une protection et un développement du protestantisme en Turquie: un changement ne pourrait être profitable qu'aux Russes, et elle sait quelle tolérance les protestants doivent attendre de la

Russie : près de quatre mille stundistes russes sont en exil ou en prison. Elle se déclare hostile à l'*Hindchak* et aux associations patriotiques arméniennes, dont elle réprouve les actes et les tendances. Elle cite un article du journal *Presbyterian*, dans lequel le fondateur de *Robert-College*, le collège arménien protestant de Constantinople, dénonce « les abominations de l'*Hindchak* et de ses adhérents, qui ne sont que des révolutionnaires russes et qui ne travaillent qu'avec l'argent et l'appui de la Russie pour préparer une intervention russe ». Elle cite encore un appel du *Congregationalist*, journal de la « Massachusets Home Missionary Society » : « En présence des projets révolutionnaires et incendiaires du parti révolutionnaire Hindchakiste parmi les Arméniens, la Société ordonne à tous ceux qui lui portent quelque intérêt de ne donner aucun appui à ce parti[1] ». La vérité est que la propagande protestante a toujours rencontré l'hostilité des patriotes arméniens; car ceux-ci voient dans leur église nationale le seul appui et dans leur religion grégorienne le seul lien de la race actuelle et de la nation future.

Les missionnaires ont donc raison de dire et de croire que tout changement dans la situation politique des Arméniens serait funeste à leur propagande. Mais le Palais, aveuglé par sa haine de l'Angleterre, ne veut rien entendre aux véritables intérêts de la Turquie. Malgré les protestations du Grand-Vizir, l'ambassade anglaise sent contre elle l'hostilité du Maître et craint, elle aussi, un renouveau de persécution contre ses protégés. Elle s'est tirée à son honneur des affaires de Marsovan, mais grâce à l'appui des États-Unis. Elle veut régler définitivement la question religieuse, car elle voit de jour en jour se compliquer et s'aigrir la question politique : elle essaie d'établir une entente de toutes les puissances protestantes représentées à Constantinople. L'Alliance Évangélique remet à l'ambassadeur d'Allemagne et aux ministres de Hollande, de Suède et des États-Unis, une communication identique sur la situation du protestantisme en Turquie, et sur les embarras que lui suscite la Porte depuis 1892. L'ambassadeur anglais entre en rapports

1. *Livre Bleu*, 1896, 3, p. 37-41.

avec ses collègues : la Suède et la Hollande consentent à présenter une note verbale, dans les mêmes termes, à peu près, que celle de l'Angleterre ; l'Allemagne ne veut faire que des représentations non écrites, mais promet son appui : les États-Unis ne veulent pas non plus s'engager immédiatement, et le ministre doit en référer à Washington ; mais il promet aussi son appui moral. La note verbale de l'Angleterre du 30 juillet 1894 est soutenue par tous les gouvernements protestants : la Porte, devant cet accord, promet que la liberté du culte ne sera plus troublée.

***

La question religieuse et la cause des protestants une fois réglées, restait la question politique, bien plus grave, et la cause, bien plus générale, des Arméniens.

L'Angleterre se devait à eux, puisque la convention de Chypre, toujours en vigueur, lui donnait non seulement le droit, mais le devoir d'intervenir. Le gouvernement anglais eût peut-être volontiers négligé ce devoir, car il avait tout intérêt, quoi qu'on ait dit, à ne point attirer l'attention européenne sur la situation orientale. Mais il était poussé, l'épée dans les reins, par l'Association anglo-arménienne qui, dans le monde politique anglais, jouait le même rôle que l'Alliance Évangélique dans le monde religieux.

Fondée à Londres en 1890 par des Arméniens et avec l'argent arménien, cette association ne compta d'abord qu'un très petit nombre de membres anglais et ne fut, pendant un ou deux ans, qu'une sorte de bureau de presse ou de renseignements, chargé de communiquer aux journaux les doléances et les subsides des Arméniens. L'*Hindchak* vit d'un fort mauvais œil cette agitation rivale, qui détournait de lui une partie de l'argent et des sympathies de la nation ; la politique de l'Association lui semblait maladroite et trop coûteuse ; il voulait l'intervention de l'Europe, et non de la seule Angleterre : il dénonça les dilapidations et les dépenses inutiles de l'Association. Néanmoins celle-ci progressa. Elle avait intéressé à sa cause le journal de l'un des grands partis, le parti libéral, puis ce parti lui-même. Dès 1892, le *Daily News* commence la campagne arménienne. Le parti libéral, arrivant bientôt après

aux affaires, peut vérifier les doléances de l'Association et, par ses publications officielles ou officieuses, lui rallier l'opinion publique.

Le Sultan ne voulut voir d'abord, derrière les attaques dirigées contre, lui que les représentants d'un parti politique et, dans la campagne du journal, qu'une manœuvre des libéraux pour détourner sur les affaires extérieures l'attention du public anglais. Le ministre turc des Affaires étrangères, Saïd-Pacha, reproche à l'ambassadeur « ces articles non seulement hostiles à la Turquie, mais encore calculés pour tromper l'opinion en dehors de l'empire[1] ». L'ambassadeur répond qu'il ignore ces articles, mais qu'il constate, depuis 1891, le changement de la Porte à l'égard des Arméniens. Continuant la politique anglaise des dix dernières années, il demande un plus grand soin dans le choix et la surveillance des fonctionnaires. La Porte ne répond que par des emprisonnements en masse et des condamnations. Des pétitions arrivent de toute l'Asie Mineure aux consuls et aux ambassadeurs de toutes les puissances. Le gouvernement anglais renouvelle ses conseils de prudence et d'attention dans le choix des fonctionnaires. Mais, comme pour narguer l'Angleterre, dont il connaît les habitudes, le Sultan répond par une promesse de réformes (novembre 1892): au printemps prochain, il enverra une commission étudier sur place ces réformes nécessaires. Lord Rosebery, en prenant note de la promesse, demande simplement une amélioration dans le système et le personnel administratifs.

Le procès d'Angora et l'agitation de l'Alliance Évangélique viennent alors confirmer les plaintes de l'Association anglo-arménienne. Le Sultan et la Porte se plaignent de l'encouragement donné aux révolutionnaires par les discours que l'on tient au Parlement et par les articles que l'on tolère dans la presse; ils voudraient sans doute que les journaux de Londres fussent traités comme ceux de l'empire. Rustem-Pacha apporte même au Foreign Office un télégramme du Palais presque insolent: l'attitude du gouvernement anglais n'est pas conforme, est-il dit, à l'ancienne amitié de l'Angleterre, et le Sultan se demande si cette regrettable situation va se

1. *Livre Bleu*, 1896, 3, p. 7-8.

prolonger ou arriver à un dénoûment[1] (21 août 1893). Mais Rustem est obligé de prévenir son maître que l'attitude du gouvernement est bien conforme aux sentiments actuels de la nation : à la Chambre des communes, on signe une pétition pour la grâce des prisonniers d'Angora; les communications des deux professeurs Thoumayan et Kayayan, maintenant exilés, ont indigné toute la presse.

Philanthropes, gens d'église et d'université, politiques et littérateurs, libéraux, conservateurs et unionistes, tout le pays, mis au courant de la question par les articles d'un Dillon dans le *Daily Telegraph* ou par les discours d'un Gladstone, prend parti contre Abd-ul-Hamid. Saïd-Pacha se plaint à l'ambassadeur de ce changement de « la grande nation amie »; il ne peut comprendre l'intérêt que le public anglais prend aux affaires intérieures de l'Empire, ni la foi qu'il ajoute à des racontars de journaux. Le Sultan en personne se plaint de l'Association anglo-arménienne. « Il est indiscutable que les sentiments de l'Angleterre ont changé, répond l'ambassadeur à Saïd-Pacha; mais débarrassez l'administration provinciale de certains fonctionnaires et vous aurez une amélioration immédiate », et au Sultan il recommande une fois de plus les deux seuls remèdes : une bonne administration et une justice équitable, égale pour le chrétien et le musulman[2]. Le Sultan feint d'écouter l'ambassadeur. Un apaisement s'ensuit (novembre 1893). Le Palais et la Porte semblent, pendant quelques mois, éviter les incidents et admettre les remontrances, dans les cas patents de mauvaise administration et de tyrannie. Mais, n'osant plus braver l'Angleterre en face, le Sultan essaie d'une attaque par derrière et commence, contre elle et ses représentants, une campagne de calomnies.

Ces allégations trouvèrent facilement accès dans l'opinion européenne. Depuis dix ans, en effet, l'ambition et l'égoïsme de l'Angleterre ont fatigué toutes les patiences; ses accaparements ont lésé les intérêts du monde entier; le chauvinisme agressif et le langage malséant de ses journaux ont blessé toutes les oreilles. Elle a donné, dans sa politique étrangère, l'exemple de la mauvaise foi et du manque le plus absolu de généro-

1. *Livre Bleu*, 1896. 3, p. 173.
2. *Livre Bleu*, 1896. 3, p. 201.

sité envers les faibles et de dignité envers les forts. Elle est arrivée à décourager toutes les sympathies, à autoriser toutes les défiances, et à faire de l'anglophobie, chez presque tous les peuples du monde, l'instrument le plus commode de gouvernement. Personne ne peut plus croire à son désintéressement. Quand elle parle de religion ou d'humanité, l'Europe entière hausse les épaules. Les accusations du Sultan furent donc accueillies sans contrôle : peu à peu, l'Europe se persuada que ses affaires arméniennes n'étaient qu'une nouvelle machination de l'Angleterre. On ne voulut rien discuter : les intérêts anglais semblaient être d'un côté, donc les intérêts de tout le monde devaient être de l'autre.

A discuter les vraisemblances pourtant, on comprend bien l'intérêt de l'Angleterre à désirer le calme en Asie Mineure et à demander, comme elle le faisait, qu'une administration équitable empêchât les explosions et les mécontentements. Mais quelles raisons intéressées pouvaient l'induire, en 1893, à brouiller les cartes et à rouvrir la question d'Orient? Qu'elle excitât les Arméniens de Russie pour créer des embarras à Saint-Pétersbourg, elle y pouvait trouver son bénéfice en cas de complications asiatiques ou européennes. Mais une révolte des Arméniens de Turquie ne pouvait que léser ses intérêts commerciaux et mettre en question ses empiètements politiques à Chypre et en Égypte. Maîtresse de deux provinces de l'Empire ottoman, elle en jouissait tranquille, tant que l'Europe en un congrès ne la forcerait pas à discuter ses titres de propriétés ou ses procédés d'acquisition; ce n'était pas un moyen d'assurer cette jouissance que de fomenter, comme le Sultan l'en accusait, l'agitation en Asie Mineure.

A discuter les réalités, il ne semble pas que les consuls anglais aient joué le rôle d'agitateurs que leur prêtaient le Palais et la Porte. En certains cas, on peut convaincre ceux-ci de mauvaise foi et de mensonges impudents. Le meilleur exemple, — pour n'en citer qu'un, — se verra dans l'affaire du Sassoun : « L'agitateur Hamparsoum Boyadjian, écrit Saïd-Pacha, dans son mémorandum du 20 octobre 1894, excitait les Arméniens à la révolte, en se faisant fort de faire venir d'Angleterre des troupes en ballon »; Hamparsoum, arrêté, nie le propos; devant les commissaires européens,

relatif à l'introduction des réformes en Asie Mineure[1], est, par le simple exposé des faits, un réquisitoire contre les hommes d'État qui, durant cette année, dirigèrent la politique de la Double-Alliance. Çet exposé des faits est-il absolument conforme à la vérité? Toutes les dépêches y sont-elles données, et à leur date exacte? A certaines pages, on voudrait pouvoir mettre en doute la bonne foi anglaise. Faute de documents pour la contrôler, on doit s'en tenir aux vraisemblances.

Il est vraisemblable, qu'en ces affaires la France et la Russie marchèrent toujours d'accord, sinon par suite d'une entente spécialement stipulée, du moins par communauté d'intérêts et de sentiments. Outre le désir très nettement affirmé, et en de nombreuses occasions, par les deux peuples et les deux gouvernements, d'écarter toute cause et même toute apparence de division, les deux cabinets étaient arrivés, semble-t-il, par des voies différentes, aux mêmes conceptions politiques. La Russie, en Orient, avait depuis un siècle travaillé à l'émancipation des chrétiens, et elle se plaignait hautement de l'ingratitude des Grecs, des Serbes et des Bulgares. La France, en Occident, avait travaillé à la formation des nationalités, et, victime de l'unité allemande, elle avait à se plaindre encore de l'ingratitude italienne. De part et d'autre, on était fatigué du rôle de Don Quichotte, dégoûté du désintéressement, ou, suivant le mot courant dans les deux chancelleries, « revenu des campagnes d'Italie ». On proclamait la nécessité du calcul personnel, que jusqu'ici, en effet, on avait peut-être un peu trop négligé et dont toute politique, à coup sûr, doit tenir le plus grand compte, — car il n'est nullement question de contester ici aux gouvernements le droit de défendre leurs intérêts. Mais, après une période de générosité peut-être insouciante, on courait par réaction à l'excès contraire et, pour avoir trop longtemps méconnu l'intérêt présent, on ne voulait plus rien voir en dehors de l'intérêt immédiat.

Les intérêts français trouvaient précisément satisfaction dans la Turquie actuelle et dans le système de gouvernement d'Abd-ul-Hamid, qui faisait gagner de l'argent à la France, à ses financiers, à ses ingénieurs et à ses entrepreneurs, et

1. *Livre Bleu*, 1896, I.

qui donnait de l'argent et des décorations à ses journalistes. Tout était pour le mieux dans la meilleure des Turquies, et il fallait éviter toute diminution, non seulement de l'Empire, mais encore de l'absolutisme du Sultan. La Russie, de son côté, outre ses raisons particulières de défiance et même d'animosité à l'égard des Arméniens, était ramenée, par ce même souci d'intérêt, à la politique de Nicolas Ier et du traité d'Unkiar-Skelessi. L'éclosion de nouveaux États chrétiens, qui d'abord lui coûterait peut-être des hommes et de l'argent, ne ferait certainement ensuite que lui susciter des embarras. La Turquie pouvait et devait être maintenue comme gardienne des Détroits contre l'Europe : pourvu qu'elle acceptât la tutelle russe, on lui fournirait « l'assistance morale et militaire pour assurer la durée, le maintien et l'entière indépendance de la Sublime Porte », suivant les propres termes du traité d'Unkiar-Skelessi, dont l'entente secrète de 1890-1891 n'est vraisemblablement qu'une copie ou qu'une répétition.

Il se trouva d'ailleurs que les deux hommes, chargés des affaires extérieures de la Double-Alliance, étaient tous deux, pour des raisons différentes, prédisposés à la même politique.

L'un, très vieux, avait un sincère désir de paix et de calme. Sachant l'instabilité de l'Europe actuelle et craignant toute secousse qui eût pu rompre cet équilibre instable, il était bien résolu à éviter toute affaire qui pourrait l'entraîner en des complications imprévues. De plus, ayant usé de longues années, comme ambassadeur à Vienne, à la lutte contre l'Autriche dans les Balkans et à la reconquête du Serbe et du Bulgare, il ne cachait pas son invincible défiance à l'égard des chrétiens de Turquie, qui, sous le joug ottoman, affichent des sympathies moscovites, puis, à peine délivrés, se tournent contre le libérateur : dans le cas présent, la sympathie que l'Angleterre témoignait aux Arméniens était bien faite pour autoriser ses préventions. En réaction donc contre les efforts de tous les hommes d'État russes depuis un demi-siècle, — car c'est la politique personnelle du prince Lobanoff qui ici est en cause et non celle de la Russie, — il était devenu le défenseur le plus convaincu de la politique philoturque, et comme le doctrinaire du parti de l'intérêt. Pour lui, il ne pouvait pas, il ne devait pas y avoir de question arménienne,

suivant le mot prononcé en public, à Paris, dès 1888, par un secrétaire de l'ambassade russe.

Le ministre français, bien plus jeune, avait débuté dans la carrière diplomatique auprès du Sultan. Chargé d'affaires à Constantinople, à un âge où d'autres sont encore troisièmes secrétaires, il avait réussi, grâce à sa très réelle intelligence, sans doute, mais aussi grâce à la bienveillance toute particulière dont Abd-ul-Hamid lui a, depuis dix ans, continué les témoignages. Il gardait au Sultan une estime et une reconnaissance justifiées. Il avait admiré à Constantinople ce grand travailleur, son esprit souple et fin, et les qualités de modération et de prudence dont le Sultan fit preuve en effet jusqu'aux derniers événements. Il était resté sous le charme, et, comme le prince Lobanoff, il ne pouvait admettre que depuis dix ans quelque chose ou quelqu'un eût changé en Turquie.

M. Hanotaux ne fut pas ministre durant toute la crise arménienne. Mais, avant la fin de son premier ministère (30 octobre 1895), l'attitude de la France était prise et sa parole peut-être engagée à l'entrevue de Contrexéville (septembre 1895). Revenu au pouvoir, il persista dans ses sentiments, et le 3 novembre 1896, après les trois journées de Constantinople, où la main du Maître avait lâché et dirigé le mouvement, il n'eut pas à la tribune un mot de blâme pour le bourreau.

Dans les deux pays, la politique des ministres eut les mains libres, grâce à l'absence d'opinion publique capable de la contrôler, mais aussi grâce aux préjugés réveillés et aux erreurs répandues dans la foule. En Russie, l'Arménien passait pour un révolutionnaire, ennemi du Tsar, un dissident, ennemi de l'orthodoxie, et un usurier, très proche cousin du juif. Le gouvernement dénonçait dans ses communiqués un redoublement de l'agitation arménienne au Caucase et la complicité des Arméniens dans les menées nihilistes. En France, l'Arménien était un ami des Anglais, donc un ennemi de la France et de la Russie, un adhérent des églises évangéliques, donc un instrument de la perfide Albion. Depuis les événements de Madagascar, le seul nom de missions évangéliques suffisait pour enlever au public français toute liberté d'esprit. La presse, d'ailleurs, reçut la consigne de se taire, et l'on organisa la conspiration du silence. Si grave, si invrai-

semblable, si odieux que cela soit, ce pays, qui en 1860 s'était levé contre les égorgeurs de Syrie et qui, depuis un siècle, se vantait de souffrir dans sa chair de tous les crimes contre l'humanité, ce pays ignora les affaires arméniennes. Pendant deux années, les politiques purent travailler dans le sang de tout un peuple, sans se préoccuper des cris de souffrances et des éclaboussures.



Pour revendiquer à la face du monde civilisé une telle politique et ses conséquences les plus immédiates, — je veux dire l'extermination d'une race, — il eût fallu l'ampleur de franchise d'un Bismarck : ni le ministre russe ni le ministre français n'étaient de cette envergure. Ils acceptèrent donc avec empressement l'occasion que l'Angleterre leur offrait, — de mauvaise grâce ou de mauvaise foi, pensaient-ils ; car ni l'un ni l'autre ne cachaient leur antipathie pour elle, — d'aborder les affaires d'Arménie. Au mois de décembre 1894, ils lui accordèrent ou crurent lui imposer leur collaboration pour la commission d'enquête du Sassoun. Il semble que, trompés par le Palais et la Porte, ils soient entrés dans la combinaison avec de grandes illusions sur la réalité des faits et sur les résultats futurs de l'enquête. Un mémorandum de la Porte avait, le 20 octobre 1894, présenté les faits comme une révolte organisée par un révolutionnaire qui, « non content d'exciter les Arméniens par la parole, les a poussés à attaquer la ville de Mouch, en se faisant fort de faire venir d'Angleterre des troupes en ballon; il a formé aussi des bandes armées de fusils, de poignards, de haches et d'autres engins de guerre ; jouissant du spectacle de leurs atrocités, ces bandes se livraient à toutes sortes de propos insultants contre la religion de l'État et poussaient des vivats en l'honneur de leur soi-disant roi[1] ». En même temps, la Porte se plaignait officieusement à Londres de la tolérance accordée aux *Hindchakistes* et à leur chef Nazar-Bek, qui venaient de s'y installer, et qui, disait la note de Rustem-Pacha, « seraient

1. *Livre Bleu*, 1895, 1, p. 11.

en rapports suivis avec quelques-uns des nihilistes russes établis à Londres[1] ».

Le Sultan croyait, par ces manœuvres, empêcher l'accord anglo-franco-russe et éviter la commission internationale. Il est à noter qu'après avoir promis, puis refusé, puis ajourné l'envoi d'une commission turque, il avait nommé cette commission sur la menace, faite par l'ambassadeur anglais, d'envoyer en Arménie son attaché militaire. Puis le départ de cette commission avait été retardé jusqu'au jour où l'ambassadeur alla proposer à ses collègues de France et de Russie l'adjonction de délégués européens. Aussitôt la commission turque est en route. L'Angleterre demande que les consuls d'Erzeroum la joignent au passage et l'accompagnent à Mouch, son siège désigné : par l'influence que leur donnent leur titre, leur âge et leurs fonctions, par les moyens que mettent à leur service l'habitude du pays, la compagnie de leurs drogmans et leurs relations personnelles, les consuls pourraient opérer vite et bien. La Russie objecte que son consul est vieux et qu'il vaut mieux pour les trois puissances ne pas prendre en main, mais seulement surveiller l'enquête ; au lieu de consuls, elle propose de n'envoyer que des délégués : elle offre le secrétaire de son consulat à Erzeroum, et la France appuie cette proposition. L'Angleterre cède et les délégués nommés reçoivent leurs instructions. On est à la fin de décembre 1894. La Commission turque, depuis un mois sur les lieux, a pu préparer les voies et remplir les intentions du Maître qui l'a chargée, par le décret de nomination, d'une enquête « sur la conduite criminelle des brigands arméniens[2] », et qui, d'avance, a envoyé des décorations aux auteurs du massacre.

Les délégués européens arrivent à Mouch en janvier 1895 et y restent six mois. Les difficultés, qu'avait prévues l'Angleterre et que n'auraient pas rencontrées les consuls, se présentent bientôt. Sans drogmans, ils sont à la merci des interprètes officiels : l'ambassadeur anglais leur fait envoyer, presque de force, un drogman. Sans titres bien définis, ils sont molestés par les autorités, qui les accusent presque de trahison et d'excitations à la révolte, et qui finissent par

1. *Livre Bleu*, 1896, 6, p. 169.
2. *Livre Bleu*, 1895, 1, p. 27.

violer leur domicile[1]. Malgré tout, la vérité s'établit. Quand ils rentrent en juillet 1895, leur rapport commun établit que jamais les Arméniens du Sassoun n'ont été en révolte, que jamais les agitateurs n'ont promis de secours anglais, et que ce sont les troupes et les autorités turques qui ont incendié et massacré.

***

Mais, avant même le retour des délégués, l'opinion sur le Sassoun était faite, à Constantinople tout au moins. Le nouveau patriarche, monseigneur Ismirlian, sentant venir la sympathie générale à la cause de son peuple et l'estime publique à sa propre personne, avait relevé la promesse de réformes, renouvelée par le Sultan en 1892. Il présenta, sous forme de *takrir*, un rapport exposant les désirs de la nation : « Nous demandons le droit de vivre et de jouir des droits élémentaires que la Providence a accordés à l'humanité. Nous demandons la garantie de notre vie, de notre honneur et de nos biens, le respect de nos privilèges ecclésiastiques et de notre constitution, et le maintien des traits distinctifs de notre individualité... » Suivait un projet de réformes administratives, dont les ambassadeurs, par la suite, s'approprieront les points principaux.

De nouvelles exécutions en masse à Siwas et Tokat, des arrestations dans toute l'Asie Mineure et à Constantinople même décident le gouvernement anglais à appuyer les réclamations du Patriarche et, le 7 février 1895, puis le 18 mars 1895, lord Kimberley autorise son ambassadeur à discuter la question des réformes avec ses collègues de France et de Russie. L'Angleterre abandonne sa politique des vingt dernières années et accède, elle aussi, aux réformes demandées par la Russie au traité de San-Stefano et remises en avant par le Sultan lui-même en 1892.

Pourtant, la presse et l'opinion anglaises voudraient qu'avant tout on délivrât les innombrables Arméniens que, depuis deux ans, sous prétexte de complots ou de rébellion, le Palais a fait mettre en prison et au bagne. Lord Kimberley

1. *Livre Bleu*, 1895, 1, p. 78.

conseille à son ambassadeur d'engager ses deux collègues à une demande collective sur ce point. Mais la Russie et la France refusent toute autre démarche qu'une demande d'amnistie générale, que l'on joindra plus tard au plan de réformes (19 mars 1895). Le Sultan voit dans cette réponse des deux puissances un encouragement pour lui, un désaveu pour les exigences anglaises. Le 27 mars, il déclare que la situation actuelle, résultat des crimes arméniens et des fausses nouvelles anglaises, n'implique pas la nécessité des réformes proposées : néanmoins, après le Baïram, il enverra en Asie Mineure une commission d'enquête ; mais il prévoit, dit-il, que la présente politique n'aura pour effet que de brouiller l'Angleterre et la Porte (27 mars 1895). Dans la bouche du timide Abd-ul-Hamid, ce langage paraîtrait invraisemblable, si une dépêche de Saint-Pétersbourg ne nous laissait deviner la raison de cette hardiesse. Le 28 mars 1895, l'ambassadeur anglais télégraphie de Russie :

J'ai vu le prince Lobanoff. Il attend avec impatience les propositions des ambassadeurs, car, à son avis, les Arméniens n'ont la majorité que dans les trois districts de Bitlis, Angora et Alexandrette, et ces trois districts sont tellement éloignés que l'on ne peut songer à les réunir en une province. Les Arméniens, en somme, sont répandus dans tout le pays, ou plutôt dans le monde entier; mais il n'existe pas, à vrai dire, un coin que l'on puisse appeler Arménie. On ne saurait donc songer à l'organisation du Liban [1].

Donc, il n'y a pas d'Arménie. Le prince Lobanoff reprendra cette assertion à plusieurs reprises : il connaît bien les Arméniens, mais il serait fort embarrassé de dire où est l'Arménie [2]. Le ministre français, de son côté, le 3 novembre 1896, affirmera encore devant la Chambre des députés, qu'on ne peut « discerner un point où cette malheureuse population soit véritablement en majorité et où elle puisse former un centre autour duquel s'opérerait la constitution d'une certaine autonomie [3] ». Il oubliait que le gouvernement français, dans une note de 1862, avait déclaré, par l'organe du marquis de Moustier, « avoir toujours connu le Zeïtoun indépendant et

1. *Livre Bleu*, 1896, I, p. 16.
2. *Livre Bleu*, 1896, I, p. 18.
3. *Journal officiel*, 1896, p. 1358.

exempt d'impôts ». En réalité, avant les événements de 1894, il existait au moins deux Arménies ; de chaque côté de l'Euphrate, dans la grande et la petite Arménie, deux témoins de l'ancienne indépendance, deux centres compacts d'Arméniens avaient toujours subsisté, le Sassoun et le Zeïtoun. La campagne de 1894 avait presque anéanti le premier. Mais le second, au mois d'avril 1895, était encore intact. Quand on se fût borné à cette Arménie, quand on eût de parti pris négligé les autres districts où les Arméniens avaient la majorité, on pouvait encore appliquer au Zeïtoun le régime du Liban et donner satisfaction aux réclamations arméniennes.

***

Cependant les ambassadeurs français et russe à Constantinople, qui voient de plus près les conséquences de cette attitude, travaillent avec leur collègue anglais : un mémorandum et un projet de réformes est arrêté entre eux le 18 avril 1895; « l'expérience de M. Cambon, ancien résident à Tunis, lui a permis d'avoir une opinion motivée sur ces questions administratives[1] ». On décide de les présenter d'abord à la Porte d'une façon officieuse. Le Sultan donne de bonnes paroles. Le ministre français promet de laisser une entière liberté à son ambassadeur[2]. Le ministre russe exprime son peu d'espoir de voir ce projet aboutir, mais promet, lui aussi, de laisser l'affaire entre les mains des ambassadeurs[3]. Le 11 mai 1895, ceux-ci remettent à la Porte leur projet de réformes pour l'Asie arménienne, en particulier pour les six vilayets d'Erzeroum, Bitlis, Van, Siwas, Kharpout et Diarbekir.

Ce projet ne satisfait qu'à demi l'Angleterre. Elle aurait voulu plus de garanties stipulées, plus de contrôle assuré à l'Europe. N'ayant pas obtenu les additions qu'elle demandait et que les ambassadeurs français et russe ont trouvées trop difficiles à faire admettre par leurs gouvernements et par les Turcs, elle veut au moins une garantie morale: elle fait communiquer le projet aux ambassades d'Allemagne, d'Italie et

1. *Livre Bleu*, 1896, 1, p. 28.
2. *Livre Bleu*, 1896, 1, p. 33.
3. *Livre Bleu*, 1896, 1, p. 33-34.

d'Autriche. Déjà elle avait essayé d'amener ces trois puissances à l'enquête de Mouch. Mais l'Allemagne avait déclaré n'avoir aucun intérêt en ces provinces ; l'Autriche, n'ayant pas de consul à Erzeroum, n'avait pas de délégué à proximité ; l'Italie avait proposé d'en nommer un, mais la Porte fit traîner l'*exequatur*. Cette fois, l'Allemagne promet son appui moral et le prince Radolin conseille au Sultan d'aviser à une meilleure administration des provinces asiatiques. Le Sultan ne veut voir dans cette démarche qu'une intrigue de son Grand-Vizir (18 mai 1895)[1]. Il remet de jour en jour la date de sa réponse au mémorandum et compte sans doute sur quelque bonne volonté secrète. Si l'Angleterre a espéré lui forcer la main par l'action combinée de toute l'Europe, elle s'aperçoit bientôt que la combinaison n'est pas solide.

Le 20 mai 1895, un rapport du consul français de Diarbekir, annonçant « que les Kurdes ont reçu la permission d'exterminer les chrétiens », provoque une démarche des drogmans français et anglais à laquelle le drogman russe ne s'associe pas. Quand l'ambassadeur anglais à Saint-Pétersbourg veut reprendre, deux jours plus tard, la question des réformes, le prince Lobanoff répond que des nouvelles très graves lui sont venues de l'Arménie russe : les Arméniens, avec l'appui des comités de Londres, préparent une insurrection ; un comité central et des comités locaux sont en permanence, — le prince ne sait pas où, — et doivent introduire en Russie et en Turquie de la poudre et des armes[2]. Cette attitude et ce langage ont leur contre-coup à Constantinople : comme le gouvernement anglais, poussé par l'opinion publique, demande une réponse au projet de réformes avant le 1er juin, le Sultan déclare n'avoir pas encore eu le temps matériel de l'examiner. L'Angleterre insiste ; mais le prince Lobanoff télégraphie à son ambassadeur qu'en aucun cas la Russie ne coopérera à des mesures de coercition ; que d'ailleurs elle ne consentira jamais à l'établissement en Asie Mineure d'une province arménienne privilégiée, noyau d'un futur royaume arménien (30 mai 1895)[3].

1. *Livre Bleu*, 1896, I, p. 66.
2. *Livre Bleu*, 1896, I, p. 67-69.
3. *Livre Bleu*, 1896, I, p. 70-73.

Le Sultan, qui jusque-là a inventé cent moyens dilatoires, réuni des conseils de ministres et allégué les fêtes du Baïram, envoie sa réponse le 3 juin dans la nuit. Elle est si peu satisfaisante et semble même tellement dérisoire que les ambassadeurs ne veulent pas la discuter : « dans leur opinion, disent-ils, elle ne peut même servir de base à une discussion », car elle équivaut à un simple refus. Mais ce refus, qui étonne les ambassadeurs, ne provoque aucune émotion à Saint-Pétersbourg : le prince Lobanoff assure qu'il était à prévoir, que lui-même trouvait le projet des ambassadeurs sujet à nombreuses critiques ; il se réserve d'examiner la question plus à loisir : pour le moment, les Arméniens de Russie continuent leurs tentatives et le gouvernement russe est bien décidé à ne pas tolérer chez lui une agitation contre un État voisin. Dix jours plus tard (13 juin), le prince reprend la question : la Russie verrait avec plaisir des réformes accordées à tous les sujets du Sultan, mais elle ne consentira jamais à la création d'une Bulgarie sur sa frontière asiatique.

***

Dès lors, la cause des Arméniens est entendue. Les trois ambassadeurs continuent leurs démarches ; mais, de Paris, on appelle l'attention de M. Cambon sur la Macédoine[1], et de Saint-Pétersbourg, on recommande à M. de Nélidoff de ne pas s'avancer trop dans ses conseils de réformes à la Porte[2]. Les deux cabinets ont retiré la négociation de la main des ambassadeurs et ils échangent directement leurs vues. Le Sultan est à l'aise. Il envoie un haut commissaire en Asie Mineure et promet d'aviser à une meilleure administration du pays. Il renouvelle, au sujet des réformes, des réponses tellement dérisoires que les ambassadeurs déclarent ne pouvoir les prendre au sérieux (5 août 1895). De cabinets en cabinets, de projets en contre-projets, et de mémorandums en notes verbales, on a laissé passer deux mois (10 juin-5 août). Le public anglais s'impatiente : le rapport des délégués à l'enquête du Sassoun est maintenant connu ;

1. *Livre Bleu*, 1896, I, p. 91.
2. *Livre Bleu*, 1896, I, p. 93.

le grand meeting de Chester, après un violent discours de M. Gladstone, flétrit la conduite des Turcs et réclame du gouvernement anglais, au nom de la nation tout entière, sans distinction de partis, une attitude énergique. A Constantinople, les ambassadeurs de France et de Russie, eux-mêmes, perdent patience. Mais la voix du prince Lobanoff s'élève encore pour déclarer que leurs projets de réformes étaient inadmissibles, que leur insistance va trop loin, et que toute pression par la force répugnerait à l'empereur[1].

L'Angleterre propose alors (16 août 1895) de limiter les demandes à l'organisation d'une surveillance européenne sur l'administration, — c'est le retour à la politique qu'elle a pratiquée de 1880 à 1890, — et ce projet semble au prince Lobanoff de tous points conforme à l'article 61 du traité de Berlin[2]. L'Allemagne, encore invoquée par l'Angleterre, conseille à la Turquie, en termes énergiques, d'écouter les nouvelles demandes anglaises. Les trois ambassadeurs, qui ont cessé de réclamer les réformes, insistent pour la création d'un comité de surveillance international. M. de Nelidoff déclare même que, si la Porte ne cède pas, on laissera l'Angleterre et la Turquie face à face. Ce dernier mot éclaire toute la polique russe de cette année : la menace même d'abandonner la Turquie prouve que le prince Lobanoff avait pris le rôle de défenseur du Turc contre l'Anglais[3].

On discute longtemps sur la composition de ce comité — les ambassadeurs ont proposé sept membres ; le prince Lobanoff pense que quatre Turcs et trois Européens s'entendront difficilement, mais que, d'autre part, une assemblée plus nombreuse constituerait un réel danger, — puis sur le siège de ce comité : Constantinople est bien loin de l'Arménie ; mais la présence du comité en Asie Mineure pourrait encourager les révolutionnaires. Tout à coup un revirement se produit : le prince Lobanoff revient au projet de réformes et veut brusquer la solution. Il télégraphie le 4 septembre à Londres :

La Porte consent, pour éviter la commission de surveillance proposée par lord Salisbury, à admettre les communications directes

1. *Livre Bleu*, 1896, 1, p. 121.
2. *Livre Bleu*, 1896, 1, p. 120.
3. *Livre Bleu*, 1896, 1, p. 135.

des drogmans avec la Commission de contrôle recommandée dans le projet des ambassadeurs, et cède sur la presque totalité de nos demandes avec des modifications peu importantes. Nous croyons qu'on pourrait être satisfait de ce résultat pour terminer l'affaire arménienne[1].

En réalité les concessions de la Porte sont nulles. Son projet de réformes du 7 septembre démolit toute l'harmonie du projet des ambassadeurs et rend le contrôle illusoire. En outre, il n'est point « local », et ne correspond pas aux besoins particuliers de l'Arménie : c'est une réforme applicable à tout l'empire et qui, par conséquent, ne sera jamais appliquée. Mais le prince Lobanoff veut terminer l'affaire arménienne et M. Hanotaux, qu'il vient de rencontrer à Contrexéville et à qui il a promis, dit-on, la visite du Tsar pour l'an prochain, est également d'avis de finir l'entretien. On prend trois semaines encore pour discuter des points secondaires. Au début d'octobre, après les assommades de Stamboul, le prince Lobanoff télégraphie (5 octobre) : « Le gouvernement impérial pense que les désordres actuels rendent plus urgent que jamais d'accélérer les négociations ayant trait à la question arménienne »; on ne demandera plus à la Porte qu'un acquiescement de principe au plan de réformes, quitte à discuter le détail quand l'ordre sera rétabli. Les ambassadeurs reçoivent donc l'ordre d'accepter le projet turc, et l'iradé du 17 octobre qui le sanctionne bâcle la solution : les réformes sont promises, mais non publiées.

Les journaux officieux, français et russes, saluèrent cet iradé du 17 octobre 1895 comme « un heureux dénouement de la crise arménienne[2] ». En réalité, il ne dénouait rien. Quinze ans plus tôt, en 1880, les six puissances avaient refusé un projet presque identique, en motivant ainsi leur refus :

Il est de toute nécessité de réaliser sans perte de temps des réformes destinées à garantir la vie et la propriété des Arméniens... Les soussignés, à titre de conclusion, appellent une fois de plus l'attention de la Porte sur ce fait essentiel que les réformes à introduire doivent, aux termes d'un engagement qu'elle a contracté par un acte inter-

1. *Livre Bleu*, 1896, 1, p. 138.
2. *Livre Bleu*, 1896, 1, p. 151 et 153.

national, être conformes aux besoins locaux et s'accomplir sous la surveillance des puissances.

La surveillance des puissances n'était pas établie. Les réformes n'étaient pas conformes aux besoins locaux, mais, portant sur l'ensemble de l'Empire, elles étaient destinées à aller rejoindre le Tanzimat, le Hatti Humayoum et les autres *hatt* de ce siècle dans la collection des lois jamais appliquées. La question arménienne demeure donc intacte et on laisse au Sultan le soin de la trancher.

Les massacres commencés, par ordre du Palais, dès le commencement d'octobre et poursuivis dans toute l'Asie Mineure, firent bientôt connaître la solution adoptée. Sur les lieux mêmes, les ambassadeurs, témoins des assommades de Stamboul, ne pouvaient conserver le même sang-froid que les cabinets. Chaque jour, de plus mauvaises nouvelles leur parvenaient maintenant de leurs consuls : « Tout à feu et à sang, télégraphiait un soir le consul français de Diarbekir. Sauvez-nous ! » Réveillé dans la nuit par ce cri d'agonie, l'ambassadeur faisait dire, cette nuit même, à la Sublime Porte, que la tête du préfet répondrait de la tête du consul. Les autres ambassades, sentant la nécessité d'être enfin entendues, étaient toutes disposées au même langage; dès le 2 octobre, l'indignation commune avait amené une démarche de tout le corps diplomatique.

IV

L'ambassadeur d'Autriche-Hongrie et ses collègues ont reçu des nouvelles certaines des faits qui se sont passés à Stamboul hier et avant-hier, à savoir :

1° Que des particuliers ont frappé et assommé des prisonniers conduits par des agents de police, sans que ceux-ci s'y opposassent ;

2° Que des attaques de particuliers contre des gens absolument inoffensifs se sont produites;

3° Qu'on a achevé de sang-froid dans les cours de la police et des prisons des prisonniers blessés.

Les ambassades, redoutant la continuation de pareils excès, croient devoir attirer l'attention la plus sérieuse du Gouvernement Impérial

et lui recommander de prendre les mesures nécessaires pour le plus prompt rétablissement de l'ordre, en évitant une effusion de sang inutile.

A l'appui de cette note du 2 octobre 1895, signée par le doyen du corps diplomatique, les six stationnaires, quittant leur mouillage d'été à Thérapia, vinrent reprendre leur poste devant Top-Hané, au pied d'Yildiz-Kiosk. Mais cinq drogmans seulement portèrent la note à la Sublime Porte : le drogman russe n'a pas pris part à cette démarche. Les drogmans d'Autriche-Hongrie, de France, d'Allemagne, d'Italie et d'Angleterre n'obtinrent que des dénégations du ministre Turkan-Pacha, qui ignorait, disait-il, les excès signalés; en vain, ils lui citèrent des rapports de témoins; ils ne parvinrent pas à influencer Son Excellence[1]. Une nouvelle note collective, du 6 octobre, appela de nouveau l'attention de la Porte sur les excès de la police et des particuliers et offrit le concours des ambassades pour rétablir la paix des rues. La Porte répondit le 8 en rejetant toute la faute sur les Arméniens et en annonçant une enquête contre les vrais coupables. Les drogmans des six puissances reviennent cette fois au complet le 16 octobre, et imposent enfin le concours des ambassades pour l'évacuation des églises arméniennes, où des centaines de réfugiés sont en train de mourir de misère.

Les ambassadeurs agissaient de leur propre inspiration. Ils tenaient d'ordinaire leurs réunions chez l'ambassadeur de France, qu'un accident clouait sur sa chaise longue. Mais les événements récents avaient gravement préoccupé le comte Goluchowski : le cabinet de Vienne, prévoyant « une catastrophe imminente, due à la continuelle temporisation du Sultan », demandait à connaître l'état exact des relations entre la Porte et les trois puissances, décidé à appuyer la politique anglaise. Les massacres de Trébizonde accrurent ces préoccupations; la Macédoine s'agitait; le cabinet de Vienne demanda une entente des Grandes Puissances pour une pression commune sur le Sultan[2]. En même temps, le cabinet de Rome, estimant que « l'action à trois de

1. *Livre Bleu*, 1896, 2, pp. 36 et 40.
2. *Livre bleu*, 1896, 2, p. 63.

l'Angleterre avec la Russie et la France peut être considérée comme terminée », ordonnait « en présence de la continuation des massacres, une entente de son ambassadeur avec les ambassadeurs d'Autriche-Hongrie et d'Allemagne pour appuyer les démarches que l'ambassade d'Angleterre croira opportunes ou nécessaires ». Le 26 octobre, les ambassadeurs de la Triple-Alliance faisaient des démarches à la Sublime Porte « pour que l'on avisât promptement à prévenir de nouveaux excès [1] ».

Ce que l'Angleterre n'a pu obtenir de la Double-Alliance, elle semble désormais pouvoir l'imposer grâce à la Triplice. Le moment est propice pour de nouvelles réclamations. Le 30 octobre, le Patriarche arménien remet aux six ambassades une supplique pour demander l'arrêt des massacres, qui depuis un mois dépeuplent l'Anatolie [2]. Les consuls de toutes les puissances et les missionnaires protestants et catholiques sont partout menacés et signalent chaque jour quelque abomination. L'Autriche prévoit des troubles plus graves en Macédoine [3]. En Angleterre, l'agitation grandit et, le 2 novembre, le grand meeting de Londres exprime le regret que les négociations n'aient pas abouti à des réformes suffisantes, et prie les cinq grandes puissances de coopérer cordialement avec l'Angleterre pour sauver les chrétiens persécutés. Le Sultan va-t-il avoir sérieusement affaire à toute l'Europe?

Le 2 novembre, l'ambassadeur russe reçut l'ordre « d'agir en accord avec ses collègues dans tous les cas où, par une prompte action, on pourrait éviter des pertes de vies humaines ». Le prince Lobanoff entrait donc dans cette nouvelle combinaison des puissances; mais ce même jour, il signale à l'Angleterre « l'importance qu'il y aura à conduire de telles délibérations avec la plus grande prudence, afin d'éviter toute alarme prématurée [4] ». A peine les délibérations commencées, on dirait qu'il cherche à les détourner de la question arménienne. Il craint, dit-il, un renouveau de massacres à Con-

1. *Livre Bleu*, 1896, 2, p. 38-39.
2. *Livre Bleu*, 1896, 2, p. 6.
3. *Livre Bleu*, 1896, 2, p. 63.
4. *Livre Bleu*, 1896, 2, p. 83.

stantinople même et il recommande, dès le 3 novembre, à son ambassadeur « d'avoir à s'entendre avec ses collègues sur les mesures à prendre pour la protection des étrangers en cas de troubles sérieux à Constantinople[1] ». Mais les cris de l'Asie Mineure sont trop déchirants, et, le 5 novembre, les six ambassadeurs remettent séparément une communication identique sur « l'état des provinces, où l'anarchie complète n'a plus de rapport avec l'agitation arménienne et menace les chrétiens de toute nationalité ».

Le Sultan répond par une vague promesse de punir indistinctement les fauteurs de troubles et annonce que les réformes sanctionnées par l'iradé vont être publiées dans les journaux. Mais l'Angleterre, qui se croit appuyée, ne veut plus se contenter de pareilles réponses. La note du 5 novembre rappelait au Sultan les événements de 1860 et l'intervention qui les avait suivis. Au banquet du lord-maire, le 9 novembre, lord Salisbury prédisait au Sultan et à ses conseillers « le châtiment que, suivant le cours des affaires de ce monde, l'excès des abus amène pour tout mauvais gouvernement ». L'Angleterre avait reçu une première satisfaction par le retour au pouvoir du Grand-Vizir Kiamil-Pacha, qui, de 1886 à 1891, avait été le principal organe de son influence. Mais, au bout d'un mois à peine (2 octobre-7 novembre), Kiamil, brusquement congédié, ne doit la vie qu'à une démarche des trois drogmans russe, anglais et français : le Maître l'accuse de comploter pour l'établissement d'une constitution et d'un régime libéral. L'incapacité notoire du nouveau Grand-Vizir et le redoublement d'horreurs dans toute l'Anatolie amènent des représentations plus énergiques des six puissances, qui insistent pour savoir les mesures que prend la Porte. Ce langage énergique n'a pas de sanction. La seule Angleterre est disposée à une intervention effective ; elle sera peut-être appuyée, sûrement autorisée, par l'Italie, son habituelle cliente; mais aucune autre puissance n'y consentira. Le Sultan peut attendre.

A la réunion du 9 novembre, M. de Nelidoff avait annoncé qu'il soumettrait bientôt à ses collègues un projet de mesures

1. *Livre Bleu*, 1896, 2, p. 86.

à prendre en cas de nouveaux massacres. L'Allemagne, en coquetterie avec le Tsar, avait appuyé cette déclaration. Le 12 novembre, M. de Nelidoff fait connaître son projet : chaque représentant des puissances demandera à son gouvernement de préparer un second stationnaire, avec un équipage d'au moins cent hommes, de deux cents au plus ; l'arrivée de ces six bateaux et de leurs six cents hommes produira certainement un grand effet moral ; déjà pareille mesure a été prise en 1876. L'ambassadeur d'Autriche, baron de Calice, doyen du corps diplomatique, consulte ses collègues : avant toute réponse, l'ambassadeur d'Angleterre lui demande s'il est disposé à tenir ou à ne pas tenir compte du Sultan. L'Autriche-Hongrie, répond le baron de Calice, n'agira qu'avec le Sultan[1], et l'Angleterre s'aperçoit bientôt que toute la Triplice suivra l'Autriche. Elle s'adresse en France au ministère radical, alors au pouvoir. Mais, aux premières demandes de l'ambassadeur anglais, il est visible que le nouveau ministre a les mains liées par des engagements antérieurs ou craint de s'aventurer en des périls mystérieux : la France enverra un second stationnaire, si toutes les puissances le font ; pour le reste, elle avisera peut-être à augmenter sa division navale du Levant, si la situation exige pareille mesure[2]. Il ne restait plus à l'Angleterre que le choix entre l'action isolée et l'inaction combinée. Mais l'action isolée serait trop périlleuse : Français pour l'Égypte, Allemands pour le Transvaal, Américains pour le Vénézuela, l'Angleterre a soulevé contre son ambition presque tout l'univers civilisé. Le 15 novembre 1895, elle accède, elle aussi, à la proposition russe.



Dès lors, on peut massacrer de Van à Brousse et d'Alep à Trébizonde. Le Zeïtoun peut être écrasé et Amassia arrosée au pétrole et flambée. L'Yechil Irmak peut charrier à la mer des centaines de cadavres. L'Europe ne verra plus que ses seconds stationnaires ; il lui faut ses six petits bateaux. Elle les veut ; mais le Sultan refuse. Il a besoin de quelques

1. *Livre Bleu*, 1896, 2, p. 126.
2. *Livre Bleu*, 1896, 2, p. 127.

semaines encore pour liquider la question arménienne; tant que l'on discutera sur les stationnaires, on ne parlera pas d'autre chose. Aussi il invente mille prétextes. D'abord l'objection de droit : d'après la convention du 30 mars 1856 « le Sultan se réserve le droit de délivrer des firmans de passage aux bâtiments de guerre qui seront employés, comme il est d'usage, au service des légations amies ». Le Sultan a donc le droit de délivrer les firmans, mais a-t-il le droit d'en donner plusieurs à la même puissance? Un grand conseil, où l'on appelle ministres, généraux et amiraux, autorise la Porte à céder ; mais le Palais fait encore des difficultés. Puis l'objection d'opportunité : l'arrivée des seconds stationnaires ne réveillera-t-elle pas le fanatisme musulman ou l'insolence arménienne?... Abd-ul-Hamid semble escompter un désistement, sinon de l'Europe, tout au moins de son grand ami, l'empereur d'Allemagne, ou de son grand protecteur, le ministre du Tsar : l'Allemagne a déjà déclaré, en effet, que, pour des raisons de tactique navale, elle ne pourrait pas envoyer pour le moment un second aviso. Mais les six puissances continuent à lutter ensemble pour leurs stationnaires. Le 9 décembre, une visite de l'ambassadeur russe, porteur d'une lettre de son souverain, fait céder toute opposition. Le Sultan autorise les seconds stationnaires, en déclarant n'avoir jamais élevé « qu'une objection d'opportunité, et comme les conditions ont changé, il vient justement de se décider à donner les firmans d'entrée ». Les conditions avaient en effet changé depuis le 1er octobre. Abd-ul-Hamid avait eu le temps de mettre la dernière main à son œuvre et de faire en Arménie le désert.

Il restait seulement deux points de l'Empire où les communautés arméniennes n'avaient pas été décimées, Constantinople et le Zeïtoun. A Constantinople, chaque vendredi, une panique faisait fuir les Arméniens aux églises et aux ambassades ; sous prétexte de conspirations ou de propos séditieux, les emprisonnements et les condamnations vidaient les quartiers arméniens. L'ambassadeur anglais décida ses collègues à une démarche collective qui, le 22 décembre 1895, mit un terme aux persécutions et aux arrestations. Pour le Zeïtoun, la Porte avait fait connaître aux ambassades à

la fin d'octobre ses craintes de « se trouver dans l'impuissance de contenir le violent élan des Arméniens ». En novembre, le Zeïtoun s'était révolté et, pendant deux mois, il avait tenu tête à l'armée turque. A la fin de décembre, assiégés par plus de dix mille hommes, les Zeïtouniotes invoquèrent la médiation des six puissances, qui, par une note du 2 janvier 1896, imposèrent à la Porte des mesures de clémence : les consuls européens d'Alep furent envoyés dans le Zeïtoun et, après un mois d'efforts, parvinrent à rétablir le calme sans grande effusion de sang.

Ces deux exemples montrent assez quels résultats, à Constantinople et en Asie, eût obtenus la collaboration de l'Europe sincèrement unie. L'Angleterre, qui sentait sa part de responsabilités dans toute cette affaire, — car son langage si hautain depuis quatre mois avait certainement exaspéré Abd-ul-Hamid et encouragé les comités arméniens — l'Angleterre voulait pousser plus loin ce travail en commun, soit pour le règlement de la situation en Asie Mineure, soit même pour la solution complète de la question orientale. A chaque nouveau massacre, à chaque conversion forcée, qui transformait parfois tout un district chrétien en pays musulman, elle avait essayé d'amener le prince Lobanoff à une intervention effective. Le prince s'en tenait toujours à sa politique : ne pas diminuer le pouvoir du Sultan et ne pas encourager les efforts arméniens. Son expérience des choses orientales, disait-il, lui permettait d'affirmer que tous ces troubles finissent par mourir de leur belle mort, toutes les fois qu'ils ne sont pas entretenus par l'action continue de quelque influence étrangère [1]. L'ambassadeur anglais décidait ses collègues à mettre en commun les rapports de leurs consuls, et les représentants des six ambassades, au moyen de ces documents, dressaient le tableau général des massacres qui fut publié en français dans le *Livre Bleu* [2]. Mais le prince Lobanoff répétait toujours qu'il fallait laisser au Sultan le loisir de rétablir l'ordre en Asie Mineure et, pour le moment, intervenir aussi peu que possible dans les affaires turques ; la tranquillité, disait-il, n'avait pas été aussi violem-

1. *Livre Bleu*, 1896, 2, p. 168.
2. *Livre Bleu*, 1896, 2, p. 206.

ment troublée qu'on le pensait, et, partout, d'ailleurs, elle était rétablie[1]. Dans les réunions d'ambassadeurs, M. de Nelidoff tenait le même langage et l'ambassadeur français essayait vainement de ramener son allié à une vue plus juste des réalités.

Depuis le changement de ministère en France, soit par suite d'une direction nouvelle, soit simplement qu'il fût converti par le spectacle des derniers mois, il semble que l'ambassadeur français ait été plus enclin à aider les efforts de l'Angleterre. Il avait une assez grande influence sur ses collègues, par le fait de l'estime où chacun le tenait, par le fait aussi tout matériel que, malade et ne pouvant quitter la chambre, il les réunissait d'ordinaire chez lui. Il semble qu'après les télégrammes et les rapports de ses consuls d'Erzeroum, de Siwas et de Diarbekir, en novembre et décembre 1895, il ait très nettement senti l'effroyable responsabilité qu'encourait l'Europe et qu'il ait voulu rétablir l'union de tous pour le soulagement des Arméniens. Il appuya la demande de son collègue anglais relative au tableau des massacres; ce fut lui qui la fit adopter d'abord, réaliser ensuite[2]. Mais il échoua dans une autre tentative bien plus importante.

Koutchouk Saïd-Pacha, qui avait été cinq fois déjà grand-vizir, avait été appelé au Palais, par la défiance du Maître qui, le soupçonnant d'intrigues avec les Jeunes Turcs, voulait le garder sous sa main et lui offrit le pouvoir. Saïd déclara ne vouloir accepter que si le Sultan constituait un ministère indépendant et responsable, chargé d'exécuter les volontés impériales. La colère d'Abd-ul-Hamid, à cette réponse, fit craindre à Saïd quelque méchante aventure, et, vers le milieu de décembre 1895, il s'enfuit à l'ambassade d'Angleterre avec son fils. L'ambassadeur demanda et obtint le concours de ses collègues pour régler l'incident : le Sultan, par une lettre aux six ambassades, garantit au fugitif la vie sauve et la liberté d'habiter, dans la ville, où bon lui semblerait. Mais un mot avait été prononcé, que l'ambassadeur anglais releva, celui de ministère indépendant et responsable. Tout le monde apercevait la véritable source du mal. L'autorité de la Porte

1. *Livre Bleu*, 1896, 2, p. 210.
2. *Livre Bleu*, 1896, 2, p. 223.

supprimée ; celle des hauts fonctionnaires responsables combattue ou remplacée par l'ingérence continuelle d'agents secrets ; l'obéissance des subalternes détournée ; tout le personnel administratif, militaire et judiciaire, soumis aux créatures du bon plaisir : le pouvoir réel donné à une bande de policiers et d'agent provocateurs ; bref, l'administration concentrée entre les mains d'un seul, voilà ce qui avait supprimé les obstacles qu'au long de la voie hiérarchique d'autrefois, la folie du Maître aurait pu rencontrer,

L'ambassadeur anglais vit le remède dans l'établissement d'un ministère indépendant et responsable : sous cette forme particulière, sa proposition pouvait sembler discutable, et les mots trop européens pour une organisation turque ; mais encore avait-on le devoir de les discuter. En réalité il ne s'agissait pas d'une innovation. Il suffisait de revenir à l'ancien état de choses et de restaurer l'autorité de la Porte : la folie du Maître serait contenue, et les conseils de l'Europe pourraient se faire écouter.

Il semble que l'ambassadeur de France ait partagé cette conviction, qu'il l'ait même fait partager à son collègue russe, et que tous deux aient voulu convertir leurs gouvernements à cette idée [1]. Mais le cabinet de Paris paraît avoir été rebelle à ces conseils. Le prince Lobanoff, d'ailleurs, refusa toute discussion : il pensait que la situation actuelle n'offrait plus de danger ; on n'avait aucune raison de mettre en doute la bonne volonté du Sultan, qui faisait de son mieux ; la Russie usait de son influence à Belgrade, Sofia et Athènes et avait l'assurance que, de ce côté, ne surgirait aucun embarras ; vouloir changer la Turquie, c'était perdre son temps : la Turquie ne change jamais (16 janvier 1896) [2]. Il faut noter que cette conversation suivait de quelques jours à peine les massacres d'Ourfa, où, d'après les consuls, « le nombre des victimes dépassait deux mille, où les Bédouins et les Kurdes avaient commis des cruautés sans exemple, depuis le 28 décembre jusqu'au 1er janvier [3] ». Quand l'ambassadeur anglais fit allusion

1. *Livre Bleu*, 1896, 2, p. 278.
2. *Livre Bleu*, 1896, 2, p. 293.
3. *Livre Bleu*, 1896, 2, p. 312.

à ces événements, le prince Lobanoff répondit simplement que tout était possible[1].

Du côté de la Triple-Alliance, la proposition des deux ambassadeurs ne rencontra pas un meilleur accueil. L'Allemagne maintenait son indifférence impassible. L'Italie avait en Érythrée d'autres sujets de réflexion. Quant à l'Autriche, rassurée maintenant par les assurances de la Russie au sujet de la Macédoine, elle se déclarait satisfaite du *statu quo* et hostile à toute mesure qui pourrait le troubler. Le comte Goluchowski, qui, dans toute cette affaire, semble avoir été la mouche du coche, demandait seulement que l'on discutât quelles mesures seraient adoptées si le Sultan ou la Porte prenaient une attitude agressive.

Si l'Angleterre avait eu vraiment quelque souci de ses devoirs et de son honneur, elle eût passé outre, et personne n'eût pris la responsabilité devant l'histoire d'empêcher son œuvre de justice. Mais elle fut égoïste et elle fut prudente : elle eut peur de compromettre ses intérêts, surtout en Égypte, et elle recula. Les Arméniens furent délaissés de toutes les puissances. Les ambassadeurs firent encore quelques démarches. Sollicitée par les associations arméniennes d'Angleterre et d'Amérique, la reine Victoria adressa un appel à la pitié du Sultan. Abd-ul-Hamid répondit par une lettre autographe : « Il regrette que le peuple et la souveraine aient été mal renseignés sur les récents événements ». (1er février 1896.)

D'ailleurs le printemps amène en Crète et en Macédoine des mouvements ou des propagandes, qui absorbent l'attention de l'Europe. La France se donne aux affaires de Crète ; l'Autriche-Hongrie à celles de Macédoine. L'Asie Mineure est abandonnée aux fantaisies du Maître. Abd-ul-Hamid achève son entreprise. Il a trouvé un collaborateur, un autre lui-même, dans la personne d'un Syrien, nommé Izzet-Bey, qui a gagné toute sa confiance — « J'ai maintenant un ami », dit le Sultan aux ambassadeurs, — et qui, devenu le secrétaire indispensable, personnifie à Yildiz la tradition syrienne des exterminations systématiques. De Diarbekir, d'Ourfa, de Damas, arrivent d'épouvantables récits. L'attaché militaire

1. *Livre Bleu*, 1896, 2, p. 292.

français rentre de Marach avec ce rapport sur les événements d'Yenidjé-Kalé, dont on attend encore la publication. Des meurtres de catholiques ont eu lieu qui, aujourd'hui encore, n'ont pas été punis. Vainement on attend un mot de pitié des seuls hommes, qui, dans les rivalités de l'Europe, puissent faire entendre la voix de l'humanité ou les ordres de la force. Les voyages du jeune Tsar à travers l'Europe auraient pu fournir l'occasion d'une entente. On prétend que l'honnête et bon François-Joseph essaya, à Vienne, d'attendrir le prince Lobanoff et d'obtenir une intervention pour ce qui restait du peuple arménien. Le prince ne convint pas des atrocités commises, et, tout en regrettant les rigueurs nécessaires, il déclara le passé clos et l'avenir serein, que désormais les Arméniens pouvaient vaquer tranquillement à leur commerce et que l'ordre ne serait plus troublé en Turquie. Mais, dans le train qui le ramène de Vienne, il meurt subitement, et, toutes les chancelleries racontent que cette mort surprenante a suivi immédiatement l'ouverture d'une dépêche. Cette dépêche annonçait les assommades du 26 août 1896.

Après six mois de massacres ininterrompus, l'Europe feignait de croire la question tranchée ; les Arméniens avaient voulu montrer à l'Europe qu'il existait encore une Arménie et qu'il n'existait plus de gouvernement turc. Le 26 août, à midi et demi, vingt révolutionnaires, armés de revolvers et de bombes, s'emparaient de la Banque Ottomane et n'en sortaient — sans dégât de leur part et sans le moindre vol — que sur la promesse pour eux de la vie sauve et de la transportation en pays étranger. La pression des ambassades forçait le Sultan à donner cette promesse et à l'exécuter. Mais Abd-ul-Hamid, prenant, comme toujours, sa revanche des révolutionnaires sur la nation, lâchait les bandes d'assommeurs et, pendant trois jours, protégeait leur travail. C'était le couronnement de son œuvre. Il pouvait ensuite se reposer. Il avait tout fait pour légitimer le mot du *grand old man* et pour mériter de l'histoire le glorieux surnom d'Assassin.

Quant aux puissances, la vue du sang au seuil de leurs ambassades les tira pour quelques jours de leur inertie. Mais, depuis la mort du prince Lobanoff, la Russie, qui les avait menées jusqu'alors, semblait hésiter elle-même dans

sa politique. Des influences contradictoires s'agitaient autour du jeune Tsar, les unes tenant toujours pour l'alliance turque, les autres voulant revenir à la défense et à la protection des chrétientés. Dans cette lutte, la France aurait pu prendre une influence déterminante, et l'Europe attendait l'avis de celui qui personnifiait maintenant la Double-Alliance. Le discours de M. Hanotaux, le 3 novembre 1896, apprit à l'Europe que rien n'était changé : le gouvernement français répudiait toujours ce qu'il appelait l'esprit d'intervention, de croisade et d'aventure, et ce que d'autres appelleront l'esprit de justice et d'humanité. Deux jours plus tard, les massacres reprenaient à Eghin. On revint aux discussions, aux notes échangées, aux projets de réformes. Deux mois d'efforts et de dépêches ont abouti jusqu'à présent à une amnistie dérisoire qui ne peut ressusciter les victimes, et qui semble seulement accorder au bourreau le pardon du monde civilisé.

VICTOR BÉRARD

QUESTIONS

La Double-Alliance a un objet précis : faire équilibre à la Triple-Alliance, et rassurer contre telle et telle éventualité les deux peuples, qui se sentent unis. Cette Double-Alliance est un événement politique considérable ; elle était naturelle, étant donné l'état de l'Europe, et, à cause de cela, elle est durable. Mais les deux contractants ne peuvent évidemment avoir dans toutes les affaires les mêmes vues, ni les mêmes intérêts. Il est inévitable que des divergences se produisent entre eux, et, par conséquent, d'amicales discussions. Comme personne ne peut les départager, comme il n'y a pas de majorité dans une alliance à deux, l'un des deux court le péril d'être obligé de céder perpétuellement à l'autre. Tous les deux doivent donc se présenter au débat amical avec tous leurs moyens et toute leur force. En Russie, les moyens et la force sont en l'Empereur et viennent de lui directement. En France, ils sont, ou, du moins, ils devraient être dans l'opinion bien éclairée et librement exprimée.

La France et la Russie ont chacune en Orient des intérêts considérables, mais qui ne sont pas identiques.

A l'heure qu'il est, tout le monde redoute la disparition

de l'Empire ottoman, ou, du moins, personne ne la désire à brève échéance. Une entente préalable pour le partage n'est guère imaginable, et ce serait le plus grand des miracles qu'une pareille opération se pût accomplir autrement que par le fer et par le feu. Mais la France est le pays du monde qui doit le moins désirer un partage de l'Empire ottoman. On prévoit bien, en effet, dans le partage, une part de l'Angleterre, une part de l'Autriche, une part de l'Italie, une part de la Russie, mais non pas une part de la France. Dans les démembrements antérieurs, la Russie et l'Angleterre ont été pourvues, mais non pas la France. La France a donc intérêt à prolonger le Turc le plus longtemps possible et, par conséquent, à le raffermir. La Russie ne souhaite pas, il est vrai, la catastrophe immédiate, — on n'est jamais tout à fait prêt à faire un saut dans l'inconnu et la Russie, d'ailleurs, sait que le temps travaille pour elle, — mais elle ne veut pas non plus reculer indéfiniment l'inévitable échéance. Elle n'a aucun intérêt à chercher pour le Turc un élixir de longue vie.

La France a de gros intérêts d'argent en Turquie; la Russie n'en a point. La Russie n'a plus de sympathies parmi les chrétientés d'Orient, qui la suspectent ou même la détestent; la France a un devoir de protection inscrit dans les traités, envers les églises latines. Nous avons, ou, du moins, nous avions de grandes sympathies parmi les unes et les autres jusqu'à ces derniers jours. La Russie a différentes sortes de griefs contre les Arméniens; nous n'en avons aucun d'aucune sorte, et nous avons envers eux au contraire une sorte de devoir moral, comme envers les populations helléniques et slaves. La clientèle des petits peuples, nous ne l'avons dédaignée en aucun temps; elle doit nous être particulièrement précieuse aujourd'hui.

Quelle est donc en Orient la politique de la France? D'abord, maintenir la paix, et l'on voit clairement que la crainte très sage d'une guerre générale possible a pesé sur la diplomatie européenne, comme sur la nôtre; soutenir l'Empire ottoman, ce qui ne veut pas dire, bien entendu, laisser au Sultan le droit de compromettre par une tyrannie atroce l'exis-

tence même de cet Empire ; en même temps, protéger avec énergie notre clientèle, et enfin aider à naître les nations qui font effort vers la vie dans cet Empire, et qui en sont les successeurs possibles.

Cette politique traditionnelle est aussi une politique humaine, qui sied bien à la France.

La politique humaine, personne ne l'a représentée dans la crise des massacres. L'empereur Guillaume paraissait désigné pour le rôle éclatant de protecteur des chrétiens d'Orient : il avait une admirable occasion de dire quelque grande parole, dont l'effet eût été considérable, mais il ne l'a pas dite. Dans la Triple-Alliance, chacun semble avoir sa sphère d'action déterminée. L'Alliance se propose uniquement de soutenir chacun de ses membres : l'Italie dans la Méditerranée, l'Autriche dans les Balkans, l'Allemagne sur les Vosges. Elle ne se soucie point d'être une personne morale. Son action à Constantinople a été extrêmement médiocre. On aperçoit bien, dans l'histoire diplomatique des deux dernières années, que l'Italie penche vers la politique anglaise et ne redoute pas le démembrement de l'Empire ottoman, où elle trouverait son bénéfice ; que l'Autriche, dont le ministre, comte Goluchowski, aspire aux grands rôles, a essayé de prendre l'emploi de courtier et de concilier des éléments inconciliables. Quant à l'empereur Guillaume, il ne veut évidemment ni mécontenter gravement la Russie et retarder le rapprochement espéré avec cette puissance, ni fâcher le Sultan, avec lequel il a échangé de grandes démonstrations d'amitié, et qui a distribué des faveurs importantes aux financiers et industriels d'Allemagne. L'empereur Guillaume dessine en ce moment la tour de l'église protestante qui s'élève à Jérusalem, mais il n'a pas songé à prêcher la Croisade.

On croit être fort et pratique en méconnaissant la force morale que donne un rôle généreux. L'exemple de M. de Bismarck est là pour légitimer le dédain de cette force, mais, d'abord, tout le monde n'est pas M. de Bismarck ni ne dispose des circonstances et des moyens dont il dispose ; et puis il n'est pas vrai que le rôle de défenseur de l'humanité soit sans profit. L'humanité, c'est au moins un mobile que les hommes d'État peuvent employer pour déterminer un

mouvement favorable à leurs intérêts. Il y a beaucoup de gens humains dans tous les pays, et personne n'oserait plus aujourd'hui se prononcer contre l'humanité. Une nation qui prendrait la défense de l'humanité servirait ses intérêts positifs, en même temps qu'elle acquerrait un grand prestige. Or, c'est à la France qu'il appartenait de plaider la cause humaine. Elle n'espère ni ne désire aucun morceau de terre ottomane. Quand je disais que personne n'a parlé au nom de l'humanité, j'oubliais l'Angleterre; mais elle s'était, au préalable, retiré toute autorité et créance. Elle a gémi sur la barbarie du Sultan; les bouches pleines ont mauvaise grâce pour gémir.

La politique de la France, donc, s'inspire à la fois de ses intérêts et d'un idéal qui, loin de contredire ces intérêts, les sert à merveille. Elle convient à un pays qui n'a point perdu l'ambition de faire grande figure dans le monde, et devant lequel ne s'ouvre aujourd'hui aucun horizon clair. Comme la protection des églises et celle des nationalités s'y confondent, elle est vraiment nationale; tous les partis y trouvent leur compte; c'est la politique de la France des croisades et de la France de la Révolution.

Ainsi la France et la Russie n'ont point les mêmes vues dans la question d'Orient, mais, encore une fois, il faut bien admettre, dans une alliance, la possibilité et la légitimité de divergences, en dehors des termes précis et de l'objet spécial du pacte conclu. France et Russie ne sont pas des personnes mystiques, à s'aimer d'amour pur. Cette conception répandue parmi les bonnes gens est trop simple et elle n'est pas sans péril. France et Russie sont de réelles personnes; elles ont une affaire en commun, puis chacune, comme c'est son droit de puissance souveraine, a ses affaires particulières. Dans le cas présent, si la politique russe et la politique française avaient été absolument inconciliables, l'embarras eût été grand, mais elles ne l'étaient pas, puisqu'il y a, sur le point essentiel, c'est-à-dire sur le maintien au moins provisoire de l'Empire ottoman, accord entre les deux puissances.

Cependant, il semble bien que notre politique traditionnelle

a été abandonnée par nous. Nous paraissons n'avoir été ni des conseillers énergiques du sultan, ni des partisans décidés des réformes, ni des protecteurs de chrétiens, ni des amis de nationalités, encore moins des défenseurs de l'humanité. Dans toutes les négociations, au moins dans toutes celles qui sont connues, on ne voit rien qui soit de nous et porte la marque française. Notre personnalité, on dirait qu'elle s'est évanouie.

Pourquoi? Et n'est-ce pas la conséquence d'erreurs commises?

D'abord notre diplomatie n'avait-elle pas un préjugé en faveur de la personne même du Sultan, préjugé d'autant plus funeste, que cette personne est la cause principale de l'effroyable crise; on a pu dire, en effet, que la question d'Orient, en l'espèce actuelle, est surtout la question du Sultan.

Ensuite, notre gouvernement ne s'est-il pas privé d'une force, en traitant pour ainsi dire en tête à tête avec le gouvernement russe, l'opinion française demeurant muette et les Chambres se taisant ou à peu près? L'Empereur de Russie, par cela même qu'il est venu en France, et par certaines démarches où il a montré son grand tact politique, a prouvé qu'il prend la France pour ce qu'elle est, c'est-à-dire pour un pays libre et républicain. Pourquoi notre gouvernement ne s'est-il pas hardiment conduit comme un gouvernement libre et républicain?

Le pays a été mal informé des événements qui se sont produits. Pourquoi des publications qui nous étaient dues et qu'il aurait fallu répandre ont-elles été tenues secrètes? Pourquoi cette conspiration du silence, si fortement organisée, et dont certains détails sont invraisemblables? On a voulu éviter des manifestations qui se seraient produites assurément: la France n'aime pas les massacreurs; elle s'intéresse aux faibles que l'on tue. En 1860, un grand mouvement généreux se manifesta en faveur des chrétiens massacrés en Syrie. Depuis, nos malheurs nous ont rendus prudents, il est vrai, mais ils n'ont pas tué en nous l'humanité, ni le sentiment de notre dignité nationale particulière. A propos de ces manifestations, la politique française en Orient, moitié pratique, moitié sentimentale, aurait été expliquée au

pays, qui comprend vite et bien ce qu'on prend la peine de lui expliquer.

Ce mouvement d'opinion aurait été très utile dans les négociations au gouvernement qui aurait pu invoquer l'opinion française, comme le gouvernement anglais invoque l'opinion anglaise. En présence d'un tout-puissant souverain, c'est peu de chose qu'un ambassadeur, un ministre, voire même un ministère, chose si fragile en France.

De ces erreurs, parmi lesquelles il y a de l'anachronisme, de vieilles mœurs et du vieux jeu, et qui pouvaient être évitées, sans compromettre en rien notre entente avec la Russie, quelles seront les conséquences ? Notre politique dans les affaires orientales n'a-t-elle pas été subordonnée ? notre influence en Orient n'est-elle pas compromise et notre honneur diminué ?

Le savoir, c'est très pénible assurément ; ne pas le savoir, ou feindre de l'ignorer, ce serait extrêmement dangereux, comme sont dangereuses les pentes douces, où l'on n'est pour ainsi dire pas averti que l'on descend, mais où l'on descend tout de même.

ERNEST LAVISSE.

L'Administrateur-Gérant : ÉMILE NORBERG.

DERNIÈRES ÉTAPES

Arrivés le 19 août 1893 à Tsékou, nous avions terminé l'exploration, que nous nous étions proposée, du Haut-Mékong; il s'agissait de rentrer. Après avoir discuté divers projets, nous nous sommes arrêtés à celui-ci : nous piquerons dans l'ouest à travers la région inconnue entre la Chine et les Indes ; en route, nous aurons peut-être la chance de résoudre le problème des sources de l'Irraouaddy ; si nous réussissons, nous aurons tracé la voie la plus courte, non encore suivie, de Chine aux Indes.

Nous avons recruté des porteurs à Tsékou, grâce aux bons offices des missionnaires; nos nouveaux serviteurs, la plupart Tibétains et chrétiens, Anio, Louréti, Mathias, Petolou, etc., se sont trouvés être des hommes d'un dévouement et d'un courage admirables. En deux mois de marche, nous avons gagné la branche occidentale de l'Irraouaddy, le Nam Kiou, qui coule dans la plaine de Kampti.

Durant une semaine il nous a fallu lutter contre la rapacité des Thaïs de Kampti et de leurs chefs. Ce n'est qu'après nous être laissés rançonner que nous avons pu partir le 25 novembre. Nous avons à traverser la chaîne qui sépare le bassin

de l'Irraouaddy de celui du Brahmapoutre; de l'autre côté nous trouverons enfin le terme du voyage, les Indes!

***

26 novembre. — Nous commençons à monter sous bois par un sentier assez bon jusqu'à un col de 1 300 mètres.

A Singleng, de mauvaises nouvelles viennent assombrir notre horizon; d'abord, une partie de nos porteurs sont fatigués et obligés de s'arrêter sans cesse; puis la traversée des montagnes qui devait, au dire des gens de Kampti, prendre dix jours, semble devoir s'allonger singulièrement. On nous dit maintenant qu'il nous faudra dix-huit jours de marche jusqu'à l'Assam. Nous voilà donc avec quinze ou dix-huit jours de marche en montagne en perspective, sans trouver habitants ni villages, et avec des porteurs fatigués. Je crois que nous nous en tirerons, mais ce sera dur.

27 novembre. — Ce matin, le brouillard qui nous enveloppe se déchire, découvrant la grande chaîne.

Effets superbes de cette belle matinée : les lignes des montagnes sont bien tranchées, les reliefs apparaissent mieux que dans l'après-midi. La teinte blanche de la neige fraîche sur les rochers sombres s'harmonise merveilleusement avec la clarté du ciel. Des nuages cachent le pied des montagnes. Elles surgissent entre ceux-ci et le ciel, comme des visions aériennes.

Les porteurs arrivent deux par deux, ayant couché où la nuit les a pris, sans abri, sans feu, sans dîner. Et ils sont tous abattus. Espérons que ce moment de découragement ne sera que passager; il va bien falloir se remettre en route, et pour deux semaines; je crois que les hommes pourront donner encore ce coup de collier : il y a les Indes au bout.

Les mauvaises nouvelles viennent rarement seules; nous apprenons que trois de nos porteurs kioutsés nous ont quittés au petit jour. Un des anneaux de la chaîne des interprètes est rompu, nous ne pourrons probablement causer avec le guide que par signes. Celui-ci nous fait comprendre qu'il fera son possible pour trouver des hommes; toute la journée, c'est un va-et-vient d'émissaires avec le village voisin, sans résultat.

Je fais expliquer tant bien que mal par Joseph, notre interprète, que nous paierons les porteurs. J'ai peur qu'ils ne s'imaginent être pris en corvée, et que cette perspective ne les effraie. Mais les Kioutsés se chargent eux-mêmes bien vite de dissiper ma crainte : ils demandent cinq roupies par homme et par jour et, bien que nous n'ayons pas encore donné ce prix, il faut en passer par où ils veulent.

Une partie de l'après-midi est consacrée par les Kioutsés à fabriquer des hottes pour leurs charges; c'est vite fait. Les femmes décortiquent le riz sans s'arrêter, c'est un bruit de pilons qui pourrait nous faire croire être dans quelque mine.

28 novembre. — Je réprimande nos hommes, qui, de crainte de voir augmenter leurs charges, ne s'occupent pas de chercher un supplément de riz. Ils me paraissent d'une insouciance qui me stupéfie. Il nous faut au moins seize jours de vivres ; à mesure que les charges diminueront on pourra augmenter la longueur des étapes, c'est le seul moyen de nous en tirer. Nous continuons à jeter du lest. Briffaud trouve moyen de supprimer le bois de son lit et sa valise, c'est-à-dire une demi-charge, Roux, son manteau. Je fais jeter haches, marteaux, sacs en cuir : c'est peu, mais cela fait un peu de place.

Au départ, j'assiste à une curieuse scène de famille entre Kioutsés dans une maison du village : une jeune femme, qui porte un enfant sur le dos, prend trois fils de chanvre, en tresse une petite corde et l'attache en manière de bracelet au bras d'un porteur; celui-ci fait de même pour la jeune femme. Je pense qu'au moment de la séparation pour vingt et quelques jours, c'est un gage d'amour qu'ils échangent entre eux.

Nous campons à quatre ou cinq kilomètres de Singleng. J'admire la manière dont nos Tibétains allument le feu. Anio, qui se charge généralement de cet office, tâche de trouver, lorsque nous nous arrêtons sur l'emplacement d'un ancien campement, de tout petits morceaux de bois calcinés ou de minuscules charbons. De ces débris, il fait un tas au milieu duquel il place le morceau de mèche allumée au briquet, puis, faisant au-dessus une sorte de cheminée avec ses deux mains, il souffle en bas. Lorsque les charbons ont pris feu,

il place délicatement, une à une, des brindilles de bois sec sur le foyer et continue à souffler; quand la flamme apparaît, on met des morceaux plus longs, le feu est établi.

Dans la soirée, bien que la gaîté ne nous ait pas quittés — à quoi servirait de pleurer? — nous faisons des réflexions qui ne sont pas précisément couleur de rose. Nous n'avons avancé que d'une demi-étape et nous avons consommé un jour de vivres : il nous en reste quinze en nous rationnant. Que ferons-nous si le guide n'amène pas de porteurs?

29 novembre. — Le guide vient dans la matinée, et grâce à lui nous avons douze porteurs supplémentaires et quinze jours de vivres. Il faut partir sans perdre de temps.

Nous marchons le long d'un torrent dont l'eau bleu glauque coule au milieu des grands arbres ; c'est le Nam Lang, La route est mauvaise : tantôt on suit la berge même en escaladant des rochers, tantôt on marche dans le bois. Pour s'élever de la berge au bois on fait des grimpettes presque à pic en s'aidant des racines.

Vers quatre heures, nous traversons le torrent sur un petit radeau de bambou qu'un Kioutsé manœuvre avec un demi-bambou. L'eau est tranquille et très profonde.

Nous campons sur un banc de galets. On remarque en plusieurs endroits des espaces entourés d'enceintes de petits piquets de bambous entrecroisés. Les voyageurs disposent cette enceinte contre les tigres et les panthères ; mais je crois qu'ils y attachent quelque idée religieuse, car la protection serait absolument insuffisante contre les bêtes féroces.

Le voyage ne s'annoncerait pas trop mal si quatre de nos hommes n'avaient la fièvre, qu'ils ont dû prendre à Kampti. Le plus jeune de la bande, Louréti, surtout nous inquiète, il avance difficilement. Anio, avec son bon cœur, ajoute à sa propre charge la valise légère que portait Louréti. Nous distribuons aux malades des chemises de flanelle, de la quinine et deux poulets. Nous ne pouvons, hélas ! faire plus : il faudra qu'ils continuent, et nous avons le cœur serré en pensant qu'au terme même du voyage il pourrait arriver malheur à un de ces hommes qui, par leur soumission, leur aide et leur dévouement, ont gagné tant de titres à notre affection.

1er décembre. — Nous remontons la vallée du Nam Tsaï par un sentier sous bois assez bon. On y trouve les traces de cantonniers auxquels nous ne sommes pas habitués. Les travaux des ponts et chaussées sont faits ici par des rhinocéros qui par leurs passages aplanissent et élargissent le sentier. Poulanghing — c'est le nom du guide — m'explique que ce sont des rhinocéros à deux cornes et que leur chair est très bonne.

Dans cette marche sous bois, nous arrivons à une petite clairière où une source s'étale pour former un espace boueux comme une bauge de sanglier. Sur un grand arbre, à une dizaine de mètres de hauteur, est disposée une petite terrasse en bambous où un chasseur peut attendre la venue à l'abreuvoir des rhinocéros ou des tigres; du haut de son « méchaume » il ne court pas grand risque.

A l'endroit où nous déjeunons, deux charges de riz sont placées sous un abri, elles ont été mises là en vue de leur retour par des gens qui sont partis pour l'Assam. Il semble que ces vivres aient été placés sur notre route par la Providence; il serait bien tentant de nous en approprier une partie. Anio nous déclare que nous n'avons que treize jours de provisions et, d'après le guide, il nous faudra bien quinze étapes pour atteindre le premier village. Il n'y a pas à hésiter. Anio prend un jour de vivres, que nous remplaçons par des roupies.

Dans la journée, nous passons une petite montagne; la crête est à 1 971 mètres. Auprès du camp, nous retrouvons des objets ayant appartenu à un voyageur; on dit que le possesseur a été mangé par un tigre. Les traces de ces animaux sont nombreuses. Nam, qui a entendu les cris d'un petit cerf, prétend que c'est le rugissement d'un tigre, et il amuse les hommes en essayant de reproduire le cri.

2 décembre. — Le matin, à travers les arbres de la crête, nous apercevons immédiatement devant nous la grande chaîne de séparation du bassin de l'Irraouaddy et du Brahmapoutre : ce sont des monts élevés se terminant par de grands pics rocheux à demi couverts de neige.

Le guide nous montre dans le nord-ouest, à la tête de la vallée qui est à nos pieds, un abaissement de la chaîne : c'est là que nous devons passer. A la halte du déjeuner une pluie

de mauvaises nouvelles vient s'abattre sur nous. C'est d'abord Roux qui a la fièvre ; il arrive fort tard, se traînant difficilement, en proie à un fort accès ; il a été pris à la montée, peut-être à la suite du froid de la nuit. Briffaud a aussi un peu de fièvre, mais c'est moins grave. C'est ensuite Tatou dont le pied s'est enflé par suite d'une piqûre et qui avance avec peine tout en pleurant. Le petit Mathias s'est coupé profondément le doigt et en paraît très ému. Joseph, de son côté, a une grosseur à l'aine. Nous sommes obligés de nous arrêter ; encore une demi-journée perdue. Devrons-nous revenir sur nos pas? Il faudra prendre une décision demain. La situation n'est pas gaie, et en songeant à mes compagnons et à nos hommes je me sens pris d'une envie de pleurer que je refoule au plus profond de moi-même. Pour le moment essayons de diminuer encore nos bagages. Une valise peut être supprimée. Les objets qui en font partie sont mis en loterie pour nos hommes, ce qui les amuse beaucoup.

C'est Petolou qui gagne le gros lot : une jumelle. Quant à mes pauvres petits volumes de Victor Hugo et de Musset, compagnons de nos peines et de nos plaisirs pendant de longs mois, et souvenirs de la patrie, j'en vois avec peine les feuillets écartelés allumer le feu des sauvages ; les étiquettes pour oiseaux et les bandes pour photographies sont transformées en rouleaux que les Kioutsés se mettent dans les oreilles ; les pages du dictionnaire des rimes déchirées feront du papier à cigarettes. Il faut se résigner ; estimons-nous heureux si nous n'avons pas de déboires plus cruels.

Avant le dîner, tous les hommes passent à la visite. Chacun se plaint de quelque chose : avec de la kola, des pilules d'opium et de la quinine, j'arrive à les contenter, mais la provision de remèdes touche à sa fin.

3 décembre. — Roux n'a plus de fièvre, heureusement ; il est un peu fatigué de la secousse d'hier. Nos hommes tiennent encore, nous pourrons donc nous mettre en route. Si nous n'avons plus l'ennui de marcher dans l'eau et de risquer à chaque pas une entorse sur des pierres glissantes, nous trouvons un autre inconvénient à traverser les bois. Le chemin n'est pas débroussaillé et il faut continuellement que ceux qui

vont devant s'arrêtent pour couper des bambous ou des lianes. La lenteur de la marche permet aux traînards de nous suivre de près, et on arrive à faire l'étape et à voir tout le monde au camp avant la nuit.

En route, nous effrayons de grands hornbills au bec énorme qui passent sur nos têtes en produisant, avec le battement de leurs ailes, un bruit analogue à la chute d'une avalanche ou à un roulement de tonnerre.

A deux endroits, nous voyons des huttes abandonnées ; parmi les voyageurs qui franchissent ces chaînes, plusieurs doivent rester en route, victimes des tigres. Je me demande comment les premiers hommes qui se sont risqués à travers ces massifs ont pu faire. Peut-être a-t-on avancé peu à peu, les nouveaux venus profitant de l'expérience de leurs prédécesseurs, et chacun, l'un après l'autre, gagnant du terrain, jusqu'à ce qu'enfin la route fût marquée d'un côté à l'autre.

Dans la journée, nous nous sommes encore élevés de près de cinq cents mètres. Le temps s'est rafraîchi, les eaux du torrent sont très froides, le thermomètre ne marque que 7 degrés.

4 décembre. — Roux a été repris de la fièvre toute la nuit, et le jour le trouve encore souffrant et dans l'impossibilité de marcher. Briffaut, qui n'a pu fermer l'œil, a également un peu de fièvre. La situation s'empire. Que faire? Je décide d'envoyer en avant les hommes les plus faibles avec Seran-Seli à leur tête ; le guide et les Kioutsés, sauf deux qui connaissent la route, les accompagneront. La distribution des vivres est faite, on a pour neuf à dix jours de riz en n'en prenant que trois écuellées par jour. Je remets à Seran-Seli un peu de quinine et de la kola en petits paquets. Quoique nos hommes aillent généralement mieux, nous sommes inquiets de la santé d'un vieux chrétien, souffrant du cœur ; il cause peu et va dodelinant de la tête, comme plongé en de profondes réflexions, tandis que son œil reste fixe, comme immobilisé par la terreur ; ses jambes sont enflées, il a l'air d'un agonisant. Pauvre vieux ! Pourvu qu'il arrive au village, nous le sauverons.

Les hommes les plus forts, les boys, moi, Joseph et mes compagnons malades, nous resterons la journée ici. C'est la limite de ce qu'il nous est permis de faire pour laisser reposer

Roux et Briffaut sans compromettre par trop le salut de tous. Je passe toute la journée à les soigner et à conférer avec eux, Joseph et Anio sur ce qui reste à faire.

Voici ce que nous décidons : demain nous partirons. Si mes compagnons sont dans l'impossibilité de se mettre en route, ils resteront en place avec trois hommes et douze jours de vivres. Nous-mêmes serons à la ration et garderons sept jours de vivres avec nous. Quand mes compagnons le pourront, ils se mettront en route. Je m'occuperai d'envoyer des vivres au-devant d'eux, dès qu'il sera possible. On pense s'il m'en coûte de laisser ici deux compagnons malades, loin de tout, avec si peu de ressources. Eux-mêmes m'ont supplié de partir : je ne ferais qu'ajouter inutilement une bouche à nourrir, au lieu qu'en allant aussi vite que possible au village, je puis hâter l'achat et l'envoi de provisions.

Nos hommes ont occupé leur journée avec des petits riens qui les distraient. Anio, ayant trouvé une feuille de papier, écrit du tibétain. Le grand Mathias produit un dessin informe. Petolou attrape un insecte imitant une feuille d'arbre, et ce sont des exclamations de surprise, des « allais ! » d'étonnement qui retentissent à l'envi. Notre troupe, païens et chrétiens, est vraiment parfaite, j'admire son calme et sa sérénité. Nous sommes vingt-deux au camp, tous prêts à rester auprès des malades. Les hommes valides offrent même de les porter à tour de rôle sur leur dos ; mais dans des routes à peine débroussaillées, avec des coudes brusques et des passages difficiles, on ne peut songer à organiser des litières. Quand je parle à Anio de la possibilité de laisser les malades avec trois hommes en arrière, il fond en larmes. Malgré mon inquiétude, je le rassure en lui expliquant qu'il serait plus dangereux encore de faire marcher les malades dans l'état où ils sont.



5 décembre. — Roux, quoique un peu mieux, préfère ne pas partir. Briffaud, encore très fatigué, se décide à se mettre en route. Nous laissons donc Roux avec deux hommes, Joan et Mathias. Nous procédons au partage de quelques soupes comprimées, des bougies, des remèdes, du tabac qui nous

restent et nous quittons notre ami, après nous être embrassés non sans quelque émotion. Sans doute, il pourra partir dans deux ou trois jours et trouvera facilement la route que nous marquerons; néanmoins, Dieu seul sait ce qui peut arriver, et je ne serai vraiment content que quand je verrai tout le monde réuni dans le premier village d'Assam.

Toute la journée, nous marchons sous bois. La petite colonne en route n'a pas un aspect très séduisant. On sent chez chacun la hâte d'arriver. Je plains particulièrement les deux Kioutsés qui, à chaque halte, s'assoient, les coudes sur les genoux, frissonnant de tout leur corps.

On campe sur la rive gauche du torrent. C'est l'étape ordinaire. Un énorme rocher se dressant au milieu du bois offre un abri naturel contre la pluie. Auprès de là, cinq à six petits autels, formés d'un carré de bambous entrecroisés sur quatre piquets, portent un petit cône de riz, offrande que font les voyageurs au génie de la montagne pour avoir un beau passage.

Le soir, chacun paraît plus gai, et les conversations reprennent leur entrain habituel. Notre chien Boursica, qui trouve la température trop fraîche, vient se serrer contre nous. En voilà un qui a hâte d'arriver dans un lieu où l'on mange de la viande! Il fait maigre pitance maintenant, ce qui ne l'empêche pas de courir en route dans le bois et de donner joyeusement de la voix derrière quelque cerf ou quelque singe.

6 décembre. — Avant de partir nous écrivons sur un morceau de papier le bulletin de la journée, pour que Roux, dans sa solitude, prenne courage.

La journée est terrible, terrible en mauvaises nouvelles, terrible à cause des angoisses par lesquelles nous passons. Le riz est long à cuire; nous partons tard. Il fait très froid et nous grelottons. Joseph, à son tour, se plaint d'un peu de fièvre.

Vers 2 200 mètres, nous commençons à trouver les conifères que nous n'avons plus vus depuis longtemps. A notre gauche se dessine la grande chaîne blanche de neige fraîche. La montée est assez raide. Nous arrivons à la neige; elle nous vient à la cheville. On ne voit plus que des rhododendrons bas qui montent jusqu'à la crête. Encore un effort... Voici le col!

Derrière nous la vallée du Nam Phun gan, la grande dépres-

sion de Kampti, et un amas de montagnes, à droite desquelles on aperçoit une ligne blanche, la chaîne de séparation des vallées de la Salouen et du Kiou Kiang, qui ne portait pas de neige lors de notre passage. Devant nous, une vallée se creuse dans les montagnes; c'est celle de la Dapha. Nous en avons fini avec le bassin de l'Irraouaddy et nous mettons le pied sur la terre des Indes. Ce sont les Indes, les Indes merveilleuses, qui ont fasciné à travers les siècles les conquérants depuis Alexandre jusqu'à Napoléon Ier. Il nous semble que nous aussi nous sommes des conquérants : en ouvrant une nouvelle route pour descendre dans les plaines des Indes, nous faisons une campagne, pacifique celle-là. J'ai peine à croire que nous soyons presque arrivés au terme de notre voyage, que nous ayons réussi, nous Français, à réaliser le rêve de tant d'Anglais : trouver la route la plus courte de Chine aux Indes, que nous ayons entièrement rempli notre programme, exploré le Mékong chinois et débouché sur les Indes tout en fixant les sources d'un grand fleuve anglais, l'Irraouaddy.

Au col nous ne nous apercevons pas que nous avons changé de région. Nous sommes dans la neige; on ne voit que des montagnes et des bois; et nos misères ne font qu'augmenter. Voilà pourtant la dernière grande chaîne franchie. Les Kioutsés nous disent que maintenant on descend et que d'ici au village il n'y a plus qu'une petite montagne insignifiante.

Après avoir passé le col, on nous annonce que, la fièvre de Joseph ayant augmenté, il s'est couché en route, loin derrière. La situation est embarrassante. Le laisser là, c'est sa mort certaine; lui envoyer un homme avec quelques vivres et son lit, c'est peut-être simplement risquer une vie de plus. De quelque côté qu'on retourne la question, la solution paraît difficile. Anio se dévoue : il pose sa charge, et retourne en arrière, disant qu'il ramènera Joseph. Nous abandonnons une marmite et quelques vivres au vaillant Anio. Ce qu'il va tenter, je ne croyais pas de mon devoir de le lui demander, mais je ne puis le détourner de son projet généreux. A la grâce de Dieu!

Pour nous, nous ne pouvons rester dans la neige, il faut avancer. Nous nous arrêtons pour camper à une petite terrasse où l'autre caravane a couché. Deux hommes ont été laissés, Tatou et Agathon; ils nous apprennent une bien triste

nouvelle : le vieux chrétien malade la veille a disparu. En vain l'avait-on soulagé de toute sa charge ; hier soir, au camp, on ne l'a plus revu. Toute la matinée, Seran-Seli l'a cherché, hélas ! en vain.

Quelle fraternité entre tous ces hommes ! Un païen, n'habitant pas d'ordinaire Tsékou, n'hésite pas à chercher un de ses camarades pendant une demi-journée, quoiqu'il ait encore toute une étape à faire avec sa charge sur le dos ! Il n'y a plus d'espoir à garder. Voilà un deuil dans notre caravane. Un membre de la famille a disparu, et nous avons tous les larmes aux yeux. Comment est-il mort ? Peut-être de froid et de faim dans quelque trou dont il n'a pu sortir, et où il a revu en esprit les visages des six enfants qu'il laisse à Tsékou ? Peut-être, dans l'état où il se trouvait, aura-t-il été enlevé à la vie sans ressentir les angoisses de la mort ? Nous n'aurons pas la consolation de planter une croix sur sa tombe. Il faut nous résigner à laisser le cadavre aux bêtes féroces.

Le soir, après le dîner, les hommes s'agenouillent en cercle autour du feu, tous tournés vers Tsékou ; la lune s'est levée, et le vent de neige agite la cime des arbres. Pendant que nous grelottons, les Tibétains, les jambes nues, sans coiffure, la tchoupa ouverte sur la poitrine, récitent les longues litanies pour le pauvre vieux défunt. Quelques-uns pleurent silencieusement. Je me sens profondément impressionné par le spectacle si grand de ces hommes simples priant avec conviction. Nous mêlons nos prières et nos larmes aux leurs, et je songe, en les regardant s'endormir confiants dans le lendemain, qu'ils sont encore heureux dans leur misère, puisqu'ils croient.

7 décembre. — Joseph et Anio sont heureusement revenus. Briffaud est éreinté, un des hommes a mal partout. J'ai, néanmoins, la satisfaction de voir tout le monde se remettre en route.

Les hommes, par une sorte de respect pour le mort, laissent sur place les couvertures du vieux.

L'étape est courte, nous descendons camper auprès du Dapha ; il fait beau temps et chaud, et, avec le soleil, la gaîté revient aux hommes. Joseph va mieux. Je passe une partie de la soirée à causer avec lui. Il me fait remarquer que

la mort du vieux chrétien est peut-être un bien pour les enfants qu'il a laissés : si leur père était resté en vie, ils n'auraient sûrement pas vu la couleur de l'argent gagné par celui-ci.

8 décembre. — Nous suivons une partie de la matinée la rive gauche du Nam Dapha par un sentier sous bois. Je marche en avant, et je m'amuse, comme en un vrai rallie-paper, à chercher la bonne route au milieu des faux chemins et des sentes des animaux sauvages. On trouve les traces du passage de la première colonne aux bambous coupés et aux encoches faites aux arbres par les porteurs; nous montons à une petite terrasse où fument encore des restes de feu; des abris en bambou indiquent les places où ont couché les hommes; au milieu de la clairière, un morceau de bois taillé en mouké porte des caractères tibétains. C'est l'œuvre du savant Mathias qu'à son tour déchiffrera l'érudit Anio.

L'avis nous annonce que plus loin il n'y a pas d'eau. Les hommes font cuire et mangent leur repas. Nous repartons, tous portant en bandoulière des tubes de bambou pleins d'eau.

En route, nous voyons un gros singe se balancer dans les branches d'un arbre; on me passe un fusil, et j'ai la chance de le tuer. J'avoue que je regarde ce gibier plutôt avec les yeux d'un affamé qu'avec ceux du naturaliste. C'est une bonne aubaine qui nous tombe du ciel. Et, de fait, la vieille guenon, bien qu'elle ait la chair dure, est partagée le soir entre nous et les hommes, et disparaît sans qu'un morceau en soit perdu.

Après une assez longue montée, nous nous arrêtons pour camper sur une crête, lieu d'arrêt d'autres voyageurs. Des tubes de bambou restés sur place prouvent que nous ne sommes pas les seuls à avoir porté notre eau. Les hommes n'en peuvent plus, chacun s'assoit, sa charge sur le dos, pour souffler, sans parler. Plusieurs ont encore la fièvre; c'est un abattement général. Il faut pourtant donner tout l'effort possible : c'est maintenant la vraie lutte pour la vie; rester en arrière serait la mort. Il n'y a plus que deux jours de vivres et si, par malheur, les premières maisons sont encore à quatre jours d'ici, la situation sera très critique.

J'admire encore le bon cœur d'Anio. Il craint que les vivres ne nous manquent.

— Pour nous, dit-il, cela ne fait rien, nous pouvons marcher quelques jours avec nos charges sans manger, mais les Tajens ne le peuvent pas.

Je le rassure et lui dis que si les porteurs peuvent se passer d'aliments, à plus forte raison nous le pourrons. Au soir, je fais tirer un coup de fusil. Des pas de tigres, coupant les traces de nos hommes passés aujourd'hui, me montrent que ces animaux ne doivent pas être loin de ce passage, et je n'ai pas ici envie de recevoir la visite de ces vieilles connaissances que je cherchais aux Indes.

9 décembre. — Nous n'avons plus qu'un jour de riz et le déjeuner de demain matin. Anio envoie au petit jour nos deux Kioutsés avec mission de rejoindre la colonne qui nous précède et qui a deux jours de riz de plus que nous, et de lui dire de nous en laisser un peu en route.

Nous marchons tout le temps le long d'une crête. Dans l'après-midi, une éclaircie à travers les arbres nous montre au loin la fin des montagnes, une grande plaine qui s'étend à perte de vue. La Dihing déroule au milieu son large ruban. C'est là qu'il faut arriver, que nous trouverons un village.

10 décembre. — Le matin, près du camp, Sao tue au winchester un petit singe de la même espèce que celui d'hier. Le gibier est on ne peut mieux accueilli.

Nous continuons à descendre par un sentier étroit sur une pente rapide coupée de nombreux éboulements et tant bien que mal débroussaillée par les gens qui nous ont précédés. La marche est difficile. Elle se continue dans le lit d'un torrent et c'est encore la descente fatigante, de roche en roche, avec des chutes fréquentes, que nous connaissons déjà.

Voici de la fumée sur la droite, c'est le lieu de campement de la première colonne. A un bambou orné de feuilles de bananier est suspendu un petit sac de riz laissé par Seran-Seli ; nos Kioutsés l'ont donc rejoint. Nous avons ainsi un repas qui est pris tout de suite. Tatou est resté en arrière. Nous laissons Petolou, qui est fatigué, l'attendre, ils passeront mieux à deux la nuit. Pour nous, il faut aller de l'avant.

On arrive à la rive droite d'un gros torrent d'une quaran-

taine de mètres de large dont nous suivons la vallée. Trois petites pierres, superposées en pyramide sur les deux rives, nous indiquent qu'il faut ici passer le torrent pour éviter des rochers à pic qui, par places, bordent une rive. Ces passages à gué ne sont pas séduisants. L'eau est froide, le courant fort et on entre jusqu'au ventre.

On marche rapidement, presque au pas de course. On a hâte d'arriver au petit village qu'on espère découvrir à chaque coude de la rivière. Hélas, nous tombons sur un banc de sable où s'arrêtent les traces de pas! Quelques troncs d'arbres s'avançant jusqu'au milieu de la rivière indiquent qu'on a tenté un pont : c'est donc encore un passage obligatoire. Mais la nuit va venir, je fais arrêter les mafous pour camper. Les hommes n'ont rien à manger, on se chauffe autour du feu, on boit beaucoup de thé, et malgré la triste situation où se trouve notre troupe, j'ai le plaisir d'entendre quelques Tibétains chanter. Je n'ai pas trop de craintes; j'ai l'espoir que, la faim nous donnant des ailes, nous arriverons au village où nous rejoindrons la première colonne, qui ne doit pas avoir plus de trois heures d'avance sur nous.

Si j'étais d'humeur à admirer en ce moment la nature, je serais émerveillé du spectacle que nous avons au coucher du soleil. Derrière nous, l'échancrure de la vallée, dont les arbres de la rive garnissent les côtés, est remplie par une partie de la grande chaîne d'où nous sommes descendus. C'est un fond à teintes violacées, comme lavé à grands coups de pinceau, avec au-dessous une neige rosée légèrement. Nous voyons, peut-être pour la dernière fois, la chaîne qui continue les monts du Dzayul et marque la frontière des Indes.

11 décembre. — Nous abandonnons la tente et une partie des bagages. Il faut, coûte que coûte, s'alléger.

Les hommes reconnaissent le pont ébauché sur la rivière. L'eau semble profonde, personne ne se décide à passer. Les uns vont plus loin chercher un chemin dans le bois pour éviter les rochers à pic qui arrêtent la marche. D'autres reviennent sur la route d'hier, espérant trouver un passage.

Après plusieurs tentatives infructueuses, tout le monde revient au point où la première colonne a passé. Nos hommes,

sans poser leurs charges, se tiennent sur le bord et semblent attendre. Je suis obligé de leur dire que regarder n'avance pas beaucoup les affaires; mieux vaut tenter quelque chose. On commence à abattre des arbres, nous essaierons un radeau.

Sur ces entrefaites, Sao se met bravement à l'eau et réussit à atteindre la rive droite, ayant de l'eau jusqu'aux aisselles. Il faut le suivre : c'est ce que chacun fait après s'être déshabillé. Le courant n'est heureusement pas très fort, mais l'eau est froide et l'impression très désagréable. On arrive tant bien que mal de l'autre côté, le bas des charges un peu mouillé.

Le reste de la journée se passe à suivre la vallée de la rivière. Tantôt on marche sur les rives en sautant de pierre en pierre; dans les anses, on trouve des bancs de sables jonchés de troncs d'arbres déposés par les eaux comme des épaves. Tantôt on entre sous bois et on grimpe ou l'on descend pour couper des promontoires que forme le coude de la rivière. Le chemin est alors parfois fort mauvais, même dangereux.

En maints endroits, il faut glisser le long de bambous disposés en échelle, en se cramponnant aux arbres et aux racines pour ne pas tomber. Le ventre creux, on se sent les jambes un peu molles et la tête vide. On marche comme en un songe, sans se rendre compte de ce que l'on fait. Anio est en avant de la colonne. J'admire cet homme, qui, parti depuis trois mois, ayant toujours porté une charge, n'ayant rien mangé depuis hier midi, avance si vite, son fardeau sur le dos, que je puis à peine le suivre. Lorsqu'il s'arrête, il chante à plein gosier ou siffle pour donner du cœur aux retardataires.

Ayant attendu ceux-ci dans l'après-midi, pour leur faire boire une tasse de thé, j'entends des cris en avant, puis un coup de fusil. Je repars aussitôt. Avec une jumelle, je distingue plusieurs hommes : il n'y a pas de doute, ce sont des gens de la première colonne, donc probablement du riz. J'annonce la nouvelle à nos porteurs affamés, qui repartent au pas accéléré.

Nous trouvons Anio assis avec un Kioutsé et Iayo, un des Tibétains qui nous précédaient. On nous a laissé deux jours de riz. Aussitôt, la marmite est mise sur le feu, et, quelques minutes après, je me vois mangeant une bonne pâtée de riz blanc avec plus de plaisir que je n'en ai jamais eu à déguster le plus fin dîner du café Anglais. Puis, on cause.

Les hommes que dirige Seran-Seli ont, eux aussi, été dans une mauvaise situation. Trois Kioutsés, porteurs de riz, se sont égarés, et ce n'est qu'aujourd'hui qu'ils ont rejoint la colonne. Le guide a, paraît-il, parlé de les faire tuer au retour. Je pense que ce n'est, comme disent les Chinois, que « póttoa ! » paroles blanches.

Nos hommes ont rencontré quatre chasseurs du petit village où nous devons arriver. Nous ne pourrons l'atteindre que demain soir, peut-être après-demain. Qu'importe ! puisque nous pouvons tenir jusque-là. Mais il faut songer à ceux qui sont en arrière, et d'abord à Petolou et à Tatou laissés dans la montagne hier. Qui ira leur porter des vivres ? La chose est dangereuse ; celui qui se chargera de cette besogne est sûr de rester un jour sans vivres, peut-être plus. Je ne puis forcer personne. D'un autre côté, si l'on ne va pas au-devant de ces malheureux, ils ont bien des chances de ne pas s'en tirer.

Au premier abord, la promesse d'une forte récompense ne me paraît avoir d'effet sur personne. Après les souffrances supportées, chacun s'estime si heureux d'être presque hors de danger, qu'il ne se soucie pas de revenir sur ses pas. Pourtant, le vieil Iayo se décide ; il repartira avec un Kioutsé et ravitaillera ses camarades. Pour donner un peu plus aux partants et à ceux qui sont en détresse, nous convenons de ne plus faire par jour que deux repas allongés de beaucoup d'eau.

12 décembre. — Presque tout le temps nous suivons la rive du Nam Dihing. La vallée s'élargit et les bras de la rivière forment de nombreux îlots. Sur le sable, on voit beaucoup de traces de bœufs sauvages. Dans la vallée, nous ramassons des citrons un peu acides dont les hommes se régalent.

Nous avons la surprise de quatre passages presque consécutifs de la rivière. Un petit abri sur la berge et un radeau nous indiquent ensuite la proximité d'habitants. La route s'engage sous bois. C'est un bon sentier, parfaitement débroussaillé, dans lequel on avance vite. Il nous mène à un champ de millet. Tout le monde pousse des cris de joie, on hâte le pas. Voici au-dessous de nous quelques maisons. Nous sommes en pays habité et hors d'affaire.

Après quatorze jours de désert, de bois où nous avons craint

d'être arrêtés par la faim, nous éprouvons un sentiment analogue à celui que peut éprouver, au bout d'une longue traversée, le marin à la ration, lorsqu'il découvre la terre.

Seran-Seli et le guide nous aperçoivent et viennent au-devant de nous. Un point noir vient ternir la joie générale : l'inquiétude que nous avons au sujet des hommes restés en arrière et de mon compagnon Roux. Ils risquent, eux aussi, de se trouver à court de vivres. On tient conseil. Aujourd'hui, il n'y a rien à faire, il faut décortiquer du riz. Quand nous en aurons, nous verrons ce que nous pourrons décider.

***

Le village où nous sommes est situé un peu avant le confluent du Nam Dapha. Bichi n'est qu'à deux jours d'ici. Bouniang — c'est le nom du village — est habité par des gens que nous n'avons pas encore vus. Le guide les appelle Khamangs; je découvre que ces Khamangs ne sont autre que des Michemis. Leur langage, à en juger par quelques mots que j'ai pu prendre, diffère totalement de ceux que nous avons rencontrés jusqu'ici. Je suis content d'avoir l'occasion de voir ces fameux Michemis, ces gens réputés si féroces, parmi lesquels les Pères Krik et Bourry ont trouvé la mort et qui, par la vallée du Dzayul, s'opposent à la marche des Anglais.

Ce sont des hommes au teint plus foncé que les Kioutsés; presque bruns, ils ont le nez large, les pommettes assez larges, le menton petit; leur type ressemble à celui des Païs. Ils portent les cheveux, comme les Païs, en chignon sur la tête. Pour vêtements, ils ont une redingote sans manches, ouverte devant, et descendant jusqu'aux genoux; un petit pagne est serré entre les jambes. Par-dessus la redingote, ils jettent parfois une étoffe sur l'épaule comme les Païs. Les étoffes sont brunes avec des raies foncées et de petits carrés brodés, ou bien entièrement rouge écarlate. Au-dessous des genoux, ils ont un anneau en fils cirés pris dans de petits cercles de cuivre. Le lobe de l'oreille est traversé par un tube de métal auquel est parfois suspendu un anneau. Ils ont en bandoulière un petit sabre à bout effilé, une sacoche en peau d'animal sauvage; leurs pipes de bois ou de métal sont droites.

Les femmes ont sur le devant des cheveux une plaque d'argent en croissant maintenue derrière par des cauries. Le petit chignon qui la surmonte est, de part en part, traversé par des aiguilles de bois. Quelques-unes ont autour du cou de larges cercles en fils de laiton ou des colliers en verroterie. Elles portent un petit gilet brun à manches courtes, échancré devant et derrière. Un grand cercle d'argent mince, auquel est attachée une petite plume de coq, est fixé à la partie supérieure de l'oreille.

Les habitations sont petites et sur pilotis. Hors du village je vois un tombeau curieux. Au milieu de perches de bambous portant des bannières en toile blanche, bleue ou rouge, se dresse une enceinte en planches de bois rouge qui s'élèvent du sol et vont s'écartant pour former ainsi une sorte de cuvette. Cette enceinte entoure un petit abri en bambou sur quatre piquets; il est surmonté d'un chapeau de paille et il couvre des toiles, un chapeau et un sabre. Sur une petite planchette sont placés un vase de bambou, une écuelle en métal, un peu de terre et un paquet enveloppé de feuilles de bananier. Devant ces provisions est suspendue une sonnette de bronze à la forme lourde. Hors de l'enceinte, vers l'est, une palissade de bambou carrée et hérissée de pointes enveloppe un petit espace de terre où sont aussi enfoncés des bambous effilés, la pointe dirigée vers l'orient.

13 décembre. — Au matin, reviennent d'un village voisin quelques-uns de nos hommes qui ont été chercher des provisions : ils sont suivis de gens drapés et coiffés comme les Païs et ayant un type semblable. Ce sont des Singphos. Un vieux, qui paraît être le chef, porte une longue toge en poulou tibétain; il nous apporte des poissons, des œufs et du riz.

Nous allons immédiatement faire un envoi à Roux. Deux Kioutsés partent accompagnés d'un de nos mafous. Ils pourront marcher six jours en arrière, et, en route, ravitailler Petolou, Iayo et Tatou. Pourvu que mon compagnon ait pu passer le col, il est hors de danger.

Nous avons fait le possible : il ne nous reste qu'à repartir. On traverse la vallée de la Dapha; venant du nord, la rivière coule en plusieurs bras au milieu d'un lit de galets qui peut

avoir près de cent mètres des deux côtés. Des herbes et des arbres occupent le fond de la vallée. Aux hautes eaux, la rivière doit avoir un cours imposant.

De l'autre côté de la Dapha, on arrive à trois longues maisons de vingt et quelques mètres chacune, comme à Melékeu. C'est Daphagang. L'accueil qu'on nous fait est d'abord froid. Je vois de nombreux cochons, des poulets, des canards, des chèvres, mais les habitants ne semblent disposés à rien vendre, et ne décortiquent même pas de riz. Après l'amabilité de ceux qui sont venus ce matin nous offrir des présents, je ne comprends pas ce changement de ton. Nous avons bientôt le mot de l'énigme. Le chef est riche et ne veut pas d'argent, mais il désire un certificat de nous et un objet européen. Qu'à cela ne tienne ! Le papier est vite rédigé, et il nous reste une jumelle dont nous nous défaisons sans peine. Aussitôt les visages de se dérider : cochons, poissons et canards arrivent.

Tout s'arrange. La fin du voyage s'approche. L'état de nos hommes est assez satisfaisant. Seran-Seli pourtant a un peu de fièvre. Le pauvre garçon, par ses allées et venues, a travaillé plus qu'aucun autre, et on peut dire que c'est à lui que nous devons une bonne partie du succès du voyage.

14 décembre. — Quand nous voulons partir, nous découvrons que nous avons fort peu de riz, à peine pour un jour. Les habitants, qui paraissaient si aimables hier, nous disent qu'il n'y en a plus. Inutile d'insister : nous partons avec la perspective de rester un jour sans manger, sauf la chance de trouver en route les hommes que nous y avons envoyés en avant.

Jusque dans l'après-midi nous suivons un splendide sentier sous bois. On aperçoit de grands singes. Nous faisons voler de grands hornbills, nous entendons aboyer un cerf et trouvons de nombreuses pistes d'éléphants toutes fraîches. Ces pistes ont l'inconvénient de faire de faux chemins, nous nous y trompons plusieurs fois.

Vers deux heures, les Kioutsés déclarent qu'il n'y a plus de route. Après avoir cherché de divers côtés, nous piquons dans l'ouest-sud-ouest au milieu d'un vrai bois de rotins piquants où l'on n'avance que lentement le coupe-coupe à la main. On débouche sur un torrent, et le reste de la journée,

nous reprenons l'exercice aquatique que nous ne connaissons que trop. Naturellement, personne n'est content. Nos infortunes ne sont pas finies et nous ne nous attendions guère à celle-ci.

En suivant le torrent, nous arriverons au Nam Dihing et, le long de cette rivière, à Bichi. Si nous n'étions pas pressés par le manque de vivres, c'est-à-dire par le temps, nous serions plus tranquilles. Nos hommes sont fatigués et, cette fois, abattus. Ils pensaient bien en avoir fini avec leurs misères. Encore une fois, il faut prendre sa mauvaise fortune le mieux possible; on allume les feux, on fait le partage du riz, on se sèche et l'on s'installe pour dormir à la belle étoile par un temps heureusement superbe.

15 décembre. — Le guide et un Kioutsé partent en avant au petit jour. Nous rejoignons le Nam Dihing; mais nous voilà bientôt arrêtés par une falaise en pouddingue, plongeant à pic dans la rivière. On ne peut songer à passer sur la rive gauche, on aurait de l'eau jusqu'au cou ; il faut contourner l'obstacle en se frayant une route dans le bois. La pente est très raide. On glisse à chaque pas. On ne trouve pas toujours des racines auxquelles s'accrocher, et à chaque instant on risque de dégringoler jusqu'en bas. Ajoutez à cela le danger de recevoir des pierres qu'involontairement font tomber ceux qui nous précèdent. Arrivés au faîte, il faut se frayer un passage à travers des épines. La falaise se prolonge encore assez longtemps à pic et l'on ne peut songer à descendre,

Tout à coup, nous apercevons en bas le guide qui vient au-devant de nous avec un autre homme. Près de la rivière, une cabane de roseaux. Quatre Singphos se livrent à la pêche. On nous vend du riz et une vingtaine de gros poissons, plusieurs pesant plus de cinq livres : ce sont de superbes masheers. A leur vue, mes instincts de pêcheur se réveillent. Si je n'étais si fatigué, et surtout si j'avais des lignes, avec quel plaisir j'essaierais d'accrocher un de ces monstres !

Notre cortège se grossit de ces pêcheurs : nous continuons dans le lit de la rivière. Bientôt, on rencontre une dizaine d'hommes de Mong-Pien et de Bichi. Après nous avoir salués de salams. la main au front, les villageois nous arrêtent un

peu plus loin, à un abri sur le sable à côté des galets, et nous apportent du beau riz, du sel et des piments.

Le soir, tout le monde s'assoit en cercle, on cause tant bien que mal. Nous nous informons surtout des ressources alimentaires que nous trouverons à Bichi ; il semble que ce sera un paradis.

16 décembre. — Nous partons au milieu de la bande des villageois. La vallée est très large, bordée de petits monticules boisés. Les montagnes sont au loin derrière, c'est le commencement de la plaine. Il faut, hélas ! passer encore à gué plusieurs bras du Nam Dihing. On nous mène au village de Pien où des vivres nous sont encore offerts. Nous sommes bien accueillis par un jeune homme qui a servi de guide à M. Wunthorpe en 1875, et plus tard à M. Gray.

De Pien, nous traversons le fleuve sur un radeau de bambou. Des gens tirent des coups de fusil en notre honneur, et on nous prie d'y répondre pour annoncer notre arrivée.

Quelques centaines de mètres, et nous voilà à Bichi, dont le chef, un vieillard à la figure ornée de barbe et de moustaches blanches, vient au-devant de nous. On veut d'abord nous installer dans une petite sala à l'entrée du village, mais nous expliquons que nous serons obligés de rester quelques jours pour attendre des retardataires, et l'on nous conduit dans une maison où nous serons mieux. De tous côtés, les présents affluent, du riz, du miel, des œufs, des poulets et des bananes. Nous restons trois jours à Bichi. Nous vivons dans l'abondance, le temps est superbe et, entre les conversations, les flâneries dans le village et les promenades autour, le temps passe vite. Les habitants sont toujours aussi aimables et les femmes, quoique laides, fort gaies. Elles fêtent Boursica auquel elles donnent continuellement à manger et dont elles connaissent le nom.

Le soir, autour du feu, on s'apprend mutuellement à compter en différentes langues. Il est amusant de voir ces gens ayant des dialectes si différents chercher à se comprendre ; c'est neuf langues qu'on manie ici ; chinois, tibétain, mosso, lissou, loutsé, thaï, singpho, michemi et hindoustani qu'on appelle ici monam.

Les maisons sont comme à Melékeu et à Daphagang. A l'extrémité des toits sont suspendus des tubes de bambou : l'un porte une chaîne en anneaux et des treillis de bambous. Sous le hangar, devant la porte, contre un pilier, sont fixées des têtes de buffles. Près des maisons, on voit des greniers à riz, et des jardins circulaires entourés d'une palissade. Sur la place, des piquets supportent des petites terrasses parfois ornées de feuillage; on s'en sert comme d'autels.

Hors du village, on voit des cônes en terre à plusieurs étages, comme à Kampti, des poteaux portant un oiseau de bois. Plus loin, un endroit débroussaillé sous les grands arbres, un espace où l'on se plairait à se promener et à rêver, semble consacré à la prière. Le long du sentier qui y mène, des troncs d'arbres, coupés longitudinalement, se font vis-à-vis, deux par deux; un troisième, au milieu, est dépouillé de son écorce jusqu'à mi-hauteur et celle-ci retombe en filaments. On remarque de petits autels, de grands poteaux piqués en terre en V ou des bambous en croix. Des palissades rectangulaires entourent un poteau central; il semble que ce soit la place du tombeau. En poussant nos promenades plus loin, nous trouvons des bois giboyeux, et nos Tibétains tuent plusieurs singes dont ils trouvent la chair excellente.

Le 17 décembre, nous voyons arriver Tatou, Iayo et Petolou : ils viennent un jour plus tôt que je ne l'espérais. Tant mieux! voilà une partie du troupeau rentré au bercail. Il ne reste plus dehors que Roux, ses hommes et ceux qui ont été les ravitailler.

Nos hommes nous racontent avoir vu, pendant plusieurs jours, sur la grève, les pas d'un tigre qui suivait régulièrement notre colonne, comme un requin attaqué au sillage d'un navire dans l'attente d'une proie.

Le 19, je retourne au delà de Pien, dans l'espoir de voir arriver mon compagnon. On ne voit rien, hélas! D'un autre côté, nombreux comme nous le sommes, nous ne pouvons séjourner plus longtemps à Bichi. Malgré la bonne volonté des habitants, ils ne peuvent plus nous ravitailler. D'un commun accord, nous décidons d'avancer dans la plaine, à étapes aussi courtes que nous pourrons, et de séjourner le plus longtemps possible dans les villages. Roux nous rejoindra et notre monde se nourrira facilement.

Le 20 décembre, nos gens se mettent donc en route. Sao, Joseph, moi et quelques Kioutsés ne partirons qu'après déjeuner. Bien m'en prit d'avoir attendu. J'entends tout à coup Sao crier : « Voilà monsieur Roux ! » « Loutajen ! » s'exclame en même temps Joseph. Je ne fais, naturellement, qu'un bond dehors, et nous voilà dans les bras l'un de l'autre.

Quelle joie de se retrouver ! Que d'émotions depuis le départ de Singleng ! Avoir été forcés de laisser loin de tout, avec peu de vivres, un compagnon malade accompagné de deux porteurs seulement ; avoir perdu un homme, vu les autres, brisés par la faim, sur le point de ne pouvoir continuer, en avoir laissé encore deux éreintés dans la montagne ; s'être trompé de route ; après tant d'angoisses, tant d'anxiétés, quel plaisir de se retrouver tous sains et saufs, réunis dans la plaine des Indes, c'est-à-dire dans un beau pays bien peuplé, traversé par de bonnes routes, avec un chemin de fer à cinq jours de marche !

Roux et ses hommes et ceux que nous avons envoyés ravitailler sont tous en bonne santé. C'est égal, ils peuvent se vanter d'avoir eu une fameuse chance et d'être sortis d'un bien mauvais pas. Le docteur est parti deux jours après nous, sans fièvre, mais faible. Au col, il a trouvé les traces de nos pas qui n'avaient pas été effacées par une neige fraîche. Au camp, après, il a fallu tirer un coup de fusil pour écarter un tigre dont les rugissements rapprochés étaient inquiétants. Au mauvais passage du Nam Dihing, Roux a été arrêté par une crue de la rivière. Joan a failli se noyer en essayant de construire un pont et a passé la nuit sur la rive droite, trempé, sans feu, ni vivres. Le docteur est revenu avec Mathias sur ses pas, a retraversé le gué précédent et a pu trouver un chemin dans le bois. Quelle situation pour eux d'avoir pu, toute une nuit, croire la route barrée par une rivière, alors qu'ils n'avaient plus que deux jours de vivres !

Tourmentés sur leur propre compte, ils n'étaient pas sans inquiétude non plus sur le nôtre. Voyant une partie des bagages abandonnés, ne rencontrant pas de colonne de ravitaillement, ils craignaient de nous trouver couchés quelque part à demi morts de faim. Pour comble de malheur, Joan et Mathias ont tour à tour été malades, et Roux a dû, pendant une partie du temps, porter une demi-charge.

Maintenant les misères sont terminées ; tous sont sains et saufs. Joan est si ému qu'il pleure à chaudes larmes, et quand tout le monde se rencontre à Khagan, nos hommes et les nouveaux arrivés, presque tous pleurent en silence, tant est profonde chez tous l'émotion de se retrouver après tant de périls et de craintes.

***

De Khagan, nous descendons facilement en quatre jours à Sadyia; l'accueil des habitants est partout excellent. Le chef anglais à qui nous avons envoyé un courrier dès notre arrivée à Bichi donne des ordres pour que nous soyons reçus aussi bien que possible et a même l'amabilité de nous expédier quelques conserves qui sont fort bien accueillies.

Le 21, nous trouvons des éléphants envoyés par le chef au-devant de nous. Nous voilà donc en route, pour la première fois, depuis bien longtemps, avançant par d'autres moyens que nos propres jambes. Je suis heureux de pouvoir installer sur un éléphant le pauvre Petolou, qui ne marche qu'avec peine, et nous éprouvons une certaine satisfaction à fumer tranquillement nos pipes, en nous sentant porter.

Les paysages rappellent assez ceux du Laos ; les maisons sont entourées de palmiers et de bananiers. Entre les villages, on traverse de grands bois et il me semble que je vais en un rêve au milieu des décors de *Lakmé*. Ailleurs ce sont des rizières au milieu desquelles des troupeaux de buffles s'effraient à notre passage et se rangent en bataille des deux côtés du sentier. C'est que nous formons un défilé qui n'est pas ordinaire, digne de figurer dans quelque acte du *Tour du Monde*. Nous sommes en tête avec nos éléphants, derrière nous se déroule le serpent de nos porteurs, leurs tchoupas grises contrastant avec la lumière qui nous entoure et les étoffes voyantes des Singphos. On dirait un cordon de prisonniers, une procession de moines ou de pénitents.

Le 22 décembre, nous arrivons au gros village de Ninglou où nous restons un jour. Nous y sommes reçus par un vieillard dont la barbe blanche peu fournie descend jusqu'au milieu de la poitrine. Il est vêtu d'une longue robe chinoise de soie de couleur voyante avec un dragon doré brodé sur le devant.

Son fils porte un vêtement semblable. Ce vieillard est un grand chef singpho; trois hommes derrière lui tiennent au bout d'un bambou un parasol blanc et deux bannières rouges. Le chef nous remet une lettre et des conserves que nous a envoyées M. Needham, chef du service politique de Sadiya.

A Ninglou, je rencontre quelques Indiens et je les retrouve avec plaisir. Après tous ces peuples race mogole que nous avons traversés depuis un an, il semble qu'en revoyant des Aryens aux yeux vifs, nettement droits, au profil, aux barbes et aux moustaches semblables aux nôtres, nous retrouvons des frères.

Ils font ici le métier de mercantis. On ne peut se figurer le plaisir qu'éprouve Joseph à se retrouver dans une boutique, à manier des toiles, à comparer les qualités et les prix à ceux de Tali et à marchander; il est dans son élément comme le poisson dans l'eau.

24 décembre. — En pirogue avec Roux sur le Nam Dihing. Nous tombons au bout de quelques heures dans le Brahmapoutre. Le fleuve a ici un cours lent, large de cent à deux cents mètres. Dans l'ouest et le nord-ouest, on aperçoit au loin des montagnes au delà desquelles se trouvent des pays inconnus, la vallée du Tsangpo. A quatre heures, nous débarquons à Sadiya où nous reçoit à bras ouverts M. Needham.

Nous séjournons trois jours à Sadiya. C'est le dernier poste anglais de l'extrême nord-est des Indes. Il est dirigé par un *assistant to the political service*. M. Needham, homme de cinquante-trois ans, dont vingt-huit passés aux Indes, est seul à Sadiya: il exerce les fonctions de résident, de juge, de commandant des troupes. Les officiers indigènes sous lui commandent une centaine d'hommes. Il peut en outre mander par télégraphe cinq cents cipayes qui seront rendus à Sadiya dans les douze heures. Outre l'importance que lui donnent les relations avec les tribus frontières, il gouverne ici plus de soixante mille âmes. Depuis treize ans dans la région, il parle, outre l'hindoustani, le bengali, le taï, dont il a fait une grammaire, le singpho, l'assamais, l'abor, dont il prépare une grammaire, et le michemi.

Quel bel exemple donné à la France du *right man in the right place* et maintenu *in the right place!* Quelle simplification! Au

lieu d'un monde de vice-résidents, de commis de résidence et de chanceliers dirigeant tout un mouvement de papiers que nous jugeons indispensable à l'administration d'une province, ici, un seul fonctionnaire! Il est vrai qu'il est bien payé (vingt et quelques mille francs par an) et après trente ans de service il aura droit à quinze mille francs de pension. Il reçoit en outre une indemnité comme frais de route pour les kilomètres parcourus chaque mois dans sa province. C'est lui-même qui indique le chemin qu'il a fait et l'on s'en rapporte simplement à lui. Quand les Anglais ont placé et éprouvé un bon fonctionnaire, ils ont soin de ne pas pratiquer à son égard un système de défiance auquel nous sommes trop habitués.

La pacification du Haut Assam n'a pas été chose facile. Pendant de nombreuses années, les Anglais ont eu à soutenir des luttes continuelles contre les Kamptis et les Singphos. Actuellement le pays est assez tranquille. Les Singphos ont été laissés libres sous la direction d'un chef qui renseigne le gouvernement anglais sur les mouvements et les projets des peuplades voisines. Il reçoit pour ce service une pension. C'est le personnage que nous avons vu à Ninglou. Ses sujets ne paient pas d'impôts aux Anglais; ils sont pourtant parfois employés comme coolies dans des travaux d'utilité publique, tels que construction d'une route ou d'un chemin de fer.

Au nord, les hautes montagnes de l'Himalaya, à travers lesquelles le Tsangpo et le Lohit ou rivière du Dzayul se fraient un passage dans des gorges étroites, peuplées d'une quantité de tribus qui se coudoient, mais diffèrent nettement les unes des autres par la langue et les mœurs. C'est une véritable tour de Babel que cette réunion de peuplades encore mal connues, sauvages lorsqu'elles ne sont pas féroces.

Parmi ces populations, la plus importante est celle des Abors. Eux-mêmes s'appellent Pandams. Les contestations qu'ils ont eues avec les Anglais sur une partie de la plaine leur ont valu de la part de ceux-ci trois incendies successifs des villages élevés dans le bas. Les Abors se sont embusqués et ont massacré les soldats hindous. On leur a répondu en faisant récemment une colonne contre eux, expédition très pénible, par des chemins impossibles, avec dix-huit jours successifs de pluie.

M. Needham nous dit que les Abors n'ont pas de chef. Leurs villages forment de grandes agglomérations de sept cents à mille maisons. Les prisonniers sont tués impitoyablement. Quand ils ont tué des soldats, ils les exposent le ventre nu pour montrer qu'ils ont tué des hommes et non pas des femmes. Dans l'expédition dirigée contre eux, on a eu à escalader des enceintes de mille huit cents yards de long, formées de pierres agglomérées et de troncs d'arbres. C'était leur défense. Sept à huit villages ont été brûlés, les bœufs tués, les cultures détruites, les bambous écrasés sous les pieds des éléphants. Les Anglais veulent ainsi manifester leur pouvoir. Maintenant les Abors sont bloqués. On leur défend de rien vendre dans la plaine sous peine de mort. Nous avons pourtant vu quelques membres de ces tribus, à qui il avait été permis exceptionnellement de venir offrir en hommage au gouvernement anglais quelques-uns de ces gros bœufs noirs aux cornes courtes appelés gayals et qu'ils ont réduits à l'état domestique.

Les Abors ont une figure olivâtre, large, des yeux droits, le nez large, la bouche grande. Ils ont tout le tour de la tête rasé et semblent ainsi porter une calotte sur le sommet. Ils ont pour vêtements une redingote rouge à manches courtes et un petit pagne.

Durant notre séjour, M. Needham nous promène aux environs. On s'en va dans un car, un winchester armé entre les jambes, un revolver sur les genoux. Les embuscades sont, paraît-il, fréquentes et, si l'on répond aussitôt, les assaillants s'enfuient. C'est à l'établissement de routes qu'on élargit au fur et à mesure, en débroussaillant les deux côtés, et à la construction de petits blockhaus entre lesquels sillonnent des patrouilles que M. Needham doit d'obtenir, peu à peu, la pacification de la région.

De Sadiya on descend facilement à Calcutta. Quelques heures de pirogue et nous prenons à Talap le chemin de fer qui nous mène à Dibrougar. A perte de vue, la contrée est occupée par des jardins de thé : ils s'étendent sur une longueur de plus de cent kilomètres et une quarantaine de large.

Voici les chiffres que donnent les statistiques officielles sur la culture du thé en Assam en 1894. On compte 268 796 acres

de terre plantés en thé. Ils se répartissent en 823 jardins qui emploient continuellement 331 807 ouvriers ou employés, et 98 043 temporairement. La récolte est approximativement de 94 829 059 livres de thé. La livre se vend à Calcutta un prix moyen qui varie de 7 à 11 annas, environ 0 fr. 80 c.

Nous visitons le jardin de Talap; le super-intendant est payé vingt-sept mille francs. Le thé n'est pas planté sur les coteaux, mais dans la plaine, dans des terrains défrichés, qu'on ne fume pas. Les pieds sont plantés à quatre ou cinq pieds l'un de l'autre. Deux coolies suffisent pour la culture d'un acre; les feuilles sont récoltées de mars à septembre; on rase ensuite le pied à une quinzaine de centimètres au-dessus du sol. Dans les bonnes récoltes, un acre peut donner neuf cents livres de thé par an; le thé commence à être rémunérateur après trois ou quatre ans. La plantation de Talap a mille trois cent cinquante acres et généralement on compte deux mille sept cents pieds par acre. Au milieu de la plantation se trouvent les petits villages des coolies, les bungalows européens, généralement à deux étages, grands et confortables, puis les bâtiments où le thé est travaillé, de grands halls en briques, à toiture métallique gaufrée; ils atteignent une quarantaine de mètres de long: ils abritent les machines à vapeur qui prennent les feuilles et les secouent. D'autres bâtiments recouvrent plusieurs étages de claies qui sont les séchoirs.

La prospérité des jardins de thé d'Assam n'est pas due seulement à l'esprit d'entreprise et de suite de ceux qui les créent, elle est due beaucoup à la *réglementation du travail.* Les coolies sont recrutés au Bengale; les voyages de chacun coûtent 150 roupies; ils s'embauchent pour trois ans, librement. Celui qui, durant ce temps, s'enfuit est, s'il est repris, mis en prison, puis rendu au propriétaire. Les travailleurs ont d'ailleurs peu d'endroits pour s'enfuir; s'ils restent dans l'Assam hindou, ils sont presque toujours repris; s'ils vont chez les Singphos ou près des montagnes, ils sont réduits en esclavage par les populations indépendantes.

Cette intervention du gouvernement qui remplace par la contrainte ce qu'en des pays civilisés nous appellerions dédit pour manquements à une clause d'un contrat, assure la sécurité du patron. « Si nous n'avions pas un recours, me disait

le directeur d'un jardin de thé, contre les ouvriers qui ne remplissent pas les clauses des contrats librement consentis, nous ne risquerions jamais l'argent que nous mettons dans une plantation. »

Si les patrons peuvent compter sur l'appui du gouvernement pour leur assurer le travail des ouvriers, ces derniers, de leur côté, peuvent avoir recours à la protection du gouvernement vis-à-vis des patrons. Deux fois par an, les plantations sont visitées par des inspecteurs officiels qui s'inquiètent du traitement des coolies, qui veillent à ce qu'ils soient bien installés, à ce qu'ils aient un hôpital pour les malades et une école pour les enfants. A cette intervention directe du gouvernement de la Reine dans les rapports entre patrons et ouvriers, l'Assam doit cette richesse, cet air de force et de puissance que j'envie pour nos colonies.

De Dibrougar on descend le Brahmapoutre en vapeur. Le service est quotidien ; d'excellents bateaux sillonnent le fleuve.

Le long des rives se déroulent des bancs de sable sur lesquels dorment de pesants crocodiles que viennent surprendre inopinément les balles de nos carabines. Au delà, les jardins de thé, la belle plaine d'Assam ; souvent des villes : Tezpour, Gauhati, Goalpara ; près de celles-ci stationnent toujours plusieurs vapeurs ; de petits Decauville sont établis sur les berges, et on sent partout la richesse, la puissance, la force, la prospérité. Aux arrêts nous descendons faire une promenade, flâner devant les boutiques où, après un si long temps hors de la civilisation, tout nous semble nouveau. Et nos hommes nous suivent en s'exclamant à chaque pas, comme une bande d'écoliers. Après la vie qu'ils ont menée, confiants en nous, admirables de dévouement, sans jamais faire entendre un mot de plainte, ils ont bien droit à leurs vacances ; ici c'est le paradis pour eux. Comme nous, ils sont frappés de la prospérité de la contrée ; nous leur expliquons que les Iquijens (Anglais) ne sont en Assam que depuis cinquante ans ; je ne puis leur expliquer comment les Anglais sont parvenus à tirer un si beau parti de leurs possessions, c'est trop compliqué pour le cerveau de nos Tibétains.

En admirant l'œuvre des Anglais, je fais un retour sur

nous-mêmes, je songe à ce qui nous manque pour faire, comme eux, prospérer nos colonies : l'esprit de suite en politique; la grande liberté du colon, toujours soutenu par le gouvernement; la simplicité dans une administration faite de gens compétents. Et je ne puis m'empêcher de songer que toutes ces étendues si riches que nous traversons devraient être nôtres.

« *Inquijen prehendunt bonas terras*[1] *!* » s'est écrié Joseph en descendant dans les plaines de l'Assam. Oui, les Anglais ont pris les Indes et nous les avons laissés faire. La mollesse et l'ignorance d'un monarque mal entouré ont permis à nos rivaux de s'emparer d'un empire dont les assises venaient d'être établies par quelques Français de cœur. Mais s'il est une consolation dans la perte que nous avons subie, c'est la pensée que, pour rendre prospère ce pays, les Anglais ont suivi les conseils et les préceptes d'un des nôtres. Au-dessus des Indes plane toujours la grande ombre de Dupleix. Si le patriote mourut en France, pauvre, méconnu, abandonné, sa mémoire du moins ne fut pas longtemps oubliée; personne ne sut mieux rendre justice aux généreuses et vastes conceptions de Dupleix, qu'un de nos pires ennemis, lord Clive. C'est à quoi songeait le lieutenant-colonel anglais Mallesson, lorsqu'il écrivait l'histoire des Français dans l'Inde; il disait : « Bien des cœurs français doivent encore éprouver de justes regrets au souvenir de la perte d'un empire si vaste... ; mais, quelle que soit l'amertume qu'ils en ressentent, elle doit être tempérée par un légitime orgueil à la pensée que c'est un enfant de la France qui osa le premier aspirer à cette domination, et que, si les habitants de l'Hindoustan font désormais partie de la grande famille européenne, c'est grâce à l'impulsion donnée par lui, et que ses rivaux heureux n'ont fait que suivre. »

HENRI-PH. D'ORLÉANS

1. Les Anglais prennent les bonnes terres.

RAMUNTCHO[1]

XXVIII

Trois ans ont passé, rapides.

Franchita est seule chez elle, malade et couchée, au déclin d'un jour de novembre. — Et c'est le troisième automne, depuis le départ de son fils.

Dans ses mains brûlantes de fièvre, elle tient une lettre de lui, une lettre qui aurait dû n'apporter que de la joie sans nuage, puisqu'elle annonce son retour, mais qui lui cause au contraire des sentiments tourmentés, car le bonheur de le revoir s'empoisonne à présent de tristesses, d'inquiétudes surtout, d'inquiétudes affreuses...

Oh! elle avait eu un pressentiment bien juste du sombre avenir, le soir où, revenant de l'accompagner sur la route du départ, elle était rentrée chez elle si angoissée, après cette sorte de défi jeté à Dolorès en pleine rue : c'était cruellement vrai que, cette fois-là, elle avait à tout jamais brisé la vie de son fils!...

Des mois d'attente et de calme apparent avaient cependant suivi cette scène, tandis que Raymond, très loin du pays,

1. Voir la *Revue* des 15 décembre 1896, 1er et 15 janvier 1897.

faisait ses premières armes. Puis, un jour, un riche épouseur s'était présenté pour Gracieuse et celle-ci, au su de tout le village, l'avait obstinément refusé malgré la volonté de Dolorès. Alors, elles étaient subitement parties toutes deux, la mère et la fille, sous prétexte de visite à des parents du Haut-Pays; mais le voyage s'était prolongé ; un mystère de plus en plus singulier avait enveloppé cette absence, — et tout à coup le bruit s'était répandu que Gracieuse faisait son noviciat chez les sœurs de Sainte-Marie-du-Rosaire, dans un couvent de Gascogne où l'ancienne Bonne-Mère d'Etchézar était dame-abbesse !...

Dolorès avait reparu seule dans son logis, muette, l'air mauvais et désolé. Personne n'avait su quelles pressions s'étaient exercées sur la petite aux cheveux d'or, ni comment les portes lumineuses de la vie avaient été fermées devant elle, comment elle s'était laissé murer dans ce tombeau ; mais, sitôt les délais strictement accomplis, sans que son frère même eût pu la revoir, elle avait prononcé là-bas des vœux, — pendant que Raymond, dans une lointaine guerre de colonie, toujours loin des courriers de France, au milieu des forêts d'une île australe, gagnait ses galons de sergent et la médaille militaire.

Franchita avait eu presque peur qu'il ne rentrât jamais au pays, son fils... Mais enfin, voici qu'il allait revenir ! Entre ses doigts, amaigris et chauds, elle tenait la lettre qui disait : « Je pars après-demain et je serai là samedi soir. » Mais que ferait-il, une fois de retour, quel parti allait-il prendre pour la suite de sa vie si tristement changée?... Dans ses lettres, il s'était obstiné à n'en point parler.

D'ailleurs, tout avait tourné contre elle. Les fermiers, ses locataires d'en bas, venaient de quitter Etchézar, laissant l'étable vide, la maison plus solitaire, et naturellement son modeste revenu s'en trouvait diminué beaucoup. De plus, dans un placement inconsidéré, elle avait perdu une partie de l'argent donné par l'étranger pour son fils. Vraiment, elle était une mère par trop maladroite, compromettant de toute façon le bonheur de son Ramuntcho bien-aimé, — ou plutôt, elle était une mère sur qui la justice d'en haut s'appesantis-

sait aujourd'hui pour sa faute passée... Et tout cela l'avait vaincue, tout cela avait hâté et aggravé cette maladie que le médecin, appelé trop tard, ne réussissait plus à enrayer.

Donc, maintenant, pour attendre le retour de ce fils, elle était là, étendue sur son lit, et brûlante d'une grande fièvre.

XXIX

Il revenait, lui, Raymond, après ses trois années d'absence, congédié de l'armée dans cette ville du nord où son régiment tenait garnison. Il revenait le cœur en désarroi, le cœur en tumulte et en détresse.

Son visage de vingt-deux ans avait bruni sous les ardents soleils ; sa moustache, maintenant très longue, lui donnait un air de noblesse fière. Et, sur le parement du costume civil qu'il venait d'acheter, s'étalait le ruban glorieux de sa médaille.

A Bordeaux, où il était arrivé après une nuit de voyage, il avait pris place, avec déjà une émotion, dans ce train d'Irun qui descend en ligne directe vers le sud, à travers la monotonie des landes interminables. Près d'une portière de droite, il s'était installé pour voir plus tôt s'ouvrir le golfe de Biscaye et se dessiner les hautes terres d'Espagne.

Puis, vers Bayonne, il avait tressailli en apercevant les premiers bérets basques, aux barrières, les premières maisons basques dans les pins et les chênes-lièges.

Et à Saint-Jean-de-Luz enfin, en mettant pied à terre, il s'était senti comme un homme ivre... D'abord, après ces brumes et ces froids déjà commencés dans la France septentrionale, c'était l'impression subite et voluptueuse d'un climat plus chaud, la sensation d'entrer dans une serre. Il y avait fête de soleil, ce jour-là ; le vent de sud, l'exquis vent de sud soufflait, et les Pyrénées s'enlevaient en teintes magnifiques sur le grand ciel libre. De plus, des filles passaient, dont le rire sonnait le Midi et l'Espagne, qui avaient l'élégance et la grâce désinvolte des Basquaises, — et qui, après les lourdes blondes du Nord, le troublaient encore plus que toutes ces illusions d'été... Mais promptement il retomba sur lui-même : à quoi

donc pensait-il, de se laisser reprendre au charme d'ici, puisque ce pays retrouvé était pour lui vide à tout jamais? En quoi cela pouvait-il changer son infinie désespérance, cette désinvolture si tentante des filles, toute cette ironique gaîté du ciel, des êtres et des choses?...

Non! rentrer chez lui plutôt, regagner son village, embrasser sa mère!...

Comme il l'avait prévu, la diligence qui dessert chaque jour Etchézar était déjà partie depuis deux heures. Mais sans peine il ferait à pied cette longue route, du reste si familière, et ainsi, il arriverait quand même ce soir, avant la nuit close.

Il alla donc s'acheter des espadrilles, la chaussure de ses courses d'autrefois. Et, de son pas rapide de montagnard, à longues enjambées nerveuses, il s'enfonça tout de suite au cœur du pays silencieux, par des routes qui étaient pour lui remplies de souvenirs.

Novembre finissait, dans un tiède rayonnement de ce soleil qui s'attarde toujours très longtemps ici, sur les pentes pyrénéennes. Depuis des jours, dans le pays basque, durait ce même ciel lumineux et pur, au-dessus des bois à demi effeuillés, au-dessus des montagnes rougies de la teinte ardente des fougères. Au bord des chemins, montaient de hautes graminées, comme au mois de mai, et de grandes fleurs en ombelle qui se trompaient de saison; dans les haies, des troènes, des églantiers avaient refleuri, au bourdonnement des dernières abeilles; et on voyait voler de persistants papillons, à qui la mort avait fait grâce de quelques semaines.

Les maisons basques émergeaient çà et là des arbres, — très élevées, le toit débordant, très blanches dans leur vieillesse extrême, avec leurs auvents bruns ou verts, d'un vert ancien et fané. Et partout, sur leurs balcons de bois, séchaient les citrouilles jaune d'or, les gerbes de haricots roses; partout, sur leurs murs, s'étageaient, comme de beaux chapelets de corail, des guirlandes de piments rouges: toutes les choses de la terre encore féconde, toutes les choses du vieux sol nourricier, amassées ainsi suivant l'usage millénaire, en prévision des mois assombris où la chaleur s'en va.

Et, après les brumes de l'automne du Nord, cette limpidité

de l'air, cet ensoleillement méridional, chaque détail revu de ce pays, éveillaient dans l'âme complexe de Ramuntcho des vibrations infinies, douloureusement douces.

C'était la saison tardive où l'on coupe ces fougères qui forment la toison des coteaux roux. Et de grands chariots à bœufs, qui en étaient remplis, roulaient tranquillement, au beau soleil mélancolique, vers les métairies isolées, laissant au passage la traînée de leur senteur. Très lentes, par les chemins de montagne, s'en allaient ces charges énormes de fougères ; très lentes, avec des tintements de clochettes. Les bœufs attelés, indolents et forts, — coiffés tous de la traditionnelle peau de mouton couleur de bête fauve qui leur donne l'air de bisons ou d'aurochs, — traînaient ces chariots lourds, dont les roues sont des disques pleins, comme celles des chars antiques. Les bouviers, le long bâton à la main, marchaient devant, toujours sans bruit, en espadrilles, la chemise de coton rose découvrant la poitrine, la veste jetée à l'épaule gauche — et le béret de laine très enfoncé sur une face rasée, maigre, grave, à laquelle la largeur des mâchoires et des muscles du cou donne une expression de solidité massive.

Ensuite, il y avait des intervalles de solitude, où l'on n'entendait plus, dans ces chemins, que le bourdonnement des mouches, à l'ombre jaunie et finissante des arbres.

Ramuntcho les regardait, ces rares passants qui croisaient sa route, s'étonnant de ne pas encore rencontrer quelqu'un de connu qui s'arrêterait à lui. Mais, point de visages familiers, non. Et point d'effusion avec des amis retrouvés : rien que de vagues bonjours, échangés avec des gens qui se retournaient un peu, croyant l'avoir vu jadis, mais ne se rappelaient plus bien et, tout de suite, se replongeaient dans l'humble rêve des champs... Et il sentait plus accentuées que jamais les différences premières entre lui et ces gens de labour.

Là-bas cependant, en voici venir, un de ces chariots, dont la gerbe est si grande que les branches des chênes l'accrochent au passage. Devant, chemine le conducteur, au regard de résignation douce, large garçon paisible, roux comme les fougères, roux comme l'automne, avec une fourrure rousse embroussaillée sur sa poitrine nue ; il marche d'une allure

souple et nonchalante, les bras étendus en croix le long de son aiguillon à bœufs, qu'il a posé en travers sur ses épaules. Ainsi, sans doute, au flanc de ces mêmes montagnes, marchaient ses ancêtres, laboureurs et bouviers comme lui depuis des siècles sans nombre.

Et celui-là, à l'aspect de Ramuntcho, touche ses bœufs au front, les arrête d'un geste et d'un petit cri de commandement, puis vient au voyageur en lui tendant ses braves mains... Florentino ! un Florentino très changé, ayant plus de carrure encore, tout à fait homme à présent, avec je ne sais quoi de définitivement assuré et épanoui.

Ils s'embrassent, les deux amis. Ensuite, ils se dévisagent en silence, gênés tout à coup par le flot des souvenirs qui remontent du fond de leur âme et qu'ils ne savent ni l'un ni l'autre exprimer; Raymond, pas mieux que Florentino, car, si son langage est infiniment plus formé, la profondeur et le mystère de ses pensées sont aussi bien plus insondables.

Et cela les oppresse, de concevoir des choses qu'ils sont impuissants à dire ; alors leurs regards embarrassés se reportent distraitement sur les beaux grands bœufs en arrêt :

— Ils sont à moi, tu sais, dit Florentino... Il y a deux ans, je me suis marié... Ma femme a de l'ouvrage de son côté... Et, en travaillant... nous commençons à être assez bien chez nous... Oh! ajoute-t-il, avec son orgueil de naïf, j'en ai encore une autre paire de bœufs comme ça, à la maison !

Puis, il se tait, devenu rose tout à coup sous son hâle de soleil, car il a ce tact qui vient du cœur, que les plus humbles possèdent souvent par nature, mais qu'en revanche l'éducation ne donne jamais, même aux gens du monde les plus affinés : considérant le retour désolé de Ramuntcho, sa destinée brisée, sa fiancée ensevelie là-bas chez les nonnettes noires, sa mère mourante, il a peur d'avoir été déjà cruel en étalant trop son bonheur à lui.

Alors, le silence vient ; ils se regardent encore un instant avec de bons sourires, ne trouvant point de paroles. D'ailleurs, entre eux deux, l'abîme des conceptions différentes s'est creusé davantage en ces trois années. Et Florentino, touchant de nouveau ses bœufs au front, les remet en marche

avec un petit appel de la langue, serrant bien fort la main de son ami :

— On se reverra, n'est-ce pas ? On se reverra ?

Et le bruit des clochettes de son attelage se perd bientôt dans le calme du chemin plus ombreux où commence à décroître la chaleur du jour...

« Allons, il a réussi sa vie, celui-là ! » pense lugubrement Ramuntcho, en continuant de marcher sous les branchages d'automne...

La route qu'il suit monte toujours, ravinée çà et là par des sources et quelquefois traversée par les grosses racines des chênes.

C'est bientôt qu'Etchézar va lui apparaître et, avant même qu'il l'ait vu, voici que l'image s'en précise de plus en plus en lui-même, rappelée et avivée dans sa mémoire par l'aspect des alentours.

Son pas s'accélère et son cœur a des battements plus forts.

Vide à présent, tout ce pays-là, où Gracieuse n'est plus, vide et triste à parcourir comme une demeure aimée quand la grande Faucheuse y a passé !... Et pourtant Ramuntcho, au fond de lui-même, ose songer que, dans quelque petit couvent par là-bas, sous le béguin d'une nonne, les chers yeux noirs existent toujours et qu'il pourra au moins les revoir; qu'une prise de voile, en somme, ce n'est pas tout à fait comme la mort, et que peut-être le dernier mot de la destinée n'est pas dit à jamais... Car, en y réfléchissant, qui a pu changer ainsi l'âme de Gracieuse, autrefois si uniquement abandonnée à lui ?... Oh ! de terribles pressions étrangères, pour sûr... Et alors, en se revoyant face à face, qui sait ?... En se reparlant, les yeux dans les yeux ?... Mais quoi, cependant, que pourrait-il bien espérer d'un peu raisonnable et possible ?... Est-ce qu'on a jamais vu, au pays, une religieuse faillir à ses éternels vœux pour suivre un fiancé ? Et d'ailleurs, où iraient-ils bien vivre ensemble, après, quand les gens s'écarteraient d'eux, les fuiraient comme des renégats ?... Aux Amériques peut-être, et encore !... Et comment l'aborder et la reprendre, dans ces blanches maisons de mortes où les sœurs habitent, éternellement surveillées et écoutées... Oh !

non, chimère irréalisable, tout cela... C'est bien fini, fini sans espoir!...

Ensuite, la tristesse, qui lui vient de Gracieuse, pour un moment s'oublie, et il ne sent plus qu'un élan de tout son cœur vers sa mère : vers sa mère qui lui reste, elle, qui est là, très près, un peu bouleversée sans doute par le joyeux trouble de l'attendre.

Et maintenant, sur la gauche de sa route, voici un humble hameau, à demi noyé dans les hêtres et les chênes, avec sa chapelle ancienne, — et avec son mur pour le jeu de pelote, sous de très vieux arbres, au croisement de deux sentiers. Aussitôt, dans la tête jeune de Raymond, le cours des pensées change encore : ce petit mur au faîte arrondi, recouvert d'un badigeon de chaux et d'ocre, éveille tumultueusement en lui des pensées de vie, de force et de joie; avec une ardeur d'enfant, il se dit que demain il pourra s'y remettre, à ce jeu des Basques, qui est une griserie de mouvement et de rapide adresse; il songe aux grandes parties des dimanches après vêpres, à la gloire des belles luttes avec les champions d'Espagne, à tout cela qui lui a tant manqué pendant ses années d'exil et dont il va faire son avenir à présent... Mais c'est un instant bien court, et la désespérance mortelle revient le heurter au front : ses triomphes sur les places, Gracieuse ne les verra pas; alors, mon Dieu, à quoi bon!... Sans elle, toutes choses, même celles-ci, retombent décolorées, inutiles et vaines, n'existent seulement plus...

Etchézar!... Etchézar, qui se découvre là-bas tout à coup à un tournant du chemin!... C'est dans une lueur rouge, comme une image de fantasmagorie, éclairée à dessein d'une façon spéciale au milieu de grands fonds d'ombre et de soir. Il est l'heure du couchant. Autour du village isolé, que surmonte le vieux clocher lourd, un dernier faisceau de rayons trace un halo couleur de cuivre et d'or, tandis que des jeux de nuages — et une obscurité géante émanée de la Gizune — assombrissent les terres amoncelées au-dessus et au-dessous, l'amas des coteaux bruns, colorés par la mort des fougères...

Oh! la mélancolique apparition de patrie, au soldat qui revient et qui ne retrouvera plus de fiancée!...

Trois ans passés, depuis qu'il s'en était allé d'ici... Or, trois ans, — si c'est, hélas! un rien fugitif plus tard dans la vie, — à son âge, c'est encore un abîme de temps, une période qui change toutes choses. Et, après cet exil si long, combien ce village, qu'il adore cependant, lui réapparaît diminué, petit, muré dans les montagnes, triste et perdu!... Au fond de son âme de grand garçon inculte, recommence, pour le faire davantage souffrir, le combat de ces deux sentiments d'homme trop affiné, qui sont un héritage de son père inconnu : un attachement presque maladif à la demeure, au pays de l'enfance, et un effroi de revenir s'y enfermer, quand on sait qu'il existe par le monde de si vastes et libres *ailleurs*...

... Après la chaude après-midi, voici que l'automne s'indique maintenant par la chute hâtive du jour, avec tout à coup une fraîcheur montant des vallées d'en-dessous, une senteur de feuilles mourantes et de mousse. Et alors les mille détails des précédents automnes du pays basque, des novembres d'autrefois, lui reviennent très précis : les froides tombées de nuit succédant aux belles journées de soleil; les brumes tristes apparaissant avec le soir; les Pyrénées confondues parmi des vapeurs d'un gris d'encre, ou bien, par places, découpées en noires silhouettes sur un pâle ciel d'or; autour des maisons, les tardives fleurs des jardins, que les gelées épargnent longtemps ici, et, devant toutes les portes, la jonchée de feuilles des platanes en berceau, la jonchée jaunie craquant sous les pas de l'homme qui rentre en espadrilles au gîte pour l'heure du souper... Oh! le bien-être et l'insouciante joie de ses retours au logis, les soirs d'autrefois, après les journées de marche dans la rude montagne! Oh! la gaîté, en ce temps-là, des premières flambées d'hiver — dans le haut foyer fumeux orné d'une draperie de calicot blanc et d'une découpure de papier rose!... Non, à la ville, avec ces amas de maisons, d'intérieurs grouillants partout, on n'a plus la vraie impression de rentrer chez soi, de se terrer le soir à la manière primitive, comme ici, sous ces toits basques solitaires au milieu de la campagne, avec tout le grand noir alentour. le grand noir frissonnant des feuillées, le grand noir changeant des nuages et des cimes... Mais aujourd'hui, ses dépaysements, ses voyages, ses conceptions

nouvelles lui ont amoindri et gâté sa demeure de montagnard; il va, sans doute, la retrouver presque désolée, en songeant surtout que sa mère n'y sera pas toujours — et que Gracieuse n'y sera jamais plus.

Son pas s'accélère encore, dans la hâte d'embrasser sa mère; il contourne, sans y entrer, son village, pour gagner sa maison écartée, par un chemin qui domine la place et l'église; en passant vite, il regarde tout avec un trouble inexprimable. De la paix, du silence planent sur cette petite paroisse d'Etchézar, cœur du pays basque français et patrie de tous les *pelotaris* fameux du passé — lesquels sont devenus de lourds grands-pères, ou bien des morts à présent. L'immuable église, où sont restés ensevelis ses rêves de foi, s'entoure des mêmes cyprès obscurs, comme une mosquée. La place du jeu de paume, tandis qu'il chemine rapidement au-dessus, s'éclaire d'un peu de soleil encore, d'un rayon finissant, très oblique, vers le fond, vers le mur que surmonte l'inscription des anciens temps, — tout comme le soir de son premier grand succès, il y a quatre années, quand, parmi la joyeuse foule, Gracieuse se tenait là en robe bleue, elle qui est devenue une nonnette noire aujourd'hui... Sur les gradins déserts, sur les marches de granit où l'herbe pousse, trois ou quatre vieillards sont assis, qui jadis étaient les vaillants du lieu et que leurs souvenirs ramènent sans cesse là, pour causer à la fin des journées, pendant que le crépuscule descend des cimes, envahit la terre, semble émaner et tomber des Pyrénées brunes... Oh! les gens qui habitent ici, dont la vie s'écoule ici; oh! les petites auberges à cidre, les petites boutiques simplettes, et les surannées petites choses — apportées des villes, des *ailleurs* — qu'on y vend aux montagnards d'alentour!... Combien tout cela lui paraît maintenant étranger, séparé de lui-même, ou reculé comme au fond d'un primitif passé!... Est-ce que vraiment il n'est plus quelqu'un d'Etchézar, aujourd'hui, est-ce qu'il n'est plus le Ramuntcho d'autrefois?... Quoi donc de si particulier réside en son âme pour l'empêcher de se retrouver bien ici, comme les autres? Pourquoi, mon Dieu, lui est-il interdit, à lui seul, d'accomplir ici la tranquille destinée de son rêve, quand tous ses amis ont accompli la leur?...

Enfin voici sa maison, là, devant ses yeux. Elle est bien telle cependant qu'il pensait la revoir. Ainsi qu'il s'y attendait, il reconnaît le long du mur toutes les persistantes fleurs cultivées par sa mère, les mêmes espèces que les gelées ont détruites là-bas depuis des semaines, dans le nord d'où il vient : les héliotropes, les géraniums, les hauts dahlias et les roses aux branches grimpantes. Et la chère jonchée de feuilles, qui tombe chaque automne des platanes taillés en voûte, est là aussi, et se froisse et s'écrase avec un bruit si familier sous ses pas !...

Dans la salle d'en bas, quand il entre, il y a déjà de l'indécision grise, déjà de la nuit. La haute cheminée, où son regard d'abord s'arrête par un instinctif souvenir de ces flambées des anciens soirs, se dresse pareille avec sa draperie blanche ; mais froide, emplie d'ombre, sentant l'absence ou la mort.

Il monte en courant vers la chambre de sa mère. Elle, de son lit ayant bien reconnu le pas du fils, s'est dressée sur son séant, toute raide, toute blanche dans le crépuscule :

— Raymond ! — dit-elle, d'une voix couverte et vieillie.

Elle lui tend les bras, et, dès qu'elle le tient, l'enlace et le serre :

— Raymond !...

Puis, après ce nom prononcé, sans ajouter rien, elle appuie la tête contre sa joue, dans le mouvement habituel d'abandon, dans le mouvement des grandes tendresses d'autrefois... Lui, alors, s'aperçoit que le visage de sa mère est brûlant contre le sien. A travers cette chemise il sent les bras qui l'entourent amincis, fiévreux et chauds. Et pour la première fois, il a peur ; la notion qu'elle est sans doute très malade se présente à son esprit, la possibilité et la soudaine épouvante qu'elle meure...

— Oh ! vous êtes toute seule, ma mère ! Mais qui donc vous soigne ? Qui vous veille ?

— Me veiller ? répond-elle avec sa brusquerie, ses idées de paysanne subitement revenues. Dépenser de l'argent pour me garder, eh ! pourquoi faire, mon Dieu ?... La benoîte ou bien la vieille Doyamburu vient dans la journée me donner ce dont j'ai besoin, les choses que le médecin me

commande... Quoique... les remèdes, vois-tu!... Enfin!... Allume une lampe, dis, mon Ramuntcho!... Je veux te voir... et je ne te vois pas!

Et, quand la clarté a jailli, d'une allumette de contrebande espagnole, elle reprend, sur un ton de câlinerie infiniment douce, comme on parle à un tout petit enfant qu'on adore :

— Oh! tes moustaches!... Les longues moustaches qui te sont venues, mon fils!... C'est que je ne reconnais plus mon Ramuntchito, moi!... Approche-la, ta lampe, mon bien-aimé, approche-la, que je te regarde bien!...

Lui aussi la voit mieux, à présent, sous la lueur nouvelle de cette lampe, tandis qu'elle le dévisage et l'admire avec amour. Et il s'effraie davantage, parce que les joues de sa mère sont si creuses, ses cheveux presque blanchis; même l'expression de son regard est changée et comme éteinte; sur sa figure apparaît tout un sinistre et irrémédiable travail du temps, de la souffrance et de la mort...

Et, maintenant, deux larmes, rapides et lourdes, coulent des yeux de Franchita, qui s'agrandissent, redeviennent vivants, rajeunis de révolte désespérée et de haine:

— Oh! cette femme!... dit-elle tout à coup. Oh! crois-tu! cette Dolorès!...

Et son cri inachevé exprime et résume toute sa jalousie de trente années, toute sa rancune sans merci contre cette ennemie d'enfance, qui a réussi enfin à briser la vie de son fils.

Un silence entre eux. Lui s'est assis, tête courbée, auprès de ce lit, tenant la pauvre main fiévreuse que sa mère lui a tendue. Elle, respirant plus vite, semble un long moment sous l'oppression de quelque chose qu'elle hésite à exprimer:

— Dis-moi, mon Raymond!... Je voudrais te demander... Et qu'est-ce que tu comptes faire à présent, mon fils? Quels sont tes projets, dis, pour l'avenir?...

— Je ne sais pas, ma mère... On pensera, on va voir... Tu me demandes ça... là tout de suite... On a le loisir d'en recauser, n'est-ce pas?... Aux Amériques, peut-être?...

— Ah! oui, — reprend-elle lentement, avec tout l'effroi qui couvait en elle depuis des jours...— Aux Amériques... Oui, je

m'en doutais bien... Oh ! c'est là ce que tu feras, va... Je le savais, je le savais...

Sa phrase s'achève en un gémissement et elle joint les mains pour essayer d'une prière...

XXX

Raymond, le lendemain matin, errait dans le village et aux abords, sous un soleil qui avait percé les nuages de la nuit, encore radieux comme le soleil d'hier. Soigné dans sa toilette, la moustache bien retroussée, l'allure fière, élégant, grave et beau, il allait au hasard, pour voir et pour être vu, un peu d'enfantillage se mêlant à son sérieux, un peu de bien-être à sa détresse. Sa mère lui avait dit au réveil :

— Je suis mieux, je t'assure. C'est dimanche aujourd'hui : va, promène-toi, je t'en supplie...

Et des passants se retournaient pour le regarder, chuchotaient un instant, puis colportaient la nouvelle : « Le fils de Franchita est revenu au pays ; il a très belle mine ! »

Une illusion d'été persistait partout, avec cependant l'insondable mélancolie des choses tranquillement finissantes. Sous cet impassible rayonnement de soleil, les campagnes pyrénéennes semblaient mornes ; toutes leurs plantes, toutes leurs verdures étaient comme recueillies dans on ne sait quelle résignation lassée de vivre, quelle attente de mort.

Les tournants de sentiers, les maisons, les moindres arbres, tout venait rappeler les heures d'autrefois à Ramuntcho, les heures auxquelles Gracieuse était mêlée. Et alors, à chaque ressouvenir, à chaque pas, se gravait et se martelait dans son esprit, sous une forme nouvelle, cet arrêt sans recours : « C'est fini, tu es seul pour jamais, Gracieuse t'a été ravie et on l'a enfermée... » Ses déchirements, tous les hasards du chemin les renouvelaient et les changeaient. Et, au fond de lui-même, comme une base constante à ses réflexions, cette autre anxiété demeurait sourdement : sa mère, sa mère très malade, en danger mortel peut-être !...

Il rencontrait des gens qui l'arrêtaient, l'air accueillant et

bon, qui lui adressaient la parole dans la chère langue basque — toujours si alerte et si sonore malgré son incalculable antiquité ; — de vieux bérets, de vieilles têtes blanches aimaient reparler jeu de paume à ce beau joueur de retour au bercail. Et puis tout de suite, après les premiers mots de bienvenue échangés, les sourires s'éteignaient, malgré ce clair soleil dans ce ciel bleu, et on se troublait en repensant à Gracieuse voilée et à la Franchita mourante.

Un violent reflux de sang lui monta au visage quand, d'un peu loin, il aperçut Dolorès qui rentrait chez elle. Bien décrépite, celle-là, et l'air bien accablé ! Elle l'avait certes reconnu, elle aussi, car elle détourna vivement sa tête opiniâtre et dure, couverte d'une mantille de deuil. Avec une demi-pitié à la voir si défaite, il songea qu'elle s'était frappée du même coup, et qu'elle serait seule à présent, pour sa vieillesse et pour sa mort...

Sur la place, il trouva Marcos Iragola qui lui apprit qu'il s'était marié, tout comme Florentino — et avec sa petite amie d'enfance, lui aussi, bien entendu.

— Je n'ai pas eu de service à faire au régiment, expliquait-il, parce que, tu sais, nous sommes des Guipuzcoans, nous autres, émigrés en France; alors, ça m'a permis de l'épouser plus vite !

Lui, vingt et un ans; elle dix-huit; sans terre et sans le sou ni l'un ni l'autre, Marcos et Pilar, mais associés joyeusement tout de même, comme deux moineaux qui font leur nid. Et le très jeune époux ajoutait en riant :

— Que veux-tu ! le père m'avait dit : « Toi, mon aîné, tant que tu ne te marieras pas, je te préviens que je te donnerai un petit frère chaque année. » Et c'est qu'il l'aurait fait, sais-tu bien ! Or, nous sommes déjà quatorze, tous en vie !...

Oh ! les simples, ceux-là, et les naturels ! Les sages et les humblement heureux !... Raymond le quitta avec un peu de hâte, le cœur plus meurtri pour lui avoir parlé, mais lui souhaitant malgré cela bien sincèrement le bonheur, dans son petit ménage d'imprévoyant oiseau.

Çà et là, des gens étaient assis devant leur porte, dans cette sorte d'atrium de branches, qui précède toutes les maisons de ce pays. Et leurs voûtes de platanes, taillées à la mode

basque, qui l'été sont si impénétrables, tout ajourées à cette saison, laissaient tomber des faisceaux de lumière sur eux ; le soleil flambait, un peu destructeur et triste, au-dessus de ces feuilles jaunes qui se desséchaient...

Et Raymond, dans sa lente promenade d'arrivée, sentait de plus en plus quels liens intimes, d'une très singulière persistance, l'attacheraient toujours à cette région de la terre, âpre et enfermée, quand même il y serait seul à l'abandon, sans amis, sans épouse et sans mère...

Maintenant, voici la grand'messe qui sonne! Et les vibrations de cette cloche le jettent dans un étrange émoi qu'il n'attendait pas. Jadis, son appel si familier était un appel de joie et de fête...

Il s'arrête, il hésite, malgré son incroyance actuelle et malgré sa rancune contre cette église qui lui a ravi sa fiancée. La cloche semble l'inviter aujourd'hui d'une façon si particulière, avec une telle voix d'apaisement et de caresse : « Viens, viens ; laisse-toi bercer comme tes ancêtres ; viens, pauvre désolé, laisse-toi reprendre au doux leurre, qui fera couler tes larmes sans amertume et qui t'aidera à mourir... »

Indécis, résistant toujours, il marche pourtant vers l'église — quand Arrochkoa survient!

Arrochkoa, dont la moustache de chat s'est allongée beaucoup et dont l'expression féline s'est accentuée, court à lui les mains tendues, avec une effusion qu'il n'attendait pas, dans un élan peut-être sincère pour cet ex-sergent qui a si grande allure, qui porte un ruban de médaille et dont les aventures ont fait bruit au pays :

— Ah ! mon Ramuntcho, et depuis quand es-tu arrivé?... Oh! si j'avais pu empêcher, va!... Qu'en penses-tu, de ma vieille endurcie de mère et de toutes ces bigotes d'église?... Oh! je ne t'ai pas dit : j'ai un fils, moi, depuis deux mois : un beau petit, j'en réponds!... Tant de choses, nous aurions à nous conter, mon pauvre ami, tant et tant de choses!...

La cloche sonne, sonne, emplit toujours plus l'air de son appel très doux, très grave et un peu imposant aussi.

— Tu ne vas pas là, je pense bien? demande Arrochkoa, désignant l'église.

— Non ! oh ! non ! répond Ramuntcho, décidé sombrement.

— Eh bien ! viens donc, entrons ensemble, goûter le cidre nouveau de ton pays !...

A la cidrerie des contrebandiers, il l'entraîne ; tous deux près de la fenêtre ouverte s'attablent comme autrefois, regardant dehors ; — et ce lieu aussi, ces vieux bancs, ces tonneaux alignés dans le fond, ces même images au mur sont pour rappeler à Ramuntcho les temps délicieux d'avant, les temps révolus et finis.

Il fait adorablement beau ; le ciel garde une limpidité rare ; dans l'air passe cette senteur spéciale des arrière-saisons, senteur des bois qui se dépouillent, des feuilles mortes que le soleil surchauffe par terre. Maintenant, après le calme absolu du matin, se lève un peu de vent d'automne, un frisson de novembre, annonçant clairement, mais avec une mélancolie presque charmante, que l'hiver approche — un hiver méridional, il est vrai, un hiver très atténué, interrompant à peine la vie de la campagne. Les jardins, d'ailleurs, et tous les vieux murs sont encore si fleuris de roses !...

D'abord ils parlent de choses indifférentes en buvant leur cidre, des voyages de Raymond, de ce qui s'est fait au pays en son absence, des mariages qui se sont consommés ou rompus. Et, à ces deux révoltés qui fuient les églises, tous les bruits de la messe arrivent pendant leur causerie, les sons de clochette et les sons d'orgue, les chants séculaires dont s'emplit la haute nef sonore...

A la fin, Arrochkoa y revient, au sujet brûlant :

— Oh ! si tu avais été au pays, ça ne se serait pas fait, va !... Et encore maintenant, si elle te revoyait...

Raymond le regarde alors, frissonnant de ce qu'il croit comprendre :

— *Encore maintenant* ?... Que veux-tu dire ?...

— Oh ! mon cher, les femmes... Avec elles, est-ce qu'on sait jamais !... Elle en tenait fortement pour toi, je t'en réponds, et ç'a été dur... Eh ! de nos jours il n'y a plus de loi qui la retienne, que diable !... Ce que je m'en ficherais, pour mon compte, qu'elle jette son froc aux orties !... Ah ! là, là !...

Ramuntcho détourne la tête, les yeux à terre, sans répondre, frappant le sol du pied. Et, pendant le silence d'ensuite, la chose impie, qu'il avait à peine osé se formuler à lui-même, lui apparaît peu à peu moins chimérique, plus réalisable, presque aisée... Non, ce n'est vraiment pas si inadmissible, en somme, de la ravoir. Et, au besoin, sans doute, celui qui est là, Arrochkoa, son propre frère, y prêterait la main. Oh! quelle tentation et quel trouble nouveau dans son âme!...

Sèchement, il demande :

— Où est-elle?... Loin d'ici?

— Assez, oui. Là-bas, vers la Navarre, cinq à six heures de voiture. Ils l'ont changée deux fois de couvent depuis qu'ils la tiennent. Elle habite Amezqueta aujourd'hui, au delà des grandes chênaies d'Oyanzabal; on y va par Mendichoco; tu sais, nous avons dû traverser ça, une nuit, ensemble, avec Itchoua, pour nos affaires.

On sort de la grand'messe... Des groupes passent : des femmes, des filles jolies et d'élégante allure, parmi lesquelles Gracieuse n'est plus : beaucoup de bérets rabattus sur des fronts basanés. Et toutes ces figures se tournent pour regarder les deux buveurs à leur fenêtre. Le vent, qui souffle un peu plus, fait danser autour de leurs verres de grandes feuilles mortes de platanes.

Une femme déjà vieille leur jette, par-dessous sa mantille de drap noir, un coup d'œil mauvais et triste :

— Ah! dit Arrochkoa, voici la mère qui passe! et qui nous regarde de travers, encore!... Elle en a fait, de bel ouvrage, ce jour-là, elle peut s'en vanter!... La première punie, d'ailleurs, car elle finira comme une vieille solitaire à présent... Catherine — de chez Elsagarray, tu sais, — va en journée pour la servir; autrement, elle n'a plus personne à qui parler le soir...

Une voix de basse-taille, derrière eux, vient les interrompre, un bonjour basque, creux comme un son de caverne, tandis qu'une main grande et lourde se pose sur l'épaule de Ramuntcho, pour une prise de possession : Itchoua, Itchoua qui finit à l'instant de chanter sa liturgie!... Pas changé, celui-là, par exemple; toujours sa même figure qui n'a pas d'âge,

toujours son masque incolore qui tient à la fois du moine et du détrousseur, et ses mêmes yeux renfoncés, cachés, absents, Son âme aussi doit être demeurée pareille, son âme capable de meurtre impassible en même temps que de fétichiste dévotion.

— Ah! fait-il, — d'un ton qui veut-être bonhomme, — te voilà de retour parmi nous, mon Ramuntcho! Alors on va travailler ensemble, hein? Ça marche dans ce moment-ci, les affaires avec l'Espagne, tu sais, et on a besoin de bras à la frontière. Tu redeviens des nôtres, n'est-ce pas?

— Mon Dieu, peut-être, répond Ramuntcho. Oui, on pourra en reparler et s'entendre...

C'est que, depuis quelques minutes, son départ pour les Amériques vient de beaucoup reculer dans son esprit... Non!... demeurer au pays plutôt, reprendre la vie d'autrefois, réfléchir et obstinément attendre. Du reste, à présent qu'il sait où *elle* est, ce village d'Amezqueta, à cinq ou six heures d'ici, le hante d'une façon dangereuse, et il caresse toute sorte de projets sacrilèges, que, jusqu'à ce jour, il aurait à peine osé concevoir.

XXXI

A midi, il remonta vers sa maison isolée pour retrouver sa mère.

Le mieux fébrile et un peu artificiel du matin s'était continué. Gardée par la vieille Doyamburu, elle lui affirma qu'elle se sentait guérir, et, dans sa crainte de le voir inoccupé et songeur, le fit redescendre vers la place pour assister à la partie de pelote du dimanche.

L'haleine du vent redevenait chaude, soufflait à nouveau du sud; plus rien des frissons de tout à l'heure; au contraire, un soleil et une atmosphère d'été, sur les bois roussis, sur les fougères rouillées, sur les chemins où continuait de tomber la jonchée triste des feuilles. Mais le ciel s'emplissait d'épais nuages, qui soudainement sortaient de derrière les montagnes comme s'ils s'étaient tenus là embusqués pour apparaître tous au même signal.

La partie de pelote n'était pas encore combinée et des

groupes discutaient violemment, quand il arriva sur la place. Vite, on l'entoura, on lui fit fête, le désignant par acclamations pour entrer dans le jeu et soutenir l'honneur de sa commune. Il n'osait pas, lui, n'ayant plus joué depuis trois années et se méfiant de son bras déshabitué. A la fin, il céda pourtant et commença de se dévêtir... Mais, à qui confier sa veste à présent?... L'image lui réapparaissait tout à coup de Gracieuse, assise sur les gradins les plus avancés et tendant les mains pour la recevoir. A qui donc jeter sa veste aujourd'hui? On la confie d'ordinaire à quelqu'un d'ami, un peu comme font les toréadors pour leur manteau de soie dorée... Il la lança au hasard, cette fois, n'importe où, sur le granit des vieux bancs fleuris de tardives scabieuses...

La partie s'engagea. Désorienté d'abord, incertain aux premiers coups, il manqua plusieurs fois la petite chose folle et bondissante qu'il s'agissait d'attraper dans l'air.

Puis, il s'y remit avec rage, reprit son aisance d'autrefois et se retrouva superbement. Ses muscles avaient gagné en force ce que peut-être ils avaient perdu en adresse · de nouveau, il fut acclamé, connut l'enivrement physique de se mouvoir, de sauter, de sentir ses membres jouer comme de souples et violents ressorts, d'entendre autour de soi l'ardente rumeur de la foule...

Mais ensuite vint l'instant de repos qui coupe d'ordinaire les longues parties disputées : le moment où l'on s'assied haletant, le sang en ébullition, les mains rougies, tremblantes, — et où l'on reprend le cours des pensées que le jeu supprime.

Alors, il retrouva la détresse d'être seul.

Au-dessus des têtes assemblées, au-dessus des bérets de laine et des jolis chignons noués de foulards, s'accentuait ce ciel en tourmente qu'ici les vents de sud amènent toujours, quand ils vont finir. L'air avait pris une limpidité absolue, comme s'il s'était raréfié, raréfié jusqu'au vide. Les montagnes semblaient s'être avancées extraordinairement; les Pyrénées écrasaient le village; les cimes espagnoles ou les cimes françaises étaient là, toutes également proches, comme plaquées les unes sur les autres, exagérant leurs bruns calcinés, leurs violets intenses et sombres. De grandes nuées, qui paraissaient consistantes comme des choses terrestres, se déployaient en

forme d'arc, voilant le soleil, jetant une obscurité d'éclipse. Et çà et là, par quelque déchirure bien nette, bordée d'argent éclatant, on apercevait le profond bleu-vert d'un ciel quasi africain. Toute cette contrée, dont le climat instable change entre un matin et un soir, se faisait pour quelques heures étrangement méridionale d'aspect, de température et de lumière.

Ramuntcho humait cet air sec et suave, arrivé de l'extrême Midi pour vivifier les poitrines. C'était bien un temps de son pays, cela. Même, c'était le temps caractéristique de ce fond du golfe de Biscaye, le temps qu'il aimait le plus autrefois, et qui aujourd'hui l'emplissait de bien-être physique — autant que de trouble d'âme, car tout ce qui se préparait, tout ce qui s'amassait là-haut, avec des airs de si farouche menace, lui donnait le sentiment d'un ciel sourd aux prières, sans pensées d'ailleurs comme sans maître, simple foyer d'orages fécondants, de forces aveugles pour créer, recréer et détruire. Et, pendant ces minutes de songerie encore haletante, où des hommes en béret, d'une autre essence que la sienne, l'entouraient pour le féliciter, il ne répondait pas, n'écoutait rien, sentait surtout la plénitude éphémère de sa vigueur à lui, de sa jeunesse, de sa volonté, et se disait qu'il voulait jouir âprement et désespérément de toutes choses, essayer n'importe quoi, sans s'entraver de vaines craintes, de vains scrupules d'église, pour ressaisir la jeune fille qui était la longuement désirée de son âme et de sa chair, qui était l'unique et la fiancée...

La partie glorieusement finie, il s'en retourna seul, triste et résolu, — fier d'avoir gagné ainsi, d'avoir su conserver son adresse agile, et comprenant bien que c'était un moyen dans la vie, une source d'argent et une force, d'être resté l'un des premiers joueurs du pays basque.

Sous le ciel noir, toujours ces mêmes teintes outrées partout, ces mêmes horizons nets et sombres. Et toujours ces mêmes grands souffles du sud, secs et chauds, excitateurs des muscles et de la pensée.

Cependant les nuages étaient descendus, descendus, et bientôt ce temps, ces apparences allaient changer et finir. Il le savait, lui, comme tous les campagnards habitués à regarder

le ciel : ce n'était que l'annonce d'une bourrasque d'automne pour clore la série des vents tièdes, — d'une secouée décisive pour achever d'effeuiller les bois. Aussitôt après, viendraient les longues ondées refroidissant tout, les brumes rendant les montagnes confuses et lointaines. Et ce serait le règne morne de l'hiver, arrêtant les sèves, alanguissant les téméraires projets, éteignant les ardeurs et les révoltes...

Maintenant les premières gouttes d'eau commençaient à tomber dans le chemin, espacées et lourdes sur la jonchée des feuilles.

Comme hier, quand il rentra, au crépuscule, sa mère était seule.

Monté à pas de loup, il la trouva endormie d'un mauvais sommeil, agitée, brûlante.

Errant dans son logis, il essaya, pour que ce fût moins sinistre, d'allumer dans la grande cheminée d'en bas un feu de branches, mais cela s'éteignit en fumant. Dehors, c'étaient des torrents de pluie qui tombaient. Par les fenêtres, comme à travers des suaires gris, le village apparaissait à peine, effacé sous une rafale d'hiver. Le vent et l'averse fouettaient les murs de la maison isolée, autour de laquelle, une fois de plus, allait s'épaissir le grand noir des campagnes par les nuits pluvieuses — ce grand noir, ce grand silence, dont Raymond s'était longuement déshabitué. Et dans son cœur d'enfant, filtrait peu à peu un froid de solitude et d'abandon ; voici qu'il perdait même son énergie, la conscience de son amour, de sa force et de sa jeunesse ; il sentait s'évanouir, devant le brumeux soir, tous ses projets de lutte et de résistance. Son avenir entrevu tout à l'heure devenait misérable ou chimérique à ses yeux, son avenir de joueur de pelote, de pauvre amuseur des foules, à la merci d'une maladie ou d'une défaillance... Ses espoirs du jour s'anéantissaient, basés sans doute sur d'instables riens en fuite à présent dans la nuit...

Alors il eut un élan, comme jadis dans son enfance, vers ce refuge très doux qu'était pour lui sa mère ; il remonta, sur la pointe du pied, afin de la voir, même endormie, et de rester au moins là, près de son lit, tandis qu'elle sommeillerait.

Et, quand il eut allumé dans la chambre, loin d'elle, une lampe discrète, elle lui parut plus changée qu'hier par la

fièvre; la possibilité se présenta, plus affreuse, à son esprit, de la perdre, d'être seul, de ne plus jamais, jamais sentir sur la joue la caresse de cette tête appuyée... En outre, pour la première fois *elle lui parut vieille*, et, au souvenir de tant de déceptions qu'elle avait eues à cause de lui, il sentit surtout une pitié pour elle, une pitié tendre et infinie, devant ses rides qu'il n'avait pas encore vues, devant ses cheveux blancs encore nouveaux à ses tempes. Oh ! une pitié désolée et sans aucune espérance, avec la conviction que c'était trop tard à présent pour arranger mieux la vie... Et quelque chose de douloureux, qui était sans résistance possible, commença de secouer sa poitrine, contracta son jeune visage; les objets devinrent troubles à sa vue, et, dans un besoin irréfléchi d'implorer, de demander grâce, il se laissa tomber à genoux, le front sur ce lit de sa mère, pleurant enfin, pleurant à chaudes larmes...

XXXII

— Et qui as-tu vu au village, mon fils? — interrogeait-elle, le lendemain matin, pendant ce mieux qui revenait chaque fois, aux premières heures du jour, après la fièvre tombée.

« Et qui as-tu vu au village, mon fils?... » En causant, elle s'efforçait de garder un air un peu enjoué, de dire des choses quelconques, dans la frayeur d'aborder les sujets graves et de provoquer d'inquiétantes réponses.

— J'ai vu Arrochkoa, ma mère, — répondit-il d'un ton qui ramenait subitement aux questions brûlantes.

— Arrochkoa!... Et comment s'est-il comporté avec toi?

— Oh! il m'a parlé comme si j'avais été son frère...

— Oui, je sais, je sais... Oh! ce n'est pas lui, va, qui l'y a poussée...

— Même, il m'a dit...

Il n'osait plus continuer, à présent, et il baissait la tête.

— Il t'a dit quoi donc, mon fils?

— Eh bien que... que ç'avait été dur de l'enfermer là... que peut-être... que, même encore maintenant, si elle me revoyait, il ne serait pas éloigné de croire...

Elle se redressa sous la commotion de ce qu'elle venait d'entrevoir ; avec ses mains maigres, elle écartait ses cheveux nouvellement blanchis, et ses yeux étaient redevenus jeunes et vifs, dans une expression presque mauvaise, de joie, d'orgueil vengé :

— Il t'a dit cela, lui !...

— Est-ce que vous me pardonneriez, ma mère... si j'essayais ?...

Elle lui prit les deux mains et ils restèrent silencieux, n'ayant osé ni l'un ni l'autre, avec leurs scrupules de catholiques, proférer la chose sacrilège qui fermentait dans leurs têtes. Au fond de ses yeux, à elle, l'éclair mauvais achevait de s'éteindre.

— Te pardonner, reprit-elle à voix très basse, oh ! moi... moi, tu sais bien que oui... Mais ne fais pas cela, mon fils, je t'en supplie, ne le fais pas ; ce serait vous porter malheur à tous deux, vois-tu !... N'y songe plus, mon Ramuntcho, n'y songe jamais...

Puis, ils se turent, entendant les pas du médecin qui montait pour sa visite quotidienne. Et ce fut la seule, la suprême fois qu'ils devaient en parler ensemble dans la vie.

Mais Raymond savait maintenant que, même après la mort, elle ne le maudirait pas pour avoir tenté cela ou pour l'avoir commis : or, ce pardon lui suffisait, et, maintenant qu'il se sentait sûr de l'obtenir, la plus grande barrière, entre sa fiancée et lui, était comme tombée tout à coup.

XXXIII

Le soir, au redoublement de la fièvre, elle semblait déjà beaucoup plus dangereusement atteinte.

Sur son corps robuste, la maladie avait eu prise avec violence, — la maladie reconnue trop tard, et insuffisamment soignée à cause de ses entêtements de paysanne, à cause de son dédain incrédule pour les médecins et les remèdes.

Et peu à peu, chez Ramuntcho, l'affreuse pensée de la perdre s'installait à une place dominante ; pendant les heures de veille qu'il passait près de son lit, silencieux et seul, il

commençait à envisager la réalité de cette séparation, l'horreur de cette mort et de cet ensevelissement, — même tous les lugubres lendemains, tous les aspects de sa vie prochaine : la maison qu'il faudrait vendre avant de quitter le pays ; ensuite, peut-être, la tentative désespérée au couvent d'Amezqueta ; puis le départ, probablement solitaire et sans désir de retour, pour les Amériques inconnues...

L'idée aussi du grand secret qu'elle emporterait avec elle à jamais, — du secret sur sa naissance, — l'obsédait davantage, d'heure en heure.

Alors, se penchant sur elle et, tout tremblant, comme s'il allait commettre une impiété dans une église, il finit par oser dire :

— Ma mère !... Ma mère, apprenez-moi maintenant qui est mon père !

Elle frémit d'abord sous la suprême question, comprenant bien que, s'il osait l'interroger ainsi, c'est qu'elle était perdue. Puis, elle hésita une minute : dans sa tête, bouillante de fièvre, un combat se livrait ; son devoir, elle ne le discernait plus bien ; son obstination de tant d'années chancelait presque à cette heure, devant la soudaine apparition de la mort...

Mais, résolue enfin à tout jamais, elle répondit bientôt, avec le ton brusque des mauvais jours :

— Ton père !... Et à quoi bon, mon fils ?... Que lui veux-tu, à ton père, qui depuis plus de vingt ans n'a jamais pensé à toi ?...

Non, c'était décidé, fini, elle ne le dirait pas. D'ailleurs, il était trop tard à présent ; au moment de disparaître, d'entrer dans l'inerte impuissance des morts, comment risquer de changer si complètement la vie de ce fils qu'elle ne surveillerait plus, comment le livrer à son père qui peut-être en ferait un incroyant et un désespéré comme lui-même ! Quelle responsabilité et quel immense effroi !...

Ensuite, sa décision irrévocablement prise, elle songea à elle-même, sentant pour la première fois que la vie se fermait derrière elle, et joignit les mains pour une sombre prière.

Quant à Ramuntcho, après cette tentative pour savoir, après ce grand effort qui lui avait presque semblé profanateur, il courba la tête devant la volonté de sa mère et n'interrogea plus.

XXXIV

Cela marchait très vite maintenant, entre les fièvres desséchantes qui lui faisaient des joues rouges, des narines pincées, ou bien les épuisements dans des bains de sueur, le pouls battant à peine.

Et Ramuntcho n'avait plus d'autre pensée que sa mère ; l'image de Gracieuse cessait de le visiter pendant ces funèbres jours.

Elle s'en allait, Franchita ; elle s'en allait, muette et comme indifférente, ne demandant rien, ne se plaignant jamais...

Une fois cependant, à une veillée, elle l'appela tout à coup d'une pauvre voix d'angoisse, pour jeter les bras autour de lui, l'attirer contre elle, appuyer la tête sur sa joue. Et, en cette minute, Raymond vit passer dans ses yeux la grande Épouvante, — celle de la chair qui se sent finir, celle des hommes et celle des bêtes, l'horrible et la même pour tous... Croyante, elle l'était bien un peu ; pratiquante plutôt, comme tant d'autres femmes autour d'elle ; timorée vis-à-vis des dogmes, des observances, des offices, mais sans conception claire de l'au-delà, sans lumineux espoir... Le ciel, toutes les belles choses promises après la vie... Oui, peut-être... Mais pourtant, le trou noir était là, proche et certain, où il faudrait pourrir... Ce qui était sûr, ce qui était inexorable, c'est que jamais, jamais plus son visage détruit ne s'appuierait d'une façon réelle sur celui de Ramuntcho ; alors, dans le doute d'avoir une âme qui s'envolerait, dans l'horreur et la misère de s'anéantir, de devenir de la poudre et du rien, elle voulait encore des baisers de ce fils, et elle s'accrochait à lui comme s'accrochent les naufragés qui coulent dans les eaux noires et profondes...

Lui, comprit tout cela, que disaient si bien les pauvres yeux finissants. Et la pitié si tendre, qu'il avait déjà éprouvée à voir les rides et les cheveux blancs de sa mère, déborda comme un flot de son cœur très jeune ; il répondit à son appel par tout ce qu'on peut donner d'étreintes et d'embrassements désolés.

Mais ce fut de courte durée. Elle n'avait d'ailleurs jamais été de celles qui s'amollissent longuement ou du moins qui le laissent paraître. Ses bras dénoués, sa tête retombée, elle referma les yeux, inconsciente maintenant, — ou bien stoïque...

Et Raymond, debout, n'osant plus la toucher, pleura sans bruit de lourdes larmes en détournant la tête, — tandis que, dans le lointain, la cloche de la paroisse commençait de sonner le couvre-feu, chantait la tranquille paix du village, emplissait l'air de vibrations douces, protectrices, conseillères de bon sommeil à ceux qui ont encore des lendemains...

Le matin suivant, après s'être confessée, elle trépassa, silencieuse et hautaine, ayant eu comme une honte de sa souffrance et de son râle, — pendant que la même cloche, là-bas, sonnait lentement son agonie.

Et le soir, Ramuntcho se trouva seul, à côté de cette chose couchée et refroidie que l'on conserve et regarde quelques heures encore, mais qu'il faut se hâter d'enfouir dans la terre...

XXXV

Huit jours après.

A la tombée du soir, tandis qu'une mauvaise rafale de montagne tordait les branches des arbres, Raymond rentrait dans sa maison déserte où le gris de la mort semblait épandu partout. Un peu d'hiver avait passé sur le pays basque, une petite gelée, brûlant les fleurs annuelles, mettant fin à l'illusoire été de décembre. Devant la porte de Franchita, les géraniums, les dahlias venaient de mourir, et le sentier d'arrivée, qu'on ne soignait plus, disparaissait sous l'entassement des feuilles jaunies.

Pour Ramuntcho, cette première semaine de deuil avait été occupée par les mille soins qui bercent la douleur. Orgueilleux lui aussi, il avait voulu que tout fût fait d'une façon luxueuse, suivant les vi ux usages de la paroisse. Sa mère avait été emportée dans un cercueil garni de velours noir et

de clous d'argent. Puis, il y avait eu les messes mortuaires, auxquelles étaient venus les voisins en grande cape, les voisines enveloppées et encapuchonnées de noir. Et tout cela représentait beaucoup de dépenses pour lui qui était pauvre.

De la somme donnée jadis, au moment de sa naissance, par son père inconnu, très peu de chose lui restait, la majeure partie ayant été perdue chez des notaires infidèles. Et à présent, il faudrait quitter la maison, vendre les chers meubles familiers, réaliser le plus d'argent possible pour la fuite aux Amériques...

Cette fois, il rentrait chez lui avec un trouble particulier, parce qu'il allait faire une chose, remise de jour en jour, et sur laquelle sa conscience n'était pas en repos. Il avait déjà visité, trié tout ce qui venait de sa mère; mais la boîte contenant ses papiers et ses lettres demeurait encore intacte — et ce soir il l'ouvrirait peut-être.

Il n'était pas bien sûr que la mort, comme tant de gens le pensent, donne le droit à ceux qui restent de lire les lettres, de pénétrer les secrets de ceux qui viennent de s'en aller. Brûler sans regarder lui semblait plus respectueux, plus honnête. Mais aussi, c'était détruire à tout jamais le moyen de retrouver celui dont il était le fils délaissé... Alors, que faire?... Et d'ailleurs, de qui prendre conseil, quand on n'a personne au monde?

Au fond de la grande cheminée, il alluma la flambée des soirs ; puis il alla chercher dans une chambre d'en haut l'inquiétante boîte, la posa sur une table près du feu, à côté de sa lampe, et s'assit pour réfléchir encore. En face de ces papiers presque sacrés, presque défendus, qu'il allait toucher et que la mort seule avait pu mettre entre ses mains, il avait en ce moment conscience, d'une façon plus déchirante, de l'irrévocable départ de sa mère ; voici que des larmes lui revenaient, et qu'il pleurait là, seul, dans ce silence...

A la fin, il l'ouvrit cette boîte...

Ses artères battaient lourdement. Sous les arbres d'alentour, dans l'obscure solitude du dehors, il croyait sentir que des formes se précisaient, s'agitaient pour venir le regarder aux vitres. Il entendait des souffles étrangers à sa propre poitrine, comme si l'on respirait derrière lui. Des ombres s'assem-

blaient, intéressées à ce qu'il allait faire... La maison s'emplissait de fantômes ..

C'étaient des lettres, conservées là depuis plus de vingt ans, toutes de la même écriture, — une de ces écritures à la fois négligées et faciles comme en ont les gens du monde et qui, aux yeux des simples, sont un indice de grande différence sociale. Et tout d'abord, un vague rêve de protection, d'élévation et de richesse détourna le cours de ses pensées tristes... Il ne gardait aucun doute sur la main qui les avait écrites, ces lettres-là, et il les tenait en tremblant, n'osant encore les lire, ni même regarder le nom dont elles étaient signées.

Une seule avait conservé son enveloppe; alors il déchiffra l'adresse : « A madame Franchita Duval »... Ah ! oui, il se souvenait d'avoir entendu dire que sa mère, à l'époque de sa disparition du pays basque, avait pour quelque temps pris ce nom-là... Suivait une indication de rue et de numéro, qui lui fit mal à lire sans qu'il pût comprendre pourquoi, qui lui fit monter le rouge aux joues; puis le nom de cette grande ville, dans laquelle il était né... Les yeux fixes, il restait là, ne regardant plus... Et tout à coup, il eut l'horrible vision de ce ménage clandestin : dans un appartement de faubourg, sa mère, jeune, élégante, maîtresse de quelque riche désœuvré, ou bien de quelque officier peut-être !... Étant au régiment, il en avait connu, de ces ménages-là, qui sans doute se ressemblent tous, et il y avait rencontré pour lui-même des bonnes fortunes inespérées... Un vertige le prenait, à entrevoir ainsi sous un aspect nouveau celle qu'il avait tant vénérée ; le cher passé chancelait derrière lui, comme pour s'effondrer dans un désolant abîme. Et sa désespérance se tournait en une exécration soudaine contre celui qui lui avait par caprice donné la vie...

Oh ! les brûler, les brûler au plus tôt, ces lettres de malheur !... Et il commença de les jeter les unes après les autres dans le feu, où elles se consumaient avec de subites flammes.

Une photographie pourtant s'en dégagea, tomba à terre ; alors il ne put se tenir de l'approcher de sa lampe pour la voir.

Et son impression fut poignante, pendant les quelques

secondes où ses yeux, à lui, se croisèrent avec ceux à demi effacés de l'image jaunie!... *Cela lui ressemblait!...* Il retrouvait, avec un effroi profond, quelque chose de lui-même dans cet inconnu. Et instinctivement il se retourna, s'inquiétant si les fantômes des coins obscurs ne s'étaient pas approchés par derrière pour regarder aussi.

Elle eut à peine une appréciable durée, cette entrevue silencieuse, unique et suprême, avec son père. Au feu aussi, l'image! Il la jeta, d'un geste de colère et de terreur, parmi les cendres des dernières lettres, et tout ne laissa bientôt plus qu'un petit amas de poussière noire, éteignant la flambée claire des branches.

Fini! La boîte était vide. Il lança à terre son béret qui lui donnait mal à la tête et se redressa, la sueur au front, un bourdonnement aux tempes.

Fini! Anéantis, tous ces souvenirs de faute et de honte. Et à présent les choses de la vie lui paraissaient reprendre leur équilibre d'avant; il retrouvait sa vénération douce pour sa mère, dont il lui semblait avoir purifié, un peu vengé aussi la mémoire par cette exécution dédaigneuse.

Donc, son destin venait d'être fixé ce soir à tout jamais. Il resterait le Ramuntcho d'autrefois, le « fils de Franchita », joueur de pelote et contrebandier, libre, affranchi de tout, ne devant ni ne demandant rien à personne. Et il se sentait rasséréné, sans remords, sans frayeur non plus, dans cette maison mortuaire, d'où les ombres venaient de disparaître, apaisées maintenant et amies...

XXXVI

A la frontière, dans un hameau de montagne. Nuit noire, vers une heure du matin; nuit d'hiver inondée d'une pluie froide et torrentielle. Au pied d'une sinistre maison qui ne jette aucune lueur dehors, Ramuntcho charge ses épaules d'une pesante caisse de contrebande, sous la ruisselante averse, au milieu d'une obscurité de sépulcre. La voix d'Itchoua commande en sourdine, — comme si l'on frôlait

de l'archet les dernières cordes d'une basse, — et autour de lui, dans ces ténèbres absolues, on devine d'autres contrebandiers pareillement chargés, prêts à partir pour l'aventure.

C'est maintenant plus que jamais la vie de Ramuntcho, ces courses-là, sa vie de presque toutes les nuits, surtout des nuits nuageuses et sans lune où l'on n'y voit rien, où les Pyrénées sont un immense chaos d'ombre. Amassant le plus d'argent possible pour sa fuite, il est de toutes les contrebandes, aussi bien de celles qui rapportent un salaire convenable que des autres où l'on risque la mort pour cent sous. Et d'ordinaire, Arrochkoa l'accompagne, sans nécessité, lui, par fantaisie plutôt et par jeu.

Ils sont d'ailleurs devenus inséparables, Arrochkoa, Ramuntcho, — et même ils causent librement de leurs projets sur Gracieuse, Arrochkoa séduit surtout par l'attrait d'une belle prouesse, par la joie de soustraire une nonne à l'Église, de déjouer les plans de sa vieille mère endurcie, — et Ramuntcho, malgré ses scrupules chrétiens qui l'arrêtent encore, faisant de ce projet dangereux sa seule espérance, sa seule raison d'agir et d'être. Depuis bientôt un mois, la tentative est décidée en principe, et, pendant leurs causeries des veillées de décembre, sur les routes où ils se promènent, ou bien dans les recoins des cidreries de village où ils s'attablent à l'écart, les moyens d'exécution se discutent entre eux, comme s'il s'agissait d'une simple entreprise de frontière. Il faudra agir très vite, conclut toujours Arrochkoa, agir dans la surprise d'une première entrevue, qui sera pour Gracieuse une chose terriblement bouleversante ; sans la laisser réfléchir ni se reprendre, il faudra essayer comme un enlèvement...

— Si tu savais, dit-il, ce que c'est, ce petit couvent d'Amezqueta où on l'a mise : quatre vieilles bonnes sœurs avec elle, dans une maison isolée !... J'ai mon cheval, tu sais, qui marche si vite ; une fois la nonne montée dans ma voiture avec toi, qui l'attrapera, je te prie ?...

Et ce soir, ils ont résolu de mettre dans la confidence Itchoua lui-même, homme habitué aux manœuvres louches, précieux dans les coups de main, la nuit, et qui, pour de l'argent, est capable de tout faire.

Le lieu d'où ils partent cette fois pour la contrebande habituelle se nomme Landachkoa, et il est situé en France, à dix minutes de l'Espagne. L'auberge, solitaire et vieille, prend, sitôt que baisse la lumière, des aspects de coupe-gorge. En ce moment même, tandis que les contrebandiers en sortent par une porte détournée, elle est remplie de carabiniers espagnols, qui ont familièrement passé la frontière pour venir se divertir ici, et qui boivent en chantant. Et l'hôtesse, coutumière des manèges et des cachotteries nocturnes, est tout à l'heure venue gaîment dire en basque aux gens d'Itchoua :

— Ça va bien! ils sont tous gris, vous pouvez sortir!

Sortir! c'est plus aisé à conseiller qu'à faire! On est trempé dès les premiers pas et les pieds glissent dans la boue gluante, malgré l'aide des bâtons ferrés, sur les pentes raides des sentiers. On ne se voit point les uns les autres: on ne voit rien, ni les murs du hameau le long desquels on passe, ni les arbres ensuite, ni les roches; on est comme des aveugles, tâtonnant et trébuchant sous un déluge, avec une musique de pluie aux oreilles, qui vous rend sourd.

Et Ramuntcho, qui fait ce trajet pour la première fois, n'a aucune idée des passages de chèvre que l'on va prendre, heurte çà et là son fardeau à des choses noires qui sont des branches de hêtre, ou bien glisse des deux pieds, chancelle, se raidit, se rattrape en piquant au hasard, de sa seule main libre, son bâton ferré dans la terre. Ils ferment la marche, Arrochkoa et Ramuntcho, suivant la bande au flair et à l'ouïe; — et encore, les autres, qui les précèdent, font-ils, avec leurs espadrilles, à peine autant de bruit que des loups en forêt.

En tout, quinze contrebandiers, échelonnés sur une cinquantaine de mètres, dans le noir épais de la montagne, sous l'arrosage incessant de l'averse nocturne; ils portent des caisses pleines de bijouterie, de montres, de chaînes, de chapelets, ou bien des ballots de soie de Lyon enveloppés de toile cirée; tout à fait devant, chargés de marchandises d'un moindre prix, marchent deux hommes qui sont les éclaireurs, ceux qui attireront, s'il y a lieu, les coups de fusil espagnols et qui alors prendront la fuite, en jetant tout par terre. On ne se parle qu'à voix basse, bien entendu, malgré ce tambourinement de l'ondée, qui déjà étouffe les sons...

Celui qui précède Ramuntcho se retourne pour l'avertir :

— Voici un torrent en face de nous... — (On l'aurait deviné d'ailleurs, ce torrent-là, à son fracas plus fort que celui de l'averse...) — Il faut le passer !

— Ah !... Et le passer comment? Entrer dans l'eau?...

— Non pas, l'eau est profonde. Suis-nous bien. Il y a un tronc d'arbre par dessus ; jeté en travers !

En tâtant à l'aveuglette, Ramuntcho trouve en effet ce tronc d'arbre, mouillé, glissant et rond. Le voilà debout, s'avançant sur ce pont de singe en forêt, toujours avec sa lourde charge, tandis qu'au dessous de lui l'invisible torrent bouillonne. Et il passe, on ne sait comment, au milieu de cette intensité de noir et de ces grands bruits d'eau.

Sur l'autre rive, il faut redoubler de précautions et de silence. Finis tout à coup, les sentiers de montagne, les scabreuses descentes, les glissades, sous la nuit plus oppressante des bois. Ils sont arrivés à une sorte de plaine détrempée où les pieds enfoncent ; les espadrilles, attachées par des liens aux jambes nerveuses, font entendre des petits claquements mouillés, des *floc, floc*, d'eau battue. Les yeux des contrebandiers, leurs yeux de chats, de plus en plus dilatés dans l'obscurité, perçoivent confusément qu'il y a de l'espace libre alentour, que ce n'est plus l'enfermement et la continuelle retombée des branches. Ils respirent mieux aussi et marchent d'une allure plus régulière qui les repose...

Mais des aboiements de chiens, là-bas très loin, les immobilisent tous d'une façon soudaine, comme pétrifiés sous l'ondée. Un quart d'heure durant, ils attendent, sans parler ni bouger ; sur leurs poitrines, la sueur coule, mêlée à l'eau du ciel qui entre par les cols des chemises et descend jusqu'aux ceintures.

A force d'écouter, ils entendent bruire leurs propres oreilles, battre leur propres artères.

Et cette tension des sens est d'ailleurs, dans leur métier, ce qu'ils aiment tous ; elle leur cause une sorte de joie presque animale, elle double la vie des muscles, en eux qui sont des êtres du passé ; elle est un rappel des plus primitives impressions humaines dans les forêts ou les jungles des époques originelles... Il faudra encore des siècles de civilisation policée

pour étouffer ce goût des dangereuses surprises qui pousse certains enfants au jeu de cache-cache, certains hommes aux embuscades, aux escarmouches des guerres ou à l'imprévu des contrebandes...

Cependant ils se sont tus, les chiens de garde, tranquillisés ou bien distraits, leur flair attentif occupé d'autre chose. Le vaste silence est revenu, moins rassurant toutefois, prêt à se rompre peut-être, parce que là-bas des bêtes veillent. Et, à un commandement sourd d'Itchoua, les hommes reprennent une marche ralentie et plus hésitante, dans la grande nuit de la plaine, un peu ployés tous, un peu abaissés sur leurs jambes, comme par un instinct de fauve aux aguets.

Il paraît que voici devant eux la Nivelle; on ne la voit pas, puisqu'on ne voit rien, mais on l'entend courir, et maintenant de longues choses flexibles entravent les pas, se froissent au passage des corps humains : les roseaux des bords. C'est la Nivelle qui est la frontière ; il va falloir la franchir à gué, sur des séries de roches glissantes, en sautant d'une pierre à l'autre, malgré le fardeau qui alourdit les jarrets.

Mais, avant, on fait halte sur la rive pour se recueillir et se reposer un peu. Et d'abord on se compte à voix basse : tout le monde est là. Les caisses ont été déposées dans l'herbe; elles y semblent des taches plus claires, à peu près perceptibles à des yeux habitués, tandis que, sur les ténèbres des fonds, les hommes, debout, dessinent de longues marques droites, plus noires encore que le vide de la plaine. En passant près de Ramuntcho, Itchoua lui a demandé à l'oreille :

— Quand me conteras-tu le coup que tu veux faire, toi, mon petit?

— Tout à l'heure, à notre retour!... Oh! ne craignez rien, Itchoua, je vous le conterai!

En ce moment où sa poitrine est haletante et ses muscles en action, toutes ses facultés de lutte, doublées et exaspérées par le métier qu'on lui fait faire, il n'hésite pas, Ramuntcho; dans l'exaltation présente de sa force et de sa combativité, il ne connaît plus d'entraves morales ni de scrupules. Cette idée qui est venue à son complice de s'adjoindre le mystérieux Itchoua, n'a plus rien qui l'épouvante. Tant pis! Il s'abandonnera aux conseils de cet homme de ruse et de violence, même

s'il faut aller jusqu'à l'enlèvement et à l'effraction. Il est, cette nuit, l'irrégulier en révolte, à qui l'on a pris la compagne de sa vie, l'adorée, celle qui ne se remplace pas ; or, il la veut, au risque de tout... Et en songeant à elle, dans le progressif alanguissement de cette halte, voici qu'il la désire tout à coup avec ses sens, dans un élan de jeune sauvage, d'une façon inattendue et souveraine...

Cependant l'immobilité se prolonge, les respirations se calment. Et, tandis que les hommes secouent leurs bérets ruisselants, se passent la main sur le front pour chasser les gouttes de pluie et de sueur qui voilent les yeux, une première sensation de froid leur vient, de froid humide et profond ; leurs vêtements mouillés les glacent, leurs pensées s'affaiblissent ; peu à peu, après la fatigue de cette fois et celle des veilles précédentes, une sorte de torpeur les engourdit, là tout, de suite, dans l'épaisse obscurité, sous l'incessante ondée d'hiver.

Ils sont, du reste, coutumiers de cela, rompus au froid et à la mouillure, rôdeurs endurcis qui vont dans les lieux et aux heures où les autres hommes ne paraissent jamais, inaccessibles aux vagues frayeurs des ténèbres, capables de dormir sans abri n'importe où, au plus noir des nuits pluvieuses, dans les dangereux marécages ou les ravins perdus...

Allons ! en route, maintenant, le repos a assez duré. C'est, d'ailleurs, l'instant décisif et grave où l'on va passer la frontière. Tous les muscles se raidissent, les oreilles se tendent et les yeux se dilatent.

D'abord, les éclaireurs ; ensuite, l'un après l'autre, les porteurs de ballots, les porteurs de caisses, chargés chacun de quarante kilos sur les épaules ou sur la tête. En glissant çà et là parmi les cailloux ronds, en trébuchant dans l'eau, tout le monde passe, atterrit sans chute sur l'autre rive. Les voici sur le sol d'Espagne ! Reste à franchir, sans coup de feu ni mauvaises rencontres, deux cents mètres environ pour arriver à une ferme isolée qui est le magasin de recel du chef des contrebandiers espagnols, et, une fois de plus, le tour sera joué !

Naturellement, elle est sans lumière, obscure et sinistre, cette ferme-là. Toujours sans bruit et à tâtons, on y entre à la file ; puis, sur les derniers passés, on tire les verrous

énormes de la porte. Fini! Barricadés et sauvés, tous! Et le trésor de la Reine Régente est frustré, cette nuit encore, d'un millier de francs!...

Alors, on allume un fagot dans la cheminée, une chandelle sur la table; on se voit, on se reconnaît, en souriant de la bonne réussite. La sécurité, la trêve de pluie sur les têtes, la flamme qui danse et réchauffe, le cidre et l'eau-de-vie qui remplissent les verres, ramènent chez ces hommes la joie bruyante, après le silence obligé. On cause gaîment, et le grand vieux chef aux cheveux blancs, qui les héberge tous à cette heure indue, annonce qu'il va doter son village d'une belle place pour le jeu de pelote, dont les devis sont faits, et qui lui coûtera dix mille francs.

— A présent, conte-moi ton affaire, mon petit, — insiste Itchoua à l'oreille de Ramuntcho. — Oh! je me doute bien du coup que tu médites! Gracieuse, hein?... C'est ça, n'est-ce pas?... C'est un coup difficile, tu m'entends... D'ailleurs, je n'aime pas porter tort à la religion, moi, tu sais... Et puis, j'ai ma place de chantre, que je risque de perdre à ce jeu-là... Voyons, combien me donneras-tu d'argent, si je mène tout à bonne fin, pour contenter ton envie?...

Il avait déjà prévu, Ramuntcho, que ce sombre concours lui coûterait fort cher, Itchoua étant, en effet, un homme d'Église, dont il faudrait d'abord acheter la conscience; et, très troublé, le sang aux joues, il accorde, après discussion, jusqu'à mille francs. D'ailleurs, s'il amasse de l'argent, ce n'est que dans le but de retrouver Gracieuse, et pourvu qu'il lui reste de quoi passer aux Amériques avec elle, que lui importe!...

Et maintenant que son secret est connu d'Itchoua, maintenant que son cher projet s'élabore dans cette cervelle opiniâtre et rusée, il lui semble que tout vient de faire un pas décisif vers l'exécution, que tout est subitement devenu réel et prochain. Alors, au milieu du délabrement lugubre de ce lieu, parmi ces hommes, qui sont moins que jamais ses pareils, il s'isole dans un immense espoir d'amour.

.

On boit une dernière fois ensemble, tous à la ronde, choquant les verres très fort; puis, on repart, toujours dans

l'épaisse nuit et sous la pluie incessante, mais cette fois par la grande route, marchant en bande et chantant. Rien dans les mains, rien dans les poches : on est à présent des gens quelconques, revenant d'une promenade toute naturelle.

A l'arrière-garde, un peu loin des chanteurs d'en avant, Itchoua, sur ses longues jambes d'échassier, chemine la main appuyée à l'épaule de Ramuntcho. Intéressé et ardent au succès, depuis que la somme est convenue, il lui souffle à l'oreille ses impérieux avis. Comme Arrochkoa, il veut qu'on agisse avec une brusquerie atterrante, dans le saisissement d'une première entrevue qui aura lieu le soir, aussi tard que le permettra la règle de la communauté, à une heure indécise et crépusculaire, quand le village, au-dessous du petit couvent mal gardé, commencera de s'endormir.

— Et surtout, mon garçon, dit-il, ne te montre pas avant de tenter le coup. Qu'elle ne t'ait pas vu, tu m'entends bien, qu'elle ne sache seulement pas ton retour au pays!... sans quoi tu perdrais tout l'avantage de la surprise...

Tandis que Ramuntcho écoute et songe en silence, les autres, qui ouvrent la marche chantent toujours la même vieille chanson pour rythmer leurs pas. Et ainsi l'on rentre à Landachkoa, village de France, passant sur le pont de la Nivelle, à la barbe des carabiniers d'Espagne.

Ils n'ont d'ailleurs aucune illusion, les carabiniers de veille, sur ce que sont venus faire chez eux, à une heure si noire, ces hommes si mouillés...

PIERRE LOTI
de l'Académie française.

(La fin au prochain numéro.)

L'ORIENT

I

L'Europe a entendu dire de l'Orient tout ce que la raison, la science, la politique pouvaient suggérer.

Je me permets d'y ajouter un mot, et, pour rendre ce mot intelligible, je veux exposer la situation, non pas telle que l'Europe la voit à travers les conventions de sa politique, mais telle que nous autres Orientaux, nous la voyons au milieu des réalités de notre propre existence.

Depuis de longues années, l'Europe nous fait entendre deux voix également claires. D'un côté, les chancelleries nous rappellent à chaque instant que l'existence de l'empire turc est une nécessité européenne, et de l'autre la presse nous répète chaque matin que l'existence de cet empire n'est possible que par la réforme.

Cette nécessité européenne, nous la comprenons jusqu'à un certain point.

Mais la réforme, quelle est-elle? D'où doit-elle venir?

Nous n'en savons qu'une chose, c'est que, depuis un siècle, la diplomatie, les armes, les trésors, les conseils, les

exhortations, tous les moyens imaginables ont été consacrés par l'Europe à cette œuvre de la réforme orientale. Quel a été le résultat?

Pour nos territoires, un entassement de ruines; pour nos peuples, une inépuisable source de larmes.

Comment expliquer cette étrange faillite de la sagesse et de la puissance européenne? Notre réponse sera brève.

Les puissances chrétiennes n'ont rien compris à l'Islam.

L'Europe, et surtout l'Europe diplomatique, se méprend complètement sur la nature et sur la valeur de cette doctrine mystérieuse, qui, depuis mille ans, régit deux cent millions d'âmes et dont l'indestructible puissance défie encore les efforts du monde civilisé.

Il serait impossible d'analyser ici un si vaste système de gouvernement théocratique. L'essentiel, c'est de préciser le principe qui domine aujourd'hui tout l'Islam.

Ce principe, le voici :

L'Europe *chrétienne* est un ennemi. Toute immixtion chrétienne dans les affaires de l'Islam est une profanation, un crime.

Les peuples musulmans, sous l'empire de ce principe inébranlable, croient avoir pour premier devoir de haïr, de repousser, de combattre jusqu'à la mort toute réforme venant de l'Europe *chrétienne*.

On peut vaincre, subjuguer, exterminer, disperser un peuple musulman, jamais il n'acceptera une réforme imposée par une puissance chrétienne.

Pourquoi?

Parce que, pour un musulman, la réforme ne peut avoir qu'une source légitime : l'Islam.

Que cela paraisse absurde ou logique, peu importe. Cette croyance est un fait et un fait irréductible. Le malheur est que la diplomatie semble ignorer l'existence de ce principe et qu'elle a le tort encore plus impardonnable de proclamer que, la religion de Mahomet étant hostile au progrès, c'est à l'Europe que revient la charge d'imposer à l'Islam les réformes nécessaires. Politique fausse au point de vue religieux, opposée à tous les éléments du problème oriental.



Il faut savoir tout d'abord que l'Islam n'est point la religion de Mahomet seul. D'après les textes formels du Coran, Adam, Noé, Abraham, Moïse et Jésus ont été de purs musulmans. L'Islam *(la résignation à la volonté de Dieu)* ne date donc point de Mahomet. Selon la théologie musulmane, c'est une vérité éternelle que cent vingt-quatre mille prophètes sont venus proclamer chez tous les peuples et sur toute la terre.

En second lieu, cette doctrine universelle, telle que l'orthodoxie musulmane la conçoit, ne peut être considérée en aucune façon comme hostile au progrès. Et, en effet, lorsqu'on étudie l'Islamisme, non pas seulement dans le Coran, mais aussi et surtout dans cet océan de *hadis* qui sont les évangiles de l'Islam, on arrive à reconnaître à chaque pas qu'aucune religion ne contient un principe moral ou un germe de progrès qui ne soit répandu à profusion dans tous les livres sacrés de l'Islam. Nulle doctrine n'a mieux proclamé l'égalité des citoyens, la charité sociale, les droits individuels, la souveraineté du peuple et, ce qui est le plus remarquable, le *devoir* de résister à tout abus du pouvoir.

Mais alors, dira-t-on, comment expliquer cette irrémédiable décadence qu'on observe depuis si longtemps chez toutes les races musulmanes?

Les raisons de ce phénomène bizarre, encore peu expliqué et peut-être inexplicable par des données purement européennes, sont entièrement étrangères à la doctrine de l'Islam. Le mal a une tout autre origine.

En Orient, nous ne connaissons qu'un seul mal, et ce mal unique, c'est ce terrible fléau historique que nous appelons le *despotisme d'Asie.*

Ce fléau du despotisme asiatique ne ressemble en rien aux fléaux analogues que l'Europe a subis, à certains moments de son histoire. L'esprit européen ne peut comprendre la nature de ce despotisme ni le poids dont il accable nos âmes asiatiques. Car, à aucune époque, l'Europe n'a entièrement perdu le sentiment de l'indépendance et du droit de l'homme. Notre despotisme sauvage, sans pitié et sans conscience, n'a

jamais connu ni loi, ni droit, ni aucun frein moral; c'est cette aveugle omnipotence qui, foulant aux pieds tous les droits de l'humanité, étouffant toutes les lumières, a fait sécher en Orient tous les germes du progrès. Tous les malheurs de nos peuples, toutes les horreurs de notre histoire viennent de ce mal originel que mille causes géographiques, religieuses, morales et physiques ont concouru à éterniser dans tous les pays d'Asie.



L'Islamisme a été, en Orient, la première et la plus énergique protestation du droit contre ce régime forcené d'Asie. Le mouvement, comme on le sait, a été prodigieux. La nouvelle loi armée de la souveraineté du peuple a poursuivi sa marche triomphale tant qu'elle a pu se maintenir sur ses bases démocratiques. Mais comme, pour certaines raisons d'ordre intérieur, parfaitement déterminées pour nous, et malheureusement peu connues en Europe, l'Islam n'a pas eu le temps de compléter sa constitution organique, il lui a été impossible de résister aux assauts de l'hydre despotique que l'éternelle servitude de l'Asie avait rendue invincible.

Après de longues luttes renouvelées, sous mille formes mystiques, religieuses, militaires, dont l'histoire demande encore à être étudiée, la nouvelle doctrine a succombé. Mais son terrible adversaire ne l'a plus lâchée ! Le despotisme triomphant s'est emparé de l'Islam ; il en a forcé les principes, faussé l'esprit. Il s'est armé de tous les attributs de la théocratie militaire pour réaliser l'incarnation la plus épouvantable de toutes les tyrannies que la terre et le ciel de l'Asie ont pu contempler depuis l'origine du monde.

Lorsque l'Europe diplomatique a été mise en présence de ce gigantesque assemblage de forces et de principes inconnus, non seulement il lui a été impossible de s'en rendre raison, mais, ce qui paraîtra incroyable, c'est que même jusqu'aujourd'hui, malgré des siècles de relations, elle n'est pas arrivée encore à donner à ce pouvoir un nom propre. Elle l'a appelé tour à tour Grand Turc, Croissant, Divan, Sultan, Sublime-Porte, Turquie, Padichach, Khalif, Empereur, et enfin la Porte.

Dans cette confusion d'idées et de choses si contradictoires, la diplomatie occidentale ne pouvant distinguer ni la théorie musulmane, ni les forces cachées, ni les points vulnérables de cet État extraordinaire, s'est heurtée à chaque pas à des difficultés de plus en plus incompréhensibles pour elle ; n'entendant absolument rien ni à l'idéal, ni aux méthodes, ni même au langage de son adversaire, tout a été pour elle contresens, énigmes et folie. Et, lorsque même, après de longues luttes, elle est restée victorieuse par les armes, elle a été invariablement battue et bafouée sur le terrain politique.



Tel est le passé; quant au présent, nous ignorons ce que la sagesse des grandes chancelleries prépare pour le bonheur de nos peuples. Mais, pour l'avenir, nous savons avec certitude que ces chancelleries, avec leur politique usée et avec toutes leurs chimères de réformes, n'arriveront qu'à créer des complications nouvelles et à précipiter les désastres mêmes qu'elles veulent éviter.

II

Avant de continuer, je précise encore une fois cette vérité fondamentale :

En Orient, l'unique source de nos maux, c'est ce fléau sans nom que nous appelons simplement le despotisme asiatique.

Nul besoin d'ajouter que le principe de ce mal est indépendant de tout caractère individuel. Le souverain peut être bon, éclairé, juste; les vizirs peuvent vouloir le bien, mais le principe reste le même : c'est toujours l'inexorable absolutisme d'un seul; et, tant que ce principe restera dominant, l'Orient ne sera qu'un cadavre sanglant porté sur les bras de l'Europe civilisée.

Nous savons que l'Europe n'a rien épargné pour se dérober à ce triste rôle; mais ce qu'elle semble ignorer, c'est

que sa diplomatie a été l'instrument inconscient qui a le plus aggravé les dures nécessités de cette situation. Sur cette grave accusation, on pourrait écrire des volumes ; je me contente d'en indiquer les points principaux.



Le despotisme d'Asie, abandonné à ses propres ressources, était tempéré, comme on le sait, par des révoltes et par des révolutions de palais. Ses relations avec les puissances européennes lui ont créé une situation toute nouvelle. Ses moyens défensifs se sont énormément accrus : troupes régulières, police organisée, télégraphes, banques, décorations, et même une certaine instruction sont devenus entre ses mains autant d'armes jusque-là inconnues au despotisme inculte de l'Asie. Ajoutez à ces ressources matérielles un imposant corps diplomatique entourant la Sublime Majesté de nouvelles formes d'adulations officielles, et lui apportant des droits et des prérogatives ignorés en Orient et même diamétralement opposés à l'esprit de l'Islam. Le Commandeur des croyants, que la théorie de l'Islam maintenait en parfaite égalité avec tous les musulmans, est devenu, de par les traités européens, *souverain irresponsable*, *sacré*, *inviolable*.

Après avoir élevé ainsi un absolutisme nouveau et après l'avoir fortifié par toutes les garanties imaginables, lorsque l'Europe a voulu réformer l'empire d'Orient, à qui s'est-elle adressée?

A ce même pouvoir absolu auquel la nature, l'éducation, la religion et cinquante siècles de préjugés commandaient de garder ce qu'il a et de rester ce qu'il est.

Et, chose incroyable, cette Europe chrétienne, qui n'avait jamais pu réformer la papauté chrétienne, a eu la folle prétention d'aller réformer la papauté musulmane dont l'Asie et l'Europe elle-même avaient fait la personnification la plus intraitable et la mieux garantie de toutes les Églises et de toutes les théocraties de la terre.

Et pour une telle entreprise, quels ont été les moyens choisis?

Des conseils, des prières, des menaces. Est-il possible

d'entretenir encore de telles illusions après nne si longue expérience?

Comment ne pas voir que, sur ce terrain de réformes, les menaces et les attaques directes contre le khalife doivent nécessairement tourner à l'avantage de sa cause personnelle? Un souverain musulman, quelque impopulaire qu'il soit, dès qu'il se lève comme champion de l'Islam ou qu'il se pose en victime des attentats *chrétiens*, est sûr de soulever autour de sa personne un enthousiasme fanatique.

Il ne faut jamais perdre de vue que l'Islam a une confiance illimitée dans sa propre force. Le ciel et l'éternité lui appartiennent. Étant la source unique de toute les vérités, une idée étrangère et surtout une immixtion *chrétienne* lui inspire une défiance, une horreur invincibles. Dès qu'il s'agit de repousser une conception *infidèle*, il n'a rien à craindre; l'essentiel, c'est de marcher dans le *chemin droit* et de *se résigner à la volonté de Dieu*.

Sans nous arrêter sur la valeur pratique de cette doctrine et sans nous perdre dans les mille abstractions dogmatiques qui l'ont rendue telle qu'elle est, nous arriverons encore à cette même conclusion :

Aucune considération mondaine, aucune menace, aucune force n'amènera jamais une conscience musulmane à accepter une réforme venant du monde *chrétien*.

On écoutera, on promettra et, au besoin même, on signera, mais l'âme de l'Islam restera éternellement rebelle, et les conséquences seront exactement ce qu'elles ont été jusqu'ici.

III

Pour nous, la question est claire; elle se pose ainsi :

Puisque l'empire ne peut se maintenir que par des réformes, et puisque l'Islam est rebelle à toute réforme venant du dehors, où faudrait-il, alors, chercher ces réformes nécessaires?

Ici nous demandons à entrer encore dans quelques considérations historiques.

Nous avons déjà rappelé comment l'Islamisme a succombé sous le despotisme d'Asie. Il est nécessaire d'ajouter que la victoire de la force n'a été complète que sur le terrain politique. La lutte entre les deux principes opposés n'a jamais cessé dans le domaine religieux. Toute l'histoire de l'Islam et toutes les écoles philosophiques de l'Orient sont remplies des péripéties d'une lutte sourde, acharnée, qui s'est poursuivie sans relâche sous mille formes mystérieuses. Dans ces derniers temps, cette lutte a été fortement accentuée par le contact des idées européennes. Il s'est formé dans presque tous les pays musulmans des sectes politico-religieuses qui, sous des dénominations différentes, représentent l'esprit nouveau de l'Islam.

L'Europe, en général, a ignoré la nature et le caractère de ces associations. Celle qui a fait le plus parler d'elle, c'est ce parti qui est si improprement appelé la Jeune Turquie. On connaît son origine et son histoire. Sa manifestation la plus remarquable a été la constitution dite de Midhat-Pacha. C'était la première fois qu'une réforme de ce genre sortait du sein même de l'Islam. Malheureusement, l'Europe n'a pas su se rendre compte de la valeur de ce mouvement. C'était cependant la seule porte par où pouvait entrer l'esprit de réforme; le seul moyen de réconciliation de l'Islam avec les idées modernes.

Parmi les anciens diplomates, un seul a eu le sentiment réel de la situation : c'est Sir Henry Elliot, l'ambassadeur d'Angleterre. Il a vu le grand mal de l'Orient, le mal despotique; et pour l'atténuer, il a fait en peu de temps ce que l'Europe n'avait su faire en un siècle.

***

La constitution de Midhat était, sans doute, défectueuse, mais rien n'empêchait une revision graduelle.

Nous sommes convaincus que la Turquie a besoin de réformes d'une autre nature qui demandent d'autres lumières et d'autres efforts. Mais pour arriver à ces réformes fondamentales, il fallait d'abord briser des barrières séculaires. La

constitution de Midhat était la seule brèche par où l'Islam pouvait laisser passer les grandes transformations à venir.

La tâche de l'Europe devenait singulièrement facile. Au lieu de s'épuiser en efforts inutiles auprès du khalife, elle n'avait plus qu'à laisser parler les apôtres mêmes de l'Islam. Ces garanties de vie, de biens et d'honneur si vainement réclamées jusqu'alors devenaient parfaitement réalisables avec le concours même de l'orthodoxie musulmane.

L'Europe diplomatique a commis à cette occasion des erreurs irréparables ; au lieu d'appuyer un mouvement qu'elle pouvait rendre fécond en bienfaits, elle est allée s'identifier avec le régime même qu'elle prétendait réformer. Elle est allée jusqu'à se faire le gendarme du pouvoir absolu ; jusqu'à livrer un Midhat-Pacha, jusqu'à interdire même en Europe les organes des partis progressistes ottomans. Et cependant tout le passé et toutes les réalités présentes étaient là pour montrer qu'en Orient il n'y avait d'autres chances de salut que dans le développement de ces partis progressistes. Et la diplomatie avait mille moyens légaux pour soutenir, éclairer, encourager et élever ces partis sans avoir nul besoin de ce concert européen qui n'a réussi qu'à garantir la violence et l'impunité. Chaque gouvernement, chaque ambassadeur pouvait apporter à ce mouvement libérateur un concours efficace sans jamais se départir d'aucun devoir international. L'exemple de Sir Henry Elliot suffisait ; si on l'avait suivi, le réveil de l'Asie et la *réformation musulmane* auraient poursuivi leur cours naturel ; tout l'Orient aurait été pacifiquement transformé et aucune des dernières catastrophes ne serait arrivée.

IV

Depuis la suppression de la constitution, les idées ont marché. La jeune Turquie n'est plus ce qu'elle était il y a vingt ans. Cette appellation embrasse maintenant dans un sens général tous les partis progressistes de l'Orient.

En Turquie, aux Indes, en Perse et jusqu'en Afrique, les idées nouvelles ont poussé des racines profondes. L'esprit

aryen, la foi musulmane, l'énergie turque et le libéralisme occidental ont produit des combinaisons extrêmement remarquables. Il ne faudrait pas juger ces mouvements par les faibles échos de la presse.

Le fait certain, c'est que l'âme de l'Islam est atteinte partout d'un irrésistible besoin de réveil. Il serait impossible de prononcer ici des noms et d'entrer dans les détails des organisations existantes. Mais il est aisé de concevoir que, dans notre temps de communications rapides, au milieu de ces grandes secousses qui ont si profondément agité le monde entier, les facultés de tant de races variées ont dû naturellement avoir leur réveil et leurs manifestations particulières. Outre les mouvements des races chrétiennes, chez presque tous les peuples musulmans, dans les hautes sphères officielles comme dans les rangs des ulémas, l'activité intellectuelle a pris des formes et des accents sans précédents dans leur histoire. Le Verbe libérateur a trouvé partout ses apôtres et ses martyrs. Et pour se faire une idée de l'importance de ce mouvement, il suffit d'observer que, malgré les plus cruelles persécutions, c'est encore ce même mouvement qui se fait redouter en haut lieu, plus que toutes les flottes et toutes les armes de la chrétienté.

Ce parti progressiste arrivera nécessairement au pouvoir; ce qui a retardé son avènement, ce ne sont pas seulement les persécutions indigènes, c'est surtout l'indifférence ou plutôt l'hostilité de l'Europe diplomatique. Ce parti croyait avoir droit à la sympathie de l'Europe libérale; cette sympathie a été étouffée par l'esprit routinier d'une diplomatie sans prévoyance et sans cœur. Et cependant l'Europe avait tant de motifs et tant de moyens pour appuyer un parti si prêt à la comprendre et si avide de profiter de ses lumières!

***

Les grandes puissances protègent — chacune particulièrement — les protestants, les catholiques, les orthodoxes. Cette protection exclusive et inintelligente n'a servi qu'à exaspérer les musulmans contre les malheureux protégés de l'Europe chrétienne. Au lieu de gaspiller des efforts généreux dans des

directions désastreuses, ne serait-il pas plus sage, plus humain, de les concentrer sur un parti, collectif, universel, qui résume toutes les communautés dans leurs intérêts les plus immédiats?

La *Jeune Turquie*, ou pour mieux dire l'Union libérale de tous les progressistes, est le seul lien possible entre les différents éléments de l'empire. C'est le seul terrain où l'influence de l'Europe puisse se manifester sous des formes puissantes et fécondes.

Je précise mes conclusions :

Impossibilité absolue de réformer l'Islam par une force *chrétienne;*

Disposition exceptionnellement favorable pour faire surgir la réforme par la force même de l'Islam.

Quant à l'action diplomatique de l'Europe, nous la concevons ainsi : Laisser tranquille l'absolutisme régnant; soutenir par tous les moyens légitimes le parti progressiste; le pousser rapidement au pouvoir, et faire proclamer une constitution adaptée aux exigences de l'époque.

— Et quels seraient les principes de cette nouvelle constitution?

Unité de l'empire;

Reconnaissance solennelle des dogmes du progrès contenus dans les vérités éternelles de l'Islam;

Liberté de conscience;

Égalité de tous les citoyens devant la loi;

Liberté individuelle;

Inviolabilité de la propriété;

Admissibilité de tous les citoyens aux fonctions publiques;

Contrôle efficace des finances;

Organisation d'une justice indépendante;

Liberté de la presse dans des mesures légitimes.

— Et où seraient les garanties?

Dans le concours actif de toutes les intelligences indigènes, et dans la sanction morale et isolée de chaque puissance sous les formes les plus effectives possibles.

Mais la garantie la plus réelle, celle qui s'impose à l'Europe entière, c'est la nécessité même de la situation; car le dilemme est péremptoire :

Ou la destruction de la Turquie par une conflagration générale, ou le relèvement de l'empire par la réconciliation de l'Islam avec les idées modernes.

Si l'Europe veut précipiter la catastrophe finale, la voie est largement ouverte; elle n'a qu'à suivre sa politique actuelle. Mais si elle cherche la réforme, elle doit la demander à cette réconciliation essentielle, dogmatique, indispensable, que les partis progressistes indigènes peuvent seuls réaliser.

C'est dans cette direction que la diplomatie, si stérile jusqu'ici, peut conquérir une position et une puissance dignes de l'Europe.

Sur ce dernier point, comment compléter ma pensée? Elle est si étrange. Elle est cependant le fruit de quarante ans d'études et d'expériences exceptionnelles. M'appuyant donc sur une conviction profonde, je conclus par ces mots :

Il y a là, en Orient, dans cette idée de réconciliation de l'Islam avec les principes modernes, un ressort caché, un levier pour remuer l'Asie et l'Afrique. Celle des grandes puissances qui serait capable de voir ce levier merveilleux et aurait l'adresse de le saisir changerait sans secousse la face de l'Orient, et tiendrait entre ses mains les destinées d'un monde nouveau.

PRINCE MALCOM KHAN

SAINTE-BEUVE

I

C'était un homme laid, sensuel, très curieux et extrêmement intelligent. Il ne tient pas tout entier dans cette définition; mais ces quatre traits sont essentiels et le résument dans sa plupart de ses aspects et de ses démarches.

En 1824, il avait vingt ans, avait fait de très bonnes études et désirait passionnément trois choses : des succès mondains, la gloire littéraire et tout comprendre. De croyances, aucune; de convictions très peu et même point. On peut s'y tromper, sans être complètement dans le faux et d'une façon assez plausible. On a dit bien souvent qu'il était parti du positivisme étroit et sec, qui s'appelait alors sensualisme, de l'école des Cabanis et des Tracy; qu'ensuite, moitié influence de romantisme, moitié élargissement de l'esprit ou même du cœur, il avait subi, cherché aussi l'attrait du catholicisme, reçu en lui le sentiment religieux; qu'enfin il était revenu, comme il arrive souvent qu'on y revienne, à ses sentiments de jeunesse, et à un pur agnosticisme touchant tout ce qui ne dérive point de la seule observation.

Cette évolution ne s'est pas produite. L'apparence seulement en a existé. Et, en pareille matière, on dira que l'apparence même est un commencement de réalité, et cela est vrai; mais enfin cette évolution ne s'est pas produite. Il faut lire de très près *Volupté*, qui, pour tout ce qui est analyse morale, est une pure autobiographie, pour bien comprendre que Sainte-Beuve, de 1824 à 1834, comme, du reste, plus tard, n'a eu que des goûts, et qu'il les a eus tous à la fois.

> Tous les goûts à la fois sont entrés dans son âme,

et ils y sont tous restés. On voit le personnage principal de *Volupté*, à la fois, ou à intervalles très rapprochés, s'occuper de médecine, d'histoire naturelle, de philosophie sensualiste, de philosophie déiste, de philosophie mystique, rêver Port-Royal ou « Société d'Auteuil », être disciple de Lamarck, de Cabanis, de Bernardin de Saint-Pierre, de Saint-Martin, le « philosophe inconnu », *et déjà de Saint-Cyran*. Cela, parmi les orages d'une jeunesse ardente et timide, c'est-à-dire deux fois ardente. Son cas, au point de vue intellectuel, comme au point de vue moral, est un dilettantisme inquiet. Il veut tout aimer pour tout comprendre. Il a une formidable curiosité intellectuelle et une terrible curiosité sentimentale. Il ne part point d'une conviction et ne tend point à en avoir une. Il voudrait les avoir toutes successivement, sachant bien que pour pénétrer quelque chose, il faut l'aimer passionnément, ou plutôt l'avoir passionnément aimé, et s'être ressaisi ensuite pour en juger avec sang-froid.

Et « successivement » n'est pas juste. Il voudrait avoir toutes les convictions à la fois pour pénétrer à la fois tous les objets de l'activité intellectuelle, et éprouver à la fois tous les états d'âme. C'est bien dire qu'au fond il ne croit à rien, puisqu'il ne *préfère pas*.

Cette éducation d'esprit en même temps mène au scepticisme et en procède.

Elle en procède: car elle n'est pas seulement une méthode, et de scepticisme méthodique il ne saurait être ici question. On voit bien que Sainte-Beuve n'est pas dans le scepticisme comme dans un état voulu et provisoire; il y reste trop long-

temps et s'y complaît trop; surtout on sent qu'il n'aspire point à en sortir, et ne cherche que pour aboutir à chercher encore.

Et cette éducation d'esprit mène au scepticisme, à cause même de son infinie variété. C'est une des misères de la condition humaine que ce qui devrait mener à une conviction empêche presque nécessairement d'en avoir une. Il faudrait tout connaître pour arriver à une conclusion générale; mais tout connaître, pour un homme qui n'est qu'un homme, étant connaître très peu de choses, et des choses. contradictoires et, par conséquent, mesurer son ignorance et amasser des sujets d'incertitude, le moyen le plus commun d'avoir une conviction est de peu connaître, de peu chercher, et de partir d'une conviction au lieu de tâcher à y aboutir.

Aussi Sainte-Beuve était-il aussi sceptique au fond en 1830 qu'en 1860. Il était, en 1830 comme en 1860, attiré vers toutes choses par le désir de comprendre tout. Seulement, en 1830, ces différents attraits étaient plus forts, comme il arrive dans la jeunesse, et avaient comme un caractère plus passionné, ce qui donnait à ses passages successifs d'un objet à un autre l'apparence d'une évolution.

Et, si l'on veut aussi, et je le crois, vers 1830 ses saillies de curiosité étaient plus fortes vers les objets les plus étrangers à sa toute première éducation et à sa toute première disposition d'esprit. Ainsi son entraînement a été grand du côté du christianisme et sa « période de Port-Royal » a paru être une période décisive, parce que sa curiosité a été plus forte pour quelque chose dont il ne s'était pas même douté dans son enfance et sa première jeunesse.

De même, son goût pour le romantisme, court mais très vif, n'a eu cette vivacité que parce que Sainte-Beuve se trouvait en présence d'un état d'esprit aussi éloigné que possible de sa propre nature. Le romantisme lui a plu comme étant chose essentiellement nouvelle en soi et surtout pour lui. Il ne s'était jamais avisé, et pour cause, qu'on pût avoir tant d'imagination, tant de couleur et tant de puissance verbale. De là l'attrait, fait de curiosité étonnée, et qui devait durer jusqu'à ce que la curiosité fût épuisée.

Les esprits curieux trompent ainsi. Comme ils sont plus

vivement excités par la nouveauté, c'est-à-dire par ce qui leur est contraire, que par toute autre chose; ils sont attirés surtout par ce qu'au fond ils n'aiment point; et l'ardeur dont ils se portent à un objet n'est point du tout la mesure de leur affection; elle le serait plutôt de leur antipathie. Ils diraient volontiers : « Ceci m'est totalement étranger, donc bien intéressant; contraire à ma nature, donc je m'y passionne; blessant pour mes sentiments intimes, donc je l'aime. » Cela jusqu'à ce qu'ils l'aient bien pénétré, bien compris, épuisé, et que, en ayant ôté l'inconnu, ils n'y trouvent plus cette raison de l'aimer et n'aient plus que leurs raisons personnelles de ne l'aimer point.

Ainsi s'expliqueraient encore certains « amours-goûts » de Sainte-Beuve pour le saint-simonisme, le républicanisme, le socialisme, goûts fugitifs qui duraient le temps nécessaire à comprendre ce dont il était question, et à s'en détacher quand on l'avait compris. Et c'est là, si l'on veut, qu'est « l'évolution » de Sainte-Beuve.

Ces saillies de curiosité que l'on pouvait prendre pour des sympathies et presque pour des enthousiasmes furent, naturellement, plus fréquentes dans la première partie de sa vie que dans la seconde. Il en est résulté qu'il a semblé aimer dans la première partie de sa vie bien des choses qu'il a méprisées dans la seconde, et il a paru ainsi, selon les goûts des personnes, ou en progrès ou en décadence, ou affranchi, ou renégat, ou relaps. Il fut bien le même, en tout temps, curieux et simplement curieux, sans croire que sa curiosité le menât à rien. Seulement il le fut davantage dans les commencements, et de choses plus éloignées de lui; moins dans la suite, et de choses plus conformes à sa nature propre.

Et cela même est une évolution, mais de caractère, d'humeur, d'habitudes, non point d'idées et de croyances.

Observateur et chercheur infatigable de documents concernant l'humanité, tel a été en son fond Sainte-Beuve depuis le commencement jusqu'à la fin de sa vie. Une intelligence qui ne se lassait pas de comprendre et qui cherchait sans cesse de nouveaux objets à comprendre, c'est le fond même, tout au moins c'est plus que la moitié de Sainte-Beuve.

A côté il y avait l'homme de passions vives et de sensualité

ardente, qui était moins intéressant, et dont pourtant il faut dire quelques mots. Cet homme-là, après tout, n'était pas si différent de l'autre. Là aussi la part de curiosité était énorme. Sainte-Beuve était incapable d'aimer une femme et trop disposé à les aimer presque toutes, comme il était incapable de se tenir à une doctrine, et éternellement entraîné à les épouser les unes après les autres pour les connaître. Il y trouvait des états d'esprit et d'âme toujours nouveaux, à ce qu'il paraît, et des occasions toujours nouvelles d'obervations et de réflexions.

Mais ici, d'abord, il n'y avait pas seulement du jeu, et ensuite le jeu était plus dangereux.

Il n'y avait pas seulement du jeu. Très passionné, peu doué par la nature pour séduire, le sachant et en souffrant, horriblement jaloux, ses prétentions, ses déceptions et ses rancunes ont eu leur influence sur ses jugements et sa critique, et c'est précisément pour cela que je suis forcé d'en parler. Elles l'ont souvent rendu injuste et ont altéré la sûreté ordinaire de son goût.

Je dis de plus que le jeu était dangereux. La multiplicité des expériences sentimentales ne dessèche pas le cœur seul. Elle rétrécit en quelque manière l'intelligence elle-même. Aucune faculté n'a son plein exercice dans l'être humain quand il n'a pas suivi la voie normale, à la fois naturelle et sociale, telle que la tracent les conditions mêmes où vit l'humanité. Cela est vrai pour tout homme, plus vrai peut-être pour le critique. Le critique est une intelligence toujours éveillée, prompte, compréhensive et sûre. Cette intelligence, pour être tout cela, il est nécessaire qu'elle ne soit asservie à rien. Quand elle l'est à des habitudes perverses, à l'anxiété, à l'angoisse, à l'amertume, aux désespoirs parfois que ces habitudes traînent avec elles, elle conservera peut-être sa lucidité, non pas son ressort, non pas son libre élan, non pas, non plus, sa largeur. Telles réflexions de Sainte-Beuve lui-même sont instructives et terriblement, à cet égard : « A un certain âge de la vie, si votre maison ne se peuple pas d'enfants, elle se remplit de manies et de vices. » — « Mûrir, mûrir!... on durcit à de certaines places; on pourrit à d'autres; on ne mûrit pas. »

Ces manies funestes, ces vices et leurs conséquences natu-

relles : ne pas mûrir, ne pas fournir l'évolution régulière, « vivre au gré d'une âme inquiète » et quelquefois désemparée, ne pas trouver l'équilibre intérieur, sentir en soi une âme durcie en certaines places et d'une faiblesse incurable à d'autres places, machine délicate dont une partie est usée et l'autre rouillée ; tout cela, Sainte-Beuve l'a senti et n'est pas sans en avoir souffert même en son talent. La grâce, qu'il a tant aimée, lui manqua vers la fin et même avant l'heure ; une certaine sécheresse s'accusa de plus en plus dans sa manière. La jeunesse lui manqua vite. Il est singulier mais très exact que le vrai moyen de perdre la jeunesse plus tôt que les autres est de la prolonger.

Mais c'est en dire assez sur ce point. Une curiosité intellectuelle infatigable ; un scepticisme essentiel qui n'excluait ni la curiosité, ni l'ardeur, ni même la sympathie, qui n'excluait que l'enthousiasme et le souci de conclure ; un goût du vrai qui n'était qu'une forme de la curiosité, mais poussé aussi loin peut-être que possible ; ces facultés ou dispositions d'esprit, excellentes, tout compte fait, pour la critique, gâtées jusqu'à un certain point par des faiblesses morales qui n'ont pas été sans influence sur la santé de son esprit, tel fut, en ses traits généraux, le grand critique du XIX[e] siècle. Voyons quel usage, malgré ses lacunes, il a fait de ses dons.

II

Il ne fut pas d'abord uniquement un critique. Son ambition était double. Il voulait être en même temps un critique et un créateur. Faire des vers, faire des romans, apprécier les vers et les romans des autres, tel était son programme. C'était à peu près celui de Voltaire. Rien de plus honorable qu'une si haute ambition. Rien même de plus juste. Il faudrait certainement, pour être un bon critique, avoir pratiqué tous les arts littéraires et en connaître ainsi les secrets. Les difficultés sont grandes pour le critique. S'il apprécie les écrits des autres sans avoir été créateur lui-même, la technique de l'art littéraire lui est toujours peu connue, et il donne dans le

défaut de juger par simple impression, ou dans celui de juger par règles générales, théories et *a priori*; et c'est précisément entre ces deux écueils qu'est sans doute le vraie voie de la bonne critique. — S'il apprécie les écrits des autres après avoir été créateur et l'étant encore, il y a péril qu'il ne songe trop à lui et ne se prenne pour le modèle sur la considération duquel il jugera de tout ouvrage; et il lui faudra beaucoup de vertu pour avoir assez de clairvoyance.

Les deux méthodes ayant leurs inconvénients, on ne peut reprocher à personne d'essayer au moins de la plus brillante. C'était celle-ci que Sainte-Beuve avait prise. Il fit des vers, il fit des romans, de 1829 à 1837, tout en faisant de la critique. Les vers, quelquefois d'une facture assez heureuse, étaient rarement des vers de poète. Il n'avait aucune imagination à une époque où tout le monde en avait trop. Il était prosaïque, terne et froid, sans compter que, le plus souvent, il était encore plat et lourd. Dirai-je aussi qu'il était trop sincère? C'est presque exact. Convaincu, avec raison, que la poésie vraie est l'expression de nos sentiments en toute leur vérité, il se mettait lui-même dans ses vers avec une naïveté absolue. Cela réussit quand, du reste, on est un cœur très riche en sentiments forts ou tendres et une âme d'une profondeur ou d'une noblesse non commune. Mais Sainte-Beuve n'était qu'un homme de sensibilité, inquiète à la vérité, mais fort ordinaire, et il croyait un peu trop que c'était faire acte de poète que d'avouer avec candeur des sentiments et des émotions assez vulgaires et connues de tout le monde exactement. De là, malgré quelques morceaux assez brillants, la froideur et le languissant, l'ennuyeux pour tout dire de ces trois recueils, dont on ne pourrait sauver que quelques pages d'anthologie.

Ce qu'ils ont de plus remarquable, c'est le contraste qu'ils forment avec la poésie du même temps. A vrai dire, Gautier aussi, en ses premiers recueils, a fait quelques sacrifices ou quelques hommages à la muse de la platitude; mais, en général, le romantisme fut romantique, et rien ne l'était moins que les vers de Sainte-Beuve. Avec les différences inévitables qui tiennent aux dates, avec une langue plus riche, ou plutôt plus touffue et moins nette et moins pure, ce qu'ils rappelaient

le plus, c'était les meilleurs vers du Consulat et de l'Empire, ceux de Fontanes et d'Andrieux. Et, dans le même temps, Sainte-Beuve, comme critique, s'efforçait de chanter les grands poètes romantiques, Lamartine et Hugo au moins. Il est vrai qu'en même temps il avait des regards en arrière du côté des poètes de 1800. S'il condamnait définitivement Delille, il voulait sauver du décri Fontanes et Parny. A lire ses vers et à bien faire attention aux préférences à demi secrètes que sa critique laissait apercevoir, on pouvait prédire ce qui arriva en effet, que Sainte-Beuve serait un jour le « renégat » du romantisme, le classique le plus fin et le plus judicieux, mais presque le plus timide entre les classiques, et naturellement « misonéiste » en présence des écoles encore à naître, malgré cette curiosité qui ne l'abandonna jamais tout à fait, et qui le porta jusqu'à la fin, mais de plus en plus par exception, à tenter quelques excursions en dehors des limites mêmes de son goût propre.

Son roman, *Volupté*, paru en 1834, valait beaucoup mieux que ses vers. Il était aussi sincère, il était aussi menu et minutieux, il était aussi laborieux, ajoutons, si l'on nous y pousse, il était aussi ennuyeux, mais il était plus pénétrant. L'autobiographie là aussi déborde, mais elle est faite, non avec plus de sincérité, mais avec une sincérité plus sérieuse, si sérieuse qu'elle en devient presque tragique. Il est fâcheux que *Volupté* soit un roman beaucoup moins fort et vigoureux et d'un relief moins puissant que *le Rouge et le Noir:* car, s'il avait une valeur littéraire à peu près égale, il formerait avec *le Rouge et le Noir* une exacte contre-partie. *Le Rouge et le Noir* est le portrait du jeune homme de 1830, et *Volupté* est un autre portrait du jeune homme de 1830. Les deux portraits sont du reste parfaitement dissemblables, parce qu'en 1830 il y a eu plus d'un jeune homme. Celui de Stendhal est un fanatique de la volonté, un héros de la volonté et une victime de la volonté. Il est l'enfant fasciné par Napoléon Ier, éperdu d'ambition et brisé enfin par la tension trop violente de la volonté en partie factice qu'il a exaspérée en lui. Celui de Sainte-Beuve est un faible, un rêveur, un être sans volonté et à mille velléités, tout en caprices discordants, épris successivement et à la fois de mille buts différents, toujours dominé,

du reste, par une sensualité énervante, c'est-à-dire toujours passif, et enfin pénétré jusqu'à l'âme de cette mélancolie maladive, sorte de lassitude innée qui précède toujours l'acte au lieu de venir après lui. C'est un fils de René que hante le souvenir de Chateaubriand, comme l'autre est hanté par Napoléon. Le contraste est curieux et instructif.

Instructif surtout sur l'âme de Sainte-Beuve. Le héros de *Volupté* finit par se retirer de la vie active et par se retrancher dans la vie de contemplation. C'est ce qu'aurait fait Sainte-Beuve s'il l'avait pu. C'est ce qu'il a fait autant qu'il a pu le faire. C'était une âme faible, malgré son activité intellectuelle et sa puissance de travail. Le fracas de la vie politique et les agitations des hommes l'ont toujours effrayé. Il y avait en lui de l'abbé studieux qui rêve un canonicat. Il eut le sien, au Sénat du second Empire, très tard, après bien des agitations et traverses, et en jouit peu de temps. Cette « langueur rêveuse, attendrie et énervée » qui est répandue dans le roman tout entier de *Volupté* était le fond même de l'âme de Sainte-Beuve, où il retombait toujours après ses divertissements ou de travail ou de désordre. C'était sa plaie secrète qu'il éprouvait peut-être plus de jouissance à entretenir qu'à guérir. Il la garda toujours.

Mais, sans y insister, on voit de quelle importance sont les œuvres de création de Saint-Beuve pour expliquer ses œuvres de critique. Saint-Beuve est un « replié ». Il aime s'écouter vivre, lentement, patiemment, minutieusement. Ces confidences au public, et un peu ridicules considérées comme telles, étaient surtout des comptes rendus de soi qu'il se faisait à lui-même. Ainsi naissent les psychologues. Ils commencent par étudier le premier sujet humain qu'ils trouvent sous leur regard, à savoir eux-mêmes. Quelquefois, ils n'en sortent point. Ils n'en sortent point quand ils sont très amoureux de soi, et, tout en étant curieux, puisqu'ils s'étudient, d'une curiosité restreinte et étroite qui tient plus à creuser qu'à conquérir et que ne lasse point la contemplation du même objet. Ils en sortent quand ils aiment, d'abord, à se comparer à d'autres pour mieux se connaître; ensuite, à généraliser, à acquérir beaucoup de documents sur l'humanité. Ce n'est pas encore s'abandonner, c'est encore s'étudier

soi-même, mais dans ses *semblables*, dans des êtres qui vous livrent toujours un peu de votre secret en laissant échapper le leur; et c'est s'étudier en se situant dans l'humanité, en s'éclairant par ses entours, en se plaçant à sa date et à son lieu, et à sa vraie distance des autres hommes. Pour le psychologue le portrait de soi-même est toujours l'essentiel et le centre; la peinture de l'humanité est le tableau, au milieu duquel le portrait prend toute son exactitude, en prenant une vérité de comparaison, de contraste, de relations et de rapports. Sainte-Beuve a continué son auto-psychologie dans la critique telle qu'il l'a comprise depuis environ 1835.

III

Il faut dire plus et un peu le contraire, n'y ayant rien de plus vrai que ce point, que toute tendance, en allant jusqu'au bout de sa direction, se transforme jusqu'à devenir le contraire d'elle même. En abandonnant les œuvres de création et se jetant sans partage dans la critique psychologique, Sainte-Beuve continuait à s'étudier lui-même, et aussi, peu à peu, se détachait de soi. Il se « dépersonnalisait », si l'on veut m'accorder ce mot. C'est un conseil de directeur de conscience à donner à un poète élégiaque que de faire un portrait de Napoléon Ier, puis un portrait de Machiavel, et ainsi de suite. C'est une manière de sortir de soi. Sainte-Beuve fut amené à faire uniquement de la critique par l'insuccès relatif de ses œuvres d'artiste, il faut le dire sans ambages; par les nécessités de la vie, il faut le reconnaître aussi; mais beaucoup encore par le besoin de secouer un « lui-même » qui n'était pas sans lui peser, qui n'était pas, à certaines heures, sans l'attrister un peu. Ce fut un détachement, et comme tout détachement, une manière de purification.

Sa curiosité naturelle étant vive, ce détachement lui fut relativement facile; mais il lui fut profitable. Il s'habitua à prendre autant de plaisir à voir vivre les autres qu'il avait eu de complaisance à se regarder vivre lui-même. Il se soulagea ainsi du cher supplice de vivre avec soi. Ses enquêtes sur les autres furent d'apaisants oublis de sa personne.

Ceci soit dit sans que j'efface ce que j'écrivais d'abord. Une tendance se développant jusqu'à se démentir ne va pas jusqu'à s'abroger. Sainte-Beuve ne réussit jamais à se perdre entièrement de vue. D'abord il fut toujours un critique psychologue, ce qui était, je l'ai dit, ne pas sortir de son premier état d'esprit. C'était, d'homme à confidences, devenir confident, et, de confessé, devenir confesseur. C'est toujours le même ordre d'idées. Ensuite il est curieux de voir comme, toutes les fois que Sainte-Beuve étudie un homme qui d'une façon ou d'une autre lui ressemble un peu, il trouve le moyen de revenir à parler de lui-même. A chaque instant, dans ce cas-là, il introduit une phrase de Sainte-Beuve sur le même sujet, une réflexion de Sainte-Beuve sur la même question, ou quelques vers de Sainte-Beuve sur la même affaire. Cela, sans se nommer, mais avec mille adresses pour qu'on ne puisse pas s'y méprendre. C'est presque une manie et qui ne va pas, quelquefois, sans être un peu désobligeante. Au milieu même du plus pur détachement on garde encore bien des attaches avec soi-même.

Néanmoins il a fait son métier de critique avec le plus grand effort pour le faire loyalement, impartialement, courageusement. Il est temps d'examiner dans le détail comment il s'y est conduit.

Un critique, à l'ordinaire, est soutenu par un certain nombre d'idées générales et guidé par une méthode. Sainte-Beuve n'a pas eu d'idées générales et n'a presque pas eu de méthode.

J'ai dit qu'il était sceptique. On n'est jamais sceptique tout à fait. On l'est pour ce qui ne concerne pas l'affaire dont on s'occupe, et l'on devient très dogmatique pour tout ce qui la regarde. Sainte-Beuve, lui, est sceptique, jusqu'à ses propres autels, inclusivement. On voit à quel point son scepticisme est profond par les noms qu'il lui donne. Il lui prodigue les « favorables noms ». Il l'appelle bons sens, sens du réel, esprit judicieux, esprit de prudence, raison. Du premier coup, dès ses premiers commencements, il adore les dieux consacrés du scepticisme, Montaigne, Gabriel Naudé, Bayle par-dessus tout. Il y a, disséminée dans tout Sainte-Beuve, une théorie de la civilisation qui est à peu près celle-ci : — Il n'y a pas

de progrès, très probablement; mais s'il y en a un, il consiste dans la douceur de plus en plus grande des mœurs. Cette douceur provient et ne peut provenir que de la tolérance. La tolérance ne provient jamais que du scepticisme. L'homme ne peut pas croire énergiquement à quelque chose sans vouloir de toutes ses forces et par la force y faire croire les autres. Sa rudesse est en raison de sa conviction. Le scepticisme est donc tolérance, douceur de mœurs et civilisation et progrès; et progrès, civilisation, douceur de mœurs et tolérance se ramènent en dernière analyse au scepticisme. Il ne peut pas être universel. Il ne peut pas, même dans un seul homme, être complet; mais à ses progrès se mesure celui du respect de l'homme pour l'homme, de la prudence à décider, de l'hésitation à empiéter sur autrui, de l'harmonie relative et de la concorde, relative aussi, parmi les mortels.

Sainte-Beuve aspire à la diffusion insensible du scepticisme parmi les hommes, comme d'autres à l'établissement d'une foi unique et à la communion de tous les hommes dans une unique foi. Il lui semble que cette unanimité, qui est le désir secret de l'humanité, serait atteinte par l'absence même de tout désir d'unanimité, par cette conviction que nous ne pouvons pas nous convaincre, et par cette conclusion, acceptée par tous, que nous pouvons penser, mais non conclure. Les hommes s'entendront suffisamment pour la paix des esprits, quand ils s'entendront seulement sur ce point qu'ils ne peuvent pas s'entendre, mais qu'il n'y a pas là de quoi se battre. Pour cela, il suffit que chacun ne soit jamais trop sûr d'avoir raison. C'est à cela qu'il faut s'appliquer. La paix du cœur pour chacun, la paix matérielle pour tous est à ce prix.

Aussi Sainte-Beuve est-il bien curieux à suivre quand il fait l'étude et le portrait des grands croyants. Toutes sortes de sentiments alors combattent en lui. Par curiosité pour ce qui est aussi éloigné de lui que possible, il a de la sympathie : car chez les grands curieux la vivacité même de la curiosité devient sympathie et même passion. Par instinct d'artiste, il a de l'admiration; car il trouve là une force, une puissance humaine incroyable, féconde en prodigieux effets, en actes sublimes. Par sentiment intime il résiste, se retient, fait des réserves : « Il n'en est pas moins vrai que... » — que l'huma-

nité ne peut pas vivre de cette vie-là, qu'il n'est pas bon qu'elle essaye d'en vivre, que ce ne sont que sommets trop élevés où elle se transporte pour peu de temps d'un trop grand effort et où elle manque de l'air fait pour elle. Il regretterait que de tels hommes n'eussent pas existé tant ils sont intéressants à étudier ; il est heureux qu'ils aient existé pour les pouvoir admirer ; il les condamne, au fond, de tout son cœur.

Tout son admirable *Port-Royal* est rempli de ces discordances, qui sont beaucoup plus intéressantes que ne serait un dessin rectiligne et une factice ou indifférente unité de ton. On y sent vivre un homme avec ses différentes facultés et ses diverses tendances, toutes en jeu. Par-dessous et comme au fond deux instincts essentiels : le scepticisme qui proteste et la joie de comprendre qui semble frémir ; mais le plus profond encore de tous ses sentiments, c'est bien le scepticisme, la conviction sceptique, si je puis dire, cette pensée qui de plus en plus s'accuse, se fortifie, néglige de se cacher, s'affirme après s'être insinuée, éclate enfin dans la conclusion, — que l'homme n'est point fait pour s'enfoncer dans ces ténèbres, ou, ce qui est même chose, dans ces lumières, trop vives pour lui, qui l'éblouissent.

Il est relativement facile d'être sceptique à l'égard des croyances passées, ou, pour mieux parler, passées de mode. Ce qui est plus malaisé, c'est de s'affranchir des croyances actuelles qu'on semble comme respirer dans l'air qui nous entoure. Plus peut-être que des convictions d'autrefois, Sainte-Beuve fut à l'abri des convictions contemporaines ; car il s'en défiait davantage. Ce phénomène mental est assez fréquent chez les hommes très instruits. A connaître les siècles passés ils sont habitués à voir les idées mourir, ce qui les amène à tenir pour essentiellement mortelles et éphémères les idées vivantes. De ce que l'on croit aujourd'hui, disent-ils, on a cru le contraire, et l'on a cessé de le croire ; on cessera de même de tenir pour vrai ce dont on est aujourd'hui le plus certain.

Multa renascentur quæ jam cecidere, cadentque
Quæ nunc sunt in honore...

C'est ainsi que, pour certains esprits, loin que ce soit le présent qui ruine le passé, c'est le passé qui ruine le présent.



Il le ruine d'autant plus qu'il est mort, et parce qu'il est mort, prouvant ainsi que tout doit mourir.'

Cette disposition est très forte chez Sainte-Beuve et permanente. Il se défie des croyances jusqu'à se défier extrêmement des idées générales. Les idées générales de son temps étaient l'idée du progrès, l'idée de la philosophie de l'histoire, l'idée que la philosophie pourrait remplacer la religion comme puissance dirigeante de l'humanité. Ces *idola temporis* sont regardés par Sainte-Beuve de très mauvais œil ou d'œil très dédaigneux. C'est en 1833, notez la date, qu'il écrit tranquillement: « Et puis, nous l'avouerons, comme science, la philosophie nous affecte de moins en moins; qu'il nous suffise d'y voir toujours un noble et nécessaire exercice, une gymnastique de la pensée que doit pratiquer pendant un temps toute vigoureuse jeunesse. La philosophie est perpétuellement à recommencer pour chaque génération depuis trois mille ans et elle est bonne en cela; elle replace sur nos têtes les questions éternelles; mais elle ne les résout et ne les rapproche jamais... Dans la prétention principale qui la constitue, la philosophie n'aboutit pas. Aussi je lui dirai à peu près ce que Paul-Louis Courrier disait de l'histoire : Pourvu que ce soit exprimé à merveille et qu'il y ait bien des vérités de détail, il m'est égal à bord de quel système et à la suite de quelle méthode tout cela est embarqué. »

La déclaration est formelle et tout à fait dans le goût d'un Bayle. Pour Sainte-Beuve, il y a des esprits philosophiques et des travaux philosophiques; il n'y a pas de philosophie.

Et s'il « dit à la philosophie » ce que P.-L. Courier disait à l'histoire, il pourrait aussi bien dire à l'histoire elle-même ce que P.-L. Courier lui disait. On peut affirmer qu'il y vivait sans cesse, et voluptueusement, et qu'il n'y croyait point. Considérée comme recueil de faits, elle l'intéressait prodigieusement; considérée comme explication des faits, c'est-à-dire comme science, il n'y adhérait d'aucune façon. Personne n'a nié la philosophie de l'histoire et toutes les philosophies de l'histoire plus constamment. Il ne manque aucune occasion de le faire. Guizot, avec cet enchaînement si rigoureux qu'il voit entre les faits s'engendrant nécessairement les uns les autres, l'agace jusqu'à une sorte de colère. Tout cela, c'est arrangement

fait après coup et vraiment arbitraire. L'histoire « acquiert, après coup, un semblant de raison qui abuse. Le fait devient une vue de l'esprit. » D'accord, et il en est plus intéressant; mieux vu, c'est autre chose. Souvenez-vous de cette comparaison si ingénieuse de saint Augustin : une syllabe de l'*Iliade* est douée, à un moment, d'âme et de vie. Elle comprendra peut-être le vers où elle est placée et le précédent; mais non pas tout le poème, non pas même toute la page où elle se trouve. Nous sommes cette syllabe dans le poème de l'humanité. Ne nous targuons pas d'être davantage.

Selon M. Mignet, tout est nécessaire qui est arrivé. Voilà qui n'est pas prouvé. Il est singulier que nous voyions tant d'accidentel dans le temps où nous vivons et que nous n'en voulions plus voir dans les temps qui se sont écoulés avant nous. N'est-il pas plus probable que beaucoup de choses ont eu lieu, qu'il n'a tenu qu'à un rien qui n'arrivassent pas? Et d'autres auraient pu être, que l'on trouverait maintenant nécessaires, résultats de lois inévitables, et qui, pour une cause si petite qu'on peut l'appeler un pur hasard, ne se sont pas produites. « En cherchant partout la loi ne court-on pas risque quelquefois de la forcer et comme de la faire?... Si une certaine folie n'est pas étrangère à l'homme, même à l'homme pris en masse, en vain on tirerait argument, pour la vérité nécessaire d'une idée, de son triomphe en certains siècles. Comme il faut bien, en définitive, que quelque chose triomphe, il y a aussi chance que ce soit quelque folie. Or, tandis que l'historien, en quête des lois, s'occupe surtout à distinguer et introduit parfois la raison sous les erreurs, la partie folle se dissimule sous sa plume et diminue. »

Les lois historiques sont la part de raison, sont l'élément rationnel que l'historien impose à l'histoire en l'y cherchant, et finit par y mettre à force de ne l'y point trouver. « Réflexions à garder tout bas », ajoute Sainte-Beuve; mais en attendant il les imprime; « observations peu fécondes »; mais il ne se lasse pas de les faire; « tristes résidus de l'expérience ironique »: mais ce sont bien ceux de la sienne; et il y tient. L'histoire, par conséquent, pour lui, n'enseigne rien. Elle n'est pas une leçon: elle est sans conséquence. Qu'y faut-il voir? Des faits curieux, et des groupes de faits: car si l'on ne sait

guère quels sont les faits qui en engendrent d'autres, on voit bien quels sont les faits qui se ressemblent entre eux, qui ont parentage, qui ont couleur commune. Ce qui est permis, donc, c'est de découvrir des faits et de les grouper, c'est de faire des recherches historiques et des tableaux historiques. Travail et art; science, non pas, ou pas encore, et sans doute jamais.

On conçoit que s'il se refuse à croire aux lois historiques, il se refuse encore plus à croire à l'idée de progrès, qui est simplement une de ces lois, imaginée par les plus audacieux peut-être des législateurs de l'histoire. Toute sa pensée sur ce point est dans un texte de Pascal remanié par Condorcet : « Les inventions des hommes vont en avançant de siècle en en siècle ; la bonté et la malice du monde en général reste la même. » En un mot, il ne croit pas au progrès moral, qui est le seul progrès. Ceci est le point principal, essentiel. Les hommes se divisent surtout en deux catégories, ceux qui croient que l'avenir peut être meilleur que le présent, ceux qui croient qu'il ne peut que lui être semblable. En d'autres termes, les hommes se divisent en jeunes gens et en hommes mûrs, comme dans les discours de Démosthène. Il en est, du reste, qui restent jeunes dans la maturité, et d'autres qui sont trop mûrs dès la jeunesse. Mais de même qu'il y a une partie de la vie où l'on regarde du côté de l'avenir et une autre où l'on ne songe qu'à garder autant que possible les avantages acquis du passé, de même une partie de l'humanité espère, l'autre ne songe qu'à conserver, l'une croit qu'on marche, l'autre que le mieux qu'on puisse faire est de ne pas rebrousser. Sainte-Beuve est, a toujours été de cette dernière. Il est misonéiste d'instinct. Les « progrès » sont pour lui des changements dont le temps démontre l'inutilité, et efface, du reste, les mauvais effets, d'où suit que, tout compte fait, ils se réduisent à rien : « Le monde me fait parfois l'effet d'une très bonne montre ; on fait tout pour la déranger ; mais, pour peu qu'on la laisse quelque temps dormir tranquille, elle revient d'elle-même au bon point. »

Ceci, c'est bien le scepticisme, avec ce qu'il a de découragé et de décourageant, de naturellement lassé et déçu, même quelquefois avant les déceptions. Il est d'une nature particulière chez Sainte-Beuve, parce que d'ordinaire il est

une forme et en même temps l'excuse de la paresse, tandis que chez Sainte-Beuve il s'unit à l'activité intellectuelle la plus intense et la plus infatigable. Personne n'a plus travaillé que Sainte-Beuve sans y être excité par l'espoir que cela serve à quelque chose. Et il a ceci aussi d'original, le scepticisme de Sainte-Beuve, qu'il se contredit, comme tout bon scepticisme doit faire, qu'il sent assez la vanité de toutes choses pour sentir aussi la sienne. Je ne dirai pas du scepticisme de Sainte-Beuve ce que Pascal disait de celui de Montaigne, « qu'il s'emporte lui-même à savoir s'il doute »: cela est un tour d'imagination un peu outré et qui passe la vérité aussi bien pour Montaigne que pour qui que ce soit; Montaigne ne doute point qu'il ne doute, Sainte-Beuve non plus; mais Sainte-Beuve doute de la légitimité et des bons effets de son scepticisme. Tout en supposant, comme je l'ai dit, que le scepticisme est plutôt salutaire, il se demande quelquefois s'il l'est bien autant qu'il le croit. Sa « conviction sceptique », la seule qu'il ait, fléchit elle-même. Il vient de dire, tout à fait dans la manière de Montaigne et en un style digne du maître : « La vie humaine réduite à elle-même serait trop simple et trop nue; il a fallu que la pensée civilisée se mît en quatre pour en déguiser et pour en décorer le fond. La galanterie, le bel esprit, la philosophie, la théologie elle-même, ne sont que des manières de jeux savants et subtils que les hommes ont inventés pour remplir et pour animer ce temps si court et pourtant bien long de la vie; mais ils ne s'aperçoivent pas assez que ce sont des jeux. » Et il écrit de la même plume : « Les hommes comme Huet savent trop. Si le monde se réglait sur eux, on n'aurait plus qu'à s'asseoir, à jouir des richesses acquises, à se ressouvenir... Mais l'humanité aime mieux jeter à l'eau de temps en temps une bonne partie de son bagage; elle aime mieux oublier, sauf à se donner la peine ou plutôt le plaisir de réinventer... Ce sont, après tout, les ignorants comme Pascal, comme Descartes, comme Rousseau, ce sont ceux-là qui font aller le monde. »

Traduisez : tout travail humain est vanité et toute pensée un simple divertissement. Travaillons, pensons et inventons tout de même. C'est comme cela que le monde marche. Du reste, il ne marche point: car on n'invente qu'à la condition

d'abolir les anciennes inventions pour les réinventer et recommencer la course. Travaillons cependant, parce que... à vrai dire on ne sait pas trop pourquoi.

Voilà bien le scepticisme complet, celui qui se retourne contre lui-même et se moque de soi après s'être moqué de tout et qui dit qu'il n'y a rien de sûr, pas même lui, ce qui est une manière, en s'attaquant, de se confirmer.

C'est ainsi que Sainte-Beuve aura une page attristée sur le manque d'enthousiasme, le positivisme étroit, le pessimisme dur et le scepticisme sec de la jeunesse de 1852. Il ne semble pas se douter qu'il est de ceux qui ont le plus contribué à créer cet état d'esprit. « *Patrem exterruit infans.* » La vérité est qu'il ne l'ignore point. Mais il est des œuvres dont on n'est pas très content quand on les a faites. Et puis ceci nous donne un dernier trait sur ce scepticisme très particulier de Sainte-Beuve. Ce fut un scepticisme, sinon insidieux, du moins insinuant, qui gagnait par infiltrations secrètes et presque involontaires, qui ne tenait pas du tout à se communiquer, que Sainte-Beuve n'aurait pas été fâché de garder pour lui et pour ceux qui sont du secret, et qu'il a été un peu étonné et presque fâché de voir, par sa faute ou pour autres causes, tout à coup très répandu, Saint-Beuve a en toutes choses une sincérité réelle, mais discrète et comme sournoise, et son scepticisme a été lui aussi réel, sincère, discret, sournois et un peu craintif du grand jour. Ce qu'il y a de Bayle dans Sainte-Beuve est incroyable.

IV

Il n'a guère eu plus de méthode que d'idées générales. On peut dire que tout l'effort de la critique au XIXe siècle a été de se constituer en science; et c'est précisément contre cet effort que Sainte-Beuve a réagi avec vigueur. C'est vingt-cinq ans avant l'apparition de Taine, c'est dès 1829, que Sainte-Beuve réfutait la théorie de la race, du milieu et du moment. C'est que cette théorie empruntée par l'histoire littéraire à l'histoire proprement dite, commençait, par Villemain, par Guizot, à faire son premier chemin dans le monde. Du pre-

mier coup, Sainte-Beuve en vit le point faible. Il accordait que, pour expliquer un grand homme d'État, la méthode peut avoir du bon; mais pour expliquer les poètes et les artistes, elle lui semblait bien téméraire. Ceux-ci sont souvent des « gens de retraite et de solitude » et si leurs entours les éclairent, qu'ils les aient créés, ce n'est vrai que de quelques-uns. Songez qu'en art il n'y a que l'excellent qui compte, et que l'excellent n'est pas produit sans doute par les médiocrités qui l'entourent. Il est exceptionnel par définition, et il semble spontané par essence. « Vous aurez fait de beaux raisonnements sur les races ou les époques prosaïques; mais il plaira à Dieu que Pindare sorte un jour de Béotie et qu'André Chénier naisse et meure au XVIIIe siècle. » Il est donc bon de situer l'artiste, non dans sa nation et son siècle, mais plus simplement dans le cercle de ses habitudes et de ses relations, cercle plus ou moins étendu, selon que l'artiste a été plus recueilli ou plus répandu, mais toujours assez restreint.

Autrement dit, il faut faire de bonnes biographies. Sainte-Beuve n'admettra jamais qu'on s'aventure beaucoup plus loin. « Entrer en son auteur, s'y installer, le produire sous ses aspects divers, le faire vivre, se mouvoir et parler, comme il a dû faire; le suivre en son intérieur et dans ses mœurs domestiques aussi avant que l'on peut; le rattacher par tous les côtés à cette terre, à ces habitudes de chaque jour dont les grands hommes ne dépendent pas moins que les autres... », voilà ce que Sainte-Beuve trouve utile, fécond, solide et ce qu'il pratiquera toute sa vie. Ce qu'il veut, c'est acquérir non pas seulement la connaissance, mais la familiarité d'un auteur. « On s'enferme pendant une quinzaine de jours avec les écrits d'un mort célèbre; on l'étudie, on le retourne, on l'interroge à loisir: on le fait poser devant soi... Chaque trait s'ajoute à son tour et prend place de lui-même dans cette physionomie... Au type vague, abstrait, général se mêle et s'incorpore par degrés une réalité individuelle... on a trouvé l'homme. » Jamais Sainte-Beuve ne s'est mieux défini que dans cette page. Comme il est bien avant tout psychologue, comme il est bien avant tout moraliste! « On a trouvé l'homme. »

Et c'est précisément ce qui fait que Sainte-Beuve aime si peu les idées générales et une méthode de critique qui com-

porte des idées générales et qui en est faite : ce qu'il aime, c'est l'individualité. Jamais un pèrsonnage n'est pour lui assez individuel ; jamais il n'est composé de traits assez précis, assez détaillés, et assez éloignés de ceux qui composent l'individualité des autres : « A mesure qu'on a plus d'esprit, a dit Pascal, on voit plus d'hommes originaux. » Ce n'est pas une vérité absolue. Il faudrait dire : « à mesure qu'on a plus d'un certain esprit... » ; car il y a un esprit qui consiste à voir les différences entre les hommes, et un autre qui consiste à voir les ressemblances entre les hommes ; il y en a un d'analyse, et l'autre de synthèse ; il y en a un qui ne se satisfait que quand il a si bien pénétré un être humain que celui-ci lui paraît pour ainsi dire seul de son espèce ; il y en a un qui n'est content que quand, par les ressemblances découvertes, ou supposées, ou grossies, il a fait rentrer un personnage dans un groupe, ce groupe dans un monde, ce monde dans un siècle et ce siècle dans les lois générales de l'histoire, c'est-à-dire dans une pensée.

De ces deux esprits, Sainte-Beuve a surtout le premier et il n'a presque pas le second.

Quand il se trouva en face de Taine, il fut choqué, sans être étonné du reste, et il n'eut pour le réfuter, disons, si l'on veut, pour marquer lui-même la distance entre eux, qu'à répéter avec un peu plus d'insistance et de développement ce qu'il disait en 1829 : « Entre un fait si général et si commun à tous que le sol et le climat et un résultat si compliqué et si divers que la variété des espèces et des individus qui y vivent, il y a place pour quantité de causes et de forces plus particulières, plus immédiates, et tant qu'on ne les a pas saisies, on n'a rien expliqué. »

Il y a une autre méthode de critique, très usitée, peut-être trop, qui a pour but de prouver quelque chose, et qui met l'étude que l'on fait de quelqu'un au service de conclusions qui nous sont chères. Sainte-Beuve était trop éloigné de toute conviction pour avoir la moindre tendance à cette critique-là. C'est avec une franchise à laquelle des esprits chagrins pourraient presque donner un autre nom qu'il repousse cette sorte de critique, et qu'il loue celle qui n'a aucun souci de prouver quoi que ce soit, et, en vérité, qui n'a aucun souci

d'aboutir : « M. Magnin a une qualité à lui, quand il traite d'un sujet et d'un livre, une qualité qui est bien nécessaire pourtant à l'impartialité : *c'est l'indifférence*. Je me hâte de définir cette espèce d'indifférence *qui n'exclut pas du tout la curiosité et la conscience*, ces deux vertus du critique, et qui même leur laisse un plus libre jeu... M. Magnin est tout à fait *impersonnel*, grande qualité pour le genre. Il n'a pas de saint... Une telle disposition neutre l'a conduit très loin. » Indifférence et neutralité qui n'excluent ni la curiosité ni la conscience, ce n'est pas ce qu'a été toujours Sainte-Beuve; mais c'est ce qu'il aurait tenu à être, et à quoi il a réussi quelquefois, à quoi il a fini, l'âge aidant, par tout à fait réussir. Et ceci n'est pas autre chose, ajouté à ce qui précède, que l'absence même de toute méthode.

Sainte-Beuve a bien, quelquefois, par amusement, ou peut-être par condescendance à ceux qui sont très exigeants, prétendu avoir une méthode tout comme un autre. Il a dit à plusieurs reprises : « Je fais une histoire naturelle des esprits. » Entendez par là qu'après avoir rassemblé les traits caractéristiques d'un personnage, il s'essayait à indiquer à quelle famille d'esprits ce personnage lui paraissait appartenir. C'est tout ce qu'il a jamais prétendu mettre de « scientifique » dans sa critique. C'est assez peu. En somme, cela ne va pas plus loin qu'aux « rapprochements » ingénieux de nos pères entre les différents auteurs. Le Tasse est de la famille de Virgile, et Horace et Arioste sont de la même famille. Il n'y a rien que de très légitime, d'assez utile et de fort peu audacieux dans cette manière de faire. Avec un sens très juste, sinon de tout ce que peut être la critique, du moins de ce qu'il était, pouvait être et voulait être lui-même, Sainte-Beuve n'a jamais été plus loin. S'il a eu dès le principe l'idée nette du rôle qu'il devait jouer ici-bas, il a dû se dire en commençant : « Je peindrai des hommes; ensuite j'en peindrai d'autres. Je les peindrai aussi intimes, partant aussi particuliers, partant aussi dissemblables les uns des autres que possible. De temps en temps je montrerai que, nonobstant, ils se ressemblent. » C'est une méthode encore, si l'on veut, mais qui élimine toute méthode systématique, j'ai presque dit toute méthode méthodique.

A défaut de méthode ou à défaut de vouloir en avoir une, il avait bien l'esprit critique, et il savait excellemment ce que c'est. Tout aimer pour tout comprendre; ne rien haïr; non seulement ne rien haïr, mais ne rien dédaigner; avoir une sorte de sympathie intellectuelle, la seule qui n'ait pas de contre-partie et qui, parce qu'on aime une chose, ne force pas à en détester une autre; avoir, toujours prêt, un de ces « amours de tête », comme on a dit des seigneurs et dames de 1630, et s'enflammer avec une sorte d'ardeur judicieuse qui n'exclut pas le sang-froid, voilà l'esprit de Bayle et voilà surtout le « génie » du vrai critique.

Une preuve que Sainte-Beuve l'a bien, ou est aussi près que possible de l'avoir, c'est qu'il le définit à merveille et d'une façon digne de Montaigne : « Il va partout, le long des rues, s'informant, accostant; la curiosité l'allèche, et il ne s'épargne pas les régals qui se présentent. Il est, jusqu'à un certain point, tout à tous, comme l'apôtre, et en ce sens *il y a toujours de l'optimisme dans le critique véritablement doué.* » Vue très pénétrante et qui nous livre un trait de caractère de Sainte-Beuve, en même temps qu'un des secrets de son esprit. Nous aurons à revenir sur ce que nous disons ici, pour le restreindre; mais il est vrai cependant que la curiosité ne va jamais sans sympathie, que, la sympathie disparaissant, la curiosité cesse, et que la curiosité universelle de Sainte-Beuve a été, à sa manière, une espèce d'optimisme. Il a aimé savoir le secret des hommes, et dans ce désir il entrait au moins comme un goût de l'humanité. Il aimait à la voir vivre, penser, sentir, exprimer son rêve. Elle ne lui imposait, ni ne lui en imposait. Il n'était pas dupe. Il était très peu respectueux. Mais une sympathie sans respect à l'égard de l'humanité, c'est à peu près la définition des sentiments de Sainte-Beuve à l'égard de ses semblables.

Et surtout, il aimait le vrai. Et comme il aimait l'humanité sans la respecter, tout de même il aimait le vrai avec cette pensée de derrière la tête qu'on ne peut jamais l'atteindre, et il l'aimait avec cette passion très particulière de quelqu'un qui n'y croit pas. S'il nous échappe, semblait-il dire, c'est précisément une raison pour le poursuivre. Il ne s'y épargnait pas : dernière qualité, dernière « vertu », comme il dit, du

critique, il avait une loyauté absolue dans son enquête, dans ses découvertes et dans ses erreurs. Il est peut-être le seul critique qui, cent fois, à la fin d'un article, nous dise : « Voyez ce que j'ai écrit sur ce sujet dans tel autre article. Je n'y dis pas la même chose que dans celui-ci. J'y dis à peu près le contraire... » Cela signifie qu'il ne croyait jamais avoir trouvé le vrai et qu'il le cherchait sans fin, et qu'il le préférait à son amour-propre, et qu'il ne rougissait jamais de n'avoir pas saisi du premier coup l'insaisissable. Il y a un scepticisme détestable, qui est fait de nonchalance et de paresse; il y en a un qui est actif, ardent, laborieux, patient, qui n'espère jamais se détruire, et qui fait toujours comme s'il espérait pouvoir venir à bout de lui-même; qui ne croit pas à la vérité et qui aime, comme impétueusement, la recherche de la vérité. Celui-ci est peut-être une vertu bizarre, mais vraiment c'est une vertu. Conscience, sympathie, curiosité infatigable et intelligente, loyauté presque raffinée, tel fut « l'esprit critique » dans Sainte-Beuve. C'est ainsi qu'il a suppléé au défaut de méthode, ou peut-être, c'est parce qu'il avait ce qui y supplée si bien, que de méthode il n'a eu cure.

V

Soutenu par cet esprit critique si vivant, si libre, si spontané, il a promené ses regards sur la littérature tout entière ou à très peu près, sur la philosophie morale, sur l'histoire, et il a laissé deux grandes œuvres, confondues dans ses écrits, rentrant l'une dans l'autre, et qu'il faut savoir distinguer après coup, mais qui sont différentes et procèdent de deux tournures d'esprit différentes : d'une part une série de portraits, — d'autre part un relevé des différentes façons de penser de l'humanité.

Ses portraits sont le plus souvent étonnants. Ils sont faits avec la patience obstinée d'un miniaturiste, le zèle inquiet d'un chasseur de documents, et la curiosité subtile d'un directeur de conscience. L'artiste ici se soumet à l'objet avec une docilité parfaite et en même temps l'interroge avec passion. Il ne se lasse ni de le contempler avec tranquillité ni de le

tourner, retourner et comme torturer d'enquêtes et de recherches. Jamais il n'en sait assez sur les habitudes, les mœurs, les travers, les manies et les relations, la famille, les amis, les entours et les incidents, accidents, antécédents; et, tout en même temps, ou tout à l'heure, il trouve le moyen de replacer son modèle dans l'attitude reposée et normale où il est naturel aussi et désirable qu'on puisse le voir pour en garder l'idée d'ensemble. Ses portraits deviennent ainsi dramatiques dans tous les sens du mot et dans les meilleurs. Ils évoluent sous nos yeux; ils se modifient; ils prennent un trait, puis un autre, qui se corrige ou s'atténue par un troisième; ils avancent sous nos regards; ils sortent de l'ombre, de la pénombre, du jour encore voilé, viennent éclater en pleine lumière, puis rentrent dans une demi-obscurité, selon que tel point de leur biographie échappe encore aux recherches, puis reparaissent en plein éclat, et enfin s'arrêtent en une certaine attitude qui est celle où, jusqu'à nouvelles découvertes, il est raisonnable de les voir et de les connaître.

Ainsi, dans ces pièces dramatiques qui ont surtout pour objet de nous faire connaître un personnage, ce personnage passe par plusieurs phases, se révèle à nous par différentes parties, nous livre fragment par fragment le secret de lui-même, nous laisse enfin de lui une image pleine et précise faite de tous ces traits successifs qui ont su s'accumuler sans s'effacer les uns les autres et s'ajouter les uns aux autres en se coordonnant.

Il faut, pour réussir à ce genre de portraits, un art excellent; car c'est là, non pas mettre sous les yeux du spectateur un portrait une fois fait, mais c'est peindre devant lui. C'est plutôt, comme bien on pense, feindre de peindre devant lui! car Sainte-Beuve ne tâtonne pas véritablement; et il sait, en commençant son article, le chemin par où il veut passer; mais ce procédé, qui donne au lecteur la sensation d'assister au travail du chercheur et de l'artiste, cette demi-confidence des hésitations par où le peintre, sinon passe, du moins a passé, ce procédé qui du reste n'est qu'à demi un procédé, et où il entre encore beaucoup de vérité, est un milieu juste entre l'art et le naturel, entre le trop d'art et le trop de naturel, et cela même est l'art même.

Sainte-Beuve finit par prendre les défauts de cette manière. Il finit par multiplier un peu les corrections, les atténuations, les « retours » et les « repentirs », et les hésitations et les longueurs. Même dans cette sorte de décadence, le charme de cette manière de faire n'a pas disparu. Cette fois, c'est bien presque Sainte-Beuve travaillant que nous avons sous les yeux; mais il y a des ouvriers qui ont bonne grâce à travailler; on nous les montre au travail dans les Expositions, et ils sont aussi intéressants que le résultat même de leur travail. Sainte-Beuve était de ceux-là.

Il a laissé ainsi une galerie de portraits qui est un recueil de documents inestimable pour le moraliste. La physiologie y tient peut-être un peu trop de place. Les faiblesses humaines étaient pour Sainte-Beuve plus caractéristiques de l'homme et d'un homme que ses puissances; ou, si l'on veut, il croyait que c'est par leurs vertus que les hommes se ressemblent et par leurs manières particulières d'être vicieux qu'ils se distinguent. Ce n'est pas certain. Quelle que fût sa raison, les portraits qu'il a donnés de l'humanité ne sont pas sans tache, et la « gerçure » secrète ou à demi apparente n'y est pas dissimulée. Mais ils sont vivants. Il fait songer à Le Sage et à Saint-Simon; à Le Sage moins, je ne dis pas le naturel, mais la bonhomie: à Saint-Simon, moins le relief, à tous deux pour la curiosité sans cesse en éveil et pour l'amour de la vie et le secret de la rendre.

Ce secret ne se définit pas plus qu'il ne s'emprunte. Nous en voyons les conditions, non en quoi il consiste. Les conditions en sont l'intimité avec le modèle, la longue et minutieuse enquête, la multiplicité aussi des modèles successifs : car c'est une erreur de croire qu'on connaît bien un homme quand on n'en connaît qu'un; on ne connaît chacun que par comparaison avec beaucoup d'autres. Quant au secret lui-même, il reste le privilège de très rares historiens, romanciers et moralistes, qui ont eu le don de la vie. Ici plus que jamais se vérifie ce qui revient toujours à l'esprit quand on s'occupe de Sainte-Beuve et ce qu'il a à peu près reconnu et avoué lui-même : il fut un demi-créateur. Il avait la mesure d'imagination qui permet de penser à nouveau une œuvre qu'il lisait et de la compléter au besoin, de reconstituer la vie morale d'un homme qui avait vécu et laissé de sa vie quelques traces; mais il fallait que

l'œuvre eût été écrite et que l'homme eût vécu. C'est avec cette demi-faculté créatrice que se font les vrais critiques. Il faut toujours qu'on dise d'eux : « Il semble qu'il serait créateur s'il le voulait. » On n'a pas pu lire Sainte-Beuve sans se le dire.

J'ai dit que, mêlée à cette série de portraits, il y avait comme une revue des principales croyances et opinions générales de l'humanité. Nous ne la ferons pas à nouveau à la suite de Sainte-Beuve. Disons seulement que, de même qu'il était apte à peindre qui que ce fût, de même et plus encore il était apte à tout comprendre. Il l'était à ce point, que les états d'esprit les plus étrangers au sien sont peut-être ceux qu'il a le mieux fait entendre. Telle page de lui sur la mysticité, recueillie par madame Swetchine, et trouvée dans ses papiers, a été imprimée sous son nom, et a pu passer pour une des plus belles « élévations » de madame Swetchine, jusqu'à ce que Sainte-Beuve eût fait remarquer en souriant qu'elle était de lui. Sur Pascal, sur Saint-Cyran, sur Arnauld, nonobstant les réserves qu'il fait, son analyse et sa restitution sont des merveilles de lucidité, de pénétration et de profondeur. Il y a à propos du Père Hardouin, une page sur l'évolution de l'Idée de Dieu qui est à la fois d'une simplicité et d'une solidité étonnantes. Du Dieu idolâtrique, au Dieu biblique, au Dieu chrétien, au Dieu chrétien déjà philosophique, au dieu philosophique, au Dieu enfin dont la personnalité s'évanouit dans l'idée abstraite de loi, la succession insensible, menant le monde de l'idolâtrie à l'athéisme et laissant apercevoir ces deux points extrêmes entre lesquels, en sa marche et en ses régressions, l'humanité semble osciller, est éclairée d'une lumière vive, froide et tranquille que semble verser sans effort et que verse sans émotion cet esprit calme et impassible.

Les philosophes chrétiens qu'il étudie (il n'a guère étudié que ceux-là), souvent subtils et embarrassés, sont ainsi ramenés par lui à leur fond et comme à leur essence simple, aux deux ou trois points précis qui sont comme les nœuds de leur pensée, et plus on les connaît, plus on les reconnaît dans son analyse; plus on voit qu'il les a démêlés et pénétrés avec sûreté, avec un sens psychologique quasi infaillible. Le goût de débrouiller des idées sans en adopter une était chez lui aussi vif que le goût de découvrir des âmes et de surprendre les secrets

des caractères. L'un le menait à l'autre, et comment vivent les hommes, soit par la pensée, soit par la passion, c'était toujours ce qu'il se demandait avec un intérêt extrême; mais d'avoir eu la faculté de voir aussi distinctement le jeu des idées que le jeu des secrets ressorts du cœur, c'est une rencontre rare et qui indique autant de force d'esprit que de finesse et autant de pénétration que d'étendue.

VI

Comme critique proprement dit, c'est-à-dire comme homme qui rend compte des ouvrages de l'esprit et qui en dit son sentiment, Sainte-Beuve est généralement d'excellent goût. Qu'est-ce que le goût, pourra-t-on dire, chez un homme qui n'a ni idées générales auxquelles il tienne, ni méthode à laquelle il s'attache, et qui n'aime qu'à tout comprendre? Il est très vrai que le goût, à s'élargir, se détruit, à s'étendre, se ruine, puisqu'il faut bien qu'il soit un discernement, une préférence et, par conséquent, au dernier terme et contre son gré même, une exclusion. Le goût n'est pas autre chose que la sensibilité d'un esprit très délicat qui manifeste en présence d'une œuvre sa conformité avec l'esprit de cette œuvre ou sa répugnance. Le goût, c'est : « je me retrouve dans ce que je lis et je suis charmé » ou : « je suis dépaysé dans ce que je lis, et je m'écarte ». Il en résulte que le goût peut être considéré comme le contraire même de la critique. La critique est l'analyse de l'esprit d'un autre; le goût, d'après la définition précédente, est l'analyse de mon esprit même faite à propos de ce que je lis. Je lis et je suis charmé. Pourquoi suis-je charmé? Me voilà me rendant compte de moi-même, remontant à l'origine en moi de telle sensation ou de plaisir ou de répulsion, faisant une enquête sur la constitution et même sur l'histoire de mon esprit. C'est le contraire même de la critique, qui consiste à se rendre compte de l'esprit d'un autre, et à se transformer, s'il se peut, en lui pour le mieux entendre.

Cette antinomie est réelle, et l'on ne saurait complètement y échapper. En présence des critiques modernes, Boileau

dirait : « Voilà des critiques qui ont toutes les qualités, savoir, intelligence, conscience, toutes, sauf le goût. » En présence de Boileau, les critiques modernes disent : « Voilà un homme qui ne manque pas de goût; mais il est incapable de comprendre ce qu'il ne goûte point. Est-il bien intelligent? » Oui, il y a au moins péril à ce que le goût trop sensible arrête et entrave la faculté critique, à ce que la faculté critique trop active réprime le goût, le confine comme gênant et le réduise au silence.

Parlons-en mieux toutefois, et, sans prétendre que cette petite antinomie se résolve réellement, remarquons que dans les esprits bien faits, critique et goût, d'abord, profitent l'un de l'autre, ensuite savent se tracer à eux-mêmes leur domaine respectif et font leur office chacun dans le leur.

Critique et goût profitent l'un de l'autre : « On se forme l'esprit par les lectures et les conversations et l'on choisit lectures et conversations d'après son esprit, dit à peu près Pascal, et cela fait un cercle. » Sans doute; mais, encore qu'on ne puisse pas sortir de ce cercle, il faut savoir qu'il est large et qu'il s'élargit de plus en plus. Le goût initial n'est qu'un trait de notre caractère. Cette disposition première, sans changer jamais, sans devenir jamais le contraire d'elle-même, se modifie par nos lectures s'ajoutant les unes aux autres, reste toujours conforme à elle-même, mais beaucoup plus souple, beaucoup plus hospitalière, beaucoup plus capable de *rendre conforme à soi* des choses qu'au premier abord on eût crues tout à fait étrangères à elle. Or notre goût d'homme fait, c'est une disposition de notre caractère modifiée, redressée et enrichie par nos lectures et nos réflexions, c'est-à-dire par la critique.

Et de même la critique profite du goût, est aidée par lui. Si l'on pouvait supposer un homme totalement dénué de goût, c'est-à-dire de préférence, quelque curiosité qu'il pût avoir, cette curiosité serait si froide, qu'elle serait inféconde. Elle entasserait les lectures sans en rien tirer, comme un avare ses richesses. Elle serait une sorte d'avarice littéraire et d'avidité bibliographique. Elle dresserait des catalogues et des index. Elle ne ferait pas œuvre de critique. La critique est animée par le goût lui-même qui tend, ou à se satisfaire, ou

à s'étendre, ce qui est se satisfaire encore, ou même à être un peu blessé, ce qui a pour lui du piquant et est une occasion de jouir encore de son activité. Le goût sollicite la critique à lui donner des occasions d'admirer, de conquérir ou de combattre, c'est-à-dire toujours des occasions d'agir et de se sentir en action. Critique et goût, quoique contraires en un certain sens, conspirent cependant, concourent, et n'ont pas moins besoin l'un de l'autre, que l'une de l'autre.

Ceci dans la période de recherches et d'investigations à travers les esprits. Il y a une autre période, celle où le critique en arrive à juger, c'est-à-dire, quoi qu'il fasse, à donner enfin son impression personnelle. Ici il faut que le critique sache courageusement imposer silence à la critique proprement dite. Elle a fait son œuvre. Aussi bien elle a assez longtemps tenu le goût en seconde place; elle l'a contenu; elle lui a demandé crédit; elle l'a prié d'attendre; à elle maintenant de le laisser parler. Ce moment, Sainte-Beuve l'a fort bien connu, et ne s'est pas défendu de s'y arrêter, sans s'y attarder jamais. De ce qu'il comprenait tout, il ne s'est pas résigné à ne faire autre chose que comprendre. Comprendre tout, aimer tout pour tout comprendre, préférer cependant certaines choses, c'est la définition complète de ce qu'il aurait voulu être. Et l'on conçoit que les préférences de Sainte-Beuve soient intéressantes à relever; car elles nous font connaître, sous le savant, le sensitif, sous l'investigateur « l'impressionniste », sous le critique l'homme même. Nous n'avons plus ici l'homme qui voulait pénétrer les autres; mais l'homme qui se livrait lui-même.

Ces préférences nous montrent un esprit amoureux surtout des qualités moyennes et des beautés mesurées. En général, la force l'attire et ne le retient pas. Il l'admire, il comprend pourquoi il l'admire; il ne la « goûte » pas. Grandeur de conception, imagination impétueuse, sublimité, même naturelle, de génie, sont choses qu'il explique mieux que personne, mais qu'il n'habite pas avec prédilection, ni même avec sécurité. Dans les explications même qu'il en donne, quelquefois on sent l'effort. Ses pages, restées célèbres, sur *Athalie*, sont justes au fond, singulièrement tendues, enflées, gonflées, surchargées, jusque-là qu'il s'y mêle, à parler franc,

un peu de galimatias. La région moyenne de la sensibilité et de l'imagination, grâce, agrément, esprit, douce mélancolie, demi-sourire, tendresse sans violence, regret sans trop d'amertume, tout cela exprimé avec une élégance naturelle; c'est au fond ce qu'il aime le plus et où il revient toujours. L'Anthologie chez les anciens, avant tout, on peut l'affirmer sans grande crainte; l'Homère des Nausicaa et des Andromaque; Virgile, avec un souvenir reconnaissant pour Apollonius de Rhodes; le Tasse plutôt que Dante; les Lakistes anglais plutôt que Shakspeare; *Bérénice* plutôt qu'*Athalie*, le *Cid* plutôt que *Polyeucte*, et puis un grand faible pour les hommes d'esprit et de bonne grâce qui ont écrit en vers depuis la fin du XVIIIe siècle jusqu'au second tiers du XIXe; telles sont ses secrètes et intimes tendresses littéraires. Son amour pour André Chénier résume presque tous ses goûts. Il y voit le néo-grec, un peu alexandrin, un peu plus qu'alexandrin, qui ramène les grâces de l'Ionie et de la Sicile, et aussi leurs grandeurs, mais aménagées, un peu réduites, tournées en élégances sans que le sens du grand, pourtant, soit tout à fait oublié: et c'est juste la mesure qui lui agrée; il y voit l'amoureux demi-sensuel, demi-sentimental, La Fontaine qui se serait mêlé d'un peu de Rousseau, plein du reste, en ses effusions, d'une grâce où il n'y a qu'un commencement de recherche; et c'est encore le mélange exact, la combinaison précise qui est tout à fait selon sa nature.

Au fond, Sainte-Beuve est « romanesque ». Tout ce que ce mot contient, pris dans son acception usuelle, un peu de rêve, un peu de tendresse, un peu de sensualité, beaucoup d'élégance dans la forme, un peu de nonchalance, du piquant et de l'esprit, des analyses assez fines, sans être trop précises, des états un peu rares du cœur, voilà bien le domaine de Sainte-Beuve; tout ce que ce mot exclut à l'ordinaire, réalisme franc ou cru, force, profondeur, vigueur logique, grande imagination lyrique, grands regards jetés sur le monde, puissance épique, voilà ce qu'il comprendra quand vous voudrez, quand il voudra, mais qui sera toujours objet de son intelligence plutôt qu'attrait pour son être intime.

S'il a tant aimé les *minores*, comme il aime à dire, c'est pour beaucoup de raisons dont quelques-unes se rattachent à

un retour sur lui-même; c'est surtout par goût pour tous ceux qui n'ont pas tenté les hautes escalades ou les descentes périlleuses dans les abîmes. Les grands aventuriers de l'art, y compris même ceux qui n'ont point échoué, ne sont pas son fait. Si nous réussissions à dépouiller le mot « bel esprit » du sens défavorable qu'il a pris et qu'il n'a pas toujours eu, nous dirions que Sainte-Beuve a préféré les beaux esprits aux grands esprits.

Bien des raisons à cela. Et d'abord, c'était sa nature, et c'est la meilleure raison. Ensuite, c'est pendant la période romantique qu'il a le plus écrit. Après avoir cru aimer le romantisme, ce lettré très préservé, singulièrement mis en garde par toute sa forte culture classique, a réagi contre les engouements de son temps et les siens propres, et, comme il arrive en toute réaction, a été un peu loin en sens contraire. Les audaces de pensée et les débordements d'imagination l'ont confirmé, pour ce qui était de la philosophie, dans son scepticisme, pour ce qui était littérature, dans son goût des horizons prochains et des « coteaux modérés ». Comme un autre a dit : « Oh! une petite phrase de Mozart! » il a dit : « Oh! une fable de La Fontaine, et même un conte d'Andrieux! »

Et puis songeons à la façon, à une des façons dont il entendait la critique : « Je pense sur la critique deux choses qui sont contradictoires et qui ne le sont pas : 1° le critique n'est qu'un homme qui sait lire et qui apprend à lire aux autres ; 2° la critique est une invention et une création perpétuelle. » Apprendre à lire, c'est ce qu'il faisait quand il expliquait à ses lecteurs les grands esprits. Créer et inventer, c'est ce qu'il faisait quand il expliquait à ses lecteurs des esprits moindres. Alors il refaisait leur œuvre, il l'inventait et la créait à nouveau ; il avait des façons de la présenter qui était une restitution et où il entrait autant de son génie que du leur. Et, ayant toujours eu des facultés de création réelles quoique faibles, condamnés à l'inaction, il leur donnait carrière indirectement par ce procédé. Il n'a pas été sans faire un peu le poème de Desbordes-Valmore ou le poème de Parny, comme il a fait aussi le poème de la Mère Angélique. Ce sont là ses œuvres poétiques, les créatures de son esprit, et elles ne sont pas sans faire honneur, je ne dis pas à son imagination proprement

dite, on croirait que je l'accuse de nous avoir trompés, mais à cette *invention dans la vérité*, à cette faculté de reconstituer le réel, qui est une forme encore, et belle et rare, de l'imagination. — Et enfin, pour y revenir, c'était sa nature. Il avait le goût du moyen très distingué plutôt que du grand, du délicat et du gracieux plutôt que du fort. Cela revient à peu près à dire qu'il avait le goût de l'exquis. C'est un goût très honorable.

VII

Parlerai-je de ses lacunes et de ses limites? Il le faut bien pour achever de le caractériser. On vient d'en voir quelques-unes. Il en eut d'autres, qui venaient de ses passions, des mauvaises parties de son caractère. Il est incontestable qu'il fut jaloux. Il le fut de ceux qui avaient eu plus de succès que lui comme créateurs. Il n'aimait pas beaucoup les romanciers qui faisaient des romans plus amusants que *Volupté* et les poètes qui faisaient des vers meilleurs que ceux des *Pensées d'Août*. Il aimait encore moins ceux qui avaient été beaux dans leur jeunesse, et avaient eu des succès féminins. Il n'a rendu pleine justice ni à Chateaubriand, ni à Lamartine, ni à Musset, à cause de cela, du moins en partie à cause de cela. Dans certaines notes autobiographiques qu'il a laissées, en trop grand nombre, cette plaie secrète de l'amoureux incorrigible et assez souvent dédaigné, saigne et palpite de manière à exciter la pitié. Aux qualités nécessaires pour être un vrai critique, je ne sais s'il est homme au monde, si vertueux qu'on l'imagine, qui fût vraiment propre à cette mission. Non seulement il faut être très intelligent et très laborieux et encore à demi créateur; mais voilà qu'il faut être un sage, inaccessible à l'envie, à la rancune et aux faiblesses du cœur. C'est là bien des affaires! Tant il y a que Sainte-Beuve n'était pas un sage jusqu'à ce point-là.

On attendait d'un tel homme une histoire littéraire au jour le jour d'une moitié du XIXe siècle; et c'est cette partie de sa tâche qu'il a le moins bien faite. Les grandes gloires littéraires du XIXe siècle ne sont pas dans ses écrits à leur vraie

place, à leur vrai rang, parce qu'il a toujours quelque raison personnelle de ne leur pas donner ce rang et cette place. Cet admirable guide à travers le passé est pour le temps où il a vécu un guide dont il faut se défier. Il a manqué ainsi la véritable gloire. Car la gloire véritable pour un critique est de dire sur les hommes de son temps ce que la postérité doit un jour en penser. Ainsi, à très peu près, fit Boileau. Ce n'est pas que Sainte-Beuve ne l'ait fait lui-même quelquefois. Tel article de lui sur Béranger, par exemple, est très instructif à cet égard et tout à l'honneur du critique. Béranger a été mis si haut pendant vingt-cinq ans environ, puis si bas, après sa mort, qu'il est de ceux qui servent comme de pierre de touche à la justesse d'esprit d'un critique. Eh bien, ce que Sainte-Beuve en a dit, à l'époque où Béranger était encore incontesté, a paru dur au moment où l'article fut écrit, très indulgent au temps de la réaction contre le chansonnier. Relisez-le maintenant. Il vous semblera sans doute que c'est justement, et dans tout le détail, à toutes les lignes, ce que nous pensons aujourd'hui, ce que tout curieux qui s'avisera de revenir à Béranger en pensera désormais.

Mais de tels articles sur les contemporains sont trop rares dans Sainte-Beuve, et en général il perd comme ses mesures en s'occupant des hommes qui vivent dans le même temps que lui. Ou il diminue les grands, ou il hausse les petits avec une complaisance qui n'est peut-être qu'un mauvais procédé indirect à l'égard des grands. Tenez compte, si vous voulez, et certes j'y songe, de cette injustice aussi de la postérité, qui, forcée d'abréger, de déblayer, de faire la part de l'oubli, néglige lest alents des générations antérieures, et, ne contemplant que les génies éminents, les fait plus grands peut-être qu'ils ne sont, par l'isolement, où elle les met; même cette considération entrant dans notre compte, il reste encore que Sainte-Beuve a eu, à l'égard des grands hommes de son époque, je ne sais quelle timidité à admirer de tout son cœur.

Il fut, encore, peu hospitalier aux écoles littéraires qui se firent jour quand il eut lui-même atteint la cinquantaine. Mais ce serait décidément trop lui demander que de vouloir qu'il l'eût été beaucoup. D'une part, la chose est presque impossible. Quelque souplesse d'esprit que l'on puisse avoir, on ne renou-

velle pas son goût à partir d'un certain âge. Les nouvelles écoles sont comme insaisissables au critique vieilli. Il ne peut avoir prise sur elles que par les côtés par où elles ressemblent à des écoles antérieures. Il n'y manque presque jamais. On croit que c'est sa méthode, c'est sa ressource. On croit que c'est une malice, c'est une nécessité. Or, c'est aussi un instrument d'erreur : car les écoles nouvelles ressemblent à des écoles surannées, mais non jamais exactement. Aujourd'hui, en réaction contre hier, ressemble à avant-hier, toujours, mais ne le reproduit jamais. Aujourd'hui ressemble à avant-hier, en tant qu'hier était en réaction contre avant-hier, mais seulement en cela. Aujourd'hui a le même contraire qu'avant-hier, mais ne lui ressemble pas pour autant, et n'a avec lui qu'une identité tout apparente. Aussi les critiques vieillis, en présence des nouvelles écoles, ne les comprennent que superficiellement, croient reconnaître en elles d'anciens ennemis renaissants et lancent contre elles des traits qui ne vont frapper en réalité qu'en arrière. Leur critique à l'égard des jeunes, au lieu d'être plus actuelle que jamais, devient une critique rétroactive.

Plus souvent, et c'est le cas pour Sainte-Beuve, elle se dérobe, par loyauté même, et se sentant sur un terrain trop nouveau pour elle et trop mouvant. Sainte-Beuve a peu poussé son enquête du côté du roman réaliste et du côté de la poésie parnassienne. Il s'est joué un peu à Baudelaire, s'amusant de ses excentricités, curieux d'un état d'esprit relativement nouveau; mais ne le prenant pas tout à fait au sérieux.

Du reste, à la fin de sa vie, Sainte-Beuve n'était plus, à proprement parler, un critique, si ce n'est par exception et comme par divertissement. J'ai dit qu'il n'y avait pas eu d'évolution dans ses idées, mais il y en a eu une dans ses goûts. Très amoureux de poésie dans sa jeunesse, mais déjà épris d'histoire, c'est de ce côté qu'il a incliné de plus en plus en vieillissant. Mouvement très naturel d'un esprit qui aimait la vérité et qui n'y croyait pas. On n'est maître ni de ses goûts ni de ses idées et il arrive qu'ils ne sont pas d'accord. Sainte-Beuve aimait le vrai passionnément, voilà pour ses goûts, et son idée maîtresse, celle du moins qui lui revenait le plus souvent, était que la vérité n'est pas faite pour l'homme ou que l'homme

n'est pas fait pour elle. Dès lors, il ne pouvait pas incliner du côté de la philosophie comme font beaucoup d'hommes en mûrissant quand ils ont remué beaucoup d'idées. Moraliste, il l'avait été si longtemps, dans toutes les directions et en tous sens, que cette matière, qui n'est pas indéfinie, était comme épuisée pour lui. La critique proprement dite l'avait lassé par la nécessité de repasser bien souvent par les mêmes chemins et de revenir sur les mêmes idées. Il finit par écarter les idées, comme étant toujours approximatives et par là toujours décevantes. Il s'acharna aux faits. Le fait finit toujours par passionner les esprits de cette sorte. Il a pour eux toute la vérité qui puisse être atteinte par l'homme. Il est net, clair après beaucoup de recherches, certain, après beaucoup de vérifications. Il brille d'une splendeur froide qui les satisfait et les retient. Chez les Sainte-Beuve, l'amour du vrai devient l'amour de l'exactitude: et même il n'a jamais été autre chose; seulement c'est assez tard qu'ils se rendent compte de ce qu'était en eux l'amour du vrai.

Cette dernière passion, Sainte-Beuve l'a ressentie profondément. Les faits aimés pour eux-mêmes, sans qu'il soit besoin de les rendre intéressants en les rendant significatifs, sans qu'il soit besoin qu'ils prouvent ou annoncent ou fassent prévoir quelque chose, sans qu'il soit besoin qu'ils rentrent dans une loi générale, sans qu'il soit besoin de leur attribuer un sens pour leur donner une valeur, sans qu'il soit besoin de les transformer en idées ; les faits trouvés beaux quand ils sont exacts et imposants quand ils sont nombreux ; ce fut bien là le dernier objet des amours austères de Sainte-Beuve. Historien sans aucune philosophie historique, mais scrupuleux, attentif, diligent, passionné, ce fut la dernière forme sous laquelle nous l'avons connu. Elle était le résultat naturel de sa tournure d'esprit. En vieillissant nous nous dépouillons de tout ce qui ne fut qu'en partie nous-mêmes, de tout ce qui n'était que dispositions transitoires, dues à l'âge, aux circonstances, aux alentours; nous nous ramenons à notre faculté maîtresse. Celle de Sainte-Beuve était bien la curiosité, la curiosité en soi, sans but qui la dépassât, sans intentions que la satisfaction d'elle-même.

VIII

Ç'a été une grande vie, malgré ses faiblesses et ses misères, qu'une existence dont la plus grande partie a été consacrée à une immense enquête sur l'humanité. Si le salut pour l'homme et aussi le vrai moyen de se conformer aux exigences de sa nature est de trouver un moyen d'échapper à soi, Sainte-Beuve, qui, plus que tout autre peut-être, avait besoin d'y échapper, n'a pas laissé de trouver sa voie et s'est à peu près sauvé. Son amour de la vérité a été son « détachement ». Il l'a gardé d'un certain nombre de mauvais rêves et d'un certain nombre de vilaines actions. Il est devenu pour lui un moyen, on peut le dire, d'élévation et de purification.

Notez bien qu'il y a sacrifié quelque chose. Il aurait pu faire métier beaucoup plus lucratif de sa plume s'il n'avait tenu aux extrêmes lenteurs, aux immenses « pertes de temps » que comporte l'érudition, la recherche minutieuse, la vérification et le contrôle vingt fois répétés. De cet amour du vrai, il s'était fait une conscience, c'est-à-dire une manière de religion. Nous transformons en religion tout ce qui nous détache de nous, et nous voulons que cela nous coûte quelque chose, nous voulons y faire des sacrifices. La critique a été la religion, assez sévère en somme, assez exigeante, et par cela assez élevée de Sainte-Beuve. C'est encore quelque chose d'en avoir une, quelle qu'elle soit, et si mêlée encore de motifs humains qu'elle puisse être.

Son influence a été, très probablement, beaucoup plus considérable qu'on ne croit communément. Rien n'égale l'influence des forces insensibles et continues. Sainte-Beuve a comme distillé et insinué goutte à goutte, semaine par semaine, pendant trente ans, une sorte de positivisme froid, de scepticisme doux et de désenchantement tranquille. Il a glacé peu à peu son siècle qu'il avait trouvé tout en ébullition. Il a dissipé d'une main lente, très active, mais qui semblait presque nonchalante, toutes les illusions, toutes les espérances et toutes les Fois. C'était un travail long, minutieux, précautionné et presque respectueux, mais obstiné, contre les

anciennes croyances et aussi les croyances nouvelles : christianisme, progrès, perfectibilité, optimisme, confiance de l'homme en Dieu, confiance de l'homme en soi. Il a eu pour ennemis naturels et instinctifs tous les croyants de toutes les croyances, catholiques, protestants orthodoxes, hommes de 1848. Tous voyaient en lui l'homme le plus impénétrable à toute foi, celui qui ne croit qu'à la science des faits et qui n'a pas même l'espérance de tirer même de cette science-là une doctrine.

Je sais bien qu'il était possible de le considérer comme positiviste dogmatique, en quelque mesure, et de l'habiller ainsi en « homme de l'avenir ». Il écrivait en 1867, à M. Albert Collignon : « ... Dans cette crise (le naufrage des anciennes Fois) il n'y a qu'une chose à faire pour ne point languir et croupir en décadence : passer vite et marcher ferme vers un ordre d'idées raisonnables, probables, enchaînées, qui donne des convictions à défaut de croyances... et prépare chez tous les esprits neufs un point d'appui pour l'avenir. Il se crée lentement une morale et une justice à base nouvelle, non moins solide que par le passé, plus solide même, parce qu'il n'y entrera rien des craintes puériles de l'enfance. Cessons donc le plus tôt possible d'être des enfants. Dans l'état de société où nous sommes, le salut et la virilité d'une nation sont là et pas ailleurs. On aura à opter entre le byzantinisme et le vrai progrès. » — Mais il ne donnait guère les professions de ce genre que sous le manteau, et c'étaient un peu des billets de complaisance. Dans son habitude il se bornait à ne plus croire aux anciennes philosophies et à ne pas croire encore aux nouvelles. Du côté du passé, il refusait son acquiescement, et il le réservait du côté de l'avenir.

Personne peut-être, j'entends parmi ceux qui pensent, n'a plus pensé sans conclure. Il a fondé ainsi — le mot est bien impropre pour un travail qui sent si peu la construction, l'établissement, même le désir d'établir — il a aidé à naître ainsi une école de scepticisme où de plus grands que lui, comme Renan, ont fini par se trouver doucement et mollement enveloppés. L'école sceptique du milieu du XIXe siècle, si particulière, composée, non plus comme les autres, d'esprits

nonchalants et légers, mais de laborieux, d'énergiques et de tristes, a été comme élevée et nourrie par Sainte-Beuve.

Il a fondé aussi, et ici le mot est exact, une école de psychologie. Rien n'était plus étranger à l'époque dite du Romantisme que l'étude réelle des âmes.

L'école philosophique, sous le nom de psychologie, étudiait, non sans conscience, non sans talent, les facultés de l'âme, mais considérées d'une manière tout abstraite, et établissait une sorte de mécanique psychique.

Les romanciers, avec une puissance d'imagination qui les dispensait de se renseigner, créaient des âmes, le plus souvent à l'image de la leur, souvent aussi à l'image de leurs rêves, et. partant, des âmes ou exceptionnelles ou presque irréelles. Balzac lui-même, plus puissant que fin, inventait plus qu'il n'observait, et la vie dont il animait ses personnages était plutôt l'effet d'un effort fougueux de son génie qu'une transposition naturelle de la réalité, qu'un passage facile de la vie réelle dans l'œuvre écrite.

Et de moralistes proprement dits, très peu ou vraiment point du tout pendant une quarantaine d'années. Sainte-Beuve, avec Stendhal, que, du reste, il n'aimait point, pour plusieurs raisons, dont quelques-unes sont bonnes, se plut passionnément à voir vivre des âmes réelles, soit dans le présent, soit dans l'histoire, et à s'expliquer comment elles vivaient. Il ramena à cette étude, qui est le fondement même de tout art littéraire et qui est, particulièrement, l'esprit même de la littérature française, la génération qui le lisait vers 1850, plus encore celle qui le pratiquait vers 1870, et la renaissance du roman psychologique est en grande partie due à l'empire insensible et comme familier qu'il avait pris sur les intelligences et des écrivains et des lecteurs.

Ajoutons enfin, que, comme il arrive très souvent, il n'a pas été sans contribuer à faire naître ce qu'il aimait le moins, la critique systématique. Il est possible à un homme, dont la nature est ainsi faite, d'entasser une énorme quantité de faits historiques, de notions littéraires et d'observations morales en résistant toujours à les réduire en système. Mais cela n'est pas possible à l'humanité elle-même. Elle voudra, toujours, des observations tirer une science; des faits exprimer la loi que

leur succession, leurs répétitions ou leurs groupements semblent révéler ou invite à supposer: donner par la pensée un ordre et une organisation à cette matière qui est là, dispersée et disséminée sous nos yeux. Entasser tant de matériaux, c'est donc provoquer le constructeur qu'on n'a pas voulu être; c'est, alors même qu'on repousse tout système, en appeler un sans le vouloir, et plus on se refuse à le dresser soi-même, d'autant plus lui donner occasion de se faire et raison d'être. Il a été impossible qu'on ne considérât pas le travail de Sainte-Beuve comme la préparation d'une œuvre.

L'architecte s'est trouvé qui n'a pas voulu que des carrières si riches et si patiemment creusées ne donnassent point au monde un monument. Taine fut le disciple qui est infidèle à la pensée du maître à force de connaître son œuvre et de regretter qu'il n'en ait pas tiré tout le parti qu'il pouvait faire. Il a tenu les livres de Sainte-Beuve pour des « cahiers de remarques », et a cru qu'il restait à extraire de ces carnets d'observations et de quelques autres la loi qui, pour ainsi dire, y dormait.

Ainsi l'on est quelquefois l'origine d'un mouvement intellectuel auquel on ne croit pas, auquel on ne veut pas prendre part et qu'on a d'avance condamné. Et il n'importe. Ce qui importe, peut-être, c'est que les hommes pensent, y soient excités et stimulés puissamment. Sainte-Beuve a été un excitateur sans ardeur et sans flamme, mais continu, patient et obstiné; et à lui se rattachent, pour une grande part au moins de ce qu'elles ont été, deux ou trois agitations intellectuelles, deux ou trois de ces tourbillons qui remuent l'atmosphère des esprits et la renouvellent.

ÉMILE FAGUET

LES DEUX RIVES[1]

IX

Madame Chambannes l'attendait dans le fumoir aménagé en salle de travail.

Au centre, on avait disposé une grande table avec un tapis grenat, un encrier de cristal anglais acheté tout exprès, des cigarettes d'Orient dans une coupe et un cahier de maroquin à tranche dorée. Deux fauteuils Empire se faisaient face. Et au parfum d'iris qu'exhalait autour d'elle Zozé s'ajoutait harmonieusement cet arome d'encens qu'à travers tout l'hôtel on sentait dès le vestibule.

Madame Chambannes débarrassa M. Raindal de ses gants et de son chapeau qu'il hésitait à poser sur la table.

Ils s'assirent vis-à-vis l'un de l'autre et la leçon commença.

M. Raindal, d'abord, dicta une liste d'ouvrages que Zozé devait se procurer.

Madame Chambannes écrivait rapidement, avec de petits mouvements des lèvres. L'abat-jour rosé de la lampe électrique laissait dans l'ombre le haut de ses cheveux; mais le net ovale de sa figure restait en pleine lumière. La poudre,

1. Voir la *Revue* des 1er et 15 janvier 1897.

semée d'une touche légère, avait si bien imprégné les chairs, qu'elle semblait un velouté naturel. Les rayons y glissaient sans être reflétés comme sur la soie molle et ténue de son ample robe d'intérieur. Les teintes en étaient pâles, les dessins indistincts, cachés par des amas de dentelles crème. Et, à la blancheur de ces tons, son visage s'avivait encore d'un éclat de pureté matinale. On l'eût dite à peine vêtue, sous les larges plis de l'étoffe, et fraîche comme au sortir du bain.

A chaque arrêt de M. Raindal, elle redressait la tête. Puis ses yeux aux aguets épandaient vers le maître leurs débordants effluves de tendresse. M. Raindal toussait de gêne, et, ramenant plus étroitement contre son buste ses avant-bras aux mains pendantes, il paraissait vouloir reculer.

Lorsqu'il eut terminé la dictée, Zozé demanda :

— Et à présent?

— A présent il va falloir travailler, chère madame, et vous habituer à travailler seule ! Malgré tout mon désir de vous aider, vous imaginez bien qu'il y aura des semaines...

Zozé l'interrompit :

— Nous savons, mon cher maître... Ce ne seront pas des leçons... Ce seront des causeries, de petits conseils d'ami, quand vous pourrez, quand vous serez libre...

M. Raindal, approuvant du regard, attirait à lui un des vastes in-folio du livre d'Ebers sur l'Égypte. Il se mit à le feuilleter, et il retournait le volume pour montrer les gravures ou donner à Zozé des explications. Elle se penchait par-dessus la table. Alors les souples frisons de sa chevelure chatouillaient parfois d'un frôlement le front de M. Raindal. Il se rejetait vite en arrière; et elle s'amusait de cet effroi. Mais elle eut honte de le taquiner.

— Oh! nous sommes très mal! fit-elle soudain... Vous permettez, cher maître, que je m'asseye à côté de vous?

— Bien volontiers, chère madame!

Pourtant ils n'avaient pas repris l'examen des gravures, que déjà M. Raindal déplorait son empressement à accepter.

Le parfum de Zozé, maintenant à si proche distance, l'étourdissait de ses émanations. Chaque fois qu'elle s'inclinait, le tissu léger de sa robe flottante en laissait s'évader une bouffée plus forte. Seulement ce n'était plus de la violette, de l'iris ;

c'était une odeur savoureuse et chaude comme une senteur de fruit, le parfum vivant de la chair qui se marie à celui de l'essence; et les commentaires de M. Raindal s'embrouillaient à mesure.

Sans contredit, il connaissait le don que possèdent certains élus de répandre par l'épiderme une fragrance délicieuse. Nombre de personnages antiques en furent gratifiés : notamment Cléopâtre, d'après un papyrus de Boulaq, cité par M. Raindal dans son livre; — et Plutarque n'est pas moins précis en ce qui concerne la peau d'Alexandre.

Mais, à se remémorer ces faits ou d'autres analogues, le maître ne faisait qu'augmenter la confusion de ses idées. Les mots en venaient à lui manquer. A toutes les montées du parfum, timidement, il pinçait les narines, comme s'il eût aspiré quelque gaz délétère. Souvent devant une image, il demeurait interdit, sans pouvoir en achever l'interprétation. Il songeait distraitement à la peau d'Alexandre, à la chair de Cléopâtre; et il aurait souhaité que Zozé écartât un peu de lui son petit fauteuil à griffes dorées.

— Un mot, un seul mot de rien, si cela ne vous dérange pas?...

Pour proférer cet appel, madame de Marquesse n'avait glissé, dans l'entre-bâillement de la portière, que son profil aux puissantes mâchoires, et sa main gantée de blanc qui retenait au-dessous le rideau.

— Entrez donc, ma chérie! fit madame Chambannes.

Les deux femmes s'embrassèrent. M. Raindal saluait madame de Marquesse, en observant machinalement son costume bleu soutaché de noir qui la sanglait aux hanches comme un habit de cheval. Puis, sur l'autorisation du maître, ces dames passèrent dans le salon voisin. M. Raindal soupira avec force. A présent, dans le calme de la solitude, toutes ses anxiétés s'effaçaient subitement. Il ne lui en restait plus qu'une vague impression de plaisir caché, de péril surmonté, de mystère flatteur. Et il ne lui eût même pas déplu que ses collègues de l'Académie le vissent dans cette pièce luxueuse, à proximité de ces deux personnes si charmantes qui le traitaient avec tant d'égards. Il était devant la glace, à se lisser la barbe, en avançant les maxillaires, quand ces dames reparurent.

Madame de Marquesse voulait partir. Zozé lui barra gracieusement la route, les bras en croix sur la portière, dans une pose de Sarah Bernhardt.

— Non, pas encore... N'est-ce pas, cher maître?... il ne faut pas que madame de Marquesse s'en aille déjà!

M. Raindal acquiesça d'un salut. Zozé avait sonné. On servit sur un plateau d'argent du vin de Porto avec des biscuits. Ils avaient un goût de vanille auquel M. Raindal se montra très sensible. Madame Chambannes lui inscrivit l'adresse du confiseur où on les achetait. Madame de Marquesse prétendait en savoir de beaucoup meilleurs. Chacune vantait son fournisseur. Le porto les avait animées — et, en riant, la main brandie, elles se reprochaient l'une à l'autre des traits odieux de gourmandise. Le maître, pris pour arbitre, refusa galamment de prononcer. Il riait du débat, mais aussi du porto dont deux verres, absorbés coup sur coup, commençaient à lui échauffer les tempes.

— Eh bien! et notre travail que nous oublions! fit subitement Zozé.

M. Raindal allait répliquer, quand la portière se souleva de nouveau, et un ecclésiastique, d'une cinquantaine d'années, replet, chauve et tout souriant sous ses grosses besicles, pénétra lentement dans le fumoir.

— Ah! c'est vous, mon cher abbé! s'écria Zozé d'un ton de surprise tellement sincère qu'on ne pouvait deviner si la visite avait été combinée d'avance ou si le hasard l'amenait.

Puis elle présenta :

— Monsieur l'abbé Touronde, directeur de l'orphelinat de Villedouillet, notre voisin de campagne, un de nos meilleurs amis... Monsieur Raindal...

Le maître s'inclinait de cet air cérémonieux, dont il dissimulait toujours son aversion contre les gens d'église.

L'abbé interrogea respectueusement avec un léger accent du Midi :

— Monsieur Raindal, l'auteur de la *Vie de Cléopâtre*?...

— Parfaitement! confirma Zozé.

L'abbé Touronde se confondit en politesses. Sans connaître l'ouvrage, il en avait lu assez de compte rendus dans les

journaux pour en parler abondamment. Il complimenta le maître au sujet de divers chapitres ; et M. Raindal remerciait avec des revers de mains modestes qui semblaient repousser les éloges.

Mais l'abbé continuait de sa voix un peu chantante. Le livre le captivait d'autant plus que la matière ne lui était point complètement étrangère. Il avait dû, jadis, étudier à fond l'histoire de l'Égypte en vue d'une brochure sur la secte des Coptes-Unis ; d'autre part, il avait publié, dans *les Annales d'archéologie chrétienne*, deux articles traitant des hagiographes de la Thébaïde. Et, M. Raindal confessant ne point les avoir lus, l'abbé offrit, si ce n'était pas trop indiscret, de lui envoyer à domicile les numéros de la revue.

Il avait une tête à la fois oblongue et joufflue, presque toute en chair, sauf une corde de cheveux bruns autour de sa calvitie ; et M. Raindal lui trouvait un sourire de brave homme. Peu à peu il se départait de sa froideur première. Il communiqua à l'abbé des particularités pittoresques sur la Thébaïde dont il avait exploré, par métier, les parages. L'abbé écoutait d'une figure studieuse, avec des marques de déférence, de solennels hochements de la nuque. Zozé profita d'une pause pour demander :

— Vous dînez avec nous, monsieur l'abbé ?

— Eh ! oui, madame, fit sans hésitation l'abbé en dilatant d'un sourire cordial ses joues sphériques. Eh ! oui, certes, si vous voulez de moi...

— Et vous, cher maître, poursuivit Zozé, acceptez-vous d'être des nôtres ?...

— Oh ! impossible, chère madame, soupira M. Raindal. On m'attend... Croyez que je suis désolé...

Il se tut, car Chambannes entrait, caressant d'un geste fatigué son épaisse moustache blonde à charnière. Tout le monde s'était levé. Il serra la main de M. Raindal, puis, tapotant le cou de Zozé comme on fait à une écolière :

— Et cette leçon, cher monsieur, comment a-t-elle marché ?... Vous êtes content de votre élève ?...

— Fort satisfait, monsieur, excellent début...

— Oh ! pour ce que nous avons travaillé ! dit Zozé. Mais vous reviendrez jeudi !... Jeudi je fermerai ma maison...

Je n'y serai pour personne... Vous promettez de revenir, cher maître?...

M. Raindal promit. Zozé l'accompagna ainsi que Germaine jusqu'à la porte du salon.

Ils descendirent ensemble, et dehors ils se séparèrent après une poignée de main. Madame de Marquesse lui avait secoué le bras si fort qu'il en ressentait une sorte de crampe à l'épaule. Il consulta sa montre près d'un bec de gaz. L'aiguille marquait sept heures moins le quart.

— Sapristi! murmura-t-il effaré.

Et il appela encore un fiacre.

A dîner, par bravade de peur, pour devancer les ironies ou les questions, il affecta une joviale loquacité.

Il narrait sa visite sur un ton de désinvolture, comme une séance de l'Institut, une leçon au Collège de France. Il multipliait les détails, décrivait la toilette des dames, et il imita même l'accent méridional de l'abbé.

Thérèse, de son côté, feignait de s'intéresser, donnait avec bonne grâce la réplique et semblait avoir oublié la querelle du matin.

Quant à madame Raindal, elle se taisait. Pourquoi protester, pourquoi vouloir détourner son mari de ce commerce funeste avec des personnes sans foi? Ne le savait-elle pas irréparablement damné, déjà voué pour son athéisme aux tortures éternelles? En plus, le souvenir de la colère du maître, un peu avant le dîner Chambannes, demeurait vivace dans son esprit, et la bâillonnait de sagesse.

Elle ne se permit un froncement de sourcils que lorsque M. Raindal parodia l'abbé, et sa mine affligée fit tellement rire mademoiselle Raindal que le maître en conçut des soupçons sur la bonhomie de sa fille.

Cette gaieté, cette douceur, étaient-elles bien franches? Thérèse ne se moquait-elle pas de lui? M. Raindal l'examina d'un coup d'œil furtif; puis brusquement, mis en éveil, il cessa ses récits.

Le jeudi suivant, plus réservé, il mentionna tout juste sa visite rue de Prony pour transmettre à ces dames les compliments de Zozé; et le jeudi d'après, il n'en parla point.

Enfin le quatrième jeudi, vers six heures et demie, on reçut, rue Notre-Dame-des-Champs, une carte-télégramme de M. Raindal. Il priait qu'on ne l'attendît pas, étant retenu par les gracieuses instances de madame Chambannes; et au-dessous, Zozé avait écrit de sa haute écriture : *Approuvé*.

A vrai dire, M. Raindal, en partant de chez lui, se doutait bien au fond qu'il n'y rentrerait point dîner, puisque la semaine précédente, il avait quasiment promis d'être, ce jeudi-là, le convive de son élève. Mais il s'était ingénié à présenter de loin cette escapade sous les aspects d'un impromptu que rien ne lui faisait prévoir.

Ce fut mademoiselle Raindal qui ouvrit la dépêche. Une fois lue, elle la jeta au feu en haussant les épaules.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda madame Raindal qui entrait.

Thérèse répliqua d'un ton railleur :

— Un télégramme de père qui reste dîner là-bas !

Là-bas ! Les deux femmes, à ce mot, avaient instinctivement croisé le regard. Puis, du coup, devant la figure alarmée de sa mère, Thérèse rebaissa les yeux vers son papier. A quoi bon en ajouter plus ? Jamais entre elles il n'y aurait communion d'esprit possible, jamais contre M. Raindal une de ces petites alliances gouailleuses du genre de celles où s'amusaient jadis le maître et sa fille aux dépens de madame Raindal ! Bah ! il fallait se résigner à goûter seule, — seule comme toujours, seule comme partout, — le comique de l'aventure !

— Alors, il dîne là-bas ? répéta d'une voix navrée la vieille dame.

— Mais oui, mère, puisque je te le dis! fit Thérèse avec impatience.

— Et tu penses qu'il va continuer à y retourner chaque jeudi ?

— Je l'ignore !

Madame Raindal reprit de la même voix mortifiée :

— Mon Dieu ! mon Dieu !... Pourvu que ces Chambannes ne lui nuisent pas !... Voyons, toi, tu ne pourrais pas lui dire...

— Lui dire quoi ?...

— Lui dire, lui dire... de prendre garde, par exemple, de

ne pas trop se lier... Tu t'y entends mieux que moi, à lui parler, ma fille... Et puis vous êtes plus amis ensemble!...

A ce reproche déguisé par lequel la vieille dame se plaignait, sans le vouloir, de son isolement, de son antique relégation avec Dieu et avec ses craintes, Thérèse eut un petit serrement de cœur.

— Écoute! fit-elle d'un ton plus affectueux... Écoute, mère!... Je t'assure qu'actuellement il n'y a pas de danger... Donc, ne t'inquiète pas en vain à l'avance... Et, si tu m'en crois, pour le moment, faisons bonne mine à père, ne le taquinons pas... Je le connais, nous n'aboutirions qu'à le pousser plus encore dans l'intimité de ces gens..,

— Et plus tard?...

— Plus tard, nous verrons, nous discuterons à nous deux ce qu'il conviendra de faire selon les circonstances.

— Ainsi, tu veux bien que de temps en temps je cause avec toi de...

Elle hésitait :

— De cela... de cette affaire, enfin?

Thérèse se leva pour l'embrasser, et, la berçant entre ses bras :

— Mais oui, vieille mère... Es-tu drôle! Pourquoi non?...

Une larme coulait le long de la joue de madame Raindal :

— Je ne sais pas... Vous aviez quelquefois l'air si méchants, ton père et toi, chacun à son bureau, sans un mot, quand j'entrais... J'avais peur de vous, ma parole!...

Et elle sortit à petits pas accablés, afin de prévenir en hâte Brigitte.

Pendant ce temps, madame Chambannes, pour complaire à M. Raindal, énonçait la liste des convives :

— Je vous jure, cher maître, absolument entre nous... Mon oncle et ma tante Panhias, notre ami le jeune M. de Meuze, et peut-être l'abbé Touronde...

Elle ne finissait pas de le nommer, qu'il fit son entrée dans le fumoir.

Il manifesta un grand contentement à se rencontrer avec M. Raindal. Ses prunelles derrière les besicles étincelaient de plaisir; et Zozé, les voyant tous deux en causerie, s'enfuit à sa toilette.

— Oui, déclarait poliment M. Raindal, vos études m'ont paru excellentes, bien déduites, nourries de savoir... Et je m'étonne, dois-je vous l'avouer? qu'ainsi doué pour la science, vous n'ayez pas un bagage littéraire, comment dirais-je? plus volumineux, plus considérable...

— Oh! cher maître, vous êtes trop indulgent, trop... trop bienveillant!... bredouillait l'abbé d'une voix qui chevrotait de satisfaction.

Et il se justifia avec éloquence de n'avoir pas davantage produit. En droit, on ne pouvait point l'incriminer de paresse. Non, c'était d'autres causes que provenait sa stérilité. D'abord l'orphelinat qui exigeait de lui des soins assidus, quotidiens, et de toute sorte, financiers aussi bien que moraux, littéraires autant qu'administratifs. Puis, ses ennemis, ses innombrables ennemis qui, s'il avait publié plus, n'eussent pas manqué de trouver là un sujet de calomnie nouvelle comme ils en découvraient à toutes ses actions, même aux plus vertueuses, même aux plus innocentes.

Car l'abbé Touronde était, hélas! à n'en point douter, le prêtre le plus calomnié de Seine-et-Oise. Tous les partis le haïssaient, tous s'évertuaient à le messervir, à le déconsidérer. Sous prétexte qu'il était recherché dans les châteaux des alentours, — comme chez madame Chambannes, au château des Frettes, entre autres, — les radicaux du cru l'accusaient auprès du préfet de faire à Villedouillet de la propagande réactionnaire. Par contre, à l'évêché les dénonciations anonymes pleuvaient, où se reconnaissait aisément la facture cléricale. On y affirmait que l'abbé Touronde compromettait chaque jour — et ici la voix de l'abbé fléchit, devint confidentielle — compromettait chaque jour la dignité superéminente de sa soutane dans les frivolités mondaines et la fréquentation des hérétiques.

— Les hérétiques! répétait avec indignation le prêtre... Hé! puis-je choisir et réclamer aux donateurs un acte de baptême en règle? Devais-je refuser les Israélites qui m'aident à élever mes enfants?... Ah! les pauvres petits, sans eux, Dieu sait que le monde, les frivolités mondaines, on ne m'y verrait plus guère...

Puis, subitement, il s'arrêta, comme s'il eût entendu la voix de sa conscience :

« Si, si, Bastien Touronde, on t'y verrait encore, parce que tu aimes la bonne chère, la vue des jolies femmes, le luxe, le confortable et aussi parce que, dans cette société peu au courant des dogmes, tu sais que ta présence parmi les tentations scandalise beaucoup moins qu'elle ne ferait ailleurs... »

A quoi les lèvres de l'abbé susurraient, en réponse, comme les jours de visite à l'évêché, quand Monseigneur le blâmait pour ses écarts mondains :

« *Non culpabiliter! Non culpabiliter!* »

— Plaît-il? fit M. Raindal qui n'avait écouté que distraitement ces longues doléances.

L'abbé Touronde sursauta :

— Je songeais à ces mauvais gars, cher maître, je leur disais en moi-même des injures... Vous savez, nous autres du Midi, nous avons le sang vif et la langue souvent pas tout à fait assez chrétienne!...

L'entrée de madame Chambannes, que suivaient l'oncle et la tante Panhias, mit un terme au dialogue. On opéra les présentations. L'oncle Panhias était en frac et cravate noire. Il portait bas, comme une tête de penseur, sa tête de comptable grisonnant, et il avait dans la démarche, dans l'allure, dans les replis de sa physionomie barbue, cet air de fatigue des hommes de bureau à qui la fortune est venue trop tard. Madame Panhias semblait, au contraire, optimiste et gaillarde, sous la robe de soie brune que tendaient ses grosses formes. Elle roulait les *r* plus fort que madame Chambannes, et il fallait un connaisseur pour distinguer l'Orientale à cet accent quasi d'Espagne ou d'Amérique du Sud.

Quelques minutes après, Gérald, puis Georges Chambannes pénétrèrent dans le fumoir. Ils étaient l'un et l'autre en habit. M. Raindal, instinctivement, abaissa les yeux vers sa redingote. Mais le domestique annonçait que Madame était servie, et l'on se rendit en cortège dans la salle à manger.

Le dîner fut cordial et gai. M. Raindal n'avait plus maintenant ces timidités ou ces malaises d'intrus qui, au début, le guindaient si fort. A tant frayer chez les Chambannes, il s'était familiarisé avec les noms de leurs relations, les usages de la maison, les goûts de l'entourage; et il n'y avait guère d'entretien auquel il hésitât à se mêler par discrétion, crainte

d'erreur ou ignorance du sujet. Rien ne paraissait le troubler. Les œillades comme le parfum de la petite madame Chambannes n'étaient plus à présent que des stimulants à sa faconde. Tous deux se parlaient en camarades, avec un je ne sais quoi de paternellement supérieur dans le ton de M. Raindal et de volontairement soumis dans celui de la jeune femme. Chambannes même, pour s'adresser au maître, avait de ces tours de phrase qu'on n'emploie d'habitude qu'envers un ami de vieille date. Quelle différence avec le premier dîner, où M. Raindal s'était senti si gauche, si lent à recouvrer l'entrain! Et l'oncle Panhias ayant, par mégarde ou sous l'influence des vins, avoué qu'il avait Smyrne pour patrie d'origine, le maître fut sur le point de l'en féliciter! Une ville exquise que Smyrne, la perle de l'Ionie, dont le nom en grec signifiait myrrhe, encens, odeur aimée des dieux. Et jusqu'au dessert il ne tarit pas d'éloges, d'anecdotes à l'appui, de souvenirs historiques, tandis que la tante Panhias le remerciait en répliques enthousiastes, qui soulignaient comme des roulements de tambour chacune de ses périodes.

Au fumoir, Zozé demanda à M. Raindal l'autorisation d'allumer une cigarette. Puis insensiblement elle se dirigea vers Gérald. Il s'était affalé sur le divan et lançait, d'une lèvre boudeuse, des bouffées en spirale. Elle s'assit à côté de lui et la voix câline :

— Pourquoi faites-vous la tête?

Il ne répondit pas, d'abord, mais, au bout d'un instant, il grommela :

— Est-ce qu'il va venir comme cela souvent, le kangourou?

— Je ne sais pas! murmura Zozé en réprimant un sourire... Vous n'êtes pas jaloux, au moins?...

Gérald eut un ricanement dédaigneux.

— Jaloux!... Ah! bien!... Non... Seulement il me rase un peu!... Il est par trop bavard, votre petit ami!...

Et, se levant, il alla rejoindre Chambannes qui se versait de l'eau-de-vie devant la caisse à liqueurs.

M. Raindal eut un inconscient plaisir à voir la fin de ce colloque. Il examinait avec attention le jeune M. de Meuze, comme avait dit Zozé, le jeune Gérald éclairé de près, en ce

moment, par une lampe au-dessus de laquelle il se penchait pour y rallumer son cigare. Pas si jeune que cela, en dépit de l'apparence! Au coin des yeux, au coin des lèvres, au coin des narines, la lumière montrait à travers sa figure encore juvénile et ferme ces linéaments vagues, ébauches incolores des rides futures; et sur le plat de ses tempes des veines commençaient à saillir.

M. Raindal en ressentit une espèce de bonne humeur, qui le rendit confus, car il avait des prétentions à la générosité, à la grandeur de caractère. Parce que M. de Meuze manquait d'égards admiratifs, parce qu'il avait pris durant tout le dîner des mines ennuyées et maussades, était-ce une raison pour se réjouir des fatales petites décrépitudes que l'âge...

— Dites-moi, cher maître! fit madame Chambannes, l'interrompant dans ce revirement d'équité... Si nous causions de notre fameuse visite au Louvre?...

Hélas! cette semaine, comme les précédentes, on devait y renoncer, à cette « fameuse » visite, depuis plus d'un mois chaque semaine rejetée à la semaine suivante. Tous les jours de Zozé étaient retenus. On résolut de fixer une date, à la leçon prochaine. La causerie déviait vers des sujets moins graves. La tante Panhias, comme délivrée d'un secret professionnel, s'en donnait de discourir sur Smyrne. A onze heures, M. Raindal, par peur de céder au sommeil, se retira. En bas, madame Chambannes le pria d'inviter ces dames à dîner chez elle pour le jeudi qui venait. Il remercia chaleureusement, mais dehors il ne put maîtriser la contrariété que lui causait cette mission difficile.

— En voilà une idée! se disait-il... Ah! oui, ce sera commode!...

Il resta trois jours reculant à risquer l'attaque, et, sitôt qu'il s'y hasarda, deux refus résolus lui coupèrent la parole. Son front se teinta d'un afflux de sang. Pardieu! elles s'accordaient, et leur double refus n'était qu'une manœuvre concertée, une sournoise manifestation de blâme.

Il riposta avec hauteur :

— C'est bon! A votre guise!... Cependant, je n'entends pas être solidaire de vos fantaisies!... Et je vous avertis : j'irai seul...

Cette menace ne fut pas relevée. Il la renouvela le jeudi matin sans davantage obtenir réponse. De colère, il partit à trois heures, une heure plus tôt que de coutume. Il avait endossé l'habit noir, et, comme sa cravate de soirée apparaissait dans l'échancrure du paletot, quelques badauds se retournaient sur son passage. Cela accrut son mécontentement. Il pressa le pas et arriva une demi-heure en avance. Madame Chambannes, par extraordinaire, fut, inversement, d'une demi-heure en retard. Il attendit donc une grande heure dans le fumoir, où le jour tombait graduellement. Les domestiques avaient oublié de faire la lumière, et M. Raindal, n'osant ni sonner ni toucher au bouton des lampes électriques, demeura dans l'obscurité. Des pensées amères et violentes l'assaillaient. Pourquoi cet acharnement de Thérèse et de madame Raindal contre les Chambannes ? Que pouvaient-elles imaginer sur leur compte? Que disaient-elles de lui, quand il était absent ? Et sa fureur s'exacerbait aux piqûres venimeuses de ces questions.

— Vous ici, cher maître, dans le noir!... Est-ce possible?... Je suis en retard, n'est-ce pas?... Vous me pardonnez?...

En même temps que cette voix affectueuse, la lumière jaillissait dans la pièce; et madame Chambannes parut, un manchon à la main, la voilette repliée au-dessus des sourcils. Son délicat petit nez était rosé du bout par le froid du dehors — ou peut-être par les caresses récentes. Elle réitéra ses excuses. et jetant sur un fauteuil son mantelet de zibeline et sa capote de fleurs où deux épingles vibrèrent un instant du choc, elle déclara :

— Vous savez, maître... J'ai un projet, une nouvelle combinaison... Vite, que je vous la dise!... A cinq heures, nous sommes dérangés sans cesse... C'est l'un, c'est l'autre qui vient, et, soit dit entre nous, nous ne faisons rien qui vaille...

M. Raindal, la figure rassérénée, approuvait d'un sourire bénévole.

— Alors, voici ma combinaison... Nous mettrions la leçon à six heures... Nous travaillerions de six à sept... Et vous dîneriez à la maison tous les jeudis... Cela vous va-t-il?...

M. Raindal, comme en une hallucination, croyait aperce-

voir Thérèse, son sourire narquois, ses minces lèvres pincées de dédain, quand il lui ferait part de cet arrangement nouveau ; et une envie le prit de la défier, de se venger d'elle, de réduire par un coup d'audace ses tacites ironies. Il toussotait, semblait réfléchir, et enfin d'une voix nette :

— Ma foi, oui, cela me va... C'est convenu, chère madame...

Mais il ajouta par un restant de prudence :

— Bien entendu, sauf contretemps, sauf empêchement majeur !...

Madame Chambannes eut une moue de reproche :

— Oh ! cher maître, c'est très mal, ces conditions !... N'êtes-vous pas libre, complètement libre ?... Pensez-vous que votre petite élève voudrait empiéter sur vos occupations...

« Votre petite élève !... » De quel ton de gentillesse elle avait proféré cela ! M. Raindal, attendri, s'excusa à son tour, puis excusa pareillement ces dames. Zozé ne parut pas offensée de leur défection. N'avait-elle pas de quoi se consoler ? Une heure de gagnée sur la leçon pour les couturières, les visites, Gérald, et sans perdre l'amitié du maître ! Elle songeait seulement, avec simplicité :

— Oh ! à la fin elle nous embête, cette mademoiselle Raindal !

Chaque jeudi désormais, M. Raindal fut le convive des Chambannes.

Vers cinq heures il passait son frac ou une redingote, selon son gré, Zozé lui ayant laissé toute licence de toilette. Puis il hélait un fiacre, et à six heures il parvenait rue de Prony. Le plus souvent il stoppait en route chez un fleuriste pour acheter deux ou trois roses de serre, une branche d'orchidées, des violettes énormes ou du lilas hâtif, et il les offrait à madame Chambannes qu'il savait très friande de fleurs rares. Elle le grondait en remerciant, plaçait la gerbe dans un vase ou, si les fleurs étaient menues, les gardait à la main. Et la leçon s'engageait.

Elle se réglait généralement sur des questions que madame Chambannes posait au hasard. Le maître répondait avec ingéniosité, rapprochant le passé des choses contemporaines, le

rabotant, l'amenuisant aux dimensions exactes du cerveau de sa petite élève. Zozé humait les fleurs en écoutant ou dressait les sourcils afin de mieux marquer son zèle.

Mais peu à peu l'enseignement dégénérait en causerie. L'Égypte, sa chronologie, ses mystères et ses hiéroglyphes étaient relégués de côté. Madame Chambannes confiait au maître des racontars mondains, ses amusements de la semaine, ou dépeignait le caractère de ses principales amies. M. Raindal, faute de détails curieux sur sa vie coutumière, remontait aux pénibles années de sa jeunesse. Zozé le plaignait beaucoup d'avoir tant pâti de la misère; et elle écarquillait ses tendres yeux au récit de certaines privations.

Parfois aussi, — et avec une insistance qui ne se lassait un jour que pour renaître l'autre, — elle réclamait de M. Raindal qu'il consentît à lui traduire les notes de la *Vie de Cléopâtre*. Le maître immanquablement s'y refusait, alléguant que s'il accédait, madame Chambannes serait la première à regretter sa complaisance. Au surplus, la plupart des mots, appartenant à ce qu'on nomme la basse latinité, étaient intraduisibles.

Il éprouva une oppression quand un soir, après le dîner, l'abbé Touronde l'entraînant à part, lui apprit que madame Chambannes avait failli connaître le sens des notes défendues.

— Figurez-vous qu'elle me demande avant-hier s'il existe un lexique de la basse latinité. Je réponds : « Oui, madame, le *Dictionnaire* de Du Cange... — Eh bien, mon cher abbé! soyez donc assez aimable pour me l'acheter... » Je flaire une tentation mauvaise, et je réplique, avec quelque présence d'esprit, je puis le dire : « Hélas! madame, il n'est plus en vente... Depuis quarante ans il est épuisé... » Ensuite elle m'a avoué que c'était pour traduire vos notes... Mais convenez que sans moi...

M. Raindal serra énergiquement la main du prévoyant ecclésiastique.

Outre l'abbé Touronde, sur la recommandation expresse du maître, madame Chambannes n'invitait, le jeudi, que des proches, tels que l'oncle et la tante Panhias ou le marquis de Meuze, qui avait sollicité d'être admis à ces dîners de choix.

Gérald, lui, craignant de s'ennuyer, n'y paraissait presque

plus, et Zozé se glorifiait de cette abstention constante comme du symptôme d'une jalousie qu'elle n'avait jamais espérée.

Qui eût dit que ces entretiens organisés par un caprice d'oisiveté, une inspiration fortuite, serviraient un jour de représailles contre les perpétuelles coquetteries du jeune comte! Et des représailles sans danger, encore, qui tout au plus autorisaient Gérald à prendre des leçons avec une vieille dame!... En amour n'est-on pas égaux, et les droits de l'un ne sont-ils pas calqués sur les droits de l'autre? Zozé, du moins, y croyait fermement.

Elle s'en attachait davantage à M. Raindal. C'était comme un allié, un complice de parade, et, lorsque des amies s'informaient devant Gérald si le flirt avec son « vieux savant » durait toujours, elle avait pour se défendre des sourires malicieux, des « Vous êtes bête! », ou « Laissez-moi donc tranquille! » qui révélaient sa joie de la coïncidence. Comme il devait enrager, M. Raldo, comme il devait l'en aimer plus!... Si la prudence ne l'eût empêchée, elle l'aurait, à ces instants-là, embrassé de reconnaissance.

Puis l'exclusive intimité dont l'honorait M. Raindal lui attirait chaque jour des remarques flatteuses. Le bruit s'en répandait parmi les amis de la maison. On en jasait. On questionnait madame Chambannes sur les façons du maître comme sur les mœurs d'un sauvage qu'elle aurait apprivoisé par miracle. Beaucoup de dames jugeaient cette amitié suspecte, cette lubie d'étudier incompréhensible, cette préférence du maître inexplicable, et elles protestaient que sûrement il y avait là-dessous quelque chose. D'autres disaient de Zozé : « Elle est folle! » et dénigraient le physique de M. Raindal. Les plus fidèles plaidaient en invoquant l'irréprochable tendresse de la jeune femme pour Gérald. Mais devant ces arguments, Marquesse haussait les épaules et Herschstein fredonnait une fanfare de chasse, avec d'autant plus de scepticisme que, par deux fois déjà, le maître avait décliné le plaisir de figurer à leurs dîners. Bonnes aux femmes, ces histoires! Les faits demeuraient les faits. Que les Chambannes fussent contents d'avoir accaparé le père Raindal, rien de plus naturel. Seulement, quant à leur raconter que le vieux venait là pour la science, pour l'amour de l'art, oh! non, pas à eux,

Herschstein et Marquesse ! Tout ce qu'ils concédaient à la défense, c'était de ne point spécifier la nature ou les bornes du flirt... Et encore dans la vie, on en voit quelquefois de si étranges ! Le mieux paraissait donc à ces hommes équitables de s'en tenir aux hypothèses et de ne pas se prononcer.

Mise au fait des médisances par l'intermédiaire de madame Pums, Zozé répliqua fièrement « qu'elle était au-dessus de ces horreurs ». Elle négligeait maintenant l'abbé Touronde, l'otage pourtant chéri de cette société où chacun à l'envi le choyait, comme si sa noire soutane eût été un drapeau de garantie et de sauvegarde. Elle reportait sur M. Raindal tous les soins délicats, toutes les prévenances qu'elle prodiguait jadis au conciliant ecclésiastique. Le jour anniversaire de sa naissance, elle donna au maître une somptueuse épingle formée d'un scarabée de turquoise avec une sertissure d'or mat. Elle avait inventé ce cadeau autant pour contenter M. Raindal que dans l'espoir de lui faire quitter les minces cordonnets de soie noire qui d'habitude nouaient son col. La tentative réussit. Le jeudi suivant, M. Raindal avait arboré un large plastron de satin bleu sombre, que rehaussait au centre le bleu pâle de la turquoise.

— Vous avez une bien jolie cravate ! remarqua Zozé pendant le dîner.

Les traits de M. Raindal se parèrent d'une expression modeste :

— Vraiment ?... fit-il.

D'ailleurs il ne se souciait pas d'élégance. Il s'habillait selon les idées de son tailleur — un petit tailleur de la rue de Vaugirard dont il était le client depuis une trentaine d'années.

— Vous avez tort ! fit Zozé... Les bons faiseurs ne reviennent pas plus cher que les mauvais... Pourquoi n'allez-vous pas chez Blacks, le tailleur de Georges ?...

Chambannes était de la même opinion. M. Panhias se joignit à eux ; et le maître vaincu fixa rendez-vous avec Georges, afin de se commander un vêtement chez Blacks.

Le tailleur, d'abord obséquieux, quand Chambannes lui nomma M. Raindal, de l'Institut, se fit tranchant et sec dès qu'il s'agit de choisir l'étoffe. Le maître déconcerté n'osa le contrecarrer. A l'essayage, ce fut bien pis. M. Raindal ne vou-

lait pas de revers en soie à sa redingote. Blacks prétendait l'y contraindre. M. Raindal, perdant patience, se révolta. Il ne voulait pas de revers et il n'en aurait pas. Blacks s'inclina avec une grimace hypocrite, reconnaissant que tous les clients ont leur goût. Seulement, lorsqu'il livra le costume et que M. Raindal ouvrit la redingote, les revers de soie y étalaient leurs scintillants triangles.

Le maître se plaignit doucement de cette impudence auprès de ses amis Chambannes. Tous deux, en riant très fort, donnèrent raison à Blacks ; et M. Raindal apaisé par ces rires se rallia à leur avis. Zozé, dès lors, ne se gêna pour conseiller le maître dans les questions de toilette. Il obéissait de bon cœur à la fois dans le désir de lui plaire et par un besoin de raffinement qui le tourmentait en secret.'

Pourtant ces frais accumulés avaient obéré son budget. Chaque semaine, en fiacres, en fleurs, en gants, sans compter les dépenses plus grosses, telles que la commande chez Blacks, il augmentait le déficit. Le prix Vital-Gerbert, que l'Académie lui avait finalement décerné, le tira d'affaire à point. Sur les dix mille francs qu'il avait touchés, il n'en plaça que huit mille, réservant les deux mille de reste pour l'imprévu, pour l'argent de poche.

A toute autre époque de sa vie, il aurait rougi de frustrer ainsi sa famille. Mais le devoir est un fardeau qu'on ne porte volontiers qu'à plusieurs. Et M. Raindal trouvait précisément dans la conduite des siens un prétexte à son égoïsme.

Non pas que la guerre fut entamée. Loin de là, fidèles à leur complot, les deux dames Raindal multipliaient les concessions pour maintenir l'harmonie comme naguère. Jamais, grâce à leurs efforts, le ménage n'avait semblé plus exempt de discordes. C'était à qui d'entre elles éviterait les allusions, les contradictions, les motifs de désaccord. Le maître, de son côté, dans l'appréhension des railleries, observait le silence sur ses dîners hebdomadaires. On en venait à ne plus prononcer le nom des Chambannes que par nécessité, et ces dames en enveloppaient même les syllabes d'une intonation légère, sympathique, comme on entoure de ouate les objets explosifs. Lorsque M. Raindal formulait des théories inaccoutumées sur l'utilité publique du luxe, les dangers du

puritanisme, les avantages sociaux du plaisir, Thérèse en dissertait avec lui sans nulle acrimonie, comme sur un sujet de science économique qu'aucun lien n'eût relié à leur vie actuelle. Par un surcroît de précautions elle avait obtenu de l'oncle Cyprien qu'il renonçât aux plaisanteries d'usage concernant madame Rham-Bâhan ; et M. Raindal cadet ne déversait plus sa verve que dans l'oreille de son auditeur ordinaire Schleifmann.

Mais, malgré cette façade de calme et de bonne entente, le maître ne se sentait plus chez lui en paix, en confiance. Il se devinait épié, persiflé, censuré tout bas ou tout haut à chacun de ses actes, à chacune de ses paroles ; et il avait peine à contenir sa colère contre cette hostilité muette, insaisissable, quoique toujours en éveil, qui rôdait continuellement autour de sa personne.

Tout en la redoutant, il aurait, certains jours, souhaité une dispute ouverte, un éclat sans détours, quelque solide et claire altercation de famille où chacun eût crié ses griefs, défendu sa cause.

Qu'on l'attaquât un peu, qu'on le questionnât seulement, et il saurait bien se disculper ! Quel mal faisait-il, après tout ? Courait-il les salons comme beaucoup de ses collègues ? Avait-il profité de l'élan de son triomphe pour forcer l'accès de ces petites bastilles littéraires, but final de tant d'ambitions mesquines ? N'avait-il pas, au contraire, repoussé une à une toutes les invitations, celles de madame Pums, de madame Herschstein, de madame de Marquesse, voire celles de dames plus en renom qu'au besoin il citerait ? N'avait-il pas vingt fois exhorté discrètement sa fille et sa femme à rendre chez les Chambannes la visite qu'elles devaient ? N'était-il pas prêt à les emmener rue de Prony aussi souvent qu'elles le désireraient ? Tenait-il rigueur à madame Raindal, comme eussent fait tant d'autres, de toutes les déceptions et de toutes les amertumes que sa foi inquiète avait jetées entre eux ? Jouait-il le rôle d'un mauvais mari, d'un mauvais père, d'un homme frivole et dissipé ?... Donc, que lui reprochait-on ? Pourquoi était-il obligé de se méfier à présent des siens comme d'ennemis déclarés, — comme de ce méprisable Saulvard, par exemple, qui poussait la rancune de sa défaite au point d'avoir décliné

coup sur coup trois invitations de madame Chambannes ?... Et l'emmêlement de ces soucis, joint au silence qu'il s'imposait, achevait de lui donner en dégoût sa maison, son intérieur, tout ce qui avait été pour lui jusque-là le bonheur et la quiétude.

A force de se démontrer son innocence, des doutes, par instants, le gagnaient. Il se demandait si réellement peut-être son amitié avec la jeune madame Chambannes n'était point de nature à lui causer du préjudice dans les milieux savants, si peut-être il n'eût pas été plus convenable d'espacer ses visites, si tant de régularité ne prêterait pas à la malveillance. Mais sur le champ une rébellion, qu'il attribuait à l'orgueil, le faisait sourire de tels scrupules. Il puisait dans ces réflexions une énergie nouvelle à suivre son penchant. Toute la semaine durant, il ne manquait aucune occasion de flétrir, à table ou ailleurs, les ridicules de la pédanterie, l'hypocrisie des gens austères, une foule de travers et de personnages anonymes auxquels madame Raindal, Thérèse, l'oncle Cyprien eussent pu, sans invraisemblance, surajouter leur nom. Puis le jeudi d'après, c'était avec un fracas de provocation, une allure quasi belliqueuse qu'il accomplissait son départ, en tapant une à une toutes les portes.

Il arrivait chez madame Chambannes ; et, dès le vestibule, dans le tiède parfum d'encens qui le caressait comme un premier salut de bienvenue, son ressentiment tombait. Ici tout le monde lui souriait, s'empressait à le satisfaire, depuis Firmin, le domestique qui le débarrassait de son paletot en l'interrogeant affectueusement sur sa santé du jour, jusqu'à l'abbé Touronde, jusqu'à la tante Panhias, jusqu'à ce nonchalant Chambannes lui-même ! En haut, Zozé marchait à sa rencontre, lui tendant une main à baiser. Et pendant quatre bonnes heures, M. Raindal oubliait ses contrariétés, ses déboires familiaux, les petites appréhensions de la semaine. Il ne s'en souvenait qu'au moment de partir. Alors, quand onze heures sonnaient, il avait une impression de mélancolie, de plaisir terminé, comme un collégien que la rentrée appelle.

Zozé l'accompagnait dans le vestibule, veillait à ce qu'il se couvrît bien, lui recommandait de ne pas se refroidir, et, comme on atteignait la fin de l'hiver, elle murmurait à son mari, la porte une fois close :

— Pauvre vieux!... C'est tout de même une fière trotte à son âge... Je ne suis pas fâchée que le printemps recommence!

Si le temps était favorable, M. Raindal revenait à pied, par exercice d'hygiène.

La route lui semblait longue, mais, à mesure qu'il approchait de la rue Notre-Dame-des-Champs, il ralentissait le pas, sa démarche se faisait plus irrégulière. On eût dit qu'il voulait retarder l'instant de rentrer chez lui.

Enfin il gravissait son escalier, dont les marches cirées se dérobaient sous ses semelles. Un froid de cave s'élevait des murailles à marbrures peintes où la bougie projetait une ombre gigantesque. M. Raindal ouvrait sa porte. Une odeur de cuisine et d'encaustique le saisissait à la gorge. Il traversait sur la pointe des pieds le petit appartement, et la doublure soyeuse de sa redingote bruissait le long de ses jambes comme un dernier écho des élégances qu'il venait de quitter. La médiocrité du logis ne lui en était que plus sensible. Quelle pauvreté de meubles, quel manque de confortable, après les luxes, les aises et les délicatesses de toute sorte qui abondaient rue de Prony! M. Raindal exhalait un soupir de tristesse, puis se glissait dans son lit auprès de madame Raindal qui ronflait imperturbablement dans un lit parallèle... Souvent il restait sans éteindre à rêvasser, à se remémorer la soirée: et sa nostalgie se dissipait en revivant ces souvenirs.

Elle ressuscitait le lendemain à la vue de Thérèse, dans son grossier accoutrement du matin, avec cette vulgaire robe de chambre en bure, si différente des chatoyants peignoirs de madame Chambannes.

Ah! M. Raindal s'expliquait la sévérité de la jeune fille envers sa petite élève. L'envie, hélas! évidemment, l'envie! La jalousie incapable de discerner autre chose dans madame Chambannes que ses lacunes de savoir, ses défauts intellectuels, comme si l'érudition était tout en une femme, comme si la beauté, l'élégance, l'art de séduire, ne comptaient pas aussi parmi les dons précieux, les facultés puissantes! Et dans l'exaltation de sa découverte, au lieu d'en vouloir à sa fille de cette disgrâce physique qui depuis quelque temps, malgré lui, l'indisposait contre elle, il se sentait pris soudain d'un élan de compassion. Il courait à Thérèse, il l'embrassait fougueu-

sement au front. Elle lui rendait le baiser sur la joue avec un effort de tendresse. Mais son corps cambré en arrière démentait aussitôt la simagrée de sa bouche. Entre eux un immatériel sortilège passait qui s'opposait aux épanchements de jadis, aux confidences, à cette solidarité de confrères qui durant tant d'années les avaient unis...

Ils retournaient au travail, déçus de leur impuissance à se joindre de nouveau, aigris mutuellement par leur tentative avortée, se maudissant pour les torts dont chacun croyait l'autre coupable, Et la semaine reprenait dans cette paix chargée de brouille.

Par une précoce soirée de mars, aussi douce qu'une nuit d'été, M. Raindal, en revenant de chez les Chambannes, aperçut une lumière dans la chambre de sa fille.

Inquiet, car l'heure était avancée, il frappa et entra presque simultanément.

A demi étendue sur les draps défaits de son lit, Thérèse, toute habillée, sanglotait, la tête contre l'oreiller.

M. Raindal se précipita pour la relever. Mais d'elle-même elle s'était redressée et vivement elle essuyait ses yeux. Il demanda, sans cesser de la tenir dans ses bras :

— Qu'est-ce que tu as, fillette?... Tu pleures?... Tu as du chagrin?...

Elle se dégagea, d'un brusque mouvement d'épaules :

— Non, père! Merci... Ce n'est rien... Laisse-moi... je t'en prie...

— Alors, tu n'as pas besoin de moi? murmurait M. Raindal interloqué.

— Non, non, je t'assure... Va-t'en... Je te dis que ce n'est rien... Ce sont les nerfs!...

Il n'osa insister, par peur de l'exaspérer, et il se retira en refermant la porte avec un soin méticuleux, comme s'il eût quitté la chambre d'une malade.

Les nerfs!... Hum!... Excuse de femme, voile de maladie dont toutes elles recouvrent le secret de leurs colères. Qu'est-ce que Thérèse pouvait avoir? Qui lui causait une peine aussi violente? Un remords insinuait : « Si c'était toi, pourtant, tes sorties du jeudi, ton obstination! » Et M. Raindal se promit

d'en savoir le fin mot, d'interroger Thérèse dès le lendemain matin.

Mais le lendemain s'écoula sans qu'il eût donné suite à son hardi projet. Elle n'y pensait plus. Pourquoi la tourmenter de questions, la pauvre enfant? Et puis, au fait, peut-être elle n'avait pas menti. C'étaient peut-être bien les nerfs, en somme!

X

Les nerfs, cette sorte de « nerfs », elle en souffrait déjà depuis une semaine, mademoiselle Raindal, ainsi que chaque année à l'approche de la saison nouvelle.

Le soir, quand une tiède bouffée traversait l'air glacé comme l'haleine du printemps en marche, sa gravité coutumière tournait à la mélancolie; et elle attendait l'inévitable épreuve, dont ce souffle pervers lui annonçait le retour.

L'universelle magie qui bouleverse alors tous les êtres la frappait avec une particulière rigueur. Rien ne pouvait la garantir, ni son savoir, ni sa raison, ni sa virile volonté. Elle succombait sous un alanguissement de désirs sans but, qui par leur confusion même laissaient un champ immense aux rêves de sa chasteté subitement insurgée. Elle passait tour à tour des élans de tendresse les plus puérils aux imaginations les plus chimériques. Des larmes d'émotion humectaient ses paupières, ou tout à coup elle fondait en sanglots; et pour le parfum d'une fleur, un orgue qui jouait en bas, un mendiant qui chantait dans la rue une romance surannée, elle sentait son cœur se gonfler de tristesse, avec des envies machinales d'appuyer sa tête sur l'épaule robuste de quelqu'un.

C'était dans ces instants de faiblesse qu'elle éprouvait le plus de haine contre madame Chambannes, et contre son père le plus d'intolérance. Leur conduite à tous deux lui semblait plus révoltante, plus absurde, plus dérisoire que de coutume, et elle se consolait à prendre pour du mépris l'envie que lui inspirait leur bonheur d'être ensemble.

Puis, le sentiment aigu de sa laideur et de son isolement l'entraînait à des souhaits tous irréalisables.

Ah! être belle, ou plutôt simplement être une de ces

créatures séduisantes que quelques hommes se disputent et qui peuvent choisir! Être femme, en un mot, surexciter des convoitises, repousser des assauts, mener la vie guerrière de son sexe au lieu de s'étioler dans une existence factice, parmi des besognes neutres et des amusements d'érudit!...

Mais comment changer, sans le charme nécessaire? Comment essayer de plaire avec ces mains osseuses, ces yeux décolorés, cette bouche amincie, qui n'avaient plu qu'une fois et pas au delà de huit jours?

Elle en arrivait dans son découragement à jalouser les filles qu'elle voyait passer sur le boulevard Saint-Michel, les grisettes. A certains moments, pour partager leurs joies, elle eût de bon gré tout donné, sa science, son honneur et l'honneur des siens. Elle se rappelait aussi des femmes illustres par leur esprit mais qui, trop laides pour qu'on les aimât, n'avaient pas reculé devant les débauches clandestines; et elle relisait en cachette, avec des frissons sensuels, les historiens de scandales où ces faits étaient relatés. Parfois en revenant chez elle au crépuscule, elle entendait un pas d'homme qui la suivait. Qu'allait-il faire? L'accosterait-il? Quoique sûre de s'en défendre, elle en avait presque l'espoir vaniteux... Un soir, rue de Rennes, elle osa se retourner : elle aperçut un vieux monsieur de l'âge de M. Raindal qui lui souriait avec des grimaces de connivence.

Elle s'enfuit d'un pas trébuchant, chassée par la rage, la déception, le dégoût d'elle-même.

Elle ne retrouvait de quiétude que, la journée achevée, quand, la bougie éteinte, elle se glissait entre les draps. Il n'y avait pas pour elle d'instant plus savoureux. Étendue sur le dos, elle laissait monter doucement la marée du sommeil. Ses membres se paralysaient, ses pensées s'emmêlaient, elle avait la sensation que son corps l'abandonnait; et la nuit sans reflets favorisait ce rassurant mirage. A ne plus se voir laide, mademoiselle Raindal gagnait de l'audace. Son âme enfin libérée et, comme nue, s'élançait bravement en oraisons d'amour. Qui invoquait-elle donc par ces adorations? Albâtt? Un autre?... Le sommeil l'emportait avant qu'elle précisât, et durant des heures ensuite, elle s'étirait haletante parmi des songes bizarres qu'elle avait oubliés le lendemain au réveil.

Mais à la plénitude enfiévrée de ses nuits elle mesurait le néant de ses jours. Toute la matinée, des anxiétés de valétudinaire la torturaient. Quand cela finirait-il? En était-ce fait pour toujours de la vaillance de son cœur, de sa raison, de son esprit? Ou le chagrin, comme tant de fois, s'userait-il peu à peu de lui-même, faute de remèdes et de soulagement?... Ces questions l'affolaient d'angoisse. Elle étreignait entre ses bras son oreiller, et ses lèvres s'écrasaient contre, pour qu'à travers la porte on ne l'entendît pas gémir, comme la fois où M. Raindal l'avait surprise à sangloter.

Une après-midi, à la Bibliothèque nationale, elle feuilletait debout devant un pupitre de chêne les énormes in-folio du *Corpus inscriptionum ægyptiacarum*, quand tout à coup une ombre passa sur les pages du livre. Elle redressa la tête et reconnut Bœrzell, le prétendant évincé, le jeune assyriologue de la soirée Saulvard. Accoudé en face d'elle à l'autre pente du pupitre, il la saluait en souriant :

— Bonjour, mademoiselle! fit-il avec un clignement de ses yeux affectueux derrière le cristal du binocle. Heu! heu! Il me semble que vous avez des lectures bien frivoles!...

— N'est-ce pas? fit Thérèse, lui rendant son sourire... Mais ce n'est rien encore auprès de ce que j'ai demandé...

— Quoi donc?...

Elle énuméra les titres des livres qu'elle attendait. Bœrzell feignait de s'indigner, criait au vol, à l'usurpation. Si les femmes maintenant s'ingéraient dans de pareilles études! Et ils demeurèrent quelques minutes à causer dans cette pose d'idylle, par-dessus le pupitre qui leur tenait lieu de barrière fleurie.

Enfin Thérèse s'écria :

— Allons, monsieur, au revoir... Voilà qu'on m'apporte mes volumes... Ce n'est plus le moment de bavarder... Je retourne à ma place...

Bœrzell s'inclinait, un gros in-octavo sous le bras :

— A bientôt, mademoiselle, j'espère...

— A bientôt, monsieur...

Instinctivement elle le regarda s'éloigner, entre les rangées de liseurs courbés à leur tâche.

Sans savoir comment, elle le trouvait moins gauche qu'au bal, moins déplaisant, transfiguré.

Il s'avançait d'un air placide, décochant de-ci de-là un bonjour, s'arrêtant pour une poignée de main, s'attardant à un bref colloque, et dans cette atmosphère propice, sa chevelure en broussaille, sa barbe mal taillée, sa redingote luisante, sa silhouette négligée de combattant de l'idée, tous ses désavantages mêmes le servaient. Il bénéficiait de cette beauté passagère que donnent l'aisance et l'autorité dans un milieu approprié. Il était beau comme un chef de bureau dans son cabinet de ministère, beau comme un adjudant à la porte d'une caserne.

— Peuh! le pauvre diable n'est pas si mal, murmura Thérèse en regagnant sa place.

Puis elle se mit à la besogne et l'oublia complètement. Mais comme, à la sortie, elle s'approchait du vestiaire, la voix de Bœrzell retentit encore au-dessus de son épaule.

— Oui, c'est moi, mademoiselle!... Me permettez-vous de vous accompagner ?... Je crois que nous sommes voisins... Moi, j'habite le haut de la rue de Rennes...

Mademoiselle Raindal hésitait. Non pas que la convenance de l'offre l'inquiétât. Elle dédaignait depuis longtemps les petits préjugés sur les cas de ce genre; car les vieilles filles sont comme des souveraines déchues qui, le pouvoir une fois perdu, s'affranchissent de l'étiquette. Par contre, elle supputait si jusqu'à la rue de Rennes la société de Bœrzell l'ennuierait.

Enfin elle prononça :

— Eh bien! soit!... Je ne demande pas mieux... Faisons route ensemble...

Dehors il bruinait. La chaussée était grasse, et dans l'étroite rue Richelieu les chevaux glissaient, trottant de biais comme si un grand vent leur eût cintré la croupe. Quelques passants ouvraient leur parapluie. Bœrzell les imita pour abriter Thérèse. A chaque pas, il recevait des chocs et la pointe des baleines burinait à rebrousse-poil des raies dans la soie de son chapeau. Ou bien une poussée de gens les séparait. Thérèse se retournait, l'œil à la recherche du jeune savant, et elle distinguait Bœrzell qui lui souriait par-dessus les têtes, agitant en signal son parapluie dressé à bout de bras.

Ils ne commencèrent à causer avec suite qu'après qu'ils eurent franchi le guichet du Carrousel.

Et, comme le premier soir, au bal, la causerie aussitôt prit le tour professionnel. Seulement, c'était Bœrzell qui menait le jeu. Il avait orienté l'entretien vers les notoriétés de la science; et au sujet de chacune, insidieusement, il formulait son opinion. Elle se trouvait être le plus souvent narquoise et irrespectueuse. Il retirait d'un mot l'éloge qu'il avait donné de l'autre, mêlait les réserves aux louanges, les piqûres aux caresses; et sa voix même, pateline autant qu'habile, les sourires des lèvres ou des cils dont il corrigeait chaque parole trop acerbe, ses expressions, ses modèles de phrases, tout en lui paraissait d'un vieux maître orgueilleux, avec la verve de la jeunesse en plus.

Thérèse, de temps en temps, ne pouvait se retenir de l'examiner. Ah çà! le soir du bal, avait-il, par calcul, dissimulé sa force, feint la timidité pour séduire sans effaroucher? Avait-il voulu la flatter dans son amour-propre de savante en se laissant battre et dominer par elle? Ou encore avait-il été troublé par l'entourage?

Quoi qu'il en fût, elle s'amusait. Il n'était pas sot ce garçon ni médiocre, ni servile. Et elle ne s'aperçut pas, tellement elle écoutait, qu'ils avaient traversé la Seine.

Ils montaient la rue des Saints-Pères, où, dans l'enchevêtrement des voitures, les cochers s'entr'invectivaient. Par moments un omnibus vacillait avec fracas contre le grès du trottoir que les roues éraflaient en tremblant. Mademoiselle Raindal et Bœrzell se serraient contre une boutique proche. Puis la terrible machine passée, ils reprenaient leur marche, A présent Bœrzell interrogeait, s'informait des travaux de la jeune fille, et mademoiselle Raindal le renseignait avec complaisance, retraçait l'emploi de ses heures, le règlement de ses études.

Mais, comme ils tournaient l'angle du boulevard Saint-Germain, Bœrzell soudain eut un soupir:

— C'est dommage!... murmura-t-il.

— Quoi donc? fit Thérèse.

Il refermait son parapluie, la bruine ayant cessé.

— Rien, mademoiselle... Ou plutôt, si... C'est dommage

que je ne vous plaise pas plus... Oh! même sans votre silence d'après, je m'en étais bien douté à la soirée Saulvard... J'ai bien vu cela à vos yeux quand vous êtes partie... Et cependant, vous me croirez si vous voulez, plus je cause avec vous, mademoiselle, plus je me convaincs que nous aurions fait un excellent ménage...

Thérèse, à l'imprévu de cette déclaration, ne put réprimer un petit éclat de rire:

— Nous? dit-elle.

— Oui, nous, parfaitement, nous!... poursuivait Bœrzell, avec un avancement bougon des lèvres qui ajoutait quelque chose de puéril à sa figure d'enfant barbu... Inutile, n'est-ce pas? entre gens de notre espèce, de jouer la comédie... On nous présentait l'un à l'autre afin de nous marier. Or supposez, mademoiselle, que je vous aie plu, à ce bal...

Il s'arrêta pour la regarder:

— Et vous comprenez bien ce que signifie ce mot « plaire ». Pardieu, je n'espérais pas que vous alliez du coup tomber amoureuse de moi... Non... Ainsi, vous, vous me plaisiez: c'est-à-dire que vous m'inspiriez une profonde sympathie... Je pensais: « Voici une personne de valeur, une forte intelligence, une femme comme il m'en faudrait une, la compagne et l'amie à qui je pourrais me confier, demander conseil, sans craindre de me heurter à de la niaiserie ou à de l'indifférence... » Eh bien! supposez que vous eussiez pensé de même sur mon compte, cela suffisait... Nous nous épousions et j'étais heureux!

Thérèse demeurait muette.

— Mais voilà! reprit Bœrzell d'un ton grognard... Vous ne l'avez pas pensé... Je ne vous plais pas assez... Ou, pour être plus exact, je vous déplais trop... Seulement, toute fatuité mise à part, permettez-moi de vous dire que cela m'étonne... Intellectuellement, si j'en juge par nos deux entretiens, nous nous entendrions à merveille... Nous avons sur les gens, sur les choses, à peu près les mêmes opinions.. Notre vie à chacun est dirigée dans le même sens, occupée par des travaux analogues... Nos goûts et nos aptitudes sont d'accord... Reste le physique! Évidemment, c'est par là que je vous déplais, et c'est justement cette faiblesse de jugement

qui me surprend chez vous... Ah! si vous étiez une de ces petites coquettes, une de ces petites écervelées, une de ces petites poupées mondaines...

— Pourtant, monsieur!... protestait Thérèse avec un sourire.

Bœrzell lui coupa la parole, et, s'excitant graduellement :

— Je vous en prie, mademoiselle, laissez-moi finir... Si, dis-je, vous étiez une de ces petites mondaines sans culture, sans élévation de caractère, et bourrée de préjugés, comme une oie de marrons, je ne m'étonnerais pas... Je me connais, allez!... Je sais bien mes défauts et tout ce qui me manque pour plaire à une petite femme de cette catégorie... Mais que vous, une personne de votre qualité, vous envisagiez le mariage comme ces demoiselles-là, que le mariage pour vous ce soit le coup de foudre, le cœur bouleversé, la passion irrésistible, le beau monsieur à moustaches et tout le tralala des romances, je vous assure, je n'en reviens pas! Et, quand je songe que très probablement nous sommes créés l'un pour l'autre, quand je songe que par extraordinaire nous nous sommes rencontrés, que nous pourrions faire ensemble un mariage intelligent, sensé, clairvoyant, et que nous ne le faisons pas, tenez, cela me mettrait presque en colère!...

Il tapait le bitume du bout de son parapluie.

— Vous avez fini? questionna Thérèse d'un ton de sollicitude.

— Oui, mademoiselle! fit-il distraitement.

Et sur-le-champ, se dédisant :

— Il n'y aurait qu'un cas, toutefois, où votre répugnance me paraîtrait logique, justifiée, digne de vous, quoi!... Ce serait si, par hasard, vous en aimiez un autre...

Mademoiselle Raindal subitement s'était assombrie. Le seigneur de sa vie resurgissait : Albârt, avec son insolente prestance, ses grands yeux de cheval, ses lèvres ironiques, Thérèse inspecta le jeune savant d'un regard dédaigneux puis, la voix assourdie de tristesse :

— Je n'aime personne, monsieur!... Ou, si vous préférez, j'aime un souvenir...

— Un souvenir! bredouillait Bœrzell décontenancé... Ah! bon, bon... C'est différent... je vous demande pardon, mademoiselle...

Mais avec son chapeau rebroussé et ses grosses lèvres de triton, ramenées en boule, il avait un air si déçu, si contrarié, si enfantin, que, malgré la gravité de l'instant, Thérèse dut se contraindre pour ne pas sourire.

— Vous voyez, cher monsieur! reprit-elle cordialement... Vous vous mépreniez, sinon sur mes intentions, du moins sur le fond de mes sentiments... Et la preuve que j'ai du plaisir dans votre société, c'est que, si vous voulez bien, de temps à autre, venir nous rendre visite, le dimanche, en confrère, en ami, n'est-ce pas? j'en serai tout à fait ravie...

— Je vous remercie, mademoiselle, fit Bœrzell sans élan... Certainement, je viendrai le dimanche... Ah! comme il est fâcheux, tout de même, que vous ayez sur le mariage des idées tellement... ne vous offensez pas... les idées reçues, les idées de tout le monde!... Le cœur, l'amour, c'est beaucoup, je ne dis pas... Mais il n'y a pas que cela dans l'existence!... Outre l'amour, il existe des sentiments d'affinité, de sympathie, de considération réciproque, qui peuvent établir des liens très solides entre deux êtres un peu indépendants et supérieurs...

Puis, comme Thérèse se rembrunissait :

— Enfin, je ne veux pas vous importuner davantage, mademoiselle... ce serait mal reconnaître votre aimable invitation... Alors, si vous m'y autorisez, à dimanche!...

— A dimanche!...

Thérèse s'engageait dans la rue Notre-Dame-des-Champs. Une voix haletante la rappela :

— Encore moi, mademoiselle! fit Bœrzell qui la rattrapait... Un dernier mot que j'oubliais... Il se pourrait que dans mes paroles vous eussiez soupçonné une arrière-pensée d'intérêt...

Thérèse faisait de la main un geste de dénégation

— N'importe! riposta Bœrzell... Pour rien au monde je ne voudrais être confondu avec ces jeunes messieurs qui courent le beau mariage, le mariage utile... Et du reste, consultez M. Raindal .. Il vous apprendra lui-même que dès à présent ma vie scientifique est, selon l'expression d'usage, tracée au cordeau.,. Mes maîtres m'aiment et me soutiennent... Mes concurrents sont peu nombreux et n'ont pour la plupart qu'un mérite de second ordre... Des Hautes Études je passerai

donc fatalement à la Sorbonne ou au Collège de France, et de là j'entrerai, j'espère, à l'Institut... Calculez d'après ces données, mademoiselle... Un mariage avec vous n'aurait certes pas été de nature à me nuire... Cependant, sans ce mariage, au bonheur près, ma carrière sera pareille... Voilà ce que je désirais vous dire... Convenez que pour notre amitié future ces détails avaient bien leur petite importance !

— Ils en auraient eu peut-être si j'avais douté de vous...

— Heu ! fit sceptiquement le jeune savant... Vous dites cela... Vous êtes polie... N'empêche que dans ces matières on n'est jamais trop circonspect... Mais, je vous retarde, excusez-moi... A dimanche, mademoiselle...

— Entendu ! fit Thérèse sur un ton déjà camarade.

Lorsqu'elle pénétra dans le cabinet de travail, où M. Raindal causait avec l'oncle Cyprien, celui-ci l'accueillit d'une bordée de compliments :

— Pristi ! Mon neveu !... Comme nous avons une belle mine ! Et des yeux brillants !... De la gaieté plein la figure ! Je jurerais que tu ne viens pas précisément de t'ennuyer !

— Effectivement ! approuva M. Raindal avec timidité.

— Bah ! c'est possible, répliqua Thérèse... Devinez qui j'ai rencontré ? Le petit Bœrzell, tu te souviens, père ? l'aspirant fiancé de chez les Saulvard... Un garçon bien étrange, avec toute une série de théories, de systèmes dont je ris encore... Bref, je l'ai invité à nous rendre visite... Et il viendra sans doute dimanche !...

— Tu as fort bien fait, fillette ! affirma M. Raindal autant pour se concilier Thérèse que par une manie qu'il avait de louanger ses inférieurs... M. Bœrzell est un jeune homme d'un rare avenir... Tout le monde, à l'Académie, le tient en haute estime... Et pas plus tard qu'hier, qui donc me disait à son sujet... ?

— Mais toi-même, mon oncle, interrompit Thérèse, à mon tour de t'interroger ! Peux-tu me dire un peu ce que tu fais ici, en semaine, un mercredi, à l'heure sacrée de l'apéritif !...

— D'abord, objecta M. Raindal cadet, il n'est que cinq heures et demie... L'apéritif dure normalement jusqu'à sept heures et demie... Il me reste donc devant moi, mademoiselle, deux bonnes grandes heures, s'il vous plaît... Mainte-

nant, pourquoi je suis ici? Hé! cela t'intrigue, mon neveu!... Pour demander à ton père de me mener chez madame Chambannes...

Thérèse se mordit les lèvres, où montait un sourire.

— Oui, reprit l'oncle Cyprien, en frottant son crâne ras. Une idée que j'ai eue comme ça, une curiosité!...

— Et je disais à ton oncle, continua vivement M. Raindal sans regarder Thérèse, que j'étais tout disposé à l'y mener, le jour où il voudrait...

— Pourquoi pas demain jeudi? fit l'oncle Cyprien...

M. Raindal poussait un soupir qu'il déguisa en ricanement:

— Hé! hé! demain, c'est un peu tôt... Il faut bien que j'aie le temps de prévenir madame Chambannes... D'autant plus qu'hier soir son mari est parti en voyage...

— Ah!... en voyage!... Et où cela? fit l'oncle Cyprien...

— En Bosnie, je crois.

— En Bosnie!... Ah! vraiment, en Bosnie! répétait M. Raindal cadet pour noter en sa tête cette particularité ou pour y découvrir un indice à charge.

Et d'un ton résolu:

— Eh bien, écris-lui tout de suite, à madame Chambannes... Deux lignes, deux simples lignes... Je jetterai ta lettre à la boîte en m'en allant... Elle l'aura demain matin, au réveil, et, si elle ne veut pas de moi...

— Soit! soit! fit froidement M. Raindal qui saisissait son porte-plume.

Mais, avant de tracer le premier mot, il ajouta:

— Par exemple, je t'avertis loyalement... Tu verras peut-être chez madame Chambannes des personnes qui ne seront pas de ton goût...

— Et qui donc?

— Je ne sais pas au juste.., Voyons, il y aura peut-être un abbé, l'abbé Touronde, un des amis de la maison...

A cette révélation, l'oncle Cyprien s'oublia. Comment! madame Rhâm-Bâhan avait un abbé, un curé, un ensoutané! Non, celle-là était par trop bonne! Quelles mœurs! Quel siècle! Quel gâchis! Et l'oncle Cyprien s'en tenait les côtes.

Il ne se calma que sur un regard sévère de Thérèse qui le rappelait à ses engagements.

— Je ris, déclara-t-il, je ris parce que... tu comprends...

Puis, renonçant à s'expliquer :

— Je ris sans méchanceté... Et tu peux compter que si je me rencontre avec l'abbé Tour... Tour quoi? — baste! peu importe! — je serai très convenable... des plus convenables... Va, écris, mon ami!...

Thérèse était à bout de forces. Le fou rire la gagnait. Elle sortit sous prétexte de chercher une brochure, et, arrivée à sa chambrette, elle se laissa choir dans un fauteuil en s'esclaffant.

— Ce malheureux papa!... Quelle tête piteuse! Et l'oncle, qui veut en être aussi, maintenant!... Ah! la vie est bien drôle!

Elle se sentait d'humeur à plaisanter, à trouver tout cocasse, grotesque, et au fond elle avait l'impression d'être enfin guérie, délivrée de sa crise. Spontanément elle éprouva un élan de gratitude pour Bœrzell. Le brave garçon, n'était-ce pas à lui qu'elle devait un peu ce miracle? Ne l'avait-il pas consolée, distraite, comme un enfant qui pleure, avec le miroitement de sa thèse conjugale, la bizarrerie de ses discours, la chaleur tenace de sa voix? Sans lui, sans ce comique raisonnable qui émanait de sa personne, et survivait à leur causerie, ne serait-elle pas encore à se débattre sérieusement contre la fièvre du mal, à s'épuiser dans le grave cauchemar de ses désirs inassouvis? Aurait-elle même pu s'amuser des ambitions mondaines de l'oncle, ou de sa malice sournoise, ou de quoi que ce fût? Pauvre Bœrzell! Jamais elle ne parviendrait à l'exaucer, à surmonter la répulsion que lui suggérait cette figure de vieux collégien à barbe. Mais qui sait s'il ne l'aiderait pas aux moments de détresse, s'il ne deviendrait pas un ami, un camarade fidèle qui ferait sa solitude moins morne, moins abandonnée?

Elle marchait à travers la pièce, en s'exaltant à ces espoirs, et Brigitte dut frapper deux fois pour lui annoncer que l'on servait.

XI

— Son frère... le frère de M. Raindal!... murmurait songeusement madame Chambannes, accoudée au bord de son

lit devant le cadre moelleux que formaient autour de ses boucles éparses les dentelles de l'oreiller.

Elle amena d'une main distraite le restant du courrier. Il y avait un prospectus de parfumerie, une note de modiste qu'elle rejeta avec dégoût, deux journaux et au-dessous une carte postale fermée : une drôle de carte, l'adresse écrite en gauches capitales qui titubaient l'une sur l'autre, un louche aspect de lettre anonyme ! Zozé la déchira lentement. Des faiblesses vibraient le long de ses bras, et elle lut, tracées dans le même caractère, ces lignes qui emplissaient l'espace du carton gris :

SI VOUS N'AVEZ RIEN DE MIEUX A FAIRE, PASSEZ UN MATIN, VERS ONZE HEURES, RUE GODOT-DE-MAUROI, AUX ENVIRONS DU DOUZE BIS. VOUS Y CONSTATEREZ UNE FOIS DE PLUS QUE LES AMIS DE NOS AMIES SONT NOS AMIS.

Elle se renversa en arrière, sans un doute, sans un espoir, la main à la poitrine, avec un geste de blessée. Elle demeurait d'abord immobile, les paupières closes, puis, indistinctement elle se mit à balbutier :

— Oh!... oh!... oh! mon Dieu!... Les méchants!... L'atroce méchanceté!...

Elle éprouvait au cœur une sensation cuisante ; et c'était à chaque question qu'elle inventait, à chaque hypothèse, comme une nouvelle brûlure qui aurait agrandi la plaie.

Sûrement on dénonçait Gérald. Mais la femme, la gredine, la traîtresse inconnue, qui cela pouvait-il être?

Une à une, Zozé évoquait ses amies sans y discerner la coupable. Toutes lui paraissaient également suspectes. Avec toutes, tour à tour, Gérald avait eu des flirts équivoques, des façons familières ; et dans chacune successivement, au gré des souvenirs, elle croyait tenir la complice. Une autre ensuite l'emportait, lui semblait plus fautive, Flora Pums après Germaine de Marquesse, Rose Silberschmidt après Flora Pums ; et à la fin, elle s'embrouillait dans cet amas de preuves équivalentes et de présomptions contradictoires. Elle essaya de s'orienter en cherchant à deviner l'auteur du télégramme. Des noms lui venaient à l'esprit, les noms d'hommes qui la désiraient et eussent été capables de vouloir détruire son bonheur : Pums, Burzig, Mazuccio. D'aucun des trois cet acte infâme ne

l'étonnait. Alors en s'apercevant de l'aisance avec laquelle elle les soupçonnait toutes et tous, un rictus contracta ses lèvres. Pouah! Dans quelle bande de coquines et de goujats vivait-elle donc pour que nul d'entre eux ne trouvât grâce devant sa méfiance, pour que pas une fois elle n'eût craint de les accuser à tort? Mais ce ne fut qu'un éclair de clairvoyance aussitôt éteint sous les bouillonnements de sa colère. Elle avait bien le temps de philosopher, la petite Mouzarkhi! Et elle exagérait le ton des injures, comme on fait dans le délire de la désillusion, ne gardant d'amour, de tendresse, d'indulgence que pour Gérald, son Gérald chéri qu'elle allait peut-être perdre à jamais! Des larmes obscurcirent ses yeux. A travers leur eau trouble elle contemplait avec angoisse l'inconcevable scène de la séparation! Elle se figurait être rue d'Aguesseau, sur le seuil de la porte, après l'explication finale. Elle tournait la tête pour un dernier regard. Elle revenait encore l'embrasser... Oh! non, non, elle ne voulait plus voir, et dans un élan de terreur, elle ramena au-dessus de son front la toile légère des draps. Des convulsions de sanglots agitaient par instants les formes onduleuses que modelait son corps sous ce suaire. Puis, comme dix heures sonnaient à la pendule de la cheminée, dans un soubresaut plus violent, Zozé rejeta les couvertures, et, glissant d'un bond à terre, elle sonna nerveusement :

— Vite, de l'eau chaude dans le cabinet de toilette... Mon costume tailleur de drap beige... Ma capote noire!... dit-elle à la femme de chambre qui entrait.

— Quel corset?

— Je ne sais pas, celui que vous voudrez!... Vite, seulement, vite, vite...

— Madame désire-t-elle une voiture?

— Oui, c'est cela, une voiture fermée... ou plutôt, non!... Pas de voiture!... Dépêchez-vous...

Une hâte belliqueuse l'activait. Il fallait être prête à l'heure; et elle courait à cette suprême torture de surprendre les coupables comme à un plaisir sans pareil, les narines palpitantes, un petit sourire sauvage aux lèvres, et les yeux brillants de convoitise.

A onze heures moins le quart, elle fut dehors. Elle suivit à

pied la rue de Prony et traversa le parc Monceau. Un jardinier enlevait aux arbres rares de l'entrée leur étroite pelisse de paille. Les feuillages débutants espaçaient leurs masses ajourées, d'un vert encore tout pâle ; et des parfums nouveaux roulaient avec douceur dans la brise. Cette allégresse des éléments attrista Zozé par contraste. Elle avait ouvert son ombrelle, car le soleil était déjà chaud ; et en marchant elle exhalait de longs murmures de regret comme si elle n'eût plus dû revoir jamais ces gracieuses pelouses ni aspirer cet air embaumé.

Mais elle se raidit d'un effort contre l'amollissement de la rêverie ; et, hélant un fiacre fermé qui passait :

— Faites attention ! commanda-t-elle au cocher... nous allons rue Godot-de-Mauroi... Quand je frapperai à la vitre, vous arrêterez... Vous ne bougerez plus... Vous resterez sur votre siège et vous attendrez... Si je frappe deux fois, vous repartirez au pas... Si je frappe trois fois, au trot... Est-ce compris ?

— Oui, madame ! fit paternellement le cocher, un gros moustachu qu'amusaient ce mystère et ce ton de jeune capitaine.

— Alors, allez ! Bon pourboire !...

La voiture s'engagea dans la descente de l'avenue de Messine.

A l'approche de l'attaque, l'ardeur de Zozé faiblissait. Elle avait l'impression de recevoir dans la poitrine des coups de poing étouffants, ou bien que son cœur était un petit oiseau chétif qu'une main brutale étreignait. Et elle tenait ses paupières jointes pour ne pas compter les maisons qui filaient trop vite.

Elle rouvrit cependant les yeux à un choc. Le fiacre tournait dans la rue Godot-de-Mauroi. Zozé eut juste le temps de frapper à la vitre. Le cocher se rangea à la hauteur du numéro 9. De là, en biais, on apercevait le 12 *bis*, une vieille maison dont la façade grisâtre se confondait avec d'autres façades analogues. Au-dessus de la porte pourtant, deux écriteaux jaunes annonçaient de petits appartements meublés à louer.

« C'est bien ici ! » songea Zozé avec un soupir de détresse.

Puis elle consulta sa montre qui marquait onze heures cinq. Elle releva les carreaux afin de se masquer le visage de leur trompeuse transparence. Et, s'arc-boutant dans l'angle gauche, le buste en bataille vis-à-vis du 12 *bis*, elle commença à regarder.

Un quart d'heure s'écoula. Dans le silence de la rue à demi déserte, des marchands des quatre saisons glapissaient en poussant leurs lourdes charrettes. Parfois le cheval du fiacre s'ébrouait avec un gros frisson d'ennui qui secouait les brancards, ou bien le cocher, dans un mouvement, faisait grincer les cuirs et les bois de la voiture. Mais Zozé ne percevait pas plus nettement ces bruits, qu'elle ne voyait les boutiques voisines, les piétons qui se penchaient pour la dévisager, ou le sellier d'en face courbé sur son ouvrage derrière la vitrine. D'immatérielles œillères maintenaient ses regards en arrêt, comme l'avide attention qui figeait tout son corps, vers le petit quadrillage de pavés où les amants allaient surgir.

Que se disaient-ils à présent, dans quelles abjectes caresses pâmaient-ils, à quel étage, à quelle fenêtre? Pour Gérald, à l'aide des souvenirs, Zozé s'imaginait bien à peu près. Mais la femme lui échappait. Elle devinait tout de la perfide, sa taille, sa nudité, sa poitrine et ses bras, tout sauf la tête, sauf le visage. Et il lui semblait se démener dans un de ces écrasants cauchemars où les traits d'un des personnages se liquéfient, s'effacent dès qu'on tente de les distinguer.

La demie sonna à une horloge des environs. La lenteur des complices exaspérait Zozé plus encore que leur forfaiture. Elle les appelait inconsciemment dans une véhémente et muette prière : « Venez donc ! Arrivez ! » — comme des amis en retard à un rendez-vous qui pressait.

Et soudain une idée lui bouleversa le cœur. Si la lettre mentait, si on l'avait mystifiée ! Elle n'en ressentit aucune joie. Elle ne pouvait l'admettre. Ses soupçons, tant de fois dépistés, refusaient de rétrograder. On eût dit qu'ils flairaient la proie, qu'ils sentaient l'hallali prochain.

Elle consulta de nouveau sa montre. « Midi moins le quart... Tant pis... A midi, j'entre chez la concierge !... » Puis, comme elle relevait les yeux, elle eut un tragique recul de la tête.

Là-bas, devant la voûte du 12 *bis*, une dame en costume de serge grise faisait signe à un cocher ; et, malgré la voilette blanche, malgré l'épaisse floraison des broderies, Zozé avait reconnu un profil familier, une mâchoire en forme de rabot, son amie, sa meilleure amie, Germaine de Marquesse, elle-même !

Mais déjà la voiture d'en face repartait. Elle rasa au passage le fiacre de madame Chambannes. Sous la capote baissée, Germaine se cambrait dans une pose résolue, les deux mains écartées aux deux bouts de son ombrelle placée en travers de ses genoux. La misérable ! c'était bien elle ! Et elle ne voyait rien, cette Germaine, tant le contentement l'aveuglait !... Oh ! la petite Mouzarkhi n'aurait certes pas cru que le plaisir de *les* surprendre fût à ce point douloureux ! Elle défaillait, saisie d'une lâcheté comme une femme qu'on opère, après le premier conctact de l'acier. Qu'allait être la seconde blessure, quand la première lui laissait un déchirement aussi affreux ?

Elle n'eut pas le loisir de se reprendre. Gérald apparaissait devant la maison maudite.

Il était en tenue du matin, cape noire, complet bleu, avec une touffe d'œillets couleur chair, que l'autre, sans doute, venait de piquer au revers de son veston. Et Zozé le considérait, les yeux dilatés d'horreur et d'amour.

Il jeta un regard à droite, un regard à gauche. Il semblait hésiter. Enfin il s'achemina, de son pas dandinant vers la rue des Mathurins, la canne sous le bras, les épaules voûtées, les mains réunies en coquille pour allumer sa cigarette.

Zozé, affolée, avait oublié les signaux convenus. Elle tira la glace et cria au cocher :

— Allez !

Le fiacre démarrait au petit trot. Madame Chambannes frappa frénétiquement à la vitre, et, la voiture encore en marche, elle bondit sur le trottoir.

Au fracas de cet arrêt, Gérald avait fait volte-face. En apercevant la jeune femme, il blêmit de malaise. Et, se contraignant :

— Tiens !... C'est vous !... dit-il avec un pesant sourire.

Zozé désignait de la main le fiacre, dont la portière restait ouverte :

— Monte ! commanda-t-elle d'une voix sourde.

— Que je monte? Oh ! quel drôle de ton vous avez !... bredouillait Gérald, en essayant derechef un sourire.

— Je te dis de monter ! réitéra Zozé, stupéfaite elle-même de son accent d'audace... Allons, monte !... Je ne crains rien, ni le monde, ni le scandale... Je veux que tu montes...

Une bande de petites ouvrières qui se rendaient à leur déjeuner, les regardaient en se poussant du coude.

— Soit ! fit Gérald gêné... C'est égal !... vous avouerez que vous avez une bizarre manière...

— Assez ! Nous causerons tout à l'heure !

Et tandis que le jeune comte s'installait dans le fiacre, elle dit au cocher :

— Où vous voudrez... Au Bois... du côté du Bois...

La voiture s'ébranla. Tous deux, en vieux nautonniers du Paris, experts à la manœuvre du fiacre, ils tiraient la voilure des stores. Puis Zozé s'écria :

— Eh bien?

Et, à bout d'énergie, elle fondit en larmes.

— Qu'est-ce qu'il y a?... Qu'est-ce que c'est?... Je t'assure que je ne comprends pas ! murmura hypocritement Gérald qui allongeait son bras pour l'enlacer.

Elle se déroba d'un brutal détour du buste :

— Ne me touche pas... Tu me dégoûtes... Finis-en avec tes mensonges stupides... J'ai vu Germaine... Comprends-tu, maintenant?...

Devant le silence de Gérald, sa fureur éclata :

— Quelle honte ! Quelle ignominie !... Avec une de mes amies, avec celle que j'aimais le mieux ! Bah ! vous vous valez l'un l'autre... Vous êtes des bandits, des canailles !... Vous deviez naturellement vous entendre...

Gérald tenta de se rapprocher :

— Voyons, ma petite Zozé, mon petit Zozo... Ne pleure pas... Cela n'a aucune importance... Oui, c'est vrai, ce n'est pas propre... Mais c'est plus bête encore que vilain... Tiens, si la galanterie me permettait de parler avec franchise...

— Eh bien, quoi? fit Zozé sans le repousser.

— Non! fit Gérald... Ce serait répugnant... Tu ne le voudrais pas toi-même... Sache pourtant qu'aujourd'hui c'était

la première fois et qu'à l'instant, en m'en allant... sais-tu ce que je me disais-là, à l'instant, quand tu m'as sauté dessus?... Je me disais que c'était la première fois et aussi la dernière...

— Tu me le jures? questionna Zozé avec un regard passionné qui faisait plus étrange sa figure convulsée de haine.

— Je te le jure! riposta Gérald.

Elle l'examinait tendrement, en lui appuyant ses mains aux épaules, puis le rejetant loin d'elle d'une rageuse bourrade :

— Je ne te crois pas... Tu mens... Tu as des yeux de femme!...

Elle recommençait à sangloter ; et, dans la demi-lueur de répétition qui perçait par l'étoffe des stores, auprès de cette maîtresse qui gémissait comme à une fin de mélodrame, Gérald éprouvait peu à peu une sorte de lassitude à se justifier plus.

— Voyons, ma petite Zozé, mon petit Zozo! prononçait-il encore, de temps en temps, machinalement, par contenance.

Cependant cette scène durait trop. L'agacement le gagnait. Sous l'amant se révoltait confusément l'orgueilleux gentilhomme. Les brusqueries de Zozé l'avaient au fond vexé. Lui, Gérald de Meuze, se laisser bousculer par une simple madame Chambannes! Et si docile, si charmante amie que fût Zozé, il en venait à regretter presque les femmes de sa caste. Oui, parmi celles-là, il y avait bien quelques amoureuses, quelques sentimentales, des crampons avérés et que l'on connaissait pour telles. Mais on était prévenu, on ne s'y risquait qu'à bon escient. Et les autres, par contre, quelles agréables natures, faciles, enjouées, et qui vous comprenaient la vie! Ah! ni la jeune Chitré, par exemple, ni madame de Baugy, ni même ce gros chérubin de madame Torcieux, n'auraient fait tant de tapage pour une aussi banale petite crasse! On se serait boudés un peu, on se serait quittés peut-être. Seulement, ni scandales, ni sanglots. Deux ou trois mots secs, d'abord, — après un solide *shake-hand* pour se remettre ou se séparer, et voilà tout. Car elles savaient ce que c'est qu'un homme, un flirt, une aventure. Elles étaient du monde, elles!...

Et subitement, entre deux cahots, la voix de Zozé proféra, sur un ton de stupeur :

— Oh! Raldo... Comment as-tu pu?... Comment?... Comment?...

Comment il avait pu! Elle en avait d'exquises, la pauvre petite! Il retint un sourire; puis, attendri du coup par la candeur de cette question :

— Je te dirai cela plus tard... un jour, lorsque je serai absolument sûr de ne plus te faire du mal...

— Un jour?... Quel jour? s'écria Zozé avec une mine hautaine... Tu supposes donc que je te reverrai?... Tu ne sens donc pas que c'est fini?

Il l'attirait contre sa poitrine :

— Alors, tu ne m'aimes plus?...

Zozé haletante ne répliquait pas. Des larmes jaillirent sur ses joues que crispait un spasme de souffrance.

— Mais si, tu m'aimes, puisque tu pleures! reprit Gérald en la câlinant.

Et, avec assurance :

— Écoute, ma petite Zozé... Évidemment, de nous revoir maintenant, tout de suite, demain ou après-demain, cela ne pourrait qu'amener des scènes, des chagrins, des entrevues pénibles... Tu as besoin de repos, de réflexion... Il te faut du temps, pour me pardonner... Oh! je ne suis pas une brute, va... Je devine bien ce que tu ressens... Et voici ce que je te propose... Je devais partir la semaine prochaine pour le Poitou, chez ma tante de Cambres... Eh bien, j'avancerai mon départ... Je partirai ce soir même... Je resterai à Cambres jusqu'à la fin du mois, en t'écrivant autant que tu voudras... Et lorsque je reviendrai, tout sera oublié, je t'en donne ma parole... Dis-moi, cela te va-t-il?...

Madame Chambannes laissait sa tête rouler rêveusement au gré des cahots sur l'épaule de Gérald. Le jeune homme répéta :

— Réponds, ma petite Zozé... Cela te convient-il?...!

— Oui, oui! fit madame Chambannes d'un air méditatif... Mais, moi aussi, j'ai une idée...

— Dis-la, mon pauvre Zozo!...

— Je m'ennuierais à Paris... Je serais trop triste sans toi... Alors, je vais aller me refaire aux Frettes, jusqu'à ton retour... En rentrant, je boucle mes malles, et je décampe par l'express de cinq heures.

— Seule?

— Non, je mobiliserai la tante Panhias!...

— C'est cela, excellente idée...

Il y eut une pause. Elle éprouvait par tout son être un soulèvement de béatitude, une sensation de salut qui l'empêchait de parler. Et, se collant à Gérald, dans une effusion d'aveu plus forte que sa volonté, elle soupira langoureusement :

— Oh! mon petit Raldo!... Comme c'est bon de t'avoir gardé!...

Elle ne rentra chez elle qu'à deux heures.

XII

Madame Chambannes n'était pas partie depuis une heure qu'un fiacre stoppa devant l'hôtel.

Les deux MM. Raindal en descendirent. Le maître, pour éviter les remarques insidieuses de son cadet, avait endossé une vieille redingote. L'oncle Cyprien, au contraire, portait ses vêtements de gala, une jaquette qui gardait encore aux basques les plis contractés dans l'armoire, un pantalon à damier gris, et des gants de peau de chien rougeâtre. Il était rasé de frais, et sa massue de cornouiller avait fait place à une mince badine de jonc, avec une pomme dorée et deux glands de soie brune, héritage de M. Raindal, le père.

Firmin, le domestique, en ouvrant recula d'étonnement. Il était, du reste, en complet de drap anglais à carreaux et melon de feutre sur la tête.

— Comment, monsieur Raindal! s'écria-t-il en retirant hâtivement son chapeau. Mais madame n'y est pas... Elle est partie, il y a une heure, pour Les Frettes... Et je dois la rejoindre demain matin... Madame n'a pas prévenu monsieur?...

L'oncle Cyprien se mordait la moustache pour étouffer son envie de rire.

— Non, madame ne m'a pas prévenu!... répéta M. Rain-

dal d'un ton saccadé... C'est extraordinaire... Au moins, j'espère qu'il n'y a rien de grave?...

— Je ne pense pas, monsieur, fit le domestique. Madame a décidé cela, tout d'un coup, vers deux heures... J'ai couru chez madame Panhias qui est venue aider madame à faire les malles... Et elles sont parties avec Anna, la femme de chambre; je vous dis, il n'y a pas une heure. Si monsieur désirait écrire un mot, j'apporterais la lettre à madame demain matin...

M. Raindal réfléchit. Une telle désinvolture le confondait; puis, il avait au dedans de lui comme une impression d'angoisse mal définie, de chagrin bizarre.

— Non, merci! prononça-t-il enfin... J'écrirai de chez moi... Et où dites-vous que madame est?...

— Aux Frettes, au château des Frettes, à Villedouillet, Seine-et-Oise... Monsieur se rappellera?...

— Parfaitement, mon garçon... Je vous remercie.

La porte se refermait. Le maître lança un coup d'œil à son frère, et, d'une voix qu'il essayait de rendre goguenarde :

— Eh bien! mon pauvre ami... Pour ta première visite, tu n'as guère de chance!...

L'oncle Cyprien s'inclinait, en écartant les bras dans un geste d'acquiescement, et, se redressant soudain :

— Dis donc, elle ne m'a pas l'air plus poli que ça, ta madame Chambannes!...

Le maître allait répliquer, quand deux voitures, qui arrivaient en sens inverse, s'arrêtèrent ensemble devant l'hôtel. L'abbé Touronde sortit de la première; et de la seconde, le marquis de Meuze. Ces messieurs, informés par M. Raindal, manifestèrent une grande surprise. Ni l'un ni l'autre n'avaient été avertis; et le groupe se perdait en conjectures sur les raisons de cette étrange impolitesse. Le marquis de Meuze surtout se montrait choqué. Il dut se retenir pour ne pas pester contre Gérald. Comment! un gaillard qu'il avait vu le matin encore, qui savait tout sans doute et qui ne lui en soufflait pas mot! Cela passait, en vérité, les bornes de la cachotterie!

— Que voulez-vous! déclara-t-il, nous n'avons plus qu'une chose à faire, c'est de rentrer chacun chez nous... Vous descendez dans Paris, monsieur Raindal?

— Oui, certainement! fit le maître. Mais, pardon, j'oubliais... Il faut que je vous présente mon frère, que j'amenais justement chez madame Chambannes.

Ces messieurs retirèrent leurs chapeaux. L'oncle Cyprien accentua exprès son salut à l'abbé Touroude. Et l'on se mit en marche vers le centre, le maître devant l'abbé, M. de Meuze en arrière avec l'oncle Cyprien.

Pourtant M. Raindal ne suivait qu'imparfaitement les propos de l'abbé qui l'avait entrepris sur sa question favorite, l'origine et les dogmes de la secte des Coptes-Unis. Le brutal départ de madame Chambannes lui causait un énervement dont il ne se sentait plus maître. Manque de courtoisie envers les autres convives, ce trait lui semblait à son égard un réel manque d'amitié. Puis l'aventure dissimulait un mystère qu'il eût souhaité pouvoir percer. Que signifiait cette fuite précipitée, cet oubli de toutes les convenances? Quel drame ou quel caprice avait ainsi, à l'improviste, chassé de Paris madame Chambannes?... Une sorte d'irritation l'oppressait peu à peu, qui, pardieu, n'était pas de la jalousie — et M. Raindal rien qu'à cette idée eut un petit ricanement sardonique — mais qui ressemblait à de la déception, oui, à de la désillusion, à quelque chose enfin comme un mécompte de cœur. Et il souleva son chapeau pour s'essuyer le front, où perlaient de légères gouttelettes.

— Excusez! s'écria l'oncle Cyprien qui venait sans succès de décocher un brocard contre l'abbé Touronde. Je préfère être franc... C'est plus fort que moi... Je n'aime pas les curés!...

Et comme le marquis, resté glacial, abaissait tout à fait sa paupière grisâtre :

— Mais par contre, fit-il prestement, je vous avouerai que je n'aime pas davantage les juifs.

Là-dessus, ils s'entendirent très vite. M. de Meuze contait sommairement ses déboires du krach. L'oncle Cyprien riposta par l'histoire de sa destitution et par un résumé de sa théorie des Deux Rives. Le marquis approuvait avec des sourires, et ils conclurent d'accord que c'était, somme toute, une bien déplorable engeance.

Des seigneurs à ménager, cependant, ajouta le marquis, et

qui demeuraient, quoi qu'on fît, les princes du marche financier... Ah! en 82, au moment de la Timbale, on avait été bien nigaud. On s'était attaqué à eux sans avoir appris leur tactique, sans soupçonner leurs munitions, sans se méfier de leurs ruses de guerre; et on s'était fait battre, rosser à plates coutures. Or, comment lutte-t-on contre des adversaires plus habiles? En pénétrant leurs plans, en connaissant toutes leurs batteries, en réglant son tir sur le leur, en rectifiant la parabole selon les résistances ambiantes que figuraient ici : les renseignements perfides, les charges en ligne des syndicats, les manœuvres de liquidation, les fausses nouvelles ou autres duplicités stratégiques. Et telle était maintenant la seule façon savante dont opéraient en Bourse les personnes du monde.

— Ainsi, moi! — continuait le marquis, cessant ses comparaisons militaires, — moi je suis actuellement à fond dans les mines d'or... Eh bien, vous pensez peut-être que je me suis fourré là dedans à l'aveuglette?... Pas du tout!... Le hasard des relations m'avait mis en rapport avec quelques-uns de ces messieurs, précisément chez les Chambannes, et je vous prie de croire que je n'ai pas boudé sur leurs renseignements... Ah, mais non!... Des renseignements dont, soit dit en passant, je suis loin de me trouver mal...

— Tiens! tiens! vous avez confiance dans ces gens-là? questionna avec déception M. Raindal cadet... On m'avait pourtant assuré qu'il y en a beaucoup parmi eux qui ne sont pas la fleur des pois...

— Et qui vous a dit cela?...

— Un de mes amis, mon ami Johann Schleifmann, un de leurs coreligionnaires, et, entre parenthèses, un brave homme, celui-là!...

— Votre ami force la note, monsieur, fit doucement le marquis... Évidemment, je ne me fierais pas à tous... Il en est même que je ne vous nommerai point et dont je me méfie comme de la peste... Seulement, tenez, par exemple, pour ne vous en citer qu'un, M. Pums, le directeur de la Banque de Galicie, en voilà un dont je n'ai qu'à me louer depuis six mois qu'il me conseille... Je ne vous jurerais pas que par-ci par-là je ne bois pas un petit bouillon... Mais, tout compte fait, mes opérations se soldent par des bénéfices, d'importants bénéfices...

Et remarquez qu'il ne m'en coûte ni un dérangement, ni une flagornerie... Pums ne rêve que de m'obliger... Ce n'est pas un de ces vizirs de la haute finance qui vous font payer leurs avis à soixante humiliations pour cent... Il débute, mon Pums ! On l'a pour une poignée de main...

Le marquis s'esclaffait de cette ingénieuse tournure. Puis il poursuivit :

— Et bien entendu, vous, monsieur, vous ne touchez pas à ces diableries !

— Pas de danger ! s'écria l'oncle Cyprien... Les vingt malheureux mille francs que j'ai grattés sou à sou sur mes maigres appointements, je les ai placés en chemins de fer... Cela me donne dans les trois pour cent... Une misère, je vous l'accorde, mais une misère sûre et qui, avec ma retraite, me permet de joindre les deux bouts... Spéculer, moi ?... Non, jamais de la vie !... Et puis, à quoi bon ?... Je n'en ai pas besoin !...

Le marquis était devenu songeur. Il éprouvait un élan de sympathie démocratique envers ce fougueux petit employé, trop pauvre pour que sa morgue de gentilhomme eût à en redouter des familiarités blessantes. Leur distance même les rapprochait; et soudain, d'une voix sentencieuse :

— Qui sait si vous n'avez pas tort ! fit-il... Il y a en ce moment des fortunes à faire sur les mines... Et quand je vois des gredins ou des imbéciles qui s'enrichissent du jour au lendemain et qu'après je rencontre un honnête comme vous qui ne profite pas de l'aubaine, j'ai des tentations de lui crier : « Mais allez donc, marchez donc !... Ne laissez pas filer l'occasion !... Une occasion qui ne se produit que deux ou trois fois par siècle, ça vaut la peine, que diable !... »

— Vous croyez !... vous croyez ! répétait l'oncle Cyprien, d'un ton sceptique encore quoique déjà ébranlé.

— Et au fond, de quoi s'agit-il pour vous ? — poursuivit le marquis, avec cette manie de charité sermonneuse où se complaît parfois envers autrui le joueur heureux. — Il ne s'agit pas en réalité de faire fortune ?... Tout au plus, comme on dit à la caserne, d'améliorer votre ordinaire, de gagner les moyens de vous offrir un peu de luxe, un peu de

bien-être... Ah! si j'étais vous... Mais, c'en est assez... Je ne veux pas vous influencer... Le jour où cela vous dira, venez me voir, monsieur Raindal... J'habite 2, rue de Bourgogne, au coin de la place du Palais-Bourbon...

Ils rattrapaient le maître et l'abbé, qui s'étaient arrêtés à l'angle du pont de la Concorde. On procéda aux saluts d'adieu; puis, les deux frères restés seuls:

— Viens-tu dîner chez nous? interrogea M. Raindal.

L'oncle Cyprien, sans entendre, contemplait rêveusement les striures de velours pêche que le soleil couchant traçait au loin sur l'horizon décoloré.

— Je te demande si tu viens dîner? réitéra M. Raindal.

— Hein!... Plaît-il? fit en tressaillant l'oncle Cyprien. Si je viens dîner?... Non, merci... Schleifmann m'attend à la brasserie... Je ne peux pas le lâcher...

Et, comme la petite voiture verte de Panthéon–Courcelles gravissait au pas la chaussée, il serra vivement la main de son frère.

— A bientôt... A un de ces soirs!...

Il avait grimpé sur l'impériale, et au tournant du boulevard Saint-Germain, M. Raindal l'aperçut qui brandissait en signe d'amitié sa souple badine à pomme d'or.

— Hô! bonsoir, mon ami! fit Schleifmann, tandis que l'oncle Cyprien s'installait à la table voisine de la sienne... Vous avez vu votre jeune dame?

— Non, mon cher... Mais j'ai vu un de vos ennemis...

Il se mettait à narrer l'inexplicable fugue de madame Chambannes, le retour avec le marquis, la causerie sur les mines d'or; et, son récit achevé :

— Eh bien, questionna-t-il... Qu'en dites-vous, mon cher Schleifmann?

— De quoi?...

— De cette histoire de mines, parbleu!...

Les petits yeux de Schleifmann scintillèrent d'un éclat farouche, et il passait sa main dans sa tignasse crépue.

— J'en dis que c'est encore une sale affaire où les juifs de Bourse vont encore gagner beaucoup d'argent pour eux et

créer beaucoup de haine contre ceux de la race... Voilà ce que j'en dis, de vos mines!...

M. Raindal cadet réprimait un geste d'impatience :

— Sapristi, Schleifmann, tâchez donc de me comprendre... Je ne vous parle pas des juifs, je vous parle de moi... Oui ou non, estimez-vous que je doive me risquer?

Le visage du Galicien avait pris une expression de pitié :

— Vous, mon cher Raindal?.. Vous n'y songez pas!... Vous, un *goy*, et qui plus est un honnête garçon, vous voudriez vous mêler de tripoter avec ces gros loups... Mais ils vous dévoreront, mon ami, ils vous croqueront comme une côtelette!...

— Bref! fit l'oncle Cyprien piqué, vous êtes opposé à ce projet!...

Schleifmann eut un haussement d'épaules goguenard :

— C'est-à-dire qu'il n'existe pas, votre projet, que c'est une folie pure... Agissez à votre guise... Seulement, diable, je vous en prie, ne me racontez jamais une syllabe de cette risible démence-là!...

L'oncle Cyprien se tut, la gorge barrée de mécontentement. Il en voulait au Galicien autant de son ton dédaigneux que de sa ténacité à éteindre les chatoyants espoirs de richesse qu'avait fait luire le marquis. Pour la première fois depuis dix ans, ses convictions antisémites sévissaient contre Schleifmann ; et dans l'entêtement de son vieux camarade il retrouvait bien moins une marque d'amitié qu'un trait de cet orgueil juif, dont ses plus chers auteurs citaient de monstrueux exemples! L'oncle Cyprien, taciturne, se les remémorait un à un. L'entretien, dans ces conditions, ne tarda pas à languir; et les deux amis se quittèrent froidement une heure plus tôt que de coutume.

Le lendemain, M. Raindal cadet ne résista pas au désir qui le taquinait de connaître les cours de la Bourse. Il acheta un journal du soir et se réfugia dans le Luxembourg pour y lire en tranquillité la cote. Mais, faute d'habitude, il s'embrouillait parmi les lignes transversales, les colonnes perpendiculaires, les clôtures du jour et les clôtures précédentes. Ce ne fut qu'au bout de dix minutes d'efforts qu'il découvrit l'endroit où se marquait la hausse. Elle était sur les mines d'or

partout considérable et presque universelle, se chiffrant par des quinze, des vingt, des trente, des cinquante francs de différence.

Elle continua aussi rapide le surlendemain et le jour d'après. L'oncle Cyprien mentalement établissait le calcul des sommes que, sans ce mulet de Schleifmann, il aurait déjà empochées; et les dîners à la brasserie se ressentaient chaque soir davantage de ces additions rancunières.

Enfin le cinquième jour, M. Raindal cadet n'y tint plus. A midi et demi, il rentrait s'habiller, et, une demi-heure après, un fiacre le déposait rue de Bourgogne, devant la porte de M. de Meuze.

Le marquis, en vareuse beige et la pipe à la bouche, était encore à table quand on introduisit l'oncle Cyprien.

— Bonjour, mon cher monsieur Raindal! s'écria-t-il en reculant sa chaise... Enchanté de vous voir... Je vous reçois sans façons... Vous allez prendre le café avec moi, hé?

Et tendant à son hôte une boîte de havanes ventrus :

— Un cigare?

— Volontiers! fit l'ex-employé.

Il y eut un silence. M. Raindal cadet amorçait gravement son cigare, dont il n'avait pas osé rompre la bague en papier rouge et or. Il se sentait au surplus ému par le majestueux aspect de la salle à manger. Les plafonds en étaient surélevés comme dans une galerie de musée, les fenêtres immenses. Sur tous les murs de vieilles tapisseries étendaient leurs peintures mourantes que rehaussaient, par intervalles, d'antiques appliques en cuivre ciselé. Et M. de Meuze lui-même, malgré son veston beige et sa grosse pipe d'écume, participait de cette atmosphère d'élégance grandiose qu'épandaient dans la pièce les objets d'alentour.

— Eh bien, monsieur Raindal! fit-il en poussant une bouffée... Quoi de neuf?

— Peuh! monsieur le marquis! répliquait l'oncle Cyprien embarrassé... Pas grand'chose!...

M. de Meuze le fixa de son perçant petit œil vert.

— Je parierais que vous venez causer affaires...

L'oncle Cyprien eut une moue qui ne niait point.

— Ha! ha! s'écria victorieusement le marquis... Qu'est-ce

que je vous disais?... Je sens ça tout de suite, moi... Je n'ai qu'un œil, mais qui voit pour deux...

Il lissait d'une coquette caresse les panaches blancs de ses favoris et, s'avançant vers la fenêtre, il souleva le rideau.

— Tenez! avouez que pour un entresol, j'ai une jolie vue... En plein sur la maison de nos maîtres...

Par les carreaux à treillages blancs, on apercevait la place du Palais-Bourbon, et, devant la porte séculaire, un petit lignard qui, l'arme au pied, rêvait auprès de sa guérite.

— Ah! c'est là que logent nos princes du chèque! fit l'oncle Cyprien d'une voix sarcastique.

— Oui, monsieur Raindal, c'est là, la porte en face!... Une fenêtre qui vaudra cher au premier jour d'émeute... Mais nous bavardons... je vous oublie... De quoi est-il question?... Vous venez pour les mines, n'est-ce pas?...

L'oncle Cyprien en convint. Sous le sceau du secret, — car il désirait que personne, pas même son frère, ne fût informé de la tentative, — et après mûre méditation...

— Parfait! interrompit le marquis. Je m'en doutais... Donnez-vous la peine de passer par ici... Nous serons plus à l'aise pour causer...

Et, une fois dans l'autre pièce — un vaste cabinet meublé à l'orientale, avec des panoplies de cimeterres et de carabines nacrées :

— Donc, vous désirez entrer dans la danse?... fit le marquis. Rien de plus simple... J'écris à M. Pums immédiatement, et sauf contre-avis, vous irez le voir demain, vers trois heures, à la Banque de Galicie, 72, rue Vivienne... Cela vous va?...

Il s'attablait à son large bureau et tout en écrivant :

— Seulement, pas de bêtises! De la prudence!... Le moment est excellent... Mais il faut prévoir la débâcle, l'inévitable, la fâcheuse débâcle qui se produit toujours sur les fonds de spéculation... Oh! nous n'en sommes pas encore là... Pourtant, ayez l'œil... Ne vous emballez pas!... Embêtez Pums plutôt dix fois qu'une, avant de lâcher un ordre... Et à la moindre baisse, vendez au galop, vendez comme un sourd! Vous m'entendez?...

L'oncle Cyprien se confondit en promesses et en remerciements.

Puis dehors, il s'achemina d'un pas alerte vers les Champs-Élysées. Une radieuse gaieté de printemps frémissait dans le ciel renouvelé. Les figures des femmes semblaient plus belles; et l'oncle Cyprien, au passage, leur dardait de galantes œillades.

Il s'assit sur une chaise, face aux voitures qui dévalaient parmi la splendeur de l'avenue. Une joie d'espérance dilatait tout son être. Quelle douceur c'eût été de s'en ouvrir à quelqu'un! Quel dommage que ce Schleifmann fût un caractère aussi intraitable! Et de nouveau M. Raindal cadet se laissa emporter contre lui aux réflexions les plus amères...

Le lendemain, à la Banque de Galicie, sitôt sa carte remise, il fut reçu, sans attente.

M. Pums, dès les premiers mots, protesta de sa sympathie. Le titre d'ami de M. de Meuze et de frère de M. Raindal était à ses yeux une double et trop puissante recommandation pour qu'il ne se sentît pas tout disposé...

— A propos, monsieur, s'écria l'oncle Cyprien, je vous serais obligé de ne pas parler à mon frère de ma visite... Il pourrait peut-être s'en alarmer, s'imaginer que je suis pris par la passion du jeu et autres balivernes... Je préfère donc...

— Inutile d'insister, monsieur, déclara Pums... La discrétion est de règle en affaires... De plus, il suffit que vous m'en priiez...

Il expliqua à l'oncle Cyprien le mécanisme de l'agio. Il l'aboucherait avec un agent de change, M. Talloire, l'agent de la banque, du marquis, d'une foule d'autres personnes ou établissements respectables. M. Talloire ouvrirait un compte à M. Raindal cadet et il ne resterait plus qu'à indiquer les ordres.

— Ouais! ouais! ripostait l'oncle Cyprien, en clignant les paupières... Et il faudra que j'aille chez ce M. Talloire moi-même?... C'est bien désagréable!...

M. Pums esquissa un cordial sourire:

— Oh! ce n'est pas indispensable... Nous pouvons, si vous le souhaitez, nous charger de transmettre vos ordres à M. Talloire par le moyen que voici...

Tandis qu'il analysait le procédé, l'ex-employé se livrait à

un colloque intime. Ce petit M. Pums lui plaisait. Impossible vraiment de rencontrer un homme plus courtois, plus serviable et, quant à cet air juif que d'abord il lui supposait, force devenait bien à l'oncle Cyprien de reconnaître que Pums s'en trouvait dénué. Avec ses gros yeux chocolat, ses joues jaunâtres, sa moustache noire, il avait aussi bien la tête d'un créole, d'un andalous, d'un turc ou d'un kirghiz cossu. Et il n'était pas jusqu'à l'imperceptible accent qui ne parût à l'oncle tout différent de ce qu'il attendait d'un « Prussien » naturalisé.

— Je vous remercie ! fit-il quand l'autre eut terminé... Maintenant, un détail !... Combien faut-il que je mette ? Cinq mille francs, est-ce assez ?...

— Mais ce que vous voudrez, monsieur... Vingt mille francs ou dix sous à votre volonté... Vous concevez bien que je vous traite en ami et non pas en client... Je ne déplore qu'une chose, c'est que vous ne soyez pas venu quinze jours plus tôt... Avec cinq mille francs que je vous aurais placés, c'était, il y a huit jours, à la liquidation du 15, trois mille francs de bénéfice net qui tombaient dans votre poche...

— Trois mille francs ! répétait mélancoliquement l'oncle Cyprien... Enfin, il est trop tard !... N'y songeons plus !... Et puisque cinq mille francs vous semblent suffisants, ayez la bonté de m'acheter pour cinq mille francs de mines...

— Desquelles, monsieur ? fit Pums avec gravité... Il y en a des centaines !...

— Je ne sais pas ! murmurait l'oncle Cyprien... Dame, conseillez-moi !... Faites pour moi comme pour le marquis !...

Pums désigna une série de valeurs minières que soutenait en Bourse la Banque de Galicie et ses affiliés. L'oncle Cyprien, troublé par cette nomenclature, se décida d'après la joliesse ou l'étrangeté des noms. Il choisit l'*Étoile rose de l'Afrique du Sud*, la *Fontaine du Diamant rouge*, la *Source des Escarboucles*, la *Pummigan and Kraft*, la *Deemerhuis and Haarblinck*, dont Pums, complaisamment, lui traduisait les titres.

Puis il se leva en s'excusant d'avoir tellement abusé d'un temps aussi précieux. Le banquier se récria qu'il était trop heureux, et il reconduisit son visiteur jusque sur le palier. Il comptait bien d'ailleurs le revoir dans une huitaine, au moment de la liquidation, car ils auraient à recauser.

« Quel charmant homme ! » pensa l'oncle Cyprien quand la porte se fut refermée.

Il passa les huit jours qui suivirent dans une fièvre de béate anxiété. La hausse grandissait. Mais il craignait de s'être mépris, d'exagérer le bénéfice, qui, selon ses calculs, se montait déjà à près de deux mille francs. Et cela gâtait, chaque soir, son bonheur.

Il eut donc un sursaut d'émoi, quand, le 29 au matin, comme il partait pour la brasserie, la concierge lui remit une enveloppe jaune, avec l'en-tête de la maison Talloire.

Que contenait-elle, cette grande lettre ? Et s'il avait mal calculé ? Si, au lieu des gains attendus, c'était une perte qu'elle annonçait ?

Il revint sur ses pas, et, à l'abri de la porte cochère, il décacheta l'enveloppe. Elle renfermait une feuille de papier zébrée de colonnes, de chiffres, de mots abrégés, dont le tremblement de sa main augmentait encore le chaos. Deux termes de commerce y émergeaient du reste : à gauche, *Doit*, à droite, *Avoir*. Et au-dessus on lisait : M. CYPRIEN RAINDAL. *Son compte en liquidation du 30 avril chez M. Talloire, agent de change, 96, rue de Choiseul.*

— Hum ! Du sang-froid ! Est-ce que je gagne ou est-ce que je perds ? murmura l'oncle pendant que son regard voletait à travers la feuille.

Enfin il remarqua dans un coin du papier un petit amas de chiffres, avec au total cette mention : *Créditeur* : 7 700 francs.

— Sept mille sept cents francs ! proféra-t-il, le cœur cognant contre ses côtes.. De sept mille sept cents francs, je retire les cinq mille de mise... Reste deux mille sept cents !... Deux mille sept cents francs de bénéfice !... Il y a sûrement erreur... Et pourtant je ne me trompe pas : qui reçoit, doit ; qui doit, reçoit... Je suis créditeur... Je gagne !...

Mais, en dépit de cette certitude, un doute grouillait dans sa poitrine. Il eût voulu sur-le-champ s'en délivrer, savoir, et la peur d'importuner l'agent était seule à le retenir de s'élancer rue de Choiseul. Le conseil du marquis surgit à point dans sa détresse : « Embêtez Pums plutôt dix fois qu'une ! » La solution s'imposait, d'autant que Pums lui-

même s'y était par avance offert. L'oncle Cyprien sauta dans un fiacre.

Tout le long du trajet, afin de raffermir sa foi, il redisait en cadence :

— Qui reçoit doit!... Qui doit reçoit!...

Cet axiome, néanmoins, ne le rassurait qu'à demi; et il fallut l'accueil jovial de Pums pour lui rendre la sérénité.

— Eh bien! criait le banquier à la vue de son protégé... Nous n'avons pas à nous plaindre, il me semble... Si mes calculs sont justes, vous gagnez dans les quinze cents francs, monsieur Raindal!...

L'oncle Cyprien, silencieusement, allongea son papier :

— Voici.

— Fichtre! s'écria Pums en consultant la feuille... Deux mille sept cents francs de bénéfice!... Vous marchez bien, pour un commençant!... Bravo!... Mes compliments... Et il va de soi que vous gardez votre position?.,.

— S'il vous plaît? fit M. Raindal cadet, avec une moue inquiète.

— J'entends que vous laissez votre bénéfice sur les mêmes valeurs?

L'oncle Cyprien se recueillit, puis du ton le plus docile :

— Est-ce que je ne pourrais pas en retirer un peu?...

— Oh! ce que vous voudrez! Cet argent est à vous... Vous en êtes le seigneur et maître... Ne vous gênez pas... Dites votre chiffre!...

— Sept cents francs! fit résolument l'oncle Cyprien... Je retire sept cents francs, je laisse sept mille... Cela fait un compte rond, n'est-ce pas?

Et il ajouta d'une voix moins hardie :

— Puis-je toucher ici?...

— Heu! riposta Pums... Ce n'est guère régulier... Enfin, pour vous, pour un ami!... Là, signez-moi une procuration pour toucher chez Talloire... Je vais vous donner un chèque que vous n'aurez qu'à présenter à notre caisse...

L'oncle Cyprien avait signé.

— Et vous me continuez votre confiance? demanda Pums qui s'était levé... Vous me chargez toujours de diriger vos ordres?...

— Comment donc! riposta M. Raindal cadet... Vous riez, monsieur Pums!... Ma confiance!... Vous devriez dire ma reconnaissance... ma vive gratitude!... Achetez-moi, je vous prie des mêmes, ou achetez-en d'autres, si c'est votre avis... Je suis convaincu que vous opérerez au mieux de mes intérêts... A bientôt, monsieur, et merci encore!...

Parvenu dans la rue, il bifurqua instinctivement du côté de la Bourse. Les sept billets de cent francs qu'on lui avait soldés bossuaient sa poche intérieure d'une dure petite protubérance qu'il palpait à chaque pas. Des idées de largesses l'exaltaient. Il stoppa un instant pour contempler le tumulte de la Bourse, cette mêlée vociférante qui tout à l'heure peut-être allait l'enrichir davantage. Et, pénétrant dans un bureau de tabac proche, il réclama des cigares à bague. On lui en apporta de plusieurs espèces. Il les flairait d'une narine experte ou les faisait craquer à son oreille en les pinçant par le milieu. Il se détermina finalement pour une boîte à un franc la pièce et y joignit deux paquets de cigarettes américaines.

Mais en sortant, auprès du bureau, sur la place, il avisa la vitrine d'un marchand de pipes. Soutenues par d'invisibles supports, ou couchées dans de riches étuis, le tuyau brutalement droit ou se repliant en courbe serpentine, l'écume et la bruyère y mêlaient leurs tons blancs et bruns. Des ronds d'or ou d'argent cerclaient des porte-cigares en ambre; et dans leurs écrins de velours, ces objets avaient tous un air de fins joyaux destinés à des bouches princières. L'oncle Cyprien les considérait en hochant la tête. Puis soudain ses prunelles brillèrent d'une lueur de contentement. Hé! s'il achetait une de ces pipes, une belle grosse pipe en écume, comme celle du marquis, pour son vieux camarade Schleifmann, que malgré les disputes, il aimait bien pourtant! Et il entra dans la boutique.

Le choix fut si long, si minutieux, que l'horloge de la brasserie Klapproth marquait plus de midi trois quarts, lorsque M. Raindal cadet arriva.

— Un petit cadeau pour vous, mon cher Schleifmann! fit-il en s'asseyant à la gauche du Galicien... Un cadeau que je ruminais depuis longtemps... Prenez, oui, ouvrez, c'est pour vous!...

Schleifmann défaisait lentement le paquet.

— Une pipe! s'écria-t-il en maniant l'étui.

— Parfaitement, et une pipe de luxe!... Le fruit de mes économies de six mois sur les cigarettes, mon cher!...

La pipe représentait une sirène dont la double queue torse s'enroulait autour du tuyau jusqu'à l'ambre et dont la tête lascive et creuse servait de fourneau. Schleifmann ne cacha pas son admiration.

— Elle est merveilleuse... colossale, colossale! répétait-il d'un mot germanique qui, pour lui, exprimait le suprême de l'enthousiasme... Je vais la fumer tout de suite... Garçon. des allumettes!...

L'oncle Cyprien observait d'un œil glorieux et attendri les apprêts de l'inauguration.

— Exquise! déclara Schleifmann au bout de deux bouffées... Un enfant la fumerait... Vous êtes bien gentil, mon cher Cyprien!...

Il avait saisi l'écrin et il en examinait la doublure, un revêtement de peluche cramoisie avec l'adresse du fabricant frappée en lettres d'or. Puis, brusquement, tapant du poing sur la table :

— Raindal! s'écria-t-il... Regardez-moi donc un peu!

— Présent! fit l'ex-employé qui offrait de biais deux prunelles fugaces.

— Vous jouez à la Bourse, mon ami!

— Moi! fit d'un ton de révolte l'oncle Cyprien.

— Oui, vous! Cette adresse me révèle tout : place de la Bourse... Vous jouez sur les mines!... Prenez garde, Raindal!... C'est une aventure qui peut vous coûter beaucoup plus cher que vous n'imaginez!

Et il replaçait la pipe près de l'écrin avec un geste de renoncement.

— Vous m'ennuyez, Schleifmann! bougonna l'oncle Cyprien... Vous me chagrinez énormément... Comment! je m'éreinte à vous acheter une pipe, à vous la choisir comme pour moi!... Et voilà tout ce que je récolte : des paroles de mauvais augure!... Eh bien, oui, là, j'ai joué... J'ai même gagné... J'ai gagné sept cents francs... Seulement, ni-i-ni,

c'est fini. Aujourd'hui, j'ai tout arrêté... Êtes-vous content, vilain oiseau?...

— Fini! ricana le Galicien... Je n'en crois pas le premier mot, mon ami... Commencé, oui... Mais fini, après un pareil bénéfice!... Vous me tenez comme bêta, Raindal!

L'oncle Cyprien eut une grimace hautaine :

— Soit... Ne me croyez pas... Je ne puis pas vous obliger à me croire... Entendu!... Je joue encore... Je joue à en perdre haleine... Certainement... Et alors vous me laissez ma pipe pour compte?... On n'est pas plus gracieux!

Schleifmann, involontairement, jetait une œillade de regret vers la sirène dodue qui semblait dormir sur le flanc.

— Baste! je ne voudrais pas vous contrarier, mon cher Cyprien... Et, tout de même, j'ai honte d'accepter votre pipe... Je ne devrais pas... Ce n'est pas bien!...

— Pas tant de manières! fit affectueusement M. Raindal cadet... Reprenez-la vite... Puisque je vous jure que je ne joue plus!...

— Le Seigneur soit loué, si vous dites vrai! murmura Schleifmann en rallumant sa pipe.

La causerie redevint amicale. De temps à autre, Schleifmann, dans une bouffée, exhalait : « Délicieuse!... Colossale!... » L'oncle Cyprien, le jugeant conquis, proféra d'une voix négligente :

— Ah! au fait, pendant que j'y songe... Vous vous doutez qu'à cause de cette petite affaire, je dois une politesse au marquis de Meuze... Cela vous déplairait-il de déjeuner au restaurant avec lui?...

— Entre nous, je n'y tiens pas! grommela le Galicien après une pause.

— Pourquoi?... Oh! je devine... Les opinions du marquis!... S'il n'y a que ça pour vous déplaire!... D'abord, soyez tranquille... Je l'ai déjà prévenu que vous étiez un bon juif...

— N'employez donc pas cette expression, mon ami! fit Schleifmann d'un ton énervé... Ne vous ai-je pas appris qu'il n'y a pas de mauvais juifs?... A peine pourrait-on dire qu'il y a des juifs dégénérés....

— Et puis, poursuivait l'oncle Cyprien, de ce côté-là, il

m'a paru joliment calmé, le marquis !... Si vous saviez tout le bien qu'il m'a conté de certains de vos coreligionnaires !...

— De deux choses l'une, fit sèchement Schleifmann, ou il se moquait de vous, ou c'est un mauvais catholique...

— Lui ! Il adore les curés !...

— Il peut adorer les curés, riposta du même ton le Galicien... Mais, en bon catholique, il ne peut pas aimer les juifs... Religion catholique signifie religion universelle... Tant qu'il demeurera un hérétique sur la terre, la croisade reste ouverte... Tirez-vous de là si vous pouvez !... Et n'est-ce pas naturel ?... Les religions ne vivent que par le fanatisme et ne périssent que par la tolérance.

— Ainsi, vous approuvez la Saint-Barthélemy, l'Inquisition, les Dragonnades ? s'écriait l'oncle Cyprien froissé dans son arrière-fond bourgeois par la rudesse de ces aphorismes.

— Comme la Terreur ! fit Schleifmann. Ou plutôt je ne les approuve pas... Je me les explique. Ce sont mesures politiques utiles à leur parti... On ne plante pas les croyances à sec, avec des raisonnements... Elles ne germent que dans le sang et ne fleurissent que sous la crainte...

— Et, par conséquent, si la Révolution revenait, au besoin, vous me feriez tout bonnement couper la tête ?...

— Est-ce qu'on sait !... répliqua Schleifmann avec un demi-sourire railleur... Si vous étiez devenu par trop riche !...

M. Raindal cadet, quoique peu égayé par cette plaisanterie, affecta de s'en amuser :

— Bien, bien, Schleifmann, en attendant de me couper ma tête, vous vous la payez, mon vieux... Je vous dis et je vous répète que le marquis n'est plus intolérant pour un sou !... Une fois, deux fois, trois fois, vous ne voulez pas déjeuner avec lui ?

— Oui, je veux bien, riposta narquoisement le Galicien... Mais plus tard, dans un an... Soyons précis. Je vais vous fixer le jour : le lendemain du krach des mines... Ah ! oui, ce jour-là, je serai bien aise de causer des juifs et de la tolérance avec votre ami le marquis !...

L'oncle Cyprien haussa les épaules :

— Il n'y a pas moyen d'être une minute sérieux avec vous... Bah ! tant pis !... Vous refusez : on se passera de vous !...

Schleifmann, sans répliquer, s'occupait à rebourrer le crâne de sa sirène.

— Et votre frère? demanda-t-il subitement... Qu'est-ce qu'il pense de tout cela, votre frère?...

— Mon frère? Ne m'en parlez pas! Il est peut-être encore plus rasant que vous, mon cher... J'ignore ce qu'il a depuis quinze jours... Mais on me dirait que c'est le départ de sa madame Rhàm-Bâhan qui le tracasse, que je n'en serais pas plus surpris que cela... Une humeur!... Une tête!... Inabordable, enfin...

Puis, confidentiellement :

— Et pas un mot, n'est-ce pas, de cette affaire de mines, si vous le rencontrez!... Ce serait des discours, des remontrances à n'en plus finir!

Schleifmann s'engageait au secret. L'oncle Cyprien dressa la main, dans une pantomime de dégoût :

— Mon frère! Ah! la! la! un crin, un véritable crin, en ce moment!

FERNAND VANDÉREM

(A suivre.)

LA MARCHE DE MURAT

SUR MADRID

— 1808 —

UNE LETTRE HISTORIQUE

Murat, nommé lieutenant de l'Empereur en Espagne au commencement de 1808, avait quitté Paris le 20 février pour prendre le commandement des armées françaises déjà rassemblées au delà des Pyrénées. L'Empereur ne laissait rien transpirer de ses intentions, mais il se déclarait en paix avec l'Espagne, et, bien qu'il eût prescrit l'occupation des forteresses de la région du nord, il recommandait expressément à son beau-frère d'éviter un conflit avec les Espagnols.

Une fois maître de la région du nord, Napoléon ne pensa qu'à activer la marche de ses armées et à les acheminer sur Madrid. Le jour même où il fut certain que Pampelune était en leur pouvoir, il enjoignit au Grand-Duc de Berg de porter son quartier général à Vitoria et de faire en sorte que la garde impériale y fût rendue le 10 mars : « Donnez ordre que le maréchal Moncey et le général Dupont soient prêts à partir du 12 au 15 mars et qu'ils réunissent pour cette époque leurs corps,

1. Ces pages sont extraites d'un ouvrage qui paraîtra prochainement : *Murat, lieutenant de l'Empereur en Espagne, 1808*. (Plon, Nourrit et Cie, éditeurs.)

l'un à Valladolid, et l'autre en échelons sur la route de Burgos à Aranda, avec quatre jours de vivres et huit ou dix jours de biscuit. Il faut que le maréchal Moncey ne fasse faire aucun mouvement rétrograde aux troupes qu'il aurait au delà d'Aranda. Il doit réunir pour le 15 sa cavalerie et sa première division, avec dix-huit pièces de canon entre Aranda et Burgos[1]... ».

Napoléon veut que Murat s'arrange pour entrer lui-même le 12 mars à Burgos et que Moncey s'empare le plus tôt possible des montagnes qui séparent Burgos de Madrid. Dans la lettre qui contient ces ordres positifs[2], l'Empereur se préoccupe de son service personnel et de l'organisation de ses équipages, voulant sans doute tenir tout le monde en éveil par la certitude de son arrivée prochaine. Il pense aux relations que son lieutenant ne pourra manquer d'avoir avec le gouvernement espagnol : si le prince de la Paix lui a écrit, il se contentera de lui répondre qu'il est envoyé en Espagne pour passer la revue de troupes dont il ignore la destination, et qu'il sera fort aise si les circonstances le mettent à même de le voir.

Il ne faut pas non plus que la présence de ses armées effraie les pays qu'elles traverseront : le Grand-Duc annoncera aux États de Burgos, d'Alava, de Guipuscoa, de Biscaye et de la Vieille-Castille qu'ils n'ont pas à s'inquiéter des dépenses occasionnées par leur passage et que toutes les avances seront immédiatement remboursées[3]. Il adressera à ses soldats un ordre du jour que l'Empereur a rédigé lui-même et dans lequel sont prescrits les plus grands égards pour les peuples espagnols, « estimables à tant de titres ». « Le soldat doit traiter les Espagnols comme il traiterait les Français eux-mêmes. L'amitié des deux nations date de longue main. Elle doit être consolidée dans la circonstance actuelle, Sa Majesté n'ayant en vue que des choses utiles et avantageuses à la nation espagnole pour laquelle il a toujours eu la plus grande estime. »

1. L'Empereur au Grand-Duc, 2 mars 1808.

2. Du 7 mars.

3. L'Empereur au Grand-Duc, 8 mars.

L'Empereur rédige également lui-même un manifeste aux Espagnols, très rassurant, mais dans lequel n'est fait aucune mention du gouvernement actuel de l'Espagne. Ces pièces devront être traduites en espagnol, publiées dans les journaux ou imprimées séparément, et répandues dans les deux langues parmi les populations.

Le 9 mars, à la nouvelle que Saint-Sébastien est aux mains des troupes françaises, et « que l'affaire a bien fini », Napoléon accélère le mouvement de l'armée sur Madrid. Il recommande de surveiller le corps espagnol de la Galice et de savoir si le général Solano, parti de la rive gauche du Tage, se porte sur Cadix ou sur Madrid[1]. Il entend que le 21 mars, tout le corps d'armée du maréral Moncey soit réuni au delà de la montagne de Somo-Sierra, et que, dès le 19, le général Dupont se trouve à l'intersection des chemins de Ségovie, de Saint-Ildefonse et de Madrid. « S'il arrivait que les Espagnols fussent en état de se défendre à Madrid, le général Dupont doit se diriger sur Saint-Ildefonse et marcher sur Madrid pour donner ensemble si cela est nécessaire... Du reste, il faut marcher avec confiance et en attitude de paix, en prenant cependant des précautions convenables... Que tous vos propos soient pacifiques... Donnez toutes les assurances possibles au prince de la Paix, au Roi, à tout le monde. »

Le 14 mars, l'Empereur annonce au Grand-Duc qu'il a fait demander le passage par la capitale de l'Espagne d'un corps de cinquante mille hommes destiné à se rendre à Cadix[2]. Quelles que soient les intentions de la cour de Madrid, Murat doit comprendre « que ce qui est surtout utile, c'est d'arriver à Madrid sans hostilités ». Pendant ce temps, l'Empereur espère que ses différends s'arrangeront avec la cour d'Espagne, ce qu'il a « fort à cœur ». « S'il prend tant de précautions, c'est que son habitude est de ne rien donner au hasard ». Il veut rester « ami avec l'Espagne » mais il a dû « se mettre en mesure de surmonter, s'il le fallait, la

1. Lettre de l'Empereur au Grand-Duc, 9 mars.

2. Cet ordre, pour être exécuté le 17 comme le prescrivait l'Empereur, était nécessairement donné depuis le 7 ou le 8, et le général en chef de l'armée française n'en fut informé que sous les murs de Madrid, lorsque les événements d'Aranjuez avaient rendu cette information inutile.

résistance par la force »... « Je suis obligé, ajoute-t-il, de retarder mon départ de quelques jours, mais, lorsqu'il le faudra, j'arriverai bien promptement. Mandez-moi de vos nouvelles le plus tôt que vous pourrez. Quant aux affaires, vous me transmettrez toutes les propositions directes ou indirectes qui vous seraient faites, et vous répondrez que je serai à Burgos lorsque mes troupes arriveront à Madrid. »

L'arrivée des troupes à Madrid, c'est bien là la préoccupation constante de Napoléon. Murat y tiendra une bonne discipline; si la cour est à Aranjuez, ou même si elle s'est retirée sur Séville, « il l'y laissera tranquille ». Il enverra des aides de camp au prince de la Paix pour lui dire « qu'il a mal fait d'éviter les troupes françaises, qu'il ne doit faire aucun mouvement hostile, et que le roi d'Espagne n'a rien à craindre de nos troupes [1] ».

Le départ de l'Empereur n'est retardé que par la nouvelle de la guerre qui a éclaté entre la Russie et la Suède à propos de la Finlande; « les affaires du Nord le retiendront encore quelques jours, mais il ne va pas tarder à venir... »

« Faites arranger ma maison, — écrit-il à Murat le 25 mars. — Dites publiquement que vos ordres sont de rafraîchir à Madrid et d'attendre l'Empereur; que vous êtes certain de ne pas sortir de Madrid que Sa Majesté n'y soit arrivée. Ne prenez aucune part aux différentes factions qui se partageraient le pays. Traitez bien tout le monde et ne préjugez rien au parti que je dois prendre. »

Murat tenait toujours à entrer à Madrid le 23 mars, jour fixé de la façon la plus précise par l'Empereur. Il était à Castillejo, entre Aranda et Buitrago, lorsqu'il reçut l'avis fort inattendu de la révolution d'Aranjuez qui faisait la partie si belle à Napoléon qu'elle semble avoir été imaginée pour donner une direction définitive à ses desseins.

En transmettant à l'Empereur un bulletin expédié par Beauharnais, le Grand-Duc s'exprimait ainsi :

Castillejo, 19 mars 1808.

« ... Je ne puis dissimuler à Votre Majesté toute ma douleur. Je prévois que le sang peut couler, et l'Europe ne man-

1. L'Empereur au Grand-Duc, 23 mars.

quera pas de dire que la France l'a ordonné, puisqu'on a attendu la présence de vos troupes pour exciter une insurrection à laquelle votre ambassadeur a semblé ne pas être étranger. Sire, je représente ici Votre Majesté, je commande vos armées, et certes personne en Europe ne croira que je sois à leur tête sans connaître vos projets; si Madrid vient à être agité et que des têtes tombent, n'importe lesquelles, que dira-t-on? Quel jugement en porteront et la génération présente et les générations futures? Votre Majesté peut tout par la puissance de son génie et de sa gloire; qu'elle ordonne, et les factions disparaîtront devant sa volonté. Je réponds de tout, même de la tranquillité. Votre Majesté ne peut pas vouloir employer d'autres moyens, soit qu'elle veuille protéger, affermir ou renverser la dynastie des Bourbons, ou affranchir les Espagnes du joug du prince de la Paix. Quel exemple l'Espagne ne peut-elle pas donner à la France! Pardonnez, Sire, à mon épanchement; c'est le résultat de mon dévouement à votre personne, surtout à votre gloire. Ma loyauté souffre, et c'est pour la première fois de ma vie que je regrette de ne savoir comment servir dignement Votre Majesté. »

Le lendemain, dans une lettre datée de Buitrago, il annonce que la populace se livre aux plus affreux excès : « Ce qui m'afflige le plus, c'est que tous ces désordres se commettent aux cris de vive l'Empereur! vive l'ambassadeur de France! Je suis persuadé que Votre Majesté en sera également peinée. Il est de mon devoir, pour la gloire du nom français, de faire cesser de telles horreurs, et d'ôter par là tout prétexte à la malveillance qui nous accuserait de les avoir suscitées[1]. »

Napoléon, plus positif, prit avec beaucoup de calme l'annonce des événements et ne partagea pas les préoccupations chevaleresques de Murat; il lui donna à entendre qu'il trouvait quelque importunité dans ses plaintes et quelque indiscrétion dans son désir de connaître des projets auxquels on n'avait pas jugé à propos de l'initier.

A la lettre du 19 qui annonçait les premiers mouvements d'Aranjuez, Napoléon répond le 26 :

« Mon frère, je reçois votre lettre; je ne conçois rien à vos

1. Le Grand Duc à l'Empereur, 20 mars.

craintes. Je n'ai qu'à vous répéter ce que je vous ai toujours dit : que mes troupes soient bien établies à Madrid, qu'elles se reposent, que la discipline y soit bien maintenue ; que l'on complète les approvisionnements : il n'y a pas autre chose à faire. Traitez bien le Roi, le prince des Asturies, tout le monde. Dites que vous ignorez tout et que vous m'attendez. Ce qui est arrivé à Aranjuez est fort heureux et la certitude que le Roi ne partira pas est très avantageuse. J'attends de vos nouvelles de Madrid. »

Sur l'avis de l'abdication de Charles IV et de l'arrestation du prince de la Paix, il ordonne le 27 mars au Grand-Duc de Berg d'empêcher qu'il ne soit fait aucun mal au Roi, à la Reine ou au prince de la Paix. « S'il est question de faire à celui-ci son procès, j'imagine qu'on me consultera. Dites à M. de Beauharnais que je désire qu'il intervienne et que cette affaire soit assoupie. » La lettre se termine ainsi : « Vous prétendez toujours que vous n'avez pas d'instructions. Cependant je ne cesse de vous en donner, quand je vous dis de tenir vos troupes reposées, de refaire vos vivres, de ne préjuger en rien la question. Il me semble que vous n'avez pas besoin de savoir autre chose... »

A l'heure même où Napoléon se refusait à soulever pour le Grand-Duc le voile qui couvrait ses desseins, il informait le roi Louis de Hollande de la révolution d'Aranjuez, de l'entrée de Murat à Madrid à la tête de 40 000 hommes, et offrait la couronne d'Espagne à son frère. « Certain, lui disait-il, qu'il n'aura la paix solide avec l'Angleterre qu'en donnant un grand mouvement au continent, » il a dû se résoudre, en présence de l'abdication de Charles IV, à donner pour successeur au prince espagnol un prince français, et c'est à son frère Louis qu'il a pensé. Il exprime l'intention de réunir la Hollande à la France. Il laisse entrevoir des combinaisons qui peuvent en quelques jours changer la face de deux royaumes. Il explique le mystère qu'il s'est imposé et l'importance du secret dont il fait une loi à son frère, n'initiant comme toujours à ses vues que ceux qui doivent les seconder et dans la mesure où leur concours devient nécessaire. Ce n'était encore qu'un projet, déclarait-il ; il était possible que tout fût fait dans

quinze jours ou que cela demandât plusieurs mois d'opérations. Louis avait à répondre catégoriquement s'il acceptait, en s'abstenant de mettre qui que ce fût dans la confidence, « car il fallait qu'une telle chose fût faite pour qu'on avouât y avoir pensé[1] ».

On sait que le roi de Hollande repoussa ce changement de couronne. L'Empereur, quand il le lui proposait, ignorait encore que Charles IV dût révoquer son abdication pour se mettre entre ses mains, lui, la Reine et leur inséparable ami, le prince de la Paix.

Murat n'était pour rien dans les journées d'Aranjuez, prologue inattendu du drame où allait sombrer la fortune de la famille royale. Il avait simplement suivi avec une ponctualité toute militaire les prescriptions assez énigmatiques de l'Empereur. La situation faite aux Bourbons d'Espagne n'était pas son ouvrage; ces princes s'y précipitaient d'eux-mêmes.



Nous touchons ici à un incident que les droits imprescriptibles de la justice et de la vérité font un devoir d'approfondir, et qui prouve à quel point des erreurs involontaires ou d'audacieuses supercheries peuvent facilement s'accréditer dans l'histoire.

Le Grand-Duc de Berg s'était avancé à grandes journées vers la capitale de l'Espagne, et les événements d'Aranjuez ne l'avaient pas empêché d'entrer à Madrid le 23 mars, conformément aux ordres formels qu'il avait reçus. L'Empereur était toujours resté muet sur le fond de ses projets. D'innombrables ressorts avaient été tendus, d'habiles combinaisons reliées entre elles, les instructions s'étaient multipliées, pour amener les troupes françaises à Madrid, lorsque la révolution d'Aranjuez était venue avancer la solution du plan auquel il rattachait de si vastes conséquences.

On voit se révéler dans les détails de cette période importante les traits les plus prononcés du caractère de Napoléon.

1. Lettre de l'Empereur au roi Louis de Hollande, 27 mars 1808. *(Correspondance générale de Napoléon Ier.)*

Jamais les efforts de son génie ne furent employés avec plus d'ensemble et de persévérance, et jamais efforts ne furent plus malheureux. Il y eut là pour lui un échec matériel et moral dont il ne put jamais se relever. La surprise qui lui livra tous les membres d'une famille régnante, en paix avec lui, et sa façon sommaire de disposer de leur couronne troublèrent profondément la conscience publique, tandis que l'énergie de la nation espagnole, en montrant que les armées impériales n'étaient pas invincibles, divisait des forces dont il n'eût eu que trop besoin dans sa lutte gigantesque contre la Russie.

Napoléon a reconnu courageusement la grande faute qu'il avait commise. On n'en rencontre pas moins des historiens, plus impérialistes que l'Empereur, décidés à le justifier malgré lui-même et à attribuer à un autre la cause première de ces revers. D'après ces historiens, mus par leur admiration pour un grand homme, impeccable à leurs yeux, c'est à Murat que remonterait l'irrémédiable discrédit dont fut frappée l'entreprise, c'est sur Murat que pèserait la responsabilité de nos malheurs dans la péninsule. Ils s'appuient pour l'établir sur une lettre que Napoléon aurait adressée au Grand-Duc de Berg le 29 mars 1808, et dans laquelle il blâme très vivement l'occupation trop hâtive de Madrid et les instructions données aux généraux.

La lettre fut publiée pour la première fois dans le *Mémoria de Sainte-Hélène*. Il nous est impossible de ne pas la replacer presque en entier sous les yeux du lecteur. Le *Mémorial*[1] la fait précéder du paragraphe suivant :

« Voici sur cette affaire d'Espagne une lettre de l'Empereur qui y jette plus de jour que ne sauraient le faire des volumes. Elle est admirable : les événements qui ont suivi la rendent un chef-d'œuvre. Elle fait voir la rapidité, le coup d'œil d'aigle avec lequel Napoléon jugeait les choses et les personnes. Malheureusement, elle montre aussi combien l'exécution des subalternes, la plupart du temps, détruisait les plus hautes conceptions, et sous ce rapport cette lettre demeure bien précieuse pour l'histoire. Sa date la rend prophétique.

1. Édition de 1823, tome IV, page 245.

L'EMPEREUR AU GRAND-DUC DE BERG

Le 29 mars 1808.

« Monsieur le Grand-Duc de Berg, je crains que vous ne me trompiez sur la situation de l'Espagne, et que vous ne vous trompiez vous-même. L'affaire du 20 mars a singulièrement compliqué les événements. Je reste donc dans une grande perplexité.

» Ne croyez pas que vous attaquiez une nation désarmée, et que vous n'ayez que des troupes à montrer pour soumettre l'Espagne. La révolution du 20 mars prouve qu'il y a de l'énergie chez les Espagnols. Vous avez affaire à un peuple neuf : il a tout le courage et il aura tout l'enthousiasme que l'on rencontre chez des hommes que n'ont point usés les passions politiques.

» L'aristocratie et le clergé sont les maîtres de l'Espagne. S'ils craignent pour leurs privilèges et pour leur existence, ils feront contre nous des levées en masse qui pourront éterniser la guerre. J'ai des partisans ; si je me présente en conquérant, je n'en aurai plus.

» Le prince de la Paix est détesté, parce qu'on l'accuse d'avoir livré l'Espagne à la France.

» Voilà le grief qui a servi à l'usurpation de Ferdinand. Le parti populaire est le plus faible.

» Le prince des Asturies n'a aucune des qualités qui sont nécessaires au chef d'une nation ; cela n'empêchera pas que, pour nous l'opposer, on en fasse un héros. Je ne veux pas que l'on use de violence envers les personnages de cette famille : il n'est jamais utile de se rendre odieux et d'enflammer les haines. L'Espagne a plus de cent mille hommes sous les armes, c'est plus qu'il n'en faut pour soutenir avec avantage une guerre intérieure. Divisés sur plusieurs points, ils peuvent servir de noyau au soulèvement total de la monarchie.

» Je vous présente l'ensemble des obstacles qui sont inévitables, il en est d'autres que vous sentirez.

» L'Angleterre ne laissera pas échapper cette occasion de multiplier nos embarras. Elle expédie journellement des avisos aux forces qu'elle tient sur les côtes du Portugal et dans la

Méditerranée; elle fait des enrôlements de Siciliens et de Portugais.

» La famille royale n'ayant pas quitté l'Espagne pour aller s'établir aux Indes, il n'y a qu'une révolution qui puisse changer l'état de ce pays. C'est peut-être celui de l'Europe qui y est le moins préparé. Les gens qui voient les vices monstrueux de ce gouvernement et l'anarchie qui a pris la place de l'autorité légale, font le plus petit nombre; le plus grand nombre profite de ces vices et de cette anarchie.

» Dans l'intérêt de mon Empire, je puis faire beaucoup de bien à l'Espagne. Quels sont les meilleurs moyens à prendre?

» Irai-je à Madrid? Exercerai-je l'acte d'un grand protectorat, en prononçant entre le père et le fils? Il me semble difficile de faire régner Charles IV : son gouvernement et son favori sont tellement dépopularisés, qu'ils ne se soutiendraient pas trois mois.

» Ferdinand est l'ennemi de la France, c'est pour cela qu'on l'a fait roi. Le placer sur le trône serait-il servir les factions qui, depuis vingt-cinq ans, veulent l'anéantissement de la France. Une alliance de famille serait un faible lien. La reine Élisabeth et d'autres princesses françaises ont péri misérablement lorsque l'on a pu les immoler impunément à d'atroces vengeances. Je pense qu'il ne faut rien précipiter, qu'il convient de prendre conseil des événements qui vont suivre... Il faudra fortifier les corps d'armée qui se tiendront sur les frontières de Portugal, et attendre...

» Je n'approuve pas le parti qu'a pris Votre Altesse Impériale de s'emparer aussi précipitamment de Madrid. Il fallait tenir l'armée à dix lieues de la capitale. Vous n'aviez pas l'assurance que le peuple et la magistrature allaient reconnaître Ferdinand sans contestation. Le prince de la Paix doit avoir dans les emplois publics des partisans; il y a d'ailleurs un mouvement d'habitude du vieux roi, qui pouvait produire des résultats. Votre entrée à Madrid, en inquiétant les Espagnols, a puissamment servi Ferdinand. J'ai donné ordre à Savary d'aller auprès du nouveau roi voir ce qui se passe. Il se concertera avec Votre Altesse Impériale. J'aviserai ultérieurement au parti qui sera à prendre; en attendant, voici ce que je juge convenable de vous prescrire :

génie altier qui changeait soudain la face des événements et ne procédait que de lui-même. On n'admet pas, dans un écrit signé d'un pareil nom, au sujet d'une entreprise méditée depuis si longtemps, cette absence de tout plan déterminé, de toute volonté, jusqu'au point de laisser le Grand-Duc maître de juger s'il y a lieu de reconnaître Ferdinand comme roi d'Espagne, quand deux jours auparavant il avait écrit au roi Louis de Hollande : « J'ai résolu de mettre un prince français sur le trône d'Espagne ». Jamais chef d'empire eût-il montré plus d'indécision et de versatilité ?

L'Empereur, d'après cette lettre, craint que Murat ne le trompe, il craint de s'être trompé lui-même sur la situation de la péninsule. Il craint l'énergie, l'enthousiasme du peuple espagnol ; il craint les ennemis du prince de la Paix ; il craint les partisans du prince des Asturies ; il craint l'armée espagnole ; il craint l'Angleterre ; il craint enfin la guerre au point de déclarer que si elle s'allumait tout serait perdu.

Avec l'esprit agité de tant de craintes, on se demande ce que Napoléon serait venu faire en Espagne. La réponse, il est vrai, ne se ferait pas attendre : « Ne laissez rien soupçonner du parti que je prendrai ; cela ne vous sera pas difficile, je n'en sais rien moi-même. » Un seul ordre positif est articulé : « L'armée évitera tout contact soit avec des corps espagnols, soit avec des détachements... Donnez vous-même l'indication des marches de mon armée pour la tenir à une distance de plusieurs lieues des corps espagnols. »

Qui reconnaîtrait l'Empereur Napoléon à de telles dispositions ? Il aurait donc voulu que les troupes françaises mesurassent leurs mouvements sur ceux des troupes espagnoles, de façon à s'en tenir éloignées et à se constituer, le cas échéant, dans un perpétuel état de recul ?

Et cette armée qui s'est, de par sa volonté, emparée de toutes les places fortes, qui a pénétré jusqu'au cœur du pays et occupe la capitale, ce n'est donc pas l'Empereur qui en a ordonné les opérations ? C'est Murat qui serait demeuré l'arbitre de la paix ou de la guerre ? « Ne croyez pas que vous attaquiez une nation désarmée. Je n'approuve pas la détermination que Votre Altesse a prise de s'emparer si précipitamment de Madrid... » Ainsi le Grand-Duc aurait attaqué sans

autorisation une puissance alliée de la France! Dans aucune circonstance Napoléon ne donna à ses généraux de tels pouvoirs.

L'Empereur aurait-il oublié que le 14 mars il avait écrit au Grand-Duc : « Si les Espagnols avaient plus de 20 000 hommes à Madrid vous vous feriez joindre par la première division et les cuirassiers du général Dupont... Je vous ai envoyé l'ordre de faire payer aux troupes tout l'arriéré *avant leur entrée à Madrid*[1]. »

Le 16 mars : « Le principal est *d'arriver à Madrid*, d'y reposer vos troupes, d'y refaire vos vivres. »

Le 19 mars : « Mon frère, je reçois votre lettre du 13 à huit heures du soir. Je suppose que vous recevrez cette lettre *à Madrid* où j'ai fort à cœur d'apprendre que mes troupes sont entrées paisiblement[2]. »

Le 23 mars : « Mon frère, je suppose que vous êtes arrivé aujourd'hui ou que vous arriverez demain *à Madrid*[3]. »

Le 25 mars : « Je suppose que vous êtes arrivé *à Madrid depuis avant-hier*. Dites publiquement que vos ordres sont de rafraîchir à Madrid et d'attendre l'Empereur; que vous êtes certain de ne pas sortir de Madrid que Sa Majesté ne soit arrivée[4]. »

Le 26 mars : « Mon frère, je reçois votre lettre du 19. Je ne conçois rien à vos craintes. Je n'ai à vous répéter que ce que je vous ai toujours dit: que mes troupes soient bien établies à Madrid, qu'elles se reposent. Je suppose que Tournon, mes pages, mes chevaux, un cuisinier arrivent à Madrid... J'attends de vos nouvelles de Madrid. »

Le 27 mars, — qu'on retienne cette date qui n'est antérieure que de quarante-huit heures à celle de la lettre dont Tournon aurait été porteur : — « Mon frère, je reçois votre lettre du 20 mars, par laquelle je vois que vous serez le 23 à Madrid[5]. Je ne dois donc pas tarder à recevoir de vos nouvelles de cette ville. Je ne puis que vous répéter ce que je vous ai déja mandé,

1. *Correspondance de Napoléon Ier*, tome XVI, p. 491.
2. *Ibid.*, p. 502.
3. *Ibid.*, p. 512.
4. *Ibid.*, p. 516.
5. Il avait écrit le même jour au roi de Hollande: « Le Grand-Duc de Berg a dû entrer le 23 mars, avec 40 000 hommes, à Madrid. »

de réunir les corps des généraux Moncey et Dupont, à Madrid... Vous pouvez placer du monde à l'Escurial; mais *vous devez faire voir toutes vos forces à Madrid*, surtout vos beaux régiments de cuirassiers... Maintenez à Madrid la police et le bon ordre, empêchez tout armement extraordinaire. Employez à tout cela M. de Beauharnais jusqu'à mon arrivée que vous devez déclarer imminente. »

Le 30 mars, au lendemain du jour où la lettre aurait été écrite : « Dans ces circonstances imprévues (il s'agissait des événements d'Aranjuez) j'approuve fort la conduite que vous avez tenue... »

Et le Grand-Duc de son côté répondait à l'Empereur :

Madrid, le 3 avril 1808.

« Sire, j'ai reçu ce matin, à quatre heures, la lettre de V. M. du 27. Elle a été pour moi un baume salutaire.

» Que je me trouve heureux de m'être renfermé dans la juste mesure où je me trouve et que V. M. semble me prescrire!... »

Madrid, le 4 avril.

« ...M. de Tournon est arrivé ce soir. Il aura trouvé le logement de V. M. tout préparé. »

Madrid, le 5 avril.

« ...J'ai reçu la lettre de V. M. du 30. Elle m'a rendu bien heureux puisqu'elle m'a apporté la certitude que ma conduite dans la circonstance la plus délicate où je me sois trouvé de ma vie, avait été approuvée par V. M... »

Ainsi, le 30, l'Empereur sanctionnait d'une approbation sans réserve ce qu'il eût improuvé la veille. Le 29, il ne connaissait pas d'ailleurs l'entrée de Murat à Madrid, puisque le courrier envoyé dans la nuit du 24 au 25 mars pour la lui notifier ne parvint que le 30 à sa destination. M. de Tournon arriva en effet le 4 avril à Madrid. Dans l'avis que le Grand-Duc en donne à l'Empereur est-il question de la dépêche dont le chambellan impérial aurait été chargé? De cette dépêche, en contradiction avec tous les ordres de l'Empereur,

de cette dépêche qui témoigne d'un pareil changement dans ses dispositions, Murat n'aurait pas accusé réception ? Lui si sensible aux moindres reproches, aux moindres critiques qui lui venaient de ce côté, il ne se fût pas abrité derrière les injonctions auxquelles il n'avait pas cessé d'obéir ? Il eût courbé la tête sans présenter une justification si facile ? En présence de ces instructions nouvelles, bien propres à le désorienter, il n'eût pas même demandé un éclaircissement indispensable ? Le silence de Murat eût été aussi incompréhensible que celui de l'Empereur qui, de Bordeaux, écrit au Grand-Duc : « ... Je reçois votre lettre du 30 à minuit, je vois que vous avez reçu celle du 27 mars. Celle du 30 et Savary qui doit arriver vous auront fait connaître mes intentions[1]... » — A la prétendue lettre du 29 pas une allusion, ni à ce moment ni à un autre, ne fût-ce que pour avertir Murat qu'il n'avait à en tenir aucun compte.

***

Nous avons dans les mains toutes les lettres écrites par l'Empereur au Grand-Duc de Berg pendant le séjour de ce dernier en Espagne. Est-il besoin de constater que la lettre du 29 mars ne figure pas parmi elles, pas plus que dans le registre-copie tenu fort minutieusement jour par jour dans le cabinet du Grand-Duc ? Elle ne figure pas davantage au dépôt des Archives où sa place eût été marquée au milieu de toutes les autres. Le grand recueil de la « Correspondance de Napoléon Ier publiée par ordre de Napoléon III » l'insère, il est vrai, mais avec une note spécifiant qu'on n'a pu en retrouver ni la minute, ni l'original, ni une copie authentique[2].

1. L'Empereur au Grand-Duc, 9 avril. — (*Correspondance* t. XVI, p. 571).

2. Cette note est ainsi conçue :

« Cette lettre, dont on n'a pu retrouver ni la minute ni l'original, ni une copie authentique, a été publiée pour la première fois dans le *Mémorial de Sainte-Hélène* (t. IV, p. 246 et suivantes, édit. de 1823). Depuis, elle a été encore donnée par M. de Montholon dans ses *Récits de la Captivité*, etc. (t. II, p. 451 et suivantes, édit. de 1847). Comme M. de Las Cases, M. de Montholon affirme en avoir reçu communication de l'Empereur Napoléon lui-même. L'authenticité de ce document a été admise par M. de Bausset (*Mémoires sur l'intérieur du Palais*, etc. t. Ier p. 151 et suivantes, édit. de 1827) ; par M. le duc de Rovigo (*Mémoires*, etc. t. III, p. 258 et suivantes, édit. de 1828); par M. Thibaudeau (*le Consulat et l'Empire*,

On se borne à la couvrir de l'autorité de Las Cases, de Montholon, de Bausset, de Rovigo, de Thibaudeau, de Thiers. C'est beaucoup ; est-ce assez pour prévaloir contre l'évidence?

Celui qui a imaginé une falsification si hardie aurait dû tout au moins s'assurer des formules dont usait Napoléon dans sa correspondance avec son beau-frère. La lettre débute ainsi : « Monsieur le Grand-Duc de Berg ». Or, jamais l'Empereur, depuis qu'il avait fait de Murat un prince souverain, n'employait vis-à-vis de lui d'autre qualification que celle de : « Mon Frère »[1]. Les cent et quelques lettres qu'il lui adresse en Espagne, et que nous possédons dans leur texte original, sont là pour l'attester. C'était un protocole invariable. Il en est de même de ces mots : « Votre Altesse Impériale » qui ne se rencontrent pas davantage sous la plume de Napoléon. S'il s'en sert, par hasard, une ou deux fois, c'est dans une acception de familiarité ou de badinage, comme dans ce post-scriptum autographe : « On dit que Votre Altesse est fâchée contre moi de ce que j'ai blâmé la rédaction d'un ordre du jour. Il faut que vous soyez bien enfant. Soyez donc raisonnable, j'ai bien assez d'embarras[2]. »

Mais il fallait démontrer que l'Empereur ne voulait pas la guerre et que Murat l'avait rendue inévitable. Il fallait pouvoir imputer au commandant des forces françaises les violences subies par la famille royale et dont il ne fut pas l'auteur. Il fallait, du moment qu'on l'invitait à ne pas songer à ses intérêts particuliers, laisser entendre qu'il avait convoité le trône d'Espagne et que cette ambition nous avait coûté fort cher, — comme si, à une pareille date, Murat, à peine arrivé depuis six jours à Madrid, ignorant le but réel de sa mission et inclinant à croire au mariage du prince des Asturies avec une princesse de la famille impériale, eût pu justifier par quelque manifestation ambitieuse la méfiance de Napoléon. Il

t. III, p. 336 et suivantes, édit. de 1835), et finalement par M. Thiers, à la suite d'un examen critique dont il est rendu compte dans l'*Histoire du Consulat et de l'Empire* (t. VIII, p. 543-547, et à la fin du volume, note spéciale, p. 671-679.) D'après M. Thiers, cette lettre du 29 mars n'a pas été envoyée. » — (*Correspondance de Napoléon Ier*, t. XVI, p. 530, note 1.)

1. L'Empereur traite Murat de : « Mon Cousin » depuis 1805 jusqu'en 1806, où toutes ses lettres, à partir du 15 août, commencent par « Mon Frère ».

2. Post-scriptum à la lettre de l'Empereur au Grand-Duc, 3 mai 1808.

fallait encore — qui s'y serait attendu? — en parlant d'une marche trop rapide prescrite par Murat au général Dupont, rattacher à ces mauvaises dispositions, ainsi que certains auteurs ne s'en sont pas fait faute, la capitulation de Baylen effectuée quatre mois plus tard, et alors que Murat avait depuis longtemps quitté l'Espagne!

Comment expliquer, maintenant, que la lettre ait été introduite dans *le Mémorial de Sainte-Hélène*? Il y a là un mystère qui n'a pas été éclairci. La pensée que l'Empereur aurait voulu après coup rejeter sur un autre la responsabilité de « la plus grande faute de son règne[1] », et cela avec une mauvaise foi d'autant plus cruelle que Murat ne pouvait plus se défendre, ne mérite pas qu'on s'y arrête. L'Empereur est au-dessus d'un pareil soupçon. *Le Mémorial* renferme vingt pages dictées par Napoléon sur l'invasion de l'Espagne; il n'y a pas dans ces vingt pages un grief précis articulé contre le Grand-Duc de Berg. On voit seulement qu'après avoir caractérisé ses propres erreurs, l'Empereur aurait ajouté : « Et puis, Murat m'a beaucoup gâté tout cela. » Sur quel point de la conduite de Murat a porté cette appréciation rigoureuse? *Le Mémorial* ne le dit pas.

Sans suspecter la bonne foi de l'écrivain dont la fidélité a popularisé le nom, dès qu'on tient pour apocryphe la lettre du 29 mars, la logique exige qu'on accueille avec la même incrédulité les paroles de l'Empereur dont le *Mémorial* l'accompagne et qui, sans liaison aucune avec les paragraphes précédents, ne sont que la préface et le passeport de l'écrit qu'on présentait. Il est avéré que le *Mémorial* fut rédigé en Allemagne et en France sur des notes déjà anciennes dont Las Cases confesse le désordre inévitable. Est-il interdit de penser qu'il a quelquefois confondu des traces laissées dans son esprit par ses lectures et ses conversations d'Europe, avec ses souvenirs de Sainte-Hélène? En regardant comme émané de l'Empereur un document si accusateur contre Murat, il aura sans doute attribué à l'auteur présumé quelques paroles amères contre celui auquel il le croyait adressé. Trop honnête

1. Thiers.

pour concevoir le soupçon d'un faux matériel, il a admiré ce qu'il imaginait venir de l'Empereur. Plus son héros se montrait, là, différent de lui-même, plus il cédait à des hésitations peu habituelles à sa nature, plus Las Cases était porté à lui faire un mérite d'une sagesse qui lui apparaissait comme la clairvoyance du génie.

Il nous semble superflu de discuter longuement les assertions du duc de Rovigo, de Bausset, de Montholon, de Thibaudeau, auxquels renvoie la Correspondance de Napoléon Ier, puisque ces auteurs ont écrit après Las Cases et que l'autorité du *Mémorial* a été pour eux d'un poids prépondérant.

Les *Mémoires de Rovigo*, « inexacts, confondus par sa propre correspondance »[1], se distinguent par l'inimitié dont il poursuivit Murat, même après la mort si émouvante et si tragique de l'ancien roi de Naples. Il joua sans doute un rôle très actif dans les affaires d'Espagne; il reçut les confidences de l'Empereur sur ses desseins les plus secrets; il fut le messager de ses instructions à Murat; il eut la mission de hâter le départ de Ferdinand VII et de surveiller son voyage à Bayonne, et pourtant dans son récit les erreurs et les contradictions sont assez fréquentes. Il écrit par exemple que le Grand-Duc de Berg entre à Madrid dans les premiers jours d'*avril*, et il use de la lettre du *Mémorial* pour reprocher au Grand-Duc d'avoir inquiété la nation et puissamment secondé les affaires de Ferdinand en entrant avec trop de précipitation en *mars* dans la capitale espagnole.

Bausset était préfet du palais et remplissait les fonctions de sa charge à Bayonne, ou plutôt au château de Marac, en 1808. Napoléon l'avait chargé de traduire la correspondance interceptée entre les princes espagnols et leurs agents, mais à l'époque qui nous occupe il n'était pas encore venu en Espagne. C'est la fausse lettre qui sert de base à son récit, Il a d'ailleurs commis des inexactitudes essentielles, quand il assure que l'Empereur souhaitait que la famille royale d'Espagne cherchât un asile dans les colonies; que Murat entra dans Madrid contre le gré de l'Empereur sur les excitations de la reine d'Espagne ; que l'Empereur, loin d'attirer le prince

1. Thiers, *Histoire du Consulat et de l'Empire*, tome VIII, p. 670.

des Asturies à Bayonne, aurait voulu que de Vitoria il gagnât le port du Passage pour s'enfuir en Amérique.

Thibaudeau a cité, a loué aussi la lettre sur la foi des auteurs auxquels il l'empruntait. Toutefois il laisse échapper la réflexion suivante : « Après une aussi admirable appréciation de l'état de la péninsule qui restera toujours comme un monument très remarquable de la pénétration et de la sagesse de Napoléon, on s'étonnera de ce qu'il parut ensuite oublier les règles de conduite qu'il avait tracées à son lieutenant. » On s'étonnerait à moins.

Quant à Montholon, il transcrit la lettre dans ses *Récits de la Captivité*, comme la tenant de l'Empereur, mais il ne la fait précéder ni ne la fait suivre d'aucun commentaire. On devine qu'il n'en savait pas plus long. N'est-ce pas dans le *Memorial de Sainte-Hélène* qu'il en avait appris autant?

Au nombre des historiens convaincus de l'authenticité de la lettre, il faut placer Thiers « qui s'est donné, dit-il, pour arriver à la vérité, des peines que les auteurs ne prennent pas communément[1], » mais qui n'en aboutit pas moins à une conclusion plus ingénieuse que probante. Tout en reconnaissant « qu'on tirerait de cette lettre une fausse induction si on voulait en profiter pour exonérer Napoléon de la responsabilité des événements d'Espagne et la rejeter sur Murat, » Thiers la juge « si admirable de pensée et de langage qu'il ne doute pas qu'elle ne soit de Napoléon lui-même, bien qu'il ait eu des raisons de douter de cette authenticité, tellement graves, qu'il ne sait pas si aux yeux des vrais critiques il parviendra à les détruire ».

Les contradictions qu'il y souligne « entre tout ce qui précède et tout ce qui suit » ne sont, selon lui, « qu'une inconséquence d'un moment, inconséquence très ordinaire, car il arrive aux plus grands esprits, aux plus grands caractères, de varier avant de se résoudre ». Il est contraint de supposer que l'Empereur, impressionné par les rapports que lui aurait faits verbalement M. de Tournon sur la situation de l'Espagne, entre deux voyages précipités de l'émissaire impérial de Burgos à Paris, et de Paris à Madrid, et inquiet de se trouver

1. *Histoire du Consulat et de l'Empire*, note du liv. XXX, t. VIII, p. 547, 671.

depuis l'avant-veille sans nouvelles du Grand-Duc, cessa de vouloir un moment ce qu'il avait voulu jusque-là; puis que, rassuré par l'entrée paisible de l'armée française à Madrid, il reprit à M. de Tournon le pli dont il l'avait chargé, ou fit courir après lui en lui défendant de le remettre.

Malheureusement, pour une telle argumentation, l'histoire ne se paie pas de suppositions, et celle-ci se heurterait toujours à des objections capitales. Que l'Empereur, sous le coup des événements, ait pu modifier ses projets, il n'y aurait eu là rien d'impossible; mais que cette modification l'ait conduit à mettre Murat en cause, à lui reprocher l'entrée à Madrid qu'il lui avait formellement prescrite la veille et dont il le félicitait le lendemain, voilà ce que le simple bon sens se refuse à accepter. Ce n'eût plus été seulement, on en conviendra, « varier avant de se résoudre ». L'Empereur, malgré sa puissance, ne pouvait rien contre ce qui avait été. Se serait-il exposé à une protestation qui eût donné à ce point barre sur lui à son lieutenant? N'est-il pas plus naturel de penser que l'auteur de la lettre n'avait jamais lu la correspondance échangée entre Napoléon et le Grand-Duc de Berg?

Ce qui a beaucoup contribué à augmenter la confiance de Thiers dans l'authenticité du document, c'est le paragraphe relatif aux instructions envoyées par Murat au général Dupont, « instructions qui mériteraient bien le blâme de Napoléon, car en portant trop vite le général Dupont en avant, Murat laissait les derrières de l'armée en proie aux tentatives du général espagnol Taranco, rappelé du Portugal par les ordres du prince de la Paix. Les falsificateurs, poursuit Thiers, ne pouvaient savoir ce détail qui ne peut être connu que lorsqu'on a lu les ordres militaires de Napoléon ». Ces ordres militaires n'étaient pas demeurés secrets pour tout le monde. Si Thiers les a connus, d'autres n'avaient-ils pu les connaître dans l'entourage, dans l'état-major du général Dupont? Pour ce qui est des instructions elles-mêmes, il est inadmissible que Napoléon les ait désapprouvées, car toutes celles que recevaient ses généraux en Espagne provenaient de lui seul; Murat se bornait à les transmettre à ceux qu'elles concernaient. Le corps d'armée du général Dupont n'était pas traité différemment. On en sera convaincu par les passages des lettres

de Napoléon et de Murat relatifs à la marche du général Dupont.

L'Empereur charge Murat, le 2 mars, d'ordonner au maréchal Moncey et au général Dupont de se tenir prêts à partir du 12 au 15 mars, le premier occupant Valladolid, le second échelonnant ses troupes « sur la route de Burgos à Aranda avec quelques jours de vivres et huit ou dix jours de biscuit... »

Le 7 mars, il écrit à Murat : « Activez tous les mouvements des corps des généraux Moncey et Dupont, de manière que le maréchal Moncey puisse le plus tôt possible s'emparer des montagnes qui séparent Burgos de Madrid. »

Le Grand-Duc n'est pas moins explicite. Il répond à l'Empereur le 10 mars, de Vitoria, qu'il lui fera connaître les mouvements de Dupont dès que lui-même en aura connaissance. Le 16 mars, d'Aranda, il l'avise que conformément aux ordres de l'Empereur, le corps entier de Moncey va occuper Somo-Sierra et que les deux premières divisions de Dupont seront le 19 à Guadarrama. C'est l'occupation prescrite par Napoléon « des montagnes qui séparent Burgos de Madrid ».

Le 25 mars, Murat écrit de Madrid : « Je viens de faire venir sous Madrid la première division d'infanterie du général Dupont. J'y ferai venir tout son corps d'armée pour avoir la facilité de faire occuper par une division du maréchal Moncey Aranjuez et peut-être même Tolède, mais j'attendrai, avant de prendre ce dernier parti, des ordres de V. M... »

Murat demande donc à l'Empereur s'il faut pousser les troupes de Dupont au sud de Madrid, vers les villes du Tage. Deux mois après, le 20 mai, il attend toujours et il sollicite « avec impatience » des instructions précises. Le 22 mai, il écrit qu'il a fait partir Dupont « ainsi que V. M. l'ordonne ».

Enfin la preuve que, là encore, le Grand-Duc suivait exactement les intentions de Napoléon, se trouve dans cette phrase d'une lettre qu'il adresse à l'Empereur le 23 mai : « Je reçois les quatre lettres de V. M. du 19. Tous les ordres de mouvement pour le corps du général Dupont étaient déjà donnés, et je n'y changerai rien, puisqu'ils sont absolument conformes aux instructions de V. M. »

Ces citations ne sont pas les seules que nous pourrions faire; nous croyons inutile de les étendre davantage. Le paragraphe de Thiers qui vise les instructions données par Murat au général Dupont ne semblera donc pas décisif. N'en serait-il pas ici comme de l'entrée à Madrid soit-disant blâmée par l'Empereur et imputée au Grand-Duc de Berg?

Nous voulions nous borner à discuter le témoignage des historiens citée par la Correspondance générale de Napoléon Ier, lorsque la réédition des *Mémoires du Baron de Meneval*, secrétaire du Portefeuille de Napoléon, premier Consul et Empereur [1], est venue fournir à notre argumentation un élément nouveau. Meneval était pendant les événements d'Espagne, à Paris comme à Bayonne, auprès de Napoléon; il jouissait de sa confiance entière et avait la charge de toute sa correspondance. Certes, si quelqu'un avait le droit de prendre pour épigraphe de l'un de ses ouvrages : « la vérité, rien que la vérité [2] », c'était bien ce type accompli de droiture et de sincérité que nous ne saurions nommer nous-même sans un filial respect, « cet homme doux, sage, incorruptible, dont Napoléon ne pouvait jamais se passer parce qu'il lui dictait ses lettres les plus secrètes [3]. »

Meneval admet que la lettre du 29 mars présente des irrégularités matérielles. Il remarque que Napoléon ne se servait pas des termes : « Mon ministre des Affaires étrangères », employés seulement depuis la Restauration, mais bien de ceux-ci : « Mon ministre des Relations extérieures ». Il remarque encore que la lettre était datée de Paris alors que l'Empereur était à Saint-Cloud, où il séjourna du 22 mars jusqu'au 2 avril, et qu'il datait toujours ses lettres de Saint-Cloud lorsqu'il y résidait.

On s'explique mal, après ces constatations, que le Secrétaire du Portefeuille impérial conclue comme Thiers que la dépêche, si elle ne fut pas envoyée, a tous les caractères de l'authenticité. « Toutes les suppositions qu'on pourra faire, ajoute-t-il, ne parviendront malheureusement pas à donner la

1. E. Dentu, 1884.

2. *Napoléon et Marie-Louise*, Souvenir historique, Amyot, 1843.

3. Thiers.

clef de cette énigme historique, et la lettre de l'Empereur à son beau-frère Murat reste, malgré toute investigation, enveloppée d'un mystère dont l'auteur du *Mémorial de Sainte-Hélène* n'a pas soulevé le voile. »

Comment le consciencieux écrivain n'a-t-il pas tiré de lui-même la lumière qu'il cherchait? Comment, dans l'instruction de cette étrange affaire, n'a-t-il pas été édifié par sa propre déposition, lui qui avait écrit sous la dictée de Napoléon toutes les lettres adressées alors au Grand-Duc de Berg — elles sont toutes de sa main — et qui était bien obligé de convenir que la lettre problématique du 29 mars, il ne l'avait pas connue?

C'en est assez, c'en est trop peut-être, sur un incident qu'il importait de dégager de ses obscurités. Mosbourg, le fidèle ministre de Murat, n'était plus, quand parut l'*Histoire du Consulat et de l'Empire*. S'il eût vécu, c'est à Thiers, et non à Norvins, qu'il aurait adressé une lettre insérée dans le journal *le Courrier français* du 25 janvier 1836, et dont nous détachons, en terminant, ce court extrait :

« Je prouverai qu'une volumineuse lettre au Grand-Duc de Berg, attribuée à l'Empereur Napoléon, est une pièce apocryphe, portant d'elle-même plusieurs preuves manifestes de sa fausseté, contraire en tout aux ordres officiels de l'Empereur, indigne également de son caractère et de son génie, imaginée sans doute pour donner une base à des accusations injustes contre Murat, ou pour exercer la sagacité des historiens. »

N'est-il pas permis de croire que la preuve est faite?

J. MURAT

POÉSIES

I

LES LAMPES

Elles veillent.
                    Dans l'ombre, une à une allumées,
Parmi les brumes du soir proche, et les fumées,
Et la houle des ciels fauves et rougissants
Où l'âme vagabonde, éprise de merveilles,
S'embarque sur des flots de mystère et de sang,
Bienveillantes, silencieuses, elles veillent.

Lampes douces, lueurs pensives dans la nuit,
Vous êtes, quand le vent pleure aux échos funèbres,
Les phares d'or de mes océans de ténèbres,
Devant qui les terreurs et les haines s'enfuient;
Vous êtes le refuge où l'espoir va renaître,
Le havre enfin ouvert au bateau démâté...
Et mon rêve se heurte à toutes les fenêtres
Que vous illuminez d'un reflet de bonté.

Je sais pourtant, lampes fidèles et discrètes,
Quels deuils, quelles douleurs vous signalez parfois
Au passant, étonné quand il lève la tête
Des ombres traversant soudain les carreaux froids.

Gestes falots! fronts las, épuisés d'insomnie!
Doigts anxieux crispés sur les rideaux froissés!
Chambres tièdes sur qui la mort vient de passer,
Et l'épouvante des nocturnes agonies!
Et c'est aussi, tandis que les tisons noircis
S'affaissent, le labeur décevant et farouche,
La main roidie, et l'amertume de la bouche,
Et le cœur lâche, et le corps lâche; et c'est aussi,
Front aux vitres, l'oreille aux aguets, haletante,
Les yeux fixés depuis le soir sur le détour
De la rue, et comptant les heures, jusqu'au jour,
Monotone, obstinée, immobile, — l'attente.

Oh! l'œil clair, vigilant, des lampes dans la nuit!

Le vent froid du matin se lève par rafales,
La rue est plus déserte, et la nue est plus pâle,
Et toujours, rougissant un peu, lointain, il luit...

Et je me sens moins seul dans cette solitude
Où le silence bat comme un cœur inquiet :
Lampe de deuil, lampe d'amour, lampe d'étude,
Je comprends leur langage et leur conseil muet.
A l'heure où dans l'effroi de la ville endormie
Il semble que la vie ait cessé pour jamais,
Elles disent l'effort durable, et que la vie
Persiste, vers l'éveil des avrils et des mais!
Elles disent la vie acharnée, elles vivent
Elles-mêmes, là-bas, sans sommeil, comme moi;
Nos regards dans la nuit se croisent; fugitives
Des ombres tremblent sur leur rêve; — et chaque fois
Que vers l'aube, aux carreaux jaunes meurt une flamme,
Tressaillant, je crois voir soudain s'éteindre une âme.

II

LILAS

L'âme des lilas agonise
Aux rayons lents du soleil las...

Est-ce l'angélus, est-ce un glas
Qui prie et qui pleure là-bas ?
La brise palpite et se brise
Aux cordes d'or du soleil las ;
L'âme des lilas agonise...

Lilas blancs, purs comme des lis,
Comme des lis grêles et frêles,
Et vous surtout, lilas pâlis
Qui tremblez au vent d'un coup d'aile...
Et vous surtout, lilas pâlis !

Étiez-vous bleus ? Étiez-vous roses ?
Éclos des larmes du matin,
Vous fûtes le rêve incertain,
L'amour qui se cache et qui n'ose,
L'espoir fragile qui se pose
Et chancelle aux rameaux touffus,
L'aurore du jour qui va naître,
Le bonheur entrevu, peut-être,
Vous fûtes... et vous n'êtes plus !
Pâmés au souffle de la brise
Qui baise vos fleurons flétris,
Vous êtes morts d'avoir fleuri.

Comme une corde qui se brise,
Les rayons lents du soleil las
Pleurent au souffle de la brise...
L'âme des lilas agonise !

III

LA MAISON CLOSE

Dans la plaine perfide et sombre, près du fleuve
Où le soir, aux lueurs sanglantes du couchant,
Les grands bœufs roux qui pas à pas rentrent des champs
Trempent leurs lourds fanons et longuement s'abreuvent,

Solitaire, attentive au murmure de l'eau,
Muette sous les floraisons et les feuillages
Des lierres poussiéreux et des roses sauvages,
— Je me souviens de la maison aux volets clos.

Un jardin l'entourait, fermé d'une haie vive,
Où croissaient au hasard mauves et groseillers;
A la grille branlante un cadenas rouillé
Grinçait, aux vents soudains qui soufflaient de la rive.

Parfois, dans la torpeur brûlante de midi,
Un vagabond à l'ombre s'asseyait sur l'herbe;
Mais de loin, les faucheurs couchés contre les gerbes
Lui faisaient signe, connaissant le lieu maudit.

La pelouse, noyant le sable des allées,
Montait comme une mer aux murs de la maison
Et charriait, selon le retour des saisons,
Des fleurs champêtres ou des feuilles envolées.

Et derrière la grille aux barreaux vermoulus,
Chaque automne, les fruits tombaient dans l'herbe haute,
Depuis qu'étaient partis les mystérieux hôtes,
Un jour que les vieillards ne se rappelaient plus.

Les marches du perron verdissaient, jamais sèches,
Entre les deux griffons de faïence accroupis;
La pluie avait rongé par plaques le crépi,
Et dans le toit d'ardoise ouvert de larges brèches.

Et le silence tressaillant au moindre bruit
Semblait se souvenir de terreurs anciennes;
Un enfant racontait qu'aux fentes des persiennes
Il avait vu trembler des lumières, la nuit.



Or j'aimais la maison silencieuse et morte
Pour son silence et son mystère plein d'effroi.

Mes yeux l'interrogeaient dans l'ombre, et bien des fois
Mes doigts s'étaient posés, inquiets, sur la porte.

Et seul, avidement, j'épiais le secret
Gardé par ces murs gris et ces fenêtres closes,
Et j'évoquais en frissonnant toutes les choses
Qu'à la veillée, à mots craintifs, on murmurait.

Oh! les nuits, les nuits noires d'attente et de doute!...
Les chiens se répondaient de hameaux en hameaux,
Les oiseaux lents ramaient l'air mat, et des ormeaux
La brume s'égouttait sur mon front goutte à goutte.

Il faisait froid. J'imaginais entendre au loin
Des foules s'avancer pas à pas dans la plaine...
Et c'était mon sang qui battait, et mon haleine,
Et le grésillement des grillons dans les foins.

Comme une flamme près de s'éteindre, qu'attise
Et que ravive un souffle on ne sait d'où venu,
Ma peur s'enhardissait au vent de l'inconnu
Qui soufflait sur mon cœur vaincu par la hantise.



Peur du mystère! Effroi des nuits! Charme affolant
De l'ombre, où le péril invisible s'embusque!
Présences qu'on devine à des froissements brusques,
Et qui trompent la quête ivre des doigts tremblants!

Ah! pourquoi s'obstiner? pourquoi vouloir connaître?
Le voile déchiré, que saurons-nous de plus?
Et le mot de l'énigme a-t-il jamais valu
L'angoisse et la terreur avide du *peut-être*?

Nuages d'or tendus sur l'abîme, horizons
D'ombre et de soir vers qui nos songes appareillent,
Océans ignorés où des voiles s'éveillent,
Jardins muets, fenêtres closes des maisons,

Ah ! loin de nous, parmi la brume, et les fumées
Des couchants, loin de nous, gardez votre secret !
Chaque rêve déçu laisse à l'âme un regret,
Chaque étoile au zénith meurt de s'être allumée.



Un soir, enfin, la porte a cédé sous ma main,
Et mon pas hésitant a sonné sur les dalles,
Et, le cœur assouvi déjà, de salle en salle,
J'ai tenté les effrois enfuis, jusqu'au matin.

Incrédule, frileux, sans espoirs et sans craintes,
J'ai voulu défier les périls inconnus :
Le silence dormait sous les hauts plafonds nus ;
Seuls, les tarets furtifs rongeaient le bois des plinthes.

Les ténèbres pendaient aux angles, par lambeaux,
Et s'aggravaient au lac des glaces sans mémoire :
Je tressaillais parfois, croyant en leur eau noire
Voir des spectres surgir au reflet du flambeau.

Émois vite apaisés, inutiles alertes !...
Les fantômes rêvés, dès que mes yeux brûlants
Les fixaient, se fondaient aux miroirs somnolents,
Et mes songes peuplaient seuls la maison déserte.

Prestige, en un moment, pour toujours effacé !
Songes menteurs, bouches muettes, flammes mortes,
Mirages défaillants qu'une rafale emporte,
Rêves d'enfants, ô maisons closes du passé !...

Parmi l'ombre, l'oubli calme semblait descendre.
Un souffle souleva les cendres du foyer :
— Et j'ai cru voir alors mon rêve tournoyer
Et s'envoler, froid et blanchi, parmi les cendres.

AMÉDÉE ROUQUÈS

LES PRIMES

A LA MARINE MARCHANDE

Les théoriciens pessimistes ne manquent pas qui prétendent découvrir dans la vie des nations européennes des symptômes de sénilité, des menaces de décrépitude. On nous montre, surgissant aux confins de l'Extrême-Orient, les masses confuses des conquérants de l'avenir ; on prédit le déplacement fatal du marché industriel et commercial. Or il semble que jamais l'Europe, rajeunie par l'esprit de conquête, n'ait fait preuve d'une plus grande expansion de ses forces. Elle cherche des débouchés commerciaux jusque dans les contrées naguère mystérieuses, — des débouchés, disons-nous, et non pas seulement la gloire militaire, l'extension territoriale. Elle veut des acheteurs plus encore que des sujets. Et si les Hindous et les Japonais menacent de devenir les rivaux de l'Europe, c'est elle qui a prétendu, avec quelque imprudence, faire de ces travailleurs à bon marché les collaborateurs de sa fortune.

La France obéit à cette impulsion qui jette hommes et capitaux au delà des mers. Peut-être s'est-elle laissé devancer, peut-être surtout se préoccupe-t-elle plutôt de sa mission civilisatrice et de la grandeur nationale que des résultats écono-

miques de la conquête. Mais la politique coloniale s'impose : la population française cesse d'augmenter parce qu'elle ne connaît pas les ressources de l'expatriation ; la production industrielle devient excessive pour les besoins de la métropole ; nos rivaux se multiplient et se hâtent.

Si elle crée des colonies, la France doit entretenir avec elles des relations directes, fréquentes, ne pas demeurer tributaire des marines étrangères, rendre françaises les voies qui conduisent à ses possessions. L'honneur et la sécurité commandent de constituer une flotte commerciale puissante qui relie nos centres d'influence et jalonne les mers avec notre pavillon.

Pendant trop longtemps, on a oublié qu'un pays qui développe 2 900 kilomètres de côtes doit demander à la mer une large part de sa prospérité. On a négligé cette source de richesses qu'est l'industrie des transports et des constructions maritimes. On a laissé sans emploi suffisant l'activité de nos 158 153 inscrits maritimes [1].

Cependant ces inscrits que réclame la défense nationale, c'est le cabotage, le long cours qui les forme et les prépare à constituer de vaillants équipages. Ces chantiers, qui pour la construction d'une coque de navire de tonnage moyen emploient 3000 journées d'ouvriers et pourraient offrir du travail à tant de victimes du chômage, sont la ressource suprême de notre marine pour le jour où il deviendrait nécessaire de compléter nos forces navales. Déjà la construction de nombreux croiseurs est confiée à l'industrie privée : si ces chantiers périclitent, la réfection rapide de la flotte de guerre devient impossible. Ainsi la marine marchande est l'auxiliaire nécessaire de la marine de guerre : elle lui fournit les matelots et les constructeurs ; nous verrons plus loin qu'elle doit lui fournir aussi les transports.

La marine marchande, parce qu'elle assure la défense des intérêts nationaux et contribue largement à la fortune publique, est une des forces organiques du pays. Sa dispari-

1. Ces 158 153 inscrits maritimes ne fournissent que 48 810 hommes à la petite pêche, 9 255 à la grande pêche, 5 165 au petit cabotage, 1 431 au grand cabotage, 3 763 au long cours, 14 582 à la navigation à vapeur (nous ne comptons pas les 7 353 mécaniciens et chauffeurs qui ne sont pas à proprement parler des marins). Donc sur près de 160 000 inscrits, 82 306 matelots seulement trouvent à s'employer en dehors du service de la flotte.

tion, coïncidant avec la création d'un empire colonial, serait un péril grave. Mais pour que les transports maritimes prennent le développement qu'exigent les circonstances actuelles, il faut qu'ils offrent aux capitaux engagés une rémunération suffisante. Or, il n'en va pas ainsi. L'état d'infériorité de notre marine commerciale vis-à-vis de la plupart des marines étrangères est un fait indiscutable : les causes de cette infériorité apparaissent évidentes. Ce n'est pas l'énergie, l'esprit d'entreprise, comme on le dit trop souvent, qui fait défaut à nos armateurs, mais les moyens matériels pour soutenir la concurrence : la construction navale française coûte au moins 60 à 80 p. 100 plus cher que la construction anglaise, le salaire des équipages français est plus élevé que celui des équipages malais, hindous, japonais, recrutés par certains armateurs étrangers[1]. Nous approuvons toute mesure de protection pour nos matelots, mais il faut bien reconnaître que les conditions de la concurrence ne sont pas égales pour notre armement. L'Anglais, par exemple, qui a toute liberté d'embarquer des marins de toute nationalité, a la faculté de licencier son équipage en touchant au port étranger lorsqu'il n'y trouve pas d'emploi immédiat, et de ne le reconstituer qu'au départ; le capitaine français doit conserver le sien pendant toute la durée du voyage, quand bien même un chômage de plusieurs mois nécessité par des avaries ou toute autre cause rendrait inutile cet équipage.

Bref, pour des motifs multiples, l'armement français doit

1. Tout récemment encore, en vertu de l'acte de navigation du 21 septembre 1793, nos équipages devaient être pour les *trois quarts au moins*, composés de Français. Cette obligation imposait à notre cabotage colonial une charge si lourde qu'il succomba. Depuis vingt ans, tout le cabotage de l'Indo-Chine, par exemple est aux mains d'armateurs étrangers. Lors de la discussion parlementaire du 18 janvier 1893, M. Le Myre de Vilers produisit cette statistique : « En 1891, il est sorti du port de Saïgon 300 000 tonnes, qui se répartissent ainsi : 142 navires anglais, 101 allemands, 21 espagnols, 10 hollandais, 1 italien, 1 danois, *français : néant!* En 1892, pour l'exportation de 800 000 tonnes, le pavillon français ne figure même pas. » L'amiral Rieunier, ministre de la marine, fit alors à M. Le Myre de Vilers la promesse que vient de tenir l'amiral Besnard. En effet, un décret ministériel, en date du mois de juin 1896, permet à nos caboteurs qui naviguent dans les mers tropicales de recruter des équipages étrangers. Il y a là une nécessité créée par la concurrence. Du moins, avec le nouveau régime, le cabotage colonial deviendra possible pour l'armement français, et nos capitaines trouveront des commandements à exercer; nos matelots n'y perdront rien, puisque les maisons françaises avaient dû renoncer à ce genre de cabotage.

supporter des charges très lourdes; il ne peut soutenir avec ses seules forces la lutte contre de puissants rivaux : à l'insuffisance des moyens naturels dont il dispose il faut donc suppléer par des moyens artificiels, — par un régime protecteur.

*
* *

Aujourd'hui, le protectionnisme n'est plus pour effrayer : quelles que soient les préférences théoriques de chacun, on est d'accord pour venir en aide à celles de nos industries qui sont le plus gravement menacées. Vraiment, on serait mal venu à invoquer les principes du libre échange contre la marine marchande alors que 720 articles du tarif général des douanes témoignent de la protection accordée à l'agriculture et à l'industrie. De notre régime économique actuel, on peut conclure que toutes les industries nécessaires ont besoin d'être protégées et qu'en fait elles sont toutes protégées. La marine marchande, élément essentiel de notre vie nationale, a droit, elle aussi, à être défendue.

Nous ne demandons pas le retour à une législation surannée, mais il convient de rappeler la prospérité de jadis et les causes qui la déterminèrent.

Avant 1860 et 1866, la marine marchande française était protégée par des mesures législatives qui favorisaient : 1° *l'armement* proprement dit, ou la marine; 2° *le commerce maritime*, ou la navigation. L'armement était défendu par la surtaxe de pavillons, par le droit de tonnage (4 fr. 50) sur les navires étrangers ; — le commerce maritime, par : *a)* la surtaxe d'entrepôt frappant les marchandises qui sortaient des entrepôts européens, c'est-à-dire qui n'étaient pas importées directement des pays producteurs (cette surtaxe, en créant un *marché français*, favorisait la navigation d'importation directe) ; — *b)* par le *drawback*[1] réservé aux sucres coloniaux français et qui était refusé même aux sucres français indigènes ; — *(c* par la détaxe de distance pour provenance d'au delà des caps.

Ce régime, qui continuait la tradition de l'acte de navigation de 1793, porta notre commerce maritime au plus haut degré

1. Le *drawback* — appelé aujourd'hui admission temporaire — accordait la restitution des droits à certains produits lorsqu'ils étaient réexportés hors de France.

de prospérité : la marine marchande, en 1866, représentait 1 100 000 tonnes, chiffre que nous n'avons jamais atteint depuis[1]. Les admissions annuelles de capitaines au long cours s'élevaient à une moyenne de trois cents[2], — en 1890, elles tombaient à *trente-sept !* Mais si les surtaxes favorisaient la marine, elles gênaient l'approvisionnement de l'industrie. Le prix du fret français était plus élevé que celui demandé par les navires étrangers, — plus élevé du chiffre même que représentait l'ensemble des avantages dont jouissait notre pavillon. Non seulement les matières premières arrivaient en France grevées par un transport dispendieux, mais encore les produits manufacturés par nos fabricants payaient trop cher pour être exportés : ainsi, entraves à l'importation, entraves à l'exportation, diminution de travail pour l'industrie.

Les réclamations furent vives. On devait abaisser le taux du fret. Le tort des économistes qui conseillèrent l'Empereur fut de vouloir substituer à des réformes partielles un système absolu ; leur intransigeance dogmatique n'envisagea que quelques aspects de la question, et n'hésita pas à payer la prospérité hypothétique de l'industrie par la ruine certaine de la marine. Il fallait une réforme, on fit une révolution économique. Un armateur anglais, M. Lindsay, délégué par la Chambre des communes et disciple de Cobden, exerça dans certains milieux une influence intéressée dont profita… l'Angleterre.

Le système libre échangiste est établi en 1860. Les traités de commerce conclus avec l'Angleterre et quelques autres nations, et plusieurs décrets promulgués de 1860 à 1869 suppriment un à un tous les avantages consentis à la marine[3]. Et cependant subsistent toutes les charges spéciales à la marine marchande française, charges qui résultent de l'inscription maritime et, d'une façon générale, de la subordination de notre marine marchande aux intérêts et aux convenances

1. L'Angleterre n'avait alors que cinq millions de tonnes.

2. Il est vrai qu'à cette époque, les navires étant beaucoup plus petits qu'aujourd'hui, un plus grand nombre de capitaines était nécessaire ; cependant l'écart que nous signalons entre les chiffres des admissions est frappant par son énormité.

3. La surtaxe de pavillon pour les guanos, grains, laines d'Australie, charbons, minerais, cokes et jutes disparait dans les traités de 1861. Le décret de 1861 étend le bénéfice du drawback à tous les sucres étrangers. Le décret de 1866 achève la suppression de la surtaxe de pavillon et du droit de tonnage de 4 fr. 50.

de la marine militaire. En échange de si durs sacrifices, on n'accorde aux armateurs qu'une faveur : la faculté d'introduire en franchise (moyennant un simple droit de statistique de deux francs par tonne de jauge) les navires construits à l'étranger. On donne à l'armateur l'outil à bon marché, mais on lui refuse l'émancipation nécessaire pour qu'il puisse faire un emploi rémunérateur de cet outil. Double impéritie, car on ruine ainsi l'industrie des constructions navales, et l'on n'empêche pas la marine de péricliter.

En effet, sous le coup d'un pareil régime, la marine a succombé : en 1881, le tonnage de 900 000 tonnes ne représentait plus qu'une flotte démodée, presque hors d'usage, composée de vieux navires en bois — de « vieux sabots », selon l'expression pittoresque d'un ministre de la marine. Les quelques armateurs qui luttèrent courageusement, achetèrent leurs navires à l'étranger : les chantiers français auraient tous disparu, sauf ceux des lignes subventionnées, s'ils n'avaient été soutenus par quelques commandes de l'État.

Effrayé par de tels résultats, le gouvernement ordonna dès 1870 une première enquête qui fut interrompue par la guerre. On essaya en 1872 de rétablir la surtaxe sur le tiers-pavillon[1]. La surtaxe sur tous les pavillons étrangers était impossible, car notre marine eût été frappée dans les ports étrangers par des taxes analogues et elle eût plus perdu que gagné à cet échange de mauvais procédés internationaux ; d'ailleurs, on se trouvait lié par des traités de commerce. Après un essai d'une année, on dut renoncer même à imposer le tiers-pavillon. Cependant tel était le besoin de protection que la loi de 1872 fit, en peu de mois, remonter le tonnage français de 100 000 tonnes.

Quelques congrès[2], certains journaux tentent actuellement de créer un mouvement en faveur du rétablissement de la taxe sur le tiers-pavillon : cette solution nous paraît théoriquement inadmissible et pratiquement peu efficace. Ne voit-on pas quelle entrave serait apportée au commerce,

1. On appelle *tiers-pavillon* le navire non français qui navigue entre un port étranger à sa nationalité et un port français, par exemple un norvégien qui transite entre Calcutta et Marseille.

2. Le dernier de ces congrès s'est tenu à Saint-Nazaire, au mois de juin 1896.

si le négociant demeurait exposé à surpayer une marchandise coloniale parce que, seul, un tiers-pavillon se sera trouvé au port étranger, disponible pour le transport de la marchandise? Comment calculer dans les marchés cet aléa de la surtaxe, et quels prix établir quand la même marchandise représentera une valeur différente selon qu'elle aura été transportée sous tel ou tel pavillon? Surtaxer le tiers pavillon, c'est détourner le commerce d'importation vers des ports étrangers voisins de la France, Gênes, Anvers, qui nous font déjà une si rude concurrence. Enfin le tiers-pavillon n'est pas un concurrent aussi redoutable qu'on le croit généralement; il ne nous nuit guère que dans le commerce avec les Antilles où nos petits voiliers se trouvent en concurrence avec leurs similaires italiens, norvégiens et suédois. Quant aux steamers, ils font peu la navigation d'aventure. Le *tramp-steamer* (navire vagabond), qui erre d'un port à l'autre à la recherche du fret, est d'un faible rapport pour l'armateur, sauf peut-être quand il s'agit du transport du blé ou du coton.

Le gouvernement, avons-nous dit, reconnut, en 1878, l'impossibilité de revenir aux droits différentiels de surtaxe. Les revendications de l'agriculture et de l'industrie et les traités de commerce semblaient inconciliables avec la prospérité de la marine marchande. Cependant d'actives démarches, dont l'initiative revient en partie au comité des armateurs nantais, furent faites près des pouvoirs publics. Après de longs débats, la loi du 29 janvier 1881, votée à l'unanimité, établit le régime des *primes à la navigation et à la construction* que la loi de 1893 n'a fait que continuer, avec quelques modifications suggérées par l'expérience.

***

Nous employons ce terme de *prime*, parce que la loi l'a consacré : en réalité, il est fort inexact. Le régime nouveau fut un régime compensateur et non pas de faveur : il alloue simplement des *indemnités* à la marine marchande en échange des droits protecteurs dont elle avait été dépouillée pour cause d'utilité publique et que l'intérêt général ne permettait pas de lui restituer. La loi elle-même reconnaît expressément ce caractère d'indemnité aussi bien à la prime à la navigation qu'à

la prime à la construction. L'article 2 de la loi de 1893 dit : « *En compensation* des charges que le tarif des douanes impose aux constructeurs de bâtiments de mer, il leur est attribué les allocations suivantes... »; et l'article 5 : « A titre de *compensation* des charges imposées à la marine marchande pour le recrutement et le service de la marine militaire, il est accordé... »

Pour ne parler que de la construction, précisons par un exemple. J'achète en Angleterre un navire de 1000 tonneaux de jauge, et je l'introduis en franchise. Si j'avais acheté ce navire démonté, j'aurais eu à payer des droits à la douane pour chaque partie de ce navire, tôles, voiles, agrès et apparaux, etc., et l'ensemble de ces droits représenterait, d'après l'estimation moyenne, 60 francs par tonne. L'introduction en franchise du navire étranger le favorise donc d'autant de fois 60 francs qu'il jauge de tonnes. Le constructeur français, s'il fait venir de l'étranger les matières premières pour construire un navire similaire, acquitte en moyenne 60 francs de droits par tonne; s'il achète les matières premières en France, il les paie majorées des droits par lesquels les industriels français, ses fournisseurs, sont protégés, soit encore majorées de 60 francs par tonne. Donc, quand il reçoit une prime de 60 francs par tonne qui lui permet de facturer son navire avec une réduction de prix de 60 francs, le constructeur est simplement indemnisé du dommage que notre loi douanière lui cause en permettant l'introduction en franchise du navire étranger.

Au surplus, le prix de revient de la construction ne dépend pas seulement du prix des matières premières, mais aussi de l'activité de production du chantier qui permet de répartir les frais généraux sur un chiffre d'affaires plus élevé. Or peut-on comparer, à ce point de vue, nos chantiers à ceux de l'Angleterre? En 1895, la France construisait 35825 tonnes l'Angleterre 994292 (pour la marine marchande seulement)! Quelle maison française peut lutter avec ses seules forces contre des maisons anglaises construisant annuellement 35000 tonneaux comme Thomson and Son, de Sunderland; 57000 comme Russel and C°, de Glasgow, 66000 comme Harland and Wolff, de Belfast? De même pour les machines : lorsque la loi accorde une prime de 15 francs représentant à peu près l'équivalent du droit de douane de 12 francs sur les

machines marines anglaises importées isolément, de 14 francs sur les chaudières, elle ne met pas nos constructeurs sur le même pied que les constructeurs anglais qui livrent annuellement un *million de chevaux-vapeur*. Le petit industriel ne pourra jamais produire au même prix que le grand industriel, même à égalité de prix des matières premières : il faut vendre beaucoup pour vendre bon marché.

La prime à la construction n'est donc pas une faveur ; elle n'est même pas calculée de manière à établir une parité entre le travail national et le travail étranger.

Nous en dirons autant de la prime à la navigation. Elle n'est que la restitution des sommes que l'on ne permet pas à l'armateur de percevoir par les voies ordinaires de la protection ; c'est la réparation du tort que l'on fait à la marine marchande en la privant de ce que l'on peut appeler le droit commun de notre régime économique actuel. Toutes les industries sont protégées par le tarif des douanes ; seule la marine, pour des motifs d'ordre général, ne peut réclamer que l'on crée à son profit une entrave à la concurrence étrangère ; dès lors elle a droit à être indemnisée par le Trésor, à recevoir du budget l'équivalent des moyens normaux de défense dont jouissent les autres industries. Enfin rappelons que, si même la marine marchande était l'objet d'un privilège, — et cela n'est pas — elle justifierait tout régime exceptionnel par le concours qu'elle prête à la défense nationale.

Le système de la prime était appliqué par la loi de 1881 : 1° à la construction (60 francs par tonne) brute de jauge pour les navires en fer et en acier ; 2° à la navigation, 1 fr. 50 par tonne et par 1000 milles parcourus (décroissance annuelle de 0 05) pour les navires construits en France, et moitié de cette prime pour ceux construits à l'étranger ; le tout également pour les navires en fer et en acier ; — nous ne parlons que de ceux-là, qui sont les plus nombreux, pour simplifier ce rapide exposé.

Cette loi, excellente dans son but et son principe, avait deux défauts : 1° Elle était votée pour dix ans, mais n'avait d'effet que pendant ces dix années, c'est-à-dire que le navire lancé en 1881 jouissait de la prime à la navigation jusqu'en 1891, soit pendant neuf ans seulement. Bien plus, le navire

lancé en 1890 ne devait profiter de la prime que pendant un an. De là un *decrescendo* du stimulant à mesure que la loi approchait de son terme. — 2° La loi de 1881 accordait aux navires construits à l'étranger la demi-prime, subvention que l'on a pu justement appeler la prime à la construction étrangère. Le législateur prétendait assurer à l'armateur la faculté d'acheter rapidement et à bon marché des navires d'occasion dont le type pouvait ne se trouver que sur le vaste marché anglais; on redoutait aussi un monopole des constructeurs français. Les résultats désastreux de la demi-prime l'ont condamnée. Plus que jamais les armateurs français, encouragés par l'allocation de la demi-prime, s'adressèrent aux constructeurs anglais qui, en raison des facilités d'approvisionnement de matières premières et de l'énorme production de leurs chantiers, peuvent fournir à un bon marché exceptionnel. On ne se demanda pas si la construction française était d'une qualité supérieure; on ne considéra que la différence de prix. Au cours de dix années, les armateurs français demandèrent à l'Angleterre 332 000 tonneaux, à nos chantiers 183 000 seulement. Au Havre, sur *vingt* navires, *dix-neuf* étaient de construction anglaise. Le consul d'Angleterre à Bordeaux écrivait, avec quelque orgueil, en 1892 : « Sur 107 vapeurs enregistrés dans le port de Bordeaux, 104 ont été construits en Angleterre[1] ! »

Dans la protestation qu'ils adressèrent au Parlement, les représentants de nos chantiers avaient donc le droit de dire : « Ce qui est monstrueux, c'est qu'une industrie française qui tient une place importante dans le pays, qui concourt à la défense nationale, au patriotisme de laquelle on a fait souvent appel, soit concurrencée au moyen d'une prime allouée, sous une forme quelconque, aux constructeurs étrangers. »

Le régime de la demi-prime annula tout l'effet de la prime à la construction française. La ruine de nos chantiers était si évidente qu'en 1890, lorsque la loi de 1881 fut prorogée (loi du 31 juillet 1890), la demi-prime fut supprimée, et cette suppression fut maintenue dans les deux prorogations suivantes qui ne prirent fin qu'en 1893.

1. Simple rapprochement : M. Lindsay, en 1860, promettait aux constructeurs bordelais que les Anglais leur confieraient des commandes si les théories libre-échangistes prévalaient en France !

Cependant à cette date (janvier 1893), un vif débat s'engea devant la Chambre des députés sur l'opportunité du rétablissement de la demi-prime. M. Raynal, au nom de la commission, invoqua pour l'affirmative l'intérêt des armateurs; MM. Le Cour et de Mahy lui répondirent par les leçons d'une expérience désastreuse. A une très forte majorité, la Chambre et le Sénat refusèrent d'inscrire la demi-prime dans le texte de la nouvelle loi sur la marine marchande.

***

En dépit des erreurs que nous avons signalées, la loi de 1881 produisit d'heureux effets. En 1881, nous n'avions que 47 vapeurs, non subventionnés, représentant 72185 tonnes. Dix ans après nous disposions de 215 vapeurs jaugeant 458438 tonnes: le nombre des vapeurs avait quintuplé, leur tonnage sextuplé. En 1881, deux compagnies seulement desservaient des lignes non subventionnées: la Compagnie des Chargeurs Réunis et celle des Transports Maritimes. En 1892, il existait *dix-neuf* lignes régulières. Enfin la participation du pavillon français à nos transports maritimes s'était élevée de 37 à 47 p. 100.

L'application de la prime avait été concluante. La loi de 1893 devait donc accepter le programme de la loi de 1881; et en effet, sauf modification des chiffres[1], elle reproduit presque intégralement les dispositions législatives précédentes. Elle n'innove que sur trois points: la durée d'application de la prime à la navigation; la différence des primes attribuées aux navires à voiles et à vapeur, et l'application de ces primes à la jauge *brute*.

Votée, elle aussi, pour dix ans, la loi de 1893 stipule que tout navire lancé et francisé au cours de la durée de la loi, recevra *dix années entières* de primes à dater du jour où il aura été francisé, c'est-à-dire enregistré en douanes: ainsi est évité le grave inconvénient que présentait la loi de 1881 et que nous avons déjà signalé. La prime demeure un stimulant

1. La prime à la construction est portée à 65 francs pour les navires à vapeur ou à voiles, en fer ou en acier; à 40 francs pour les navires en bois de 150 tonneaux ou plus; à 30 francs pour les navires en bois de moins de 150 tonneaux (art. 2 de la loi de 1893).

efficace jusqu'en 1903 : le navire francisé le 29 janvier 1903 aura droit à la prime jusqu'au 29 janvier 1913, tandis que le navire francisé le 28 janvier 1891, sous le régime de la loi de 81, n'aurait joui de la prime que pendant un jour si la loi n'avait pas été prorogée.

La loi de 1893 change la base de la prime de 1 fr. 50 à la navigation. Elle attribue la prime non plus à la jauge nette mais à la jauge brute. La parité d'après ce changement de base donnait 1 fr. 10 pour les steamers, 1 fr. 40 pour les voiliers. Mais les voiliers, grâce surtout aux revendications de M. Le Cour, alors député, aujourd'hui sénateur de la Loire-Inférieure, obtinrent 1 fr. 70 [1]. On fit remarquer que sous le régime de la loi de 1881, si le nombre des steamers avait augmenté, au contraire le tonnage des voiliers était tombé, en dix ans, de 550 000 à 258 787 tonneaux dont 100 000 seulement avaient droit à la prime. C'est qu'en effet le voilier, plus lent dans sa marche, soumis au régime des vents, ne saurait se contenter de la même prime que le steamer. Sans doute le vapeur a plus de frais que le voilier, mais il fait trois voyages alors que le voilier n'en fait qu'un, et par conséquent gagne une prime trois fois plus forte. Enfin on ne peut dire que la marine à voiles soit condamnée à disparaître, puisque les flottes à voiles de la Russie, du Danemark et de la Norvège ont pris un grand développement. La navigation à voile répond à la nécessité de transporter à très bon marché certaines cargaisons encombrantes. Les voiliers sont, selon le mot de M. Jourde, « les fantassins de la marine », ou bien, comme l'a dit M. Le Cour, « ils sont à la marine à vapeur ce que la batellerie est aux chemins de fer, — un auxiliaire nécessaire. »

Lors de la discussion de la loi, les « voiliers » se placèrent sur un excellent terrain : ils renoncèrent à la demi-prime pour les bateaux construits à l'étranger, mais, en échange de ce sacrifice, ils réclamèrent une élévation de la prime et ils l'obtinrent. Les « vapeurs », au contraire, persistèrent

1. La prime de 1 fr. 10 aux vapeurs subit une décroissance annuelle à partir de leur construction : de 0 fr. 06 centimes pour les navires en bois, de 0 fr. 04 centimes pour les navires en fer ou en acier. La décroissance annuelle de la prime de 1 fr. 70 aux voiliers est de 0 fr. 08 pour les navires en bois, de 0 fr. 06 pour les navires en fer ou en acier (art. 6 de la loi de 1893). Ces décroissances des primes ont pour but d'encourager au renouvellement du matériel.

en vain à exiger du Parlement la demi-prime à la construction étrangère; hypnotisés par cette question, ils défendirent mal leurs intérêts en ne se bornant pas à discuter le taux de la prime à la navigation. Ainsi s'explique la différence des résultats de la loi de 1893 : — excellents pour la marine à voiles, presque nuls pour la marine à vapeur. Lorsqu'on entend condamner la loi de 1893 au nom de l'expérience, il faut se hâter de remarquer que, seule, la marine à vapeur n'a pas profité de la loi actuelle.

Cependant le fait de la décadence de notre marine à vapeur est trop grave pour ne pas devoir être signalé. En 1887, notre flotte commerciale à vapeur comptait 722 252 tonneaux et prenait rang après l'Angleterre, — à une grande distance, il est vrai, puisque l'Angleterre avait 6 592 496 tonneaux; en 1895, elle a bien gagné 142 346 tonneaux, mais, pendant la même période, l'Angleterre a gagné 3 391 784 tonneaux, l'Allemagne 678 475 tonneaux, et la Norvège 304 628. En d'autres termes, si notre marine à vapeur a progressé de 19 71 p. 100, celles de l'Angleterre, de l'Allemagne et de la Norvège ont progressé de 51,44 p. 100, 108 p. 100, et 208,27 p. 100! Si l'on ne tient compte que des vapeurs jaugeant plus de 1000 tonneaux, l'Allemagne a pris le second rang et ne nous laisse plus que le troisième. Enfin, tandis que la proportion de la construction à vapeur n'atteint pas sur nos chantiers 45 p. 100 (14 000 tonneaux pour navires à vapeur, sur une construction totale de 35 825 tonneaux), elle est en Angleterre de 93 p. 100. La marine à vapeur française subit donc une crise.

Pour rendre la loi parfaite et vraiment utile aux armateurs de steamers, il suffit de la compléter : 1° en élevant le taux de la prime allouée aux *machines* qui est notoirement impuissante à compenser l'infériorité de situation dans laquelle se trouve la construction française par rapport à l'Angleterre; 2° en appliquant avec intelligence l'article 7 de la loi, qui permet de surprimer de 25 p. 100 les navires dont le plan a été accepté par le département de la marine.

Il ne nous semble pas que l'on fasse un bon usage de cet article 7 en prétendant subordonner la surprime aux vapeurs à la condition de fournir une vitesse de dix-sept nœuds et demi, vitesse moyenne de nos transatlantiques. On veut créer

ainsi des types de bateaux qui, en temps de guerre, seraient employés comme croiseurs, comme éclaireurs d'escadre, mais on oublie qu'une pareille vitesse entraîne pour l'armateur un surcroît de dépense qui peut être évalué à 225 000 francs pour un steamer de 3 000 tonneaux de jauge brute. En présence d'une telle exagération de frais, que devient le bénéfice de la surprime? Ce qu'on doit demander à notre flotte commerciale, c'est non pas des croiseurs, mais des transporteurs de matériel de guerre. S'ils ne peuvent, sans sacrifices excessifs, donner la vitesse de dix-sept nœuds et demi, nos steamers de commerce peuvent être aménagés de manière à se transformer, le cas échéant, en magasins, en hôpitaux, à être affectés au transport des troupes, des chevaux, de l'artillerie, du très gros matériel de guerre : quelques dispositions spéciales dans la construction suffiraient pour assurer ces divers services dont la nécessité n'est pas contestable. Ainsi serait constitué ce qu'un écrivain compétent a fort justement appelé « le train auxiliaire des équipages » pour la marine de guerre. Ainsi encore seraient évitées les difficultés du genre de celles qu'a rencontrées le ministère de la marine lors de l'expédition de Madagascar.

Nous ne voulons pas revenir sur de pénibles incidents parlementaires, mais il convient d'établir les responsabilités et de signaler les étranges illusions dont le ministère de la marine a été constamment victime dans cette question. La loi de 1881 accordait déjà une surprime de 15 p. 100 aux navires dont les plans auraient été approuvés par le département de la marine. Or, ce n'est que *trois ans* après la promulgation de la loi, le 29 février 1884, que parut un arrêté fixant les conditions auxquelles les steamers pouvaient prétendre à la surprime. Pendant trois ans, le ministère n'avait pas songé à recourir à ce stimulant si précieux pour la marine marchande, si utile pour la défense nationale. Et quelle condition impose-t-on alors aux armateurs? La vitesse de treize nœuds et demi, c'est-à-dire la vitesse que donnaient, à cette époque, nos paquebots-poste! Pendant une période de douze années, deux bateaux seulement, le *Château-Margaux* et le *Château-Yquem*, furent construits conformément au programme de l'arrêté : la Compagnie qui les avait armés fut obligée de liquider. La loi de 1893, repre-

nant dans son article 7 la surprime de la loi de 1881, la porte à 25 p. 100. Huit mois après la promulgation de la loi, un arrêté ministériel pose à l'obtention de la surprime la condition d'une vitesse de dix-sept nœuds et demi. La « Société des études maritimes et coloniales » fit de pressantes démarches pour obtenir la modification de cet arrêté. Le ministre réfléchit pendant quatre mois, puis, le 5 mars 1894, il répondit « que *la marine n'avait pas besoin de transports auxiliaires*, qu'il ne lui fallait que des croiseurs auxiliaires pouvant fournir dix-sept nœuds et demi ». Or, moins d'un an après cette affirmation, à la séance de la Chambre du 2 février 1895, le gouvernement, interpellé sur la question des transports de matériel à Madagascar, déclarait qu'il n'existait pas de steamers français capables de transporter les douze canonnières que l'on destinait à l'expédition, et qu'aucun bateau de l'État ne pouvait, sans de grandes dépenses et un assez long délai, être aménagé pour ce genre de service. Voilà les faits. Du moins, une telle leçon a-t-elle été comprise? Avec étonnement, il faut répondre non! L'arrêté ministériel n'a pas été rapporté, et il demeure acquis en haut lieu que *la marine n'a pas besoin de transports auxiliaires*. Et cependant de l'interprétation intelligente de l'article 7 peuvent dépendre la fortune des armateurs de grands steamers et le salut national[1].



Les résultats généraux de la loi de 1893 ont été bienfaisants. Nos chantiers se sont relevés; un chantier nouveau a été créé à Rouen sous l'habile direction de M. l'ingénieur Laporte, par la Société des grands chantiers de Normandie et, depuis son ouverture, il n'a pas cessé d'être entièrement alimenté par les commandes. Sans doute la situation de la

1. Les gouvernements anglais, allemand, russe et américain accordent, eux aussi, des subventions spéciales aux navires qui peuvent, en cas de guerre, être utilisés comme éclaireurs ou transporteurs. Ainsi le budget anglais alloue au *Campania* (Cie Cunard, force 30 000 chevaux), une subvention de 187 500 fr.; au *Teutonic* et au *Majestic* (White Star, force 16 000 chevaux), 181 575 et 184 900 fr.; à l'*Himalaya* et à l'*Australia* (Peninsular and Oriental Co, force 10 000 chevaux), 84 375 fr. à chaque unité. Nous ne citons que les navires recevant les plus fortes subventions.

marine à vapeur demeure mauvaise pour les motifs précédemment indiqués, mais la marine à voiles est en progrès considérable. C'est ainsi que le type des grands voiliers en fer et à quatre mâts, naguère inconnu en France et déjà vulgarisé en Angleterre et en Allemagne, a apparu sur nos chantiers. La maison Bordes, de Bordeaux, ne possédait, lors du vote de la loi, dans une flotte de vingt-neuf navires, que quatre navires de construction française représentant 3 377 tonnes, tous les quatre très vieux (ils avaient été construits en 1866 et 1867). Encouragée par la loi de 1893, cette maison a fait et fait actuellement construire, sur les chantiers de la Loire et de la Seyne, *onze* voiliers à quatre mâts jaugeant, *chacun*, 3 050 tonneaux. Des armateurs nantais ont demandé à nos chantiers douze voiliers jaugeant ensemble 23 326 tonnes. Nous pourrions multiplier les exemples. Il est évident que ces grands voiliers, si économiques pour le transport des céréales, des riz, des pétroles, des engrais, munis d'appareils à vapeur qui rendent la manœuvre des ancres plus facile, le chargement et le déchargement plus prompts, ont été créés par la loi de 1893, et sont appelés à mettre — trop tardivement — notre flotte voilière sur le pied de celles de nos concurrents.

Cependant le relèvement de la marine marchande, tel que nous devons le souhaiter, est loin d'être obtenu. A ceux qui se plaignent de la charge de douze millions imposée annuellement au Trésor par le régime des primes, il convient de rappeler d'une part que nos industries jouissent de la plus absolue liberté au point de vue des transports, ce qui est pour elles une condition vitale, et d'autre part, que l'ensemble de notre flotte commerciale n'occupe que le cinquième rang dans le monde. Nous ne possédons que 14 386 voiliers et 1212 steamers. Encore sur ces 1212 steamers, le long cours ne prend-il que 170 navires. Des 14 386 voiliers, 9 982 jaugent moins de 10 tonnes; 10 704 ne pratiquent que la petite pêche, 1578 le petit cabotage, 235 le grand cabotage, 274 seulement le long cours. Bien loin de nous plaindre des sacrifices consentis dans un intérêt général, nous devons, au contraire, accepter de faire des efforts constants, peut-être même croissants, pour augmenter ce nombre insuffisant de 15 598 navires français.

L'Italie, l'Autriche-Hongrie, le Japon, tous les pays qui

désirent se *créer* une marine marchande, sans sacrifier à sa prospérité celle de leur industrie, pratiquent le système des primes : l'Angleterre n'a pas besoin de recourir à de semblables procédés, elle se contente d'allouer des subventions à ses lignes postales et aussi, comme nous l'avons vu, à certains bateaux d'un type perfectionné dont elle pourrait tirer parti en cas de guerre. Seule l'Allemagne nous étonne par son rapide développement maritime dû à l'initiative privée. Cependant il convient de remarquer qu'elle crée surtout des *lignes* touchant aux points où elle a d'importants intérêts. Or, l'émigration allemande, débordante, multiplie sur tout le globe des centres commerciaux dont dispose la métropole, et le patriotisme très vif des agents, des courtiers allemands tient à honneur de ne transiter que par l'intermédiaire des nationaux. Oserions-nous dire qu'il en est ainsi pour la France ? Nos émigrants sont peu nombreux, le plus souvent dénués de ressources et incapables de toute entreprise commerciale ; nos colonies si vastes, si favorables à une exploitation intensive, ne profitent guère qu'aux colons étrangers. Nos compatriotes émigrés et même ceux de la métropole comprennent-ils le devoir patriotique qui s'impose, de créer un courant d'affaires françaises ? Dans nos meilleures colonies, l'influence est aux mains de nos rivaux, des Anglais et des Allemands surtout, et ne s'exerce pas au profit de notre marine. Voilà, croyons-nous, l'explication de la fortune maritime de l'Allemagne : l'armateur allemand n'a pas besoin de primes parce qu'il trouve presque en tous lieux des comptoirs allemands qui assurent un fret d'aller et de retour constant aux voyages réguliers des steamers allemands. Quand, en France, on aura compris que le colon, l'émigrant commerçant font la prospérité de la marine, alors seulement on pourra songer à réduire les primes — quels que soient d'ailleurs les droits absolus de nos armateurs à cette indemnité.

Remarquons, en terminant cette défense de la prime, que les douze millions payés annuellement par le budget à titre de primes sont en réalité, partiellement, presque intégralement, restitués au Trésor. Sans parler des achats de matières premières faits à l'étranger par nos constructeurs qui paient

en douane l'équivalent de la prime allouée à la construction, il ne faut pas oublier que partout où il y a activité et travail, le fisc, sous une forme quelconque, perçoit sa part des profits, et que la dépense budgétaire n'est en somme qu'apparente. Je ne veux citer qu'un exemple : les navires primés paient, sous forme de droits de quai, environ huit millions.

Aujourd'hui encore, le péril demeure grave pour notre marine. La concurrence étrangère développe sans cesse son action. Il serait insensé — et d'ailleurs impossible avant 1903 — de renoncer au seul remède qui puisse être apporté à notre infériorité. Et lorsque certains critiques prétendent que la loi de 1893 est inefficace, nous leur demandons quelle panacée ils proposent, puisque le rétablissement de la surtaxe de pavillon est reconnu impossible.

Nous estimons que le régime des primes à la construction et à la navigation, actuellement en vigueur, est suffisant pour les voiliers, insuffisant pour les steamers. Qu'on élève le taux de la prime pour les machines, qu'on accorde la surprime de 25 p. 100 non pas à une vitesse qui ruinerait l'armateur, mais à des conditions d'aménagement faciles à obtenir et vraiment utiles; alors nous pourrons, sans sacrifices excessifs, reconstituer notre puissance maritime commerciale.

Défendre l'industrie des constructeurs français et le travail national, assurer un emploi à nos capitaines, à nos inscrits maritimes, relier nos colonies par des lignes françaises, faire flotter sur toutes les mers notre pavillon pour l'honneur et la prospérité de la France : voilà une entreprise dont aucun bon citoyen ne saurait se désintéresser.

EUGÈNE FLORNOY.

L'Administrateur-Gérant : ÉMILE NORBERG.

THÈBES

VERS THÈBES

I

12-20 novembre 189...

Le fleuve rentre dans son lit et se retire des campagnes, laissant de vastes plages pâles, fermées au loin par des futaies noires, par des futaies africaines de palmiers. A l'occident, les pyramides fauves sont les seuls vestiges humains : leurs trois triangles millénaires montent, graves, fatidiques comme d'antiques énigmes, sur le grand ciel humide qui couve le pays par ce triste jour de pluie.

Largeur du fleuve qui s'étale comme un lac ; c'est une étendue limoneuse, d'un jaune bourbeux, terne, uni. Mais cela se précipite en avant avec véhémence, ondulant en millions de plis, droit et vaste comme un bras de mer qui couperait en deux la contrée. On sent le fleuve d'un très grand continent ; cela n'est pas européen : c'est trop vaste et trop fort. Toute cette eau lancée vers le nord vient de très loin, des profondeurs de l'Afrique que lavent, que dénudent les pluies diluviennes d'été, leur arrachant toute cette bourbe qui fait l'opulence brune du fleuve et de ces campagnes. Ce Nil, dans

cette basse Égypte, c'est de l'Afrique équatoriale descendue au milieu des régions civilisées, y mettant sa violence et sa sauvagerie. Il est là-bas ce qu'il est ici, aussi large et magnifique : il ne reçoit pas un affluent depuis qu'il a quitté le dix-huitième parallèle.

***

A mesure que l'on s'éloigne du Caire, tout devient plus ample et plus simple : des deux côtés, les constructions humaines ont déjà disparu, les futaies de hautes palmes s'épaississent ; leurs troncs serrés forment une sorte de mur dense, et, par-dessus, les milliers de têtes rayonnent, sombres, dans le ciel. Les tournants sont grandioses, découvrant, révélant tout un pays. A gauche, le ruban végétal, la bande toute claire et verte de maïs et de cannes s'est rétrécie, tout de suite dominée, étreinte par la chaîne blonde du Mokatam. Et soudain, un coin du vieux Caire reparaît pour nous dire adieu, terne, mort comme le désert environnant, blond et tout uni de ton, difficile à distinguer de la chaîne aride, un morceau de ville inanimée qui ne semble pas faite pour l'homme et qu'on dirait taillée dès l'origine des choses dans cette falaise. Et ce sont des dômes, des minarets, et, par-dessus tout, la mosquée aiguille, le jet grêle dans le ciel de ses deux fusées de pierre.

Toute cette journée-là, les pyramides nous ont poursuivis. Nous ne pouvions pas quitter ce cimetière memphite, arriver au bout de cette nécropole qui est la plus ancienne et la plus vaste que l'on connaisse. Gizeh, Sakkarah, Dachour, Meidoum, de loin en loin, jalonnant le cours du Nil, elles surgissaient par groupes, gardant mystérieusement le seuil de l'infini saharien, de plus en plus délabrées et désolées à mesure que nous remontions et qu'elles s'espaçaient davantage, chaque groupe plus inquiétant, plus enfoui dans les sables et perdu dans la solitude. Lorsque l'on pensait, après des heures de navigation, les avoir enfin laissées derrière soi, de nouveaux triangles se levaient comme des voiles de vaisseaux derrière la ligne d'horizon. A la longue, elles se rapprochaient de nous et, alors, on reconnaissait qu'elles n'avaient presque plus de formes à force d'avoir été démantelées, usées par les

siècles et par l'homme avide et fouilleur. C'étaient des buttes fauves à demi écroulées, confondues au désert, ou bien des piles de tours quadrangulaires à pans inclinés, en retrait les unes sur les autres, les noyaux primitifs de la pyramide sortant d'une colline ruinée. Premiers monuments de l'histoire humaine par lesquels l'âme inquiète, qui aspire et qui aime, tout de suite a essayé de protester contre la mort, de lutter contre l'indifférence silencieuse de ce qui *est* pour toujours. Oui, toute la dignité humaine est déjà là, dans cette mélancolique procession de pyramides qui se suivent toute cette journée au bord de l'immensité muette.

Ce premier soir fut bien beau : nous sortions de la région des grands nuages gris, des grandes pannes d'automne que la Méditerranée avait soufflées jusqu'au sud du Delta, et nous découvrions les régions heureuses, un monde d'immobilité où tout s'enchantait dans la pure lumière. La chaîne aride, à l'Orient, ceignait au loin la plaine ; c'était une indécise bande rose à peine effleurée d'ombres bleuâtres, et d'une telle légèreté que cela ne semblait même pas une vapeur, mais un simple jeu de lumière autour du monde terrestre et vert, comme certains rayonnements mystérieux d'aurores boréales dans l'ombre du soir.

***

Pendant une semaine, sur ce vapeur postal nous remontâmes la grande voie mouvante, la large voie royale de l'Égypte. Sous le clair cristal du ciel, elle frémissait, emplissant presque le paysage, tant les berges étaient lointaines et basses. Les distances entre les tournants étaient très grandes, en sorte que pendant des lieues souvent, d'un coude à l'autre, elle s'allongeait tout droit : alors, on ne la voyait pas finir, la véhémente, la vivante étendue brune ; au nord et au sud elle s'en allait jusqu'à rencontrer le ciel et tendre sur sa pâleur une ligne liquide d'horizon où le regard s'élançait dans une ivresse d'infini, arrêté parfois par une aile blanche de voile ou par un tournoiement de faucon en chasse sous le tout-puissant soleil.

De jour en jour il semblait que cela devenait plus admirable :

en réalité cela changeait très peu : la lumière seulement se faisait plus subtile, et le tressaillement de vie qu'apporte le souffle vierge des solitudes devenait plus profond. Cela changeait très peu : c'était une grande monotonie de beauté splendide et calme, mais, insensiblement, cela vous prenait d'une façon étrange ; par degrés une sorte de profondeur de lumière vide se creusait, s'élargissait entre le présent et tout le détail troublé de la vie passée : on s'oubliait plus complètement, on était plus heureux de ce rêve continu, de l'inaltérable beauté des choses qui se suivaient et revenaient toujours pareilles dans la même splendeur éternelle.

Les plus grands changements étaient les jeux de la lumière. Le matin, au réveil, le ciel n'était qu'un abîme pâle et pourtant d'un éclat si violent qu'à peine pouvait-on ouvrir les yeux pour découvrir toute la simplicité du paysage : les palmes lustrées avec des éclats d'or et des luisants frais, la chaîne occidentale, littéralement peinte d'un rose neuf et surprenant, ou bien l'autre, celle de l'est, l'éternelle falaise de pierre qui circulait avec nous depuis le Caire, dressée sur le jour naissant, en écran précis, sombre et pourtant presque sublimée par le soleil qui montait derrière elle, et vaporeuse dans l'irradiation matinale. Et quand l'Astre surgissait enfin dans sa jeunesse, les grandes eaux enroulées en boucle immense, ou bien allongées à l'infini, s'allumaient d'un éclat éblouissant et nu, séparées du ciel par la seule petite ligne noire des rives lointaines. Des hérons peuplaient les dos fauves des sables qui, en novembre, commencent à émerger, et, sur nos têtes, si près que nous distinguions leurs yeux jaunes, leurs étranges yeux guetteurs, les éternels faucons d'Égypte dérivaient au vent, tournoyaient, soudain précipités au ras de l'eau, mettant dans le paysage un accent âpre et simple, aiguisant encore par leur présence la véhémente sensation de vie qui montait de toute cette splendeur et de toute cette sécheresse froide.

Très vite, dans cet air sans vapeur, la chaleur venait et le soleil se mettait à brûler, dardant ses feux comme à travers du vide. La journée commençait, pareille aux autres. Nous restions sur le pont, occupés seulement à suivre les ombres qui se déplaçaient d'heure en heure, satisfaits de regarder passivement défiler toujours, sur l'albâtre pur des deux chaînes

la procession régulière des hautes palmes, de mettre cette monotonie de lumière et de paix dans notre âme à la place de toute pensée. Les événements étaient très simples : parfois passait un essaim de voiles — hautes voiles obliques, admirables pour accueillir la puissante et toute paisible lumière, taillées en longs triangles courbes, leur pointe s'effilant très haut sur le ciel. Elles étaient chargées de monde, ces felouques, d'hommes et de femmes qui chantaient gaîment, paysans d'Égypte voyageant à l'antique façon égyptienne, en troupe sur le vieux fleuve, dans des barques très semblables à celles d'Osiris. Ainsi chargées, enfoncées jusqu'au ras de l'eau bourbeuse, jusqu'au bouillonnement brun autour d'elles, lancées sur la large étendue roulante, elles filaient plus rapides encore, dans un vertige de vitesse, par ce grand vent régulier du sud, toutes ensemble, en théorie joyeuse, trente ou quarante à la fois, d'un seul mouvement continu, chacune gardant toujours sa place dans la bande, comme les oiseaux qui traversent le ciel en grands triangles migrateurs.

***

De temps en temps nous stoppions devant un misérable village fellah, petite végétation humaine qui s'est mise à pousser là comme ces dattiers, comme ces orges qui, le long du Nil, font une traînée verte à travers le désert, — simplement parce que le fleuve est là. Entre les troncs droits, à l'ombre des solennels palmiers, c'étaient des cases de limon qui montaient en pyramides tronquées, suivant la forme ancienne que l'on retrouve dans les pylônes des temples. Et cela saisissait toujours, de retrouver ce vestige vivant de la plus antique civilisation connue. Par ce petit détail, elle se continue encore, cette civilisation, en ce même point de l'espace où, dans la nuit universelle, au commencement de l'histoire humaine, elle s'est mise un jour à poindre et à rayonner.

Des petits pylônes de terre le monde villageois accourt à l'arrêt du steamer. Il y a tout un charmant et libre peuple d'enfants : des petites filles où la race trouve son joli moment de délicatesse et de fleur, car bientôt elles vont commencer à se

faner, petites filles rieuses dans la dignité antique d'une draperie ; — des gamins nus, jolis corps de bronze mat avec des luisants bruns ; — des femmes sans âge, aux figures de cuir, raidies par les années de soleil et de poussière dans une grimace douloureuse, debout, avec de grandes attitudes, et nobles par les fortes lignes de la rude étoffe qui tombe droit jusqu'à leurs pieds ou bien accroupies à terre, tout enveloppées, inertes, simples paquets noirs posés en rang au bord de l'eau. Et puis toute la gent animale qui vit avec les humains dans les petites cases, et qui vient aussi nous regarder passer : — les ânes d'Égypte fringants et fiers comme des chevaux de race, leur robe gris-souris coquettement décorée de festons noirs ; — les buffles qui nous contemplent, la tête basse, avec l'obstination et la stupidité fabuleuse et fixe de leurs yeux vairons ; — les chameaux, plus stupides encore, mais ridiculement hautains, et les chiens jaunes qui aboient sur les murs, et les poules, et les pigeons.

Beaucoup de marchandages avec nos Arabes des troisièmes, dialogues excités, violents, gutturaux, dans des registres aigus, et une mimique passionnée. Chacun apporte quelque chose à vendre, — chétives denrées, vraiment, — de quoi faire sourire les paysans de nos marchés de campagne : un œuf, quatre oignons, un petit fromage, un peu de lait, trois morceaux de canne à sucre.

Et, soudain, le grand coup de sifflet du départ, métallique, inhumain, jette une secousse d'effroi dans tout ce petit monde : les enfants poussent un cri ; c'est une volée de moineaux qui s'éparpille à travers les arbres.



Il se lamentait alors, l'humble peuple d'Égypte, car c'était l'époque de la conscription et, de village en village, nous nous arrêtions pour prendre quelques hommes et les conduire au bout de la Haute Égypte, à la garnison d'Assouan. Chaque fois, c'était un drame terrible. Ils arrivaient sombres, mornes, demi-sauvages, en grands manteaux de laine brune, suivis d'une foule hurlante. On eût dit qu'une calamité, qu'une catastrophe surnaturelle avait frappé le pays, quelque peste,

quelque plaie comme au temps de Moïse. Au-dessus de nous, sur le mur jaune de la berge, cent figures humaines, cent figures de femmes, émergeant de linceuls noirs, ruisselaient de larmes qui coulaient dans les rides, les bras fatidiques se tendaient vers le ciel, et tout cela remuait, ondoyait comme une houle, dans une clameur de démence faite de cris suraigus, vibrants d'un chevrotement étrange, le cri antique de toutes les pleureuses d'Orient. Le bateau sifflait pour partir, et, chaque fois, un spasme de détresse, une grimace convulsive crispait tous les visages : des faces de vieillards se renversaient en arrière, s'immobilisaient, les paupières closes dans une angoisse; des yeux aveugles pleuraient; le délire grandissait; la clameur se faisait plus folle; une contagion de vertige nous gagnait... Subitement, au moment où les hommes embarquaient, une jeune femme, avec un galop de bête forcée, se précipita dans le fleuve, s'y étalant à plat ventre, puis, trois fois, lança son manteau devant elle, avec le geste du désespoir. Alors, deux vieilles coururent après elle et la ramenèrent avec des coups, car il y a des limites à tout, même aux manifestations orientales.

Oui, ce n'était là qu'une manifestation aboutissant à la folie hystérique de toute une foule, comme une danse de derviches ou une cérémonie religieuse de nègres. C'était un rite, simplement, un devoir de cérémonie que se rendent entre eux, aux jours de malheur, dans leur grande courtoisie traditionnelle, les pauvres gens du peuple en Orient. Pour ces conscrits, c'était un malheur presque aussi grand que la mort, ce départ forcé. On ignorait où ils allaient, on leur disait adieu pour toujours... En réalité, ils ne partaient que pour quelques années, pour être dressés à l'anglaise, bien habillés, bien sanglés et bien nourris. Mais le peuple d'Égypte n'est pas encore fait aux régimes européens ; on savait seulement que l'antique puissance despotique et centrale venait de laisser tomber sa main sur eux. « Allah ait pitié de toi, frère! Allah ait pitié de nous! Notre maison est désolée!... » C'étaient les mêmes cris d'adieux qu'il y a trente ans, au départ des hommes pour les corvées, où les fellahs mouraient comme des mouches à creuser les canaux, et qu'il y a trente siècles, quand on levait quelques milliers d'hommes

pour leur faire traîner à coups de fouet un monstrueux Pharaon de pierre.

***

Quelquefois nous avions le temps de faire un tour dans une petite ville, à Assiout, à Girgeh. On était saisi tout de suite par une senteur étrange et profonde, tout à fait spéciale aux villes et aux villages d'Égypte ; elle flotte, mêlée au fluide capiteux et léger qu'est l'air, dans ce pays, à la poudre odorante et lumineuse qui, sous le piétinement de la foule bleue, monte en fumée de toutes les rues. Mais ce qui dominait tout, c'était, au-dessus des misérables cases de boue, au-dessus des petits murs jaunes, au-dessus de toute cette humble vie des hommes, si fermée et obscure, la force, l'élan, la gloire des grands palmiers. Eux seuls étaient les vrais vivants. Ils surgissaient par fusées, ils s'ouvraient là-haut dans l'éblouissement de l'azur, presque brumeux dans la vibration de la lumière, flexibles et sublimes, rayonnant par-dessus tout.

Que cette vie arabe, cette vie dans la rue est toujours amusante et pacifiante à contempler ! Tout est si facile et si simple ! les gens assis par terre au milieu de la place, mâchant des morceaux roses de canne à sucre, les gamins nus qui grandissent en jouant comme de petits chiens, les ânes, les hauts chameaux grogneurs, les barbiers qui rasent accroupis par terre, les petits bazars obscurs sous les vieilles nattes rapiécées que traversent des rais bleus de soleil — et, tout autour de ces choses insignifiantes qui remuent, la pacifique splendeur, la magnificence de l'éternel paysage, les montagnes d'albâtre, le bon fleuve qui circule en longs replis de calme lumière...

***

Le soir, avant le coucher du soleil, nous allions nous asseoir, à la manière arabe, sur le plancher du pont inférieur, qui sort tout juste de l'eau, comme un radeau. Là, tout à l'avant, on ne voyait plus rien du steamer. On s'imagi-

nait être emporté seul, voler comme dans un rêve avec une vitesse extrême à la surface du fleuve qui filait autour de nous. On s'endormait au puissant bruit liquide, au puissant bruit sonore et creux dont s'emplissaient les oreilles, et les yeux s'hypnotisaient à regarder toujours accourir et passer là, tout près, les vagues sans nombre de la grande étendue mouvante.

Derrière nous, des Arabes étaient accroupis aussi, muets, égrenant vaguement, d'une main fine, des chapelets, — absorbés toujours, sans effort, dans cette espèce de néant que nous venions chercher là pour quelques minutes... A l'heure où la lumière oblique mettait de l'or sur le fleuve, on les voyait se relever par groupes et, graves, s'orientant au sud-est, les mains posées sur les genoux, ils commençaient les prosternements solennels, les grands gestes d'adoration de l'Islam.

A cette extrême pointe du bateau, nous n'avions à côté de nous que le pilote, muet aussi, donnant ses ordres à l'homme de barre, derrière lui, d'un geste de la main, ou rarement, d'un mot à peine prononcé, sans qu'il ouvrît la bouche : « *Yaminak ! Schmalak !* Gauche ! Droite ! » Alors, nous décrivions dans la largeur du fleuve de grands zigzags, pour éviter les dos de sable qui commençaient à émerger.

Vieille figure borgne, fermée, patiente, de ce pilote, et que j'ai regardée longtemps. Ils font ce métier de père en fils ; ils l'apprennent dans la première enfance ; à douze ans, ils le savent comme l'ont su leurs aïeux et le pratiqueront toute leur vie. De même un jeune chien d'espèce voulue, que l'on a dressé pour la chasse. Du Caire à Assouan ils connaissent chaque mètre du fleuve, mais surtout ils ont le sens inné, hérité comme un instinct, de la vie de ce fleuve dont le cours et les bancs de sable vont changeant à chaque saison. Celui-ci, à des nuances imperceptibles de l'eau, devinait à cent mètres de distance les degrés de profondeur, et là-dessus, tendait le bras à droite ou à gauche.

Il était pieux aussi : une amulette de cuir, au nom du prophète, pendait à son cou, et durant les heures de relève, il ne manquait jamais, aux moments prescrits, d'étendre soigneusement son petit tapis sur le pont, et très consciencieuse-

ment, de faire son *salaam* vers la Mecque. Voilà la vie primitive où l'individu n'existe pas encore, tout rêve, toute pensée, toute action enserrés, fixés dans des formes invariables et simples, les mêmes de génération en génération, les mêmes pour tous les membres d'un groupe humain, faisant les vies toutes semblables, comme celles d'un peuple de fourmis.

Nous entrions peu à peu dans les grandes régions intérieures de lumière sereine : derrière nous, vers le nord, de subtiles vapeurs ternissaient encore un peu le ciel ; mais au sud, où nous nous enfoncions, c'était un pur éther, jusqu'en bas, jusqu'à la ligne d'horizon tendue au loin entre les deux chaînes. De ce côté, souvent, le fleuve allongé tout droit ne finissait pas ; rien ne le fermait : c'était le fond liquide d'un couloir qui se creusait sous le ciel et s'en allait, les portes ouvertes là-bas sur un infini de splendeurs calmes, d'éternelle lumière. Et devant toute cette eau frémissante qui semblait venir du fond même de l'espace, nous sentions le mystère et la grandeur du continent dont elle est une artère...

Tous les jours, vers quatre heures, les grandes fantasmagories, les grands jeux magiques du soir transfiguraient le paysage. Tout s'allégeait ; les collines, perdant leur sécheresse et leur poids, n'étaient plus qu'une souple procession, or et rose avec du bleu liquide qui se répandait dans les creux et s'assombrissait lentement jusqu'au violet. Puis, le soleil tombé, elles blêmissaient soudain : toute leur vie lumineuse les quittait et s'en allait s'épandre, s'exhaler dans le ciel en âme rose, rose qui ne s'attachait pas à des vapeurs, à des nuages, — rose de l'impondérable, rose du vide, du pur néant, et qui s'évanouissait dans l'azur de l'espace supérieur. Et, tandis que tout s'éteignait par degrés, à l'orient, une sorte d'arche, une ombre inquiétante de nuit, large comme un arc-en-ciel, se mettait à monter vers le zénith avec des allures furtives, et les rives, les longues lignes souples du plateau libyen bleuissaient profondément, se charbonnaient ; on voyait disparaître tous les détails du paysage et, seules, les grandes lignes permanentes demeuraient, celles qui parlent à l'âme, fondues dans une obscurité fumeuse et riche.

Mais ce n'était pas encore la nuit ; ce n'était pas fini des féeries silencieuses. Depuis une demi-heure le soleil était

couché, tombé derrière un horizon de désert situé à des centaines de lieues à l'occident du nôtre, quand, peu à peu, la lumière morte se mettait à revenir, comme un fantôme, sans que nous l'eussions vue commencer à paraître, seconde âme rose, plus rare et ténue encore que la première, et qui, par une insensible diffusion, envahissait de nouveau le ciel. Alors le fleuve, le vaste fleuve se mettait à luire, à s'éclairer mystérieusement, comme illuminé dans ses profondeurs. Il semblait vraiment la source de toute cette lumière épandue dans l'espace. C'étaient d'abord des tressaillements vermeils, fugitifs, insaisissables, de rapides lueurs convulsives, qui s'avivaient, s'élargissaient, à mesure que, là-haut, ce rose esprit, venu on ne sait d'où, s'exaltait lentement, comme une passion tendre et chaude. Et tout vent tombait alors ; tout s'endormait sur le large courant dans une magnificence calme. Ce n'était plus de l'eau, mais seulement une splendeur coulante, paisible et lisse, qui, peu à peu, se mettait à charrier. avec une lourdeur et une opulence d'huile, des traînées, des plaques de pourpre et d'or, des couleurs sombres et pourtant ardentes, toute une vie de lumière incessamment en train de devenir, de s'éteindre, de renaître. Enfin, aux splendeurs chaudes succédaient des clartés glacées de jaunes et de verts, et là dedans, des gris inertes, des violets ternes, étouffés, des lividités de mort commençaient à ramper, à s'étendre sournoisement. Mais longtemps encore le fleuve luisait, d'une lueur sourde, de plus en plus obscure et émouvante dans la nuit qui s'assemblait, où déjà des étoiles tremblaient en gouttes blanches.

Alors venait l'heure solennelle où, les figures des constellations apparaissant, tout le mystère des infinis qui nous entourent devenait visible. Elles ne semblaient pas froides, mortellement indifférentes comme dans l'abîme noir de nos ciels d'Europe. Au fond de la spacieuse nuit bleue, elles vivaient, elles palpitaient avec une ferveur silencieuse. La voie lactée se courbait en large flamme blanche, et toute la voûte céleste prenait des aspects inconnus, comme si la Terre s'en fût rapprochée, en se déplaçant étrangement dans l'espace. On se surprenait à prêter l'oreille pour entendre le bruissement de tout ce feu qui fourmillait, de toutes ces étoiles pâmées et

dilatées comme des cœurs. Parfois un souffle desséché, un souffle aride et tiède arrivait du désert et, subitement, nous faisait tressaillir tout entier d'une ivresse de vie voluptueuse et aiguë. Alors tout le ciel en semblait attisé et secoué, et tremblait dans un élancement, comme si notre petite vie et la grande vie enflammée des mondes se fussent un instant confondues, eussent remué ensemble d'un même frisson...

Les choses de la terre restaient colorées, comme pendant le jour, mais de couleurs et de nuances plus tendres, et charmées de douceur mystérieuse.

Les nuits étaient si transparentes que devant nous on voyait toujours le fleuve s'allonger tout droit jusqu'à sa rencontre avec le ciel, et le vide entre les deux chaînes était plein d'astres jusqu'en bas du couloir, jusqu'à la ligne d'eau de l'horizon.

La lune naissait. Ce n'était, ce jour-là, qu'un trait d'ongle, une ligne éblouissante et vive, cernant la moitié d'un grand disque de lumière cendrée. Et, certes, toute la vie du monde semblait remontée au firmament. Lui seul vivait, sentait, frémissait, ses myriades d'étoiles soudain contractées ou élargies comme des prunelles qui s'émeuvent en silence. La terre sombre était comme évanouie et comme morte sous ces vastes ardeurs muettes. Les longues lignes des montagnes s'étiraient, engourdies et fluides, avec une mollesse de rêve; et sur toutes les choses lumineuses du ciel, toujours, sans fin, sans hâte, des deux côtés du fleuve défilaient des gerbes noires, la procession mystérieuse des palmes, des belles palmes endormies...

II

A cent cinquante lieues du Caire, à Danderah. C'est un matin léger infiniment, un matin d'ivresse. Nous sommes à deux milles du fleuve ; à l'entour il n'y a que les pures solitudes lumineuses et pâles, que les grandes étendues de sable, un monde minéral baigné dans cet azur lucide et vierge, dans cet air que l'on aspire comme un fluide de vie, et qui fait battre le cœur comme sur les hauts sommets.

Devant nous, une masse sombre, à demi enterrée dans le sable, sortant d'une large fosse; le premier temple de l'ancienne Égypte que nous rencontrions sur notre route. C'est une chose basse, énorme, trapue comme un bastion avec des formes de trapèze lourdement assis sur une large et inébranlable base. L'émotion est grande : cela déconcerte. Voilà donc, intacte, complète et telle qu'elle fut conçue par des cervelles humaines qui pensèrent et rêvèrent ici, il y a des milliers d'années, l'expression matérielle d'une certaine espèce de sentiment religieux dont vécut une civilisation, — espèce fossile aujourd'hui, entièrement abolie et dont notre monde moderne procède certainement pour une petite part, mais si éloignée de nous que nous n'apercevons pas les intermédiaires qui nous rattachent à elle. Combien cela est grave, morne, massif, terriblement absolu et simple !

Tout autour les champs blanchâtres de sables sans vie, les étendues sèches où il n'y a rien que les jeux légers de lumière...

Autrefois dans ce pays tropical mieux arrosé sans doute, et riche en orge et en hautes palmes, une ville s'élevait ici qui s'appelait Tarer. Il faut l'imaginer peu différente de celles qui vivent aujourd'hui sur les bords du fleuve antique, de Belliana, par exemple, devant laquelle nous passions tout à l'heure. Derrière des rangs de felouques serrées contre la berge, derrière un fouillis de vergues, je l'apercevais, cette Belliana. C'était un entassement de hautes maisons pyramidantes, en terre grise, crénelées au sommet et blanchies à la chaux, — une grande bourgade faite de longs triangles tronqués, de bâtisses qui rappellent l'Extrême Orient, les pagodes hindoues; — et, justement, on les imagine ces vieilles cités religieuses au bord du Nil, assez semblables à quelque ville fourmillante et sacrée de l'Inde, sur la rive du Gange ou de la Djumma.

Ici, aux temps anciens, il y avait une foule nue, très active, pliée sur ses tâches, des ruelles étroites, étouffées, des bazars où bruissait, dans un jacassement oriental et rauque, la langue, qui, fixée sur les files superbes d'hiéroglyphes, nous semble avoir dû toujours être solennelle et grave. Population insou-

ciante et gaie, bavarde et sociable, dont la vie quotidienne nous est retracée avec humour, d'un trait leste et avisé, sur les murs des tombes, en scènes familières de labeur et de fêtes : forgerons qui peinent sur leurs soufflets, cordonniers qui tirent l'alêne, tailleurs de pierres qui mesurent et polissent le calcaire, boulangers en train d'enfourner leurs pains, tisseuses accroupies devant le métier, danseuses qui ondulent au battement des mains, aux *ha! ha!* rythmés que jettent les spectateurs satisfaits. Population simple, enfantine sans doute, comme celle des fellahs d'aujourd'hui, peu portée au rêve, à la pensée, à l'action originale et volontaire, d'imagination réduite et précise, chacun astreint à des besognes traditionnelles et quasi instinctives, chacun enfermé dans des cadres étroits de corporation ou de caste, occupant un rang défini dans une hiérarchie savante et minutieuse, chacun lié à un supérieur et de plus attaché d'une façon permanente à un certain point du sol, nul n'étant isolé sauf l'étranger, le vagabond que l'on plaignait comme n'ayant point de maître ni, partant, de défenseur, — tout homme, enfin, apercevant au-dessus de lui une puissance, au-dessus de celle-ci, une autre, au-dessus de son chef de corporation, tel scribe, puis tel fonctionnaire, puis tel gouverneur, tel seigneur féodal, et tout en haut le roi, le Pharaon-Dieu, l'inaccessible et absolu despote, — toute vie ainsi étreinte dans des limites qui barraient inexorablement le rêve, ne découvrant comme fond dernier, par delà le détail de ses besognes usuelles et les petits calculs de son positivisme pratique, qu'une mythologie toute byzantine infiniment compliquée, arrêtée et fixée depuis des siècles et des siècles, et les idées très fortes et très graves de Mort et d'Éternité, les grandes idées de l'Égypte, simples et peu originales, mais conçues par elle avec une intensité incomparable, et durables autant que l'Humanité. Ainsi, derrière les pylônes des maisons de terre, derrière ceux des palais, lorsqu'il levait les yeux, l'ancien Égyptien de Tarer voyait monter les pylônes de pierre dure, les grands, les vrais, ceux que l'on avait dressés pour toujours, ceux de la demeure divine, du temple que voici, barrant l'espace de leurs vastes murs infranchissables, étalant leurs surfaces précises, leurs lignes rigides, sans vie, sans invention, simplement géométriques, — mais éternelles, et

portant haut dans le ciel, au souffle du désert, bien au-dessus de toute la ville, les étendards frissonnants d'Hathor.

Aujourd'hui, le silence et le calme des sables profonds. Il n'est pas facile d'imaginer le fourmillement antique autour de ce temple qui fut un célèbre centre religieux : les affluences de pèlerins venus en barques de tous les nomes d'Égypte, les processions annuelles menées par les prêtres en robes longues, par des personnages à mufles d'animaux symboliques, les grandes cérémonies rituelles, celles du nouvel an, celles du 29 Mésori, l'habillement des statues d'Hathor, d'Horus et des autres parèdres, leur montée solennelle sur les terrasses où l'Hathor, dans ses habits sacrés, s'unissait « aux rayons de Celui qui l'a créée », les fêtes osiriennes du 20 Choiak, l'enterrement du corps d'Osiris avec des grains de blé, son exhumation mystique avec l'éclosion des germes, l'adoration dévote de sa relique, les longs offices minutieux et les marchés bruyants qui terminaient les pèlerinages comme aujourd'hui en Bretagne et en Russie, et le tumulte des réjouissances populaires, les bacchanales et les orgies sacrées dans les rues dallées, pendant les « fêtes de l'Ivresse », dans la nuit chaude d'Égypte, sous les hautes palmes obscures, sous le feu des astres tropicaux. « Quand la déesse sort, dit une inscription du temple, les dieux du ciel en poussent des *ah ! ah !* de contentement, les habitants de la terre sont pleins d'allégresse, les Hathors battent leurs tambourins, les hautes dames agitent leurs fouets mystiques, tous ceux qui se trouvent dans la ville sont ivres de vin et couronnés de fleurs, les artisans de la cité se promènent en joie, la tête parfumée d'huiles odorantes, tous les petits jubilent en l'honneur de la déesse, du lever du soleil à son coucher... »



Tout ce monde évanoui, toute cette vie de plusieurs siècles et d'un moment éteinte, le silence de l'Éternel est revenu. Les sables ont monté lentement, comme une marée autour du temple. On l'a déblayé récemment, et il gît dans sa fosse dont le fond est le sol antique et où l'on accède par une rampe. A mesure que l'on descend, que l'on plonge dans cette ombre

engourdie, dans cette fraîcheur, que l'on quitte le monde lumineux, on se sent enveloppé par le Passé qui se reforme autour de soi, et l'on entre dans le silence et la nuit des siècles morts.

Alors quelque chose d'étrange et de jamais vu nous accueille : une grande salle hypostyle, ouverte au demi-jour du dehors qui l'éclaire de côté et meurt en s'enfonçant parmi les colonnades, et, détachées sur ce fond d'ombre, au-dessous de la corniche et de son globe éployé qui symbolise l'Éternité, six larges figures mutilées, mais qui furent calmes et sereines, forment les chapiteaux des colonnes extérieures et portent le toit, toutes semblables, toutes figées dans un même sommeil impassible et grave. On franchit la porte de l'hypostyle, et tout d'un coup, on les voit se multiplier comme dans un rêve qui s'élargit soudain, ces colossales figures de mystère. Il y en a près de cent, chacune des vingt-quatre colonnes portant, quadruple, sur ses quatre pans, la puissante face d'Hathor. Elles vous dominent, elles vous entourent, elles vous oppriment, elles regardent à la fois dans toutes les directions, elles planent, symétriques, dans l'ombre, sous le sombre plafond bleu où vaguent les soleils ailés : larges figures énigmatiques, silencieuse population, endormie là-haut, au sommet des piliers qui s'enfoncent dans l'obscurité brumeuse, larges faces surhumaines dont on devine encore le sourire qui semble garder un secret, — paisibles, supérieures à tout événement, — en cela divines comme les grands Bouddhas anciens oubliés dans les cavernes de l'Inde.

Vraiment cela sent l'Éternel. Ce demi-jour jaunâtre de cave est immobile : la vie changeante de l'ombre et de la lumière n'arrive pas ici. Devant nous, des salles, des chambres successives s'en vont vers le sanctuaire, se rétrécissant, se rapetissant à mesure que les plafonds baissent, que le sol monte, que les murs convergents se rapprochent; elles s'emplissent d'une ombre de plus en plus dense, puis de ténèbres noires, où rien n'indique la succession des jours et des nuits; et sur les parois, invisibles dans cette noirceur, les processions se déroulent, les rois font des offrandes, les images religieuses se suivent, les scènes sacrées, les symboles mystiques, qui sont là, non point pour être vus, mais simplement pour *durer*, et que nous faisons apparaître, tout

brillants de vives couleurs, à la lueur fumeuse de nos torches.

Étranges conceptions, combien difficiles pour nous à pénétrer, à travers le fatras des légendes, des formules mystiques, des litanies, à travers la multitude symbolique des figures animales, survivances de cultes primitifs et sauvages et devenues plus tard, pour les esprits pensants, les images et les chiffres de métaphysiques dont nous n'entrevoyons que le sens général. Ici, dans ce temple ptolémaïque, l'idée panthéiste éclate, et, sans qu'on puisse en suivre le détail, on la sent infiniment complexe et raffinée, extrême aboutissant de tout un âge de spéculation. Les idées alexandrines entraient d'elles-mêmes dans le mythe d'Hathor, harmonie et fécondité du monde, principe maternel, matrice du soleil, déesse des renouvellements, dont le sistre sonore, gardé au fond le plus secret de ces sanctuaires, fait passer à travers tous les êtres la vibration de la vie, et secoue le monde. Mêmes symboles tout prêts, dans la légende d'Osiris descendu sur la terre pour le bien des hommes, mis à mort, enterré et ressuscité, — dans ces triades, dans ces filiations de divinités consubstantielles, qui sortent l'une de l'autre, qui se pénètrent et se fondent l'une dans l'autre. Ici, dans cette salle hypostyle, du sol au plafond, les murs sont surchargés de tableaux où l'on démêle les symboles panthéistes de la vie. Les dieux en détiennent les sources, et les ouvrent au roi, émanation des dieux. Ils le touchent des croix ansées d'où sort en ondes visibles le fluide magnétique qui anime les êtres. Ils lui délèguent leur pouvoir de vivification sur les plantes, sur les graines, sur l'eau, sur le feu. De sveltes fleurs, des tiges grêles s'enlacent le long des frises; des gerbes de blé s'alignent sur les soubassements, des scarabées alternent avec des oiseaux, et tout cela, c'est encore la vie, non plus dans son principe et son essence, mais déployée au dehors et visible. Au total, c'est ce mystère de la vie, de sa transmission, de sa continuité, qui fait le fond commun de toutes ces vieilles religions objectives de l'Orient. Elles se distinguent surtout, ces religions, par l'espèce d'émotion, de réaction nerveuse, par la secousse plus ou moins vive, par la végétation d'images et de sentiments que produit chez l'homme l'idée de ce mystère. Chez les Égyptiens, l'idée panthéiste est complète, mais elle semble restée à l'état sec de

formule. Elle ne se développe pas richement et inépuisablement dans le concret. Rien de l'ivresse hindoue, du fourmillement de formes ondoyantes qui s'entassent et montent au-dessus des pagodes, en pyramides vivantes de bras, de jambes, de phallus. Dès les premiers monuments religieux, tout est fixé en Égypte, raidi et simplifié, réduit à des lignes schématiques et essentielles. Toujours les mêmes gestes précis des rois qui font les offrandes, les mêmes attitudes impassibles des dieux. Une figure de profil, d'une rigidité hiératique, tendant une croix ansée : aussi longtemps que persistent les cultes égyptiens, c'est-à-dire pendant plusieurs fois mille ans, voilà qui suffit à exprimer l'idée de la Vie émanant de l'Être éternel.

Mais cet Être, cet obscur dessous d'où sortent les dieux et les créatures, qui porte l'univers mouvant et lumineux et dont tout de suite on épuise l'essence lorsque l'on dit : « Il est, il a toujours été, il est pour toujours », comme on sent son mystère, son éternité, sa simplicité dans ce vieux temple de Denderah ! Tout y concourt : l'obscurité qui va s'épaississant jusqu'aux ténèbres, l'énormité des matériaux, la grandeur, l'absolu des lignes et des surfaces, le poids formidable de ce plafond. Si haute que soit cette colonnade, il opprime nos têtes, ce plafond : une vaste surface horizontale de pierre, soutenue par des piliers cylindriques et lisses, rien de plus propre à rendre sensibles les poussées obscures, mais simples et directes, des masses vers la terre et les résistances qui les maintiennent. Le poids, la *pression* constante et silencieuse, voilà ce que l'être nerveux sent ici, par sympathie, et il en défaille. Devant un péristyle grec, il se redresse, au contraire ; il aperçoit d'abord une vigueur jeune, une sorte de jaillissement, un essor de forces dirigées de bas en haut à l'encontre des lois fixes qui régissent l'immobile substance. On songe ici aux harmonieuses colonnades du Parthénon, aux courbes insensibles, aux secrètes et subtiles inflexions qui les font sortir du monde inorganique, de la matière aveugle et pesante, pour leur communiquer l'énergie de la vie souple, pour les pénétrer d'esprit ; on songe à la sérénité puissante de leur effort, à la convergence de leurs volontés manifestées par les rainures verticales qui les allègent aussi. Dans ce temple de Denderah, on ne sent rien de la vie intérieure, plastique

et artiste; le divin qu'ont exprimé les Égyptiens a quelque chose de rigide, de mort, de fixe, de stupéfiant aussi, comme ce ciel et ce soleil de feu, comme cette vallée infinie dans sa longueur, et simple, enfermée entre les deux lignes parallèles de ces deux chaînes de pierre, — comme toute cette terrible étendue du désert environnant, cette étendue minérale si vaste que du côté de l'Occident, au moins, du côté où le soleil va mystérieusement s'enfoncer tous les jours, ils n'ont jamais su qu'elle finissait.

Que tout cela est religieux! Religieux à la façon des grandes cavernes souterraines où le temps ne passe pas, où l'on découvre l'éternité de silence et de ténèbres qui supporte le monde fugitif et lumineux. Rien d'humain : ces piliers, ces parois ne semblent pas l'œuvre de l'homme; c'est la retraite auguste, dans la profondeur noire de la terre, de la divinité dont les cent faces mystiques sourient là-haut, de la Puissance centrale, l'Immobile d'où germent toutes les vies.

Notre guide soulève une dalle : à la clarté de la torche un trou noir apparaît, d'où sort, soudain, une bouffée chaude comme d'un four, un souffle irrespirable, chargé d'une odeur aigre et violente. Nous nous y insinuons pourtant, et, tout au fond, une crypte apparaît, très longue, aux murs de pierres rectangulaires, précis et bas, un boyau souterrain, si étroit que, debout, nous l'obstruons presque. Nous ne pouvons pas rester ici : on étouffe, la chaleur des innombrables étés s'est accumulée dans ce lieu; l'air est épais du vol des chauves-souris que nous réveillons, enfermées dans ce souterrain sans issue, les arrière-petites-filles de celles qui pendaient accrochées à ces murs au temps du Christ. En nappe noire glissante, elles vont et viennent dans le long couloir, disparaissant dans la nuit et puis revenant vers notre lumière, entre les files de dieux étranges que leurs aïeules frôlaient aussi de leur vol au temps où ces mêmes dieux étaient vivants et adorés. Tout de suite cette chaleur, cet air méphitique, le choc de ces bêtes, de ces noires ombres affolées sur notre figure, sur la torche qu'elles éteignent presque, nous font fuir vers la fraîcheur spacieuse des chambres supérieures; mais, un instant, nous avons entrevu les serpents protecteurs qui gardent l'entrée, dressés sur les

murs, et de petites frises intactes, précieuses, des rangées graves de divinités dont les couleurs brillent comme au premier jour, et partout des files d'hiéroglyphes serrés, comme un pullulement d'insectes dans l'ombre...

C'est là que, tous les ans, on allait chercher la statue du dieu, de l'Osiris ou de l'Hathor, pour l'exposer symboliquement à la lumière, comme le blé, disait-on, qui, ayant longtemps germé dans la terre profonde vient apparaître au soleil.

Ces symboles sont grands. Pas une seule des idées essentielles de l'esprit humain dont la figure ne se rencontre ici. Nous nous asseyons à terre contre la haute paroi de la salle où les Hathors rangées planent dans le demi-jour. Et longuement, jusqu'à ce qu'ils semblent se mettre à vivre, et presque à remuer, nous les contemplons, ces signes antiques qu'à l'époque des Ptolémées on copiait déjà depuis des milliers d'années et que voici, gravés, sculptés avec grandeur et précision sur les murs, sur les architraves, sur les linteaux des portes : le vaste globe ailé, ceint de l'uræus, — éternité de l'univers; — l'épervier solaire qui plane et monte au plafond bleu, à travers les signes du zodiaque, — succession du temps; — le serpent enroulé sur lui-même, — infini dans la durée de la série des choses; — l'ondoiement du fluide que versent les dieux, — mystère de la Vie qui pénètre la Matière et la fait grandir vers l'Esprit. Ainsi, dès les origines de l'histoire, l'homme a vu les mystères et les infinis qui l'entourent; il s'est situé au milieu de ces infinis, et sa courte vie lui est apparue comme une bulle montée des profondeurs noires d'un océan pour flotter un instant à sa surface et refléter en nuances irisées, suivant sa courbure propre, les eaux sans limite et le ciel sans fond.

Cependant, entre ces hauts murs, dans ces salles inhabitées et superbes, tout est d'une solennité si grande que l'on s'imagine davantage : il semble que les êtres qui ont gravé ces signes aient percé par delà, que le secret des choses soit déposé au fond de ce temple obscur, au bout de cette perspective noire, de cette enfilade de hautes portes étroites qui s'enfonce devant nous. et que nous allions le trouver là, — écrit sur la pierre, dans la plus reculée de ces chambres...

Mais non ; la torche n'éclaire toujours que les mêmes scènes sempiternelles d'offrandes, les mêmes gestes des Pharaons linéaires, les mêmes museaux, les mêmes becs des animaux mythologiques. Et tout cela n'exprime qu'une religion comme les autres, qui a grandi et s'est évanouie comme les autres. travaillant, idée centrale et active, à ordonner un vaste groupe humain, à le maintenir, à développer une civilisation, — c'est-à-dire une vaste apparition, qui surgit hors de l'ombre, une végétation puissante qui monte, déploie le luxe de ses innombrables rameaux, décline, évolue suivant la loi de son type, traversant plusieurs milliers d'années et mettant au jour, sans trêve, les générations de ses fleurs toujours renaissantes, les millions d'âmes mystérieuses, très semblables parce que toutes sortent d'elle et que toutes manifestent la même idée.

Autour du sanctuaire un nombre infini de salles, de sacristies monumentales où l'on préparait les essences, les parfums, les onguents, les huiles, les libations, les pains nécessaires au culte, où l'on conservait les joyaux et les vêtements précieux des divinités. Sur les murs, des tableaux donnent le détail des cérémonies méticuleuses, des rites impérieux qui faisaient les consécrations. C'était, surtout à cette basse époque des Ptolémées, une religion d'un formalisme extrême. Il y fallait un personnel énorme de prêtres échelonnés suivant une hiérarchie savante. Les liturgies, les offices devaient être très longs, les pratiques innombrables : on attribuait aux syllabes, aux formules, aux gestes une puissance impérative et magique. Comme dans toutes les vieilles religions orientales, comme plus tard, dans l'Inde, on les personnifiait, on en faisait des êtres divins, plus puissants que les dieux, capables de contraindre leurs volontés. Tout était figé, arrêté, cristallisé en une croûte de traditions et de rites quarante fois séculaires. Toujours lorsque l'on songe à ces anciens hommes d'Égypte, on les entrevoit ployés par le respect, courbés sous une autorité, sous la tyrannie d'une règle, sous le poids d'institutions immobiles : partout des limites rigides s'opposant aux aspirations, aux efforts individuels et libres. Des âmes et des esprits esclaves. Nulle fantaisie, nulle invention souple, nul intérêt profond à la vie ondoyante et multiple, nulle aptitude à la jouer, à la rêver, à la philosopher, à en tirer matière pour

de l'art complexe et vivant. Dans le domaine de l'action, un champ étroit dont l'homme trouve en naissant les bornes tracées pour toute son existence, infranchissables, sauf par le bon plaisir du maître despotique. Dans celui de la pensée, l'étude, vers une fin pratique, des choses immédiates, une philosophie de préceptes, une science de recettes, une mythologie précise et compliquée ; puis, au delà de ce petit cercle lumineux, tout de suite, comme une barre fermant le champ de leur vision, les mystères grandioses et simples, les infinis abîmes noirs, la Mort, l'Éternité pour laquelle les puissants se font tailler par l'humble ouvrier patient les sarcophages superbes de granit.

*
* *

Chaque humanité religieuse exprime son âme par son art. Le simple, le lisse, l'ardent, l'impérieux, qui sont les caractères essentiels de l'islamisme, apparaissent à la fois lorsqu'on suit du regard l'élancement droit d'un minaret. Une pagode hindoue qui grimpe sur le ciel avec peine et lourdeur, hérissée et feuillue comme un artichaut, est expressive de la même façon. Quand nous sortons de ce temple et que nous le regardons se détacher sur les sables, sur le calme paysage blond, ce que nous apercevons est simplement ceci : un mur auprès duquel un mur romain semblerait frivole et léger, une nappe trapézoïde large de cent soixante-quinze pieds, haute de quatre-vingts, et qui monte obliquement du sol, sans trous ni fenêtres, bordée par une lourde moulure cylindrique, portant espacées quelques grandes figures de profil, — et s'ouvrant, se déployant, dure et brutale, sur la flamme claire du ciel.

A THÈBES

I

Novembre-janvier.

En France, c'est le commencement de la longue nuit d'hiver, *ar mis du*, le mois noir, comme on dit en Bretagne. La terre est nue et grise, les arbres se dépouillent, tout s'engourdit. Tristesse de la pluie, du demi-jour, des grands nuages

ténébreux soupirés par l'Atlantique et qui traînent sans fin, poussés par le vent humide. Je revois une petite allée de chênes qui s'en va dans le crépuscule de quatre heures et demie, grimpant sur un dos de lande : miroitement dans l'obscurité de deux ornières noyées d'eau. Sur le sombre pays tourmenté, un ciel bas, menaçant, et des lueurs glacées, des clartés jaunes entre les cumulus noirs, une odeur de soir, de terre mouillée, de feuilles mortes, de choses qui furent vivantes en train de se dissoudre, une odeur d'automne pénétrante et triste et que l'on aime avec le cœur. Fin du jour, fin de l'année. Les chandelles s'allument au fond des chaumières perdues. Tout à l'heure, dans la nuit où souffle le vent, une rumeur bourdonnante et grave de prières va monter de chacune. Tout le pays semble se recueillir et savourer cette sombre arrivée de l'hiver et s'envelopper avec ses champs, ses masures, ses églises d'autrefois, dans ses brumes et sa grisaille, comme un homme, fatigué de la lumière et de la vie, enfouit sa figure dans sa couche et songe avec une volupté amère aux longues heures noires de solitude et de silence qu'il a devant lui pour se rassasier de rêve...

L'hiver prochain, en France, je reverrai cet automne d'Égypte, comme ici me poursuivent ces images. Je reverrai cette sérénité, cette immobilité des choses enchantées et comme laquées par la lumière. Il y a une mélancolie dans cette calme splendeur, moins aiguë, peut-être, que dans nos soirs d'automne, mais plus continue, plus profonde, plus décourageante encore et bien plus mortelle à l'action. Ce ciel immuable, ces jeux d'ombre et de lumière sur les collines percées de tombes, tout est aujourd'hui comme hier, comme il y a cinq mille ans à cette même minute de la journée. Il n'y a rien de particulier à aujourd'hui, de passager comme l'être périssable et changeant que je suis, et qui a besoin pour agir et vivre sans angoisse de voir autour de lui des limites qui lui cachent les espaces sans fond.



Les lignes aussi et les formes du pays parlent d'Éternité. Cette Thébaïde est vaste ; il n'y a rien d'aussi grand

dans la Haute Égypte. La plaine est ample. Une ville large comme Paris pourrait s'y asseoir à l'aise. Les deux chaînes ont reculé très loin, plus hautes qu'ailleurs ; leurs murailles se sont rompues ; elles s'étagent et circulent maintenant avec des allures de vraies montagnes, montagnes de pierres où rien ne fleurit ni ne pousse, leur pâleur trouée de petits rectangles noirs en rangs serrés, et qui sont les syringes, les caveaux d'autrefois. Rien que ces trous noirs, à mi-hauteur de la montagne couleur d'albâtre, ou bien d'iris, ou bien rose, selon l'heure de la journée, et qui développe avec grandeur, à l'infini, ses longues lignes onduleuses et sans poids. La grande plaine est verte et toute lumineuse de cannes à sucre, de trèfles, toute gorgée encore des eaux de l'inondation, semée partout de grands monuments sans âge, de pylônes, de colonnades : là-bas, de l'autre côté du fleuve, à la lisière des étendues verdoyantes et du désert, Médinet-Abou, les Colosses, le Ramesseum, Deïr-el-Bahari, Gournah, ici le temple de Luxor, les ruines de Karnak, — les énormes accumulations de pierre situées à des lieues les une des autres, qui font mesurer la grandeur de la Thèbes antique, qui rendent présent le passé prodigieusement lointain et semblent empêcher le temps de couler sur ce pays figé.



Le ciel aussi accable. De six heures du matin à six heures du soir, l'Astre y règne, seul dans le vide éblouissant et pâle, dardant impassiblement sa flamme, en maître, en dominateur, sur la vallée. Tous les jours c'est la même ardeur de lumière, la même nudité du disque aveuglant ; cela étonne et fatigue d'abord et puis cela se met à vous dévorer. Il y a dans cette continuité quelque chose de trop fort et qui n'est pas en proportion avec l'homme. Peu à peu l'être se sent envahi par un feu subtil qui le brûle en dedans, qui frémit en lui, qui l'excite, le secoue, lui fait perdre le sommeil et lui fait battre le cœur. On voudrait se reposer, se détendre de ce bleu ardent et léger comme une flamme d'alcool, de son incessante vibration, se rafraîchir et s'endormir les yeux à quelque nuée mauve, à l'azur froid de notre ciel d'Europe.

Vraiment, ici le divin est visible dans cet éclat, dans cette cristalline pureté de l'air allégé, où les choses semblent se sublimer, un divin plus fort, plus fixe, plus monotone que celui qui brille dans l'éther lucide de la Grèce; et devant cette vie souveraine, nos petites vies défaillent comme le cœur d'un Égyptien devant la grandeur écrasante et simple d'Amon-Ra, comme nos genoux devant un colossal Ramsès de granit ou la ligne implacable d'un pylône.

***

Pour quelques mois nous nous installons près de Luxor, un des pauvres débris de la Thèbes magnifique.

Ce petit village ressemble à tous les villages d'Égypte : maisons crénelées de boue grise, aux arêtes obliques, hauts triangles tronqués d'où jaillit parfois un palmier qui fuse et frémit là-haut dans la frémissante lumière ; — large étang limoneux, bordé de palmes lumineuses; buffles noirs qui s'y vautrent ou s'y endorment, la tête allongée sur l'eau, inertes et lourds comme des hippopotames; — hauts murs de terre derrière lesquels surgit, plus haut encore, quelque cou, quelque tête fabuleuse de chameau qui grogne; — labyrinthe de ruelles où l'on tourne en cercle pour, brusquement, se trouver plonger des yeux sur un vieux temple, grand comme tout le village, dégagé jusqu'à la base, jusqu'au sol antique. Et ce sont de mornes colonnades grises qui montent d'une fosse géante, des architraves, des statues colossales de pharaons en marche, les bras serrés au corps, des pylônes vastes et gris comme des falaises, où des Ramsès gravés dominent des foules vaincues de toute leur stature démesurée, les terrassent de leur geste exterminateur, — tout le squelette gigantesque d'un monstre fossile, retrouvé là, autre que tous les êtres d'alentour, mis à nu sur son ancien lit géologique, ses vertèbres massives, ses puissantes côtes grisâtres couvertes de la vermine d'aujourd'hui : une pauvre mosquée, un minaret de chaux grossière sont nichés sur les architraves d'une grande colonnade, près du pylône oriental. Avant eux, pendant douze cents ans, ce fut une église copte. Avant cela, pendant deux mille ans, le culte d'Ammon.

Le soir, l'appel du muezzin monte dans le silence. Au-dessus des étendues de pierre auguste, au-dessus de la magie pacifique du Nil prochain où traîne et languit de l'or, elle monte, la voix, avec un timbre mordant, tendue comme en extase, par élans successifs, en longues tenues coupées soudain de pauses solennelles; et elle s'élance, elle s'envole, elle plane, ainsi qu'un oiseau dont les ailes frémissent à peine, elle chante, louant l'Éternel qui réside toujours ici et dont la présence ne s'est pas retirée de ces vieilles pierres, depuis les grands Amenhoteps.

***

Le matin, vers six heures, quand nous ouvrons nos volets, c'est un paysage si étrange et si beau qu'on ne se croirait pas sur la Terre. Une lumière glacée, une solitude, un silence sacrés. Tout de suite ce qui étonne, ce qui saisit presque à la façon d'une vision, c'est le grand mur lumineux de la la chaîne thébaine, ce haut mur de lumière, cet écran peint de rose, d'un rose vif, cru, sans une ombre, par le soleil levant qui l'éclaire également de face et l'a rapproché d'une façon surprenante. Cela éclate, cela domine tout, effaçant presque le paysage entier. On dirait un morceau de quelque autre monde subitement apparu là, au-dessus du Nil qui traîne large et lisse comme une blonde coulée de clarté liquide. Parfois, de hautes voiles blanches, montant en triangles très minces sur le grand décor rose, passent avec une lenteur extrême, presque immobiles. Et sur tout cela, devant nous, en premier plan, un jardin enchanté détache ses fleurs, ses tamarins veloutés, ses palmes, ses hautes palmes fraîches et lustrées de reflets d'or...

Ces heures-là, nous les passons toujours de la même façon, sur la berge déserte qui n'est que poudre sèche avec des traînées d'herbe pauvre. D'abord, pendant que tout est encore d'une pureté si virginale, nous allons paisiblement nous asseoir sur une terrasse blanche au bord du fleuve, derrière le petit mur de chaux qui ferme le jardin, et nous restons là, les yeux demi-clos, les paupières traversées par la jeune gloire du jour, laissant simplement le silence et la paix des choses des-

cendre peu à peu au fond de notre être. Une fine senteur vient d'une haie de cassies derrière nous, de leurs petites boules d'or, de leur jaune duvet poudreux, et cet arome nous pénètre aussi, mêlé à la suavité de l'air. Surgit devant nous le gardien de ce jardin qui nous guette et, tous les jours, à la même heure, avec une longue salutation de gentilhomme, avec un geste délicat, un « *Faddal !* [1] » courtois, nous présente un minuscule bouquet de ces petites fleurs jaunes. Les Arabes savent la beauté des fleurs, et qu'elles sont faites pour être légèrement respirées. En Syrie, les buveurs de raki en ont toujours quelques-unes dans un petit verre, sur la table, à côté d'eux, et je me rappelle qu'à Jérusalem, comme je fumais un narguileh en compagnie d'un bédouin, dans une petite ruelle aveugle, il insistait avec courtoisie, pour placer devant moi, sur un petit tabouret, deux jasmins qu'on nous avait apportés, pour que j'en eusse, étant son hôte, la vue et le parfum.

Sa politesse faite, comme tous les matins, et les remerciements reçus, l'homme s'accroupit à nos pieds, dans sa longue chemise noire : des yeux étincelants, qui dansent dans sa tête, des yeux de jeune diable heureux et rieur. Vingt et un ans, marié, père de deux fillettes. Il n'a jamais fait effort et, certes, il n'a jamais pensé. Toute sa besogne ici, c'est de garder ce jardin, c'est-à-dire de rester assis, les jambes croisées, devant la porte ; il taille de petites flûtes dans des roseaux, surtout il bavarde avec les passants, ou bien, veillant sur notre sieste, prenant des mines de suprême importance, d'attention concentrée, avec une verge de brins de palme, il chasse les mouches qui nous tourmentent, les affolantes petites mouches d'Égypte. Voilà la plante humaine telle qu'elle fleurit sous ces palmiers, dans cette longue plate-bande qu'est l'Égypte, sans effort, sans lutte, au hasard, à la merci des maladies engendrées par l'incurie et qui dévorent un si grand nombre d'enfants. Un homme vit de dattes, d'oignons ; presque toute l'année il peut coucher nu par terre. Le plus dur travail est celui de l'arrosage : la pesée régulière, pendant trois heures, sur la bascule qui va puiser l'eau du Nil pour la répandre dans les petits canaux d'irrigation. Travail monotone, hérédi-

1. Veuillez accepter. »

taire, auquel tous les Égyptiens sont pliés, si ancien que nous en retrouvons l'image peinte dans des tombes contemporaines des Ramessides, si traditionnel qu'il est devenu presque instinctif et que l'homme, nu dans sa petite tranchée de terre au-dessus de l'eau, pendant des heures, tour à tour se ploie et se redresse, dévide sa besogne avec ce rythme exact, tranquille et continu qui sort de l'Inconscient, et que soutient une courte phrase rêveuse de six notes où l'individu s'endort et s'abolit, la même de siècle en siècle, la même du Caire à Assouan, — chant de la caste, chant de l'espèce, propre aux puiseurs du Nil, comme telle série de trilles au rossignol ou au pinson.

Très sociables et familiers : un grand besoin d'expansion. L'homme accroupi en face de moi me guette avec des yeux anxieux de jeune chien qui semblent dire : « Mais regarde-moi donc, mais parle-moi donc ! Faisons quelque chose ensemble ! »

Puis viennent les phrases de vieille courtoisie arabe :

— Comment est ta santé aujourd'hui ? Dieu soit loué ! Dieu veuille que tu deviennes plus fort tous les jours ! Sens-tu ? il y a un petit vent très joli aujourd'hui *(koueïs ketir)*, qui te fera beaucoup de bien.

Ensuite, si nous ne le décourageons pas, les questions curieuses :

— Où est ton pays ? Plus loin que le Caire ? Voit-on clair par là ? Y a-t-il le soleil là-bas ? Y a-t-il la lune ? Y a-t-il le Nil (*al bahar*, la mer) ? Es-tu marié ? Moi j'ai une femme, une fille, toute petite, tiens, dans les palmiers là-bas, et quand je rentre, le soir, elle saute, c'est une fête, une fantasia : « Bonjour mon père, mon ami chéri, *habibi !* »

Et le voilà qui se trémousse dans sa grande chemise noire, et qui pousse des cris aigus d'enfant avec une mimique, une gaîté nerveuse qui vont en s'excitant.

Passent des paysans, des pêcheurs qui s'arrêtent pour contempler l'Européen et qui, eux aussi, voudraient bien causer. Mais, très jaloux de notre intimité, il les menace avec une colère feinte, de grands gestes qu'ils savent bien n'être pas sérieux. Et quand vraiment, ils ne veulent pas partir et qu'ils nous dévisagent trop longtemps, nous essayons de les

chasser par un brusque : « *Aozé* ? Qu'est-ce que tu veux ? » Mais eux, petits ou vieux, enfants d'une vieille race polie, nous désarment toujours et nous font rougir de notre rudesse en nous répondant avec la belle courtoisie arabe :

— Je veux, monsieur, que tu te portes bien ! *Aoz ente mabsout !*

Un bon vent salubre, souvent, ces matins-là, — clair et froid comme une eau de montagnes, et qui jette une allégresse, un frémissement de vie sur le grand fleuve. Alors, très nombreux dans le bleu du ciel, suspendus au-dessus de l'eau que parfois, tombant comme une pierre, ils viennent raser tout d'un coup et frôler de l'aile — si proches que nous voyons la flamme aiguë de leurs yeux jaunes, les faucons, les oiseaux d'Horus planent, tournoient et crient. Vers dix heures, à mesure que le soleil se fait plus fort, l'air cesse de remuer. Ample, pacifique lumière du ciel blanchâtre, du grand ciel élargi entre les deux rives basses ; silence vaste aussi comme cette lumière, mais où l'on démêle à la longue, dans la chaleur du jeune soleil, dans le tremblement de l'air brûlant qui monte du sol en ondes blanches, une vibration imperceptible et pressée de mouches bourdonnantes. Le ciel est pâle, d'une pâleur cristalline et tout cet abîme de lumière se réfléchit dans la grande eau. Est-ce de l'eau ? Cela s'en va d'un mouvement si égal, si doux, si uni, sans un frisson ! C'est un miroir, c'est un vide de lumière chaude avec des langueurs roses et dorées ; cela s'allonge au nord, très loin, vers Karnak, vers les sombres masses de palmiers ; cela circule, avec ampleur, jusqu'à l'horizon limpide, à peine séparé du ciel par la ligne très basse des sables que le fleuve longe en tournant.

En face, la noble chaîne libyenne qui se relève au-dessus de Thèbes, en terrasse symétrique, large et bien assise, comme pour porter les dieux. L'ardente et proche vision du premier matin s'est apaisée, s'est éloignée. Il reste ces hauteurs d'albâtre nu qui se mirent dans les eaux, y mettant vaguement du blond, de l'or pâle, un peu de rose. Elles s'en vont, les hauteurs d'albâtre, plus vaporeuses, plus irréelles à mesure que le soleil monte ; elles fuient vers le nord avec quelques détours, en s'abaissant, très modérées, bleuissant un peu, procession délicate, tout aérienne et qui flotte avec tant de

légèreté que l'on dirait seulement un peu de la lumière éparse dans le grand ciel qui s'est rassemblée là, au-dessus de la fine bande verte, de la région des orges et des palmes où fleurit toujours un peu d'antique vie humaine...

Dans cette première fraîcheur du jour, nous aimons aussi à cheminer le long de la rive dans la fine poussière aride, dès l'aube, au bord de l'eau, comme là-bas, près du désert, en plein midi. Trois petits gamins sautillent derrière moi, trois petits enfants misérables de fellahs coptes, dans l'espoir d'abord de quelque *backchisch*, et puis, ensuite, par habitude, amitié, très attentifs à m'apporter des fleurs, faute de fleurs une herbe, ou bien un morceau de canne à sucre que l'on va cueillir dans le champ voisin. Le plus jeune, Schnoudi, un pauvre petit singe qui grelotte, au vent glacé du premier matin, me donne souvent la main en marchant, main sèche et menue de ouistiti. Quelquefois, avant que je sache ce qu'il va faire, il prend le bout de ma canne et le porte à ses lèvres avec dévotion : flatterie de petit Oriental habile à aduler déjà et qui me prend pour un puissant! Parmi nos amies, les chèvres qui broutent, nous nous asseyons, lui, le plus jeune, frissonnant dans sa mince chemise noire, l'air souffreteux, des bras pitoyables de petit squelette, des yeux que je reverrai longtemps, tristes et déjà résignés, un faible sourire navrant. Dès l'enfance, apparaît chez ces Coptes l'allure humble du chrétien d'Orient, que j'ai déjà observée en Syrie, du chrétien qui, dans ces pays-ci, a mené pendant des siècles la même vie que le Juif autrefois en Europe, inférieur, méprisé, et qui est devenu très semblable à notre Juif légendaire, obligé de se réduire aux besognes serviles ou commerçantes, de ne songer toujours qu'à se pourvoir, vivant de ruse, d'adresse, n'ayant que sa cervelle pour instrument de combat dans la vie, toujours contraint, empêché de se développer librement.

Un petit musulman se mêle parfois à notre bande, et la tenue grave de cet enfant, son demi-mutisme, la fierté de ses traits immobiles, la netteté de toute sa figure où les yeux, les dents de porcelaine éclatent dans du bronze, tout cela fait saillir, par contraste, l'humilité copte. Sur la rive pou-

-dreuse, sur l'herbe rase, à côté des champs clairs de canne à sucre, nous devisons accroupis à terre, en regardant le fleuve :

— Toi, Khalil, que fais-tu des *backchisch* que te donnent les Frangi ?

— Je les cèle pour l'été : je suis pauvre, très pauvre, ô homme grand !

Et d'un seul geste, il fait glisser sa chemise sous laquelle il est nu : paraît la maigre petite épaule, la misérable poitrine, le pauvre ventre en bateau qu'il frappe avec énergie pour montrer qu'il est vide.

— Et ton père, ta mère ? Tu ne leur donnes rien ?

— *Khalas abou, khalas oummou* ! Fini (mort) mon père, finie ma mère !

Que cela est simple !

Le plus souvent, la conversation devient vite étrangement théologique :

— Mon père, mon frère (*aboui, akhoui*, selon l'âge qu'ils me donnent), es-tu chrétien ? Moi, je suis chrétien.

Et vite, il fait de grands signes de croix coptes, le petit singe souffreteux, baisant, après chacun, dévotement son pouce :

— Aimes-tu le Messie, monsieur ? La Sainte Vierge ? Saint Antoine ? Sais-tu ce que c'est que la Trinité ?

Autrefois, j'ai eu des conversations de ce genre, bien loin d'ici, dans un sombre pays de landes et de chênes, avec de petits gars bretons qui préparaient leur première communion.

Ceux-ci me montrent leurs livres d'école : si pauvres, ils vont pourtant à l'école ; ils reçoivent cette culture orientale qui descend jusqu'aux plus humbles ; ils lisent couramment cette difficile écriture dont les vingt-huit signes s'écrivent de trois façons différentes suivant qu'ils sont placés au commencement, au milieu ou à la fin des mots.

Amusante, toujours, cette promenade sur la rive, sur cet imperceptible sentier des haleurs qui, de toute antiquité, fut la seule voie terrestre d'une ville à une autre. D'abord, à nos pieds, juste au-dessous du jardin, un ponton est amarré, habité par un vieux couple musulman qui, tout le jour,

somnole et s'affaire un peu, d'heure en heure, au petit train-train du ménage.

La femme, noire, parcheminée, muette ou grognonne, émerge de son trou, apprête des herbes pour les trois chèvres qui dorment au soleil sur la berge et se dressent à son approche avec des appels brefs. L'homme, grand, grave, sec, morne, épluche des oignons sans mot dire, et, très dévot, cinq fois par jour, étend son petit tapis misérable, s'oriente vers la Meçque et, les talons joints, les bras levés, écartés selon le rite, commence à prier, seul dans le vaste paysage.

A quelques pas de là une *chedouf :* c'est l'époque où l'eau commence à baisser sensiblement, en sorte que la machine a deux étages, deux bascules, deux puiseurs, dont l'un domine l'autre et que l'eau du fleuve est amenée en deux temps jusqu'à la rigole d'irrigation qui va la répandre sur la riche terre noire.

Dans leur tranchée de terre, ils sont nus, les puiseurs ; en haut, un vieux à la face morne, fermée, quasi morte, où l'œil semble vivre d'une vie lente, ses maigres côtes, sa triste échine pliées depuis l'adolescence à l'éternel labeur égyptien de l'arrosage. Au-dessous c'est Ahmed, un jeune corps magnifique de bronze et dont les muscles font superbement saillie avec des clartés de métal, des remous de soleil sur le dos, sur les omoplates, quand il se courbe tout en bas, la main tendue jusqu'aux pieds pour relever, d'un seul élan élastique, la longue gaule où pend la pochette débordante. Et, comme devant une danse orientale, on s'hypnotise à suivre cet éternel va-et-vient, ce travail alterné et rythmique, et les retours réguliers de la lumière sur ces deux torses qui montent et descendent comme des balanciers de machine. D'abord, c'est en silence qu'ils travaillent, et puis, subitement, des deux bouches à la fois, sans signal, sans raison, comme si quelque ressort intérieur se déclenchait, sort et se développe une modulation prolongée, sourde et cependant qui porte très loin, — le chant des puiseurs d'Égypte, le simple chant qui vient du fond des siècles.

Passent des haleurs — remorquant une large felouque plate, jambes nues, tous penchés en avant dans des attitudes obliques d'effort, pesant sur la corde de tout leur cœur, au

rythme précis d'un de ces chants de travail qui scandaient en Égypte tous les labeurs collectifs : *Ialla ! Ialla ! Hélé ! Ialla ! Hélé !* Les vieux Égyptiens qui traînaient, attelés par centaines, les colosses de granit chantaient de même : d'antiques peintures nous les montrent, halant ainsi, dirigés par un chef qui bat la mesure avec ses mains. Lentement la lourde cange remonte, refoulant l'eau brune de sa large poitrine, remonte patiemment, mètre par mètre. Le vent du nord vient de tomber. ; à cette époque de l'année il est très rare, et les barques ne vont guère contre le courant que remorquées, ou bien poussées par les matelots qui appuient sur une longue gaffe, grimpés sur les sabords, allant et venant sans cesse de la proue à la poupe, avec une obstination infatigable de fourmis. Mais qu'importe? Le fellah est endurant; il ne sent plus la longueur des besognes monotones. On va pendant des semaines, gagnant quelques lieues par jour. La route est très longue jusqu'à Assouan, mais le temps est infini...

Ensuite, personne pendant une heure ; les champs, la berge, le fleuve, tout est solitaire. Rien que le calme lumineux. Puis surgissent deux Bicharis, des êtres différents de tous ceux que nous avons vus jusqu'ici, des nomades venus de l'Afrique noire, qui gîtent près des temples ruinés, par familles, sous de petites huttes de paille. Très grands, très fins, très minces, d'un bronze extrêmement sombre, des traits admirables, d'une noblesse douce et quasi grecque, des mains et des pieds délicats ; et des costumes, des parures extraordinaires, une façon de se draper comme pour quelque fantaisie d'opéra-comique, grandement, dans une immense bande de calicot, blonde comme du tabac à force d'être crasseuse, et, sur la tête, le plus étonnant, le plus savant, le plus comique édifice de cheveux, une perruque haute comme une tiare, plus compliquée, plus bombée, plus frisée que celle de Louis XIV, huilée au ricin et blanche à force d'être poudrée. — Ils s'arrêtent pour nous regarder, mais un instant seulement, appuyés d'un doigt sur un bâton mince, hanchant un peu, le pagne tombant d'une épaule, laissant l'autre nue et s'enroulant à la ceinture pour descendre et se draper jusqu'aux pieds. Vraiment, ils sont admirables de ne-

blesse naturelle, combien différents de tout le peuple d'Égypte! Seuls, à Luxor, ils ne savent pas mendier. Féminins, fins comme des Cinghalais, un peu craintifs, ils nous regardent avec une surprise d'enfant, avec leurs grands yeux de gazelle sauvage et des sourires de femmes. Pour répondre à nos questions, des voix blanches, très chantantes, dans des registres aigus, comme celles des Chinois. Et leurs gestes sont doux, timides, quand nous nous approchons pour regarder de petites amulettes de cuir rouge que, peut-être, ils voudraient bien vendre, mais qu'ils n'osent pas offrir.

Maintenant, nous dépassons un petit bois de palmiers enfermé dans des murs de terre, et, derrière des champs de verdure éclatante et fraîche, la grande plaine arabique apparaît, beaucoup plus vaste que celle d'en face, qui s'étend de l'autre côté du Nil, jusqu'aux pâles montagnes libyennes. Celle-ci a bien quatre lieues de large : tout au bout, là-bas, luisent d'étranges étendues rosées, incertaines, le désert, dominé par trois collines, par trois légers triangles roses, et tout ce rose est rendu plus subtil par le contraste de la grande région verte, d'un vert dense, nourri d'eau, avec des bouquets riches, des massifs sombres de palmiers. Devant nous, tout près, derrière les premiers champs de cannes, une route s'allonge, celle qui va de Luxor à Karnak, parallèle à la rive, et dont le ruban est invisible d'ici, mais révélé, mais dessiné aux jours de marché par la procession serrée des paysans et des bêtes, des hommes, des femmes, des chèvres, des buffles, des chameaux qui se suivent en file mince. — théorie vivante et colorée, bleue, rouge, blonde, noire, et qui circule avec souplesse dans la poussière lumineuse de tous les pas, déroulant une ligne onduleuse sur la verdure de la grande plaine, sur la toute légère bande rose du désert, sur les trois triangles, sur ce fond de pâleur, où s'évanouit le paysage, fond de rêve, étrange, à peine terrestre, fantastique comme ceux qu'ont peints les Japonais derrière les grandes dames de leurs estampes.

Enfin voici le terme de cette courte promenade journalière : une *sakkieh*, une grande roue de bois dentée, horizontalement posée sur un pivot de pierre, pesante, primitive, mue par un

couple de bœufs ou de buffles noirs et qui fait monter l'eau du fleuve dans un chapelet de petits pots. Derrière l'attelage, assis sur deux cordes, un enfant tourne, tourne avec la roue, tourne infatigablement pendant des heures, aiguillonnant les buffles, qui vont dans une allure de stupeur et regardent bas de leurs étranges yeux de porcelaine, d'un bleu presque blanc comme celui des turquoises mortes. Le gamin est grave et très beau : un teint mat qui s'harmonise bien avec le poudreux de la longue chemise, et il nous salue en portant les doigts à ses lèvres, à son front, un peu intimidé, avec un sourire hésitant de petit sauvage. C'est un événement que notre passage, dans la journée de cet enfant occupé à tourner toujours, à décrire sans fin le même cercle derrière ses buffles, au grincement de la roue grossière.

Pauvre grincement qui nous suit, pauvre grincement du vieux labeur humain au bord du vieux fleuve. Il va s'affaiblissant à mesure que nous nous éloignons, mais sans jamais cesser, entendu tous les jours du matin au soir, si bien qu'il finit par n'être plus perçu, par descendre dans cet arrière-fond de nous-mêmes qui est au-dessous de la conscience, et pourtant par s'associer invinciblement dans notre esprit au souvenir de ce lumineux paysage, comme s'il en était la base toujours présente, rauque et pourtant si douce et pacifiante !... Grincement endormeur comme le mouvement paisible de cette roue qui tourne, comme celui de cette eau qui s'en va, comme celui de cette *chedouf* dont le bras monte et descend sans trêve, comme ce chant là-bas des puiseurs d'eau, comme ces grandes lignes du fleuve et du désert, comme cette pacifique lumière d'éternité, — comme toute cette Égypte où l'on apprend à ne pas souffrir et s'agiter, où l'on s'engourdit dans de l'oubli, dans du sommeil et dans du rêve...

ANDRÉ CHEVRILLON

(A suivre.)

UNE

CRISE PARLEMENTAIRE

SOUS LOUIS-PHILIPPE

Les lettres qu'on va lire sont extraites du sixième volume des *Souvenirs* du baron de Barante, qui paraîtra prochainement. Les notes sont de M. le baron Claude de Barante.

Au moment où cette correspondance était échangée, M. le baron de Barante était ambassadeur à Saint-Pétersbourg, et une crise ministérielle venait de se produire à Paris. En mars 1837, M. Guizot, ministre de l'instruction publique dans le cabinet dont M. Molé était le président, exprima le désir d'échanger son portefeuille contre celui de l'intérieur que M. de Gasparin abandonnait. M. Molé, qui était en dissentiment avec M. Guizot sur la politique intérieure, refusa d'accepter cette combinaison. Cet incident amena la chute du cabinet qui, d'ailleurs, n'était pas solide et venait de subir plusieurs échecs. Après une longue crise, un nouveau cabinet fut constitué le 15 avril. M. Molé conserva la présidence du Conseil et le portefeuille des affaires étrangères; M. le général Bernard, le portefeuille de la guerre: le vice-amiral Rosamel, celui de la marine; M. Martin (du Nord), celui du commerce: M. Barthe prit le portefeuille de la justice; M. de Montalivet, celui de l'intérieur; M. Lacave-Laplagne, celui des finances; M. de Salvandy, celui de l'instruction publique.

Le ministère du 15 avril fut aussitôt attaqué par tous les partis coalisés.

Les lettres écrites à M. de Barante par diverses personnes considérables donnent des renseignements et surtout des impressions sur cette longue crise politique; celles qu'il écrit marquent l'effet qu'elle produisit à l'étranger. Les unes et les autres sont intéressantes, comme documents sur un épisode célèbre de l'histoire parlementaire sous le gouvernement de Juillet, et surtout, peut-être, par les réflexions qu'elles suggèrent. On y voit que le roi n'était pas plus épargné par les partis que ne l'est aujourd'hui le président de la République; que le cabinet était attaqué de la même façon que tous nos cabinets; les doléances sur les ambitions et intrigues parlementaires et sur la mauvaise opinion donnée à l'étranger sont celles que nous entendons aujourd'hui, mot pour mot. Ce qui prouve qu'avant de juger son temps avec sévérité et de lui préférer le temps passé, il est bon d'étudier de près l'histoire de ce temps passé.

B. L.

I

LE COMTE ALEXIS DE SAINT-PRIEST[1] AU BARON DE BARANTE

Paris, 25 avril 1837.

Il y a déjà quelques mois, mon cher baron, que je devrais avoir répondu à votre aimable lettre, mais, par suite de nos déplorables fluctuations intérieures, il n'y avait pas moyen d'asseoir ses idées sur une base quelconque, et toute lettre qui n'aurait pas été reçue, par miracle, le jour même où elle avait été écrite, devenait plus vieille que les *Livres sibyllins* et, les *Centuries* de Nostradamus. Les incertitudes sont enfin fixées; mais sommes-nous au port? Je n'en sais rien, et, comme on doit surtout la vérité à un ami tel que vous, je suis obligé de l'avouer, j'en doute. Le ministère est reçu à la Chambre avec froideur, quelquefois même avec un sentiment

1. Petit-fils de l'ancien ministre de Louis XVI; ministre plénipotentiaire au Brésil (1833), à Lisbonne (1835), à Copenhague (1838), pair de France (1841), membre de l'Académie française (1849).

moins encourageant encore. Il n'est soutenu par personne ; M. Thiers a l'air de le patronner, mais quel appui ! et avec quelle légèreté il est donné ! D'ailleurs, si le ministère inclinait tout à fait vers le tiers parti, la levée de boucliers doctrinaires serait terrible. Jusqu'aujourd'hui la doctrine n'affecte que le dédain. Il est bien triste que M. Molé se soit brouillé avec M. Guizot, c'est un malentendu irréparable; quant à moi, je souhaite le maintien du ministère, c'est-à-dire le maintien de quelque chose, quoique assurément je sois très attaché à M. Guizot, et quoique je n'aie eu qu'à me plaindre de M. Molé.

Le roi m'a mené à Versailles. C'est un beau monument, la pensée en est grande, l'exécution y répond, et le luxe qui y règne est d'autant plus admirable que partout ailleurs le luxe est un but et qu'ici c'est un moyen. Je n'y souhaiterais qu'une chose, moins de disproportion entre les gloires militaires et celles de la vie civile. A côté d'une populace de maréchaux de France, vous ne voyez ni un grand magistrat, ni un illustre écrivain, ni un prélat célèbre. C'est le temple de Janus à portes fermées.

A propos de magnificences, on ne parle que de votre bal; ma sœur[1] m'en a écrit des nouvelles et a terminé souvent par cette réflexion : « Que ne nous a-t-on toujours envoyé de France des ambassadeurs et des ambassadrices comme ceux-là ! » — Mais, ma chère sœur, c'est qu'on n'en fait pas à sa volonté.

II

M. MOUNIER[2] AU BARON DE BARANTE

Paris, 1er mai 1837.

Je ne pense pas que la dislocation ministérielle vous ait surpris. La force expansive de Guizot et le désir d'introduire Montalivet dans le cabinet ne pouvaient manquer d'amener

1. La princesse Basile Dolgorouki.

2. Fils du constituant (1784-1843), auditeur au conseil d'État (1806), secrétaire du cabinet de l'empereur (1809), intendant des bâtiments de la couronne (1813), conseiller d'État (1815), pair de France (1819), directeur général de l'administration départementale et de la police (1820-1821).

ce résultat. Ce n'en est pas moins à mes yeux un grand malheur que la séparation de vos deux amis. L'union de Molé et de Guizot relevait le ministère. Je n'ai pas besoin de vous dire que, depuis 1830, il n'en est aucun avec lequel je me sois trouvé plus à l'aise. Je leur souhaitais sincèrement succès, mais je me suis bien souvent rappelé comment madame de Montcalm[1] établissait que rien n'était plus pénible que de s'intéresser à des ministres. On souffre de toutes leurs maladresses, tandis que lorsqu'on sait le pouvoir entre les mains de ses ennemis, on jouit de toutes leurs fautes. Cette fois, nos amis ne nous en ont pas laissé manquer.

Notre session se traîne lourdement. Les voiles du vaisseau ministériel ne sont pas enflées par le vent. Il n'y a pas force, union dans le rapprochement, pour ainsi dire accidentel, de personnes différentes sous tant de rapports. On avait beaucoup parlé de vous appeler dans ce cabinet. Je vous félicite de ne point en faire partie, et j'en dirai autant de tout autre. Nous sommes dans un temps où le bien est trop difficile. Je ne vois point de compensation pour tous les ennuis, toutes les injures dont nos gouvernants sont abreuvés.

Il faut bien que je vous dise quelque chose du mariage[2]. J'aime mieux les princes mariés que les princes *garçons*. Avant tout, je ne veux pas de guerre. J'aime mieux les princesses du Nord que les princesses du Midi, et j'ai une opinion toute favorable de celle-ci, dont j'ai beaucoup vu la mère, bonne et gracieuse. Quant au *mais*, — un *mais* existe toujours — c'est un inconvénient que d'être luthérienne. Vous savez que ce n'est pas par prévention contre le protestantisme que je parle de la sorte.

III

LA DUCHESSE DE BROGLIE AU BARON DE BARANTE

Paris, 2 mai 1837.

On me dit que votre fils part demain, cher Prosper. Je suis fâchée de ne pas le voir pour lui dire adieu, mais je lui

1. Sœur de M. le duc de Richelieu.
2. Le mariage de M. le duc d'Orléans.

donne cette lettre. Il vous racontera toutes nos misères; nous sommes loin d'être dans un état brillant. Rarement, peut-être jamais, nous avons été si mal, parce qu'il n'y a point de vraies difficultés, mais un mal moral qui nous consume. Notre pauvre ministère est bien peu considéré; il existe, c'est sa seule qualité; c'est le contraire de la jument de Roland qui avait toutes les qualités excepté qu'elle était morte. Puisse-t-il conserver cette existence, car vraiment ces changements continuels nous abîment. Il n'y a nulle part, il faut le dire, de véritable amour du bien; nos amis veulent faire tomber ce ministère par humeur, par impatience, sans cependant savoir ce qu'on peut mettre à la place. Les chances de réconciliation avec M. Thiers sont plus que jamais éloignées; je crains qu'il ne soit décidé à tenter une voie toute personnelle, à se mettre à la tête de l'opposition pour aller aussi loin qu'il pourra. Qui peut garantir les folies auxquelles il sera poussé, n'ayant plus de contre-poids!

Au milieu de tout cela, notre jeune princesse va nous arriver, bien spirituelle, bien pieuse, bien aimable, dit-on. Puisse-t-elle apporter quelques bénédictions en dot, nous en avons bien besoin. Victor[1] est chargé d'aller la chercher: j'espère qu'elle prendra bonne idée de la France par son représentant. On dit le duc d'Orléans très content et très décidé à être bon mari. J'espère qu'elle réussira dans notre pays, car un des plus grands inconvénients de notre situation, c'est la déconsidération qui s'est attachée à la personne du roi, injustement sans doute, mais, par malheur, bien universelle.

IV

LA DUCHESSE DE DINO[2] AU BARON DE BARANTE

Paris, 8 mai 1837.

Les deux dernières séances de la Chambre ont offert le spectacle d'un duel poli, mais à bout portant, entre Guizot et

1. Le duc de Broglie.

2. Dorothée, princesse de Courlande (1793-1862). Elle avait épousé en 1810 le comte Edmond de Périgord auquel le prince de Talleyrand abandonna, en 1817, le titre de duc de Dino, reçu en compensation de la perte de sa principauté de Bénévent.

Thiers[1]. L'opinion s'accorde à trouver le discours du premier magnifique, celui du second pénétrant; mais on diffère sur la portée qu'on leur accorde. Les doctrinaires et une partie des autres disent que l'effet de M. Guizot n'a pas même été atténué; tout le reste dit, au contraire, que Thiers a porté un coup mortel à ses adversaires. Cette dernière opinion est surtout fort soutenue par M. Royer[2]. Quant à moi je suis ravie de ne pas être obligée de m'expliquer. J'ai toujours grand plaisir à voir ces deux messieurs dont l'esprit, le talent et la puissance me paraissent hors de question. Dieu veuille que leur mérite tourne au profit du pays! J'ai peur que les mauvaises passions de leur parti ne neutralisent tant de distinction. Elles sont bien en joie, les mauvaises passions; la vérité surtout est cruellement abjurée. Elle s'est un peu rencontrée dans ces derniers jours; mais elle ne s'est pas manifestée là où surtout elle aurait été utile : dans le cabinet. La situation de M. Molé est tellement pénible qu'elle me paraîtrait intolérable, à moi. Il en juge autrement, et peut-être a-t-il raison. Je le vois souvent, je vois tout le monde, et rien n'est aussi pacifique et moins exclusif que l'entresol de la rue Saint-Florentin.

La revue d'hier a été une bonne chose. Elle a débloqué le roi. Il faut croire et espérer que l'excès des précautions ne sera pas longtemps nécessaire. Elles ont nui au bon effet d'hier sans le détruire entièrement.

V

LE BARON DE BARANTE A M. ANISSON DU PERRON[3]

Saint-Pétersbourg, 9 mai 1837.

Je suis affligé et presque humilié du spectacle qu'ont offert pendant plus d'un mois les hommes les plus distingués de

1. Lors de la discussion de la loi des fonds secrets, M. Guizot avait prononcé un très éloquent discours sur la politique de résistance aussi nécessaire que jamais. M. Thiers prit le lendemain la parole et, sans répudier la politique de résistance et de combat suivie depuis six ans et à laquelle il s'était associé, déclara le moment venu de concilier au gouvernement la partie modérée de l'opposition.

2. M. Royer-Collard.

3. Auditeur au conseil d'État, puis préfet de l'Arno sous l'Empire. M. Anisson du Perron était alors député de la Seine-Inférieure (1833-1844). Il avait épousé en 1816 une sœur de M. de Barante.

France. Une seule chose est certaine, c'est qu'aucun n'a pu avoir raison de se montrer sous un tel aspect. Il n'est que trop évident que nous ne sommes pas au terme d'aussi tristes errements; chacun a toujours la prétention de gouverner seul sans en avoir la capacité. Car on peut avoir beaucoup de talent et de valeur sans avoir reçu du ciel ce don de gouverner qui inspire obéissance et infériorité à tous ceux dont on se sert. Tous nos hommes politiques ont été à l'épreuve, et aucun n'a manifesté cette belle vocation qui, en effet, n'est pas commune. Il leur faut donc se combiner et savoir vivre entre eux. La Chambre et le pays ont bien changé depuis mon départ; je ne sais s'il est devenu possible de leur faire accepter une direction exclusive et absolue; il n'y a pour cela ni assez de foi aux opinions, ni assez de confiance aux personnes, ni assez de résignation à la hiérarchie. D'ailleurs, ce genre de pouvoir ne se demande pas, il se prend. Se plaindre qu'on ne vous l'accorde point est un grief risible. Dans mon éloignement et mon ignorance, j'ai constamment souhaité et je souhaite encore la reconstitution du ministère du 11 octobre, mais je ne l'espère guère, dès que je lis un discours de M. Thiers. Il parle toujours comme s'il voulait être notre cardinal de Richelieu, sans songer que la journée des Dupes a été non pour lui, mais contre lui. Ce que je ne sais plus du tout, c'est à quel point la masse des gens raisonnables et nos seigneurs souverains les électeurs sont fatigués de cette situation sans sécurité, sont dégoûtés du désordre moral, présage du désordre des rues, sont rebutés de déclamations et de mensonges...

VI

LE COMTE DE SAINTE-AULAIRE[1] AU BARON DE BARANTE

Vienne, 9 mai 1837.

Je reçois aujourd'hui une lettre de Victor. Il est triste de ce qu'il a vu et me dit qu'il ne consentira point à rentrer dans

1. Chambellan de l'empereur (1809), préfet de la Meuse (1813), de la Haute-Garonne (1814), député (1815-1829), pair de France (1830), ambassadeur à Rome (1831), en Autriche (1833), en Angleterre (1841-1848), membre de l'Académie française (1841); mort en 1854.

les affaires tant qu'il s'agira de servir de second en duel à un de ses amis contre un autre. Cette impression est tout à fait la mienne : j'en suis encore à 1830. Je conserve mes amitiés de cette date sans comprendre pourquoi tant de haines et d'animosités. Ces sentiments-là ne s'acceptent pourtant pas sur parole. C'est bien le moins qu'on vous dise le mal que vous ont fait ou voulu faire d'anciens amis, avant qu'on se mette à les détester. Je sais bien qu'avec un microscope on me ferait voir de grandes énormités, mais à quatre cents lieues de distance mes lunettes m'en tiennent compte, et tant mieux...

Je voudrais bien aussi aller à Paris, mais je voudrais surtout n'y pas tomber dans un de ces *imbroglio* qu'on y rencontre si souvent. Je guetterai un intervalle de calme de cinq ou six mois. Est-ce donc une ambition exagérée? Pour quelqu'un qui a tant regretté la Ville Éternelle et qui s'habitue à Vienne à cause de sa monotonie, la vie de Paris devient tout à fait antipathique. Je me la réserve pour cette dernière période où, dans le beau siècle, les hommes d'affaires voulaient mettre un intervalle entre la vie et la mort.

Mon cher ami, aimons-nous toujours, jeunes comme vieux, sur des charbons ou sur des roses.

VII

LE BARON DE BARANTE AU ROI

Saint-Pétersbourg, 10 mai 1837.

Sire,

Je prie Votre Majesté de permettre que je lui adresse mes félicitations sur le mariage de Monseigneur le duc d'Orléans. Ce bonheur offre du moins une compensation à tant de chagrins et de traverses qui assiègent votre vie. Sans parler des périls de chaque moment et de cette horrible et continuelle menace de crime que Votre Majesté brave avec tant de courage et de calme, que de motifs de tristesse et de découragement! Que de mécomptes pour le roi et pour le pays! De loin, je suis mauvais juge de ces mutations et incertitudes sans cesse renouvelées, mais je ne sens pas moins vivement ce que Votre Majesté doit éprouver, lorsqu'autour d'elle

chacun oublie trop l'intérêt de la France, auquel vous vous êtes dévoué. Je ne sais qui a tort parmi des hommes distingués par leur talent et leur capacité, mais assurément on ne peut avoir raison de priver ainsi le présent de toute dignité l'avenir de toute assurance. Je ne doute point que ce ne soit, pour la bonne et sage opinion, pour la masse des citoyens raisonnables, un sujet d'affliction et d'alarme. Si l'on pouvait voir comme moi combien un tel spectacle rapetisse la France aux yeux de l'étranger, combien nous paraissons trop peu sensés pour la forme de gouvernement que nous essayons, comment on s'étonne du peu d'union ou du peu d'énergie des hommes politiques qui négligent les intentions du roi et ne profitent point de l'expérience, de la raison si chèrement acquises par la nation, et que ne lui dénie même pas la malveillance la plus hostile, si l'on pouvait voir décroître notre considération, un sentiment d'orgueil national étoufferait les préoccupations de l'intérêt personnel et de l'amour-propre.

Votre Majesté aura vu, par mes dépêches, que l'heureuse circonstance dont je me réjouis a excité ici des impressions malveillantes et peu raisonnables. J'espère que ma conduite vraiment assez difficile en une telle situation aura l'approbation du roi; elle me sera toujours le plus grand et le plus précieux encouragement.

VIII

LE BARON DE BARANTE A MADAME ANISSON DU PERRON

Saint-Pétersbourg, 19 mai 1837.

Les discours ne deviennent pas moins beaux, les talents grandissent, la tribune s'honore et, si la France était une académie, nous aurions toute la gloire possible. Je suis encore tout remué du discours de M. Guizot. Que serait-ce si je l'avais entendu! Et pourtant je trouve que le thème qu'il a adopté, et que pour mon compte je crois très raisonnable, est de ceux qu'il n'est pas utile de proclamer. Quelque talent, quelque précision qu'on mette à l'expliquer, le point important est toujours de savoir en quelles occasions on appliquera le système; présenté d'une façon abstraite, il a toujours l'appa-

rence d'être plus absolu qu'il ne l'est dans l'intention de l'orateur. L'instinct de gouvernement, l'habilité de conduite ne se laissent pas ainsi définir. La France a encore beaucoup trop les habitudes littéraires, elle aime qu'on lui parle, qu'on la fasse assister à des tournois d'éloquence.

IX

LE BARON DE BARANTE A M. ANISSON DU PERRON

Saint-Pétersbourg, 27 mai 1837.

Il me semble, mon cher ami, que la situation est devenue autre. Le ministère a jeté un coup de dés[1] et, si d'ici à un an les amnistiés ne se retrouvent pas mêlés aux complots, aux assassinats, aux sociétés secrètes; si les journaux ne reprennent pas leurs anciennes allures d'attaque directe à l'ordre public, nous aurons fait un pas en avant, et en risquant on aura gagné. Si le contraire arrive, un ministère de fermeté sera triomphalement ramené. Mais pour cela, il faut garder la Chambre. Pendant une telle expérience, la dissolution serait insensée. Je ne puis former aucune conjecture, je n'en sais pas assez pour apprécier le danger de l'amnistie et de la dérivation à gauche. La France est un si singulier pays, il s'y fait de tels changements à vue que je ne voudrais jurer de rien. Des opinions sans réalité, des ardeurs toutes déclamatoires, des têtes enivrées de phrases peuvent du jour au lendemain prendre une autre face. J'ai déjà reçu quelques lettres écrites, il est vrai, avec un peu de prévention, qui annoncent des résultats de ce genre. Voilà du moins la session à peu près assurée. L'intervalle qui précédera la prochaine verra se développer la situation nouvelle, et chaque coterie chargera ses mines.

Si l'hiver devait nous amener encore des crises ministérielles et toutes les aménités dont se composent maintenant les rapports mutuels des hommes distingués, je ne sais, en vérité, si je viendrais à Paris. Je me sens assez sûr de moi pour ne pas craindre d'être engagé dans aucune combinaison, mais entendre les uns déchirer les autres, devenir confident malgré soi

1. L'amnistie générale accordée aux condamnés politiques (8 mai).

des amertumes personnelles, se trouver au milieu de ces malveillances croisées, exigent un soin et un ménagement qui me gâteraient toute société. Diplomatie pour diplomatie, il vaut mieux en faire à l'étranger.

J'envie un peu le plaisir de voir les fêtes du mariage, surtout celle de Versailles. Vous m'en direz des nouvelles. La duchesse d'Orléans a eu succès complet à la cour de Prusse. Elle y a eu de la dignité sans embarras, a su dire en toute circonstance et à toute personne ce qui était à propos. Ce sera un art plus difficile à pratiquer en France. Elle sera là sur un sol qui ne ressemble à rien de ce qu'elle a pu voir jusqu'ici.

Les chemins de fer et cette masse énorme de travaux publics qu'on va entreprendre sont d'un merveilleux effet, et nous donnent une grande considération. L'industrie n'était jadis qu'un profit, maintenant c'est une gloire. Un gros budget impose plus qu'une grande armée. Nous avons vécu dans des temps bien différents. Jamais, en aucun siècle, une vie d'homme n'a suffi pour assister à tant et de si profonds changements; nous sommes nés à propos pour la curiosité.

X

LE COMTE ALEXIS DE SAINT-PRIEST AU BARON DE BARANTE

Paris, 1er juin 1837.

Je ne sais si M. Molé a été habile, mais très assurément il a été heureux, ce qui suppose toujours de l'habileté. Il en a eu, puisqu'il a trouvé moyen de se séparer des collègues aux actes desquels — et aux actes les plus impopulaires — il s'était pour le moins associé[1], et il s'en est séparé en leur laissant tout l'odieux de ces mêmes actes. Certes il y a eu là beaucoup d'adresse de la part de M. Molé ou de maladresse chez ses adversaires. On prendra cela comme on voudra. L'amnistie est venue ensuite, elle a parfaitement réussi; Constantine de même, il y a eu donc bonheur; mais, selon moi, et bien entre nous, ces succès-là ressemblent à ceux de M. Véron, le

1. M. Molé abandonnait les projets de loi sur la déportation et la non-révélation, projets présentés sous son précédent ministère.

directeur de l'Opéra qui, pour monter *Robert le Diable* et deux autres pièces nouvelles, défait les décorations, les costumes de cinquante pièces du répertoire courant et qui, en définitive, a ruiné le matériel de son établissement.

Cela s'applique surtout à l'amnistie, et moins à l'amnistie qu'aux moyens employés pour *la faire mousser*. Vous entendez bien, mon cher baron, de quoi je vous parle ici : c'est de l'amortissement des journaux. Non seulement on a mis du prix à leur suffrage, mais on y a mis *un prix*. Le scandale a été grand, le profit sera mince. Les journalistes sont une race insatiable; déjà ils aiguisent leurs dents affamées; et, si vous avez lu le *Temps*, vous vous êtes aperçu que, depuis quelques jours, il a tourné casaque à M. Molé.

Toutefois, la paix rétablie (sinon une paix, du moins une trêve), le mariage du prince royal (vous me permettez de ne pas compter celui de la princesse Marie [1]), la permission octroyée au roi de se promener non pas dans les rues mais dans son jardinet des Tuileries, tout cela peut être opposé, avec avantage, à des inconvénients dont le résultat n'est pas immédiat. Les bons effets de Messieurs du ministère sont palpables, et, quant au mauvais, tout le monde n'est pas à portée et beaucoup de gens ne sont pas d'humeur à relever la seule erreur de M. Molé : c'est d'avoir remis le pouvoir dans la presse. Les doctrinaires l'en avaient arraché, à la vérité, trop violemment.

Ainsi donc passons condamnation sur les fautes de détail; l'ensemble est satisfaisant, mais c'est comme tactique personnelle que M. Molé a eu bien tort de se brouiller avec les doctrinaires, et avant très peu de jours il sentira l'amertume de sa victoire.

C'est là, mon cher baron, que je vous aurais bien souhaité! Vous auriez graissé les roues de ce char, vous auriez contrebalancé les conseils pernicieux de M. de Talleyrand dont le dernier râlement est un cri de discorde. Ami des doctrinaires, ami de M. Molé, vous les auriez contenus. Car enfin, séparé des doctrinaires, quelle est la ressource de M. Molé? C'est Thiers! Quelle ressource que l'appui de Thiers? Vous savez le proverbe, vous savez comment la corde soutient le pendu.

1. Avec le duc Alexandre de Wurtemberg.

Vous êtes informé de sa tactique depuis son court passage par Paris. Plus d'intervention et vive le ministère Molé!... Que signifie ce manège? Le voici, en peu de mots : il faut commencer par être ministériel pour devenir ministre, c'est-à-dire pour se caser dans le ministère Molé, sous un nom quelconque, dût-on se borner à remplacer Salvandy. Mais une fois casé, on fait maison nette, et alors on est dictateur. M. Molé a dix fois plus d'esprit qu'il n'en faut pour avoir deviné et flairé tout cela. Reste à savoir ce qui l'emportera de son esprit ou de sa rancune; mais, s'il admet Thiers, il est mort avant le milieu de la session, et mort après une cruelle agonie, car les incartades et les impertinences de Thiers doivent être une bien autre blessure que la raideur et la froideur puritaines de M. Guizot. Selon moi, un rapprochement entre M. Molé et les doctrinaires, quitte à n'introduire M. Guizot qu'un peu plus tard, et à se contenter, pour le moment, de Duchâtel, du duc de Broglie ou tel autre, une combinaison de ce genre serait utile à M. Molé, utile au pays. Mais, vous absent, elle est impraticable! Jugez si, à toutes sortes de titres, je ne dois pas regretter très vivement votre absence!

Si les détails que je vous donne vous plaisent par leur sincérité, je vous en donnerai plus fréquemment, mais, encore une fois, venez ici, et venez bien vite.

XI

LE COMTE MOLÉ AU BARON DE BARANTE

Paris, 6 juin 1837.

Je ne dois pas me plaindre; une coterie qui ne m'a jamais pardonné de refuser son joug et qui a toutes les passions et les procédés des factions, a dirigé contre moi tous ses efforts et toutes ses colères. A la lutte sourde du ministère du 6 septembre a succédé la lutte à découvert qui se continue depuis le 15 avril. Dédain affecté, injures, diffamations impudentes, calomnies, rien n'est épargné. Le *Journal de Paris*, rédigé par eux depuis que, comme Achille, Fonfrède boude dans sa tente sur les bords de la Garonne; la *Paix*, qui déjà m'injuriait du fond du cabinet de l'instruction publique, pendant le procès

d'avril; enfin les discours de MM. Augustin Giraud et Jaubert[1] peuvent, si vous les lisez, vous donner l'idée du déchaînement de ces amours-propres irrités et de ces ambitions déçues. Jamais on n'est plus mort assurément par sa faute, jamais on n'a été plus à soi-même l'instrument de sa ruine. Ils se font prendre en horreur par le pays et se rendent impossibles à m'en effrayer.

Il a fallu, mon cher ami, quelque courage, quelque possession de soi-même, quelque dévouement au bien public et à sa propre réputation pour accepter le pouvoir aux conditions où je l'ai pris au 18 avril, et pour ne pas me laisser rebuter par l'indigne lutte que j'ai dû soutenir. Une majorité froide et regrettant mes adversaires, une cour pour le moins partagée, pas un journal, pas un député qui me soutînt et m'avouât; des collègues intimidés et tout près de se dégoûter. J'avais un plan et, depuis le 6 septembre, il me fallait seulement le mariage pour grouper autour les mesures sur lesquelles je comptais pour changer l'état des esprits, rendre le roi à la France et la France au roi. Le mariage une fois assuré, je ne perdis plus l'espérance, et, chaque chose faite en son temps, le ciel m'a aidé et le succès a surpassé mon attente. Depuis sept ans on n'avait pas été si mal qu'on était il y a deux mois, et aujourd'hui je dis, avec assurance, que depuis sept ans on n'a pas été mieux ni aussi bien. Il y a une détente dans tous les esprits, un retour vers le roi et sa famille qui se font sentir d'un bout du pays à l'autre et qui ramènent au ministère et à son chef tous ceux à qui le dépit ou la rancune n'ôtent pas tout jugement. Vous savez mieux que personne que j'exécute ce que j'ai toujours projeté. Rappelez-vous notre conversation dans le parc de Champlâtreux, quand vous vîntes m'y dire adieu en partant pour Saint-Pétersbourg; j'étais l'homme de la trêve et de la réconciliation des partis quand le moment serait venu; or, au 6 septembre et plus encore au 15 avril, il fallait, à tout prix, faire du nouveau, changer le vent, sous peine d'aller je ne sais où. Voilà ce que des esprits inflexibles, puisant tout en eux-mêmes au lieu de regarder autour d'eux, n'ont jamais su comprendre.

Je voudrais que vous eussiez vu l'entrée du roi dans Paris

1. Ces deux députés conservateurs avaient, pendant le débat sur les fonds secrets, sommé le ministère de dire nettement quelle allait être sa ligne de conduite.

dimanche dernier. Cette entrée est devenue un grand événement. Rien ne vous donnera l'idée d'une telle réception. On eût dit que cette foule innombrable ne se composait que de gens bien élevés et contents de leur sort. La jeune princesse était l'objet de plus de bienveillance que de curiosité ; on se rappelait qu'avant l'amnistie et le mariage on se serait cru séparé encore par des années du moment où l'on pourrait, sans folle imprudence, risquer le roi au milieu de la population. Ici nulle précaution particulière. Le contact était immédiat, et le roi et sa famille s'enivraient de cette sécurité si nouvelle et des témoignages qu'ils retrouvaient. Vous me croyez, mon cher ami, assez de bon sens pour ne pas m'enivrer à mon tour du succès. Non, tout cela est précaire, et notre public est mobile ; nous n'en avons fini de rien ; nos difficultés parlementaires restent très grandes, nos ennemis sont acharnés, habiles, et ils ne perdent pas la faculté de nuire avec celle de réussir. Notre cabinet a ses côtés faibles, comme un autre. Vous aurez remarqué que j'ai soutenu seul la lutte politique à la tribune. Heureusement je n'en suis jamais descendu sans succès, et la faveur avec laquelle on m'a écouté constamment a fait cesser une timidité, une défiance de mes propres forces dont, à mon âge, j'espérais peu de triompher. Je persisterai où je suis tant que je pourrai y rester avec honneur pour moi, profit pour le pays et, avant tout, sans faire le sacrifice du moindre de mes principes : le jour où il n'en sera plus ainsi, je m'en irai.

Dites à madame de Barante qu'elle me souhaite beaucoup trop les douceurs de la retraite. Le moment n'en est pas venu, et le gouvernement est plus facile qu'elle ne l'imagine, sans l'appui de ses anciens amis.

XII

LE COMTE BRESSON[1] AU BARON DE BARANTE

Berlin, 27 juin 1837.

La position de M. Molé est pour le moment excellente : on lui rapporte, avec raison et justice, la plus grande part du

1. Ministre de France en Prusse.

mieux qui s'est opéré ; mais l'ensemble de son administration est considéré comme insuffisant, non pour gagner la fin de la session, mais pour en ouvrir une nouvelle. M. Molé lui-même a le sentiment de cette faiblesse. Il se croit assez bien établi par le succès qu'il vient d'obtenir soit pour modifier à son gré et sans danger de dissolution intérieure complète l'administration actuelle, soit pour devenir le centre d'une combinaison nouvelle. Il a eu la pensée d'appeler à lui le maréchal Soult et M. Thiers ; je suppose même qu'il en a fait l'essai, mais que les prétentions se sont trouvées trop élevées. Il est certain qu'il nourrit la pensée d'une dissolution de la Chambre. Il n'est pas satisfait de la vie précaire qu'il en reçoit. Il la regarde comme partagée en deux fractions à peu près égales qui ont chacune dans MM. Guizot et Thiers le chef auquel elles obéissent, et qui ne le laissent subsister lui-même que parce qu'elles ne sont pas assez sûres respectivement de triompher de l'adversaire réel et direct. Il se croit assez de valeur pour être accepté pour soi-même, et je l'ai laissé peu éloigné d'en appeler au pays si, après avoir tâté la Chambre sur deux ou trois questions qu'il ne m'a pas indiquées, il se convainc qu'il reste toujours en dehors de ces deux grandes sections et qu'il n'est adopté par aucune sans réserve et sans arrière-pensée.

Ses antagonistes s'en font fête. Ils se persuadent que sa couleur n'étant pas bien définie, il ne saura même pas signaler ses candidats, et que les élections tourneront dans le cercle des doctrinaires et du tiers parti prononcé, ce qui replacera la question entre MM. Guizot et Thiers. J'avoue que les chances de M. Guizot me paraissent bien incertaines. Le calme qui a suivi la formation du ministère Molé a donné à penser à beaucoup de gens qu'un ministère Guizot eût sans nécessité engagé une lutte acharnée. M. Thiers est plus près de rentrer aux affaires, sans aucun doute, mais ce ne serait plus par le département des affaires étrangères. Entre ces diverses nuances, M. de Broglie occupe une place distincte. La dernière crise a tourné à son honneur. On a rendu hommage à sa droiture et à son désintéressement. Il est un peu en deçà de M. Guizot et ne va pas jusqu'à M. Thiers. S'il était appelé à former une administration, je crois qu'il ne s'adjoindrait ni

l'un ni l'autre, et qu'il serait suivi par plus de gens qu'on ne s'imagine.

XIII

LE BARON DE BARANTE A M. ANISSON DU PERRON

Saint-Pétersbourg, 23 juillet 1837.

Si vous entendez jamais dire qu'avec des Chambres et le gouvernement représentatif on n'en finira jamais d'Alger, qu'on ne saura ni trouver, ni fixer un bon plan de conduite, je vous prie de répondre que, depuis trente-six ans, un gouvernement absolu qui ne manque ni de raison ni de lumières se débat dans la guerre du Caucase qui lui coûte, de son aveu, dix mille hommes par an, et qu'on en est encore à envoyer des commissions d'enquête pour savoir comme il faut s'y prendre et ce qu'il y a à faire. Seulement, il n'y a pas de journaux pour en parler, ni de tribune pour en discuter.

XIV

LA DUCHESSE DE BROGLIE AU BARON DE BARANTE

Coppet, 12 août 1837.

Il y a longtemps, bien longtemps, cher Prosper, que je vous dois une lettre, et je sais que vous êtes un correspondant très exact, mais très rigoureux, répondant toujours, et n'écrivant jamais aux paresseux. Les fêtes de Paris, le voyage de Suisse m'ont détournée d'écrire. Ce sont deux atmosphères très différentes : passer du bal de l'hôtel de ville au parc de Coppet, c'est faire un grand saut moralement. Je ne suis pourtant pas fâchée d'avoir vu ces fêtes, quoique bien aise de les avoir quittées. Je suis surtout bien aise d'avoir vu l'arrivée de notre jeune princesse, d'avoir assisté à un de ces événements si rares, qui sont à la fois touchants pour le cœur, et d'une haute importance pour le pays, à l'un de ces moments

où une émotion simple, vraie, domestique, s'unit à une préoccupation politique très vive. Elle-même est charmante; elle est plus grande dame que personne, et cependant on ne sent pas ce *froid* de la nature de prince; elle a dans le regard quelque chose de perçant et de contenu, de jeune et de prudent, de gai et de sérieux. Il est impossible de ne pas s'intéresser vivement à elle, à sa destinée, quand même la nôtre n'y serait pas si intimement attachée.

J'ai retrouvé ici un lieu bien paisible, bien dignement habité par ma sœur[1]. Le Coppet d'aujourd'hui ne ressemble pas à celui d'autrefois, mais il ne pouvait pas en différer d'une manière moins pénible : la prière remplace l'hymne poétique, mais elles partent toutes deux de l'élan d'une nature immortelle, quoique la première atteigne plus vite et plus sûrement ce que l'autre ne faisait que pressentir. La vie de ma sœur est un tout harmonieux et mélancolique comme sa figure, comme le son de sa voix. Elle me parle souvent de vous, car elle vous aime beaucoup. J'avais emmené ici Albert pour sa santé, car il était très fatigué, mais le bon air l'a rétabli, grâce à Dieu. Les progrès religieux de ce pays sont bien grands, surtout dans les hautes classes. Vous seriez bien frappé du Genève actuel : les plus opposés au mouvement religieux sont eux-mêmes bien plus religieux qu'autrefois; le canton de Vaud abonde en pasteurs pleins d'onction et de talent. Ce n'est pas la réaction religieuse de l'Opéra et de M. Sainte-Beuve, que, par parenthèse, nous avons eu ici à dîner l'autre jour (et qui va faire des vers sur le lac); mais c'est une réaction tout intime et toute sérieuse.

XVI

LE COMTE MOLÉ AU BARON DE BARANTE

Paris, 20 août 1837.

Quand vous viendrez ici, vous verrez par vous-même la vie que je mène, si toutefois je suis encore dans le cabinet d'où

1. La baronne Auguste de Staël, née Vernet.

je vous écris. J'y ai pris de l'aplomb et de la force. Le dehors et le dedans m'en verraient sortir, si je ne me trompe, avec inquiétude et même regret. J'avais beaucoup à faire pour qu'on revînt de l'idée que les doctrinaires, depuis 1818, avaient donnée de moi. Je connais mes côtés faibles mieux que personne, et ils sont nombreux, mais je ne sache rien qui me ressemble moins que la réputation qu'ils m'avaient faite. Leur *Journal de Paris* se meurt, faute d'abonnés, mais MM. Guizot, Duchâtel et consorts sont accourus pour le secourir, et l'on m'assure qu'ils se réunissent ce soir. Tous les matins M. Duvergier de Hauranne y publie quelques mensonges de plus et quelques calomnies ayant pour but de mettre la division parmi nous. C'est à quoi nul ne parviendra. Jamais sept ministres n'ont vécu ensemble plus fraternellement. En tout cas vous ne pouvez pas assez vous répéter que notre position à l'intérieur est excellente, admirable, ce qu'elle n'a été pour personne depuis sept ans. Le dehors est fort troublé, c'est de là seulement que l'agitation peut nous venir, mais nous saurons le conjurer...

Le salon de la princesse de Lieven est toujours le lieu de réunion de toutes les ambitions en travail. Thiers, Guizot et Berryer y vont soir et matin. J'ai dû vous le dire pour votre gouverne.

XVI

M. MOUNIER AU BARON DE BARANTE

Paris, 15 novembre 1837.

Je ne doute pas que vous ne soyez parfaitement au courant de nos affaires électorales[1], et, partant, de notre situation ministérielle. Je vais cependant vous en parler. Vous verrez si nous nous sommes rencontrés. D'abord, des deux extrémités, la droite n'a point augmenté, ainsi qu'on avait supposé qu'elle le ferait; la gauche a perdu plusieurs de ses notabilités. Mais le centre gauche a gagné au détriment du centre droit. Le

1. M. Molé avait obtenu du Roi la dissolution de la Chambre où aucune majorité certaine ne pouvait se constituer (3 octobre).

ministère a conservé une phalange assez compacte, mais, seule, elle ne peut donner la majorité. Deux voies se présentent. L'une conduit vers la gauche : les boules du centre et celles du centre gauche se réuniraient ; l'autre vers la droite : on rallierait au centre tout le centre droit. L'instinct général du gouvernement, la crainte de l'application de certaines théories du centre gauche doivent pousser vers cette dernière combinaison. Je la crois la tendance naturelle, le goût prononcé de notre ancien camarade, mais une tendance opposée, un goût différent peuvent exister non loin de lui, et la réputation de Guizot, qui est le chef éclatant du centre droit, peut en écarter. Au centre gauche se rencontre un autre danger : l'ambition de M. Thiers qui va se refaire tout libéral. Toutefois je ne crois pas à l'avènement prochain de celui-ci, comme bien des gens veulent le penser ou affectent de le dire. Il retrouvera un grand obstacle dans les dispositions du château, entretenues par les conversations diplomatiques, de sorte que son succès ne pourrait sortir que d'une majorité qui l'imposerait. Or cette majorité ne saurait se former, pour peu que le ministre se raidisse. Il peut y avoir quelques échecs, quelques fluctuations, comme dans la dernière session, mais l'occasion de concentrer une opposition permanente et maîtresse des scrutins ne paraît pas devoir se présenter. Molé a été heureux jusqu'ici, et c'est une raison, peut-être, pour l'être encore. M. Guizot sera un grand poids dans la balance. Son rôle doit ressembler à celui de Peel. Il faudra qu'il montre qu'il veut défendre le *pouvoir* dans l'intérêt social et non dans son intérêt privé. Je le lui disais hier. « C'est bien ce que j'entends », m'a-t-il répondu. J'espère qu'il suivra sa résolution et qu'il ne laissera pas échapper si belle occasion. En attendant, on parle de lui pour la présidence de la Chambre. Je crois que c'est une faute. Dupin y est inexpugnable en ce moment, et pourquoi l'irriter ?

Pour en revenir aux élections, dans plusieurs départements la réunion du centre et de la droite modérée a produit des résultats très utiles. Dans d'autres la droite, piquée de l'échec de son candidat, s'est retirée et a abandonné le terrain à la gauche. En général, on a pu remarquer une tendance de plus en plus marquée à chercher les députés dans les rangs les

moins élevés : M. Locquet et M. Beudin sont sans doute de forts honnêtes bourgeois de Paris, mais ils semblent d'assez singuliers représentants de la capitale où se réunissent toutes les capacités de la nation, et qui se prétend le centre du monde intellectuel. On a reproché, à cette occasion, au gouvernement de n'avoir pas su choisir et indiquer les candidats : sur plusieurs points on en manquait, témoin le Havre qui a exhumé M. Mermillod, avocat de troisième classe à Paris, et complètement étranger à la Normandie. Ailleurs, les considérations d'intérêt, de faveur ont eu grande influence. C'est ainsi que M. Conte[1] a été nommé à Feurs, qui craignait de perdre le passage de la malle-poste de Marseille.

XVII

LE COMTE MOLÉ AU BARON DE BARANTE

Paris, 16 novembre 1837.

Mon cher ami, nous allons bientôt nous revoir et c'est pour moi un plaisir plus grand que je ne saurais vous l'exprimer. Dieu sait tout ce que nous aurons à dire, à échanger sur le passé, le présent et l'avenir. Du 15 avril jusqu'à présent, j'ai eu, je l'ose dire, une administration brillante : vos amis m'avaient fait la réputation d'un causeur agréable, incapable de parler et d'agir ; j'ai prouvé que je parlais moins éloquemment mais plus utilement qu'eux, et que j'étais, dans l'action, plus laborieux, plus suivi, plus intelligent et plus habile qu'eux. Je suis content. J'avais désiré cette épreuve. Personne n'a moins de présomption, d'outrecuidance que moi, je connais trop les véritables conditions d'une supériorité réelle pour tomber dans le ridicule de me l'attribuer. Mais quand je me *compare*, l'orgueil me revient, et je me sens infiniment au-dessus, comme homme politique, de tous ceux qui me vouaient à l'exclusion et prétendaient m'amoindrir par leur dédain. Depuis que je ne vous ai écrit,

1. Directeur général des Postes.

j'ai pris Constantine et fait la meilleure Chambre que les circonstances comportassent. J'ai pris Constantine parce que c'est moi seul qui ai exigé l'envoi de Vallée et de Rohault de Fleury[1] et qui, au dernier moment, ai fait apercevoir à Bernard l'insuffisance de ses préparatifs.

Quant à la dissolution, ses plus grands adversaires reconnaissent qu'il y avait tout à perdre à la différer. Je me présente donc à la Chambre dans la plus belle situation, et pourtant j'entrevois plus de difficultés que je n'en ai encore rencontré. Je me sens non seulement bon courage, mais encore une sorte d'impatiente ardeur. Je voudrais abréger ce temps de fermentation et d'intrigues que j'avais prévu entre les élections et la session.

M. Thiers et ses amis menacent de devenir exigeants. Je ne cède à personne. J'accepte avec bienveillance tous ceux qui veulent bien m'aider, mais je repousse quiconque prétend à me protéger. Ce rôle de protecteur, on se le dispute. Des deux côtés, on me dit : « Nous combattrons pour vous, nous vous ferons vivre de notre parole ». Mon cher ami, du moment où mes actes et ma parole ne suffiront plus à me faire vivre, je tomberai, emportant avec moi, croyez-le bien, des regrets que mes successeurs, quels qu'ils soient, n'affaibliront pas.

Je vous écris à la course, à la volée, et convaincu encore que je ne tomberai pas. Il n'est aisé ni de m'attaquer, ni de m'ébranler dans la position que je me suis faite.

XVIII

LE COMTE MOLÉ AU BARON DE BARANTE

Paris, 30 septembre 1838.

Mon cher ami, je viens de déchirer trois lettres qu'à diverses époques j'ai commencées pour vous. Vous n'imaginez pas à quelle vie j'ai été condamné pendant cet intervalle de session.

1. Le lieutenant-général Rohault de Fleury commandait le génie devant Constantine.

Je ne puis m'empêcher de voir une volonté de la Providence dans la force de l'âme et du corps que j'ai eue pour la supporter.

D'abord, aussitôt que la session des Chambres se termine, celle des journaux s'ouvre. C'est-à-dire celle de la calomnie et de la diffamation. Rien ne pourrait vous donner l'idée de la boue que les journaux de M. Thiers, ceux de la doctrine et de la vraie gauche ont jetée tous les jours sur le roi et sa famille, sur le ministère et surtout sur moi. M. Duvergier l'a dit, m'assure-t-on, avec ce genre de candeur qui lui est propre : « Je sais fort bien que tout cela n'atteint pas même M. Molé au talon, mais il en reste toujours dans l'opinion publique quelque chose ; il faut à tout prix le dégoûter, le décourager, et pour cela entamer cette considération morale dont il jouit et qui fait sa force. »

Mon cher ami, si ce sont là d'honnêtes gens, je me suis bien trompé sur le bien et le mal depuis que je suis au monde. Heureusement les méchants n'ont pas le secret d'un homme de bien : ils ne savent pas que le courage ni la force ne manquent jamais à un tel homme pour les combattre, tant qu'il croit de son devoir de le faire. Ils le verront à la tribune dans quelques mois ; ils m'y retrouveront le front haut, prêt à soutenir la lutte et à leur répondre avec autant de calme que de fermeté. Je vous le répéterai, cher ami, je suis peu secondé, mes collègues ne prennent pas assez les affaires à cœur. Depuis le mois de juillet, j'ai porté à peu près seul le fardeau ; on ne songeait qu'à se reposer, les ministres étaient à la campagne et les ministères à peu près fermés. Pour moi je ne me suis donné qu'un seul dimanche, et deux heures m'ont manqué pour vous écrire...

Vous me parliez aussi de la visite mémorable que j'ai reçue à Champlâtreux. Jamais le toit de mes pères n'avait reçu plus d'honneur. Quand nous nous reverrons, je vous conterai le détail. Le roi et toute sa famille m'ont traité comme leur ami. Tout avait ce caractère, l'intention était manifeste, on voulait décourager sans retour les insinuations tendant à faire croire que de tout le règne on pût vouloir un autre ministre. Ce sont des paroles qui m'ont été adressées et répétées plusieurs fois. Qu'en arrivera-t-il?... Dieu en décidera ! En attendant,

la tâche est rude, je ne la quitterai que si l'honneur me semble me le prescrire. Mais alors, vous le pensez bien, je n'hésiterai pas. Alors, mon cher ami, ce sera pour ne jamais plus la reprendre et achever en paix mes dernières années parmi mes amis et les miens. Je ne suis pas malade, mais je m'use, la soixantaine approche, mes yeux s'en vont. M. Biett veut que je me remette aux vésicatoires sur la tête pour me préparer à la session.

XIX

M. MOUNIER AU BARON DE BARANTE.

Paris, 9 novembre 1838.

Ce que j'ai rencontré en Dauphiné et en Forez ressemble assez à ce que vous avez observé en Auvergne. On s'occupe bien plus des intérêts pécuniaires que de toute autre chose. Cependant il ne faut pas se tromper : les sentiments qui sommeillent sont facilement excités. Dans les couches inférieures, désir d'avoir, même au détriment de ceux qui ont ; dans les couches au-dessus, désir de s'élever, ou plutôt de rabaisser ceux qu'on ne saurait atteindre. Les passions révolutionnaires sont assoupies, mais non éteintes, et cette histoire du suffrage universel où le *Bon Sens* et la *Gazette* se réunissent si parfaitement, montre qu'on a encore des moyens d'agiter. Je me garde pourtant d'exagérer et de m'alarmer. Vous me rendez, je crois, cette justice que je ne suis ni dénigrant ni noircissant. Je reconnais le bien, j'en jouis, et je ne m'inquiète pas trop d'un avenir au delà de notre portée. Mais il est certain qu'à côté de ce calme, de cet ordre qui permettent de développer la merveilleuse prospérité, fille de la paix et du gouvernement représentatif, il y a un manque de confiance et de croyance dans les esprits. On est soumis aux lois, mais sans respect pour *qui que ce soit* et pour *quoi que ce soit*. Notre jeunesse prend de plus en plus la morale à la Porte-Saint-Martin, et dans les romans de madame Sand. Cela va même plus haut. Voyez quelques récents verdicts, même quelques jugements des conseils de guerre. Y a-t-il quelque remède?

Je ne pense pas qu'il soit aux mains de personne... Attendons... Ce n'est pas que, sur bien des points, il ne nous fût possible de nous donner un régime moins propre à favoriser le développement du principe morbifique. Notre ami y fait tout ce qu'il peut, mais je crains qu'il ne soit pas toujours fort bien secondé, et il me semble qu'on lui laisse terriblement le poids du jour. Je l'ai retrouvé, néanmoins, en bonne disposition de corps et d'esprit. J'espère bien que, malgré les intrigues des ambitions déçues, la Chambre reviendra avec une majorité déterminée à l'appuyer. Il est toujours question de placer autrement les portefeuilles de la guerre et de la marine, mais il est impossible, jusqu'ici, de trouver quelqu'un d'*idoine* qui veuille s'en charger.

XX

LE COMTE MOLÉ AU BARON DE BARANTE.

Paris, 3 décembre 1838.

Mon cher ami, je n'ai pas le temps de vous écrire ni le jour ni la nuit. Je vis avec trois heures de sommeil en ce moment et le reste consacré aux affaires et à me défendre. Le vacarme que font mes adversaires doit retentir jusqu'à vous. Ils disent (les doctrinaires) qu'ils nous préfèrent le *chaos* et qu'ils l'amèneront. C'est ainsi qu'ils ont renversé Martignac. J'espère qu'ils ne me renverseront pas, et, si Dieu me conserve force et santé, j'empêcherai, je l'espère, qu'ils ne renversent ou ébranlent notre monarchie de huit années.

XXI

LA COMTESSE DE CASTELLANE[1] AU BARON DE BARANTE.

Paris, 7 janvier 1839.

Il y a quelquefois des moments où l'on reçoit les vives punitions de ses torts, cher et bien cher ami, et j'en suis un

1. Née Greffülhe, avait épousé le 26 mai 1813 le comte de Castellane, maréchal de France en 1852.

exemple. J'en ai beaucoup avec vous et, dans ce moment, où une crise plus que politique, en vérité, une crise qui se continue en doublant d'importance devant la Chambre des députés, est à son plus haut degré de pression, mon premier mouvement était de penser à l'intérêt passionné que vous y mettriez, au plaisir que je pourrais vous faire en vous faisant vivre avec ces détails que les journaux ne donnent guère, et le second a été un mouvement de timidité à revenir vers vous. Eh bien, cher ami, je le surmonterai parce que je mérite une punition infligée par moi-même. Cette punition, c'est de craindre qu'en recevant cette lettre vous n'ayez un peu de rancune, un peu de sévérité pour moi; désarmez-la, je vous en conjure, et cela parce que je vous aime, ainsi que madame de Barante, du fond de mon cœur, que je me condamne et cherche à mieux faire...

Les journaux, surtout les *Débats*, vous tiennent certainement au courant du gros de la position, mais ils ne peuvent pas vous donner l'idée de ses *replis*. La veille de l'ouverture des Chambres, j'avais rencontré M. Guizot chez la princesse de Lieven; *là il règne et gouverne*. Il y était, il me semblait, assez calme; je le croyais assez modéré, j'avais mis dans mon esprit qu'il avait quelques regrets de ses mauvaises campagnes! Au lieu de cela, vous avez vu la nomination des commissaires pour l'adresse[1]; là-dessus je n'ai rien à vous apprendre. Mais ce qui, vraiment, pourrait être un fait nouveau, quand il ne serait que physiologique, c'est la rage convulsive qu'ils exprimaient à la commission. M. Molé m'a dit que des êtres affamés de sang humain ne pourraient pas être autres. Vous connaissez le calme et la fermeté d'âme de M. Molé quand il les puise dans le sentiment du bien: la beauté et la noblesse de sa figure l'aidaient à réduire cette rage. Il m'a dit qu'il les voyait rougir quelquefois, puis cependant la passion était la plus forte, et l'*épilepsie* reprenait son cours. Ce que je vous dis là s'adapte surtout à la doctrine, et, dans la doctrine, surtout à MM. Guizot, Duvergier de Hauranne et à M. de La Redorte, car pour M. Thiers il

1. Trois ministériels avaient seuls trouvé place dans la commission de l'adresse. Les six autres commissaires appartenaient à la coalition; MM. Thiers et Guizot en faisaient partie.

ferait autant de mal et plus peut-être qu'eux, mais il est, dans les révolutions, comme ces torches ardentes qui brûlent, qui éclairent, ou qui aident à la jeunesse de Marseille à parer une farandole.

L'adresse, vous le savez, a passé toutes les prévisions. La vileté de Dupin ne les a pas passées[1] ! Je ne suis pas parvenue à lui faire assez d'honneur pour m'en étonner. A mon estime, tout cela a servi le ministère. Pour la première fois, peut-être, la Chambre a séparé le bon grain de l'ivraie, elle a tremblé en voyant de telles gens. Le pays qui assiste à cette crise sans en vérité la comprendre, puisque sa prospérité et sa paix sont un contraste violent avec ce que cette intrigue affirme, le pays cependant s'est ému et a crié à M. Molé de rester. Je ne sais ce que sera l'issue du combat, je sais seulement qu'il le donnera dans toute sa plénitude, qu'il le donnera avec toute l'indignation d'un honnête homme, et savez-vous que c'est un bien fort levier !

Il s'est tenu, comme vous le savez, une réunion chez M. Jacqueminot, mais ce qui est plus important que cela, il s'en est fait une, hier, chez M. Delessert[2], qui a été admirable. Cette réunion des *204* a été compacte, ardente, sage et disciplinée. Fasse le ciel que M. Molé parle bien et confonde ses ennemis !

Le Mexique est un bien grand bonheur et un bonheur d'à-propos[3]. Il y a d'ailleurs toujours quelque chose d'adroit à faire dire de soi que l'on est né heureux, et c'est ce que l'on dit du ministère. Mais, hélas ! c'est ce que l'on ne peut plus dire de notre pauvre famille royale. La mort de la princesse Marie est la seule peine qu'ils aient ressentie dans le cercle de

1. M. Dupin n'avait dû, le 18 décembre, sa très faible majorité de cinq voix, pour la présidence de la Chambre, qu'à l'appui du gouvernement, qui avait livré une véritable bataille sur son nom. Quelques jours après, il se prononçait, dans le sein de la commission de l'adresse, contre le ministère, et s'écriait, à la suite de sa déclaration : « Ah ! les b......, je viens de leur porter le dernier coup ! »

2. Grand industriel, économiste et savant distingué, député depuis 1817, M. Benjamin Delessert avait joué un rôle considérable dans les rangs de l'opposition libérale pendant la Restauration. Sous le gouvernement de Juillet, il s'était plutôt classé dans le tiers parti. Aussi son appui donné à M. Molé, quand beaucoup de ses amis suivaient M. Thiers, était un fait important pour le ministère.

3. Le bombardement et la capitulation du fort de Saint-Jean-d'Ulloa (28 novembre); l'entrée de nos compagnies de débarquement à la Vera-Cruz (5 décembre).

leurs affections; ils en sont aussi malheureux que nous le serions nous-mêmes, et, si je dis cela, c'est que je crois dire beaucoup. Hier les pauvres gens se réjouissaient en apprenant la gloire et la bonne santé du prince de Joinville, lorsqu'une lettre de M. le duc de Nemours à M. le duc d'Orléans est venue les rendre à la misère. Hier soir elle n'était pas morte encore, mais je suis convaincu que ce matin on en apprendra la nouvelle. Pauvre jeune créature, quel passage sur la terre!... Vous n'imaginez pas comme la princesse Marie est populaire : on la pleure dans toutes les classes ; on parle d'elle, et le peuple achète des représentations grossières en plâtre de sa statue de Jeanne d'Arc; elle se survit dans une œuvre bien pure et bien élevée ; et il y a quelque chose de bien mélancolique à y lire tout ce qu'y a déposé cette âme qui maintenant est au ciel.

Cher ami, pardonnez-moi et souvenez-vous qu'il n'y a jamais eu une affection plus tendre et plus profonde que la mienne.

XXII

LE BARON DE BARANTE A M. ANISSON DU PERRON

Saint-Pétersbourg, 13 février 1839.

Mon cher ami, il est vrai que je n'aurais point voté avec vous dans la discussion de l'adresse, et je pense avec les salons et la diplomatie que M. Molé en a tout l'honneur[1]. Sa retraite nuit à la considération de notre gouvernement, ébranle la confiance, détruit ou ajourne des projets utiles pour tous. Et n'allez pas croire que ce qui lui donnait bon renom en Europe, c'était sa faiblesse à défendre nos intérêts ou notre honneur. Je puis assurer en toute sincérité que les déterminations qu'il a eues à prendre auraient été absolument les

1. La discussion de l'adresse avait été des plus longues et des plus ardues. Succès et échec s'étaient succédé pour le ministère, les uns et les autres à quelques voix près. Devant le vote final sur l'ensemble du projet, vote favorable, mais par deux cent vingt et une voix seulement contre deux cent huit, le cabinet crut devoir donner sa démission qu'il reprit à la suite du refus du maréchal Soult de constituer un nouveau ministère. M. Molé fit aussitôt prononcer la dissolution (3 février).

mêmes sous tout autre ministère qui n'eût pas été follement révolutionnaire et propagandiste.

J'ai regretté M. de Broglie et M. Guizot, parce que les mêmes choses faites par des ministres qui durent ont beaucoup plus de valeur. Mais tout ce qu'ils imputent à M. Molé a pu leur être imputé : reproches injustes pour les uns comme pour les autres, puisqu'ils portent presque entièrement sur les conséquences nécessaires de l'état des esprits, de l'anarchie morale, de la mollesse des convictions, de la préoccupation des intérêts privés. Quant aux usurpations du pouvoir royal, il me paraît que vous en pensez ce qu'en pensent tous les hommes de bon sens. En somme, le projet d'adresse était une rouerie, mais si dangereuse qu'elle était coupable, et, je vous le demande, en quelle position nous laisse cette manœuvre? Quel ministère se sont préparé nos escamoteurs de portefeuilles? Que de peine ils vont avoir à réparer le mal qu'ils ont fait! Car j'espère qu'ils ne sont pas encore assez enivrés par la chaleur du combat pour ne pas retrouver leur ancienne raison, leur ancien discernement de ce qui est bon ou mauvais, conservateur ou révolutionnaire. Nous verrons. J'ai de tristes craintes, et j'éprouve un vrai chagrin à sentir en moi tant de blâme pour des hommes que j'aime et estime.

Pour peu que les honnêtes gens continuent à faire des coalitions avec les ennemis de tout ordre et de toute morale, nous pouvons aller loin et traduire en vrai chaos le chaos actuel des esprits et des opinions. Je m'exagère peut-être le mal. Pourtant des personnes graves, et assurément très impartiales, m'écrivent de bien sombres pronostics. Rassurez-moi si vous pouvez.

XXIII

LE BARON DE BARANTE AU COMTE DE HOUDETOT[1]

Saint-Pétersbourg, 13 février 1839.

Nous sommes encore, cher Frédéric, dans l'ignorance du ministère que nous avons, et je ne conçois pas quel est celui

1. Auditeur au Conseil d'État (1806), préfet de l'Escaut (1809), de Bruxelles

qui va naître. M. Thiers et M. Guizot veulent-ils ou peuvent-ils être ensemble? Le premier sans le second est difficile et dangereux. Le second sans le premier est impossible. M. de Broglie serait un moyen de solution. J'espère pour lui qu'il se tiendra à l'écart. Ce qui m'afflige, c'est que l'opinion des gens de bien soit si molle et si inerte. Elle se laisse braver et insulter par tous les présomptueux et par l'impudence des intérêts personnels. Certes, il y a blâme public de la coalition; il y a haute estime, honorable triomphe décerné à Mathieu, et pourtant aucun secours efficace n'est porté à la raison et à la bonne foi. On laisse aller les choses. On se fait spectateur du drame, comme s'il n'y avait pas quelque chose de réel et de menaçant pour l'ordre public. Notre politique extérieure a complètement changé d'aspect. Nous devions tendre, tout homme de bon sens l'a vu et l'a dit, à ramener l'intérêt et les préoccupations de l'Europe sur les questions de commerce, de territoire, d'influence, et à effacer les questions d'opinion. Nous approchions de ce but vers lequel nous marchions depuis huit ans. Les affaires d'Orient étaient excellentes pour hâter ce résultat, car l'opinion ne s'y mêle en rien. Chacun avait besoin de nous et notre rôle fût devenu important. Aujourd'hui on ne songe plus à cela. Nous voilà revenus à la lutte des deux principes, au choc des passions révolutionnaires avec le pouvoir absolu. Toutes ces paroles sont fort inutiles, mais viennent au bout de ma plume, parce qu'elles ne me quittent guère. A travers ce chagrin, j'éprouve une vive satisfaction du beau rôle de Mathieu. Il s'est acquis une grande position et, soit qu'il compte sur elle pour reparaître au pouvoir avec éclat, soit, ce qui serait plus sage, qu'il veuille la considérer comme la décoration de sa vieillesse, ce n'en est pas moins une suprême faveur du sort. Donner et laisser l'idée de ce que l'on vaut n'est pas accordé à tous.

(1812), du Calvados (1815), pair de France (1819), député du Calvados (1849-1859), membre de l'Académie des beaux-arts (1841). Le comte d'Houdetot était un des frères de madame de Barante.

2. M. Molé.

XXIV

LE COMTE MOLÉ AU BARON DE BARANTE

Paris, 24 février 1839.

Je vous écris aujourd'hui sans en avoir le temps le moins du monde, mais parce que le silence avec vous finit par devenir insupportable. Je m'occupe des élections *nuit et jour;* oui, la nuit, car je ne reste pas plus de cinq heures au lit depuis deux mois. Si je n'étais très décidé à ne pas me croire assez de valeur ou d'importance pour supposer que la Providence m'a donné une mission, je verrais le doigt de Dieu dans la force et la santé qu'il m'envoie. Je n'avais compté, en entreprenant ma tâche, que sur ma volonté et mon courage. Si nous vieillissons l'un près de l'autre, comme je m'en flatte toujours, je vous dirai la vie que j'ai menée et vous n'y croirez pas ; surtout les efforts et les inventions de mes adversaires pour avoir raison de mon âme et de mon corps.

M'avez-vous bien compris depuis ma démission jusqu'à ce jour?... Je m'explique : j'étais sorti de la discussion de l'adresse avec l'approbation de tous ceux que j'apprécie, peut-être même avec l'estime de la France et de l'Europe. J'étais parvenu à épargner à la couronne et à mon pays une adresse dont les conséquences étaient incalculables, mais la Chambre restait partagée en deux partis d'une force presque égale, et trop engagés l'un et l'autre pour qu'il fût possible d'amener des défections dans leurs rangs. Il fallait faire le vide, et que le roi appelât, sur ma démission remise, le seul homme qui pût essayer de former un cabinet sans livrer la couronne et le pays à ceux que nous avions vaincus. Le maréchal Soult refusa la mission que les circonstances semblaient lui donner, et il ressortit alors à tous les yeux ce dont j'étais d'abord convaincu, à savoir qu'il n'y avait de possible que M. Thiers ou moi, son système ou le mien. Une autre vérité fut alors également démontrée, c'est que ni M. Thiers ni moi ne pouvions trouver dans la Chambre une majorité certaine,

et que, dès lors, la dissolution était inévitable, soit pour lui, soit pour moi. Dès ce moment je n'hésitai pas, et pris une résolution moins hardie au fond qu'en apparence. En effet, quels pouvaient en être les résultats? Le pire était que la même Chambre revînt, libre d'engagements, effrayée du mal fait au pays par cette émeute des ambitions et des amours-propres. Si M. Thiers était rendu nécessaire par la composition de la nouvelle Chambre, du moins il ne pourrait plus la dissoudre, et se trouverait obligé de marcher en présence d'une minorité si forte qu'elle lui rendrait impossible de se livrer aux caprices et aux témérités de son esprit. Le premier effet de la dissolution sur le public fut, comme je l'avais prévu, une sorte de terreur. Mes adversaires, qui se voyaient arracher ce qu'ils appelaient leur victoire, poussaient des cris de rage; mes amis, les *221*, mécontents et alarmés, hésitaient. La réaction se fit bien vite; le matin, le soir, mon cabinet ne désemplissait pas, je prodiguais les explications, je communiquais mes espérances. A aucune époque de ma vie je n'ai été aussi content des honnêtes gens. Ils m'ont témoigné grande confiance, ils ont suivi mes conseils. Je leur ai vu, pour la première fois peut-être, l'ardeur, l'énergie d'un parti; partout, dans les grandes villes, un comité électoral s'est formé, correspondant avec celui de Paris; les apparences, jusqu'ici, sur passent mon attente, et nous pourrions compter sur trente voix de majorité le lendemain des élections, si nous ne savions combien ce terrain est mobile, et si nous ne connaissions la puissance, dans les élections d'arrondissement, des considérations personnelles, des services rendus, des amitiés, des habitudes, enfin la difficulté qu'il y a à introduire de nouvelles candidatures. L'opinion repousse cette coalition impie, et par-dessus tout M. Guizot et ses amis, qu'elle voit donner la main aux hommes et aux opinions du *National*, et qu'elle entend déclarer hautement qu'ils iront à la république plutôt que de se résigner à ne pas dominer la monarchie.

Voilà, mon cher ami, l'état vrai de la question. Je compte sur vous pour la faire envisager là où vous êtes sous son véritable jour. Je suis trop dévoué à mon pays pour abandonner volontairement la partie dans des circonstances aussi graves. Je lutterai aussi longtemps que l'honneur et la raison le per-

mettront. Le jour et à l'heure où ils me conseilleront la retraite, je croirai emporter avec moi l'estime de tous les honnêtes gens de France et d'Europe, et même l'approbation de tous les hommes éclairés et impartiaux. Depuis deux ans et demi que je dirige les affaires de mon pays, je crois qu'il a connu les meilleurs jours qui aient lui depuis 1830. Je ferai des vœux sincères pour que mes successeurs ne me fassent pas regretter, et, quel que soit l'avenir, je me croirai permis de ne plus me laisser arracher de ma retraite, à moins d'un de ces grands périls qu'un homme de cœur ne refuse jamais d'affronter, mais, je vous le répète, la chance est pour nous, et j'espère avec toute raison d'espérer.

Madame Fleming[1] m'a parlé hier d'une lettre de madame de Barante où elle raconte tout ce que l'empereur lui aurait dit de si honorable pour moi. Si l'occasion s'en présentait, je voudrais que ELLE et non *vous* laissât savoir que j'ai senti tout le prix de ces paroles.

M. Royer-Collard est admirable. Malgré son vieil âge et sa santé ébranlée, il donnait l'exemple de l'assiduité dans ces séances qui finissaient à huit heures et demie du soir.

XXV

LE COMTE MOLÉ AU BARON DE BARANTE

Paris, 19 mars 1839.

Mon cher ami, je me représente tout ce qui doit se passer dans votre esprit, et je me persuade que ce ne sera pas un médiocre plaisir que de vous écrire encore une fois et de vous envoyer un dernier courrier. Rien ne peut vous donner la mesure des intrigues, des violences électorales de la coalition pour nous renverser; l'action de ses journaux surtout a été terrible. Les doctrinaires et M. Berryer ont la plus grande part dans la victoire[2] et les moyens révolutionnaires

1. La baronne Fleming, une des sœurs de madame de Barante.

2. Les élections avaient donné une majorité d'environ 40 voix aux oppositions coalisées.

qui l'ont procurée. Je pourrais citer quarante élections qui étaient à nous si M. Berryer n'avait fait voter avec l'extrême-gauche des légitimistes qui refusaient le serment depuis 1830.

Mais à peine avions-nous donné nos démissions qu'un spectacle inouï a pris place. C'est rue de la Ferme-des-Mathurins, chez M. Barrot, que M. Thiers et M. Guizot ont à l'instant transporté le siège du gouvernement. Là, on a discuté les candidats ministériels, on a demandé et distribué les portefeuilles. M. Guizot, s'appuyant des conseils et de l'intervention de M. de Broglie, a bientôt présenté son ultimatum : l'intérieur pour lui, les finances pour M. Duchâtel. A ce prix, il s'engageait à faire porter par tous ses amis M. Barrot à la présidence. L'ultimatum fut rejeté par M. Thiers, qui proposa M. Duchâtel à l'intérieur (comme je l'avais fait au 15 avril), et M. Guizot à l'instruction publique. La gauche doctrinaire, MM. Duvergier et de Rémusat, étaient d'avis qu'on acceptât; M. de Broglie fit refuser, et toute la doctrine, dupe et ulcérée, resta sans aucune part dans le butin; de là le cabinet qui, selon toute apparence, sera demain dans le *Moniteur*, ainsi qu'il suit : Soult, guerre et présidence ; Thiers, affaires étrangères et chef réel du cabinet : Passy, intérieur ; Dufaure, commerce ; Sauzet, travaux publics ; Dupin, justice et cultes ; Humann, finances ; Villemain, instruction publique.

On annonce beaucoup de secondes places données à la gauche, et on irait jusqu'à M. Chambolle, du *Siècle*, et qui dépasse de beaucoup M. Barrot. Le cabinet est divisé avant d'être formé : Soult, Dupin et Humann d'un côté (c'est la résistance), et le reste de l'autre. La résistance veut attirer à elle les *221*, réduits à *207*, qui me soutenaient, et Guizot s'efforce de se réconcilier avec eux. Il ne tardera pas à commencer son opposition au nouveau cabinet. Il ne lui reste que *l'honneur, sans profit*, d'avoir mis le roi et le pays dans l'état où ils se trouvent. Il est certain que les nuances du parti conservateur dans la Chambre, si elles se réunissent, auront une majorité de quarante à cinquante voix, mais les doctrinaires vont y remplir leur office ordinaire, leur rôle éternel de dissolvant. Ils vont vouloir tourner au profit de leur orgueil et de leur ambition la guerre, et aussitôt la moitié de

notre ancienne majorité leur préférera M. Thiers et son cabinet. C'est ainsi qu'ils sont les fléaux de notre malheureux pays depuis qu'ils influent sur ses destinées.

N'allez pas croire, cher ami, que je me laisse entraîner par aucun ressentiment personnel. Grâce à Dieu, je possède mon âme, et ma conduite le prouvera : je vivrai au milieu de mes amis et entouré de l'estime dont on veut bien me prodiguer tant de témoignages, mais loin de toute intrigue, et même en gardant une réserve et un silence dont je ne sortirai que si l'on m'y force en attaquant les hommes ou les choses de mon administration. Sans l'inquiétude que je conserve pour la chose publique, je jouirais avec délice des loisirs que je retrouve et de la vie qui m'attend. Celle que je quitte avait des amertumes et des dégoûts dont il vous serait impossible d'apprécier la mesure. Je me demande avec anxiété ce que vous allez devenir. On prétend que M. Thiers veut renouveler le personnel de cinq ambassades ; je suis persuadé qu'il n'en fera rien. Sa rare intelligence lui donnera de meilleurs conseils. C'est l'opposition qui jette cette nature vive et mobile dans les écarts. Au pouvoir je l'ai toujours vu circonspect et mesuré. Il y conserve sa mobilité, mais il y perd son emportement. Vous savez que j'ai toujours eu du goût pour cet esprit si brillant et si varié, mais je le redoute plus qu'aucun autre, appliqué à une sorte d'affaire où l'on ne se passe pas impunément des seules qualités qui lui manquent.

RAMUNTCHO[1]

XXXVII

L'hiver, le vrai hiver s'étendit par degrés sur le pays basque, après ces quelques jours de gelée qui étaient venus anéantir les plantes annuelles, changer l'aspect trompeur des campagnes, préparer le suivant renouveau.

Et Ramuntcho prit tout doucement ses habitudes d'abandonné; dans sa maison, qu'il habitait encore, sans personne pour le servir, il s'arrangeait seul, comme aux colonies ou à la caserne, connaissant les mille petits détails d'entretien que pratiquent les soldats soigneux. Il conservait l'orgueil de sa tenue extérieure, s'habillait proprement et bien, le ruban des braves à la boutonnière, la manche toujours entourée d'un large crêpe.

D'abord il était peu assidu aux cidreries de village, où les hommes s'assemblent par les froides soirées. En ces trois ans de voyages, de lectures, de causeries avec les uns et les autres, trop d'idées nouvelles avaient pénétré dans son esprit déjà ouvert; parmi ses compagnons d'autrefois, il se sentait plus déclassé qu'avant, plus détaché des mille petites choses dont leur vie était composée.

1. Voir la *Revue* des 15 décembre 1896, 1er et 15 janvier et 1er février 1897.

Peu à peu cependant, à force d'être seul, à force de passer devant ces salles de buveurs, — sur les vitres desquelles toujours quelque lampe dessine les ombres des bérets attablés, — il avait fini par se faire une coutume d'entrer, et de s'asseoir, lui aussi.

C'était la saison où les villages pyrénéens, débarrassés des promeneurs que les étés y amènent, enfermés par les nuées, les brumes ou les neiges, se retrouvent davantage tels qu'aux anciens temps. Dans ces cidreries — seuls petits points éclairés, vivants, au milieu de l'immense obscurité vide des campagnes — un peu de l'Esprit d'autrefois se ranime encore, aux veillées d'hiver. En avant des grands tonneaux de cidre rangés dans les fonds où il fait noir, la lampe, suspendue aux solives, jette sa lumière sur les images de saints qui décorent les murailles, sur les groupes de montagnards qui causent et qui fument. Parfois quelqu'un chante une complainte venue de la nuit des siècles; un battement de tambourin fait revivre de vieux rythmes oubliés; un raclement de guitare réveille une tristesse de l'époque des Maures... Ou bien, l'un devant l'autre, deux hommes, castagnettes en mains, tout à coup dansent le fandango, en se balançant avec une grâce antique.

Et, de ces innocents petits cabarets, l'on se retire de bonne heure, — surtout par ces mauvaises nuits pluvieuses dont les ténèbres sont si particulièrement propices à la contrebande, chacun ici ayant quelque chose de clandestin à faire là-bas, du côté de l'Espagne.

Dans de tels lieux, en compagnie d'Arrochkoa, Ramuntcho mûrissait et commentait son cher projet sacrilège; ou bien, — durant les belles nuits de lune qui ne permettent de rien tenter à la frontière, — c'était sur les routes, où tous deux, par habitude de noctambules, faisaient longuement les cent pas ensemble.

De persistants scrupules religieux l'arrêtaient encore beaucoup, sans qu'il s'en rendît compte, des scrupules qui pourtant ne s'expliquaient plus, puisqu'il avait cessé de croire. Mais toute sa volonté, toute son audace, toute sa vie, se concentraient et tendaient, de plus en plus, vers ce but unique.

Et la défense, faite par Itchoua, de revoir Gracieuse avant la grande tentative, exaspérait son impatient rêve.

L'hiver, capricieux comme toujours dans ce pays, suivait sa marche inégale, avec, de temps en temps, des surprises de soleil et de chaleur. C'étaient des pluies de déluge, de grandes bourrasques saines qui montaient de la mer de Biscaye, s'engouffraient dans les vallées, courbant les arbres furieusement. Et puis, des reprises de vent de sud, des souffles chauds comme en été, des brises qui sentaient l'Afrique, sous un ciel à la fois haut et sombre, entre des montagnes d'une intense couleur brune. Et aussi, quelques matins glacés, où l'on voyait, en s'éveillant, les cimes devenues neigeuses et blanches.

L'envie le prenait souvent de tout brusquer... Mais il y avait cette affreuse crainte de ne pas réussir, et de retomber alors sur soi-même, seul à jamais, n'ayant plus d'espoir dans la vie.

D'ailleurs, les prétextes raisonnables pour attendre ne manquaient pas. Il fallait bien en avoir fini avec les hommes d'affaires, avoir réglé la vente de la maison et réalisé, pour la fuite, tout l'argent possible. Il fallait aussi connaître la réponse de l'oncle Ignacio, auquel il avait annoncé son émigration prochaine et chez qui, en arrivant là-bas, il espérait encore trouver un asile.

Ainsi les jours passaient et bientôt allait fermenter le hâtif printemps. Déjà les primevères jaunes et les gentianes bleues, en avance ici de plusieurs semaines, fleurissaient dans les bois et le long des chemins, aux derniers soleils de janvier...

XXXVIII

On est cette fois dans la cidrerie du hameau de Gastelugaïn, près de la frontière, attendant le moment de sortir avec des caisses de bijouterie et d'armes.

Et c'est Itchoua qui parle :

— Si elle hésite, vois-tu... et elle n'hésitera pas, sois-en

sûr... mais enfin, si elle hésite, eh bien! nous l'enlèverons... Laisse-moi mener ça, mon plan est fait. Ce sera le soir, tu m'entends bien?... Nous la conduirons n'importe où pour l'enfermer dans une chambre avec toi... Par exemple, si ça tourne mal... enfin, supposons que je sois dans l'obligation de quitter le pays, moi, après avoir fait ce coup pour ton plaisir; alors, il faudra bien me donner plus d'argent que ça, tu comprends... Au moins, que je puisse aller chercher mon pain en Espagne...

— En Espagne!... Quoi? Alors, comment comptez-vous donc vous y prendre, Itchoua? Vous n'avez pas dans la tête de faire des choses trop graves, au moins?

— Oh! là, n'aie pas peur, mon ami, je n'ai l'envie d'assassiner personne.

— Dame! vous parlez de vous sauver...

— Eh! mon Dieu, j'ai dit ça comme autre chose, tu sais. D'abord, elles ne vont plus, les affaires, depuis quelque temps. Et puis, admettons que ça tourne mal, comme je te disais, et que la police fasse une enquête. Eh bien! j'aimerais mieux partir, c'est sûr... car ces messieurs de la Justice, quand une fois leur nez s'est fourré chez nous, ils vont chercher tout ce qui s'est passé dans les temps, et ça n'en finit plus...

Au fond de ses yeux, expressifs tout à coup, avaient paru le crime et la peur. Et Ramuntcho regardait avec un surcroît d'inquiétude cet homme, que l'on croyait solidement établi dans le pays, avec du bien au soleil, et qui acceptait si facilement l'idée de s'enfuir. Quel bandit était-il donc aussi, pour tant redouter la Justice?... Et quelles pouvaient être ces choses, qui s'étaient passées « dans les temps? »... Après un silence entre eux, il reprit plus bas, en méfiance extrême :

— D'ailleurs, l'enfermer... Vous dites ça sérieusement, Itchoua ?... Et où donc l'enfermerais-je, s'il vous plaît? Je n'ai pas de château, moi, ni d'oubliettes, pour la garder cachée...

Alors Itchoua, avec un sourire de faune qu'on ne lui connaissait pas, en lui frappant sur l'épaule :

— Oh! l'enfermer... pour une nuit seulement, mon petit!... Ça suffira, tu peux m'en croire... Elles sont toutes les mêmes, vois-tu : le premier pas leur coûte; mais le second, elles le

font toutes seules et plus vite qu'on ne pense. Est-ce que tu t'imagines qu'elle voudra rentrer chez les bonnes sœurs, quand une fois elle en aura goûté?...

L'envie de souffleter ce morne visage passa en secousse électrique dans le bras et la main de Ramuntcho. Il se contint cependant par une longue habitude de respect pour le vieux chantre des liturgies et demeura silencieux, le sang aux joues, le regard détourné. Il était révolté d'entendre quelqu'un parler ainsi *d'elle* — et si surpris, du reste, que ce fût cet homme, qui lui semblait fermé aux choses d'amour, cet Itchoua, qu'il avait de tout temps connu l'époux tranquille d'une femme laide et vieille. Mais le coup porté par l'impertinente phrase suivait quand même dans son imagination un chemin dangereux et imprévu... Gracieuse, « enfermée dans une chambre avec lui ! » La possibilité immédiate de cela, si nettement présentée d'un mot rude et grossier, faisait tourner sa tête comme une liqueur très violente.

Il l'aimait d'une trop haute tendresse, sa fiancée, pour se complaire aux espérances brutales. D'ordinaire, il écartait plutôt de son esprit ces images ; mais maintenant cet homme venait de les lui mettre sous les yeux, avec une crudité diabolique, et il sentait les frissons de cela courir dans sa chair ; voici qu'il tremblait comme s'il eût fait grand froid...

Oh ! que l'aventure tombât on non sous le coup de la Justice, eh bien ! tant pis, après tout ! Il n'avait plus rien à perdre, n'est-ce pas ? tout lui était égal ! Et à partir de cette soirée, dans la fièvre d'un désir nouveau, il se sentit décidé plus témérairement à braver les règles, les lois, les entraves quelconques de ce monde. D'ailleurs, des sèves montaient partout autour de lui, sur le flanc des Pyrénées brunes ; il y avait des soirs plus longs et plus tièdes ; les sentiers se bordaient de violettes et de pervenches...

Mais les scrupules religieux, voilà, c'était tout ce qui le tenait encore. Cela demeurait toujours, inexplicablement, au fond de son âme en déroute : instinctive horreur des profanations ; croyance quand même à quelque chose de surnaturel enveloppant, pour les défendre, les églises et les cloîtres...

XXXIX

L'hiver venait de finir.

Ramuntcho, — qui avait dormi quelques heures, d'un mauvais sommeil de fatigue, dans une petite chambre de la nouvelle maison de son ami Florentino, à Ururbil, — s'éveillait maintenant, tandis que naissait le jour.

La nuit, — une nuit de tempête pourtant, une nuit trouble et noire tout à souhait, — avait été désastreuse pour les contrebandiers. Du côté du cap Figuier, dans les rochers où ils venaient d'aborder par mer avec des ballots de soie, ils avaient été poursuivis à coups de fusil, obligés de jeter bas leurs fardeaux, perdant tout, les uns fuyant sur la montagne, d'autres se sauvant à la nage au milieu des brisants, pour gagner la rive française, dans l'épouvante des prisons de Saint-Sébastien.

Vers deux heures du matin, épuisé, trempé et à demi noyé, il était venu frapper à la porte de cette maison isolée, demander au débonnaire Florentino secours et asile.

Et à son réveil, après tout le fracas nocturne de la tempête d'équinoxe, des pluies de déluge, des branches gémissantes, tordues et brisées, il percevait d'abord qu'un grand silence s'était fait. Prêtant l'oreille, il n'entendait plus le souffle immense du vent d'ouest, plus le remuement de toutes ces choses tourmentées dans les ténèbres. Non, rien qu'un bruit lointain, régulier, puissant, continuel et formidable ; le grondement des eaux dans le fond de ce golfe de Biscaye — qui, depuis les origines, est sans trêve mauvais et troublé ; un grondement rythmé, comme serait la monstrueuse respiration de sommeil de la mer ; une suite de coups profonds qui semblent les heurts d'un bélier de muraille continués chaque fois par une musique de déferlement sur les grèves... Mais l'air, les arbres et les choses d'alentour se tenaient immobiles ; la tempête avait fini, sans cause raisonnable, comme elle avait commencé, et la mer seule en prolongeait la plainte.

Pour regarder ce pays, cette côte d'Espagne qu'il ne rever-

rait peut-être plus, puisque le départ était si proche, il ouvrit sa fenêtre sur le vide encore pâle, sur la virginité de l'aube désolée.

Une lueur grise émanant d'un ciel gris ; partout la même immobilité fatiguée et figée, avec des indécisions d'aspect tenant encore de la nuit et du rêve. Un ciel opaque, qui avait l'air consistant et fait de petites couches horizontales accumulées, comme si on l'avait peint en superposant des pâtes de couleurs mortes. Et là-dessus, des montagnes d'un brun noir ; puis Fontarabie en silhouette morose, son clocher séculaire paraissant plus noir et usé par ses années. A cette heure si matinale et si fraîchement mystérieuse, où les yeux des hommes, pour la plupart, ne sont pas encore ouverts, il semblait qu'on surprît les choses dans leur navrant colloque de lassitude et de mort, se racontant, à la pointe de l'aube, tout ce qu'elles taisent pour ne pas faire peur, quand le jour est levé...

A quoi bon avoir résisté à la tempête de cette nuit ? disait le vieux clocher triste et las, debout au fond du lointain ; à quoi bon, puisqu'il en arrivera d'autres, éternellement d'autres, d'autres tempêtes et d'autres équinoxes, et que je finirai tout de même par passer, moi que les hommes avaient élevé comme un signal de prière devant demeurer là pour d'incalculables durées ?... Je ne suis déjà qu'un fantôme, venu d'un autre temps ; je continue de sonner des cérémonies et d'illusoires fêtes ; mais les hommes cesseront bientôt de s'en leurrer ; je sonne aussi des glas ; j'en ai tant sonné, des glas, pour des milliers de morts dont personne ne se souvient plus ! Et je reste là, inutile, sous l'effort presque éternel de tous ces vents d'ouest qui soufflent de la mer...

Au pied du clocher, l'église, dessinée là-bas en ternes grisailles, avec un air de vétusté et d'abandon, confessait aussi qu'elle était vide, qu'elle était vaine, peuplée seulement de pauvres images de bois ou de pierre, de mythes sans entendement, sans pouvoir et sans pitié. Et toutes les maisons, depuis des siècles pieusement groupées à son entour, avouaient que sa protection était inefficace contre la mort, qu'elle était mensongère et dérisoire...

Et surtout les nuées, les nuées et les montagnes, couvraient

de leur immense attestation muette ce que la vieille ville murmurait en dessous; elles confirmaient en silence les vérités sombres : le ciel vide comme les églises, servant à des fantasmagories de hasard, et les temps ininterrompus roulant leur flot, où les myriades d'existences, comme de négligeables riens, sont, l'une après l'autre, entraînées et noyées...

Un glas commença de tinter dans ce lointain que Raymond regardait blanchir; très lentement, par coups espacés, le vieux clocher donnait de la voix, une fois de plus, pour la fin d'une vie : quelqu'un râlait de l'autre côté de la frontière, quelque âme espagnole était là-bas qui s'anéantissait, au pâle matin, sous les épaisseurs de ces nuages emprisonnants, — et l'on avait comme la notion précise que cette âme-là suivrait tout simplement son corps dans la terre qui décompose...

Et Raymond contemplait et écoutait. A la petite fenêtre de cette maisonnette basque, qui avant lui n'avait abrité que des générations de simples et de confiants, accoudé sur la large pierre d'appui qui s'était usée aux frottements humains, écartant du bras le vieux contrevent peint en vert, il promenait les yeux sur le morne déploiement de ce coin du monde qui avait été le sien et qu'il allait pour jamais quitter. Ces révélations que faisaient les choses, son esprit inculte les entendait pour la première fois et il y prêtait une attention épouvantée. Tout un nouveau travail d'incroyance s'accomplissait soudain dans son âme héréditairement préparée aux doutes et aux angoisses. Toute une vision lui venait, subite et qui semblait définitive, du néant des religions, de l'inexistence des divinités que les hommes prient...

Et alors... puisqu'il n'y avait rien, quelle naïveté de trembler encore devant la Vierge blanche, protectrice chimérique de ces couvents où les filles sont enfermées!...

La pauvre cloche d'agonie, qui s'épuisait à tinter là-bas si puérilement pour appeler d'inutiles prières, s'arrêta enfin, et, sous le ciel fermé, la respiration des grandes eaux s'entendit seule au loin, dans l'universel silence. Mais les choses continuèrent, à l'aube incertaine, leur dialogue sans paroles : rien nulle part; rien dans les vieilles églises si longuement vénérées; rien dans le ciel où s'amassent les nuages et les brumes; — mais toujours la fuite des temps, le recommencement épuisant et

éternel des êtres; et toujours et tout de suite la vieillesse, la mort, l'émiettement, la cendre...

C'était cela qu'elles disaient, dans le blême demi-jour, les choses si mornes et si fatiguées. Et Raymond, qui avait bien entendu, se prit en pitié d'avoir hésité si longtemps pour des raisons imaginaires. A lui-même il se jura, avec une plus âpre désespérance, que, *à partir de ce matin*, il était décidé; qu'*il le ferait*, au risque de tout; que rien ne l'arrêterait plus.

XL

Des semaines encore ont passé, en préparatifs, en indécisions inquiètes sur la manière d'agir, en changements brusques de plans et d'idées.

Entre temps la réponse de l'oncle Ignacio est parvenue à Etchézar. Si son neveu avait parlé plus tôt, a-t-il écrit, il aurait été content de le recevoir chez lui; mais, voyant ses hésitations, il s'est décidé à prendre femme, bien que déjà sur le retour de l'âge, et depuis deux mois, un enfant lui est né. — Alors, plus aucune protection à attendre de ce côté-là; l'exilé, en arrivant là-bas, ne trouvera même pas de gîte...

La maison familiale a été vendue; chez le notaire, les questions d'argent ont été réglées; tout le petit avoir de Ramuntcho a été réalisé en pièces d'or dans sa main...

Et à présent, c'est aujourd'hui le jour de la tentative suprême, le grand jour, — et déjà les épaisses feuillées sont revenues aux arbres, le revêtement des hauts foins couvre à nouveau les prairies; on est en mai.

Dans la petite voiture, que traîne le fameux cheval si rapide, ils roulent par les ombreux chemins de montagnes, Arrochkoa et Ramuntcho, vers ce village d'Amezqueta. Ils roulent vite; ils s'enfoncent au cœur d'une infinie région d'arbres. Et, à mesure que l'heure passe, tout devient plus paisible autour d'eux, et plus sauvage; plus primitifs, les hameaux, plus solitaire, le pays basque.

A l'ombre des branches, sur les berges de ces chemins, il

y a des digitales roses, des silènes, des fougères, presque la même flore qu'en Bretagne; ces deux pays, d'ailleurs, les basque et le breton, se ressemblent toujours par le granit qui est partout et par l'habituelle pluie; par l'immobilité aussi, et par la continuité du même rêve religieux.

Au-dessus des deux jeunes hommes partis pour l'aventure, s'épaississent les gros nuages coutumiers, le ciel sombre et bas qui est le plus souvent le ciel d'ici. La route qu'ils suivent, dans ces défilés de montagnes toujours plus hautes, est verte délicieusement, creusée en pleine ombre, entre des parois de fougères.

Immobilité de plusieurs siècles, immobilité chez les êtres et dans les choses, — on en a de plus en plus conscience à mesure que l'on pénètre plus avant dans cette contrée de forêts et de silence. Sous ce voile obscur du ciel, où se perdent les cimes des grandes Pyrénées, apparaissent et s'enfuient des logis isolés, des fermes centenaires, des hameaux de plus en plus rares, — et c'est toujours sous la même voûte de chênes, de châtaigniers sans âge, qui viennent tordre jusqu'aux rebords des sentiers leurs racines comme des serpents moussus. Ils se ressemblent d'ailleurs, ces hameaux séparés les uns des autres par tant de bois, par tant de fouillis de branches, et habités par une race antique, dédaigneuse de tout ce qui trouble, de tout ce qui change : l'humble église, le plus souvent sans clocher, avec un simple campanile sur sa façade grise, et la place, avec son mur peinturluré, pour ce traditionnel jeu de paume où, de père en fils, les hommes exercent leurs muscles durs. Partout la saine paix de la vie rustique, dont les traditions, en pays basque, sont plus immuables qu'ailleurs.

Les quelques bérets de laine, que les deux téméraires rencontrent sur leur rapide passage, s'inclinent tous pour un petit salut, par politesse générale d'abord, et par connaissance surtout, car ils sont, Arrochkoa et Ramuntcho, les deux célèbres joueurs de pelote de la contrée; — Ramuntcho, bien des gens, il est vrai, l'avaient oublié; mais Arrochkoa, tout le monde, de Bayonne à Saint-Sébastien, jusqu'au fond des campagnes perdues, connaît sa figure aux saines couleurs et le retroussis de sa moustache de chat.

Partageant le voyage en deux étapes, ils ont couché cette nuit à Mendichoco. Et à présent ils roulent vite, les deux jeunes hommes, si préoccupés sans doute qu'ils se soucient à peine de ménager pour cette nuit l'allure de leur bête vigoureuse.

Itchoua cependant n'est pas avec eux. A la dernière minute, une terreur est venue à Raymond de cet homme qu'il sentait capable de tout, même de tuer; dans un subit effarement, il a refusé le concours de cet homme,qui pourtant se cramponnait à la bride du cheval pour l'empêcher de partir; et fiévreusement il lui a jeté de l'or dans les mains, pour payer ses conseils, pour racheter la liberté d'agir seul, l'assurance au moins de ne pas se souiller de quelque crime : pièce par pièce, pour se dégager, il lui a laissé la moitié du prix convenu. Puis, le cheval lancé au galop, quand l'implacable figure s'est évanouie derrière un tournant d'arbres, il s'est senti la conscience allégée...

— Tu laisseras cette nuit ma voiture à Aranotz, chez Burugoïty, l'aubergiste, avec qui c'est entendu, dit Arrochkoa. Car, tu comprends, moi, le coup fait, ma sœur partie, je vous quitte, je ne veux pas en savoir davantage... Nous avons du reste une affaire avec les gens de Buruzabal, des chevaux à passer en Espagne ce soir même, non loin d'Amezqueta précisément, à vingt minutes de route à pied, et j'ai promis d'y être avant dix heures...

Qu'est-ce qu'ils feront, comment s'y prendront-ils exactement? Ils ne le voient pas bien, les deux frères alliés; cela dépendra de la tournure des choses; ils ont différents projets, tous hardis et habiles, suivant les cas qui pourraient se présenter.

Deux places sont d'ailleurs retenues, l'une pour Raymond et l'autre pour elle, à bord d'un grand paquebot d'émigrants sur lequel déjà les bagages sont embarqués et qui part demain soir de Bordeaux, emportant quelques centaines de Basques aux Amériques. A cette petite station d'Aranotz, où la voiture les déposera tous deux, l'amante et l'amant, ils prendront le train pour Bayonne, à trois heures du matin, au passage, et, à Bayonne ensuite, l'express d'Irun à Bordeaux. Ce sera une fuite empressée, qui ne laissera pas à la

petite fugitive le temps de penser, de se ressaisir, dans son affolement, dans sa terreur, — sans doute aussi dans son ivresse délicieusement mortelle...

Une robe, une mantille à Gracieuse sont là toutes prêtes, au fond de la voiture, pour remplacer le béguin et l'uniforme noir : des choses qu'elle portait autrefois, avant sa prise de voile, et qu'Arrochkoa s'est procurées dans les armoires de sa mère. Et Raymond songe *que se sera peut-être réel tout à l'heure*, qu'elle sera peut-être là, à ses côtés, très près, sur ce siège étroit, enveloppée avec lui dans la même couverture de voyage, fuyant au milieu de la nuit, pour lui appartenir ensuite, tout aussitôt et pour jamais ; — et, en y songeant trop, il se sent pris encore de tremblement et de vertige...

— Moi, je te dis qu'elle te suivra ! — répète son ami, lui frappant rudement sur la cuisse en manière d'encouragement protecteur, dès qu'il le voit assombri et parti dans le rêve. — Moi, je te dis qu'elle te suivra, j'en suis sûr ? Si elle hésite, eh bien, laisse-moi faire !

Si elle hésite, alors un peu de violence, ils y sont résolus, oh ! très peu, rien que ce qu'il faudra, rien que dénouer et écarter les mains des vieilles nonnes tendues pour la retenir... Et puis, on l'emportera jusqu'à la petite voiture, où infailliblement le contact enlaçant et la tendresse de son ami d'autrefois auront vite fait d'entraîner sa jeune tête.

Comment cela se passera-t-il, tout cela ! Ils ne le savent pas d'une façon précise encore, s'en rapportant beaucoup à leur esprit de décision et d'à-propos, qui les a tirés déjà de tant de passes dangereuses. Mais ce qu'ils savent bien, c'est qu'ils ne faibliront pas. Et ils vont de l'avant toujours, s'excitant l'un par l'autre ; on les dirait solidaires à présent jusqu'à la mort, fermes et décidés comme deux bandits à l'heure où ils faut jouer la partie capitale...

Le pays de ramures touffues qu'ils traversent, sous l'oppression de très hautes montagnes que l'on ne voit pas, est tout en ravins profonds et déchirés, en replis d'abîmes, où des torrents bruissent sous la verte nuit des feuillées. Les chênes, les hêtres, les châtaigniers deviennent de plus en plus énormes, vivant à travers les siècles d'une sève toujours fraîche et magnifique. Une verdure puissante, tranquille, est jetée sur toute

cette géologie tourmentée; depuis des millénaires, elle la couvre et l'apaise sous la fraîcheur de son immobile manteau. Et ce ciel nébuleux, presque obscur, qui est familier au pays Basque, ajoute à l'impression que l'on a, d'une sorte d'universel recueillement où les choses seraient plongées; une étrange pénombre descend de partout, descend des arbres d'abord, descend des épais voiles gris tendus au-dessus des branches, descend des grandes Pyrénées cachées derrière les nuages.

Et, au milieu de cette paix immense et de cette nuit verte, ils passent, Ramuntcho et Arrochkoa, comme deux jeunes perturbateurs allant rompre des charmes au fond des forêts. D'ailleurs, à tous les carrefours des chemins, de vieilles croix de granit se lèvent, comme en signal d'alarme, pour leur crier gare; de vieilles croix avec cette inscription sublimement simple, qui est ici comme la devise de toute une race : *O crux, ave, spes unica !*

Bientôt le soir. Maintenant ils sont silencieux, parce que l'heure s'en va, parce que le moment approche, parce que toutes ces croix, sur la route, commencent presque de les intimider...

Et le jour baisse, sous ce voile triste qui se maintient au ciel. Les vallées deviennent plus sauvages, tout le pays plus désert. Et, aux coins des chemins, les vieilles croix se dressent toujours avec leurs inscriptions pareilles : *O crux, ave, spes unica !*

Amezqueta, au dernier crépuscule. Ils arrêtent leur voiture à un carrefour du village, devant la cidrerie. Arrochkoa est impatient de monter à la maison des sœurs, contrarié d'arriver si tard; il craint qu'on ne leur ouvre plus, une fois la nuit tombée. Ramuntcho, silencieux, se laisse faire, s'abondonne à lui.

C'est là-haut, à mi-côte; c'est cette maison isolée qu'une croix surmonte et que l'on voit encore se détacher en blanc sur la masse plus foncée de la montagne. Ils recommandent que, sitôt le cheval un peu reposé, on ramène la voiture toute prête, à un tournant là-bas, pour les attendre. Puis, tous deux s'engagent dans l'avenue d'arbres qui mène à ce couvent

et où l'épaisseur des feuillages de mai rend l'obscurité presque nocturne, Sans rien se dire, sans faire de bruit avec leurs semelles de cordes, ils montent, l'allure souple et facile; autour d'eux, les campagnes profondes s'imprègnent des immenses mélancolies de la nuit.

Arrochkoa frappe du doigt à la porte de la paisible maison :

— Je voudrais voir ma sœur, s'il vous plaît, — demande-t-il à une vieille nonne, qui entr'ouvre, étonnée...

Avant qu'il ait fini de dire, un cri de joie s'envole du corridor obscur, et une religieuse, qu'on devine toute jeune malgré l'enveloppement de son costume dissimulateur, se précipite, lui prend les mains. Elle l'a reconnu, lui, à sa voix, — mais a-t-elle deviné l'autre qui se tient derrière et qui ne parle pas?...

La supérieure est accourue aussi, et, dans l'obscurité de l'escalier, les fait monter tous au parloir du petit couvent campagnard; puis elle avance les chaises de paille, et chacun s'assied, Arrochkoa près de sa sœur, Raymond en face, — et ils sont l'un devant l'autre enfin, l'amante et l'amant, et un silence, plein de battements d'artères, plein de soubresauts d'âmes, plein de fièvres, descend sur eux...

Vraiment, voici que, dans ce lieu, on ne sait quelle paix presque douce, et un peu tombale aussi, enveloppe dès l'abord l'entrevue terrible; au fond des poitrines, les cœurs frappent à grands coups sourds, mais les paroles d'amour ou de violence, les paroles meurent avant de passer les lèvres... Et cette paix, de plus en plus s'établit; il semble qu'un suaire blanc peu à peu recouvre tout ici, pour calmer et éteindre.

Rien de bien particulier pourtant dans ce parloir si humble: quatre murs absolument nus sous une couche de chaux; un plafond de bois brut, un plancher où l'on glisse, tant il est ciré soigneusement, et, sur une console, une Vierge de plâtre, déjà indistincte, parmi toutes les blancheurs semblables de ces fonds où le crépuscule de mai achève de mourir. Une fenêtre sans rideaux, ouverte sur les grands horizons pyrénéens envahis par la nuit... Mais, de cette pauvreté voulue, de cette simplicité blanche, se dégage une notion d'impersonnalité définitive, de renoncement sans retour; et l'irrémédiable des choses

accomplies commence de se manifester à l'esprit de Ramuntcho, tout en lui apportant une sorte d'apaisement quand même, de subite et involontaire résignation.

Les deux contrebandiers, immobiles dans leurs chaises, n'apparaissent plus guère qu'en silhouette, carrures larges sur tout ce blanc des murs, et, de leurs traits perdus, à peine voit-on le noir plus intense des moustaches et des yeux. Les deux religieuses, aux contours unifiés par le voile, semblen déjà deux spectres tout noirs...

— Attendez, sœur Marie-Angélique, — dit la supérieure à la jeune fille transformée qui jadis s'appelait Gracieuse, — attendez, ma sœur, que j'allume une lampe, qu'au moins vous puissiez voir sa figure, à votre frère!...

Elle sort, les laissant ensemble, et, de nouveau, le silence tombe sur cet instant rare, peut-être unique, impossible à ressaisir, où ils sont seuls...

Elle revient avec une petite lampe, qui fait briller les yeux des contrebandiers, — et, la voix gaie, l'air bon, demande en regardant Ramuntcho :

— Et celui-là?... c'est un second frère, je parie?...

— Oh! non, dit Arrochkoa, d'un ton étrange, c'est mon ami seulement.

En effet, il n'est pas leur frère, ce Ramuntcho qui se tient là, farouche et muet... Et comme il ferait peur aux nonnes tranquilles, si elles savaient quel vent de tourmente l'amène!...

Le même silence retombe, lourd et inquiétant, entre ces êtres qui, semble-t-il, devraient causer simplement de choses simples; et la vieille supérieure le remarque, déjà s'en étonne... Mais les yeux vifs de Ramuntcho s'immobilisent, se voilent comme par la fascination de quelque invisible dompteur. Sous la dure enveloppe, encore un peu haletante, de sa poitrine, le calme, le calme imposé continue de pénétrer et de s'étendre. Sur lui, sans doute, agissent les mystérieuses puissances blanches qui sont ici dans l'air; des hérédités religieuses, qui, sommeillaient aux tréfonds de lui-même, l'emplissent à présent d'une soumission et d'un respect inattendus; les antiques symboles le dominent : ces croix rencontrées ce soir le long des chemins, et cette Vierge de plâtre d'une couleur de neige immaculée sur le blanc sans tache du mur...

— Allons causez, causez mes enfants, des choses du pays, des choses d'Etchézar, — dit la supérieure à Gracieuse et à son frère. — Et tenez, nous allons vous laisser seuls, si vous voulez — ajoute-t-elle, avec un signe à Ramuntcho comme pour l'emmener.

— Oh! non, — proteste Arrochkoa, — qu'il ne s'en aille pas!... Non, ce n'est pas lui... qui nous empêche...

Et la petite nonne, si embéguinée à la manière du moyen âge, baisse encore plus la tête pour se maintenir les yeux cachés dans l'ombre de la coiffe austère.

La porte reste ouverte, la fenêtre reste ouverte; la maison, les choses gardent leur air d'absolue confiance, d'absolue sécurité, contre les violations et les sacrilèges. Maintenant deux autres sœurs, qui sont très vieilles, dressent une petite table, mettent deux couverts, apportent pour Arrochkoa et son ami un petit souper, un pain, un fromage, des gâteaux, des raisins hâtifs de leur treille. En arrangeant ces choses, elles ont une gaîté jeunette, un babil presque enfantin — et tout cela détonne bien étrangement à côté de ces violences ardentes qui sont ici même, mais qui se taisent, et qui se sentent refoulées, refoulées de plus en plus au fond des âmes, comme par les coups de quelque sourde massue feutrée de blanc...

Et, malgré eux, les voici attablés, les deux contrebandiers, l'un devant l'autre, cédant aux instances et mangeant distraitement les choses frugales, sur une nappe aussi blanche que les murs. Leurs larges épaules, habituées aux fardeaux, s'appuient aux dossiers des petites chaises et en font craquer les boiseries frêles. Autour d'eux, vont et viennent les sœurs, toujours avec ces bavardages discrets et ces rires puérils. qui s'échappent, un peu étouffés, de dessous les béguins. Seule, elle demeure muette et sans mouvement, la sœur Marie-Angélique: debout auprès de son frère qui est assis, elle pose la main sur son épaule puissante; si svelte à côté de lui, on dirait quelque sainte d'un primitif tableau d'église. Ramuntcho sombre les observe tous deux; il n'avait pas pu bien revoir encore le visage de Gracieuse, tant la cornette l'encadre et le dissimule sévèrement. Ils se ressemblent toujours, le frère et la sœur; dans leurs yeux très longs, qui cependant ont pris des expressions plus que jamais différentes, demeure quelque

chose d'inexplicablement pareil, persiste la même flamme, cette flamme qui a poussé l'un vers les aventures et la grande vie des muscles, l'autre vers les rêves mystiques, vers la mortification et l'anéantissement de la chair. Mais elle est devenue aussi frêle que lui est robuste ; sa gorge sans doute n'est plus, ni ses reins ; le vêtement noir où son corps demeure caché descend tout droit comme une gaine n'enfermant rien de charnel.

Et maintenant, pour la première fois, ils se contemplent en face, l'amante et l'amant, Gracieuse et Ramuntcho; leurs prunelles se sont rencontrées et fixées. Elle ne baisse plus la tête devant lui; mais c'est comme d'infiniment loin qu'elle le regarde, c'est comme de derrière d'infranchissables brumes blanches, comme de l'autre rive de l'abîme, de l'autre côté de la mort; très doux pourtant, son regard indique qu'elle est comme absente, repartie pour de tranquilles et inaccessibles ailleurs... Et c'est Raymond à la fin qui, plus dompté encore, abaisse ses yeux ardents devant les yeux vierges.

Elles continuent de babiller, les sœurs; elles voudraient les retenir, tous deux à Amezqueta pour la nuit : le temps, disent-elles, est si noir, et la pluie menace... M. le curé, qui est allé porter la communion à un malade dans la montagne, va revenir; il a connu Arrochkoa jadis, à Etchézar où il était vicaire; il serait content de lui donner une chambre, dans la cure, — et à son ami aussi, bien entendu...

Mais non, Arrochkoa refuse, après un coup d'œil d'interrogation grave à Ramuntcho. Impossible de coucher ici; ils vont même s'en aller tout de suite, après quelques minutes de dernière causerie, car on les attend là-bas, pour des affaires, du côté de la frontière espagnole...

Elle qui, d'abord, dans son grand trouble mortel, n'avait pas osé parler, commence à questionner son frère. Tantôt en basque, tantôt en français, elle s'informe de ceux qu'elle a pour jamais abandonnés :

— Et la mère? Toute seule à présent au logis, même la nuit?

— Oh! non, dit Arrochkoa; il y a toujours la vieille Catherine qui la garde, et j'ai exigé qu'elle couche à la maison.

— Et le petit enfant d'Arrochkoa, comment est-il? L'a-t-on

baptisé déjà? Quel est son nom? Laurent, sans doute, comme son grand-père?

Etchézar, leur village, est séparé d'Amezqueta par une soixantaine de kilomètres, dans un pays sans plus de communications qu'aux siècles passés :

— Oh! nous avons beau être loin, dit la petite nonne, j'ai quelquefois de vos nouvelles tout de même. Ainsi, le mois dernier, des gens d'ici avaient rencontré au marché d'Hasparren des femmes de chez nous; c'est comme cela que j'ai appris..... bien des choses..... A Pâques, tiens, j'avais beaucoup espéré te voir; on m'avait prévenue qu'il y aurait une grande partie de paume à Erricalde, et que tu y viendrais jouer; alors je m'étais dit que tu pousserais peut-être jusqu'à moi, — et, pendant les deux jours de fête, j'ai regardé bien souvent sur la route, par cette fenêtre-là, si tu arrivais...

Et elle montre la fenêtre, ouverte de très haut sur le noir de la campagne sauvage, — d'où monte un immense silence. avec de temps à autre des bruissements printaniers, de petites musiques intermittentes de grillons et de rainettes.

En l'entendant si tranquillement parler, Ramuntcho se sent confondu devant ce renoncement à tout et à tous; elle lui apparaît encore plus irrévocablement changée, lointaine... Pauvre petite nonne!... Elle s'appelait Gracieuse; à présent elle s'appelle sœur Marie-Angélique, et elle n'a plus de famille; impersonnelle ici, dans cette maisonnette aux blanches murailles, sans espérance terrestre et sans désir peut-être, — autant dire qu'elle est déjà partie pour les régions du grand oubli de la mort. Et cependant, voici qu'elle sourit, rassérénée maintenant tout à fait, et qu'elle ne semble même pas souffrir.

Arrochkoa regarde Ramuntcho, l'interroge de son œil perçant habitué à sonder les profondeurs noires, — et, dompté lui-même par toute cette paix inattendue, il comprend bien que son camarade si hardi n'ose plus, que tous les projets chancellent, que tout retombe inutile et inerte devant l'invisible mur dont sa sœur est entourée. Par moments, pressé d'en finir d'une façon ou d'une autre, pressé de briser ce charme ou bien de s'y soumettre et de fuir devant lui, il tire sa montre, dit qu'il est temps de s'en aller, à cause des

camarades qui vont attendre là-bas... Les sœurs devinent bien qui sont ces camarades et pourquoi ils attendent, mais elles ne s'en émeuvent point: Basques elles-mêmes, filles et petites-filles de Basques, elles ont du sang contrebandier dans les veines et considèrent avec indulgence ces sortes de choses...

Enfin, pour la première fois, Gracieuse prononce le nom de Ramuntcho; n'osant pas, tout de même, s'adresser directement à lui, elle demande à son frère, avec un sourire bien calme :

— Alors il est *avec toi*, Ramuntcho, à présent? Il est fixé au pays, vous *travaillez* ensemble?

Un silence encore, et Arrochkoa regarde Raymond pour qu'il réponde :

— Non, dit celui-ci, d'une voix lente et sombre, non... moi, je pars demain pour les Amériques...

Chaque mot de cette réponse, scandé durement, est comme un son de trouble et de défi au milieu de cette sérénité étrange. Elle s'appuie plus fort à l'épaule de son frère, la petite nonne, et Ramuntcho, conscient du coup profond qu'il vient de porter, la regarde et l'enveloppe de ses yeux tentateurs, repris d'audace, attirant et dangereux dans le dernier effort de tout son cœur empli d'amour, de tout son être de jeunesse et de flamme fait pour les tendresses et les étreintes... Alors, pendant une indécise minute, il semble que le petit couvent a tremblé; il semble que les puissances blanches de l'air reculent, se dissipent comme de tristes fumées irréelles devant ce jeune dominateur, venu ici pour jeter l'appel triomphant de la vie. Et le silence qui suit est le plus lourd de tous ceux qui ont entrecoupé déjà cette sorte de drame joué à demi-mot, joué presque sans paroles...

Enfin, la sœur Marie-Angélique parle, et parle à Ramuntcho lui-même. Vraiment on ne dirait plus que son cœur vient de se déchirer une suprême fois à l'annonce de ce départ, ni qu'elle vient de frémir de tout son corps de vierge sous ce regard d'amant... D'une voix qui peu à peu s'affermit dans la douceur, elle dit des choses toutes simples, comme à un ami quelconque.

— Ah! oui... l'oncle Ignacio, n'est-ce pas?... J'avais

toujours pensé que vous finiriez par aller le rejoindre là-bas... Nous prierons toutes la sainte Vierge pour qu'elle vous accompagne dans votre voyage...

Et c'est le contrebandier qui de nouveau baisse la tête, sentant bien que tout est fini, qu'elle est perdue pour jamais, la petite compagne de son enfance; qu'on l'a ensevelie dans un inviolable linceul... Les paroles d'amour et de tentation qu'il avait pensé dire, les projets qu'il roulait depuis des mois dans sa tête, tout cela lui paraît insensé, sacrilège, inexécutables choses, bravades d'enfant... Arrochkoa, qui attentivement le regarde, subit d'ailleurs les mêmes envoûtements irrésistibles et légers; ils se comprennent et, l'un à l'autre, sans paroles, ils s'avouent qu'il n'y a rien à faire, qu'ils n'oseront jamais...

Pourtant une angoisse encore humaine passe dans les yeux de la sœur Marie-Angélique, quand Arrochkoa se lève pour le définitif départ: elle prie, d'une voix changée, qu'on reste un instant de plus. Et Ramuntcho tout à coup a envie de se jeter à genoux devant elle; la tête contre le bas de son voile, de sangloter toutes les larmes qui l'étouffent; de lui demander grâce, de demander grâce aussi à cette supérieure qui a l'air si doux; de leur dire à toutes que cette fiancée de son enfance était son espoir, son courage, sa vie, et qu'il faut bien avoir un peu pitié, qu'il faut la lui rendre, parce que, sans elle, il n'y a plus rien... Tout ce que son cœur, à lui, contient d'infiniment bon, s'exalte à présent dans un immense besoin d'implorer, dans un élan de suppliante prière et aussi de confiance en la bonté, en la pitié des autres...

Et qui sait, mon Dieu, s'il avait osé la formuler, cette grande prière de tendresse pure, qui sait tout ce qu'il aurait éveillé de bon aussi, et de tendre et d'humain chez les pauvres filles au voile noir?... Peut-être cette vieille supérieure elle-même, cette vieille vierge desséchée au sourire enfantin et aux braves yeux clairs, lui aurait ouvert ses bras, comme à un fils, comprenant tout, pardonnant tout, malgré la règle et malgré les vœux? Et peut-être Gracieuse aurait encore pu lui être rendue, sans enlèvement, sans tromperies, presque excusée par ses compagnes de cloître. Ou tout au moins, si c'était

impossible, lui aurait-elle fait de longs adieux, consolants, adoucis par un baiser d'immatériel amour...

Mais, non, il reste là muet sur sa chaise. Même cela, même cette prière, il ne peut pas la dire. Et c'est l'heure de s'en aller, décidément. Arrochkoa est debout, agité, l'appelant d'un signe de tête impérieux. Alors il redresse aussi sa taille fière et reprend son béret, pour le suivre. Ils remercient du petit souper qu'on leur a donné et ils disent bonsoir à demi-voix comme des timides. En somme, pendant toute leur visite ils ont été très corrects, très respectueux, presque craintifs, les deux superbes. Et, comme si l'espoir ne venait pas de se briser, comme si l'un d'eux ne laissait pas derrière lui sa vie, les voilà qui descendent tranquillement l'escalier propret, entre les blanches murailles, tandis que les bonnes sœurs les éclairent avec leur petite lampe.

— Venez, sœur Marie-Angélique, — propose gaîment la supérieure, de sa grêle voix enfantine. — Nous allons toutes deux les reconduire jusqu'en bas,... jusqu'au bout de notre avenue, vous savez, au tournant du village...

Est-elle quelque vieille fée sûre de son pouvoir, ou bien une simple et une inconsciente, qui joue sans s'en douter avec le grand feu dévorateur?... C'était fini : le déchirement, accompli; l'adieu, accepté; la lutte, étouffée sous des ouates blanches, — et à présent les voilà, ces deux qui s'adoraient, cheminant côte à côte, dehors, dans la nuit tiède de printemps!... dans l'amoureuse nuit enveloppante, sous le couvert des feuilles nouvelles et sur les hautes herbes, parmi toutes les sèves qui montent, au milieu de la poussée souveraine de l'universelle vie.

Ils marchent à petits pas, à travers cette obscurité exquise, comme par un silencieux accord pour faire plus longtemps durer le sentier d'ombre, muets l'un et l'autre, dans l'ardent désir et l'intense terreur d'un contact de leurs vêtements, d'un frôlement de leurs mains. Arrochkoa et la supérieure les suivent de tout près, sur leurs talons, sans se parler non plus; religieuses avec leurs sandales, contrebandiers avec leurs semelles de cordes, ils vont à travers ces ténèbres douces sans faire plus de bruit que des fantômes, et leur petit cortège, lent et étrange, descend vers la voiture dans un silence de

funérailles. Silence aussi autour d'eux, partout dans le grand noir ambiant, jusqu'au plus profond des montagnes et des bois. Et, au ciel sans étoiles, dorment les grosses nuées, lourdes de toute l'eau fécondante que la terre attend et qui va s'épandre demain pour faire les bois encore plus feuillus, l'herbe encore plus haute; les grosses nuées, au-dessus de leurs têtes couvrent toute cette splendeur de l'été méridional qui tant de fois, dans leur enfance, les a charmés ensemble, troublés ensemble, mais que Ramuntcho ne reverra sans doute jamais plus et qu'à l'avenir Gracieuse devra regarder comme avec des yeux de morte, sans la comprendre ni la reconnaître...

Personne autour d'eux, dans la petite allée obscure, et, en bas, le village semble déjà dormir. La nuit, tout à fait tombée; son grand mystère, épandu partout, dans les lointains de ce pays perdu, sur les montagnes et les vallées sauvages... Et, comme ce serait facile à exécuter, ce qu'avaient résolu ces deux jeunes hommes, dans cette solitude, avec cette voiture qui doit être là toute prête, et ce cheval rapide!...

Cependant, sans s'être parlé, sans s'être touchés, ils arrivent, les amants, à ce tournant de chemin où il faut se dire l'adieu éternel. La voiture est bien là, tenue par un petit garçon; la lanterne est allumée et le cheval impatient. La supérieure s'arrête : c'est, paraît-il, le terme dernier de la dernière promenade qu'ils feront l'un près de l'autre en ce monde, — et elle se sent le pouvoir, cette vieille nonne, d'en décider ainsi sans appel. De sa même petite voix fluette, presque enjouée, elle dit :

— Allons, ma sœur, faites-leur vos adieux.

Et elle dit cela avec l'assurance d'une Parque dont les décrets de mort ne sont pas discutables.

En effet, personne ne tente de résister à son ordre impassiblement donné. Il est vaincu, le rebelle Ramuntcho, oh! bien vaincu par les tranquilles puissances blanches; tout frissonnant encore du sourd combat qui vient de finir en lui, il baisse la tête, sans volonté maintenant et presque sans pensée, comme sous l'influence de quelque maléfice endormeur...

« Allons, ma sœur, faites-leur vos adieux », a-t-elle dit, la vieille Parque tranquille. Puis, voyant que Gracieuse se borne à prendre la main d'Arrochkoa, elle ajoute :

— Eh bien, vous n'embrassez pas votre frère?...

Sans doute, la petite sœur Marie-Angélique ne demandait que cela, l'embrasser de tout son cœur, de toute son âme; l'étreindre, ce frère; se serrer sur son épaule et y chercher protection, à cette heure de sacrifice surhumain, où il faut laisser partir le bien-aimé sans même un mot d'amour... Et pourtant son baiser a je ne sais quoi d'épouvanté, de tout de suite retenu : baiser de religieuse, un peu pareil à un baiser de morte... A présent, quand le reverra-t-elle, ce frère, qui cependant ne va pas quitter le pays basque, lui? quand aura-t-elle seulement des nouvelles de la mère, de la maison, du village, par quelque passant qui s'arrêtera ici, venant d'Etchézar?...

A Ramuntcho, elle n'ose même pas tendre sa petite main froide, qui retombe le long de sa robe, sur les grains du rosaire.

— Nous prierons, lui dit-elle encore, pour que la Sainte Vierge vous protège dans votre long voyage...

... Et maintenant elles s'en vont : lentement elles s'en retournent, comme des ombres silencieuses, vers l'humble couvent que la croix protège. Et les deux domptés, immobiles sur place, regardent s'éloigner, dans l'avenue obscure, leurs voiles plus noirs que la nuit des arbres.

Oh! elle est bien brisée aussi, celle qui va disparaître là-haut, dans les ténèbres de la petite montée ombreuse. Mais elle n'en demeure pas moins comme anesthésiée par de blanches vapeurs apaisantes, et tout ce qu'elle souffre s'atténuera vite, sous une sorte de sommeil. Demain elle reprendra, pour jusqu'à la mort, le cours de son existence étrangement simple : impersonnelle, livrée à une série de devoirs quotidiens qui jamais ne changent, absorbée dans une réunion de créatures presque neutres qui ont tout abdiqué, elle pourra marcher les yeux levés toujours vers le doux mirage céleste...

O crux, ave, spes unica !...

Vivre, sans variation ni trêve jusqu'à la fin, entre les murs blancs d'une cellule toujours pareille, tantôt ici, tantôt ailleurs, au gré d'une volonté étrangère, dans l'un quelconque de ces humbles couvents de village auquel on n'a même pas le loisir de s'attacher. Sur cette terre, ne rien posséder et ne rien désirer, ne rien attendre, ne rien espérer. Accepter comme

vides et transitoires les heures fugitives de ce monde, et se sentir affranchi de tout, même de l'amour, autant que par la mort... Le mystère de telles existences est bien pour demeurer à jamais inintelligible à ces jeunes hommes qui sont là, faits pour la bataille de chaque jour, beaux êtres d'instinct et de force, en proie à tous les désirs ; créés pour jouir de la vie et pour en souffrir, pour l'aimer et pour la propager...

O crux, ave, spes unica !... On ne les voit plus, elles sont rentrées dans leur petit couvent solitaire.

Les deux hommes n'ont même pas échangé un mot sur leur entreprise abandonnée, sur la cause mal définie qui a mis pour la première fois leur courage en défaut ; ils éprouvent, l'un vis-à-vis de l'autre, presque une honte de leur subite et insurmontable timidité.

Un instant leurs têtes fières étaient restées tournées vers les nonnes lentement fuyantes ; à présent ils se regardent à travers la nuit.

Ils vont se séparer, et probablement pour toujours : Arrochkoa remet à son ami les guides de la petite voiture que, suivant sa promesse, il lui prête :

— Allons, mon pauvre Ramuntcho !... — dit-il sur le ton d'une commisération à peine affectueuse.

Et la fin inexprimée de sa phrase signifie clairement : « Va-t'en, puisque tu as manqué ton coup ; et moi, tu sais, il est l'heure où les camarades m'attendent... »

Raymond, lui, allait de tout son cœur l'embrasser pour le grand adieu, — et, dans cette étreinte avec le frère de la bien aimée, il aurait pleuré sans doute de bonnes larmes chaudes qui, pour un moment au moins, l'auraient un peu guéri.

Mais non, Arrochkoa est redevenu l'Arrochkoa des mauvais jours, le beau joueur sans âme, que les choses de hardiesse intéressent seules. Distraitement, il touche la main de Ramuntcho :

— Eh bien donc, au revoir !... Bonne chance là-bas !...

Et, de son pas silencieux, il s'en va retrouver les contrebandiers, vers la frontière, dans l'obscurité propice.

Alors Raymond, seul au monde à présent, enlève d'un

coup de fouet le petit cheval montagnard, qui file avec son bruit léger de clochettes... Ce train qui doit passer à Aranotz, ce paquebot qui va partir de Bordeaux... un instinct le pousse encore à ne pas les manquer. Machinalement il se hâte, sans plus savoir pourquoi, comme un corps sans âme qui continuerait d'obéir à une impulsion ancienne, et, très vite, lui qui pourtant est sans but et sans espérance au monde, il s'enfonce dans la campagne sauvage, dans l'épaisseur des bois, dans tout ce noir profond de la nuit de mai que les nonnes, de leur haute fenêtre, voient alentour...

Pour lui, c'est fini du pays, fini à jamais ; fini des rêves délicieux et doux de ses premières années. Il est une plante déracinée du cher sol basque, et qu'un souffle d'aventure emporte ailleurs.

Au cou du cheval, gaîment les clochettes sonnent, dans le silence des bois endormis ; la lueur de la lanterne, qui court empressée, montre au fuyard triste des dessous de branches, de fraîches verdures de chênes ; au bord du chemin, les fleurs de France ; de loin en loin, les murs d'un hameau familier, d'une vieille église, — toutes les choses qu'il ne reverra jamais, si ce n'est peut-être dans une douteuse et très lointaine vieillesse...

En avant de sa route, il y a les Amériques, l'exil sans retour probable, l'immense nouveau plein de surprises et abordé maintenant sans courage ; toute une vie encore très longue, sans doute, où son âme arrachée d'ici devra souffrir et se durcir là-bas, où sa vigueur se dépensera et s'épuisera qui sait où, dans des besognes, dans des luttes inconnues...

Là-haut, dans leur petit couvent, dans leur petit sépulcre aux murailles si blanches, les nonnes tranquilles récitent leurs prières du soir...

O crux, ave, spes unica !...

PIERRE LOTI

de l'Académie française.

LA FRONTIÈRE DE L'EST

L'armée d'une république parlementaire n'est pas et ne peut pas être un instrument d'offensive. Aussi, au moment d'une déclaration de guerre, faut-il s'attendre à voir l'ennemi franchir la frontière. Lorsque la guerre est inévitable, il n'est en effet possible de se soustraire à l'invasion qu'en portant, dès le début, l'action de ses masses sur le territoire de l'ennemi. Mais, si notre organisation politique nous interdit cette offensive, est-il admissible que notre organisation militaire soit telle, qu'au moment d'une attaque nous soyons forcés d'abandonner une partie importante du territoire, et de laisser ainsi tomber aux mains de l'adversaire, de précieuses ressources et des populations nombreuses?

Pour assurer sa sécurité et son indépendance, la France s'est imposé, depuis vingt-cinq ans, les plus lourds sacrifices. Les a-t-elle donc consentis pour subir une invasion profonde, pour voir de grandes villes, telles que Nancy, livrées à l'agresseur? Devant de tels malheurs, la surprise serait plus que douloureuse.

On répète sans cesse que l'armée est puissamment reconstituée, que les fortifications sont refaites, que l'avenir doit être envisagé avec tranquillité. Cet optimisme, de parti pris, est un leurre. Malgré tous les efforts, malgré tous les dévouements, si la guerre survenait en ce moment, la Lorraine serait

initialement vouée à l'invasion. Nancy serait exposé aux plus lourdes réquisitions, sinon au pillage, et la campagne commencerait par de graves infortunes.

Comment de tels malheurs sont-ils possibles? Cette étude se propose d'en indiquer les causes. Elle atteindra son but si elle prouve la nécessité de prendre sans aucun retard la seule mesure portant remède à cette dangereuse situation : fortifier Nancy.

I

Dans sa séance du 18 juillet 1874, l'Assemblée nationale fut appelée à se prononcer sur le projet du général de Rivière relatif à la nouvelle organisation défensive de la frontière. L'illustre défenseur de Belfort, le colonel Denfert-Rochereau, MM. Brunet et Berlet, membres de la Commission de l'armée, insistaient pour que la défense de Nancy fit partie de l'organisation générale. Déjà, dans sa séance du 16 juillet 1873, le Conseil de défense avait émis un avis dans ce sens. Le général de Chabaud-Latour, rapporteur de la Commission de l'armée, répondait que la défense de Nancy était à l'étude, mais que, vu le peu de temps écoulé depuis l'évacuation de cette ville par les Allemands, cette étude était encore sommaire. Tenant compte de cette observation, l'Assemblée nationale ajourna l'examen de cette question.

En 1875, le service du génie fut chargé par le ministre d'étudier une organisation destinée à mettre la ville à l'abri d'un coup de main. En mai 1876, le Conseil de défense revint sur la nécessité de fortifier Nancy. Le général Douai demande même que Nancy soit relié à Toul. Cette solution est écartée comme trop étendue, trop coûteuse et devant immobiliser trop de troupes. En 1877, des scrupules diplomatiques font encore ajourner la question. Puis, sur les ordres du ministre, elle fut reprise, en 1879, par le service du génie de Nancy, et enfin, en 1880, par le général de Villenoisy, directeur du génie au Ministère de la guerre. Son projet, dont l'exécution était estimée à vingt millions, fut adopté par le Conseil de défense.

Pourquoi, au lieu de le mettre à exécution, s'est-on borné

à renforcer Toul et à terminer les ouvrages qui l'entourent? Il y eut à cela deux raisons. En 1879, l'armée n'était pas encore complètement réorganisée. Pour la mettre en ligne, il fallait un temps fort long. Il n'était pas possible d'envisager la concentration de nos forces près de la frontière, sous peine de voir les différentes fractions de l'armée écrasées successivement dès leur arrivée. Pour gagner du temps, on devait se résoudre à laisser à l'ennemi une large bande de territoire. Aussi les quais de débarquement étaient-ils établis en arrière, sur la Marne et sur la rive gauche de la Meuse. La concentration de nos troupes se trouvait alors couverte par les places de Verdun et de Toul. Cette dernière, placée en saillant, par rapport à la ligne de la Meuse, permettait aux troupes mobiles, destinées à protéger la formation de l'armée, d'agir sur le flanc des lignes de marche de l'invasion et de retarder ainsi ses progrès. Toul avait, en outre, le mérite d'exister depuis longtemps, de contenir des bâtiments militaires, des casernes, des magasins qui diminuaient d'autant la dépense. Mais la seconde raison fut surtout décisive.

Le gouvernement de cette époque, inconscient des droits de la France chez elle, fit demander à notre ambassadeur à Berlin ce que les Allemands pouvaient penser de la mise en état de défense de Nancy. A cette question naïve, M. de Saint-Vallier répondit, le 8 juillet 1881, que dans cette mesure rien ne pouvait plaire à nos voisins. Il fut dès lors convenu qu'on ferait le possible pour leur être agréable et cependant, à ce moment même, leurs garnisons frontières se renforçaient de plus en plus. Les projets de défense de Nancy furent donc encore écartés, mais ce ne pouvait être pour longtemps. La question s'imposait, aussi aiguë toujours, comme elle s'impose maintenant, comme elle s'imposera tant que Nancy restera ville ouverte.

A la séance du Conseil de défense du 30 juin 1882, le général Chanzy revient sur la nécessité de fortifier Nancy. Le Conseil de défense admet la création de certains ouvrages, et le gouvernement... ajourne. Alors, n'osant pas construire des fortifications régulières, on adopta un système bâtard. On voulut fortifier Nancy sans y construire de forts et protéger la ville sans être résolu à la défendre. Des batteries de cam-

pagne, des redoutes en terre et en bois, d'ailleurs sans valeur, furent élevées tout autour, et, pour le besoin de la cause, les théoriciens militaires, dans leurs cours comme dans leurs écrits, attribuèrent à certaines formes du terrain, à certaines forêts, des propriétés spéciales, des vertus défensives imaginaires. Les dépenses s'élevèrent à un million. Aujourd'hui, de cette organisation, il ne reste que des trous, généralement pleins d'eau, représentant des batteries inutilisables sans de nouveaux travaux.

Il fut aussi décidé que des troupes dites de « couverture », s'appuyant sur ces batteries, ou utilisant ces fameuses formes du terrain, assureraient la ville contre toute insulte. Une division d'infanterie, avec son artillerie, fut affectée à cette tâche : conception des plus fausses, des plus dangereuses, puisqu'elle obligerait des troupes qui ne peuvent efficacement agir que par leur mobilité, à se fixer au terrain et à défendre une ville ouverte. Le commandement supérieur le sentait si bien qu'en 1890, le général commandant la 11ᵉ division à Nancy reprend la question. Puis, en 1893, c'est un rapport du chef d'état-major du 6ᵉ corps, chargé d'une étude spéciale à ce sujet. Rien n'aboutit.

Enfin, dans ces derniers temps, on étudie, paraît-il, un ouvrage de fortification sur un sommet rapproché de la ville : solution non moins bâtarde et non moins fausse que les précédentes, puisqu'elle ne met la ville à l'abri ni du bombardement ni de l'attaque de vive force par le nord ou le sud-est et que les troupes de couverture n'en seraient pas moins obligées de se fixer aux positions voisines. Il est même permis d'affirmer que cette mesure ne servirait qu'à faire brûler la ville, sans retarder sensiblement la marche de l'ennemi qui masquerait l'ouvrage en marchant par le sud.

Mais, dira-t-on, nos troupes ne peuvent-elles donc couvrir Nancy sans s'exposer à être refoulées? Ne peut-on augmenter leur force de telle sorte qu'elles ne risquent pas la défaite? Si ce n'est pas possible, on est logiquement conduit à décider que Nancy doit être abandonné par sa garnison. Pour répondre, il est nécessaire d'exposer rapidement la situation de nos voisins et la nôtre.

II

« Sans désirer la guerre, nous saurons la vouloir, et le soldat allemand ne doit avoir qu'une seule règle : mettre tout au service de l'attaque et s'y consacrer entièrement. »

Ainsi s'exprimait l'empereur Guillaume II, il y a quelques semaines.

Il est juste d'ajouter que, chez nos voisins, toutes les tendances, tous les efforts, toute la préparation à la guerre ont pour but l'offensive immédiate (foudroyante, disent-ils) afin de nous mettre hors de combat avant que nos alliés aient le temps d'intervenir. Pour assurer cette offensive et lui donner le caractère de la soudaineté nécessaire, rien n'est épargné. Les esprits y sont depuis longtemps préparés. La presse officielle et officieuse revient sans cesse sur les célèbres paroles de Bismarck : « C'est le devoir strict du gouvernement, si une guerre ne peut être évitée, de choisir lui-même, pour la faire, le moment où, pour le pays, pour la nation, elle peut être faite avec les moindres sacrifices et les moindres dangers. Je pourrais citer maint exemple où l'État prussien ne s'est pas résigné à attendre passivement le complet armement de ses adversaires, la complète réalisation de leurs plans, mais où une prompte offensive a épargné au pays de très grands sacrifices et peut-être même la défaite. »

Les écrivains militaires, si nombreux de l'autre côté du Rhin, paraphrasent à l'envi les principes posés par le général Blume, l'ancien attaché au quartier général du maréchal de Moltke pendant la guerre de 1870 : « Si l'on se détermine à la guerre, les notes diplomatiques et les préparatifs militaires doivent aller de pair, de manière qu'on fasse éclater la rupture au moment le plus favorable à notre action militaire. En dirigeant habilement les menées tortueuses de la diplomatie et en provoquant la rupture à point nommé, nous pourrons gagner une avance dans nos préparatifs, ce qui contribuera puissamment à la probabilité de nos succès militaires... Plus on terrassera promptement l'ennemi, mieux on se prémunira contre

l'ingérence des puissances neutres et plus on les dégoûtera de secourir l'adversaire. Un succès militaire décisif a, plus d'une fois, fait rentrer dans le fourreau l'épée qu'un tiers commençait à tirer en faveur de notre ennemi. Pour atteindre ce résultat politique, il convient même, quelquefois, d'oser davantage à un moment donné qu'il ne semblerait prudent au point de vue exclusivement militaire. »

La préparation matérielle assure l'exécution de ce programme. La réorganisation de l'armée en 1893 poursuit et atteint ce but offensif. Elle se résume ainsi : Une armée de choc a été créée au moyen des plus jeunes classes du recrutement (hommes ayant moins de vingt-cinq ans). Cette armée est énergiquement encadrée au moyen de quatre-vingt mille sous-officiers rengagés. Son passage du pied de paix au pied de guerre est organisé au moyen du rappel des dernières classes libérées fait directement par les chefs de corps, sans qu'il soit besoin de promulguer d'avance la mobilisation générale. Les Allemands gagneront ainsi sur nous une avance considérable.

Dès à présent, les deux plus jeunes classes de réservistes (hommes n'ayant pas vingt-cinq ans) suffisent pour porter l'effectif permanent du pied de paix au pied de guerre. Actuellement vingt-deux corps d'armée à trente-deux bataillons, neuf divisions de cavalerie formant un total de neuf cent cinquante mille combattants constituent l'armée de choc, l'armée de rupture. Elle a pour mission de se sacrifier totalement, s'il le faut, pour désorganiser nos forces et donner ainsi libre champ à l'armée de seconde ligne. Celle-ci, l'armée d'invasion, est composée d'hommes plus âgés, mariés, pères de famille, commerçants, etc. Cette foule armée, ne trouvant plus devant elle aucune résistance sérieuse, répandra dans toute la France sa masse débordante de douze à quinze cent mille hommes, la rançonnant et la pillant à merci.

Tel est l'organisme dès maintenant préparé. Son fonctionnement est assuré par un réseau de chemins de fer qui vient aboutir en Lorraine et qui permet d'y amener l'armée de choc avec une rapidité qui ne saurait être dépassée. Pour que cette armée puisse frapper des coups décisifs immédiats, les quais de débarquement ont été construits aussi près que possible de notre frontière, sur trois lignes transversales : les

quais de première ligne de Remilly et de Courcelles sont à treize et quinze kilomètres. Ceux de Bernsdorff, Berthelming, Sarrebourg sont à vingt-six, vingt-trois et quatorze kilomètres. Puis, pour couvrir leurs débarquements, les Allemands ont concentré en Alsace-Lorraine trois corps d'armée et demi à effectifs renforcés. La Lorraine est organisée en place d'armes saillante et pourvue d'un système complet de chemins de fer stratégiques pour exécuter à volonté la concentration ou le déplacement des forces.

Qui donc oserait admettre que nos voisins s'exposeraient de gaîté de cœur à la destruction d'ateliers de débarquement aussi rapprochés, et par suite à l'obligation de reporter dans le Palatinat bavarois leur zone de concentration? Ce serait donc en vain qu'ils auraient dépensé tant de millions à l'organisation de leur échiquier stratégique. Une telle hypothèse n'est pas soutenable. L'offensive brusquée s'impose donc d'une manière inéluctable. Elle seule couvrira leur concentration et d'autant plus sûrement qu'elle aura un but défini vers lequel nos forces seront fatalement retenues et attirées: *Nancy*.

III

La 11e division, la division de fer, comme elle s'appelle, ne peut-elle donc défendre les approches de Nancy? Les divisions de Saint-Mihiel, de Commercy, les troupes de Saint-Nicolas et de Lunéville ne sont-elles pas prêtes à l'appuyer au bout de quelques heures? Les optimistes, ceux qui, pour se dispenser de l'effort, nient, de parti pris, l'éventualité dangereuse, rassurent leurs clients par un étrange calcul. Sur la carte, ils découpent, de chaque côté de la frontière, une bande de soixante ou quatre-vingts kilomètres et totalisent les bataillons, escadrons et batteries qui s'y trouvent. Les chiffres étant sensiblement les mêmes de part et d'autre, ils concluent à l'égalité de situation! Ce raisonnement n'aurait de valeur que si les Allemands et nous commencions et finissions tous les mouvements à la même heure. Or, nous le savons, notre défensive initiale nous cause d'inévitables retards. La supé-

riorité numérique, conséquence de l'initiative, reste acquise à l'adversaire. Sur cette base seulement doit être établie notre organisation. Il faut dès maintenant prévoir que nous n'avons guère plus de quatre divisions à opposer à l'attaque soudaine de sept divisions allemandes. Le dilemme est donc : accepter le combat dans des conditions très défavorables, — ou retraite sans combat.

Une école s'est récemment formée pour affirmer qu'à Nancy, cette infériorité numérique pourrait être rachetée par un déploiement d'artillerie considérable. Elle suppute ce que l'adversaire pourrait amener de grosses pièces de Metz, Strasbourg et Mayence, ainsi que les pièces de campagne de ses forces mobiles, puis elle demande l'emmagasinement à Nancy, ou dans les environs, d'un nombre supérieur de pièces. Une série de chemins et, au besoin, une voie de chemin de fer Decauville desservirait les batteries étudiées dès maintenant, mais qui ne seraient construites qu'au dernier moment. C'est, on le voit, un retour au projet de 1886. Il aboutit toujours à une bataille défensive.

Quoique la position soit organisée (si on a le temps!) et bien pourvue d'artillerie, elle est perdue d'avance. La défense est en effet rivée à une position fixe, le déploiement d'artillerie doit être lui-même couvert par de l'infanterie, sous peine d'être immédiatement enlevé. Dès lors, presque toutes les forces disponibles sont consacrées à une action passive. Pour manœuvrer, il ne reste plus de troupes. Le rassemblement de nos armées serait donc découvert et compromis, car la couverture du pays ne serait plus que la couverture d'une ville ouverte. C'est ainsi que pour protéger Nancy pendant deux ou trois jours peut-être, et d'une manière tout à fait aléatoire, on s'exposerait à perdre la campagne.

Reste à envisager la solution de la retraite sans combat. Ici viennent se placer des idées dangereuses qu'il faut énergiquement combattre. Des mathématiciens, qui dans leurs calculs ne tiennent aucun compte des facteurs moraux de la guerre, réclament sans hésitation l'abandon de Nancy et de cent kilomètres de frontière : — Nous nous établirons dans la forêt de Haye, disent-ils, nous y serons inexpugnables. Ils y seraient d'autant plus en sûreté que l'ennemi ne se donnerait

certainement pas la peine de les y attaquer. Avec de faibles troupes, il tiendrait les débouchés. Comme à Metz, comme à Paris, on verrait le défenseur plus nombreux que l'assaillant, immobilisé dans ses positions. L'ennemi conserverait son entière liberté de manœuvre pour nous interdire tout rassemblement entre Meuse et Moselle. De ce fait, nous serions revenus à la situation de 1875. Pourrait-on, dès lors, penser à rassembler nos forces plus près de la frontière que sur la rive gauche de la Meuse? Langres redeviendrait une place de première ligne.

Mais, en admettant que le commandement supérieur veuille évacuer Nancy sans combat, ce mouvement est-il possible? Les troupes auraient-elles le temps de l'exécuter? C'est douteux. Dans tous les cas, la population verrait alors un atroce spectacle. Au premier signal de l'approche de l'ennemi, la 11e division, dont on ne cèsse de faire l'éloge, que l'on cite sans cesse comme modèle, dont l'effectif a été renforcé pour garder la frontière, traverserait la ville, la honte au front, ayant l'air de fuir. Peut-on exiger que des troupes subissent l'horreur et la dépression morale d'une telle situation? Inévitablement, sous la pression de l'indignation publique, de tels ordres seraient rapportés. Les troupes de Nancy se précipiteraient pour en défendre les approches. Ce serait, nous l'avons vu, avec les pires chances. Mais, en admettant même une solution momentanément heureuse qu'il serait impossible de voir durer dix jours, l'ennemi n'en aurait pas moins atteint son premier but essentiel : fixer nos troupes de couverture à un point déterminé et nous entraîner pour leur porter secours à un engagement prématuré de nos armées.

IV

Comment l'offensive allemande peut-elle être ralentie, de telle sorte que, sans céder une bande trop profonde de la frontière, nos armées aient le temps de se former, de se souder, de manière à intervenir avec l'ensemble nécessaire? Ce résultat ne peut s'obtenir et ne s'est jamais obtenu qu'au

moyen de troupes très mobiles, tenues toujours prêtes, agissant groupées et contre-attaquant sans cesse, en manœuvrant autour des places d'où elles tirent leurs ressources. Ces places seules peuvent assurer la liberté de leurs mouvements.

Actuellement, les camps retranchés sont tombés en défaveur. Nos désastres, sans précédents, en sont la cause. Mais qui donc soutiendra que Metz a joué son vrai rôle : celui d'une double tête de pont permettant à une armée, non pas de s'enfermer dans sa ceinture d'ouvrages, mais de manœuvrer, à volonté, sur l'une ou l'autre rive de la Moselle et d'y tenir la campagne? Ce ne sont pas les camps retranchés qu'il faut condamner, mais bien l'usage qui parfois en est fait. De tout temps, les grandes places fortes ont été nécessaires. Elles servent et serviront toujours à mettre en sûreté les approvisionnements des armées. Lorsqu'elles sont situées à la frontière, elles donnent à la nation le temps de prendre les armes. Les troupes avancées y trouvent une ligne de communication latérale qui facilite au plus haut degré leurs opérations.

Strasbourg et Metz, transformés par les Allemands, sont maintenant organisés en places de dépôt, emmagasinant des ressources immenses. Ce sont des bases de ravitaillement qui donnent une grande sécurité aux premières opérations offensives de l'assaillant. On croit à tort que, chez nos voisins, les ouvrages fortifiés sont en discrédit. En ce moment même, ils dépensent plus de quinze millions pour construire à Molsheim, au débouché de la Bruche, sur la route de Saint-Dié à Strasbourg, des forts betonnés à tourelles cuirassées pourvues d'artillerie à tir rapide.

Mais revenons à Nancy. Il ne s'agit pas de le protéger à moitié par quelques mauvais ouvrages. Les demi-mesures de cet ordre sont pires que le mal. Nancy doit être le Belfort de la Lorraine. Il faut l'organiser en grande tête de pont couvrant la ville et ses magasins contre le bombardement et assurant les débouchés dans tous les sens. Alors les troupes de couverture deviennent libres. Elles peuvent agir groupées en dehors du camp retranché, et se porter en masse sur l'un ou l'autre flanc des lignes de marche de l'assaillant. Elles menaceront ses communications, et par conséquent arrêteront ses progrès.

Une objection fréquemment formulée est celle-ci : Toul et Nancy formeraient ensemble un camp retranché démesuré, exigeant une garnison énorme qui affaiblirait d'autant nos troupes de campagne. Cette objection est exacte : Toul doit être rasé.

Sauf sa garnison, qui ne serait plus composée que de troupes de couverture, tout ce que contient la place doit être transporté à Nancy. Qu'on n'y ait aucun regret! Toul, mal situé, ne remplit pas les conditions d'une place moderne. Ses débouchés sont difficiles. Ses ouvrages, démodés, nécessiteraient des dépenses considérables pour être remis en valeur. Enfin, cette place est sans effet pour protéger une concentration de nos troupes entre Meuse et Moselle, soit au nord, soit au sud. Son démantèlement sera pour notre état militaire une augmentation de puissance. De ce chef, aucune hésitation n'est possible. On supprimera même, très avantageusement, une certaine quantité d'ouvrages qualifiés de forts d'arrêt qui n'ont plus aucune valeur et absorbent, sans utilité, des garnisons et du matériel.

Reste la question d'argent. A notre époque, les fortifications, comme les fusils, comme les canons, se démodent vite. Il faut en prendre son parti. C'est le progrès. Les fortifications élevées en 1874 et les années suivantes n'ont plus qu'une valeur discutable et sur laquelle le pays ne peut plus compter.

Est-ce à dire que ces défenses, dès maintenant hors d'usage, sans avoir subi le feu, ont été inutiles? A plusieurs reprises, nous avons été près de la guerre. Il est permis d'admettre que nos camps retranchés ont pesé d'un certain poids dans la décision qui a fait ajourner l'attaque. Ils ont donc joué leur rôle. Mais, tels qu'ils sont, il serait dangereux de compter sur eux plus longtemps. Tous les ouvrages qui ne sont pas strictement indispensables doivent être dès maintenant démolis. Les autres doivent être remaniés ou remplacés par des types nouveaux pouvant résister à l'artillerie nouvelle. Ce sont là des dépenses forcées, comme celles qu'imposent les changements de l'armement : fusils et canons.

La marine nous en offre un exemple continuel. Au bout de quinze ans, des cuirassés qui ont coûté jusqu'à vingt-sept millions n'ont plus qu'une valeur douteuse. On les réforme.

Personne ne s'en émeut. Lorsqu'il s'agit de fortifications, on s'étonne. C'est le contraire qui devrait être. Il serait logique de prévoir leur remaniement périodique comme on doit prévoir un nouvel armement.

La dépense que nécessiterait l'organisation de Nancy, envisagée comme il vient d'être dit, est une somme insignifiante par rapport au but qui serait atteint. Un grand fort moderne coûte environ trois millions. Huit de ces forts avec batteries intermédiaires, ouvrages d'infanterie, casernes et magasins reviendraient à trente millions. C'est le prix d'un cuirassé. La population de Nancy ne le vaut-elle pas? Avec cette dépense minime, la défense de la ville serait assurée en paix comme en guerre par deux régiments régionaux et trois bataillons d'artillerie à pied qui n'auraient pas d'autre mission. Les forts à coupoles n'exigent que de faibles garnisons. Les troupes de couverture, délivrées de toute attache locale, reprendraient leur liberté d'action, et pourraient dès lors tenir la campagne. C'est la contre-offensive menée avec la dernière énergie, rendue possible dès le début, et là seulement est le salut.

*
* *

Nancy aux mains des Allemands!

Que résulterait-il d'une telle catastrophe? Cette désastreuse nouvelle, éclatant comme un coup de foudre au milieu des populations surexcitées par la déclaration de guerre, pourrait avoir d'incalculables conséquences.

Il est inutile d'insister sur les dangers de telles éventualités. Il faut nous délivrer enfin de cette question de Nancy que, depuis vingt-cinq ans, le pays traîne après lui comme le forçat son boulet. Ne serait-il pas criminel de laisser plus longtemps sans défense la capitale de la Lorraine déjà mutilée?

★★★

NOTES

SUR L'ART FRANÇAIS[1]

I

Un journal étranger assure que je critique fort l'art français. Ou c'est une petite malice, ou c'est une petite ignorance. On peut dire ce qu'on veut de l'art français, mais ne pas l'aimer, ne pas estimer sa technique puissante, la souplesse et la solidité du dessin, la richesse de la couleur, le goût, si répandus en France, c'est ne pas être artiste, ne pas aimer le ciel et le printemps, c'est nier l'évidence.

Mais, d'autre part, il faudrait être un écrivain sans conviction, obéissant à tous les vents comme une girouette, pour affirmer que le soleil est sans taches, les roses sans épines, et que l'art français est d'une perfection absolue. Les Français sensés méprisent de pareils écrivains comme les méprisent les hommes sensés du monde entier.

1. Nous sommes particulièrement heureux de publier ces *Notes* au moment où l'éminent sculpteur russe, établi depuis longtemps à Paris, correspondant de l'Institut, vient d'être élevé par le Tsar à la dignité de conseiller d'état, et son jubilé artistique célébré, à Saint-Pétersbourg, dans la salle de l'Académie impériale des Beaux-Arts. — Le texte original paraît en même temps, augmenté de notes sur l'art russe, dans le *Vestnik Evropy*.

Quoi qu'il en soit, ce m'est une occasion de dire, une fois pour toutes, mon opinion sur l'art français.

Je parle de l'art français, parce qu'il est fort intéressant et instructif, parce qu'il s'y produit actuellement quelque chose de nouveau, d'inouï dans l'histoire de l'art. Et parler de l'art français, c'est parler de l'art européen en général.

Voilà bien des siècles que le génie français a pénétré partout et règne sur tout. Les Français ne se déplacent pas, il est vrai, ne parlent que leur langue, ne lisent aucune littérature étrangère, ne suivent que leurs modes et n'ont besoin de personne... Mais, en même temps, tous vont à eux, tous parlent leur langue, tous lisent leurs livres, tous s'habillent d'après leurs modes, et en somme, le monde entier les imite en tout; et seuls, ceux qui ne veulent pas s'avouer petits ne veulent pas les reconnaître pour grands. Or, il ne faut pas oublier que depuis Louis XIV la source des styles purs a toujours été en France; l'Europe ne faisait que les imiter, et j'ajouterai fort mal.

J'écris sur l'art français, non pas pour les Français : ils n'ont pas plus besoin de moi que de personne. Ils sont comme les anciens Grecs; leur meilleur compliment à un étranger est : « Vous êtes un vrai Français! » Peut-être est-ce de leur part un certain manque de modestie; mais si une autre nation avait été aussi gâtée par le monde entier pendant tant de siècles, il est bien probable qu'elle serait moins modeste encore.

J'écris aussi parce que je suis artiste, parce que mon idéal est l'art; je voudrais le voir aujourd'hui tel qu'il fut jadis, en plein épanouissement de sa puissance spirituelle. Je voudrais qu'il se développât, non pas en largeur, mais en profondeur; qu'il marchât, non pas à la remorque du public, mais en avant de lui. Et si le sort veut que les Français soient les premiers en art, je voudrais que leur art fût complet, concret, que sa forme allât de pair avec le contenu, et que la faible main des artistes étrangers n'en cueillît pas les fruits encore verts.

J'écris en russe et, avant tout, pour les Russes. Et j'écris parce que les autres se taisent. Le vent qui souffle du Nord aujourd'hui est contre moi, je le sais, et refoule ma parole dans son fracas. Je sais qu'à l'étranger, je suis étranger,

et que, dans mon pays, je suis pour beaucoup de gens pire qu'étranger; mais j'écris quand même, parce que, j'en ai la ferme conviction, tout ce qui est beau, clair, tout ce qu'on peut qualifier de bon et de vrai, tout ce dont l'homme est si fier triomphera finalement, et justement chez nous plus tôt qu'ailleurs.

Mais revenons à l'art français. Quand j'étais à l'École des beaux-arts, notre petit cercle d'étudiants ne connaissait au début que Winckelman, Flaxmann, Overbeck; il s'enthousiasmait pour Kaulbach, admirait Knaus et Vautier. Quant à l'art français, nous savions, par ouï-dire seulement, que c'était *chic*. Mais voici qu'un jour nous fîmes connaissance de ce *chic* par des estampes et des photographies. Grand Dieu! quel bonheur fut pour nous cette découverte! Nous nous enivrâmes de ces photographies avec l'avidité et l'émotion dont les jeunes cœurs sont seuls capables; nous aimâmes Gérôme, Meissonier et surtout Delaroche : quel sentiment dans ses œuvres, quel dramatique et combien profondément il nous touchait! Que de poésie, quel reflet de l'Orient lointain chez Gérôme, quelle maîtrise chez Meissonier! Chacun de nous mettait avec empressement ses derniers sous à acheter une photographie, si petite qu'elle fût, pour la contempler longuement, tout seul, tard dans la nuit, et faire part, le lendemain, de ses impressions aux autres. Je puis dire sans exagérer que ce fut pour nous une révélation.

Peu après, à l'Académie des beaux-arts, toute une salle spéciale fut consacrée à des œuvres de l'art français contemporain, données par un mécène connu, le comte Kouchelev-Bezborodko. Cela devint notre lieu de réunion. Nous passions rapidement à travers les autres salles remplies de vieux cadres dorés d'où nous regardaient avec un air de reproche de très vieux visages, mais nous n'y faisions pas attention et nous courions au « salon ». Alors seulement que nous pûmes faire connaissance directe avec les originaux de nos favoris, et avec bien d'autres de même valeur. Voici un tableau de Troyon représentant un matin, mais un Troyon comme je n'en ai vu nulle part, même en France. Voici un petit tableau de Meissonier, le *Fumeur*, vêtu de rouge chatoyant comme

un rubis : voici le *Faust*, d'Ary Scheffer, et voici enfin *Cromwell ouvrant le cercueil de Charles Ier*, de Delaroche. Quel large accord ! Que de cordes il fait vibrer à la fois dans l'âme ! Et on se demande si vraiment le cœur de cet homme de fer, Cromwell, n'a pas tressailli. De pareilles œuvres se gravent profondément dans l'âme et ne s'oublient jamais. Et encore aujourd'hui j'aime cet évocateur de la souffrance humaine, je l'aime peut-être plus que les autres, plus que les Français ne l'aiment eux-mêmes, du moins à cette heure où l'on parle d'un Sâr Peladan quelconque plus que de lui.

Quelques années plus tard, en 1873, j'eus une nouvelle occasion de faire connaissance avec l'art français. L'Exposition universelle de Vienne venait de s'ouvrir. J'avais convenu avec M. V.-V. Stasov[1] de nous y rencontrer. Il devait y venir de Pétersbourg, moi de Rome. Mais j'avais oublié de lui fixer un lieu de rendez-vous, et cependant nous nous rencontrâmes le jour même de notre arrivée, et précisément dans la section française des beaux-arts.

— Je l'avais bien pensé, me dit-il. Où nous trouver, sinon ici ?

En effet, la section française était incomparablement supérieure à toutes les autres. On allait partout ailleurs, mais on revenait toujours ici.

C'est alors que je résolus de me rendre à Paris. Deux ans après, en 1875, j'y étais déjà installé, et je ne l'ai pas regretté.

A l'Exposition universelle de 1878, l'art français m'a causé une impression encore plus vive et il ne pouvait en être autrement : j'ai vu là ce que je n'avais jamais vu nulle part. Partout où j'ai porté mes regards, dans tous les coins, j'ai trouvé le même degré de force. C'était la réunion des meilleures toiles des meilleurs maîtres : toute une série de petits tableaux de Meissonier, comme un rang de perles, l'un plus beau que l'autre ; des personnages vivants « sculptés » avec des couleurs par le portraitiste Bonnat ; le tableau de Jean-Paul Laurens représentant l'*État-major autrichien devant le corps de Mar-*

1. Célèbre critique d'art.

ceau; celui de Bastien-Lepage, un vieillard[1], peint en plein air, vivant; et bien d'autres encore... Voilà le véritable art, avec commencement et fin, un art choyé, dans lequel l'artiste a mis toute son âme, en un mot, l'art de vrais grands talents.

Mais ce ne sont pas ces grands artistes seuls qui m'ont empoigné; ce n'est pas seulement l'Exposition universelle avec ses merveilles du génie humain; c'était Paris lui-même, qui me séduisait, le grandiose Paris, où des millions de cœurs battent et palpitent d'aspirations diverses. Je fus saisi par cette variété de courants contraires où je perdais pied. Je vis soudain dans des proportions immenses le bien et le mal.

Appelez-moi comme vous voudrez, idéaliste ou sot, mais, écoutez : ma vie intellectuelle avait commencé à mon entrée à l'École des beaux-arts ; j'avais déjà vingt-deux ans. A l'école, comme la plupart des jeunes gens d'alors, nous nous entretenions de nos études et rêvions de tout ce qui est élevé. Nous étions jusqu'à la passion enthousiastes de l'art et nous ne connaissions rien de plus beau, rien de supérieur. D'ailleurs, notre idéal, nos poètes et nos philosophes étaient réellement supérieurs à tous et à tout. Il y avait, il est vrai, des moments difficiles, mais nous les considérons comme des ponts qu'il fallait traverser pour atteindre la rive opposée, ou bien comme des montagnes qu'il fallait gravir pour arriver au sommet. Nous avancions vaillamment, car nous avions un but devant nous.

Pendant ce temps, comme je l'ai dit, nous fîmes connaissance des meilleures œuvres d'art françaises, et c'est à travers elles que nous voyions les Français en général. Bientôt je partis pour l'Italie et un nouveau monde féerique s'ouvrit devant moi, un monde plein de charmes et d'enchantement. Le ciel, le soleil d'Italie me réjouissaient de leurs caresses, et je n'étais pas seul à en goûter les séductions; notre cercle russe était choisi : des peintres, des musiciens, des archéologues, des amateurs de tous les arts, et puis nous étions jeunes, sans soucis, et nous vivions par toutes les fibres de l'âme. Nos enthousiasmes allaient évidemment de préférence à l'art; nous

1. « Portrait de mon grand-père. »

entreprenions des excursions artistiques dans les environs de Rome... Oui, c'était le jeune printemps, un morceau de ciel se reflétait en nous.

Mais, si belle et si attrayante que fût la nature italienne, avec ses monuments antiques et du moyen âge, si riche d'impressions qu'y fût la vie des artistes, le lointain écho de Paris, le nouvel art, troublait souvent mon imagination... Après de longues hésitations, me voilà donc établi en France.

II

Dans l'atmosphère parisienne, je me sentis comme dans un étau de fer. Je suffoquais d'émotions, de sensations diverses, allant jusqu'aux transports. Tout me semblait nouveau. Je trouvais à Paris ce dont j'avais tant rêvé; non, j'y trouvais plus que je n'avais imaginé. J'errais par la grande ville comme dans une forêt; je m'y perdais, comme je me perdais dans mes pensées. Les impressions quotidiennes se concentraient en moi comme dans un miroir concave et, de là, s'élançaient de nouveau dans différentes directions, s'enchevêtrant et se croisant. Quand je me promenais sur le boulevard et que la foule y miroitait comme les flots moutonnants de la mer, tout me semblait conventionnel, banal, dépourvu de toute individualité, depuis l'inévitable « haut de forme » jusqu'aux arbres rangés des deux côtés de la chaussée, arbres de même espèce, de même hauteur et de même grosseur. Et, en même temps, je ressentais comme une nouvelle vie, une soif d'activité me poussant toujours en avant sans me laisser le temps de me retourner.

Nulle part il n'est aussi facile de se perfectionner, d'arriver à la science, et nulle part on ne travaille autant et aussi vite. Les musées, la Sorbonne, les cours publics, des professeurs illustres, tout est à votre service; les portes sont ouvertes à tous. Mais je ne l'appris que plus tard; le mal, comme l'écume, surnage partout, et le bien, comme la perle, gît au fond.

Toutefois, la cause de mes premières erreurs sur la vie pari-

sienne ne m'était pas personnelle. Il faut prendre en considération les habitudes, les caractères des nationalités en général et de l'homme du Nord en particulier. J'ai, depuis longtemps, observé que nous, Russes, en arrivant dans un pays étranger, nous dénigrons tout ou nous admirons tout; j'ajouterai que, pour la plupart, nous commençons par dénigrer et nous finissons par admirer. La cause en est à notre jeunesse, à notre impressionnabilité excessive. Avec une grande sincérité, nous repoussons tout ce qui nous semble étranger à nos usages, et, avec une aussi grande facilité, nous tombons sous l'influence de l'étranger. Tout nous semble autrement que chez nous, peut-être même mieux que chez nous, plus pratique, mais pas plus attrayant.

Les Français, par exemple, sont formalistes dans l'âme; les Allemands, pseudo-classiques; nous, réalistes. Les Français ont le caractère souple comme une femme; comme une épée, ils ploient, mais ne se brisent pas. Les Allemands sont raides comme un pieu; nous, les Russes, comme de jeunes branches. à la moindre brise, nous balançons de droite à gauche et de gauche à droite. Le Français est gai, l'Allemand est sérieux. nous tristes comme le ciel de Pétersbourg. Il y a chez nous beaucoup de sincérité, de sentiments spontanés, mais nous n'avons pas le rire sonore et joyeux des gens bien portants. Avec ces dispositions, chacun regarde les autres à travers lui-même et il en résulte de deux choses l'une : tout est excessivement bien ou excessivement mal; bien, ce qui s'harmonise avec notre caractère et nos tendances; mal, ce que nous n'avons pas même en germe.

Mais il faut surtout tenir compte de la différence des caractères russe et français. Je ne connais pas deux natures plus opposées, mais en même temps je ne connais pas deux extrêmes mieux faits pour se toucher. Ce que l'un a de trop manque à l'autre, et réciproquement. D'abord, les Français sont une vieille nation, et nous une jeune; ils sont riches, et nous pauvres; ils sont économes, et nous insouciants; ils sont courtois, et nous bons enfants; chez eux, une tenue d'hommes civilisés; chez nous, le sans-façon; chez eux, chaque heure de la journée a son attribution, l'heure du travail, l'heure du repas, du sommeil, etc.; chez nous, il n'y a pas d'heure, ou

plutôt chacun a son heure : — aussi, quoi qu'on fasse, risque-t-on toujours de la faire hors de propos ; — chez les Français, on ne sait pas où finit la sincérité et où commence la politesse, tandis que nous sommes toujours francs et c'est pourquoi nous ne savons pas cacher notre humeur ; les Français travaillent toute leur vie pour pouvoir se reposer sur leurs vieux jours, nous nous reposons toujours et non seulement nous dépensons tout ce que nous avons, mais encore nous nous endettons... Dans l'art, les Français sont des épicuriens et nous des puritains ; chez eux, c'est la forme qui prédomine, chez nous le sujet ; le principal, chez eux, est *comment* c'est fait, chez nous *ce* qui est fait... On pourrait encore faire nombre de ces comparaisons et il en resterait toujours à faire.

Mais revenons à notre sujet. A l'Exposition universelle de 1878, où j'errai des journées entières, me soûlant de tout ce que je voyais et ne faisant attention ni au temps ni à la fatigue, je fus particulièrement frappé de ceci. La section de sculpture française était, sinon supérieure à celle de la peinture, du moins aussi remarquable. Or, chose singulière, elle était reléguée à part, au bout du bâtiment, à l'étroit, et, ce qui est pis encore, presque oubliée par tout le monde. Pendant que la section de peinture était pleine de visiteurs, celle de la sculpture restait déserte, et des œuvres comme le monument funéraire[1] de Paul Dubois, ou le *Gloria Victis*, de Mercié, étaient même placées en dehors du bâtiment..

Au musée du Luxembourg, j'ai trouvé les œuvres de sculpture moins bien traitées encore : elles étaient placées dans une petite pièce obscure, une sorte de hangar. Pour les voir, il fallait franchir une allée étroite : on ne peut que s'étonner que personne n'ait accroché une statue et n'ait arraché, par mégarde, un bras, ou n'ait, par amusement, barbouillé quelque nez. Si ce n'est pas arrivé, on doit l'attribuer à la discipline, à la culture du peuple français. Aujourd'hui le musée du Luxembourg est beaucoup mieux aménagé ; mais quand même, pour un musée national français, on pourrait demander mieux.

1. Monument élevé à la mémoire de La Moricière.

Le Louvre n'était guère mieux partagé : la sculpture moderne était logée (elle l'est encore, d'ailleurs) au rez-de-chaussée. Les figures de marbre blanc sont rangées le long de murs blancs, sur un sol de marbre également blanc; la lumière vient de tous les côtés, de haut en bas; c'est froid, c'est vide, ça n'attire pas. Comment ne savent-ils pas, ceux qui sont tenus de le savoir, que la lumière pour la sculpture est comme les yeux pour l'homme, que la meilleure lumière est celle du ciel, d'en haut, et non pas latérale, et encore moins par réflexion?

Je n'ai vu rien de semblable nulle part. En Italie, mal ou bien, la peinture et la sculpture sont traitées identiquement : on s'y intéresse également. Pourquoi donc cette différence ici, ce dédain pour la sculpture? Dans les musées du Vatican, de Florence, de Naples, partout, c'est attrayant, c'est intime; surtout dans celui de Naples. Là, la salle de la sculpture est de style pompéien: on y entre comme dans une riche demeure habitée; chaque objet a sa place, il est rangé avec soin et science; pas une œuvre ne perd ses qualités, elle vous attire, elle vous apparaît dans toute sa beauté.

Je cherchais la cause de cette indifférence pour la sculpture, mais je ne pus obtenir de personne une explication satisfaisante; je la trouvai seul.

Pendant l'Exposition universelle s'ouvrit également le Salon annuel, et, c'est alors que je vis l'art français dans son véritable jour. L'Exposition universelle offrait aux visiteurs un magnifique bouquet de grandes roses; ici, au Salon, c'était un parterre de fleurs de toutes sortes, grandes et petites, épanouies ou en boutons, même l'ivraie, même l'ortie. Mais surtout je pus me convaincre là que, de nos jours, il y a de la passion, de l'entraînement, de la mode même : il n'y a plus cet amour pur, sincère, de l'art tel qu'il existait jadis, au moyen âge[1]. Lorsque Benvenuto Cellini coulait son *Persée* en bronze, tout Florence était anxieux de savoir s'il réussirait ou non. Quand Michel-Ange refusait de faire le monument funéraire du pape Léon X, sous prétexte que ses autres

1. L'auteur entend par là tout l'intervalle entre l'antiquité classique et l'époque moderne.

travaux n'étaient pas terminés, le Saint-Père s'écriait : « Je t'attends depuis trente ans! » On pourrait citer nombre de ces faits au moyen âge, et surtout à l'époque de la Renaissance.

Et aujourd'hui, pourquoi la sculpture est-elle oubliée? Pourquoi ne se passionne-t-on que pour la couleur? Pourquoi a-t-on oublié le dessin, et pourquoi enfin la majorité du public se contente-t-elle de l'exécution en oubliant le sujet? — Au moment dont je parle, j'ai constaté l'engouement pour la couleur. Ainsi, on n'avait d'admiration que pour les peintres comme Delacroix, Millet, etc.; ils éclipsaient tous les autres, dont les qualités différentes passaient inaperçues. Certes, ce sont de très grands artistes. Les œuvres de Millet, par exemple, sont remarquablement plastiques; chez Delacroix, on trouve une richesse de couleurs extraordinaire. Mais ces qualités sont souvent superficielles, surtout chez Delacroix. C'est comme en littérature une belle langue, un style sonore, etc.; mais Dieu a donné aux hommes une belle langue pour qu'ils puissent exprimer leurs sentiments et leurs pensées. Et c'est là ce que j'ai trouvé très rarement; et, d'ailleurs, c'est ce que personne, presque, ne réclamait.

Tout en constatant ce manque d'idées, je reconnus un courant nouveau, plus profond, plus sérieux, quelque chose qui semblait ouvrir à l'art une ère nouvelle, dans le domaine de la virtuosité pure. Je veux parler de l'école du plein air, des impressionnistes, avec Manet en tête.

Pourquoi Manet a-t-il ainsi remué le monde artiste et y a-t-il soulevé une telle tempête? Cela peut s'expliquer en peu de mots. On sait que le mouvement, c'est la vie, et que l'immobilité, c'est la mort. Plus il y a mouvement, plus il y a vie, et inversement. Mais plus le mouvement est rapide, moins l'art peut le saisir. Lorsqu'un cheval court, on ne peut en distinguer les détails. Cependant la plupart des artistes ne tenaient pas compte de ce fait; ils dessinaient soigneusement le moindre détail et, par là, ils immobilisaient leurs modèles et leur enlevaient ainsi la vérité vivante. Ainsi, dans notre École des beaux-arts, se trouve un tableau représentant un de nos souverains en voiture : le cheval court, et les rayons des roues sont tracés à la règle.

Comment rendre ce mouvement éternel, cette atmosphère

toujours frissonnante? Surtout, comment saisir la première impression de l'objet vu sans entrer dans les détails?... C'est de cette *première impression* que les *impressionnistes* tirent leur nom.

Il y avait encore une autre inconséquence dans l'art : des scènes qui se passaient en plein air, étaient peintes dans l'atelier où les couleurs elles-mêmes apparaissent autres qu'elles ne sont. Pour un vrai peintre à sensibilité délicate, ce dédain de la vérité est aussi choquant que, dans un dessin, des yeux de travers ou des mains démesurées. Pour éviter ce défaut, il est nécessaire que l'objet soit représenté dans sa relation exacte avec ce qui l'entoure; en d'autres termes, il faut faire ce qu'on voit comme on le voit, et le faire *là* où on le voit. Il est difficile de discuter cet axiome.

Les artistes du « plein air » ont prouvé la justesse de leur théorie, mais, en revanche, quand il s'est agi de passer à l'exécution, il s'est trouvé que cette exécution impressioniste, dans la plupart des cas, ne résistait pas à la critique. Tout le monde sait qu'il est plus facile d'esquisser que d'achever, et que, seule, la fin couronne l'œuvre. Puis, il existe des objets en repos qui non seulement ne perdent rien à être reproduits dans tous leurs détails, mais au contraire y gagnent. On me disait : « Éloignez-vous un peu, fermez à demi les yeux, et vous verrez surgir devant vous la nature même. » Mais le véritable art n'a pas besoin de ces artifices : il doit être aussi beau de près que de loin; et fermer à demi les yeux, c'est recevoir l'impression du demi-jour, de l'heure, où comme on dit, tous les chats sont gris. Qui ne sait que sous la voilette, les femmes paraissent plus jeunes et plus belles? Je le répète, le véritable art n'a pas à recourir à ces procédés. On peut et on doit le regarder en face, des deux yeux, comme la vérité elle-même, sans illusion d'optique.

Quoi qu'il en soit, Manet a mis en mouvement tous les artistes, tous les amateurs et tous les critiques. On a disserté beaucoup pour et contre lui; les uns le portaient aux nues, les autres le réduisaient à néant. Au milieu de cette lutte, le maître est mort avec la couronne d'un martyr, couronne de roses mélangées d'épines.

Comme artiste, Manet a été peu utile à l'art; ses travaux

ne laisseront qu'un souvenir historique. Mais, comme apôtre, comme novateur, il a eu certainement une importance considérable. Il y a dans sa théorie beaucoup de faux, d'irréalisable, mais en même temps bien des choses précieuses, et surtout elle a eu le mérite de forcer beaucoup d'artistes à réfléchir et à regarder. Cependant ses disciples directs sont ceux qui ont le moins bien compris quelle voie il avait tracée. Il y avait parmi eux bien des hommes de talent; malheureusement ils furent trop séduits par la nouveauté des procédés, ils ne surent pas distinguer chez leur maître le bon du mauvais; c'est l'irréalisable qui les attirait le plus, ils virent le beau dans le monstrueux et ils se mirent à peindre des visages couleur d'orange aux cheveux violets, en assurant qu'avec un certain éclairage la réalité était ainsi. Ils dessinaient des perspectives fantastiques rappelant des photographies faites par des mains inhabiles, à une distance trop courte : le premier plan est trop grand et le second trop petit. Il est d'usage de placer l'objet au milieu de la toile; eux prouvaient qu'on peut le mettre sur le côté, dans un coin ou même le diviser en deux parties : par ici représenter la tête du cheval et ses jambes de devant, par là le cheval s'éloignant et ne laisser voir que la croupe, la queue et les sabots. Généralement on met les tableaux dans des cadres dorés : eux ont montré qu'on peut les encadrer de blanc ou simplement de bois nu. Mais tout cela n'est qu'enfantillage.

En même temps que Manet, dans un sens tout opposé, travaillait un autre artiste, Puvis de Chavannes, décorateur et peintre de fresques. Ce genre de peinture florissait particulièrement dans l'antiquité et au moyen âge, lorsqu'on peignait les murs des temples et des églises. Pendant la Renaissance, on peignait aussi les plafonds et même la façade extérieure des maisons. Mais, en même temps, dès le XIVe siècle, on commença à recouvrir les murs de tapisseries, et plus tard, de cuir frappé, puis d'étoffes, et enfin, au XVIIIe siècle, on laissa les murs blancs. Il va sans dire que, moins on demandait ce genre d'art, plus il perdait son intérêt; dans certains centres de l'Europe, il disparut complètement. J'ai eu l'occasion de voir à Saint-Pétersbourg une pièce dont les quatre murs étaient recouverts de peintures représentant les quatre saisons : il y

avait du gris, du rouge, du noir et du blanc. J'ai été plus étonné encore par la peinture des voûtes de l'église du Saint-Sauveur, à Moscou, où chaque tableau avait sa facture particulière, des couleurs particulières, un caractère particulier. Dans l'ensemble, cela faisait l'effet d'un orchestre où chaque musicien aurait joué de son côté un morceau différent. Ce désordre d'imagination est insupportable pour des hommes un peu habitués à l'harmonie. Heureusement ils sont peu nombreux chez nous ; quant aux autres, cela leur est égal.

En France, ce genre de peinture était entretenu grâce à la restauration des monuments, surtout des églises, et grâce aussi à quelques travaux nouveaux tels que ceux de l'Hôtel de Ville, du Panthéon, de l'Opéra, etc. Certainement l'un des plus remarquables peintres de ce genre fut Baudry. On sait que les guerres créent les grands capitaines; les événements sociaux, les grands hommes; les constructions grandioses, les grands artistes. On avait à construire le grand Opéra : un remarquable architecte est apparu en la personne de Garnier, un grand peintre en la personne de Baudry, et un grand sculpteur en la personne de Carpeaux.

Je ne parlerai ici que de Baudry. J'ai rarement vu une couleur et un dessin aussi nobles et aussi tendres; et si l'on donne le nom de néo-grec au style de la construction, on peut appeler sa peinture néo-renaissance. Mais Baudry n'a été qu'un peintre laïque; ses couleurs, ses riches compositions répondent à la richesse de la décoration.

Tout autre est Puvis de Chavannes. Sa peinture est plutôt religieuse, d'inspiration plus ou moins mystique. Il est connu depuis longtemps, mais on semblait ne pas l'apprécier et ce n'est que récemment, presque dans ses vieux jours, que sa renommée est arrivée à l'apogée. J'ai fait connaissance avec ses œuvres d'une façon assez singulière. Je me promenais à travers le Salon et, suivant mon habitude, j'examinais tout avec intérêt; au bout d'une heure, mon attention commençait à faiblir, mes jambes à se fatiguer, et les rangées de tableaux aux mille couleurs et aux sujets les plus variés commençaient à se brouiller devant mes yeux. Tout à coup, je me trouvai dans une grande salle et, devant moi, occupant tout le mur, se déroulait un tableau qui n'avait rien de commun avec ce que

j'avais vu jusque-là. C'était comme une élégie. J'ai oublié le titre; mais ce que j'ai vu, je ne l'oublierai jamais. L'aube, une lumière pâle, commence à pénétrer l'air argenté, chargé d'une brume matinale; le croissant, les étoiles pâlissent dans le ciel; le ciel, le croissant et les étoiles se reflètent, comme dans un miroir, dans un étang immobile encadré de verdure. Au loin, une sorte de temple et, derrière lui, à l'horizon, une mince bande d'or lumineux. Des groupes de fées en des poses diverses, assises ou debout, s'entretiennent ou se promènent. Et c'est tout. Certes, ce n'est pas réel, c'est un rêve d'artiste; mais quelle poésie, quel calme et quelle impression d'apaisement sur moi! Et tout cela est fait simplement, avec deux ou trois couleurs seulement.

J'ai éprouvé une impression analogue, une nuit que je voyageais en chemin de fer au milieu de montagnes abruptes, en passant le Brenner, je crois : des rochers fantastiques, de formes bizarres, inondés de la lumière phosphorescente de la lune, semblaient regarder à travers la vitre du wagon en fuyant l'un après l'autre. Quel charme magique! Je courais d'une fenêtre à l'autre ne voulant rien perdre. Mais je finis par me lasser. C'était toujours la même chose. Je me penchais autant que je pouvais pour apercevoir le moindre morceau du ciel bleu, mais j'y réussissais rarement; et tout à coup, une courbe rapide, un sifflement de locomotive, et nous sommes à la station, — et, devant moi, une large plaine, un vaste horizon, l'espace. Je laissai tomber la vitre et je respirai avec soulagement à pleins poumons.

Puvis de Chavannes a cependant deux défauts essentiels, par lesquels ses œuvres sont destinées à ne pas vivre longtemps. D'abord, sa recherche de la simplicité l'amène à dessiner ses figures avec une simplicité excessive; dans son imitation de l'art primitif, il a des naïvetés enfantines, et l'on sait que ce qui paraît charmant chez l'enfant, paraît choquant chez l'homme. Ensuite il peint avec la même naïveté des personnages modernes dans des costumes modernes, ce qui est un anachronisme complet. On m'a bien dit qu'il dessine ainsi parce que ses peintures sont destinées à être vues d'une certaine distance, mais cette explication m'a paru peu sérieuse. Les statues de Phidias, faites pour le fronton du Parthénon,

sont extrêmement belles vues de près ; vues de loin, il est à supposer qu'elles ne l'étaient pas moins.

Et puis surtout, Puvis de Chavannes a des affinités étroites avec les préraphaélites. On sait que cette école, née en Angleterre, compte dans ses rangs beaucoup d'artistes de talent et même de grand talent. Mais voici les réflexions qui me viennent à ce propos. J'aime beaucoup les antiquités ; je sais qu'on les imite admirablement jusqu'à la complète illusion, au point de tromper les connaisseurs les plus experts. Pourquoi ? Uniquement pour tromper. Mais quel est alors le but des préraphaélites ? Certes, le plus désintéressé. Eh bien, je leur demanderai : « Que trouvez-vous dans l'art primitif ? Est-ce la noblesse, est-ce la sincérité ? Soyez, vous-mêmes, nobles et sincères, et votre œuvre le sera aussi. Vous voyez dans l'art primitif la foi pure, et cela vous touche profondément. Entrez au couvent, jeûnez avant de commencer votre travail, travaillez à genoux, attendrissez-vous jusqu'aux larmes, et vous arriverez où sont arrivés les Beato Angelico. Et si vous ne le pouvez pas, si vous ne pouvez pas aimer passionnément votre Dieu et renoncer en son nom à tout ce qui est terrestre, aimez au moins l'âme humaine, ses joies et ses souffrances. Est-ce qu'elle ne vous touche pas ? Est-ce que l'humanité est devenue vraiment si prosaïque, si froide, qu'elle ne peut plus vous inspirer aucunement ? Vous faites ce qu'ont fait déjà les pseudo-classiques, avec cette seule différence qu'ils s'inspiraient de l'art antique, et vous de celui du moyen âge. Vos figures, vos types, même la forme des mains sont bons, excellents, mais ils rappellent beaucoup Filippo Lippi qui, à son tour, les a empruntés à Botticelli, à Ghirlandajo et à d'autres. Enfin, ignorez-vous donc qu'il y a *une* vérité contre laquelle rien ne peut prévaloir : c'est que ce qui a une fois été ne peut plus renaître jamais ? »

III

J'ai parlé des préraphaélites en même temps que des impressionnistes, parce que ces deux extrêmes opposés se

sont donné la main. Une autre circonstance, au fond peu importante, a donné à ces deux courants une nouvelle impulsion.

En 1889, après l'Exposition universelle, ou, plus exactement, à son occasion, une scission s'est produite chez les artistes français. En voici la cause : A propos de cette Exposition, on distribua — sur papier, il est vrai — des récompenses avec une générosité trop grande. Ainsi, la section russe, qui ne comprenait que six cents exposants, reçut cinq cent quarante récompenses, et les autres sections étrangères furent aussi bien partagées. On avait récompensé non pas le mérite, mais le fait d'avoir exposé. Il s'en est suivi que, les récompenses donnant le droit d'exposer au Salon sans passer par le jury, beaucoup de médiocrités pouvaient en profiter, ce qui mettait dans l'embarras les artistes français. Les membres du jury de l'Exposition universelle étaient pour le maintien de ce droit, les autres artistes étaient contre : deux partis se sont formés, gardant chacun son opinion, et la scission s'est faite. C'est ainsi que fut créé un deuxième Salon, celui du Champ-de-Mars, organisé suivant des principes très larges. Français ou étrangers, hommes ou femmes, peuvent en faire partie; chaque membre peut exposer ce qu'il veut et autant d'œuvres qu'il veut sans passer par le jury; mais les récompenses, occasion de tout le différend, ont été complètement supprimées. Le nouveau Salon a été organisé d'une façon parfaite, même luxueuse. Des peintres comme Puvis de Chavannes, Carolus Duran, Dagnan-Bouveret, Lhermitte, Roll, avec Meissonier en tête, en firent partie.

A côté d'eux, sont apparus de jeunes artistes de diverses tendances: des impressionnistes, des mystiques, des décadents, des symbolistes, etc., etc; il y avait de tout, beaucoup de jeunesse, beaucoup d'ingénuité, beaucoup de force et de talent, mais autant de bizarrerie, incompréhensible jusqu'à la folie. Et malgré cela, — et peut-être à cause de cela, — le nouveau Salon eut un grand succès. Le public, les journaux, les artistes eux-mêmes s'y intéressèrent vivement. — Même quelques-uns de ces derniers, les plus hardis, non contents des résultats obtenus, ont quitté l'ancien rivage et se sont lancés à la recherche d'un monde nouveau, plein de rêve et de fantaisie. Hélas!

naviguant sans voile et sans gouvernail, ils ont été entraînés par le courant dans les régions du Sâr Péladan. C'étaient déjà les restes d'une armée décimée, des soldats fatigués, épuisés jusqu'à l'anémie.

Je suis allé à leur première exposition[1] et, pour donner une idée rapide de leurs œuvres, je vais en décrire deux ou trois.

A droite en entrant, on voyait un tableau, représentant quelque chose comme une forteresse d'une forme étrange : un pavillon de chaque côté avec une tour au milieu : fond d'azur — mettons que c'est la mer. — Auprès, un autre tableau qui est la suite du précédent : ici la forteresse se transforme en une sorte de corps de monstre, les pavillons en ailes, les tours en têtes effrayantes, les fenêtres en yeux d'un rouge feu. Plus loin, un troisième tableau du même artiste : encore de blanches constructions sur le même fond bleu ciel, mais ces constructions ne sont que le piédestal d'un monstre cyclope, de dimensions colossales ; son œil, comme une lanterne magique, lance des rayons de lumière qui éclairent des planètes. Plus loin encore, un bas-relief où l'on ne pouvait rien distinguer, non pas faute de netteté, mais parce que tout simplement il n'y avait rien. C'était comme l'esquisse d'une esquisse. Peut-être était-ce un essai de l'impressionnisme en sculpture ; essai manqué, bien entendu. Mais voici une toile sombre dans un cadre sombre : en bas, dans le coin, on aperçoit, comme à travers un brouillard, une tête d'enfant. C'est peint avec talent ; mais pourquoi cette tête se trouve-t-elle tout à fait dans le coin du tableau? Voici un triptyque représentant un seul sujet : un monsieur en habit noir entouré d'Èves plantureuses qui cherchent à le séduire. C'est encore peint avec un certain talent, mais il y de la recherche, et c'est inintelligible à tout autre qu'un artiste. — Il y avait aussi des tableaux à sujets religieux, des imitations de vitraux d'églises, de la peinture japonaise ; on trouvait enfin quelques toiles qui n'avaient de particulièrement curieux que leur présence là...

Tel fut le premier début de ces artistes. Cette exposition

1. Exposition des Artistes indépendants.

fit l'effet d'une bombe : tout le monde en parla, tous coururent la voir et ce fut un grand succès. Le principal, à Paris, c'est qu'on parle de vous — *pour ou contre*, — peu importe.

Bientôt après s'ouvrit un magasin spécial de ce genre de peinture ; un noyau d'amateurs se forma ; des imitateurs naturellement, apparurent, non seulement à Paris, mais encore à l'étranger, et nous aussi, nous fûmes de la partie...

J'ai eu l'occasion de visiter l'atelier d'un de ces peintres mystiques. C'était en été, par une pluie battante ; le vent secouait les arbres comme s'il voulait les déraciner. C'est à grand'peine que je pus arriver. Je montai l'escalier et je me trouvai dans un corridor obscur. A tâtons je trouvai le cordon de la sonnette. Un visage pâle encadré d'une barbe noire apparut sur le seuil. A ma question : si j'étais bien chez un tel, le personnage répondit affirmativement de la tête, et, sans dire un mot, m'invita d'un geste à entrer.

Il ne faisait pas plus clair dans l'atelier que dans le corridor. Une grande fenêtre voilée par un rideau ne laissait passer qu'un filet de lumière oblique. J'examinai la pièce. Dans un coin se trouvait une petite statuette dorée de Bouddha : au-dessus était suspendu un crâne peint de plusieurs couleurs et surmonté d'une feuille de palmier desséchée. Au mur, des toiles représentant des monstres, des dragons. Du plafond descendait quelque chose d'ailé, immobile dans l'air. Les chevalets étaient entourés de linceuls comme des fantômes. Je me crus tombé chez quelque mage ou chez quelque sorcier ; je m'attendais à entendre les trois coups souterrains, à voir les flammes jaillir du sol, et, au milieu de la fumée montant au plafond, apparaître le spectre de Saül ou de Tamerlan.

Quelque chose de ce genre se produisit en effet : l'artiste enleva brusquement le linceul d'un des chevalets et je me trouvai face à face avec une charmante tête de jeune femme. Le mage était entré dans son rôle ; il découvrit les autres chevalets et me montra une suite de têtes fort belles, plus belles les unes que les autres. Ma curiosité était éveillée et je demandai qu'il tirât le rideau : une belle œuvre, comme la vérité, ne craint pas la lumière.

Je causai avec l'artiste : il me parut un homme intelli-

gent, instruit même. Ses tableaux étaient fort intéressants, pleins de poésie et traités avec sentiment et délicatesse. Je m'étonnai : en quoi était-il décadent? Quel besoin avait-il de cette mise en scène mystérieuse, de cette décoration fantastique? Est-ce que cette demi-obscurité facilitait sa rêverie, ou bien était-ce, comme l'augure romain, pour mieux rire de sa baguette magique et de ceux qui croyaient en sa vertu ? Je pense que ce n'était ni l'une ni l'autre de ces raisons, mais simplement la jeunesse amoureuse d'originalité.

Quelque temps après, il exposa ces tableaux chez Georges Petit, en pleine lumière; il obtint un grand succès auprès des connaisseurs. Il est destiné à un brillant avenir; retenez son nom : Lévy-Dhurmer. Cependant ses tableaux rappellent de près certains maîtres du moyen âge, et surtout Léonard de Vinci. Mais, je le répète, il est encore très jeune.

Chaque fois que je parle des mystiques et des décadents, je dois faire une réserve : je ne suis nullement ennemi des nouveautés; au contraire, je sais fort bien que la monotonie, la régularité et la symétrie n'existent que dans notre esprit; je sais que, si deux fois deux font toujours quatre, l'âme humaine est infiniment diverse comme la nature elle-même, et profonde comme la mer. On a beau y puiser, il y restera toujours assez pour les autres. Je sais aussi que chaque artiste s'approche de cette mer avec sa mesure, petite ou grande, peu importe, cela dépend du degré de son développement spirituel et de la vigueur de son talent; mais quand cette mesure se trouve entre des mains inhabiles, elle se renverse infailliblement. Je parle toujours avec admiration de Tissot, de Carriès et de quelques autres, et je suis toujours prêt à m'enthousiasmer pour tous ceux qui, comme eux, sont dans leurs œuvres originaux et sincères. Mais, heureusement ou malheureusement, je suis ainsi fait que je ne puis pas ne pas distinguer la création de la divagation, et la sincérité de la grimace.

Ce serait toutefois une grande erreur de croire que l'art français est en décadence. Il ne faut pas oublier que dans notre siècle il a toujours marché en avant; il a bien des fois changé sa voie et tous l'ont suivi. C'est en France que sont nés le classicisme, le romantisme, le réalisme, le naturalisme, etc.

Ces changements fréquents de direction montrent, il est vrai, que l'art n'a pas encore trouvé ses principes certains, son véritable idéal ; mais la faute n'en est pas à l'art, il n'en faut accuser que la force des circonstances. On ne peut en rendre responsable l'art français. Au contraire, tandis que, dans les autres pays, l'art se séparait de la réalité, en France il s'en rapprochait de plus en plus; tandis que les artistes du monde entier s'immobilisaient dans leur idéal artificiel, les artistes français ne cessaient de poursuivre la vérité. La trouveront-ils? C'est une autre question. J'estime que non, tant que la société elle-même ne l'aura pas trouvée.

IV

Chaque année, nous répétons la même phrase : le Salon ne vaut pas celui de l'année dernière. Et, chaque Salon nous apporte des surprises, comme les œuvres de Tissot, de Carriès, de Paul Dubois, et, cette année, *la Cène* de Dagnan-Bouveret.

Quelles gens étranges que ces Français! Ils sont faits pour dérouter l'observateur le plus éprouvé. Ce peuple, qui paraît si léger de prime abord, est en réalité le plus posé, sachant parfaitement où il va et ce qu'il veut; mais, en même temps, il est tellement impressionnable, tellement badaud, qu'il suffit au premier venu de battre du tambour ou de souffler dans une trompette pour qu'aussitôt chacun abandonne son travail et coure voir ce qui se passe.

C'est ce que arrive surtout en art. Des artistes comme Tissot, Carriès et Dagnan-Bouveret, — de véritables réalistes dans la meilleure acception du mot, — ont payé leur tribut, eux aussi, à la mode du jour, au décadentisme. Parmi les nombreux tableaux de Tissot exposés il y a deux ans au Champ-de-Mars, qui représentaient avec tant de vie, d'originalité et de vérité l'histoire du Christ, le plus grand nous montrait le Christ ensanglanté, dans un riche vêtement orné d'or et de pierres précieuses, racontant ses souffrances, apparemment, à une femme qui portait un bandeau sur la joue et à son compagnon assis près d'elle. Le sculpteur

Carriès, au lieu de continuer à faire ses merveilleux bustes, a dépensé beaucoup de temps et de travail à son immense porte avec, en guise d'ornements, des monstres, des mascarons et des chimères, Dagnan-Bouveret, si admiré pour ses Bretons et ses Bretonnes (qu'évidemment il aime beaucoup, car il les rend toujours sympathiques et intéressants), a été entraîné, cette fois, par le mysticisme à la mode. Mais il a trouvé là un véritable succès.

Son nouveau tableau, *la Cène*, a un sens profond de mysticisme chrétien. On peut dire que le Christ est irréel, ou peu vrai; mais il ne faut pas oublier que chez les artistes de grand talent le faux même se tourne en vérité.

Le tableau représente la Cène. Autour de la longue table couverte d'une nappe blanche, les apôtres sont assis; le Christ, au milieu, est debout, la coupe levée, et c'est tout. Le sujet et même le groupement ne sont pas nouveaux; ce qui est nouveau, c'est la pensée, c'est le sens. Le Christ est la lumière et il éclaire de son rayonnement tout ce qui l'entoure — c'est tout ce que l'auteur a voulu dire, et a dit en effet. Quant à la puissance de l'exécution, à l'intensité d'expression de chaque figure, il est superflu d'en faire l'éloge. On a beaucoup parlé de ce tableau, pas assez à mon sens. Certains l'ont critiqué à tort. De notre temps, il est difficile de représenter le Christ. La figure qu'on lui donne ne satisfait jamais personne complètement. C'est qu'aussi jamais le sens chrétien ne fut aussi discordant et aussi dissonant qu'il l'est de nos jours en Occident. Quoi qu'il en soit, *la Cène* de Dagnan-Bouveret est, au point de vue religieux, la meilleure œuvre de la peinture moderne.

Après Dagnan-Bouveret, Tissot, Carriès, il y a encore toute une pléiade d'artistes hautement doués, passionnément amoureux de leur art. Dans le moindre de leurs coups de brosse il y a de la sincérité, de l'honnêteté, de la noblesse. Leurs œuvres ne vous brûlent pas, mais vous réchauffent. On en parle peu, mais tout le monde les connaît; on voit rarement leurs travaux, mais ce qu'on en a vu reste pour toujours gravé dans la mémoire. Et si, en ces derniers temps, on a vu apparaître dans l'art français une certaine incohérence, sous forme de décadentisme, etc., c'est précisément parce qu'il y a excès de talents.

Songez qu'il y a, dans Paris, près de trente mille artistes! Certes, ils n'ont pas tous un égal talent, mais ils ont tous un égal désir de se distinguer aux expositions. Pour le peintre et pour le sculpteur, l'exposition est ce que la scène est pour le chanteur : de la première épreuve dépend tout leur avenir. Et cependant l'Exposition ne peut accepter chaque année que trois ou quatre mille œuvres, c'est-à-dire la moitié, et parfois le tiers de ce qu'on présente. Il est facile de comprendre combien cela fait de mécontents désireux d'en appeler de la partialité des juges. Et il est de fait que les juges ne sont pas des dieux, et qu'il leur arrive de se tromper : parfois, en effet, ils refusent ce qu'ils devraient accepter et inversement, comme il est arrivé pour Rousseau, Corot, Manet, d'autres encore. Ces erreurs sont inoubliables et sont alléguées sans cesse par ceux qui se voient refuser. En conséquence, il s'organise de nouvelles expositions indépendantes, de nouvelles écoles, de nouveaux groupements; les tentatives les plus invraisemblables, les plus étranges se manifestent, au point qu'on se demande parfois si leurs auteurs ont toute leur raison.

Ajoutez que l'art est dans la dépendance étroite d'une foule de choses et de gens. Au moyen âge, l'art, expression du sentiment religieux, s'offrait à tous, satisfaisait aux besoins de tous. Chacun pouvait entrer dans une église, et s'épancher devant les images des martyrs. Aujourd'hui, de qui dépend l'art? Des gens riches. Qu'est-ce qu'ils demandent à l'art? Qu'il reflète leur bonheur. Mais seuls les heureux peuvent peindre le bonheur. Le véritable artiste n'a pas toujours le bonheur sous les yeux, surtout ceux qui font leur chemin dans la peine, à force de ténacité. Ils peignent mieux et plus volontiers leurs misères que les joies d'autrui. Je dirai plus : ils sont jaloux du bonheur des autres.

Qu'est-ce en effet qu'un artiste de talent moyen? Un martyr, une victime de l'irréflexion. L'art a été pour lui un piège, avec une entrée large et une issue étroite. Jeune, il a été entraîné par sa « vocation », il s'y est donné de toute son âme, il a subi la rude école de la vie, souvent sans pouvoir donner satisfaction aux besoins les plus essentiels, mais l'espoir dans l'avenir compensait tout. Cet avenir lui apparaissait

sous les couleurs les plus riantes. Voici qu'il débute enfin. Son œuvre est reçue au « Salon ». Quoi de mieux? Mais on ne la remarque pas. Le public reste indifférent, tandis qu'un autre tableau de même valeur a un grand succès. Alors, le ver à mille têtes, qu'un artiste seul peut connaître, ronge sans pitié son amour-propre. Passe encore si son œuvre trouve acquéreur; mais alors même, il lui faut chercher une nouvelle commande, travailler par ordre; et puis, c'est une chance s'il la trouve, cette nouvelle commande, car on dira : « C'est l'artiste dont les journaux ont parlé si dédaigneusement! » Et pourquoi les journaux ont-ils ainsi parlé de lui? Parce qu'un critique ignorant a signé cet arrêt, et que la masse l'a lu, l'a cru et l'a répété.

Rien de semblable n'arrive, par exemple, ni au savant, ni au médecin, ni à l'avocat. Ils n'exposent pas directement sous les yeux du public le résultat de leurs travaux, comme l'artiste est obligé de faire. Et, du moment qu'il le fait, du moment que le public a payé le droit de voir son œuvre, du moment que le critique s'est armé de sa plume, il leur appartient, sans réserve; — et plus l'œuvre est faible, plus la critique est féroce. Et voici que l'artiste, ainsi traité, noyé parmi la masse, rentre dans son atelier, dans sa mansarde dont la lucarne s'ouvre sur le ciel, et il songe aux souffrances de Rousseau, de Corot, de Manet, de Millet, si longtemps méconnus, si glorieux aujourd'hui et dont les tableaux se paient si cher: cent cinquante mille francs pour un Corot, huit cent mille pour un Millet, etc., etc... Malgré lui son imagination le berce des plus vastes espérances. Pourquoi suivrait-il la voie battue? Pourquoi n'essaierait-il pas de faire quelque chose de nouveau, d'inouï?

Il entend aussi des théories nouvelles : on lui dit que les artistes arrivés sont dans le faux; on l'appelle à lutter contre la routine et contre l'art suranné, et l'appel vient de ses camarades aussi maltraités du sort que lui-même. Dès lors il s'accroche, de tout l'effort de son âme meurtrie, à ces paroles comme à une ancre de salut; il les accueille comme l'esclave romain accueillait la nouvelle doctrine du Christ qui lui promettait un avenir meilleur.

Et cependant la pierre jetée à l'eau n'y tombe pas inutile-

ment... Je suis profondément convaincu que, finalement, de toutes les tentatives, de tous les tâtonnements, dont notre siècle a été rempli, surtout pendant les dernières années, il ne restera rien; mais les hommes, constatant que ces tentatives auront été également inféconds, incomplètes et incapables de satisfaire les véritables besoins de notre nature, reconnaîtront finalement qu'il y a dans l'art quelque chose d'universel, de complet, comme l'harmonie; que la vérité de l'art n'est pas une chose éphémère, qu'elle a été, est, et sera. Le nom de cette vérité, c'est l'âme. Mais l'âme réfléchie, pleine et belle, belle de contenu et de forme.

Tel est l'idéal pur de l'art futur, pur comme la religion sans fanatisme, comme l'amour sans jalousie; cet art sera ce qu'il y aura de mieux dans la vie humaine. Je ne suis pas prophète, et je ne sais pas dire où apparaîtra cet art; mais quelqu'en doive être le berceau, c'est à la France que nous le devrons, sinon complètement, du moins en grande partie.

V

Je ne dis rien de l'architecture, parce qu'elle n'existe pas, ni en France, ni ailleurs.

L'architecture moderne n'a créé aucun style original. Elle se contente d'imiter ce qui existe. Se conformer à tel ou tel style est son principal objectif. Il est difficile d'expliquer une telle indigence d'imagination. En tout cas, c'est un signe des temps : nous sommes dans une époque de haute envolée de pensée, sans imagination créatrice.

La sculpture n'a guère fait plus de progrès; mais elle n'est pas imitatrice; elle continue l'ancienne tradition des formes plastiques, des formes pour elles-mêmes. Dans cette tradition, elle s'est perfectionnée peu à peu et est arrivée à une telle hauteur que depuis la Renaissance on peut considérer la sculpture française comme la première du monde; et, malgré cela, elle n'a pas créé de nos jours un seul type analogue au Voltaire de Houdon, pas un monument qui fasse époque.

Le sculpteur moderne sait quelle voie pénible est la sienne;

il s'y engage néanmoins avec un élan et une passion vraiment juvéniles. Mais cette passion ne va pas plus loin que l'allégorie, cet élan ne monte pas plus haut que la virtuosité.

Cependant eux aussi, dans les derniers temps, ont commencé à comprendre que leur domaine est trop limité; qu'un beau corps est beau par lui-même, mais que dans un « beau corps » il faut une « belle âme »; que la beauté matérielle est une, tandis que la beauté spirituelle est variée à l'infini. Aujourd'hui ils essaient enfin de sortir de l'ornière pour s'approcher davantage de la vie, pour ramener la sculpture à ce qu'elle a été aux temps de sa pleine floraison, à ce qu'elle doit être. A vrai dire, ces tentatives ne sont que les premiers pas, timides, faibles, hésitants, dans cette voie; mais, il n'est pas si facile de sortir de l'ornière creusée par des siècles. Il est déjà très beau qu'une pareille tendance existe, et que les artistes en aient pris conscience : c'est l'annonce d'un vigoureux effort de réalisation.

Il y a bien des œuvres de sculpture remarquables en France, mais en ces derniers temps, le plus beau spécimen de la sculpture *fin de siècle*[1] est donné par Rodin. Il est très sincère, mais incompréhensible: original mais fort étrange. On pourrait croire qu'il est le propre fils du fameux peintre suisse Wirtz, qui produit sur tout le monde une impression si puissante, mais en même temps si sombre et si indéfinissable. Aujourd'hui, par ce temps de décadentisme, Rodin a beaucoup d'imitateurs, mais cela ne vivra pas. D'ailleurs, en général, le décadentisme, le mysticisme, l'incohérence, etc., répondent fort peu au caractère français. Ce sont des emprunts faits à l'étranger, le plus souvent au Nord.

VI

Quelque large place que tiennent en France la peinture et la sculpture, la puissance du génie français s'exprime principalement dans l'art industriel. Dans ce domaine, les

1. En français dans le texte.

Français n'ont pas de rivaux. Ici leur caractère se reflète complètement, comme dans un miroir. C'est gai, gracieux, un peu coquet, un peu capricieux, comme le rire d'une femme, comme la danse des fées, d'une gaîté contagieuse. Dans cet art, il y a beaucoup d'élégance, beaucoup de souplesse et d'ingéniosité, et surtout énormément de goût. Les Français l'aiment comme ils aiment leurs vins, et leur vin et cet art constituent la principale source de leur richesse.

Il est fort difficile de donner une idée de cette grande activité, de cette inépuisable fécondité de la fantaisie, qu'on rencontre en France à chaque pas. Chaque magasin a ses nouveautés, chaque fabricant est à la recherche de quelque chose que personne n'ait encore fait; chacun veut avoir quelque chose que les autres n'aient pas, et tous, avec une égale ardeur, s'efforcent de se distancer l'un l'autre, de faire mieux, plus beau, plus original. Chaque fabricant veut donner le ton, créer la mode; et la mode, il ne faut pas l'oublier, est éphémère comme les fleurs, et même elle se fane plus vite qu'elles. Pour accaparer l'attention, satisfaire les exigences du public, et arriver finalement au résultat brillant obtenu par les Français, il faut beaucoup savoir, beaucoup étudier; savoir ce que réclame le public, et étudier ce qu'on peut prendre à l'art. Et il faut non seulement savoir très bien son affaire, mais encore savoir diriger tout un personnel de travailleurs. A Paris, tout fabricant — de soieries, de bijouterie, de tapisserie, de verrerie, de modes, etc., — non seulement connaît parfaitement l'histoire de son métier, mais encore possède une bibliothèque spéciale à son art et parfois même de riches collections de modèles anciens.

Un jour, je suis entré chez un relieur de la rue Saint-Honoré et j'ai admiré longuement un in-folio sur l'histoire de la reliure, avec de magnifiques illustrations, du IXe siècle jusqu'à nos jours. Comme je demandais qui en était l'auteur et où cet ouvrage se vendait, le relieur me répondit que l'auteur, c'était lui-même, et qu'on pouvait acheter le volume chez lui. Cela fut dit avec autant de modestie et de simplicité que s'il eût été question du prix de ses reliures.

Une autre fois, je me trouvais dans le magasin d'un joaillier connu :

— Savez-vous, me dit-il entre autres choses, où puisaient tous nos grands artistes?

Et il m'apporta tout un assortiment de fruits et de plantes.

Je dois dire que c'est un homme très honorable et très considéré, d'un âge mûr et qui a beaucoup travaillé, beaucoup étudié, beaucoup appris ; et malgré cela, ou plutôt à cause de cela, il cherche toujours des motifs nouveaux, mais ce n'est plus dans les livres, c'est dans la nature elle-même qu'il les cherche : au Jardin des plantes, dans les ménageries, à la halle aux poissons. Tout l'intéresse : une belle fleur, une feuille desséchée, une branche gracieuse, un légume d'une forme réussie, un coquillage ou un crustacé rare. Tout cela lui sert de matériaux, qu'il arrange en des figures de fantaisie faites d'éléments vrais et d'éléments imaginés, ce qui est le principe de toute ornementation; mais il faut mettre en œuvre, harmoniser, de sorte que chaque objet ait sa signification, chaque ligne sa logique, son sens et sa beauté.

Et qui ne connaît le fameux couturier Worth ! Croirait-on que les dames de la plus haute aristocratie vinssent chez lui du monde entier, comme chez un magicien qui changeait la laideur en beauté, la vieillesse en jeunesse? Et, c'est qu'en effet, son pouvoir allait jusque-là. Il n'avait pas une mode à lui, pas un style à lui : il créait pour chaque femme un costume parfaitement adapté à son type; et c'est en cela que tout l'art de Worth consistait. Mais cela exigeait beaucoup de goût, beaucoup d'imagination. Nombre d'artistes dessinateurs travaillaient chez lui; il avait ses étoffes, commandées sur des modèles anciens, et il possédait, dit-on, un remarquable musée d'anciens costumes.

Et Worth n'est pas unique en son genre. Chaque branche de l'industrie parisienne a ses Worth. Prenons, par exemple, Barbedienne, le fondeur si connu. Son but était de reproduire et de répandre, dans des dimensions réduites, les meilleures œuvres sculpturales de l'antiquité, du moyen âge et de notre temps, surtout les françaises. Il est arrivé à des résultats remarquables.

J'ai eu l'occasion de voir dans son atelier un spectacle curieux : des reproductions de la statue de David, par Mercié, de grandeurs différentes, étaient alignées sur trois rangs de

cent cinquante chaque. C'était un spectacle assez imposant : toute une légion créée par Barbedienne, une sorte d'emblème de l'art français.

Il faut remarquer que, pendant la Révolution et le premier Empire, le goût a beaucoup baissé en France, et par suite dans toute l'Europe. Il y avait des causes à cela : les dissensions, les guerres ininterrompues ; le sang et les larmes vont mal avec le confort de la vie et encore plus mal avec la beauté.

Après la première Exposition universelle de Paris, après 1855, le génie français se réveilla, mais il se réveilla comme après un incendie. Il fallait tout reconstruire, tout recréer. Le gouvernement et le public furent d'accord pour fonder des écoles, de nouveaux musées, pour éditer des publications illustrées, consacrées à l'art de l'antiquité, du moyen âge, et surtout du XVIIIe siècle. Tout cela fut étudié avec amour, avec une minutie passionnée. Le public suivit le mouvement : on se mit à collectionner des objets d'art ancien comme des documents précieux du passé. On encouragea les écoles d'arts et métiers, on créa des cours de dessin de végétaux et d'animaux au Jardin des plantes. En outre, chaque arrondissement de Paris ouvrit une école de dessin à lui, qui existe encore et où chacun peut venir s'asseoir et dessiner sans payer et sans que personne lui demande aucun papier d'identité ; si l'élève est appliqué, il trouve en son professeur un conseiller sympathique et consciencieux.

Cet ensemble d'efforts a exercé une heureuse influence. Peu à peu les musées se sont enrichis d'objets d'art précieux, par des achats et plus encore par des dons ; le goût s'est répandu partout largement. Mais ce réveil eut son côté fâcheux ; il rappela l'époque du pseudo-classicisme. De même qu'alors, les artistes, entraînés par les maîtres anciens, au lieu de les étudier se mirent à les imiter, oubliant qu'étudier et imiter sont deux choses différentes et qu'autant la première est utile, autant la seconde est nuisible. C'est pourquoi, si brillants que fussent les résultats au point de vue de la technique et du goût, les Français n'ont pu s'en contenter. Ils n'ont pas coutume, on le sait, de se fixer longtemps ; leur imagination impatiente exige toujours du nouveau. Et d'autre part, il se

produisit un réveil de l'industrie d'art en Angleterre, en Allemagne, et en Autriche, où l'on fit également tout le possible peut-être même plus qu'en France, pour relever ce genre d'art. Il faut reconnaître que ces efforts furent couronnés de succès.

En ces derniers temps, l'Angleterre a même distancé la France. La mode anglaise a pris possession de Paris : les élégants s'habillent à l'anglaise, imitent même la démarche des Anglais ; les voitures, les harnachements, les lunchs, tout est anglais. Sur le boulevard, des magasins d'articles anglais : meubles, argenterie, étoffes, etc. Le style de ces produits est sec, mais élégant et surtout original. Les Français n'ont pu rester indifférents à cette concurrence. D'ailleurs, quand les Français ont-ils consenti à imiter? Jamais ; ils ont toujours fièrement été de l'avant.

On ne savait trop comment tout cela finirait, lorsqu'un fait singulier, inattendu, se produisit : les nouvelles tendances en peinture et en sculpture, telles que le mysticisme et le décadentisme, influèrent fortement sur l'art industriel. De plus, le Salon annuel du Champ-de-Mars ouvrit largement ses portes à cet art. On n'avait encore jamais vu les peintres, les sculpteurs et les architectes, qui se considèrent comme les patriciens de l'art, admettre à leurs expositions des plébéiens tels que les potiers, les verriers, les orfèvres, etc. Il arriva même que l'exemple du Salon du Champ-de-Mars fut suivi par celui des Champs-Élysées.

D'abord, ces plébéiens de l'art se présentèrent en petit nombre et timidement ; mais, chaque année, ils devinrent plus nombreux et plus hardis et exposèrent des essais plus ou moins heureux. Il est curieux de constater, à ce propos, qu'ils puisent leurs inspirations aux mêmes sources que les décadents, c'est-à-dire au mysticisme du moyen âge et à l'art japonais.

Il semblerait qu'il ne peut y avoir rien de commun entre les meubles, la vaisselle... et le mysticisme ; cependant les faits nous prouvent le contraire. Vous voyez, par exemple, une armoire de forme fantastique, ornée de chimères et de dragons en guise de colonnes ; une table qui a l'air de sortir du laboratoire d'un alchimiste ; au plafond pend un lustre avec

des monstres ailés : leurs queues sont attachées à une chaîne, leurs corps et leurs yeux sont faits de verrerie multicolore, éclairés intérieurement à l'électricité, il semblerait que ce lustre ne fût de mise que chez un magicien.

Il y a encore moins de rapports, à première vue, entre le mysticisme et l'art industriel japonais, et cependant les décadents y ont trouvé précisément une source inépuisable. Déjà, à l'Exposition universelle de 1878, la section japonaise étonna tout le monde par l'originalité, l'ingéniosité, la fraîcheur juvénile et la perfection technique de ses produits. Il était évident que les Japonais allaient apporter à l'industrie européenne un élément de rajeunissement. L'art industriel japonais ne ressemble pas au nôtre, mais il lui est égal en force, s'il ne lui est pas supérieur, et surtout il est pour nous tout à fait nouveau. Et c'est cette nouveauté qui nous séduit, qui nous conquiert. Seulement, l'art pur est presque absent au Japon, où toutes les énergies intellectuelles se concentrent sur l'art industriel. Aussi les motifs sont riches et extrêmement variés. Les Japonais adaptent aux exigences de l'art industriel tout ce qui les entoure, le monde entier. Le ciel, les nuages, le mouvement des vagues, la nuit étoilée, l'éruption d'un volcan, tout revêt chez eux des formes fantastiques, devient une sorte de rêve matérialisé. N'est-ce pas là du mysticisme?

Le même caractère, bien qu'à un degré moindre, se retrouve dans le gothique : chimères, animaux et mascarons fantastiques. S'ils nous plaisent dans le gothique, ils nous plaisent davantage encore dans l'art japonais. La fécondité des Japonais, leur goût, leur fantaisie, leur perfection technique sont également remarquables.

VII

C'est ainsi que cherchant à s'affranchir des vieux styles européens, les Français ont subi l'influence de l'art japonais. Mais ce n'est pas un danger sérieux. Il n'y a aucun doute que les Français en sortiront encore vainqueurs, comme cela est arrivé au XVIIIe siècle. S'inspirant alors de l'art chinois,

ils ont créé un style nouveau, très remarquable, qu'on connaît sous le nom de style Louis XV. Dès à présent, en visitant les expositions, on est surpris de voir les changements qui se produisent, en deux ou trois ans, dans toutes les branches de l'industrie, et on admire ce rapide réveil, cette activité ardente et ce succès. Dans la fabrication des étoffes, de la faïence, des meubles, de l'argenterie, etc., partout on constate des efforts nouveaux plus ou moins heureux et qui parfois sont tout à fait réussis. Certains fabricants y ont, à juste titre, déjà acquis un renom. Je citerai, par exemple, le verrier Gallé. Ses produits sont beaux; ils ont quelquefois des formes étranges. Ils sont fabriqués par un procédé spécial, au moyen de verres multicolores superposés; il en résulte des combinaisons capricieuses, mais toujours harmonieuses. De plus, il grave la couche supérieure, de sorte que le relief est d'une couleur, tandis que le fond est d'une autre, ainsi que dans les camées antiques.

Un fabricant de faïence, Clément Massier, a retrouvé les reflets métalliques des faïences hispano-mauresques ou des poteries façonnées par les anciens maîtres italiens. Plus tard, il est entré en rapport avec le peintre Lévy-Dhurmer, dont nous avons parlé, et cet artiste, à l'aide de reflets de teintes diverses, composa des sujets de genre mystique, parfois très beaux et très curieux. Je nommerai aussi le fabricant de grès Delaherche, qui, dans ses motifs, est toujours sévère jusqu'à une sauvage simplicité. Un autre fabricant de grès, Muller, a exposé un énorme bas-relief rappelant le fameux bas-relief du Louvre, trouvé en Perse par Dieulafoy, et des groupes de figures de grandeur naturelle cuits par un procédé spécial.

Mais c'est le joaillier Falize qui mérite une mention particulière. Il avait, à la dernière Exposition, deux vitrines pleines d'objets montés, c'est-à-dire des vases de cristal et de faïence avec ornementation en argent et en or. Ce procédé n'est pas nouveau, on le rencontre dans l'antiquité et au moyen âge, et particulièrement au XVIII[e] siècle; ce qui est nouveau, ce sont les motifs de Falize, si variés, si originaux, si délicats, si élégants.

Peut-on douter, après cela, que l'industrie d'art, en France,

patron et lui succédait; souvent toute une famille, de génération en génération, exerçait le même métier : c'est ce que nous voyons, par exemple, à Limoges, où l'art de l'émailleur se perpétua de père en fils.

Aujourd'hui, l'école a remplacé l'atelier; l'apprenti, sortant de l'école, entre à l'atelier, mais pour lui le patron est un étranger; ce qui semble beau à l'un ne l'est pas pour l'autre. Il faut bien du temps et bien de la patience pour qu'ils arrivent à s'habituer l'un à l'autre et à se comprendre; et parfois même, dès le premier jour, ils se sentent divisés. Quoi qu'il en soit, entre le patron et l'ouvrier d'aujourd'hui, il n'y a pas et je dirai même qu'il ne saurait plus y avoir l'accord de jadis; il y a au contraire entre eux une sorte d'antagonisme. L'ouvrier regarde sa situation comme dépendante, et le patron a la même manière de voir : tant qu'il a du travail, il conserve son ouvrier, et il le renvoie lorsqu'il n'en a plus, sans s'inquiéter de ce qu'il deviendra.

Jadis un vieil ouvrier était plus recherché qu'un jeune, parce qu'au besoin il pouvait remplacer le patron; aujourd'hui, à partir de quarante-cinq ans, il perd de sa valeur.

Cette situation a fait naître un nouveau type d'ouvrier qui prend le travail à façon chez lui. Ce système offre des avantages aux deux parties. L'ouvrier habile y trouve son indépendance et peut travailler pour plusieurs patrons. Le fabricant, l'orfèvre, par exemple, s'affranchit d'un personnel nombreux, tels que dessinateurs, modeleurs, fondeurs, ciseleurs, etc. Lorsqu'il lui faut fabriquer un objet d'un style donné, il s'adresse aux spécialistes; d'abord au dessinateur, puis au modeleur, etc. Or, plus le travail est divisé en spécialités, plus les mains par lesquelles il passe sont nombreuses, et moins il conserve d'harmonieuse unité et d'originalité. La création véritable ne peut résulter que du travail d'un seul et même artiste.

Il y a encore une cause qui entrave le progrès naturel de l'art industriel. Notre époque a fait naître aussi une nouvelle espèce de patrons. Ce ne sont plus ces maîtres du moyen âge qui se servaient eux-mêmes de l'outil et qui allaient d'un ouvrier à l'autre et les aidaient de leurs conseils. Aujourd'hui, ces patrons se tiennent dans leurs luxueux magasins inondés

de lumière électrique, et sont tout occupés à recevoir et à reconduire les clients. L'atelier, dirigé par un contremaître, est relégué derrière le magasin ou dans les sous-sols. Parfois même il n'y a pas d'atelier : le patron fait tout bonnement exécuter les commandes par des ouvriers qui habitent quelque faubourg de Paris, et se contente de mettre sa marque ou sa signature sur l'objet ainsi fabriqué. C'est comme si un opéra était signé, non pas par le compositeur, ni par l'acteur, ou même le régisseur, mais par le directeur du théâtre, comme principal créateur.

Cet état de choses provoque, entre les ouvriers et les patrons, une lutte sourde qui parfois s'exaspère. Il est vrai que certaines grandes maisons, en exposant leurs produits, mentionnent les noms de leurs collaborateurs principaux ; mais cela ne suffit pas à les satisfaire tous. La plupart des artistes-ouvriers veulent que leurs noms soient mentionnés, non pas sur des écriteaux pendant la durée de l'Exposition, mais sur l'objet même qu'ils ont fabriqué. Tout en reconnaissant le bien fondé de cette exigence, il me paraît cependant difficile, en pratique, de déterminer dans quelles limites elle est équitable. En effet, dans l'art industriel, tous les travailleurs ne prennent pas à l'œuvre une part égale, ni également méritoire. Une pièce d'orfèvrerie, par exemple, exige la collaboration de quatre ou cinq spécialistes différents : dessinateur, modeleur, fondeur, ciseleur, etc. Et si le travail est pressé, c'est trois dessinateurs, trois modeleurs, etc., qui y collaborent. En outre, dans chaque objet fabriqué, il y a encore une part de travail purement manuel. Comment faire, alors? Faut-il nommer tout le monde et, dans ce cas, indiquer la part de chacun et graver sur l'objet fabriqué tout un procès-verbal? S'il n'est signé que des principaux collaborateurs, les autres seront mécontents. Car personne aujourd'hui ne consent plus à se reconnaître moins de mérite qu'à son voisin.

Quoi qu'il en soit, cette situation anormale influe très sensiblement sur l'art industriel en général. Certes, il est arrivé à une perfection technique extraordinaire; chaque fabricant est un virtuose dans sa spécialité; il suffit de lui faire bien comprendre ce que l'on désire, et il exécute une merveille. Mais ce qui manque le plus souvent à cet art,

c'est la pensée et la logique; son défaut capital est de ne pas être créateur comme il l'a été autrefois, à toutes les grandes époques, alors qu'il n'était pas divisé en spécialités, divisé comme à présent que les fabricants sont devenus des boutiquiers, et les boutiquiers des fabricants.

Cette situation anormale n'est pas due seulement aux Français; la faute en est, dans le monde entier, à la force des choses. Je dois même répéter que c'est précisément dans l'art industriel que les Français n'ont pas d'égaux. Dans ce domaine, ils sont les héritiers directs des Grecs et de la Renaissance italienne. C'est la deuxième école attique. Et c'est tout naturel: car ils sont de race gréco-latine.

Tel est, rapidement esquissée, la situation actuelle de l'art en France.

M. M. ANTOKOLSKY

SOLEILS D'HIVER[1]

I

LES OURSINS

Golfe Juan, Cannes.

Dans les bas-fonds, parmi les transparences bleues
Que rayent seulement de l'azur de leurs queues
Les vifs poissons d'argent fuyant en rangs pressés,
Aux flancs des rochers gris tachés de pâles mousses,
Dans l'échevellement mouvant des algues rousses,
Dorment les oursins hérissés.

Ils dorment renfrognés, combatifs et revêches,
Égratignant le flot de leurs aiguilles sèches,
Châtaignes de la mer au cœur vide et sanglant,
Ou déplacent parfois leur corps rond et sans tête,
Leur corps étrange, à moitié plante, à moitié bête,
D'un effort insensible et lent.

1. Ces poésies font partie d'un volume qui paraîtra prochainement sous ce titre : *Soleils d'hiver* (notes d'un Parisien en Provence).

Et voici que là-haut, sur la surface lisse
De la mer scintillante, une grande ombre glisse...
C'est un canot qui vient, s'arrête et laisse choir
Dans la placidité des eaux immaculées,
Soutenu par deux mains, deux grosses mains hâlées,
En silence, un long roseau noir.

Le roseau meurtrier darde sa pointe mince,
Dont le pêcheur a fait une terrible pince,
Droit vers l'oursin dormant son inerte sommeil,
Le saisit d'un seul coup, l'arrache à sa cachette,
Et sur le plancher sec de la barque le jette
Ruisselant et noir, au soleil.

Puis, aux marchés, dans les étalages humides,
Les châtaignes de mer, en frêles pyramides,
Attirent le regard du passant inconnu,
Et parmi les blancheurs des nappes, sur les tables,
S'en vont bientôt mourir, humbles et lamentables,
Montrant leur pauvre cœur à nu.

II

CARNAVAL

Nice.

Toute une ville en fête et tout un peuple en joie!
On marche, on court, on danse, on s'agite, on s'envoie
Droit aux trous noirs que font les masques grillagés
— Avec des rires fous, des gestes enragés —
Les confetti cinglants, par tas, par avalanches;
Les dominos pressés mêlent leurs taches blanches,
Jaunes, vertes, lilas, violettes... Cela
Grouille sous un soleil qui s'est mis du gala,
Un soleil printanier qui, dans l'air diaphane,
Rit paternellement à la gaîté profane,

Et sur les oripeaux mobiles, les paillons
Accroche la douceur fixe de ses rayons.

Oui, liesse complète, heures folles et roses;
Oubli court, mais complet, des hommes et des choses;
Illusion nouvelle et charmeuse à la fois
De vivre en un pays qui n'aurait d'autres lois
Que le plaisir constant, le plaisir sans contrôle;
Où tout serait brillant, étourdissant et drôle;
Où, sans souci des maux affligeant les humains,
On s'en irait, toujours content, par les chemins;
Où, Crésus ignorant des fâcheuses débines,
Fréquentant des boudoirs farcis de Colombines,
On sentirait en soi, prestigieux coquin,
L'âme multicolore et fraîche d'Arlequin!

Mais cette illusion, si suavement folle,
Par degrés s'atténue, et s'efface, et s'envole.
A croiser tous ces corps sans sourire, sans yeux,
Ce tourbillon hurlant de gens mystérieux,
Ce problème vivant, cet inconnu d'un être
Qu'on ne peut pénétrer plus qu'il ne vous pénètre,
On est pris comme d'un étrange sentiment
De tristesse, au milieu de cet enivrement...
Ce flot d'humanité voilée, énigmatique,
Vous oppresse à l'égal d'un rêve fantastique;
On se sent l'âme vide et le cerveau troublé
Par cet incognito toujours renouvelé;
Une fièvre vous vient, un vertige, une rage
De voir, enfin, de *voir* une tête, un visage,
De prendre à pleines mains, de tordre, d'arracher
Un de ces masques noirs obstinés à cacher...
On s'énerve, on s'irrite; et l'on cherche enfin, comme
Diogène, parmi ces fantômes, un homme!

III

LÉZARDERIES

Ile de Saint-Honorat.

J'écris ces petits vers légers
Sous un pin que le vent caresse
D'une caresse enchanteresse
Où flotte un parfum d'orangers.
Loin de tous regards étrangers
Quelle savoureuse paresse !...
J'écris ces petits vers légers
Sous un pin que le vent caresse.

Le soleil sur mon papier blanc
Filtre en gouttelettes dorées
A travers les branches serrées
De l'arbre au balancement lent.
C'est un va-et-vient turbulent,
Un vol de mouches enfiévrées...
Le soleil sur mon papier blanc
Filtre en gouttelettes dorées.

Nous avons déjeuné gaîment
Du seul produit de notre pêche,
Toute grouillante et toute fraîche,
Cuite sur un feu de sarment.
Le safran, ce rude piment,
Nous fit bien la langue un peu sèche...
Mais baste! on déjeune gaîment
Quand on déjeune de sa pêche!

Nos matelots, pour le dessert,
Nous ont dit un Noël candide :
Jésus, l'étoile d'or qui guide
Les rois mages dans le désert.

Et ce fut un charmant concert
Grêle et naïf, dans l'air fluide...
Nos matelots, pour le dessert,
Nous ont dit un Noël candide.

Puis, pendant tout l'après-midi,
Ce ne sont plus que flâneries,
Demi-sommeils, traînasseries
Au hasard du corps engourdi.
Lézards, sur le sol attiédi,
Lézardant nos lézarderies,
Pendant tout cet après-midi
Nous nous plaisons aux flâneries.

De rares propos nonchalants
Vont s'échangeant à l'aventure,
Vantant l'ineffable Nature
Et les grands cieux étincelants.
Au diable les sujets brûlants
Politique ou littérature!...
De rares propos nonchalants
Vont s'échangeant à l'aventure.

L'azur nous sourit, au travers
De nos paupières demi-closes,
Pointillé de nuages roses
Qui glissent, frêles et divers.
Que nous importent tous les vers,
O Seigneur! et toutes les proses!...
L'azur nous sourit, au travers
De nos paupières demi-closes.

Qu'importent tous les rêves fous
Qui s'agitent en ce bas monde,
Pourvu que la terre soit ronde
Et qu'on soit dessus, non dessous!
En vrais païens, enivrons-nous
De ces flots de lumière blonde...
Qu'importent tous les rêves fous
Qui s'agitent en ce bas monde!

Ne comptons ni le temps perdu
Ni les cigarettes fumées,
Et méprisons les renommées
Qu'achète un labeur trop ardu.
Là-bas, le soleil descendu,
Baise les vagues enflammées...
Ne comptons ni le temps perdu
Ni les cigarettes fumées!

Le sot dira : « C'est végéter! »
— « C'est vivre bien! » dira le sage.
Cueillons le bonheur au passage
Quand le hasard vient l'apporter.
Et lézardons, sans nous hâter,
Devant le divin paysage...
Le sot dira : « C'est végéter! »
— « C'est vivre bien! » dira le sage.

... J'écris ces petits vers légers
Sous un pin que le vent caresse
D'une caresse enchanteresse
Où flotte un parfum d'orangers.
Que les zéphyrs, doux messagers,
Lecteur, les porte à ton adresse...
J'écris ces petits vers légers
Sous un pin que le vent caresse!

JACQUES NORMAND

LA PESTE

Lorsqu'en 1894 quelques journaux annoncèrent l'existence d'une épidémie de peste à Canton, l'Europe, confiante en ses moyens de protection, rassurée par la bénignité des récentes épidémies qui l'avaient à peine effleurée, et surtout par l'éloignement du foyer qui lui était signalé en Chine, n'accorda guère à cette nouvelle que la valeur d'une simple « curiosité ». Elle eut peut-être un léger tressaillement, lorsqu'elle sut que cent mille décès s'étaient produits à Canton, mais elle apprit aussi que la population chinoise était presque seule atteinte, et l'Europe se calma.

Cependant la peste poursuivait son œuvre, ravageait le littoral chinois, les frontières du Tonkin, et brusquement éclatait à Bombay. Dès lors l'Europe se sentit menacée : aux hygiénistes elle demanda de défendre ses frontières, à l'Institut Pasteur elle demanda du sérum anti-pesteux. Ces craintes ne sont nullement exagérées : l'ennemi est à nos portes, l'invasion à tout instant possible, et nous devons sans tarder boucher les brèches par où elle peut passer.



Pour bien comprendre notre système actuel de défense et en apprécier la valeur, il est utile de consulter l'histoire des

épidémies antérieures. A la vérité, les relations qui sont parvenues jusqu'à nous s'attachent surtout à la description des symptômes de la maladie, sans prêter grande attention aux origines, aux causes et aux modes de propagation; mais elles nous montrent qu'il s'agit bien de la peste à bubons, analogue à celle que nous observons aujourd'hui, et que le berceau des épidémies était l'Égypte et la Syrie; en outre, elles nous révèlent l'extrême gravité de la maladie, sa grande diffusion et sa tendance à la dissémination des foyers.

Nous savons que trois cents ans avant l'ère chrétienne, la peste sévit en Libye, en Égypte et en Syrie, mais c'est en l'année 542 de notre ère qu'éclate la première grande épidémie de peste européenne, connue sous le nom de *Peste de Justinien;* partie de Péluse, dans le delta du Nil, elle ravagea tout le littoral méditerranéen et la Perse. En 1270, en Afrique, la peste décima l'armée de saint Louis qui, lui-même, succomba à ses atteintes. Depuis lors jusqu'en 1347, les rares épidémies signalées furent peu graves, et surtout peu envahissantes. Mais en 1347 apparut la fameuse épidémie de *peste noire* qui, pendant quatre années, ravagea l'Europe : venue de Chine, comme l'épidémie actuelle, elle gagna l'Inde, la Perse et la Russie. En Europe, elle s'étendit successivement sur la Pologne, l'Allemagne, la France, l'Italie, l'Espagne; en 1349 elle pénétra en Angleterre et en 1351 en Norvège. Ses ravages furent terribles : « Il y eut 100 000 décès à Venise et à Londres, 70 000 à Sienne, 60 000 à Florence et à Avignon, 50 000 à Paris... L'Allemagne compta un million et demi de décès; l'Italie perdit la moitié de sa population, Venise les trois quarts... L'épidémie dura jusqu'en 1351; elle détruisit 25 000 000 d'habitants en Europe sur 105 000 000. Le pape Clément VI se fit adresser un rapport qui fixe à 42 836 486 le chiffre des décès du monde entier! »

Dans la seconde moitié du XIVe siècle, au cours du XVe et du XVIe, la peste fit de fréquentes incursions en Europe, conservant toujours sa gravité, mais manifestant moins de tendances à la dissémination. Fait curieux à noter : c'est pendant l'épidémie de peste qui sévit à Vicence de 1577 à 1578 et y causa 1 098 décès, que Massaria mit en évidence l'importation de la maladie et sa propagation par contagion.

Ses doctrines contagionnistes firent adopter aux autorités de Vicence un ensemble de mesures sanitaires qui firent certainement que l'épidémie fut plus courte et moins grave à Vicence que dans les autres villes de l'Italie, et particulièrement à Padoue, Milan, Mantoue, Vérone, Trente...

Pendant le reste du XVIe siècle et la plus grande partie du XVIIe, la peste se montre encore dans diverses contrées de l'Europe, mais elle abandonne successivement le Danemark (1654), la Suède (1657), l'Angleterre (1665), la Suisse (1668), les Pays-Bas (1669), l'Espagne (1681). La France et l'Italie en étaient depuis longtemps déjà débarrassées. Et pourtant, pendant cette période, cette fin du XVIIe siècle, la peste demeurait violente : elle fit à Londres 68 000 victimes en 1665.

Depuis 1681 jusqu'en 1720, la peste avait si complètement disparu d'Occident, qu'on s'en croyait débarrassé, malgré la persistance de petits foyers endémiques très localisés dans l'Europe orientale et en Syrie. Mais, en 1720, éclata la *peste de Marseille*. Elle avait été importée par le navire le *Grand-Saint-Antoine*, parti de Saïda (Syrie), le 31 janvier 1720, avec une cargaison de soie, et arrivé à Marseille le 25 mai. Deux décès survenus pendant la traversée n'avaient pas éveillé les soupçons, et il fallut qu'un troisième décès survînt à bord, deux jours après l'entrée du navire en rade de Marseille, pour qu'on se décidât à le mettre en quarantaine. Ces précautions étaient trop tardives : elles furent inutiles. Par les matelots et les portefaix, la peste se dissémina en ville, et en quinze mois, elle y fit 40 000 victimes. De Marseille, la peste gagna toute la Provence, remontant au nord jusqu'à Avignon et s'étendant à l'ouest jusqu'à Nîmes : il y eut 14 000 décès à Toulon, 7 354 à Aix et autant à Arles. Sur une population de 247 000 âmes, la Provence en perdit 87 000.

Vingt ans plus tard, en 1743, Messine fut atteinte, comme Marseille ; une tartane génoise, venue de Missolonghi, y importa la peste qui en trois mois y fit périr 43 400 personnes. Mais cette fois l'épidémie ne dépassa guère les environs de la ville de Messine. Pendant toute la seconde moitié du XVIIIe siècle, la peste envahit à diverses reprises Constantinople, la Russie, et, à la suite des armées, pénétra en Transylvanie, en Dalmatie et en Grèce. Enfin, elle se

retira en Égypte et y demeura endémique depuis 1783 jusqu'en 1844, date à laquelle elle en disparut définitivement. Lorsque l'armée française avait envahi l'Égypte, en 1798-99, elle paya son tribut au mal qui fit périr 2 000 hommes et suivit les troupes en Syrie.

Pendant la première moitié du XIXe siècle, les épidémies européennes deviennent rares et se localisent. C'est probablement d'Égypte que partit l'épidémie qui, en 1803, causa 150 000 décès à Constantinople et celle qui, dix ans plus tard, en 1813, y fit périr 110 000 personnes. L'épidémie disparut, mais depuis 1813 jusqu'en 1839, il ne se passa guère d'année sans que quelques décès survinssent à Constantinople. De ce foyer partirent les épidémies qui de 1814 à 1816 ravagèrent tout le littoral oriental de la mer Adriatique (Dalmatie, Albanie, Épire) et les îles Ioniennes. Ce foyer infecta la petite ville de Noja, proche de Bari : en dix mois, de 1815 à 1816, il y eut 928 cas de peste et 716 morts sur une population de 5 300 habitants. Dès le début de l'épidémie, la ville de Roja fut entourée d'un cordon sanitaire qui, sous peine de mort, interrompit toute relation entre les habitants et le dehors, et ce fut grâce à ces mesures draconiennes que le mal ne franchit pas les limites de la ville.

En 1813, le navire *San Nicolo* venant d'Alexandrie, avec des cas de peste à bord, aborda à la Valette, dans l'île de Malte. L'équipage fut mis en quarantaine au lazaret, mais il est probable que l'isolement ne fut pas des plus rigoureux, car la peste éclata et causa dans l'île de Malte environ 4 000 décès. Enfin, c'est encore Constantinople qui contamina la Valachie, l'Albanie et la Morée où la peste suivit les armées turques lors de la guerre de 1824.

***

Depuis le milieu du XIXe siècle jusqu'à nos jours, la peste a définitivement quitté l'Europe et s'est retirée dans certaines régions assez limitées de l'Afrique et de l'Asie, où elle persiste sous forme de foyers endémiques permanents dont il importe de préciser en quelques mots la situation géographique et l'importance.

En Afrique, la peste a, depuis 1839, complètement quitté le Maroc, l'Algérie et la Tunisie ; l'Égypte elle-même en est indemne depuis 1844 ; mais on la trouve dans la Tripolitaine, où elle se circonscrit à la Cyrénaïque. En 1856, une première épidémie éclate à Benghazi et se propage à l'intérieur des terres jusqu'à Mourzouk, et sur le littoral jusqu'à Derna. Cette épidémie dure jusqu'en 1859, et quatorze ans plus tard, en 1873-74, on la voit reparaître sur le plateau de Barca, à Merdj, sur la route de terre qui relie Benghazi à Derna. Depuis lors, aucun cas n'a été signalé dans la Cyrénaïque.

En Asie, les foyers où le fléau demeure à l'état endémique sont plus nombreux, plus importants, et l'on peut actuellement considérer la peste comme une maladie asiatique, au même titre que le choléra. Ces foyers asiatiques d'endémie pesteuse sont l'Assyr, l'Irak-Arabi, la Perse, le Turkestan, l'Afghanistan, l'Inde et la Chine.

L'Assyr est cette partie de la côte occidentale de l'Arabie qui, sur le littoral de la mer Rouge, s'étend entre l'Yemen et le Hedjaz. La peste y fit de nombreuses apparitions en 1853, 1874, 1879 et 1889. Depuis le mois de juillet 1894, sa présence est signalée dans l'Assyr et dans l'Yemen. On conçoit quelles craintes suscite l'apparition récente de ces foyers parmi les populations musulmanes de l'Yemen et de l'Assyr, si voisines de la Mecque où elles peuvent l'importer au moment du pèlerinage, et d'où les pèlerins peuvent à leur tour l'exporter et la diffuser sur tout le littoral méridional et oriental de la Méditerranée. Les relations incessantes et rapides entre les divers ports du littoral méditerranéen justifient la récente détermination prise par le gouvernement français d'interdire le départ des pèlerins algériens et tunisiens pour la Mecque.

L'Irak-Arabi est une plaine située entre le Tigre et l'Euphrate, au nord-ouest du golfe Persique, près des confins de la Perse, et où se trouvent les villes de Bagdad, Hillah, Bassorah. De 1856 à 1865, toute cette région constitua un foyer endémique de peste atténuée d'où sortirent, au dire du docteur Duthieul, toutes les épidémies qui en 1867, 1873-74, 1875, 1876-77, 1880, 1885, 1892 se succédèrent dans l'Irak-Arabi et la Mésopotamie.

M. Tholozan, médecin français, qui pendant de longues années fut attaché à la personne du shah de Perse et fit de fort belles études sur les épidémies de peste de la Turquie d'Asie et de la Perse, estime qu'on doit en placer le foyer originel dans la partie la plus septentrionale et la plus élevée du bassin de l'Euphrate, sur les confins de la Russie. Les foyers de l'Irak-Arabi ne seraient que des foyers secondaires, sortes d'expansions endémo-épidémiques des foyers primitifs situés dans les parties supérieures du bassin de l'Euphrate[1].

Les provinces septentrionales de la Perse sont un autre foyer endémique, qui semble bien se confondre avec le précédent, car c'est principalement dans les régions occidentales de ces provinces, sur le littoral méridional de la mer Caspienne, dans le Kurdistan, l'Aberbaïdjan et le Ghilan que, de 1863 à 1885, la peste fit d'incessantes apparitions.

L'une de ces épidémies doit un instant retenir notre attention. A Recht, ville de la province du Ghilan, par où passe la principale voie de communication entre la Perse et la Russie, éclata, en 1877, une épidémie qui fit deux mille victimes sur vingt mille habitants, dont les quatre cinquièmes avaient émigré. Or, à la fin du mois d'octobre de la même année, la peste fit son apparition à Vetlianka, village cosaque situé sur la rive droite du Volga, à cent quatre-vingt-quinze kilomètres en amont d'Astrakhan. Cette épidémie fut de toutes la mieux étudiée : la plupart des nations européennes envoyèrent des délégués dont les rapports ont élucidé bien des points obscurs de l'histoire épidémiologique de la peste.

En deux mois et demi, il y eut à Vetlianka 372 morts sur 1 837 habitants dont le plus grand nombre avait émigré ; la proportion des décès sur les cas de maladie confirmée semble avoir été de 95 p. 100 ! De Vetlianka, la peste s'étendit à des villages situés en amont et en aval de Vetlianka, sur les deux rives du Volga. Le gouvernement confia la mission de localiser l'épidémie au comte Loris-Mélikoff qui établit un cordon sanitaire qu'on ne put franchir sous peine de mort :

1. Cette hypothèse de M. Tholozan semblerait confirmée par l'existence de cas de peste atténuée que Cabiadis dit avoir observés en Mésopotamie, c'est-à-dire vers la partie moyenne du cours de l'Euphrate.

grâce à ces mesures énergiques, l'épidémie ne dépassa pas les limites de la zone quarantenaire. Dans cette zone même, les malades ou même les suspects furent isolés, les maisons contaminées furent brûlées, et l'épidémie s'éteignit sur place, trois mois après son apparition, à la fin du mois de janvier 1878[1].

Les foyers de peste des provinces du nord-est de la Perse (Astrabad et Khorassan) sont beaucoup moins importants que ceux des provinces du nord-ouest; les épidémies y sont plus rares et plus localisées: C'est vraisemblablement dans ce foyer permanent de l'Iran qu'il faut placer l'origine des épidémies qui ont sévi dans le Turkestan en 1877, sur la garnison russe de Merv et dans les environs en 1884-87, et l'épidémie de Candahar dans l'Afghanistan en 1884.

Il existe dans l'Inde deux foyers importants où fréquemment éclatent des épidémies graves, peu envahissantes, mais qui constituent une menace perpétuelle pour l'Europe.

Un premier foyer d'endémie permanente est celui des districts de Guhrwal et de Kumaon, sur le versant méridional de l'Himalaya. De temps immémorial, la peste y est connue sous le nom de *mahamurree;* elle s'y montre généralement chaque année vers la fin des pluies, cesse en décembre, et reparaît depuis le mois de mars jusqu'au mois de mai.

C'est encore dans les hauts plateaux que se trouve le domaine de la peste en Chine; on la constate dans la province du Yun-Nan, où depuis 1850 elle persiste à l'état endémique, diminuant pendant les chaleurs de l'été et subissant au printemps des recrudescences épidémiques qui peuvent envahir le Laos et la province de Koeï-tchéou au nord-ouest du Yun-Nan, et à l'est de cette province, celle de Kouang-Si sur la frontière septentrionale du Tonkin. Ces expansions épidémiques du foyer endémique du Yun-Nan frappent souvent les ports de Lien-tchéou et de Pakhoï au nord du golfe du Tonkin, où d'après quelques auteurs surviendraient chaque année quelques cas isolés, sporadiques.

1. Les rapports des divers délégués européens à Vetlianka montrèrent que cette épidémie y avait été apportée par une femme venue malade d'Astrakhan. La peste n'avait pas été signalée dans cette dernière ville, et pourtant il y eut en 1877, à Astrakhan et aux alentours, environ 250 cas d'une maladie infectieuse indéterminée mais dans laquelle on peut reconnaître la forme atténuée de la peste que Cabiadis a décrite en Mésopotamie.

Tout en tenant compte de l'insuffisance des documents que nous a transmis l'histoire, des difficultés que l'on éprouve à trouver des renseignements précis et complets sur l'éclosion et la marche des épidémies dans des contrées peu connues, et enfin, des hésitations des médecins sur la nature même de la maladie qu'ils observent, on peut, de l'étude analytique qui précède, dégager des données générales.

On voit, après chaque épidémie européenne, la peste abandonner les territoires envahis et se retirer, hors d'Europe, dans certaines régions assez précises, d'où repartiront à intervalles variables des épidémies nouvelles. On voit même ces foyers endémiques se restreindre peu à peu : l'Asie Mineure, la Syrie, l'Arabie, le littoral septentrional de l'Afrique, voire même le Cyrénaïque, sont successivement abandonnés. Les épidémies, il est vrai, y sont encore plus fréquentes et plus persistantes que partout ailleurs ; mais, l'épidémie disparue, de longues années s'écoulent sans qu'un seul cas de peste y soit signalé. Lorsqu'elle y reparaît, il s'agit, suivant toute vraisemblance, d'une nouvelle importation, qu'une surveillance plus active et plus éclairée fera sans doute découvrir quelque jour.

Il semble qu'actuellement le domaine de la peste soit limité aux plateaux élevés qui forment une bande ininterrompue couvrant l'Arménie, les provinces septentrionales de Perse, l'Iran, l'Afghanistan, l'Himalaya et le Yun-Nan. Sur cette bande de hauts plateaux s'étendant de la mer Noire à la mer de Chine, la peste reste à l'état endémique, subissant quelques recrudescences au moment des températures moyennes ou basses, disparaissant pendant les fortes chaleurs. Parfois, la peste descend et envahit les contrées limitrophes, suivant de préférence les grandes voies de communication, les fleuves, accompagnant les caravanes de marchands ou de pèlerins, ou, dans d'autres circonstances, traversant les mers, transportée à de grandes distances par les navires qui ont touché aux ports contaminés.

Au nord de cette région d'endémie pesteuse, la maladie n'a fait que de rares incursions. Au sud, la propagation est plus fréquente et la dissémination plus lointaine : les épidémies suivent l'Euphrate et envahissent la Mésopotamie et l'Irak-

Arabi, et, peut-être de là, par caravanes, l'Yemen et l'Assyr. Descendant du versant méridional de l'Himalaya, elles peuvent gagner l'Inde en suivant surtout la vallée de l'Indus. Des plateaux du Yun-Nan, enfin, elles suivent la vallée du Si-Kiang, envahissent Canton, Hong-kong, Macao, l'île de Hainan, Lien-Tchéou et Pakhoï.

Il faut, néanmoins, se garder de croire que ces routes sont immuables et que, partout où elle passe, la peste laisse sa trace. Jadis, les caravanes, les barques descendant les cours d'eau allaient lentement, s'arrêtant et semant sur leur route la peste qu'elles portaient avec elles ; on pouvait suivre la marche lente et progressive du mal comme on suivait la marche des caravanes ou celle des armées. Actuellement, la rapidité des communications par terre ou par mer a modifié la marche des épidémies : elles passent rapidement d'un point à un autre, brûlant les étapes, ne laissant de trace de leur passage qu'aux points où trains ou paquebots déposent les voyageurs ou les marchandises contaminés ; il est donc difficile et souvent impossible de découvrir les origines d'une épidémie et ses voies de propagation.

L'histoire de la peste actuelle en est un exemple.



La provenance de la peste qui ravage aujourd'hui le littoral occidental de l'Inde, l'Yemen, l'Assyr, et qui menace le littoral méditerranéen et l'Europe ne peut être fixée de façon indiscutable. M. Yersin, dans un récent mémoire, la place en Yun-Nan : « En 1882, dit-il, la peste se montre à Pakhoï, mais elle restait inconnue à Canton. Elle y apparut, pour la première fois, en mars 1894. Sans doute, elle venait de Pakhoï, d'où elle n'avait jamais complètement disparu. Des familles de Canton émigrées à Hong-kong apportèrent la maladie. »

En 1894, en l'espace de deux mois, 100 000 personnes, soit le dixième de la population totale, succombaient à Canton ; à Hong-Kong, il n'y eut que 8 000 décès, soit un quatre-vingtième de la population. Mais, dans cette dernière ville, l'épidémie durait encore en 1896 ; Yersin qui l'observait

estime à 95 p. 100 la mortalité chez les pestiférés. Cette épidémie chinoise est aussi envahissante que meurtrière, puisqu'elle a gagné successivement Macao, les îles d'Hainan et de Formose, Amoy (1896), et qu'elle poursuit sa marche en avant.

Presque à la même époque, les rapports des agents sanitaires français signalaient l'apparition de la peste dans l'Assyr et annonçaient que le 25 juillet 1894, une quarantaine de dix jours dans les lazarets d'Abou-Saad et de Kamaran, sur la mer Rouge, était imposée à toutes les provenances de l'Yemen et de l'Assyr. Après une trêve de courte durée, la réapparition de la peste fut de nouveau signalée (mars 1895), dans ces districts de l'Arabie où depuis lors elle continue ses ravages.

Enfin, plus récemment, un nouveau foyer de peste a été signalé dans l'Inde, à Bombay: depuis le début (novembre 1896) jusqu'à ce jour, la peste a déjà fait près de 3 500 victimes, et les plus récentes nouvelles signalent une aggravation de l'épidémie. Les cas et les décès augmentent, et le mal se propage sur la côte occidentale de l'Inde, à Surate, Baroda, Ahmedabad, Kathiawar et Koutch. Dans l'intérieur des terres, Pouna vient d'être contaminée. L'apparition dans le port de Kourratchi, situé sur la mer d'Oman, à cinquante heures de Bombay, est d'une gravité particulière : cette ville est un port d'embarquement pour l'Europe et l'Asie, et elle est en même temps la tête de ligne du chemin de fer pour l'Afghanistan, Lahore, Agra et Calcutta.

Quels rapports unissent les trois foyers actuels de la Chine, de l'Assyr et de l'Inde? S'agit-il de trois foyers isolés ayant chacun son origine propre dans les foyers endémiques du Yun-Nan, de l'Arménie ou de l'Irak-Arabi, et de l'Himalaya? S'agit-il au contraire de foyers secondaires dérivés d'une origine commune, qui serait la peste chinoise? Nul ne pourrait actuellement le dire, et les rapports sanitaires ou les recherches des épidémiologistes pourront seuls nous éclairer, encore qu'il ne faille attendre aucun renseignement sur l'origine des foyers de l'Yemen et de l'Assyr, pays où les fonctionnaires ottomans eux-mêmes ne peuvent pénétrer qu'avec une forte escorte. Au reste, l'importance de ce problème d'épidémiologie pure disparaît devant les craintes d'invasion de l'Europe par

la peste, à laquelle deux portes sont actuellement ouvertes : la mer Rouge et le golfe Persique.

Toutefois, — il importe de le dire dès maintenant — l'extrême gravité de la peste actuelle de l'Inde et de la Chine, que les statistiques nous montrent aussi meurtrière que les plus fameuses et les plus terribles pestes d'autrefois, ne nous donne aucune indication sur sa diffusion probable et sa pénétration en Europe. Nous avons vu maintes épidémies exercer des ravages dans des limites assez restreintes, et ne point se répandre sur les contrées avoisinantes, sans que cette localisation s'explique toujours par des mesures énergiques d'isolement. Il existe une discordance entre la mortalité d'une maladie infectieuse et sa tendance à l'expansion épidémique. On la trouve dans l'histoire du choléra comme dans celle de la peste. Les épidémies de choléra en 1831, 1847-48, 1851, 1875, furent à la fois meurtrières et envahissantes. Or, le choléra fit en 1892, à Hambourg, et en 1893-94 dans certains villages du Finistère, des ravages terribles, et pourtant, ces foyers ne s'étendirent pas ; l'épidémie s'éteignit sur place.

Ces faits ne sont d'ailleurs pas absolument inexplicables. Nous verrons plus loin que la dissémination des épidémies de peste exige la coïncidence d'un grand nombre de conditions dites adjuvantes qui, dans certaines contrées voisines des régions contaminées, peut ne pas se rencontrer. Si l'on ajoute à ces conditions, purement accidentelles, l'influence indéniable des récents progrès de l'hygiène, on s'expliquera cette *discordance paradoxale*.

II

Voyons à présent ce que la science nous enseigne sur l'origine et les modes de propagation de la peste, par conséquent sur les moyens de nous en préserver.

En 1894, un Français, le docteur Yersin, médecin des colonies et directeur de l'Institut Pasteur de Naha-Trang (Annam), entreprit, pendant l'épidémie de peste de Canton, des recherches bactériologiques dont le résultat fut la découverte du microbe de la peste.

Élève de Pasteur, collaborateur de M. Roux lors de ses premières recherches sur la diphtérie, M. Yersin s'est révélé chercheur patient, observateur rigoureux, habile expérimentateur et s'est placé d'emblée parmi les premiers bactériologistes contemporains. Il n'a pas seulement trouvé le microbe de la peste, révélé et expliqué les conditions de l'éclosion des épidémies et de leur propagation : il a découvert le remède. Un tout récent mémoire sur la séro-thérapie de la peste signale le pouvoir préservatif et curateur du sérum des animaux vaccinés contre cette maladie, et relate les observations de vingt-six pestiférés traités par ce sérum. Des malades inoculés, deux seulement moururent ; c'est une mortalité de 7,6 p. 100, au lieu de la mortalité habituelle de la peste qui n'a jamais été inférieure à 60 p. 100 et s'élève le plus souvent à 90 ou 95 p. 100.

La cause primordiale de la peste est donc le microbe découvert par Yersin. Le contage ou virus de la peste est assez résistant : la terre le conserve, les malades et les objets qu'ils ont souillés, les animaux susceptibles de contracter la maladie, tels que les rats, les souris, peuvent le transporter. Tout récemment, Yersin, trouvant le microbe dans le sol, résolvait le problème depuis si longtemps discuté des causes de la persistance de la peste à l'état endémique et de la reviviscence des épidémies : « J'ai pu isoler, dit-il, le bacille de la peste de la terre recueillie à quatre ou cinq centimètres de profondeur, dans le sol d'une maison infectée et où l'on avait fait des tentatives de désinfection. Il était tout à fait semblable à celui retiré des bubons, mais il n'était pas virulent. »

C'est par l'intermédiaire des déjections ou de l'expectoration des malades, par les inhumations, par l'abandon des cadavres laissés sans sépulture, comme il arrive souvent, quand les populations sont affolées par une épidémie meurtrière, que le sol reçoit le contage de la peste. On comprend dès lors comment les rats se contaminent, et comment « la peste, qui est d'abord une maladie du rat, devient bientôt une maladie de l'homme ». Les récentes épidémies de Canton et de Hong-Kong furent précédées par la mort de rats : dans certains quartiers on compta jusqu'à vingt mille cadavres de rats. Dans une seule rue, on en a ramassé plus de quinze

cents. Les indigènes connaissent ce signe avant-coureur de la peste et s'enfuient.

Mahé avait fait remarquer que les recherches bactériologiques seraient probablement facilitées par l'extrême réceptivité des souris et des rats pour la peste. Confirmant cette prévision, Yersin a trouvé le microbe sur les rats crevés dans les maisons et les rues de Hong-Kong. Il a reproduit une petite épidémie expérimentale, en faisant vivre dans une même cage des rats sains avec des rats inoculés : tous prirent la peste et moururent. Yersin ayant remarqué en outre qu'il y avait beaucoup de mouches crevées dans son laboratoire, trouva qu'elles renfermaient le bacille de la peste, et démontra ainsi la possibilité de la contamination par les mouches.

*
* *

L'épidémie se propage par contagion, que le contact soit direct ou indirect, par les malades eux-mêmes ou par les objets qu'ils ont souillés.

La contagion directe soutenue par Massaria pendant l'épidémie de Vicence en 1577, fut depuis lors mise hors de doute par toutes les épidémies. Elle est plus particulièrement démontrée par la fréquence avec laquelle la peste a frappé les médecins et les infirmiers pendant la campagne d'Égypte, et lors de l'épidémie plus récente de Vetlianka. Zuber, envoyé par le gouvernement français pour étudier l'épidémie russe de Vetlianka, fait observer que les trois cent soixante-dix décès et les trente guérisons ont été constatés exclusivement dans vingt-six familles, dont quelques-unes ont compté jusqu'à vingt-cinq ou cinquante morts : toutes les autres familles ont été respectées. La présence du microbe de la peste dans les déjections ou l'expectoration des malades, et dans le pus des abcès ou bubons, explique la diffusion du virus sur la surface du corps, et dans tout ce qui entoure le malade[1].

1. Ces faits faisaient prévoir que la peste est inoculable ; en 1835, à l'hôpital d'Esbekieh, en Égypte, on inocula trois condamnés à mort, dont deux succombèrent. Des tentatives d'inoculation faites sur l'homme, par Cerutti et par Dussap dans le but de le vacciner, eurent des résultats désastreux. Whyte, en 1802, s'inocula la peste et succomba. Desgenettes, pour relever le courage ébranlé de

Les exemples de contagion indirecte, par les objets que les malades ont souillés, ne sont pas moins nombreux. Massaria pendant la peste de Vicence, en 1577, Grassi pendant la peste de Saint-Jean-d'Acre en 1829, en citent des faits : nombre d'épidémies se propagent par le transport d'objets souillés : vêtements, tapis, tentures, objets de literie, etc. On peut, à titre de curiosité, rappeler l'expérience faite en 1835 à l'hôpital d'Esbekieh en Égypte, où l'on obligea deux condamnés à mort à se coucher dans des lits récemment abandonnés par des pestiférés; tous deux furent atteints, l'un succomba, l'autre guérit et fut gracié.

C'est donc le contact direct avec le virus pesteux ou bien avec les objets qu'il a souillés qui propage la peste. Mais fort heureusement les épidémiologistes nous apprennent que ce contage n'est pas très diffusible; il ne se propage pas au loin et l'air ne le transporte pas; les épidémies si étroitement circonscrites de Vetlianka, de Noja en sont la preuve. L'efficacité des cordons sanitaires ne peut s'expliquer que par l'impossibilité du transport par l'air du germe pesteux. « Un simple fossé arrête la contagion », disait Desgenettes. Aussi l'isolement a-t-il toujours été un remarquable moyen de défense contre la propagation de la peste, même en plein foyer épidémique : les établissements de Cambridge en 1665, certaines congrégations de Marseille en 1720, la maison impériale des orphelins de Moscou en 1771, les casernes et les écoles de Toura, de Giseh, d'Alexandrie en 1835, l'école polytechnique de Buloï, le harem de Cherify-Pacha, le palais de France à Constantinople, etc..., furent rigoureusement isolés, et la peste qui ravageait les populations civiles les épargna. De même, la protection des lazarets est efficace : l'exemple tout récent des cas de peste isolés à Kamaran en est la preuve. Cette protection s'est bien, il est vrai, montrée parfois insuffisante, à Marseille, à Messine, à Malte; mais il est probable qu'alors les lazarets n'étaient pas aussi rigoureusement isolés qu'ils le sont aujourd'hui.

L'eau, qui propage si rapidement les épidémies de choléra,

l'armée française atteinte par la peste, lors de la campagne d'Égypte, s'inocula la peste en public, au milieu de l'hôpital; mais, fort heureusement, cette inoculation n'eut aucun fâcheux résultat.

protège au contraire contre la peste les individus ou les agglomérations qu'elle isole des foyers épidémiques. C'est ainsi que pendant l'épidémie de Londres en 1665, environ dix mille personnes se réfugièrent à bord des navires et des barques à l'ancre dans la Tamise, aucune d'elles ne fut atteinte. La même immunité fut constatée parmi les équipages des navires amarrés dans le port de la Valette, pendant l'épidémie de 1813. Plus récemment enfin, en 1894, à Canton, près de quatre-vingt mille Chinois réussirent à se préserver de la peste en se réfugiant à bord des sampans, bateaux ou pontons amarrés dans le fleuve ou dans le port.

***

Lorsque Desgenettes rapporta la courageuse tentative d'inoculation qu'il fit sur lui-même, il disait : « Cette expérience sur laquelle je me suis vu obligé de donner quelques détails à cause du bruit qu'elle a fait, prouve peu de chose pour l'art ; elle n'infirme point la transmission de la contagion démontrée par mille exemples ; elle fait seulement voir que les conditions nécessaires pour qu'elle ait lieu ne sont pas bien déterminées. »

Les recherches nombreuses faites depuis lors ont levé bien des voiles et révélé nombre de ces conditions indéterminées. « Avec une prescience surprenante, écrit Yersin, Pasteur, dans son célèbre mémoire sur l'atténuation des virus et leur retour à la virulence, écrivait à propos de l'apparition spontanée de la peste à Benghazi, en 1856 et en 1858 : « Supposons, guidés comme nous le sommes par tous les faits que » nous connaissons aujourd'hui, que la peste, maladie virulente propre à certains pays, ait des germes de longue durée. » Dans tous ces pays, son virus atténué doit exister, prêt à » reprendre sa forme active quand des conditions de climat, » de famine, de misère s'y montrent de nouveau. » Or, on connaît actuellement l'extrême résistance du contage ; des hardes, renfermées dans des caisses depuis dix ou vingt ans, ont communiqué la peste et créé des épidémies des plus meurtrières. D'autre part, Mahé a montré que les influences météoriques sur l'éclosion et la gravité des épidémies sont incontestables. « Pour le Kurdistan, dit Mahé, mais surtout

pour l'Irak-Arabi, la peste disparaît avec une précision mathématique dès que le thermomètre marque 45° ou 50°, c'est-à-dire vers la fin de juin ou le commencement de juillet. Elle reprend parfois vers la fin de l'automne, en cas isolés, se maintient en hiver, subit une recrudescence marquée pour atteindre au printemps son maximum, puis son déclin en été[1]. »

Enfin l'opinion de Pasteur que la famine et la misère sont des conditions propices à l'éclosion des épidémies est actuellement admise sans contestation. C'est à la misère, à la malpropreté, à l'encombrement, au défaut d'hygiène qu'est due la diffusion rapide de la peste dans les quartiers malpropres et populeux; c'est encore à la misère qu'on doit attribuer la soi-disant prédisposition des races jaune et noire, qui constituent toujours la population pauvre et malpropre des grandes villes où sévit la peste. Quant à la réalité de l'action prédisposante de la famine elle est prouvée par la disette qui sévit si cruellement dans l'Inde.

Nous pouvons donc énoncer les conclusions suivantes:

La seule cause déterminante de la peste est le microbe découvert par Yersin; sans ce microbe, pas de peste possible.

Hôte relativement inoffensif des contrées qui sont le domaine de la peste il peut parfois ne provoquer que quelques cas isolés ou sporadiques, souvent sans gravité : tels sont les cas de peste atténuée signalés par Cabiadis dans un pays d'endémie pesteuse, en Mésopotamie par exemple.

D'autres fois, lorsque les conditions climatériques, la misère et la famine lui viennent en aide, il provoque dans ces mêmes contrées de petites épidémies qui durent autant que les causes qui en ont favorisé l'éclosion, et se limitent strictement à la zone d'influence de ces causes.

D'autres fois enfin, lorsque ces conditions, dites prédisposantes, s'étendent et se généralisent, le mal s'étend avec elles. S'il envahit les ports de commerce, les points de départ des caravanes ou les têtes de ligne des chemins de fer, les places fortes ou les camps, il suit les navires, les caravanes, les pèlerins, les armées; sur leur passage, il s'arrête, s'installe et crée

1. Les températures basses n'ont pas, sur l'extinction des épidémies, l'influence heureuse des températures élevées, car pendant l'épidémie russe de Vetlianka, le thermomètre marquait — 10° Réaumur.

de nouveaux foyers, origines d'autres foyers qui se multiplient à l'infini.

Mais à ce mal nous pouvons opposer un remède. L'expérience nous a appris que la peste est contagieuse : elle nous a fait connaître les agents de la propagation du contage; elle nous a enseigné que ce contage ne se diffuse guère à longue distance, et que l'isolement est une arme efficace contre sa dissémination. C'est cet enseignement que nous allons mettre à profit pour nous défendre contre l'invasion de la peste ou pour arrêter ses progrès, isolant les malades ou les douteux, désinfectant les marchandises provenant des contrées contaminées ou même simplement suspectes, nous opposant enfin, autant que possible, aux pèlerinages, cause si puissante et si fréquente de la dissémination des épidémies de peste ou de choléra.

III

Le système de protection que nous pouvons actuellement opposer à l'invasion de la peste, comporte trois lignes de défense qui ont pour objet :

1° D'empêcher l'épidémie de franchir les limites des contrées où elle sévit actuellement;

2° De s'opposer à l'invasion de la peste en Europe, si, franchissant ses limites actuelles, elle vient à menacer le littoral de la Méditerranée et les frontières asiatiques de la Russie;

3° De lui fermer les frontières de la France, si le littoral de la Méditerranée ou les frontières terrestres sont à leur tour menacés.

De cet ensemble de mesures propres à nous préserver de la peste, les unes sont donc internationales, les autres nationales.

Les premières ont été élaborées par les représentants des diverses puissances européennes dans les conférences sanitaires internationales dont la France prit l'initiative en 1851 et qui, depuis lors, se sont réunies successivement à Paris (1851 et 1859), Constantinople (1866), Vienne (1874), Rome (1885), Venise (1892), Dresde (1893), Paris (1894). Une conférence va prochainement s'ouvrir à Venise (16 février 1897) pour la discussion des questions réservées lors des conférences

précédentes. L'adoption de ces mesures internationales ne peut donc résulter que d'un accord entre les puissances : leur but est la protection de l'Europe contre la propagation des maladies épidémiques d'origine orientale (peste et choléra) importées à la Mecque par les pèlerins musulmans.

Les secondes n'intéressent que la France ; c'est affaire de simples règlements de police sanitaire intérieure.

*
* *

La protection de l'Europe comprend deux lignes de défense :

L'une au point de départ de l'épidémie ;

L'autre au niveau des voies de pénétration.

1° Actuellement, *la première ligne de défense*, celle que l'on pourrait appeler la *ligne des mesures restrictives*, de toutes la plus importante et la plus efficace, puisqu'elle arrêterait le mal au foyer initial, nous fait absolument défaut. La Conférence sanitaire internationale de Paris en 1894, prévoyant le transport du choléra par les pèlerins qui se rendent chaque année à la Mecque, avait proposé au point de départ des navires à pèlerins une *sanitation* comprenant l'observation des pèlerins et la désinfection de leurs bagages : on devait empêcher l'embarquement de toute personne et de tout objet suspect. En outre, pour éviter l'encombrement des navires à pèlerins par des malheureux mal vêtus, mal nourris et prédisposés par la misère aux maladies infectieuses, la Conférence de Paris avait demandé une inspection des navires en partance, et réclamé qu'un maximum de passagers fût calculé d'après la surface des parties habitables du navire. De plus, elle proposa que chaque pèlerin fût obligé de justifier, au départ, des moyens nécessaires pour accomplir le pèlerinage à l'aller et au retour, et pour le séjour dans les Lieux Saints. Tous les gouvernements ont adhéré à ces propositions ; mais les délégués du gouvernement ottoman et ceux du gouvernement des Indes et de la Grande-Bretagne ont refusé d'adopter ces conclusions. L'Angleterre et la Turquie ouvrent donc toutes grandes à la dissémination de la peste et du choléra les portes qu'il fallait fermer. L'Europe, par cette coupable obstination, est menacée d'une invasion de la peste sortie des ports de l'Inde, de la Syrie, de l'Asie Mineure ou de la Turquie.

En 1894, à la Conférence sanitaire internationale de Paris, M. Monod, dans un rapport très documenté, mettait en évidence l'accroissement constant de la mortalité dans les Indes anglaises, montrait le danger menaçant l'Europe, indiquait l'observation et la désinfection des pèlerins au départ comme le plus sûr moyen de protection, et, s'adressant au Dr Cunningham, délégué du gouvernement des Indes, lui disait : « Vous devez prendre des mesures énergiques et efficaces dans les ports[1] de l'Inde afin d'empêcher autant qu'il est en vous l'exportation d'un si grand mal ! » Les objurgations de M. Hanotaux ne furent pas moins pressantes : « Nous demandons, disait-il, au gouvernement de Sa Majesté Britannique, qui détient l'un des ports de départ du pèlerinage, malheureusement aussi le point de départ de l'épidémie, de prendre des mesures analogues à celles adoptées par les gouvernements qui ont des sujets musulmans[2], sans que le choléra soit endémique au point de départ de leurs pèlerins... Une grande responsabiilté incombe à l'administration des Indes, dans cette question, et les difficultés administratives que l'on fait valoir aux Indes ne peuvent pas être insurmontables, car les autres gouvernements les ont rencontrées également et les ont surmontées. »

Malgré cette argumentation pressante, malgré l'énergique intervention de MM. Brouardel et Proust, malgré la menace incessante des épidémies, malgré l'adoption des mesures préservatrices par les nations européennes, par le gouvernement musulman d'Égypte lui-même, l'obstination de la Turquie, des Indes et de l'Angleterre ne put être vaincue. Et tout récemment, M. le professeur Proust nous apprenait que « dans une des dernières séances du conseil supérieur de santé de Constantinople, le délégué d'Autriche-Hongrie ayant demandé si l'Angleterre ne consentirait pas à empêcher les pèlerins de l'Inde de se rendre au pèlerinage de la Mecque, en raison de l'apparition de la peste à Bombay, ainsi que le fait d'ailleurs le gouvernement français pour les pèlerins algé-

1. Ces ports visés par M. Monod étaient ceux de Calcutta, Bombay et Kourratchi, ceux d'où précisément la peste menace actuellement de nous envahir.

2. France (Algérie, Tunisie....); Autriche-Hongrie (Bosnie et Herzégovine); Pays-Bas (Indes néerlandaises).

riens lorsque l'état sanitaire le commande, M. le délégué d'Angleterre a répondu qu'en se basant sur les précédents, il n'y avait pas lieu de croire que l'Angleterre prescrivît aucune mesure prohibitive. »

Ainsi, par la faute de l'Angleterre, nous sommes privés de la première ligne de défense contre l'invasion de la peste : nous ne pouvons compter ni sur l'observation et la désinfection au point de départ, ni sur l'opposition à l'embarquement de toute personne ou de tout objet suspect.



La première ligne de défense venant à manquer, la seconde ligne peut-elle y suppléer et opposer à l'ennemi une barrière efficace ?

La *deuxième ligne de défense* est, ainsi que nous l'avons dit, destinée à s'opposer à la progression de l'épidémie par ses voies habituelles de pénétration. Les épidémies peuvent se propager par les voies maritimes ou par les voies de terre; dans le premier cas, elles menacent l'Europe par le littoral méditerranéen; dans le second, par les frontières asiatiques de la Russie. Selon qu'il s'agit de l'un ou l'autre cas, les moyens de protection diffèrent; aussi devons-nous les étudier séparément.

Deux voies maritimes s'offrent aux épidémies venues d'Orient pour gagner le littoral méditerranéen : la mer Rouge et le golfe Persique. La mer Rouge est la voie la plus directe, la plus fréquentée, la plus dangereuse : par le canal de Suez, elle donne accès à tout le littoral méditerranéen. Aussi la protection de la mer Rouge a-t-elle toujours tenu le premier rang dans les discussions des conférences sanitaires internationales. Le golfe Persique est une voie moins directe, moins fréquentée, mais d'autant plus redoutable qu'on s'en était jusqu'à présent moins méfié. Le golfe Persique est le passage des provenances indiennes, vers la Mésopotamie, la Syrie et la Perse, par l'Euphrate. On aperçoit dès lors la communication qui peut être établie entre les foyers indiens de peste et, d'une part, le littoral syrien de la Méditerranée, d'autre part, la Russie menacée par plusieurs côtés : le littoral méridional de la mer Caspienne, et les frontières caucasienne, persane et

afghane. C'est par cette voie que le choléra pénétra en Europe en 1892.

Voici comment a été organisée la ligne de défense de la mer Rouge : aux deux extrémités méridionale et septentrionale sont installés des postes sanitaires avec grands lazarets et postes de désinfection; sur les rives, des postes secondaires sont placés surtout à proximité des ports les plus fréquentés.

Les mesures adoptées sont l'observation et la désinfection. Elles sont appliquées à l'aller des navires et au retour, afin de protéger contre la contamination les lieux de pèlerinage, ou d'y circonscrire l'épidémie si elle vient à y éclater.

C'est ainsi qu'on a installé dans la mer Rouge le lazaret de Kamaran, non loin de la passe de Bab-el-Mandeb, pour la sanitation des navires venant du sud, et celui de Djebel-Tor, à l'entrée du golfe de Suez, pour les navires venant du nord. Des postes secondaires ont été établis, en outre, à Yambo et à Djeddah[1], ports principaux d'arrivée ou de départ des pèlerins se rendant à la Mecque et à Médine ou en revenant. De plus, les navires passant par le canal de Suez y sont soumis à une dernière inspection sanitaire. Les malades sont internés dans les lazarets; les suspects sont mis en observation jusqu'à ce que les délais d'incubation de la maladie infectieuse soient écoulés[2]; les passagers indemnes sont admis en libre pratique. Les objets qu'emportent avec eux les pèlerins sont désinfectés au départ et au retour, lors même que le navire est reconnu indemne; ils peuvent être de nouveau désinfectés aux divers postes sanitaires, chaque fois que le navire qui les porte sera déclaré, par les autorités compétentes de ces postes, suspect ou infecté.

« Envisagée dans son ensemble, écrit M. le professeur Proust, l'application de ce système peut être comparée à un filet gigantesque posé sur toute la côte africaine d'Égypte, depuis Bab-el-Mandeb jusqu'à Port-Saïd, filet dont les mailles, plus ou moins serrées et renforcées aux points dangereux, ne doivent laisser passer aucune matière suspecte. »

1. Les lazarets de Djeddah sont installés sur trois îlots : Abou-Saad, Wasta et Abou-Ali.

2. Ces délais sont de sept jours pour le choléra et de neuf jours pour la peste.

Ce système de défense de la mer Rouge élaboré à la Conférence sanitaire internationale de Venise en 1893, principalement par les délégués français, MM. Brouardel et Proust, perfectionné à Paris en 1894, a été à juste titre préconisé pour le golfe Persique. On a proposé à la Conférence de Paris, en 1894, la création de deux grands postes extrêmes à Bender-Abbas, à l'entrée du golfe Persique, sur la côte persane, et à Fao, sur la rive droite du Chat-el-Arab, sur le littoral ottoman. La France proposait en outre d'installer des postes secondaires à Koueit et à Bassorah en Arabie ; sur le littoral persan, à Bender-Bouchir et à Mohammerah ; sur la côte du Béloutchistan, à l'escale de Gouadar, et sur la côte arabe, à Mascate ; ces deux derniers ports sont situés sur le littoral de la mer d'Oman, à l'entrée du golfe Persique. Enfin, on proposait l'établissement d'un poste de surveillance sanitaire à Menama, port de l'île Bahrein, proche elle-même du littoral arabe du golfe Persique.

C'était, on le voit, un système de défense absolument comparable à celui de la mer Rouge, destiné à protéger le golfe Persique et les voies de pénétration vers la Syrie, la Mésopotamie, l'Arménie, la Perse, et par suite défendant l'accès de la frontière russe. Mais, pour arriver à faire adopter ce projet par les puissances représentées à la Conférence de Paris, il fallait une entente préalable entre les gouvernements persan et ottoman, ce qui, paraît-il, n'est pas chose aisée. Il fallait aussi l'assentiment de l'Angleterre et du gouvernement des Indes, qui le refusaient, pour des raisons politiques, prétentions sur certains territoires, Fao en particulier, et par crainte de gêner le commerce. Il est vrai que, pour répondre à tout reproche, le conseil sanitaire de Téhéran a désigné, pour veiller à l'application des mesures sanitaires, le médecin attaché au consulat britannique de Bender-Bouchir, « qui, ajoute M. Proust, ne se trouve peut-être pas dans toutes les conditions d'impartialité désirables ».

En résumé, des deux voies de pénétration de la peste en Europe, l'une, celle de la mer Rouge, est munie de postes de défense qui offrent des garanties suffisantes d'efficacité. L'autre, celle du golfe Persique, demeure ouverte grâce au refus de l'Angleterre d'y permettre l'installation de postes de surveil-

lance sanitaire. Et, par cette voie, le littoral oriental de la Méditerranée et les frontières orientales et méridionales de la Russie sont ouverts à l'invasion de la peste.



Les *voies terrestres* de pénétration de la peste en Europe sont beaucoup plus lentes, mais elles sont aussi plus dangereuses que les voies maritimes : il est beaucoup plus difficile de les protéger. Il ne peut s'agir, en effet, de mesures restrictives exercées par des postes sanitaires installés aussi près que possible du foyer de l'infection : l'opposition du gouvernement des Indes et du gouvernement anglais ne laissera pas défendre les points limitrophes de la frontière des Indes, et, d'autre part, ni le Turkestan ni l'Afghanistan ne sont en état de garder efficacement les routes de l'épidémie. Il faut se contenter de défendre la frontière russe. C'est le point essentiel, car on se rappelle avec quelle rapidité le choléra, en 1892, envahit la Russie par le chemin de fer transcaspien et Bakou, et comment de là il gagna le sud de la Russie, l'Europe et Hambourg en particulier.

Par cette voie terrestre, la marche des épidémies présente deux étapes distinctes : la première, très lente, à cause de la difficulté des moyens de communication; la seconde, très rapide, grâce au chemin de fer transcaspien et aux bateaux à vapeur de la mer Caspienne. La Russie peut en fermant strictement les voies secondaires d'accès à ses frontières, et en plaçant à l'entrée des voies principales des postes de *sanitation* analogues aux postes sanitaires maritimes et fonctionnant de la même manière, s'opposer, dans une assez large mesure, à l'invasion de la peste par la voie de terre. C'est donc en dernier ressort à la Russie qu'est dévolue la protection de l'Europe contre l'invasion de la peste par la voie de terre, et l'on peut être assuré que le gouvernement du Tsar fera tous ses efforts pour rendre efficace cette protection. Malheureusement, nous savons ce qu'il faut penser de l'efficacité de la défense des frontières de terre contre l'invasion des épidémies. Si rigoureuse qu'en soit la surveillance, l'expérience a souvent montré son inefficacité.



Ainsi, des trois lignes de défense qu'on pourrait opposer à l'invasion des épidémies orientales, la première, celle qu'on pourrait appeler la *ligne des mesures restrictives*, la plus efficace, n'existe pas, par la faute de l'Angleterre. La seconde, celle qui constitue la *défense des voies de pénétration*, efficace en ce qui concerne la mer Rouge, laisse une brèche largement ouverte à l'invasion de la peste par le golfe Persique, et livre l'accès des frontières terrestres de l'Europe par la Syrie, l'Arménie et la Perse. C'est encore à l'Angleterre que l'Europe est redevable de cette menace d'invasion.

Reste la troisième ligne de défense, celle de nos frontières françaises, terrestres ou maritimes. Cette dernière ligne, purement nationale, est protégée par nos règlements de police sanitaire intérieurs.

Notre littoral est très efficacement défendu par le règlement général de police sanitaire maritime de 1896, qui sauvegarde les intérêts de la santé publique, tout en diminuant les entraves imposées inutilement au commerce et à la navigation. Ce nouveau règlement supprime les quarantaines, mais il exige que chaque navire ait une patente de santé qui constitue son passeport sanitaire. Suivant que cette patente est nette ou brute, c'est-à-dire suivant qu'elle indique l'absence ou l'existence de maladies pestilentielles dans les circonscriptions d'où vient le navire, l'autorité sanitaire du port de débarquement admet le navire en libre pratique ou le soumet à l'inspection sanitaire, suivie, s'il y a lieu, de l'isolement des malades ou des suspects, et de la désinfection du navire et de son chargement. Les dispositions générales de ce règlement ont d'ailleurs été récemment rappelées par deux décrets du 20 et du 28 janvier 1897, et la défense du littoral français est suffisamment assurée.

On n'en pourrait malheureusement dire autant de la défense des frontières terrestres. Mais il est vrai que de ce côté la menace n'est pas imminente; au cas où l'Europe serait envahie, il serait toujours temps de rétablir les mesures de désinfection et de visite sanitaire instituées en 1892 contre

l'invasion cholérique, et qui s'opposèrent à la pénétration en France de l'épidémie par la voie de terre. Enfin, en admettant même qu'un voyageur, chez qui le mal est en incubation, c'est-à-dire inaperçu, puisse librement franchir nos frontières, le passeport sanitaire qui lui est délivré, en temps d'épidémie, par les autorités compétentes, le soumet à l'inspection médicale pendant un temps correspondant à la période d'incubation. Si le mal se déclare, il faudrait procéder sans retard à l'isolement du malade et à la désinfection des locaux qu'il a habités et des objets qu'il a pu contaminer. Actuellement, la loi n'autorise pas l'application de ces mesures, mais il est probable que la loi sur la protection de la santé publique actuellement en discussion au Sénat ne tardera pas à venir compléter notre système de défense qui se trouve en défaut sur ce point.

Il est bien évident que ce système national de défense laisse encore à désirer; mais c'est la non-exécution des règlements existants qu'il faut incriminer, et non leur imperfection. Cet ensemble de mesures implique, en effet, la déclaration immédiate des maladies infectieuses, qui fort souvent n'est pas faite. Il implique également un diagnostic médical basé sur l'observation clinique et sur le contrôle bactériologique. Or, en admettant que le diagnostic clinique de la peste puisse être fait, on peut, sans exagération, affirmer qu'il n'y a pas un médecin français sur cent qui possède la plus légère notion de bactériologie, et qu'il y en a moins encore qui puissent faire un diagnostic bactériologique, surtout lorsqu'il s'agit du microbe de la peste.

Malgré ces lacunes, nous avons, dans notre système national de défense, une garantie suffisante pour nous permettre d'envisager sans crainte la menace de la peste indienne. Et si, comme le disait récemment M. Proust, les autres nations veillent comme nous avec soin à la protection de leurs frontières, il est encore permis d'espérer que l'Europe ne sera pas envahie.

Dr E. MOSNY

LES DEUX RIVES[1]

XIII

Par exception, cette fois, l'oncle Cyprien n'avait pas amplifié. Depuis le jour de leur déconvenue, rue de Prony, M. Raindal, en apercevant son frère, ne pouvait se défendre d'un sentiment de malaise hostile; et, soit que la vue de l'oncle Cyprien évoquât un fâcheux souvenir, soit que le maître appréhendât ses questions, il lui marquait à chaque visite une froideur plus acrimonieuse.

Puis le départ de madame Chambannes avait porté à M. Raindal un coup dont son vieux cœur pantelait encore. Une semaine après, il recevait bien de Zozé quelques lignes où elle s'excusait de cette fuite discourtoise : elle avait eu « de petits ennuis qu'elle lui expliquerait sans doute de vive-voix ». Mais le vague même de cet ajournement impatientait autant le maître que si la jeune femme se fût abstenue de tout détail à propos de sa fugue. De petits ennuis! Sûrement ils ne provenaient pas de Chambannes, toujours absent, loin de Paris. De qui alors et de quelle sorte? Des ennuis d'argent? Hypothèse peu vraisemblable. Des ennuis de famille? Non plus, puisque la seule parente de madame Chambannes l'avait ac-

1. Voir la *Revue* des 1er, 15 janvier et 1er février.

compagnée aux Frettes. Des ennuis d'amour? M. Raindal repoussait avec véhémence cette dernière solution qui, au fond, excitait plus sa colère que son incrédulité. Et quand l'idée s'en dessinait à l'horizon de ses rêveries, il s'acharnait à l'effacer, à la détruire comme un cauchemar absurde.

Des chagrins d'amour, madame Chambannes! L'amitié du maître se révoltait à cette sotte calomnie. Coquette, frivole, enfant, si l'on voulait; mais amoureuse, sa petite élève, fi donc! Ce n'était pas à lui qu'il fallait conter de semblables inventions, à lui qui la connaissait, qui l'étudiait, qui la jugeait depuis bientôt plus de quatre mois. L'unique jeune homme en situation de la courtiser, ce grand Gérald de Meuze, ne semblait guère, avec ses façons lasses et ses traits fatigués, le héros propre à captiver une nature aussi vivace, aussi primesautière. A peine un robuste officier, un jeune poète ardent, un musicien illustre, auraient-ils eu quelque faible chance, sinon de la séduire, du moins de la troubler. Et M. Raindal, non sans un secret soulagement, constatait auprès de madame Chambannes l'absence de tels favorisés.

Pourtant, au faîte de ses inductions, un vertige de tristesse le faisait retomber soudain. Il se remémorait l'arrivée rue de Prony, la maison vide et l'outrage qu'il avait subi. Comme elle l'aimait peu, pour l'avoir ainsi oublié! Comme, dans ses affections, dans ses pensées, il devait figurer à un rang infime et précaire! Comme il s'était exagéré l'influence et l'attraction qu'il exerçait sur elle!

Par dignité il avait résolu de ne pas répondre à sa lettre, et chaque jour qui passait sans nouvelles ébranlait davantage ce fier vœu. Où était-elle? A quoi occupait-elle ses journées, ses soirées? Pourquoi ne l'appelait-elle pas là-bas?

Parfois, dans une brusque envolée d'orgueil, il se soulevait hors de ces soucis. Il jurait de ne plus condescendre à des enquêtes si mesquines, si ravalantes pour un esprit supérieur. Il atteignait aux abruptes régions où souffle la pure brise d'éternité. Mais il ne planait pas longtemps seul dans ces hauteurs pacifiées. Au bout d'un instant l'image légère de Zozé avait monté l'y rejoindre. Il soupirait en la revoyant. Un accès de lucidité lui dévoilait la forte attache qui le liait à sa petite élève. Il haussait les épaules, revisait ses griefs

contre madame Chambannes, essayait de la dédaigner. Vain effort. Il aurait voulu éprouver du mépris, de la rancune. Elle ne lui inspirait que du regret.

Au milieu de cette inquiétude, il ne trouvait de répit que dans le travail, dans le livre nouveau qu'il préparait.

— Un livre, déclarait-il à Thérèse, qui pourrait bien avoir le succès du précédent... Je n'en dis pas plus maintenant... J'attends que ça ait mûri... Tu verras... ce n'est pas mal...

Et il se remettait à marcher dans son cabinet, les mains derrière le dos, la tête basse, comme pointant contre le troupeau fugitif des idées.

Le livre avait pour titre provisoire : *les Oisifs dans l'Égypte ancienne*, et serait moins un ouvrage d'érudition qu'une étude morale, appuyée de documents historiques.

M. Raindal se proposait d'y démontrer, par des exemples, que le grand moteur social est la recherche des plaisirs et particulièrement des plaisirs dits galants : vers la femme et à sa conquête s'achemine toute l'œuvre du labeur humain — les raffinements surtout et les arts lui sont redevables souvent de leur naissance et toujours de leur prospérité — c'est pour elle que se sertissent les gemmes, que se brodent les soies, que résonnent les mélodies... A méditer ces développements, M. Raindal plus d'une fois avait gagné la fièvre ou la migraine. Les faits, à son appel, bondissaient hors de leurs cellules, accouraient se ranger en bataille comme de dociles petits soldats. Et il y avait notamment un chapitre, — le chapitre VI, — sur *l'Amour et la Galanterie dans l'Égypte ancienne* d'après les légendes religieuses, les objets de toilette et les contes populaires, dont le maître possédait déjà la ligne et presque tous les paragraphes.

A de certains jours, cependant, il avait des scrupules sur le mérite de sa conception. Ne l'accuserait-on pas de poursuivre l'entreprise de scandale inaugurée par son dernier livre? Ne lui reprocherait-on pas de s'attarder exprès aux épisodes licencieux? Était-il même doué de la compétence nécessaire pour approfondir les prestigieux problèmes du sentiment?

M. Raindal rejetait en bloc les deux premières questions, au nom de ce dédain que doit une âme élevée aux insinuations de l'envie.

La troisième lui paraissait plus délicate, plus sujette à des controverses. Il se plaisait à en causer au salon, avec Bœrzell qui, pas un dimanche, n'avait manqué de rendre, rue Notre-Dame-des-Champs, la visite permise.

— Sincèrement, monsieur Bœrzell, interrogeait-il, pensez-vous qu'il faille avoir été un libertin pour bien apprécier les finesses du sentiment?... Croyez-vous, en un mot, que pour parler convenablement de l'amour, il soit obligatoire d'en être un spécialiste, un professionnel, un pratiquant?...

— Heu! maître! répliquait avec réserve Bœrzell... La question est complexe... J'avoue que je n'y ai point encore réfléchi...

— Et ne croyez-vous pas, continuait M. Raindal, qu'il existe une multitude de sentiments que l'on apprécie d'autant mieux qu'on ne les a pas éprouvés soi-même?...

— Incontestablement! ripostait Bœrzell.

— Remarquez qu'en ce cas, on garde une fraîcheur d'impressions, une netteté de vues qui sont du plus haut prix pour l'analyse scientifique... On n'est dès lors aveuglé ni par la vanité, ni par l'intervention des souvenirs personnels... L'esprit conserve intacts son impartialité, sa pénétration, le calme indispensable aux observations régulières...

— Assurément, maître!... répondait Bœrzell. Toutefois ne craignez-vous pas que de cette procédure il ne résulte dans les écrits quelque peu de froideur?

— Du tout, cher monsieur! protestait M. Raindal. L'essentiel est d'aimer l'idée du sujet qu'on traite, d'aimer l'amour si c'est d'amour qu'on parle... La chaleur de la sympathie réchauffe tout... Les œuvres sont comme nos enfants. Il n'y a de froides, de mal venues que celles qu'en les faisant nous n'avons pas aimées...

Et il regagnait lentement le cabinet de travail, tandis que Bœrzell souriait à Thérèse. Car, dans leurs fréquentes causeries, le jeune savant avait obtenu des semblants de confidences qui ne lui laissaient guère de doutes sur les écarts mondains du maître.

Le quatrième dimanche, M. Raindal ne parut pas au salon. Il était sorti censément pour faire visite au directeur du Collège, mais en réalité pour aller s'assurer si sa petite élève

n'avait point, sans le prévenir, réintégré peut-être l'hôtel. La vue des volets clos lui ôta ses espoirs. Il sonna pourtant, recarillonna. Personne ne répondit. Et l'on avait atteint aux premiers jours de mai! Elle était partie depuis quatre semaines! Quand reviendrait-elle donc?

Il s'en alla à pied par les rues à demi solitaires. Tout y était pour lui ressouvenir pénible. Que de fois il avait accompli ce trajet, l'âme et les yeux encore lénifiés par la gentillesse de madame Chambannes! Quel changement à présent! Quel abandon! Et, le long de la route, comme pour se détourner de ces pensées chagrines, ou y opposer des lèvres un démenti physique, il souriait aux petites filles, aux petits garçons endimanchés que traînaient leurs parents d'une main indolente.

Bœrzell, quand le maître rentra, n'avait pas pris congé. Il était dans le salon à babiller avec Thérèse. Madame Raindal, auprès d'eux, lisait un ouvrage de piété. Le maître s'évertua à montrer une humeur joyeuse. La récente mésaventure d'un de ses collègues, que des faussaires avaient abusé, lui servit de prétexte à plaisanter les érudits. Que vaut au fond la science brute, si l'esprit ne l'anime point? Que serait, entre autres, son prochain ouvrage, à lui M. Raindal, s'il ne s'étayait pas de considérations générales et humaines? Bœrzell l'approuvait complètement; et, d'une ingénieuse digression, il ramena peu à peu la causerie sur le rôle social de l'amour. Le maître mordit à l'appât avec fougue. Ses nerfs se détendaient voluptueusement dans cet agréable assaut de dialectique contre un adversaire si subtil. La nuit tomba qu'il n'avait pas cessé de discourir.

— Vous dînez avec nous, n'est-ce pas, monsieur Bœrzell? fit-il comme Brigitte allumait les lampes.

Et il ne le lâcha qu'à onze heures, étourdi par la lutte, et balbutiant de lassitude. Mais, sitôt seul devant sa fille, la mélancolie l'avait ressaisi. Il se sauva vers son lit, sans presque souhaiter le bonsoir, comme vers une distraction, vers un refuge d'oubli.

Le lendemain matin il se leva tard, à huit heures et demie. Le courrier ne lui avait rien apporté de madame Chambannes; et, la tête dans l'eau, il s'ébrouait maussadement lorsque Brigitte entra.

— Une dépêche pour monsieur...

— Mon pince-nez!... Donnez-moi mon pinze-nez, vous dis-je!

Il éprouva une commotion, en déchiffrant sur le papier bleu, l'écriture de madame Chambannes. Il ouvrait le télégramme et lut :

Dimanche soir.

« Mon cher maître,

» Me voici enfin de retour. J'ai hâte de vous revoir. Si nous profitions de ce que les fournisseurs et les amis me laissent encore la paix pour faire demain matin notre fameuse visite au Louvre? Alors, sauf contre-ordre, à demain matin, neuf heures et demie, rendez-vous place du Carrousel, devant le pavillon de Sully. Comme ce sera charmant de nous revoir!

» Votre petite élève,

» Z. CHAMBANNES. »

D'instinct, M. Raindal avait consulté la pendule qui marquait neuf heures, et, se précipitant vers la porte :

— Brigitte! clama-t-il dans le couloir... Brigitte! Ma redingote... la neuve... Mes bottines vernies... Mon chapeau... Vite, ma fille...

— Qu'y a-t-il, père? fit Thérèse qui survenait à ce tapage.

M. Raindal déplora d'avoir crié si fort. Il se trouvait acculé à dire la vérité.

— Peuh! c'est madame Chambannes! répliqua-t-il en se grattant le dessous de la barbe. Elle me donne rendez-vous à neuf heures et demie pour la mener au Louvre... Je n'ai pas à flâner, tu vois...

Et, sur un sourire de la jeune fille :

— Pourquoi ris-tu?

— Je ne ris pas! riposta Thérèse qui avait recouvré son sérieux.

M. Raindal s'énervait :

— Si, tu ris! Il n'y a pas à nier... Va, parle... Pourquoi riais-tu?

— Tu veux absolument le savoir, père?... Eh bien! c'est parce qu'aujourd'hui, lundi, le musée est fermé...

— Je n'y songeais plus... C'est ma foi vrai !... Je ne puis cependant pas la laisser poser...

Et brusquement, devinant qu'on le soupçonnait de mensonge :

— Du reste, regarde ! fit-il en tendant le télégramme... Le jour et l'heure y sont... Demain matin, neuf heures et demie.

Thérèse, hautainement, écartait le papier :

— Oh ! inutile, père !...

— Si ! si ! j'exige que tu regardes...

Elle jeta sur la feuille un coup d'œil sommaire, et, la rendant à M. Raindal :

— Tu as raison !... Dépêche-toi !...

— Bon ! bon !... Je te remercie toujours ! fit-il d'un ton bourru.

Il ne reprit ses sens qu'en parvenant au Pavillon de Sully. Dix heures sonnaient à la grande horloge qui surplombe les pilastres rosés de la porte. M. Raindal poussa un murmure rassuré. Déjà, d'être arrivé à temps, il en oubliait sa colère contre Thérèse.

Devant lui la vaste place s'étendait ombreuse et déserte dans le noble encadrement de ses palais illustres. Au loin la trouée des Tuileries semblait une région de lumière sans bornes, dont la réfraction blanche pâlissait jusqu'au ciel. Des rafales tièdes s'en échappaient qui courbèrent un instant les verdures des deux jardinets proches. Le maître respira fortement. Au printemps, il aimait cet arome lacté et savoureux que charrie l'air des matinées. Puis son âme s'harmonisait peu à peu avec la quiétude auguste du décor.

Il se mit à marcher devant le péristyle, la tête baissée vers ses gants de Suède clair qu'il achevait de boutonner. Quand, au bruit d'une voiture, il relevait les yeux, à l'une des hautes fenêtres du Pavillon Colbert, il distinguait deux scribes du Ministère des finances qui l'épiaient en souriant. Cette surveillance ne l'offusquait point. Il se figurait l'ébahissement admiratif des jeunes gens lorsque madame Chambannes paraîtrait. Eh ! oui, c'était une dame qu'il attendait ! Et quelle dame ! De leur vie, probablement, ces messieurs n'en avaient jamais aperçu de si élégante ni de si spéciale !

Mais par l'avenue de gauche, un fiacre découvert s'achemi-

nait dans la direction du Pavillon de Sully. Le maître s'élança juste pour aider madame Chambannes à descendre. Elle était en costume bleu sombre avec une blouse dont la soie changeante miroitait dans l'entre-bâillement de sa courte jaquette, et elle appuya à la main de M. Raindal sa main gantée de blanc, en exhalant un petit rire candide de bonjour ou de merci.

— Eh bien! cher maître, dit-elle quand elle eut payé le cocher, vous ne m'en voulez pas trop? Vous n'êtes pas trop fâché contre votre méchante élève?...

M. Raindal cligna des paupières sous le tendre regard dont elle le pénétrait. Il avait perdu l'habitude.

— Mais non! chère madame!... bredouillait-il... Je suis avant tout charmé de vous revoir... M. Chambannes se porte bien?...

— A merveille... Revenu d'hier... A propos, il m'a prié de vous inviter à l'Opéra ce soir... On donne *Samson et Dalila* et *la Korrigane*. Nous avons une seconde loge... Vous viendrez, n'est-ce pas?...

— Peuh! madame...

— Si, si, vous viendrez... Je le veux!...

Elle inspectait les alentours d'un coup d'œil scrutateur; et, avisant le cartouche à lettres dorées qui surmontait le péristyle :

— C'est là, n'est-ce pas?

— Hélas! impossible aujourd'hui, chère madame!...

Aux explications du maître, Zozé eut une moue bougonne :

— Pour une fois que je suis libre, comme c'est contrariant!... Alors où irons-nous?...

— Je ne sais pas, madame!... Où vous voudrez!

Il considérait distraitement les petits squares circulaires dont les feuilles bruissaient sous un courant de brise. L'intérieur ne s'en voyait pas; et, dans l'emmêlement de leurs branchages serrés contre la grille, l'accès même en paraissait clos. On eût dit deux galantes charmilles de théâtre, posées là, par mégarde, ou provisoirement. Le maître songea : « Mais ce serait parfait! » et tout haut, désignant d'un geste le jardinet le plus voisin :

— Si nous entrions ici pour causer un instant, avant de nous séparer?

— C'est une idée!. fit madame Chambannes... Ils sont délicieux, ces amours de squares...

Le jardin se composait au dedans d'une minuscule pelouse qu'entouraient quatre bancs verts, ouvragés à l'antique. Ils s'assirent sur l'un d'eux, en face du pavillon Denon. Au fronton s'alignaient, à intervalles égaux, une rangée de statues, isolées et pareilles sous leur égalitaire costume de marbre. Seuls ces regards sans vie plongeaient dans le petit square.

— Il n'y a pas foule! remarqua madame Chambannes.

Puis, visant de son ombrelle les statues du fronton :

— Dire que vous serez un jour comme cela, cher maître!

— Rien n'est moins certain, madame, fit modestement M. Raindal.

— Et moi, où serai-je à cette époque? poursuivit Zozé d'une voix grave.

— Oh! les vilaines pensées!... Est-ce votre séjour aux Frettes qui vous a rendue si morose?

Non, à parler franchement, Zozé s'y était au fond divertie. Les promenades, la nature, la solitude l'avaient ragaillardie, remise de Paris! Car quelle est la femme, en vérité, qu'à un moment donné, Paris ne dégoûte pas? Quelle est la femme qui ne finit pas par en être excédée, des visites, des potins, des théâtres, des couturières, de tout le surmenage mondain?... La campagne avec un ou deux bons amis, comme M. Raindal, par exemple, le repos, une cure de grand air, tel semblait présentement à madame Chambannes « l'idéal », « le rêve ». Et si elle était revenue...

— Mais pardon, interrompit le maître... Pourquoi êtes-vous partie?... Je suis peut-être indiscret en vous rappelant votre promesse...

— Non, pas du tout...

Elle fouillait âprement le sol du bout de son ombrelle, les deux coudes aux genoux, en une pose de méditation.

— Je suis partie parce que j'ai eu des ennuis... Une amie en qui j'avais confiance et qui m'a indignement trompée...

— Ah!... Je vous plains bien! fit-il.

Elle levait les yeux au ciel dans une extase mélancolique. Des langueurs humides glissèrent entre ses cils. La tristesse

la transfigurait. Avec son petit col-carcan, si moderne, si masculin, ses traits prenaient dans l'affliction un reflet de sainteté perverse.

— Ainsi vous avez eu beaucoup de peine? fit derechef M. Raindal qui ne la quittait pas du regard.

— Oh! oui, beaucoup!...

— Ma pauvre amie! murmura le maître dont la voix s'altérait... Vous me permettez de vous appeler de ce nom?

Madame Chambannes hochait la tête.

— Je ne vous en demanderai pas plus au sujet de votre départ! continua-t-il... Sans le vouloir, je vous ai fait mal... Et je serais inexcusable d'insister... Mais à l'avenir, si jamais vous êtes malheureuse, je vous en prie, traitez-moi en ami, confiez-vous à moi... Sans me donner de détails, dites-moi que vous souffrez, et je m'emploierai de tout mon cœur à vous soulager, à vous distraire... J'ai pour vous tant d'affection...

— Merci! fit-elle un peu surprise du ton pressant dont il parlait... Je vous remercie... Comme vous êtes bon, cher maître!

Elle s'était à demi retournée vers lui et le fixait, en souriant, d'un de ses plus fervents regards. Des profondeurs béantes s'ouvraient dans ses prunelles. Tout son visage frémissait de malice coquette. M. Raindal crut sentir une flamme qui lui perçait les tempes. Le délire l'emportait. Il saisit avec une craintive brusquerie la main de madame Chambannes; et, dans un frénétique baiser, ses lèvres y écrasèrent l'aveu d'amour qu'elles n'avaient osé prononcer.

— Oh! prenez garde! fit madame Chambannes en se reculant.

— A quoi donc? riposta gauchement le maître.

Une sueur d'angoisse lui humectait le front. Il essaya de ricaner par contenance. Il s'arrêta, perplexe. La physionomie de la jeune femme le déconcertait. Elle avait une expression sévère, mais sans rigueur, où, plutôt que la rancune, dominait l'alarme décente. Ses yeux demeuraient sombres malgré le palpitement narquois qui plissait l'angle de leurs paupières. Qu'allait-elle faire? S'indigner, pardonner ou sourire?

Elle se leva, et, d'une voix paisible où tremblait à peine un écho d'ironie :

— Cher maître, au revoir. Il faut que je rentre... Me conduisez-vous jusqu'à un fiacre?...

M. Raindal lui serrait la main d'une imperceptible pression.

— Volontiers, chère madame! fit-il tandis que ses regards s'évadaient vers les statues de la colonnade.

Elle passa la première par l'étroite porte de la grille. M. Raindal la suivait en tirant machinalement sur le poignet de ses gants de Suède.

Lorsqu'elle fut en voiture, et que les roues déjà s'ébranlaient, il recouvra l'audace de la contempler. Elle avait de nouveau sa figure coutumière, ses yeux tendres et hardis.

— A ce soir, au fait! cria-t-elle... N'oubliez pas, cher maître, loge 40...

Le guichet du Carrousel franchi, elle ne put garder son sérieux. Elle souriait d'un sourire si franc, si intense, qu'un gavroche à pied la singea, s'écriant :

— Bon Dieu, que c'est drôle!...

Certes oui, c'était drôle. Le père Raindal amoureux! Qui s'en fût douté? Et ce baiser qu'il lui avait appliqué, ce baiser en coup de massue, tellement brutal et timide à la fois! Le pauvre homme!... Quel dommage qu'on fût brouillé avec l'ignoble Germaine! Comme on se serait amusées ensemble de cette petite histoire!

Au souvenir de l'amie perfide, madame Chambannes s'était rembrunie. Elle ne retrouva sa bonne humeur qu'après déjeuner, quand elle eut narré l'entrevue à sa tante Panhias.

— Fais attention, mon enfant! recommanda la grosse dame... A cet âge-là, c'est quelquefois très dangereux!...

— Pour qui? interrogea Zozé.

— Pas pour toi, naturellement!

Madame Chambannes fit tournoyer dans l'air une bouffée de sa cigarette :

— N'aie pas peur... Je serai prudente... Et qui sait? je me suis peut-être trompée!...

— Peut-être! répéta d'un ton sceptique la tante.

Zozé ne répliqua pas. Elle revoyait le jardin du Louvre, les mines ardentes et timorées de M. Raindal. Oh! si Gérald avait été là, caché derrière, dans un massif! Cette idée de quasi représailles la ravissait. Elle fuma encore deux ciga-

rettes à s'en imaginer successivement les scènes burlesques ou pathétiques.

Le soir, à l'Opéra, c'était une de ces salles de printemps où renaît dans un resplendissement de lumière, de pierreries et de chairs offertes, tout cet éclat public de luxes et de beautés, de richesse et d'aristocratie qui a semblé s'éteindre, se dissiper avec les derniers poudroiements du jour.

Dès que Zozé parut, plusieurs jumelles des clubs et des premières loges se braquèrent de son côté.

Car elle avait avancé en grade, la petite Mouzarkhi! A présent, on lui tenait compte de ses deux années de liaison. Cela lui créait, sinon un lien de parenté avec cette élite mondaine d'alentour, du moins comme un fait de guerre à son actif, une campagne heureuse qui diminuait les distances. Elle n'était plus la petite exotique inconnue dont on s'enquérait sur un ton de semi-mépris. Elle était presque une des leurs : la petite Chambannes, celle qui durant deux ans avait capté, « chambré » le jeune Meuze; et, sous le masque des lorgnettes, les lèvres esquissaient vers elle des sourires de bon vouloir.

Puis la présence du vieux monsieur assis auprès de Zozé, au premier rang de la loge, intriguait les curiosités. On dut attendre l'entr'acte pour être renseigné.

Cependant, au fond du théâtre, apparaissait la théorie des jeunes Philistines. Dalila marchait à leur tête, sa noire chevelure surchargée de fleurs et de joyaux versicolores. Elles chantaient, la voix pâmante, une sensuelle mélopée :

Beau-té, don du ciel, prin-temps de nos jours,
Doux char-me des yeux, es-poir des amours,
Pé-nè-tre les cœurs, ver-se dans les â-mes,
Tes dou-ces flam-mes !
Aimons, mes sœurs, ai-aimons tou-jours !

M. Raindal se raidit contre un piquant frisson qui lui courait des reins à l'occiput. Instinctivement, il considéra la salle. Le silence s'y faisait plus grave et plus vibrant. Une marée de volupté montait de l'orchestre aux loges avec les langueurs de la musique. Les prunelles de quelques femmes étincelaient de lueurs sauvages. Des seins haletaient. Les lourds obusiers

des jumelles tiraient à pleins regards. Tous et toutes presque, après cette longue journée d'hypocrisie, s'avouaient enfin amants sous l'entraînant cynisme de la mélopée.

Le maître s'absorba dans des comparaisons. Il se rappelait d'autres soirées passées à l'Opéra, avec Thérèse et madame Raindal, dans des loges données par le ministère, en été, ou à l'occasion des séances de Sociétés savantes. Quelle transformation — pour ne pas dire quel progrès — s'était depuis opérée dans son esprit ! Que de phénomènes sociaux lui restaient à cette époque inaccessibles, indifférents et comme nuls ! Il s'expliquait par là ses bâillements de jadis, l'ennui et l'espèce de gêne qu'il ressentait à ces spectacles. Tant de notions lui manquaient pour en goûter les agréments ! Au lieu qu'aujourd'hui...

Il reporta ses regards vers la salle. Toutes les places en étaient garnies. Le ballet des prêtresse de Dagon allait commencer et une gaieté libertine relâchait maintenant les visages, d'accord avec la grâce enjouée des danseuses.

M. Raindal, à part lui, nota ce changement. Combien de nuances dans la dépravation aristocratique de l'assemblée ! Combien de degrés ténus entre la gravité de l'instant d'auparavant et la jovialité d'après !

Puis, tout en battant la mesure du preste rythme oriental qui réglait les passes des ballerines, il examinait de temps à autre madame Chambannes, sa chère amie, comme il n'osait pas encore ouvertement l'appeler.

L'effleurement d'un sourire indécis ondulait à travers sa fine petite figure qu'immobilisait la rêverie. Parfois elle saisissait sa jumelle, visait une loge, un rang de fauteuils, et, l'inspection achevée, elle décochait à M. Raindal comme un regard de compensation. Lorsque le rideau s'abaissa, elle se réfugia avec le maître dans le salon exigu qui formait, en arrière, une sorte de boudoir rutilant. Chambannes se tenait debout devant eux. Il ne prêta que peu d'attention aux propos de M. Raindal qui décrivait, selon les plus récentes données de l'exégèse, les rites et les vicissitudes du culte de Dagon. Le rideau d'ailleurs se releva avant que le maître eût terminé.

Le décor représentait un jardin, avec un banc vert au pre-

mier plan, et, à droite, la villa de délices où le crime devait s'accomplir.

Quand Dalila s'assit sur le banc enserré d'arbustes et que Samson, chancelant d'amour, s'y laissa tomber auprès d'elle, M. Raindal ne put se retenir de lancer du côté de Zozé un sournois coup d'œil d'allusion. Sans feindre de le remarquer, madame Chambannes accentua complaisamment d'un sourire la rêverie de son profil. Le maître la remercia d'une petite toux amicale.

Eh! somme toute, le matin, avait-il été si coupable? De sang-froid même et à distance, il ne regrettait pas ce baiser de folie, cette caresse incorrecte, dont la franchise au moins méritait le respect. Et pourquoi s'ingénier à cacher plus longtemps des sentiments sincères? Pourquoi jouer l'indifférence quand c'était le contraire que madame Chambannes lui suggérait?... De l'amour? Non pas. Mais une certaine tendresse, une espèce d'affection, qui, pour n'être pas exclusivement paternelle, ne dépassait point cependant ce que l'âge autorise entre une toute jeune femme et un homme sur le retour. A quoi bon se dissimuler par des subterfuges intimes, par des mensonges illusoires, la vivacité de ce penchant? Les exemples n'en pullulaient-ils pas dans l'histoire? Sans parler de Ruth et Booz dont il semble que le roman ait eu une fin bourgeoise, ne citait-on pas une foule de maîtres qui s'étaient très purement épris de leurs disciples, hommes ou femmes, malgré la dissemblance des intellects ou des années? Ainsi, quoi de commun entre le cerveau d'un Socrate et le cerveau d'un Alcibiade?...

La suave cantilène que murmurait Dalila à Samson détourna fort à point le maître de ces scabreux rapprochements. La pièce se dramatisait. Au tomber du rideau les milices philistines cernaient silencieusement la maisonnette où sommeillait le héros trahi. M. Raindal, à mi-voix, récita les strophes inoubliables :

Une lutte éternelle, en tout temps, en tout lieu,
Se livre sur la terre, en présence de Dieu,
Entre la bonté d'Homme et la ruse de Femme...

Il continuait. Madame Chambannes déclara ces vers très jolis. Elle voulait connaître le nom de l'auteur.

— C'est de Vigny, madame! fit M. Raindal en la rejoignant dans l'arrière-salon de la loge.

Chambannes était sorti. Ils demeuraient en tête à tête. M. Raindal se demandait s'il ne conviendrait pas de réitérer le baiser du matin, ne fût-ce que pour signifier à madame Chambannes la persistance de ses vélléités nouvelles. Par un reste d'irrésolution, il préféra s'en tenir à la causerie littéraire.

Mais comme il se mettait à raconter les poignantes amours de Vigny et de madame Dorval, brusquement la porte s'ouvrit. Sur le seuil de la loge, se dressait un grand jeune homme brun dont M. Raindal ne vit d'abord que la moustache noire et les larges prunelles railleuses.

— Tiens, monsieur de Meuze!... Entrez donc! s'écria avec aisance madame Chambannes...

Pourtant elle avait rougi; et, d'entre ses paupières, il partait vers Gérald des œillades si caressantse, si réjouies et si humbles, que M. Raindal du coup se sentit mortifié. Il voulut se mêler à la conversation, critiquer les interprètes, louer la musique. Les mots se dérobaient. Une crue soudaine de méchante humeur avait noyé sa verve. Il se leva.

— Vous sortez, cher maître? interrogea Zozé.

— Oh! une minute, pour me dégourdir, prendre l'air...

Involontairement il avait claqué la porte. Il erra au hasard par les couloirs jusqu'aux loggias de l'escalier.

— Vous! s'écria Chambannes en venant à sa rencontre.

M. Raindal riposta sans entrain :

— Oui, il faisait trop chaud dans ce petit salon... J'ai laissé votre femme avec M. de Meuze, le jeune, ou enfin, le fils, si vous aimez mieux...

Chambannes ne semblait pas frappé par cette révélation. M. Raindal le jugea un peu benêt. Ils rentrèrent ensemble au premier tintement de la sonnerie d'entr'acte.

Zozé était seule dans la loge. Elle accueillit le maître d'un rayonnant sourire de bienvenue.

— Bonne promenade?

— Pas mauvaise! fit M. Raindal que tant de charme désarmait.

Néanmoins, il garda une figure revêche durant tout le troisième acte. Il ne cessait de songer à Gérald. Ce jeune homme,

au surplus, ne lui avait jamais été que médiocrement sympathique. Fat, bellâtre, des mines impertinentes que ne justifiaient guère une intelligence fort pauvre, des opinions banales, un rare manque de lettres, rien en lui n'était de nature à conquérir M. Raindal. Et puis — le maître s'accrocha à ce souvenir avec ténacité — et puis n'évoquait-il pas au physique Dastarac, ce gredin de Dastarac? N'avait-il pas, à la soirée Saulvard, fait échouer l'excellent Bœrzell? C'était de là, à n'en point douter, que provenait l'antipathie première. Sottise de chercher plus loin! M. Raindal ne chercha donc pas.

A peine essayait-il de suivre les regards de Zozé à travers l'immense nef, d'en découvrir l'aboutissement. Difficile poursuite. Ils étaient si incertains, si fuyants, ces regards, ils embrassaient de leur tendresse tellement de personnes et d'espace! Après quelques tentatives infructueuses, le maître renonça.

— Et où est placé M. de Meuze? interrogea-t-il seulement, d'un ton d'insouciance.

— M. de Meuze?... A l'orchestre, je crois... Mais il ne doit plus y être... Il allait finir la soirée chez des amis...

— Ah! bon! fit négligemment M. Raindal. Je vous demandais cela, vous savez...

Effectivement, Zozé savait! Elle se mordit les lèvres pour ne pas sourire. Hé! hé! la tante Panhias n'avait pas si mal dit. Il faudrait faire attention.

La soirée s'acheva sans nulle autre algarade. M. Raindal s'était beaucoup plu au ballet final; et le pas de la Sabotière l'avait transporté.

En rentrant, il se rendit dans son cabinet de travail. Il tenait à consigner, avant de se mettre au lit, un petit nombre d'observations morales qu'il avait ébauchées au cours de la soirée. Elles se rapportaient toutes au rôle de la femme en tant que moteur social et trouveraient leur emploi dans le chapitre VI.

Quand il eut tracé la dernière, M. Raindal rassembla les feuilles. Il n'y avait pas moins de six grandes pages écrites sans ratures et d'un caractère serré.

XIV

Les leçons du jeudi avaient recommencé. Sans en être bannie, l'Égypte y pâtissait d'une graduelle disgrâce. Le plus souvent, madame Chambannes n'avait pas fait les lectures prescrites. Ou bien un saut de phrase les projetait tous deux dans un entretien familier sur de petits événements du jour : une robe nouvelle de Zozé, que le maître déclarait à son goût, le récit d'un bal, d'une pièce de théâtre, des sujets plus futiles encore. Une fois évadés, ni l'un ni l'autre n'avait le courage de reculer vers les arides régions de la science. D'un commun accord, ils évitaient les sentiers de causerie qui eussent pu les y ramener. C'était seulement vers la fin que madame Chambannes s'écriait :

— Eh bien !... Encore une jolie leçon !... Si cela continue, j'en saurai long au bout de l'année !... Ah ! quel déplorable professeur vous êtes !...

M. Raindal souriait. Puis, s'il n'avait pas auparavant abusé de cette licence, il saisissait la main de Zozé et il y pressait fortement ses lèvres. Par sagesse, elle ne lui permettait, à chaque leçon, que deux ou trois de ces élans tendres. Mais elle en était au fond flattée. Cela l'amusait de voir inclinée devant elle, par l'amour, cette tête illustre et chenue. L'épiderme en semblait plus rose par le contraste des cheveux blancs et elle trouvait propre, plaisant à l'œil, ce jeu de nuances rapprochées.

Dès le troisième jeudi, elle s'enquit de l'oncle Cyprien. Pourquoi M. Raindal ne présentait-il pas son frère? Elle ne demandait qu'à le connaître. Le maître répondit évasivement :

— Peuh, chère amie ! — il l'appelait ainsi seul à seule avec elle, dans l'intimité des leçons — mon frère est un brave homme... Pourtant je doute que vous vous entendiez... Il a un caractère brusque, entier, saugrenu... Et, d'un autre côté, d'après certains indices, j'imagine que votre absence d'il y a un mois a dû le mécontenter... Je préfère donc ne pas me risquer dans des explications auxquelles je n'augure guère une issue favorable...

— Comme vous voudrez! fit Zozé qui n'insistait que par un égard de politesse.

M. Raindal cependant avait dit presque vrai. Depuis quelques semaines, l'oncle Cyprien n'omettait aucune occasion de flétrir, au passage, les discourtoises façons de madame Rhâm-Bâhan!

Il s'y acharnait systématiquement, résolu, vaille que vaille, à dégoûter son frère de toute idée de présentation. Fréquenter les Chambannes, il ne lui eût plus manqué que cela! Pour y rencontrer Pums, le marquis, Talloire peut-être, qui viendraient bêtement lui taper sur l'épaule, le compromettre, le dénoncer par leurs cordialités complices! Pour que M. Raindal apprît ses histoires de Bourse, de spéculation, de mines d'or! Merci! Plutôt mentir, plutôt avoir recours aux pires stratagèmes, aux rancunes simulées, aux ricanements feints, aux colères factices, que de glisser dans ce guêpier-là! Et, s'emparant du moindre prétexte, il lâchait ses imprécations.

Une femme du monde, madame Rhâm-Bâhan? Une femme du monde, cette dame qui vous plantait là les gens sans les prévenir, sans un mot d'excuse? Une femme du monde, cette dame qui filait à l'anglaise, ni vu ni connu, je t'embrouille? Une femme du monde, cette dame qui...

— Oh! je t'en prie! interrompait M. Raindal d'un ton excédé... Laisse-moi en paix... Je ne te propose point de t'y conduire, n'est-ce pas?

— Et ajoute que tu as bigrement raison! ripostait l'oncle Cyprien, ravi du succès de sa tactique.

Au reste, sauf les petites ruses auxquelles le contraignaient la crainte des censures, la peur de son frère et la peur de Schleifmann, jamais il n'avait été plus heureux.

S'il ne se montrait en Bourse qu'à de rares intervalles, par contre, maintenant il opérait sans aide, directement avec Talloire. Il avait la fiévreuse jouissance de donner lui-même ses ordres, d'en suivre les vicissitudes, d'en reporter ailleurs les gains. Diverses inspirations le menaient : les conseils de son ami Pums, des intuitions secrètes, les avis d'une feuille spéciale, *le Lingot*, à laquelle il s'était pour trois mois abonné. Et, la chance s'y mêlant, le total de ses profits atteignait présentement le chiffre net de trente-cinq mille francs.

Plus que soixante-cinq mille francs à gagner, c'est-à-dire, d'après les calculs les moins optimistes, plus que quatre mois à spéculer !

Ah ! alors, les cent mille francs au complet en poche, l'oncle Cyprien, jetant le masque, romprait avec Talloire, arrêterait la partie et avouerait ses bénéfices. Mais jusque-là, *motus*, silence, prudence, mystère, toutes les hypocrisies qu'on voudrait !

Ainsi les cigares de choix que fumait à la brasserie M. Raindal cadet étaient, selon ses dires, un cadeau du marquis.

— Oui, mon cher Schleifmann ! avait-il affirmé... J'ai trouvé la boîte chez moi en rentrant !

Une boîte immense, une caisse, une malle, à en juger par le nombre de havanes qu'elle fournissait sans s'épuiser.

De même pour le tricycle que l'ancien employé n'avait pu s'interdire d'acheter : le fruit de nouvelles opérations, croyait peut-être Schleifmann ? Erreur, profonde erreur ! Payé avec le reliquat des sept cents francs de gain, notre tricycle... Hé ! voilà qui lui clouait le bec, à monsieur le moraliste !... Ou bien aux questions de son frère, de sa nièce, de sa belle-sœur, l'oncle Cyprien opposait une stoïque réponse :

— Avec quoi je me suis offert ma machine ?... Avec mes économies sur les cigarettes, mes amis !... Que voulez-vous ! Quand on désire ceci, on n'a qu'à se priver sur cela. C'est on ne peut plus simple !

Il avait corsé cette dépense par l'acquisition d'un chapeau marron en feutre mou, dont les bords, largement cambrés, donnaient à sa tête rase un certain je ne sais quoi de Cromwell. Et toute la semaine, sombrero en cap, pinces au pantalon, on le voyait chevaucher son tricycle par la ville, fût-ce même pour ne se rendre que rue de Fleurus chez Schleifmann, rue Vavin chez Klapproth, rue Notre-Dame-des-Champs, chez M. Raindal.

Mais à ces courses trop proches il préférait le Bois, principalement le dimanche, où le souci de la cote ne le tourmentait pas.

Il s'y dirigeait vers dix heures, en suivant le boulevard Saint-Germain, la place de la Concorde, l'avenue des Champs-Élysées. Ganté de rouge, cigare aux dents, il pédalait avec

délices, courbé sur le guidon, se baignant la figure dans les bons flots de brise matinale qui déferlaient contre ses joues. Puis, près de l'Arc de Triomphe, il relevait le buste, ralentissait l'allure, rectifiait sa position. Devant lui l'avenue du Bois déroulait au loin l'ample magnificence de ses bandes de terre jaune ou grise. La chaleur déjà fervente et mûre jetait dans l'atmosphère comme des relents d'été. Sous les marronniers de l'entrée, une foule de jolies dames en toilettes pâles causaient assises ou debout, avec des messieurs élégants. Du fond de l'allée cavalière, des jeunes gens, des officiers, arrivaient dans un galop souple et, d'un coup, ils passaient au pas. Leurs montures s'ébrouaient, allongeant l'encolure, et, si on les retenait, elles grattaient à plein fer le sol durci de la chaussée. Ou bien un mail de nuance vive débouchait dans l'avenue, au trot majestueux de ses quatre chevaux. On apercevait, au sommet, des robes claires, des chapeaux fleuris, des femmes gracieuses qui souriaient, des hommes à face libertine. Derrière, en une crâne posture de héraut, le laquais annonciateur, coude levé, torse renversé, tirait d'un long buccin de cuivre des appels rauques et triomphants. On eût dit le char fastueux de la Jeunesse et des Voluptés.

Ce spectacle et ce vacarme achevaient d'enflammer l'oncle Cyprien. Ses yeux, ses poumons, ses oreilles, enivrés par la fête des couleurs, des parfums et des sons, subissaient, malgré lui, un enchantement suprême. Il se ruait à la poursuite du mail fascinateur, le rattrapait, le côtoyait, le précédait, la poitrine gonflée d'orgueil et le souffle coupé par la vitesse.

Il franchissait la grille, errait sous les ombrages, stoppait à un café pour boire l'apéritif, et ne reprenait la route du retour — l'avenue du Bois encore — qu'à l'approche du déjeuner.

Quelquefois, en revenant, il distinguait parmi les piétons, un vieux monsieur à barbe blanche, qu'une jeune dame accompagnait.

« Sapristi! songeait-il... Mon frère et madame Rhâm-Bâhan, probablement... Pas de bêtises!... Pédalons sec, pédalons dru!... »

Il affectait de fermer les yeux, comme aveuglé par la poussière, filait à travers les voitures en une fuite de possédé.

Précaution superflue, péril imaginaire! M. Raindal, pareillement, avait eu soin de tourner la tête.

Ces sorties du dimanche matin étaient l'œuvre de madame Chambannes. Elle y avait découvert un cauteleux moyen d'afficher en public son amitié avec le maître. Et, bien que l'exhibition n'eût guère lieu qu'un dimanche par mois ou deux, Zozé en récoltait mainte satisfaction vaniteuse.

Les sourires, les œillades goguenardes, les grimaces d'entente qui la visaient, le long du chemin, ne faisaient qu'augmenter son aise.

« Riez, mes enfants, pensait-elle, blaguez, n'empêche que vous m'enviez rudement! »

La plupart du temps, Chambannes ou l'oncle Panhias se joignait, par décence, au couple. D'autres jours, Gérald, soit à pied, soit à bicyclette, s'arrêtait un instant pour causer avec eux.

Hormis le désagrément d'une telle rencontre, M. Raindal ne répugnait pas à ces promenades dominicales. Elles tranchaient la semaine, semblaient illuminer du reflet de leur éclat l'obscure stagnation des jours jusqu'au jeudi. Cela lui procurait comme un supplément de congé, de réjouissance bimensuelle; et sans la crainte des siens, il fût venu chaque dimanche.

Puis, que de documents, que d'observations précieuses il accumulait là, en vue de son ouvrage! Ces jeunes hommes raffinés et ces dames avenantes n'étaient-ils pas les représentants actuels de l'élite voluptueuse qui se perpétue à travers les siècles? Ne formaient-ils pas ce bataillon sacré du plaisir, qui, à toute époque de l'histoire, mène le chœur des élégances, promulgue les lois de la mode, domine la société par le charme, la grâce, la beauté? De discerner en eux les coquettes et les godelureaux contemporains de Ramsès ou du roi Touthmosis, simple effort de transposition!

Aussi M. Raindal n'avait garde d'oublier durant la promenade ses sévères devoirs d'historien. Dès qu'il cessait de regarder madame Chambannes, il transposait, gravait, piquait dans sa mémoire mille détails significatifs. Les dames plus que les hommes bénéficiaient de son attention. Dans leurs gestes câlins, dans leurs yeux alliciants, il cherchait l'éternel, et à

défaut de l'y trouver, il en retirait du contentement. Plusieurs, à force de le croiser, avaient frappé son souvenir; et quand il reconnaissait, à distance, leur silhouette, il s'apprêtait à les fixer. Ses gants neufs, tenus à la main contre le pommeau de sa canne, écartaient leurs doigtures comme les raides pétales d'un lotus; et, avec son veston de cheviotte bleu, son pantalon grisâtre, son chapeau melon de feutre noir, sa rosette d'officier, sa barbe aux poils d'argent soigneusement lustrés, il avait un aspect cossu et bien pensant, un air d'industriel vieilli dans la fortune, de riche conservateur fidèle aux bons principes.

Sur le coup de midi, on rentrait vers la rue de Prony. Le déjeuner se prolongeait tard. Les stores ne laissaient pénétrer qu'une lumière jaunâtre. Des fleurs, au milieu de la table, exhalaient, en concert, l'harmonie de leurs haleines. Et quand, de plus, Chambannes allumait son cigare, puis Zozé son tabac d'Orient, cela parachevait l'écrasant besoin de sieste que ressentait le maître dans ce demi-jour. Les yeux brûlés par le soleil, les jambes lasses de la promenade, il luttait entre le désir de voir encore sa petite élève et le poids de sommeil qui tirait ses paupières. Enfin, au moment de succomber, il se levait et prenait congé.

Par contre, à peine dehors, un regret lui tenaillait le cœur. Il se reprochait gravement sa sotte somnolence, ces instants de douceur gaspillés par veulerie. Pour un peu, il serait retourné sur ses pas, feignant d'avoir oublié un objet, un renseignement à réclamer. Mais lesquels? La honte l'empêchait. Il poursuivait le chemin, avec une maussaderie croissante; et, sitôt parvenu rue Notre-Dame-des-Champs, son spleen exacerbé dégénérait en haine. L'odieux quartier, les sépulcrales bâtisses! Ah bien! son bail fini, on verrait s'il le renouvelait!

Du palier, à travers la porte, il entendait chez lui un bruit de rires et de causerie. C'était, dans le salon, Thérèse avec Berzell, toujours assidu des dimanches.

Une fois, en entrant, M. Raindal perçut le nom de Dastarac.

— Tiens! fit-il stupéfié... Vous parlez de ce méchant garnement?...

Thérèse répliqua :

— Eh! oui, de Dastarac... J'ai tout dit à M. Bœrzell... Il n'y a pas à s'en cacher...

— Certes non! répliqua le maître.

— Et sais-tu ce que monsieur me contait?... Qu'il a très mal tourné, notre Dastarac... Une histoire de dettes assez véreuses, d'abus de confiance et de fausses garanties. Bref, chassé de l'Université, obligé de gagner la Belgique... M. Bœrzell t'expliquera ça mieux que moi...

Le jeune savant répéta les faits en détail.

— Hein!... Un joli monsieur!... s'écria la jeune fille sur un ton de mépris rageur, quand Bœrzell eut achevé.

— Rien ne m'étonne de ce gaillard! déclara M. Raindal... C'est égal!... Nous devons à maître Gaussine une fameuse gratitude!

Ce jour-là, il ne maugréa point contre la lenteur du dimanche. Des pensées consolantes l'occupèrent jusqu'au dîner. Jusqu'ici, en aucune occasion, il ne s'était enhardi à questionner Thérèse sur les visites de Bœrzell. Il redoutait des représailles, des questions reconventionnelles sur la maison Chambannes. Mais, maintenant que Dastarac semblait anéanti, écroulé sous le dégoût même de Thérèse, pourquoi cette sympathie entre les jeunes gens ne suivrait-elle pas la marche normale? Pourquoi, de camarades, ne deviendraient-ils pas époux? Et alors, outre la joie de marier sa fille, quelle aubaine pour le maître, quelle libération! Comme témoin de ses sorties, il ne demeurerait que madame Raindal, toute aux soins de sa piété, femme facile et sans rigueur, pourvu qu'on ne gênât point sa foi. Plus de contrôle, plus de guet, plus de mensonges à forger ou de silence à tenir! M. Raindal se promit de surveiller l'affaire, finement, politiquement, par peur de la gâter.

Après le dîner, cependant, un souci coutumier le ressaisit. Il songeait à l'été, aux vacances imminentes, aux trois mois que sans doute il lui faudrait passer loin de madame Chambannes; et, en se remémorant ses impatiences, ses alarmes récentes durant un seul mois de privation, il éprouvait à l'épigastre une sorte d'étouffement d'angoisse.

Où irait-elle? Sur quelles plages? Dans quelles montagnes? A combien de lieues? Et avec qui?

Autant de questions qu'en maintes leçons il avait discrètement posées à sa petite élève. Elle répliquait sans précision. Elle prétendait n'être pas résolue encore, hésiter entre les Frettes, la mer, la Suisse ou une ville d'eaux. Son choix se déciderait selon l'époque du voyage que Georges devait sous peu accomplir en Bosnie. Et aussitôt elle soupirait. Une ombre de mélancolie voilait la tendresse de ses regards. Elle détournait l'entretien.

La chère amie!... Qui sait si quelque tourment analogue n'oppressait pas sa gentille petite âme? Qui sait si elle aussi ne s'affligeait pas à l'idée de la séparation?... M. Raindal ne poussait point l'immodestie jusqu'à s'attribuer la totalité de ces regrets. Seulement, il ne lui déplaisait pas de penser qu'une part peut-être lui en revenait. Sur quoi il ne se trompait que du tout.

Assurément, aux questions du maître, madame Chambannes se rembrunissait. Mais l'unique raison de son chagrin était la méchanceté de Raldo. Depuis plus de trois semaines il se débattait entre eux à chacun de leurs rendez-vous, ce problème de la villégiature. Gérald, dont la trahison n'avait fait que renforcer le despotisme, s'obstinait au projet de s'installer à Deauville, en compagnie de son père, pendant la durée du mois d'août. Des invitations, « de la jolie femme », le tir aux pigeons, le polo, les courses, tout l'appelait là-bas, et contre l'attrait de tant de plaisirs, les larmes muettes de madame Chambannes glissaient comme des gouttes de pluie contre une vitre.

— Viens-y! objectait-il... Je ne t'empêche pas d'y venir!...

Elle haussait les épaules. Ne présageait-elle pas les souffrances qu'elle endurerait à Deauville, sans amis, sans relations et éloignée de son amant!... Ne se voyait-elle pas déjà écartée de Raldo et du monde où il fréquenterait, par cette barrière plus dure qu'une grille de fer qui, partout, environne de ses immatérielles clôtures le troupeau de la bonne société? S'exposer aux regards fermés de ces dames, aux échos insultants de leurs joies, au spectacle de leurs flirts, à cette diminution sociale qui ne se mesure bien que de près?... Non, pour son amour même, pour la sauvegarde de sa passion, Zozé, mille fois, préférait la retraite, l'abandon provisoire. Puis,

oomme ces sacrifices, d'avance, lui poignardaient le cœur, elle se mettait à pleurer silencieusement des larmes intermittentes, trop longtemps refoulées et qui, entre deux baisers, au milieu d'une étreinte, mouillaient à l'improviste les joues de M. Raldo.

Comment se venger de lui? Comment répondre à cet égoïsme impitoyable? Ah! Zozé commençait enfin à le comprendre : en amour, on n'est pas égaux. Sinon, n'eût-elle pas naguère châtié la forfaiture de Gérald par une trahison immédiate? Et à présent de même, ne riposterait-elle pas par quelque invention barbare, par le choix d'une villégiature où de ses amoureux se trouveraient : à Dieppe, par exemple, où séjournerait Givonne, à Bagnères, où Pums ferait une saison, à Dinard, où Burzig, en Anglais authentique, avait loué une petite villa? Aucune de ces représailles ne la satisfaisait. Rapidement, elle se convainquait que Gérald ne prendrait ombrage d'aucune. Alors, à quoi bon ces déplacements dans des stations mondaines qui, par similitude et par évocation, emporteraient sans trêve ses songeries vers Deauville? Ne valait-il pas mieux aller se terrer aux Frettes, chercher dans cet endroit paisible l'hébétude et l'oubli, se plonger dans le néant de la vie campagnarde, jusqu'au retour du méchant Raldo?

Dès les premiers jours de juillet, elle opta pour cette solution. Gérald promit de venir la rejoindre au début de septembre, moment auquel Chambannes rentrerait de Bosnie. Zozé partirait vers le 20, avec la tante et l'oncle Panhias. Du reste, dans le voisinage de l'abbé Touronde, des Herschstein et des Silberschmidt, elle ne manquerait pas de visiteurs.

— Et, somme toute, observait Gérald, un mois ce n'est que quatre semaines... Et quatre semaines, c'est bien vite passé!..

Madame Chambannes en tomba d'accord. Une grimace de dédain lui convulsait les lèvres devant cette inconscience. Par orgueil, elle feignit de sourire.

Puis le jeudi d'après, elle informa M. Raindal de ses dispositifs de départ, sauf ce qui concernait Gérald.

— Ah bah! bredouilla-t-il avec un clignement des yeux

si douloureux, si suppliant, que Zozé, sur-le-champ, se sentit émue... Ah! vous allez aux Frettes?... C'est très bien... très bien!

— Et vous, cher maître? fit-elle... Que ferez-vous de votre été?

— Moi?...

Il cherchait, ahuri, l'esprit en déroute, ne se souvenait plus. A la fin, il se rappela :

— Moi?... Nous?... Nous allons à Langrune, comme chaque année... Et vous resterez aux Frettes combien de temps?...

— Un mois, deux mois, trois mois... Tout dépend des affaires de Georges...

— Trois mois! répétait M. Raindal, s'arrêtant au plus cruel des chiffres.

Et il ajouta, d'un accent sincère :

— Cela me chagrine beaucoup, mon amie!...

En même temps, il avait saisi la main de madame Chambannes et il y appuyait ses lèvres avidement. Elle exhala un soupir de pitié. Pauvre père Raindal! Comme il avait le cœur gros!

Elle songeait : « Suis-je méchante!... Oui, je suis son Gérald, voilà! » Mais brusquement, à ce nom, une idée neuve raya sa pensée. Pourquoi pas, au fait?... Une revanche fort innocente, une société, une distraction qui en valaient bien d'autres! Et à demi souriante, retirant doucement la main qu'elle avait oubliée sous les lèvres de M. Raindal :

— Voyons, cher maître, questionna-t-elle, que diriez-vous de venir passer quelques semaines aux Frettes?... Cela ne dérangerait-il pas trop vos habitudes?...

M. Raindal avait redressé son front congestionné :

— Moi?... Non! Pas du tout! fit-il avec la sensation d'une onde réconfortante qui lui baignait le cœur... Seulement, il y a ma femme, ma fille...

— Elles viendraient aussi!...

— Croyez-vous? fit le maître d'un ton dubitatif.

— Certainement, à moins qu'elles ne refusent, qu'elles n'aient des raisons pour cela!

M. Raindal se taisait, le visage déconfit, et, se cabrant contre un besoin de dénoncer ses bourreaux domestiques :

— Des raisons ! s'écria-t-il enfin... Pardieu, elles n'en ont aucune... pas la moindre !... Pourtant vous les connaissez vaguement... Ma fille, une sauvage ; ma femme une dévote... En présence de tels caractères, on est toujours sur le qui-vive... De toutes façons j'essaierai, ma chère amie, et vous devinez avec quel zèle, avec quelle vigueur d'affection...

Il s'autorisa de cette période éloquente pour rembrasser la main de Zozé. La véhémence de son engagement soutint, la soirée durant, ses espoirs. Au surplus, jamais encore il n'avait affronté la lutte. Il l'avait plutôt esquivée, ajournée par la patience et par la ruse. Savait-on ce que donnerait, dans une rencontre ouverte, l'élan de ses griefs et de ses désirs retenus pendant tant de mois !

XV

Le lendemain, néanmoins, il attendit la fin du déjeuner pour tenter le premier assaut ; et, comme Brigitte servait le café :

— Mes enfants ! dit-il... Je suis obligé de vous transmettre une invitation... si elle ne vous agrée pas, vous serez libres de la décliner !... Mais je vous en conjure, d'abord, veuillez m'écouter jusqu'au bout...

Tandis qu'il parlait, la tête basse, griffant machinalement de l'ongle la toile cirée de la table, madame Raindal décochait à sa fille des œillades épouvantées. Thérèse y répliquait par une mimique rassurante des lèvres ou des paupières. Et, au dernier mot de M. Raindal, elle proféra d'une voix paisible, sans nulle altération ni de colère ni de peur :

— Madame Chambannes est très aimable, père... Seulement, pour ma part, je juge son invitation inacceptable. Et je serais étonnée que maman ne fût pas de mon avis !

— Oh ! tout à fait ! approuva madame Raindal avec un hochement de la tête.

— Et puis-je vous demander vos raisons ? interrogea le maître d'un ton qu'il s'appliquait à rendre onctueux.

— Ma raison, et je ne donne que la mienne, fit Thérèse

d'un ton similaire, ma raison c'est que, soit dit sans t'offenser, madame Chambannes n'est pas une société pour nous...

Le maître se contenait encore :

— Qu'entends-tu par là ?...

Thérèse repartit :

— Il me semble que c'est assez clair...

M. Raindal s'était levé et tournait autour de la table, en écrasant un cure-dents dont la pointe craquait sous ses doigts :

— Bon ! bon !... Je vous ai promis que vous seriez libres... Vous êtes libres... Je ne m'en dédis pas...

Puis, d'une voix plus forte :

— Mais, sapristi cependant, il m'est impossible de m'en tenir à ces insinuations... Madame Chambannes est une personne pour laquelle je professe la plus grande sympathie, et, je ne crains pas de l'avouer, la plus vive estime... Je ne peux pas laisser passer des accusations aussi abominables et aussi indécises...

D'un suprême effort il se maîtrisait, et il ajouta sur un ton moins rude :

— Je vous en prie, toi ou ta mère, parlez franchement... Qu'avez-vous à reprocher à madame Chambannes ?...

Il y eut un silence. Brigitte, effarée dans cette atmosphère lourde de querelle, avait prestement regagné sa cuisine. Des deux côtés on serrait la bride aux fureurs et aux invectives qui se rebellaient, prêtes à bondir.

— Allons ! réitéra le maître... J'attends vos explications... Je t'attends, Thérèse, puisque ta mère ne répond pas...

Mademoiselle Raindal riposta avec gravité :

— Père, qu'il soit bien établi, n'est-ce pas ? que nous n'avons pas l'intention de te froisser dans tes amitiés, que nous ne parlons que pour ton bien, que pour le nôtre...

Le maître s'impatientait :

— Oui, oui, va...

— Eh bien ! je t'assure que madame Chambannes n'est pas pour nous une personne à fréquenter, ni surtout une personne dont nous puissions accepter l'hospitalité... Faut-il mettre les points sur les *i* ?

— Mets-les ! ne te gêne pas...

— Nous ne pouvons aller habiter chez une femme qui, presque publiquement, a un amant...

M. Raindal faillit étouffer et, ayant aspiré une large bouffée d'air :

— Un amant! clama-t-il... Qui cela?... Qui te l'a dit?...

— Personne! mes yeux... Il n'y avait qu'à regarder et à voir... D'ailleurs ses amies m'ont paru de la même trempe... A aucun prix, je ne fréquenterai ces femmes-là!...

— Tes yeux! fit M. Raindal qui suivait son idée... Et comment s'appellerait, selon tes yeux, le jeune homme en question?...

Thérèse répliqua :

— Ce que j'ai dit suffit... Je n'ajouterai pas un mot...

Le maître jetait à sa fille un regard de défi et de haine; puis, haussant les épaules :

— Oh! tu me fais pitié... Tes indignes calomnies n'ont pas même l'excuse de la bonne foi, de l'erreur... C'est la rancune qui te pousse... Tu en veux à madame Chambannes de sa beauté, de sa grâce... Tu es une envieuse et une sotte!... Oui, je le répète, une sotte!...

— Mon ami! supplia madame Raindal.

— Laisse, mère! fit Thérèse, dont les doigts frémissaient contre le rebord de son assiette... Papa ne sait plus ce qu'il dit... Tout ce que je souhaiterais, c'est qu'avec les autres il fût plus clairvoyant, qu'il aperçût l'abime de ridicule où il court et où il nous entraîne...

M. Raindal asséna sur la table un coup de poing exaspéré et, prenant sa femme à témoin :

— Tu entends comme elle ose me traiter!... Elle perd la raison... Elle est folle...

— Je suis folle? cria Thérèse.

Elle s'élançait vers sa chambre. Elle rentra un instant après, et, lançant à travers la table trois journaux dépliés :

— Si je suis folle, je ne suis pas la seule... Lis un peu! Ils ne sont pas fous, je suppose, tous ceux qui écrivent là dedans!..

Elle signalait de sa main tremblante, sur les feuilles, des passages marqués au crayon.

M. Raindal, d'un geste méprisant, râfla, au hasard, l'un des trois et parmi les échos, il lut :

« Qui racontait donc que les femmes ne s'intéressent plus

à l'histoire? Ce n'est certes pas mon vieux camarade La Croix-Charmerilles, qui me narrait hier l'anecdote que voici :

« Depuis six mois, une de nos plus jolies exotiques s'est » éprise d'histoire ancienne. Et, chaque semaine, un de nos » savants les plus en vue vient à domicile lui donner des leçons.

» Quant à la période de l'histoire enseignée et au nom de l'illustre professeur, cherchez dans les environs de l'Institut et rappelez-vous aussi un des plus gros succès littéraires de l'automne dernier.

» Histoire ancienne, ancienne histoire ! »

M. Raindal, d'une poussée, avait projeté à terre les deux autres gazettes :

— Et tu prétends me salir avec ces infamies?

Il piétinait à coups de talon les feuilles :

— Tiens, voilà le cas que j'en fais, de tes immondes journaux !... Pouah ! Dire que c'est ma fille, ma propre fille, qui collectionne ces ordures et qui s'institue chez moi l'auxiliaire de mes ennemis !

Il s'affaissait sur une chaise. Thérèse accourut auprès de lui :

— Père, père ! implorait-elle en s'agenouillant, pardonne-moi... Tu m'as mal comprise... J'ai manqué d'égards, de ménagements... Mais tu sais bien que je t'aime, que je suis incapable de vouloir te peiner...

M. Raindal la contemplait d'un regard attendri. Elle insista :

— Embrasse-moi... Pardonne-moi ma vivacité... Je te jure...

Il la relevait doucement, et, l'asseyant sur ses genoux comme un petit enfant qu'on dorlote :

— Tout est oublié... Je te pardonne... Là, ne pleure pas, c'est fini... Cela n'a pas d'importance.

Elle reprit, d'une voix entrecoupée de sanglots :

— Je te jure, père... c'était dans ton intérêt...

— Quel intérêt? fit M. Raindal, en relâchant soudain l'étreinte.

— L'intérêt de ta réputation, murmura Thérèse timidement, l'intérêt de ton nom... Tu ne t'en rends pas compte, père. L'amitié t'aveugle... Mais tu es entrain de compromettre l'une et l'autre...

M. Raindal, d'un brusque élan, s'était relevé :

— Ainsi, je vous compromets ! fit-il avec une intonation

sardonique... Je vous déshonore?... Je déshonore votre nom? C'est exact... En effet, depuis bientôt trente-cinq ans, je ne travaille guère qu'à cela... Ha ! ha !... C'est la pure vérité !...

Il s'exaltait, recommençait, autour de la table, sa promenade :

— Oui, vous êtes bien à plaindre, d'avoir un mari, un père aussi compromettant, comme vous dites !... Un homme qui amasse turpitudes sur turpitudes, dont la vie n'est qu'un tissu de folies et de débauches... un homme...

Thérèse l'interrompit :

— Tu te fâches encore, père... Tu te moques de nous... Tu travestis exprès mes paroles... J'ai dit, et je le maintiens, que tu ne peux que te nuire en conservant cette intimité avec madame Chambannes... Je l'ai dit parce que c'était mon devoir, parce que le moment en était venu... Et rien ne m'empêchera de te le redire...

M. Raindal s'était arrêté et croisait les bras sur sa poitrine :

— Alors, quoi? fit-il en provoquant du regard tour à tour sa femme et Thérèse... Qu'est-ce que vous voulez?... Il s'agirait de vous expliquer, pourtant !.. Vous voulez que je n'aille pas aux Frettes?...

— D'abord ! répliqua fermement mademoiselle Raindal.

— « D'abord ! »... Le mot est plaisant en soi... Mais je suis accommodant !... Va pour « d'abord »... Et ensuite?...

— Ensuite, dit la jeune fille, nous voudrions que, sans rompre avec madame Chambannes, tu diminues le nombre de ces visites régulières, de ces dîners à jour fixe, parce qu'à tort ou à raison, on en rit, on en jase...

— Et où en jase-t-on, s'il te plaît?.

— Partout !... Au Collège, à l'Institut, chez tes confrères, dans les journaux...

Le maître eut un sourire amer :

— Ah ! vous êtes bien renseignées !... C'est probablement M. Bœrzell qui...

— Lui et tout le monde, père... Lui et les allusions, les paroles méchantes dont on s'amuse à nous blesser, parmi nos relations, dans les visites que nous faisons ou qu'on nous fait...

M. Raindal riposta par une bordée de bruyants sarcasmes :

— Évidemment, le danger est plus grave que je ne pen-

l'existence commune, puisque la poursuivre dans ces conditions nous serait à tous insupportable... Voilà qui est net, n'est-ce pas?.. Je n'y reviendrai plus... Et pour commencer, aujourd'hui, j'ai l'honneur de vous informer qu'avec vous ou sans vous, j'irai passer un mois aux Frettes... Consultez-vous. Délibérez... Vous en avez le loisir : madame Chambannes ne part que dans dix jours... Seulement, d'ici là, pas un mot à ce sujet, pas une remarque... Je n'en tolérerai aucune. Un oui ou un non. Je n'admets pas davantage.

Il se dirigeait vers son cabinet, et, la main au bouton de la porte :

— Je ne me dissimule pas, fit-il, ce qu'a de désolant une telle situation. Mais ne vous en prenez qu'à vous, qu'à vos hostilités cachées... Tout a un terme, même la patience... Or, vous avez depuis six mois étrangement abusé de la mienne!...

Il disparaissait; puis, comme s'il eût voulu se barricader contre les tentatives conciliantes, par deux fois le glissement du pêne claqua dans le fer de la serrure. M. Raindal venait de s'emprisonner à double tour.

— Eh bien, ma pauvre enfant! chuchota madame Raindal, les prunelles luisantes de larmes.

Soit crainte d'être écoutée, soit imitant instinctivement l'accent assourdi de son père, Thérèse riposta à mi-voix :

— Que veux-tu, maman!.. C'est lamentable!.. Je ne pensais pas que le mal fût si profond... Nous sommes intervenues trop tard!..

— A qui le dis-tu, ma fille? soupira la vieille dame.

Thérèse demeurait muette, accoudée à la table, dans une pose de farouche rêverie.

— Qu'allons-nous devenir? reprit madame Raindal d'un ton pleurard. Si nous fermons les yeux, cette vilaine femme nous l'enlèvera. Si nous le contrarions, il nous quittera. Et nous sommes seules, complètement seules, sans qui que ce soit pour nous conseiller, pour nous défendre...

— Peut-être pas! riposta la jeune fille en se redressant.

— Tu songes à quelqu'un?..

— Oui, à l'oncle Cyprien... Je ne vois guère que lui qui fasse peur à papa... Je vais y courir tout de suite... Je le

monterai, je le chaufferai à blanc... Et ce sera bien le diable si avec une pareille machine de siège nous ne triomphons pas des résistances de père!...

Madame Raindal, à cette comparaison, malgré ses larmes, avait souri :

— Si tu espères réussir, vas-y vite, mon enfant! Hélas! il n'y a plus de temps à gaspiller!...

Thérèse se penchait sur elle pour l'embrasser :

— Ne pleurons pas, vieille maman!.. Courage!.. J'ai idée que tout n'est pas perdu!..

— Que Dieu t'entende, ma fille! murmura madame Raindal, qui roulait au plafond des regards implorateurs.

La porte de l'oncle Cyprien n'était qu'aux trois quarts close, quand Thérèse atteignit le palier du sixième étage.

— On peut entrer? héla mademoiselle Raindal en frappant.

— Entrez!.. Entrez!..

Une odeur de pétrole planait dès l'antichambre. L'oncle Cyprien, assis sur un petit pliant, une serviette au travers des genoux, astiquait son tricycle, selle à terre, roues en haut, comme une voiture versée.

— C'est toi, mon neveu! fit-il du coin de la bouche, l'autre coin étant obstrué par un énorme cigare... Prends donc une chaise... Tu m'excuses?... Quand je nettoie ma machine, si je me dérange, cela me détraque mon fourbi... Tu as ta chaise!.. Parfait!.. Ah bien, par exemple, si je m'attendais à cette visite!... Rien de mauvais, au moins?.,. Ton père n'est pas malade?...

Thérèse répliqua :

— Malade, ce ne serait encore rien!...

— Sapristi! s'écria l'oncle Cyprien qui écarquillait les paupières... Tu m'effraies! Pis que malade, qu'est-ce que c'est, qu'est-ce que ça peut être, bon Dieu?...

— Je vais te le dire, mon oncle! Mais j'ai besoin de tout ton dévouement, de toute ton attention...

— Tu les as, mon neveu!... Je travaille en t'écoutant... ou je t'écoute en travaillant... Les oreilles pour toi, les yeux pour ma machine!... Mais *presto*, parce que tu m'inquiètes, avec tes mines solennelles...

Pendant que sa nièce parlait, M. Raindal cadet, pas une fois, en effet, ne leva les regards. Il frottait, polissait, pétrolait, les mains voletant parmi l'étalage de burettes, de chiffons noirs, de flanelles grasses, de tournevis et de clefs anglaises, qui lui donnaient, à première vue, un air de tondeur de tricycles.

— Fâcheux ! se contentait-il de murmurer par instants, le front toujours baissé... Très fâcheux !... Extrêmement fâcheux !...

Toutefois, sous cet aspect affairé, il calculait de plein sang-froid. Bien que ses pertes fussent minimes, elles avaient, la semaine d'avant, contrebalancé la somme des bénéfices. Le bilan des derniers huit jours se soldait sans profit, sorte d'échec pour un spéculateur accoutumé, comme lui, au gain. De plus, d'autres valeurs minières avaient subi de violentes fluctuations. Le marché présentait des signes, sinon d'alarme, du moins de prudence. Les affaires se ralentissaient et la baisse avait frappé beaucoup de titres jusqu'ici en hausse quotidienne. Ces considérations laissaient l'oncle Cyprien pensif. Était-ce bien le moment de prendre parti contre son frère, de pousser ouvertement à une rupture avec les Chambannes ? Ne risquait-il pas de s'aliéner, par cette attitude décidée, les puissantes sympathies du camp adverse, — à savoir des Chambannes et de la bande adjacente, des Pums, des Meuze, des Talloire, c'est-à-dire de tous ses amis de Bourse et de tous ses conseillers ? La question méritait qu'on n'y répondît pas à la légère.

— Et c'est alors, conclut Thérèse, que l'idée m'est venue d'avoir recours à ton aide... Il n'y a que toi qui puisses nous sauver, qui possèdes sur papa une autorité suffisante pour le tirer de la voie dangereuse où il s'enfonce plus chaque jour...

— Fâcheux ! très fâcheux ! réitérait M. Raindal cadet.

Un silence passa. L'oncle Cyprien s'appliquait à égoutter le pétrole de sa burette dans un trou de graissage.

— Mais enfin, mon oncle ! reprit Thérèse que cette réserve déconcertait... Tu ne dis rien ?... Tu es bien de notre avis, pourtant ?... Il faut que ce scandale cesse... Il faut arracher papa à ces gens !...

— Peuh ! mon neveu ! fit l'oncle Cyprien en rangeant le pliant et redressant sur ses roues le tricycle... Peuh ! Tu me

demandes mon avis, n'est-ce pas, mon avis sincère, mon avis amical?... Je te l'exprimerai brutalement... M'est avis, à moi, que cette histoire est rudement délicate... Pardi, la conduite de ton père me paraît fâcheuse, déplorable même, et je donnerais je ne sais quoi pour l'en faire changer... Mais entre cela et aller dire à un homme de cet âge, à un homme de l'importance de ton père : « Mon petit, je te défends de retourner chez madame Une Telle... Et désormais tu n'iras plus... » entre cela et ceci il y a une différence!...

— Ainsi tu refuses de le raisonner, d'avoir avec lui une entretien sérieux!... fit mademoiselle Raindal qui repoussait sa chaise.

— Je ne refuse pas! rectifia l'ex-employé... Je t'explique la difficulté, la presque impossibilité de la mission dont tu désirerais me charger... Sans compter que ton père n'est pas commode, que c'est très bien un homme à m'envoyer promener, à me déclarer que tout cela ne me regarde pas... Après quoi il ne me restera plus qu'à prendre mes cliques et mes claques et à me brouiller avec lui!...

Il avait saisi son tricycle par le guidon et le manœuvrait autour de la pièce, pour en expérimenter les roulements. Puis il ajouta :

— En résumé, tu m'as bien compris?... Je ne te refuse pas... Je te soumets le problème... Estimes-tu, la main sur la conscience, que j'ai des chances de succès?.. Si oui, le temps de mettre mon chapeau et je suis en route... Si non, il vaudrait mieux ne pas m'exposer, pour le plaisir, à un camouflet inutile... Réfléchis!

— C'est tout réfléchi, mon oncle! fit Thérèse en domptant un sourire dédaigneux... Je finis par penser comme toi... Il est plus convenable que tu ne paraisses pas dans cette triste affaire...

M. Raindal cadet dévisageait sa nièce d'un coup d'œil défiant.

— Ho! ho! mademoiselle, nous sommes vexée, on dirait?... Je suis encore à tes ordres... Mais, crois-moi, ne t'emballe pas... Considère la question à tête reposée... Et je te parie une discrétion contre une boîte de cigares que pas plus tard que dans deux jours, tu donneras raison à ton vieux scélérat d'oncle!..

Il l'attirait entre ses bras et la baisant au front :

— Du reste, qui nous dit que cet engouement durera?... Ton père s'est emporté, parce que vous le contrecarriez, et que les Raindal ont horreur de la contradiction... Soupes au lait!.. Sitôt retirées du feu, elles tombent... Et tu viendrais ce soir m'apprendre que tout est arrangé, que ton père va avec vous à Langrune, baste! je n'en serais pas autrement étonné!...

Ils arrivaient sur le palier. Thérèse serra mollement la main de son oncle.

— Oh! cette main en coton! protesta M. Raindal cadet... Voulez-vous donner la main un peu mieux?

Thérèse lui obéit.

— Très bien! approuva-t-il... Bravo! A bientôt, mon neveu... Et sans rancune aucune, hein?...

Thérèse descendit en se retenant à la rampe. Elle éprouvait dans les jambes une faiblesse d'étourdissement. Ses idées s'emmêlaient dans une accablante impression de défaite et d'impuissance.

Sous la porte cochère, elle s'arrêta, hésitante. Elle ne cherchait même pas à définir son isolement, ni à élucider la grossière défection de l'oncle. Elle se sentait hébétée, paralysée, irrémédiablement vaincue.

Elle s'achemina à pas lents vers la rue Notre-Dame-des-Champs. Les passants la dévisageaient, surpris par sa physionomie égarée, ses yeux sans regard, son expression de douleur secrète. Chagrin d'amour?... Ces gants de fil jaunâtres, cette robe en alpaga roussi, ce chapeau de paille à prix fixe — et de plus pas bien jolie!... Non! Une gouvernante congédiée plutôt...

Sans s'inquiéter de leurs coups d'œil, sans les voir, elle longeait la façade des maisons, comme par besoin d'appui, au cas où elle pâmerait. Mais, à l'angle de la rue Vavin, une brusque image, un nom, l'immobilisèrent subitement : Bœrzell. Eh! oui, c'était la suprême ressource, le suprême protecteur contre la catastrophe prochaine, contre la ruine qui menaçait à bref délai le foyer familial!

Ses traits détendus par l'angoisse se vivifièrent d'un reflet d'espoir. Elle pressait l'allure. En cinq minutes, elle fut rue de Rennes, devant la porte de Pierre Bœrzell.

Au coup de sonnette, il vint ouvrir lui-même. Il était bras de chemise, sans faux col à cause de la chaleur, son c gras et blanc émergeant à l'aise hors du linge.

Il poussa un cri de stupeur en reconnaissant Thérèse, vivement il lissait de la main sa chevelure ébouriffée :

— Vous, mademoiselle!... Ce n'est pas un malheur q vous amène?...

Thérèse eut un sourire contraint :

— Non, monsieur Bœrzell!... Un service, un conseil vous demander...

— Vous permettez, mademoiselle?... Je passe devant...

Et, sitôt dans la pièce attenante au vestibule, — s cabinet de travail, une minuscule chambrette dont livres brochures encombraient la table, les chaises, le divan, - il s'excusa sur la petitesse du local :

— Vous voyez!... Je suis bien à l'étroit... Et ma char bre est encore plus bourrée de livres... Il faudra que je dém nage un de ces jours!

Il débarrassait en hâte le divan :

— Veuillez vous asseoir, mademoiselle... De quoi s'agit-i

Mais en même temps il s'esquivait du côté de sa chambr Il rentra sans tarder. Il avait endossé un veston et attaché sa chemise un col blanc avec une cravate.

— Voilà!... Je suis tout à vous... En quoi puis-je vo servir, mademoiselle?...

Thérèse, avec mille réticences, recommença son réci Bœrzel l'entrecoupait de hochements de tête navrés. Ma l'égoïste accueil de l'oncle Cyprien poussa au comble son indi gnation.

— C'est trop fort! déclarait-il... Non, c'est trop écœu rant!...

— C'est cependant ainsi! riposta Thérèse... Vous savi déjà une partie de nos anxiétés, avant la scène de ce mati Vous savez tout maintenant!... Je suis venue chez vo comme chez un ami sûr... J'ai en votre discrétion, en vot jugement, en votre affection, une foi absolue... Réponde sans ambages... A notre place, que feriez-vous?...

Bœrzell dressa les bras dans un geste désespéré :

— Ah! mademoiselle!... Vous me direz que je choisi

mal mon heure pour vous adresser des reproches... Pour tant vous conviendrez que, si vous aviez été moins rigoureuse, moins impitoyable, nous ne serions pas aujourd'hui dans une détresse aussi cruelle !...

— Comment cela ? fit Thérèse.

— Oui, j'ai tenu ma promesse, je l'ai tenue religieusement... Jamais je ne vous ai parlé mariage... Une foule d'occasions s'en offraient... Je n'ai profité d'aucune... Je comptais sur votre bon cœur pour me délier un jour de ce serment... Plus je pénétrais dans votre intimité, plus mon espoir s'affermissait... Eh bien ! je déplore ma patience, je déplore ma fidélité... Si j'y avais manqué, je présume qu'actuellement nous serions mariés... Et, une fois votre mari, je pouvais vous secourir, je pouvais m'immiscer dans vos dissensions de famille, je pouvais discuter avec M. Raindal, je pouvais le persuader, le fléchir... Tandis que maintenant, qu'est-ce que je puis ? Rien, rien, moins que rien !... M. Raindal, aux premiers mots, me désignerait la porte... Ah ! mademoiselle, tenez, en voilà un cas, un bien pénible cas, hélas ! où ce mariage dont vous faisiez tellement fi aurait pu vous devenir utile !...

Il marchait à travers la pièce, se cognant à la table, aux sièges qu'il écartait ensuite de la main.

Thérèse murmura :

— Et, en dehors de ce mariage, vous n'entrevoyez pas de solution ?...

— Non, mademoiselle ! riposta fébrilement Bœrzell... Je ne suis ni votre parent, ni votre allié... Je n'ai aucune prise sur votre père...

Il exhala un long soupir :

— Et moi qui me jetterais au feu pour vous, moi qui vous sacrifierais tout, oui tout ce que vous réclameriez de moi, voyez un peu où j'en suis réduit !... A vous renvoyer comme une pauvresse, comme une étrangère qui implore la charité !... Il ne me reste même pas la consolation de vous donner un conseil... Votre père est le maître... Vous n'avez qu'à vous incliner, à le laisser partir seul si tel est son désir...

Thérèse, à bout de forces, s'était mise à pleurer, la tête renversée contre le dossier du divan, son mouchoir appuyé aux yeux.

— Et vous pleurez! poursuivait Berzell... Et je suis obligé de vous laisser pleurer... Si j'osais seulement vous approcher ou prendre votre main sans votre permission, je vous deviendrais aussitôt odieux... Un ami, oui, mais un ami qu'on tient à distance, et qu'à la moindre protestation d'amour on traiterait comme le contraire d'un galant homme!...

— Non, monsieur Berzell!... balbutiait Thérèse entre deux sanglots... Vous exagérez... C'est vrai, j'ai été très dure envers vous... Mais je vous aime beaucoup... beaucoup plus que jadis...

Il s'arrêta pour la contempler. Elle le fixait sympathiquement de ses yeux gris noyés de larmes. En un inconscient mouvement de tendresse elle tendit vers lui sa main. Il avait eu un naïf recul d'incrédulité; et, saisissant la main de Thérèse, sans s'agenouiller, sans nulle démonstration de prétendant exaucé :

— Quoi, mademoiselle! fit-il d'une voix haletante où perçait l'intensité de son émoi... Est-ce que je me trompe?... Est-ce que je me méprends sur le sens de vos paroles?... Vous voudriez bien, vous consentiriez?...

— Je ne sais pas! soupira mademoiselle Raindal à la fois opprimée par le découragement et touchée par cette anxiété... Plus tard... peut-être... Je verrai...

— Oh! merci! s'écria Berzell en pressant ardemment la main fiévreuse de Thérèse... Merci, mademoiselle... Vous verrez, vous aussi... Vous verrez comme je m'efforcerai à vous rendre heureuse, tranquille...

Il la regardait avec bonté, de petits frissons de gratitude courant à l'angle de ses tempes. Mais, d'un coup, toute sa figure se rembrunit, et lâchant, sans rudesse, la main de la jeune fille :

— Au fait, non... Ce serait abuser de votre état, de votre désarroi... Je ne veux pas d'un consentement que je vous aurais extorqué au milieu du chagrin et des larmes... Notre mariage ne doit s'accomplir que par votre libre volonté et dans la parfaite maîtrise de vous-même... Plus tard, comme vous dites, plus tard, quand vous aurez recouvré votre calme, votre clairvoyance, si vous éprouvez envers moi les mêmes sentiments, vous savez quel bonheur vous me causerez en acceptant d'être ma femme... Jusque-là je ne désire rien de vous que votre amitié... Nous ne sommes pas des

héros de roman, ni des sots, ni des détraqués... Il ne faut pas que notre union se conclue par subterfuge, par surprise, par entraînement irréfléchi... Plutôt renoncer à vous toujours que vous avoir conquise par ces moyens vulgaires... Et dans la suite, quoi qu'il advienne, je vous affirme que ni vous ni moi nous ne regretterons notre sagesse d'aujourd'hui, n'est-ce pas, mademoiselle?...

Il s'était planté devant Thérèse et l'interrogeait des yeux. Elle soutint longuement la ténacité de ce regard, puis, d'un accent mélancolique :

— Vous êtes la raison même! fit-elle... Vous êtes le meilleur et le plus loyal des amis... Soit!... Attendons... C'est effectivement plus digne des vieux sages que nous sommes... Cependant j'aurais aimé à vous prouver ma reconnaissance. à ne pas vous quitter, après ce que nous nous sommes dit, sans une marque d'amitié..,

— Bien facile, mademoiselle! répartit posément Bœrzell.

— Quoi donc?...

— Permettez-moi, de toutes façons, — que M. Raindal vienne ou non, — de vous accompagner à Langrune. C'était pour moi une peine réelle que cette villégiature qui allait nous éloigner l'un de l'autre... Plus d'une fois, j'ai été sur le point de vous demander l'autorisation... Et j'ajournais la demande par peur de vous déplaire... A présent, je suis plus brave... Dites, me permettez-vous?

Mademoiselle Raindal derechef lui tendait la main :

— Quelle question, monsieur Bœrzell!... Mais avec joie!...

Cette fois, il s'enhardit à un baiser de remerciement. Thérèse, par mégarde, s'était plainte d'avoir soif. Il se précipita vers sa chambre et revint portant un plateau. En un moment il eut préparé un verre d'eau sucrée où il versa quelques gouttes de rhum.

— Ménage de garçon, ménage de savant! grommelait-il par plaisanterie en tournant la cuiller... Pas d'eau de mélisse... pas de sels anglais... rien de ce qu'il faut pour recevoir les dames!...

Et, se corrigeant aussitôt :

— Chut!... Je me lance dans les allusions au mariage... Je ne me rappelais plus que mon serment recommence...

Thérèse buvait avidement, en lui souriant des paupières. Elle sursauta au timbre de la pendule, où tintaient les trois coups de trois heures.

— Et cette pauvre mère que j'oublie!... Au revoir... Merci encore. Merci de tout cœur!... A dimanche, n'est-ce pas? Peut-être y aura-t-il eu du nouveau et du bon!...

— C'est mon vœu le plus cher, mademoiselle! répliquait sceptiquement Bœrzell.

Il s'accouda à la fenêtre pour la regarder partir. D'un pas viril et balancé, elle se frayait la route à travers les passants, avec ce port de tête un peu hautain, que seuls donnent aux femmes la conscience de leur grâce ou l'orgueil de leur pensée. Et Bœrzell avait l'intuition que c'était plus qu'une jeune fille qui s'en allait là-bas : une sorte de tutrice, de mère par l'intellect, — le vrai chef de la famille Raindal.

Le tournant de la rue la dérobait à ses regards. Il referma la fenêtre. Il se sentait la poitrine gonflée par un contentement glorieux. Leur conduite à tous deux, la cordiale pureté de leur récent tête-à-tête lui paraissait le fait de personnes non vulgaires.

— Nous avons été très chic! résuma-t-il en son dialecte de vieil écolier.

Puis se rasseyant à sa table de travail, les yeux rêveurs et comme formulant un souhait :

— Si elle voulait! murmurait-il... Quelle société pour moi! Quelle épouse!... Car c'est un homme... un homme dans la plus noble acception du mot!...

FERNAND VANDÉREM

La fin au prochain numéro

MAUVAISE MÉTHODE[1]

Lorsque M. Bérard me parla de son projet d'étudier *la Politique du Sultan*, je n'hésitai pas à l'encourager. Je savais qu'il apporterait à cette étude la compétence que lui donnent ses voyages en Orient, des études approfondies, attestées par un livre qui fait autorité, *la Turquie et l'Hellénisme contemporain*, sa rare aptitude à l'observation, ses connaissances historiques, qui lui permettent de remonter aux lointains antécédents des faits, enfin l'absolue indépendance de son jugement. M. Bérard partit donc pour Constantinople. Il en rapporta les études que *la Revue de Paris* a publiées.

Nous avons bien senti que cette publication était chose grave. A la vérité, des écrivains et des orateurs avaient raconté avec une émotion généreuse les massacres d'Arménie; des informations avaient été données par les journaux, mais le compte serait vite fait de ces écrivains et de ces orateurs, et les informations de la presse n'avaient pas suffi pour attirer et retenir l'attention publique. Pour la première fois en France, une

1. Ces pages serviront d'introduction au livre que va publier M. Bérard : *la Politique du Sultan*. Ce livre contiendra les articles publiés dans *la Revue de Paris*, avec quelques corrections, et des additions.

torpeur publique. D'où viennent cette torpeur et ce silence presque universels? Répondre à cette question, si cela se pouvait avec exactitude, ce serait écrire un chapitre curieux sur nos mœurs politiques et l'état de nos esprits. Les raisons honteuses du silence de quelques-uns ne suffisent pas évidemment pour expliquer l'étonnant phénomène. Il y a beaucoup d'autres raisons, très diverses.

D'abord il est certain que le public français continue à s'intéresser médiocrement aux choses étrangères. La curiosité du dehors, qui a fait de grands progrès dans le domaine intellectuel et scientifique, est demeurée presque nulle dans le domaine politique. Les correspondances de l'étranger, c'est la partie des journaux la moins lue; c'est de politique étrangère que l'on parle le moins dans les conversations politiques. Même le parlement est singulièrement discret en ces matières; il sait qu'il les connaît mal; il ne fait pas d'efforts pour les apprendre. D'ailleurs, il a toujours quelque autre chose qui l'occupe. Depuis qu'il y a un parlement en France, des idées, des passions, des intérêts n'ont pas cessé de s'y heurter. L'usage de la liberté politique est accaparé par ces luttes, et l'on dirait que les affaires étrangères sont soustraites à cette liberté. Il faut ajouter que nous sommes devenus très prudents et méfiants en politique extérieure; nous pensons volontiers qu'il nous a coûté cher de nous mêler des affaires des autres, et qu'il est mieux de laisser ces autres se débrouiller eux-mêmes, comme s'il y avait pour un grand pays des affaires où il ne fût pas plus ou moins intéressé. Et puis tout le monde sait qu'un acte de politique étrangère ne se discute pas si librement qu'une loi sur les sucres, et qu'il faut pour parler des affaires extérieures mettre une sourdine à la trompette. Toutes ces raisons, mauvaises ou bonnes, — incuriosité, ignorance, timidité, d'une part, et d'autre part, prudence, discrétion, réserve — expliquent en partie le silence et la torpeur. D'où il résulte que les affaires étrangères sont encore traitées à peu près comme au temps monarchique. Or il faut évidemment que nous apprenions à les traiter comme en temps de République.



Remarquez cette anomalie étrange. Il n'est pas un acte, si petit, si insignifiant d'un ministre qui ne puisse être discuté, donner lieu à une question et à une interpellation, à une crise ministérielle. Qu'un préfet soit déplacé avant ou après des élections, le ministre peut être mis sur la sellette, et, à la fin, précipité de cette sellette. Mais un traité d'alliance peut être conclu, qui engagera toute notre politique, et brusquement, certaines circonstances étant données, nous jettera dans la guerre, et cet acte de souveraine puissance échappe à tout examen.

C'est, dira-t-on, une nécessité absolue que de pareils actes soient conclus en secret. Au fond, je crois bien que nous avons affaire ici à une de ces habitudes anciennes qui s'expliquaient jadis et sont devenues, par l'accoutumance, des principes sacrés, et je crois de plus que cette habitude disparaîtra un jour comme tant d'autres, comme le secret des finances, par exemple, qui jadis fut aussi un dogme. Les nations traiteront ces affaires comme elles traitent les autres, publiquement. Mais nous n'en sommes pas là ; presque toute l'Europe est encore régie monarchiquement, et les monarchies se réservent le droit aux traités secrets. Sans doute leurs secrets ne sont pas impénétrables, et je ne sais pas si la publication des conventions de la Triple et de la Double-Alliance ajouterait grand chose à la connaissance que nous croyons en avoir. Mais le mystère, le demi-mystère, l'apparence du mystère a quelque chose de vénérable et de redoutable à quoi l'on tient en hauts lieux. Ici, personne ne pénètre : c'est le saint des saints, le tête-à-tête du maître avec Dieu. C'est un reste vénérable du droit de disposer de la vie des peuples. Soit ! Et si étrange que soit l'anomalie dont nous parlions tout à l'heure, il nous faut bien l'accepter. Nous ne trouverions personne avec qui traiter, si nous prétendions traiter sur la place publique. Il est donc entendu que les affaires étrangères ont le bénéfice d'un régime extraordinaire.

Seulement ce régime extraordinaire impose de grands devoirs au gouvernement. C'est lui, le gouvernement, lui seul,

qui pourrait et devrait créer les mœurs publiques en matière de politique étrangère. Si l'opinion est ignorante, il doit l'instruire ; si elle est indifférente, l'intéresser et l'émouvoir ; moins elle lui demande, et plus il doit lui donner. Laissé, par l'universelle discrétion, juge de la mesure où il peut parler, il doit parler dans la mesure la plus large. Presque irresponsable, il doit avoir un sentiment très vif de sa responsabilité. Le silence ne doit pas lui plaire ; il doit lui peser.

Or le gouvernement ne paraît pas sentir la nécessité de nous instruire, de nous intéresser et de nous émouvoir.

***

Nous ne sommes pas arrivés brusquement à la crise provoquée en Orient par les massacres ; elle a été préparée pendant plusieurs années. Et pourtant la crise était comme inattendue pour la grande majorité des Français. Cette crise est d'une gravité extrême. Nul ne sait si le Sultan acceptera les réformes que l'Europe prétend lui imposer, ni si, les ayant acceptées, il ne se dérobera pas au moment de les appliquer. Nul ne sait si les intéressés, c'est-à-dire les peuples ou fragments de peuples, futurs bénéficiaires de ces réformes, les accepteront ou même les attendront, et nous voyons bien même qu'ils ne sont pas tous disposés à les attendre ni à s'en contenter[1]. De toutes parts montent les périls. C'est pourquoi nous lisons de temps à autre, dans les journaux qui s'informent le mieux, des articles très sombres, des articles de veille de catastrophe. Que peut-il donc arriver ? Que la suppression de l'empire ottoman soit imposée par des nécessités de fait ; que l'entente européenne cesse, au moment de régler la succession ; qu'il se produise en Russie quelque mouvement d'opinion comme celui qui contraignit l'empereur Alexandre II à la guerre de 1877. Dès lors, la Russie, s'engageant, peut avoir affaire à une des puissances de la Triple-Alliance ; si une autre de ces puissances se joint à celle-ci, nous voilà engagés dans le plus

1. Sans compter que quelque coup de folie révolutionnaire, à Constantinople ou ailleurs, peut avoir des conséquences incalculables.

France, se serait-il moqué de nous, comme il a fait à plusieurs reprises?

*
* *

Qu'on veuille bien comparer les deux histoires qui suivent.

Deux professeurs d'un collège protestant américain sont condamnés à mort (odieusement) par le tribunal d'Angora. L'Angleterre intervient en leur faveur. Pourtant l'Angleterre n'a aucun droit de protection sur les protestants en tant que protestants; le collège dont il s'agit est américain ; qui plus est, les condamnés sont Arméniens, sujets ottomans. La Porte avait bien des raisons de décliner cette intervention. Mais lord Rosebery envoie une dépêche impérieuse, que M. Bérard a citée. Le jour même, la Cour de cassation confirme la sentence des premiers juges ; immédiatement après l'arrêt rendu, le Sultan signe la grâce des condamnés.

En novembre 1895, un colonel turc, Mahzar-Bey, fait enlever d'une école catholique professeur et élèves, qui sont égorgés et rôtis. La France a un droit formel de protection des Latins ; elle doit donc intervenir, pour réclamer la punition du crime. Son droit est si certain que bien que le professeur, le P. Salvator, soit Italien, l'ambassade italienne n'a fait des démarches qu'après entente avec nous et pour appuyer l'ambassade française. Or nous avons ici, outre le devoir traditionnel, des intérêts présents. Le P. Salvator était un capucin; notre intérêt est de conserver la protection de cet ordre, parce qu'il a la garde de la Terre Sainte, perçoit à ce titre les offrandes recueillies le vendredi saint dans toutes les églises de la catholicité, et dispose d'une grande influence en Orient. Comme il est composé en majorité d'Espagnols et d'Italiens, l'Italie s'efforce d'attirer cet ordre à elle et d'en accaparer la protection. Ainsi droit d'intervenir, devoir d'intervenir, intérêt à intervenir : rien ne manquait. Et l'on sait ce qui est arrivé. Les premiers bruits du massacre parviennent en décembre à l'ambassade française. La Porte commence par nier, selon son habitude et nie cinq mois durant. En avril 1895, l'ambassade obtient par son énergie l'envoi d'une commission d'enquête qu'accompagne l'attaché militaire fran-

çais, lieutenant-colonel de Vialar. La commission demeure sur les lieux deux mois; elle conclut à la culpabilité de Mahzar-Bey. Celui-ci est arrêté, mis en jugement; en France, le ministre des Affaires étrangères annonce à la tribune, le 3 novembre dernier, que le crime sera puni. Le tribunal se réunit à Marach; il est convenu que les drogmans de France et d'Italie assisteront aux débats, mais ils s'aperçoivent que la procédure n'est pas sérieuse; on use envers eux de mauvais procédés, ils se retirent. Les deux ambassades déclarent, dès avant la fin du procès, qu'elles le tiennent pour nul et non avenu. Acquittement de Mahzar-Bey; protestations des ambassadeurs. La Porte promet un nouveau jugement, qui commence en effet à Alep, mais les drogmans s'aperçoivent que le tribunal est composé en majeure partie des juges qui ont siégé à Marach; ils protestent, se retirent; nouvelles protestations des ambassades, et nous en sommes là. Mais le Sultan a produit chemin faisant une idée ingénieuse: il a parlé de comprendre Mahzar-Bey dans l'amnistie accordée aux Arméniens. C'est à croire qu'il se moque de nous, en effet.

Mais d'où peut venir cette différence de traitement à l'égard des Anglais et des Français? Le Sultan sait bien qu'il a toute l'Angleterre contre lui; il est autorisé à croire que la France est au moins indifférente. L'Angleterre tout entière est tenue au courant de ses faits et gestes; la France est réduite, en fait de renseignements, à la portion congrue. Le colonel de Vialar a rapporté de sa mission à Marach un rapport dont parle le *Livre bleu*, et qui sans doute paraîtra dans le *Livre jaune*, mais il y a beau jour qu'il aurait dû paraître, comme d'autres rapports.

Le gouvernement n'a donc pas usé du moyen traditionnel et légal dont il disposait pour éclairer l'opinion. Il paraît même certain qu'il a voulu, dans ces derniers temps, faire le silence. Quelques faits singuliers sont à ma connaissance personnelle; des hommes voulaient parler, qu'on a essayé de détourner de ce dessein, ou bien à qui l'on a interdit la parole, quand on a cru pouvoir le faire. Un homme politique turc a été menacé d'expulsion, quelques jours après son arrivée en France, pour la raison que « nos relations avec le gouver-

nement de S. M. Ottomane » ne nous permettent pas de laisser attaquer son gouvernement. Et ce Turc a exprimé son étonnement d'entendre une pareille déclaration « dans la capitale de la démocratie française ». Officiellement, dans une des plus grandes villes de France, on a fait taire un homme considérable qui, arrivant d'Orient, voulait raconter ce qu'il avait vu de ses yeux, et déplorer la diminution de notre crédit et de notre honneur en ces pays. Le mot « conspiration du silence » a été prononcé, il y a quelques jours, par M. Albert Vandal, devant un auditoire qui l'applaudissait à outrance, et paraissait étonné et ravi d'entendre parler librement d'un sujet dont la gravité commence à être comprise par tout le monde.

Ainsi, de quelque côté qu'on se tourne, on retrouve la même consigne, le même geste, celui du doigt sur la bouche : Chut !

*
* *

Voilà, pour revenir à notre propos, une mauvaise méthode, dangereuse, et qui aggrave l'anomalie dont je parlais. J'y veux insister encore : dès qu'il n'y a pas d'opinion publique en politique étrangère, pas de courant national, pas de politique nationale avérée, un pouvoir énorme est conféré à un ministère, et, dans ce ministère, à un ministre. Je ne sais pas dans quelle mesure un ministre des Affaires étrangères communique avec ses collègues et avec M. le Président de la République. J'ai seulement entendu dire que M. Casimir-Perier était réduit à apprendre la politique étrangère dans les journaux, ce qui supposerait qu'il n'en savait pas grand chose par le ministre, ni par les délibérations du Conseil des ministres. Dès lors, comme le ministre des Affaires étrangères ne s'explique guère devant notre parlement si discret, il peut suivre ses idées personnelles. J'ai entendu des ministres des Affaires étrangères se servir du terme « ma politique », et comme je pensais, en entendant ce mot, que les ministres se succédèrent nombreux au quai d'Orsay, depuis un quart de siècle, je ne pus, chaque fois, m'empêcher de me demander comment notre politique a été conduite, si chacun d'eux a eu « sa » politique.

Réfléchissons bien ici : la chose en vaut la peine. Lorsqu'il s'agit de constituer un cabinet et de rédiger la « déclaration » la politique étrangère ne tient guère de place dans ces opérations. On est quitte sur ce sujet tout de suite, grâce à la formule : maintenir la paix. Et le ministre a carte blanche. Est-ce qu'à la réflexion cela ne donne pas le vertige? Et ne voilà-t-il pas une étrange abdication de tous?

Or notre pays a le choix entre des politiques très différentes, et il sentira bien un jour la nécessité de choisir. Ceci est un très grave sujet à traiter à part. Oui, nous serons obligés un jour de faire un choix entre les obligations diverses que nous imposent nos traditions, nos sentiments, nos intérêts; nous serons obligés de jeter du lest. A cette résolution, tout le monde devra concourir. Cette résolution grave, le pays seul peut la prendre. Encore faut-il qu'il ait les éléments d'une délibération avec lui-même. Ces éléments, il est du devoir strict du gouvernement de les lui donner, en l'éclairant sans cesse par l'information, par la discussion, par la vérité. Toute autre méthode est arriérée; c'est une épave de régimes anciens. Qu'un député puisse dire avec raison, comme M. de Mun, à la tribune, qu'il est obligé de s'instruire des affaires de son pays dans le *Livre Bleu* d'Angleterre, n'est-ce pas la preuve d'une erreur grave et fondamentale de notre vie politique?

ERNEST LAVISSE

NOTE

Sur la foi d'un témoin oculaire, qu'il juge digne de confiance, M. V. Bérard, dans son premier article, a rapporté un incident de la journée du vendredi 28 août : un jeune Arménien débarqué du bateau des Iles des Princes et assommé en présence et avec la complicité d'une bande de jeunes gens turcs, parmi lesquels se trouvait le fils de Cheker-Achmet-Pacha. Izzet-Achmet-bey, fils d'Achmet-Pacha, nous écrit pour protester : ce jour-là, dit-il, et à cette heure, il était au *Sélamlick,* en vertu de sa fonction d'aide de camp du Sultan; il ne pouvait donc en même temps se trouver au bateau des Iles. Nous lui donnons acte de cette dénégation.

L'Administrateur-Gérant : ÉMILE NORBERG.

TABLE DU PREMIER VOLUME

Janvier-Février 1897

LIVRAISON DU 1ER JANVIER

LIVRAISON DU 15 JANVIER

LIVRAISON DU 1ER FÉVRIER

LIVRAISON DU 15 FÉVRIER



OFFICIERS MINISTERIELS

Les Annonces sont reçues exclusivement à l'OFFICE MODERNE DE PUBLICITÉ, 1, Place du Louvre.

FABRIQUE DE SUCRE DE BETTERAVE sise à Chavenay, canton de Marly-le-Roi (Seine-et-Oise), fourn. 200.000 kilogr. par jour. M. à pr. 300.000 fr. A adj. s. 1 enc., mercredi 24 février 1897, 2 h., étude de Me Panhard, not. Paris, 4, r. Rougemont.

PROPRIÉTÉ à Paris, boul. Voltaire, 220. Cce 621 mèt. Rev. br. 28.010 f. Jouiss. avril. M. à p. 350.000 fr. A adj. s. 1 enc. Ch. not. Paris, le 9 mars 1897. S'adresser à Me Second, notaire, 7, rue Laffite.

MAISON angle rue de Berri et du faubourg S[illegible] Honoré, 180. Cont. 206 mèt. env. Rev. br. [illegible] fr. M. à pr. 400.000 fr. A adj. sur 1 enc[illegible] not. de Paris, le 9 mars 1897. S'adresser [illegible] Me Vincent, notaire, boulevard Saint-Germain[illegible].

MAISON r. Théophile-Gautier, angle av[illegible] chon. Cce 350 m. env. Rev. br. 24.330 f. M à p. [illegible] fr. A adj. s. 1 enc. Ch. not. Paris, le 23 février [illegible] S'ad. à Me Legay, not., 82, r. Saint Lazare. [illegible]

OFFICIERS MINISTERIELS

Les Annonces sont reçues exclusivement à l'OFFICE MODERNE DE PUBLICITÉ, 1, Place du Louvre.

FABRIQUE DE SUCRE DE BETTERAVE sise à Chavenay, canton de Marly-le-Roi (Seine-et-Oise), fourn. 200.000 kilogr. par jour. M. à pr. 300.000 fr. A adj. s. 1 enc., mercredi 24 février 1897, 2 h., étude de Me Panhard, not. Paris, 4, r. Rougemont.

PROPRIÉTÉ à Paris, boul. Voltaire, 220. Cce 621 mèt. Rev. br. 28.010 f. Jouiss. avril. M. à p. 350.000 fr. A adj. s. 1 enc. Ch. not. Paris, le 9 mars 1897. S'adresser à Me Second, notaire, 7, rue Laffite.

MAISON angle rue de Berri et du [illegible] Honoré, 180. Cont. 206 mèt. env. R[illegible] fr. M. à pr. 400.000 fr. A adj. [illegible] not. de Paris, le 9 mars 18[illegible]. S[illegible] Me Vincent, notaire, boulevard Saint [illegible]

MAISON r. Théophile-Gautier, angl[illegible] chon. Cce 350 m. env. Rev. br. 24.3[illegible] M. [illegible] fr. A adj. s. 1 enc. Ch. not. Paris, l[illegible] S'ad. à Me Legay, not., 82, r. S[illegible]

LA
REVUE DE PARIS

La *Revue de Paris* vient d'entrer dans sa quatrième année; sous la direction de MM. Ernest Lavisse, de l'Académie française, et Louis Ganderax, elle occupe dès maintenant une place particulière au premier rang des Revues françaises et étrangères.

Examinons seulement le bilan de l'année dernière. Voici *une partie* de ce que la *Revue de Paris* a publié depuis le 1er janvier 1896 :

ROMANS, NOUVELLES, THÉATRE

Cow-Boy, par AUZIAS-TURENNE; — L'Ame volée, par Ch. de BORDEU; — Une Idylle tragique, par PAUL BOURGET; — Le Tablier Vert, par ADOLPHE CHENEVIÈRE; — La plus belle fille du monde, par PAUL DÉROULÈDE; — La Troisième Chambre, par HAMLIN GARLAND; — Les Capillaires, par ÉTIENNE GRATIEN; — Bijou, par GYP; — Jean-Gabriel Borkman, par HENRIK IBSEN; Pâques d'Islande, par A. LE BRAZ; — La Bonne Hélène, par JULES LEMAITRE; — Le Pacte, par PAUL MARGUERITTE; — Kyrie Eleison, par D. MELEGARI; — Sur les Ruines, par MAURICE PALÉOLOGUE; — Le Jardin secret, par MARCEL PRÉVOST; — Vaine Rencontre, par HENRY RABUSSON; — L'Ange et la Sphinge, par ÉDOUARD SCHURÉ; — L'Indestructible Passé, par H. SUDERMANN.

MÉMOIRES ET CORRESPONDANCES

Lettres (1814-1817), par ALEXANDRE Ier et madame de STAEL; — Lettres à l'Étrangère, par H. DE BALZAC; — Lettres à George Sand, par BARBÈS; — les Préliminaires du 18 Brumaire, par BARRAS; — Le Siège d'Anvers, par le maréchal DE CASTELLANE; — Mission à Berlin: Berlin avant les barricades (1848), par le comte AD. DE CIRCOURT; — «Ultima», par ALPHONSE DAUDET; — Lettres, par MARCELINE DESBORDES-VALMORE; — L'Émigration à Turin, par le comte D'ESPINCHAL; — Souvenirs (1848-1851), par le général FLEURY; — Lettres de 1870-1871, par CH. GOUNOD; — Portraits (1815-1816), par le Baron D'HAUSSEZ; — Pèlerins de Metz, par PAUL et VICTOR MARGUERITTE; — Souvenirs de Jeunesse, par MUNKACSY; — Sur le Haut-Mékong; Dernières étapes, par le Prince HENRI D'ORLÉANS; — Conversations avec M. de Bismarck, par le duc DE PERSIGNY; — France et Russie en 1817, par le comte POZZO DI BORGO; — Lettres de 1848, par ERNEST RENAN; — Le Combat pour le Roi (juillet 1830), par le général DE SAINT-CHAMANS; — Lettres à Alfred de Musset; Lettres à Sainte-Beuve, par GEORGE SAND; — L'Ouest (Carnets de voyage) par H. TAINE; — La Vie de Journal, par MAURICE TALMEYR; — Journal d'un Français à Moscou (mai-juin 1896), par le comte LOUIS DE TURENNE; — Lettres à la Comtesse de Bentinck, par VOLTAIRE; — A M. le docteur Toulouse, par ÉMILE ZOLA.

ÉTUDES HISTORIQUES

Le Lendemain du 18 Brumaire, par F.-A. AULARD; — Notes sur la Vie privée à la Renaissance, par EDMOND BONNAFFÉ; — Barras et le 18 Brumaire, par GEORGE DURUY; — Les Universités du Moyen Age, par CH.-V. LANGLOIS; — Colbert, intendant de Mazarin; Colbert avant le ministère, par ERNEST LAVISSE; — Les Bonaparte et le 18 Brumaire, par FREDERIC MASSON; — La Conquête de la Liberté d'Enseignement, par le vicomte de MEAUX — La Marche de Murat sur Madrid (1808), par le comte MURAT; — La Présentation de madame Du Barry, par P. DE NOLHAC; — Une Patricienne de la Renaissance, par MAURICE PALÉOLOGUE; — Les Derniers Conventionnels (1814-1854), par LÉONCE PINGAUD; — Anne de Gonzague, par ALFRED RÉBELLIAU; — Bakounine et l'Internationale à Lyon, par ALBERT RICHARD; — Babeuf et Barras, par PAUL ROBIQUET; — Constantinople (1854 1855); Paris et le Congrès en 1856, par L. THOUVENEL; — Napoléon à Dresde, par ALBERT VANDAL; — Pierre le Grand en France, par K. Waliszewski.

A.

ÉTUDES POLITIQUES

La Politique du Sultan, par **VICTOR BÉRARD**; — La jeune Égypte, par **ABEL CHEVALLEY**; — Ly-Hong-Tchang, par le Père **COLDRE**; — L'Insurrection cubaine et le Droit des gens, par **ARTHUR DESJARDINS**; — A propos du traité franco-italien, par **L. FRANCHETTI**; — La Crise italienne, par **G. GIACOMETTI**; — Le Traité de Tananarive; le Partage de l'Afrique; Madagascar et le Régime du Protectorat, par **G. HANOTAUX**; — Le général Galliéni, par **JEAN HESS**; — Le Parti modéré, par **JEAN-PAUL LAFFITTE**; — Quirinal, Vatican, République; Questions, par **ERNEST LAVISSE**; — La Vie politique en province, par **LÉOPOLD MABILLEAU**; — Ménélick et son Empire, par **MAURICE MAINDRON**; — L'Orient, par le prince **MALCOM KHAN**; — Le Monde jaune, par **E. SCHRADER**; — La Politique de Léon XIII a-t-elle échoué? par **E. SPULLER**; — Le Différend anglo-américain, par ✶✶✶; — Voix d'Alsace, par ✶✶✶.

ÉTUDES LITTÉRAIRES

Alfred de Musset et George Sand, par **MAURICE CLOUARD**; — Dante-Gabriel Rossetti, par madame **MARY DARMESTETER**; — Proudhon; Sainte-Beuve, par **ÉMILE FAGUET**; — Lorenzaccio, par **ANATOLE FRANCE**; — Paul Verlaine, par **FERNAND GREGH**; — De la Mode en Art et en Littérature, par **ANDRÉ HALLAYS**; — La Jeunesse de Tourguéniev, par **ÉMILE HAUMANT**; — Au tombeau de Pétrarque, par **J.-J. JUSSERAND**; — Ironisme et ironistes, par **JULES MOOG**; — Quelques Littérateurs italiens, par **UGO OJETTI**; — Sully-Prudhomme, par **GASTON PARIS**; — Notes sur Hugo, par **HENRI DE RÉGNIER** — George Sand avant George Sand, par **S. ROCHEBLAVE**; — A propos de Manette Salomon, par **GEORGES RODENBACH**; — Edmond de Goncourt, par **J.-H. ROSNY**. — Préface générale, par **GEORGE SAND**; — Les Dernières Années de madame Geoffrin, par **PIERRE DE SÉGUR**.

CRITIQUE D'ART

Le Salon des Champs-Élysées, par **ANDRÉ HALLAYS**; — Une Visite à l'Acropole d'Athènes, par **GUSTAVE LARROUMET**; — La Peinture italienne à Chantilly, par **ANDRÉ MICHEL**; — Le Salon du Champ-de-Mars, par **ARY RENAN**, — La Décadence de la Peinture italienne, par **ROMAIN ROLLAND**; — Orphée Don Giovanni, par **CAMILLE SAINT-SAENS**; — Watteau, par **GABRIEL SÉAILLES** — Ambroise Thomas, par **JULES SIMON**.

POÉSIE

Des vers de **VICTOR HUGO**, d'**ALFRED DE MUSSET** du Vicomte **DE BORRELLI**, de **MAURICE BOUCHOR**, de **LÉON DIERX**, de **JUDITH GAUTIER**, de **FERNAND GREGH**, d'**EDMOND HARAUCOURT**, de **VICTOR MARGUERITTE**, du Comte **R. DE MONTESQUIOU-FEZENSAC**, de **RAPHAËL PÉRIÉ**, d'**ANDRÉ RIVOIRE**, de **GEORGES RODENBACH**, d'**AMÉDÉE ROUQUÈS**.

QUESTIONS DIVERSES

L'Exposition de 1900, par **H. CHARDON**; — Les Rayons X et la Chirurgie, par **PIERRE DELBET**; — L'Alcool, par **E DUCLAUX**; — Les Primes à la Marine marchande par **EUGÈNE FLORNOY**; Ame javanaise, par **ROBERT GODET**, — Vers le Pôle: Nansen et Andrée, par **O.-G. DE HEIDENSTAM**; — L'Armée coloniale, par le Lieutenant-colonel **K.**; — L'Examen de Saint-Cyr, par **ERNEST LAVISSE**; — Les Sans-Travail, par **LÉON LEFEBURE**; — Peuples et Patries, par **FRIEDRICH NIETZSCHE**; — L'Ame du Voyageur, par le Prince **HENRI D'ORLÉANS**; — Les Syndicats ouvriers en Angleterre, par **PAUL DE ROUSIERS**; — La "Fabian Society", par **SIDNEY WEBB**; — Le Trésor de Guerre, par **RENÉ STOURM**; — Observation de M. Émile Zola, par le docteur **TOULOUSE**; — La Loi militaire et les Carrières civiles, par ★★★; — Les Magistrats, par ✶✶✶.

Les Dangers de l'Assurance à vil prix

Certaines Sociétés mènent depuis quelques années une active campagne contre nos Compagnies d'Assurances sur la vie et cherchent à rééditer, sous un nom nouveau, un très ancien système d'assurance à vil prix.

Ces Sociétés prétendent que les réserves mathématiques de nos Compagnies ne sont d'aucune utilité et que l'on peut, sans danger, dégrever la prime de toute la portion qui sert à constituer ces réserves. Il suffit disent-elles, que les primes d'un exercice permettent de payer les capitaux exigibles par suite de décès, de solder les frais généraux, et par mesure d'extrême prudence, de créer quelques modiques ressources pour faire face, le cas échéant, aux conséquences d'une mortalité exagérée. Il est dès lors superflu de doter chaque contrat d'une réserve spéciale attendu que, pour régler les sinistres qui se produiront à l'avenir, on aura les primes de l'exercice pendant lequel ils se seront produits.

Ce raisonnement pèche par la base, car il n'est nullement prouvé que les primes des exercices futurs suffiront toujours à payer les sinistres : le contraire est même à craindre.

Les débuts, en effet, sont presque toujours faciles pour une Société qui ne constitue pas de réserves, parce que les décès ne sont pas nombreux ; mais à mesure que les contrats vieillissent, les décès se multiplient ; les difficultés surgissent alors et vont toujours en augmentant ; pour surmonter ces difficultés il faut que la Société recrute des adhérents de plus en plus nombreux, il lui est interdit de s'arrêter dans sa marche en avant, car le moindre ralentissement dans son recrutement lui causerait des embarras, et un ralentissement sérieux amènerait un désastre.

Ce qui fait la force des grandes Compagnies françaises c'est qu'elles peuvent envisager l'avenir avec sérénité et que, grâce à ces réserves mathématiques que leurs concurrentes déclarent inutiles, elles n'auraient rien à craindre d'une diminution, ni même, ce qui n'est pas à prévoir, d'une interruption complète de la production des affaires nouvelles.

Ces réserves ont donc une incontestable utilité, et il est dangereux de s'adresser aux Sociétés qui prétendent pouvoir s'en passer et qui offrent l'assurance au rabais.

C'est ce qu'ont bien compris les spécialistes les plus compétents et notamment les éminents fonctionnaires du Bureau Fédéral Suisse qui interdisent sur le territoire helvétique le fonctionnement de l'assurance à vil prix.

4e Année. **N° 4.** **15 Février 1897.**

LA
REVUE DE PARIS

SOMMAIRE

PRIX DE LA LIVRAISON : **2 fr. 50**

PARIS

85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

—

1897

LIVRES NOUVEAUX

MÉMOIRES DE LA COMTESSE POTOÇKA,
par **Casimir Stryienski.**

Le portrait qui orne le seuil du livre montre une tête ébouriffée et charmante au sourire malicieux, aux splendides yeux veloutés ; Anne Tiszkiewicz, comtesse Potoçka, y est représentée de trois quarts dessinant au fusain sur un grand carton que tient sa main gauche, et le peintre, par cette attitude symbolique, a voulu exprimer que l'amour de l'art fut très vif chez elle. La comtesse Potoçka, au demeurant, était douée pour tout : car ses *Mémoires* sont écrits d'un style vif, net, imagé, excellent, qu'un écrivain français de profession eût pu envier à cette Polonaise amateur. M. Casimir Stryienski les publie aujourd'hui, précédés d'une intéressante introduction où il étudie la personnalité de la comtesse Potocka. Il faut lire cette Introduction. Pour les Mémoires, ils sont pleins de détails inédits sur Napoléon Ier, sa famille, sa cour, et plus particulièrement sur les femmes que l'empereur a aimées. La comtesse Potoçka raconte que, la première, dans un bal de la cour à Varsovie, elle nomma à Napoléon madame Walewska, assise à côté d'elle. Mille traits de ce genre, une quantité innombrable d'anecdotes, enfin une grâce de plume et un charme d'âme exquis rendent ces Mémoires tout à fait attrayants.

LE MAITRE DE L'HEURE, par **Hugues Le Roux.**

M. Hugues Le Roux fut d'abord naturaliste, comme tous ceux qui débutèrent dans le roman vers 1886. La gloire naissante de Maupassant l'influença ; il nous donna alors des volumes de contes où il y a des pages excellentes. Les élégances mondaines et l'amour mondain attirèrent ensuite son attention : d'où naquit *Gladys*, une étude passionnelle à la manière de Paul Bourget. Et depuis quelques années, dans l'artiste qu'était M. Hugues Le Roux s'est éveillé le moraliste. Il a vécu en Algérie, est devenu colon, comme il l'a raconté dans un livre remarqué. Il s'est demandé ce que les Français devaient faire de leurs fils. Il croit à la vertu de l'action, il répète comme MM. de Vogüé et Desjardins : « Agissons ! agissons ! » Mais comme c'est une intelligence précise, il indique ce qu'il faut faire, il donne des fins déterminées aux activités qu'il suscite. Il faut l'en louer. A tort ou à raison, nous ne le discuterons pas ici, mais très sincèrement et très courageusement, il proclame la supériorité de l'action sur le rêve, il veut que l'art se fasse utile. Sur ce point il insiste encore dans la Préface de son nouveau roman, *le Maître de l'Heure*, qu'on lira avec profit et plaisir, parce qu'il fait admirablement connaître l'âme politique et religieuse des Arabes en Algérie, et parce que ce roman d'études sociales est aussi un roman d'aventures très émouvant et très vivant.

DU CAP AU LAC NYASSA, par **Edmond Foa.**

M. Edmond Foa publie le récit de ses explorations africaines. Il raconte avec mille détails curieux les péripéties d'un voyage scientifique à travers des régions et parmi des peuplades à peu près inconnues. Il s'est principalement attaché à la description des territoires jusqu'alors inexplorés. Ce livre, d'ailleurs, a été écrit dans le pays même. L'auteur y est encore et poursuit ses voyages et ses études. Il nous donne en cet ouvrage des renseignements absolument neufs sur les races, les mœurs, les produits de l'Afrique centrale, de très précieux conseils sur la façon de voyager dans ces contrées mystérieuses, un vocabulaire de la langue *tchinioungoué*, parlée dans tout le bassin du Zambèze jusqu'au lac Nyassa, et d'excellentes et nombreuses photogravures.

CONTES DE LA PRIMEVÈRE, par **André Theuriet.**

Voilà M. Theuriet entré à l'Académie et dans la gloire. Il l'a longtemps attendue, sans impatience. Il l'a méritée. Des poésies qui ne manquaient ni de saveur ni de grâce, et dont quelques-unes ont pu devenir populaires ; des romans nombreux d'où monte vraiment, au lieu de cette vilaine odeur d'encre qu'exhalent tant de volumes contemporains, la grande odeur salubre des forêts natales, constituent à M. Theuriet une œuvre considérable. Elle est saine, elle est une ; elle est bonne comme le vert des bois l'est aux yeux après les clartés factices de l'hiver, ou, au palais fatigué d'épices, le pain bis trempé dans du lait. Elle est sérieuse, et n'est pas austère ; le sourire n'en est point absent, un sourire indulgent et fin, un sourire qui moque et ne mord jamais. On retrouvera ces parfums et ce sourire dans les *Contes de la Primevère*, un volume que donne M. Theuriet au public en manière de « joyeux avènement » à l'un des trônes académiques, et dont le titre dit bien le charme printanier.

FLEURS ET RÊVES, par **Urbain Mengin.**

C'est le titre que pourraient porter tous les volumes de vers. Il convient à celui-ci mieux qu'aux autres encore ; voici des fleurs d'automne et des rêves mélancoliques. M. Urbain Mengin dédie son recueil à M. Paul Bourget ; il se place bien sous le patronage qu'il faut. Le parfum qu'exhalaient et qu'exhalent encore certains poèmes de la *Vie inquiète* et des *Aveux*, s'échappe aussi de ces légers feuillets que la main tourne avec nonchalance, car l'esprit, devant eux, s'attarde à songer. Si la technique de M. Urbain Mengin est parfois incertaine, — d'une incertitude qui ne manque pas de charme, d'ailleurs, car une âme s'avoue ingénue en ces vers sans artifice, — son inspiration, du moins, est pure et noble ; et l'on lira ses vers avec émotion.

LIVRES NOUVEAUX

ÈCES ET MORCEAUX, par Édouard Pailleron.

Cette Anthologie contient : *Mieux vaut Douceur... et Violence*, le proverbe en deux parties ue l'on joue en ce moment à la Comédie-Française ; *Un Grand Enterrement*, prologue inédit de *Cabotins !* — une lettre à M. Anatole France, « directeur de la revue *les Lettres et les Arts* » 1886), lettre fort plaisante, sur les *Poètes de Collège ; Comment on fait une pièce*, lettre à M. Abraham Dreyfus (1884) ; une Préface aux *Soirées parisiennes*, d'Arnold Mortier (1878) ; deux longs articles très nourris et judicieux sur Eugène Labiche et Émile Augier ; enfin, des vers — car on sait que M. Pailleron est poète — vers de circonstance, poèmes patriotiques, lettres en vers, etc. On compulsera avec le plus vif intérêt ce recueil où l'esprit de l'auteur du *Monde où l'on s'ennuie* apparaît dans sa variété.

LE VOYAGE D'URIEN, suivi de PALUDES, par André Gide.

M. André Gide, l'auteur des *Cahiers d'André Walter*, réunit en les réimprimant les deux principaux ouvrages qui sont sortis de sa main. Ils sont très différents et mutuellement s'éclairent. Le premier, *le Voyage d'Urien*, est d'un excellent écrivain à qui Chateaubriand et Flaubert ont appris la langue, et qui a retenu leurs leçons. ivre apparaît un peu comme un remarle devoir de rhétorique. Elle n'a pas à proment parler de sujet. Tout l'intérêt réside dans forme. Le sujet est un symbole que l'auteur lui-même a raillé dans le second petit roman du volume, *Paludes*, œuvre moins large, mais s originale. L'autobiographie, car c'en est — et aussi sévère que les autobiographies en général indulgentes, — est écrite avec ironie très spéciale, implacable et triste. t comme un chapitre d'une *Éducation sentitale* ou d'un *Bouvard et Pécuchet* écrits par Flaubert auto-ironique.

NFANCE MALHEUREUSE, par Paul Strauss.

l se trouve que le développement de l'indus-, dû à la recherche du plus grand bien-être, augmenté la misère humaine. Jamais la vie matérielle des hommes n'a été moins précaire ; n'y a plus guère de grands fléaux : et nais il n'y a eu plus de malheureux sur la re. Les grandes villes sont pleines de misébles qui attendent l'occasion d'être des réltés. La vraie solution de la question sociale rait, sans nul doute, de conserver ou de donner tous ces souffrants l'espoir d'un au-delà eilleur. Toutefois on peut espérer, sinon pprimer, du moins soulager les infortunes r des procédés uniquement économiques. elles de l'enfance sont des premières qui sollitent l'attention. M. Paul Strauss, conseiller unicipal, publie sur ce sujet un fort bon livre, oquent et documenté.

MEISSONIER, SES SOUVENIRS, SES ENTRETIENS, précédés d'une ÉTUDE, par Octave Gréard.

Voici un bien beau livre. Papier, caractères typographiques, planches en couleurs, planches en taille douce, sont faits pour enchanter les bibliophiles. Le livre est aussi intéressant que l'édition est somptueuse. C'est d'abord l'étude que M. Octave Gréard a publiée ici même sur Meissonier, étude où l'éminent académicien, qui fut son intime, louait le talent et le cœur de l'ami regretté. Nos lecteurs n'en ont certainement pas oublié le charme cordial ni la simplicité spirituelle. — Ce sont ensuite les souvenirs mêmes et les entretiens de Meissonier notés au jour le jour, dans le désordre pittoresque de l'improvisation. Le charme de ces souvenirs, c'est de sauter d'une question à l'autre, de Giotto à Rembrandt, de Raphaël à Delacroix, de Napoléon I[er] à Victor-Emmanuel... Ils sont illustrés, hors texte et dans le texte, d'innombrables reproductions. On trouvera là, avec l'histoire de la vie artistique et intellectuelle de Meissonier, la galerie de son œuvre. A chaque page, un croquis inédit, une eau-forte originale du maître, l'esquisse inconnue d'un tableau fameux servent de commentaire au texte. Voilà des étrennes tardives qui plairont toute l'année.

LA-HAUT, par Édouard Rod.

Là-Haut, ce n'est pas le ciel, comme on pourrait le croire : c'est trop loin, le ciel. Là-haut, ce ne sont que les Alpes, ce n'est qu'un petit village, Vallanches, perdu dans les montagnes qui dominent la vallée du Rhône. Bien que ce soit encore la terre, on est là plus près du ciel ; et nous en rapprocher, c'est ce qu'espère M. Édouard Rod. Son espérance ne sera pas déçue, car son roman est de ceux qui élèvent. Délaissant pour l'écrire la psychologie et même le *moralisme*, M. Rod, avec une vaillance originale, s'est simplement proposé de raconter la vie et de décrire les types d'un village suisse de nos jours. C'est ce qu'a fait, nous le remarquions récemment, M. Anatole France, dans son admirable *Orme du Mail*, pour une ville de province sous la troisième République. La rencontre est curieuse et mérite d'être notée. *Là-Haut* pourrait s'appeler *le Noyer de la Place*, de la place où les habitants de Vallanches et la société cosmopolite qui vient passer l'été dans le petit village se rencontrent, se coudoient, se mêlent. M. Édouard Rod a entrelacé habilement à son étude de mœurs une fraîche idylle. Son livre est solide, sain, fort à la fois et plein du charme mélancolique que l'on respire en Suisse dans l'air humide et salubre, à l'heure où la nuit tombe des montagnes. Ils sont rares, les livres dont l'impression peut être traduite par une comparaison tirée des choses naturelles ; et ce sont les meilleurs.

LA REVUE DE PARIS

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT :

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS.	48 »	24 »	12 »
SEINE ET SEINE-ET-OISE.	51 »	25 50	12 75
DÉPARTEMENTS.	54 »	27 »	13 50
ÉTRANGER (UNION POSTALE).	60 »	30 »	15 »

On s'abonne aux bureaux de la Revue de Paris, *85 bis, faubourg Saint-Honoré, dans toutes les librairies et dans tous les bureaux de Poste de France et de l'Étranger.*

Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois

Les mandats ou valeurs à vue pour Paris doivent être au nom de M. l'administrateur-gérant de la Revue de Paris, *85* bis, *faubourg Saint-Honoré.*

Les annonces sont reçues aux bureaux de la Revue de Paris, *85 bis, faubourg Saint-Honoré.*

IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 2518-2-97. — (Encre Lorilleux).





LA REVUE DE PARIS

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT:

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS.	48 »	24 »	12 »
SEINE ET SEINE-ET-OISE.	51 »	25 50	12 75
DÉPARTEMENTS.	54 »	27 »	13 50
ÉTRANGER (UNION POSTALE).	60 »	30 »	15 »

On s'abonne aux bureaux de la Revue de Paris, *85 bis, faubourg Saint-Honoré, dans toutes les librairies et dans tous les bureaux de Poste de France et de l'Étranger.*

Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois

Les mandats ou valeurs à vue pour Paris doivent être au nom de M. l'administrateur-gérant de la Revue de Paris, *85* bis, *faubourg Saint-Honoré.*

Les annonces sont reçues aux bureaux de la Revue de Paris, *85 bis, faubourg Saint-Honoré.*

IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 2318-2-97. — (Encre Lorilleux).

